Gary
Jennings

Azteca

Le Livre de Poche

GARY JENNINGS

Azteca

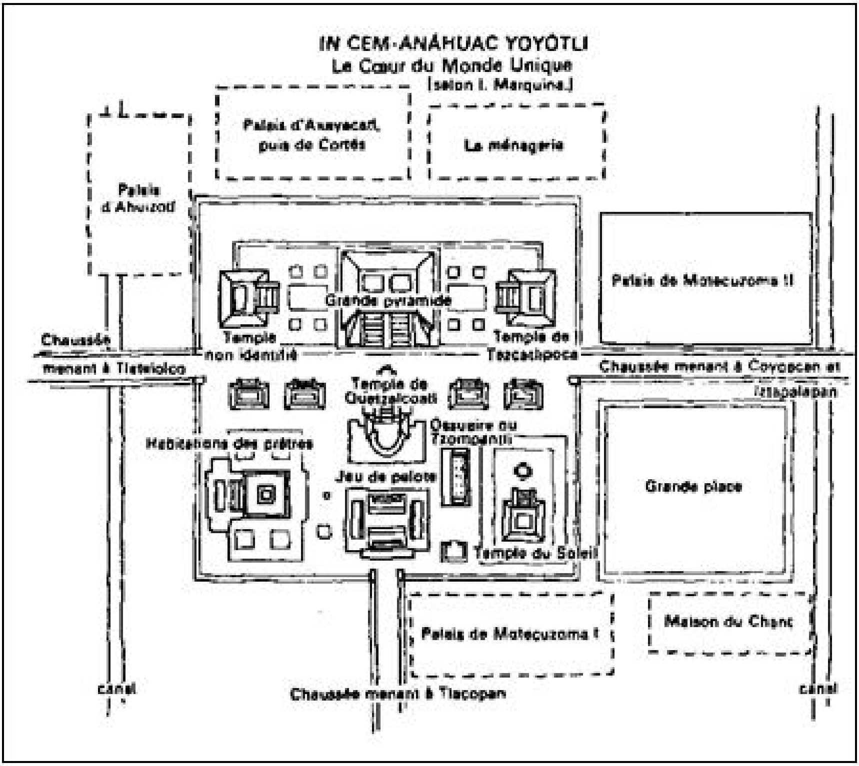
Traduit de l'anglais
par Martine Leroy

Approved - Approved - Approved - Approved - Approved - Approved - Approved
eBook diffusé en DOC, HTML, PDF, EPUB et MOBI
Team AlexandriZ
teamalexandriz.org

L.G.F.

CEM-ANAHUAC
LE MONDE UNIQUE
N
YAKI
TARAHUMARA
TEPEHUANE
CHICHIMECA
ZACATECA
CORA HUICHOL
NAYARIT
PAME
HUAXTECA
OTOMI
ACOLHUA
JALISCO
TEPANECA
TOTONACA
CHIMALHUACA
MICHOACAN
PUREPECHA
MIXTECA
OLMECA
HUAXYACAC
ZAPOTECA
CHIAPA
XOCONOCHCO
MAYA
TAMOAN CHAN
ULUUMIL KUTZ
QUAUTEMALAN
Océan Oriental
ou Septentrional
Océan Occidental
ou Méridional

Carte de la région lacustre de la vallée de Mexico-Tenochtitlán


IN CEM-ANÁHUAC YOYÓTLI
Le Cœur du Monde Unique
(selon I. Marquina.)
Palais d'Axayacatl, puis de Cortés
La ménagerie
Palais d'Ahuizotl
Palais de Motecuzoma II
Grande pyramide
Temple non identifié
Temple de Tezcatlipoca
Chaussée menant à Tlatelolco
Chaussée menant à Coyoacan et Iztapalapan
Temple de Quetzalcoatl
Ossuaire ou Tzompantli
Habitations des prêtres
Jeu de pelote
Grande place
Temple du Soleil
Palais de Motecuzoma I
Maison du Chant
canal
Chaussée menant à Tlacopan
canal

COUR DE CASTILLE
VALLADOLID

Lettre adressée à Fray Don Juan de Zumarraga,
envoyé et chapelain de Sa Majesté,
Evêque du diocèse de Mexico,
capitale de la Nouvelle-Espagne.

Afin que Nous soyons mieux informés au sujet de notre colonie de la Nouvelle-Espagne, de ses particularités, de ses richesses, des peuples qui la gouvernaient autrefois, des rites, des croyances et des cérémonies qu'ils pratiquaient, Nous souhaitons être tenus au courant de tout ce qui a concerné les Indiens, pendant leur existence sur cette terre, avant l'arrivée de nos forces libératrices, de nos ambassadeurs, de nos évangélisateurs et de nos colons.

Par conséquent, Nous ordonnons que vous vous informiez auprès d'anciens Indiens (après leur avoir fait prêter serment pour s'assurer de leur bonne foi) sur l'histoire de leur pays, de leurs gouvernements, de leurs traditions, de leurs coutumes, etc. En plus de ce que vous pourrez apprendre par ces personnes, vous vous procurerez tous les écrits, les tablettes ou autres témoignages de ces temps révolus, susceptibles de cautionner ce qu'elles vous auront déclaré et vous enverrez des frères missionnaires rechercher ces documents parmi les Indiens.

Etant donné l'importance de cette mission qui est nécessaire au repos de la conscience de Sa Majesté, Nous vous ordonnons d'accomplir ladite enquête avec toute la promptitude, le soin et la diligence possibles et de nous envoyer un compte rendu détaillé.

(*ecce signum*) Carolus Rei

Rex et Imperator
Hispaniae Carolus Primus
Sacri Romani Imperii Carolus
Quintus

I H S
A.I.M.C.

A Son Auguste et Impériale Majesté Catholique, l'Empereur Charles Quint, Notre Roi :

Que la grâce, la paix et l'amour de Notre Seigneur Jésus-Christ soient toujours avec Votre Majesté Charles Quint, Empereur de droit divin ; ainsi qu'avec Son Estimée Mère, la Reine Dona Juana et avec Votre Majesté par la grâce de Dieu, qui est également maître de la Castille, du Léon, de l'Aragon, de la Sicile et de Naples, de Jérusalem, de la Navarre, de Grenade, de Tolède, de Valence, de la Galice, de Majorque, de Séville, de la Sardaigne, de Cordoue, de Corcega, de Jaén, des Caraïbes, d'Algésiras, de Gibraltar, des îles Canaries, des Indes, des îles et des terres de l'Océan ; Comte des Flandres et du Tyrol, [etc.]

Très heureux et Très Excellent Prince : de cette ville de Tenochtitlán-Mexico, capitale de votre nouvel état de la Nouvelle-Espagne, le vingtième jour après l'Assomption de l'année de Notre Seigneur mille cinq cent vingt-neuf, nous vous apportons notre salut.

Sire, il n'y a que dix-huit mois que, d'après l'ordre de Votre Majesté, le plus humble de vos sujets a assumé la triple charge de premier Evêque de Mexico, Protecteur des Indiens et Inquisiteur Apostolique ; ces trois personnages étant réunis dans notre pauvre personne. Cela ne fait que neuf mois que nous sommes arrivés dans ce nouveau monde où une tâche difficile nous attendait.

Pour nous conformer à notre mission, nous nous sommes efforcés avec zèle « d'instruire les Indiens de leur devoir de n'avoir et de n'adorer qu'un Seul Dieu, Celui qui est au ciel et par qui toutes les créatures vivent » et aussi de « faire connaître aux Indiens Sa Très Invincible Majesté Catholique, l'Empereur Charles Quint, à qui la divine Providence a voulu que le monde entier soit soumis ».

Ces leçons, Sire, n'ont pas été faciles à inculquer. Il existe un dicton chez nos compatriotes Espagnols qui s'est répandu bien avant notre arrivée : « Les Indiens ne comprennent rien, sauf avec leur derrière. » Mais nous devons nous rappeler que ces misérables Indiens

– ou Aztèques, comme les Espagnols appellent la tribu de cet endroit – sont inférieurs à tout le reste de l'humanité et que, par conséquent, ils méritent notre indulgence.

En plus de l'instruction des Indiens – un seul Dieu dans le ciel et l'Empereur sur la terre, dont ils sont devenus les sujets et qu'ils doivent servir – et en plus de toutes les autres affaires ecclésiastiques et civiles, nous nous sommes efforcés d'exécuter l'ordre personnel que nous a donné Votre Majesté ; c'est-à-dire de préparer un compte rendu au sujet de cette terre *paene incognita*, sur les habitudes et les façons de vivre de ses habitants et les coutumes qui existaient autrefois dans ce pays ignorant.

Les ordres de Votre Très Haute Majesté précisent que pour faire cette chronique, nous devons nous informer « auprès d'anciens Indiens ». Pour cela, nous avons dû nous livrer à des recherches minutieuses, car la destruction totale de la ville par le commandant en chef, Hernán Cortés, a laissé très peu d'Indiens à qui demander un récit oral crédible. Les ouvriers employés à reconstruire la ville sont principalement des femmes, des enfants, des idiots et des gâteux, incapables de se battre pendant le siège et des paysans abrutis recrutés dans les nations étrangères ; rien que des demeurés.

Cependant, nous avons réussi à mettre la main sur l'un de ces anciens Indiens (il a environ soixante-trois ans) capable de fournir le récit souhaité. Ce Mexicatl – il refuse les noms d'Aztèque et d'Indien – est très intelligent (pour sa race), il parle distinctement et possède toute l'instruction que l'on pouvait avoir dans ce pays. Il a été, en son temps, copiste de ce qui passe ici pour être de l'écriture.

Nous avons donc prié l'Aztèque de s'asseoir et de raconter son histoire. Les quatre Frères qui transcrivaient rapidement son récit avec leurs notes tironiennes, n'ont pas omis une seule parole tombée des lèvres de l'Indien. Des paroles ? il vaudrait mieux dire un torrent de mots, tour à tour répugnants et agressifs. Vous allez vite comprendre ce que nous voulons dire, Sire. Dès qu'il a ouvert la bouche, l'Aztèque a manifesté un mépris évident pour notre personne, notre costume et notre fonction en tant qu'envoyé spécialement choisi par Votre Vénérée Majesté, mépris qui est une offense implicite à notre souverain lui-même.

Les premières pages du récit de l'Indien font immédiatement suite à cette introduction. Ce paquet de manuscrits, destiné à vous seul, Sire, partira de Tezuitlan de la Vera Cruz, après-demain, par les bons soins du Capitaine Sanchez Santovena qui commande la caravelle *Gloria*.

La sagesse, la perspicacité et la clairvoyance de Votre Impériale Majesté étant universellement reconnues, nous savons bien que nous risquons d'encourir son mécontentement en préfaçant les pages

suivantes d'un *caveat*, mais notre fonction épiscopale et apostolique nous y oblige. Nous désirons sincèrement exécuter les ordres de Votre Majesté, en lui envoyant un compte rendu véridique sur tout ce qui concerne ce pays, mais nous ne sommes pas les seuls à penser que ces Indiens sont de misérables créatures dans lesquelles il est difficile de discerner même une trace d'humanité ; qui n'ont même pas de langage écrit compréhensible ; qui n'ont jamais eu de lois écrites mais seulement des coutumes et des traditions barbares ; qui se livraient et se livrent encore à des pratiques païennes, à toutes sortes d'excès, à des atrocités, à des plaisirs charnels et qui torturaient et exécutaient leurs propres compatriotes au nom de leur indigne « religion ».

Nous ne pensons pas pouvoir construire un récit valable et intéressant sur le témoignage de cet Aztèque arrogant, ou de tout autre indigène, aussi précis soit-il. Nous avons également la certitude que notre Empereur Charles Quint ne pourra qu'être scandalisé par les bavardages iniques, obscènes et impies de cet outrecuidant spécimen d'une race déchue. Les feuillets ci-joints constituent la première partie de cette chronique. Nous souhaitons ardemment que Votre Majesté nous ordonne que ce soit aussi la dernière.

Que Dieu Tout-Puissant protège la précieuse vie, la royale personne et le très catholique Etat de Votre Majesté pendant de nombreuses années et lui apporte toutes les conquêtes que Sa Royale Personne désire.

De Votre A.I.M.C., le très fidèle serviteur et chapelain,

(*ecce signum*) Fr. Juan de Zumarraga
Evêque de Mexico
Inquisiteur Apostolique
Protecteur des Indiens

INCIPIT :

Transcription du récit conté par un vieil Indien de la tribu dite des Aztèques, adressée à Son Excellence le Révérend Père Juan de Zumarraga, Evêque de Mexico, effectuée *Verbatim ab origine* par

Frère Gaspar de Gayana J.
Frère Toribio Vega de Aranjuez
Frère Jerônimo Munoz G.
Frère Domingo Villegas e Ybarra
Alonso de Molina, interprète

DIXIT

Monseigneur,

Vous me pardonnerez, Monseigneur, si j'ignore le titre honorifique qui vous revient, mais j'espère que Votre Seigneurie ne s'en offensera pas. Vous êtes un homme, et aucun homme, parmi tous ceux que j'ai rencontrés jusqu'ici, ne s'est jamais froissé qu'on l'appelle Monseigneur. Monseigneur, donc.

Excellence, peut-être ?

Mais oui, c'est encore bien mieux – ce qu'ici nous appellerions un ahuaquáhuitl, un arbre qui fait beaucoup d'ombre. Ce sera donc Excellence. Je suis encore plus impressionné qu'un personnage aussi éminent ait demandé à quelqu'un comme moi de venir parler en présence de Son Excellence.

Mais non, Excellence, ne protestez pas si j'ai l'air de flatter Votre Excellence. La rumeur publique, par toute la ville, ainsi que vos serviteurs, m'ont bien fait comprendre quel homme auguste vous êtes, Excellence, alors que moi, je ne suis qu'une loque usée, l'ombre informe de ce que j'étais autrefois. Votre Excellence est parée, revêtue et assurée de son insigne excellence, et moi, je ne suis rien d'autre que moi.

Votre Excellence aimerait donc savoir qui je fus. Cela aussi, on me l'a dit. Votre Excellence souhaite apprendre ce que furent ce peuple, ce pays et la vie que nous y menions pendant ces années, toutes ces brassées d'années, avant qu'il ait plu au roi de Votre Excellence, à ses porteurs de croix et à ses archers, de nous délivrer du joug de la barbarie.

Est-ce bien cela ? Alors, Votre Excellence ne me demande pas une chose facile. Comment donc, dans cette petite pièce, avec mon esprit borné et dans le peu de temps que les dieux – le Seigneur Dieu – m'accorderont pour poursuivre ma route et achever mes jours, comment donc pourrais-je évoquer l'immensité de ce qui fut notre monde, la variété de ses populations et les événements qui advinrent pendant ces années innombrables ?

Que Votre Excellence essaye de s'imaginer, de se voir comme cet arbre à l'ombre vaste. Qu'elle se représente son immensité, ses puissants rameaux et les oiseaux posés dessus, son feuillage luxuriant éclairé par le soleil, la fraîcheur qu'il répand sur une maison, sur une

famille, sur la fille et le garçon qu'étaient ma sœur et moi-même. Votre Excellence peut-elle revenir de cet arbre ombreux, au gland que son père fit jadis pénétrer entre les jambes de la mère de Votre Excellence ?

Yya, Ayya ! J'ai déplu à Son Excellence et horrifié ses scribes. Pardonnez-moi, Excellence. J'aurais dû deviner que l'accouplement, en privé, des hommes blancs et de leurs femmes blanches, était une chose différente – plus délicate – que ce que je leur ai vu accomplir publiquement et par la violence sur nos femmes. Et il est certain que l'accouplement chrétien qui a produit Votre Excellence a été encore bien autre chose.

Oui, oui, Excellence, je retire ce que j'ai dit. Votre Excellence voit bien où est la difficulté. Comment faire comprendre d'un coup à Votre Excellence la différence entre la supériorité passée et l'infériorité présente ? Une petite illustration suffira peut-être, et vous n'aurez plus besoin de m'écouter.

Voyez vos scribes, Excellence ; dans notre langue, on les appelle « ceux qui connaissent les mots ». J'ai moi-même été scribe et je me souviens combien il était difficile de transcrire sur des peaux de cerf, sur du papier d'agave, ou sur des écorces, la structure décharnée des dates et des événements historiques, avec une quelconque exactitude. Parfois même, j'avais du mal à relire mes propres signes à haute voix et sans trébucher, le temps que les couleurs sèchent.

Mais vos scribes et moi nous sommes entraînés, en attendant l'arrivée de Votre Excellence et je suis stupéfait, je suis frappé d'émerveillement devant les capacités de n'importe lequel de vos admirables scribes. Ils peuvent, non seulement, écrire et relire l'essence de ce que j'ai dit, mais aussi, chaque mot avec toutes les intonations, les pauses et l'accent de mes paroles. J'aurais pu croire à un don de mémoire ou d'imitation – nous les nommons « ceux qui se souviennent » – mais ils m'ont dit, m'ont montré et m'ont prouvé que tout était inscrit sur la feuille de papier. Excellence, je me flatte d'avoir appris à parler votre langage, avec toute la compétence dont sont capables ma pauvre langue et ma pauvre cervelle, mais votre écriture me dépasse.

Dans notre écriture pictographique, les couleurs même parlaient, les couleurs chantaient ou pleuraient, les couleurs étaient nécessaires. Elles étaient innombrables : rouge-magenta, ocre-jaune, vert-ahuácatl, bleu turquoise, chocólatl, jaune rougeâtre de la hyacinthe, gris argileux, noir de nuit. Malgré tout, elles ne pouvaient pas rendre chaque mot, sans parler des nuances et du tour des phrases. Cependant, chez vous, quiconque connaît les mots est capable de faire ceci : enregistrer chaque syllabe pour toujours, avec une simple plume à la place d'un assortiment de roseaux et de pinceaux ; et ce qui est

encore plus merveilleux, avec une seule couleur, cette décoction d'un noir-rouille qu'ils appellent encre.

Très bien, Excellence, tout cela est dans un gland – la différence entre nous, Indiens et vous, hommes blancs, entre notre ignorance et votre science, entre notre époque révolue et vos temps nouveaux. Votre Excellence est-elle satisfaite de voir qu'un simple trait de plume a démontré le droit de votre peuple à commander et le destin du nôtre à être commandé. C'est certainement tout ce que Votre Excellence réclame de nous autres Indiens : la confirmation que la suprématie du vainqueur est conférée non pas par les armes et la ruse, pas même par Dieu Tout-Puissant, mais par sa supériorité innée sur les êtres inférieurs que nous sommes. Votre Excellence ne peut plus avoir besoin de moi, ni de mes paroles.

Ma femme est vieille, infirme et seule. Je ne prétendrai pas qu'elle pleure mon absence, mais cela l'ennuie. Malade et irascible qu'elle est, il n'est pas bon pour elle d'être contrariée, ni pour moi non plus. Par conséquent, avec mes remerciements sincères à Votre Excellence pour avoir aimablement accueilli un malheureux vieillard, je vous prie…

Excusez-moi, Excellence. Comme vous me le faites remarquer, je n'ai pas la permission de Votre Excellence de partir à ma guise. Je suis au service de Votre Excellence aussi longtemps que…

Je vous fais encore mes excuses. Je ne m'étais pas rendu compte que j'avais répété « Votre Excellence » plus de trente fois dans ce bref entretien, non que je l'aie dit sur un ton spécial, mais je ne peux pas revenir sur le scrupuleux compte rendu de vos scribes. A partir de maintenant, je vais tâcher de modérer mon respect et mon enthousiasme pour votre grandeur, Monseigneur l'Evêque, et de conserver une intonation irréprochable. Puisque vous me l'ordonnez, je continue.

Mais que dirai-je maintenant ? Que ferai-je entendre à votre oreille ? Ma vie a été longue, comparée à ce qu'elle est ordinairement chez nous. Je ne suis pas mort en bas âge, comme beaucoup d'autres enfants. Je n'ai pas fini au combat ou dans des sacrifices rituels, comme tant d'autres. Je n'ai pas succombé à un excès de boisson, ou aux attaques des bêtes sauvages, ou encore à la lente décomposition de ceux qui sont mangés par les dieux. Je n'ai pas péri en contractant l'une de ces maladies redoutées apportées dans vos navires et dont sont morts des milliers et des milliers d'entre nous. J'ai même survécu aux dieux qui n'avaient jamais connu la mort, et qui auraient dû être toujours immortels. J'ai continué à vivre pendant de nombreuses années, à voir, faire, apprendre et me souvenir de beaucoup de choses. Mais personne ne peut tout savoir, même de sa propre époque, et

l'histoire de ce pays a commencé des siècles avant moi. Je ne peux parler que de mon temps, c'est lui seul que je puis faire resurgir grâce à votre encre noir-rouille…

« Ce fut un magnifique déploiement de lances, un magnifique déploiement de lances ! »

C'est par ces mots qu'un vieillard de notre île de Xaltocán avait coutume de commencer ses récits de bataille. Ceux qui l'écoutaient étaient immédiatement captivés et restaient sous le charme, même s'il s'agissait d'un tout petit combat et une fois qu'il avait fini de décrire les événements et leur issue, ce n'était, en fait, peut-être qu'une histoire très banale, à peine digne d'être contée. Mais il avait l'art de jeter tout de suite sur son récit un éclairage fascinant ; ensuite, il s'en écartait, puis il y revenait. Contrairement à lui, je ne sais que commencer par le commencement et avancer dans le temps comme je l'ai vécu.

Tout ce que je dis et affirme est arrivé. Je ne raconte que ce qui s'est passé, sans rien rajouter et sans mentir. J'embrasse la terre, c'est-à-dire, je jure sur elle.

***

Oc ye nechca : « Il était une fois », diriez-vous, notre pays était une terre où rien n'allait plus vite que la course de nos rapides messagers, sauf lorsque les dieux se déplaçaient, et il n'y avait pas de bruit plus sonore que le cri de nos hérauts, sauf quand les dieux parlaient. Le jour appelé sept Xochitl ou Sept Fleur, dans le mois du Dieu Ascendant, au cours de l'année du Treizième Lapin, Tlaloc, le dieu-pluie, se faisait entendre de toute sa voix dans un orage fracassant. C'était quelque chose d'inhabituel, vu que la saison des pluies aurait dû prendre fin. Les esprits Tlaloques qui sont au service du dieu Tlaloc frappaient le ciel de leurs bâtons à éclairs fourchus, pour faire crever le gros ventre des nuages qui éclataient en rugissant et en grondant et crachaient de violentes bourrasques de pluie.

L'après-midi de ce jour, dans le tumulte de la tempête et dans une petite maison de l'île de Xaltocán, je sortis du ventre de ma mère et commençai mon chemin vers la mort.

Afin que votre chronique soit plus claire – vous voyez que j'ai également pris la peine d'apprendre votre calendrier –, j'ai calculé que le jour de ma naissance correspondait au vingtième jour de ce que vous appelez le mois de décembre de votre année mille quatre cent soixante-six. Cela se passait sous le règne de Motecuzóma Ilhuicamina, ce qui signifie Seigneur Vengeur, Celui qui lance des Flèches vers le Ciel. C'était notre Uey tlatoani, c'est-à-dire, notre Orateur Vénéré, titre qui correspond à vos rois et vos empereurs. Mais à l'époque, le nom de

Motecuzóma ou de quiconque ne me disait pas grand-chose.

A ce moment, tout chaud sorti du ventre de ma mère, je fus sans doute bien plus frappé par le fait d'être immédiatement plongé dans un récipient d'eau glacée. Jamais aucune sage-femme n'a pu m'expliquer la raison de cette coutume, mais je suppose qu'elle se fonde sur la théorie que si le nouveau-né peut survivre à ce choc effroyable, il sera capable de survivre à tous les maux qui l'assailliront au cours de son enfance. En tout cas, j'ai certainement dû protester violemment tandis que la sage-femme m'emmaillotait, que ma mère dégageait ses mains de la corde à nœuds pendant du toit, qu'elle avait agrippée en s'agenouillant pour m'expulser sur le sol, et que mon père enroulait soigneusement mon cordon ombilical sectionné autour d'un petit bouclier de guerre en bois qu'il avait sculpté.

Ce témoignage, mon père le donnerait au premier guerrier Mexicatl qu'il rencontrerait pour que celui-ci l'enfouisse quelque part sur le prochain champ de bataille où il se trouverait. A partir de ce moment, mon tonalli – le sort, la fortune, le destin – quel que soit le nom que vous lui donniez – aurait dû toujours me commander d'être soldat, le plus noble des métiers pour notre classe, et de mourir sur le champ de bataille, mort la plus honorable pour nos pareils. J'ai dit « aurait dû », car bien que mon tonalli m'ait appelé et poussé vers des directions singulières, même au combat, je n'ai jamais souhaité me battre ou périr de mort violente avant mon heure. Je signalerai que selon la coutume pour les petites filles, le cordon ombilical de ma sœur Neuf Roseau avait été enfoui moins de deux ans avant, sous l'âtre de la pièce où nous naquîmes tous deux. Son cordon enterré fut enroulé autour d'un petit rouet d'argile afin qu'elle devienne une bonne ménagère banale et dure à la tâche. Ce ne fut pas le cas. Le tonalli de Neuf Roseau fut aussi capricieux que le mien.

Après m'avoir baigné et emmailloté, la sage-femme s'adressa directement à moi en termes solennels – si toutefois je lui en laissai le loisir. Point n'est besoin de dire que je ne raconte pas de mémoire les événements de ma naissance, mais que j'en connais tout le déroulement. Ce que me dit la sage-femme, cet après-midi-là, je l'ai par la suite entendu déclarer à maints nouveau-nés, comme cela se fait toujours pour les enfants mâles. Cela faisait partie des rites accomplis et jamais négligés depuis des temps immémoriaux : les ancêtres morts depuis longtemps transmettaient ainsi, par les vivants, leur sagesse au nouveau-né.

La sage-femme me nomma « Sept Fleur ». Je devrais porter le nom du jour de ma naissance jusqu'à ce que j'aie survécu aux aléas de l'enfance, jusqu'à l'âge de sept ans, âge auquel je serais supposé devoir continuer à vivre et où on me donnerait alors un nom d'adulte particulier.

Elle dit : « Sept Fleur, mon enfant bien-aimé et délicatement venu au monde, voici le monde qui nous a été donné par les dieux, il y a longtemps. Tu n'es né de ton père et de ta mère que pour être un serviteur des dieux et un guerrier. L'endroit où tu viens de naître n'est pas ta réelle demeure. »

Puis elle dit : « Sept Fleur, tu es promis au champ de bataille. Ton premier devoir est de donner à boire au soleil le sang de tes ennemis et de nourrir la terre des cadavres de tes adversaires. Si ton tonalli est efficace, tu ne resteras avec nous que peu de temps. Ton vrai séjour sera la patrie de notre dieu-soleil Tonatiuh. »

Et elle dit : « Sept Fleur, si tu meurs comme un xochimiqui – celui qui est assez chanceux pour mériter la Mort Fleurie, à la guerre ou au sacrifice – tu renaîtras dans le toujours bienheureux Tonatiucan, l'au-delà du soleil, et tu serviras Tonatiuh jusqu'à la fin des temps en te réjouissant d'être son serviteur. ». Je vous vois faire la grimace, Excellence. J'aurais fait de même, si j'avais alors compris ce sinistre accueil sur terre ou les mots prononcés par nos voisins et nos parents qui se pressaient pour voir le nouveau venu, chacun d'eux se penchant sur moi avec des paroles traditionnelles : « Tu es venu là pour souffrir. Souffrir et endurer. » Si, à leur naissance, les enfants pouvaient comprendre ce salut, ils se rentortilleraient tous dans les entrailles maternelles et iraient se fondre à nouveau dans la semence.

Il ne fait aucun doute que nous soyons venus au monde pour souffrir et peiner ; n'est-ce pas le sort de tout être humain ? Mais les paroles de la sage-femme concernant la carrière des armes et les sacrifices n'étaient que simagrées habituelles. J'ai entendu bien d'autres harangues édifiantes de la sorte, venant de mon père, de mes professeurs, de nos prêtres – et des vôtres –, tous se faisant l'écho machinal de ce qu'ils avaient eux-mêmes recueilli des générations depuis longtemps éteintes. Pour ma part, j'en suis arrivé à penser que les morts n'étaient pas plus avisés que nous, même quand ils étaient en vie, et que le fait d'être morts n'ajoutait rien à leur sagesse. J'ai toujours pris les discours solennels des défunts « avec mon petit doigt » – nous disons, *yca mapilxocoyotl* – ou bien comme vous dites, « avec des réserves ».

On grandit avec insouciance, mais en vieillissant, on se penche sur son passé. *Ayyo*, c'était si bon d'être un enfant, rien qu'un enfant ! De voir devant soi les chemins et les jours s'étaler, s'effacer et se perdre, sans qu'aucun d'eux ne soit regretté ou gâché ; quand tout était nouveau et inédit, comme ça l'était jadis pour Ometecuhtli et Omecihuatl, le Couple originel, « le seigneur et la dame de la dualité », les premiers êtres de la création.

Sans aucun effort, je me rappelle et j'entends encore, dans mes

oreilles assourdies par les ans les bruits de l'aube sur notre île de Xaltocán et je les ai encore en mémoire. Parfois je me réveillais à l'appel de l'oiseau du matin, le papan, chantant sur quatre notes « papaquiqui, papaquiqui » – invitant le monde à « se lever, à chanter, à danser, à être heureux ». D'autres fois, je m'éveillais au bruit encore plus matinal que faisait ma mère en écrasant le maïs sur le metatl de pierre, ou lorsqu'elle pétrissait et façonnait la pâte de maïs qu'elle transformait en ces grandes et minces galettes de pain tlaxcala que vous appelez maintenant tortillas. Certains matins, même, je m'éveillais avant tout le monde, sauf les prêtres de Tonatiuh, le soleil. Allongé dans l'obscurité, je les entendais, dans le temple situé au sommet de la modeste pyramide de l'île, souffler dans une conque des notes bêlantes et enrouées, tandis qu'ils faisaient brûler de l'encens ou qu'ils tordaient rituellement le cou d'une caille (parce que c'est un oiseau tacheté comme une nuit étoilée) et qu'ils s'adressaient au dieu en chantant : « Vois, la nuit se meurt. Viens maintenant accomplir ta bienfaisante besogne, ô toi, joyau des joyaux, aigle qui prend son essor, montre-toi pour chauffer et éclairer le Monde Unique…»

Sans effort, sans peine, je me souviens des midis brûlants, quand Tonatiuh le soleil, alors dans toute la force de la jeunesse, brandissait avec fureur ses traits enflammés, tout en piétinant et en martelant le toit de l'univers. Dans le bleu et l'or sans ombre de midi, il semblait qu'on pouvait toucher les montagnes entourant le lac Xaltocán. En fait, c'est peut-être mon plus ancien souvenir – je ne devais pas avoir plus de deux ans et je n'avais pas encore la notion de la distance – le jour et le monde palpitaient autour de moi et j'éprouvais le besoin de sentir quelque chose de frais. Je me rappelle encore ma surprise enfantine comme allongeant le bras, je ne pus pas toucher la montagne bleue et recouverte de forêts qui se profilait si clairement et si près de moi.

Je me souviens également sans peine de la fin du jour, alors que Tonatiuh refermait sur lui son manteau de nuit aux plumes brillantes et se laissait tomber sur un lit mœlleux de pétales de fleurs et sombrait dans le sommeil. Il s'échappait de notre vue vers Mictlan, l'Endroit Ténébreux. Des quatre au-delà où peuvent résider les morts, Mictlan était le plus profond, la demeure de ceux qui sont irrémédiablement et complètement morts, l'endroit où il ne se passe rien, où jamais rien n'est arrivé, ni n'arrivera. C'était par charité que pour un moment (très court, comparé au temps qu'il nous prodiguait), Tonatiuh prêtait sa lumière (une faible lumière obscurcie par le sommeil) à l'Endroit Ténébreux des morts sans rémission.

Pendant ce temps, dans le Monde Unique – sur Xaltocán, en tout cas, le seul monde que je connusse – les brumes bleu pâle s'élevaient du lac, si bien que les montagnes environnantes assombries semblaient

flotter dessus, entre les eaux rougies et le ciel pourpre. Alors, juste au-dessus de l'horizon où avait disparu Tonatiuh, Omexochitl, l'étoile du soir : Après la Floraison venait papilloter un moment. L'étoile apparaissait, elle n'y manquait jamais, elle venait nous assurer que malgré l'obscurité de la nuit, il ne fallait pas redouter que cette ombre aille ressembler à la noirceur totale de l'Endroit Ténébreux. Le Monde Unique vivait et vivrait encore quelque temps.

Je me rappelle bien des nuits et d'une nuit en particulier. Metztli, la lune, avait terminé son repas mensuel d'étoiles et elle était rassasiée, gorgée, ronde et brillante, si bien que la figure du lapin-dans-la-lune apparaissait aussi nettement que les sculptures d'un temple. Cette nuit-là – je devais avoir trois ou quatre ans – mon père m'emporta sur ses épaules, serrant fortement mes chevilles de ses mains. En de longues enjambées, il m'emmenait vers la fraîche clarté et l'obscurité plus fraîche encore : le clair de lune et l'ombre pommelée de l'astre nocturne sous les membres étalés et les feuilles duveteuses « des plus vieux des vieux arbres », les cyprès ahuehuetes. J'étais assez grand alors pour avoir entendu parler des terribles choses qui rôdent la nuit, hors de portée de la perception des gens. Il y avait Chocaciuatl, la Femme qui pleure, la première de toutes les mères à être morte en couches, errant éternellement, pleurant sans cesse son bébé mort et sa vie gâchée. Il y avait les torses sans nom, sans tête, sans bras, qui parvenaient pourtant à pousser des gémissements tout en se tordant sur le sol, aveugles et impuissants. Il y avait les crânes dépouillés et décharnés qui dérivaient dans les airs, à la poursuite des voyageurs surpris par la nuit. Quand un mortel apercevait une de ces choses, il savait que c'était un présage certain de terribles malheurs.

Certains de ces citoyens des ténèbres n'étaient pas autant à redouter. Il y avait, par exemple, le dieu Ehecatl Yohualli, Vent de la Nuit, qui tourbillonnait le long des chemins, cherchant à s'emparer de l'homme imprudent sorti dans l'obscurité. Mais Vent de la Nuit était capricieux, comme tous les vents. Parfois il attrapait quelqu'un, puis le relâchait et quand cela se produisait, la personne voyait ses vœux exaucés et une longue vie en perspective pour en jouir. Aussi, dans l'espoir que le dieu conserve cette humeur indulgente, notre peuple avait depuis longtemps édifié des bancs de pierre à différents carrefours de l'île, pour que Vent de la Nuit puisse s'y reposer pendant ses vagabondages. Comme je l'ai dit, j'étais assez grand pour connaître et craindre les esprits redoutés des ténèbres. Mais cette nuit-là, installé sur les larges épaules de mon père, pour un temps plus grand qu'un homme, les cheveux frôlés par les bruissantes frondaisons des cyprès et le visage caressé par les marbrures de la lune, je n'avais pas du tout peur.

Je n'ai pas de mal à me rappeler cette nuit, car, pour la première

fois, on m'avait permis d'assister à une cérémonie qui comportait un sacrifice humain. Ce n'était qu'un rite mineur, en hommage à une divinité très secondaire : Atlaua, le dieu des oiseleurs. (A cette époque, le lac Xaltocán grouillait de canards et d'oies qui, pendant la migration, s'arrêtaient là pour se reposer et se nourrir – et nous nourrir.) Donc, par cette nuit de pleine lune, au début de la saison du gibier d'eau, un homme devait être rituellement exécuté pour la plus grande gloire du dieu Atlaua. Pour une fois, l'homme n'était pas un prisonnier de guerre allant vers sa Mort Fleurie avec exaltation ou résignation, mais un volontaire à l'aspect assez pitoyable. « Je suis déjà mort », avait-il déclaré aux prêtres. « Je suffoque comme un poisson hors de l'eau. Ma poitrine réclame davantage d'air, mais l'air ne me nourrit plus. Mes membres faiblissent, ma vue s'obscurcit, ma tête tourne. Je tombe et m'évanouis. J'aimerais mieux mourir tout de suite plutôt que de m'échouer comme un poisson, pour finir par m'étrangler. »

Cet homme était un esclave venu de la nation Chinanteca, loin vers le sud. Ces gens étaient et sont encore la proie d'une curieuse maladie qui semble frapper certaines de leurs familles. Nous l'appelons, ainsi qu'eux-mêmes, la Maladie Peinte et vous les Espagnols donnez maintenant aux Chinanteca le nom de Peuple Peint, parce que celui qui en est affligé devient d'un bleu livide. Son corps se trouve peu à peu dans l'impossibilité de faire usage de l'air qu'il respire et il meurt donc d'étouffement, exactement comme un poisson sorti de son élément naturel.

Mon père et moi arrivâmes au bord du lac, à l'endroit où deux solides pieux étaient enfoncés à quelque distance. La nuit était éclairée par des torches et enfumée par l'encens qu'on faisait brûler. Dans cette brume, les prêtres d'Atlaua : des vieillards tout noirs, vêtus de robes noires, le visage noirci et leurs longs cheveux enduits de oxitl, le goudron noir tiré du pin dont nos oiseleurs se barbouillent les jambes et le bas du corps pour se protéger du froid quand ils vont dans les eaux du lac. Deux prêtres serinaient une musique rituelle sur des flûtes fabriquées dans des tibias humains, pendant qu'un autre frappait sur un tambour. C'était un tambour spécialement adapté à l'occasion : une courge géante séchée, en partie remplie d'eau pour qu'elle puisse flotter, à moitié submergée, dans les bas-fonds du lac.

On conduisit le xochimiqui, le futur sacrifié, dans le cercle de la lumière fumeuse. Il était nu, il ne portait même pas le maxtlatl rudimentaire qui, d'ordinaire, ceint les hanches et les parties génitales. Même dans la lumière vacillante, je me rendais compte que la chair de son corps n'était pas parsemée de bleu, mais qu'elle était d'un bleu livide tacheté çà et là de couleur chair. Il était écartelé entre les deux pieux, une cheville et un poignet attachés à chaque poteau. Un prêtre,

balançant sa flèche, comme un chef de chœur son bâton, psalmodiait une incantation :

« Nous t'offrons le flux vital de cet homme, Atlaua, mêlé à l'eau nourricière de notre bien-aimé lac Xaltocán. Nous te le donnons, Atlaua, afin qu'en retour, tu daignes envoyer tes hardes d'oiseaux dans les rets de nos oiseleurs…» Et ainsi de suite.

Cela dura assez longtemps pour me lasser et peut-être Atlaua aussi. Puis, sans aucun avertissement, ni aucun signe rituel, le prêtre abaissa soudain sa flèche, la pointa ensuite de toute sa force vers le ciel et la vrilla dans les parties génitales de l'homme bleu. Quel qu'ait été son désir d'être débarrassé de la vie, la victime poussa un cri. L'homme hurla, ulula un cri qui couvrit le son des flûtes, du tambour et des chants. Il cria, mais il ne devait plus crier longtemps.

De sa flèche ensanglantée, le prêtre traça une croix sur la poitrine de l'homme, en fait de cible et tous les prêtres caracolèrent en cercle autour de lui, chacun ayant un arc et de nombreuses flèches. Lorsqu'ils passaient devant le xochimiqui, ils plongeaient une flèche dans la poitrine pantelante de l'homme bleu. Une fois ce manège terminé et les flèches épuisées, le mort ressemblait à un spécimen agrandi de cet animal que nous appelons le petit ours hérissé. La cérémonie prit fin. On délia le corps des poteaux et on l'attacha avec une corde derrière l'acali d'un oiseleur qu'on avait tiré sur le sable. L'oiseleur partit en ramant sur le lac, hors du champ de vision, remorquant le cadavre jusqu'à ce qu'il sombre dans l'eau qui pénétrait par les orifices naturels et les trous faits par les flèches. C'est ainsi qu'Atlaua reçut son sacrifice.

Mon père me réinstalla sur ses épaules et retourna à grandes enjambées à travers l'île. Bercé sur ses épaules, sain et sauf, je me fis à moi-même un serment téméraire et puéril. Si jamais mon tonalli était d'être choisi pour la Mort Fleurie du sacrifice, même à quelque dieu étranger, je ne crierais pas, quoi qu'on me fasse et quelles que soient les souffrances endurées.

Insensé que j'étais, je croyais que la mort n'était que le fait de mourir, en se comportant lâchement ou courageusement. A cet instant, dans ma jeune vie confortable et tranquille, porté sur de solides épaules vers un doux sommeil duquel je m'éveillerais à un nouveau jour à l'appel de l'Oiseau du Matin, comment aurais-je pu savoir ce qu'est réellement la mort ?

Nous pensions alors qu'un héros mort au service d'un puissant seigneur, ou sacrifié en hommage à un grand dieu, était assuré de la vie éternelle, dans le plus glorieux des au-delà où il serait récompensé et comblé de joie pendant l'éternité tout entière. Et voilà que maintenant, les Chrétiens nous disent que nous pouvons tous espérer dans une autre vie et un paradis tout aussi magnifique. Et pourtant, le

héros le plus sublime, mort pour la cause la plus honorable, le martyr chrétien le plus pieux, expirant avec la certitude d'atteindre le Ciel, ne connaîtra plus jamais la caresse de notre clair de lune effleurant son visage, tandis qu'il marche sous les cyprès bruissants. Un tout petit plaisir – si simple, si ordinaire – mais qu'on n'éprouvera plus jamais.

Votre Excellence manifeste son impatience. Monseigneur l'Evêque me pardonnera si ma vieille raison s'égare parfois de la route droite sur des chemins sinueux. Il se peut que vous ne considériez pas comme strictement authentiques certaines choses que je vous ai dites et d'autres que j'évoquerai par la suite. Toutefois, j'implore votre indulgence, car je ne sais pas si j'aurai une autre occasion de raconter tout cela. Et encore, je ne dis pas tout ce qu'on pourrait dire…

Lorsque je repense à mon enfance, je ne vois pas qu'elle ait été extraordinaire, étant donné le lieu et l'époque, car je n'étais qu'un enfant comme les autres. Le jour et l'année de ma naissance n'étaient placés ni sous le signe de la chance, ni sous celui de la malchance. Aucun présage dans le ciel quand je naquis – par exemple, une éclipse cachant la lune qui aurait pu, par la même occasion, m'imprimer un bec de lièvre ou marquer pour toujours mon visage d'une sombre tache de naissance. Je n'avais aucun de ces caractères physiques, considérés par nous comme des tares inélégantes pour un homme : cheveux bouclés, oreilles en feuille de chou, double menton, dents en avant, nez aplati ou trop busqué, nombril retourné, grains de beauté apparents. Heureusement pour moi, mes cheveux noirs poussaient raides et lisses, sans mèches indisciplinées.

Chimali, mon camarade d'enfance, était affligé d'un de ces épis et pendant toute sa jeunesse, il prit un soin attentif à le couper et à le plaquer avec de l'oxitl. Je me souviens d'une fois où il dut porter une courge sur la tête toute la journée. Les scribes sourient, je ferais mieux de donner des explications.

Les chasseurs de Xaltocán attrapaient des oies et des canards en grande quantité et de façon simple en installant çà et là dans les eaux rouges des bas-fonds du lac de grands filets fixés à des pieux, puis à grand bruit, ils faisaient envoler les oiseaux et s'emparaient de ceux qui s'étaient pris dans les rets. Mais nous, petits garçons de Xaltocán, nous avions nos ruses. On décalottait une courge ou une calebasse en en vidant le contenu et on perçait un trou pour voir et respirer. On se mettait la courge sur la tête, puis on allait barboter dans le lac, là où se trouvaient les oies et les canards. Sous l'eau, nos corps étaient invisibles et les oiseaux ne semblaient jamais s'alarmer de la lente approche d'une ou deux coloquintes. On parvenait assez près pour attraper la patte d'un volatile et le plonger sous l'eau d'un coup sec.

Ce n'était pas toujours facile, car même une petite sarcelle peut donner du fil à retordre à un petit garçon ; mais généralement, nous arrivions à garder l'oiseau sous l'eau jusqu'à ce qu'il se noie. Cette manœuvre dérangeait rarement le reste de la harde posée dans les parages.

Un jour que nous nous adonnions à cette occupation, Chimali et moi, nous étions arrivés à amasser sur la berge une quantité respectable de canards, puis fatigués, nous décidâmes de rentrer. Mais alors, nous nous rendîmes compte que les barbotages avaient dissous la gomme sur la chevelure de Chimali et que par conséquent, son épi rebiquait comme la plume que certains de nos guerriers portent derrière la tête. Nous nous trouvions à l'autre bout de Xaltocán, ce qui signifiait que Chimali allait devoir traverser toute l'île dans cet état.

« Ayya, pochéoa ! » murmura-t-il. Cette expression s'applique à un vent malodorant, mais chez un garçon de huit ou neuf ans, c'était un juron assez véhément qui lui aurait valu une bonne raclée si un adulte avait pu l'entendre.

« On pourrait se remettre à l'eau, suggérai-je, et faire le tour de l'île à la nage, en restant suffisamment au large.

— Fais-le si tu veux, dit Chimali. Pour moi, je suis si trempé et si essoufflé que je suis sûr de couler tout de suite. Et si on attendait qu'il fasse nuit pour rentrer ? »

Je lui répondis : « Le jour, tu risques de rencontrer un prêtre qui remarquera ta mèche rebelle ; mais la nuit, tu pourrais bien tomber sur un monstre bien plus terrible, comme Vent de la Nuit. Mais c'est toi qui décides, je ferai comme toi. »

Nous nous assîmes pour réfléchir un moment, attrapant distraitement des fourmis à miel. A cette saison, il y en avait des quantités ; elles avaient l'abdomen gonflé de nectar. Nous ramassions les insectes et les mordions pour en sucer le doux miel. Mais c'étaient des gouttes infimes et même si il y en avait beaucoup, nous commencions à avoir faim.

« J'ai trouvé ! » dit enfin Chimali. « Je vais me mettre la courge sur la tête, pendant tout le chemin. »

Aussitôt dit, aussitôt fait. Evidemment, il ne voyait pas très bien à travers le trou, aussi je dus le guider, et nous étions tous deux considérablement handicapés par notre charge de canards morts, lourds et mouillés. Chimali trébucha et tomba plusieurs fois ; il se heurtait aux arbres et dégringolait dans les fossés. Par chance, sa courge ne se brisa pas. Mais je me moquai de lui tout le temps, et les chiens aboyaient à son passage ; et comme le crépuscule tomba avant notre arrivée à la maison, Chimali lui-même aurait pu épouvanter ou terrifier quiconque l'aurait aperçu dans la pénombre.

Pourtant, il n'y avait pas de quoi rire. Chimali avait de bonnes

raisons de surveiller de près sa chevelure rebelle. Car, voyez-vous, ceux qui étaient pourvus de cet épi étaient choisis de préférence par les prêtres quand ils avaient besoin d'un jeune garçon pour un sacrifice. Ne me demandez pas pourquoi. Jamais un prêtre n'a pu me le dire. En effet, quel prêtre a jamais pu donner des raisons plausibles aux règles déraisonnables auxquelles nous sommes soumis, ou à la peur, au sentiment de culpabilité et de honte que nous ressentons lorsque parfois, nous les tournons ?

Je ne voudrais pas donner l'impression que nous vivions tous, jeunes et vieux, dans une inquiétude constante. A part quelques lubies arbitraires, comme la prédilection des prêtres pour les garçons aux cheveux en désordre, notre religion et les prêtres qui la servaient ne nous imposaient pas de servitudes trop lourdes. Les autorités, non plus. Bien sûr, nous devions obéir à nos chefs et à nos gouvernants, nous avions certaines obligations envers les nobles pilli et nous devions suivre les avis de nos sages tlamatini.

Je faisais partie de la classe moyenne de notre société, les macehualli, « les chanceux », ainsi appelés car ils sont à la fois déchargés des lourdes responsabilités de la classe supérieure et de la propension de la classe inférieure à être maltraitée.

En ce temps-là, les lois n'étaient pas nombreuses, de façon que chacun puisse les garder en tête et dans son cœur et ne les tourne pas sous prétexte d'ignorance. Nos lois n'étaient pas écrites, comme les vôtres, ni affichées sur la place publique pour que les citoyens consultent les longues listes d'édits, de règles et de règlements afin de voir si la moindre de leurs actions correspond bien aux « Il faut » et « Il ne faut pas ». Pour vous, nos quelques lois peuvent paraître imprécises et fantaisistes et les pénalisations encourues, injustement sévères. Mais nos lois étaient établies dans le bien de tous – et tout le monde y obéissait, en en connaissant les rudes conséquences. Ceux qui ne s'y pliaient pas étaient éliminés.

En voici un exemple. Selon les lois que vous avez apportées d'Espagne, les voleurs sont punis de mort. Il en allait de même chez nous. Mais, d'après vos lois, un homme affamé qui vole quelque chose pour manger est un voleur. Pas pour nous. Une de nos lois dit que dans chaque champ de maïs en bordure de la route, il doit y avoir quatre rangées de plants à la disposition du passant. N'importe quel voyageur avait le droit de prendre autant d'épis qu'en réclamait son ventre vide. Mais si on surprenait quelqu'un qui cherchait à s'enrichir avec avidité et qui pillait le champ de maïs à pleins sacs pour le thésauriser ou le vendre, on le mettait à mort. Ainsi, cette seule loi assurait deux bienfaits : guérir le voleur de son défaut et l'affamé de sa faim.

Nos vies étaient moins régies par des lois que par des coutumes et

des traditions ancestrales. C'étaient elles qui réglaient le comportement des adultes, des clans et des communautés tout entières. Mais alors même que je n'étais encore qu'un enfant qui n'avait pas reçu d'autre nom que celui de Sept Fleur, j'avais conscience de cette tradition qui voulait qu'un homme soit courageux, fort, vaillant, fier, travailleur et modeste.

Le temps que je ne passais pas avec mes jouets – la plupart étaient des armes et des outils en miniature confectionnés par mon père – et le temps que je ne consacrais pas à jouer avec Chimali, Tlatli et les autres enfants de mon âge, je le passais en compagnie de mon père, quand il ne travaillait pas dans la carrière. Je l'appelais Tete, comme tous les enfants appellent leur père, mais son nom était Tepetzalan, ce qui veut dire vallée, à cause de la faible altitude de l'endroit au milieu des montagnes de la terre ferme où il était né. Comme il était largement plus grand que la moyenne, ce nom qui lui avait été donné à l'âge de sept ans, paraissait maintenant un peu ridicule. Nos voisins et ses compagnons carriers lui avaient donné des surnoms qui évoquaient une haute taille : Poignée d'Etoiles, Tête Haute et autres choses du même genre. En effet, il lui fallait baisser considérablement la tête pour être à mon niveau et me prodiguer les sermons traditionnels de père à fils. Si d'aventure il me surprenait à imiter effrontément la démarche traînante du bossu du village qui ramassait les ordures, il me déclarait sévèrement :

« Prends bien garde de ne pas te moquer des vieux, des malades, des infirmes ou de quiconque s'est laissé aller à la folie ou au péché. Ne les insulte pas, ne les méprise pas, mais plutôt, incline-toi devant les dieux et tremble que le même malheur ne t'arrive. »

Et si je manifestais peu d'intérêt lorsqu'il essayait de m'apprendre son métier – tout garçon macehualli qui n'avait pas l'ambition d'être soldat, devait suivre l'exemple de son père – il se penchait en me disant avec force : « Ne fuis pas le travail que les dieux t'ont assigné, mon fils, tu dois t'en contenter. Je prie pour qu'ils t'accordent honneurs et fortune, mais quoi qu'ils te donnent, accepte-le avec gratitude. Si ce n'est qu'un petit présent, ne le méprise pas, car ils pourraient très bien te le reprendre. Si c'est un grand cadeau, par exemple un talent d'importance, n'en tire pas vanité et souviens-toi que les dieux ont peut-être enlevé ce tonalli à quelqu'un pour te le donner. »

Parfois, sans raison apparente, sa grande figure rougissant légèrement, mon père m'adressait un petit sermon dont je ne comprenais pas la signification. Quelque chose dans ce genre :

« Vis proprement, ne sois pas débauché, sinon les dieux seront fâchés et te couvriront d'infamie. Garde-toi, mon fils, jusqu'à ce que tu rencontres la fille que les dieux te destinent pour femme, car ils savent

arranger tout cela comme il faut. Et par-dessus tout, ne te commets jamais avec la femme d'un autre. »

Cela me semblait être une injonction superflue, car j'étais très propre. Comme tous les Mexicatl – les prêtres exceptés – je prenais deux fois par jour un bain dans de l'eau chaude et savonneuse et nageais souvent dans le lac. Ce qui me restait de saleté, j'allais l'éliminer dans notre petit bain de vapeur, le temazcalli. Matin et soir, je me nettoyais les dents avec un mélange de miel d'abeilles et de cendres. Quant à me compromettre, je ne connaissais personne, sur l'île, qui eût une femme de mon âge et de toute façon, les garçons n'admettaient jamais les filles dans leurs jeux.

Ces prêches de père à fils n'étaient qu'un récitatif machinal transmis, de génération en génération, tout comme le discours de la sage-femme à ma naissance. Ce n'était qu'en ces occasions que mon père Tepetzalan parlait longtemps ; il était plutôt d'une nature taciturne. Dans la carrière, le bruit incessant empêchait de parler et à la maison, le bavardage continuel de ma mère ne lui laissait guère de chance de placer un mot. Cela lui était égal. Il préféra toujours l'action à la parole et il m'enseigna bien plus de choses par son exemple que par des paroles toutes faites. Mon père ne manquait aux qualités que l'on attend de nos hommes – force, bravoure, etc. – que lorsqu'il se laissait rabrouer et houspiller par ma Tene.

Ma mère était la moins représentative des femmes de sa classe : la moins modeste, la moins docile, la moins effacée. C'était une terrible virago, le tyran de notre petite famille et la hantise des voisins. Mais elle se piquait d'être un modèle de perfection féminine, aussi vivait-elle dans un état de mauvaise humeur permanente envers tout ce qui l'entourait. Si j'ai jamais appris quelque chose de ma Tene, c'est bien de ne jamais être content de moi.

Je ne me souviens d'avoir subi un châtiment corporel de la part de mon père qu'en une seule occasion, et je l'avais bien mérité. On autorisait et on encourageait même les garçons à tuer des oiseaux comme les corbeaux et les mainates qui venaient picorer dans nos jardins. Nous le faisions à l'aide de pipes en roseau qui projetaient de petites boules d'argile. Mais un jour, mû par quelque mauvaise malice, je lançai une boule à la petite caille apprivoisée que nous gardions chez nous. (La plupart des familles avaient de tels animaux pour chasser les scorpions et autres vermines.) Puis, pour aggraver mon crime, j'essayai de rejeter ce méfait sur mon ami Tlatli.

Mon père ne fut pas long à découvrir la vérité. Alors que le meurtre de l'inoffensive caille aurait pu ne pas être trop sévèrement châtié, ce n'était pas le cas pour le péché de mensonge, strictement interdit. Mon Tete dut m'infliger la punition prescrite quand « on crachait bile et venin ». C'est ainsi qu'on appelle les mensonges. Il fit

lui-même une grimace en me transperçant la lèvre inférieure avec une épine de maguey et il l'y laissa jusqu'à l'heure du coucher. *Ayya ouiya*, douleur, honte, douleur, larmes de remords, douleur !

Cette punition me laissa une impression si durable que je l'ai consignée à mon tour dans les archives de notre pays. Si vous avez vu notre écriture, vous devez avoir remarqué ces figures de personnages ou autres créatures pourvus d'un petit signe symbolique en forme d'arabesque. Ce symbole représente un nahuatl, c'est-à-dire une langue, ou encore, langage, discours, son. Il signifie que la figure parle ou émet un bruit quelconque. Si le nahuatl est plus recourbé que de coutume, en goutte d'eau, et accompagné d'un symbole de papillon ou de fleur, c'est que la figure dit des poésies ou chante. Quand je devins scribe, à mon tour, j'ajoutai un détail à notre écriture : le nahuatl percé d'une épine de maguey, et tous les scribes l'adoptèrent bientôt. Quand on voit ce symbole devant une figure, on sait que c'est la représentation de quelqu'un qui ment.

Les châtiments infligés plus fréquemment par ma mère étaient distribués sans hésitation, sans scrupules et sans pitié ; je la suspecte même d'avoir pris un certain plaisir à me faire mal. Cela n'a peut-être pas laissé de trace dans l'écriture de mon pays, comme le symbole de l'épine, mais cela a certainement affecté mon histoire personnelle et celle de ma sœur. Une nuit, je me souviens avoir vu ma mère fouetter jusqu'au sang le postérieur de ma sœur avec un paquet d'orties parce qu'elle s'était rendue coupable d'impudeur. Il faut dire que chez nous, l'impudeur n'a pas forcément le même sens que pour vous, hommes blancs : l'exposition indécente d'un corps dénudé.

En fait de vêtements, les enfants des deux sexes allaient totalement nus, quand le temps le permettait, jusqu'à l'âge de quatre ou cinq ans. Ensuite, on couvrait sa nudité avec un long rectangle d'étoffe grossière, noué sur l'épaule et drapé jusqu'à mi-cuisse. Quand ils atteignaient l'âge adulte, – c'est-à-dire l'âge de treize ans – les garçons portaient le pagne maxtlatl sous le manteau de dessus, le tilmatli, qui était alors d'une étoffe plus fine. A peu près au même âge, cela dépendait du moment où elles avaient leurs premières règles, les filles revêtaient la jupe et la blouse des femmes, et un sous-vêtement assez semblable à ce que vous appelez une couche.

Pardonnez tous ces détails, mais j'essaye de resituer l'époque où ma sœur fut ainsi battue. Neuf Roseau était devenue Tzitzitlini depuis quelque temps – ce nom signifie « le tintement des clochettes » – elle avait donc passé sept ans. Toutefois, puisque j'avais vu son postérieur frappé à nu, c'est-à-dire qu'elle n'avait pas de sous-vêtement, elle ne devait pas encore avoir treize ans. En y réfléchissant bien, je pense qu'elle avait dix ou onze ans. Ce qu'elle avait fait pour mériter cette

fessée, la seule chose dont elle s'était rendue coupable, c'était d'avoir murmuré d'un air songeur : « J'entends les tambours et la musique. Je me demande où l'on danse ce soir. » Pour notre mère, c'était une preuve d'indécence. Tzitzi pensait à des choses frivoles, alors qu'elle aurait dû s'occuper de son rouet ou de quelque chose d'aussi ennuyeux.

Vous connaissez le chili ? Cette plante dont le fruit nous sert en cuisine ? Bien qu'ils soient différemment relevés, tous les chilis sont si forts au palais, si piquants, si mordants, que ce n'est pas un hasard si ce nom vient du mot qui, chez nous, veut dire « aiguisé » ou « pointu ». Comme toutes les cuisinières, ma mère utilisait le chili dans ses applications ordinaires, mais elle s'en servait aussi pour autre chose dont j'hésite un peu à parler, étant donné que vos inquisiteurs ont déjà assez de ressources à leur disposition.

Un jour, quand j'avais quatre ou cinq ans, j'étais assis sur le pas de la porte avec Tlatli et Chimali, à jouer au jeu du haricot patolli. Ce n'était pas le jeu des adultes, aussi appelé patolli, qui a coûté leur fortune à certaines familles ou causé des rivalités mortelles. Non, nous avions simplement tracé un cercle dans la poussière et placé chacun un haricot sauteur au centre, le but étant de voir lequel, chauffé par le soleil, sauterait le premier en dehors du cercle. Le mien donnait des signes de paresse et je marmonnai quelques imprécations. J'avais peut-être dit « *pochéa* ! » ou quelque chose dans ce genre.

Soudain, je me sentis retourné et soulevé du sol. Ma Tene m'avait attrapé par les chevilles. Je vis les visages ébahis de Chimali et de Tlatli, la bouche et les yeux agrandis par la surprise, avant d'être emporté dans la maison, près du foyer. Ma mère déplaça sa prise afin de libérer une de ses mains avec laquelle elle jeta dans le feu une certaine quantité de chilis rouges séchés. Quand ils commencèrent à craquer et à dégager une épaisse fumée jaune, elle me reprit par les chevilles et me suspendit, tête en bas, au-dessus de ces fumées acres. Je vous laisse deviner la suite, mais je crus bien mourir. Je me souviens que pendant plus d'un mois, mes yeux pleurèrent continuellement, si bien que je n'y voyais guère et que j'osais à peine respirer par crainte de cette fumée corrosive.

Cependant, je pouvais m'estimer heureux, car les coutumes n'imposaient pas à un garçon de passer beaucoup de temps avec sa mère et j'avais bien des excuses pour cela. A partir de ce jour, je l'évitai, tout comme Chimali, mon ami à la mèche, évitait les prêtres de l'île. Même quand elle me cherchait pour quelque corvée ou quelque commission, j'avais toujours la ressource de me réfugier sur la colline des fours à chaux. Les carriers pensaient qu'il ne fallait pas permettre aux femmes de s'approcher des fours, car cela risquait de gâter la qualité de la chaux et même ma mère n'osa jamais

transgresser ces limites.

Mais la pauvre Tzitzitlini n'avait pas ce recours. Pour se conformer à la coutume et à son tonalli, une fille devait apprendre les travaux ménagers – cuisiner, filer, tisser, coudre, broder – ma sœur passait la plus grande partie de ses journées sous l'œil perçant et la langue acérée de ma mère. Elle ne ratait pas une occasion de placer une de ces traditionnelles harangues de mère à fille. Tzitzi m'en répétait quelques-unes et nous étions d'accord pour trouver qu'elles étaient plus à l'avantage des mères que des filles.

« Fille, sois toujours prête pour servir les dieux et soulager tes parents. Si ta mère t'appelle, n'attends pas qu'elle te le répète, viens immédiatement. Si on t'ordonne de faire quelque chose, ne réponds pas avec insolence et ne montre pas de mauvaise volonté à obéir. Si ta Tene en appelle un autre et qu'il tarde à venir, va toi-même voir ce qu'on veut, fais-le toi-même et fais-le bien. »

D'autres sermons concernaient les préceptes attendus sur la modestie, la vertu et la chasteté et ni Tzitzi ni moi n'y trouvions rien à redire. Nous savions qu'à partir de treize ans, jusqu'à ce qu'elle ait vingt ou vingt-deux ans et qu'elle soit mariée convenablement, aucun homme ne pourrait lui adresser la parole en public, et elle non plus.

« Si dans un endroit public, tu rencontres un jeune homme avenant, ne lui prête pas attention, ne lui fais aucun signe, de peur d'enflammer sa passion. Garde-toi des familiarités déplacées avec les hommes, ne cède pas aux basses impulsions de ton cœur, sinon la luxure viendra souiller ton caractère, comme la boue souille l'eau. »

Tzitzitlini n'aurait sans doute jamais enfreint cet interdit aussi raisonnable. Quand elle eut douze ans, elle sentit probablement certaines sensations sexuelles s'éveiller en elle et une vive curiosité sur le sexe. Ce fut peut-être pour cacher ce qu'elle pensait être des tendances inexprimables et impudiques, qu'elle essaya de les satisfaire seule et en secret. Tout ce que je sais, c'est qu'un jour, ma mère revint du marché à l'improviste et surprit ma sœur allongée sur sa paillasse, nue jusqu'à la ceinture, faisant une chose dont je ne compris pas alors la signification. Elle fut prise en train de jouer avec son tipili avec un petit fuseau de bois.

Vous murmurez dans votre barbe, Excellence, et vous refermez sur vous les plis de votre soutane, comme pour vous protéger. Vous ai-je offensé en racontant franchement ce qui s'est passé ? J'ai pris soin de ne pas employer des mots plus crus. Et puisque des mots plus vulgaires abondent dans nos deux langues, je pense que c'est parce que les actes qu'ils décrivent ne sont pas moins fréquents chez nos deux peuples.

Pour punir la faute de Tzitzitlini contre son propre corps, notre Tene s'empara d'elle, se saisit du pot de chili et frotta hargneusement

le brûlant condiment sur les tendres parties du tipili, ainsi exposées. Bien qu'elle étouffât les cris de sa fille avec les couvertures, je les entendis et arrivai en courant. Je haletai : « Dois-je aller chercher le médecin ?

— Non, non, pas de médecin ! me rétorqua ma mère. Ce que ta sœur a fait est trop honteux pour qu'on aille le répéter. »

Tzitzi réprima ses sanglots et renchérit : « Je n'ai pas très mal, petit frère. N'appelle pas le docteur. Ne raconte cela à personne, pas même à Tete. Fais comme si tu n'en avais jamais rien su, je t'en prie. »

J'aurais pu ne pas tenir compte des ordres de mon tyran de mère, mais pas des désirs de ma sœur bien-aimée. Bien que je ne connusse même pas alors la raison de son refus d'être secourue, je le respectai et m'en allai, inquiet et pensif.

Que ne leur ai-je désobéi et fais quelque chose ! D'après la suite des événements, je pense que la cruauté de ma mère, ayant pour but de décourager les instincts sexuels naissants de Tzitzi, avait eu exactement l'effet contraire. Je crois qu'à partir de ce jour, le tipili de ma sœur brûla comme un gosier enflammé par le chili, consumé, desséché, avide d'être étanché. Quelques années après, Tzitzitlini allait, comme nous le disons, « chevaucher la route » des femmes faciles et dépravées. Pour une jeune Mexicatl convenable, il n'existait pas de destin plus vil et plus sordide – c'est du moins ce que je croyais, jusqu'à ce que j'aie appris le sort encore plus dégradant qui fut celui de ma sœur.

Comment se comporta-t-elle par la suite, que devint-elle, quel nom lui donna-t-on, je le dirai en temps opportun. Mais pour l'instant, je ne dirai qu'une seule chose, je dirai que pour moi, elle fut et sera toujours Tzitzitlini, « le tintement des clochettes ».

I H S
A.I.M.C.

A Son Auguste et Impériale Majesté Catholique, l'Empereur Charles Quint, Notre Roi :

Que la sereine et bienfaisante lumière de Jésus-Christ, notre Seigneur, éclaire toujours Sa Majesté Charles Quint, Empereur de droit divin.

Très Auguste Majesté.

Votre Majesté nous ordonne de continuer à lui envoyer la suite de la soi-disant Histoire des Aztèques au fur et à mesure de sa rédaction. Votre dévoué chapelain en est profondément étonné et offensé, Sire. Jamais nous ne songerions, pour tout l'empire du monde, à contester les décisions et les souhaits de Votre Majesté. Mais nous pensions avoir bien fait comprendre nos objections dans notre précédente lettre, envers une chronique qui devient chaque jour plus détestable et nous aurions souhaité que les recommandations du propre évêque délégué par Votre Majesté ne restent pas lettre morte.

Nous connaissons l'intérêt que Votre Majesté accorde aux plus infimes détails qui concernent ses sujets, même les plus éloignés, afin qu'elle puisse en tirer profit dans son sage gouvernement. Du reste, nous avons respecté ce souci digne d'éloges depuis la toute première mission que Votre Majesté nous a personnellement confiée : l'extermination des sorcières de la Navarre. Cette province, jadis en dissidence, est devenue, depuis cette sublime et extraordinaire purification par le feu, l'une des plus obéissantes et des plus soumises de tout l'empire de Votre Majesté. Votre humble serviteur déploiera une égale ardeur à déraciner les maux ancestraux de ces nouvelles provinces – en extirpant le vice et en stimulant la vertu – les soumettant ainsi à l'autorité de Votre Majesté et de la Sainte Croix.

Aucune entreprise au service de Votre Majesté ne pourrait être envisagée sans avoir d'abord reçu la bénédiction divine. Il est certain que Votre très puissante Seigneurie doit être au courant de ce qui concerne ce pays, car il est si immense et si merveilleux que Votre Majesté peut tirer autant de fierté à en être l'empereur, qu'il l'est d'être celui de l'Allemagne qui, grâce à Dieu, est maintenant en sa possession.

Néanmoins, en relisant la transcription de l'histoire de ce qui est maintenant la Nouvelle-Espagne, Dieu seul sait combien nous avons été dégoûtés et écœurés par les débordements intarissables du narrateur. Cet Aztèque est comme un Eole aux vents inépuisables. Il n'y aurait pas eu à s'en plaindre s'il s'était cantonné à ce que nous lui demandions, c'est-à-dire un récit à la manière de Saint Grégoire de Tours ou des autres historiens classiques – avec les noms des personnages en vue, de brefs résumés de leurs carrières, les dates, les lieux, les batailles les plus importants etc.

Mais il est impossible d'empêcher ce torrent humain de divaguer vers les aspects les plus sordides et les plus repoussants de son histoire personnelle et de celle de son peuple. Vous me direz que cet Indien était un païen avant son récent baptême. Il faut être indulgent pour les atrocités qu'il a commises et dont il a été témoin dans sa vie passée, alors qu'il ignorait encore la morale chrétienne. Mais maintenant, c'est un Chrétien, du moins de nom. S'il doit s'appesantir sur les épisodes les plus crus de sa vie, on pourrait espérer de lui qu'il manifeste un humble repentir vis-à-vis des horreurs qu'il raconte avec tant de complaisance.

Ce n'est pas le cas. Il ne voit aucune infamie dans ces énormités. Il ne rougit même pas de toutes les offenses à Notre Seigneur et à la pudeur, qu'il déverse dans les oreilles de nos distingués frères-scribes : idolâtrie, pratiques magiques, superstitions, massacres, carnages, actes obscènes et contre nature, et d'autres péchés si bas que je ne les nommerai même pas. A moins que Votre Majesté n'ordonne que « tout soit dit en détail », nous n'autoriserons pas nos scribes à confier certaines parties du récit de l'Aztèque à l'éternité du parchemin.

Toutefois, votre serviteur, Majesté, n'a jamais désobéi à un ordre royal. Nous nous efforcerons de voir dans les radotages malsains de l'Indien, le témoignage des tentations et des épreuves que le Malin a mis sous ses pas pendant sa vie et que Dieu a voulu, afin de fortifier son âme. Rappelons-nous que ceci est bien une preuve de la grandeur divine, car Il choisit aussi bien les faibles et les simples d'esprit que les sages et les puissants, pour être les instruments et les bénéficiaires de Sa grande bonté. Souvenons-nous que la loi de Dieu nous oblige à être plus tolérants envers ceux chez qui le lait de la Foi n'est pas encore tari, qu'envers ceux qui l'ont déjà bu et qui y sont accoutumés.

Nous essayerons donc de contenir notre dégoût. Nous garderons l'Indien et le laisserons continuer à vomir ses horreurs jusqu'à ce que nous ayons la réponse de Votre Majesté au sujet de la suite de son histoire. Fort heureusement, nous n'avons pas un besoin pressant de l'interprète et de nos frères. La seule récompense que nous lui offrons est de lui permettre de partager notre frugale chère et une paillasse dans un débarras inutilisé attenant au cloître, mise à sa disposition, les

nuits où il ne va pas porter à sa femme soi-disant malade les restes de notre repas, et qu'il passe à s'occuper d'elle.

Mais nous croyons bien être vite débarrassés de l'Aztèque et des miasmes putrides qui l'entourent. Nous sommes sûrs que quand vous lirez les pages suivantes, – encore plus horripilantes que ce qui précédait – vous partagerez notre répulsion et vous écrierez : « Arrêtez ces ordres ! » tout comme David s'exclamait : « Ne publiez pas ceci, car les incroyants s'en réjouiront ! » Nous sommes impatients, anxieux même, de recevoir l'ordre de Votre Majesté, par le prochain courrier, de détruire toutes les pages écrites entre-temps et de chasser de chez nous ce coupable barbare.

Que Dieu, Notre Seigneur, veille sur Sa Très Illustre Majesté pendant les nombreuses années à venir. De Votre Majesté, le fidèle et obéissant serviteur,

(*ecce signum*) Zumarraga

ALTER PARS

Son Excellence n'est pas là, aujourd'hui, messieurs les scribes ? Dois-je tout de même continuer ? Ah ! oui, je sais, il lira ce que vous écrivez quand il le voudra.

Très bien. Je vais laisser de côté, pour le moment, mon histoire personnelle et celle de ma famille. De peur de vous donner l'impression que les quelques personnes que j'ai évoquées et moi-même, vivons dans une sorte d'isolement, à l'écart du reste du monde, je vais vous brosser un plus large tableau. Je ferai des allées et venues dans mes souvenirs afin de mieux vous faire comprendre nos relations avec notre monde dans son ensemble, ce monde que nous appelons Cem-Anahuac, tout l'Anahuac, le Monde Unique.

Vos explorateurs ont découvert qu'il était situé entre deux océans sans limites, à l'est et à l'ouest. Les Terres Chaudes humides qui bordent ces océans se transforment rapidement, vers l'intérieur, en chaînes de montagnes culminantes avec un haut plateau en leur centre. Ce plateau est si près du ciel que l'air y est léger, propre et lumineux. Un doux printemps y règne presque toujours, même l'été, pendant la saison des pluies – jusqu'à l'arrivée de l'hiver sec, quand Tititl, le dieu des jours courts de l'année, décide d'envoyer de la fraîcheur et même un froid mordant.

La partie la plus peuplée de ce Monde Unique est un grand bassin, ou dépression, dans le plateau, que vous appelez maintenant la vallée de Mexico. Là, se pressent les lacs qui rendent cette zone si propice à l'établissement des hommes. En réalité, il n'y a qu'un seul et gigantesque lac, étranglé à deux endroits par les montagnes, si bien qu'il y a trois grandes étendues d'eau reliées par des détroits un peu plus resserrés. Le lac le plus petit et le plus au sud possède des eaux fraîches, alimentées par de clairs ruisseaux provenant de la fonte des neiges. Le lac septentrional, où j'ai passé ma jeunesse, a des eaux rougeâtres et saumâtres, parce qu'il est environné de terres riches en minerai, qui y déversent leurs sels. Le lac central, Texcoco, qui est plus grand que les deux autres réunis, est composé du mélange de ces deux eaux et par conséquent, il est légèrement saumâtre.

Bien qu'il n'y ait qu'un seul lac – ou trois, si vous voulez – nous leur avons toujours donné cinq noms. Il n'y a que le grisâtre lac Texcoco à avoir un seul nom. Le lac du sud, le plus cristallin, s'appelle Xochimilco, dans sa partie supérieure, c'est-à-dire, « le lieu des champs de fleurs », le Jardin Fleuri, parce que ses parages sont une

pépinière de plantes précieuses pour toutes les terres environnantes. Dans sa partie inférieure, le lac porte le nom de Chalco, à cause de la nation Chalca qui le borde. De même, le lac du nord, bien qu'il fasse un tout, est lui aussi divisé de la sorte. Les gens qui vivent à Zumpango, l'île en forme de crâne, appellent sa moitié supérieure le lac Zumpango. Les gens de mon Xaltocán natal, l'île des Souris des Champs, appellent cette partie le lac Xaltocán.

Dans un sens, je pourrais comparer ces lacs à nos dieux – nos anciens dieux. J'ai entendu dire que vous autres, les Chrétiens, déploriez cette multitude de dieux et de déesses qui gouvernent chaque facette de la nature et du comportement des hommes. J'ai entendu dire que vous vous plaigniez de ne jamais pouvoir départager et démêler les attributions de notre panthéon surpeuplé. Mais j'ai fait le compte et comparé. Je ne pense pas que nous dépendions d'autant de divinités majeures et mineures que vous – Dieu, son fils Jésus, le Saint-Esprit, la Vierge Marie – sans parler de ces êtres supérieurs que vous appelez anges, apôtres et saints, dont chacun est le patron d'un aspect particulier de votre monde, de vos vies, de vos tonalli, et même de chaque jour du calendrier. En réalité, je crois que nous avons moins de divinités, mais elles ont chacune des fonctions plus nombreuses.

Pour le géographe, il n'y a qu'un seul lac dans cette vallée. Pour le batelier pagayant péniblement sur son acali, il y a trois grandes masses aquatiques reliées entre elles. Pour les gens qui vivent sur le lac ou sur ses rives, il y en a cinq, qui portent cinq noms différents. D'ailleurs, aucun de nos dieux, aucune de nos déesses n'a qu'un seul visage, une seule responsabilité, un seul nom. Comme notre lac en trois lacs, un seul dieu peut avoir trois aspects…

Vous froncez les sourcils, frères révérends ? Bon, un dieu pouvait avoir deux aspects, ou cinq ou vingt.

Selon l'époque de l'année : saison humide ou sèche, jours longs ou courts, période de semailles ou de moissons – et selon les circonstances : guerre, paix, abondance ou disette, chefs bons ou cruels – les devoirs d'un seul dieu variaient, de même que son attitude à notre égard et par conséquent la façon dont nous l'adorions, le célébrions et l'apaisions. En d'autres termes, nos existences, les moissons, les victoires et les défaites dépendaient du caractère et de l'humeur changeante du dieu. Comme les trois lacs, il pouvait être, tour à tour, doux, amer ou totalement indifférent, selon son bon plaisir.

De plus, l'humeur du dieu et les événements pouvaient être interprétés différemment par ses divers adorateurs. La victoire d'une armée n'est-elle pas une défaite pour l'autre ? Ainsi, un dieu ou une déesse pouvait à la fois prodiguer récompenses ou châtiments, requêtes ou dons, bienfaits et maux. Si vous envisagez toutes les

combinaisons possibles de circonstances, vous comprendrez la variété des attributions de chaque dieu, la variété de ses aspects et la variété encore plus grande des noms qu'on lui donnait – honorable, respectueux, reconnaissant, redoutable.

L'île de Xaltocán n'était en réalité qu'une sorte de gigantesque rocher, installé loin de la terre ferme dans le lac rouge et salé. S'il n'y avait pas eu trois sources naturelles d'eau fraîche jaillissant du roc, l'île n'aurait jamais été habitée, mais à mon époque, il devait y avoir deux mille habitants, répartis en vingt villages. Le rocher nous pourvoyait à plus d'un sens, car il était constitué de calcaire, ce qui était appréciable. A l'état naturel, cette sorte de calcaire est très tendre et facile à exploiter, même avec nos outils rudimentaires de bois, de pierre, de cuivre brut et d'obsidienne fragile, si inférieurs à vos outils de fer et d'acier. Mon père était maître carrier, un de ceux qui dirigeaient les ouvriers moins expérimentés. Je me souviens d'une des fois où il m'emmena dans la carrière pour me montrer son métier.

« On ne les voit pas, me dit-il, mais, çà et là, courent les fissures et les stries de cette couche particulière de la roche. Bien qu'elles soient invisibles pour un œil non entraîné, tu apprendras à les détecter. »

Je ne l'ai jamais appris, mais il ne cessa pas d'espérer. Je le regardai tandis qu'il marquait la surface de la roche de petits traits d'oxitl noir. D'autres ouvriers arrivèrent – blancs de poussière – et se mirent à enfoncer des coins de bois dans les petites fentes qu'il avait pratiquées, puis ils jetèrent de l'eau sur ces coins. Nous rentrâmes à la maison et quelques jours passèrent pendant lesquels les ouvriers continuèrent à mouiller les coins pour qu'ils gonflent et exercent une pression croissante à l'intérieur de la roche. Ensuite, mon père et moi retournâmes à la carrière. Nous nous approchâmes du bord pour regarder. Mon père me dit : « Tu vas voir. »

On aurait dit que la roche attendait sa présence et son autorisation, car, soudain, d'elle-même, la carrière fit entendre un bruit déchirant et éclata en morceaux, dont certains dégringolèrent lourdement en cubes immenses et d'autres se détachèrent en fines lamelles ; tous tombèrent intacts dans des filets de corde déployés pour les recevoir avant qu'ils ne s'écrasent sur le sol. Nous descendîmes et mon père les inspecta avec satisfaction.

Il me montra les cubes de calcaire en disant : « Plus qu'un petit coup d'herminette, un petit polissage avec un mélange de poudre d'obsidienne et d'eau, et ça fera de parfaites pierres à bâtir. » Puis, désignant les plaques aussi grandes que le sol de notre maison et épaisses comme mon bras, il déclara : « Et ça, ce sera pour les panneaux de revêtement. »

Je passai la main sur la surface des blocs qui m'arrivaient à la taille. Ils étaient à la fois cireux et poudreux.

« Oh, ils sont encore trop tendres pour être utilisés, quand on vient de les dégager de la roche mère. » Il érafla de son ongle la surface du bloc, y faisant une profonde rayure. « Après quelque temps au grand air, ils se solidifient et deviennent durs et inattaquables comme du granit, mais pendant que la pierre est encore malléable et tendre, on peut la graver avec une roche plus dure ou la couper. »

La plupart du calcaire de l'île était transporté sur la terre ferme ou vers la capitale, pour les murs, les sols et les plafonds des bâtiments. Mais à cause de la malléabilité de la pierre fraîche, il y avait aussi des sculpteurs dans la carrière. Les artistes choisissaient les blocs de la meilleure qualité et pendant qu'ils étaient encore tendres, ils sculptaient dedans des statues de dieux, de chefs et d'autres héros. Sur les plaques de calcaire les plus parfaites, ils gravaient des linteaux et des frises en bas-relief pour décorer les temples et les palais. Dans les restes de ces blocs, les artistes sculptaient de petites divinités domestiques que tout le monde chérissait. Chez nous, il y avait, bien sûr, des figurines de Tonatiuh et de Tlaloc et aussi de Chicomecoatl, la déesse du maïs et de Chantico, la déesse du foyer. Ma sœur Tzitzi avait une statuette personnelle de Xochiquetzatl, déesse de l'amour et des fleurs à qui toutes les jeunes filles demandaient un mari aimant et qui leur convienne.

Les éclats de pierre et autres détritus des carrières étaient brûlés dans les fours dont j'ai déjà parlé et d'où s'échappait de la poussière de chaux qui avait, elle aussi, son utilité. Elle était indispensable pour préparer le mortier qui cimentait les blocs de construction. Elle servait aussi à faire un crépi pour recouvrir les bâtiments construits dans des matériaux moins nobles. Mélangée avec de l'eau, la chaux sert aussi à décortiquer les épis de maïs dont les femmes font de la farine pour préparer les tortillas texcaltin et autres aliments. La chaux était même employée par une certaine catégorie de femmes comme cosmétique ; elle dissimulait leurs cheveux bruns ou noirs sous une teinte jaune artificielle, comme le font certaines de vos femmes.

Les dieux ne donnent jamais rien tout à fait gratuitement, et de temps en temps, ils exigeaient un tribut pour la prospérité de la carrière de Xaltocán. Je me trouvai par hasard à la carrière de mon père, un jour que les dieux avaient décidé qu'on leur offre un sacrifice.

Une équipe de porteurs montait un énorme bloc, fraîchement extrait, le long d'une pente qui partait en spirale du fond de la carrière, jusqu'en haut. Une sangle autour du front, attachée au filet de corde qui retenait le bloc, ils le tiraient par la seule force de leurs muscles. A un endroit de la rampe, le bloc glissa trop près du bord ou dérapa sur une quelconque irrégularité du chemin. Quoi qu'il en soit, il tomba lentement et implacablement sur le côté. Il y eut de grands cris et si les porteurs n'avaient pas immédiatement retiré la sangle de

leur front, ils auraient été emportés par le bloc. Mais en bas, dans le bruit de la carrière, il y avait un homme qui n'avait pas entendu les cris. Le bloc arriva sur lui et l'un de ses bords le coupa exactement en deux à la hauteur de la taille, comme une scie.

Le bloc de calcaire avait fait une telle entaille dans le sol de la carrière, qu'il resta là, en équilibre sur un angle. Aussi mon père et les autres hommes qui accoururent purent le faire basculer sans trop de difficulté. A leur grande surprise, ils trouvèrent la victime des dieux encore en vie et même consciente.

Passant inaperçu, dans l'excitation générale, je m'approchai et vis l'homme coupé en deux. La partie supérieure de son corps, nue et couverte de sueur, était intacte. La taille était complètement aplatie, si bien que le torse ressemblait un peu à une herminette ou à un burin. La pierre l'avait à la fois entièrement sectionné et soigneusement refermé la blessure, aussi il n'y avait pas une goutte de sang. On aurait dit une poupée de chiffon coupée en deux, puis recousue. La partie inférieure, toujours revêtue du pagne, gisait plus loin, propre et bien refermée, mais les jambes étaient légèrement contractées et cette moitié de corps urinait et déféquait copieusement.

L'affreuse blessure avait si bien tué ses nerfs coupés, que l'homme n'éprouvait aucune douleur. Il leva la tête et regarda, avec un peu d'étonnement, ces deux moitiés de lui-même. Pour lui épargner ce spectacle, les autres l'emportèrent rapidement et tendrement – sa partie supérieure – à quelques pas de là et l'allongèrent contre le mur de la carrière. Il plia les bras, ouvrit et referma les mains, tourna la tête de tous côtés, et dit d'un ton solennel : « Je peux encore bouger et parler, je vous vois tous, camarades. Je peux tendre le bras, vous toucher et vous sentir. J'entends le martèlement des outils. Je sens la poussière acre de la chaux. Je vis toujours. N'est-ce pas merveilleux ? »

— Bien sûr, dit mon père, d'un ton bourru. Mais pas pour longtemps, Xicama. Ce n'est pas la peine d'envoyer chercher le médecin. C'est un prêtre qu'il te faut. Tu veux un prêtre de quel dieu, Xicama ? »

L'homme réfléchit un moment. « Bientôt, j'irai saluer tous les dieux réunis, quand je ne pourrai plus rien faire d'autre. Mais pendant que je peux encore parler, j'aimerais bien causer à Mangeuse d'ordures. »

La requête fut relayée jusqu'au sommet de la carrière et de là, un messager courut chercher un prêtre de la déesse Tlazolteotl, ou « Mangeuse d'ordures ». En dépit de son vilain nom, c'était une déesse très compatissante. C'est à elle que les mourants confessaient leurs péchés et leurs mauvaises actions – et souvent aussi, les vivants, quand ils étaient particulièrement chagrinés et déprimés par ce qu'ils

avaient fait – pour qu'elle les avale et qu'ainsi ces péchés disparaissent comme s'ils n'avaient jamais existé. Ils ne seraient pas mis au compte du mort et ne viendraient pas hanter sa mémoire, quel que fût l'au-delà auquel il était destiné.

En attendant le prêtre, détournant le regard de lui-même, de ce corps coincé dans une fissure de la roche, Xicama parlait calmement avec mon père, presque sur un ton enjoué. Il lui donnait des messages pour ses parents, sa veuve et les orphelins, émettait des suggestions quant à la manière de disposer du peu de bien qu'il avait et se demandait à haute voix ce que sa famille deviendrait quand elle n'aurait plus de soutien.

« Ne t'inquiète pas, dit mon père. Ton tonalli a voulu que les dieux te prennent en échange de notre prospérité. Pour te remercier de ce sacrifice, nous tous ainsi que le Seigneur Gouverneur dédommagerons ta veuve comme il faut.

— Alors, elle aura un héritage respectable, repartit Xicama, soulagé. Elle est encore jeune et belle. Je t'en prie, Tête Haute, insiste pour qu'elle se remarie.

— C'est entendu. Y a-t-il autre chose ? »

Xicama regarda autour de lui en souriant et dit : « Non. Je n'aurais jamais cru que je pourrais regretter de voir cette triste carrière pour la dernière fois. Sais-tu, Tête Haute, que même ce puits de pierre me semble beau et accueillant, maintenant ? Les nuages blancs, là-haut, le ciel bleu, et puis cette pierre blanche… on dirait des nuages avec du bleu en dessous. J'aimerais bien voir aussi les arbres verts, là-bas…

— Tout à l'heure, promit mon père, quand tu en auras terminé avec le prêtre. Pour le moment, il vaut mieux que tu ne bouges pas. »

Le prêtre arriva, tout de noir vêtu, ses cheveux noirs recouverts d'une croûte de sang, le visage charbonneux et jamais lavé. C'était la seule tache sombre et triste dans tout ce bleu et ce blanc que Xicama regrettait de quitter. Les autres se retirèrent pour les laisser seuls. Mon père m'aperçut et sur un ton irrité, il me pria de partir ; ce n'était pas un spectacle pour un jeune garçon. Pendant que Xicama s'entretenait avec le prêtre, quatre hommes ramassèrent sa moitié inférieure encore frémissante et puante, pour la porter au sommet de la carrière. L'un d'eux se mit à vomir en chemin.

Xicama n'avait pas mené de vie bien infamante ; il ne lui fallut pas longtemps pour confesser à « Mangeuse d'ordures » ce qu'il regrettait d'avoir fait ou pas. Une fois que le prêtre l'eut absous au nom de la déesse, qu'il eut prononcé les paroles et exécuté les gestes rituels, il s'en retourna. Quatre hommes soulevèrent doucement la partie encore vivante de Xicama et la transportèrent aussi rapidement que possible, en évitant de la bousculer, vers le sommet de la carrière.

On espérait qu'il vivrait assez longtemps pour arriver au village, dire lui-même adieu à sa famille et saluer ses dieux favoris. Mais, à un endroit de la rampe en spirale, son corps refermé se rouvrit, laissant échapper son sang, son petit déjeuner et autres substances. Il cessa de parler et de respirer et ferma les yeux ; il ne reverrait jamais le vert des arbres.

Autrefois, une partie du calcaire de Xaltocán avait servi à la construction de l'icpac tlamanacalli et du teocalli de notre île, ou comme vous dites, de la pyramide et des temples. On mettait toujours de côté une partie de la pierre excavée pour payer les taxes au Trésor national et le tribut annuel à l'Orateur Vénéré et à son conseil. (Le Uey tlatoani Motecuzoma mourut quand j'avais trois ans et le trône et le gouvernement étaient passés à son fils Axayacatl, Visage d'Eau.) Une autre partie était réservée à notre tecuhtli, ou gouverneur, à quelques nobles de rang et aux dépenses de l'île : construction de canots pour le transport, achat d'esclaves pour faire les travaux les plus sales, paiement des salaires des carriers et autres choses du même genre. Toutefois, il restait la plus grande partie de notre production minière pour l'exportation et le troc.

Cela permettait à Xaltocán d'importer produits et denrées que le tecuhtli partageait entre ses sujets, selon leur rang et leur mérite. En plus, tous les habitants de l'île – sauf les esclaves, bien entendu, et les gens des classes inférieures – étaient autorisés à construire leur maison avec ce calcaire. Aussi Xaltocán ne ressemblait-elle pas à la plupart des autres communautés, où les habitations étaient, le plus souvent, faites en briques de boue séchée, en bois ou en roseau, où de nombreuses familles pouvaient être entassées dans un seul grand bâtiment communal et où il y avait même des gens qui vivaient dans des grottes taillées dans la falaise. Bien que ma maison n'eût que trois pièces, elle était pavée de dalles de calcaire blanc lissé. Peu de palais du Monde Unique pouvaient s'enorgueillir d'être bâtis dans un matériau aussi noble. Il s'ensuivait également que les arbres de l'île n'avaient pas été saccagés, comme dans bien d'autres endroits habités de la vallée.

De mon temps, le gouverneur s'appelait Tlauque-choltzin, le Seigneur Héron Rouge – ses lointains ancêtres avaient été parmi les premiers Mexicatl à s'installer sur l'île et c'était l'homme qui avait le rang le plus élevé parmi la noblesse locale. Comme c'était la coutume dans la plupart des districts et des communautés, cela lui assurait d'être tecuhtli à vie, délégué au conseil présidé par l'Orateur Vénéré et chef de l'île, de ses carrières, du lac environnant et de chacun de ses habitants – sauf, dans une certaine mesure, des prêtres qui affirmaient ne dépendre que des dieux.

Les communautés n'avaient pas toutes autant de chance que

Xaltocán, avec leur gouverneur. Les membres de la noblesse devaient mener une vie digne de leur rang – c'est-à-dire, être noble – mais tous ne l'étaient pas. On ne pouvait pas rétrograder à une classe inférieure un pilli né dans la noblesse, quelle qu'ait été l'indignité de sa conduite. Si son comportement était jugé sans excuses par ses pairs, il pouvait être radié de sa charge et, même, être condamné à mort. Je dois dire aussi que si la majorité des nobles était issue de parents nobles, il n'était pas impossible à un simple roturier de s'élever à cette classe supérieure.

Je me souviens de deux citoyens de Xaltocán qui furent élevés à la dignité de pilli par le macehualli et à qui on accorda à vie un confortable revenu. Colotic-Miztli, personne d'un certain âge qui avait jadis été un guerrier, avait mérité le nom de Fier Lion de la Montagne, grâce à quelque grand fait d'armes dans une guerre maintenant oubliée, contre un ennemi ancien. L'autre était Quali-Ameyatl, ou Bonne Fontaine, jeune architecte à l'air doux, qui n'avait rien fait d'autre que de dessiner des jardins pour le palais du gouverneur. Mais Ameyatl était aussi beau que Miztzin était laid, et pendant qu'il travaillait au palais, il gagna le cœur d'une dénommée Goutte de Rosée, qui se trouvait être la fille du gouverneur. Quand il l'épousa, il prit le nom de Seigneur Fontaine.

J'ai essayé de vous montrer que notre Seigneur Héron Rouge était intelligent et généreux, mais c'était, avant tout, un homme juste. Quand Goutte de Rosée, sa propre fille, fatiguée de son Seigneur Fontaine, de basse souche, fut surprise en train de commettre l'adultère avec un pilli de naissance, Héron Rouge ordonna qu'ils soient tous deux mis à mort. Plusieurs nobles demandèrent que la jeune femme soit épargnée et simplement bannie de l'île. Le mari lui-même jura qu'il pardonnait à sa femme et qu'il partirait avec elle dans quelque contrée éloignée. Mais le gouverneur demeura inflexible, bien que nous sachions tous qu'il aimait beaucoup sa fille.

« On dirait que je suis injuste si, pour ma propre enfant, je faisais fi d'une loi qui s'applique à tous mes sujets. » Et il dit à Seigneur Fontaine : « Un jour, les gens iraient raconter que tu as pardonné à ma fille à cause de ma position et non de ton plein gré. » Et il ordonna que toutes les filles et les femmes de Xaltocán viennent au palais pour assister à l'exécution de Goutte de Rosée. « Surtout les filles nubiles, mais pas encore mariées, dit-il, car elles ont le sang chaud, et elles pourraient être tentées de sympathiser avec les badinages de ma fille et même de les envier. Il faut qu'elles soient frappées par la mort de ma fille, afin qu'elles réfléchissent à la gravité des conséquences. »

Ma mère alla donc voir l'exécution et elle emmena Tzitzitlini. Au retour, ma mère raconta que la coupable Goutte de Rosée et son amant avaient été étranglés avec des cordes dissimulées sous des

guirlandes de fleurs, devant la populace tout entière et que la jeune femme avait très mal réagi à son sort, en criant, en suppliant et en se débattant ; que le Seigneur Fontaine, le mari trahi, avait pleuré, mais que le Seigneur Héron Rouge était resté imperturbable. Tzitzi ne fit pas de commentaires. Elle me dit pourtant avoir rencontré au palais le jeune frère de la condamnée, Pactli, le fils de Héron Rouge.

« Il m'a regardée longtemps, me dit-elle en frissonnant, et il a souri de toutes ses dents. Comment peut-on faire une chose pareille, en une telle circonstance ? J'en ai eu la chair de poule. »

J'aurais bien parié que Héron Rouge ne souriait pas ce jour-là. Mais vous comprendrez pourquoi les gens de l'île estimaient l'impartialité de leur gouverneur. Nous souhaitions tous que Héron Rouge vive très vieux, car la perspective d'être gouvernés par son fils Pactli ne nous réjouissait pas. C'est un nom qui signifie « Joie », mais il était bien mal porté. Il était déjà un gamin despotique et emporté bien avant de porter le pagne viril. Bien sûr, cet exécrable rejeton d'un père aussi aimable ne se mêlait pas aux garçons de la classe moyenne comme Tlatli, Chimali et moi et de toute manière, il était plus âgé d'un an ou deux. Mais, quand la beauté de ma sœur s'épanouit, Pactli se mit à lui manifester un intérêt croissant, tandis qu'elle et moi éprouvions pour lui une haine particulière. Mais nous n'en étions pas encore là.

Notre communauté était prospère, douillette et paisible. Nous avions la chance de vivre là, sans avoir besoin de suer sang et eau pour subsister. On pouvait contempler l'horizon au-delà de notre île et les hauteurs qui étaient au-dessus de nous. Nous pouvions rêver, comme mes amis Chimali et Tlatli. Leurs pères étaient sculpteurs à la carrière et contrairement à moi, ils aspiraient à suivre leurs traces, tout en étant plus ambitieux qu'eux.

« Je serai un *meilleur* sculpteur », dit Tlatli, en grattant un fragment de pierre tendre qui commençait à prendre l'allure d'un faucon, oiseau duquel il tenait son nom.

Il continua : « Les statues et les frises qui sont gravées ici, à Xaltocán, s'en vont, non signées, dans les gros canots de transport, et les artistes restent inconnus. Nos pères ne recueillent pas plus de gloire pour leur travail que l'esclave qui tresse des nattes avec les joncs du lac. Et pourquoi cela ? Parce que les statues et les décorations qu'on fait ici ne sont pas plus différenciées que ces nattes de roseau. Un Tlaloc, par exemple, ressemble trait pour trait à tous les autres Tlaloc qui ont été sculptés à Xaltocán depuis l'époque des pères des pères de nos pères.

— C'est sans doute parce qu'ils sont du goût des prêtres de Tlaloc, dis-je.

— *Ninotlancuicui in tlamacazque*, grommela Tlatli. « Je me moque

pas mal des prêtres. » Il était parfois aussi raide et immuable qu'une figure de pierre. « Je ferai des sculptures qui n'auront rien à voir avec tout ce qu'on a fait jusqu'à présent. Pas une ne sera semblable. Mais mon œuvre sera si originale que les gens s'écrieront « *Ayyo*, voilà une statue de Tlatli ! » je n'aurai même pas besoin de les signer de mon emblème, le faucon.

— Tu voudrais faire des choses aussi belles que la Pierre du Soleil ? suggérai-je.

— Bien plus belles que ça, prononça-t-il d'un air buté. Je me moque bien de la Pierre du Soleil. » Cela me semblait bien audacieux, car j'avais vu la Pierre du Soleil.

Mais Chimali, notre ami commun, avait des ambitions encore plus vastes. Il voulait faire de la peinture un art indépendant de la sculpture qui était dessous. Son désir était de faire des peintures sur panneaux et des fresques murales.

« Oh ! si Tlatli me le demande, je lui peindrai ses grosses statues, déclara Chimali. Mais la sculpture ne demande que des couleurs simples, puisque la forme et le modelé sont là pour les éclairer ou les assombrir. Et puis, je suis fatigué de ces couleurs, toujours les mêmes, dont se servent les autres peintres. J'essaie de faire mes propres mélanges : des couleurs dont je peux moduler les teintes et les nuances afin qu'elles donnent, par elles-mêmes, l'illusion de la profondeur. » Il faisait de grands gestes dans le vide. « Quand tu verras mes tableaux, tu croiras qu'ils ont forme et substance, même s'ils n'en ont pas et s'ils n'ont pas d'autres dimensions que celles du panneau lui-même.

— Et pour quoi faire ? demandai-je.

— A quoi servent la beauté et la forme vibrante du colibri ? répondit-il, regarde, suppose que tu es un prêtre de Tlaloc. Au lieu d'installer une énorme statue du dieu-pluie dans un petit temple et donc, l'encombrer encore davantage, les prêtres pourront me demander de peindre un portrait du dieu – comme je me l'imagine – avec en arrière-plan un paysage sans limites, balayé par la pluie. La pièce paraîtra bien plus grande qu'elle ne l'est en réalité. Voilà la supériorité des peintures minces et plates sur ces massives et énormes statues.

— Bien, dis-je à Chimali, en principe, un bouclier est plutôt mince et plat. » C'était une plaisanterie : Chimali signifie bouclier et Chimali était, en effet, un garçon maigre et efflanqué.

Je souriais avec indulgence devant les plans ambitieux et les vues grandioses de mes amis. Je les enviais un peu aussi, peut-être, car ils savaient ce qu'ils voulaient faire et pas moi. Je n'en avais encore aucune idée et les dieux n'avaient pas jugé bon de m'envoyer un signe. Je n'étais certain que de deux choses. La première, que je ne voulais pas tailler et tirer des pierres dans une carrière bruyante, poussiéreuse

et dangereuse. Deuxièmement, quelle que soit la voie choisie, je n'avais pas l'intention de rester à Xaltocán ou dans un quelconque trou de province.

Si les dieux le permettaient, je tenterais ma chance dans l'endroit du Monde Unique le plus difficile, mais où il y avait les plus grandes chances de réussite – la capitale du Uey tlatoani, là où la compétition entre les ambitieux est la plus acharnée et où seuls peuvent réussir ceux qui en sont le plus dignes – dans la splendide, merveilleuse et terrifiante ville de Tenochtitlân.

***

Si je ne savais pas ce que je ferais, je savais du moins où, et cela depuis ma première et seule visite en ce lieu. Cette visite avait été le cadeau de mon père le jour de mes sept ans, jour où je reçus mon nom.

Auparavant, mes parents, me traînant derrière eux, avaient été consulter le tonalpouhqui de l'île, ou celui qui connaît le tonalamatl, livre traditionnel des noms. Après avoir déplié sur toute leur longueur les pages du livre – elles recouvraient presque toute la surface du sol de la pièce – le vieux devin examina soigneusement et en marmonnant chaque détail du thème astral et les actions des dieux relatives au jour de Sept Fleur, du mois du dieu ascendant, dans l'année Treize Lapin. Puis il hocha la tête, replia respectueusement son livre, accepta son salaire – une pièce de fine étoffe de coton – m'aspergea d'une eau dédicatoire spéciale et déclara que mon nom serait Chicome-Xochitl-Tlilectic-Mixtli, en souvenir de la tempête qui avait présidé à ma naissance. A partir de ce jour, mon nom officiel fut Sept Fleur Nuage Noir, et de façon moins formelle, Mixtli.

J'étais assez satisfait de ce nom, un nom d'homme, mais le rituel qui avait présidé à son choix ne m'avait pas beaucoup impressionné. Même à sept ans, moi, Nuage Noir, j'avais des idées personnelles. Je prétendis que n'importe qui aurait pu faire ça, moi par exemple, plus vite et pour moins cher, mais on me fit taire vertement – Le matin de cet important anniversaire, je fus conduit au palais et Seigneur Héron, en personne, nous reçut aimablement et cérémonieusement. Il me tapota la tête et me dit avec une bonne humeur paternelle, « Voici un autre homme pour servir à la gloire de Xaltocán, pas vrai ? » De sa propre main, il dessina les symboles de mon nom – les sept points, la fleur à trois pétales, la boule gris d'argile signifiant le nuage noir – dans le tocayamatl, le registre officiel de tous les habitants de l'île. Ma page resterait là aussi longtemps que je resterais à Xaltocán, pour ne disparaître que le jour de ma mort, ou si j'étais banni pour quelque crime monstrueux, ou encore si j'allais résider définitivement ailleurs.

Je me demande depuis combien de temps la page de Sept Fleur Nuage Noir a été détachée de ce livre ?

En principe, il y avait bien d'autres festivités pour la fête du nom, comme c'avait été le cas pour ma sœur : tous les voisins et les parents étaient arrivés avec des cadeaux, ma mère avait préparé et servi un grand nombre de plats spéciaux, les hommes fumaient des poquietl et les vieux s'étaient soûlés avec de l'octli. Mais je ne regrettais pas de manquer tout cela, car mon père m'avait dit : « Un chargement de frises de temples part demain pour Tenochtitlân, et il y a de la place pour nous deux. On dit aussi qu'il va y avoir une grande fête dans la capitale – la célébration d'une nouvelle conquête ou quelque chose dans ce genre – ce sera ton cadeau d'anniversaire, Mixtli. » Aussi, après un baiser de félicitations de ma mère et de ma sœur, je suivis mon père jusqu'au quai de chargement de la carrière.

Il y avait sur tous nos lacs un va-et-vient constant de canots, sillonnant les eaux dans toutes les directions. La majorité était les petits acali à une ou deux places des pêcheurs et des chasseurs ; ils étaient faits d'un seul tronc d'arbre évidé et taillé en forme de haricot. Les autres s'échelonnaient jusqu'au canoë de guerre géant, pouvant contenir soixante hommes, et notre acali de transport était constitué de huit bateaux presque aussi grands, amarrés les uns aux autres. La cargaison de plaques de calcaire sculptées avait été précautionneusement chargée à bord, chaque pierre enveloppée dans une épaisse natte végétale.

Avec un tel chargement sur une embarcation aussi peu maniable, nous avancions très lentement, bien que mon père fût l'un des vingt hommes qui pagayaient (ou poussaient à l'aide de perches quand il n'y avait pas assez de fond). Etant donné la direction – sud-ouest sur le lac Xaltocán, sud sur le lac Texcoco, puis à nouveau sud-ouest jusqu'à la ville – il nous fallut couvrir sept de ces mesures que nous appelions longues courses, qui équivalent environ chacune à une de vos lieues espagnoles. Sept lieues à l'aller, donc, et notre lourde péniche allait souvent au pas. Nous avions quitté Xaltocán bien avant midi, et la nuit était déjà avancée lorsque nous amarrâmes à Tenochtitlân.

Au début, rien ne me parut extraordinaire : je connaissais si bien le lac aux eaux rouges. Puis, comme nous traversions le détroit sud, la terre se referma des deux côtés et les eaux prirent une teinte grisâtre en arrivant sur le grand lac Texcoco. Il s'étendait si loin à l'est et au sud, que la terre, au loin, ne semblait qu'une tache noire et dentelée.

Nous fîmes route vers le sud, mais Tonatiuh, le soleil, commençait à refermer sur lui les plis de son scintillant manteau de nuit, au moment où les hommes se mirent à ramer à rebours pour arrêter le bateau devant la Grande Digue. Cette barrière est une double palissade de troncs d'arbres enfoncée dans le lac et l'espace entre les

deux rangées de poteaux est comblé avec de la terre et des pierres. Son rôle est d'empêcher les vagues, soulevées par le vent d'est, de venir inonder la ville bâtie sur une île basse. Par endroits, on a pratiqué des portes dans la digue et les employés les laissent ouvertes presque par tous les temps. Mais la circulation sur le lac, en direction de la capitale, est considérable, aussi il fallut attendre notre tour pour pouvoir passer.

A ce moment, Tonatiuh tira sur sa couche les draps sombres de la nuit et le ciel devint pourpre. A l'ouest, les montagnes qui nous faisaient face, semblèrent soudain aussi nettes et proches que si elles avaient été découpées dans du papier noir. Au-dessus, il y eut un timide papillotement, puis une vive lumière : Omexo-chitl nous assurait qu'arrivait une nouvelle nuit, mais non la dernière.

« Ouvre bien tes yeux, maintenant, Mixtli, mon fils », me cria mon père, de l'endroit où il se trouvait.

Comme si l'apparition d'Après la Floraison avait été un signal, une seconde lumière apparut, mais bien au-dessous de la ligne déchiquetée des montagnes noires, puis, encore une autre et des vingtaines d'autres. C'est ainsi que je vis Tenochtitlân pour la première fois ; non pas comme une cité remplie de tours de pierre, de riches boiseries et de peintures éclatantes, mais comme une ville de lumière. Au fur et à mesure qu'on allumait les lanternes, les torches et les chandelles – dans l'embrasure des fenêtres, dans les rues, le long des canaux, sur les terrasses, les corniches et les toits des bâtiments – les petits points de lumière distincts s'agglutinaient, puis formaient des rubans de lumière, qui, à leur tour, dessinaient les contours de la ville.

De loin, on ne voyait pas les contours sombres des constructions, mais les lumières, *Ayyo*, les lumières ! Jaunes, blanches, rouges, jacinthe, toutes les nuances de la flamme et çà et là, une bleue ou une verte lorsque le feu sacré d'un temple était aspergé de sel ou de limaille de cuivre. De plus, chacune de ces perles, de ces grappes éclatantes, de ces rubans de lumière brillait une deuxième fois en se réfléchissant dans le lac. Même les digues empierrées qui reliaient l'île à la terre ferme étaient éclairées par des lanternes accrochées, tout le long, à des poteaux. De notre acali, je ne pouvais voir que les deux digues quittant la ville par le nord et par le sud. On aurait dit une mince chaîne de pierres précieuses posée sur la gorge de la nuit, un magnifique collier de diamant sur son sein, que la ville lui avait offert.

« Tenochtitlân, Cem-Anahuac Tlali Yoloco, murmura mon père. C'est bien le centre et le cœur du Monde Unique. » J'étais tellement saisi d'émerveillement que je n'avais pas remarqué qu'il m'avait rejoint à l'avant de la péniche. « Regarde bien, mon fils, tu verras peut-être souvent cette merveille, mais il n'y aura jamais qu'une seule première fois. »

Sans ciller, ni détourner mon regard de ce prodige que nous approchions bien trop lentement, je m'étais couché sur un tapis de fibre et je regardais de tous mes yeux, jusqu'à ce que mes paupières, à ma grande honte, se fermassent d'elles-mêmes, et je m'endormis. Je n'ai aucun souvenir du bruit, de l'agitation et du remue-ménage qui durent se produire à notre arrivée, ni que mon père m'ait transporté dans une auberge voisine où nous passâmes la nuit.

Je me réveillai sur une paillasse posée sur le sol d'une pièce où ronflaient mon père et quelques autres personnes. Réalisant que nous étions dans une auberge, et où était cette auberge, je bondis pour aller regarder par la fenêtre et j'eus un instant de vertige en constatant la hauteur où j'étais situé par rapport au sol. C'était la première fois que je me trouvais dans une maison posée sur une autre maison, c'est du moins ce que je crus jusqu'à ce que mon père m'ait montré, de l'extérieur, que notre chambre était placée en étage.

Je posai les yeux sur la ville, par-delà la zone du port. Elle brillait, elle vibrait, elle éclatait de blancheur dans le soleil naissant. Je me sentis fier de mon île natale, car les bâtiments qui n'étaient pas construits en calcaire blanc, étaient recouverts de plâtre et je savais que presque tous ces matériaux venaient de Xaltocán. Les constructions étaient décorées de fresques, ou incrustées de bandeaux et de panneaux de mosaïques ou de peintures colorées, mais l'impression dominante était ce blanc si vif, presque argenté, qu'il me faisait mal aux yeux.

Les lumières de la nuit étaient presque toutes éteintes. Seul, le feu d'un temple, qui couvait encore quelque part, faisait une traînée de fumée dans le ciel. C'est alors que je vis une autre merveille : au sommet de chaque toit, de chaque temple, de chaque palais, de chaque éminence, était planté un mât et sur chaque mât, flottait une bannière. Elles n'étaient ni carrées, ni triangulaires, comme des étendards de combat, mais c'étaient des oriflammes dont la longueur faisait plusieurs fois la largeur. Ils étaient tout blancs, mis à part un insigne de couleur. J'en reconnus certains, celui de la ville même, ou d'Axayacatl, notre tlatoani, ceux des dieux. Mais d'autres m'étaient inconnus ; je pensai que c'étaient les emblèmes des nobles locaux et des dieux propres à la cité.

Vos drapeaux, à vous, hommes blancs, ne sont que des échantillons de tissu, souvent impressionnants à cause de leurs blasons compliqués, mais ce ne sont que des haillons qui pendent sur les mâts ou battent et claquent hargneusement, comme la lessive d'une lavandière étendue sur des cactus. Au contraire, les longues bannières de Tenochtitlân étaient tissées de plumes dont on avait ôté la penne et dont on utilisait seulement le duvet le plus léger. Elles n'étaient ni teintes, ni peintes, mais tissées de plumes de couleur naturelle :

plumes d'aigrette pour les fonds blancs et pour les motifs, les différents rouges de l'ara, du cardinal et de la perruche, les jaunes du toucan et du tangara, les bleus du geai et du héron. *Ayyo*, je vous le dis et vous le jure, il y avait toutes les couleurs et les reflets qui, seuls, peuvent venir de la nature et non de mélanges artificiels.

Mais le plus extraordinaire, c'était que ces bannières ne ployaient, ni ne claquaient, elles flottaient. Ce matin-là, il n'y avait pas de vent. Seul, le mouvement des gens dans la rue et des acali sur les canaux, déplaçait assez d'air pour soutenir ces oriflammes gigantesques, mais qui n'avaient presque aucun poids. Pareils à de grands oiseaux, hésitant à prendre leur vol et se satisfaisant de dériver paresseusement, les pavillons se déployaient dans les airs ; des milliers de bannières de plume ondulaient doucement, magiquement et sans bruit, au-dessus des tours, des pinacles de la merveilleuse île-cité. En me penchant dangereusement à la fenêtre, je voyais, au sud-est, les sommets des deux volcans appelés Popocatépetl et ltxtaccîhuatl, la « Montagne fumante » de l'encens et la « Femme Blanche ». Bien qu'on fût au début de la saison sèche et que les jours fussent chauds, les deux montagnes étaient couronnées de blanc – c'était la première fois que je voyais de la neige – et l'encens qui brûlait tout au fond du Popocatépetl exhalait une plume de fumée bleue qui flottait aussi paresseusement que les bannières de plume au-dessus de Tenochtitlân. Je me précipitai pour réveiller mon père. Il était sûrement las et ensommeillé mais il se leva sans rien dire, en souriant de mon impatience à sortir.

C'était pour nous une journée libre, car le déchargement et la livraison de la cargaison du bateau incombaient au transporteur. Mon père avait une course à faire, un achat dont ma mère l'avait chargé, je ne me rappelle plus quoi, aussi, nous prîmes d'abord la direction du nord, vers Tlatelolco.

Vous savez, frères révérends, que cet endroit de l'île que vous appelez Santiago, n'est séparé de la partie sud que, par un large canal enjambé par plusieurs ponts. Pendant des années, Tlatelolco avait été une ville indépendante avec son propre chef et elle avait imprudemment essayé de soustraire à Tenochtitlân son rôle de chef de file des Mexica. Pendant longtemps, nos Orateurs Vénérés supportèrent, bon gré mal gré, les ambitions de grandeur de Tlatelolco, mais le jour où Moquihuic, le chef de la ville, commit l'effronterie de bâtir un temple plus haut que tous ceux des quatre « quartiers » de Tenochtitlân, le Uey tlatoani Axayacatl fut contrarié, à juste titre. Il donna à ses sorciers l'ordre de tourmenter cet insupportable voisin.

Si ce qu'on raconte est vrai, il paraîtrait qu'une tête gravée sur une pierre, sur un mur de la salle du trône de Moquihuic, se mit

soudain à parler et la remarque était si insultante pour sa virilité que Moquihuic se saisit d'une hache de guerre et pulvérisa la sculpture. Puis, alors qu'il était couché avec sa Première Dame, les lèvres du tipili de celle-ci se mirent à mettre en doute, elles aussi, cette virilité. Outre que ces événements rendirent Moquihuic impuissant même avec ses concubines, il en fut considérablement effrayé. Malgré tout, il ne voulut pas se soumettre à l'Orateur Vénéré. Aussi, au début de l'année de la fête de mon nom, Axayacatl s'empara par les armes de Moquihuic. Axayacatl en personne jeta Moquihuic du haut de son orgueilleuse pyramide, lui fracassant ainsi la cervelle. Par conséquent, quelques mois plus tard, lorsque mon père et moi nous rendîmes à Tlatelolco, cette ville n'était plus que le cinquième « quartier » de Tenochtitlân, l'endroit du marché, bien qu'elle fût encore couverte de temples, de palais et de pyramides.

Cet immense marché en plein air me parut aussi grand que l'île de Xaltocán tout entière, mais bien plus riche, bien plus peuplé et bien plus bruyant. Des allées divisaient la surface en carrés où les vendeurs étalaient leur marchandise sur des bancs ou sur des tapis. Chaque carré ou parcelle était alloué à différentes sortes de produits. Il y avait le coin des orfèvres et des argentiers, celui des plumassiers, celui des marchands de légumes et de condiments, de viande et d'animaux vivants, de tissus et de cuirs, d'esclaves et de chiens, de poteries et de cuivres, de médicaments et de cosmétiques, de corde, de ficelle et de fil, d'oiseaux et de singes enroués et autres animaux de compagnie. Ah ! c'est vrai qu'on a réinstallé ce marché et que vous devez le connaître. Bien qu'il fût tôt, l'endroit grouillait déjà d'acheteurs. La plupart étaient macehualli, comme nous, mais il y avait aussi des seigneurs et des dames qui désignaient impérieusement ce qu'ils voulaient et laissaient à leurs serviteurs le soin de marchander.

Nous eûmes de la chance d'arriver de bonne heure, car, sur un étal, était vendue une denrée si périssable qu'elle aurait disparu avant midi, la gourmandise la plus indéniable de tout ce qui était à vendre là. C'était de la neige. Elle venait du sommet de Ixtaccîhuatl, à dix longues courses de là, amenée par de rapides coursiers se relayant dans la fraîcheur de la nuit, et le marchand la conservait dans d'épaisses jarres recouvertes d'une quantité de nattes de fibre. La portion coûtait vingt grains de cacao, c'est-à-dire la paie d'une journée entière d'un travailleur moyen de la nation Mexica. Pour cent grains, on pouvait avoir un esclave assez solide et vigoureux, aussi la neige était-elle plus chère au poids que n'importe quelle autre marchandise du marché de Tlatelolco, même les plus coûteux bijoux des étals des orfèvres. En dehors des nobles, peu de gens pouvaient s'offrir cet onéreux rafraîchissement. Pourtant le vendeur de glace nous dit qu'il arrivait à vendre tout son stock du matin avant qu'il ne fonde.

Mon père grommela. « Je me souviens des Temps Difficiles, l'année de Tochtli, Un Lapin. Il neigea pendant six jours sans arrêt. La neige n'était pas seulement gratuite, c'était une calamité. » Mais il se calma et dit au vendeur qui ne s'en souciait guère, « Bon, puisque c'est la fête du garçon…»

Il fit glisser le sac qu'il avait en bandoulière et compta vingt grains de cacao. Le marchand les examina un par un pour voir si ce n'étaient pas des contrefaçons en bois, ou des haricots creux et alourdis avec des saletés. Puis il découvrit une jarre, puisa une cuillerée de la précieuse friandise, la mit dans une feuille pliée en cornet, versa dessus une rasade de sirop, et me la tendit.

Je croquai goulûment et faillis tout lâcher, tant je fus surpris par le froid. J'en avais mal aux dents et au front, mais c'était la chose la plus délicieuse que j'aie jamais mangée de ma vie. Je la tendis à mon père pour qu'il y goûte. Il la lécha une fois et parut y prendre autant de plaisir que moi, mais il prétendit qu'il n'en voulait plus. « Ne mords pas, Mixtli », me dit-il, « suce, pour que ça dure plus longtemps ».

Quand il eut acheté ce que voulait ma mère et qu'il l'eut fait porter dans le bateau, nous revînmes vers le centre de la ville. Bien que la majorité des constructions ordinaires de Tenochtitlân eussent deux ou même trois étages – beaucoup paraissaient encore plus hautes car elles étaient construites sur pilotis, à cause de l'humidité –, l'île elle-même ne s'élève jamais à plus de deux hauteurs d'homme au-dessus du lac Texcoco. En ce temps-là, il y avait presque autant de canaux que de rues traversant la ville. A certains endroits, une rue et un canal se côtoyaient ; les piétons pouvaient converser avec les gens qui étaient dans les bateaux. A certains coins de rue, on voyait des foules de personnes allant et venant ; à d'autres, c'étaient les canots qui passaient en glissant. Les gens pressés pouvaient en louer s'ils désiraient aller plus vite qu'à pied. D'autres canots appartenaient aux nobles, ils étaient peints et décorés et munis d'une toile pour protéger du soleil. Les rues étaient recouvertes d'argile dure et lisse ; les berges des canaux étaient maçonnées. Dans les endroits où les eaux des canaux étaient presque à la hauteur des rues, on pouvait faire pivoter les ponts de côté pour laisser passer les bateaux.

De même que ce réseau de canaux intégrait pratiquement le lac Texcoco dans la ville, les trois avenues principales reliaient la ville à la terre ferme. Quand ces larges rues quittaient l'île, elles se transformaient en vastes chaussées empierrées par lesquelles on pouvait atteindre les cinq villes de la terre ferme, au nord, au sud et à l'ouest. Il y avait un autre pont qui ne servait pas de passage, mais d'aqueduc, avec un chenal de tuiles rondes, de plus de deux brassées de profondeur et de largeur et qui amène toujours à la ville l'eau douce de la source de Chapultepec, au sud-ouest, sur la terre ferme.

Etant donné que toutes les routes terrestres et nautiques convergeaient vers Tenochtitlân, on assistait au déroulement permanent des échanges de toute la nation Mexica et même d'autres pays. Autour de nous, des portefaix ployaient sous la charge entassée sur leur dos et retenue par des sangles frontales. Il y avait partout des canots de toutes tailles bourrés de marchandises pour le marché de Tlatelolco ou apportant le tribut des peuples vassaux vers les palais, le Trésor ou les entrepôts nationaux.

Les paniers de fruits multicolores donnaient, à eux seuls, une idée de l'étendue de ces échanges. Il y avait les goyaves et les anones venues des terres otomi du nord, les ananas totonaques de la mer orientale, les papayes jaunes du Michoacân, à l'ouest, les papayes rouges du Chiapas, au sud et venant du sud moins lointain de la région des Zapotèques, la confiture de prunes zapotin qui a donné son nom à ce pays.

De la région zapotèque venaient aussi des sacs de petits insectes séchés qui donnent de brillantes teintures rouges. Des environs de Xochimilco, arrivaient plus de fleurs et de plantes que je ne pouvais l'imaginer. Des lointaines forêts du sud, on amenait des cages remplies d'oiseaux colorés et des ballots de plumes. Des terres chaudes de l'est et de l'ouest provenaient les sacs de cacao pour faire le chocolat et les gousses noires de la vanille. Au sud-est, la région côtière des Olmèques produisait Poli qui a donné son nom à ce pays ; ce sont des bandes de gomme élastique que l'on tressait pour faire les balles dures pour notre jeu du tlachtli. Même la nation rivale de Texcala, notre ennemi héréditaire, nous envoyait le précieux copal, résine aromatique servant à fabriquer le parfum et l'encens.

De partout arrivaient des sacs et des paniers de maïs, de haricots et de coton, des quantités de huexolotl vivants, au cri rauque (ces gros oiseaux noir et rouge que vous nommez guajolote ou gallipavos) avec des paniers remplis de leurs œufs, des cages remplies de ces chiens techichi comestibles, qui n'aboient pas et qui n'ont pas de poil, des quartiers de cerf, de lapin et d'ours, des jarres pleines du jus clair et doux du maguey et de la boisson fermentée plus épaisse et blanche qu'on en tire et qui enivre, l'octli.

Mon père était en train de me montrer toutes ces choses en me disant leur nom, lorsqu'une voix l'interrompit : « Pour seulement deux grains de cacao, je vous dirai, Seigneur, quels chemins et quels jours seront ceux de votre fils Mixtli à partir de cette journée. »

Mon père se retourna. Près de son épaule et guère plus haut qu'elle, se tenait un homme qui ressemblait lui-même à un grain de cacao. Il n'était vêtu que d'un pagne sale et en loques et sa peau avait la couleur du cacao : un brun si foncé qu'il en devenait pourpre. Son visage était froissé et ridé comme le grain. Il avait dû être plus grand

autrefois, mais il était courbé, voûté et rétréci par un âge que personne n'aurait été capable de lui donner. Quand j'y pense, je crois qu'il devait ressembler à ce que je suis maintenant. Il leva une main simiesque, la paume vers le haut et répéta : « Rien que deux grains. »

Mon père secoua la tête et répondit poliment : « Quand je veux savoir l'avenir, je vais voir un devin. »

L'homme voûté demanda : « Est-ce que vous avez déjà vu un de ces devins reconnaître tout de suite en vous un maître carrier de Xaltocán ? »

Mon père parut surpris et balbutia : « Vous êtes un devin. Vous avez une double vue. Alors pourquoi…

— Pourquoi suis-je en haillons et pourquoi je tends la main ? Parce que je dis la vérité et les gens n'apprécient pas la vérité. Les devins mangent des champignons sacrés et ils rêvent pour vous parce qu'ils peuvent demander plus cher pour des rêves. Il y a de la poussière de chaux incrustée sur vos articulations, mais vous n'avez pas sur les paumes les durillons que donnent le marteau de l'ouvrier ou le ciseau du sculpteur. Vous voyez bien ? La vérité est si bon marché que je peux même la donner pour rien. »

Je me mis à rire et mon père aussi. « Vous êtes un vieux drôle. Mais nous avons à faire ailleurs.

— Attendez », insista l'homme. Il se pencha pour scruter mon regard et il n'eut pas à se baisser beaucoup. Je le regardai droit dans les yeux.

On aurait pu penser que la vieille fripouille rôdait autour de nous quand mon père m'avait acheté la neige parfumée, qu'il l'avait entendu parler de mes sept ans et qu'il nous avait pris pour de prodigues paysans faciles à flouer. Mais bien plus tard, quand les événements me forcèrent à me remémorer les paroles exactes qu'il avait prononcées…

Il me regarda dans les yeux et murmura : « Tout devin peut voir les chemins et les jours. Même s'il prédit une chose qui va vraiment se produire, elle est loin dans l'espace et dans le temps et elle ne profitera, ni ne nuira jamais au devin lui-même. Le tonalli de ce garçon est de regarder de près les choses de ce monde, de les voir comme elles sont et de comprendre ce qu'elles signifient. »

Il se redressa. « Tu croiras d'abord que c'est un handicap, mon garçon, mais ta courte vue t'aidera à discerner des vérités que ceux qui voient loin dédaignent. Si tu sais profiter de ce don, il pourra t'apporter grandeur et richesse. »

Mon père soupira d'un air résigné et fouilla dans son sac.

« Non, non, dit l'homme. Je n'ai pas prédit à votre fils fortune et gloire, je ne lui ai pas promis la main d'une belle princesse, ni qu'il serait le fondateur de quelque noble lignée. Ce garçon saura voir la

vérité, pour ça, oui. Malheureusement, il révélera cette vérité, ce qui fait plus souvent pleuvoir les calomnies que les récompenses. Pour une prédiction aussi ambiguë, mon maître, je ne réclame aucun salaire.

— Prenez quand même ça, lui dit mon père, en glissant dans sa main un seul grain de cacao, et ne nous prédisez plus rien d'autre, vieillard. »

Dans le centre de la ville, il y avait peu d'activité commerciale, mais tous les citoyens qui n'étaient pas pris par des affaires urgentes, commençaient à se rassembler sur la grand-place pour la cérémonie dont mon père avait entendu parler. Il demanda à un passant quelle en était la cause et celui-ci lui répondit :

« Mais voyons, c'est pour la consécration de la Pierre du Soleil ; pour célébrer l'annexion de Tlatelolco. » La plupart des participants étaient des gens du peuple, comme nous, mais il y avait également assez de nobles pilli pour peupler une ville importante rien qu'avec des nobles. Nous avions fait exprès d'arriver de bonne heure. Bien qu'il y eût déjà plus de gens sur la vaste place qu'il n'y a de poils sur le dos d'un lapin, elle n'était pas tout à fait pleine et il y avait encore assez d'espace pour circuler et voir ce qui en valait la peine.

En ce temps-là, la place centrale de Tenochtitlân – *In Cem Anahuac Yoyotli*, le Cœur du Monde Unique – n'avait pas la stupéfiante splendeur que je lui connaîtrais par la suite. On n'avait pas encore construit autour le Mur du Serpent. Axayacatl, notre Orateur Vénéré, vivait encore dans le palais de son défunt père Motecuzoma, pendant que sa future demeure était en construction de l'autre côté de la place. La nouvelle Grande Pyramide, entreprise par Motecuzoma Ier, était toujours inachevée. Ses murs de pierre inclinés et ses escaliers aux rampes en forme de serpents montaient bien au-dessus de nos têtes et, à l'intérieur, on voyait poindre le sommet de l'ancienne pyramide, plus petite, qui se trouvait ainsi enfermée et rehaussée.

Mais pour un petit campagnard comme moi, cette place était déjà bien impressionnante. Mon père me raconta qu'il l'avait traversée une fois en ligne droite en la mesurant de ses pas ; elle en faisait presque exactement six cents. Cette immense place – près de six cents pieds d'homme, du nord au sud et d'est en ouest – était pavée de marbre encore plus blanc que le calcaire de Xaltocán et qui avait le poli, la douceur et l'éclat d'un miroir tezcatl. Bien des gens qui avaient des sandales à semelles de cuir très glissantes, étaient obligés de les ôter et de marcher pieds nus.

Les trois principales avenues de la ville, assez larges pour que vingt hommes puissent y marcher de front, partaient de cette place en direction du nord, de l'ouest et du sud, pour devenir ensuite les trois grandes chaussées qui conduisaient à la terre ferme. A l'époque, il n'y avait pas sur la place autant de temples, d'autels et de monuments que

par la suite, mais il y avait déjà de modestes teocalli avec les statues des principaux dieux. On voyait aussi les casiers ouvragés dans lesquels étaient exposés les crânes des xochimiqui les plus remarquables qui avaient été sacrifiés aux dieux. Il y avait également le terrain de jeu de balle du tlatoani où se disputaient les jeux rituels de tlachtli.

Il y avait aussi la Maison du Chant qui renfermait des logements confortables et des salles de répétition pour les musiciens, les chanteurs et les danseurs de renom qui se produisaient sur la place au cours des fêtes religieuses. Contrairement à tous les autres édifices, la Maison du Chant ne fut pas entièrement démolie avec le reste de la ville. Elle a été restaurée et c'est maintenant le quartier général et la résidence temporaire de Monseigneur l'Evêque, en attendant que soit terminée votre cathédrale Saint-François. C'est dans une des pièces de cette Maison du Chant que nous sommes en ce moment, Messieurs les scribes.

Mon père pensait, à juste raison, que les problèmes d'architecture et de religion n'avaient guère de chance de captiver un enfant de sept ans, aussi m'emmena-t-il vers un édifice situé au coin sud-est de la place. Il abritait la collection d'animaux et d'oiseaux sauvages du Uey tlatoani, qui n'avait pas encore, non plus, l'importance qu'elle prendrait ensuite. Elle avait été commencée par le défunt Motecuzoma, dans le but de montrer au public un spécimen de chaque espèce existant dans toutes les régions du pays. Ce bâtiment comptait d'innombrables salles – certaines n'étant que des cabinets et d'autres de grandes pièces – et un flot continuel déversé par des baquets d'eau puisée dans un canal voisin balayait les détritus de toutes les salles. Chacune s'ouvrait sur un passage destiné aux visiteurs, mais elle en était séparée par un filet et même, dans Certains cas, par de solides barreaux de bois. Il y avait une salle particulière pour chaque animal, ou pour plusieurs espèces susceptibles de vivre ensemble à l'amiable.

« Est-ce qu'ils font toujours autant de bruit ? », hurlai-je à mon père, par-dessus les vociférations, les glapissements et les rugissements.

« Je ne sais pas, me répondit-il. Certains sont affamés, parce qu'on ne les a pas nourris, volontairement, depuis quelque temps. Il va y avoir des sacrifices pendant la cérémonie et les restes seront apportés ici pour que le jaguar, les chats sauvages, les coyotes et les vautours zopilotes les mangent. »

J'étais en train de contempler l'animal le plus gros de nos régions – l'affreux tapir, lourd et massif, remuant devant moi sa trompe préhensile – quand j'entendis une voix familière : « Maître Carrier, pourquoi ne montrez-vous pas à votre fils la salle des tequani ? »

C'était l'homme sombre et voûté que nous avions rencontré tout à

l'heure dans la rue. Mon père le regarda d'un air exaspéré et lui demanda :

« Est-ce que vous allez encore nous suivre longtemps, vieille peste ?

— Je ne fais que promener ma vieille carcasse ici pour voir la consécration de la Pierre du Soleil », dit-il, en haussant les épaules. Puis il montra une porte fermée tout au bout du couloir et me dit : « Il y en a des choses, là-dedans ! Des animaux humains bien plus intéressants que de simples bêtes. Une femme tlacaztali, par exemple. Sais-tu ce qu'est un tlacaztali ? C'est une personne entièrement blanche des pieds à la tête, la peau, les cheveux et tout, sauf les yeux qui sont roses. Il y a aussi un nain qui n'a qu'une moitié de tête et qui mange…

— Ça suffit, lui dit mon père sévèrement. Aujourd'hui, je veux que mon garçon s'amuse. Je n'ai pas l'intention de le rendre malade en lui montrant ces misérables monstres.

— Bon, bon, dit le vieil homme. Ça plaît à certains de voir des gens mutilés et malformés. » Il me fit un clin d'œil et ajouta : « Ils seront encore là, jeune Mixtli, quand tu seras assez grand et assez fort pour te moquer d'eux. Je crois même qu'alors, il y aura encore davantage de curiosités dans cette salle et bien plus amusantes et intéressantes pour toi.

— Vas-tu te taire ? s'exclama mon père.

— Pardon, mon maître », répondit le vieux bossu, en se faisant encore plus petit. « Excusez mon impudence. Il est bientôt midi et la cérémonie va commencer. Allons-y maintenant pour avoir de bonnes places et je vous expliquerai à tous deux des choses que vous ne comprendriez peut-être pas. »

La place était maintenant pleine à craquer et les gens étaient au coude à coude. Nous n'aurions jamais pu nous approcher de la Pierre du Soleil si des nobles n'étaient pas arrivés au dernier moment, l'air dédaigneux dans leurs chaises à porteurs dorées et capitonnées. La foule des gens du peuple et des classes inférieures s'écarta sans un murmure pour leur laisser le passage et l'homme sombre eut l'audace de leur emboîter le pas, avec nous à sa suite, presque jusqu'aux premiers rangs où se trouvaient les véritables notables. Je n'aurais malgré tout pas vu grand-chose, mais mon père me hissa sur ses épaules. Il se pencha vers notre guide en lui disant : « Je peux vous porter, vous aussi.

— Je vous remercie de votre amabilité, mon maître, dit-il en souriant à demi, mais je suis plus lourd qu'il n'y paraît. »

Tous les regards étaient tournés vers la Pierre du Soleil, installée, pour l'occasion, sur une plate-forme entre les deux larges escaliers de la Grande Pyramide inachevée. Elle était dissimulée sous une

enveloppe de coton d'un blanc éclatant, aussi je me distrayais à admirer les nobles, car leurs chaises à porteurs et leurs costumes étaient un vrai spectacle. Hommes et femmes portaient des manteaux entièrement tissés de plumes, certains multicolores, d'autres, d'une seule teinte scintillante. Les femmes avaient les cheveux teints en pourpre, comme c'est la coutume en un pareil jour et elles levaient les mains pour faire voir les bagues ouvragées qu'elles portaient aux doigts. Mais les seigneurs étaient encore plus richement parés que leurs épouses. Ils avaient tous des diadèmes ou des parures d'or et des plumes chatoyantes sur la tête. Certains avaient autour du cou des médaillons d'or accrochés à des chaînes, des bracelets d'or aux poignets et aux bras et des anneaux aux chevilles. D'autres portaient des plaques d'or ou garnies de pierres précieuses, aux oreilles, aux narines et à la lèvre inférieure.

« Voilà le Premier dignitaire, dit notre guide. Cihuacoatl, le Femme-Serpent, celui qui vient tout de suite après notre Orateur Vénéré. »

Je regardai, impatient de voir une femme-serpent qui devait être une créature pareille à ces « animaux humains » qu'on ne m'avait pas permis de voir. Mais ce n'était qu'un autre pilli, et un homme, pardessus le marché, qui ne se distinguait que par des parures encore plus magnifiques que celles des autres nobles. Son labret était si lourd qu'il faisait pendre sa lèvre inférieure, mais c'était un labret habilement conçu : un serpent d'or miniature dont la minuscule langue rentrait et sortait en frétillant tandis que le Grand Trésorier passait, secoué dans sa chaise.

Notre guide se moqua de moi ; il avait vu ma déception.

« Femme-Serpent, n'est qu'un titre, mon garçon, me dit-il. On a toujours appelé les Grands Trésoriers par ce nom, bien qu'ils ne sachent probablement pas pourquoi. D'après moi, c'est parce que les serpents, comme les femmes, couvent étroitement les trésors qu'ils possèdent. »

La foule bruyante de la place fit silence tout à coup. Le Uey tlatoani en personne était apparu. Il était arrivé inaperçu, ou bien il était resté caché quelque part, car subitement, on le vit debout près de la Pierre du Soleil voilée. Le visage d'Axayacatl était masqué par son labret et les cabochons qui pendaient à ses narines et à ses oreilles ; il était dissimulé sous une couronne étincelante de plumes d'ara écarlates qui ceignait complètement sa tête d'une épaule à l'autre. D'ailleurs, on ne voyait pas non plus grand-chose du reste de sa personne. Son manteau d'or et de plumes vertes de perroquet lui tombait jusqu'aux pieds. Sa poitrine était recouverte d'un grand médaillon savamment ouvragé. Son pagne était de cuir rouge et il avait aux pieds des sandales qui semblaient être en or massif, lacées

jusqu'aux genoux par des lanières dorées.

Conformément à la coutume, tout le monde aurait dû l'accueillir avec le tlalqualiztli : s'agenouiller en portant un doigt sur la terre, puis à ses lèvres. Mais la place manquait et la foule émit un grésillement strident produit par des bruits de baisers. L'Orateur Vénéré lui rendit silencieusement son salut, en agitant sa spectaculaire couronne de plumes écarlates et en levant son bâton de commandement d'acajou et d'or.

Il était entouré par des hordes de prêtres qui, avec leurs vêtements noirs et crasseux, leurs figures sombres incrustées de saleté, et leurs longues chevelures collées de sang, faisaient un sinistre contraste avec la flamboyante élégance d'Axayacatl. L'Orateur Vénéré nous expliqua la signification de la Pierre du Soleil, tandis que les prêtres psalmodiaient des prières et des invocations à chaque fois qu'il reprenait son souffle. Je ne me souviens plus des paroles d'Axayacatl et je ne les compris sans doute pas, à l'époque, mais telle en était la substance : bien que la Pierre du Soleil représentât effectivement Tonatiuh, le soleil, tous les honneurs qu'on lui rendrait devraient être partagés avec le dieu principal de Tenochtitlân, Huitzilopochtli, le colibri de la gauche, le guerrier ressuscité du Sud.

J'ai déjà évoqué les aspects et les noms différents que pouvaient revêtir nos dieux. Tonatiuh était le soleil et le soleil est indispensable, puisque sans lui, toute vie s'éteindrait. Les gens de Xaltocán et ceux de bien d'autres communautés se satisfaisaient de l'adorer en tant que soleil. Cependant, il semblait évident que le soleil avait besoin d'aliments pour conserver sa force et d'encouragements pour poursuivre sa tâche quotidienne, et que pouvait-on lui donner de plus vivifiant et de plus stimulant que ce qu'il nous offrait, c'est-à-dire la vie humaine elle-même. Donc le bienfaisant dieu-soleil avait aussi l'aspect du féroce dieu de la guerre, Huitzilopochtli, qui conduisait nos expéditions ayant pour but de ramener des prisonniers pour ce sacrifice. A Tenochtitlân, c'était sous les traits de Huitzilopochtli qu'il était le plus vénéré parce que c'était le lieu où l'on décidait et déclarait toutes les guerres et où l'on rassemblait les guerriers. Sous un autre nom, Tezcatlipoca, ou Miroir Fumant, le soleil était le dieu principal de la nation voisine des Acolhua et j'en suis venu à penser qu'un nombre incalculable de pays que j'ignore – même des pays situés de l'autre côté de la mer d'où vous venez, vous autres les Espagnols – doivent pareillement adorer ce dieu-soleil, sous des noms différents, selon qu'ils le voient sourire ou grimacer.

Pendant qu'Axayacatl poursuivait son discours, que les prêtres continuaient à chanter en contrepoint et que les musiciens se mettaient à jouer sur des flûtes, des os percés ou des tambours de peau, mon père et moi écoutions notre guide au teint cacao nous

raconter l'histoire de la Pierre du Soleil.

Au sud-est de notre ville, se situe le pays des Chalca. Lorsque le défunt Motecuzoma en fit son vassal, il y a vingt-deux ans, les Chalca durent offrir un tribut d'importance aux Mexica victorieux. Deux jeunes frères Chalca se proposèrent pour exécuter chacun une sculpture monumentale qui devait être installée ici, au Cœur du Monde Unique. Ils choisirent des pierres semblables, mais des sujets différents et ils se mirent au travail, chacun de leur côté et aucun d'eux ne voyant ce que faisait l'autre.

« Leurs femmes avaient bien dû jeter un coup d'œil, dit mon père, qui avait une femme à faire cela.

— Personne ne vit jamais ce qu'ils faisaient, répéta le vieux, – pendant ces vingt-deux années qu'ils travaillèrent à sculpter et à peindre leurs statues – et pendant ce temps ils se firent vieux et Motecuzoma passa dans l'autre monde. Enfin, ils entourèrent leurs œuvres terminées dans des nattes et le seigneur des Chalca embaucha un millier de solides porteurs pour les tirer jusqu'à la capitale. »

Il indiqua l'objet encore enveloppé sur la plate-forme.

« Comme vous le voyez, la Pierre du Soleil est gigantesque : plus de deux fois la hauteur d'un homme et elle est extrêmement lourde : le poids de trois cent vingt hommes. L'autre pierre était à peu près semblable. On les fit glisser sur des planches rudimentaires, on les roula sur de grosses billes de bois, on les tira sur des patins, on leur fit traverser la rivière sur d'énormes radeaux. Imaginez le labeur, la sueur, les os brisés et tous les hommes mourant quand ils n'en pouvaient plus de tirer et de recevoir des coups de fouet du contremaître.

— Où est l'autre pierre », demandai-je. Mais on m'ignora.

« Ils arrivèrent enfin sur les lacs Chalco et Xochimilco et les traversèrent sur des radeaux, jusqu'à la digue principale qui est au nord de Tenochtitlân. A partir de là, la route était large et droite et il n'y avait pas plus de deux longues courses jusqu'à la place. Les artistes poussèrent un soupir de soulagement. Ils avaient travaillé dur ainsi que tant d'autres, mais, enfin, les monuments allaient arriver à destination. »

Soudain, une rumeur s'éleva de la foule. Les quelque vingt hommes dont le sang allait être offert à la Pierre du Soleil, venaient de s'aligner et le premier était en train de gravir les marches de la pyramide. Il ne semblait pas être prisonnier de guerre, mais un homme robuste qui avait à peu près l'âge de mon père ; il n'était vêtu que d'un pagne et avait l'air malheureux et hagard, mais il avançait de son plein gré et sans que les gardes le poussent. Une fois sur la plate-forme, il se mit à regarder la foule attentivement, tandis que les prêtres balançaient leurs encensoirs fumants et accomplissaient des

gestes rituels avec leurs mains et leurs bâtons. Puis un des prêtres fit délicatement tourner le xochimiqui et l'aida à s'appuyer sur une pierre devant le monument voilé. Le bloc de pierre lui arrivait au genou et l'homme était arc-bouté dessus, si bien que sa poitrine avait l'air impatiente de s'offrir à la lame.

Il était tout entier exposé aux regards ; quatre prêtres lui maintenaient les bras et les jambes et derrière eux, se tenait le grand prêtre, l'exécuteur, qui brandissait un grand couteau noir en obsidienne, en forme de truelle. Avant que le prêtre ait pu faire un geste, l'homme ligoté releva la tête penchée et dit quelque chose. Ceux qui étaient sur la plate-forme prononcèrent aussi quelques paroles, puis le prêtre tendit son couteau à Axayacatl. La foule manifesta sa surprise et son étonnement. Pour une raison quelconque, cette victime particulière aurait l'insigne honneur d'être exécuté par le Uey tlatoani, en personne.

Axayacatl ne montra ni hésitation ni embarras. D'une main aussi sûre que celle d'un prêtre, il enfonça la pointe du couteau dans le côté gauche de la poitrine de l'homme, juste sous le sein et entre deux côtes, puis il écarta les bords de la blessure avec la lame, pour l'ouvrir encore davantage. De l'autre main, il fouilla dans l'ouverture rouge et humide, saisit le cœur intact et qui battait encore et l'arracha de son réseau de vaisseaux. Ce n'est qu'à ce moment que l'homme poussa un gémissement – une sorte de sanglot pleurnichard – qui fut son dernier cri.

Tandis que l'Orateur Vénéré élevait l'organe luisant, ruisselant et sanguinolent, un prêtre tira une corde cachée quelque part, le voile tomba et la foule poussa un *ay-y-yo-o* général d'admiration. Axayacatl se retourna, leva le bras et écrasa le cœur de la victime sur la bouche sculptée de Tonatiuh. Il malaxa et tritura le cœur jusqu'à ce qu'il ne soit plus qu'une infâme bouillie répandue sur la pierre. Des prêtres m'ont dit que celui qui a fait don de lui-même, survit assez longtemps pour voir ce qui advient de son cœur. Mais celui-ci n'avait pas dû voir grand-chose. Une fois que Axayacatl eut terminé sa besogne, on ne voyait presque plus le sang et la chair écrasée, car la face sculptée du soleil était peinte d'une couleur semblable.

« C'est du beau travail, dit le vieux à mon père. Il m'est souvent arrivé de voir des cœurs battre si fort qu'ils s'échappaient des mains de l'exécuteur, mais je crois que celui-ci était déjà endommagé. »

Le xochimiqui était maintenant immobile, seule sa peau tressaillait de temps en temps comme l'échine d'un chien tourmenté par les mouches. Les prêtres firent rouler, sans cérémonie, son cadavre qui dégringola de la plate-forme, pendant qu'un second xochimiqui montait les marches. Axayacatl n'honora plus aucun de ceux-ci et laissa officier les prêtres. Tandis que le défilé continuait et que le cœur

de chaque victime allait oindre la Pierre du Soleil, j'examinais soigneusement l'énorme objet, afin de le décrire à mon ami Tlatli qui avait commencé à apprendre son métier de sculpteur en taillant des petites figurines dans des morceaux de bois.

Yyo Ayyo, mes révérends, si vous aviez pu voir la Pierre du Soleil ! Vous semblez désapprouver cette cérémonie consécratoire, mais si vous aviez vu cette pierre, vous diriez qu'elle valait bien toutes les peines, les années et les vies humaines qu'elle avait coûtées.

Le fait d'avoir réussi à sculpter cette pierre était déjà une chose incroyable, car c'était du basalte aussi dur que du granit. Au centre, il y avait le visage de Tonatiuh, les yeux écarquillés et la bouche grande ouverte, et de chaque côté de sa tête, des griffes saisissant les cœurs humains qui étaient sa nourriture. Tout autour, étaient gravés les symboles des quatre ères du monde qui ont précédé la nôtre puis, un cercle contenant les symboles des vingt noms des jours et dans un autre cercle concentrique, ceux du jade et de la turquoise, pierres très estimées entre toutes, dans nos contrées. Puis un autre cercle, encore, décrivait les rayons du soleil et les étoiles de la nuit, parachevant le tout, deux figures du Serpent de Feu du Temps Xiuhcôatl, la queue dirigée vers le haut de la pierre, leurs corps en faisant le tour et leurs têtes se rejoignant dans le bas. L'artiste avait su résumer l'univers et le temps tout entiers, sur une seule pierre.

Elle était peinte de couleurs vives, méticuleusement appliquées. Cependant, l'art du peintre était bien plus évident là où il n'y avait pas de couleur. Le basalte contient des parcelles de mica, de feldspath et de quartz. L'artiste avait laissé tels quels les endroits où apparaissaient ces cristaux. Aussi, comme la Pierre du Soleil se trouvait sous l'éclat de Tonatiuh lui-même, ces minuscules joyaux scintillaient comme des rayons de soleil, au milieu des couleurs éclatantes. La statue tout entière semblait moins peinte qu'éclairée de l'intérieur. Je pense qu'il faudrait l'avoir vue dans toute sa première splendeur pour le croire ou peut-être l'avoir admirée avec la vision claire que j'avais en ce temps-là ou encore avec la mentalité d'un petit païen ignorant et impressionnable…

Quoi qu'il en soit, je détournai mon attention de la pierre pour écouter notre guide raconter l'histoire interrompue de ce laborieux transport.

« La digue n'avait jamais supporté un tel poids. Les deux pierres avançaient sur les billes de bois, l'une derrière l'autre, lorsque le chemin s'effondra sous l'énorme charge et que l'une des pierres alla rouler au fond du lac Texcoco. Les porteurs qui tiraient la seconde pierre – celle que voici – eurent tout juste le temps de l'arrêter. Elle fut à nouveau chargée sur un radeau qui fit le tour de l'île pour arriver à la place. C'est pour cela qu'aujourd'hui, nous ne pouvons en admirer

qu’une seule.

— Et l’autre ? demanda mon père. Après tant de travail, est-ce qu’on n’aurait pas pu essayer de la récupérer ?

— Oh, si, on a essayé. Les plongeurs les plus expérimentés descendirent maintes et maintes fois, mais le fond du lac Texcoco est fait de vase molle et insondable. Ils enfoncèrent de longues perches, mais ils ne parvinrent pas à la localiser. La pierre avait sombré complètement, sans qu’on sût ce qu’elle représentait.

— Sans qu’on sût ce qu’elle représentait ? répéta mon père.

— Personne d’autre que l’artiste ne la vit et ne la verra jamais. Elle était peut-être encore plus belle que celle-ci, dit le vieux, en montrant la Pierre du Soleil, mais on ne le saura jamais.

— L’artiste ne parlera-t-il pas, demandai-je.

— Non, il n’a jamais rien dit. »

J’insistai : « Est-ce qu’il ne pourrait pas la refaire ? » A cette époque, un travail de vingt-deux années me paraissait une chose bien moindre que maintenant.

« Il aurait peut-être pu, mais il ne l’a pas fait. Il vit dans cette catastrophe une manifestation de son tonalli, un signe que les dieux rejetaient son offrande. C’est lui que l’Orateur Vénéré vient de sacrifier de sa propre main à la Mort Fleurie. L’artiste dédaigné s’est offert lui-même comme première victime, à la Pierre du Soleil.

— A l’œuvre de son frère, murmura mon père. Et l’autre, pendant ce temps ? »

— Il sera comblé d’honneurs et de riches présents et on ajoutera un « tzin « à son nom, répondit notre guide. Mais le monde entier se posera toujours des questions et lui aussi. Il y a peut-être une œuvre encore plus sublime que la Pierre du Soleil qui gît, à jamais méconnue, au fond du lac Texcoco. »

En effet, avec le temps, on se mit à révérer un mythe qui avait le prestige de l’inconnu, davantage que la réalité tangible. La statue perdue reçut le nom de In Huehuetotetl – Pierre la plus Vénérable – et la Pierre du Soleil ne fut plus considérée que comme un faible substitut. Le frère survivant ne fit jamais d’autre œuvre. Il se soûla avec de l’octli et devint une misérable épave ; il lui resta assez d’amour-propre, avant d’avoir irrémédiablement souillé d’opprobre son nouveau titre de noblesse, pour se porter volontaire dans une cérémonie sacrificatoire. Mais quand il succomba à la Mort Fleurie, son cœur ne s’échappa pas, lui non plus, des mains de l’exécuteur.

Et maintenant, la Pierre du Soleil a disparu depuis huit années, enfouie sous les décombres, quand le Cœur du Monde Unique fut détruit par vos navires de guerre, vos boulets de canon, vos béliers et vos armes à feu. Mais un jour, peut-être, votre nouvelle ville de Mexico sera rasée à son tour, et on redécouvrira la Pierre du Soleil

trônant au milieu des ruines. Et pourquoi pas aussi – aquin ixnentla – la Pierre la plus Vénérable.

Ce soir-là, je retournai à la maison avec mon père, sur notre train d'acalis chargé de denrées achetées par le transporteur. Vous connaissez maintenant les événements les plus mémorables de la journée qui fut celle de mes sept ans et de la fête de mon nom. Ce fut, je crois, le plus extraordinaire de tous mes anniversaires et j'en ai eu plus que mon compte.

***

Je suis heureux d'avoir été alors à Tenochtitlân, car je ne la vis plus jamais de cette façon. Non seulement, parce que la ville s'accrût et se transforma et que j'y revins plus blasé et moins impressionnable, mais aussi parce que je ne devais plus jamais, au sens propre, voir les choses aussi clairement.

J'ai parlé auparavant de mon aptitude à discerner le lapin ciselé sur la lune, à voir Après la Floraison dans le crépuscule, à dénombrer les détails des emblèmes sur les étendards de plume de Tenochtitlân et les enchevêtrements gravés sur la Pierre du Soleil. Moins de cinq ans après ce septième anniversaire, j'étais devenu incapable de localiser Après la Floraison, dans le ciel. Metztli, la lune à l'époque de son plein éclat, n'était plus qu'une tache informe, d'un blanc jaunâtre, dont la circonférence, autrefois si nette pour moi, tremblotait indistinctement dans le ciel.

Bref, à partir de l'âge de sept ans, je commençai à perdre la vue. Cela fit de moi une sorte de phénomène dont le sort n'était guère enviable. Excepté les aveugles de naissance ou ceux qui le deviennent à la suite d'un accident ou d'une maladie, chez nous, presque tout le monde possède la vision perçante de l'aigle ou du vautour. Mon entourage ignorait pratiquement cet état car, en ayant honte, je n'en parlais point et tâchais de garder pour moi ce douloureux secret. Quand on me montrait quelque chose en disant, « Regarde », je m'écriais, « Ah, oui ! » sans savoir ce que je devais faire.

Cette infirmité ne vint pas tout d'un coup ; elle fut progressive, mais inexorable. Quand j'eus neuf ou dix ans, je pouvais voir aussi clairement que tout le monde, mais pas plus loin qu'à deux longueurs de bras. Au-delà de cette distance, les choses commençaient à se brouiller, comme si je les voyais à travers une pellicule d'eau transparente, mais déformante. De plus loin, comme, par exemple, quand on regarde un paysage du haut d'une colline, les contours de chaque chose devenaient si flous que tout se chevauchait et se confondait et que pour moi, un paysage se mettait à ressembler à une couverture rapiécée avec des morceaux de couleurs informes. Mais du

moins, dans ce temps-là, je pouvais me déplacer sans me cogner partout. Quand on me demandait d'aller chercher un objet dans une pièce, j'arrivais à le trouver sans tâtonner.

Mais mon champ de vision continua à se rétrécir jusqu'à une seule longueur de bras et, avant d'atteindre treize ans, je ne parvenais plus à jouer assez bien le jeu pour qu'on ne le remarquât point. Au début, mes parents et mes amis durent penser que j'étais simplement étourdi ou maladroit, ou même tout bonnement stupide, car avec la sotte vanité de l'adolescence, je préférais passer pour un imbécile que pour un infirme. Mais il devint vite évident pour tout le monde que le plus précieux de nos cinq sens me faisait défaut. Mon entourage adopta des attitudes diverses devant la tare soudain mise au grand jour.

Ma mère rejeta la faute sur la famille de mon père. Il y avait eu, paraît-il, un oncle qui, après s'être enivré avec de l'octli, avait cherché à se procurer un supplément de ce liquide blanc. Il l'avait avalé sans s'apercevoir qu'il s'agissait de ce xocoyatl très caustique utilisé pour nettoyer et blanchir du calcaire très noirci. Il survécut et ne but plus jamais, mais il en resta aveugle pour le restant de ses jours et d'après ma mère j'avais hérité de cette fatale succession.

Mon père ne blâma personne et ne fit aucune supposition, mais il me consola avec un peu trop d'enjouement. « Allons, Mixtli, le métier de carrier est un travail de précision, tu n'auras aucun mal à détecter des fentes et des fissures de l'épaisseur d'un fil. »

Les enfants de mon âge, qui sont comme des scorpions qui piquent sans pitié, me criaient : « Regarde ça ! »

Je louchais en disant : « Ah, oui, je vois. – C'est vraiment intéressant à voir, pas vrai ? » Je louchais encore plus désespérément et insistais « Ah, oui alors ! »

Alors, ils éclataient de rire et glapissaient : « Il n'y a absolument rien, Tozani ! »

D'autres comme Chimali et Tlatli, mes amis intimes, faisaient parfois des gaffes. « Regarde », me disaient-ils et ils se dépêchaient d'ajouter : « Il y a un messager qui arrive en courant vers le palais du Seigneur Héron Rouge ; il porte le manteau vert de la bonne nouvelle. On a dû gagner une bataille. »

Ma sœur Tzitzitlini parlait peu, mais elle s'arrangeait toujours pour m'accompagner si je devais aller dans des endroits éloignés ou inconnus. Elle me prenait par la main, comme le ferait une grande sœur affectueuse et sans en avoir l'air, elle m'aidait à éviter les obstacles que je ne percevais pas tout de suite.

Mais les autres enfants étaient si nombreux et ils m'appelaient Tozani avec tant d'insistance, que, bien vite, leurs aînés firent de même – sans penser à mal et machinalement – et petit à petit, tout le monde les imita, sauf mon père, ma mère et ma sœur. Même lorsque

je me fus adapté à mon handicap, que j'eus surmonté ma maladresse et que les gens n'eurent plus de raison de remarquer ma mauvaise vue, ce sobriquet me resta. Je pensais que par une ironie du sort, mon nom, Mixtli qui signifie « Nuage », me convenait mieux qu'autrefois, mais je devins Tozani.

Le Tozani est ce petit animal que vous appelez la taupe et qui préfère passer sa vie sous terre, dans l'obscurité. Quand, par hasard, elle sort, elle est aveuglée par la seule lumière du jour et plisse ses yeux minuscules. Elle ne voit pas et ne se soucie pas de voir.

Moi, par contre, je m'en souciais beaucoup et pendant des années je m'attendris sur mon sort. Jamais je ne deviendrais un joueur de tlachtli avec l'espoir d'avoir un jour le grand honneur de participer à une partie rituelle consacrée aux dieux, à la cour de l'Orateur Vénéré. Si je devenais un guerrier, je ne pourrais jamais espérer être promu chevalier et je devrais m'estimer chéri des dieux si je survivais à un seul jour de combat. Quant à gagner ma vie et celle de ma famille… en tout cas, je ne serais jamais carrier, mais de quoi d'autre serais-je capable ?

Je me plaisais à envisager la possibilité d'être une sorte de travailleur itinérant, ce qui pourrait me conduire vers le sud, au lointain pays des Maya. J'avais entendu dire que les médecins maya possédaient des remèdes miracles contre les maladies des yeux, même les plus désespérées. Je pourrais peut-être y trouver la guérison et revenir chez moi en triomphe, comme un invincible joueur de tlachtli, un héros de bataille ou encore comme un chevalier de l'un des trois ordres.

Cependant, l'obscurité envahissante semblait ralentir son approche et s'arrêter à une longueur de bras. Ce n'était pas vraiment le cas, mais après quelques années, les progrès du mal furent moins sensibles. Aujourd'hui, je ne peux pas distinguer le visage de ma femme à plus d'une main de distance. Ce n'est pas bien grave, maintenant je suis vieux, mais cela avait beaucoup d'importance quand j'étais jeune.

Néanmoins, je me résignais et je m'adaptais peu à peu à mes limites.

L'étrange vieillard de Tenochtitlân avait eu raison de me prédire que mon tonalli serait de regarder les choses de près, et de les voir comme elles sont. Par nécessité, je ralentissais mon pas, je restais souvent immobile, je scrutais au lieu de parcourir du regard. Quand les autres couraient, j'attendais. Quand ils se précipitaient, je réfléchissais. J'appris à faire la différence entre les gestes utiles et la simple agitation, entre l'action et la précipitation. Là où, dans leur fébrilité, les autres voyaient un village, moi, je voyais ses habitants, là où ils voyaient une foule, je voyais des individus, quand ils

apercevaient un étranger, lui faisaient un signe et s'éloignaient en vitesse, je le regardais attentivement et ensuite, j'étais capable de dessiner chacun de ses traits, si bien que Chimali, qui était un artiste accompli, s'écriait : « Ça alors, la taupe, comme tu as bien rendu la ressemblance ! »

Je me mis à remarquer des choses qui échappent à la plupart des gens, aussi bonne soit leur vue. Vous êtes-vous rendu compte, mes Seigneurs, que le maïs pousse plus vite la nuit que le jour, que chaque épi, ou presque, contient un nombre égal de rangées de grains et qu'en trouver un avec un nombre différent est bien plus rare que de découvrir un trèfle à quatre feuilles. Avez-vous remarqué qu'il n'y a pas deux doigts – deux de vos doigts – deux doigts dans toute l'humanité, dont l'extrémité possède exactement le même réseau de lignes et de cercles ? Si vous ne me croyez pas, regardez les vôtres. Faites des comparaisons entre vous. J'attendrai.

Je sais bien que mes observations n'avaient guère de sens et d'utilité. Ce n'étaient que des détails sans importance, mais ils me permettaient d'exercer ce goût nouveau à regarder de près et à examiner minutieusement les choses. Cette impérieuse nécessité conjuguée avec mes dispositions à reproduire exactement ce que je voyais, m'amenèrent à m'intéresser à l'écriture pictographique. A Xaltocán, aucune école n'enseignait ce sujet rebutant, mais je dénichais toutes les bribes d'écriture que je pouvais trouver et je les étudiais attentivement en me torturant la cervelle pour comprendre leur signification.

Les nombres étaient faciles à déchiffrer. Le coquillage symbolise le zéro, les points les unités, le doigt le cinq, les drapeaux sont les vingtaines et les petits arbres les centaines. Mais je me rappelle mon excitation le jour où je parvins à démêler le sens d'un mot dessiné.

Mon père m'avait emmené avec lui, un jour qu'il était allé voir le gouverneur pour son travail et pour m'occuper, pendant qu'ils s'entretenaient dans une autre pièce, le gouverneur m'avait permis de m'asseoir dans l'entrée et de regarder le registre de ses sujets. Je cherchai d'abord la page où figurait mon nom. Sept points, le symbole de la fleur et un nuage gris. Puis je me mis à tourner soigneusement les pages. Certains noms étaient aussi faciles à reconnaître que le mien, car ils m'étaient familiers. Un peu avant le mien, figurait le nom de Chimali et bien sûr, je le reconnus : trois points, une tête à bec de canard symbolisant le vent et deux griffes entrelacées représentant la fumée s'échappant d'un disque entouré de plumes – Yei-Ehecatl ! Pocuia-Chimali : Bouclier Fumant Trois Vent.

Les dessins qui se répétaient souvent n'étaient pas difficiles à comprendre. Il n'y avait, après tout, que vingt noms de jours. Mais je fus soudain frappé par la répétition, qui n'était pas aussi évidente,

d’éléments figurant dans mon nom et dans celui de Chimali. Sur l’une des dernières pages, une inscription récente présentait six points, une forme ressemblant à un têtard, la tête en bas, puis ce symbole à bec de canard et enfin une chose à trois pétales. J’arrivais à lire ! Je savais quel était ce nom ! Fleur de Vent Six Pluie, la petite sœur de Tlatli, dont la fête du nom avait été célébrée la semaine dernière.

Avec un peu moins de précautions, je me mis alors à tourner dans tous les sens les pages raides du livre en regardant sur les deux faces pour trouver d’autres répétitions et des symboles reconnaissables et que je puisse assembler. Le gouverneur revint avec mon père juste au moment où j’étais parvenu laborieusement à deviner un nom – ou du moins, je le croyais.

Avec un mélange de timidité et de fierté, je lui dis : « Excusez-moi, Seigneur Héron Rouge, auriez-vous la bonté de me dire si j’ai raison, si cette page porte bien le nom d’une personne appelée Deux Roseau Canine Jaune ? »

Il me regarda et me répondit que ce n’était pas ça. Il dut voir ma déception, car il se mit à m’expliquer patiemment :

« Cela veut dire Deux Roseau Lumière Jaune, c’est le nom d’une blanchisseuse du palais. Le signe Deux Roseau est évident, et le jaune coztic est facile à indiquer, simplement en utilisant la couleur, comme tu l’as deviné. Mais comment faire pour représenter une chose aussi impalpable que tlanixtelolotl, la « lumière « ou plus exactement « élément de l’œil « ? Donc, pour cela je fais le dessin d’une dent, tlantli, qui figure non pas le sens, mais le bruit du « tlan « au début du mot, puis le dessin d’un œil, ixtelolotl, pour faire comprendre la signification de l’ensemble ? Tu vois, maintenant ? Tlanixtelolotl. Lumière. »

J’opinai, mais je me sentais tout penaud et stupide. Connaître l’écriture pictographique était bien autre chose que de savoir discerner le dessin d’une dent. Craignant que je ne l’aie pas bien compris, le gouverneur me mit les points sur les i :

« Lire et écrire est réservé aux initiés, fils de Tepetzalan. » Il me donna une bourrade dans le dos, d’homme à homme. « Il faut du temps et de la pratique et seuls les nobles peuvent se le permettre. Mais j’admire ton esprit d’initiative. Quel que soit le métier que tu feras, jeune homme, tu le feras sûrement très bien. »

Je crois que le fils de Tepetzalan aurait mieux fait d’écouter la suggestion du Seigneur Héron Rouge et de suivre les traces de son père. Ma mauvaise vue me prédisposait mal à un destin risqué ou plus ambitieux et j’aurais pu connaître une existence assurée, mais sans surprise, en peinant comme une taupe, dans la carrière.

Une existence moins satisfaisante, peut-être, que celle que je me suis obstiné à mener, mais qui m’aurait assuré des chemins bien plus

aisés et des jours bien plus paisibles que ceux que j'ai connus en n'en faisant qu'à ma tête. En ce moment même, mes seigneurs, je serais peut-être en train de travailler à la construction de votre ville de Mexico, et si le jugement de Héron Rouge était bon, il est possible que j'aurais fait du meilleur travail que vos maçons et vos architectes.

N'en parlons plus, oublions tout cela, comme moi-même j'oubliai l'ordre implicite de Héron Rouge, faisant fi de l'orgueil naïf de mon père pour son métier et de ses tentatives à me l'enseigner, insoucieux des critiques acerbes de ma mère se plaignant que je voulais m'élever au-dessus de mon rang.

Le gouverneur m'avait également fait comprendre une chose que je ne pouvais plus ignorer, c'est-à-dire que les signes ne voulaient pas toujours dire ce qu'on voyait, mais parfois, ce qu'on entendait. Ce n'était pas grand-chose, mais c'était assez révélateur et assez tentant pour que je continue à chercher des exemples d'écritures – sur les murs des temples, sur le rouleau du tribut de l'île, au palais ; ou sur un papier quelconque apporté par un marchand ambulant – et à faire maladroitement tout mon possible pour les interpréter.

J'allais même voir le vieux tonalpouhqui qui m'avait donné mon nom, avec tant d'assurance, quatre ans auparavant, pour lui demander si je pouvais consulter son vénérable livre des noms quand il ne s'en servait pas. Il n'aurait pas réagi plus violemment si je lui avais demandé une de ses petites-filles comme concubine quand elle n'aurait pas autre chose à faire. Il me chassa en me disant que l'art de connaître le tonalamatl était réservé aux descendants de tonalpouhqui et non à des gamins inconnus et présomptueux. C'était peut-être vrai, mais je parierais qu'il se rappelait que j'avais prétendu être aussi capable que lui de me trouver un nom, ou plutôt, que le vieux filou était terrorisé à l'idée que je puisse découvrir qu'il n'était pas plus qualifié que moi pour lire le tonalamatl.

Puis, un soir, je fis la rencontre d'un étranger. Je m'étais amusé tout l'après-midi avec Chimali, Tlatli et d'autres enfants, aussi Tzitzitlini n'était pas avec moi. Sur une rive éloignée du village, nous avions fait la découverte de la carcasse pourrie et défoncée d'un acali et nous étions tellement absorbés à jouer aux bateliers que nous fûmes pris de cours quand Tonatiuh nous avertit, par le flamboiement du ciel, qu'il se préparait à aller se coucher. Le chemin du retour était long et Tonatiuh se hâtait vers sa couche plus rapidement que nous ne pouvions marcher, aussi les autres se mirent à courir. Le jour, j'aurais pu les suivre, mais la pénombre et ma mauvaise vue m'obligeaient à avancer doucement et à faire attention au chemin. Les autres ne firent sans doute pas attention à moi et ils eurent vite fait de me distancer.

J'arrivai à un carrefour où il y avait un banc de pierre. Je n'étais pas passé par là depuis longtemps, mais je me souvins tout à coup que

ce banc était gravé de plusieurs signes symboliques et j'oubliai tout. J'oubliai qu'il allait faire trop sombre pour que je puisse les voir, sans parler de les déchiffrer. J'oubliai la raison pour laquelle ce banc se trouvait là. J'oubliai toutes les créatures tapies qui pourraient bondir sur moi quand la nuit serait venue. J'entendis même le ululement d'une chouette dans les parages et ne prêtai pas attention à ce funeste présage. Il y avait là quelque chose à lire ou à tenter de lire et je ne pouvais pas passer devant sans m'arrêter.

Le banc était assez long pour qu'une personne puisse s'y allonger s'il avait été possible de s'installer confortablement sur les stries de la pierre gravée. Je me penchai sur les signes en les examinant soigneusement l'un après l'autre et en les suivant autant des doigts que des yeux. Je faillis alors buter sur un homme qui était assis là. Je me jetai de côté comme si on m'avait brûlé et je bafouillai une excuse.

« *M-mixpantzinco*. En votre auguste présence…»

D'un ton poli, mais un peu las, il me fit la réponse coutumière, « *Ximopanolti*. A votre service…»

Nous nous observâmes mutuellement pendant un instant. Il ne dut voir en moi qu'un garçon d'une douzaine d'années myope et un peu crasseux. Je distinguai mal ses traits parce que la nuit était complètement tombée et parce que je m'étais écarté très loin de lui. J'étais, néanmoins, capable de me rendre compte qu'il était étranger à l'île, du moins à ma connaissance, que son manteau était taillé dans une étoffe de bonne qualité, mais salie par le voyage, que ses sandales étaient usées par une longue marche et que sa peau cuivrée était recouverte par la poussière du chemin.

« Quel est ton nom, mon garçon ? me demanda-t-il enfin.

— On m'appelle la Taupe… commençai-je.

— Sans doute, mais ce n'est pas ton vrai nom. » Avant que j'aie pu placer un mot, il me posa une autre question.

« Que faisais-tu là ?

— J'étais en train de lire, Yanquicatzin. » Il y avait quelque chose en lui qui fit que je lui donnai le titre de Seigneur Etranger. « Je lisais ce qui est écrit sur le banc.

— Vraiment ? dit-il, sur un ton de lassitude incrédule. Je ne t'aurais pas pris pour un jeune noble instruit. Et que dit cette inscription ?

— Elle dit : De la part du peuple de Xaltocán, un havre de repos pour le Seigneur Vent de la Nuit.

— C'est quelqu'un qui te l'a dit.

— Non, Seigneur Etranger, pas du tout, regardez. Je m'approchai suffisamment pour montrer avec le doigt. Cette chose avec un bec de canard signifie le vent.

— Ce n'est pas un bec de canard, répliqua-t-il sèchement. C'est la

trompette dans laquelle souffle le vent.

— Oh, merci de me le dire, Seigneur. En tout cas, c'est bien Ehecatl. Et ce signe-là – toutes ces paupières baissées – ça veut dire Yohualli. Yohualli Ehecatl, le Vent de la Nuit.

— Tu sais donc vraiment lire ?

— Pas beaucoup, Seigneur, pas beaucoup.

— Qui t'a appris ?

— Personne, Seigneur Etranger, il n'y a personne à Xaltocán qui enseigne cet art. C'est dommage, car j'aimerais bien en savoir davantage.

— Alors il faut que tu partes d'ici.

— Je crois bien que oui, Seigneur.

— Tu devrais le faire maintenant, je commence à être fatigué qu'on me fasse la lecture. Pars, maintenant, toi qu'on appelle la Taupe.

— Oui, tout de suite, Seigneur Etranger. *Mixpantzinco*.

— *Ximopanolti*. »

Je me retournai une fois pour lui jeter un dernier regard, mais il ne se trouvait plus dans le champ de ma courte vision, à moins qu'il n'ait été avalé par l'obscurité ou qu'il ne fût, tout simplement, parti.

A la maison, je dus faire face à un conseil de famille à la fois inquiet, soulagé, consterné et irrité parce que j'étais resté si longtemps seul dehors, dans l'obscurité. Mais ma mère elle-même se calma lorsque je racontai comment j'avais été retenu par un étranger questionneur. Elle se calma et se tourna vers mon père, en même temps que ma sœur, avec un air stupéfait. Mon père lui aussi me considéra avec étonnement.

« Tu l'as rencontré, me dit-il d'une voix rauque. Tu l'as rencontré et il t'a laissé partir. »

Je passai une nuit blanche à essayer vainement de me représenter ce voyageur poussiéreux, fatigué et bourru comme un dieu. Si c'était vraiment Ehecatl Vent de la Nuit, je devrais, selon la coutume, voir la réalisation de mes désirs. Il n'y avait qu'un seul problème. A part savoir lire et écrire, je ne savais pas ce qu'étaient mes désirs et je ne le sus que bien plus tard, quand ils se réalisèrent.

***

Il se trouva qu'un jour je travaillais comme apprenti dans la carrière de mon père. Ce n'était pas une tâche très pénible ; j'étais chargé de garder le grand puits pendant que les ouvriers faisaient la pause et rentraient chez eux pour déjeuner. Il n'y avait pas grand risque de vols, mais si on avait laissé les outils sans surveillance, de petits animaux sauvages seraient venus grignoter le manche, à cause du sel déposé dessus par la sueur des ouvriers. Un seul de ces petits

ours hérissés aurait pu ronger un levier d'ébène tout entier pendant l'absence des hommes. Par chance, ma seule présence suffisait à tenir en respect ces petits animaux amateurs de sel, car des armées entières d'entre eux auraient pu nous envahir sans que mes yeux de taupe ne les vissent.

Ce jour-là, comme d'habitude, Tzitzitlini s'échappa de la maison pour m'apporter mon repas de midi. Elle ôta ses sandales et s'assit à côté de moi sur le bord herbetix et ensoleillé de la carrière, et elle bavarda gaiement pendant que je mangeais ma ration de corégones du lac, aux arêtes minuscules, enroulés et cuits dans une tortilla. Elle les avait enveloppés dans un linge et ils étaient encore tout chauds. Je remarquai que ma sœur, elle aussi, semblait avoir chaud, malgré la fraîcheur de la journée. Elle ne cessait d'éventer le haut de son corsage à encolure carrée, pour le décoller de sa poitrine.

Les beignets de poisson avaient un petit goût aigre. Je pensai que Tzitzi les avait préparés à la place de ma mère et qu'elle parlait avec tant de volubilité pour m'empêcher de plaisanter sur son manque évident de dons culinaires. Toutefois, ils n'avaient pas un goût désagréable. J'avais faim et ils me rassasièrent complètement. Tzitzi me conseilla de m'allonger pour que je puisse digérer confortablement ; elle monterait la garde contre les petits ours hérissés.

Je m'étendis sur le dos en regardant les nuages qu'autrefois je voyais se détacher si distinctement dans le ciel ; ils n'étaient plus que d'informes masses blanches sur d'informes masses bleues. Je m'y étais habitué maintenant. Soudain, quelque chose de plus déroutant commença à apparaître. Le blanc et le bleu se mirent à tournoyer, lentement au début, puis de plus en plus rapidement, comme si un dieu, là-haut, s'amusait à mélanger le ciel avec un batteur à chocolat. Surpris, je voulus m'asseoir, mais ma tête tournait tant que je retombai sur l'herbe.

J'éprouvai une sensation étrange et je dus émettre des sons bizarres, car Tzitzi se pencha sur moi et me regarda. Malgré mon trouble, j'eus l'impression qu'elle attendait que quelque chose m'arrive. Elle mordit de ses dents blanches le bout de sa langue et ses yeux étroits prirent une expression furtive. Puis, ses lèvres sourirent malicieusement, elle passa dessus la pointe de sa langue et son regard s'illumina d'un éclat triomphateur. Elle examina mes yeux et sa voix se mit à résonner étrangement comme un lointain écho.

« Comme tes pupilles se sont agrandies, petit frère. » Elle continuait à sourire et je n'éprouvais aucune inquiétude. « Il n'y a presque plus de brun dans ton iris, il est presque tout noir. Qu'est-ce que tu vois avec ces yeux-là ?

— Je te vois, ma sœur, dis-je, d'une voix épaisse. Mais tu n'es pas

comme d'habitude. Tu es…

— Quoi ? me pressa-t-elle.

— Tu es si belle », lui dis-je. Je ne pus pas m'en empêcher.

Comme tous les garçons de mon âge, je me devais de dédaigner et de mépriser les filles – si même je devais les remarquer – et une sœur était encore plus à dénigrer que les autres. Pourtant, je me serais aperçu que Tzitzitlini était belle, même si les adultes ne l'avaient pas si souvent fait remarquer en ma présence, femmes et hommes pareillement, qui avaient le souffle coupé quand ils la voyaient pour la première fois. Aucun sculpteur n'aurait pu rendre la grâce féline de son jeune corps, car la pierre et l'argile ne bougent pas, tandis qu'elle donnait l'impression d'un flot qui coule, même quand elle était parfaitement immobile. Pas un peintre n'aurait su obtenir une teinte comparable au brun doré de sa peau ou à la couleur de ses yeux de biche parsemés d'or…

Mais ce jour-là, elle avait une magie supplémentaire et c'est pourquoi je ne pouvais pas refuser de reconnaître sa beauté, même si je n'en avais pas eu l'intention. Cette magie l'entourait comme l'auréole de perles d'eau dans le ciel, quand le soleil réapparaît après la pluie.

« Je vois des couleurs », dis-je, de cette voix bizarre et épaisse. « Des bandes de couleurs, comme une brume de perles d'eau. Tout autour de toi, ma sœur. Un éclat rouge… et puis, un éclat pourpre… et… et…

— Ça te fait plaisir de me regarder ? me demanda-t-elle.

— Oui, ça me fait plaisir.

— Alors, tais-toi, frère, et laisse-moi te faire plaisir. »

Je suffoquais. Sa main s'était glissée sous mon manteau. Rappelez-vous que je portais le pagne depuis moins d'un an. Le geste de ma sœur aurait dû me paraître une outrageuse violation de mon intimité, mais je ne la ressentis pas comme telle et de plus j'étais trop faible pour faire un geste et la repousser. Je n'éprouvais pas grand-chose, sauf le grossissement d'une partie de mon corps qui, jusque-là, ne s'était pas beaucoup développé. Le corps de Tzitzi se transformait, lui aussi. D'ordinaire, ses jeunes seins ne faisaient que deux modestes renflements sous son corsage, mais, tandis qu'elle se penchait sur moi, ses mamelons commencèrent à gonfler. Ils pointaient, comme des petits doigts, sous le léger tissu qui les recouvrait.

Je parvins à relever ma tête alourdie pour jeter un regard flou sur mon tepuli qu'elle tripotait dans sa main. Il ne m'était encore jamais venu à l'idée que ce membre pouvait être dégainé sur une telle longueur. C'était la première fois que je voyais davantage que l'extrémité et la petite bouche boudeuse de cette chose qui, maintenant dégagée de son enveloppe extérieure, prenait l'allure d'un

bâton rougeaud, au bout bulbeux. Cela ressemblait à un champignon éclatant, poussant sous la prise ferme de Tzitzi.

« *Oyya, yoyolcaltica* », murmura-t-elle, le visage presque aussi rouge que mon propre membre. « Il grandit, il s'anime. Regarde !

— *Toton… tlapeztia*, dis-je, haletant. Il devient tout chaud…»

De sa main libre, Tzitzi releva sa jupe et farfouillant maladroitement, elle défit son sous-vêtement. Elle dut écarter les jambes pour le dérouler entièrement et son tipili était assez près pour que je le voie clairement, même avec mes pauvres yeux. Avant, il n'y avait rien d'autre entre ses jambes qu'une sorte de pli ou de fossette bien fermée, presque invisible parce que dissimulée sous un léger friselis de poils fins. Soudain, la fente s'ouvrit d'elle-même comme…

Ayya, Frère Domingo s'est troublé et il a renversé son encrier. Voilà qu'il nous quitte. Contrarié, sans doute, par cet incident.

Je profite de cette interruption pour vous dire qu'il y a chez nous des hommes et des femmes qui ont une trace ymaxtli, poils de cette partie intime entre les jambes. Mais la plupart d'entre nous en sont totalement dépourvus, aussi bien là que sur toutes les autres parties du corps, à part une floraison luxuriante sur la tête. Les hommes eux-mêmes n'ont sur la figure qu'un léger duvet – en avoir beaucoup est considéré comme une tare. Les mères baignent quotidiennement le visage de leurs petits garçons avec de l'eau de chaux bouillante et généralement, comme ce fut le cas pour moi, ce traitement décourage à jamais l'apparition de la barbe.

Frère Domingo ne revient pas. Dois-je attendre ou continuer, mes Seigneurs ?

Très bien. Je vais donc revenir sur cette colline lointaine où j'étais étendu engourdi et émerveillé, pendant que ma sœur s'acharnait avec tant d'ardeur à profiter de mon état.

Donc, la fente de son tipili s'était ouverte d'elle-même, comme une fleur qui éclot et dont les pétales roses se détachaient sur la peau brune et sans défaut. Ces pétales luisaient comme s'ils étaient trempés de rosée. Il me semblait que cette fleur nouvellement épanouie dégageait une odeur légèrement musquée, comme celle des soucis. Pendant ce temps, environnant ma sœur, son visage, son corps et son sexe maintenant dévoilé, les bandes et les vagues de couleur inexplicables continuaient à scintiller et à vibrer.

Elle écarta mon manteau de son chemin, puis levant une jambe, elle s'assit à califourchon sur la partie inférieure de mon corps. Elle remuait de façon pressante, mais avec un tremblement dû à la nervosité et à l'inexpérience. D'une main peu sûre, elle s'empara de mon tepuli et le pointa et, de l'autre, elle essaya d'écarter encore davantage les pétales de son tipili en fleur. Je crois vous avoir déjà dit

que Tzitzi avait acquis une certaine expérience avec un fuseau de bois et elle était en train de se servir de moi de la même manière, mais elle était gênée par la membrane de son chitoli qui fermait l'intérieur. Quant à mon tepuli, il était loin d'avoir atteint sa taille définitive. (Bien que les soins de Tzitzi aient contribué à lui faire prendre rapidement les proportions de l'âge adulte, ou même plus, si j'en crois certaines femmes.) Quoi qu'il en soit, Tzitzi était toujours vierge et mon sexe était, en tout cas, plus gros que ce mince substitut de bois.

Il y eut alors un instant de frustration angoissante. Ma sœur avait les yeux fermés, elle soufflait comme un coureur en action et elle attendait désespérément que quelque chose se passe. Je serais venu à son secours si j'avais su de quoi il retournait et si mon corps n'avait pas été complètement engourdi, à l'exception de cette partie bien précise. Soudain le seuil s'ouvrit et nous poussâmes tous deux le même cri, moi, de surprise et elle, « de douleur ou de plaisir. A mon grand étonnement et d'une façon que je ne comprenais pas très bien, je me trouvai dans ma sœur, enveloppé, réchauffé et étanché par elle, puis doucement caressé quand elle se mit à balancer son corps de haut en bas et sur un rythme lent.

Je fus envahi par une impression qui se diffusa de mon tepuli chaudement enfermé et doucement caressé, à mon être tout entier. La brume de perles d'eau qui entourait ma sœur sembla s'illuminer et s'étendre jusqu'à moi. Non seulement, ma sœur avait pris possession de cette petite partie de moi-même, mais je me sentis totalement absorbé en elle, dans Tzitzitlini, dans le tintement des clochettes. Le plaisir grandit jusqu'à la limite du supportable, puis il culmina dans une explosion encore plus délicieuse, en éclatement feutré pareil à celui de la fleur de coton, quand elle se fend et laisse échapper dans le vent ses blancs duvets. Au même moment, Tzitzi expira un long gémissement sourd et, malgré mon ignorance et la demi-inconscience de mon délicieux délire, je sus y reconnaître un soulagement voluptueux.

Puis, elle se laissa aller mollement contre mon corps et ses longs cheveux soyeux envahirent mon visage. Nous restâmes ainsi un moment, tous deux haletants. Peu à peu, je pris conscience que les étranges couleurs s'estompaient et disparaissaient et que le ciel avait cessé de tournoyer. Sans relever la tête vers moi, ma sœur, appuyée contre ma poitrine, me demanda timidement et doucement : « Est-ce que tu regrettes, mon frère ?

— Regretter ! » m'exclamai-je, ce qui fit envoler de frayeur une caille qui se trouvait dans l'herbe à côté de nous.

« Alors, on pourra recommencer ? » murmura-t-elle, en ne me regardant toujours pas.

Je réfléchis un moment. « Est-il possible de recommencer ? »

demandai-je. La question n’était pas si comiquement stupide qu’elle paraissait ; elle était due à une ignorance compréhensible. Mon sexe avait glissé en dehors d’elle et il était devenu froid, humide et aussi petit qu’auparavant. J’étais excusable de penser qu’un mâle ne pouvait peut-être faire cette expérience qu’une seule fois dans sa vie.

« Pas maintenant, bien sûr, dit Tzitzi. Les ouvriers vont revenir. Un autre jour.

— *Ayyo*, tous les jours, si c’est possible ! »

Elle se mit sur les coudes et me regarda, un sourire malicieux sur les lèvres. « La prochaine fois, je n’aurai pas besoin de tricher.

— Tricher ?

— Toutes ces couleurs, cet engourdissement, ce vertige. J’ai fait quelque chose de très mal, frère. J’ai volé un champignon dans l’urne du temple et je l’ai fait cuire avec tes beignets de poisson. »

Elle avait accompli une action osée et dangereuse et qui de plus était un péché. Les petits champignons noirs s’appelaient teonanacatl, « chair des dieux », ce qui montre bien leur prix et leur rareté. On les faisait venir, à grands frais, d’une montagne sacrée perdue dans les terres des Mixteca, et seuls certains prêtres et les devins professionnels avaient le droit d’en manger dans certaines occasions, quand ils devaient faire des prédictions. Tzitzi aurait été exécutée sur place, de façon certaine, si on l’avait prise en train de chiper l’une de ces plantes sacrées.

« Surtout, ne recommence jamais, lui dis-je, mais pourquoi as-tu fait une chose pareille ?

— Parce que j’avais envie de faire ce que nous avons fait et j’avais peur que tu refuses si tu avais su clairement de quoi il s’agissait. »

Aurais-je refusé, je me le demande. Je n’avais pas résisté alors, ni jamais par la suite, et les expériences suivantes me parurent tout aussi merveilleuses, même sans le secours des couleurs et du vertige.

Oui, je me suis accouplé avec ma sœur un nombre de fois incalculable, pendant les années où je continuai à vivre à la maison – à chaque fois que nous le pouvions – pendant la pause du déjeuner à la carrière, sur les rives désertes du lac et même deux ou trois fois chez nous, quand nos parents étaient absents et que nous étions sûrs d’avoir assez de temps. Nous nous apprîmes mutuellement à être moins maladroits, mais nous étions, tous deux, bien inexpérimentés. Jamais, l’un de nous n’aurait pensé à pratiquer ces transports avec quelqu’un d’autre, aussi, nous n’avions pas grand-chose à nous apprendre l’un à l’autre. Il nous fallut longtemps pour découvrir que je pouvais me mettre dessus, et par la suite, nous inventâmes des positions diverses et variées.

Ma sœur se détacha de moi et s’étira voluptueusement. Nos deux ventres étaient mouillés par la petite traînée de sang produite par la

rupture de son chitoli et par un autre liquide, mon propre omicelt, blanc comme de l'octli, mais plus épais. Tzitzi plongea un tampon d'herbe sèche dans la petite jarre d'eau qu'elle avait apportée avec mon déjeuner et nous nettoya tous les deux, pour qu'il n'y ait pas de traces révélatrices sur nos vêtements. Ensuite, elle enroula son sous-vêtement autour d'elle, arrangea ses habits froissés, m'embrassa sur les lèvres et me dit « Merci » – ce que j'aurais dû penser à dire avant elle – enveloppa la jarre dans le linge et descendit en courant la pente herbeuse en sautillant gaiement.

Et voilà, messieurs les scribes. Voilà comment prirent fin les chemins et les jours de mon enfance.

I H S
A.I.M.C.

A Son Auguste et Impériale Majesté Catholique l'Empereur Charles Quint, Notre Roi :

A la Très Eminente Majesté de la ville de Mexico, capitale de la Nouvelle-Espagne, le jour de la Fête des Morts de l'année mil cinq cent vingt-neuf de Notre Seigneur.

En envoyant, à la demande de Votre Majesté, un nouveau chapitre de l'Histoire des Aztèques, votre serviteur nécessairement obéissant, mais toujours réticent, vous demande la permission de citer Varius Germinus alors qu'il soumettait à son empereur une vexata quaestio : « Quiconque ose parler devant toi, ô César, ne connaît pas ta grandeur ; quiconque n'ose pas parler en ta présence ignore ta bonté. »

Bien que nous risquions de vous offenser et de recevoir un refus, nous vous supplions, Sire, de nous accorder la permission d'abandonner cette pernicieuse entreprise.

Attendu que Votre Majesté vient de lire, dans la partie précédente du manuscrit remis entre vos royales mains, la confession brutale et presque allègre de l'Indien d'avoir commis l'abominable péché d'inceste – acte proscrit par tout l'univers connu, tant civilisé que sauvage, acte exécré par des peuples aussi dégénérés que les Basques, les Grecs et les Anglais, acte interdit par la maigre lex non scripta des frères barbares de l'Indien lui-même ; par conséquent, un acte que nous ne pouvons pas lui pardonner sous prétexte qu'il a été commis avant que le pécheur n'ait eu connaissance de la morale chrétienne – pour toutes ces raisons, nous espérions avec confiance que Votre Majesté serait suffisamment horrifiée pour ordonner de mettre un terme immédiat aux péroraisons de l'Indien, sinon à lui-même, en personne.

Cependant, le fidèle clerc de Votre Majesté n'a jamais désobéi à un ordre de son suzerain. Ci-joint les pages écrites depuis le dernier envoi. Nous forcerons les scribes et l'interprète à poursuivre l'odieuse tâche de couvrir de nouveaux feuillets, jusqu'à ce que Notre Très Estimé Empereur juge bon de leur faire grâce. Nous vous prions et vous supplions, Sire, après avoir terminé la lecture des nouveaux paragraphes de l'histoire de la vie de l'Aztèque, qui contient des

passages à écœurer Sodome, de bien vouloir reconsidérer l'ordre de continuer cette chronique.

Que la pure lumière de Notre Seigneur Jésus-Christ guide toujours Votre Majesté, c'est là le vœu ardent de Votre A.I.M.C., le dévoué légat missionnaire,

(*ecce signum*) Zumarraga

TERTIA PARS

A l'époque dont je viens de parler et où on me donna le surnom de Taupe, j'allais encore à l'école. Quand le soleil se couchait et que le travail de la journée était terminé, tous les garçons de plus de sept ans, habitant les villages de Xaltocán, allaient à la Maison de l'Edification de la Force, ou bien, filles et garçons mêlés fréquentaient la Maison de l'Apprentissage des Manières.

Dans la première école, les garçons s'entraînaient à de durs exercices physiques et apprenaient le jeu de balle du tlachtli et les rudiments du maniement des armes. Dans l'autre école, on donnait aux filles et aux garçons des notions de l'histoire de notre pays et des autres peuples, un enseignement un peu plus large sur la nature de nos dieux et les nombreuses fêtes qui leur étaient dédiées et l'on apprenait les arts rituels du chant, de la danse et des instruments de musique qui servaient à célébrer toutes ces cérémonies religieuses.

Ce n'est que dans ces telpochcalli, ou écoles élémentaires, que nous, gens du peuple, nous trouvions d'égal à égal avec les enfants des nobles et avec certains éléments parmi les plus brillants et les plus méritants de la classe des esclaves. Cette éducation primaire, qui mettait l'accent sur la politesse, la piété, la grâce et l'adresse, était considérée comme bien suffisante pour les jeunes gens de la classe moyenne et comme un grand honneur pour la poignée d'enfants d'esclaves qui en était jugée digne et capable.

Cependant, aucun fils d'esclave et très peu d'entre nous, garçons de la classe moyenne, – et surtout, jamais une fille, même de la noblesse – ne pouvait espérer bénéficier d'une instruction plus poussée que celle qui était donnée dans les Maisons de l'Edification de la Force. En général, les fils de nos nobles quittaient l'île pour aller dans l'une des calmecac, car il n'y avait pas ce genre d'école à Xaltocán. Le personnel enseignant de ces instituts d'instruction supérieure était formé d'un ordre spécial de prêtres et les étudiants apprenaient eux-mêmes à devenir prêtres, officiers gouvernementaux, scribes, historiens, artistes, physiciens ou à pratiquer toute autre profession. L'entrée dans un calmecac n'était pas interdite à un garçon ordinaire, mais les études et la pension étaient trop coûteuses pour les familles de la classe moyenne, à moins que l'enfant ne soit pris gratuitement, pour avoir montré de grandes dispositions à l'école élémentaire.

Je dois avouer que je ne me distinguais en aucune façon à l'Ecole de l'Apprentissage des Manières, comme à celle de l'Edification de la

Force. La première fois que j'entrai dans la classe de musique à l'école des manières, le maître des garçons me demanda de chanter quelque chose pour juger de la qualité de ma voix. Je m'exécutai et il me dit, « C'est une chose extraordinaire, mais je ne crois pas que ce soit du chant. On va essayer plutôt un instrument. »

Lorsque j'eus prouvé mon égale incapacité à tirer un son de la flûte à quatre trous, ou une quelconque harmonie des différents tambours, le maître, exaspéré, m'envoya dans une classe où l'on apprenait une danse de débutants, celle du Serpent Tonnant. Chaque danseur fait un petit bond en avant, en frappant des pieds, puis tourne complètement sur lui-même, se baisse sur un genou et, dans cette position, fait un nouveau tour, puis il fait un autre bond en avant, toujours en frappant des pieds. Quand une rangée de garçons et de filles exécute cette danse comme il faut, on entend un bruit de roulement continu et on a l'impression de voir un long serpent se tortiller le long de courbes sinueuses. C'est, du moins, ce qui doit se produire.

« C'est la première fois que je vois un Serpent Tonnant qui a une crampe ! cria la maîtresse des filles.

— Sors de la rangée, Malinqui ! » cria à son tour le maître des garçons.

A partir de ce jour, je fus pour lui Malinqui, « la Crampe » et lorsque les élèves de l'école se produisaient en public, au cours des cérémonies, sur la place de la pyramide de l'île, ma seule contribution à la musique et à la danse était de frapper avec une petite paire de bois de cerf, sur un tambour en écaille de tortue, ou de faire claquer une paire de pinces de crabe dans chaque main. Heureusement, ma sœur sauvait l'honneur de la famille, dans ces occasions, car elle dansait presque toujours en solo. Tzitzitlini aurait pu danser sans musique en faisant croire aux spectateurs mâles qu'il y en avait.

Je commençais à avoir l'impression de n'avoir aucune identité, ou au contraire des personnalités si nombreuses que je ne savais plus laquelle m'appartenait réellement. A la maison, j'étais Mixtli, le Nuage. Dans Xaltocán, on me connaissait sous le nom de Tozani, la Taupe. A la Maison de l'Apprentissage des Manières, j'étais Malinqui, la Crampe et à la Maison de l'Edification de la Force, je devins rapidement Poyautla, Perdu dans le Brouillard.

Par chance, je ne manquais pas autant de muscles que de talents musicaux, car j'avais hérité de la taille et de la vigueur de mon père. A quatorze ans, j'étais plus grand que des camarades qui avaient deux ans de plus que moi. Je pense que même une personne complètement aveugle peut faire des exercices d'élongation, de saut et de lever du poids, aussi le maître d'athlétisme ne trouva-t-il rien à redire à mon comportement, jusqu'au moment où l'on attaqua les sports d'équipe.

Si, dans le jeu du tlachtli, on avait eu l'autorisation de se servir de ses mains et de ses pieds, j'aurais peut-être été un meilleur joueur, car on bouge ses mains et ses pieds presque sans y penser, mais on a le droit de frapper la dure balle en oli seulement avec les genoux, les hanches, les épaules et la poitrine et quand j'arrivais à percevoir la balle, ce n'était qu'une masse indistincte aux contours brouillés par la vitesse. Par conséquent, bien que les joueurs fussent munis d'une protection à la tête, d'une ceinture aux hanches, de manchons en cuir épais aux genoux et aux coudes et d'un gros rembourrage de coton sur le reste du corps, j'étais constamment meurtri par la balle. Pis encore, j'étais incapable, la plupart du temps, de distinguer mes propres équipiers des joueurs adverses. Si d'aventure, j'arrivais à frapper la balle de la hanche ou du genou, j'avais de grandes chances de l'envoyer dans la mauvaise arche de pierre surbaissée, but à hauteur du genou qui, selon les règles compliquées de ce jeu, change continuellement de place sur les extrémités du terrain. Quant à mettre la balle à l'intérieur de l'un des anneaux de pierre verticaux situés en hauteur, sur la ligne médiane des deux murs latéraux – ce qui signifie la victoire immédiate, quel que soit le nombre des buts déjà marqués – c'était une chose presque impossible à réaliser, même par le joueur le plus expérimenté et même par accident ; pour l'individu Perdu dans le Brouillard que j'étais, c'aurait été un miracle.

Le maître d'athlétisme ne fut pas long à me rayer des participants. On me confia la garde de la jarre d'eau des joueurs et des épines et pipettes de roseau avec lesquelles, après chaque partie, le médecin de l'école soulageait les joueurs en vidant le sang noir des meurtrissures boursouflées.

Ensuite, il y avait les jeux guerriers et le maniement d'armes sous la houlette d'un homme balafré d'un certain âge, un cuachic, un « vieil aigle », titre donné à ceux qui ont prouvé leur vaillance au combat. Il s'appelait Extli-Quani, ou « Gourmand de Sang » et il avait bien dépassé la quarantaine. Pour ces exercices, nous n'étions pas autorisés à porter des plumes, de la peinture ou tout autre ornement d'un vrai guerrier. Toutefois, nous avions des boucliers d'enfants en bois ou en osier recouverts de cuir et nous portions des tenues réglementaires de soldat. Ces vêtements étaient fabriqués dans un coton à la trame épaisse, encore plus rêches pour avoir été trempés dans l'eau salée et ils nous couvraient du cou jusqu'aux chevilles et aux poignets. Ils nous laissaient une relative liberté de mouvement et ils étaient censés nous protéger des flèches – du moins de celles lancées à une certaine distance – mais *Ayya* ! ils étaient chauds, rugueux, imprégnés de sueur, quand on les avait portés un certain temps.

« Vous allez d'abord apprendre les cris de guerre, disait « Gourmand de Sang ». Au combat, vous serez accompagnés par les

joueurs de conque et les batteurs de tambour-tonnerre ou de tambour gémissant. Mais à cela, devront s'ajouter vos voix appelant au massacre et le bruit de vos poings et de vos armes résonnant sur vos boucliers. Je sais par expérience, mes garçons, qu'une clameur envahissante peut être une arme en soi. Elle peut ébranler un homme, délayer son sang, affaiblir ses articulations et même lui vider vessie et boyaux. Faites du bruit et vous y trouverez deux avantages : il renforce votre propre résolution tandis qu'il terrifie votre ennemi. »

Ainsi, des semaines avant de brandir même une arme factice, nous poussions le cri de l'aigle, le grognement rauque du jaguar, le long ululement de la chouette et le alalala du perroquet. Nous apprenions à caracoler d'une impatience feinte pour le combat, à menacer par de grands gestes, à intimider par des grimaces, à tambouriner à l'unisson sur nos boucliers, jusqu'à ce qu'ils soient souillés par le sang de nos mains.

D'autres nations avaient des armes différentes de nous autres Mexica et certaines de nos unités de guerriers étaient équipées d'armes particulières, de plus chaque homme pouvait choisir l'arme qui lui convenait le mieux. Au nombre de ces armes, il y avait un lance-pierres, une hache de pierre émoussée qui servait de matraque, une lourde massue dont la crosse était incrustée de morceaux d'obsidienne, une lance d'os à trois pointes barbelées aux extrémités, qui faisait des blessures atroces, ou encore une épée façonnée dans le mufle dentu du poisson-scie.

Mais les armes traditionnelles des Mexica étaient au nombre de quatre. Pour ouvrir le combat contre un ennemi, à longue distance, on se servait d'arcs et de flèches. Les enfants s'entraînaient pendant longtemps avec des flèches dont le bout était muni de balles d'oli molles, à la place de la tranchante obsidienne. Par exemple, une fois, le Maître fit mettre en rang une vingtaine d'entre nous et dit :

« Supposez que l'ennemi se tient dans ce carré de cactus nopalli. » Il montra un endroit qui, pour ma vision embrumée, ne semblait être qu'une tache de vert floue à une centaine d'enjambées de là. « Je veux que vous tiriez de toutes vos forces sur la corde de l'arc et que vous pointiez vos flèches en plein milieu de la ligne qui va du soleil à l'horizon. Prêts ? Mettez-vous en position. Visez les cactus. Allez-y. »

Il y eut un sifflement, puis un concert de grognements. Toutes les flèches étaient fichées en terre, bien groupées et à une centaine d'enjambées environ, car Gourmand de Sang avait bien précisé quels devaient être la force et l'angle de tir. Les enfants grognaient car tous avaient lamentablement frappé en dehors de la cible ; les flèches avaient atterri bien trop à gauche des cactus. Nous regardions le maître, attendant qu'il nous donne la raison de cet échec.

Il indiqua les enseignes de guerre accrochées à des pieux plantés

çà et là sur le terrain.

« A quoi servent ces drapeaux ? » demanda-t-il.

Tout le monde se regarda. Enfin, Pactli, le fils du Seigneur Héron Rouge, répondit :

« Ce sont les étendards qui doivent être portés sur le champ de bataille par les chefs d'unités. Si les soldats se dispersent pendant le combat, ces étendards leur indiquent le lieu de regroupement.

— Très bien, Pactzin, dit Gourmand de Sang. Et maintenant, celui-ci, ce long oriflamme de plume, à quoi sert-il ? »

Il y eut un nouvel échange de regards et Chimali hasarda timidement :

« C'est pour montrer notre fierté d'être des Mexica.

— La réponse est fausse, mais elle ne manque pas de noblesse, aussi je ne te fouetterai pas, lui rétorqua le Maître. Observez donc cet emblème, mes enfants, voyez comme il flotte dans le vent. »

Tous regardèrent. Ce jour-là, il n'y avait pas assez de vent pour que la bannière se redresse. Elle pendait vers le sol.

« Ça souffle vers la gauche ! s'écria un autre garçon, tout excité. On n'a pas visé dans la mauvaise direction, mais le vent a fait dévier nos flèches.

— Quand on manque sa cible, c'est qu'on a mal visé, répondit sèchement le Maître. Vous avez mal visé, le vent n'est pas une excuse. Pour ajuster correctement son tir, il faut prendre en compte la force et la direction vers laquelle Ehecatl souffle dans sa trompette. Voilà à quoi sert cette bannière de plume. Le sens où elle est placée vous montre le sens où le vent emportera vos flèches. Son angle d'élévation vous indique sa force. Et maintenant, tous en marche pour aller récupérer vos flèches. Quand vous serez là-bas, retournez-vous, mettez-vous en rang et visez dans ma direction. Le premier qui m'atteindra sera dispensé du fouet pendant dix jours, même s'il le mérite. »

Nous nous mîmes à courir plutôt qu'à marcher vers les flèches et nous les renvoyâmes allègrement sur le cuachic, mais aucune ne le toucha.

Pour les combats qui se déroulaient à une distance inférieure à la portée d'une flèche, nous avions des javelots faits d'une lame pointue en obsidienne, emmanchée sur un court bâton. Ils n'avaient pas de plumes et la précision ainsi que la force du tir dépendaient uniquement de la puissance de projection.

« N'envoyez pas votre javelot n'importe comment. Servez-vous de ce bâton de lancement. Au début, cela ne vous semblera pas pratique, mais quand vous en aurez pris l'habitude, vous comprendrez l'utilité de cet atlatl ; il prolonge le bras et double sa force. A une distance de trente enjambées, on arrive à transpercer un arbre, aussi facilement

qu'un homme. Alors, les garçons, imaginez un peu ce qui se passe quand il s'agit réellement d'un homme. »

Il y avait aussi de longues lances terminées par une grosse et lourde tête d'obsidienne, pour frapper, tailler et transpercer quand l'ennemi n'était pas encore trop près. Mais pour l'inévitable combat corps à corps, on se servait d'une épée appelée macquauitl, ce qui signifiait innocemment « bois à chasser », mais qui était en réalité l'arme la plus terrible et la plus meurtrière de tout notre équipement. Ce macquauitl était un bâton plat taillé dans un bois très dur qui avait la longueur d'un bras et la largeur d'une main et dont les deux côtés étaient incrustés d'éclats tranchants d'obsidienne. Le manche de cette épée était assez long pour qu'on puisse empoigner l'arme à deux mains et il était sculpté soigneusement pour que la prise soit parfaite. Les éclats d'obsidienne n'étaient pas simplement enfoncés dans le bois ; tant de choses dépendaient de cette épée qu'on y ajoutait de la sorcellerie. Les petits morceaux de pierre étaient solidement pris dans de la glu magique faite avec de l'oli liquide, cette résine de copal précieuse et parfumée, mélangée avec du sang frais, fourni par les prêtres du dieu de la guerre, Huitzilopochtli.

Les pointes de flèches, les lances et les tranchants d'épée en obsidienne ont un aspect menaçant, brillant comme des cristaux de quartz et aussi noir que l'au-delà de Mictlan. Quand la pierre est bien taillée, elle est aussi coupante qu'un brin d'herbe et elle peut s'enfoncer aussi profondément qu'une massue. Le seul défaut de cette pierre est sa fragilité ; elle peut se briser contre un bouclier ennemi ou sur l'épée d'un adversaire. Mais, entre les mains d'un combattant aguerri, un macquauitl incrusté d'obsidienne peut trancher net un homme aussi facilement qu'une touffe d'herbes – et dans une guerre totale, les ennemis ne sont rien d'autre que de l'herbe à faucher, comme ne cessait de le répéter Gourmand de Sang.

De même que nos flèches, nos javelots et nos lances d'entraînement étaient mouchetés avec de la gomme d'oli, nos macquauitl factices étaient également inoffensifs. La lame était faite dans un bois léger et tendre, pour que l'épée puisse se rompre avant de porter un coup trop violent. Les bords étaient entourés de touffes de duvet à la place des éclats d'obsidienne. Avant qu'un combat ne s'engage entre deux élèves, le Maître enduisait ces touffes de peinture rouge, afin que chaque coup reçu se voie aussi nettement qu'une vraie blessure dont la trace demeurait presque aussi longtemps. En l'espace d'un temps très court, je devins tout peinturluré, des pieds à la tête, et j'étais très ennuyé d'être vu en public. Ce fut alors que je demandai une audience privée à notre cuachic. C'était un vieil homme rude, dur comme de l'obsidienne et qui ne connaissait sans doute rien d'autre en dehors de la guerre, mais ce n'était pas un imbécile.

Je m'arrêtai pour faire le geste d'embrasser la terre et toujours agenouillé, je lui dis, « Maître Gourmand de Sang, vous savez bien que j'ai une mauvaise vue. Je crains que vous ne perdiez votre temps et votre peine à vouloir m'apprendre le métier de soldat. Si les marques que je porte sur le corps étaient de vraies blessures, il y a longtemps que je serais mort.

— Et alors ? » me répondit-il froidement. Il se pencha à ma hauteur. « Perdu dans le Brouillard, je vais te raconter l'histoire d'un homme que j'ai rencontré jadis au Quautemâlan, le pays du Bois Touffu. Comme tu le sais sans doute, ses habitants ont tous peur de la mort et cet homme-là fuyait la moindre ombre de danger. Il évitait les risques les plus naturels de l'existence. Il se retranchait dans une confortable sécurité. Il s'entourait de médecins, de prêtres et de sorciers. Il ne mangeait que les aliments les plus nourrissants et il absorbait avidement toutes les potions de longue vie dont il entendait parler. Personne ne prit jamais autant soin de sa vie. Il ne vivait que dans l'espoir de continuer à vivre. »

J'attendai la suite, mais il ne dit plus rien, aussi je lui demandai :

« Qu'est-il advenu de lui, Maître cuachic ?

— Il mourut.

— C'est tout ?

— Que peut-il arriver d'autre à un homme ? Je ne me rappelle même plus son nom. Personne ne se souvient plus de lui, sauf qu'il a vécu et qu'il est mort. » Après un silence, je lui dis :

« Maître, je sais bien que si je suis tué au combat, mon trépas nourrira les dieux et qu'ils me récompenseront largement dans l'autre monde et peut-être ainsi, mon nom ne sera pas oublié. Mais ne pourrais-je pas être un peu utile ici-bas avant de mourir ?

— Frappe un seul coup meurtrier au combat, mon garçon, et même si tu es tué l'instant suivant, tu auras fait quelque chose de ta vie, bien plus que tous ces hommes qui se tuent à la tâche pour survivre, jusqu'à ce que les dieux se fatiguent de leur futilité et les balaient à jamais dans l'oubli. »

Gourmand de Sang se redressa. « Regarde, Perdu dans le Brouillard, voilà mon macquauitl. Il m'a bien servi. Soupèse-le un peu. »

Je dois avouer que je ressentis une certaine émotion quand j'eus dans les mains une vraie épée, pour la première fois, à la place d'une arme-jouet en balsa et en plumes. Elle était atrocement lourde, mais son poids même semblait dire, « Je suis la force. »

« Je vois que tu la soulèves et que tu la balances d'une seule main », observa le Maître. « Il n'y a pas beaucoup de garçons de ton âge capables de faire ça. Viens par ici, maintenant. Tu vois ce gros nopalli ? Vas-y, donne-lui un grand coup. »

C'était un vieux cactus, presque aussi grand qu'un arbre. Ses lobes verts et épineux ressemblaient à des pagaies et son tronc à l'écorce brune était aussi large que ma taille. Je fis d'abord un essai en lançant le macquauitl de la main droite seulement et le tranchant d'obsidienne vint mordre le bois du cactus avec un sifflement gourmand. Puis je dégageai la lame, pris le manche à deux mains, balançai l'épée loin derrière moi et frappai de toutes mes forces. Je pensais bien que la lame allait faire une entaille plus profonde, mais je fus vraiment surpris de la voir cisailler le tronc, faisant jaillir la sève comme du sang incolore. Le nopalli alla s'écraser par terre et nous dûmes sauter rapidement de côté pour éviter la masse aux épines acérées.

« *Ayyo*, Perdu dans le Brouillard ! » s'exclama Gourmand de Sang, admiratif. « Tu manques peut-être de certaines qualités, mais tu possèdes la force d'un guerrier-né. »

Je rougis de plaisir et de fierté, mais je dus ajouter : « Bien sûr, Maître, je suis capable de frapper et de tuer, mais il faut parler de ma mauvaise vue. Si par hasard je frappais le mauvais soldat. L'un des nôtres ?

— Jamais un cuachic à la tête de guerriers novices ne te mettrait en position de faire une chose pareille. Dans une Guerre des Fleurs, il t'affecterait dans le groupe des Ligoteurs qui portent les cordes pour attacher les prisonniers ennemis qu'on ramène pour les sacrifices. Dans une vraie guerre, on t'assignerait à l'arrière-garde des Engloutisseurs qui achèvent avec des couteaux les camarades ou les ennemis qui ont été blessés au cours de la bataille.

— Engloutisseurs et Ligoteurs, murmurai-je, des tâches bien peu héroïques pour mériter une récompense dans l'au-delà.

— Tu parlais de ce monde-ci, me rappela sévèrement le maître. D'utilité et non d'héroïsme. Même le plus humble peut être utile. Je me rappelle le jour où nous pénétrâmes dans l'insolente cité de Tlatelolco pour l'annexer à Tenochtitlân : les guerriers de cette ville nous livrèrent combat dans les rues, bien sûr, mais les femmes, les enfants et les vieillards montèrent sur le toit des maisons et jetèrent sur nous de grosses pierres, des nids pleins de guêpes énervées, et même des poignées de leurs propres excréments. »

A cet endroit de mon récit, Messieurs les scribes, je ferais bien de vous dire que, parmi les différences sortes de guerres que faisaient les Mexica, la bataille pour Tlatelolco avait été un cas exceptionnel. Axayacatl, notre Orateur Vénéré, avait jugé nécessaire de soumettre cette ville orgueilleuse, de la priver de son statut indépendant et de forcer ses habitants à faire allégeance à notre grande île-capitale de Tenochtitlân. Mais, en général, nous ne faisions pas de guerres de conquêtes – du moins comme le font vos armées qui ont conquis toute la Nouvelle-Espagne pour la transformer en une abjecte colonie de

votre mère-patrie.

On pouvait vaincre et humilier une autre nation, on ne la rayait pas de la carte. On combattait pour prouver sa puissance et pour exiger un tribut des moins forts. Quand un pays se rendait et reconnaissait la suzeraineté des Mexica, il devait verser annuellement à notre Orateur Vénéré un quota de ses ressources et de ses produits naturels – or, épices, oli – et ses combattants se voyaient soumis à la conscription quand on en avait besoin pour combattre dans nos rangs.

Toutefois, ce pays gardait son nom, sa souveraineté, son propre chef, sa manière de vivre et sa religion. Nous ne lui imposions pas nos lois, ni nos coutumes, ni nos dieux. Par exemple, Huitzilopochtli, dieu de la guerre, était notre dieu. Grâce à lui, les Mexica étaient devenus un peuple à part et au-dessus des autres, aussi on ne le partageait pas et on ne voulait pas que d'autres se l'approprient. Bien au contraire, si nous découvrions, chez les peuples vaincus, de nouveaux dieux ou de nouvelles manifestations de nos propres dieux, et s'ils nous plaisaient, nos armées ramenaient des copies de leurs statues pour les installer dans nos temples.

Je dois dire aussi qu'il existait des nations desquelles il était impossible d'exiger tribut ou fidélité. Par exemple, Cuauhtexcalan, notre voisine du côté est, la Terre des Pics de l'Aigle, que nous appelions tout simplement Texcala, « les pics ». Pour une raison quelconque, les Espagnols lui ont donné le nom de Tlaxcala, ce qui est assez comique, puisque cela veut dire, tortilla.

Texcala était entourée de toutes parts de pays alliés aux Mexica ; elle vivait donc complètement repliée sur elle-même. Texcala refusa toujours énergiquement de se soumettre en quoi que ce fût, ce qui voulait dire qu'il lui était impossible d'importer de nombreuses denrées nécessaires à l'existence. Si les Texcalteca ne nous avaient pas, même en bougonnant, vendu la résine sacrée du copal qui abonde dans ses zones forestières, ils n'auraient même pas eu de sel pour mettre dans leurs aliments.

Quoi qu'il en soit, notre Uey tlatoani restreignit sévèrement notre commerce avec les Texcalteca – toujours dans l'espoir de les réduire à la soumission – et ce peuple obstiné souffrait de continuelles et humiliantes privations. Il lui fallut économiser sa maigre production de coton et même les nobles durent porter des manteaux tissés avec une très faible proportion de coton mélangé à du chanvre grossier ou à de la fibre de maguey, vêtements seulement portés par les esclaves et les enfants, à Tenochtitlân. Ainsi vous comprenez bien la haine profonde et tenace de Texcala à notre égard et vous savez également quelles en furent les lourdes conséquences pour nous, pour les Texcalteca et pour tout ce qui s'appelle maintenant la Nouvelle-Espagne.

« En ce moment même, me disait ce jour-là Maître Gourmand de Sang, nos armées sont engagées dans une désastreuse expédition contre une nation récalcitrante de l'ouest. Le tlatoani a essayé d'envahir Michoacân, le « lieu des pêcheurs », mais il a été honteusement repoussé. Axayacatl escomptait une victoire facile, car ces Purépecha n'ont jamais été armés que de lames de cuivre et pourtant ils ont complètement défait nos armées.

— Mais comment est-ce possible, Maître ? demandai-je. Une race si peu guerrière, équipée d'armes de cuivre mou ? Comment peut-elle nous résister, à nous les invincibles Mexica ? »

Le vieux soldat haussa les épaules. « Les Purépecha ne sont peut-être pas des guerriers, mais ils savent assez bien se battre pour défendre leur patrie de lacs, de rivières et de prairies bien arrosées. On dit aussi qu'ils auraient découvert un métal magique qu'ils mélangent au cuivre fondu, et que les lames forgées dans cet alliage sont si dures que nos armes d'obsidienne viennent se froisser contre elles comme du papier.

— Des pêcheurs et des fermiers, murmurai-je, vaincre les soldats professionnels d'Axayacatl…

— Oh, on essayera encore, tu peux en être sûr, dit Gourmand de Sang. Cette fois-là Axayacatl voulait seulement s'approprier leurs eaux poissonneuses et leurs vallées fertiles, mais maintenant il va vouloir leur ravir le secret de ce métal magique. Il les mettra au défi à nouveau et, quand cela se produira, ses armées réquisitionneront tous les hommes en état de marcher. »

Le maître se tut un instant, puis il ajouta d'un ton ferme : « Même les vieux cuachic perclus, comme moi, même ceux qui ne peuvent servir que comme Engloutisseurs et comme Ligoteurs, même les infirmes et ceux qui sont dans le brouillard. On aura tous intérêt à être prêts, entraînés et endurcis, mon garçon. »

Mais Axayacatl mourut avant de pouvoir lancer une autre expédition contre Michoacân, qui fait partie de ce que vous appelez la Nouvelle-Galicie. Sous les Uey tlatoani qui suivirent, les Mexica et les Purépecha s'arrangèrent pour vivre dans une sorte de respect armé mutuel. Du reste, je n'ai pas besoin de vous rappeler, mes révérends, que votre commandant le plus sanguinaire, Beltram de Guzman, est encore en ce moment en train d'essayer de réduire les bandes enragées de Purépecha autour du lac Chapala et dans d'autres coins éloignés de la Nouvelle-Galicie qui refuse toujours de se soumettre à votre roi Charles et à votre Seigneur Dieu.

J'ai décrit nos expéditions punitives telles qu'elles étaient. Je suis sûr que même votre sanguinaire Guzman comprend ce type de guerre, bien que je ne pense pas qu'il puisse concevoir un conflit où le pays vaincu a le droit de survivre et d'être indépendant, comme c'était le

cas chez nous la plupart du temps. Maintenant je vais vous parler de nos Guerres des Fleurs, parce que c'est une chose que vous, hommes blancs, ne pouvez pas comprendre. Je vous ai entendu demander : « Comment peut-il y avoir tant de guerres inutiles et sans raisons entre deux pays amis ? Des guerres qu'aucun des deux partis n'essaye de gagner ? »

Je vais faire de mon mieux pour vous l'expliquer.

Toutes les guerres étaient agréables à nos dieux, naturellement. Un guerrier mourant répand son sang, offrande la plus précieuse qu'un humain peut faire. Dans les guerres punitives, on recherche la victoire décisive et les deux parties combattent pour leur vie. Comme le disait mon vieux maître, les ennemis ne sont que de l'herbe à faucher. Les prisonniers ramenés pour les cérémonies sacrificielles étaient assez peu nombreux. Mais qu'un guerrier meure sur le champ de bataille ou sur l'autel du sacrifice, il avait droit à la Mort Fleurie qui l'honorait et qui satisfaisait les dieux. Le seul problème – si l'on prend le point de vue des dieux – était que les guerres punitives n'étaient pas assez fréquentes. Alors qu'elles procuraient aux dieux leur sang nourricier et qu'elles permettaient à de nombreux soldats de devenir leurs serviteurs dans un autre monde, ces guerres n'étaient que passagères. Les dieux auraient pu avoir à attendre, jeûner et ne pas boire pendant des années. Ils n'étaient pas contents et au cours de l'année Un Lapin, ils nous le firent savoir.

Cela s'était passé environ douze ans avant ma naissance, mais mon père en avait conservé un très vif souvenir et il en parlait souvent avec force hochements de tête attristés. Cette année-là, les dieux envoyèrent sur le plateau l'hiver le plus rude qu'on ait jamais connu. Outre le froid mordant et le vent glacial qui tua de nombreux enfants, des vieillards en mauvaise santé, des animaux domestiques et même des animaux sauvages, pendant six jours la neige tomba, détruisant toutes les récoltes de l'hiver. La nuit, on voyait dans les cieux de mystérieuses lumières : des bandes ondulantes et verticales de lumières de couleurs froides que mon père décrivait comme étant : « Les dieux parcourant les cieux d'un pas menaçant et ne laissant voir d'eux-mêmes que leurs manteaux tissés de plumes de héron blanches, vertes et bleues. »

Et ce n'était que le commencement. Le printemps mit fin au froid et apporta en même temps une chaleur accablante. Puis vint la saison des pluies, mais il ne plut pas. La sécheresse dévasta les récoltes et tua les animaux aussi sûrement que l'avait fait la neige. Ce ne fut pas tout. Les années suivantes furent également fatales dans l'alternance du froid, du chaud et du manque d'eau. Avec le froid, les lacs gelèrent, avec la chaleur, ils s'asséchèrent. Ils devinrent si tièdes et si salés que le poisson mourut, se mit à flotter ventre en l'air et à empuantir

l'atmosphère.

Ce fut ainsi pendant cinq ou six années ; dans ma jeunesse, les vieilles gens les appelaient toujours les Temps Difficiles. *Yya, Ayya,* cela avait dû être une époque terrible, en effet, car les gens du peuple, les macehualli fiers et honnêtes en étaient réduits à se vendre comme esclaves. Voyez-vous, d'autres pays, par-delà le plateau, dans les hautes terres du Sud et sur les Terres Chaudes de la côte, n'avaient pas été ravagés par cette catastrophe climatique et ils nous offraient d'acheter une part de leurs moissons abondantes, mais pas par générosité, car ils savaient que nous n'avions rien à leur proposer en échange, excepté nous-mêmes. Ces autres peuples, surtout ceux qui étaient nos inférieurs et nos ennemis, étaient trop contents d'acheter comme esclaves les « orgueilleux Mexica » et de les rabaisser encore davantage en leur proposant des prix dérisoires.

Le prix habituel était de cinq cents épis de maïs pour un mâle en âge de travailler et de quatre cents pour une femme en âge de procréer. Quand une famille avait un enfant à vendre, fille ou garçon, elle le donnait pour que le reste de la famille puisse manger. S'il n'y avait que des bébés dans la famille, c'est le père qui se vendait lui-même. Mais combien de temps une maisonnée peut-elle vivre sur quatre ou cinq cents épis de maïs ? Que restait-il à vendre quand on les avait mangés ? Même si les Temps Heureux revenaient tout à coup, comment une famille pouvait-elle subsister sans le travail d'un père ? De toute façon, les Temps Heureux n'arrivaient pas…

Cela se passait sous le règne de Motecuzoma Ier et pour essayer de soulager la misère de son peuple, il puisa dans son trésor personnel et dans celui de la nation et vida tous les entrepôts et les greniers de la capitale. Quand il n'y eut plus rien, que tout se fut envolé, sauf les Temps Difficiles, toujours menaçants, Motecuzoma et son Femme-Serpent convoquèrent le Conseil des Anciens et demandèrent même des avis à des devins et à des prophètes. Je ne pourrais pas l'assurer, mais voici comment il paraît que la réunion se déroula. Un vieux sorcier chenu qui avait passé des mois à étudier les ossements qu'on avait jetés et à consulter les livres sacrés, déclara d'un ton solennel :

« Seigneur Orateur, les dieux nous ont affamés pour nous faire comprendre qu'ils sont, eux aussi, affamés. Il n'y a pas eu de guerre depuis notre dernière incursion en pays Texcala, en l'année Neuf Maison. Depuis ce temps, nous n'avons fait aux dieux que de rares offrandes. Quelques prisonniers gardés en réserve, des hors-la-loi occasionnels, et de temps à autre, un adolescent ou une jeune fille. Les dieux réclament très clairement leur nourriture.

— Une autre guerre, dit Motecuzoma, songeur. Nos guerriers, même les plus résistants, sont trop affaiblis pour marcher contre l'ennemi, sans parler de le battre…

— C’est bien vrai, mais il y a un autre moyen d’organiser un sacrifice en masse.

— Massacrer le peuple avant qu’il ne meure de faim, ironisa Motecuzoma. Les gens sont si hâves et si desséchés qu’on ne recueillerait même pas un verre de sang dans le pays tout entier.

— Vous avez raison, Seigneur Orateur. De plus, ce serait un geste si mesquin que les dieux ne l’accepteraient probablement pas. Non, Seigneur, ce qu’il faut, c’est une guerre, mais une guerre différente… »

Voilà ce qui fut à l’origine, paraît-il, des Guerres Fleuries et voici comment la première fut organisée.

Les puissances les plus importantes et les plus centrales de la vallée formaient une Triple Alliance : nous, les Mexica, avec notre capitale sur l’île de Tenochtitlân ; les Acolhua dont la capitale était Texcoco, sur la rive est du lac et les Tecpaneca qui avaient la leur à Tlacopan, sur la rive ouest. Il y avait trois pays de moindre importance au sud-est : les Texcalteca, dont j’ai déjà parlé avec leur capitale : Texcala ; les Huexotin avec leur capitale à Huejotzingo et enfin les Tya-Nuii ou comme nous les nommons, les Mixteca, qui furent jadis puissants et dont le territoire s’était rétréci au point de n’être guère plus étendu que leur capitale de Cholula. Le premier était notre ennemi et les deux autres nous payaient un tribut depuis longtemps et, que cela leur plût ou non, ils étaient des alliés occasionnels. Ces trois pays, comme les trois pays de l’Alliance, avaient été ruinés par les Temps Difficiles. Après avoir conféré avec son Conseil, Motecuzoma réunit les chefs de Texcoco et de Tlacopan. Ils rédigèrent tous trois une proposition qu’ils envoyèrent aux chefs des trois autres villes. Voici à peu près ce qu’elle disait :

« Faisons tous la guerre, afin de pouvoir tous survivre. Nos peuples sont différents, mais ils pâtissent des mêmes Temps Difficiles. Les sages ont dit qu’il n’y avait qu’un seul moyen de nous sauver : apaiser et assouvir les dieux avec des sacrifices humains. C’est pourquoi nous proposons que nos trois armées rencontrent les trois vôtres, en terrain neutre, sur la plaine d’Acatzingo qui est suffisamment éloignée de nos trois pays, vers le sud-est. Nous ne nous battrons ni pour un territoire, ni pour un gouvernement, ni pour le massacre, ni pour le pillage, mais uniquement dans le but de capturer des prisonniers pour la Mort Fleurie. Quand les participants auront pris un nombre suffisant de soldats pour les sacrifier à leurs dieux, ils le feront savoir aux commandements et on mettra fin au combat. »

Cette proposition que vous jugez inimaginable, vous les Espagnols, fut agréée par toutes les parties en présence – y compris les guerriers que vous avez qualifiés de « stupides suicidaires », parce qu’ils ne se battaient pour aucun but apparent, si ce n’est leur propre fin immédiate, presque assurée. Mais, dites-moi, est-il un seul de vos

soldats de métier qui préférerait le train-train de la vie de garnison au feu de la bataille ? De plus, nos guerriers avaient l'avantage de savoir que s'ils périssaient au combat, ils s'attireraient la reconnaissance unanime pour avoir contenté les dieux, tout en méritant ce cadeau divin d'un autre monde paradisiaque. Dans ces Temps Difficiles, alors que tant de gens succombaient, sans gloire, aux privations, on avait encore plus de raisons de préférer mourir par l'épée ou par le couteau du sacrifice.

C'est ainsi que fut organisée la première bataille qui se déroula comme prévu, bien que la plaine d'Acatzingo se trouvât loin de tout et que les six armées dussent se reposer de leur longue marche pendant deux ou trois jours, avant que fût donné le signal de commencer les hostilités. Contrairement à ce qu'on avait auguré, nombre de soldats périrent, par inadvertance, par hasard ou par accident, ou encore parce qu'ils se battaient avec trop d'ardeur. Il n'est pas facile, pour un guerrier habitué à tuer, de se retenir de tuer. Mais presque tous suivirent les consignes et frappèrent avec le plat de leur macquauitl et non avec le tranchant d'obsidienne. Les soldats assommés ne furent pas achevés par les Engloutisseurs, mais rapidement ficelés par les Ligoteurs. Au bout de deux jours, les prêtres déclarèrent qu'il y avait assez de prisonniers pour satisfaire les dieux. L'un après l'autre, les chefs firent déployer les signaux convenus, les régiments qui combattaient encore dans la plaine se replièrent, les six armées se reformèrent, épuisées, et se remirent en marche, emmenant leurs prisonniers encore plus épuisés.

Cette première Guerre des Fleurs eut lieu au milieu de l'été, c'est-à-dire au milieu de la saison des pluies, mais dans ces Temps difficiles, ce ne fut en réalité qu'une interminable période chaude et sèche. Les chefs des six nations étaient également convenus qu'ils sacrifieraient tous les prisonniers le même jour. On en a oublié le chiffre exact, mais je crois bien que des milliers d'hommes furent immolés, ce jour-là, à Tenochtitlân, à Tlacopan, à Texcala, à Cholula et à Huejotzingo. Vous allez dire que c'était une coïncidence, mes révérends, puisque le Seigneur Dieu n'était pas encore dans le coup, mais ce jour-là les nuages crevèrent enfin et la pluie se mit à déferler sur le plateau tout entier, mettant fin ainsi aux Temps Difficiles.

Ce jour-là aussi, dans ces six villes, beaucoup de monde eut enfin le ventre plein, pour la première fois depuis cinq ans, après s'être repus des restes des xochimiqui sacrifiés. Les dieux se contentaient des cœurs arrachés et empilés sur les autels ; ils n'avaient que faire des dépouilles des victimes, mais ce n'était pas le cas du peuple rassemblé là. Au fur et à mesure que le corps d'un xochimiqui dévalait les marches raides des temples pyramides, des bouchers en découpaient les parties comestibles et les distribuaient aux personnes qui s'étaient

massées sur les places.

On brisait les crânes pour en retirer le cerveau, on coupait bras et jambes en petits morceaux, on faisait des tranches avec les parties génitales et les postérieurs, on enlevait les foies et les reins. Ces rations n'étaient pas simplement jetées en pâture à une populace d'esclaves, elles étaient soigneusement partagées et la foule attendait avec une patience remarquable. Pour des raisons évidentes, les cerveaux étaient attribués aux prêtres et aux sages, les muscles des bras et des jambes aux guerriers, les parties génitales aux jeunes mariés, les postérieurs et les entrailles de moindre importance étaient donnés aux femmes enceintes, aux nourrices et aux familles nombreuses. Les restes des têtes, des mains, des pieds et des torses où il y avait plus d'os que de chair, furent mis de côté pour fertiliser les cultures.

Ce festin de chair fraîche avait-il ou non été prévu par les organisateurs de la Guerre Fleurie ? Je n'en sais rien. Depuis longtemps, les habitants de ces régions avaient mangé le dernier gibier, le dernier oiseau domestique et le dernier chien comestible. Ils s'étaient nourris de lézards, d'insectes et de cactus, mais ils n'avaient jamais encore mangé leurs parents ou leurs voisins qui avaient succombé aux Temps Difficiles. C'était peut-être une énorme perte de potentiel nutritif, mais dans tous les pays les affamés avaient toujours enterré ou brûlé, selon la coutume, leurs congénères morts de faim. Mais cette fois, grâce à la Guerre des Fleurs, ils avaient à leur disposition une quantité de cadavres d'ennemis qui ne leur étaient pas apparentés, même si ce n'étaient que des ennemis par définition, et il n'y avait donc pas d'empêchement à s'en repaître.

Au lendemain des guerres suivantes, on n'assista plus jamais à un tel phénomène. Etant donné qu'il n'y eut plus jamais, par la suite, une faim aussi générale et dévorante à assouvir, les prêtres instituèrent des règles et des rites pour la consommation de la chair des victimes. Les guerriers victorieux n'avaient droit qu'à deux morceaux des muscles de leurs ennemis qu'ils se partageaient en grande cérémonie. La plus grande partie de la chair était, répartie entre les plus déshérités – des esclaves, en général – ou servait à nourrir les animaux dans les villes où il y avait une ménagerie publique, comme à Tenochtitlân.

Quand elle est correctement préparée, assaisonnée et grillée, la chair humaine, comme celle de presque tous les animaux, a un goût très agréable, et c'est un mets très nutritif quand il n'y a pas d'autre viande à manger. Cependant, tout comme il est prouvé que les mariages entre proches parents chez les nobles de notre pays n'ont pas produit de descendance supérieure, bien au contraire, je pense qu'on pourrait démontrer que les humains qui se nourriraient d'autres humains dégénéreraient de la même façon. Si le sang d'une lignée est

amélioré par des unions extra-familiales, le sang de l'homme se fortifie en absorbant la chair des autres animaux. Aussi, après les Temps Difficiles, l'usage de manger les xochimiqui immolés ne devint qu'une pratique religieuse de plus, sans grande importance, sauf chez les plus misérables.

Coïncidence ou pas, cette première Guerre des Fleurs fut un tel succès, que nos six pays continuèrent à se rencontrer de temps en temps pour se préserver contre le mécontentement éventuel des dieux et du retour des Temps Difficiles. Je dois dire que les Mexica n'eurent plus souvent besoin de recourir à ce stratagème, car Motecuzoma et les tlatoani qui lui succédèrent ne laissèrent plus se passer beaucoup d'années entre les vraies guerres. Il s'écoulait peu de jours où nous n'avions pas une armée en guerre pour étendre le nombre de nos tributaires. Mais les Acolhua et les Tecpaneca qui avaient peu d'ambition, dépendaient des Guerres Fleuries pour pourvoir leurs dieux de Morts Fleuris. Comme Technotitlân en avait été l'instigatrice, elle continua volontiers à y participer : la Triple Alliance contre les Texcalteca, les Mixtéca et les Huexotin.

Quant aux guerriers, peu leur importait. Guerre punitive ou Guerre Fleurie, un soldat a autant de chances de mourir et autant de possibilités d'être considéré comme un héros et de recevoir l'un des trois ordres de la chevalerie, qu'il ait laissé, sur un quelconque champ de bataille, un nombre respectable d'adversaires morts, ou qu'il ait ramené de la plaine d'Acatzingo une bonne quantité d'ennemis vivants.

« Sache bien ceci, Perdu dans le Brouillard, me dit Maître Gourmand de Sang, en ce jour dont j'ai déjà parlé. Que ce soit dans une vraie guerre ou dans une Guerre des Fleurs, un guerrier ne doit jamais penser qu'il sera au nombre des tués ou des prisonniers. Il doit espérer survivre à la guerre et revenir en héros. Oh ! je ne te raconterai pas d'histoires, mon garçon, il se peut aussi qu'il meure au moment même où il est tout rempli d'espoir, mais s'il va au combat sans attendre la victoire pour les siens et la gloire pour lui-même, alors il peut être sûr de périr. »

Pour ne pas paraître pusillanime, je tâchai de le convaincre que je n'avais pas peur de la mort, sans pour cela la désirer. Je n'étais destiné qu'à être un Ligoteur ou un Engloutisseur, quelle que soit la guerre. Je lui fis remarquer que ce travail aurait aussi bien pu être dévolu à des femmes. Ne serais-je pas plus utile à la nation mexica, à l'humanité en général, si on me permettait d'exercer mes autres talents ?

« Quels autres talents ? » grommela Gourmand de Sang.

Je réfléchis un moment, puis suggérai que si, par exemple, je réussissais à apprendre l'écriture pictographique, je pourrais suivre l'armée comme historien. Je m'installerais un peu à l'écart, en haut

d'une colline et je décrirais la stratégie, la tactique et le déroulement de la bataille pour l'instruction des futurs commandants.

Le vieux soldat me jeta un regard exaspéré. « D'abord, tu me dis que tu ne vois pas assez bien pour combattre avec un adversaire et maintenant, tu prétends que tu es capable de démêler les actions confuses de deux armées en présence. Si tu cherches à te défiler du maniement des armes, tu perds ton temps. Je ne pourrais pas t'en dispenser, même si je le voulais. J'ai un devoir à accomplir en ce qui te concerne. »

— Un devoir ? dis-je, sidéré. Quel devoir, Maître ? »

Il fronça les sourcils avec un air ennuyé, comme s'il avait dit un mot de trop, puis il grogna : « Un devoir que je me suis imposé à moi-même. Je crois sincèrement que chaque homme doit faire l'expérience de la guerre ou au moins d'une bataille. S'il s'en tire, il savourera bien plus profondément le reste de sa vie. Et maintenant, ça suffit. Sois sur le terrain demain, comme d'habitude, à la tombée de la nuit. »

Je m'en allai et pendant les jours et les mois qui suivirent je continuai à participer aux leçons et aux exercices militaires. Je ne savais pas ce que l'avenir me réservait, mais j'étais sûr d'une chose : si j'étais voué à quelque tâche désagréable, il n'y avait que deux moyens de m'y soustraire. Soit m'en montrer incapable, soit apporter la preuve que je pouvais faire mieux. Les bons scribes n'étaient pas fauchés comme de l'herbe par les lames d'obsidienne. Aussi, tandis que je continuais à fréquenter sans me plaindre, à la fois la Maison de l'Edification de la Force et celle de l'Apprentissage des Manières, je travaillais tout seul, avec une ferveur accrue, à essayer de découvrir les secrets de l'art de la connaissance des mots.

***

Si la coutume était encore en vigueur, Excellence, je ferais le geste d'embrasser la terre. Au lieu de cela, je vais simplement redresser ma vieille carcasse pour saluer votre arrivée, comme le font les Frères.

C'est un honneur que Votre Excellence soit revenue parmi nous et je suis heureux de savoir qu'elle a pris connaissance des dernières pages de mon histoire. Votre Excellence pose des questions insidieuses concernant certains événements et je vous avoue que ces questions me font baisser les yeux d'embarras et même de honte.

Oui, Excellence, ma sœur et moi avons continué à prendre du plaisir l'un avec l'autre pendant ces années d'adolescence dont je viens de parler. Oui, Excellence, nous savions que nous commettions un péché.

Tzitzitlini le savait certainement depuis le début, mais moi, j'étais plus jeune et ce n'est que petit à petit que je compris que nous

agissions mal. Au cours de ma vie je me suis rendu compte que nos femmes étaient bien plus savantes et bien plus précoces que nous pour tout ce qui touche aux mystères du sexe. Je pense qu'il en est de même pour les femmes de toutes les races, y compris la vôtre, car il semble que depuis leurs plus tendres années, elles se plaisent à chuchoter entre elles, à échanger les secrets qu'elles apprennent sur leur corps et sur le corps des hommes et à bavarder avec des veuves et des vieilles commères qui, peut-être parce qu'elles se sont asséchées depuis longtemps, prennent un malin plaisir à initier les jeunes filles au jeu des artifices, des ruses et des pièges.

Je regrette de ne pas être encore assez instruit dans ma nouvelle religion pour connaître toutes les règles et toutes les restrictions sur ce sujet, mais je crois bien qu'elle rejette toute manifestation de la sexualité, à part un accouplement occasionnel entre une femme et un mari chrétiens dans le but de procréer un enfant chrétien. Nous aussi, les païens, nous observions quelques lois et un grand nombre de traditions à propos du comportement sexuel.

Il fallait qu'une fille reste vierge jusqu'à son mariage et on ne l'encourageait pas à se marier jeune car notre religion pensait qu'au-delà d'un certain nombre d'enfants par génération, nos ressources et notre espace vital se trouveraient en diminution. Une jeune fille pouvait également choisir de ne pas se marier et de rejoindre l'auinimi où les femmes exerçaient une activité légitime sinon recommandée au service des guerriers. Si une fille ne pouvait pas se marier, à cause de sa laideur ou de quelque autre défaut, elle avait la ressource de se vendre comme maatitl et de partir sur les mauvais chemins. Il y avait aussi des filles qui préservaient leur virginité afin d'avoir l'honneur d'être sacrifiées au cours d'une cérémonie où il fallait une vierge et d'autres, pour pouvoir, comme vos nonnes, servir toute leur vie d'assistantes aux prêtres des temples ; mais il y avait des doutes sur la nature de cette assistance et la réalité de leur virginité.

Pour les hommes, la chasteté avant le mariage n'était pas exigée. Ils avaient toujours à leur disposition des maatitl consentantes et des femmes esclaves, consentantes ou non. De plus il est bien difficile de faire la preuve de la non-virginité d'un homme et de celle d'une femme aussi, quand elle a pris le temps de faire ses préparatifs avant la nuit de noces. On connaissait des vieilles qui élevaient des pigeons qu'elles nourrissaient avec les graines rouges d'une certaine fleur et qui vendaient leurs œufs aux soi-disant vierges. Un œuf de pigeon est assez petit pour être introduit à l'intérieur d'une femme, ni vu ni connu et la coquille en est si fragile que dans son émotion, le jeune marié la brise sans s'en rendre compte et le jaune de cet œuf a la même couleur que le sang. Ces commères vendent aussi une pommade astringente qui resserre l'orifice le plus relâché et le plus béant au

point qu'il redevient aussi étroit que celui d'une adolescente…

Puisque vous me l'ordonnez, j'essayerai désormais de m'abstenir de donner tant de détails.

Pour trois raisons, le viol n'était pas très fréquent chez nous. Premièrement, il était presque impossible d'en commettre un sans se faire prendre, car nos communautés étaient si réduites que tout le monde se connaissait et qu'un étranger était immédiatement repéré. Ensuite, parce que c'était un crime bien inutile étant donné qu'il y avait plein de maatitl et de femmes esclaves pour satisfaire les désirs pressants des hommes et surtout parce que le viol était puni de mort, ainsi que l'adultère et le cuilonyotl, acte de chair entre deux nommes et le patlachuia, acte de chair entre deux femmes. Mais ces deux derniers délits, sans doute assez fréquents, étaient rarement découverts, sauf si les partenaires étaient pris sur le fait. De telles fautes, tout comme la perte de la virginité, sont bien difficiles à prouver.

Il est bien évident que je ne parle pour le moment que des pratiques condamnées par les Mexica. A part les libertés et les débordements sexuels autorisés pendant les cérémonies de la fécondité, les Mexica étaient plutôt des gens austères comparés à d'autres peuples. Lorsque j'allai pour la première fois au pays des Maya, loin d'ici vers le sud, je fus choqué par certains de leurs temples dont les gouttières avaient la forme du tepuli de l'homme. Pendant toute la saison des pluies, elles ne cessaient d'uriner.

Les Huaxteca qui vivent dans le nord-est, sur les bords de la mer orientale, sont particulièrement grossiers en matière de sexe. J'ai vu sur leurs temples des frises sculptées représentant toutes les positions que peuvent prendre un homme et une femme. Chez eux, un homme pourvu d'un tepuli plus grand que la moyenne, se promène sans pagne devant tout le monde. Cette attitude de vantardise avait donné aux Huaxteca une réputation de virilité exceptionnelle qui n'était peut-être pas méritée. Cependant quand il y avait des ventes de prisonniers Huaxteca sur le marché aux esclaves, il m'est arrivé de voir des nobles de chez nous, voilés et se tenant à l'écart, faire des signes à leurs serviteurs pour qu'ils poussent les enchères sur tel ou tel d'entre eux.

Les Purépecha du Michoacân, à l'ouest, sont très libres et très indulgents dans ce domaine. Non seulement ils ne punissent pas l'acte sexuel entre deux hommes, mais ils le pardonnent et l'acceptent. Cela transparaît même dans leur écriture. Vous savez peut-être que le symbole du tipili de la femme est une coquille d'escargot. Eh bien, pour écrire l'acte de chair entre deux hommes, les Purépecha n'ont pas honte de dessiner un homme nu avec une coquille d'escargot sur ses organes génitaux.

Quant à cet acte entre ma sœur et moi – inceste, dites-vous ? – je

crois qu'il est proscrit dans le monde entier. Oui, nous aurions risqué la mort si on nous avait surpris. La loi prévoyait des formes de supplices particulièrement atroces en cas de copulation entre frère et sœur, père et fille, mère et fils, oncle et nièce, etc. Mais ces pratiques étaient seulement interdites aux mace-hualli, qui constituaient la plus grande partie de la population. En effet, comme je l'ai signalé tout à l'heure, certaines familles nobles s'efforçaient de conserver ce qu'elles appelaient la pureté de leur lignée en ne se mariant qu'entre proches parents, bien que les résultats sur les générations postérieures n'aient jamais été très probants. Quant aux esclaves, ni la loi, ni les traditions, ni personne en général ne se préoccupait beaucoup de ce qui se passait chez eux, viol, inceste, adultère ou autres choses du même genre.

Vous avez également demandé comment ma sœur et moi étions parvenus à cacher si longtemps notre forfait. C'est que ma mère nous ayant si sévèrement punis pour des fautes bien moins graves, nous avions appris à dissimuler. Par la suite, il m'arriva de quitter Xaltocán pendant de longs mois ; je me languissais alors de Tzitzi et elle se languissait de moi. Mais à chaque fois que je revenais à la maison, je ne lui donnais qu'un petit baiser fraternel sur la joue et nous nous écartions l'un de l'autre pour cacher notre émoi, pendant que je racontais aux parents et aux amis avides de nouvelles tout ce que j'avais fait pendant ce temps. Il se passait parfois plusieurs jours avant que nous puissions trouver une occasion d'être seuls tous les deux, sans risquer d'être surpris. Mais alors, quels débordements de caresses, quelle hâte à s'étreindre – comme si nous étions sur un volcan en train de se réveiller – et ensuite, des câlineries moins précipitées, des explosions plus tendres et plus subtiles…

Mais ces absences survinrent plus tard. Auparavant, nous ne fûmes jamais pris sur le fait. Nous aurions encouru bien des malheurs si, comme vous autres Chrétiens, nous avions conçu un enfant à chaque fois. Cette éventualité ne m'était jamais venue à l'esprit : comment un adolescent pourrait-il imaginer devenir père ? Mais Tzitzi qui était une femme, était plus au fait de ces choses et elle avait pris ses précautions. Les vieilles dont j'ai déjà parlé vendaient secrètement aux jeunes filles célibataires – comme les apothicaires le vendaient ouvertement aux couples mariés qui ne voulaient pas faire un enfant à chaque fois qu'ils couchaient ensemble – une poudre tirée du tlatlaohuéhuetl, un tubercule qui ressemble à la patate douce, mais cent fois plus gros ; ce qu'en espagnol, vous appelez le barbasco ou bouillon-blanc. Toute femme qui prend quotidiennement une dose de cette poudre ne court aucun risque de concevoir un enfant non désiré.

Excusez-moi, Excellence, je ne pensais pas avoir dit une chose sacrilège. Je vous en prie, asseyez-vous.

Cependant, je dois dire que, personnellement, je courus de grands risques, même quand j'étais loin de Tzitzi. Pendant nos classes militaires du soir dans la Maison de l'Edification de la Force, on envoyait régulièrement des pelotons de six à huit garçons se poster à côté de bouquets d'arbres dans des champs éloignés, pour faire semblant de « monter la garde en cas d'une attaque éventuelle contre l'école ». C'était une vraie corvée, aussi nous tâchions de l'alléger en jouant au patolli avec des haricots sauteurs.

C'est alors que l'un d'entre nous, je ne sais plus qui, découvrit les pratiques solitaires. Il n'eut pas honte de sa trouvaille et comme ce n'était pas un égoïste, il nous en fit part aussitôt. A partir de ce jour, les garçons n'emportèrent plus jamais de haricots avec eux pour aller monter la garde. Ils avaient une distraction toute trouvée, car c'est bien ce dont il s'agissait : un jeu. On faisait des compétitions et des paris sur la quantité d'omicetl que nous étions capables d'éjaculer, le nombre de fois successives que nous pouvions recommencer et le temps qu'il nous fallait entre chacune. C'était la même chose que lorsque nous étions petits et que nous nous amusions à celui qui cracherait ou qui pisserait le plus loin et le plus copieusement. Mais, dans ce type nouveau de compétition, je ne me sentais pas à mon aise.

J'arrivais souvent dans ces jeux peu de temps après être sorti des bras de Tzitzitlini et vous comprendrez sans peine que ma réserve d'omicetl fût passablement tarie, sans parler de mes capacités d'érection. Par conséquent mes éjaculations étaient peu nombreuses et ce n'étaient que de maigres gouttes comparé à ce que faisaient les autres et parfois je n'arrivais même pas à redresser mon tepuli. Au début, mes camarades se moquèrent de moi, puis ils me prirent en pitié. Certains, parmi les plus compatissants, me conseillèrent des remèdes : manger de la viande crue, aller transpirer longtemps dans le bain de vapeur et autres choses de cet ordre. Chimali et Tlatli, mes deux meilleurs amis, avaient découvert qu'ils parvenaient à des sensations encore plus excitantes en se manipulant l'un l'autre. Aussi, ils nous donnèrent l'idée.

Horreur ? Obscénité ? Mes histoires vous écorchent les oreilles ? Je suis désolé d'avoir chagriné Votre Excellence ; ce n'est pas par simple lubricité que je vous les raconte, mais à cause des graves conséquences qu'elles eurent par la suite. Voulez-vous bien prendre la peine de m'écouter jusqu'au bout ?

Parmi les garçons plus âgés, certains conçurent l'idée d'aller mettre leurs tepuli dans l'endroit qui leur convenait le mieux. Quelques-uns d'entre eux, y compris Pactli, le fils du gouverneur, partirent en reconnaissance dans le village le plus proche de l'école. Ils y trouvèrent une esclave de vingt ou trente ans qu'ils jugèrent apte pour le service. Son nom lui allait assez bien ; elle s'appelait Teteo-

Temacaliz, c'est-à-dire Don des Dieux. Elle fut du moins un don pour les gardes du poste qu'elle venait voir presque chaque jour.

Pactli avait un droit d'autorité sur elle, mais je ne pense pas qu'il ait eu à la forcer beaucoup, car elle montra une bonne volonté évidente à participer à ces jeux. La pauvre catin avait bien raison. Elle avait une protubérance comique sur le nez et elle était très massive, avec des cuisses flasques ; elle n'avait donc pas beaucoup d'espoir de trouver un mari même dans sa propre classe, aussi se jeta-t-elle dans sa vocation nouvelle de femme perdue avec une totale impudeur.

Il y avait tous les soirs six à huit garçons aux postes de garde. Quand Don des Dieux en avait fait le tour, le premier était prêt à recommencer et la ronde reprenait. Je suis certain que l'effrénée femelle aurait pu continuer ainsi toute la nuit, mais après quelque temps elle devenait toute glissante d'omicetl et exhalait une odeur de poisson avarié, aussi les garçons s'arrêtaient-ils d'un commun accord et ils la renvoyaient chez elle.

Mais le lendemain elle était à nouveau là, complètement nue, offerte et impatiente de se remettre à l'œuvre. Je ne m'étais jamais mêlé à ces ébats, me contentant d'en être spectateur, mais un soir, alors que Pactli venait d'en terminer avec elle, il lui murmura quelque chose à l'oreille et elle s'approcha de moi.

« C'est toi la Taupe ? » me dit-elle en me faisant une œillade. « Pactzin m'a dit que tu avais des problèmes. »

Elle essaya de me tenter en mettant son tipili aux lèvres béantes devant mon visage empourpré.

« Tu ne crois pas que je pourrais m'occuper de ta queue mieux que toi ? »

Je marmonnai que je n'avais pas besoin d'elle pour le moment, mais je ne pouvais pas trop insister à cause des six ou huit camarades qui m'entouraient en ricanant de ma déconfiture.

« *Ayyo.'* » s'exclama-t-elle après avoir soulevé mon manteau et défait mon pagne.

« C'est du premier choix, jeune Taupe. Même endormi, il est plus gros que le tepuli des garçons plus âgés, y compris le noble Pactzin. »

Mes camarades se mirent à rire et se poussèrent du coude. Sans lever les yeux sur le fils du Seigneur Héron Rouge, je compris que Don des Dieux venait de m'en faire un ennemi.

« Un gentil macehualli comme toi ne peut pas refuser de faire plaisir à une pauvre tlacotli, pas vrai ? Attends, je vais armer mon guerrier. »

Elle prit ma verge entre ses deux seins avachis et se mit à la frictionner. Rien ne se produisit. Alors elle me prodigua des attentions dont elle n'avait même jamais honoré Pactli. Celui-ci tourna les talons, ulcéré et s'éloigna d'un air dédaigneux. Cependant, il ne se passait

toujours rien et pourtant…

D'accord, d'accord, je vais me dépêcher de conclure cet épisode.

Don des Dieux finit par abandonner la partie. Elle remit mon tepuli à sa place et dit d'un ton railleur :

« Voilà un petit guerrier vaniteux qui garde sa virginité pour une femme de sa classe. » Elle cracha par terre, me laissa tomber, s'empara d'un autre garçon qu'elle fit rouler sur le sol et commença à frétiller comme une anguille…

Que se passe-t-il ?

Son Excellence ne m'avait-elle pas demandé de parler de sexe et de péché, mes révérends ? On dirait qu'il ne peut pas m'écouter longtemps sans devenir aussi rouge que sa soutane et quitter les lieux. Pourtant, j'aurais bien aimé qu'il sache où je voulais en venir. C'est vrai, j'oublie que Son Excellence pourra le lire quand il sera calmé. Puis-je continuer, mes seigneurs ?

Chimali vint s'asseoir près de moi et me dit : « Je ne me suis pas moqué de toi, la Taupe. Elle ne m'excite pas beaucoup, moi non plus.

— Ce n'est pas seulement parce qu'elle est laide et sale », répondis-je en lui racontant ce que mon père m'avait dit au sujet de la maladie nanaua qui s'attrape par des pratiques sexuelles malpropres, maladie dont sont atteints tant de vos soldats qui, avec fatalisme, l'ont appelée « le fruit de la terre ».

« Les femmes qui font un commerce honnête de leur sexe ne sont pas à craindre », dis-je à Chimali. Les auinimi des guerriers sont propres et un médecin de l'armée vient régulièrement les visiter. Mais il vaut mieux se méfier des maatitl qui vont avec n'importe qui. La maladie est transmise par des parties génitales malpropres et cette femme-là, qui sait à quel esclave sordide elle a offert ses services avant de venir ici. Quand on attrape la nanaua, il n'y a aucun remède. Le tepuli risque de pourrir, puis de tomber. Cela peut même contaminer le cerveau et après, on devient complètement idiot. »

« C'est vrai, la Taupe ? » demanda Chimali qui était devenu tout pâle. Il regarda le garçon et la femme qui suaient et soufflaient sur le sol. « Dire que j'ai failli y aller moi aussi pour ne pas qu'on se moque de moi. J'aime mieux passer pour un efféminé que de devenir idiot. »

Il partit aussitôt informer Tlatli et ils durent ensuite faire passer le mot car à partir de ce jour, la file d'attente diminua et au bain de vapeur, il m'arrivait souvent de voir mes camarades essayer de détecter des signes de pourrissement. Le nom de la femme subit une transformation et on l'appela Rebut des Dieux. Certains écoliers continuèrent pourtant, sans frémir, à frayer avec elle et notamment Pactli. Mon mépris à son égard devait être aussi visible que son aversion pour moi car un jour il vint me trouver et me dit d'un ton menaçant :

« Alors, la Taupe est trop soucieuse de sa santé pour aller se salir avec une maatitl ? Je sais que ce n'est qu'un prétexte parce que tu es impuissant, mais cela a l'air de vouloir critiquer mon comportement, fais bien attention de ne pas aller dire du mal de ton futur frère. » Je le regardai stupéfait. « Avant de pourrir, comme tu me le prédis, j'ai l'intention d'épouser ta sœur. Même si je ne suis plus qu'un idiot malade et baveux, elle ne pourra pas refuser de se marier avec un noble. J'aimerais mieux tout de même qu'elle m'accepte de son plein gré. Aussi je te préviens, futur beau-frère, ne parle jamais à Tzitzitlini de cette affaire avec Don des Dieux, sinon je te tuerai. »

Il partit sans attendre une réponse que, de toute manière, je n'aurais pas pu lui faire tout de suite. J'étais muet de terreur. Non pas que je craignis personnellement Pactli, car j'étais un peu plus grand et probablement un peu plus fort que lui. Même s'il n'avait été qu'un nain sans défense, il n'en aurait pas moins été le fils de notre tecuhtli et voilà qu'il avait une dent contre moi. Depuis que les garçons avaient commencé leurs jeux solitaires, puis leurs ébats avec Don des Dieux, je vivais dans l'angoisse. Mes minables performances et les railleries dont j'étais l'objet blessaient moins ma vanité qu'elles ne me remplissaient d'une peur profonde. Il fallait à tout prix qu'on me croie impuissant et efféminé.

La bêtise de Pactli n'avait d'égale que son arrogance, mais si jamais il avait des soupçons sur la cause réelle de mon apparente faiblesse sexuelle – c'est-à-dire que je prodiguais mes forces ailleurs – il serait bien capable d'essayer de savoir qui en était l'objet et, dans notre petite île, il aurait vite fait de le découvrir.

Pactli avait remarqué Tzitzitlini alors qu'elle n'était encore qu'une toute jeune fille, le jour où elle était allée au palais pour assister avec ma mère à l'exécution de la princesse adultère. Plus récemment, à la fête de printemps du Grand Réveil, Tzitzi avait conduit la danse sur la place de la pyramide et Pactli l'avait vue évoluer et avait été complètement subjugué. Depuis ce moment, il avait essayé à plusieurs reprises de la rencontrer en public et lui avait adressé la parole, ce qui était un manque aux bonnes manières, même de la part d'un pilli. Il avait aussi inventé des excuses pour venir deux ou trois fois chez nous, soi-disant pour « parler de la carrière avec Tepetzalan », et il avait bien fallu le laisser entrer. L'accueil froid de Tzitzi et son aversion non dissimulée aurait éloigné pour toujours n'importe qui.

Et voilà que ce méprisable individu me disait qu'il allait épouser ma sœur. Ce soir-là, alors que nous étions en train de dîner après que mon père eut remercié les dieux pour la nourriture qu'ils voulaient bien nous accorder, je déclarai brusquement :

« Aujourd'hui, Pactli m'a dit qu'il avait l'intention de prendre Tzitzi pour femme. Pas seulement si elle accepte et si la famille y

consent, mais carrément, qu'il a l'intention de le faire et qu'il le fera. »

Ma sœur se raidit et me regarda fixement. Elle passa sa main sur son visage, comme font toujours les femmes de chez nous quand il se produit une chose inattendue. Mon père avait l'air mal à l'aise. Ma mère continua à manger tranquillement et tout aussi tranquillement, elle déclara : « C'est vrai, il en a parlé, Mixtli. Pactli aura bientôt terminé l'école primaire et il doit aller à l'école calmecac pendant plusieurs années, avant de pouvoir prendre femme.

— Il ne peut pas prendre Tzitzi, dis-je. Il est stupide, gourmand et malsain. » Ma mère se pencha par-dessus la nappe et me donna une violente gifle.

« Ça t'apprendra à parler irrespectueusement de notre futur gouverneur. Pour qui te prends-tu pour te permettre de mépriser un noble ? »

Refoulant des paroles plus grossières, je lui répondis : « Je ne suis pas le seul ici à savoir que c'est un individu ignoble et dépravé. »

Ma mère me frappa à nouveau. « Tepetzalan, dit-elle à mon père, si ce malappris dit un mot de plus, je vais lui donner une correction. » Puis, s'adressant à moi : « Le jour où un pilli comme le fils de Seigneur Héron Rouge épousera Tzitzitlini, toute notre famille deviendra noble, par la même occasion. Qu'est-ce que tu comptes faire, de ton côté, pour honorer ta famille ? Tu n'as même pas de métier et tu t'es mis en tête inutilement d'étudier les mots. »

Mon père s'éclaircit la voix avant de déclarer : « Peu m'importe d'ajouter un « tzin » à notre nom, mais la honte et l'impolitesse m'inquiètent davantage. Refuser une proposition de la part d'un noble, surtout s'il s'agit de l'honneur que Pactli nous fera en demandant la main de Tzitzi, serait une insulte et nous ne nous relèverions pas de cette disgrâce. Il nous faudrait quitter l'île. »

Pour la première fois, Tzitzi ouvrit la bouche et dit d'une voix ferme :

« Non, pas vous, c'est moi qui partirai. Si ce dégénéré de Pactli… Ne me frappe pas, mère. Je suis grande maintenant et je pourrais te le rendre.

— Tu es ma fille et tu es ici dans ma maison, cria ma mère.

— Allons, mes enfants, qu'est-ce qu'il vous arrive ? supplia mon père.

— Je ne dirai qu'une seule chose, poursuivit Tzitzi, si Pactli demande ma main et que vous acceptez, vous ne me reverrez plus jamais ni les uns ni les autres. Je quitterai Xaltocán pour toujours. Si je ne peux pas emprunter ou voler un acali, je partirai à la nage. Si je n'arrive pas jusqu'à la terre ferme, je me noierai. Ni Pactli ni personne d'autre ne me touchera jamais, à part l'homme que j'aurai choisi moi-même.

— Il n'y a pas, dans tout Xaltocán, une fille plus ingrate, plus désobéissante et plus impudente que toi », écuma ma mère.

Cette fois, ce fut mon père qui la fit taire en déclarant sur un ton solennel ; « Tzitzitlini, si tes paroles indignes avaient passé les murs de la maison, je ne pourrais ni te pardonner, ni t'éviter un juste châtiment. Tu serais déshabillée, battue et on te raserait la tête. Si ce n'était pas moi qui le faisais, nos voisins s'en chargeraient pour donner un exemple à leurs enfants.

— Je suis désolée, père, dit-elle d'une voix égale. Il faut que tu choisisses entre une fille indigne et pas de fille du tout.

— Je remercie les dieux de ne pas avoir à faire un choix tout de suite. Comme ta mère l'a fait remarquer, il s'écoulera des années avant que Pactli soit en âge de se marier. Aussi n'en parlons plus pour le moment. Ce n'est pas la peine de se mettre en colère. Il peut se passer bien des choses d'ici là. »

Notre père avait raison : bien des choses pouvaient arriver. Je ne savais pas si Tzitzi avait vraiment dit ce qu'elle pensait et je n'eus pas l'occasion de le lui demander, ni ce soir-là ni le lendemain. Nous osions à peine échanger des regards anxieux et désespérés de temps à autre. Mais qu'elle eût l'intention ou non de tenir sa promesse, l'avenir semblait bien sombre. Si elle fuyait Pactli, je la perdrais. Si elle se résignait et l'épousait, je la perdrais aussi. Si elle entrait dans son lit, elle saurait bien le convaincre de sa virginité, mais si ma conduite amenait Pactli à penser qu'elle avait connu un autre homme avant lui – et moi, par-dessus le marché – sa fureur serait sans bornes et sa vengeance effroyable. Quelle que fût l'horrible manière qu'il aurait choisie pour nous tuer, Tzitzi et moi serions perdus l'un pour l'autre.

Ayya, il s'en passa des choses ! Ceci, par exemple : le lendemain soir, quand j'arrivai à la Maison de l'Edification de la Force, je vis mon nom et celui de Pactli sur la liste de Gourmand de Sang, comme par une ironie du sort. Quand notre équipe arriva auprès des arbres qui servaient de poste de garde, Don des Dieux y était déjà, nue, allongée et prête. Au grand étonnement de Pactli et des autres, j'arrachai mon pagne et me jetai sur elle.

J'accomplis cet acte de la façon la plus maladroite possible afin que mes camarades pensent que je le faisais pour la première fois et la pauvre catin en éprouva certainement aussi peu de plaisir que moi. Quand j'estimai que cela avait assez duré, je me préparai à me dégager, mais le dégoût eut raison de moi et je me mis à vomir sur sa figure et sur son corps dénudé. Les autres se roulèrent de rire par terre. La malheureuse Don des Dieux se sentit insultée, elle rassembla ses vêtements qu'elle serra autour d'elle, elle s'enfuit en courant et ne revint plus jamais.

***

Peu de temps après cet incident, quatre autres faits se produisirent l'un après l'autre, si mes souvenirs sont exacts.

D'abord, notre Uey tlatoani, Axayacatl, mourut dans sa prime jeunesse, des conséquences d'une blessure qu'il avait reçue au cours d'une bataille contre les Purépecha. Son frère, Tizoc, Autre Visage, monta sur le trône de Tenochtitlân.

Vint le moment où je terminai ma scolarité en même temps que Tlatli et Chimali. On me considérait maintenant comme « éduqué ».

Il advint également qu'un soir, le gouverneur de notre île envoya un messager chez nous pour me convoquer immédiatement au palais.

Enfin, je fus séparé de Tzitzitlini, ma sœur et mon amour.

Je vais vous raconter tous ces événements en détail et dans l'ordre.

Les changements de chefs n'affectaient pas beaucoup la vie des provinces. A Tenochtitlân même, on ne retint pas grand-chose du règne de Tizoc, sauf qu'il continua les travaux de la Grande Pyramide du Cœur du Monde Unique, comme l'avaient fait ses deux prédécesseurs. Cependant, Tizoc ajouta sa touche personnelle à la place. Il fit tailler et sculpter la Pierre de la Bataille, gros cylindre plat en pierre volcanique qui fut posé entre la pyramide inachevée et le piédestal de la Pierre du Soleil, comme un énorme tas de tortillas. Cette pierre était presque aussi haute qu'un homme et son diamètre faisait environ six enjambées. Sur le pourtour, il y avait des bas-reliefs représentant des guerriers Mexica avec Tizoc en bonne place au milieu d'eux, combattant et soumettant les ennemis. Le sommet aplati de la pierre servait de plate-forme pour les duels publics, auxquels, beaucoup plus tard et de façon inattendue, j'aurais l'occasion de participer.

Mais en ce temps-là, la chose la plus importante pour moi était la fin de ma période scolaire. Comme je ne faisais pas partie de la noblesse, je n'étais pas destiné à fréquenter un calmecac d'enseignement supérieur.

Ce qui me remplit d'amertume encore davantage, fut que tandis que j'avais soif d'en apprendre plus que ce que pouvait enseigner notre telpochcaltin, mes amis Chimali et Tlatli qui se souciaient fort peu d'être savants, furent choisis par des calmecac différents – tous deux à Tenochtitlân, endroit où je rêvais d'aller. Au cours des années passées à la Maison de l'Edification de la Force, ils s'étaient distingués comme joueurs de tlachtli et comme apprentis guerriers. De plus, bien que les « grâces » apprises par les deux garçons dans la Maison des Manières eussent pu faire sourire un noble bien éduqué, ils avaient là aussi brillé en dessinant des décors et des costumes originaux pour les

cérémonies des jours de fête.

« Quel dommage que tu ne puisses pas venir avec nous, la Taupe », dit Tlatli, sincèrement chagriné, mais pas moins ravi de sa bonne fortune. « Tu irais suivre pour nous les cours ennuyeux, ce qui nous laisserait du temps pour notre travail d'atelier. »

En plus de l'enseignement qu'ils recevaient des prêtres du calmecac, ils seraient tous deux apprentis chez des artistes de Tenochtitlân ; Tlatli chez un sculpteur et Chimali chez un peintre. Je savais qu'aucun d'eux ne ferait cas des cours d'histoire, de lecture, d'écriture et de calcul, toutes choses qui me tenaient tant à cœur. Avant de partir, Chimali me dit : « Voilà un cadeau d'adieu pour toi, la Taupe, mes peintures, mes roseaux et mes pinceaux. En ville, on m'en donnera d'autres ; ils pourront te servir pour t'exercer à écrire. »

En effet, je poursuivais toujours mon étude solitaire de l'écriture et de la lecture, mais mon espoir d'arriver à connaître les mots me semblait de plus en plus lointain et je considérais comme un rêve irréalisable mon départ à Tenochtitlân. Mon père, lui aussi, désespérait de me voir devenir un jour un vrai carrier. J'étais trop âgé maintenant pour l'emploi de gardien de puits. Depuis quelque temps, je gagnais ma vie et contribuais aux dépenses de la famille en travaillant comme garçon de ferme.

Vous me direz qu'il n'y a rien à Xaltocán qui ressemble à une ferme. La couche de terre arable n'est pas suffisante pour des cultures comme celle du maïs. A Xaltocán, comme dans les autres communautés insulaires, on fait pousser la majeure partie des légumes sur de grands chinampa qui ne cessent de s'accroître et que vous appelez jardins flottants. Chaque chinampa est un radeau fait de branches d'arbres entrelacées, amarré au bord du lac, puis recouvert de nombreuses couches de terre riche apportée de la terre ferme. Au fur et à mesure que les cultures étendent leurs racines, saison après saison, les nouvelles racines se mêlent aux anciennes et finissent par se planter dans le fond du lac et par maintenir solidement le radeau. Des jardins sont ainsi installés tout le long. Chaque île habitée, sur le lac, Tenochtitlân comprise, est entourée de ce collier de chinampa. Dans les îles les plus fertiles, il est difficile de faire la distinction entre les champs que les dieux ont fait et ceux qui sont l'œuvre de l'homme.

La vue et l'intelligence d'une taupe suffisent pour cultiver ces jardins, aussi je m'occupais de ceux qui appartenaient à notre famille et à nos voisins. Ce n'était pas un travail compliqué et j'avais beaucoup de temps libre. Grâce au cadeau de Chimali, je m'appliquais à tracer des mots en simplifiant les symboles les plus compliqués, en les stylisant et en les rapetissant. Aussi invraisemblable que cela puisse paraître, j'avais toujours le secret espoir que cette auto-éducation me permettrait d'améliorer mon sort. Je souris maintenant en me

revoyant assis sur un radeau sale, parmi le maïs, les haricots et les chilis, environné par la puanteur des engrais d'entrailles d'animaux et de têtes de poisson, gribouillant mes signes et perdu dans mes rêves de grandeur.

Par exemple, je caressais l'espoir de devenir un marchand ambulant pour aller au pays des Maya où quelque docteur-miracle me rendrait la vue, tandis que je m'enrichirais grâce à un commerce avisé tout au long du chemin. J'avais plus d'un tour dans mon sac pour transformer mon petit fonds de départ en une fortune colossale, des plans ingénieux que jamais aucun marchand avant moi n'avait imaginés. Le seul ennui, comme me l'avait fait remarquer Tzitzi à qui j'avais confié certaines de mes idées, c'était que je ne possédais même pas le petit capital dont j'avais besoin pour débuter.

C'est alors qu'un après-midi, comme la journée de travail était terminée, un messager du Seigneur Héron Rouge apparut sur le seuil de la maison. Il portait un manteau de couleur neutre, ce qui signifie ni bonnes, ni mauvaises nouvelles.

Il dit poliment à mon père, « *Mixpantzinco* ».

Mon père lui répondit, « *Ximopanolti* », en lui faisant signe d'entrer.

Le jeune homme qui avait à peu près mon âge, fit un seul pas à l'intérieur de la maison et dit, « Le Tecuhtli Héron Rouge, mon maître et le vôtre, demande que votre fils Chicome-Xochitl Tlilectic-Mixtli vienne au palais. »

Mon père et ma sœur en restèrent interdits, de même que moi, sans doute, mais pas ma mère qui se mit à pleurnicher : « *Yya Ayya*, je savais bien qu'un jour il offenserait les nobles ou les dieux ou les deux à la fois. » Elle s'arrêta pour demander au messager ; « Quelle bêtise Mixtli a-t-il commise ? Le Seigneur Héron Rouge n'a pas besoin de prendre la peine de le fouetter ou de le punir. On s'en chargera volontiers.

— Je n'ai pas entendu dire qu'il s'agissait de cela », repartit le messager d'un ton agressif. « Je ne fais qu'obéir aux ordres. Il faut que je le ramène sans délai. »

Et sans délai, je le suivis, préférant ce qui m'attendait au palais à toutes les suppositions de ma mère. J'étais curieux, bien sûr, mais je ne voyais pas de raisons de trembler. Si cette convocation était venue plus tôt, j'aurais craint que Pactli n'ait trouvé quelque chose contre moi, mais le jeune Seigneur Joie était parti depuis deux ou trois ans dans un calmecac de Tenochtitlân qui n'acceptait que les héritiers des familles dirigeantes, eux-mêmes futurs dirigeants. Depuis, Pactli n'était revenu à Xaltocán que pour de courtes vacances. Il était alors venu nous rendre visite à la maison, mais toujours pendant les heures de travail alors que je n'étais pas là, aussi je ne l'avais pas revu depuis

le moment où nous avions si rapidement partagé Don des Dieux.

Le messager se tint respectueusement à quelques pas derrière moi tandis que je pénétrai dans la salle du trône et que je m'inclinai pour faire le geste d'embrasser la terre. A côté du Seigneur Héron Rouge se tenait un homme que je n'avais encore jamais vu. Bien que l'étranger fût assis sur une chaise plus basse que la sienne, comme c'est l'habitude, notre gouverneur paraissait bien moins important qu'à l'accoutumée. Même avec mes yeux de taupe, je distinguai que l'inconnu portait un manteau de plumes brillantes et des ornements d'une richesse qu'aucun noble de Xaltocán n'aurait pu égaler.

Héron Rouge s'adressa en ces termes au visiteur : « La requête était la suivante : faites un homme de lui.

Eh bien, nos Maisons de l'Edification de la Force et des Manières ont fait le maximum. Le voici.

— Je dois te mettre à l'épreuve », dit l'étranger en sortant un petit rouleau de papier d'écorce qu'il me tendit.

« *Mixpantzinco* », dis-je aux deux hommes avant de le dérouler ; il n'y avait rien de spécial, simplement une ligne de mots que j'avais déjà vus.

« Tu arrives à lire ? demanda l'étranger.

— J'ai oublié de vous signaler que Mixtli est capable de lire assez bien des choses simples », dit le gouverneur, comme si c'était lui qui m'avait appris à lire.

« Oui, je peux lire, mes seigneurs, ça veut dire…

— Ça n'a pas d'importance », interrompit l'étranger, « dis-moi seulement ce que signifie la tête à bec de canard.

— C'est Ehecatl, le vent, Seigneur.

— C'est tout ?

— Eh bien, Seigneur, accompagné de l'autre dessin, les yeux fermés, cela veut dire Vent de la Nuit. Mais…

— Continue, n'aie pas peur, jeune homme.

— Si mon Seigneur veut bien me pardonner mon impertinence, ce dessin n'est pas un bec de canard, c'est la trompette dans laquelle souffle le dieu du vent.

— C'est suffisant. » L'étranger se tourna vers Héron Rouge. « C'est bien lui, Seigneur Gouverneur. Alors, j'ai votre autorisation ? »

« Mais bien sûr, bien sûr », répondit Héron Rouge, un peu obséquieux. S'adressant à moi, il dit : « Voici le Seigneur Os Fort, Femme-Serpent de Nezahualpilli, Uey tlatoani de Texcoco. Le Seigneur Os Fort t'apporte une invitation personnelle de l'Orateur Vénéré à venir étudier et servir à la cour de Texcoco.

— Texcoco ! » m'exclamai-je. Je n'avais jamais été dans cette ville, ni dans le pays des Acolhua. Je n'y connaissais personne et aucun Acolhua n'avait pu entendre parler de moi ; en tout cas, pas

Nezahualpilli, leur Orateur Vénéré, qui chez nous venait tout de suite après Tizoc, le Uey tlatoani de Tenochtitlân, pour la puissance et la renommée. Ma surprise était si grande que je me mis à bafouiller : « Pourquoi ?

— Ce n'est pas un ordre, me dit brusquement le Femme-Serpent de Texcoco. C'est une invitation, tu peux l'accepter ou la refuser. Par contre tu n'es pas prié de poser des questions. »

Je murmurai des excuses et le Seigneur Héron Rouge vint à mon secours. « Pardonnez-lui, Seigneur, je crois qu'il est aussi perplexe que je l'ai été pendant toutes ces années – qu'un personnage aussi puissant que Nezahualpilli se soit intéressé à un macehualli. »

Le femme-Serpent fit entendre un grognement et Héron Rouge poursuivit : « Je n'ai jamais eu aucune explication au sujet de l'intérêt que porte votre maître à ce garçon-là et je n'ai pas voulu poser de questions. Je me souviens, bien entendu, de votre ancien chef, cet arbre à la grande ombre, Nezahualpilli le sage et bon Coyote à jeun, qui aimait voyager seul par tous les chemins du Monde Unique, sans se faire connaître, à la recherche de personnes qui pourraient mériter ses faveurs. Est-ce que Nezahualpilli, son illustre fils, fait de même ? Dans ce cas, qu'a-t-il bien pu trouver à notre jeune sujet Tlilectic-Mixtli ? »

« Je ne saurais vous le dire, Seigneur Gouverneur. » Ce hautain personnage répondit à Héron Rouge sur un ton presque aussi revêche qu'à moi. « Personne ne pose de questions sur les humeurs et les intentions du Vénéré Orateur. Pas même moi, qui suis son Femme-Serpent. Mais j'ai autre chose à faire que d'attendre qu'un gamin irrésolu se décide à savoir s'il acceptera ce prodigieux honneur. Demain, au lever de Tezcatlipoca, je rentre à Texcoco, jeune homme. Viendras-tu avec moi ou non ? »

« Je viendrai, bien sûr, Seigneur, je n'ai que quelques vêtements, quelques papiers et quelques couleurs à rassembler. Il faut peut-être que j'emmène quelque chose de particulier ? » demandai-je courageusement, en espérant avoir des éclaircissements sur la raison et aussi sur la durée de ce séjour.

Il me répondit seulement : « On te donnera ce qu'il te faudra.

— Sois à la jetée du palais, au lever de Tonatiuh », me dit Héron Rouge.

Le Seigneur Os Fort nous regarda froidement tous les deux. « A partir d'aujourd'hui, tu feras mieux d'apprendre à donner au dieu soleil le nom de Tezcatlipoca. » Et jusqu'à quand ? C'est la question que je me posais tandis que je me hâtais vers la maison. Deviendrais-je un citoyen d'adoption de Texcoco pour le restant de ma vie, converti aux dieux des Alcolhua ?

Quand je racontai à ma famille anxieuse ce qui s'était passé, mon

père me dit, tout excité : « C'est Vent de la Nuit, je te l'avais bien dit, Mixtli. C'est lui que tu as rencontré sur la route, il y a tant d'années et c'est grâce à lui que tu vas avoir ce que ton cœur désire. »

Tzitzi avait l'air préoccupé. « Et si c'était une ruse. Si par hasard, Texcoco avait besoin d'un xochimiqui de ton âge et de ta stature pour un sacrifice.

— Non, dit sèchement ma mère, Mixtli n'est ni assez beau, ni assez avenant, ni assez vertueux pour avoir été spécialement choisi pour une quelconque cérémonie. » Elle avait l'air mécontente que toute cette affaire se soit faite en dehors d'elle. « Il y a tout de même quelque chose de suspect dans tout ça. Ce n'est pas en grattant du papier et en rêvassant dans les chinampa, que Mixtli a pu se faire remarquer, même d'un marchand d'esclaves, alors ne parlons pas d'une cour royale.

— D'après ce que j'ai entendu dire au palais et d'après ce bout d'écriture que le Seigneur Os Fort avait sur lui, je crois pouvoir deviner certaines choses. Cette nuit-là, à la croisée des chemins, ce n'est pas un dieu que j'ai rencontré, mais un voyageur Acolhua, peut-être même un courtisan de Nezahualpilli et nous en avons conclu qu'il s'agissait de Vent de la Nuit. Pendant toutes ces années, je ne sais pourquoi, Texcoco a gardé l'œil sur moi. Quoi qu'il en soit, je vais aller dans un calmecac de Texcoco, j'y apprendrai l'art d'écrire et je pourrai devenir un scribe, comme je l'ai toujours souhaité. En tout cas, ajoutai-je en haussant les épaules, voilà mon idée.

— Tu appelles ça une coïncidence, dit mon père sévèrement. Il se peut, fils, que tu aies vraiment rencontré Vent de la Nuit et que tu l'aies pris pour un mortel. Les dieux voyagent parfois incognito, comme les hommes. Tu as eu de la chance et tu peux remercier Vent de la Nuit.

— Tu as raison, Père. Même si Vent de la Nuit n'est pas directement responsable, c'est lui qui exauce les désirs et le mien est en train de se réaliser. »

« Un seul de mes désirs », dis-je à Tzitzi lorsque nous fûmes enfin seuls un instant. « Comment vais-je pouvoir quitter mon cher Tintement de Clochettes ?

— Si tu avais deux sous de bon sens, tu devrais partir d'ici en dansant et en riant », me dit-elle avec un esprit pratique bien féminin, mais sans une ombre de gaieté dans la voix. « Tu ne peux pas passer ta vie à arracher des mauvaises herbes, Mixtli, ni à te faire des idées avec tes histoires de commerce. Tu as un avenir devant toi maintenant et un avenir bien plus brillant que tous les macehualli de Xaltocán.

— Oui, mais si Vent de la Nuit ou Nezahualpilli ou qui que ce soit m'a déjà donné une chance, j'en aurais peut-être d'autres, encore plus intéressantes. J'ai toujours rêvé d'aller à Tenochtitlân et non à

Texcoco. Je peux encore refuser, Héron Rouge me l'a bien dit, je peux attendre. Pourquoi pas ?

— Parce que tu n'es pas fou, Mixtli. Quand j'allais encore à la Maison de l'Apprentissage des Manières, la Maîtresse des Filles nous disait que si Tenochtitlân était le bras le plus puissant de la triple Alliance, Texcoco en était le cerveau. Il y a plus de pompe et d'éclat à la cour de Nezahualpilli qui a derrière elle un vieil héritage de poésie, de culture et de sagesse. De tous les pays qui parlent le Nahuatl, c'est Texcoco qui possède la langue la plus pure. Existe-t-il un meilleur séjour pour un futur savant ? Il faut que tu y ailles. Tu étudieras, tu t'instruiras, tu surpasseras tout le monde. Si tu gagnes les faveurs de l'Orateur Vénéré, qui sait à quel avenir il te destinera. Quand tu parles de refuser cette invitation, tu sais très bien que tu dis des bêtises. » Soudain sa voix faiblit. « Et tout ça, à cause de moi.

— A cause de nous. »

Elle soupira. « Il faut bien grandir.

— J'espérais que nous grandirions ensemble.

— On peut continuer à espérer. Tu reviendras à la maison pour les fêtes et on sera ensemble. Quand tu auras terminé tes études, tu pourras peut-être devenir riche et puissant, on t'appellera Mixtzin et un noble peut épouser qui bon lui semble.

— Ce que je souhaite par-dessus tout, Tzitzin, c'est arriver à connaître parfaitement les mots. C'est mon unique ambition et il y a peu de scribes qui méritent qu'on ajoute un tzin à leur nom.

— D'accord, mais on t'enverra peut-être dans une province éloignée où personne ne sait que tu as une sœur. Dès que tu me feras signe, je viendrai. La fiancée de ton île natale.

— Ça pourra prendre des années et tu es bientôt en âge de te marier. Ce damné Pactli vient, lui aussi, en vacances à Xaltocán. Il sera définitivement de retour ici bien avant que je termine mes études. Tu sais ce qu'il souhaite et que ses désirs sont des ordres qui ne peuvent être transgressés.

— Sans doute, mais on peut gagner du temps, me répondit-elle. Je ferai tout mon possible pour décourager ce Seigneur Joie et il sera peut-être moins insistant dans ses exigences » – elle me sourit bravement – « quand il saura que j'ai un parent et un protecteur à la puissante cour de Texcoco. Tu vois bien qu'il faut que tu partes. » Ses lèvres se mirent à trembler. « Les dieux veulent que nous soyons séparés un moment afin que nous ne soyons pas séparés pour toujours. » Son sourire s'évanouit complètement et elle fondit en larmes.

L'acali du Seigneur Os Fort était en acajou richement sculpté, recouvert d'un dais à franges et décoré d'écussons de jade et de bannières de plume à la hauteur de son rang. Il dépassa la partie de la

ville de Texcoco qui borde le lac – que vous appelez maintenant Saint Antoine de Padoue – et continua vers le sud pendant environ une longue course, en direction d'une petite colline qui s'élevait directement au-dessus des eaux du lac. « Texcotzinco. » C'était le premier mot que m'adressait le Femme-Serpent depuis le début du voyage qui avait duré toute la journée. Je clignai des yeux pour essayer de voir la colline, car sur l'autre côté s'élevait la résidence d'été de Nezahualpilli.

Le gros canoë se dirigea vers une jetée solidement construite, les rameurs relevèrent leurs avirons et le barreur sauta à terre pour attacher le bateau. J'attendis que le Seigneur Os Fort fût descendu, aidé par les matelots, pour grimper moi-même sur le quai avec le panier d'osier où j'avais mis toutes mes affaires. Le Femme-Serpent me montra un escalier de pierre qui menait de la jetée au sommet de la colline et me dit laconiquement : « Par ici, jeune homme », et il n'ouvrit plus la bouche pendant tout le reste de la journée. J'hésitai, me demandant s'il serait plus poli de l'attendre, mais il surveillait le déchargement de tous les cadeaux que le Seigneur Héron Rouge avait envoyés au Uey tlatoani Nezahualpilli. Je mis donc mon panier sur mon épaule et commençai à monter l'escalier.

Certaines marches étaient faites de blocs taillés de la main de l'homme et d'autres étaient creusées à même le roc. A la treizième marche j'arrivai sur un large palier de pierre où il y avait un banc pour se reposer et une petite statue d'un dieu que je ne reconnus pas. Puis treize autres marches et encore un autre palier. Je continuai ainsi à monter en zigzag et à la cinquante-deuxième marche, je débouchai sur une terrasse plate, vaste esplanade aménagée dans le flanc de la colline. C'était un luxuriant jardin planté de fleurs de toutes les couleurs. Je suivis un chemin dallé qui serpentait paresseusement au milieu des parterres, sous des arbres magnifiques, le long de ruisseaux sinueux et de petites chutes d'eau glougloutantes. Puis le chemin redevint escalier. Treize marches encore, un palier, un banc, une statue…

Le ciel s'était couvert et la pluie se mit à tomber, comme toujours pendant la saison des pluies – un orage de fin du monde : éclairs fourchus, roulements de tonnerre accompagnés d'un déluge de pluie qui semblait devoir ne jamais prendre fin. Il devait s'arrêter pourtant, en moins de temps qu'il n'en faut pour faire une bonne sieste, à temps pour que Tonatiuh ou Tezcatli-poca, puisse briller à nouveau sur un univers tout luisant de pluie, pour qu'il puisse en faire sortir l'humidité, le sécher et le réchauffer, avant d'aller se coucher. Lorsque la pluie commença, j'étais déjà à l'abri sur un des paliers où il y avait un banc protégé par un auvent de paille. Tandis que j'attendais la fin de l'orage, je méditais sur la signification numérique de l'escalier en

zigzag et la naïveté de celui qui l'avait conçu me fit sourire.

Nous avons, tout comme vous, un calendrier annuel basé sur le mouvement du soleil dans le ciel. Notre année solaire comprend également trois cent soixante-cinq jours et nous utilisons ce calendrier à des fins ordinaires : pour savoir quand semer quel type de graines, quand arrive la saison des pluies et ainsi de suite. Nous avons divisé cette année solaire en dix-huit mois de vingt jours, plus les nemontemi – « jours sans vie », « jours creux » – les cinq jours nécessaires pour arriver au chiffre de trois cent soixante-cinq.

Mais, nous utilisons aussi un autre calendrier basé non pas sur les apparitions du soleil pendant la journée, mais sur la présence nocturne de la brillante étoile baptisée du nom de l'ancien dieu Quetzalcoatl, le Serpent à Plumes. Parfois, Quetzalcoatl jouait le même rôle qu'Après la Floraison qui sortait immédiatement après le coucher du soleil et parfois, il se déplaçait à l'autre bout du ciel et c'était la dernière étoile avant que le soleil ne se lève et ne fasse disparaître tous les astres. Un astronome pourrait vous expliquer tout cela avec de beaux schémas, mais moi, je n'ai jamais été très fort en astronomie. Je sais que les mouvements des étoiles ne sont pas aussi désordonnés qu'on croit et que le calendrier cérémoniel était basé sur les déplacements de l'étoile appelée Quetzalcoatl. Ce calendrier servait aussi à tout le monde pour donner un nom aux nouveau-nés. Les historiens et les scribes l'utilisaient pour dater les événements notoires et l'entrée en fonction des dirigeants, et surtout les devins, pour prédire l'avenir, prévoir la venue des catastrophes et choisir les jours favorables où se prenaient les décisions importantes.

Dans le calendrier divinatoire, l'année comprenait deux cent soixante jours dont les noms étaient formés en ajoutant un des treize nombres à chacun des vingt signes traditionnels : lapin, roseau, couteau, etc., et le nom de chaque année solaire correspondait au nombre et au signe cérémoniel de son premier jour. Comme vous vous en doutez, les calendriers solaire et rituel se chevauchaient constamment, l'un traînant derrière l'autre, l'autre courant devant ; mais si vous prenez la peine de faire le calcul, vous verrez qu'ils finissaient par coïncider au bout d'un laps de temps de cinquante-deux années solaires. L'année de ma naissance s'appelait Treize Lapin, et aucune année ne porta ce nom avant mon cinquante-deuxième anniversaire.

Par conséquent, chez nous, le chiffre cinquante-deux était très important – nous l'appelions un faisceau d'années – puisqu'il apparaissait dans les deux calendriers et parce que c'était la durée moyenne de la vie si on ne tenait pas compte des guerres, des maladies ou des accidents. Avec ses treize marches entre chaque palier, l'escalier de pierre grimpant sur la colline reproduisait les

treize nombres rituels et avec ses cinquante-deux marches entre chaque terrasse, il évoquait un faisceau d'années. Lorsque enfin, j'arrivai en haut, j'avais compté cinq cent vingt marches. L'ensemble représentait donc deux années cérémonielles de deux cent soixante jours et également dix faisceaux de cinquante-deux années. C'était vraiment très ingénieux.

Lorsque la pluie cessa, je repris mon ascension. Je ne montai pas toutes les marches d'une seule traite, bien que j'en eusse été capable dans ce temps de ma belle jeunesse. Je m'arrêtai à chaque palier juste le temps de voir si j'étais capable d'identifier la statue du dieu ou de la déesse. J'en connaissais à peu près la moitié ; Tezcatlipoca, Miroir Fumant, dieu principal des Acolhua ; Quetzalcoatl, dont je viens de parler ; Ometecuhtli et Omecihuatl, le seigneur et la dame de la Dualité…

Je fis une pause plus longue dans les jardins. Sur la terre ferme, le sol était riche et la place illimitée et on voyait bien que Nezahualpilli était un homme qui aimait les fleurs, les fleurs en abondance. Les jardins en espaliers étaient disposés en parterres ordonnés, mais les terrasses n'étaient pas enfermées par des murs, aussi les fleurs débordaient généreusement et chaque variété retombait gracieusement jusqu'à la terrasse inférieure. Il y avait toutes les espèces que je connaissais et d'innombrables autres que je n'avais jamais vues, dont beaucoup devaient venir à grands frais de pays lointains. Peu à peu, je me rendis compte que tous les bassins de nénuphars, les miroirs d'eau, les mares à poisson, les cascades et les ruisseaux gargouillants, tout cela faisait partie d'un système d'irrigation alimenté par une chute provenant d'une source située dans le haut de la colline.

Je ne sais pas si le Seigneur Os Fort montait derrière moi ; en tout cas je ne l'aperçus pas une seule fois. Sur l'une des terrasses supérieures, je tombai sur un homme qui somnolait sur un banc de pierre. En m'approchant d'assez près pour le voir nettement – il avait une peau ridée couleur cacao et un pagne déguenillé pour tout vêtement – je me souvins de l'avoir déjà rencontré. Il se redressa autant que le lui permettait sa taille cassée et rétrécie. J'étais maintenant plus grand que lui.

Je lui adressai les salutations d'usage, puis je lui dis, sur un ton plus brusque que je ne l'aurais voulu : « Alors, le vieux, je croyais que vous étiez un mendiant de Tlaltelolco. Qu'est-ce que vous faites ici ?

— Un homme sans maison est partout chez lui, dit-il comme s'il y avait lieu d'en être fier. Je suis ici pour te souhaiter la bienvenue au pays des Acolhua.

— Vous ! », m'exclamai-je. En effet, ce petit homme grotesque détonnait encore davantage dans ce magnifique jardin que dans la

foule bigarrée du marché.

« Tu croyais être accueilli par le Vénéré Orateur en personne ? me demanda-t-il avec un sourire moqueur de sa bouche édentée. Bienvenue au palais de Texcotzinco, jeune Mixtli, ou jeune Tozani, jeune Malinqui ou jeune Poyautla, comme tu voudras.

— Autrefois vous connaissiez mon nom et maintenant vous connaissez tous mes surnoms.

— Quand on sait écouter, on peut entendre même les choses qu'on ne dit pas. Tu auras encore bien d'autres noms.

— Vous êtes bien un devin, alors ? », lui dis-je en répétant inconsciemment les paroles de mon père, des années auparavant. « Comment saviez-vous que j'allais venir ici ?

— Ah, je peux dire que j'y suis pour quelque chose.

— Alors, vous en savez plus que moi et je vous serais reconnaissant de me donner quelques explications.

— Sache donc que je ne te connaissais pas avant ce jour où j'ai entendu ton père parler de ton anniversaire, à Tlaltelolco. Je me suis approché de toi par simple curiosité et en regardant tes yeux j'ai aperçu le signe que ta vue allait bientôt diminuer. C'est une maladie assez rare, et la forme caractéristique que prend la pupille est un symptôme manifeste pour la diagnostiquer. Je pouvais donc te dire avec certitude que tu étais destiné à voir les choses de près et sous leur vrai jour.

— Vous aviez dit aussi que je dirais la vérité sur ce que je verrais. »

Il haussa les épaules. « Tu avais l'air d'un gamin assez éveillé et ce n'était pas difficile de prévoir que tu deviendrais intelligent. Un homme de bon sens que sa courte vue oblige à regarder les choses de près, a tendance à décrire le monde comme il est.

— Vous êtes un drôle de malin », lui dis-je en souriant. « Mais qu'est-ce que cela a à voir avec mon invitation ici ?

— Chaque chef, chaque gouverneur, chaque prince est entouré d'un personnel servile et par des sages égoïstes qui ne lui disent que ce qu'il veut bien entendre ou ce qu'ils veulent lui faire entendre. Un homme qui dit la vérité est une rareté parmi les courtisans. J'ai pensé que tu pourrais être cette rareté et que tes capacités seraient plus appréciées dans une cour bien plus importante que celle de Xaltocán. Aussi ai-je placé un mot par-ci, par-là…

— Vous, dis-je, incrédule, vous avez l'oreille d'un homme comme Nezahualpilli ? »

Il me regarda et je me sentis soudain plus petit que je ne l'étais en réalité.

« Je croyais t'avoir dit il y a longtemps – et ne te l'ai-je pas prouvé ? – que moi aussi je disais la vérité, même à mon propre

détriment, alors que je pourrais facilement me faire passer pour l'omniscient messager des dieux. Nezahualpilli n'est pas aussi sceptique que toi, jeune Taupe. Il sait écouter le plus humble des hommes si cet homme dit la vérité.

— Je vous fais mes excuses, lui dis-je après un moment. Je vous dois des remerciements, vieillard, c'est certain. Je vous suis réellement reconnaissant pour…»

Il m'interrompit d'un geste. « Je ne l'ai pas fait uniquement pour tes beaux yeux. J'y trouve aussi mon compte. Sois un serviteur fidèle du Uey tlatoani et nous y gagnerons tous les deux notre récompense. Va maintenant.

— Oui, mais où ? Personne ne m'a dit où et à qui je dois me faire annoncer. Dois-je seulement traverser la colline et espérer qu'on me reconnaisse ?

— Le palais est de l'autre côté et on t'attend. Je ne sais pas si le Vénéré Orateur te reconnaîtra la prochaine fois que vous vous rencontrerez.

— On ne s'est jamais rencontré, me lamentai-je. Comment pourrions-nous nous reconnaître ?

— Ah ! bon ! Alors je te conseille de te mettre dans les bonnes grâces de Tolana Teciuapil, la Dame de Tolan. Elle est la préférée des sept femmes légitimes de Nezahualpilli. Il a également quarante concubines et il y a au palais soixante fils et cinquante filles du Vénéré Orateur. Je me demande s'il connaît son dernier rejeton. Il croira peut-être que tu es un bâtard oublié, né de ses pérégrinations à l'étranger. Un fils qui revient à la maison. Mais ne crains rien, tu seras bien accueilli, jeune Taupe. »

Je partis, puis revins sur mes pas : « Ne puis-je pas d'abord vous être utile à quelque chose ? Je pourrais vous aider à monter jusqu'en haut.

— Je te remercie de ta bonté, me dit-il, mais je vais encore me promener un peu. Il vaut mieux que tu affrontes cette colline tout seul, car toute ta vie dépend de ce que tu trouveras de l'autre côté. »

C'étaient des paroles solennelles, mais j'y vis une petite erreur et je souris de ma propre perspicacité. « Il est certain que ma vie attend là, quel que soit le chemin que je prenne pour y arriver et que j'y aille seul ou accompagné. »

L'homme couleur cacao sourit lui aussi, ironiquement. « A ton âge, il y a beaucoup de vies possibles. Prends le chemin que tu veux. Va seul ou en compagnie, tes compagnons feront un bout de route avec toi, mais à la fin de ta vie, que tes chemins et tes jours aient été ou non encombrés, tu auras appris ce que tout le monde finit par apprendre. Mais il sera trop tard pour recommencer, trop tard pour regretter. Alors apprends-le tout de suite. On ne vit qu'une seule vie

que l’on a choisie et elle est, le plus souvent, solitaire. Alors, Mixtli, quel chemin vas-tu prendre et en quelle compagnie ? »

Je me mis à escalader la colline, seul.

IHS
A.I.M.C.

A Son Auguste et Impériale Majesté Catholique, l'Empereur Charles Quint, Notre Roi

A notre Sage Monarque et Vertueuse Majesté, de la ville de Mexico, capitale de la Nouvelle-Espagne, le jour de la fête de la Circoncision en l'année de Notre Seigneur mille cinq cent vingt-neuf.

C'est d'un cœur lourd, mais d'une main obéissante, Majesté, que votre chapelain vous envoie, comme vous l'avez ordonné, une nouvelle série d'écrits dictés par notre Aztèque – ou plutôt notre Asmodée, comme je suis de plus en plus enclin à le penser.

Votre humble clerc est bien capable de comprendre le point de vue sarcastique de Votre Majesté quand elle déclare que « la chronique de l'Indien est bien plus significative que les perpétuelles fanfaronnades du nouveau Marquis, le Seigneur Cortés en personne, qui nous honore constamment de sa présence à la cour ». Même un pauvre et malheureux évêque peut percevoir l'ironie de Votre Majesté quand elle dit que « les missives de l'Indien sont les premières, en provenance de la Nouvelle-Espagne, qui ne cherchent pas à lui extorquer un titre, une grande concession dans les terres conquises ou un prêt ».

Mais Sire, nous sommes effarés lorsque vous dites que vous-même et vos courtisans avez été littéralement subjugués et transportés à la lecture de ces pages. Soyez certain que nous ne prenons pas à la légère notre engagement en tant que sujets de Votre Très Eminente Majesté, mais d'autres serments sacrés nous obligent à donner un avis personnel, ex officio et de fide, sur la divulgation irréfléchie de cette sordide histoire.

Votre clairvoyante Majesté n'a pu manquer de remarquer que les dernières pages portent – avec une grande désinvolture, sans regrets, ni remords – sur des crimes comme l'homicide, le suicide, l'anthropophagie, la prostitution, l'inceste, la torture, l'idolâtrie et le manquement au commandement d'honorer père et mère. Si, comme on le dit, les péchés sont les blessures de l'âme, alors l'âme de cet Indien saigne de toutes parts.

Mais au cas où certaines de ses insinuations auraient échappé à

Votre Majesté, qu'il me soit permis d'insister sur le fait que cet Indien grossier a osé dire que son peuple se targue d'une vague descendance d'un couple originel, parodie païenne d'Adam et Eve. Il insinue également que les Chrétiens sont les adorateurs de tout un panthéon comparable à la horde grouillante de démons que ces gens idolâtrent. Toujours blasphémant, il prétend que des Saints Sacrements comme le Baptême, l'Absolution par la Confession et même les actions de grâces avant les repas étaient pratiqués dans ces pays avant qu'ils n'aient eu connaissance de Notre Seigneur et du don qu'il nous a fait de ces sacrements. Mais son plus vil sacrilège, comme le lira bientôt Votre Majesté, a été d'avoir voulu nous faire croire que l'un des chefs de ces pays était né d'une vierge.

Dans sa dernière lettre, Votre Majesté nous demande certaines précisions. Bien que nous ayons assisté en personne à plusieurs séances du récit de l'Indien, – et nous continuerons à le faire, si nous en avons le temps, afin de lui poser des questions précises ou pour pouvoir exiger des explications sur certaines de ses allégations – nous rappelons respectueusement à Votre Majesté que son Evêque de Mexico a d'autres charges pressantes qui l'empêchent de vérifier ou de désapprouver personnellement tous ces bavardages et ces prétentieuses affirmations.

Donc, Votre Majesté me demande un supplément d'information concernant l'une des assertions de l'Indien et nous espérons sincèrement que ce n'est qu'une amusante plaisanterie de la part d'un souverain plein d'esprit. Toutefois, nous devons vous répondre ceci : Non, Sire nous ne savons rien des propriétés que l'Indien prête à la racine appelée barbasco. Nous ne saurions confirmer si elle vaudrait « son pesant d'or » comme marchandise dans le commerce espagnol. Nous ne savons rien à ce sujet qui « pourrait faire taire les bavardages des dames de la cour ». La seule insinuation que Notre Seigneur aurait pu créer un légume capable d'empêcher la conception de la vie humaine répugne à notre sensibilité, et c'est un affront.

Pardonnez-moi ce pâté, Sire. Notre émotion nous fait trembler la main, mais *satis superque*…

Selon les ordres de Votre Majesté, nos Frères et le jeune Frère convert continueront à écrire ces pages jusqu'au moment – proche j'espère – où Votre Majesté décidera de les relever de cette pénible tâche, ou jusqu'au moment où ils ne pourront plus l'assumer. Nous ne pensons pas trahir le secret de la confession en vous disant que ces derniers mois, les confessions des Frères sont devenues délirantes et qu'elles font glacer le sang dans les veines, ce qui nous oblige à exiger pour l'absolution de très sévères pénitences.

Que Jésus-Christ, Notre Sauveur et Notre Maître, soit toujours l'appui et la défense de Votre Majesté contre les forces du Mal, tel est le vœu constant du chapelain de Votre A.I.M.C.,

(*ecce signum*) Zumarraga

QUARTA PARS

L’autre versant de la colline était encore plus beau que celui qui regardait vers le lac Texcoco. Il était en pente douce et les jardins s’étageaient à perte de vue, parfois strictement ordonnés, parfois pleins de fantaisie, scintillants de mares, de fontaines et de pièces d’eau. Sur de grandes prairies, broutaient des cerfs apprivoisés. On voyait des bosquets d’arbres ombreux et, çà et là, un arbre isolé taillé en forme d’animal ou d’oiseau. Dans le bas de la colline, s’élevaient de nombreux bâtiments de toutes dimensions, tous harmonieusement proportionnés et à bonne distance les uns des autres. Je crus même pouvoir distinguer des gens richement habillés, marchant dans les allées – en tout cas, c’étaient des points mouvants de brillantes couleurs. La demeure du Seigneur Héron Rouge à Xaltocán était un édifice confortable et assez impressionnant, mais le palais du Uey tlatoani Nezahualpilli formait à lui seul une ville champêtre.

Le sommet de la colline où je me trouvais était planté des « plus vieux des vieux cyprès » et leurs troncs étaient si gros que douze hommes, les bras écartés, n’auraient peut-être même pas pu en faire le tour et ils étaient si hauts que leurs soyeuses aiguilles gris-vert se fondaient dans l’azur du ciel. Je regardai autour de moi et bien qu’elles fussent habilement dissimulées derrière des massifs, je découvris les grosses conduites en terre qui arrosaient les jardins et la ville. Il me sembla que ces tuyaux s’en allaient loin au sud-est vers un mont plus élevé, où l’eau était puisée d’une source claire et distribuée en lui laissant suivre sa pente naturelle.

Je ne pouvais pas m’empêcher de m’attarder à admirer les jardins et les parcs que je traversais, aussi le soir était-il déjà bien avancé lorsque j’arrivai enfin parmi les bâtiments au pied de la colline. J’errai le long des allées de gravier bordées de fleurs où je croisai beaucoup de monde : des nobles vêtus de riches manteaux, des chevaliers coiffés de plumes et des gentilshommes d’âge mûr très distingués. Chacun me saluait d’un mot ou d’un geste comme si j’étais un habitué des lieux et pourtant je n’osais demander à personne où je me trouvais. J’aperçus enfin un jeune homme à peu près de mon âge qui ne semblait pas avoir d’affaires urgentes. Il était en train de caresser distraitement entre les deux oreilles un jeune cerf dont les bois commençaient tout juste à percer. Peut-être les jeunes cerfs sont-ils chatouilleux, en tout cas, celui-là semblait apprécier le geste.

Le jeune homme me salua, « *Mixpantzinco,* frère ». C’était sans

doute un rejeton de Nezahualpilli et il pensait que j'en étais un, moi aussi. Puis apercevant mon panier, il me dit, « Ah, c'est toi le nouveau : Mixtli ? »

Je hochai la tête et lui rendis son salut.

« Je m'appelle Huexotl [cela veut dire Saule]. Il y a déjà trois Mixtli ici, il va falloir te trouver un autre nom. »

Comme je n'en sentais pas le besoin immédiat, je changeai de sujet.

« Je n'avais encore jamais vu un cerf se promener en liberté et sans avoir peur au milieu des gens.

— On les prend quand ils ne sont encore que de petits faons. Les chasseurs les découvrent quand ils ont tué une biche et ils nous les amènent. Il y a toujours ici une mère sans petit qui s'occupe d'eux et leur donne à téter. A mon avis, ils doivent finir par croire qu'ils sont des hommes, eux aussi. Tu viens juste d'arriver, Mixtli ? Est-ce que tu as faim ? Es-tu fatigué ? »

Je répondis oui aux trois questions. « Je ne sais pas du tout où aller, ni que faire ici.

— La première dame de mon père doit être au courant. Viens, on va aller la voir.

— Je te remercie, Huexotzin. » Je l'avais appelé Seigneur Saule et j'étais tombé juste ; c'était bien un fils de Nezahualpilli et un prince, par conséquent.

Tout en traversant l'immense enceinte du palais, le cerf toujours à nos côtés, le jeune prince me donnait des renseignements sur tous les édifices devant lesquels nous passions. Un vaste bâtiment à deux étages entourait sur trois côtés un jardin central. Huexotl me dit que sa chambre et celle des enfants royaux se trouvaient dans l'aile gauche. Dans l'aile droite vivaient les quarante concubines de Nezahualpilli. La partie centrale était réservée aux conseillers du Vénéré Orateur et aux sages qui le suivaient partout, qu'il soit en ville ou dans sa résidence de campagne. C'est là que logeaient également d'autres tlamatini : philosophes, poètes et hommes de science dont le tlatoani encourageait les travaux. Aux alentours, étaient construits de petits pavillons aux piliers de marbre, où un tlamatini pouvait se retirer quand il voulait écrire, faire des recherches ou des prévisions, ou bien méditer dans la solitude.

Le palais proprement dit était un édifice aussi énorme et aussi magnifiquement décoré que les palais de Tenochtitlân. La façade avait deux étages et au moins mille pieds d'homme de longueur. Il comprenait la salle du trône, les chambres du Conseil, des salles de bal pour les divertissements de la cour, des salles de gardes et la cour de justice où le Uey tlatoani recevait régulièrement ceux de ses sujets qui avaient des plaintes ou des problèmes à lui soumettre. Il y avait

également les appartements privés de Nezahualpilli et ceux de ses sept femmes légitimes.

« En tout, trois cents pièces », me dit le prince. Puis il me confia en souriant : « Et une foule de passages et d'escaliers secrets, pour que mon père puisse rendre visite à une de ses femmes sans susciter la jalousie des autres. »

Il éloigna le cerf et nous pénétrâmes par le grand portail central. Sur notre passage, de chaque côté, une sentinelle se mit au garde-à-vous en levant sa lance. Huexotl me conduisit dans un grand vestibule tendu de tapisseries de plumes, puis dans un large escalier de pierre et le long d'une galerie recouverte de tapis de jonc, jusqu'aux élégants appartements de sa belle-mère. La seconde personne que je rencontrai fut donc Tolana Teciuapil dont m'avait parlé le vieil homme, la Première Dame et la plus noble de toutes les femmes nobles de Texcoco. Elle s'entretenait avec un jeune homme aux sourcils touffus, mais elle se retourna en souriant et d'un geste, nous fit signe d'entrer.

Le Prince Saule lui dit qui j'étais et je me penchai pour faire le geste d'embrasser la terre. La Dame de Tolan me releva gracieusement de sa propre main et me présenta à l'autre jeune homme : « Ixtlilxochitl, mon fils aîné. » Je replongeai immédiatement pour embrasser la terre, car cette troisième personne que je rencontrais était le Prince Héritier Fleur Noire, futur souverain de Texcoco. Ma tête commençait à tourner un peu et pas seulement à cause de mes courbettes répétées. Moi, le fils d'un pauvre carrier, voilà que j'avais fait la connaissance de trois éminentes personnalités du Monde Unique, et elles étaient toutes trois devant moi.

Fleur Noire tourna vers moi ses noirs sourcils et il quitta la pièce en compagnie de son demi-frère.

La Première Dame m'inspecta des pieds à la tête, tandis que je l'examinais discrètement. Je n'arrivai pas à me faire une idée de son âge, mais elle devait avoir au moins quarante ans pour avoir un fils de l'âge de Fleur Noire ; son visage, cependant, était beau, lisse et empreint de bonté.

« Mixtli, n'est-ce pas ? mais nous avons déjà tant de Mixtli parmi nos jeunes gens et en plus, je n'ai aucune mémoire des noms.

— On m'appelle aussi la Taupe, Madame.

— Non, tu es bien trop grand pour une taupe. Tu es déjà un grand jeune homme et tu vas encore grandir. Je t'appellerai Tête Haute.

— Comme vous voudrez, Madame, dis-je en soupirant intérieurement. C'est ainsi le surnom de mon père.

— Ainsi, nous nous le rappellerons facilement tous les deux. Viens, je vais te montrer ta chambre. »

Elle avait dû tirer une sonnette, car à notre sortie de la pièce, une chaise portée par deux solides esclaves attendait. Ils l'abaissèrent pour

qu'elle puisse y monter, puis l'emportèrent le long de la galerie, descendirent l'escalier (en prenant soin de toujours tenir la chaise droite) et sortirent du palais dans l'obscurité grandissante. Un autre esclave courait devant avec une torche en résine de pin et un autre courait derrière portant la bannière de la dame. Je trottinais à côté de la chaise. La Dame de Tolan me fit entrer dans le bâtiment à trois ailes que Saule m'avait montré tout à l'heure et nous arrivâmes jusque dans l'aile gauche après avoir monté des escaliers et tourné plusieurs fois.

« Et voilà », dit-elle, en poussant une porte faite de peaux de bêtes tendues sur un cadre en bois et durcies par un vernis. Elle n'était pas simplement accrochée, mais elle pouvait pivoter dans des encoches pratiquées en haut et en bas. L'esclave avança la torche pour m'éclairer, mais je ne fis que passer la tête, en disant d'une voix incertaine : « On dirait qu'il n'y a personne, Madame.

— Mais bien sûr, c'est ta chambre.

— Je croyais qu'au calmecac, tous les étudiants dormaient dans la même pièce.

— Peut-être. Mais ici c'est une annexe du palais et c'est là que tu vas habiter. Le Seigneur mon époux n'aime pas beaucoup ces écoles et leurs prêtres-enseignants. Tu ne fréquenteras pas un calmecac.

— Ah bon ! Mais, Madame, je croyais qu'on m'avait fait venir pour étudier.

— Tu étudieras, très dur même, mais avec les enfants du palais, ceux de Nezahualpilli et ceux des nobles. Les professeurs de nos enfants ne sont pas des prêtres sales et fanatiques, mais des sages choisis par mon époux et qui se sont tous fait remarquer par leurs travaux dans toutes les matières. Ici, tu n'apprendras pas des pratiques de sorcellerie ou des invocations aux dieux, Tête Haute, mais tu apprendras des choses vraies et utiles qui feront de toi un homme valable dans le monde. »

Mon ébahissement fut à son comble quand je vis l'esclave s'avancer avec sa torche et allumer des bougies de cire d'abeille fixées sur des candélabres dans le mur. J'étais suffoqué. « Une chambre pour moi tout seul ? » dis-je. Puis l'homme passa dans une autre pièce séparée par une arche. « Deux pièces ? Mais, Madame, c'est presque aussi grand que toute la maison de ma famille !

— Tu t'habitueras vite au confort », me dit-elle en souriant. Elle dut presque me pousser à l'intérieur. « Voici ta salle d'étude, l'autre, c'est ta chambre à coucher. A côté, il y a un cabinet de toilette. Tu dois avoir besoin d'y aller pour te laver après ton voyage. Tu n'auras qu'à tirer ce cordon et un serviteur viendra t'aider. Fais un bon repas et dors bien, Tête Haute. On se reverra bientôt. »

L'esclave la suivit et ferma la porte. Je regrettais de voir partir une dame aussi aimable, mais d'autre part, j'étais heureux de pouvoir

faire le tour de mes appartements, exactement comme une taupe, pour voir de près comment ils étaient meublés et aménagés. Dans la salle d'étude, il y avait une table basse et une petite chaise rembourrée ainsi qu'un coffre d'osier pour mettre mes effets et mes livres et un brasero en pierre volcanique garni de bûches mizquitl, une réserve de bougies pour que je puisse étudier à mon aise, même pendant la nuit et un miroir en tezcatl poli – ce cristal rare et pur où l'on se voit véritablement et non cette qualité foncée et meilleur marché où l'on a du mal à percevoir son propre visage. Il y avait aussi une fenêtre munie d'un rideau en jonc tressé que l'on pouvait rouler et dérouler grâce à un système de ficelles.

Dans la chambre à coucher, il n'y avait pas de natte de roseau, mais une petite estrade où étaient empilés une douzaine d'épais édredons garnis de duvet ; ils avaient un aspect aussi doux qu'un nuage. Quand je voulais me coucher, je n'avais qu'à me glisser entre les édredons et je pouvais choisir le degré de mœlleux sous moi et le degré de chaleur dessus.

Cependant, le cabinet de toilette me laissait perplexe. Il y avait dans le sol un creux carrelé où l'on pouvait prendre un bain, mais nulle part on ne voyait de brocs d'eau. Il y avait aussi une cuvette où l'on s'asseyait pour accomplir ses besoins naturels ; mais elle était solidement fixée dans le sol et je ne voyais pas comment faire pour la vider après usage. Au-dessus de ces deux dispositifs, sortait du mur un curieux tuyau, mais aucun jet d'eau n'en coulait et je ne comprenais pas à quoi il pouvait servir. Jamais, je n'aurais pensé à avoir à demander des explications pour me laver et me soulager, mais après avoir essayé en vain de trouver le secret de tous ces systèmes déconcertants, je finis par tirer le cordon qui pendait au-dessus de mon lit et, un peu embarrassé, j'attendis l'arrivée de mon tlacotli attitré.

Un petit garçon au visage frais se présenta et me dit sur un ton hardi : « Je m'appelle Cozcatl, Seigneur, j'ai neuf ans et je suis au service des jeunes seigneurs qui habitent les six appartements de ce côté du couloir. »

Cozcatl veut dire Collier de bijoux, nom bien pompeux pour lui, mais je ne m'en moquai point. Le tonalpouhqui qui donne les noms ne daignera jamais consulter ses livres divinatoires pour un enfant d'esclaves et même si ses parents ont de quoi payer, un tel enfant n'aura jamais un vrai nom enregistré. Les parents en choisissent un à leur fantaisie qui, parfois, n'est pas très approprié, comme en témoigne le cas de Don des Dieux. Cozcatl semblait bien nourri, il n'avait pas l'air craintif, il ne portait aucune marque de coups et il était vêtu d'un court manteau d'un blanc immaculé par-dessus le pagne qui est généralement le seul costume des esclaves. J'en conclus

que chez les Acolhua, ou du moins, au palais, les classes inférieures étaient bien traitées.

L'enfant portait à deux mains un énorme récipient en terre rempli d'eau fumante, aussi je me mis rapidement de côté. Il le porta dans le cabinet de toilette et le versa dans le bac. Il m'épargna la honte d'avoir à demander comment on se servait des aménagements du cabinet, car même s'il me prenait pour un véritable noble, il pouvait penser qu'un gentilhomme de province n'était pas habitué à un tel luxe – et il aurait eu raison. Aussi, sans attendre mes questions, il me dit :

« Vous pouvez refroidir votre bain à votre guise, Seigneur, comme ça. » Il me montra le tuyau de terre qui sortait du mur. A son extrémité, il y avait un tuyau plus petit qui le traversait verticalement. Il le tourna et de l'eau fraîche en jaillit.

« Le grand tuyau amène l'eau de la conduite principale. Le petit est percé sur le côté et si on le tourne de façon que le trou se trouve dans l'axe du grand tuyau, l'eau se met à couler. Lorsque vous aurez terminé votre bain, Seigneur, vous n'aurez qu'à ôter cette plaque d'oli qui est dans le fond et l'eau s'écoulera par un autre tuyau. »

Ensuite il me désigna la curieuse bassine fixe et me dit : « L'axixcalli fonctionne de la même façon. Quand vous avez terminé, tournez simplement ce petit tuyau-là et un jet d'eau emportera tout dans le trou qui est en dessous. »

Je n'avais pas encore remarqué ce trou et je demandai, horrifié : « Mais alors, les excréments tombent dans la pièce du dessous ?

— Mais non, Seigneur, c'est la même chose que pour le bain. Tout va dans un tuyau qui l'emporte loin, dans un étang où on vient prendre de l'engrais pour fertiliser les champs. Maintenant, Seigneur, je vais aller faire préparer votre dîner, pour qu'il soit prêt quand vous aurez pris votre bain. »

Attablé dans ma propre chambre, devant un repas de lapin grillé, de haricots, de tortillas, de beignets de fleurs de courgettes et avec, comme boisson, du chocolat, je me pris à penser qu'il me faudrait du temps pour perdre mes habitudes rustiques et apprendre celles de la noblesse. Chez moi, le chocolat était un luxe qu'on ne s'octroyait qu'une ou deux fois par an et de plus, il était très léger. Ici, cette boisson mousseuse – composée du meilleur cacao, de miel, de vanille et de graines écarlates d'achiyotl, le tout moulu, puis énergiquement battu – était prodiguée aussi largement que de l'eau de source. Je me demandais combien de temps il me faudrait pour perdre mon accent de Xaltocán pour parler le pur nahuatl de Texcoco et pour « m'habituer au confort » comme l'avait dit la Première Dame.

Par la suite, je me rendis compte que pas un seul noble, même honoraire ou temporaire comme moi, ne faisait jamais quoi que ce soit

par lui-même. Quand un gentilhomme levait la main pour défaire l'attache de son magnifique manteau de plumes, il laissait simplement glisser son vêtement qui, jamais, n'allait toucher le sol. Il y avait toujours un esclave pour le retirer de ses épaules et le noble savait qu'il y aurait toujours quelqu'un. S'il croisait les jambes pour s'asseoir, il ne jetait pas un coup d'œil derrière lui – même s'il s'effondrait brutalement et involontairement à cause d'un excès de boisson – et jamais il ne tombait par terre. Il y avait toujours quelqu'un pour glisser une chaise icpalli sous lui, et il savait que la chaise serait là.

Les nobles naissaient-ils avec cette hautaine assurance et me serait-il possible de l'acquérir à la longue ? Il n'y avait qu'une seule manière de le savoir. A la première occasion – je ne me rappelle plus laquelle – j'entrai dans une pièce pleine de seigneurs et de dames, je saluai tout le monde, et m'assis avec assurance sans regarder derrière moi. L'icpalli était bien là. Je ne jetai même pas un regard pour voir d'où il venait. C'est alors que je compris que la chaise – ou toute autre chose exigée et attendue de la part de mes inférieurs – ne pouvait manquer d'être là. Cette petite expérience m'apprit une chose que je n'oubliai jamais : pour bénéficier du respect et des privilèges réservés aux nobles, il fallait oser se comporter en noble.

Le lendemain de mon arrivée, Cozcatl m'apporta mon petit déjeuner en même temps que toute une collection de vêtements, plus nombreux que je n'en avais porté et usé pendant toute mon existence précédente. C'étaient des pagnes et des manteaux de coton blanc et brillant, magnifiquement brodés ; des sandales en cuir souple, avec une paire dorée pour les cérémonies pourvue de lacets qui me montaient presque jusqu'aux genoux. La Dame de Tolan m'avait même envoyé une petite fibule d'or et de jaspe pour attacher mon manteau que je portais simplement noué sur l'épaule.

Lorsque j'eus fait mon choix parmi ces élégants atours, Cozcatl m'emmena dehors pour me montrer les bâtiments qui abritaient les salles de classe. Il y en avait bien davantage que dans un calmecac. Je m'intéressai particulièrement à celles où l'on enseignait la connaissance des mots, l'histoire et la géographie. On pouvait aussi, si on le voulait, suivre des cours sur la poésie, le travail de l'or, de l'argent, de la plume, la taille des pierres précieuses et bien d'autres arts.

« Les cours où il ne faut ni bancs, ni matériel, se tiennent à l'extérieur, sauf par mauvais temps, me dit mon jeune guide. Quand il fait beau, comme aujourd'hui, les Seigneurs Professeurs et les étudiants préfèrent travailler dehors. »

Je vis en effet des groupes assis sur l'herbe ou rassemblés autour des pavillons de marbre. Les professeurs étaient des hommes d'un certain âge, vêtus d'un manteau jaune caractéristique, mais il y avait

une grande variété parmi les étudiants : jeunes gens et hommes de tous âges et de toutes tailles et, de temps à autre, une jeune fille ou une femme, ou encore un esclave se tenant un peu à l'écart.

« Les étudiants ne sont pas groupés par âge ? » demandai-je.

« Non, Seigneur. Selon leurs connaissances. Certains sont plus avancés dans une matière que dans une autre. Lorsque vous irez à un cours pour la première fois, le Seigneur Professeur vous posera des questions pour savoir dans quelle classe il vous mettra – par exemple, chez les débutants, les moyens, les moyens forts et ainsi de suite. Il vous classera d'après vos connaissances et aussi d'après vos capacités à en apprendre davantage.

— Et les femmes ? Et les esclaves ?

— Les filles nobles ont le droit de suivre les cours jusqu'au plus haut niveau, si elles le veulent et si elles en sont capables. Il en est de même pour les esclaves, dans la mesure où c'est compatible avec leur travail.

— Toi-même, tu parles bien pour un si jeune tlacotli.

— Je vous remercie, Seigneur. J'ai appris à bien parler le nahuatl, les bonnes manières et des rudiments de travaux ménagers. Plus tard, j'espère bien continuer pour être un jour Maître des Clés dans une maison noble.

— Si un jour, j'ai une maison, Cozcatl, je te promets que tu auras la place », lui dis-je, plein de généreux sentiments.

Je n'aurais pas dû dire « si », mais « quand ». En effet, je n'en étais plus à souhaiter devenir quelqu'un, je m'y voyais déjà. Je me promenais dans ce magnifique parc, un serviteur à mes côtés, fier dans mes beaux vêtements et je souriais en imaginant quel grand homme je serais. Et maintenant, je suis là, mes révérends, tout courbé et vêtu de haillons et je souris aussi en pensant au jeune prétentieux que j'étais.

Neltitica, le Seigneur Professeur d'Histoire, qui semblait assez vieux pour avoir vécu tous les événements historiques, me présenta à ses élèves. « Nous avons parmi nous un nouvel étudiant piltontli, c'est un Mexicatl que nous appellerons Tête Haute. »

J'étais si heureux d'avoir été présenté comme un étudiant noble, que mon surnom ne me fit pas faire la grimace.

« Tête Haute, peut-être pourriez-vous nous donner un bref aperçu de l'histoire de votre pays ?

— Bien sûr, Seigneur Professeur », répondis-je avec assurance. Je me levai et tous les regards se tournèrent vers moi. Je m'éclaircis la voix et me mis à raconter ce qu'on m'avait appris dans la Maison de l'Apprentissage des Manières de Xaltocán.

« Sachez qu'à l'origine, mon peuple vivait dans une région lointaine au nord d'ici. Son nom était Aztlân ou Lieu des Aigrettes Enneigées et les habitants s'appelaient les Aztlantlaca ou Azteca. Mais

Aztlân était un pays rude et Huitzilopochtli, leur principal dieu, leur apprit qu'il existait, vers le sud, une terre plus clémente. Il leur dit aussi que le voyage serait long et pénible, mais qu'ils reconnaîtraient tout de suite leur nouvelle patrie, car ils verraient un cactus nopalli avec un aigle d'or posé dessus. Alors, tous les Azteca quittèrent leurs belles maisons, leurs palais, leurs pyramides et leurs temples, pour prendre la route du sud. »

Dans la classe, quelqu'un se mit à ricaner.

« Le voyage dura des faisceaux et des faisceaux d'années. Certaines populations se montrèrent hostiles aux Azteca ; elles les combattirent et essayèrent de les refouler. D'autres furent accueillantes à leur égard et leur permirent de se reposer quelque temps, parfois même pendant des années. Ces peuples furent récompensés de leur générosité car les Azteca leur apprirent leur belle langue ainsi que des arts et des sciences connus d'eux seuls. »

On entendit un murmure, puis un rire étouffé.

« Lorsque, enfin, les Azteca arrivèrent dans la vallée, ils furent accueillis par les Tecpaneca qui vivaient sur la rive ouest du lac et qui leur laissèrent Chapultepec pour se reposer. Les Azteca s'installèrent sur la Colline de la Sauterelle pendant que leurs prêtres partaient à la recherche de l'aigle perché sur le nopalli. Dans le dialecte Tecpaneca, le cactus nopalli s'appelle Tenochtli, aussi les gens donnèrent aux Azteca le nom de Tenochca et avec le temps, on les appela le Peuple du Cactus. Enfin, comme Huitzilopochtli l'avait promis, les prêtres trouvèrent le signe – l'aigle d'or sur le cactus – sur une île du lac encore inhabitée. Aussitôt, tous les Tenochca-Azteca, remplis de joie, quittèrent Chapulte-pec pour s'installer sur cette île. »

Quelqu'un se mit à rire tout haut.

« Ils construisirent deux grandes villes, l'une s'appela Tenochtitlân, Lieu du Peuple du Cactus et l'autre, Tlatelolco, l'Endroit Rocheux. Pendant qu'ils bâtissaient leurs cités, les Tenochca remarquèrent qu'ils voyaient, chaque nuit, de leur île, Metztli, la lune, se refléter dans les eaux du lac. Par conséquent, ils donnèrent aussi à leur nouvelle patrie le nom de Metztli-Xictli, Au Milieu de la Lune. Peu à peu, ils l'abrégèrent en Mexitli, puis en Mexico et eux-mêmes finirent par prendre le nom de Mexica. Ils adoptèrent le symbole de l'aigle perché sur un cactus, l'aigle tenant dans son bec un ruban symbolisant la guerre. »

Les rires étaient de plus en plus nombreux, mais je n'en continuai pas moins.

« Les Mexica commencèrent alors à étendre leur domination et leur influence et de nombreux peuples en bénéficièrent, soit comme Mexica d'adoption, soit comme alliés, soit comme partenaires commerciaux. Ils se mirent à adorer nos dieux et nous laissèrent

adopter les leurs. Ils apprirent à calculer avec notre système d'arithmétique et se servirent de nos calendriers. Ils nous payaient un tribut en nature ou en espèces, car ils craignaient nos invincibles armées. Ils parlaient notre langue en hommage à notre supériorité. Les Mexica ont édifié la plus puissante civilisation du monde et Mexico-Tenochtitlân en est le centre – *In Cem Anahuac Yoyotli*, le Cœur du Monde Unique. »

J'embrassai la terre devant le vieux professeur et je m'assis. Tous mes camarades levèrent la main pour demander la parole, dans un concert de rires et de huées. D'un geste autoritaire, le professeur les fit taire et tout le monde se rassit.

« Merci, Tête Haute, me dit-il poliment. Je me demandais quelle était la version actuelle des professeurs mexica. Vos notions d'Histoire sont bien réduites et le peu que vous savez est presque entièrement faux. »

Je me relevai, aussi rouge que si on m'avait frappé. « Seigneur Professeur, vous m'avez demandé un bref résumé, mais je peux vous donner des détails.

— Ayez la bonté de me les épargner, dit-il. En retour, je vous rendrai le service de corriger un détail que vous avez déjà donné. Les mots Mexica et Mexico ne viennent pas de Metztli, la lune. » Il me fit signe de m'asseoir et s'adressa à l'ensemble de la classe :

« Mes jeunes seigneurs, voilà l'illustration de ce que je vous ai dit si souvent. Montrez-vous méfiants vis-à-vis de toutes les versions historiques que vous pourrez entendre, car certaines sont pleines de vaniteuses invraisemblances. De plus, je n'ai jamais rencontré un historien – ou tout autre érudit – qui soit capable du moindre soupçon d'humour, de plaisanterie ou de grivoiserie. Je n'en connais pas un seul qui ne considère pas sa spécialité comme la plus importante de toutes. J'admets la valeur de l'érudition, mais est-ce une excuse à la sévérité et à la solennité ? Les historiens sont des gens sérieux et l'Histoire est parfois bien sombre. Mais c'est le peuple qui fabrique l'histoire, et il fait parfois des siennes. La véritable histoire des Mexica en est la preuve. »

Il s'adressa directement à moi. « Vos ancêtres Azteca, Tête Haute, n'ont rien amené avec eux dans cette vallée : aucune sagesse, aucun art, aucune science, aucune culture. Ils n'apportèrent rien qu'eux-mêmes : des nomades ignorants et arriérés vêtus de peaux de bêtes grouillantes de vermine et qui adoraient un dieu de massacre, terrible et vengeur. Ils étaient méprisés et rejetés par les peuples déjà civilisés qui les entouraient et qui ne pouvaient accepter l'invasion de mendiants barbares. Les Azteca ne s'installèrent pas sur cette île marécageuse, dans l'allégresse et sous la conduite de leur dieu, mais parce qu'ils ne savaient pas où aller, et que personne n'avait encore

voulu s'approprier ce bout de terre au milieu des marais. »

Mes camarades me regardèrent du coin de l'œil. J'essayai de ne pas broncher devant les révélations de Neltitica.

« Ils n'entreprirent pas tout de suite la construction de grandes villes ; il leur fallut d'abord consacrer toutes leurs forces à trouver de quoi manger. Ils ne pouvaient pas pêcher, car les droits de pêche appartenaient aux peuples qui bordaient le lac. Pendant longtemps, vos ancêtres survécurent – survécurent simplement – en se nourrissant de choses dégoûtantes, comme des vers, des insectes aquatiques et de leurs œufs minuscules et de la seule plante comestible qui poussât dans ce marécage désolé. C'était le mexixin, ce cresson ordinaire au goût acre et amer. Toutefois, Tête Haute, si vos ancêtres étaient dépourvus de tout, ils ne manquaient pas d'humour et avec une ironie mordante, ils se donnèrent à eux-mêmes le nom de Mexica. »

La seule mention de ce nom souleva de nouveaux ricanements. Neltitica poursuivit :

« Les Mexica finirent par obtenir des récoltes à peu près correctes grâce au système du chinamitl, mais ils ne cultivaient pour leur usage personnel que le strict minimum de maïs et de haricots. Les chinampa étaient presque exclusivement réservés à la culture des légumes et des plantes plus rares – tomates, sauge, coriandre, patates douces – que leurs voisins ne prenaient pas la peine de faire pousser. Les Mexica échangeaient ces denrées contre des produits de première nécessité : outils, matériaux de construction, tissus et armes que les pays de la terre ferme ne leur auraient jamais cédés sans cela. A partir de ce moment, leur civilisation, leur culture et leur puissance militaire progressèrent rapidement. Cependant, jamais ils n'oublièrent l'humble plante qui les avait nourris au début et ils gardèrent toujours le nom qu'ils s'étaient donné et qui est maintenant connu, respecté et craint partout, mais qui veut simplement dire…»

Il se tut et sourit. Mon visage s'empourpra à nouveau, tandis que toute la classe s'écriait en chœur : « Les Mangeurs d'herbe ! »

« Je me suis laissé dire, mon jeune seigneur, que vous avez essayé d'apprendre tout seul à lire et à écrire », me dit le professeur de la Connaissance des Mots, sur un ton un peu sarcastique, comme s'il pensait que c'était impossible. « Il paraît que vous avez apporté des témoignages de votre travail. »

Je lui tendis respectueusement la longue bande de papier d'écorce repliée dont j'étais si fier. J'avais tracé les signes avec le plus grand soin et je les avais peints avec les rutilantes couleurs que m'avait données Chimali. Le professeur prit le cahier et commença lentement à en déplier les pages.

C'était le récit d'un épisode célèbre dans l'histoire des Mexica, à leur arrivée dans la vallée. Le peuple le plus puissant de l'endroit était

alors les Culhua et leur chef, Coxcox, ayant déclaré la guerre aux gens de Xochi-milco, avait demandé aux Mexica, fraîchement arrivés, de se joindre à lui. Quand ils eurent gagné la guerre, les Culhua ramenèrent chez eux leurs prisonniers, mais les Mexica revinrent bredouilles. Alors, les Culhua les traitèrent de lâches. A ces mots, les guerriers Mexica ouvrirent les sacs qu'ils avaient avec eux et déversèrent une montagne d'oreilles gauches qu'ils avaient coupées aux vaincus de Xochimilco. Coxcox fut stupéfait et heureux et, à partir de ce jour, les Mexica furent considérés comme de redoutables combattants.

Je pensais avoir bien su dépeindre l'événement, particulièrement dans le rendu méticuleux des innombrables oreilles gauches et l'expression décontenancée de Coxcox. Certain des qualités de mon travail, j'attendais que le professeur me fasse des compliments, mais il fronçait les sourcils en regardant le cahier et le tournant dans tous les sens, il me demanda :

« Par où faut-il commencer ? »

Déconcerté, je lui répondis : « Seigneur, à Xaltocán, on déplie les feuilles vers la gauche, de façon à pouvoir lire de gauche à droite.

— Je sais, je sais, chez nous aussi. Mais rien sur votre cahier ne l'indique.

— Rien ne l'indique ? » m'exclamai-je, interloqué. « Supposez que vous ayez à déchiffrer une inscription qui se lise dans un autre sens, par exemple, sur une colonne ou une frise de temple où l'architecture exige qu'on lise de droite à gauche ou de haut en bas. »

J'avouai que cela ne m'était jamais venu à l'idée.

Il s'impatienta : « Bien sûr, lorsqu'un scribe montre deux personnes ou deux dieux conversant ensemble, il les met face à face. Mais il y a une règle de base : la majorité des caractères doivent être placés dans le sens de la lecture. »

Je me sentis défaillir de honte.

« Vous n'avez même pas compris la règle la plus élémentaire de l'écriture, me dit-il d'un ton cinglant, et vous avez l'effronterie de me montrer ceci ». Il me jeta le cahier sans l'avoir déplié. « Demain, pour votre premier cours, vous irez dans cette classe-là. » Il désigna des élèves rassemblés sur la pelouse, près d'un pavillon. Mon visage se figea et toute ma fierté s'évapora. Même à cette distance, je voyais bien que la plupart des élèves avaient la moitié de mon âge.

Je fus mortifié de me trouver parmi des enfants, comme si personne ne m'avait jamais rien appris et que je n'avais jamais travaillé tout seul. Par conséquent, je fus ravi de découvrir que la classe de poésie n'était pas divisée en plusieurs niveaux. Il y avait une assemblée unique d'aspirants-poètes avec des étudiants de tous âges. Parmi eux, je vis le prince Saule et son demi-frère, le prince héritier Fleur Noire. Il y avait des gentilshommes très âgés, des femmes, des

jeunes filles et plus d'esclaves que dans les autres classes.

Le rang de la personne qui écrit un poème ne semble pas avoir d'importance, ni le genre de ce poème : louange à un dieu ou à un héros, récit historique interminable, chant d'amour, élégie, pièce satirique. On ne juge pas un poème d'après l'âge, le sexe, le rang, l'éducation ou l'expérience de son auteur. Un poème est ou il n'est pas. Il vit ou il n'a jamais existé. Il reste dans les mémoires ou bien il est tout de suite oublié, comme s'il n'avait jamais été composé. Je me contentais d'écouter, sans oser proposer des essais poétiques de mon cru. Ce n'est que des années plus tard que j'écrivis un poème que j'entendis ensuite réciter par des étrangers. Une seule chose, donc, est restée de moi, mais ce n'était qu'une toute petite poésie, et je ne prétends pas pour autant être un poète.

J'ai un très vif souvenir de mon premier cours de poésie. Le professeur avait invité un visiteur de marque à lire ses œuvres et celui-ci venait tout juste de commencer quand j'arrivai et m'assis derrière tout le monde sur un rebord herbeux. De l'endroit où je me trouvais, je le distinguais mal, mais je voyais qu'il était de taille moyenne, bien bâti, qu'il avait à peu près l'âge de la Dame de Tolan et qu'il portait un manteau de coton richement brodé retenu par une agrafe d'or et qu'il n'avait aucun ornement distinctif de sa classe ou de sa fonction. Je pensais qu'il s'agissait d'un poète professionnel qui avait suffisamment de talent pour avoir une pension et une charge à la cour.

Le visiteur prit plusieurs feuilles de papier d'écorce et en donna une à un petit esclave assis en tailleur à ses pieds, qui tenait un tambour entre ses bras. Puis il déclara d'une voix douce mais bien timbrée : « Avec la permission du Seigneur Professeur, je ne vous lirai pas mes œuvres aujourd'hui, mais celles d'un poète bien plus grand et bien plus inspiré : mon père.

— *Ayyo*, avec ma permission et avec plaisir », approuva le professeur. Dans la classe, on entendit également un murmure collectif d'approbation, comme si tous connaissaient déjà les œuvres du père-poète.

D'après ce que je vous ai dit de l'écriture pictographique, vous devez vous rendre compte, frères révérends, qu'elle s'adaptait mal à rendre la poésie. Nos poèmes vivaient par la parole ou sinon ils n'existaient pas du tout. Les gens qui avaient apprécié un poème le retenaient et le répétaient à une autre personne qui, à son tour, le redisait. Pour aider la mémoire, les poèmes étaient généralement construits sur un rythme de syllabes régulier et de telle manière que le même son revienne à la fin de chaque ligne.

Sur les papiers du visiteur il n'y avait donc que les mots essentiels pour faciliter le souvenir et ne rien oublier, et pour rappeler les passages et les mots qu'il fallait accentuer. Le papier qu'il avait donné

au petit tambour ne portait que des traits de pinceau d'épaisseurs différentes, assemblés ou espacés de façons diverses. Ils indiquaient à l'enfant le rythme à battre sur son tambour pour accompagner le récitant. Parfois, ce n'était qu'un murmure, parfois un grand accent, parfois une légère vibration comme le battement d'un cœur, pendant les silences entre les lignes.

Les poèmes récités et psalmodiés ce jour-là étaient tous très bien tournés et doucement rythmés, mais ils étaient légèrement empreints de mélancolie, comme lorsque l'automne vient chasser l'été. Après un faisceau d'années, sans le secours des signes pour me rafraîchir la mémoire, ni du tambour pour marquer les temps et les pauses, je m'en souviens encore :

J'ai composé un chant en l'honneur de la vie,
Un monde aussi éclatant que la plume du quetzal
Aux cieux de turquoise au soleil d'or,
Aux ruisseaux de jade, aux jardins en fleurs…
Mais l'or peut fondre et le jade se briser,
Les feuilles jaunir et les arbres tomber,
Les fleurs se faner et leurs pétales se disperser.
Le soleil va bientôt se coucher, la nuit s'approche.
Voyez comme la beauté ternit et comme nos amours se refroidissent.
Les dieux s'enfuient, leurs temples tombent en ruine.
Pourquoi ma chanson me brise-t-elle le cœur comme un couteau ?

Une fois que la séance fut terminée, l'auditoire attentif se leva et se sépara. Certaines personnes se promenaient seules, répétant plusieurs fois les poèmes afin de les garder dans leur mémoire. J'étais de ceux-là. D'autres s'empressaient autour du visiteur, embrassant la terre et l'accablant de compliments et de remerciements. Je marchais en rond dans l'herbe, la tête penchée et me récitant le poème que je viens de vous dire, lorsque le jeune prince Saule s'approcha de moi.

« Je t'ai entendu, Tête Haute, me dit-il. C'est le poème que je préfère, moi aussi. Il a fait germer dans ma tête un autre poème. Veux-tu l'entendre ?

Je serais très honoré d'être le premier », lui répondisse et voici ce qu'il me récita :

Vous me dites que je dois mourir
Tout comme les fleurs que je chéris
Que rien ne restera de mon nom
Que personne ne se souviendra de mon être
Mais toujours demeureront les jardins que j'ai plantés
Et les chansons que je chante seront toujours chantées !

« C’est un joli poème, Huexotzin, et il est sincère. Le Seigneur Professeur l’approuverait certainement. » Ce n’était pas de ma part une basse flatterie, car vous voyez bien que je m’en souviens encore. « En fait, poursuivais-je, il aurait très bien pu avoir été composé par le grand poète dont nous venons d’entendre les œuvres.

— Allons, allons, Tête Haute, gourmanda-t-il, personne n’égalera jamais l’incomparable Nezahualcoyotl.

— Qui ?

— Tu ne savais pas ? Tu n’avais pas reconnu mon père ? Il récitait les œuvres de son père, mon grand-père, l’Orateur Vénéré, Coyote Affamé.

— Quoi ? C’était Nezahualpilli ? m’exclamai-je. Il n’avait pas d’insigne, pas de couronne, pas de manteau de plumes, pas de bâton, pas de bannière…

— Oh ! c’est un original. Sauf dans les grandes occasions, mon père ne s’habille jamais comme les autres Uey tlatoani. Il pense qu’un homme ne devrait porter que les décorations qu’il a méritées ; les médailles et les cicatrices gagnées à la guerre et non les babioles qu’on a de naissance ou par mariage.

« Mais c’est bien vrai que tu ne l’as pas reconnu ? Ce n’est pas possible ! » Il semblait aussi que Nezahualpilli n’appréciait pas l’admiration trop ostensible de ses sujets. Le temps que le prince et moi nous soyons frayés un chemin au milieu de la foule, il avait déjà disparu.

La Dame de Tolan ne m’avait pas menti en me disant que j’aurais à travailler dur, mais je ne vais pas vous assommer, révérends frères, avec les détails de mon emploi du temps, les événements marquants de mes journées et le monceau de travail que je ramenais, chaque soir, dans ma chambre. J’appris l’arithmétique, la comptabilité et les lois du commerce – toutes choses qui allaient m’être très utiles par la suite. J’appris la géographie de nos pays, mais à cette époque, on ne savait pas grand-chose des terres qui n’étaient pas immédiatement voisines des nôtres, comme je devais m’en apercevoir plus tard par moi-même.

Ce qui me plaisait le plus, c’était l’étude des mots et je devins de plus en plus fort en lecture et en écriture. Mais je profitais tout autant des cours d’histoire, même lorsqu’ils réfutaient les plus fermes croyances des Mexica. Le Seigneur Professeur n’était pas avare de son temps et il nous accordait même des entretiens privés. Un jour, il vint converser avec moi et un tout jeune garçon, fils d’un des nombreux seigneurs de Texcoco, nommé Poyec.

« Il y a une énorme faille dans l’histoire des Mexica, dit le professeur, pareille à celle qu’un tremblement de terre arrive à creuser dans le sol ».

Tout en parlant, il se préparait un poquietl. C'est un tube mince en os ou en jade sculpté, avec un embout que l'on met dans la bouche. De l'autre côté, qui est ouvert, on insère un roseau séché ou un morceau de papier roulé rempli de feuilles de piacetl séchées et finement hachées, mélangées parfois à des herbes ou à des épices pour donner plus de parfum. On prend le tube entre ses doigts et on met le feu à l'extrémité du roseau ou du papier qui se consume alors lentement tandis qu'on aspire des bouffées de fumée.

Lorsqu'il l'eut allumé avec un morceau de charbon du brasero, Neltitica nous dit : « Il y a juste un faisceau d'années que l'Orateur Vénéré Itzcoatl, Serpent d'Obsidienne, mit sur pied la Triple Alliance entre les Mexica, les Acolhua et les Tecpaneca – avec évidemment à sa tête, les Mexica. Ayant assuré la suprématie de son peuple, Itzcoatl ordonna de brûler tous les anciens livres et d'en écrire de nouveau pour glorifier le passé des Mexica.

Je regardai la fumée bleue qui s'élevait du poquietl en murmurant : « Des livres… brûlés…» C'était difficile d'admettre qu'un Uey tlatoani ait pu avoir le cœur de brûler des choses aussi irremplaçables, aussi précieuses et aussi intouchables que des livres.

« Serpent d'Obsidienne fit cela pour que son peuple croit qu'il avait toujours été le seul dépositaire des arts et des sciences et qu'il était donc de son devoir d'imposer sa loi aux peuples inférieurs. Mais, même les Mexica ne pouvaient ignorer qu'il existait des civilisations plus raffinées bien avant leur arrivée, aussi ils ont fabriqué des légendes fantaisistes pour appuyer leurs dires. » Poyec et moi étions pensifs et le petit demanda : « Vous parlez par exemple de Teotihuacân ? L'Endroit où les Dieux sont créés ?

— C'est un bon exemple, jeune Poyec. Cette ville n'est plus qu'une ruine déserte et envahie par les mauvaises herbes, mais elle a été autrefois une cité bien plus grande et bien plus peuplée que ne le sera jamais Tenochtitlân.

— On nous a appris, Seigneur Professeur, lui dis-je, que les dieux l'avaient édifiée quand ils se réunirent pour créer la terre, les hommes et toutes les choses vivantes.

— Bien sûr, c'est ce qu'on t'a dit. Les grandes choses qui n'ont pas été faites par les Mexica ne peuvent pas être portées au compte d'autres mortels. » Il fit sortir de la fumée de ses narines. « Serpent d'Obsidienne a anéanti l'histoire du passé des Mexica, mais il n'a pas pu brûler les bibliothèques de Texcoco et des autres villes. Nous avons des documents au sujet de ce qu'était la vallée avant l'arrivée des Mexica-Azteca. Serpent d'Obsidienne n'a pas pu transformer toute l'histoire du Monde Unique.

— Et ces documents, demandai-je, ils remontent à quand ?

— Pas assez loin, malheureusement. Nous ne prétendons pas

posséder des récits datant du temps de la Première Dame et du Premier Seigneur qui furent les premiers habitants de la terre. Ensuite, il y eut tous les autres dieux et une race de géants. » Neltitica aspira pensivement quelques bouffées. « Cette légende des dieux et des géants est peut-être vraie. Un vieil os en décomposition qui a été déterré par un paysan est conservé à Texcoco. Je l'ai vu. Les spécialistes affirment qu'il s'agit d'un fémur, et il est aussi grand que moi. »

Le petit Poyec se mit à rire d'un air mal à l'aise. « Je n'aimerais pas me trouver en face d'un homme avec des cuisses pareilles.

— Les histoires de dieux et de géants, c'est bon pour les prêtres. Moi, ce qui m'intéresse, c'est l'histoire des hommes, surtout celle des premiers hommes de cette vallée, ceux qui ont bâti des villes comme Teotihuacân et Tolan, parce que nous sommes leurs héritiers : Tout ce que nous savons, c'est d'eux que nous l'avons appris. » Il tira une dernière bouffée et ôta le bout de roseau brûlé de son support. « On ne saura peut-être jamais ni pourquoi, ni quand ils ont disparu, mais les poutres incendiées de leurs édifices en ruine laissent penser qu'ils ont été chassés par des pillards. Sans doute, les sauvages Chichimeca, le Peuple Chien. On ne voit plus grand-chose des peintures et des bas-reliefs muraux, ni des pictogrammes, et rien ne peut même nous apprendre le nom de ce peuple disparu. Tout cela a été si adroitement exécuté que nous avons surnommé ces hommes, les Tolteca, les Maîtres Artisans, et pendant des faisceaux d'années, nous avons essayé de les égaler.

— Si les Tolteca ont disparu depuis si longtemps, je ne vois pas comment leur exemple a pu nous parvenir, dit Poyec.

— Parce qu'il y a toujours des individus qui survivent, même lorsque la nation a disparu. Il y a certainement eu des survivants qui se sont enfuis vers les hautes montagnes ou vers les forêts profondes et ces irréductibles ont dû se cacher – et même arriver à conserver certains de leurs livres – en espérant transmettre leur culture aux enfants de leurs petits-enfants, tout en se mariant avec des membres des autres tribus. Malheureusement, à l'époque, les peuples de cette région étaient encore très primitifs : les lourds Otomi, les frivoles Purépecha et bien sûr le toujours présent Peuple Chien.

— *Ayya*, dit le petit Poyec, les Otomi ne connaissent même pas l'art d'écrire et les Chichimeca en sont encore à manger leurs propres excréments.

— Même chez des barbares, il peut y avoir une poignée d'individus extraordinaires », dit Neltitica, on peut penser que les Tolteca surent choisir leurs partenaires, et que leurs enfants et petits-enfants firent de même, pour maintenir au moins quelques lignées supérieures. Ils avaient un patrimoine sacré à se transmettre de père

en fils : ce qui leur restait des connaissances des Tolteca. Puis, un jour, des peuples venus du nord arrivèrent dans la vallée. Ils étaient tout aussi primitifs, mais capables de reconnaître et d'utiliser tout ce savoir. C'étaient des hommes nouveaux qui avaient envie de refaire flamber ce feu qui couvait depuis si longtemps. »

Le professeur s'arrêta un moment pour mettre un nouveau roseau dans sa pipe. Beaucoup d'hommes fumaient le poquietl parce qu'ils trouvaient que cela leur éclaircissait les idées. Plus tard, j'en pris aussi l'habitude et mes réflexions en étaient grandement facilitées. Neltitica fumait énormément et c'est peut-être pour cela qu'il conserva si longtemps son exceptionnelle sagesse.

« Ces premiers arrivants étaient les Culhua. Puis vinrent les Acolhua, mes ancêtres et les tiens, Poyec, et enfin, tous les autres. Ils se donnaient tous des noms différents et seuls les dieux savent réellement d'où ils viennent, mais tous parlaient des dialectes du nahuatl. C'est là, dans le bassin de la lagune, que ces émigrants apprirent des descendants des Tolteca disparus ce qui subsistait des arts et des techniques du passé.

— Cela n'a pas dû se faire en un jour, ni même en un faisceau d'années, dis-je.

Certainement pas, ni même en plusieurs faisceaux d'années, me répondit Neltitica. Quand on n'a plus que des bribes d'informations et que le savoir ne s'acquiert que par l'expérience, par les erreurs et par l'imitation de ce qui est resté, plus il y a de monde à partager cet apprentissage, plus vite on progresse. Heureusement, les Culhua, les Acolhua et les Tecpaneca et tous les autres avaient une langue commune et ils se mirent tous ensemble au travail. Peu à peu, ils chassèrent de la région les peuples inférieurs. Les Purépecha partirent vers l'est ; les Otomi et les Chichimeca, vers le nord. Ceux qui parlaient le nahuatl restèrent sur place et progressèrent ensemble. Ce n'est que plus tard, lorsqu'ils eurent atteint un certain degré de civilisation, qu'ils cessèrent de s'entraider et commencèrent à se disputer la suprématie. C'est à ce moment qu'apparurent les primitifs Azteca. »

Le Seigneur Professeur se tourna vers moi.

« Les Azteca ou Mexica arrivèrent dans une société déjà évoluée, mais qui commençait à se diviser en factions rivales. Les Azteca parvinrent à survivre jusqu'au moment où les Culhua consentirent à leur envoyer un des leurs, Acamapichtli, qui fut leur premier tlatoani. Acamapichtli leur enseigna l'art des mots, puis toutes les connaissances partagées par les peuples installés là depuis longtemps. Les Mexica avaient soif d'apprendre et on sait quel usage ils firent de leur savoir. Ils montèrent les unes contre les autres toutes les parties adverses, en faisant allégeance tantôt à l'une, tantôt à l'autre, jusqu'à

acquérir la suprématie militaire sur tout le monde. »

Le petit Poyec me lança un regard plein de reproches pour l'agressivité de mes aïeux, mais Neltitica continuait sa conférence avec le flegme d'un historien imperturbable.

« On sait de quelle manière les Mexica prospérèrent. Ils ont largement dépassé en richesse et en influence les nations qui jadis les regardaient de haut. Tenochtitlân est la cité la plus belle et la plus opulente depuis l'époque des Tolteca, et bien qu'il existe un nombre incalculable d'idiomes dans le Monde Unique, les armées, les commerçants et les explorateurs Mexica ont fait de notre nahuatl la seconde langue de tous les peuples, depuis les déserts du nord, jusqu'aux jungles du sud. »

Le professeur dut apercevoir une ombre de sourire de satisfaction sur mon visage, car il ajouta :

« Cette réussite aurait dû suffire à l'orgueil des Mexica, mais ils en voulaient encore davantage. Ils récrivirent les livres d'histoire pour faire croire à tout le monde et à eux-mêmes qu'ils avaient toujours été la nation la plus puissante de la région. Les Mexica parviendront peut-être à se tromper eux-mêmes et à induire en erreur les historiens à venir, mais je crois vous avoir bien fait comprendre que ces usurpateurs ne sont pas une réincarnation des grands Tolteca. »

La Dame de Tolan m'avait invité chez elle à prendre du chocolat et je m'y précipitai avec une question qui me brûlait les lèvres. Quand j'arrivai, son fils, le prince héritier, était là et je restai silencieux pendant qu'ils discutaient de détails concernant la marche du palais. Enfin, leur conversation commença à se ralentir et je m'enhardis à poser ma question :

« Vous êtes née à Tolan, madame. C'était autrefois une cité Tolteca. Etes-vous vraiment une toltecatl ? »

Elle parût surprise, ainsi que le prince ; puis elle sourit. « Tous les gens de Tolan – et de partout – seraient fiers de pouvoir revendiquer une goutte de sang tolteca. Mais, honnêtement, je ne le peux pas. Du plus loin qu'on se souvienne, Tolan a toujours fait partie du territoire de Tecpaneca ; je suis donc de souche Tecpaneca et je suspecte même qu'il y a eu dans ma famille un ou deux Otomi, avant que ce peuple ne soit chassé. »

J'étais déçu. « Il n'y a donc plus aucune trace des Tolteca à Tolan ?

— Comment en être sûr ? Les pyramides, les terrasses de pierre et les grandes cours entourées de murs sont toujours là. Les pyramides ont été mangées par l'érosion, les terrasses se sont fissurées et les murs s'effondrent par endroits. Mais on distingue encore l'appareillage soigné des pierres, les sculptures en bas-relief et même quelques restes de peintures. Mais ce sont les statues qui sont les plus

impressionnantes et les mieux conservées.

— Des statues des dieux ? demandai-je.

— Je ne crois pas, car elles ont toutes le même visage, la même taille et la même forme. Elles sont sculptées de façon réaliste et non dans le style contourné d'aujourd'hui. Ce sont des colonnes cylindriques, comme si elles avaient été conçues pour supporter un toit très lourd. Ces colonnes représentent des formes humaines dressées, trois fois plus grandes que nature.

— Ce sont peut-être les portraits des géants qui sont apparus sur terre après les dieux », suggérai-je, en pensant au monstrueux fémur dont nous avait parlé Neltitica.

« Non, je pense qu'elles représentaient les Tolteca eux-mêmes, mais très agrandis. Leurs visages ne sont ni sévères, ni hautains, comme le sont habituellement les dieux ou les géants. Ils ont une expression de vigilance paisible. De nombreuses colonnes sont décapitées et éparpillées sur le sol, mais certaines sont encore debout et tournées vers la campagne, comme si elles attendaient tranquillement quelque chose.

— Attendaient quoi, madame ?

— Que les Tolteca réapparaissent. » Cette fois, ce fut Fleur Noire qui répondit et il ajouta avec un rire sarcastique : « Qu'ils sortent de l'endroit où ils se sont cachés pendant tous ces faisceaux d'années, qu'ils reviennent en force pour nous soumettre, nous les envahisseurs et reprendre ces terres qui étaient jadis les leurs. »

« Non, mon fils, lui répondit la Première Dame. Ils n'ont jamais été belliqueux et c'est ce qui a fait leur perte. Si jamais ils revenaient un jour, ce serait d'une manière pacifique. »

Elle but une gorgée de chocolat et fit la grimace ; il était tombé. Elle prit sur une table un batteur composé d'anneaux de toutes tailles fixés sur un tige centrale, entièrement sculpté dans une seule pièce de cèdre aromatique. Elle le plongea dans sa tasse et maintenant la tige entre ses deux paumes, elle fit tourner vivement les anneaux, par un mouvement de frottement, pour faire mousser à nouveau le liquide rouge. Elle en but une autre gorgée, lécha la mousse sur ses lèvres et me dit :

« Va visiter la ville de Teotihuacân, Tête Haute, et regarde ce qui reste des peintures murales. Il n'y en a qu'une qui représente un combattant toltecatl et ce n'est qu'un guerrier de fantaisie. Sa lance n'a pas de lame à son extrémité, mais une touffe de plumes et ses flèches sont terminées par un bout en oli comme celles que l'on utilise pour apprendre le tir aux enfants.

— C'est vrai, madame, je m'en suis servi quand on faisait des jeux de guerre.

— D'après d'autres fresques, on se rend compte que les Tolteca ne

faisaient jamais de sacrifices humains à leurs dieux. Ils ne leur offraient que des papillons, des fleurs, des cailles et des choses du même genre. Les Tolteca étaient pacifiques parce que leurs dieux étaient bons. L'un d'eux était Quetzalcoatl qui est encore honoré par toutes les nations. Le concept tolteca du Serpent à plumes nous apprend beaucoup à leur sujet. Qui d'autre qu'un peuple sage et bon aurait pu nous léguer un dieu en qui se mêlent si harmonieusement la grandeur et l'amour ? Le serpent qui est la créature la plus effrayante, mais aussi la plus gracieuse, revêtu non pas de ses dures écailles mais du beau plumage soyeux de l'oiseau quetzal.

— Il paraît qu'autrefois le Serpent à plumes vivait dans nos régions et qu'un jour il reviendra, dis-je.

— Tu as raison, Tête Haute, d'après ce qu'on peut comprendre des écrits des Tolteca, Quetzalcoatl a vraiment existé. C'était un Uey tlatoani et il fut certainement un très bon chef. On dit que c'est lui qui inventa l'écriture, le calendrier, la carte des étoiles et les nombres qu'on utilise aujourd'hui. On dit même qu'il nous a laissé la recette de l'ahuacamolli et de toutes les autres molli, mais je ne vois pas très bien Quetzalcoatl dans une cuisine. »

Elle sourit en secouant la tête et reprit sur un ton sérieux : « Il paraît que sous son règne, les champs ne donnaient pas seulement du coton blanc, mais aussi du coton de toutes les couleurs et qu'un homme ne pouvait porter qu'un seul épi de maïs à la fois, tellement ils étaient gros. On dit qu'à cette époque, il n'y avait pas de déserts et que les fruits et les fleurs poussaient partout en abondance et embaumaient l'air de leurs parfums mélangés.

— Croyez-vous qu'il reviendra, madame ? demandai-je.

— Si l'on en croit la légende, Quetzalcoatl commit involontairement une faute si épouvantable – ou quelque chose qui enfreignait toutes ses règles personnelles de conduite – qu'il abdiqua. Il alla sur le bord de l'océan oriental et construisit un radeau – certains disent qu'il était en plumes tissées, d'autres, en serpents vivants entrelacés. Dans ces dernières paroles aux Tolteca désespérés, il promit de revenir un jour. Puis il partit en ramant et disparut derrière l'horizon. Depuis ce jour, le Serpent à plumes est devenu le seul dieu reconnu par toutes les nations de notre monde. Ensuite, tous les Tolteca ont disparu et on n'a jamais revu Quetzalcoatl.

— Mais il est peut-être revenu, dis-je. Les prêtres disent que les dieux se mêlent parfois à nous sans se faire reconnaître.

— Comme le Seigneur mon père, dit Fleur Noire en riant. Je crois que le Serpent à plumes passerait difficilement inaperçu. Le retour d'un dieu aussi remarquable provoquerait un certain bruit. Tu peux être sûr que s'il revient, accompagné ou non de sa suite de Tolteca, nous le reconnaîtrons. »

J'avais quitté Xaltocán à la fin de la saison des pluies, au cours de l'année Cinq Couteau et si Tzitzitlini ne m'avait pas si souvent manqué, je ne me serais presque pas aperçu du temps qui passait, tant j'étais plongé dans mes études et dans les plaisirs de la vie de cour. Je fus franchement surpris quand le prince Saule me signala que le lendemain serait le premier des nemontemi, les cinq jours néfastes. Je dus compter sur mes doigts pour réaliser que j'avais quitté la maison depuis plus d'une année et que l'année présente s'achevait.

« Toutes les activités sont suspendues pendant ces cinq jours, me dit le jeune prince. Aussi cette année, nous allons en profiter pour faire déménager toute la cour au palais de Texcoco, afin d'être prêts pour y célébrer le mois de Quiauitl eua. »

C'était le premier mois de notre année solaire. Son nom signifie l'Arbre s'élève, en référence à toutes les cérémonies au cours desquelles les peuples suppliaient Tlaloc, le Dieu de la pluie, pour que la prochaine saison des pluies soit suffisamment arrosée.

« Tu dois avoir envie d'être avec les tiens en cette occasion, ajouta Huexotl. Accepte que je te prête mon acali personnel pour y aller. Je te le renverrai à la fin de Quiauitl eua pour que tu rejoignes la cour à Texcoco. »

Je ne m'y attendais pas du tout, mais j'acceptai immédiatement la proposition, en le remerciant de sa gentillesse.

« Je ne te demande qu'une chose, me dit-il. Peux-tu partir de bonne heure demain matin ? Tu comprends, Tête Haute, les rameurs voudront être chez eux avant le début des cinq jours néfastes. »

***

Ah, voici le Seigneur Archevêque ! Je suis honoré et heureux que Votre Excellence se joigne à nouveau à notre petite réunion. Une fois encore. Seigneur, votre indigne serviteur a l'audace de vous souhaiter la bienvenue.

… Oui, je comprends très bien, Excellence. Vous dites que je n'ai pas assez insisté sur nos rites religieux ; vous voulez avoir personnellement des détails sur les craintes et les superstitions que nous avions pendant ces cinq jours creux ; vous souhaitez apprendre de ma bouche tout ce qui concerne les rites païens de supplications au Dieu de la pluie. Je vois, Seigneur, vos révérentes oreilles vont tout savoir. Si ma vieille cervelle trébuche sur ses souvenirs et si ma vieille langue passe trop rapidement sur quelque détail important, que Votre Excellence n'hésite pas à m'interrompre pour me demander des éclaircissements.

Sachez donc que nous étions à six jours de la fin de l'année Six Maison, quand le bel acali surmonté d'un dais et orné des bannières

du Prince Saule me déposa sur la jetée de Xaltocén. Mon splendide équipage de six hommes faisait paraître minable le canoë découvert et conduit par deux seuls rameurs, du Seigneur Héron Rouge qui, ce jour-là, ramenait également son fils à la maison pour les cérémonies du mois de Quiauitl eua. De plus, j'étais mieux vêtu que ce hobereau de province. Pactli me fit un salut aimable, puis, m'ayant reconnu, son visage se figea.

Chez moi, je fus accueilli comme un héros qui revient de guerre. Mon père mit ses mains sur mes épaules qui étaient maintenant presque aussi larges que les siennes. Tzitzitlini me serra dans ses bras, geste tout fraternel pour quiconque n'aurait pas vu ses ongles s'enfoncer doucement dans mon dos. Même ma mère admira mon costume. J'avais exprès choisi de mettre mon plus beau manteau brodé, avec l'agrafe de jaspe sur l'épaule et mes sandales dorées qui se laçaient presque jusqu'aux genoux.

Parmi les gens rassemblés, très peu, sauf mon père et quelques carriers, étaient sortis de leur île et ils étaient impatients d'entendre parler du monde extérieur. Néanmoins, ils posaient peu de questions ; ils se contentaient d'écouter mes récits et ceux de Chimali et de Tlatli sur leur vie à l'école.

« Les écoles ! dit Tlatli avec dédain. Il ne nous reste guère de temps pour l'étude. Chaque matin, ces idiots de prêtres nous tirent du lit à l'aube pour balayer et nettoyer nos locaux et les salles du bâtiment tout entier. Ensuite, il faut aller au lac pour s'occuper des chinampa de l'école et ramasser du maïs et des haricots pour la cuisine, ou encore aller jusqu'à la terre ferme pour couper du bois pour les feux sacrés et remplir des paniers pleins d'épines de maguey.

— Pour la nourriture et le bois, je comprends, dis-je. Mais pourquoi les épines ?

— Pour les pénitences et les punitions, mon ami, grommela Chimali. Si tu enfreins la moindre règle, tu dois te piquer toi-même plusieurs fois. Sur le lobe des oreilles, sur les pouces, sur les bras, même sur les parties intimes. J'ai mal partout.

— Même les plus sages en souffrent, ajouta Tlatli. C'est tout le temps la fête d'un dieu ou d'un autre, y compris ceux dont je n'ai jamais entendu parler. Tout le monde doit leur offrir de son sang.

— Quand trouvez-vous le temps d'étudier ? » demanda quelqu'un.

Chimali fit une grimace. « Le peu de temps que nous avons ne nous sert pas à grand-chose. Les prêtres sont des ignorants. Ils ne savent rien en dehors de ce qu'il y a dans leurs livres et ces livres sont vieux et poussiéreux et tombent en morceaux.

— Nous avons de la chance Chimali et moi, dit Tlatli.

Nous ne sommes pas là pour étudier les livres, aussi peu nous importe qu'ils manquent. Nous passons presque tout notre temps dans

l'atelier de nos maîtres qui ne se perdent pas en radotages religieux. Ils nous font travailler dur et nous apprenons ce que nous sommes venus apprendre.

— Il y en a d'autres dans notre cas, dit Chimali. Ils sont en apprentissage comme nous – chez des médecins, des plumassiers, des musiciens, etc. Mais je plains ceux qui sont venus apprendre des matières comme l'art des mots. Quand ils ne sont pas occupés à accomplir des rites, des mortifications sanglantes ou des travaux domestiques, ils étudient sous la coupe de prêtres aussi ignorants que le dernier des élèves. Tu peux te réjouir, la Taupe, de n'être pas rentré dans un calmecac. Il n'y a rien à y apprendre, sauf si on veut devenir un prêtre soi-même.

— Et qui voudrait devenir prêtre ? demanda Tlatli en frissonnant. A moins de renoncer au sexe, à l'octli et même à prendre un bain une fois dans sa vie. A moins de trouver du plaisir à se faire mal et à voir les autres souffrir. »

Jadis j'avais envié Chimali et Tlatli lorsqu'ils avaient revêtu leurs plus beaux manteaux et s'en étaient allés vers leurs écoles. Et voici qu'ils étaient là aujourd'hui, avec les mêmes manteaux, et c'étaient eux qui m'enviaient. Je n'eus pas besoin de leur parler de la vie luxueuse que je menais à la cour de Nezahualpilli. Ils furent bien assez impressionnés quand je leur dis que nos livres étaient peints sur des peaux de cerf fumées pour qu'ils durent longtemps et quand je leur appris qu'il n'y avait aucune interruption pour les cultes, que nous avions un règlement très souple et que les professeurs nous donnaient volontiers des leçons particulières.

« Incroyable ! murmura Tlatli. Des professeurs qui ont travaillé sur la matière qu'ils enseignent.

— Des livres en peaux de cerf », dit Chimali, songeur. Il y eut un mouvement parmi les gens qui étaient près de la porte, et soudain, Pactli entra, comme s'il avait calculé son arrivée pour montrer la supériorité d'un produit issu d'un des plus prestigieux calmecac. Beaucoup se baissèrent pour embrasser la terre devant le fils de leur gouverneur.

« *Mixpantzinco* », dit mon père timidement.

Ne prenant pas la peine d'adresser à mon père la réponse habituelle, Pactli se tourna vers moi, directement. « Je suis venu te demander ton aide, jeune Taupe. » Il me tendit une bande de papier plié et me dit sur un ton de camaraderie : « On m'a dit que tu étudies surtout l'art des mots, aussi je voudrais avoir ton avis sur ce que j'ai fait, avant de rentrer à l'école et de le soumettre aux critiques du Seigneur Professeur. » Tandis qu'il me parlait, son regard dériva vers ma sœur. Seigneur Joie devait souffrir de devoir me prendre pour excuse pour venir chez nous, avant que minuit ne vienne rendre cette

visite impossible.

Je savais bien que Pactli se souciait comme d'une guigne de mon opinion – il s'était mis à lorgner carrément vers ma sœur. Je feuilletai le cahier et dis d'un air ennuyé : « Dans quel sens faut-il lire ça ? »

Tout le monde fut saisi par le ton de ma voix et Pactli rougit comme si je l'avais frappé. Son regard flamba et il murmura entre ses dents : « De gauche à droite, Taupe, tu le sais très bien.

— En général, c'est bien de gauche à droite, mais pas toujours, répondis-je. La règle la plus élémentaire de l'écriture, que tu sembles ne pas avoir comprise, c'est que la majorité des caractères doivent faire face au sens de la lecture. »

La richesse de mes vêtements, le fait que j'arrivais d'une cour bien plus raffinée que celle de Pactli et que j'étais le point de mire de tout le monde m'avaient donné une assurance inhabituelle, car sinon je n'aurais jamais osé bafouer de la sorte les conventions sociales. Sans me soucier de regarder plus avant le cahier, je le repliai et le lui rendis.

Votre Excellence a-t-elle remarqué que la même émotion provoque des couleurs différentes selon les individus. Le visage de Pactli était devenu pourpre, celui de ma mère, blanc. Tzitzi avait passé sa main devant sa bouche sous l'effet de la surprise, puis elle s'était mise à rire ainsi que Chimali et Tlatli. Pactli tourna vers eux son regard menaçant, puis sur l'assemblée tout entière qui, dans son ensemble, aurait bien voulu prendre encore une autre couleur : la couleur invisible de l'air impalpable. Rendu muet par la fureur, le Seigneur Joie écrasa le papier dans sa main et quitta la pièce en bousculant ceux qui ne s'écartaient pas assez vite.

Tous s'en allèrent, comme s'ils avaient voulu se désolidariser de moi. Ils donnèrent comme excuse que leurs maisons étaient éloignées et qu'il fallait qu'ils se dépêchent avant la nuit, ou qu'ils devaient s'assurer qu'ils n'avaient laissé aucune braise dans le foyer. Pendant ce temps, Chimali et Tlatli me prodiguaient des sourires d'encouragement. Tzitzi me prenait la main, mon père semblait paralysé et ma mère avait un air glacé. Cependant tous les invités n'étaient pas partis. Certains avaient assez de caractère pour ne pas s'émouvoir de la rébellion dont j'avais fait preuve juste à la veille des jours sans vie.

Pendant ces cinq jours, agir était considéré comme une imprudence qui ne pouvait apporter que des déboires. Ces journées n'étaient pas de vraies journées, mais un espace inévitable entre Izcalli, le dernier mois de l'année, et Quiauitl eua qui était le premier de l'année suivante. Elles n'avaient pas d'existence propre. Aussi, tout le monde essayait de se faire le plus petit possible. A ce moment, les dieux sommeillaient et paressaient, le soleil lui-même était pâle et bas.

Aucune personne de bon sens n'aurait fait quoi que ce soit qui aurait pu tirer les dieux de leur léthargie et provoquer leur courroux.

C'est pourquoi, pendant les nemontemi, tout travail s'arrêtait. Toutes les activités étaient suspendues, sauf les tâches inévitables. On éteignait tous les feux et toutes les lumières. On ne faisait pas de cuisine et on ne mangeait que des repas froids. Les gens ne se déplaçaient pas et ils ne se réunissaient pas. Les époux s'abstenaient de tout rapport sexuel – de même qu'à une époque bien précise avant les nemontemi, car un enfant né pendant les jours sans vie survivait rarement. Sur tout le territoire, on restait à la maison, à faire des petits travaux, comme l'affûtage des outils et le raccommodage des filets, ou simplement à bayer aux corneilles.

Etant donné le caractère néfaste de ces cinq jours, il était naturel que les gens réunis chez nous ce jour-là parlent de mauvais sorts et de présages. Chimali, Tlatli et moi, nous tenions à l'écart et faisions des comparaisons sur nos écoles, mais je surpris des bribes des conversations de nos aînés.

« Voilà un an que Xopân a enjambé sa petite fille qui se traînait à ses pieds dans la cuisine. Je savais bien que cela aurait une influence sur le tonalli de la petite. Elle n'a pas grandi d'un pouce depuis un an et vous verrez qu'elle restera naine.

— Autrefois, j'en riais, mais maintenant je sais qu'il faut croire aux rêves. Une nuit, j'ai rêvé d'une jarre d'eau brisée et c'est le lendemain même que mon frère est mort, tué dans la carrière. Vous vous en souvenez ?

— Parfois, les conséquences sont si longues à se produire, qu'on a oublié ce qui les a provoquées. Un jour, il y a des années de ça, j'avais prévenu Teoxihuitl de faire attention en la voyant balayer entre les pieds de son fils qui jouait par terre. Eh bien, ça n'a pas manqué, il s'est marié avec une veuve qui avait presque l'âge de sa mère et il est devenu la risée de tout le village.

— Un jour, un papillon a volé en cercles autour de ma tête et un mois plus tard j'appris la mort de mon unique sœur à Tlacopan. J'aurais dû m'en douter, à cause du papillon, car c'était ma parente la plus proche et la plus chère. »

Ces propos me firent penser à deux choses. La première, que tout le monde, à Xaltocán, parlait une langue bien peu raffinée en comparaison du nahuatl de Texcoco auquel je m'étais habitué. La seconde était que de tous ces présages dont il était question, il n'en était pas un seul qui m'annonçât un malheur, une peine ou un deuil. Mon attention se porta ensuite sur une histoire que racontait Tlatli :

« Notre professeur de sculpture nous a fait remarquer un jour que les humains étaient les seuls à avoir un nez. Ne ris pas, la Taupe. De toutes les créatures vivantes que nous sculptons, seuls les hommes et

les femmes ont un nez qui ne fait pas partie d'un bec ou d'un museau, mais qui se détache nettement du visage. Aussi, comme nous chargeons nos statues de tant de décorations, le maître nous a appris à toujours représenter un humain en exagérant son nez. De cette façon, tous ceux qui regardent nos œuvres, même s'ils ne connaissent rien à l'art, devinent au premier coup d'œil s'il s'agit d'un humain, d'un jaguar ou d'un serpent, ou encore de Chalchihuitlicue, la déesse de l'eau à figure de grenouille. »

Je trouvai cette idée juste et je l'enfouis dans ma mémoire. Par la suite, je devais appliquer ce principe à l'écriture et de nombreux scribes m'imitèrent et dessinèrent les humains avec un nez proéminent. Si un jour, notre peuple disparaît à jamais de la terre, comme les Tolteca, je pense que nos livres survivront. Les futurs lecteurs croiront peut-être que les habitants de ce pays avaient tous des nez en bec d'aigle, comme les Maya, mais au moins, ils n'auront pas de mal à distinguer les hommes des animaux et des dieux zoomorphes.

« Grâce à toi, la Taupe, j'ai trouvé une signature originale pour mes œuvres, me dit Chimali avec un sourire timide. Les autres artistes se servent du symbole de leur nom, mais moi, voilà ce que je fais. » Il me montra une planche de la taille de sa sandale, entièrement incrustée de petits éclats d'obsidienne. A ma grande horreur, il frappa sur la planchette avec le plat de sa main, puis, toujours souriant, me montra le sang qui coulait de sa paume et de ses doigts. « Il y a peut-être un autre artiste qui s'appelle Chimali, mais c'est toi qui m'as fait remarquer qu'il n'y avait pas deux mains semblables. » La sienne était maintenant couverte de sang. « J'ai là une signature que personne ne pourra imiter. »

Il posa sa main sur la grosse jarre d'eau de la maison. Sur l'argile terne, se détachait une éclatante empreinte de main. Si vous visitez ce pays, Excellence, vous verrez cette signature sur de nombreuses fresques de temples et de palais. Chimali a produit beaucoup d'œuvres avant qu'il n'arrête ses travaux.

Pour moi, cependant, ces jours ne furent pas entièrement vides. Une fois, Tzitzi me prit à l'écart et me murmura sur un ton pressant : « Faut-il que j'aille voler un champignon sacré ?

— Sœur impie, lui reprochai-je, mais sans colère. En ce moment, il est interdit même aux époux de coucher ensemble.

— Seulement aux époux. Pour nous c'est toujours défendu, aussi nous ne courons pas de risque particulier. »

Avant que j'aie pu dire un mot, elle se retourna vers la grande jarre qui contenait notre réserve d'eau et la poussa de toutes ses forces. Elle se renversa et se brisa, et l'eau se répandit sur le sol de calcaire. Ma mère arriva dans la pièce comme une furie et infligea un

sermon à Tzitzi. Fille maladroite… une jarre qu'il faut une journée entière à remplir… elle devait nous durer pendant tous les nemontemi… il n'y a plus une goutte d'eau dans la maison et on n'a pas d'autre récipient aussi grand…

Imperturbable, ma sœur lui dit : « Je peux aller à la source avec Mixtli ; on prendra les plus grandes jarres et à nous deux nous en rapporterons autant en un seul voyage. »

Cette idée n'enchantait pas ma mère et elle continua à crier pendant un bon moment. Mais comme il n'y avait pas d'autre solution, elle finit par nous laisser partir. Nous quittâmes la maison, une jarre ventrue dans chaque main, mais nous les déposâmes à la première occasion.

Je vous avais décrit une Tzitzi adolescente. Maintenant, elle s'était épanouie, ses hanches et ses fesses avaient pris des courbes gracieuses. Ses seins débordaient de ma main ouverte, leurs mamelons se redressaient et les aréoles s'étaient élargies, tout en prenant une teinte rousse plus soutenue, qui se détachait sur sa peau brune. De plus, Tzitzi était à chaque fois plus rapide à répondre. Elle avait des réactions et des gestes plus lascifs. Dans le bref espace de temps que nous nous étions accordé pendant le trajet de la maison à la source, elle parvint au paroxysme au moins trois fois. Ses dispositions croissantes pour le plaisir et la maturation de son corps suscitèrent en moi une idée que mes expériences ultérieures avec d'autres femmes ont toujours confirmée. Aussi je ne la considère pas comme une simple hypothèse, mais comme une théorie certifiée.

La sexualité d'une femme est directement proportionnelle au diamètre et à la couleur de ses aréoles. Peu importe sa beauté et sa silhouette. Peu importe qu'elle semble facile ou inapprochable. Tous ces facteurs sont trompeurs. Mais il existe un indice du degré de sensualité de son tempérament qu'aucun maquillage ne saurait cacher ou transformer et qui ne peut échapper à un œil averti. Une femme dont les mamelons sont entourés d'une large zone sombre a forcément le sang chaud, même si elle voudrait qu'il en soit autrement. Une femme qui n'a pas cette caractéristique, est inévitablement frigide, même si elle croit honnêtement le contraire et si elle se conduit honteusement. Il y a évidemment des degrés dans la taille et la couleur de l'aréole et cette gradation ne peut s'apprendre que par l'expérience. Par conséquent, en jetant un seul regard sur la poitrine d'une femme, un homme peut, sans perdre de temps, savoir si elle a une nature passionnée et éviter ainsi des déceptions.

Votre Excellence souhaite que j'en termine avec ce sujet. Très bien. Je m'y suis arrêté uniquement parce que c'est une de mes théories. J'y ai toujours beaucoup tenu et elle ne s'est jamais révélée fausse à l'usage. Je pense que le rapport entre la sensualité et l'aréole

des femmes devrait avoir des applications en dehors de la chambre à coucher.

Ayyo Ayyo ! J'ai une idée, Excellence. Votre église pourrait être intéressée par ma théorie. Ce serait une façon simple et rapide de choisir les filles qui sont le mieux prédisposées à devenir nonnes dans…

Non, non, Seigneur, je n'ai rien dit.

Je voudrais seulement mentionner que lorsque nous rentrâmes enfin à la maison, ma sœur et moi, trébuchant sous le poids des quatre jarres, ma mère nous gronda pour avoir été si longtemps dehors en un jour pareil. Ma sœur qui, peu avant, était comme un jeune animal haletant et griffant dans son extase, était redevenue aussi placide et détachée qu'un prêtre.

« Tu ne peux pas nous accuser d'avoir lambiné. Il y en avait d'autres à la source qui voulaient de l'eau. Puisque les rassemblements sont interdits aujourd'hui, nous avons dû attendre notre tour à distance et nous approcher peu à peu. Nous n'avons pas perdu de temps. »

A la fin de ces cinq tristes jours néfastes, le Monde Unique tout entier poussait un soupir de soulagement. Je ne comprends pas bien ce que vous voulez dire, Excellence, quand vous parlez d'une « parodie » de carême. Le jour de « l'Arbre est dressé », le premier du mois, les réjouissances générales commençaient. Pendant les jours suivants, il y avait des fêtes chez les nobles et les gens aisés ainsi que dans les temples des villages, au cours desquelles les hôtes, les invités, les prêtres et les fidèles se laissaient aller à des excès dont ils avaient été privés pendant les nemontemi.

Ces festivités préliminaires auraient pu être un peu assombries, cette année-là, par la mort de Tizoc, notre Uey tlatoani. Mais son règne avait été le plus court de notre histoire et n'avait rien eu de remarquable. La rumeur d'un empoisonnement avait couru, qui aurait pu être le fait, soit des Anciens du Conseil, indignés par le peu d'empressement de Tizoc à lancer de nouvelles campagnes de guerre, soit de son frère, Ahuizotl, Monstre d'Eau, premier dans la succession au trône et impatient de montrer ses capacités à gouverner. En tout cas, Tizoc avait été une personnalité si effacée que personne ne le regretta, ni ne le pleura. C'est pourquoi, la grande cérémonie de supplications à Tlaloc, le dieu de la pluie, qui se déroulait sur la place de la grande pyramide de Xaltocán, fut également donnée en l'honneur de l'accession au trône de Ahuizotl, notre nouveau tlatoani.

Le rituel ne commença qu'après que Tonatiuh soit allé se coucher dans son lit occidental, de peur que ce dieu de chaleur ne soit témoin des honneurs dispensés à son frère humide et n'en soit jaloux. Sur les bords de la place et sur les pentes qui l'entouraient, tous les habitants

de l’île commencèrent à se rassembler, sauf les trop vieux, les trop jeunes, les malades, les infirmes et ceux qui devaient rester à la maison pour s’en occuper. Dès que le soleil eut disparu, la cour, la pyramide et le temple qui était au sommet furent envahis par des prêtres en robe noire vaquant aux derniers préparatifs, allumant des torches innombrables, des feux artificiellement colorés et des brûleurs d’encens. Cette nuit-là, on ne devait pas utiliser la pierre du sacrifice qui se trouvait tout en haut de la pyramide, aussi on avait installé au pied de celle-ci un immense bassin creusé dans la pierre et rempli d’eau sanctifiée par des incantations spéciales.

A mesure que l’obscurité s’épaississait, les bosquets d’arbres qui entouraient la pyramide s’allumaient d’une multitude de petites lampes à mèche tremblotantes. On aurait dit que les arbres abritaient toutes les lucioles du monde. Leurs branches, grouillantes d’enfants, se mirent à osciller. C’étaient des petites filles et des petits garçons habillés de jolis costumes confectionnés par leurs mères. Des fillettes étaient enveloppées de globes de papier peint, très raide, qui représentaient des fruits ; d’autres portaient des jupettes de papier qui faisaient penser à des fleurs. Les costumes des garçons étaient encore plus clinquants ; certains étaient couverts de plumes collées, pour faire les oiseaux ; d’autres avaient des ailes transparentes en papier huilé, pour faire les abeilles ou les papillons. Pendant toute la nuit, ces oiseaux et ces insectes se livrèrent à des acrobaties dans les arbres en faisant semblant de « sucer le nectar » des fruits et des fleurs.

Lorsque la nuit fut totale et que toute la population de l’île se fut rassemblée, le chef des prêtres de Tlaloc apparut au sommet de la pyramide. Il souffla dans une conque, éleva autoritairement les bras et le brouhaha commença à s’apaiser. Il garda les bras en l’air jusqu’à ce que le silence fût total. Alors il baissa les bras et à l’instant même, Tlaloc en personne prit la parole dans un assourdissant grondement de tonnerre – ba-ra-roum ! – qui n’en finissait pas de résonner. Le bruit secoua les branches des arbres, la fumée d’encens, les flammes des feux et l’air de nos poumons. Ce n’était pas Tlaloc, évidemment, mais le puissant tambour-tonnerre appelé aussi le « tambour qui déchire le cœur ». Les maillets d’oli martelaient fiévreusement la peau de serpent épaisse et tendue. Le son du tambour-tonnerre s’entend à deux longues courses de distance, aussi, vous pouvez imaginer l’effet qu’il peut produire quand on se trouve à côté.

Ce roulement effrayant dura si longtemps qu’on eut l’impression de se désintégrer complètement. Puis, il diminua progressivement en se faisant de plus en plus étouffé, pour se fondre enfin dans la vibration du tambour-dieu dont le murmure accompagnait le prêtre qui psalmodiait les salutations et les incantations habituelles à Tlaloc. Il s’arrêtait de temps en temps pour permettre à la foule de répondre

en chœur – tout comme vos fidèles répondent « Amen » – par un long ululement de chouette, « Hoo-oo-ooo… A d'autres moments, il faisait une pause pendant que des prêtres subalternes s'avançaient, empêtrés dans leurs robes et qu'ils s'emparaient de petits animaux aquatiques – grenouilles, salamandres axolotl, serpents – encore tout frétillants, qu'ils avalaient crus.

Le chef des prêtres termina son chant d'ouverture par ces mots vieux comme le monde qu'il hurla de toute sa voix : « *Tehuan tiezquiaya in ahuehuetl, in pochotl, TLALOCTZIN !* » – ce qui signifie, « Nous souhaiterions être sous le cyprès, sous l'arbre ceiba. » C'est-à-dire, « nous demandons ta protection et ta souveraineté ». A cette invocation, de tous les, coins de la place, des prêtres lancèrent dans les urnes à feu des nuages de fine farine de maïs qui explosèrent avec des craquements secs et un jaillissement d'étincelles, comme si la foudre était tombée dessus. Et puis, ba-ra-ROUM ! le tambour-tonnerre nous ébranla à nouveau et se mit à résonner si fort qu'il nous sembla que nos dents allaient tomber. Il se calma une nouvelle fois pour nous laisser entendre une musique jouée sur une flûte de terre en forme de patate douce, sur des « gourdes suspendues », de toutes tailles, dont on pouvait tirer différents sons en les frappant avec des baguettes et sur une flûte composée de cinq roseaux d'inégale longueur, attachés côte à côte. Le rythme de cette musique était donné par le « gros os », une mâchoire de cerf avec ses dents, qu'on grattait avec un roseau. En même temps que la musique, apparurent des danseurs. Des hommes et des femmes disposés en cercles exécutèrent la danse du Roseau. Des gousses sèches qui chuchotaient et bruissaient en mesure, étaient accrochées à leurs chevilles, leurs poignets et leurs genoux. Les hommes portaient des habits bleu d'eau et tenaient des roseaux de l'épaisseur d'un poignet et de la longueur d'un bras. Les femmes avaient des jupes et des corsages vert pâle, comme la couleur des jeunes roseaux et c'était Tzitzitlini qui menait la ronde.

Les danseurs s'entrecroisaient gracieusement au rythme de la musique. Les femmes agitaient les bras en mouvements ondoyants et on aurait cru voir des roseaux onduler dans la brise ; les hommes secouaient leurs joncs et on aurait cru entendre le froissement sec qu'ils font dans le vent. Puis la musique s'amplifia et les femmes se groupèrent au milieu de la place, tandis que les hommes formaient un cercle autour d'elles en faisant le geste de lancer leurs roseaux, qui en fait n'étaient pas un seul jonc, mais toute une série de roseaux emboîtés les uns dans les autres. Les danseurs arrivaient ainsi à les dégager et les roseaux mis bout à bout faisaient une ligne mince et incurvée. Les danseuses étaient encerclées par ces fragiles dômes et les spectateurs poussèrent à nouveau un « Hoo-oo-ooo » d'admiration : Puis, d'un adroit coup de poignet, les hommes firent rentrer tous les

roseaux les uns dans les autres. Cet habile jeu se répéta plusieurs fois sous des formes diverses, par exemple, les danseurs se mettaient en deux rangées face à face et lançaient leurs roseaux qui se rejoignaient alors en voûte au-dessus des danseuses.

Quand la danse du Roseau fut terminée, il y eut un intermède comique. Tous les vieux qui avaient des douleurs dans les articulations s'avancèrent en clopinant vers le carré de lumière. Ils étaient toujours plus ou moins courbés et tordus, mais ils souffraient particulièrement pendant les mois humides. C'est pourquoi ils venaient tous danser comme ils le pouvaient, à la cérémonie, en espérant que malgré la saison des pluies, Tlaloc prendrait pitié d'eux et soulagerait leurs maux.

Leurs intentions n'étaient pas risibles, mais leur danse était si grotesque que les spectateurs commencèrent à ricaner, puis à rire tout haut jusqu'à ce que les danseurs comprennent qu'ils étaient ridicules. L'un après l'autre, ils se mirent à faire des clowneries, exagérant leur claudication, se mettant à quatre pattes comme des grenouilles, rampant de côté comme des crabes ou encore, tordant leurs vieux cous décharnés les uns vers les autres, comme le font les grues à la saison des amours, ce qui fit hurler la foule de rire. Mais ces vieux danseurs ne se sentaient plus et ils prolongèrent tant leurs ridicules gambades, que les prêtres durent presque les pousser hors de la scène. Votre Excellence sera peut-être intéressée d'apprendre que toutes ces contorsions n'influencèrent jamais Tlaloc en faveur d'un seul infirme, bien au contraire, beaucoup étaient cloués au lit après une telle nuit, mais ceux qui en étaient encore capables revenaient danser chaque année.

Ensuite, ce fut le tour des auinimi, ces femmes dont le corps est réservé aux soldats et aux chevaliers. Leur danse s'appelait le quequezcuicatl, « la danse qui excite », parce qu'elle éveillait de telles réactions chez les spectateurs, hommes et femmes, jeunes et vieux, qu'il fallait souvent les empêcher de se précipiter parmi les danseuses pour faire des choses tout à fait scandaleuses. Les auinimi dansaient pourtant seules et éloignées les unes des autres, mais leurs mouvements étaient si évocateurs qu'on aurait dit qu'elles avaient un compagnon invisible et nu qui…

Bon, bon. Lorsque les auinimi eurent quitté la place, en sueur, chancelantes et les cheveux emmêlés, arrivèrent à l'appel péremptoire du tambour-dieu, un garçon et une fille d'environ quatre ans dans une litière portée par des prêtres. Etant donné le relâchement qu'il y avait eu, sous le règne de Tizoc, dans la mise sur pied des guerres, on n'avait fait prisonnier aucun enfant d'une autre nation pour le sacrifice de la nuit, aussi les prêtres avaient-ils dû acheter deux enfants d'esclaves. Les quatre parents étaient assis devant et

regardaient fièrement leurs petits qui défilèrent plusieurs fois devant eux en faisant de multiples tours sur la place. Parents et enfants avaient raison d'être fiers et heureux, car les enfants avaient été achetés depuis longtemps et on les avait bien nourris. Ils étaient bien gras et respiraient la santé. Ils faisaient des signes joyeux à leurs parents et à tous ceux qui les acclamaient. Ils étaient mieux vêtus qu'ils n'auraient jamais pu l'espérer, car on les avait déguisés en esprits tlaloque, les serviteurs du Dieu pluie. Ils portaient de petits manteaux de coton bleu-vert parsemés de gouttes de pluie argentées et on leur avait accroché des ailes de papier blanc dans le dos.

De même que lors de toutes les cérémonies en l'honneur de Tlaloc, ces enfants ne savaient pas ce qui les attendait. Les couleurs, la musique et les lumières les remplissaient d'une telle excitation qu'ils ne cessaient d'éclater de rire et ils rayonnaient comme le soleil. C'était exactement le contraire de ce qu'on souhaitait. Aussi, comme d'habitude, les prêtres qui portaient la chaise durent leur pincer les fesses en cachette. D'abord les enfants furent surpris, puis ils se mirent à geindre et à pleurer et enfin à éclater en sanglots, comme il le fallait. Plus il y avait de hurlements et de larmes, plus il y aurait d'orages et de pluie.

La foule se joignit à ces lamentations, même les hommes faits et les guerriers endurcis, au point que les collines environnantes résonnaient de tous ces sanglots, de ces cris et de ces battements de cœur. Tous les tambours et les instruments de musique vinrent s'ajouter au battement du tambour-dieu et aux hurlements de la foule au moment où les prêtres déposèrent la chaise sur un côté du bassin de pierre, au pied de la pyramide. Ce brouhaha était si assourdissant que même le chef des prêtres était incapable d'entendre les paroles qu'il psalmodiait devant les enfants tandis qu'il les élevait tous deux vers le ciel pour que Tlaloc puisse les voir et les agréer.

Deux assistants-prêtres s'approchèrent alors, tenant l'un, un petit pot et l'autre, un pinceau. Le chef des prêtres se pencha vers les enfants, et bien que personne ne pût l'entendre, tout le monde savait qu'il leur disait qu'il fallait qu'on leur mette un masque pour que l'eau ne leur rentre pas dans les yeux, pendant qu'ils nageraient dans l'eau sacrée. Ils reniflaient, les joues mouillées de larmes, mais ils ne protestèrent pas quand le prêtre leur enduisit la figure d'oli liquide en ne laissant découverte que leur petite bouche en fleur. On ne voyait plus leur expression lorsque le prêtre se détourna d'eux, pour chanter, toujours inaudible, l'appel final à Tlaloc afin qu'il accepte ce sacrifice et qu'il envoie, en échange, des pluies abondantes.

Les assistants élevèrent une dernière fois la petite fille et le petit garçon, le chef leur passa rapidement une couche du liquide collant sur la bouche et le nez et les assistants laissèrent tomber les enfants

dans l'eau froide qui figea instantanément la gomme. Je dois vous dire que cette cérémonie exigeait que les sacrifiés périssent dans l'eau, mais non par l'eau. Par conséquent, on ne les noyait pas et ils mouraient, lentement étouffés, sous leurs épais masques d'oli tandis qu'ils se débattaient désespérément dans le bassin. Ils coulèrent, puis refirent surface ; la foule hurlait à la mort et les tambours ainsi que tous les autres instruments continuaient leur tonitruante cacophonie. Les enfants remuaient de plus en plus faiblement, puis la fillette et ensuite le garçon cessèrent de bouger et on vit leurs corps s'immobiliser un peu en dessous du niveau de l'eau, tandis qu'à la surface leurs ailes blanches flottaient, déployées et immobiles.

Meurtre de sang-froid, Excellence ? Mais voyons, c'étaient des enfants d'esclaves. Ils auraient vécu comme des bêtes et plus tard, ils se seraient peut-être mariés et auraient enfanté d'autres bêtes ; puis ils seraient morts pour rien et auraient passé leur éternité dans le néant et les ténèbres de Mictlan. Au lieu de cela, ils sont morts en l'honneur de Tlaloc et pour le bien de tous ceux qui continuèrent à vivre. Par leur sacrifice, ils ont gagné la vie éternelle dans le paradis luxuriant du Tlalocan.

Superstitions barbares, Excellence ? Cette saison des pluies fut pourtant aussi florissante qu'un Chrétien pourrait le souhaiter et elle nous donna d'abondantes récoltes.

Cruel ? Déchirant ? Oui, bien sûr… c'est du moins le souvenir que j'en ai, car ce fut le dernier jour de bonheur que nous eûmes ensemble, Tzitzi et moi.

Lorsque l'acali du Prince Saule revint me chercher, il était minuit passé, car on était arrivé dans la saison des grands vents et les rameurs avaient eu une traversée mouvementée. Le retour le fut également, le lac étant agité de vaguelettes que le vent faisait voler en embruns piquants, et nous n'abordâmes au quai de Texcoco qu'au moment où le soleil était déjà à moitié couché.

Les bâtiments et les rues de la ville commençaient au port, mais ce quartier n'était, en réalité, qu'une annexe de la zone portuaire – chantiers navals, fabriques de filets, de cordages et de crochets, etc., maisons des mariniers, des pêcheurs et des oiseleurs. Le centre de la ville était situé à environ une demi-longue course de là. Personne n'étant venu me chercher, les bateliers de Huexotl me proposèrent de m'accompagner une partie du chemin et de m'aider à porter mes paquets : quelques vêtements supplémentaires, des couleurs que m'avait données Chimali et un panier de gâteaux confectionnés par Tzitzi.

Mes compagnons me quittèrent l'un après l'autre, au fur et à mesure qu'ils arrivaient près de leur maison. Le dernier me dit que si je continuais tout droit, je ne pourrais manquer le palais sur la grande

place centrale. Il faisait complètement nuit et il y avait peu de monde dehors par un tel vent, mais les rues étaient éclairées. Dans toutes les maisons, il y avait des lampes à huile d'avocat (ahuacatl), ou huile de poisson ou autres. La lumière filtrait par les fenêtres, même celles qui étaient closes par des rideaux en lattes de bois ou en tissu, ou par des écrans de papier huilé. Presque à tous les coins de rue, on avait mis des torches. C'étaient de grandes perches terminées par des coupes en cuivre remplies de copeaux de pin rougeoyants, desquelles le vent chassait parfois des morceaux de poix enflammés. Ces perches étaient fixées dans des trous percés dans les poings fermés de statues représentant des dieux, debout ou accroupis.

Je commençais à me sentir fatigué, tant j'étais chargé et bousculé par le vent, et c'est avec joie que je vis un banc de pierre qui se détachait dans l'obscurité, sous un arbre tapachini aux fleurs rouges. Je m'y écroulai avec reconnaissance et j'y restai un moment, sous les pétales rouges que le vent détachait de l'arbre. Je m'aperçus tout à coup que le banc était bordé d'un motif sculpté. Je n'eus qu'à commencer à le suivre de mes doigts, sans même essayer de le regarder, pour comprendre que c'étaient des mots et savoir ce qu'ils voulaient dire.

« Un havre de repos pour le Seigneur Vent de la Nuit, dis-je tout haut, en souriant.

— Tu lisais exactement la même chose quand nous nous sommes rencontrés il y a plusieurs années », dit une voix dans les ténèbres.

La surprise me fit sursauter et j'essayai de distinguer l'individu qui se trouvait à l'autre bout du banc. Il portait toujours un manteau et des sandales de bonne qualité, quoique usés. Cette fois encore, il était couvert de poussière et les traits de son visage cuivré étaient indistincts. J'étais certainement aussi poussiéreux que lui et j'avais considérablement grandi, aussi j'étais émerveillé qu'il m'ait reconnu. Quand je fus remis de mon étonnement, je lui dis :

« Ah, Yanquicatzin, quelle extraordinaire coïncidence.

— Tu ne devrais pas me donner le nom de Seigneur Etranger, ici c'est toi qui es l'étranger, grommela-t-il.

— C'est vrai, Seigneur et c'est ici que j'ai appris à en lire davantage que les élémentaires symboles qui sont inscrits sur les bancs.

— J'espère bien, me répondit-il sèchement.

— C'est grâce à Nezahualpilli, le Uey tlatoani, expliquai-je. J'ai passé de nombreux mois à étudier dans les classes de la cour, sur sa généreuse invitation.

— Et qu'as-tu fait pour te gagner ses faveurs ?

— Eh bien, Seigneur, je ferais n'importe quoi pour lui rendre ses bienfaits, tant je lui suis reconnaissant. Mais je n'ai pas encore pu

rencontrer l'Orateur Vénéré, et je ne fais rien d'autre qu'étudier. Cela m'ennuie de me sentir un parasite.

— Nezahualpilli attend peut-être que tu te montres digne de sa confiance et que tu viennes lui dire que tu ferais n'importe quoi pour lui.

— Je ferai tout ce qu'il me demandera.

— Je pense qu'à l'occasion il te demandera quelque chose.

— Je l'espère bien, Seigneur. »

Tout devint silencieux pendant un moment, sauf le bruit du vent gémissant entre les maisons, comme Chocaciuatl, la Femme qui Pleure et qui erre sans cesse. Enfin, l'homme couvert de poussière me dit d'un ton ironique :

« Tu voudrais être utile à la cour, mais tu restes ici, alors que le palais est par là-bas. » Il me montra le bout de la rue. Il me renvoyait aussi sèchement que la première fois.

Je me levai, ramassai mes affaires et dis, un peu vexé : « Puisque votre impatiente Seigneurie me le demande, je m'en vais. *Mixpantzinco*.

— *Ximopanolti* », me répondit-il d'une voix traînante.

Je m'arrêtai sous une torche au coin de la rue et me retournai, mais la lumière n'était pas assez puissante pour éclairer le banc. Si l'étrange voyageur était encore là, je ne le voyais plus. Je distinguais seulement un petit tourbillon rouge de pétales de tapachini que le vent de la nuit faisait virevolter dans la rue.

J'arrivai enfin au palais et j'y trouvai le petit Cozcatl qui m'attendait pour me montrer mes appartements. Le palais de Texcoco était beaucoup plus grand que celui de Texcotzinco – il comprenait un millier de pièces – bien qu'il n'y eût pas assez de place dans le centre de la ville pour que toutes ses annexes soient regroupées. Cependant, la superficie couverte par le palais était très étendue et même au milieu de la capitale, Nezahualpilli ne voulait pas renoncer à ses jardins et à ses fontaines.

Il y avait même un labyrinthe qui occupait un terrain assez grand pour faire vivre dix familles. C'était un ancêtre lointain de la famille royale qui l'avait planté et depuis, il n'avait cessé de pousser, mais on le taillait toujours avec soin. Il était formé d'une avenue bordée d'une impénétrable haie d'épineux qui avait deux fois la hauteur d'un homme, qui tournait, se divisait en plusieurs branches et revenait sur elle-même. Il n'y avait qu'un seul accès dans le mur de verdure extérieur, et on disait que celui qui y pénétrait finissait, après de longs détours, par se trouver dans une petite clairière herbeuse, au centre du labyrinthe, mais que le chemin du retour était impossible à trouver. Seul, le vieux jardinier en chef en connaissait le secret qui se transmettait dans sa famille, de père en fils et que même le Uey

tlatoani ignorait. Donc, personne n'avait le droit d'y entrer sans la vieux jardinier – sauf comme punition.

Parfois un malfaiteur était condamné à pénétrer seul et nu dans le labyrinthe. Au bout d'un mois, le jardinier y allait à son tour et ramenait ce qui restait de l'homme, mort de faim, déchiré par les ronces, picoré par les oiseaux et mangé par les vers.

Le lendemain de mon retour, tandis que j'attendais le début d'un cours, le Prince Saule s'approcha de moi. Après m'avoir souhaité la bienvenue, il me dit négligemment : « Mon père serait heureux de te recevoir dans la salle du trône, quand tu voudras, Tête Haute. »

« Quand je voudrais ! » Avec quelle courtoisie, le plus noble des Acolhua convoquait-il le misérable étranger qui abusait de son hospitalité. Je quittai la classe immédiatement, courant presque le long des galeries, si bien que j'étais complètement à bout de souffle quand je m'agenouillai sur le seuil de la salle du trône pour faire le geste d'embrasser la terre. « En votre auguste présence, Orateur Vénéré, dis-je alors.

— *Ximopanolti*, Tête Haute. » Comme je restais dans cette attitude d'humilité, il me dit, « Relève-toi, la Taupe. » Je me redressai, mais sans bouger de place. « Viens ici, Nuage Noir. » J'avançai lentement et respectueusement, alors il remarqua en souriant : « Tu as autant de noms qu'un oiseau qui vole au-dessus de tous les pays du Monde Unique et qui a un nom différent dans chacun d'eux. » Il pointa son chasse-mouches vers l'une des chaises icpalli disposées en demi-cercle devant le trône et me dit : « Assieds-toi. »

Le fauteuil de Nezahualpilli n'était ni plus grand, ni plus impressionnant que le petit siège sur lequel je m'étais assis, mais il était placé sur une estrade, aussi fallait-il lever les yeux pour le regarder. La salle du trône était décorée de tapisseries de plumes et de peintures sur panneaux, mais il n'y avait aucun mobilier en dehors du trône, des petites chaises pour les visiteurs et, devant le Uey tlatoani, une table basse en onyx noir sur laquelle était posé un crâne d'un blanc brillant.

« C'est mon père, Nezahualcoyotl, qui l'a mis là », me dit Nezahualpilli qui avait remarqué mon regard.

« Je ne sais pas pourquoi. Peut-être, était-ce un ennemi vaincu qu'il se plaisait à regarder, ou un être cher disparu qu'il continuait à regretter, ou alors, il le gardait pour la même raison que moi.

— Et quelle est cette raison, Seigneur Orateur ? demandai-je.

— C'est dans cette salle que se présentent les émissaires porteurs de menaces de guerre ou d'offres de traités de paix, les plaignants qui viennent m'exposer leurs griefs et les personnes qui quémandent des faveurs. Lorsque ces gens me parlent, leurs visages ont parfois une expression de colère, de tristesse ou de feinte dévotion. Voilà

pourquoi, quand je les écoute, ce n'est pas eux que je regarde, mais ce crâne.

— Et pourquoi donc, Seigneur ?

— Parce que c'est la figure la plus propre et la plus honnête qui soit. Pas de faux-semblant, pas de grimaces, pas de sourire reconnaissant ou de regard hypocrite. Rien qu'un rictus figé qui se moque de la hâte des hommes. Lorsqu'un visiteur me demande d'édicter une loi ici ou là, je gagne du temps, je fais semblant, je fume un poquietl ou deux, tout en regardant ce crâne. Il me rappelle que mes paroles me survivront peut-être et deviendront des décrets inébranlables. Quels effets auront-ils sur ceux qui vivront alors ? *Ayyo*, ce crâne m'a souvent mis en garde contre une décision hâtive ou irréfléchie. » Nezahualpilli me regarda et se mit à rire. « Quand il était en vie, c'était peut-être un imbécile bavard, mais maintenant qu'il est mort et silencieux, c'est le plus sage de mes conseillers.

— Seigneur, je crois qu'un conseiller n'est utile qu'à celui qui est assez sage pour demander conseil.

— Je le prends comme un compliment, Tête Haute, et je t'en remercie. Voyons maintenant, ai-je bien fait de te tirer de Xaltocán ?

— Je ne sais pas, Seigneur. Je ne connais même pas vos raisons de l'avoir fait.

— Depuis l'époque de Coyote Affamé, Texcoco est considéré comme la capitale du savoir et de la culture, mais ça ne durera peut-être pas toujours. Les plus nobles familles peuvent engendrer des fainéants et des sots – je pourrais citer quelques noms dans ma propre lignée – aussi, il ne faut pas hésiter à chercher le talent ailleurs et même à infuser du sang nouveau. Tu m'as semblé un cas intéressant, voilà pourquoi je t'ai fait venir.

— C'est donc pour y rester, Seigneur Orateur ?

— Cela dépendra de toi ou de ton tonalli ou encore de circonstances que ni toi, ni moi ne pouvons prévoir. Tes professeurs m'ont dit du bien de toi, aussi je pense qu'il est temps que tu participes plus activement à la vie de la cour.

— J'ai toujours souhaité pouvoir vous rendre vos bontés, Seigneur. Vais-je enfin pouvoir vous être utile à quelque chose ?

— Comme tu voudras. Pendant ton absence, j'ai pris une autre femme. Elle s'appelle Chalchihuinenetl, Poupée de Jade. »

Je ne répondis rien, me demandant vaguement pourquoi il changeait de sujet. Mais il poursuivit :

« C'est la fille aînée d'Ahuizotl. Il m'en a fait cadeau pour célébrer son accession au trône de Tenochtitlân. C'est une Mexicatl, comme toi. Elle n'a que quinze ans. Notre mariage a été célébré régulièrement, mais il faut attendre qu'elle soit un peu plus mûre pour le consommer. »

Je restai silencieux et pourtant, j'aurais pu lui en dire long sur les dispositions des jeunes filles Mexica.

« Elle a une véritable armée de suivantes et l'aile est, tout entière, réservée à ses appartements, à ses domestiques et à sa cuisine personnelle. Elle ne manque donc de rien sur le plan du confort, du service et de la société féminine. Alors, je me suis demandé si tu accepterais de te joindre à sa suite. Elle serait contente d'avoir au moins la compagnie d'un homme et, qui plus est, d'un compatriote. En même temps tu me rendrais service à moi aussi. Tu pourrais l'instruire dans nos coutumes, dans notre façon de parler et la préparer ainsi à être une compagne dont je puisse être fier.

— Chalchihuinenetzin ne sera peut-être pas ravie de m'avoir comme gardien attitré, Seigneur Orateur. Les jeunes filles sont parfois fantasques, volontaires et jalouses de leur liberté.

— Je le sais bien, soupira Nezahualpilli. J'ai deux ou trois filles de cet âge et Poupée de Jade étant la fille d'un Uey tlatoani et la femme d'un autre, risque d'être encore plus capricieuse. Je ne condamnerais pas mon pire ennemi à être le gardien d'une jeune personne insoumise. Mais je pense, en tout cas, que tu la trouveras agréable à regarder. »

Je pense qu'il avait dû tirer sur un cordon dissimulé quelque part, car je vis arriver une mince jeune fille portant de magnifiques habits de cérémonie et un diadème. Elle s'approcha lentement et majestueusement du trône. Elle avait des traits parfaits, un port de tête altier et elle gardait les yeux baissés.

« Voici Mixtli, ma chère. C'est le jeune homme dont je vous ai parlé. Aimeriez-vous l'avoir dans votre suite pour qu'il soit votre ami et votre protecteur ?

— Si mon Seigneur le souhaite, je le veux bien et si le jeune homme y consent, je serai heureuse de le considérer comme un frère aîné. »

Elle releva ses longs cils vers moi. Ses yeux étaient semblables à des lacs d'eau profonde. Par la suite, je découvris qu'elle se mettait des gouttes de camolpalxi-huitl, dont le jus élargit considérablement les pupilles et rend les yeux brillants comme des joyaux. A cause de cela elle ne supportait pas les lumières violentes, même celle du jour, car ses yeux dilatés n'y voyaient guère mieux que les miens.

« Bon, très bien », dit l'Orateur Vénéré, en se frottant les mains de satisfaction. Je me demandai combien de temps il avait conféré avec son crâne-conseiller avant de décider de cette affaire.

« Je te demande de la guider comme un frère, Tête Haute. En aucun cas tu ne devras la punir ou la gronder. C'est une offense très grave de la part d'un roturier de lever la voix ou la main sur une femme noble. Je ne m'attends pas, non plus, à ce que tu joues les

espions, les geôliers ou les confidents, mais je serais heureux que tu lui consacres le temps qui te reste de tes études. Sers-la avec le même dévouement que tu servirais la Première Dame ou moi-même. Et maintenant, jeunes gens, allez-vous-en, *Ximopanolti*, faites plus ample connaissance. »

Nous quittâmes donc tous deux la salle du trône. Une fois dans le couloir, Poupée de Jade me sourit gentiment et me dit : « Taupe, Tête Haute, Mixtli. Combien de noms as-tu ?

— Madame m'appellera comme elle voudra. »

Elle me fit un sourire encore plus délicieux en posant le bout de son doigt effilé sur son petit menton pointu. « Je vais t'appeler…» Encore un sourire suave et elle déclara d'une voix douce comme du sirop de maguey : « Je vais t'appeler Qualcuie ! »

Ce mot est la troisième personne du singulier de l'impératif du verbe « rapporter » et on le prononce toujours sur un ton de commande : « Rapporte ! » Je sentis mon cœur devenir lourd. Si mon nouveau nom devait être Rapporte ! mes appréhensions se trouveraient justifiées. Malgré la douceur sirupeuse de sa voix, la jeune reine abandonna tout semblant de soumission et de modestie et me dit d'un ton souverain, « Tu n'auras pas besoin d'interrompre tes cours pendant la journée, Qualcuie. Sois à ma disposition le soir et la nuit, si je t'appelle. Amène tes affaires dans l'appartement qui se trouve juste en face du mien. »

Sans attendre un seul mot d'assentiment de ma part, et sans même me dire une parole pour prendre congé, elle me quitta.

Poupée de Jade. Son nom venait de la pierre chalchi-huitl très estimée chez nous parce qu'elle a la couleur verte du Cœur du Tout, bien qu'elle ne soit ni rare, ni d'une grande valeur intrinsèque. Contrairement à vous, les Espagnols, qui n'avez que quatre directions sur vos boussoles, nous en avons cinq, que nous désignons par des couleurs différentes. Nous avons l'est, le nord, l'ouest et le sud, appelés respectivement la direction du rouge, du noir, du blanc et du bleu. Mais en plus, nous avons le vert qui indique le centre de la boussole, pour ainsi dire – l'endroit où on se trouve à tout instant, ainsi que l'espace qui va jusqu'au ciel, en hauteur et jusqu'à Mictlan, en profondeur. C'est pourquoi la couleur verte est très importante chez nous et que la pierre de chalchihuitl nous est si précieuse et que, par conséquent, ce nom ne se justifie vraiment que pour un enfant de haut rang.

Tout comme le jade, cette jeune reine était un objet à manier avec précaution et avec respect. Elle était également divinement belle et exquise, comme une poupée, elle était inconsciente et sans scrupules, et j'eus le vague pressentiment que, comme une poupée, elle était destinée à se briser.

Je dois avouer que je fus ébloui par la somptuosité de mes nouveaux appartements. Trois pièces et un cabinet de toilette avec un bain de vapeur particulier. Le lit était encore plus épais que mon habituelle pile d'édredons et il était recouvert d'une grande courtepointe faite avec de minuscules peaux d'écureuil blanchies et cousues ensemble. Au-dessus, il y avait un baldaquin à franges d'où retombaient des rideaux en filet très fin, presque invisibles, que je pouvais tirer autour de mon lit pour me protéger des moustiques et des mites.

Le seul inconvénient, c'était que cet appartement était très éloigné de ceux dont s'occupait le petit Cozcatl ; mais quand je fis remarquer le fait à Poupée de Jade, le garçon fut immédiatement déchargé de ses autres tâches pour être uniquement attaché à mon service. Il se sentit très fier de cette promotion et moi, je commençais vraiment à me prendre pour un jeune seigneur. Par la suite, lorsque je tombai en disgrâce auprès de Poupée de Jade, je fus bien heureux d'avoir Cozcatl avec moi et toujours prêt à témoigner en ma faveur.

Je devais bien vite apprendre une chose : si Cozcatl était mon esclave, j'étais celui de Poupée de Jade. Le premier soir où je fus introduit chez elle par une de ses femmes de chambre, la jeune reine m'aborda avec ces paroles :

« Comme je suis contente qu'on t'ait donné à moi, Qualcuie ! » Je voulus protester à cause du terme « donné », mais elle ne m'en laissa pas le temps. « Pitza m'a dit – elle me montra une vieille servante qui se tenait derrière elle – que tu étais habile à faire des portraits.

— Je puis vous dire, Madame, que les gens se reconnaissent sur mes dessins, mais il y a longtemps que je ne me suis pas exercé.

— Tu vas t'exercer sur moi. Pitza, va dire à Cozcatl qu'il amène tout le matériel dont Qualcuie a besoin. »

Le petit m'apporta des bâtons de craie et des feuilles de papier d'écorce – elles étaient de qualité inférieure, sans couche de chaux et je m'en servais pour mes brouillons d'écriture. Je fis signe à l'enfant de se retirer dans un coin de la pièce.

« Vous savez que je vois mal, Madame, me permettez-vous de m'asseoir à côté de vous ? »

Je rapprochai mon siège. Poupée de Jade garda la pose, ses beaux yeux fixés sur moi, pendant que j'exécutais le croquis. Quand j'eus terminé, je lui tendis le dessin. Elle n'y jeta pas un seul coup d'œil et le passa par-dessus son épaule à sa servante.

« Pitza, est-ce bien moi ?

— Oui, Madame. Il ne manque pas une fossette, et ce sont bien vos yeux. On ne pourrait s'y tromper. »

Alors seulement, la jeune reine condescendit à le regarder, elle approuva et me sourit délicieusement. « Ah oui, c'est très bien. Je me

trouve très belle. Merci Qualcuie. Sais-tu également dessiner les corps ?

— Oui, bien sûr. Les articulations des membres, les plis des vêtements, les emblèmes et les insignes distinctifs.

— Ce n'est pas ça qui m'intéresse. Je te parle des corps. Allons, dessine le mien. »

La servante réprima un cri et Cozcatl en resta la bouche ouverte. Poupée de Jade s'était levée et sans aucune timidité, ni aucune hésitation, elle enlevait ses bijoux, ses sandales, son corsage, sa jupe et finalement son dernier vêtement. Pitza s'enfuit et alla cacher sa figure empourprée dans les plis d'un rideau – Cozcatl semblait paralysé – tandis que sa maîtresse allait s'allonger sur la banquette.

Dans mon trouble, je fis tomber une partie de mon matériel par terre, mais je parvins à dire, d'une voix sévère : « Madame, c'est tout à fait inconvenant.

— *Ayya*, voilà bien la pruderie du peuple, dit-elle en riant de moi. Apprends, Rapporte ! qu'une noble se moque bien d'être nue, de prendre un bain ou d'accomplir certains besoins devant des esclaves. Qu'ils soient mâles ou femelles, animaux de compagnie ou oiseaux, ou même encore mouches. Peu nous importe qu'ils nous voient.

— Je ne suis pas un esclave, lui répondis-je d'un ton sec. Accepter de vous voir dévêtue serait de ma part une liberté criminelle, une offense capitale et ces esclaves peuvent parler.

— Pas les miens. Ils craignent plus ma colère que toutes les lois et tous les seigneurs. Pitza, viens ici. Montre ton dos à Rapporte ! »

La servante s'approcha en pleurnichant, fit glisser son corsage pour me faire voir de profondes zébrures provoquées par le fouet. Je regardai Cozcatl pour m'assurer que lui aussi voyait et comprenait.

« Et maintenant, me dit Poupée de Jade avec son sourire sirupeux, approche-toi aussi près que tu voudras et dessine-moi tout entière. »

Je m'exécutai, mais ma main tremblait tant que je devais souvent effacer et recommencer. Ce tremblement n'était pas dû uniquement à la contrariété. Je crois que la vision de Poupée de Jade complètement nue aurait fait trembler tous les hommes. Elle aurait dû s'appeler Poupée d'Or, car c'était la couleur de son corps et chaque courbe, chaque creux était rendu avec une perfection digne d'un fabricant de poupées Tolteca. J'ajouterai que ses mamelons et leurs aréoles étaient larges et sombres.

Je la dessinai dans la pose qu'elle avait prise : entièrement allongée sur la banquette capitonnée, à part une de ses jambes qui retombait sur le sol et les bras rejetés derrière la tête pour mettre sa poitrine en valeur. Bien que je ne pusse m'empêcher de regarder – je devrais dire, fixer dans ma mémoire – certaines parties de son corps, un sens pudibond des convenances me les fit estomper dans mon

dessin. Poupée de Jade s'en plaignit quand je lui montrai l'œuvre achevée.

« C'est tout barbouillé entre mes jambes ! Tu es trop délicat, Qualcuie ou alors, tu es complètement ignorant de l'anatomie féminine. Il me semble que la plus sacro-sainte partie de mon corps mérite d'être représentée dans tous ses détails. »

Elle se leva et vint se planter devant moi, jambes écartées. « Vois comme ces tendres lèvres roses viennent se rejoindre par-devant pour envelopper ce petit xacapili qui ressemble à une perle et qui – ooh ! – réagit à la moindre pression. »

Je transpirais abondamment, Pitza avait pratiquement disparu dans les tentures et Cozcatl était toujours paralysé dans son coin.

« Allons, quitte cet air collet monté, Qualcuie, me dit la petite reine. Je ne voulais pas me moquer de toi, c'était pour contrôler tes talents de dessinateur. J'ai quelque chose à te faire faire. » Elle interpella brusquement sa servante.

« Pitza, arrête de te cacher, viens ici et rhabille-moi.

— Madame voudrait que je fasse le portrait de quelqu'un ? lui demandai-je.

— Oui.

— Et de qui, Madame ?

— Je ne sais pas », me répondit-elle. J'étais stupéfait. « Vois-tu, quand je me promène dans le palais ou que je vais en ville dans ma litière, il serait malséant que je montre du doigt et dise : celui-ci. De plus, je suis éblouie à cause des gouttes que je me mets dans les yeux et je risque de ne pas voir quelqu'un de vraiment intéressant. Des hommes, bien entendu.

— Des hommes ? répétai-je stupidement.

— Je veux que tu emmènes tes feuilles et tes craies partout. A chaque fois que tu verras un bel homme, tu le dessineras pour moi. » Elle poussa un petit rire. « Ce ne sera pas la peine de le déshabiller. Il me faut le plus grand nombre de dessins de tous les hommes que tu sélectionneras. Mais ils ne doivent pas savoir ce que tu fais, ni pour le compte de qui. Si on te pose des questions, tu n'auras qu'à dire que tu t'exerces. » Elle poussa vers moi les deux dessins que je venais de faire. « C'est tout. Tu peux t'en aller, Qualcuie, et ne reviens pas avant d'avoir toute une liasse de dessins à me montrer. »

Même en ce temps-là, je n'étais pas naïf au point de ne pas me douter des intentions de Poupée de Jade. Mais, je tâchais de ne pas y penser et d'accomplir cette mission du mieux possible. Le problème principal était de savoir ce que représentait un « bel homme » pour une jeune fille de quinze ans. Comme elle ne m'avait donné aucune indication, je me mis à faire des croquis de princes, de chevaliers, de guerriers, d'athlètes et d'autres robustes personnages. Pourtant,

lorsque je revins la trouver, avec Cozcatl qui portait la pile de dessins, j'avais, pour plaisanter, mis sur le dessus une esquisse faite de mémoire, représentant le vieil homme courbé et tordu, couleur cacao, qui avait fait de si curieuses apparitions dans mon existence.

Mais les paroles de Poupée de Jade me surprirent. « Tu as voulu faire le malin, Qualcuie ! Pourtant, j'ai entendu des femmes se chuchoter entre elles qu'on pouvait tirer des délectations particulières d'un nain ou d'un bossu et même – elle jeta un coup d'œil vers Cozcalt – de petits garçons avec un tepuli gros comme un pois. Un jour, quand je serai lasse de l'ordinaire…»

Elle se mit à fourrager parmi les feuilles, puis elle dit tout à coup : « *Ayyo, Ayyo* ! Et celui-ci, Qualcuie ! Il a le sourcil audacieux. Qui est-ce ?

— C'est Fleur Noire, le Prince héritier. »

Elle fit une petite moue. « Non, ça pourrait créer des complications. » Elle continua à étudier chaque dessin. « Et celui-là ?

— Je ne connais pas son nom, Madame. C'est un rapide messager que je vois parfois apporter des plis.

— Formidable ! » Elle me tendit le dessin en disant : « Qualcuie ! » Ce n'était plus seulement mon nom qu'elle prononçait, mais aussi la formule impérative : « Ramène-le. ». J'avais prévu que ça finirait ainsi, mais je n'en eus pas moins des sueurs froides. Avec beaucoup d'hésitation, je lui dis, en y mettant les formes :

« Madame Poupée de Jade, on m'a ordonné de vous servir et non de vous corriger et de vous contredire. Mais je vous supplie de réfléchir. Vous êtes la fille vierge du plus grand seigneur du Monde Unique, et l'épouse vierge d'un seigneur qui n'est pas moins grand. Vous seriez indigne de ces deux tlatoani, si vous alliez vous compromettre avec un autre homme avant d'entrer dans le lit du Seigneur votre époux. »

Je m'attendais à tout moment qu'elle sorte le fouet dont elle se servait pour ses esclaves, mais elle m'écouta jusqu'au bout, son ravissant sourire sur les lèvres, et me dit enfin :

« Je pourrais te faire remarquer que ton impertinence mérite une punition. Je te dirai simplement que Nezahualpilli est plus âgé que mon père et qu'il a épuisé sa virilité avec la Dame de Tolan, ses autres femmes et toutes ses concubines. Il me séquestre ici pendant qu'il essaye, sans aucun doute, à coup de médecines et de magie, de raidir son vieux tepuli défaillant. Pourquoi réprimer mes impulsions et gâcher la fleur de ma beauté, à attendre son bon plaisir ? S'il a besoin d'un délai pour remplir son devoir d'époux, je m'arrangerai pour que cela se fasse le plus tard possible, et quand nous serons prêts, tous les deux, tu peux être sûr que je saurai convaincre Nezahualpilli que je viens à lui pure et sans tache et redoutant le premier pas comme une

vraie jeune fille. »

J'essayai une nouvelle fois de la faire changer d'avis, mais sans trop y croire.

« Madame, rappelez-vous qui vous êtes et de quelle famille vous êtes issue. Vous êtes la petite-fille du grand Motecuzoma, qui est né d'une vierge. Son père avait jeté une pierre précieuse dans le jardin de sa future mère que celle-ci enfouit dans son sein et à cet instant même, elle conçut l'enfant Motecuzoma, avant même de se marier et de s'unir au père. Vous êtes dépositaire d'un héritage de pureté et de chasteté que vous ne pouvez flétrir. »

Elle m'interrompit par un rire. « Ta sollicitude me touche énormément, mais il aurait fallu me dire tout ça quand j'avais neuf ou dix ans et que j'étais encore vierge.

— Tu ferais mieux de t'en aller, mon garçon », dis-je, un peu tard, à Cozcatl.

« Vous connaissez les sculptures de ces affreux Huaxteca, ces torses en bois avec un membre viril démesuré ? Mon père en possède un exemplaire, accroché dans une galerie du palais, pour amuser ou étonner ses amis. Cela intéresse aussi les femmes. Cette sculpture est toute lisse et brillante à force d'avoir été caressée par tous ceux qui l'admirent en passant, des nobles, des jeunes servantes, moi…

— Cela ne me regarde pas », lui dis-je. Mais elle ignora ma protestation.

« Il me fallut tirer un gros coffre contre le mur et grimper dessus pour arriver à la hauteur de l'objet. Je passai plusieurs jours pénibles, car après chaque tentative, j'étais obligée de me reposer en attendant que mon tipili trop petit ne me fasse plus mal. Pourtant, je persistai et quel triomphe, le jour où enfin, je parvins à le faire entrer davantage en moi. Depuis, j'ai eu au moins une centaine d'hommes, mais aucun ne m'a procuré la sensation que j'ai éprouvée, ce jour-là, en cognant mon petit ventre contre cette obscène sculpture Huaxteca.

— Vous ne devriez pas me dire toutes ces choses, Madame », suppliai-je.

Elle haussa les épaules. « Je ne cherche pas d'excuses. C'est une libération dont j'ai besoin, et souvent. Je serais même capable de me servir de toi, Qualcuie, tu ne manques pas de charme et tu n'irais pas me dénoncer, car je sais que tu obéirais à Nezahualpilli qui t'a demandé de ne pas jouer les informateurs. Mais cela ne t'empêcherait pas d'aller confesser ta propre faute et ce serait notre perte à tous les deux. Aussi…»

Elle me tendit alors le dessin du messager ainsi qu'une de ses bagues. « Tu la lui remettras. C'est le cadeau de mariage de mon époux, il n'y en a pas deux pareilles. »

C'était une bague en or rouge avec une énorme émeraude d'une

valeur inestimable. Ce genre de pierre était ramené, très rarement, par des marchands qui s'aventuraient jusqu'aux terres du Quautemâlan, que vous appelez le Guatemala, à l'extrême limite sud de nos routes de commerce. Le pays d'origine de cette pierre était encore plus lointain, encore bien plus au sud que le Quautemâlan et on ne connaissait même pas son nom. Ce bijou avait été conçu pour être porté sur une main levée, car il était orné de pendentifs en jade qui étaient mis davantage en valeur quand la main était verticale. La bague avait été faite à la mesure du majeur de Poupée de Jade et j'eus du mal à la glisser à mon petit doigt.

« Non, non, tu ne dois pas la porter, ni lui non plus. Tout le monde la reconnaîtrait. Il devra simplement l'avoir sur lui, bien cachée et la montrer cette nuit au garde de la porte est. En voyant l'anneau, le garde lui ouvrira et Pitza l'attendra à l'intérieur pour l'amener jusqu'ici.

— Cette nuit ! » m'exclamai-je. « Mais il faut d'abord que je le retrouve. On l'a peut-être envoyé au diable sait où.

— Cette nuit, insista-t-elle. J'ai été privée trop longtemps. »

Je ne sais quel aurait été mon sort si je ne l'avais pas trouvé. Mais j'eus la chance de le rencontrer et je l'abordai comme si j'étais un jeune noble voulant le charger d'un message. Je ne lui révélai pas mon nom, mais il me dit : « Je m'appelle Yeyac-Netztlin. Je suis au service de votre Seigneurie.

— Au service d'une dame, rectifiai-je. Elle souhaite que tu viennes au palais à minuit. »

Il se troubla. « C'est difficile de porter un message la nuit, Seigneur. » Mais, son regard se porta sur la bague que je tenais à la main et ses yeux s'agrandirent.

« Si c'est cette dame là, alors ni minuit, ni Mictlan ne pourront m'empêcher d'y aller.

— Il faudra être très discret, lui dis-je avec amertume. Tu n'auras qu'à montrer cette bague au garde pour qu'il te laisse entrer.

— J'obéirai, jeune Seigneur, J'y serai. »

Et il y fut. Je restai éveillé jusqu'au moment où j'entendis Pitza guider Yeyac-Netztlin qui marchait sur la pointe des pieds dans le couloir. Ensuite, je n'entendis plus rien, aussi je ne sais pas combien de temps il resta, ni comment il partit. Je ne cherchai pas non plus à surprendre ses visites suivantes, mais il s'écoula un bon mois avant que Poupée de Jade ne me demande, bâillant d'ennui, de me remettre à mes croquis. C'est donc que Yeyac-Netzlin lui avait donné satisfaction jusque-là. Le nom de ce rapide messager, bien nommé, signifie Longues Jambes, et peut-être est-il pourvu d'autres longs attributs.

Bien que Poupée de Jade ne m'ait rien demandé pendant un mois,

je me sentais mal à l'aise. Tous les huit jours, environ, l'Orateur Vénéré venait faire une visite de politesse à sa petite reine choyée et patiente. J'étais souvent présent à ces entretiens et je m'efforçais de ne pas montrer mon embarras. Je me demandais comment Nezahualpilli pouvait ne pas voir qu'il avait épousé une fille prête à être dégustée sur-le-champ, par lui ou par d'autres.

Les joailliers spécialistes du jade savent que cette pierre est facile à découvrir au milieu des roches ordinaires, parce qu'elle se signale tout de suite à l'attention. Allez vous promener dans la campagne au lever du soleil et vous verrez, çà et là, des roches qui exhalent une brume légère, mais indubitable qui semble proclamer fièrement : « Je contiens du jade, venez donc me prendre. » Comme cette pierre recherchée dont elle tenait son nom, Poupée de Jade dégageait un je ne sais quoi indéfinissable qui semblait dire aux mâles : « Je suis là, venez donc me prendre. » Se pouvait-il que Nezahualpilli fût le seul à ne pas se rendre compte de cette ardeur et de cet abandon ? Etait-il impuissant ou indifférent, comme elle le prétendait ?

Non. Quand je les voyais ensemble, je comprenais qu'il manifestait une retenue et un respect d'homme bien élevé. Dans son refus pervers de se consacrer à un seul amant, Poupée de Jade ne jouait pas devant lui le rôle d'une jeune fille à peine nubile, mais celui d'une adolescente fragile et immature condamnée à un mariage de raison. Au cours de ces visites, elle n'était plus du tout celle que ses esclaves, moi et sans doute Yeyac-Netztlin, connaissions. Elle portait des vêtements qui dissimulaient ses formes provocantes et la faisaient paraître menue et enfantine. Elle arrivait à dissimuler ce halo d'évidente sexualité, sans parler de son arrogance et de son irascibilité. Jamais, devant lui, elle ne m'appelait Qualcuie ! Elle cachait sa véritable nature. Topco petlacalco, « dans le sac, dans la poche », comme nous disons en parlant d'un secret.

En présence de son seigneur et maître, elle ne se tenait jamais langoureusement allongée sur une banquette, ni même assise sur une chaise. Elle s'agenouillait à ses pieds, les jambes serrées, les yeux timidement baissés et elle parlait d'une voix enfantine. Elle aurait presque pu me faire croire qu'elle n'avait pas plus de dix ans, si je n'avais pas su qu'à cet âge-là, elle avait déjà perdu son innocence.

« J'espère que votre existence vous semble plus agréable, maintenant que vous avez Mixtli pour vous tenir compagnie », lui dit gentiment Nezahualpilli.

« *Ayyo*, oui, Seigneur, sourit-elle. Mixtli est irremplaçable. Il me montre et m'explique tout. Hier, il m'a emmenée à la bibliothèque où sont les poèmes de votre estimé père et il m'en a même récité quelques-uns.

— Et ils vous ont plu ? demanda le Uey tlatoani.

— Oh oui, mais j'aimerais encore mieux entendre les vôtres, Seigneur. »

Nezahualpilli se mit alors à réciter quelques-unes de ses compositions, mais il déclara, avec une modestie de bon aloi : « C'est beaucoup mieux quand le tambour m'accompagne. » Il termina par une poésie qui célébrait le coucher du soleil.

Notre père, le Soleil,
S'enfonce, vêtu de riches plumes,
Dans une urne de pierres précieuses,
Orné d'un collier de turquoises
Parmi les fleurs multicolores
Qui tombent en pluie, incessamment.

Comme c'est joli, soupira Poupée de Jade. Ça me rend toute mélancolique.

— A cause du coucher de soleil ? demanda Nezahualpilli.

— Non, Seigneur. A cause des dieux. Je sais bien que j'apprendrai à connaître tous vos dieux, mais en attendant, je n'en ai aucun des miens autour de moi. Serait-ce un abus de ma part de demander à mon époux vénéré la permission d'installer dans mes appartements les statues préférées de ma famille.

— Ma petite Poupée chérie, lui dit-il avec tendresse, mettez tout ce qui pourra vous rendre heureuse et vous rappeler votre pays. Je vais vous envoyer Pixquitl, le sculpteur du palais, pour qu'il vous fasse tous les dieux que votre petit cœur désire. »

Ce jour-là, en partant, Nezahualpilli me fit signe de l'accompagner. Je tâchais de réprimer mes angoisses, car je m'attendais à être questionné au sujet des occupations de Poupée de Jade quand elle ne fréquentait pas les bibliothèques. Mais, à mon grand soulagement, il m'interrogea sur mes propres activités.

« Cela ne t'ennuie pas trop, Tête Haute, de consacrer tant de temps à ta jeune sœur ? me demanda-t-il avec bonté.

— Non, Seigneur. Elle fait toujours attention à ne pas empiéter sur mes heures de cours. Ce n'est que dans la soirée que nous bavardons et que nous nous promenons dans le palais ou dans la ville.

— Quand tu parles avec elle, essaye de corriger son accent Mexicatl, toi qui as si vite appris à parler comme nous. Encourage-la à avoir un langage plus élégant, Tête Haute.

— Seigneur, je ferai tout mon possible.

— Ton professeur de Connaissance des Mots m'a dit que tu avais fait des progrès admirables en écriture.

Pourrais-tu consacrer un peu de ton temps à mettre cette science en pratique ?

— Oh, certainement, Seigneur ! m'exclamai-je, fou de joie. Je trouverai le temps. »

C'est ainsi que je commençai ma carrière de scribe et ce fut, en grande partie, grâce à Ahuizotl, le père de Poupée de Jade. Aussitôt après son couronnement, le Uey tlatoani de Tenochtitlân avait montré ses talents de chef en déclarant la guerre aux Huaxteca de la côte nord-est. Conduisant personnellement une armée composée de Mexica, d'Acolhua et de Tecpaneca, il avait soutenu et gagné la guerre en moins d'un mois. Ses armées rapportèrent un gros butin et, comme à l'ordinaire, le pays vaincu dut verser un tribut annuel. Selon la coutume, le produit du pillage et de l'impôt annuel fut divisé entre les partenaires de la Triple Alliance : Tenochtitlân et Texcoco reçurent chacune deux cinquièmes et Tlacopan, un cinquième.

Nezahualpilli me confia le soin d'enregistrer sur un grand livre les diverses marchandises déjà reçues des Huaxteca et celles qui allaient arriver. Je devais également inscrire divers produits – turquoises, cacao, manteaux de coton, jupes, corsages, cotonnades – sur des livres où on tenait le compte des marchandises conservées dans différents entrepôts de Texcoco. Ce travail requérait à la fois des connaissances en écriture et en arithmétique et je m'y consacrai avec ardeur et avec la ferme détermination de le mener à bien.

Mais, comme je l'ai déjà dit, Poupée de Jade avait, elle aussi, besoin de moi et elle me fit appeler pour m'ordonner de me remettre en quête de « beaux hommes » et de faire leurs portraits. Elle en profita pour se plaindre de la médiocrité du sculpteur du palais.

« Puisque le Seigneur mon époux me l'a permis, j'ai commandé cette statue et j'ai donné des indications précises à cet imbécile de sculpteur. Mais regarde-moi ça, Qualcuie, c'est une horreur. »

C'était un personnage masculin, grandeur nature, modelé dans l'argile, peint de couleurs réalistes et cuit au four. Je n'y reconnus aucun dieu Mexica, mais je lui trouvai un air familier. « Il paraît que les Acolhua sont experts en art, continua-t-elle avec dédain. Mais, vois-tu, Qualcuie, leur plus grand maître en sculpture n'est qu'un incapable comparé à des artistes bien moins renommés dont j'ai vu les œuvres chez moi. Si Pixquitl ne réussit pas mieux la prochaine fois, j'enverrai chercher un de ces inconnus à Tenochtitlân pour lui faire honte. Tu vas aller le lui dire. »

Je la soupçonnais fort d'avoir inventé cette excuse pour faire venir, non des artistes, mais d'anciens amants dont elle avait conservé un agréable souvenir. Néanmoins, comme elle me l'avait ordonné, j'allai trouver Pixquitl dans son atelier en sous-sol. Il retentissait du martellement sur la pierre, du ciseau et du burin de ses élèves et de ses apprentis et du ronflement du four à poterie. Je fus obligé de hurler pour lui transmettre les plaintes et les menaces de Poupée de

Jade.

« J'ai fait de mon mieux, me dit-il. La jeune reine n'a pas voulu me donner le nom du dieu qu'elle a choisi pour que je puisse me référer à d'autres de ses effigies. Voilà tout ce qu'elle m'a donné. »

Il me montra alors le dessin à la craie que j'avais moi-même fait de Yeyac-Netztlin. Je n'y comprenais plus rien. Pourquoi donc Poupée de Jade avait-elle commandé la statue d'un dieu – quel qu'il fusse – et ordonné qu'il soit représenté à l'image d'un simple et mortel messager. Mais, comme je pensais qu'elle m'intimerait l'ordre de m'occuper de mes affaires, je ne lui posai aucune question.

Dans ma livraison de dessins suivante, j'avais volontairement inclus, et pas seulement pour plaisanter, un croquis de l'époux légitime de Poupée de Jade, l'Orateur Vénéré Nezahualpilli. Elle le repoussa avec un ricanement dédaigneux et, cette fois, elle jeta son dévolu sur un jeune aide-jardinier du palais qui s'appelait Xali-Otli et c'est à lui que je donnai la bague avec les instructions habituelles. Tout comme son prédécesseur, c'était un homme du peuple, mais il parlait le nahuatl avec l'accent de Texcoco, ce qui me fit espérer – puisque je n'aurais pas l'occasion, pendant un certain temps, de lui tenir compagnie – qu'il continuerait à améliorer le langage de Poupée de Jade, comme le souhaitait Nezahualpilli.

Lorsque j'eus terminé d'enregistrer les marchandises provenant du tribu des Huaxteca, je remis le grand livre au sous-trésorier en charge qui fit de grands compliments de mon travail à son supérieur, le Femme-Serpent, et à son tour, le Seigneur Os Fort fut assez bon pour dire du bien de moi à l'Orateur Vénéré. Aussi Nezahualpilli me fit-il venir pour me demander si je voulais bien m'essayer au même genre de travail que vous faites, mes révérends, c'est-à-dire à la transcription des discours prononcés dans la Chambre où le Uey tlatoani conférait avec son conseil et dans la Cour de Justice où il donnait audience aux Acolhua d'un rang inférieur, qui venaient lui soumettre plaintes et requêtes.

Je me consacrai à cette tâche avec le plus grand enthousiasme. Au début, j'éprouvais des difficultés et il m'arrivait de me tromper. Malgré tout, on me félicitait parfois de ce que je faisais. Je dois dire, sans modestie, que j'étais parvenu à beaucoup de facilité, d'efficacité et de précision dans l'écriture des signes. Il me fallait maintenant acquérir de la vitesse, sans, bien sûr, pouvoir jamais espérer devenir aussi rapide que vous, mes révérends. Au cours de ces réunions du Conseil et des audiences des plaignants, rares étaient les moments où il n'y avait pas quelque chose à noter et, souvent, plusieurs personnes parlaient en même temps. Heureusement, comme chez vous, il y avait toujours au moins deux scribes expérimentés et il y en avait toujours un pour écrire ce qui avait échappé à l'autre.

J'appris vite à n'inscrire que les symboles des paroles essentielles, en n'en faisant d'abord qu'une simple ébauche. Ensuite j'avais tout mon temps pour boucher les trous et remettre le tout au propre en y ajoutant des couleurs pour rendre mon compte rendu tout à fait compréhensible. Ce système me permit non seulement d'augmenter ma vitesse, mais il améliora aussi beaucoup ma mémoire.

Il me parut utile, également, d'inventer un certain nombre de ce que j'appellerais des symboles-résumés, grâce auxquels je pouvais représenter toute une suite de mots. Par exemple, à la place de la longue déclaration préliminaire qui accompagne la moindre remarque adressée au Uey tlatoani : « En votre auguste présence, *Mixpantzinco*, Seigneur Orateur Vénéré, Nezahualpilli…», je traçais simplement un petit rond figurant une bouche ouverte. Si quelqu'un évoquait tour à tour des événements actuels et des événements passés, je montrais la différence entre les deux en dessinant des symboles simples représentant, l'un, un bébé et l'autre, un vautour. Le bébé voulait dire « nouveau » et s'appliquait aux événements actuels et le vautour à la tête dégarnie signifiait « vieux » et servait à identifier les événements passés.

Tous ces souvenirs présentent sans doute un intérêt professionnel, pour les scribes que vous êtes, mes révérends, mais en réalité, je les ai évoqués uniquement parce que je redoute de parler d'autre chose – comme par exemple, de la convocation suivante que je reçus de Poupée de Jade.

« Il me faut une nouvelle tête », me dit-elle, mais nous savions bien, tous deux, ce qu'elle entendait par « tête ». « Je n'ai pas-envie d'attendre que tu fasses une nouvelle série de dessins. Montre-moi ceux que tu as déjà faits. » Je les lui apportai et elle jeta un rapide coup d'œil à chacun. Puis, elle s'arrêta sur l'un d'eux en me disant : « Et celui-ci, qui est-ce ?

— Un esclave du palais, lui répondis-je. Je crois que c'est un porteur de litière.

— Rapporte ! m'ordonna-t-elle, en me tendant sa bague d'émeraude.

— Madame, protestai-je. Un esclave ?

— Quand j'ai un besoin urgent, je ne fais pas la difficile, de plus, les esclaves sont souvent très à la hauteur. Ces misérables n'osent pas refuser de se soumettre aux ordres les plus infamants. » Elle fit son sourire le plus enjôleur. « Et plus un homme est souple, mieux il se plie à toutes les contorsions. »

Avant que j'aie pu soulever la moindre objection, elle me mena vers une niche dans le mur et me dit, « Regarde ça, c'est le second dieu que j'ai commandé à ce soi-disant maire sculpteur, Pixquitl.

— Ce n'est pas un dieu, remarquai-je, ahuri à la vue de la

nouvelle statue. C'est Xali-Otli, le jardinier. »

Alors, elle répliqua sur un ton froid et menaçant, « Pour toi et pour tout le monde à Texcoco, ce sera un dieu obscur, adoré par ma famille, à Tenochtitlân. Toi, tu as reconnu son visage, mais je parie que personne, ici, n'en serait capable, sauf, peut-être, sa propre mère. Ce vieux Pixquitl est un bon à rien. J'ai envoyé chercher ces artistes Mexica dont je t'ai parlé. Ils seront là aussitôt après la fête de Ochpaniztli. Va dire à Pixquitl qu'il leur aménage un atelier particulier et qu'il leur donne tout le matériel dont ils auront besoin. Ensuite, trouve-moi l'esclave. Donne-lui l'anneau et les instructions habituelles. »

Quand j'allai de nouveau trouver le sculpteur, il me déclara en grommelant : « Je ne peux que répéter que j'ai fait de mon mieux avec le dessin qu'elle m'a confié. Mais, cette fois, elle m'a donné également un crâne pour m'aider.

— Quoi ?

— Oui, c'est bien plus facile d'obtenir une bonne ressemblance quand on dispose d'une ossature sur laquelle mouler la terre.

— Mais… mais… Maître Pixquitl, personne n'a jamais possédé le crâne d'un dieu », balbutiai-je, me refusant de croire à ce que j'aurais dû comprendre depuis longtemps. Il me jeta un regard de ses yeux aux paupières tombantes : « Tout ce que je sais, c'est qu'on m'a donné le crâne d'un homme mort récemment et que sa structure se rapproche des caractéristiques faciales du dessin qu'on m'a dit être l'image d'un dieu mineur. Je ne suis pas un prêtre, pour me permettre de contester l'authenticité d'un dieu et je ne suis pas assez fou pour poser des questions à une reine aussi impérieuse. J'ai fait ce qu'on m'a dit de faire et, jusqu'à présent, j'ai réussi à mettre mon propre crâne à l'abri. Vous comprenez ? »

Je hochai la tête, abasourdi. Je ne comprenais que trop bien.

Le maître poursuivit alors : « Je vais préparer l'atelier pour les nouveaux artistes, mais je dois dire que je n'envie aucun de ceux qui sont employés par Dame Poupée de Jade. Ni moi, ni eux, ni vous. »

J'étais bien de son avis. J'étais devenu le pourvoyeur d'une criminelle et j'étais déjà bien trop impliqué dans cette affaire pour songer à faire machine arrière. J'allai trouver l'esclave qui s'appelait, avec la pathétique suffisance coutumière aux noms d'esclaves. Niez-Hueyotl, ce qui veut dire :. « Je connaîtrai la grandeur. » Apparemment, il ne vécut pas assez longtemps pour y parvenir, car Poupée de Jade me fit bien vite appeler.

« Tu avais raison, Rapporte ! C'est parfois une erreur de choisir un esclave. Celui-là commençait à se prendre pour un véritable être humain. » Elle se mit à rire : « Bientôt, il sera un dieu. C'est un sort auquel il n'aurait jamais pu prétendre. Mais j'ai pensé à autre chose.

Mon époux pourrait finir par se demander pourquoi je n'ai chez moi que des statues de dieux. Il me faudrait au moins une déesse. Dans tes dessins, j'ai aperçu une femme qui avait un air avenant. Apporte-moi son portrait. »

Je m'exécutai, la mort dans l'âme. Je regrettai d'avoir laissé la jeune reine voir ce croquis que j'avais fait sans raison précise, sur une impulsion et par admiration envers une jeune femme qui avait frappé ma vue. Du reste, elle attirait de nombreux regards masculins qui s'allumaient alors de convoitise. Mais Nemalhuili était une femme mariée, l'épouse d'un riche plumassier, sur le marché des artisans de Texcoco. Sa beauté ne venait pas seulement de son clair visage lumineux, mais aussi de ses gestes souples, de son port de tête altier et de ses lèvres souriantes. Elle était rayonnante de bonheur et son nom lui allait bien : Chose Délicate.

Poupée de Jade examina son portrait et déclara, à mon grand soulagement : « Ce n'est pas toi qui iras la chercher. Ce serait un manquement aux convenances et risquerait de provoquer un émoi indésirable. Je vais envoyer une esclave. »

Mais cela ne mit malheureusement pas un terme à mes ennuis, car peu après, la jeune reine me déclara : « Cette femme viendra ce soir. C'est la première fois – le croirais-tu ? – que je m'offre une personne de mon propre sexe ; aussi je veux que tu viennes avec tout ton matériel et que tu fasses des dessins de ce qui va se passer, pour qu'ensuite je puisse voir ce que nous avons fait. »

J'étais complètement catastrophé, et pour trois raisons. D'abord et surtout, j'étais en colère après moi pour avoir, sans le vouloir, impliquer Chose Délicate dans cette affaire. Je ne la connaissais que de vue et de réputation, mais j'avais beaucoup de respect pour elle. Ensuite, d'un point de vue égoïste, jamais après une pareille nuit, je ne pourrais prétendre que je ne savais pas ce qui se passait dans les appartements de ma maîtresse. Enfin, j'éprouvais du dégoût à l'idée d'assister à une chose qui aurait dû se dérouler en privé. Mais il m'était impossible de refuser et je dois reconnaître que je n'étais pas exempt d'une curiosité malsaine. J'avais entendu parler de patlachuia, mais je n'arrivais pas à m'imaginer comment deux femmes pouvaient prendre du plaisir ensemble.

Chose Délicate arriva, légère et souriante, comme à l'accoutumée, bien qu'un peu éberluée par ce rendez-vous de minuit clandestin. C'était l'été et il ne faisait pas froid du tout, pourtant elle portait une cape sur les épaules. Peut-être lui avait-on recommandé de dissimuler son visage sous son manteau pour venir au palais.

« Madame », dit-elle gracieusement et avec un regard interrogateur qui allait de la jeune reine à moi, assis dans un coin avec une pile de feuilles de papier sur les genoux. Je n'avais aucun moyen

de cacher ma présence, puisque ma myopie m'obligeait à rester tout près pour pouvoir faire les croquis demandés.

« Ne fais pas attention au scribe, c'est moi seule qui compte. D'abord, assure-moi que ton mari ignore tout de ta visite.

— Il ne sait rien, Madame. Il dormait quand je suis partie. Votre servante m'a recommandé de ne rien lui dire et j'ai pensé que vous aviez besoin de moi pour… pour quelque chose qui ne regarde pas les hommes.

— C'est tout à fait ça », minauda l'hôtesse avec satisfaction. Puis, comme les yeux de la jeune femme se portaient à nouveau sur moi : « Je t'ai dit de l'ignorer, c'est un meuble. Il ne voit rien et il n'entend rien. Il n'existe pas », coupa-t-elle. Puis sa voix devint caressante. « Il paraît que tu es une des plus belles femmes de Texcoco et moi aussi, comme tu vois, aussi j'ai pensé qu'on pourrait s'amuser à comparer nos deux beautés. »

A ces mots, elle releva la cape du visage de Nemal-huili. La visiteuse parut surprise que la reine lui ôtât son manteau de ses propres mains. Mais soudain, elle eut une expression d'étonnement scandalisé quand Poupée de Jade lui retira son long corsage, la dénudant jusqu'à la taille.

Seuls ses yeux bougeaient ; ils s'abattirent à nouveau sur moi, comme ceux d'une biche effrayée qui implore la pitié des chasseurs. Je fis semblant de ne m'apercevoir de rien, le visage impassible et toute mon attention concentrée sur le dessin que je venais de commencer. Ensuite, elle ne me regarda plus une seule fois, s'efforçant de faire ce qu'on lui avait dit, c'est-à-dire de prétendre que je n'existais pas. Je crois que si la pauvre femme n'avait pas été capable de m'effacer totalement, elle serait morte de honte, cette nuit-là.

Pendant qu'elle restait immobile, la poitrine dénudée, aussi figée que si elle était déjà une statue, Poupée de Jade se mit à ôter son propre corsage, lentement, langoureusement, comme elle l'aurait fait pour exciter un homme insensible. Ensuite, elle s'approcha jusqu'à ce que leurs deux corps se touchent. Chose Délicate avait une dizaine d'années de plus que la reine et elle était plus grande d'une main environ.

« C'est vrai », dit Poupée de Jade. « Tu as de très beaux seins, mais…» Elle fit une petite moue : « Tes mamelons sont bien timides, ils se cachent. Pourquoi ne se dressent-ils pas comme les miens ? » Elle se mit sur la pointe des pieds et se penchant un peu en avant, elle s'exclama : « Regarde, ils se touchent. Nos deux poitrines coïncident exactement. Pourquoi pas le reste ? »

En disant ces mots, elle pressa ses lèvres sur celles de Chose Délicate qui ne cilla pas et qui conserva un visage immobile. Mais les joues de Poupée de Jade se creusèrent. Au bout d'un moment, elle

recula juste assez pour remarquer avec satisfaction : « Voilà, ça y est, je savais bien qu'ils allaient sortir ! Est-ce que tu ne les sens pas s'épanouir contre les miens ? » Elle s'avança pour l'embrasser à nouveau et cette fois, Chose Délicate ferma les yeux de peur, peut-être, qu'ils ne la trahissent.

« Elles restèrent ainsi immobiles assez longtemps pour que je puisse les dessiner, Poupée de Jade toujours sur la pointe des pieds et leurs corps ne se touchant que par les lèvres et par les seins. Ensuite, la reine tendit la main vers la jupe de la femme et la détacha adroitement en la faisant glisser sur le sol. J'étais assez près pour distinguer la crispation de ses muscles, tandis qu'elle serrait ses jambes l'une contre l'autre, par un réflexe de défense. Poupée de Jade défit aussi sa jupe et la laissa tomber à ses pieds. Elle ne portait rien en dessous et elle apparut complètement nue, excepté ses sandales dorées, mais quand elle se pressa de tout son corps contre Chose Délicate, elle se rendit compte que, comme toute honnête femme, celle-ci portait un vêtement de dessous.

Poupée de Jade se recula et la considéra avec un amusement mêlé d'une gentillesse un peu attristée, elle lui dit d'une voix douce : « Je ne te retirerai pas ton dernier vêtement, Chose Délicate. Je ne te demanderai même pas de le faire toi-même. J'attendrai que tu en aies envie. »

Elle la prit par la main et la fit avancer jusqu'au profond lit à baldaquin qui était de l'autre côté de la chambre. Elles s'allongèrent dessus et je me rapprochai avec mes craies et mes feuilles.

Mais non, Frère Jeronimo. Ce n'est pas fini. J'étais présent, j'ai tout vu et je n'ai rien oublié. Bien sûr, vous pouvez partir si vous préférez.

Je peux vous dire que j'ai vu beaucoup de viols dans ma vie, mes révérends. J'ai vu des soldats, les nôtres et les vôtres, se jeter comme des bêtes sur des femmes prisonnières, mais jamais je n'ai vu une femme violée dans son âme, aussi bien que dans son corps et d'une façon aussi insidieuse, totale et atroce – comme le fut Chose Délicate par Poupée de Jade. Cet événement est resté gravé dans ma mémoire plus nettement qu'aucun viol d'une femme par un homme, car l'adolescente arriva à ses fins sans jamais forcer cette femme, mais uniquement par de douces caresses qui finirent par mettre Chose Délicate dans un tel état qu'elle n'était plus responsable de ses actes.

J'en profite pour vous dire que dans notre langue, quand on parle de séduire une femme, on dit : « Je la caresse avec des fleurs. »

Pendant un moment, Chose Délicate resta étendue sur le dos, obstinément indifférente à ce que faisait Poupée de Jade, uniquement avec sa bouche, sa langue et le bout de ses doigts. Elle les promenait sur les paupières closes et les cils de la femme, sur le lobe de ses

oreilles, sur le creux de sa gorge, entre ses seins, sur son ventre et le long de ses jambes. Tour à tour, de la langue ou du bout des doigts, elle traçait de grandes spirales autour de l'un de ses seins avant de pincer ou de lécher le téton raidi. Elle ne la couvrait pas de baisers passionnés, mais elle interrompait de temps à autre ce qu'elle était en train de faire pour effleurer moqueusement de sa langue la bouche fermée de la femme. Alors, peu à peu, les lèvres de celle-ci, comme le bout de ses seins, commencèrent à s'enfler et à rougir, et sa peau couleur de cuivre pâle, si lisse jusqu'à présent, se hérissa et frissonna.

De temps à autre, Poupée de Jade cessait ses caresses et son corps arqué s'agrippait à celui de Chose Délicate qui, même les yeux fermés, ne pouvait ignorer ce qui se passait. Seule une statue de pierre aurait pu rester insensible et une femme, même la plus vertueuse et la plus effrayée, n'est pas une statue. Quand la jeune reine recommença à frissonner, Chose Délicate émit une sorte de roucoulement, pareil à celui d'une mère consolant un enfant malheureux. Elle prit alors la tête de Poupée de Jade entre ses mains, l'attira contre son visage et l'embrassa. De sa langue elle entrouvrit la bouche de la jeune fille, ses joues se creusèrent profondément et une plainte étouffée s'échappa des deux bouches écrasées l'une contre l'autre. Leurs corps se mirent à trembler tandis que la femme arrachait son dernier vêtement.

Après cela, je vis Chose Délicate, redevenue immobile, les yeux fermés, se mordre le dos de la main, tandis qu'un sanglot lui échappait. Une fois son émotion calmée, Poupée de Jade fut à nouveau la seule à remuer sur le lit défait. Mais la femme était nue maintenant, et vulnérable, et le champ d'action de la fille s'était élargi. Chose Délicate garda d'abord les jambes serrées, mais peu à peu ses muscles se détendirent et elles commencèrent à s'ouvrir…

Poupée de Jade y enfouit sa tête, à la recherche de ce qu'elle appelait la « petite perle rose ». Cela dura un certain temps et la femme poussait de petits cris, comme si on la torturait, puis enfin, elle fit un violent mouvement. Elle dut penser, ensuite, que s'étant laissée aller aussi loin, aucun abandon ne pourrait l'avilir davantage et elle entreprit de faire à Poupée de Jade ce que celle-ci lui faisait.

Parfois, elles se tenaient enlacées comme un homme et une femme, bouche contre bouche et pubis contre pubis. A d'autres moments, elles se renversaient sur le lit, se caressant mutuellement les hanches et se servant de leur langue comme du sexe d'un homme. Parfois, encore, elles entrelaçaient leurs cuisses et essayaient de mettre en contact leurs petites perles roses.

Dans cette position, elles me faisaient penser à la légende qui raconte la naissance de la race humaine. Après les temps où la terre n'était peuplée que de dieux et de géants, les dieux décidèrent de l'abandonner aux hommes. Mais, comme ceux-ci n'existaient pas

encore, les dieux durent les créer et ils fabriquèrent un nombre égal d'hommes et de femmes. Mais ces premiers êtres humains n'étaient pas tout à fait au point. A partir de la taille, leur corps se terminait en une sorte de bouton arrondi. La légende prétend que les dieux voulaient cacher leurs parties génitales, ce qui est difficile à croire, étant donné le peu de pudeur qu'eux-mêmes manifestaient dans leur comportement.

Quoi qu'il en soit, ces premiers hommes se déplaçaient en sautillant sur leur moignon et ils pouvaient profiter de toutes les beautés du monde dont ils avaient hérité, mais ils n'avaient pas la possibilité de profiter les uns des autres et, pourtant ce n'était pas l'envie qui leur en manquait, car cachés ou non, les deux sexes s'attirent violemment l'un l'autre. Heureusement pour l'humanité future, ils trouvèrent un moyen pour surmonter ce handicap. Voici comment : en faisant un très grand bond, un homme et une femme parvinrent à unir dans les airs le bas de leur corps, comme le font certains insectes. La légende ne raconte pas les détails de cet accouplement, ni comment les femmes mirent au monde les enfants ainsi conçus. Mais on sait que la génération suivante naquit pourvue de jambes et d'organes génitaux apparents. Voilà pourquoi, en regardant Poupée de Jade et Chose Délicate frotter leur tipili l'un contre l'autre, je ne pouvais m'empêcher de penser à ces premiers humains et à leur volonté de copuler, bien qu'ils n'aient pas été prévus pour ça.

J'ajouterai que, quelles que fussent leurs position et l'ardeur de leurs caresses, jamais les deux femmes ne se comportèrent avec la brutalité d'un homme et d'une femme qui s'accouplent. Elles avaient des mouvements sinueux et non brusques, gracieux, mais jamais obscènes. Souvent, si je n'avais pas deviné ce qui se passait dans les parties invisibles de leur corps, j'aurais pu croire qu'elles dormaient, mais tout à coup, je les voyais se raidir, trembler ou se cambrer. Je n'ai pas fait le compte, mais je suis sûr que cette nuit-là, Chose Délicate et Poupée de Jade Connurent un plus grand nombre d'orgasmes que l'homme le plus viril. Entre ces convulsions, elles restaient sans bouger assez longtemps pour que je puisse les dessiner, séparées ou enlacées. Si certains croquis furent un peu flous et un peu tremblés, ce ne fut pas la faute des modèles, si ce n'est que par leurs agissements, ils troublèrent beaucoup l'artiste. Moi non plus, je n'étais pas une statue et, à les regarder, je fus saisi de frissons à plusieurs reprises et par deux fois, mon propre sexe…

Et voilà que Frère Domingo nous quitte précipitamment. C'est étrange comme les mêmes paroles affectent diversement les uns et les autres. Les mots évoquent des images différentes pour chacun de nous, même chez des scribes impersonnels qui ne devraient enregistrer que

des sons et n'inscrire sur le papier que de simples signes.

Puisqu'il en est ainsi, je ferais peut-être mieux de ne pas continuer à raconter ce que firent les deux femmes au cours de cette longue nuit. A la fin, elles s'écartèrent l'une de l'autre, épuisées et cherchant leur souffle. Leurs lèvres et leur tipili étaient rouges et gonflés et leur corps luisant de sueur, de salive et d'autres sécrétions, était marbré de marques de morsures et de baisers comme la peau d'un jaguar.

Je me levai silencieusement et de mes mains tremblantes, je ramassai mon matériel éparpillé autour de moi. Quand je me fus retiré dans un coin de la chambre, Chose Délicate se leva à son tour et, comme une somnambule, elle commença à s'habiller. Elle ne me regardait pas, mais je vis des larmes couler sur son visage.

« Tu dois avoir envie de te reposer », lui dit la reine en tirant sur la sonnette. « Pitza va te conduire dans une chambre. »

Chose Délicate pleurait toujours silencieusement quand la servante ensommeillée la fit sortir de la pièce.

« Et si elle allait tout raconter à son mari ? dis-je d'une voix mal assurée.

— Elle n'osera jamais, me répondit la reine d'un ton ferme. Fais-moi voir tes dessins. » Je les lui tendis et elle les examina avec attention. « Ah, c'était comme ça. C'est vraiment exquis. Je crois que je connais maintenant toutes les sortes de… Quel dommage que mon Seigneur Nezahualpilli ne m'ait donné que des servantes vieilles et laides. Je vais garder Chose Délicate à ma disposition pendant quelque temps. »

J'en fus heureux, car je savais quel serait autrement le sort de cette femme. La reine me rendit les dessins et bâilla en s'étirant voluptueusement. « Vois-tu, Qualcuie, depuis cette histoire avec ce vieux machin Huaxteca, je n'ai rien connu de meilleur. »

En retournant dans mes appartements, je me pris à penser que c'était une chose tout à fait vraisemblable. Une femme doit savoir, beaucoup mieux qu'aucun homme, comment jouer du corps d'une autre femme et connaît intimement les recoins les plus secrets et les plus sensibles de son propre corps, et par conséquent, de celui d'une autre. Il s'ensuit qu'un homme peut tirer profit, pour sa jouissance personnelle et celle de sa partenaire, d'un tel spectacle. Je passai donc beaucoup de temps à étudier mes dessins et à fixer dans ma mémoire certaines choses auxquelles j'avais assisté et que mes croquis ne pouvaient pas rendre.

Je n'étais pas très fier du rôle que j'avais joué dans l'avilissement de Chose Délicate, mais j'ai toujours pensé qu'on devait essayer de tirer un enseignement de tous les événements, même les plus tristes.

Je n'irai pas jusqu'à dire que le viol de Chose Délicate fut la chose la plus triste que j'aie vue dans toute mon existence. Un autre incident

tragique se produisit à mon retour à Xaltocán pour la fête de l'Ochpaniztli. Ce nom veut dire Balayage, en référence aux rites religieux accomplis pour demander que la prochaine récolte de maïs soit bonne. Cette fête se célébrait au cours du onzième mois, vers le milieu de votre mois d'août, et comprenait différentes cérémonies dont le point culminant était la représentation de la naissance de Centeotl, le Dieu du maïs. Toute l'organisation de cette fête était laissée aux femmes, les hommes et même les prêtres dans leur grande majorité n'étant que de simples spectateurs.

Pour commencer, les épouses et les veuves les plus vertueuses et les plus respectables parcouraient l'île avec des balais de plumes pour nettoyer les temples et les lieux saints. Ensuite, des femmes dansaient, chantaient et faisaient de la musique pendant la cérémonie finale, sous la direction des assistantes du temple. Une vierge choisie parmi les jeunes filles de l'île jouait le rôle de Teteoinnan, la mère de tous les dieux. Le point culminant de cette nuit était le moment où, seule au sommet d'un temple, elle mimait sa défloration, puis elle faisait semblant d'endurer les souffrances de l'enfantement. Ensuite, elle était mise à mort par des femmes archers qui accomplissaient leur besogne avec beaucoup de bonne volonté, mais peu d'adresse, si bien que la malheureuse subissait une mort lente et douloureuse.

Mais, au dernier moment, il y avait toujours une substitution, car on ne sacrifiait jamais une de nos jeunes filles, à moins qu'elle se soit portée volontaire pour une raison personnelle. Ce n'était donc pas la vierge qui avait personnifié Teteoinnan qui était immolée, mais une esclave ou une prisonnière d'un pays étranger. Pour cela, on ne lui demandait pas d'être vierge, et c'était même parfois une très vieille femme qu'on expédiait, cette nuit-là, dans l'autre monde.

Quand, après avoir été laborieusement percée, taillée et blessée de toutes parts par des flèches innombrables, la femme expirait enfin, des prêtres entraient dans le jeu, pour la première fois. Ils sortaient du temple pyramide où ils s'étaient cachés et, toujours quasiment invisibles à cause de leur costume noir, ils tiraient le corps à l'intérieur du temple et ils écorchaient la peau de l'une des cuisses de la victime. Un prêtre bondissait alors hors du temple, coiffé de ce cône de chair, dans un tonnerre de musique et de chants. Centeotl, le jeune Dieu du maïs, venait de naître. Il dévalait les escaliers de la pyramide et se joignait aux femmes pour danser avec elles toute la nuit.

Je vous raconte ceci maintenant, parce que je pense que la cérémonie de cette année-là se déroula comme toujours ; mais je ne peux que le supposer, car je n'étais plus à Xaltocán pour y assister.

Huexotl, le généreux prince, m'avait, une fois encore, prêté son acali et ses rameurs et quand j'arrivai à Xaltocán, je vis que les autres – Chimali, Tlatli et Pactli – étaient également revenus chez eux pour

les vacances. En fait, Pactli était définitivement de retour, car il venait de terminer ses études au calmecac. J'étais très inquiet, car il n'avait maintenant rien d'autre à faire que d'attendre la mort de son père, Héron Rouge, pour devenir gouverneur à son tour. Il pouvait donc consacrer tout son temps à s'assurer la possession de la femme qu'il désirait – ma rétive sœur –, avec l'aide d'une alliée sûre qui était l'ambition de ma mère.

Cependant, je dus faire face à une contrariété encore plus immédiate. Chimali et Tlatli étaient si impatients de me voir qu'ils étaient déjà sur la jetée quand le canoë s'amarra et ils paraissaient en proie à une excitation indicible. Avant même que j'aie pu poser un pied sur la rive, ils se mirent tous deux à parler, à crier et à rire.

« Il nous arrive une chose extraordinaire, Taupe. »

— C'est la première fois qu'on vous demande de venir travailler à l'étranger. »

Il me fallut un moment et quelques cris de ma part, pour que je puisse démêler ce qu'ils me disaient. Quand je finis par comprendre, je me sentis frappé de stupeur. Mes deux amis étaient les « artistes mexica » dont m'avait parlé Poupée de Jade et après les vacances, ils ne retourneraient pas à Tenochtitlân, mais ils m'accompagneraient à Texcoco.

« Moi, je sculpterai les statues et Chimali les peindra aux couleurs de la vie, me déclara Tlatli. C'est ce que nous a dit le messager de Chalchihuinenetl. Tu te rends compte, c'est la fille d'un Uey tlatoani et la femme d'un autre. Jamais des artistes aussi jeunes que nous n'ont reçu un tel honneur. J'en suis sûr.

« Nous ne savions pas que Dame Poupée de Jade avait vu nos œuvres à Tenochtitlân », me dit Tlatli.

« Qu'elle les avait vues et admirées suffisamment pour nous faire venir de si loin, rectifia Chimali. Cette dame doit avoir très bon goût.

— Et des goûts très variés », murmurai-je.

Mes amis finirent par s'apercevoir que je ne partageais guère leur joie. Aussi, Chimali me dit, comme pour s'excuser : « C'est notre première vraie commande. Les statues et les peintures que nous avons faites jusqu'à présent n'étaient que des décorations pour le nouveau palais d'Ahuizotl et on ne nous considérait pas beaucoup plus que de simples maçons. Et voilà que nous apprenons qu'un atelier personnel, tout équipé, nous attend. Nous sommes fous de joie. Y aurait-il une raison pour que nous ne le soyons pas ?

— Cette dame est-elle un tyran qui va nous faire mourir à la tâche ? » s'enquit Tlatli.

J'aurais pu lui dire qu'il était tombé juste en parlant de mourir à la tâche, mais je remarquai simplement : « Elle est un peu capricieuse, mais nous aurons tout le temps de parler d'elle et pour le moment, je

me sens un peu fatigué.

— Ça ne m'étonne pas, dit Chimali. On va porter tes bagages, Taupe. Va dire bonjour à ta famille, mange, repose-toi et ensuite tu nous raconteras tout sur Texcoco et la cour de Nezahualpilli. On ne voudrait pas avoir l'air de provinciaux ignares. »

Sur le chemin de la maison, ils continuèrent à bavarder gaiement de leurs projets, tandis que je me taisais, préoccupé, moi aussi, de ce qui les attendait. Je savais que les crimes de Poupée de Jade risquaient d'être découverts un jour ; et alors Nezahualpilli se vengerait sur ceux qui l'avaient aidée et qui s'étaient faits complices de ses adultères, des meurtres qui dissimulaient les adultères et des statues qui affichaient ces meurtres. J'avais un vague espoir d'être acquitté, étant donné que j'avais agi sur les ordres du mari, lui-même. Mais les autres serviteurs de Poupée de Jade avaient exécuté ses ordres à elle. Bien sûr, ils ne pouvaient pas désobéir, mais cela ne leur gagnerait pas la pitié de l'empereur déshonoré. Ils avaient passé leur cou dans la mortelle guirlande de fleurs ; Pitza, le garde de la porte de l'est, peut-être même Maître Pixquitl et bientôt, Chimali et Tlatli.

Mon père et ma sœur m'accueillirent chaleureusement, et ma mère avec des embrassades plus tièdes, parce que, prétendait-elle, ses bras étaient rompus d'avoir manié le balai, dans les temples, toute la journée. Elle s'étendit en long et en large sur les préparatifs des femmes de l'île pour la fête de l'Ochpa-niztli, mais je ne lui prêtai qu'une oreille distraite, tout occupé que j'étais à chercher un biais pour être seul avec Tzitzi. Non seulement j'étais impatient d'essayer sur elle des choses que j'avais apprises en regardant les ébats de Poupée de Jade avec Chose Délicate, mais j'avais hâte, également, de parler avec elle de ma position équivoque à la cour de Texcoco et de lui demander si elle avait une idée pour empêcher l'arrivée imminente au palais de Chimali et de Tlatli.

Cette occasion ne se présenta jamais. La nuit tomba et ma mère continuait à se plaindre des fatigues occasionnées par la fête. La nuit noire arriva et, avec elle, des prêtres, tout de noir vêtus. Ils étaient quatre et ils venaient chercher ma sœur.

Ils adressèrent du bout des lèvres un *Mixpantzinco* au chef de famille – les prêtres n'avaient pas l'habitude de s'embarrasser de politesses – et l'un d'eux demanda, sans regarder personne en particulier : « C'est bien la maison de la jeune Chiucnaui-Acatl Tzitzitlini ? » Il avait une voix épaisse et gutturale, comme celle d'un dindon et on avait du mal à le comprendre. C'était le cas pour beaucoup de prêtres, car une de leurs pénitences consistait à se percer la langue et à agrandir le trou en y introduisant un roseau, une corde ou une épine.

« Ma fille », dit ma mère, en faisant un geste plein de fierté dans

sa direction. « Neuf Roseau Tintement des Clochettes. »

« Tzitzitlini », dit le vieux prêtre crasseux en s'adressant directement à elle : « Nous sommes venus te dire que tu as l'honneur d'avoir été choisie pour jouer le rôle de la déesse Teteoinnan, pour la dernière nuit de l'Ochpaniztli.

— Non », prononça ma sœur. Mais aucun son ne sortit de sa bouche. Elle regardait d'un œil fixe les quatre hommes en noir et elle passa une main tremblante sur son visage dont la peau brune avait pris la pâleur de l'ambre.

« Tu vas venir avec nous, ordonna un autre prêtre. Il y a quelques formalités préliminaires à accomplir.

— Non », répéta-t-elle, tout fort, cette fois. Elle se tourna vers moi et son regard me fit presque chanceler. Ses yeux s'étaient agrandis par la terreur et paraissaient d'un noir aussi profond que ceux de Poupée de Jade quand elle s'était mis des gouttes dilatantes. Nous savions bien, tous deux, ce qu'impliquaient ces « formalités préliminaires » : un examen corporel fait par les assistantes des prêtres pour s'assurer de la virginité de la jeune fille choisie. Comme je vous l'ai déjà dit, Tzitzi connaissait le moyen de paraître pure et de tromper l'examinatrice la plus soupçonneuse. Mais elle n'avait pas été avertie de l'invasion inopinée des prêtres ravisseurs et n'avait donc pas eu de raison de s'y préparer ; et maintenant, il était trop tard.

« Voyons, Tzitzitlini, gronda mon père. Personne n'a jamais refusé un tlamacazqui et l'honneur qu'il confère. C'est très impoli vis-à-vis des prêtres et très méprisant pour l'assemblée des femmes qui t'a choisie, et bien pis, c'est une insulte personnelle à la déesse Teteoinnan.

— De plus, cela contrarierait notre estimé gouverneur, ajouta ma mère. Le Seigneur Héron Rouge a déjà été avisé du choix de la vierge de l'année, ainsi que son fils Pactli.

— Et moi, personne ne m'a avisée », dit ma sœur, dans un dernier sursaut de révolte.

Maintenant, nous savions qui l'avait proposée pour tenir le rôle de la déesse, sans même la consulter ou lui demander sa permission. Et nous avions aussi compris pourquoi. C'était pour que la gloire en rejaillisse sur ma mère, pour qu'elle puisse se pavaner sous les compliments de l'île tout entière, pour que la pantomime d'acte charnel de sa fille enflamme le Seigneur Joie d'un désir si violent qu'il n'hésiterait plus à élever notre famille au rang des nobles en échange de Tzitzitlini.

« Seigneurs prêtres, implora ma sœur. Je ne suis pas celle qu'il vous faut. Je ne sais pas jouer, en tout cas, pas un rôle comme celui-là. Je serai maladroite et tout le monde se moquera de moi. Je ferai honte à la déesse.

— Ce n’est pas vrai. Nous t’avons vue danser, ma fille. Allez, viens avec nous maintenant.

— Les formalités préliminaires ne durent pas longtemps, dit ma mère. Va, Tzitzi, et à ton retour, on s’occupera de ton costume. Tu seras la plus belle Teteoinnan à jamais avoir mis au monde l’enfant Centeotl.

— Non, répéta faiblement ma sœur, cherchant tous les prétextes. C’est le mauvais moment de la lune pour moi.

— Il n’y a pas à dire non, aboya l’un des prêtres. Il n’y a aucune excuse. Viens, ma fille, sinon on t’emmènera de force. »

Nous ne pûmes même pas nous dire au revoir, puisqu’elle était supposée revenir bientôt. Tandis qu’elle se dirigeait vers la porte, entourée par les quatre hommes nauséabonds, elle me jeta un regard désespéré.

Je faillis ne pas le voir, car j’étais occupé à chercher une arme dans la pièce, ou n’importe quoi qui pût me servir d’arme.

Si j’avais eu le macquauitl de Gourmand de Sang sous la main, je jure que je nous aurais frayé un passage en frappant prêtres et parents, comme des herbes à faucher et que nous nous serions enfuis tous les deux, n’importe où. Mais il n’y avait rien de tranchant ou de lourd dans les parages et c’aurait été de la folie de me battre à main nue. J’avais vingt ans ; j’étais un adulte et j’aurais eu facilement le dessus sur les quatre prêtres. Mais mon père, aguerri par ses travaux, n’aurait pas eu de mal à me maîtriser. De plus, ma rébellion aurait éveillé les soupçons et entraîné des interrogatoires et des vérifications, et la malédiction aurait été jetée sur nous…

Par la suite, je me suis souvent demandé si cette malédiction n’aurait pas été préférable à ce qui arriva en fait. Cette idée m’effleura un instant, mais j’hésitai. Etait-ce parce que dans un lâche recoin de mon être, je savais que je ne subirais pas le même sort que Tzitzitlini ? Où était-ce la faute de mon tonalli – ou du sien ? Je ne le saurai jamais. Tout ce que je sais, c’est que j’hésitai et qu’ensuite, le moment d’agir était passé. Tzitzi avait disparu dans les ténèbres, avec son escorte de prêtres rapaces.

Cette nuit-là, elle ne revint pas à la maison.

Nous restâmes à l’attendre, en silence, longtemps après que l’heure du coucher fut passée et qu’eut retenti la conque de minuit. Mon père semblait inquiet, sans doute au sujet de sa fille et de cette inhabituelle prolongation des « formalités préliminaires ». Ma mère aussi était soucieuse, sans doute parce qu’elle commençait à craindre que ses plans patiemment échafaudés ne soient voués à l’échec. Mais tout à coup, elle éclata de rire en disant : « Mais oui, les prêtres n’auront pas voulu la laisser repartir dans la nuit et les jeunes filles du temple lui auront prêté une chambre pour dormir. Quelle bêtise de

l'attendre ainsi. Allons nous coucher. »

Je m'étendis sur ma paillasse, mais je ne parvins pas à trouver le sommeil. J'étais tourmenté par l'idée que si les examens prouvaient que Tzitzi n'était plus vierge – et comment aurait-il pu en être autrement ? – les prêtres allaient en profiter. Tous nos prêtres faisaient vœu de chasteté, mais personne n'y croyait. Les femmes du temple allaient déclarer de bonne foi que Tzitzi leur était arrivée démunie de son chitoli et de son étroitesse virginale, chose qu'on ne pouvait imputer qu'à sa légèreté passée. Quand elle aurait quitté le temple, quoi qu'il lui soit arrivé dans l'intervalle, elle ne pourrait porter aucune accusation envers les prêtres.

Je me tournais et me retournais sur ma natte, en imaginant ces prêtres abusant d'elle pendant toute la nuit, à tour de rôle et invitant allègrement tous les prêtres de l'île à participer à la fête. Non pas qu'ils fussent privés sur le plan sexuel. On supposait en effet que les femmes du temple étaient à leur entière disposition, mais vous avez dû remarquer, mes révérends, que les femmes qui vouent leur existence au service du temple sont rarement constituées à rendre fou de désir un homme normal. Cette nuit, les prêtres devaient être remplis de joie par ce cadeau inespéré de la chair fraîche de la fille la plus excitante de l'île. Je les imaginais, s'abattant sur le corps sans défense de Tzitzi, comme une bande de vautours sur un cadavre abandonné. Battant des ailes, comme les vautours, sifflant, griffus et noirs comme eux. Les prêtres faisaient aussi le vœu de ne jamais se déshabiller. Mais, même s'ils passaient outre et se ruaient, nus, sur Tzitzi, leurs corps n'en étaient pas moins puants et pleins de croûtes, car ils ne s'étaient jamais lavés depuis le jour où ils étaient devenus prêtres.

J'espérais que tout cela n'était que le fruit de mon imagination et que ma sœur bien-aimée n'était pas en train de servir de charogne à ces vautours. Par la suite, aucun des prêtres ne parla de son séjour au temple, ni pour confirmer, ni pour réfuter mes craintes.

Le matin, Tzitzi ne revint pas à la maison. Un des quatre prêtres se présenta. Son visage était totalement inexpressif et il déclara seulement : « Votre fille n'a pas été choisie pour jouer le rôle de Teteoinnan à la cérémonie. Elle a déjà connu charnellement au moins un homme.

— *Yya ouiya Ayya* ! se lamenta ma mère. Tout est perdu !

— Je ne peux pas le croire, murmura mon père. Une si bonne fille. Je ne comprends pas…

— Peut-être, coupa le prêtre, pourriez-vous offrir, à la place, votre fille pour le sacrifice.

— Où est-elle ? » demandai-je au prêtre, les dents serrées.

Il me répondit d'un air indifférent. « Quand les examinatrices l'ont

déclarée inapte, nous sommes allés dire au palais du gouverneur qu'il fallait trouver une autre candidate. Le palais a alors demandé qu'on lui amène Neuf Roseau, ce matin, pour un entretien avec…

— Pactli ! hurlai-je.

— Il va être désolé, dit mon père, en hochant tristement la tête.

— Il va être fou furieux, imbécile ! éructa ma mère. Et nous allons tous pâtir de sa colère, à cause de ta putain de fille.

— Je vais au palais immédiatement, dit-il.

— Non », déclara le prêtre, d'un ton ferme. « La cour comprend votre peine, mais le message est très clair : seule la fille doit être amenée. Deux de nos femmes l'accompagnent. Aucun de vous ne doit chercher à être reçu, sauf si on l'appelle. »

Tzitzi ne revint pas à la maison de toute la journée. Personne ne nous rendit visite, car l'île tout entière était au courant de notre malheur. Les organisatrices de la fête ne vinrent même pas chercher ma mère pour le balayage. Cette marque d'ostracisme de la part de femmes qu'elle espérait pouvoir bientôt regarder de haut, la rendit encore plus agressive qu'à l'ordinaire. Elle passa cette sombre journée à réprimander mon père pour ne pas avoir empêché sa fille de mal tourner, et moi, pour avoir certainement fait faire à ma sœur la connaissance de « méchants amis » et laisser l'un d'eux la débaucher. Cette accusation, bien qu'injustifiée, me donna une idée.

Je me faufilai hors de la maison pour aller à la recherche de Chimali et de Tlatli. Ils m'accueillirent avec un air embarrassé et de maladroites paroles de commisération.

« Vous pouvez aider Tzitzi, si vous le voulez, leur dis-je.

— Si tu vois quelque chose que nous puissions faire, n'hésite pas à nous en parler, me répondit Chimali.

— Vous savez que, depuis des années, ce misérable Pactli poursuit ma sœur de ses assiduités. Tout le monde est au courant et maintenant, tout le monde sait également qu'elle lui préfère quelqu'un d'autre. Seigneur Joie va donc faire figure d'amoureux malchanceux pour avoir courtisé une fille qui l'a insulté. Pour sauvegarder son amour-propre blessé, il va se venger sur elle et peut-être d'une atroce manière. L'un de vous peut empêcher cela.

— Comment ? demanda Chimali.

— En l'épousant. »

Personne ne saura jamais combien me coûtèrent ces paroles qui revenaient à dire : Je vous l'abandonne. Prenez-la. Mes amis furent tout décontenancés et roulèrent des yeux ébahis.

« Ma sœur a fauté, continuai-je. Je ne peux pas le nier. Mais vous la connaissez depuis toujours et vous savez que ce n'est pas une fille légère. Si vous lui pardonnez ce faux pas, en pensant qu'elle l'a fait uniquement pour ne pas épouser Seigneur Joie, vous pouvez être sûrs

de ne pouvoir trouver une épouse plus chaste, plus honnête et plus fidèle ; et je n'ai pas besoin d'ajouter que vous n'en trouverez pas de plus belle. »

Ils se regardèrent tous les deux, mal à l'aise. Je ne pouvais pas les blâmer. Cette proposition abrupte devait les avoir frappés avec la même soudaineté qu'un éclair lancé par Tlaloc.

« Vous êtes sa seule chance de salut, implorai-je. Pactli la tient en son pouvoir maintenant qu'il sait qu'elle n'est plus une jeune fille. Il peut l'accuser d'avoir été sur de mauvais chemins. Il peut même prétendre qu'elle était sa fiancée et qu'elle lui a été volontairement infidèle. Cela risquerait d'être assimilé à un adultère et il pourrait arriver à persuader Héron Rouge de la condamner à mort, ce qui n'est pas possible si elle est officiellement mariée ou demandée en mariage. »

Je les regardai droit dans les yeux, l'un après l'autre. « Si l'un de vous demandait publiquement sa main…» Ils baissèrent les yeux. « Oh, je sais, il vous faudrait du courage et peut-être se moquerait-on de vous. On penserait que vous êtes celui qui l'a déshonorée. Mais le mariage fera taire tous ces bavardages et la soustraira à la vengeance de Pactli. Elle serait sauvée, Chimali. Ce serait une belle action, Tlatli. Je vous en supplie. »

Tous deux me regardèrent avec une expression sincèrement attristée.

« Nous ne pouvons pas, la Taupe. Ni l'un ni l'autre. »

J'étais affreusement déçu et peiné ; mais plus encore, j'étais déconcerté. « Si vous m'aviez dit que vous ne vouliez pas, j'aurais compris, mais que… vous ne pouvez pas ? »

Ils se tenaient côte à côte, devant moi. Tlatli, massif et Chimali, filiforme. Ils semblaient désolés, puis ils se tournèrent l'un vers l'autre et je ne vis pas ce qui passa dans leur regard. Maladroitement et avec hésitation, ils se prirent la main et entrelacèrent leurs doigts. Ils étaient liés ainsi l'un à l'autre, forcés par mon insistance à confesser une chose que je n'avais jamais soupçonnée. Ils me regardèrent à nouveau, il y avait du défi dans leurs yeux.

« Oh ! dis-je, anéanti. Pardonnez-moi, quand vous avez refusé, j'aurais dû comprendre.

— Peu importe que tu sois au courant, la Taupe. Mais on voudrait éviter les commérages. »

Je revins à la charge. « Mais dans ces conditions, cela pourrait vous arranger que l'un de vous deux se marie. Simplement pour la forme et ensuite…

— Non, je ne veux pas », répondit Chimali avec une calme détermination. « Et je ne laisserai pas Tlatli accepter. Ce serait de la lâcheté et une souillure pour les sentiments que nous éprouvons l'un

pour l'autre. Mets-toi à notre place, la Taupe, suppose qu'on te demande d'épouser l'un de nous.

— Ce serait scandaleux et tout à fait contraire aux lois et aux coutumes. Mais, c'est exactement le contraire, si l'un de vous prend Tzitzi pour femme, pour la forme, seulement, Chimali.

— Non », répéta-t-il et il ajouta, sincèrement, peut-être : « Nous sommes désolés.

— Moi aussi », soupirai-je, en les quittant.

Mais j'étais bien décidé à ne pas lâcher prise. Il me fallait convaincre l'un deux que c'était notre intérêt commun. Ma sœur serait sauvée ; toutes éventuelles suspicions au sujet des relations entre Chimali et Tlatli seraient levées, ainsi que sur les relations entre Tzitzi et moi. Ils l'emmèneraient avec eux à Texcoco et je pourrais la voir en secret. Plus j'y pensais, plus ce plan me semblait convenir à tout le monde. Chimali et Tlatli ne pourraient pas continuer à refuser sous le prétexte égoïste qu'un mariage entacherait leur amour. J'arriverais à les persuader – en les menaçant de les dénoncer comme cuilontin, s'il le fallait. Oui, j'irais les trouver à nouveau.

Mais les événements m'en empêchèrent. Il était déjà trop tard.

Cette nuit non plus, Tzitzi ne revint pas.

Malgré tout, je dormis. Je ne rêvai pas de vautours, mais de Tzitzi et moi enfermés dans l'énorme jarre contenant notre réserve d'eau, marquée de l'empreinte sanglante de la main de Chimali. Mon rêve me ramenait à ces jours sans vie où Tzitei avait trouvé un prétexte pour que nous sortions ensemble. Elle avait renversé et brisé la jarre. L'eau se déversa sur le sol et m'éclaboussa la figure. Je me réveillai, le visage inondé de larmes.

Le lendemain, une convocation arriva du palais du gouverneur, mais contrairement à la logique, elle n'était pas destinée au chef de famille, mon père, Tepetzalan. Le messager déclara que les Seigneurs Héron Rouge et Joie demandaient que ma mère vienne immédiatement au palais. Mon père demeura silencieux, la tête courbée et il évita mon regard pendant que nous attendions son retour.

Elle revint, toute pâle et ses mains tremblaient en enlevant le châle qui lui couvrait la tête et les épaules, mais son calme nous surprit. Elle n'était plus cette femme ulcérée de voir un titre de noblesse lui échapper et elle n'avait pas non plus le comportement d'une mère éplorée.

« Nous avons perdu une fille, mais nous n'avons pas tout perdu, déclara-t-elle.

— Comment ça, perdu ? demandai-je.

— Tzitzi n'est jamais arrivée au palais », expliqua ma mère sans me regarder.

« Elle a échappé aux femmes qui l'accompagnaient et elle s'est enfuie. Tous ces événements ont presque rendu fou ce pauvre Pactli ; il a ordonné qu'on fouille l'île de fond en comble. Un oiseleur est venu dire que son canoë avait disparu. Tu te rappelles, dit-elle à son père : ce que ta fille avait menacé de faire : voler un acali pour s'enfuir sur la terre ferme.

— Oui, répondit-il, tristement.

— Elle a dû mettre son projet à exécution. On ne sait pas dans quelle direction elle est partie, aussi Pactli a été obligé d'abandonner les recherches. Il est aussi éprouvé que nous. » C'était un mensonge si évident, qu'elle se hâta d'ajouter avant que je puisse prendre la parole : « Nous devons nous mettre dans la tête qu'elle est perdue pour nous. Elle est partie, comme elle l'avait dit, et pour toujours. C'est uniquement de sa faute. Jamais elle n'osera revenir à Xaltocán.

— Je ne crois pas un mot de tout cela », dis-je. Mais elle m'ignora et poursuivit, en s'adressant à mon père :

« Comme Pactli, le gouverneur partage notre douleur et il ne nous en veut pas des égarements de notre indigne fille. Il m'a dit : « J'ai toujours eu beaucoup de respect pour Tête Haute », et « J'aimerais faire quelque chose pour soulager son chagrin et sa déception, pensez-vous qu'il accepterait le poste de Chef carrier pour l'ensemble des carrières ? « »

Mon père releva la tête d'un seul coup et s'exclama : « Comment ?

— Voilà exactement ce qu'a dit Héron Rouge : « Ça ne compensera pas la honte que cet homme a subie, mais au moins, les gens comprendront l'estime que j'ai pour lui. »

— Je n'en crois pas un mot, répétai-je. Jamais Héron Rouge n'a appelé mon père Tête Haute et je parie même qu'il ignore ce sobriquet. »

Dédaignant toujours mes observations, ma mère dit à mon père : « Nous n'avons pas eu de chance avec notre fille, mais nous sommes bien heureux d'avoir un tel tecuhtli. Un autre, à sa place, nous aurait tous bannis. Pense que son propre fils a été bafoué et insulté par notre fille et qu'il t'offre ce témoignage de sympathie.

— Chef carrier », marmonna mon père. On aurait dit qu'il venait de recevoir une des pierres de la carrière sur la tête. « Je serai le plus jeune à…

— Alors, tu acceptes ? coupa ma mère.

— C'est… c'est, balbutia mon père, une bien faible consolation pour la perte d'une fille, même fautive.

— Est-ce que tu acceptes ? répéta ma mère d'un ton tranchant.

— C'est une main qu'il nous tend, continua à murmurer mon père. La refuser, après cette première insulte, serait une offense supplémentaire, et même…

— Est-ce que tu acceptes ?

— Oui, oui, bien sûr. Il le faut, je ne peux pas faire autrement. Pas vrai ?

— Enfin ! » s'exclama ma mère, triomphante. Elle se frotta les mains, comme si elle venait de terminer une besogne sale et désagréable. « Nous ne serons sans doute jamais nobles, à cause de la traînée dont je ne prononcerai plus jamais le nom, mais nous avons grimpé d'un échelon parmi les macehualli et, puisque Seigneur Héron Rouge consent à tout oublier, tout le monde fera comme lui. Nous pouvons garder la tête haute. Les femmes de la délégation m'attendent pour que j'aille avec elles balayer le temple pyramide.

— Je t'accompagne, ma chère, lui dit mon père. Je vais aller jeter un coup d'œil à la carrière de l'ouest pendant que les ouvriers sont en congé. Depuis longtemps, je soupçonne le maître carrier qui en a la responsabilité, de n'avoir pas vu la présence d'une couche importante. »

Tandis qu'ils s'en allaient, ma mère se retourna vers moi en me disant : « Mixtli, rassemble les affaires de ta sœur et mets-les de côté. Elle les fera peut-être chercher un jour, qui sait ? »

Je savais que cela ne se produirait jamais, mais j'obéis néanmoins. J'emballai tout, sauf une petite statuette qui était au chevet de son lit et qui représentait Xochiquetzatl, la déesse de l'amour et des fleurs que toutes les jeunes filles priaient pour être heureuses en ménage.

Seul dans la maison, seul avec mes pensées, j'essayai de transposer l'histoire de ma mère dans la réalité. Tzitzi ne s'était pas échappée. Les femmes l'avaient bien remise à Pactli qui, dans sa fureur, l'avait fait exécuter, dans des conditions que je m'efforçais de ne pas imaginer. Son père était peut-être entièrement d'accord, mais il n'en était pas moins un homme juste et il ne pouvait pas cautionner un meurtre commis de sang-froid, décidé sans procès et sans condamnation légale. Héron Rouge avait le choix entre deux solutions : ou bien faire passer en jugement son propre fils, ou bien étouffer l'affaire. C'est pourquoi, lui, Pactli et, j'en étais sûr, ma mère, sa complice de longue date, avaient inventé de toutes pièces cette histoire de fuite sur un canoë volé. Et pour que tout rentre bien dans l'ordre, et pour décourager les questions ou de nouvelles recherches, le gouverneur faisait, en quelque sorte, taire mon père, avec cette promotion.

Après avoir rangé les affaires de Tzitzi, je commençai à emballer celles que j'avais amenées de Texcoco et je mis en dernier la statuette de Xochiquetzal. Puis, je pris mon panier d'osier sur l'épaule et je quittai la maison pour ne jamais plus y revenir. Un papillon m'accompagna pendant un moment, tandis que je me dirigeais vers la rive, il voletait au-dessus de ma tête.

J'eus la chance de trouver un pêcheur qui, contrairement à tous les usages, ne se reposait pas pendant la fête de l'Ochpaniztli et qui se préparait à partir à la pêche au corégone. Il accepta de m'emmener jusqu'à Texcoco, pour une somme bien supérieure à ce que lui aurait rapporté toute une nuit de pêche.

En chemin, je lui demandai : « Avez-vous entendu parler d'un pêcheur ou d'un oiseleur qui aurait perdu un canoë, ces derniers temps, ou de quelqu'un à qui on aurait volé un acali ?

— Non », me répondit-il.

Je me retournai pour contempler l'île paisible et illuminée par le soleil de l'après-midi. Elle s'étalait à la surface du lac, comme toujours, mais jamais plus on n'y entendrait « le tintement des clochettes », et personne ne s'en soucierait. Seigneur Héron Rouge, Seigneur Joie, mon père, ma mère, Chimali, Tlatli et tous les habitants de l'île, l'avaient déjà oubliée.

Tous, sauf moi.

« Tiens, Tête Haute ! » s'écria la Dame de Tolan, la première personne que je rencontrai en regagnant mon appartement au palais. « Tu es déjà de retour ?

— Oui, Madame. Je ne me sens plus chez moi à Xaltocán et j'ai beaucoup à faire ici.

— Est-ce que tu aurais la nostalgie de Texcoco, par hasard, me dit-elle en souriant. C'est que tu nous apprécies alors. J'en suis très heureuse, Tête Haute.

— Je vous en prie, Madame, dis-je, d'une voix altérée. Ne m'appelez plus ainsi. J'en ai assez des têtes hautes.

— Ah bon », dit-elle. Son sourire disparut tandis qu'elle examinait mon visage.

« Comment veux-tu qu'on t'appelle alors ? »

Je pensai à tout ce qui m'attendait et je lui répondis : « Le nom que j'ai reçu d'après le livre des prophéties est Tlilectic-Mixtli. Appelez-moi Nuage Noir. »

I H S
A.I.M.C.

A Son Auguste et Impériale Majesté Catholique, l'Empereur Charles Quint, Notre Roi :

A Sa Très Haute et Très Puissante Majesté, notre Souverain : de cette ville de Mexico, capitale de la Nouvelle-Espagne, le jour de la Fête des Douleurs, de l'année de Notre Seigneur mille cinq cent vingt-neuf.

Nous sommes au regret de ne vous pouvoir joindre à ce dernier envoi de pages manuscrites les dessins que Votre Majesté réclame dans sa dernière lettre, « ces dessins de personnes, principalement du sexe féminin, exécutés par notre conteur et dont il est question dans son récit ». Ce vieil Indien, lui-même, quand on lui a demandé où ils étaient, a ri à l'idée qu'il aurait pu conserver pendant tant d'années des pochades aussi indécentes qui, même si elles avaient eu une valeur quelconque, auraient peu de chance d'exister encore.

Nous ne regrettons pas la perte de ces obscénités, étant assurés que, même si ces dessins avaient été disponibles, ils n'auraient pas pu intéresser Votre Majesté. Nous savons que Notre Impérial Souverain est habitué à voir des œuvres d'art comme celles de Maître Matsys, dont le portrait d'Erasme est si ressemblant. Les personnages que les Indiens représentent dans leurs barbouillages sont rarement reconnaissables, même comme êtres humains, à l'exception de quelques fresques et bas-reliefs.

Votre Très Haute Majesté avait demandé à son chapelain de rassembler des « écrits, tablettes et autres témoignages », pour appuyer le récit des pages précédentes. Mais Sire, j'affirme que cet Aztèque exagère beaucoup quand il parle d'écriture, de lecture, de dessin et de peinture. Ces sauvages n'ont jamais rien créé, ni possédé ou conservé aucun souvenir écrit de leur histoire, à part quelques livres faits de feuilles pliées, des peaux ou des panneaux recouverts d'une multitude de dessins primitifs, dignes des gribouillages d'un enfant. Ils sont incompréhensibles à tout œil civilisé et ne servaient aux Indiens que d'aide-mémoire pour leurs « sages », quand ils racontaient l'histoire de leur tribu ou de leur clan, histoire qui est très sujette à caution.

Avant l'arrivée de votre serviteur sur cette terre, les frères franciscains envoyés cinq ans auparavant par Sa Sainteté le défunt Pape Adrien, avaient déjà ratissé toute la région qui entoure la capitale. Ces bons frères ont récupéré, dans les édifices encore debout, des milliers de « livres » indiens qui auraient pu constituer un fonds d'archives, mais ils n'avaient pris aucune disposition à leur sujet, en attendant des ordres supérieurs.

En tant qu'évêque appointé par Votre Majesté, nous avons examiné personnellement ces « bibliothèques » confisquées et nous n'y avons trouvé que des dessins criards et grotesques et même cauchemardesques, pour la plupart : bêtes sauvages, monstres, faux dieux, démons, papillons, reptiles et autres créatures tout aussi vulgaires. Certains dessins sont censés représenter des êtres humains, mais – comme dans cet art absurde que les Bolognais appellent *caricatura* – les hommes ne se distinguent ni des cochons, ni des ânes, ni des gargouilles ou de ce genre de choses que l'imagination peut inventer.

Etant donné qu'il n'y a pas une seule œuvre où l'on ne voie la marque de superstitions et de mensonges inspirés par le Diable, nous avons ordonné que ces milliers et milliers de volumes et de rouleaux soient empilés sur la place publique pour y être brûlés et que les cendres soient dispersées. Nous pensons que c'est la fin qui convient le mieux à ces mémentos et nous ne croyons pas qu'il en existe d'autres dans toutes les régions de la Nouvelle-Espagne que nous avons explorées jusqu'à présent.

Sachez, Sire, que les Indiens qui assistaient à cet autodafé, bien qu'ils soient presque tous, maintenant, de *soi-disant* Chrétiens, ont manifesté un regret et une tristesse éhontés, ils ont même pleuré en regardant le bûcher, comme l'auraient fait de *vrais* Chrétiens assistant à la destruction et à la profanation des Ecritures Saintes. A notre avis, c'est la preuve que ces créatures ne sont pas aussi sincèrement converties au christianisme que nous-mêmes et notre sainte mère l'Eglise le souhaiterions. Par conséquent, le très humble serviteur de Votre Très Pieuse et Très Dévote Majesté a et aura encore de nombreuses et urgentes tâches épiscopales en vue d'une plus intense propagation de la Foi.

Nous prions Votre Majesté de comprendre que ces tâches doivent prendre le pas sur notre fonction d'auditeur et d'examinateur de cet Indien bavard, sauf à des moments de plus en plus rares où il pourra se libérer. Nous espérons aussi que Votre Majesté nous pardonnera d'envoyer, parfois, des pages de ce récit sans lettre d'accompagnement, et quelquefois même, sans les avoir lues au préalable.

Que le Seigneur Notre Dieu préserve la vie et étende le royaume

de Votre Majesté pendant les nombreuses années à venir, tel est le vœu sincère de Votre A.I.M.C., l'évêque de Mexico.

(*ecce signum*) Zumarraga

QUINTA PARS

Cozcatl, mon petit esclave, accueillit mon retour à Texcoco avec une joie et un soulagement non dissimulés. Poupée de Jade avait été extrêmement contrariée que je sois parti et elle avait reporté sa mauvaise humeur sur lui, et bien qu'elle eût un très grand nombre de servantes, elle s'était approprié Cozcatl et l'avait chargé de nombreuses corvées et de courses urgentes ; elle l'avait même fait fouetter pendant mon absence.

Il fit des allusions à la nature abjecte de ces besognes et, sur mon insistance, il finit par m'avouer que la femme appelée Chose Délicate avait bu du xoco-atl très toxique, quand on l'avait convoquée pour la seconde fois dans la chambre de la reine et qu'elle avait expiré dans d'atroces souffrances et l'écume aux lèvres. Depuis le suicide de Chose Délicate, qui était resté ignoré à l'extérieur, Poupée de Jade avait dépendu, pour ses plaisirs clandestins, des partenaires que lui avaient procuré Cozcatl et ses servantes. Je crus comprendre qu'ils avaient été moins satisfaisants que ceux que je lui avais trouvés moi-même. Pourtant, la dame ne fit pas tout de suite appel à mes services et elle n'envoya même pas un esclave me souhaiter la bienvenue ou m'avertir qu'elle savait que j'étais de retour. Elle était occupée par les fêtes de l'Ochpaniztli qui se déroulaient en ce moment à Texcoco comme partout ailleurs.

Lorsque les festivités furent terminées, Tlatli et Chimali arrivèrent au palais, comme prévu et Chalchi-huinenetl supervisa leur installation, s'assura qu'il y avait de l'argile, des outils et des couleurs dans leur atelier et leur donna toutes les instructions nécessaires concernant leurs travaux. Je m'abstins volontairement d'être présent à leur arrivée. Lorsqu'un jour ou deux après, nous nous rencontrâmes par hasard dans un jardin du palais, je me contentai de leur faire un petit salut auquel ils répondirent par un grognement méfiant. Par la suite, je les croisai souvent, étant donné que leur atelier était situé dans le sous-sol de l'aile du palais réservée à Poupée de Jade, mais je ne leur faisais qu'un petit signe de tête. Ils avaient déjà eu plusieurs entrevues avec leur patronne et je me rendais compte que leur enthousiasme s'était considérablement refroidi. Ils semblaient nerveux et mal à l'aise. Je sentais qu'ils auraient aimé parler avec moi de la situation précaire dans laquelle ils se trouvaient, mais ma froideur décourageait toutes les entrées en matière.

Personnellement, j'avais un travail qui m'absorbait beaucoup. Je

faisais un dessin pour le présenter à Poupée de Jade quand, enfin, elle me ferait appeler et c'était une entreprise difficile que je m'étais assignée : Un portrait représentant un jeune homme tout à fait irrésistible, mais qui devait en même temps être l'image de quelqu'un qui existât vraiment. Je fis plusieurs essais que je déchirai et quand je réussis enfin à obtenir une esquisse satisfaisante, je passai encore plus de temps à la retravailler et à la mettre au point jusqu'au moment où j'eus un dessin achevé qui, j'en étais sûr, fascinerait la jeune reine.

« Mais, il est *mieux* que beau, il est superbe », s'exclama-t-elle, quand je le lui donnai. Elle l'étudia avec attention et murmura, « Si c'était une femme, elle s'appellerait Poupée de Jade. » Elle ne pouvait pas faire de plus grand compliment. « Qui est-ce ?

— Il s'appelle Joie, lui répondis-je.

— *Ayyo*, ça tombe bien. Où l'as-tu déniché ?

— C'est le prince héritier de mon île natale, Madame, Paclitzin, le fils de Tlauquécholtzin, le tecuhtli de Xaltocán.

— Alors quand tu l'as revu, tu as pensé à moi et tu as fait son portrait. Comme c'est gentil, Qualcuie ! Je te pardonne presque de m'avoir abandonnée si longtemps. Tu vas aller me le chercher.

— Je ne crois pas qu'il viendra à ma demande, il y a une vieille rancune entre nous, Madame. Cependant…

— Alors, tu ne fais pas ça pour lui, interrompit-elle. Je me demande pourquoi tu te donnerais tant de mal pour moi. Il est vrai que je ne t'ai jamais maltraité, mais tu n'as pas non plus de raisons d'avoir beaucoup d'affection pour moi, – Alors pourquoi cette soudaine générosité ?

— J'essaye d'aller au-devant de vos désirs et de vos ordres, Madame. »

Sans dire un mot, elle tira le cordon de la sonnette et donna ordre à la servante de faire chercher Chimali et Tlatli. Ils se présentèrent, l'air perturbé et Poupée de Jade poussa le dessin vers eux.

« Vous aussi, vous êtes de Xaltocán. Reconnaissez-vous ce jeune homme ?

— Pactli ! » s'exclama Tlatli, et Chimali s'écria : « Mais oui, c'est Seigneur Joie, Madame, mais…»

Je lui décochai un regard qui lui ferma la bouche, avant qu'il ait eu le temps de dire : « Mais Seigneur Joie n'a pas l'air aussi noble. » Je me moquais bien que Poupée de Jade ait remarqué mon manège.

« Je vois », dit-elle durement, comme si elle avait compris. « Vous pouvez partir, tous les deux. » Quand ils eurent quitté la pièce, elle me dit : « Tu as parlé d'une rancune – quelque sordide rivalité amoureuse, je parie, et le jeune noble l'a emporté. Aussi tu as manigancé adroitement un rendez-vous pour lui, en sachant bien que ce serait le dernier. »

Je regardai ostensiblement les statues de maître Pixquitl qui se trouvaient derrière elle, le messager Yeyac-Netztlin et le jardinier Xali-Otli et je pris un ton de conspirateur pour lui dire : « Je préfère penser que je nous rends service à tous les trois, à vous, Madame, au Seigneur Pactli et à moi-même. »

Elle eut un petit rire joyeux. « Alors, je suis d'accord. Je ne sais pas si tu me rends service, mais il faut que tu le fasses venir ici.

— Je me suis permis d'écrire la lettre que voici, sur une peau de cerf très fine, avec les instructions habituelles : minuit à la porte de l'est. Si vous voulez bien y mettre votre nom et y joindre votre bague, Madame, je pourrai presque vous promettre que le jeune homme reviendra avec le canoë qui lui apportera ce message.

— Comme tu es malin, Qualcuie ! », me dit-elle en posant la lettre sur une table basse où il y avait un pot de peinture et un roseau pour écrire. Comme toutes les filles Mexica, elle ne savait ni lire, ni écrire, mais étant de la noblesse, elle connaissait au moins les symboles de son nom. « Tu sais où est amarré mon acali. Va apporter ça au barreur et dis-lui de partir demain dès l'aube. Je veux que mon petit Pactli soit ici demain soir. »

Dans le couloir, je trouvai Chimali et Tlatli qui m'attendaient et Tlatli me dit d'une voix tremblante : « Est-ce que tu te rends compte de ce que tu fais, la Taupe ? » Et Chimali me demanda sur un ton un peu plus assuré : « Sais-tu le sort qui sera réservé au Seigneur Joie ? Viens voir. »

Je descendis derrière eux l'escalier de pierre qui menait à leur atelier. Il était bien aménagé, mais, étant en sous-sol, il était éclairé nuit et jour par des lampes et des torches et on avait un peu l'impression de se trouver dans un cachot. Les artistes travaillaient ensemble à plusieurs statues et j'en reconnus deux. Celle de l'esclave Niez-Hueyotl, en pied et grandeur nature, était déjà moulée et Chimali avait commencé à la peindre avec des couleurs qu'il confectionnait lui-même.

« C'est très ressemblant, leur dis-je, sincèrement. Elle va sûrement plaire beaucoup à Poupée de Jade.

— Je n'ai pas eu de mal pour la ressemblance, déclara modestement Tlatli. Je me suis basé sur ton dessin qui est excellent et j'ai moulé l'argile sur le vrai crâne.

— Peut-être, mais mon dessin n'était pas en couleur, dis-je. Et maître Pixquitl, lui-même, n'avait pas su les rendre. Je te fais mes compliments, Chimali. »

Là aussi, j'étais sincère. Les statues de Pixquitl étaient peintes de couleurs sans nuances : une teinte de cuivre pâle uniforme pour la peau, une teinte noire pour les cheveux, et tout à l'avenant. Tandis que Chimali avait rendu la couleur de la peau par toute une gamme de

tons, comme dans la réalité : le nez et les oreilles, un soupçon plus foncé que le reste du visage et les joues un peu plus roses. Même le noir des cheveux brillait par endroits d'un reflet brunâtre.

« Elle sera encore plus belle après la cuisson, me dit Chimali. Les couleurs se fondent davantage. Ah ! regarde ça, la Taupe. » Il me montra le dos de la statue ; dans le bas du manteau de l'esclave, Tlatli avait gravé son emblème de faucon et Chimali avait apposé son empreinte sanglante.

« On ne risquera pas de se tromper », dis-je, d'un ton neutre.

Je me tournai vers l'autre statue. « Celle-ci, c'est Chose Délicate.

— S'il te plaît, la Taupe. Nous aimerions autant ne pas connaître le nom des… euh… des modèles.

— C'était bien plus qu'un nom », murmurai-je. Seules la tête et les épaules étaient moulées dans l'argile. Mais elles étaient placées à hauteur réelle, car en dessous, il y avait des os, ses os, son propre squelette, maintenu droit par-un piquet fixé à l'arrière.

« J'ai des problèmes », me dit Tlatli, comme s'il avait affaire à un bloc de pierre qui présenterait un défaut imprévu. Il me montra le croquis que j'avais fait sur la place du marché, le premier portrait que j'avais exécuté, de Chose Délicate. « Ton dessin et le crâne m'ont été très utiles pour la tête, et le colotli, l'armature, me donne bien les proportions du corps, mais…

— L'armature ? demandai-je.

— Oui, le support interne. Toute statue de cire ou d'argile doit avoir une armature, de même qu'un cactus pulpeux est maintenu par une structure de bois à l'intérieur. Existe-t-il une meilleure armature pour une statue que le squelette authentique ?

— En effet, dis-je. Mais dis-moi, comment as-tu fait pour avoir ce squelette ?

— C'est Dame Poupée de Jade qui nous les donne. Ils viennent de sa cuisine privée.

— De sa cuisine ? »

Chimali détourna son regard. « Ne me demande pas comment elle est arrivée à persuader les cuisiniers et les esclaves, mais ils sont parvenus à écorcher la peau, à vider les boyaux et à découper la chair… des modèles, sans les démembrer. Ensuite, ils font bouillir les restes dans de grandes cuves pleines d'eau de chaux mais il faut qu'ils arrêtent la cuisson avant que les ligaments et les articulations ne se dissolvent. C'est pourquoi il reste des petits morceaux de chair que nous devons gratter.

Mais on a un squelette intact. Oh, bien sûr, il arrive qu'un doigt ou une côte se détache, mais…

— Mais, malheureusement, reprit Tlatli, un squelette, même complet, ne nous donne aucune indication sur les formes extérieures

du corps. Pour un homme, j'arrive à me débrouiller, mais pour une femme, c'est différent, tu comprends : les seins, les hanches, les fesses.

— Elle était superbe », murmurai-je en me remémorant Chose Délicate. « Venez chez moi. Je vais vous donner un autre dessin qui vous montrera le modèle dans son intégralité. »

Une fois dans mes appartements, je donnai ordre à Cozcatl de préparer du chocolat pour tout le monde. Tlatli et Chimali parcouraient mes trois pièces en s'extasiant bruyamment sur leur luxe et leur raffinement, pendant que je cherchais dans mes dessins pour leur montrer celui qui représentait Chose Délicate.

« Ah ! c'est un nu, s'exclama Tlatli. C'est tout à fait ce qu'il nous faut. » Il avait l'air de quelqu'un qui apprécie un échantillon d'argile.

Chimali regarda, lui aussi, le portrait et il me dit : « Tu as vraiment bien dessiné tous les détails. Si tu ne te contentais pas seulement des lignes et si tu apprenais à modeler les ombres et la lumière, tu deviendrais un véritable artiste et toi aussi, tu apporterais de la beauté au monde.

— Comme ces statues moulées sur des squelettes bouillis, par exemple », ricanai-je.

Tlatli tenait en main le dessin représentant Chose Délicate. « C'est toi qui as fait ça ? C'est très beau.

— A partir d'aujourd'hui, je ne dessinerai plus que des pictogrammes. Je viens de faire mon dernier portrait.

— Celui de Seigneur Joie ? » Chimali jeta un coup d'œil autour de lui, pour s'assurer que mon esclave ne pouvait pas l'entendre. « Tu dois savoir que tu risques d'envoyer Pactli dans la cuve d'eau de chaux.

— Je l'espère bien, m'exclamai-je. Je ne laisserai pas l'assassinat de ma sœur impuni. » Et je répétai à Chimali ses propres paroles : « Ce serait de la lâcheté et une souillure pour les sentiments que nous éprouvions l'un envers l'autre. »

Ils eurent le bon goût de baisser la tête et de se taire pendant quelques instants. Puis Tlatli me dit : « Tu risques de nous faire prendre tous, la Taupe.

— Vous avez déjà pris ce risque et moi aussi, depuis longtemps. J'aurais dû vous mettre au courant avant que vous n'arriviez. » Je fis un geste dans la direction de leur atelier. « Mais auriez-vous cru à ce qui se passe ici ?

— Ce ne sont que des gens du peuple et des esclaves », protesta Chimali. On ne s'apercevra peut-être jamais de leur disparition. Pactli, lui, est le prince héritier d'une province mexicatl.

— Et le mari de cette femme-là ? Il paraît qu'il est devenu complètement fou à chercher à découvrir ce qu'est devenue son épouse bien-aimée. Il ne retrouvera jamais la raison. Et même les

esclaves ne disparaissent pas comme ça. L'Orateur Vénéré a déjà ordonné à ses gardes de faire des enquêtes sur ces disparitions mystérieuses. Ce n'est qu'une question de temps. Tout sera peut-être terminé demain soir, si Pactli se dépêche. »

Tlatli, transpirant visiblement, me déclara : « On ne te laissera pas faire, la Taupe.

— Vous ne pourrez pas m'en empêcher. Si vous essayez de fuir, si vous essayez d'avertir Pactli ou Poupée de Jade, je l'apprendrai aussitôt et j'irai immédiatement trouver le Uey tlatoani.

— Il te fera condamner avec les autres, la Taupe. Pourquoi nous faire ça, et pourquoi te faire ça, à toi-même ?

— Pactli n'est pas le seul responsable de la mort de ma sœur. J'y ai ma part et vous aussi. Je suis prêt à payer de ma propre vie, si c'est mon tonalli. Vous avez une chance.

— Une chance, s'écria Tlatli. Quelle chance ?

— Une chance très sérieuse. Je ne crois pas que la reine soit assez folle pour assassiner un prince mexicatl. A mon avis, elle va s'amuser de lui pendant un moment, peut-être même un long moment, puis elle le renverra chez lui en lui fermant la bouche avec un serment.

— C'est vrai, murmura pensivement Chimali. Elle aime peut-être le danger, mais pas jusqu'au suicide. » Il se retourna vers Tlatli. « Pendant qu'il sera là, on aura le temps de terminer les statues et ensuite, on donnera comme excuse qu'un travail urgent nous attend ailleurs. Viens, dit-il en avalant les dernières gouttes de son chocolat, nous allons travailler nuit et jour pour achever ce qui est en train et prendre congé avant que la reine ne se lasse de notre prince. » Et sur cette note d'espoir, ils se précipitèrent tous deux hors de chez moi.

Je ne leur avais pas menti, mais j'avais négligé de leur dévoiler un détail. J'étais sincère en disant que Chalchi-huinenetl reculerait devant le meurtre d'un invité princier. C'était une chose très possible. Aussi, pour cette raison et pour cet invité particulier, j'avais glissé un petit changement dans la formulation habituelle de l'invitation. Comme nous disons, chez nous, de quelqu'un qui mérite un châtiment : « Il serait détruit avec des fleurs. »

Sans doute, les dieux sont au courant de toutes nos machinations et ils en connaissent l'aboutissement avant même que nous les ayons mises en route. Les dieux sont facétieux et ils aiment à se mêler des plans des hommes. En général, ils se plaisent à les compliquer, comme ils embrouilleraient le filet d'un oiseleur. Il est très rare que les dieux interviennent dans un but généreux, mais je crois que cette fois-là, ils avaient examiné mon plan en se disant entre eux : « Ce noir dessein échafaudé par Nuage Noir est d'un très grand cynisme. Rendons-le encore plus cynique. »

La nuit suivante, je me collai contre la porte de ma chambre,

jusqu'au moment où j'entendis Pitza arriver avec l'invité et pénétrer dans l'appartement de la reine. J'entrebâillai alors ma porte pour mieux entendre et je m'attendais à entendre l'exclamation indignée de Poupée de Jade quand elle comparerait la figure de brute de Pactli avec le portrait idéalisé que j'en avais fait. Mais je ne pensais pas qu'elle pousserait un tel cri de réelle stupéfaction, ni qu'elle se mettrait à hurler hystériquement : « Qualcuie ! viens ici tout de suite ! »

Il me semblait que c'était une réaction disproportionnée, même de la part de quelqu'un qui se trouvait tout à coup en présence du répugnant Seigneur Joie. Je sortis de ma chambre pour trouver un garde armé d'une lance, sur le seuil et un autre devant la porte de la reine. Ils redressèrent tous deux respectueusement leur lance et n'essayèrent pas de m'empêcher de passer.

La jeune reine était là. Son visage était laid, tordu et presque blanc de fureur. Puis, peu à peu, il s'empourpra et elle se mit à crier : « Que signifie cette comédie, fils de chienne. Crois-tu pouvoir te permettre tes sales plaisanteries avec moi ? » Et elle continua dans ce registre en hurlant toujours. Je regardai Pitza et l'homme qu'elle avait amené et, en dépit de tout, je ne pus m'empêcher d'éclater d'un rire incontrôlé. J'avais oublié que les gouttes qu'elle se mettait dans les yeux lui brouillaient la-vue. Elle avait dû traverser en courant toutes les pièces de ses appartements pour venir à la rencontre de ce Seigneur Joie, si impatiemment attendu et elle était tombée dans les bras de ce visiteur, avant même de pouvoir le distinguer clairement. Pour moi aussi, la présence de cet homme était une surprise monumentale, mais je ris au lieu de crier car j'avais sur elle l'avantage d'avoir reconnu le vieux bossu ratatiné, couleur cacao.

J'avais formulé ma lettre à Pactli de telle manière qu'il ne puisse pas arriver inaperçu. Mais je ne comprenais pas comment le vieux vagabond avait pris sa place et ce n'était pas le moment de poser des questions et de toute façon, je ne pouvais pas m'arrêter de rire.

« Déloyal ! Impardonnable ! Méprisable ! », hurlait la reine, couvrant mes éclats de rire, tandis que Pitza essayait de disparaître dans les tentures les plus proches et que le vieillard agitait ma lettre en disant : « Mais c'est bien votre signature, n'est-ce pas, Madame ? »

Elle s'arrêta de m'invectiver pour lui répondre : « Oui, mais comment as-tu pu croire qu'elle était adressée à un misérable mendiant comme toi. Et maintenant, ferme ta gueule édentée. » Elle se tourna à nouveau vers moi. « C'est sans doute une plaisanterie, puisque ça t'amuse tant. Avoue et tu seras seulement fouetté. Continue à rire comme ça et je te jure…

— Et de plus, Madame, insista le vieux, j'ai reconnu dans cette lettre la façon d'écrire de mon vieil ami la Taupe.

— Tais-toi, te dis-je. Quand tu auras le cou dans la guirlande de fleurs, tu regretteras de t'être autant essoufflé. Il s'appelle Rapporte !

— Ah bon, ça lui va bien. » Ses petits yeux fendus glissèrent vers moi et leur éclat n'était pas hostile. Mon fou rire commençait à se calmer. « Cette lettre me disait clairement, Madame, d'être là, à cette heure et de porter la bague et…

— Pas de *porter* la bague, hurla-t-elle, bien imprudemment. Vieux prétentieux, tu te vantes de savoir lire. La bague devait rester cachée. Dire que tu as dû la promener dans toute la ville…» Elle grinçait des dents et à nouveau, elle fit volte-face vers moi. « Est-ce que tu réalises les conséquences qu'aurait pu avoir ta plaisanterie, triple imbécile ? Je te ferai mourir de la façon la plus atroce.

— Comment est-il possible que ce soit une plaisanterie, Madame ? demanda le vieux. Vous attendiez bien quelqu'un. Vous vous êtes précipitée si joyeusement à ma rencontre.

— Moi ! A ta rencontre ? » vociféra-t-elle, en agitant violemment les bras, comme si, au sens propre, elle rejetait toute prudence. « Je me demande si la putain la plus misérable et la plus affamée de tout le port de Texcoco accepterait de coucher avec toi. » Puis, s'adressant à moi : « Et toi, Rapporte ! pourquoi as-tu fais ça ?

— Madame », lui dis-je, en ouvrant la bouche pour la première fois. « J'ai souvent pensé que le Seigneur Votre Epoux n'avait pas suffisamment pesé ses mots quand il m'a ordonné de servir Dame Chalchihuinenetl, de la servir inconditionnellement. Mais j'étais obligé d'obéir. Comme vous me l'avez fait remarquer un jour, Madame, je ne pouvais dévoiler votre perversité sans désobéir à vous et à lui. J'ai donc dû employer une ruse pour que vous vous trahissiez vous-même. »

Elle se recula d'un pas, en articulant des paroles inaudibles. Son visage, empourpré jusque-là, pâlissait de plus en plus. Elle parvint enfin à prononcer ces mots :

— Alors, c'est… une ruse ? Ce n'est pas… une plaisanterie ?

— De sa part, certainement pas, Madame, intervint le bossu. Mais de la mienne, oui. Je me trouvais sur les bords du lac, lorsqu'un jeune seigneur, pommadé, parfumé et bien vêtu débarqua de votre acali personnel et se dirigea fièrement vers le palais, portant au petit doigt de sa grosse main, bien en vue, cette bague très reconnaissable, ce qui était un manque flagrant de discrétion, sinon une infraction. J'ai appelé les gardes pour qu'ils viennent lui prendre la bague et aussi une lettre dont il était porteur et je vous les ai apportées à sa place.

— Toi… toi… de quel droit… comment as-tu osé te mêler de ça ? balbutia-t-elle. Rapporte ! cet homme est un voleur avoué. Tue-le ! Je t'ordonne de le tuer ici même et sur-le-champ pour que je puisse le voir.

— Non, Madame », lui répondis-je doucement, car elle commençait à me faire pitié. « Cette fois, je n'obéirai pas. Vous avez enfin montré votre vrai visage à quelqu'un d'autre que moi et je me sens délié de toute obligation d'obéissance. Je crois que vous ne tuerez plus personne maintenant. »

Elle pivota brusquement et se précipita pour ouvrir la porte qui donnait sur le corridor. Peut-être avait-elle l'intention de fuir, mais quand la sentinelle se tourna vers elle en lui barrant le passage, elle lui ordonna d'un ton sans réplique : « Garde, il y a ici un voleur et un traître. Regarde, ce mendiant porte ma bague qu'il a volée et cet homme a désobéi à mes ordres. Emmène-les tous les deux et…

— Je vous demande pardon, Madame, bredouilla le garde. J'ai déjà reçu des ordres du Uey tlatoani. Des ordres différents. »

Je vis son visage se décomposer.

« Garde, dis-je. Prête-moi ta lance. »

Il hésita, puis me la tendit. Je me dirigeai vers l'alcôve qui abritait la statue du jardinier Xali-Otli et de toutes mes forces, je lui enfonçai la lance sous le menton. La tête peinte se détacha et alla rouler à terre. L'argile cuite se brisa en mille morceaux et quand, enfin, la tête s'arrêta contre un mur, ce n'était plus qu'un crâne blanc et brillant, la tête la plus propre et la plus honnête qui soit. Le mendiant rabougri suivait sa course, impassible, mais les yeux de Poupée de Jade n'étaient plus que d'immenses pupilles. On aurait dit deux lacs noirs terrifiés. Je rendis la lance au garde et lui demandai : « Alors, quels sont tes ordres ?

— Vous ne devez pas quitter votre appartement, vous et votre esclave. La reine et ses femmes doivent rester ici. Vous serez tous tenus sous bonne garde pendant qu'on fouillera chez vous, en attendant les ordres ultérieurs de l'Orateur Vénéré. »

Je me tournai alors vers l'homme cacao. « Voudriez-vous me tenir compagnie un moment dans ma captivité et accepter une tasse de chocolat. »

« Non », dit-il, en détachant son regard du crâne mis à découvert. « Je dois rendre compte des événements de la nuit. Seigneur Nezahualpilli va certainement faire procéder à une fouille systématique des ateliers de sculpture et des autres locaux. »

Je fis le geste d'embrasser la terre. « Alors, il ne me reste plus qu'à vous souhaiter une bonne nuit, vieillard. Madame…» Elle me regardait fixement, mais je ne crois pas qu'elle me voyait.

Je rentrai chez moi pour trouver mon appartement retourné de fond en comble par le Seigneur Os Fort et par d'autres assistants secrets de l'Orateur Vénéré. Ils avaient découvert les croquis de Poupée de Jade et de Chose Délicate, tendrement enlacées.

***

Seigneur Evêque, vous m'avez dit que vous assisteriez à la séance d'aujourd'hui, parce que vous aimeriez connaître la façon dont se déroulaient nos procès. Il ne me sera pas nécessaire de décrire le jugement de Poupée de Jade. Votre Excellence le trouvera rédigé avec la plus grande précision dans les archives de la cour de Texcoco, si elle veut bien se donner la peine d'examiner ces livres. Votre Excellence le trouvera également décrit dans les annales des autres pays ainsi que dans les récits populaires. En effet, tout le monde se souvient encore de ce scandale et les femmes en particulier.

Nezahualpilli avait invité les chefs des nations voisines, ainsi que les sages tlamatini et les tecuhtli des provinces les plus reculées, à venir assister au procès. Il les avait également priés d'amener leurs épouses avec leurs suivantes, afin de démontrer publiquement que même une femme du plus haut rang ne pouvait se permettre de pécher impunément. Mais il avait aussi une autre raison. L'accusée était la fille du chef le plus puissant de tout le Monde Unique, le belliqueux et querelleur Ahuizotl, Orateur Vénéré des Mexica. En l'invitant avec les plus importantes personnalités des autres pays, Nezahualpilli voulait aussi prouver dans quelle absolue impartialité se déroulaient les débats. C'est pour cette même raison qu'il ne prit pas parti pendant le procès et qu'il délégua l'interrogatoire des défenseurs et des témoins à deux personnes qui n'étaient pas directement concernées : Seigneur Os Fort, son Femme-Serpent et un juge tlamatini du nom de Tepitzic.

La Cour de justice de Texcoco était pleine à craquer. Ce fut, sans doute, le plus grand rassemblement de chefs – amis, neutres ou ennemis – qui ait jamais eu lieu. Seul Ahuizotl était absent. Il lui était impossible de s'exposer à la honte, à la pitié ou aux railleries de tous, pendant qu'on dévoilerait impitoyablement l'infamante conduite de sa fille. Il envoya à sa place le Femme-Serpent de Tenochtitlân. Parmi les autres seigneurs présents, il y avait le gouverneur de Xaltocán, Héron Rouge, le père de Pactli. Il endura son humiliation, la tête basse, pendant tout le procès. Les rares fois où il releva son pauvre regard larmoyant, ce fut pour le poser sur moi. Peut-être se souvenait-il d'une remarque qu'il m'avait faite, si longtemps auparavant, au sujet de mes ambitions enfantines : « Quoi que tu fasses, jeune homme, je crois que tu le feras bien. »

Les interrogatoires se prolongèrent indéfiniment. Ils furent détaillés, pénibles et souvent répétitifs. Je ne rapporterai à Votre Excellence que les questions et les réponses les plus intéressantes. Les deux principaux accusés étaient, bien sûr, Poupée de Jade et Seigneur Joie. C'est lui qui fut appelé en premier. Il arriva tout pâle et il tremblait en prêtant serment. Les juges lui posèrent la question

suivante :

« Pactlitzin, les gardes se sont emparés de votre personne alors que vous vous trouviez dans l'aile du palais attribuée à sa royale Seigneurie Chalchihuine-netzin. C'est un délit majeur pour un homme de pénétrer sans autorisation et sous quelque prétexte que ce soit, dans des lieux réservés aux dames de la cour. Le saviez-vous ? »

La gorge serrée, il répondit d'une voix faible : « Oui. » Il venait de prononcer sa propre condamnation.

Puis, ce fut le tour de Poupée de Jade et parmi les questions innombrables qui lui furent posées, il y en eut une qui plongea l'assistance dans la stupeur. Le juge Tepitzic lui demanda :

« Madame, vous avez reconnu que ce sont les employés de vos cuisines qui ont tué vos amants et qui ont fait subir aux squelettes un processus de conservation. Nous pensons qu'aucun esclave, même le plus vil, n'aurait pu accomplir une telle besogne, à moins d'y avoir été fortement contraint. Quels moyens de persuasion avez-vous employés ? »

Avec une voix de petite fille, elle répondit : « J'avais posté mes gardes dans la cuisine, pour qu'ils veillent à ce que personne ne puisse absorber aucune nourriture. Mes serviteurs ne goûtaient même pas les plats qu'ils préparaient pour moi. Je les ai affamés jusqu'à ce qu'ils acceptent de faire ce que je leur avais ordonné. Quand ils l'eurent fait une première fois et qu'ils se furent rassasiés, je n'ai plus eu besoin de recourir ni à la persuasion, ni à la menace, ni à mes gardes. »

Le reste de ses paroles se perdit dans un brouhaha général. Cozcatl, mon petit esclave, se mit à vomir et on dut le faire sortir un moment. Je comprenais très bien ce qu'il ressentait, car j'avais moi aussi la nausée. Nos repas provenaient des mêmes cuisines.

Je fus appelé ensuite comme principal complice de Poupée de Jade. Je fis un récit détaillé de toutes les activités que j'avais eues à son service, sans rien omettre. Quand j'arrivai à l'épisode de Chose Délicate, je fus interrompu par une clameur dans la salle. Les gardes durent retenir le veuf rendu fou par la douleur, qui voulait se jeter sur moi pour m'étrangler et ils l'emmenèrent, tandis qu'il continuait à crier, à se débattre et à écumer. Lorsque j'eus terminé mon histoire, le Seigneur Os Fort me considéra avec un mépris non dissimulé et déclara :

« Voilà, au moins, une franche confession. Avez-vous quelque chose à ajouter pour votre défense ?

— Non, rien, Seigneur », lui répondis-je.

On entendit alors une autre voix. « Si le scribe Nuage Noir refuse de se défendre, me permettrez-vous, Messieurs les juges, de dire quelques mots en sa faveur ? » demanda Nezahualpilli.

Les deux juges lui en donnèrent, à regret, l'autorisation, car il

était visible qu'ils ne souhaitaient pas que je fusse disculpé, mais ils ne pouvaient pas opposer un refus à leur Uey tlatoani.

« Pendant toute la période où il a été au service de Dame Poupée de Jade, déclara Nezahualpilli, ce jeune homme a agi sur mon ordre exprès d'obéir à cette dame sans conditions et de se soumettre à tous ses désirs. Je me suis sans doute mal fait comprendre de lui. Il apparaît que Nuage Noir a finalement saisi le seul moyen de faire éclater la vérité sur cette femme adultère et criminelle. S'il n'avait pas pris cette initiative, Messieurs les juges, nous devrions peut-être la juger pour le meurtre de victimes bien plus nombreuses.

— Les paroles de Sa Seigneurie Nezahualpilli seront prises en considération dans nos délibérations », grommela le juge Tepitzic. Il leva sur moi son regard sévère. « J'ai encore une question à poser à l'accusé. Tlilectic-Mixtli, vous est-il arrivé de coucher avec Dame Poupée de Jade ?

— Non, Seigneur. »

Espérant me prendre en flagrant délit de mensonge, les juges firent venir Cozcatl et lui demandèrent : « Ton maître a-t-il eu des relations sexuelles avec Dame Poupée de Jade ?

— Non, Seigneurs juges, répondit l'enfant d'une voix flûtée.

— Mais il en a eu la possibilité, insista Tepitzic.

— Non, répéta Cozcatl, avec obstination. Quand mon maître tenait compagnie à la dame, j'étais toujours présent. Ni mon maître, ni aucun autre homme de la cour n'a jamais couché avec la dame, sauf un. Cela s'est passé quand mon maître était parti en congé, une nuit que la dame n'avait pas pu trouver un partenaire à l'extérieur. »

Les juges se penchèrent un peu en avant. « Un homme du palais ? Qui ça ?

— Moi », répondit Cozcatl. Les juges reprirent leur position.

« Toi ? s'exclama Os Fort. Quel âge as-tu, esclave ?

— Je viens d'avoir onze ans, Seigneur.

— Parle plus fort, mon garçon. Veux-tu nous faire croire que tu as servi de partenaire à l'accusée, que tu t'es vraiment accouplé avec elle et que tu as un tepuli capable de…

— Mon tepuli », s'écria Cozcatl, choqué au point d'avoir l'impertinence d'interrompre le juge. « Il me sert à pisser, Seigneur. J'ai fait ce que la dame m'a demandé avec ma bouche. Jamais je n'aurais touché une femme noble avec quelque chose d'aussi dégoûtant que mon tepuli. »

Le reste de ses paroles fut noyé dans une tempête de rires. Les deux juges, eux-mêmes, durent lutter pour rester imperturbables. Ce fut le seul moment de gaieté et de détente de toute cette sombre journée.

Tlatli fut cité comme l'un des complices. J'ai oublié de vous dire

que la nuit où les gardes de Nezahualpilli étaient venus perquisitionner dans l'atelier, Chimali était justement absent. Nezahualpilli et ses serviteurs n'avaient aucune raison de penser qu'il y avait un autre artiste et aucun des accusés ne pensa, par la suite, à mentionner son existence. Quant à Tlatli, il s'arrangea pour faire croire qu'il avait travaillé seul.

« Chicuace-Cali Ixtac-Tlatli, lui dit Os Fort. Vous reconnaissez que certaines des statues, qui ont servi de pièces à conviction, ont été exécutées par vous.

— Oui, Seigneur, répondit-il d'un ton assuré. Je ne peux le nier. Elles portent ma signature : une tête de faucon gravée et dessous, l'empreinte de ma main ensanglantée. » Son regard chercha le mien, comme pour me dire : « Epargne ma femme. » Je me tus.

Ensuite, les deux juges se retirèrent dans une pièce pour délibérer. Tous ceux qui se trouvaient dans la salle d'audience semblaient heureux de pouvoir sortir de cette atmosphère étouffante pour aller respirer une bouffée d'air frais ou fumer un poquietl dans les jardins. Nous, les accusés, étions gardés sur place par des hommes en armes et nous évitions soigneusement de nous regarder.

Peu après, les juges rentrèrent dans la salle qui se remplit à nouveau. Os Fort, le Femme-Serpent, fit l'annonce préliminaire traditionnelle : « Nous, les juges, avons délibéré uniquement d'après les preuves et les témoignages présentés ici. Nous avons pris notre décision sans vouloir favoriser personne, ni nuire à quiconque, sans l'intervention d'aucune personne et avec l'aide de Tonantzin, la bonne déesse de la loi, de la miséricorde et de la justice. »

Il sortit une feuille de papier très fin et se mit à lire : « Nous déclarons que Chicome-Xichitl Tlilectic-Mixtli, le scribe mis en accusation, mérite d'être acquitté de ses actes qui, aussi coupables soient-ils, n'étaient pas malintentionnés et que, de plus, il a rachetés par d'autres actions. Néanmoins…» Os Fort jeta un regard vers l'Orateur Vénéré, puis il me fixa. « Nous recommandons qu'il soit banni de ce royaume, comme étranger ayant abusé de son hospitalité. »

Je ne prétendrai pas que j'étais heureux de ce jugement. Mais Nezahualpilli aurait facilement pu laisser les juges disposer de moi avec autant de sévérité qu'avec les autres accusés. Le Femme-Serpent se reporta à nouveau sur son papier et poursuivit : « Ont été reconnues coupables de tous les crimes dont elles sont accusées, actes de haine et de perfidie honnis des dieux, les personnes suivantes. » Il lut alors une liste de noms.

« Seigneur Joie et Dame Poupée de Jade, les sculpteurs Pixquitl et Tlatli, l'esclave Cozcatl, deux gardes qui étaient de service à tour de rôle à la porte de l'est, Pitza, la servante de Dame Poupée de Jade et

plusieurs autres serviteurs, tous les cuisiniers et les employés des cuisines. » Le juge conclut ainsi sa mélopée : « En ce qui concerne ces personnes jugées coupables, nous ne faisons aucune recommandation, ni de sévérité, ni d'indulgence. Les sentences seront prononcées par l'Orateur Vénéré. »

Nezahualpilli se leva lentement et se concentra un moment avant de déclarer : « Comme les Seigneurs juges le recommandent, le scribe Nuage Noir est banni de Texcoco et de tout le territoire des Acolhua. Je pardonne à l'esclave Cozcatl, en raison de son jeune âge, mais il sera lui aussi exilé de ce pays. Les nobles Pactlitzin et Chalchihuinenetzin seront exécutés sans témoins et je laisse aux dames de la cour le soin de décider du mode de leur exécution. Les autres personnes déclarées coupables par les juges sont condamnées à être publiquement exécutées par l'icpacxochitl, sans recours possible à Tlazolteotl. Leurs corps seront brûlés sur un bûcher en même temps que les restes de leurs victimes. »

Je me réjouis que Cozcatl fût épargné, mais j'éprouvai de la pitié pour les esclaves et les gens du peuple condamnés. L'icpacxochitl était une corde recouverte de fleurs, et ce n'était déjà pas gai. Mais, de plus, Nezahualpilli leur refusait la consolation de pouvoir se confesser à un prêtre de Tlazolteotl, ce qui signifiait que leurs péchés ne seraient pas avalés par la déesse Mangeuse d'Ordures et, puisqu'ils seraient brûlés en même temps que leurs victimes, ils porteraient toujours le poids de cette culpabilité et continueraient, par conséquent, à endurer un insupportable remords pendant l'éternité tout entière.

Des gardes nous escortèrent dans mes appartements, Cozcatl et moi, et l'un d'eux grommela : « Qu'est-ce que c'est que ça ? » Sur le côté extérieur de ma porte, à hauteur d'homme, il y avait une empreinte sanglante de main, qui me rappelait silencieusement que je n'étais pas le seul à avoir sauvé ma tête, un avertissement brutal que Chimali vengerait la perte qu'il avait subie.

« Une plaisanterie de mauvais goût, dis-je, en haussant les épaules. Je vais faire nettoyer ça par mon esclave. »

Cozcatl alla prendre une éponge et une cuvette d'eau, pendant que je restais aux aguets derrière la porte. Je ne fus pas long à entendre Poupée de Jade revenir à son tour sous bonne garde. Je n'arrivais pas à distinguer le trottinement menu de ses pas dans le piétinement sourd que faisait son escorte, mais Cozcatl qui revenait avec sa cuvette d'eau rougie me dit :

« La dame vient d'arriver en pleurant, maître, et avec les gardes il y avait un prêtre de Tlazolteotl.

— Si elle en est déjà à confesser ses péchés, pensai-je, c'est qu'elle n'en a plus pour longtemps. » En effet, il lui restait peu de temps à vivre. Quelques instants après, j'entendis sa porte s'ouvrir et elle partit

pour subir la dernière épreuve de son existence.

« Maître, me dit timidement Cozcatl, nous sommes tous deux des hors-la-loi, maintenant.

— Oui, soupirai-je.

— Puisque nous sommes bannis…» Il tordait ses petites mains durcies par les travaux. « Est-ce que vous me garderez, comme esclave et comme serviteur ?

— Oui », lui répondis-je, après un instant de réflexion. « Tu m'as fidèlement servi et je ne t'abandonnerai pas. Mais, à vrai dire, Cozcatl, je n'ai pas la moindre idée de l'endroit où nous irons. »

Etant gardés à vue, le petit et moi, nous ne pûmes assister aux exécutions. Par la suite, j'appris des détails concernant le châtiment infligé à Seigneur Joie et à Poupée de Jade, qui, peut-être, intéresseront Votre Excellence.

Le prêtre de Mangeuse d'Ordures ne laissa même pas à la jeune reine le temps de se décharger de ses fautes complètement. Par bonté, soi-disant, il lui offrit une tasse de chocolat – « pour calmer vos nerfs, ma fille » – à laquelle il avait mêlé une infusion de toloatzin, plante qui est un somnifère puissant. Poupée de Jade avait certainement sombré dans l'inconscience avant même d'en être arrivée aux méfaits de ses dix ans et elle mourut la conscience chargée de bien des péchés.

On l'emmena alors dans ce labyrinthe dont j'ai déjà parlé et on la déshabilla entièrement. Le vieux jardinier qui était le seul à connaître le secret des chemins, la tira jusqu'au centre du labyrinthe, où gisait déjà le cadavre de Pactli.

Auparavant, Seigneur Joie avait été livré aux employés de cuisine condamnés, qui avaient reçu l'ordre d'accomplir une dernière besogne avant d'être, eux-mêmes, exécutés. Avaient-ils, dans un geste de pitié, tué Pactli au préalable ? J'en doute, car ils n'avaient aucune raison de lui vouloir du bien. Ils l'écorchèrent entièrement, à l'exception de la tête et des parties génitales. Puis, ils lui ôtèrent les boyaux et taillèrent en pièces la chair qui restait. Quand le squelette se trouva mis à nu, un squelette pas très propre, encore agrémenté de petits morceaux de chair à vif, ils redressèrent son tepuli, sans doute en introduisant un bout de bois à l'intérieur. Enfin, ce cadavre effrayant fut emmené dans le labyrinthe, tandis que Poupée de Jade était toujours enfermée avec le prêtre.

La fille se réveilla au milieu de la nuit, au centre du labyrinthe, pour se trouver nue et le tipili agréablement empalé, comme aux temps heureux, sur un membre mâle complètement tuméfié. Ses pupilles dilatées s'adaptant rapidement à la pâle lueur de la lune, elle dut rapidement se rendre compte de l'épouvantable chose qu'elle tenait dans ses bras.

On ne peut faire que des suppositions sur ce qui se passa ensuite.

Poupée de Jade, terrifiée, dut s'écarter de lui et fuir en hurlant son dernier amant. Puis, elle s'était sans doute précipitée sur les sentiers tortueux du labyrinthe et les parcourir dans tous les sens, mais elle était inexorablement ramenée vers la tête, les ossements et le tepuli dressé de Seigneur Joie. A chaque fois, elle le retrouvait en compagnie toujours plus nombreuse, de fourmis, de mouches et de scarabées. A la fin, le cadavre devait être tellement recouvert de cette vermine dévorante, que Poupée de Jade avait pu avoir l'impression qu'il se tordait dans un suprême effort pour se relever et la poursuivre. Combien de tours fit-elle ainsi, combien de fois buta-t-elle contre les impitoyables parois d'épines, combien de fois se heurta-t-elle à la charogne de Seigneur Joie ? Nul ne le saura jamais.

Le lendemain, quand le jardinier la ramena, sa beauté avait disparu. Son visage et son corps étaient déchirés et ensanglantés par les ronces. Elle avait les ongles déchiquetés et on voyait son crâne aux endroits où ses cheveux avaient été arrachés. Le produit dilatant avait cessé de faire son effet et ses pupilles n'étaient plus que des points presque invisibles au milieu de ses yeux démesurément élargis. Sa bouche grande ouverte était figée dans un hurlement silencieux. Poupée de Jade qui était si fière de sa beauté eût été mortifiée de se voir si laide. Mais, maintenant, plus rien ne lui importait. Quelque part, dans la nuit, au milieu de ce labyrinthe, son cœur terrifié et palpitant d'angoisse avait fini par éclater.

Quand tout fut terminé et qu'on m'eut relâché, ainsi que Cozcatl, les gardes vinrent nous dire de ne pas assister aux cours et d'éviter de nous mêler à tous les gens que nous connaissions. On me défendit également de reprendre mon travail de scribe au Conseil. On nous ordonna d'attendre, en nous faisant le plus petits possible, que l'Orateur Vénéré ait décidé où et quand il nous enverrait en exil.

Je passai plusieurs jours, errant au bord du lac, à donner des coups de pied dans les galets et à pleurer sur mon sort et sur les grandes ambitions que j'avais caressées à mon arrivée dans ce pays. Un soir, enfermé dans mes pensées, je m'étais laissé surprendre par le crépuscule en un lieu éloigné du palais et je me dépêchai de rentrer avant la nuit. A mi-chemin, je tombai sur un homme assis sur un gros bloc, que je n'avais pas remarqué à l'aller. Il était toujours le même que les deux fois précédentes où je l'avais rencontré, fatigué par une longue marche, la figure blanchie et les traits recouverts par une épaisse couche de poussière.

Après avoir échangé les politesses coutumières, je lui demandai : « C'est toujours au crépuscule que je vous rencontre, Seigneur. Vous venez de loin ?

— Oui, me répondit-il, d'un air sombre. Je viens de Tenochtitlân où une guerre se prépare.

— Vous semblez insinuer que c'est une guerre contre Texcoco.

— Pas officiellement, mais c'est ce qui va se passer en réalité. Ahuizotl, l'Orateur Vénéré, vient enfin de terminer la construction de la grande pyramide et il projette une grande cérémonie consécratoire, comme il n'y en a encore jamais eu. Il va donc lui falloir un nombre incalculable de prisonniers pour le sacrifice. C'est pourquoi il a déclaré la guerre aux Texcalteca. »

Je ne voyais rien là d'extraordinaire, aussi je lui dis : « Les armées de la Triple Alliance vont combattre côte à côte. Pourquoi parlez-vous d'une guerre contre Texcoco ?

— Ahuizotl prétend que presque toutes les troupes mexica et celles de ses alliés tecpaneca sont engagées, pour le moment, dans des combats à l'ouest, dans le Michoacân et qu'il ne peut pas les envoyer à l'est, contre Texcala. Mais ce n'est qu'un prétexte fallacieux, ajouta l'étranger. En fait, Ahuizotl a été profondément offensé par le procès et l'exécution de sa fille.

— Il ne peut nier qu'elle le méritait.

— Il n'en est que plus furieux et agressif et il a décrété que Tenochtitlân et Tlacopan n'enverraient qu'une armée symbolique contre les Texcalteca et que Texcoco devrait fournir le gros des troupes. » Il secoua la tête. « Sur cent guerriers qui vont se battre pour capturer des prisonniers pour le sacrifice de la grande pyramide, il y en aura peut-être quatre-vingt-dix-neuf qui seront des Acolhua. Voilà de quelle façon Ahuizotl compte se venger de la mort de sa fille.

— Tout le monde pensera que ce n'est pas juste que les Acolhua portent tout le poids de la guerre et Nezahualpilli peut très bien refuser.

— Bien sûr, il en a le droit, reprit le voyageur. Mais cela reviendrait à briser la Triple Alliance et à pousser l'irascible Ahuizotl à déclarer une vraie guerre à Texcoco. » Il poursuivit d'un air de plus en plus abattu : « De plus, Nezahualpilli pense peut-être qu'il lui doit des compensations pour avoir fait exécuter sa fille.

— Comment ! m'exclamai-je, indigné. Après ce qu'elle lui a fait.

— Peut-être, se sent-il en partie responsable, pour l'avoir un peu négligée. Il n'est sans doute pas le seul, du reste, à éprouver ce sentiment. » Son regard se posa sur moi et je me sentis, soudain, mal à mon aise. « Pour cette guerre, Nezahualpilli va avoir besoin de tous les hommes disponibles et il pardonnera à tous ceux qui se porteront volontaires et annulera sans doute toutes les dettes d'honneur que ceux-ci pourraient avoir à son égard. »

Je lui dis alors d'une voix étranglée : « Il y a des hommes, Seigneur, qui ne sont d'aucune utilité dans une guerre.

— Ils peuvent toujours y mourir, me dit-il d'un ton morne. Pour la gloire, par pénitence, pour rendre un bienfait, pour gagner l'heureux

au-delà des guerriers ou pour toute autre raison. Je vous ai entendu, un jour, parler de votre reconnaissance envers Nezahualpilli et de votre désir de lui en donner la preuve. »

Il y eut un long silence, puis, comme s'il voulait changer de sujet, il me dit, d'un air détaché : « Il paraît que vous allez bientôt quitter Texcoco. Où irez-vous, si on vous en laisse le choix ? »

Je réfléchis longuement. Tout autour de nous, la nuit s'était installée et le vent de la nuit commençait à gémir sur le lac. Enfin, je lui répondis : « A la guerre, Seigneur. J'irai à la guerre. »

***

Quel spectacle que cette immense armée rangée sur une lande désolée à l'est de Texcoco. La plaine était hérissée de lances et étincelait de vives couleurs. Les pointes et les lames d'obsidienne renvoyaient l'éclat du soleil. Il y avait bien quatre à cinq mille hommes en tout mais, comme l'avait prédit l'étranger poussiéreux, les Orateurs Vénérés des Mexica et des Tecpaneca n'en avaient envoyé qu'une centaine chacun, et pas des meilleurs. C'était une grande partie des vétérans, ayant passé l'âge, ou de jeunes recrues sans expérience.

Sous le commandement de Nezahualpilli, tout s'organisait avec le maximum d'efficacité. De grandes bannières de plumes signalaient les régiments principaux des milliers d'Acolhua et des malheureuses centaines de Mexica et de Tecpaneca. Des drapeaux de tissu multicolore désignaient les différentes compagnies commandées par les chevaliers et des étendards plus modestes indiquaient les unités réduites, conduites par des sous-officiers quachic. Il y avait aussi d'autres drapeaux sous lesquels étaient regroupés les effectifs non opérationnels, chargés du transport des vivres, de l'eau et du stock d'armes ; les médecins, les chirurgiens et les prêtres des différents dieux ; les fanfares de tambours et de trompettes et, enfin, les détachements de nettoyage du champ de bataille : les Ligoteurs et les Engloutisseurs.

J'avais beau me dire que j'aurais dû me battre pour Nezahualpilli et avoir honte de la maigre contribution des Mexica à cette guerre, ils n'en étaient pas moins mes compatriotes, après tout. J'allai donc offrir mes services à leur chef, le seul et unique général de l'armée ici présente, dénommé Xococ. Il m'examina des pieds à la tête et me dit d'un air méfiant : « Bon. Malgré ton inexpérience, tu semblés physiquement en meilleur état que les autres, moi mis à part. Va voir le quachic Extli-Quani. »

J'étais si heureux d'entendre ce nom que je courus presque vers la bannière auprès de laquelle il était en train de hurler des ordres à un groupe de jeunes soldats renfrognés. Il portait une coiffure à plumes,

un éclat d'os lui traversait la cloison nasale et il tenait un bouclier peint des symboles de son nom et de son rang. Je m'agenouillai en effleurant le sol et fis le geste d'embrasser la terre ; puis je l'entourai d'un bras, comme si c'était un parent perdu de vue depuis longtemps, en m'écriant, rempli de joie : « Maître Gourmand de Sang ! comme je suis content de vous retrouver ! »

Les soldats en restèrent ébahis et le vieux quachic rougit violemment. Il me tira brusquement à l'écart, en grondant : « Lâche-moi. Par les couilles de pierre de Huitzilopochtli, cette armée a bien changé depuis ma dernière campagne. Des vieux gâteux, des jouvenceaux boutonneux et maintenant, ça ! Est-ce qu'on engage des cuilontli, maintenant ? Pour baiser l'ennemi ! »

« C'est moi, Maître, lui criai-je. Le général Xococ m'a dit de rejoindre votre compagnie. » Puis, je réalisai tout à coup que Gourmand de Sang avait vu défiler des centaines d'écoliers pendant sa carrière ; il mit un moment à chercher dans ses souvenirs et finit par me retrouver dans un coin de sa mémoire.

« Mais oui, c'est Perdu dans le Brouillard, s'exclama-t-il, avec moins d'allégresse que je n'en escomptais. Tu es dans ma compagnie. Tes yeux sont guéris, alors ! Tu y vois bien maintenant ?

— Ben… non », avouai-je.

Il écrasa une petite fourmi d'un méchant coup de talon. « Mon premier poste dans l'active depuis dix ans, grommela-t-il. Et ça ! des cuilontli feraient peut-être mieux l'affaire. Bon. Perdu dans le Brouillard, va te mettre en rang avec ce ramassis.

— Bien, Maître quachic », répondis-je, avec une raideur toute militaire. Je sentis qu'on me tirait par le manteau et je me souvins alors de Cozcatl qui ne m'avait pas lâché d'une semelle. « Quels sont les ordres en ce qui concerne le jeune Cozcatl ?

— Pour qui ? » me demanda-t-il, en cherchant avec étonnement autour de lui. Son regard tomba enfin sur le petit garçon. « Pour lui ! explosa-t-il.

— C'est mon esclave, mon ordonnance, expliquai-je.

— Silence dans les rangs ! » hurla-t-il en s'adressant à moi aussi bien qu'aux autres soldats qui s'étaient mis à ricaner. Le vieux quachic fit quelques pas pour se ressaisir, puis, il vint planter sa grosse figure devant moi. « Perdu dans le Brouillard, sache que seuls les nobles et les chevaliers ont droit à une ordonnance. Tu n'es qu'un yaoquizque, une jeune recrue, le grade le plus bas et, non seulement tu te présentes avec un domestique, mais de plus c'est un avorton !

— Je ne peux pas abandonner Cozcatl, mais il ne sera pas gênant. Vous pourrez peut-être lui trouver dans l'aumônerie ou dans l'arrière-garde, une place où il pourra se rendre utile.

— Moi qui pensais m'être tiré de l'école pour faire une bonne

petite guerre. D'accord, grogna Gourmand de Sang. Avorton, va à ce drapeau noir et jaune, là-bas et dit à l'officier d'intendance que tu es affecté à la plonge. Et maintenant, Perdu dans le Brouillard, me dit-il, d'une voix mielleuse, quand l'armée mexica sera organisée à ton idée, tu me feras voir si tu te souviens encore des exercices militaires. » Puis, tout le monde sursauta quand il hurla : « Alors, misérables canailles… EN RANG PAR QUATRE ! »

Dans la Maison de l'Edification de la Force, j'avais appris que l'entraînement au combat était tout autre chose que de jouer à la guerre et j'étais en train d'apprendre que l'entraînement n'était qu'une pâle imitation de la réalité. Il y a deux choses dont ne parlent jamais les conteurs d'histoires glorieuses : la saleté et l'odeur. A l'école après une journée de durs exercices, on avait toujours la perspective d'un bain ou d'une bonne suée au temazcal, ou bain de vapeur, pour se remettre. Ici, c'était impossible. Au bout d'une journée de manœuvres, on était dégoûtants et on le restait ; aussi on sentait mauvais, tout comme les trous creusés pour les besoins naturels. Je ne supportais pas davantage ma propre odeur de sueur séchée et de vêtements sales, que la puanteur ambiante des pieds et des excréments. Pour moi, la saleté et la pestilence étaient les pires aspects de la guerre. Du moins, à cette époque, avant d'avoir fait la guerre.

Autre chose. J'avais souvent entendu de vieux soldats se plaindre que même pendant la saison officiellement sèche, on pouvait être sûr que Tlaloc se ferait un malin plaisir de rendre la bataille encore plus pénible en trempant les hommes et en leur engluant les pieds dans la boue. Nous étions à la saison des pluies et Tlaloc déversa un flot ininterrompu pendant toutes les journées où nous nous exercions avec nos armes et répétions les manœuvres qu'il faudrait exécuter sur le champ de bataille. Il n'arrêtait pas de pleuvoir, nos manteaux pesaient comme du plomb et nos sandales n'étaient plus que de lourdes plaques de boue ; aussi étions-nous de fort méchante humeur, lorsque enfin nous nous mîmes en route vers Texcala.

La ville était située à treize longues courses, vers le sud, sud-est. Avec un temps correct, il aurait fallu deux jours de marche forcée, mais nous y serions arrivés à bout de forces et épuisés pour affronter un ennemi qui n'avait rien fait d'autre que de nous attendre tranquillement. Aussi, en raison des circonstances, Nezahualpilli donna l'ordre de faire le trajet plus lentement, en quatre jours, pour arriver sur place dans un état de relative fraîcheur.

Les deux premiers jours, nous marchâmes plein est, si bien que nous eûmes seulement à escalader et à traverser les premiers contreforts de la chaîne volcanique qui, plus au sud, se hérisse de pics abrupts nommés Tlaloctepetl, Ixtaccihuatl et Popocatepetl. Ensuite, nous fîmes route vers le sud-est, en direction de la ville de Texcala.

Nous avions pataugé dans la boue toute la journée, sauf quand nous glissions ou dérapions sur la roche humide. Je n'étais jamais allé aussi loin et j'aurais aimé admirer le paysage. Mais j'en étais empêché, autant par ma mauvaise vue que par un continuel rideau de pluie. Pendant ce voyage, je ne vis pas grand-chose, en dehors des pieds boueux qui se traînaient péniblement devant moi.

Nous n'étions pas encombrés par notre armure. En plus de notre costume habituel, nous avions un lourd vêtement appelé tilmatl, que nous mettions quand il faisait froid et dans lequel nous nous enroulions pour dormir. Chaque soldat portait aussi un sac à pinolli, du maïs écrasé mélangé avec du miel et une grande gourde de cuir pour l'eau. Chaque matin, avant le départ et à la pause de midi, on délayait le pinolli avec de l'eau pour en faire de l'atolli, bouillie nourrissante, sinon rassasiante. Le soir, il fallait attendre l'arrivée des troupes qui portaient le reste du matériel et les intendants donnaient à chacun des hommes un repas chaud et substantiel, accompagné d'une masse de cet épais chocolat si nutritif, qui nous remontait le moral.

Malgré ses autres tâches, Cozcatl m'apportait mon repas tous les soirs et il se débrouillait souvent pour m'avoir une ration plus généreuse que la normale, ou pour me glisser un fruit ou une douceur qu'il avait chapardés. Dans la compagnie, certains soldats grognaient ou ricanaient de me voir ainsi chouchouté, aussi j'essayais, sans grande conviction, de refuser les douceurs qu'il m'apportait.

Mais il me sermonna : « Ne vous privez pas, en voulant agir avec noblesse, Maître. Vous n'enlevez rien à vos camarades du front. Savez-vous que les mieux nourris sont les hommes de l'arrière ? Les porteurs, les cuisiniers et les messagers. Ce sont également ceux qui se vantent le plus de ce qu'ils font. J'aimerais bien pouvoir aussi chiper une bassine d'eau chaude quelque part. Pardonnez-moi, Maître, mais vous sentez affreusement mauvais. »

Tard, dans l'après-midi gris et humide du quatrième jour, alors que nous étions encore à une longue course de Texcala, nos éclaireurs repérèrent les troupes texcalteca, en position, et ils coururent rapporter la nouvelle à Nezahualpilli. L'ennemi nous attendait de l'autre côté d'une rivière que nous devions traverser. Par temps sec, ce n'était sans doute qu'un ruisseau peu profond, mais après ces journées de pluie ininterrompue, elle formait une barrière difficile à franchir. L'eau nous arrivait à peine à la cuisse, mais le courant était fort et il y avait plus d'une portée d'arc d'une berge à l'autre. Le plan de l'ennemi était évident. Lorsque nous traverserions la rivière, nous serions des cibles parfaites se déplaçant lentement, incapables de se servir de leurs armes, ni d'éviter l'adversaire. Avec leurs flèches et leurs javelots propulsés par un atlatl, les Texcalteca espéraient bien nous décimer et nous démoraliser avant même que nous soyons parvenus de l'autre

côté.

On dit que Nezahualpilli aurait souri en déclarant : « Très bien. Ce piège a été si bien préparé par l'ennemi, de connivence avec Tlaloc, qu'il ne faut pas les décevoir. Demain nous tomberons dedans. »

Il donna l'ordre à l'armée de s'arrêter sur place pour la nuit, alors que nous étions encore loin de la rivière. Ensuite il réunit les chevaliers et les sous-officiers pour leur faire connaître ses instructions. Les simples soldats étaient assis, accroupis ou allongés sur le sol détrempé. Le personnel d'intendance préparait un repas du soir très copieux, car nous n'aurions même pas le temps d'avaler notre atolli, le lendemain matin. Les armuriers déballaient les armes de réserve et les mettaient en tas pour qu'elles soient prêtes à être distribuées. Les tambours tendaient la peau de leurs instruments qui s'était avachie à l'humidité. Les médecins et les prêtres préparaient qui, leurs potions et leurs instruments, qui, leur encens et leurs livres d'incantations afin d'être prêts, soit à soigner les blessés du lendemain, soit à entendre la confession des mourants au nom de Mangeuse de Saleté.

Gourmand de Sang revint de la réunion au sommet alors qu'on nous apportait notre repas avec le chocolat. « Quand nous aurons mangé, nous dit-il, nous endosserons nos tenues de bataille et nous nous armerons. Puis, quand il fera nuit, nous irons nous placer sur les positions qu'on nous a assignées et nous dormirons tranquillement, car demain il faudra se lever tôt. »

Tout en mangeant, il nous raconta le plan de Nezahualpilli. A l'aube, le tiers de l'armée, en bon ordre, avec tambours et trompettes, marchera fièrement vers la rivière et y entrera, comme si elle ignorait le danger qui l'attend de l'autre côté. Lorsque l'ennemi lancera ses traits, nos attaquants s'éparpilleront dans tous les sens pour donner l'impression qu'ils ont été totalement surpris. Quand la pluie de flèches deviendra vraiment insupportable, les hommes tourneront les talons et se replieront vers l'endroit d'où ils seront partis, dans le désarroi le plus total, en apparence. Nezahualpilli pensait qu'ainsi les Texcalteca, trompés par cette déroute, se lanceraient dans une imprudente poursuite, excités par leur triomphe apparemment si facile qu'ils n'imagineraient même pas qu'il puisse y avoir une ruse.

Pendant ce temps, le reste de l'armée de Nezahualpilli serait en attente, dissimulée derrière des rochers, des buissons et des arbres, de chaque côté de la ligne de marche qui mène à la rivière. Les Texcalteca se précipiteraient dans un couloir, entre deux murs invisibles de combattants. Alors, Nezahualpilli, placé sur une éminence, ferait signe aux tambours qui, à leur tour, donneraient le signal de l'attaque, par un roulement tonitruant. Les hommes embusqués des deux côtés se dresseraient tout à coup et les parois du

couloir se refermeraient sur l'ennemi.

Un vieux soldat aux cheveux gris demanda : « Où serons-nous stationnés ?

— Presque aussi loin et aussi planqués que les cuisiniers et les prêtres, grommela Gourmand de Sang, visiblement mécontent.

— Quoi ! s'exclama le vétéran. Avoir fait tout ce chemin et n'être même pas assez près pour entendre le choc de l'obsidienne. »

Notre quachic haussa les épaules. « Tu vois bien quelle piètre figure nous faisons. On ne peut pas en vouloir à Nezahualpilli de ne pas nous donner un rôle dans cette bataille, si l'on pense que c'est lui qui fait la guerre pour Ahuizotl. Xococ, notre commandant en chef, l'a supplié de nous laisser aller en première ligne, dans la rivière, pour servir d'appât aux Texcalteca – nous avions toutes les chances de nous faire massacrer.

Mais Nezahualpilli nous a refusé cette unique chance de nous couvrir de gloire. »

Personnellement, j'en étais très heureux, mais le vieux soldat était toujours fâché. « Est-ce que nous allons rester plantés comme des souches en attendant d'escorter les Acolhua vainqueurs et leurs prisonniers, jusqu'à Tenochtitlân ?

— Pas tout à fait, répondit Gourmand de Sang. Nous aurons peut-être l'occasion de faire un ou deux prisonniers. Quelques Texcalteca risquent de passer au travers des lignes Acolhua et nos compagnies Mexica et Tecpaneca seront réparties dans toutes les directions, au nord et au sud, comme un filet tendu pour intercepter ceux qui tenteront de s'échapper.

— On aura de la veine si on attrape autre chose qu'un lapin », grogna le soldat grisonnant. Il se leva et s'adressa au reste de la compagnie. « Vous autres, les yaoquizque, qui combattez pour la première fois, écoutez-moi. Avant d'endosser votre armure, allez vous soulager dans les buissons. Vous risquez d'avoir la colique quand les tambours se mettront à retentir et vous ne pourrez plus vous sortir de votre harnachement. »

Il s'éloigna pour suivre son propre conseil et je fis de même. Tandis que je m'accroupissais, je l'entendis marmonner : « J'ai failli oublier ça. » Je jetai un coup d'œil et je le vis sortir de son sac un petit objet enveloppé dans du papier. « Un jeune père, tout fier, me l'a donné pour que je l'enterre sur le champ de bataille. C'est le cordon ombilical de son fils nouveau-né enroulé autour d'un petit bouclier. » Il laissa tomber le paquet à ses pieds et l'enfonça dans la boue, avant de s'accroupir.

« Eh bien, pensai-je. Autant pour le tonalli de ce petit gars. » Et je me demandai si mon cordon et mon bouclier personnels avaient subi le même sort.

Tandis que les simples soldats gesticulaient pour enfiler leur armure matelassée, les chevaliers revêtaient leurs flamboyants costumes ; ils étaient vraiment magnifiques à voir. Il y avait trois ordres dans la chevalerie. L'ordre du Jaguar et l'ordre de l'Aigle, auxquels les combattants pouvaient accéder en se distinguant à la bataille, et l'ordre de la Flèche, auquel appartenaient les tireurs d'élite qui avaient tué de nombreux ennemis avec ce projectile bien imprécis.

Les Chevaliers-Jaguar portaient une vraie peau de bête qui leur servait de manteau, la tête de l'animal faisant casque. On en avait retiré le crâne, bien sûr, mais les dents de devant étaient fixées avec de la glu, si bien que les crocs du haut venaient se recourber sur le front du chevalier et les dents du bas remontaient devant le menton. Leur armure était peinte comme la fourrure du jaguar, fauve avec des taches brun foncé. Les Chevaliers-Aigle portaient en guise de casque une tête d'aigle, plus grande que nature, faite avec du bois et du papier mâché, recouverte de véritables plumes d'aigle. Le bec, grand ouvert, leur enserrait la tête, du front au menton. Leur armure était également recouverte de plumes d'aigle, ils avaient des sandales terminées par des sortes de serres et leur manteau de plumes ressemblait à des ailes repliées. Les Chevaliers-Flèche portaient un casque en forme de l'oiseau de leur choix – du moment qu'il était d'une espèce inférieure à l'aigle – et leur armure était garnie des mêmes plumes dont ils se servaient pour lester leurs flèches. Tous les chevaliers étaient équipés de boucliers de bois, de cuir ou d'osier, recouverts de plumes qui dessinaient des figures colorées et le bouclier de chaque chevalier portait la représentation du symbole de son nom. De nombreux chevaliers s'étaient rendus célèbres par leur bravoure et leurs faits d'armes et c'était un défi de leur part de se jeter dans la bataille en arborant leur symbole sur leur bouclier. Ils étaient certains qu'un ennemi chercherait à les attaquer, désireux, lui aussi, de donner de l'éclat à son nom en étant devenu « l'homme qui a eu le dessus sur le grand Xococ », par exemple. Par contre, les yaoquizque avaient des boucliers sans aucune décoration et leur armure était entièrement blanche, avant d'être complètement maculée de boue. Ils n'avaient pas le droit de porter des blasons, mais certains vétérans se plantaient des plumes dans les cheveux ou se peignaient le visage, pour montrer qu'ils n'en étaient tout de même pas à leur première campagne.

Lorsque nous eûmes endossé notre armure de toile, nous autres, les soldats novices, nous nous repliâmes vers l'arrière, pour aller trouver les prêtres qui bâillaient en écoutant les confessions, nécessairement hâtives, à Tlazolteotl. Ils nous donnèrent des potions destinées à nous empêcher de manifester notre peur pendant le combat. Cependant, je n'ai jamais compris que quelque chose qui va dans l'estomac peut apaiser une angoisse qui saisit une tête et des

pieds récalcitrants. Je n'en avalai pas moins docilement le remède composé d'argile blanche, de poudre d'améthyste, de feuilles de cannabis, de fleurs d'apocyn, de feuillage de cacao et d'orchidées, le tout délayé dans de l'eau fraîche. Puis, nous allâmes nous grouper autour de la bannière de Xococ et le chevalier mexicatl nous dit :

« Sachez que le but de la bataille de demain est de faire des prisonniers pour le sacrifice à Huitzilopochtli. Nous devrons frapper avec le plat de nos armes, pour assommer les ennemis et les capturer vivants. » Il s'arrêta, puis reprit sur un ton menaçant : « Cependant, si pour nous ce n'est qu'une Guerre Fleurie, il n'en est pas de même pour les Texcalteca. Ils vont se battre pour leurs vies et pour nous ravir les nôtres. Les Acolhua seront les plus touchés et ce sont eux qui en tireront la plus grande gloire. Aussi, je veux que vous vous souveniez d'une chose, soldats : si vous voyez un ennemi en fuite, votre devoir est de le capturer, mais le sien est de vous tuer. »

Après cette allocution bien peu réjouissante, chacun de nous s'étant armé d'une lance et d'un macquahuitl, il nous conduisit, dans la nuit humide, vers le nord, à la perpendiculaire de la ligne de marche précédente. En chemin, il posta des groupes d'hommes, çà et là. La compagnie de Gourmand de Sang fut la première à se détacher et quand le reste des Mexica se fut éloigné, le quachic nous donna cette dernière instruction :

« Ceux qui ont combattu auparavant et déjà fait un ennemi prisonnier savent qu'ils doivent s'en emparer tout seuls, sinon ce serait un manque de courage. Mais vous, jeune yaoquizque, si vous avez l'occasion d'attraper votre premier captif, vous pouvez appeler cinq au plus de vos camarades à la rescousse et vous vous partagerez la gloire de cette capture. Et maintenant, suivez-moi… Soldat, tu vois cet arbre ? Grimpe dessus et cache-toi dans les branches… Toi, là-bas, va te tapir dans ces éboulis… Perdu dans le Brouillard, va te mettre derrière ces buissons…»

Il nous posta sur une longue ligne allant vers le nord, à une distance d'une centaine d'enjambées les uns des autres. Même lorsque le jour vint, aucun de nous ne pouvait apercevoir son camarade le plus proche, mais il s'en trouvait néanmoins à portée de voix. A part les vétérans endurcis, j'imagine que nous fûmes très peu à dormir cette nuit-là. Pour ma part, je ne fermai pas l'œil, car les buissons ne me cachaient que si je me roulais en boule. Le crachin ne cessait pas. Ma capote était complètement trempée, de même que mon armure ; elle s'était collée à mon corps et pesait si lourd que je crus ne jamais pouvoir me redresser, le moment venu. Après des heures qui me semblèrent durer aussi longtemps que tout un faisceau d'années, j'entendis des bruits étouffés qui venaient du sud, sur ma droite. Le gros des troupes Acolhua devait se préparer à lever le camp, une

partie allant à l'embuscade et l'autre se jetant dans la gueule des Texcalteca. Ce que j'entendais, c'était la voix d'un prêtre chantant la prière traditionnelle avant le combat, mais je n'en pus saisir que quelques bribes :

« O puissant Huitzilopochtli, dieu des batailles, une guerre est en cours… Choisis, ô grand dieu, ceux qui tueront et ceux qui seront tués ou qui seront capturés comme xochimiqui, pour que tu puisses boire le sang de leur cœur… O Seigneur de la guerre, nous te prions de sourire à ceux qui vont mourir sur le champ de bataille ou sur ton autel… qu'ils aillent tout droit vers la maison du soleil, pour revivre, aimés et honorés, en compagnie des braves qui les ont précédés…»

Br-ra-aoum ! Bien que raide et empêtré, je sursautai violemment sous le tonnerre conjugué de l'ensemble des « tambours qui déchirent le cœur ». Même la pluie, qui étouffe les bruits, ne parvenait pas à assourdir ce grondement d'apocalypse qui nous faisait claquer des dents. J'espérais que cet épouvantable vacarme ne ferait pas fuir les troupes Texcalteca avant qu'elles soient encerclées par la manœuvre de surprise de Nezahualpilli. Au roulement des tambours, vinrent s'ajouter les lamentations, les bêlements et les couinements des conques marines. Puis, tout ce tumulte finit par s'apaiser, à mesure que la musique conduisait l'armée-appât loin de nous, vers la rivière et vers l'ennemi en attente.

A cause des gros nuages de pluie qui étaient sur nous, presque à portée de la main, le lever du soleil passa presque inaperçu, mais il faisait tout de même un peu plus clair. Assez clair, du moins, pour que je me rende compte que le buisson derrière lequel j'étais resté recroquevillé toute la nuit, n'était en fait qu'un huixachi rabougri, qui avait perdu presque toutes ses feuilles et qui n'aurait pas dissimulé un écureuil. Il me fallait chercher un autre endroit pour m'embusquer et j'avais tout mon temps pour le trouver. Je me levai en grinçant, portant mon macquauitl et tirant ma lance pour qu'elle ne dépasse pas des buissons environnants et je me mis à avancer accroupi, par petits bonds.

Aujourd'hui encore, mes révérends, je serais incapable de vous expliquer pourquoi je pris cette direction, quand bien même vous utiliseriez tous les moyens de l'Inquisition. J'aurais pu reculer ou aller d'un autre côté pour trouver une cachette, tout en restant à portée de voix de mes camarades. Mais, c'est vers l'avant que je me dirigeai, vers l'est et vers l'endroit où allait bientôt se dérouler la bataille. Peut-être y avait-il une voix au-dedans de moi qui me disait : tu vas assister à ta première guerre, Nuage Noir. Ce sera peut-être la seule à laquelle tu participeras jamais. Ce serait dommage de rester à l'écart, dommage de ne pas en tirer le plus d'enseignements possibles.

Cependant, j'étais encore loin de la rivière où les Acolhua

affrontaient les Texcalteca. Je ne perçus même pas les bruits de la bataille, jusqu'au moment où les Acolhua, simulant l'affolement, quittèrent la rivière et que l'ennemi, comme l'avait escompté Nezahualpilli, se précipita, de toutes ses forces, à leur poursuite. C'est alors que j'entendis les hurlements des cris de guerre, les gémissements et les jurons des blessés et surtout le sifflement des flèches et le crissement des javelots. A l'école, nos armes inoffensives ne faisaient aucun bruit, mais les projectiles que j'entendais maintenant étaient de vrais traits, avec des pointes et des lames d'obsidienne et, comme s'ils exultaient d'être capables de donner la mort, ils chantaient en traversant les airs. A partir de ce jour, chaque fois que je rédigeai une histoire de bataille, je dessinai les flèches, les lances et les javelots accompagnés de la volute qui signifie le chant.

Le bruit de la bataille arriva d'abord par-devant, sur la droite de l'endroit où les armées s'étaient rencontrées, à la rivière, puis il continua à se rapprocher, toujours sur ma droite, tandis que les Acolhua fuyaient et que les Texcalteca leur donnaient la chasse. Ensuite, les tambours de Nezahualpilli battirent, tout à coup, le signal de refermer le passage et le tintamarre se multiplia et s'amplifia. On entendit le claquement sec des armes les unes contre les autres, leur son mat contre les corps mêlé à d'effrayants cris de guerre : hurlement du coyote, grognement du jaguar, cri de l'aigle et ululement de la chouette. Je me représentais les Acolhua essayant d'amortir leurs coups, tandis que les Texcalteca devaient combattre désespérément, avec toute leur puissance et toute leur adresse, sans se retenir de tuer.

J'aurais aimé y assister, car j'y aurais certainement vu une démonstration intéressante des capacités guerrières des Acolhua. De par la nature du combat, cela devait être du grand art. Mais entre le lieu de la bataille et moi, il y avait un espace de terrain accidenté, des buissons, des bouquets d'arbres, le terne rideau de pluie et surtout, ma vue basse. Je me serais peut-être approché davantage, quand une tape timide sur mon épaule m'arrêta.

Sans sortir de mon abri, je fis volte-face en levant ma lance et je faillis embrocher Cozcatl avant de l'avoir reconnu. Le garçon se tenait, lui aussi, replié sur lui-même et il avait un doigt sur la bouche en signe d'avertissement. Dans un seul souffle, je lui chuchotai : « Cozcatl, maudit sois-tu ! Que fais-tu là ?

— Je vous suivais, maître, murmura-t-il. Je suis resté à côté de vous pendant toute la nuit. J'ai pensé que vous pourriez avoir besoin d'une bonne paire d'yeux.

— Petit insolent ! Je n'ai pas encore…

— Non, maître, pas encore, mais il s'en est fallu de peu. Il y a un ennemi qui s'approche et c'est lui qui vous aurait vu le premier.

— Quoi ? Un ennemi ? » Je me tassai sur moi-même. « Qui,

maître. Un Chevalier-Jaguar, tout couvert d'insignes. Il a trouvé moyen d'échapper à l'embuscade. » Cozcatl se risqua à jeter un rapide coup d'œil. « Je crois qu'il va avancer en cercle en espérant surprendre des hommes à nous venant d'une autre direction.

— Regarde bien, le pressai-je. Dis-moi exactement quelle est sa position et la direction qu'il prend. »

Le petit esclave se releva et se baissa plusieurs fois, puis il m'annonça : « Il est environ à quarante enjambées devant vous, sur la gauche, maître. Il avance lentement, tout courbé, bien qu'il ne semble pas être blessé. C'est par prudence sans doute. S'il continue ainsi, il va passer entre deux arbres qui sont à cent longs pas, juste en face de vous. »

Avec de telles indications, même un aveugle aurait pu tenter de l'intercepter.

« Je vais aller vers ces arbres, dis-je. Reste ici et surveille-le discrètement. S'il remarque ma manœuvre, tu t'en apercevras et tu pousseras un cri. Ensuite tu te replieras vers l'arrière. »

J'abandonnai ma lance et ma capote, ne gardant avec moi que mon macquauitl. Rampant aussi près du sol qu'un serpent, j'avançai jusqu'au moment où je vis les arbres se profiler dans la pluie. Les deux arbres étaient plantés dans un sous-bois de hautes herbes et de petits buissons dans lequel on apercevait la trace, presque imperceptible, du passage d'un cerf. Je supposai que le Texcalteca en fuite suivait cette trace. Je n'entendis aucun avertissement de Cozcatl, aussi je me mis en position, toujours inaperçu. Je m'accroupis au pied d'un arbre, de façon à ce qu'il se trouve entre l'homme qui approchait et moi. Tenant mon macquauitl à deux mains, je le rejetai derrière mon épaule, parallèlement au sol et le gardai ainsi en équilibre.

Dans le bruissement de la pluie, je n'entendis qu'un léger froissement d'herbes et de branches. Puis, un pied boueux chaussé d'une sandale boueuse terminée par des griffes de jaguar apparut sur le sol, juste en face de l'endroit où j'étais caché. Une seconde plus tard, le second pied vint le rejoindre. L'homme, protégé par les arbres, avait dû se redresser pour regarder autour de lui et tâcher de se repérer.

Je balançai mon épée comme le jour où j'avais décapité le cactus nopalli et le chevalier parut suspendu un instant dans les airs, avant d'aller s'écraser de tout son long sur le sol. Ses pieds restèrent sur place dans leurs sandales, sectionnés au-dessus de la cheville. D'un seul bond, je fus sur lui, repoussant du pied le macquauitl qu'il serrait encore. Je lui mis la pointe acérée de mon épée sous la gorge et je haletai les mots rituels que dit le chasseur au chassé. De mon temps, on ne déclarait pas des choses péremptoires, du genre : « Tu es mon prisonnier. » On s'exprimait toujours avec beaucoup de courtoisie et

on disait au chevalier tombé à terre : « Tu es mon fils bien-aimé. »

Le fils en question me fit une méchante grimace. « Alors, je peux te dire que je maudis les dieux et toute leur descendance. » Cette sortie était compréhensible, car c'était un chevalier de l'ordre d'élite du Jaguar et il avait été terrassé, à cause d'une seule minute d'inattention, par un jeune soldat, apparemment novice et inexpérimenté et qui appartenait au grade le plus bas. Je savais bien que si nous nous étions trouvés face à face, il m'aurait taillé en pièces, tranquillement et tranche par tranche, et il le savait également. C'est pourquoi sa figure était écarlate et il grinçait des dents. Mais à la fin sa fureur se transforma en résignation et il prononça les paroles traditionnelles de la reddition : « Tu es mon père vénéré. »

Je relevai mon arme. Il s'assit et considéra, comme étonné, le sang qui jaillissait de ses moignons et ses deux pieds à peine ensanglantés, qui attendaient patiemment, côte à côte, sur la trace du cerf. Le costume du Chevalier-Jaguar, tout trempé et boueux qu'il fût, avait encore fière allure. La peau tachetée qui prolongeait la farouche tête-casque était arrangée de telle façon que les pattes de devant retombaient sur les bras du guerrier, les griffes lui battant les poignets. La chute n'avait pas cassé la lanière qui retenait son magnifique bouclier emplumé à son bras gauche.

On entendit un froissement dans les buissons ; Cozcatl nous rejoignit et déclara calmement, mais fièrement : « Mon maître a fait son premier prisonnier de guerre, et tout seul.

— Et je ne veux pas qu'il meure », ajoutai-je, encore essoufflé, non pas à cause de l'effort, mais de l'excitation. « Il est en train de perdre tout son sang. Je devrais peut-être lui faire un garrot. »

Cozcatl défit prestement les lanières de cuir de ses sandales et je les liai fortement autour des jambes de mon prisonnier. Le saignement finit par se réduire à un faible suintement. J'allai me poster entre les deux arbres pour regarder et écouter, comme l'avait fait le chevalier. Je fus quelque peu surpris de ne presque rien entendre. Vers le sud, le tonnerre de la bataille n'était plus qu'un bourdonnement comme sur une place de marché, un murmure parsemé d'appels et de commandements. Apparemment, pendant ma petite escarmouche, la bataille avait cessé.

« Tu n'es pas le seul prisonnier, fils bien-aimé, dis-je au guerrier qui semblait très abattu. Je crois que toute ton armée a été mise en déroute. » Il me répondit par un grognement. « Je vais t'emmener pour qu'on panse tes blessures. Je dois pouvoir te porter.

— Sûrement, je pèse moins lourd maintenant », dit-il, avec un ricanement sardonique.

Je me penchai en lui tournant le dos et je pris ses jambes raccourcies sous mes bras. Il accrocha ses bras autour de mon cou et

son bouclier blasonné recouvrait ma poitrine comme si c'avait été le mien. Cozcatl avait déjà apporté mon manteau et ma lance et il ramassait maintenant mon bouclier d'osier et mon macquauitl taché de sang et, prenant un pied dans chaque main, il me suivit sous la pluie. J'avançais péniblement en direction de la rumeur qui venait du sud, là où la bataille avait dû se dérouler et où je pensais que notre armée était sortie victorieuse de toute cette confusion. A mi-chemin, je tombai sur des hommes de ma compagnie, que Gourmand de Sang était en train de relever de leur poste nocturne, pour les ramener vers le gros de l'armée.

« Perdu dans le Brouillard ! » hurla le quachic. « Qui t'a permis de quitter ton poste ? Où as-tu… ? » Son hurlement s'arrêta soudain, mais sa bouche resta ouverte, tandis que ses yeux s'écarquillaient. « Que je sois damné ! Regardez ce que mon élève préféré a ramené ! Je vais tout de suite l'annoncer au commandant en chef. » Et il partit comme un trait.

Mes camarades nous regardaient, mon trophée et moi, avec stupeur et envie. L'un d'eux me dit : « Je vais t'aider à le transporter.

— Non », m'écriai-je, dans le dernier souffle qui me restait. Ainsi, personne ne pourrait revendiquer une part de mon exploit.

Et c'est ainsi que, portant le maussade Chevalier-Jaguar, suivi par Cozcatl qui jubilait et escorté par Xococ et Gourmand de Sang qui m'encadraient fièrement, j'arrivai enfin au point de rassemblement des deux armées, à l'endroit où la bataille s'était conclue. En haut d'un grand mât, flottait l'étendard de la reddition hissé par les Texcalteca : un grand carré de mailles d'or qui faisait penser à un filet de pêche doré.

L'humeur n'était pas aux réjouissances, ni même à une paisible satisfaction. La plupart des combattants des deux camps, qui n'étaient pas blessés ou qui n'avaient que de légères contusions, étaient couchés par terre, dans un état de total épuisement. D'autres, aussi bien chez les Acolhua que chez les Texcalteca, se pliaient et se tordaient en poussant des cris et des gémissements qui faisaient un chœur lamentable, tandis que des médecins circulaient parmi eux avec leurs remèdes et leurs pommades et les prêtres, avec leurs litanies. Quelques hommes valides aidaient les médecins dans leur tâche, tandis que d'autres récupéraient les armes éparpillées, les cadavres et les membres dispersés : mains, bras, jambes et même des têtes. Dans cet affreux carnage, un observateur étranger aurait eu bien du mal à dire qui étaient les vainqueurs et qui les vaincus. Ils baignaient tous dans la même odeur de sang, de sueur, de saleté, d'urine et d'excréments.

Vacillant sous ma charge, je cherchai du regard quelqu'un à qui remettre mon prisonnier. Mais la nouvelle m'avait précédé et je fus soudain abordé par le chef des chefs, Nezahualpilli, en personne. Il

était habillé en costume de Uey tlatoani – une immense coiffure de plumes en éventail et un long manteau, également en plumes – mais dessous, il portait la cuirasse matelassée et emplumée des Chevaliers-Aigle et elle était parsemée de taches de sang. Il ne s'était pas contenté de diriger la bataille de loin, il avait pris part au combat, personnellement. Xococ et Gourmand de Sang se tenaient respectueusement à quelques pas derrière moi, quand Nezahualpilli m'adressa un salut de la main.

Je déposai mon captif sur le sol et, le lui présentant d'un air fatigué, je lui dis, à bout de souffle : « Seigneur, voici… voici… mon… fils bien-aimé.

— Et voici, dit ironiquement le chevalier en me désignant, voici mon père vénéré, Seigneur tlatoani.

— Bien joué, jeune Mixtli, répondit Nezahualpilli. *Ximopanolti*, Chevalier-Jaguar Tlaui-Colotl.

— Je vous salue, mon vieil ennemi. C'est la première fois que nous nous rencontrons en dehors de la furie de la bataille, dit mon prisonnier à mon chef.

— Et la dernière, sans doute, ajouta le Uey tlatoani, en s'agenouillant amicalement à ses côtés. C'est dommage. Tu vas me manquer. Nous avons disputé tous les deux d'incroyables duels et j'en espérais un qui ne se termine pas avec l'intervention de nos subordonnés. Il est parfois aussi triste de perdre un ennemi valeureux qu'un ami cher », soupira-t-il.

Ce dialogue me remplit de stupéfaction. Je n'avais pas pris la peine d'examiner le motif de plumes qui ornait le bouclier de mon prisonnier : Tlaui-Colotl. Ce nom, Scorpion en Armes, ne me disait rien, mais de toute évidence, il était célèbre dans le monde des soldats de métier. Tlaui-Colotl était un de ces combattants dont la renommée était si grande qu'elle rejaillissait sur l'homme qui avait eu raison de lui.

« Tu pourras te battre contre d'autres chevaliers, avant de mourir, lui dit l'Orateur Vénéré pour le consoler. Je vais m'en occuper. Maintenant, il faut qu'on soigne tes blessures. » Il se retourna pour appeler un médecin qui soignait un blessé, non loin de nous.

« J'ai abattu quatre de vos chevaliers, pour me tirer de cette damnée embuscade, déclara Scorpion en Armes à Nezahualpilli. Deux Aigles, un Jaguar et une Flèche. Si j'avais su ce que me réservait mon tonalli – il me jeta un regard de dédain amusé – je me serais laissé prendre par l'un d'entre eux.

— Un instant, Seigneur », répondit le médecin qui était penché sur un guerrier acolhua au nez arraché que le chirurgien était en train de lui recoudre, en se servant d'une épine de maguey en guise d'aiguille et de l'un de ses longs cheveux en guise de fil. La réparation

était encore plus hideuse que les trous qu'on voyait juste avant. Le médecin enduisit, à la hâte, le nez avec une pâte de miel salé et vint examiner mon prisonnier.

« Défais les liens de ses jambes », ordonna-t-il à l'un de ses assistants, puis il dit à un autre : « Va prendre une pelletée de charbons ardents dans le feu. » Le sang recommença à s'échapper doucement des moignons de Scorpion en Armes, puis de plus en plus fort, et il coulait à flots quand l'assistant revint, portant un récipient à fond plat, rempli de braises chauffées à blanc, sur lesquelles dansaient de petites flammes.

« Seigneur médecin, dit Cozcatl, qui voulait se rendre utile. Voici les pieds. »

Le médecin poussa un grognement exaspéré. « Enlève-moi ça. Crois-tu qu'on puisse recoller des pieds, comme on recoud des bouts de nez ? »

Scorpion en Armes n'avait pas encore poussé un seul cri ou le moindre gémissement et il resta de marbre quand le médecin, attrapant un moignon dans chaque main, les plongea tous deux dans les braises ardentes. Cozcatl se détourna pour ne pas voir. Le sang grésilla et se répandit en un nuage nauséabond. La chair se craquela avec une fumée bleue qui sentait un peu moins mauvais. Scorpion en Armes suivait ces opérations avec un calme aussi grand que le médecin qui était en train de sortir des braises les jambes dont les extrémités étaient maintenant carbonisées. La cautérisation avait refermé les vaisseaux sectionnés et le saignement s'était arrêté. Le médecin appliqua sur les moignons une généreuse couche d'un baume cicatrisant composé de cire d'abeille, de jaune d'œuf d'oiseau, de jus d'écorce d'aulne et de racines de barbasco. Quand il eut terminé, il se releva en déclarant : « Cet homme est hors de danger, mais il lui faudra plusieurs jours pour se remettre de tout le sang qu'il a perdu.

— Qu'on lui prépare la litière d'un gentilhomme, dit Nezahualpilli. Le valeureux Scorpion en Armes prendra la tête de la file des prisonniers. » Il se tourna ensuite vers Xococ et, lui jetant un regard froid, il lui dit :

« Les Acolhua ont perdu beaucoup d'hommes pendant cette journée et beaucoup d'autres mourront avant de rentrer chez eux. L'ennemi en a perdu autant et les captifs survivants sont presque aussi nombreux que les guerriers qui nous restent. Un millier environ. J'espère qu'Ahuitzotl, votre Orateur Vénéré, sera content du travail que nous avons fait pour lui et pour son dieu. S'ils nous avaient envoyé des armées dignes de ce nom, lui et Chimalpopoca de Tlacopan, nous aurions pu anéantir tout le territoire de Texcala. Au fait, ajouta-t-il avec un haussement d'épaules, combien de prisonniers les Mexica ont-ils faits aujourd'hui ? »

Le chevalier Xococ se tortilla, toussa, puis désignant Scorpion en Armes, il marmonna : « Il n'y en a pas d'autres, Seigneur. Les Tecpaneca ont peut-être attrapé quelques fuyards. Je ne le sais pas encore. Mais parmi les Mexica – il se tourna vers moi – seul ce yaoquizque…

— Ce n'est plus un yaoquizque, tu le sais bien, répliqua sèchement Nezahualpilli. Cette capture en fait un iyac de droit. Ce seul prisonnier – tu l'as entendu déclarer qu'il avait abattu quatre chevaliers acolhua aujourd'hui – qui ne s'est jamais donné la peine de compter ses victimes au-dessous du grade de chevalier, je peux te l'assurer, a certainement des centaines de morts Acolhua, Mexica et Tecpaneca à son actif.

— Perdu dans le Brouillard est vraiment un héros, murmura Gourmand de Sang très impressionné.

— Non, dis-je, c'est plutôt un coup de chance qu'un coup d'épée et je n'y serais jamais arrivé sans Cozcatl qui…

— Le résultat est là », coupa Nezahualpilli et il poursuivit, en s'adressant à Xococ : « Votre Orateur Vénéré voudra peut-être récompenser ce jeune homme par quelque chose d'autre que le rang de iyac. C'est lui seul qui a sauvé la réputation de courage et d'initiative des Mexica. Je te conseille de le présenter personnellement à Ahuizotl avec une lettre que je vais écrire de ma main.

— A vos ordres, Seigneur, répondit Xococ, en embrassant la terre pour de bon. Nous sommes fiers de notre jeune Perdu dans le Brouillard.

— Alors, appelez-le autrement. Et maintenant, assez traîné ! Fais mettre tes hommes en rang, Xococ. C'est eux et toi qui ferez les Ligoteurs et les Engloutisseurs. Rompez ! »

Cet ordre fit sur Xococ l'effet d'une gifle en pleine figure, mais il s'exécuta ainsi que Gourmand de Sang et tous deux partirent au trot. Vous le savez, les Ligoteurs étaient chargés de lier les prisonniers et de veiller à ce qu'ils ne s'échappent pas. Les Engloutisseurs, de leur côté, parcouraient le champ de bataille à la recherche des blessés qui n'avaient aucune chance de s'en sortir et ils les achevaient d'un coup de couteau. Ensuite, ils mettaient les corps en tas et les brûlaient, alliés et ennemis tous ensemble, après avoir mis à chacun un éclat de jade dans la main ou dans la bouche.

Pendant quelques instants, je restai seul à seul avec Nezahualpilli. « Tu peux être fier de ce que tu viens de faire, me dit-il. Fier et honteux à la fois. Tu as désarmé l'homme le plus redoutable parmi nos ennemis, mais tu as conduit un noble chevalier vers une mort indigne. Même lorsque Scorpion en Armes aura atteint l'autre monde des héros, sa félicité éternelle aura éternellement un goût d'amertume, parce que tous ses compagnons, là-haut, sauront qu'il s'est laissé

ridiculiser par un jeune blanc-bec inexpérimenté et à la vue courte.

— Seigneur, j'ai fait cela parce que je pensais que c'était mon devoir.

— Comme la dernière fois, soupira-t-il. Et tu laisses l'amertume aux autres. Je ne t'en veux pas, Mixtli. Il t'a été prédit depuis longtemps que ton tonalli serait de déceler la vérité et de la faire connaître. Je ne te demande qu'une seule chose. »

Je courbai la tête et lui répondis : « Mon Seigneur n'a pas à demander quelque chose à un homme du commun. Il commande et on obéit.

— Je ne peux pas te forcer à faire ce que je vais te demander, Mixtli. Je te conjure d'être prudent, à partir de ce jour, et d'y regarder à deux fois avant de distribuer vérité et mensonge. Ce sont des choses qui peuvent blesser autant qu'une lame d'obsidienne et, comme une lame, elles peuvent atteindre aussi celui qui les manie. »

Sur ces paroles, il me quitta brusquement et appela un messager. « Mets un manteau vert et arrange tes cheveux en signe de bonne nouvelle. Prends un bouclier propre et un macquauitl et cours à Tenochtitlân. Pour arriver jusqu'au palais, traverse le plus grand nombre de rues possible en brandissant ton bouclier et ton épée, afin que le peuple se réjouisse et jette des fleurs sous tes pas. Va dire à Ahuizotl qu'il a la victoire et tous les prisonniers qu'il lui faut. »

Puis, pour lui-même, Nezahualpilli ajouta ces paroles :

« Et afin que la vie, la mort et le nom même de Poupée de Jade tombent à jamais dans l'oubli. »

***

Nezahualpilli et son armée nous quittèrent pour retourner d'où ils venaient. Les troupes mexica et tecpaneca et la longue colonne de prisonniers prirent la route la plus directe pour Tenochtitlân, par le col qui passe entre les pics Tlaloctepetl et Ixtaccihuatl, puis par la rive sud du lac Texcoco. La marche fut lente, car de nombreux blessés clopinaient et d'autres, comme Scorpion en Armes, devaient être portés. Néanmoins, ce ne fut pas un voyage pénible. D'une part, la pluie avait enfin cessé et les journées étaient ensoleillées et les nuits douces, d'autre part, une fois traversé le col assez escarpé, notre marche s'effectua sur les rives plates et salées du lac avec, à notre droite, ses eaux calmes et clapotantes, et à notre gauche, des pentes recouvertes d'épaisses forêts bruissantes.

Vous paraissez surpris, mes révérends, que je parle de forêts, si près de cette ville. Il n'y a pas très longtemps, toute la vallée de Mexico disparaissait sous les arbres : les ahuehuetl, plusieurs espèces de chênes, des pins à aiguilles longues et courtes, des lauriers, des

acacias et des mimosas. Je ne connais pas votre Espagne, ni votre province de Castille mais ce sont, sans doute, des terres bien arides et désolées. J'ai vu vos forestiers déboiser entièrement une de nos vertes collines pour faire des poutres et du bois de chauffage. Ils lui ont ôté sa végétation et des arbres qui avaient mis des faisceaux d'années à pousser, puis ils se sont reculés pour admirer ce désert grisâtre, en soupirant nostalgiquement : « Ah ! la Castille ! »

Enfin, nous arrivâmes sur le promontoire qui sépare les lacs Texcoco et Xochimilco, tout ce qui reste des territoires autrefois si étendus des Culhua. Nous nous remîmes bien en rang pour faire bonne impression en traversant la ville de Ixtapalapan et après l'avoir dépassée, Gourmand de Sang me demanda : « Il y a longtemps que tu n'as pas vu Tenochtitlân ?

— Oui, répondis-je. Ça fait quatorze ans.

— Tu vas trouver du changement. Elle est plus magnifique que jamais. On va la découvrir en haut de la prochaine montée. » Quand nous y fûmes arrivés, il fit un large geste en me disant : « Regarde ! » J'aperçus la grande cité dans le lointain, elle était d'un blanc étincelant, comme dans mon souvenir, mais je ne distinguais aucun détail. « La grande pyramide, dit Gourmand de Sang, avec déférence. Tu dois être fier que ton courage contribue à sa consécration. »

Quand nous fûmes arrivés au bout du promontoire, nous traversâmes la ville de Mexicaltzingo et, de là, une digue soutenue par des voûtes nous amena jusqu'à Tenochtitlân. Le passage était assez large pour que vingt hommes puissent y marcher de front. Mais nous fîmes aligner les prisonniers par quatre, encadrés par les gardes, non pas dans le but d'allonger notre défilé sur une longueur plus impressionnante, mais parce que des deux côtés le pont avait été envahi par la foule venue pour nous accueillir. Les gens nous acclamèrent par ululements et nous couvrirent de fleurs, comme si la victoire était due à notre seul fait.

A mi-chemin de la ville, la chaussée s'élargissait en une vaste esplanade où était édifié le fort d'Acachi-nango, placé là pour défendre l'entrée de la ville de ce côté. Bien qu'il fût construit entièrement sur pilotis, ce fort était aussi grand que les deux villes que nous venions de traverser sur la terre ferme. Sa garnison se joignit aux acclamations de la foule avec force roulements de tambours, coups de trompette, cris de guerre et chocs des épées contre les boucliers. Cependant, je considérai ces hommes avec un certain dédain, pour n'avoir pas participé à la bataille.

Quand les hommes de tête arrivèrent sur la grande place centrale de Tenochtitlân, la queue de notre défilé de prisonniers était encore à Mexicaltzingo. Sur la place du cœur du Monde Unique, les Mexica quittèrent la colonne pour la laisser au soin des Tecpaneca. Ceux-ci

firent tourner les prisonniers sur la gauche, puis ils les firent avancer le long de l'avenue et de la digue qui menait à Tlacopan. Ils parquèrent les captifs quelque part sur la terre ferme, hors de la ville, en attendant le jour fixé pour la consécration de la pyramide.

La pyramide. Je me retournai pour la contempler et ma stupéfaction fut aussi grande que si j'avais été enfant. Au cours de ma vie, j'ai eu l'occasion de voir de plus grands icpac tlamanacalli, mais je n'en ai jamais vu d'aussi neufs et d'aussi éclatants. C'était l'édifice le plus élevé de Tenochtitlân et il dominait entièrement la ville. C'était un monument impressionnant quand on l'admirait de l'autre côté de l'eau, car les deux temples jumeaux qui le couronnaient se dressaient magnifiques et arrogants à son sommet, et dépassaient nettement tout ce qu'on pouvait voir entre la ville et les montagnes de la terre ferme. Mais je n'eus guère de temps pour regarder la pyramide, ni aucun des autres édifices construits depuis le temps où j'avais vu la ville pour la première fois. En effet, je vis arriver un jeune page du palais, se frayant un chemin parmi la foule, et demandant avec insistance où était le chevalier Xococ.

« C'est moi, dit Xococ, gonflé d'importance.

— L'Orateur Vénéré Ahuizotl ordonne que vous veniez le voir immédiatement, Seigneur, dit le page et que vous ameniez l'iyac Tlilectic-Mixtli avec vous.

— Ah ! répondit Xococ, vexé. Très bien. Où es-tu, Perdu dans le Brouillard ? je veux dire iyac Mixtli. Viens par ici. » Je pensais à part moi que nous ferions bien de nous laver, d'aller au bain de vapeur et de trouver des vêtements propres avant de nous présenter devant le Uey tlatoani, mais je le suivis sans répliquer. Tandis que le page nous guidait dans la foule, Xococ me faisait part de ses instructions : « Présente humblement et poliment tes respects, puis excuse-toi et retire-toi pour que je puisse faire à l'Orateur Vénéré le récit de la victoire. »

Au nombre des nouvelles constructions de la place, il y avait la « muraille de serpents », le coatepantli, qui entourait l'esplanade. C'était un mur en pierres, enduit d'une couche de plâtre lissé, qui faisait deux fois la hauteur d'un homme et dont le faîte était ondulé comme un serpent. Tant à l'intérieur qu'à l'extérieur, le mur était incrusté de pierres disposées selon un dessin précis et sculptées et peintes comme des têtes de serpents. Il s'interrompait à trois reprises aux endroits où les trois grandes avenues débouchaient en direction du nord, du sud et de l'ouest. Il était également percé de grandes portes en bois qui conduisaient vers les principaux édifices situés à l'extérieur de ce mur.

L'un d'eux était le nouveau palais construit pour Ahuizotl, au-delà du coin nord-est du mur du serpent. Il était au moins aussi grand que

ceux de ses prédécesseurs, aussi grand que le palais de Nezahualpilli à Texcoco et encore plus raffiné et plus luxueux. Comme il était de construction récente, il était décoré dans le dernier goût du jour et il bénéficiait du confort le plus moderne. Les pièces du dernier étage, par exemple, étaient pourvues de plafonds mobiles qu'on pouvait ouvrir, par beau temps, pour laisser pénétrer la lumière du jour.

Mais la caractéristique la plus frappante de ce palais carré et trapu était, sans aucun doute, le fait qu'il enjambait l'un des canaux de la ville. On pouvait soit y pénétrer de la place, en passant par la muraille de serpents, soit y entrer en canot. Un gentilhomme, paressant dans son grand acali capitonné – ou encore un batelier transportant un chargement de patates douces – avait la possibilité de choisir cet agréable parcours pour se rendre où il voulait aller. En chemin, il empruntait un passage voûté décoré de fresques éclatantes de fraîcheur. Ensuite, il traversait une cour ornée d'une luxuriante végétation, puis encore un autre hall voûté tout sculpté d'impressionnantes statues, avant d'émerger de nouveau dans le canal public.

Le page nous conduisit, au pas de course, par le portail du coatepantli, puis à travers des galeries, jusqu'à une salle entièrement décorée d'armes de chasse et de guerre, accrochées au mur. Des peaux de jaguar, d'ocelot, de puma et d'alligator servaient de tapis et recouvraient les chaises basses et les bancs. Ahuizotl, personnage à la silhouette et au visage taillés au carré, était assis sur un trône surélevé. Il disparaissait sous l'épaisse fourrure d'un de ces ours géants qui vivent dans les montagnes bien au nord d'ici, ces bêtes terrifiantes que vous, les Espagnols, appelez ours brun, ou grizzly. La tête massive se profilait au-dessus de celle du Uey tlatoani et la gueule ouverte et menaçante découvrait des dents de la taille de mes doigts. Le visage d'Ahuizotl, juste en dessous, n'avait pas l'air moins terrible.

Le page, Xococ et moi fîmes le geste d'embrasser la terre et quand Ahuizotl nous pria, d'un ton bourru, de nous relever, le Chevalier-Flèche lui dit : « Comme vous me l'avez ordonné, Orateur Vénéré, j'ai amené l'iyac…»

Ahuizotl l'interrompit brutalement : « Tu m'as apporté aussi une lettre de Nezahualpilli. Donne-la-moi. Quand tu retourneras à ton quartier général, Xococ, note sur tes tablettes que l'iyac Mixtli a été élevé par notre ordre au grade de tequia. Tu peux disposer.

— Mais, Seigneur, s'exclama Xococ, ahuri, vous ne voulez pas que je vous fasse le récit de la bataille de Texcala ?

— Et qu'en as-tu vu, à part que tu as été d'ici au champ de bataille et que tu en es revenu ? Nous écouterons tequia Mixtli qui, lui, a pris part au combat. J'ai dit : tu peux disposer. »

Le chevalier me lança un regard haineux et sortit à reculons de la

pièce. Je n'y prêtai guère attention, étant moi-même dans une sorte de rêve. Après avoir servi dans l'armée pendant moins d'un mois, j'étais parvenu à un grade que la plupart des soldats mettent plusieurs années de rudes combats à atteindre. Le rang de tequia, qui signifie bête de proie, était d'ordinaire attribué à ceux qui avaient tué ou capturé au moins quatre ennemis.

Je n'étais pas spécialement ravi de cet entretien avec Ahuizotl, ne sachant ce qui allait en ressortir, étant donné les rapports que j'avais eus avec sa fille et le rôle que j'avais joué dans sa condamnation. Mais, visiblement, il n'avait pas fait le rapprochement ; c'était l'avantage d'avoir un nom aussi répandu que le mien. J'étais soulagé de voir qu'il me considérait avec autant de bienveillance que le lui permettait sa nature hautaine. J'étais très intrigué par sa façon de parler. C'était la première fois que j'entendais quelqu'un dire « nous » en se référant à lui-même.

« La lettre de Nezahualpilli, me dit-il, après l'avoir parcourue, est bien plus flatteuse pour toi, jeune soldat, que pour nous tous. Il nous suggère ironiquement de lui envoyer, la prochaine fois, des compagnies de scribes belliqueux comme toi, au lieu de flèches émoussées comme Xococ. » Ahuizotl sourit du mieux qu'il le pouvait, ce qui le fit ressembler encore un peu plus à l'ours qui surplombait son trône. « Il insinue également que s'il avait eu des troupes suffisantes, il aurait pu soumettre le pays de ces rebelles Texcalteca. Est-ce aussi ton avis ?

— Seigneur, comment pourrais-je me permettre de contredire le jugement d'un commandant en chef comme Nezahualpilli ? Je sais seulement que, grâce à sa stratégie, il a mis en déroute toute une armée texcalteca. Si nous avions pu continuer à les harceler, leurs troupes de renfort se seraient de plus en plus affaiblies.

— Tu connais les mots, me dit Ahuizotl. Serais-tu capable d'écrire un compte rendu détaillé sur les positions et les mouvements des troupes en présence ? Avec des cartes claires ?

— Bien sûr, Seigneur Orateur.

— Alors, mets-toi au travail. Tu as six jours avant que commence la cérémonie de consécration du temple. A partir de ce moment, tout travail cessera et tu auras le privilège de présenter toi-même ton illustre prisonnier à la Mort Fleurie. Page, va dire à l'intendant du palais qu'il donne à cet homme des appartements convenables, ainsi que tout le matériel dont il aura besoin pour ses travaux. Tequia Mixtli, tu peux disposer. »

Mon logement était aussi confortable et aussi agréable que celui que j'avais à Texcoco et comme j'étais au second étage, je bénéficiais de la lumière du jour pour faire mon travail. L'intendant du palais m'offrit un domestique, mais j'envoyai le page à la recherche de

Cozcatl que je dépêchai à son tour pour trouver des vêtements de rechange, pendant que je me lavais et passais plusieurs fois dans le bain de vapeur.

Je commençai par la carte qui occupait, à elle seule, plusieurs pages repliées. Je traçai d'abord le symbole de la ville de Texcoco, puis de petites empreintes de pas pour indiquer le chemin que nous avions suivi, vers l'est, avec des dessins de montagnes stylisés et d'autres qui marquaient nos étapes, et enfin, j'inscrivis le symbole de la rivière où s'était déroulée la bataille. C'est là que je plaçai le signe universellement connu comme étant celui de la victoire complète : un temple en flammes – bien qu'en réalité, nous n'ayons ni vu, ni détruit aucun temple – à côté du symbole de la capture des prisonniers : un guerrier en attrapant un autre par les cheveux. Ensuite, je fis d'autres empreintes de pas, rouges et noires, pour symboliser les vainqueurs et les captifs, dans le sens de notre marche de retour vers Tenochtitlân.

J'achevai ma carte en deux jours, sans quitter une seule fois mes appartements où je prenais tous mes repas. Puis, je m'attaquai à la tâche la plus difficile qui consistait à faire le compte rendu des tactiques stratégiques des Texcalteca et des Acolhua, dans la mesure où j'avais pu les observer et les comprendre. Un jour, Cozcatl arriva dans ma salle de travail en me demandant s'il pouvait m'interrompre un moment.

« Maître, me dit-il, un grand canot vient d'arriver de Texcoco. Il est amarré dans la cour. Le matelot dit qu'il est venu apporter vos affaires. »

Cette nouvelle me remplit de joie. Quand j'avais quitté le palais de Nezahualpilli pour rejoindre l'armée, je m'étais dit que je n'avais pas le droit d'emporter tous les vêtements et tous les cadeaux que j'avais reçus avant mon bannissement – de toute façon, il aurait été bien malaisé de les avoir avec moi pour me battre. Aussi, à part les vêtements que Cozcatl avait empruntés, ni lui, ni moi, ne possédions autre chose qu'un pagne en piteux état, des sandales et le lourd manteau que nous portions à la guerre.

« C'est une attention délicate, fis-je remarquer au garçon. Je pense qu'il faut en remercier la Dame de Tolan. J'espère qu'elle a fait également parvenir tes affaires. Va chercher un porteur pour qu'il t'aide à porter les paquets. »

Quand il revint, accompagné du matelot et de toute une troupe de porteurs ployant sous le fardeau, je fus si surpris que j'en oubliai complètement mes travaux. Jamais, je n'avais possédé toutes ces choses que les porteurs entassaient dans ma chambre. Je ne reconnus que deux paquets, un grand et un petit, bien protégés dans leur emballage. Mes vêtements et toutes mes possessions se trouvaient dans le plus gros des colis, y compris le seul souvenir de ma défunte sœur,

la statuette de la déesse Xochiquetzal. Les affaires de Cozcatl étaient dans l'autre paquet. Mais pour le reste, je ne comprenais pas et je protestai qu'il devait y avoir une erreur de destinataire.

« Ils sont tous marqués, me dit le matelot. C'est bien votre nom ? »

En effet, chaque paquet portait un petit morceau de papier d'écorce où mon nom était inscrit. Il y avait beaucoup de Mixtli et aussi un certain nombre de Tlilectic-Mixtli ; mais les cartons portaient mon nom en entier : Chicome-Xochitl Tlilectic-Mixtli. Je leur demandai à tous de m'aider à défaire les emballages, afin qu'ils puissent également m'aider à les refaire s'il s'avérait qu'ils ne m'étaient pas destinés. Ma surprise première se changea en stupéfaction à la vue du contenu des ballots.

Le premier des colis, entouré de fibre protectrice, renfermait quarante manteaux d'homme du plus fin coton et très richement brodés. Un autre contenait le même nombre de jupes de femme dont la couleur cramoisie était obtenue grâce à une teinture très coûteuse à base d'insectes. D'un autre paquet, s'échappa une quantité égale de corsages si finement ajourés qu'ils en étaient transparents. Dans un autre colis, je trouvai une pièce de coton tissée qui faisait bien deux brassées de large sur deux cents pas de long, une fois dépliée. Ce tissu était tout blanc, mais il était d'une seule pièce, ce qui lui donnait une valeur inestimable, à cause du temps considérable – des années peut-être – qu'il avait fallu à un artisan expérimenté pour le tisser. Le plus lourd des ballots contenait des morceaux d'itztetl, qui sont des fragments d'obsidienne bruts.

Mais les trois sacs les plus petits étaient aussi les plus précieux, car ils ne renfermaient pas des marchandises négociables, mais de la monnaie d'échange. Dans l'un d'eux, je découvris deux ou trois mille grains de cacao et dans un autre, deux cents ou trois cents hachettes miniatures en étain et en cuivre, qui valaient chacune huit cents grains de cacao. Le troisième contenait un lot de quatre plumes dont la penne transparente bouchée avec de la gomme d'oli, était remplie de poudre d'or brillante.

« J'aimerais bien que ce ne soit pas une erreur, dis-je au batelier. Mais, c'est pourtant évident. Cette fortune appartient sans aucun doute au trésor de Nezahualpilli.

— Non, me répondit-il, avec obstination. C'est l'Orateur Vénéré qui m'a dit de vous l'apporter et il a assisté en personne au chargement. Je dois seulement ramener un message signé de vous, certifiant que tout a bien été livré. »

Je ne pouvais en croire mes yeux, ni mes oreilles, mais j'étais à court d'arguments. Toujours abasourdi, je lui remis le message et il se retira avec les porteurs. Les bras ballants, Cozcatl et moi considérions ce déploiement de richesses.

« C’est sans doute le cadeau d’adieu de Seigneur Nezahualpilli, maître, finit par dire l’enfant.

— Sans doute. Il voulait faire de moi un courtisan dans son palais, mais il a dû se débarrasser de moi et comme c’est un homme plein de scrupules, il m’a donné là les moyens de me lancer dans une autre voie.

— Une autre voie ! s’écria Cozcatl. Voulez-vous dire que vous voulez travailler ? Et pour quoi faire ? Vous avez là de quoi vivre confortablement jusqu’à la fin de vos jours. Vous, une femme, une famille et un esclave dévoué. » Et il ajouta malicieusement : « Vous m’avez dit, un jour, que vous vous feriez construire une belle demeure et que je serais le Maître des Clefs.

— Veux-tu te taire, lui dis-je. Si mon idéal était de ne rien faire, j’aurais pu laisser Scorpion en Armes m’expédier dans l’autre monde. Avec cette fortune, je peux entreprendre bien des choses. Il ne me reste plus qu’à faire mon choix. »

La veille de la consécration de la pyramide, quand j’eus terminé le compte rendu de la bataille, je descendis de mon appartement pour chercher Ahuizotl dans l’antre tapissée de trophées où je l’avais rencontré la première fois. Mais l’intendant du palais, en proie à une grande agitation, me pria de le lui remettre en son nom.

« L’Orateur Vénéré reçoit de nombreux notables venus de pays lointains pour la cérémonie, me dit-il, tout affairé. Tous les palais autour de la place sont pleins de chefs étrangers avec leur suite. Je ne sais pas comment nous allons faire pour loger les autres. Je remettrai ce compte rendu à Ahuizotl, pour qu’il le lise quand il en aura le temps. Il vous convoquera pour un autre entretien quand tout sera rentré dans l’ordre. »

Et sur ces paroles, il me quitta précipitamment.

Comme je me trouvais au rez-de-chaussée, j’en profitai pour me promener dans les pièces ouvertes au public, pour en admirer l’architecture et la décoration. Je finis par arriver dans la grande salle des statues, traversée par le canal. Plusieurs péniches de transport passaient à ce moment-là et les rameurs admiraient, comme moi, les statues d’Ahuizotl et de ses femmes, du dieu Huitzilopochtli et d’une multitude d’autres dieux et de déesses. C’étaient toutes des œuvres magnifiques, exécutées avec beaucoup de talent, et toutes étaient gravées du faucon du défunt sculpteur Tlatli. Comme il s’en était vanté, tant d’années auparavant, les œuvres de Tlatli n’auraient, en fait, pas eu besoin d’être signées, tant ses dieux étaient différents de ceux qui avaient été sans cesse réédités par des générations de sculpteurs dépourvus d’imagination. Ce contraste était le plus visible dans la représentation de Coatlicue, la mère de Huitzilopochtli. La massive figure de pierre avait environ un tiers de plus que ma taille et

en la regardant, son étrange té me donna la chair de poule.

Après tout, puisque Coatlicue était la mère du dieu de la guerre, la plupart des artistes lui avaient presque toujours fait un visage sévère, tout en lui conservant un corps féminin. Tlatli avait procédé différemment. Sa déesse n'avait pas de tête. A la place, les têtes de deux grands serpents qui se faisaient face lui servaient de visage. Le seul œil visible de chacun des serpents donnait à Coatlicue un regard foudroyant et leurs gueules jointes lui faisaient une bouche énorme, au sourire atroce, et pleine de crocs. Elle portait un collier où pendaient un crâne, des mains déchiquetées et des cœurs arrachés. Elle était entièrement revêtue de serpents entrelacés et ses pieds ressemblaient aux pattes crochues d'une énorme bête sauvage. C'était une représentation unique et originale pour une divinité féminine, mais elle était aussi repoussante et je crois que seul un cuilontli, qui n'aimait pas les femmes, pouvait sculpter une déesse aussi monstrueuse.

Je sortis de cette salle en suivant le canal, passai sous les saules pleureurs qui le bordaient sur la cour-jardin et j'arrivai de l'autre côté, dans le hall du palais couvert de peintures murales. Presque toutes montraient les hauts faits militaires et civiques d'Ahuizotl, avant et après son accession au trône : Ahuizotl protagoniste principal de différentes batailles ; Ahuizotl surveillant la fin de la construction de la grande pyramide. Mais ces œuvres étaient pleines de vie ; elles fourmillaient de détails et les couleurs étaient très recherchées. Ces fresques étaient beaucoup plus belles que toutes les autres peintures de l'époque que j'ai pu voir et, comme je m'y attendais, chacune était signée dans le coin à l'extrême gauche de l'empreinte sanglante de la main de Chimali.

Je me demandai alors s'il était revenu à Tenochtitlân. Allions-nous nous rencontrer ? Allait-il essayer de me tuer ? Je partis à la recherche de Cozcatl pour lui faire part de mes instructions :

« Tu connais Chimali de vue et tu sais qu'il m'en veut à mort. Je vais avoir beaucoup à faire demain et je n'aurai pas le temps de regarder derrière moi pour voir s'il y a un assassin qui me suit. Tu iras te promener dans la foule et tu viendras me prévenir si tu l'aperçois. Avec le monde et la pagaille qu'il y aura demain, il espère peut-être me poignarder discrètement et disparaître, ni vu, ni connu.

— Il ne pourra pas le faire, si je le vois le premier, déclara Cozcatl avec assurance. S'il est là, je vous promets que je le repérerai. Ne vous ai-je pas déjà prêté mes yeux, Maître ?

— C'est vrai, mon petit, lui répondis-je. Ta vigilance et ta fidélité auront leur récompense. »

***

Je sais, Excellence, que vous êtes particulièrement intéressé par nos anciennes pratiques religieuses et que c'est pour cette raison que vous êtes ici aujourd'hui. Bien que je n'aie jamais été prêtre et que je ne les aie jamais beaucoup aimés, je vais essayer de vous expliquer de mon mieux la façon dont se déroula la consécration de la grande pyramide et sa signification.

Je ne sais pas si cette cérémonie a été la plus éclatante, la plus frappante et celle qui rassembla le plus de monde, dans toute l'histoire des Mexica. Mais, pour ma part, je n'en ai vu aucune autre qui l'ait surpassée. Ce jour-là, le Cœur du Monde Unique n'était plus qu'une seule masse d'étoffes colorées, de parfums, de plumes, de chair, d'or, de chaleur, de bijoux et de sueur. Cet engorgement provenait, en partie, de ce qu'il avait fallu dégager les ruelles avoisinantes – à l'aide de cordons de gardes qui faisaient la chaîne pour tenter de contenir la foule turbulente – pour que les files de prisonniers puissent accéder à la pyramide et monter vers l'autel du sacrifice. L'encombrement de la place était également dû au fait que l'espace se trouvait réduit à cause de la construction de plusieurs temples, au fil des années, sans parler de l'énorme masse de la grande pyramide.

Puisque Votre Excellence ne l'a jamais vu, je ferais peut-être bien de décrire cet icpac tlamanacalli. Il avait une base carrée de cent cinquante pas de côté et ses quatre faces s'inclinaient vers l'intérieur jusqu'à son sommet plat qui mesurait soixante-dix pas de côté. Un double escalier montait le long de la façade ouest, dont les volées étaient séparées par une gouttière sculptée par où le sang des sacrifices s'écoulait. Cent quatorze marches raides et étroites menaient à la plate-forme supérieure où s'élevaient les temples et leurs dépendances. De chaque côté des escaliers, toutes les treize marches, se dressait l'effigie en pierre d'un dieu qui tenait dans son poing fermé une grande perche au bout de laquelle flottait une bannière de plumes blanches.

Quand on était au pied de la pyramide, on ne distinguait pas les structures supérieures. On voyait seulement le grand escalier à double volée qui semblait se rétrécir et monter encore plus haut qu'en réalité – vers le bleu du ciel et même, dans certaines circonstances, vers le soleil. Un xochimiqui gravissant les marches de la Mort Fleurie pouvait s'imaginer qu'il allait réellement accéder au séjour élevé des dieux.

Mais quand il atteignait le sommet, il voyait d'abord la petite pierre pyramidale du sacrifice et derrière elle, les deux temples. Ces teocalli symbolisaient, d'une certaine manière, la guerre et la paix. Celui de droite était la demeure de Huitzilopochtli, responsable de nos faits d'armes, et le temple de gauche était occupé par Tlaloc, dont

dépendaient les moissons et la prospérité des temps de paix. Il aurait peut-être été juste d'élever un troisième temple au dieu du soleil, Tonatiuh, mais il avait déjà un sanctuaire sur une pyramide plus modeste de la place, comme beaucoup d'autres dieux importants. Sur la place, on avait aussi construit un temple où habitaient rangés les dieux des cités soumises.

Les temples de Tlaloc et de Huitzilopochtli, au sommet de la grande pyramide, n'étaient, en fait, que des pièces carrées où était placée la statue du dieu, en pierre évidée, la bouche grande ouverte pour recevoir sa nourriture. Tous deux paraissaient beaucoup plus hauts et beaucoup plus impressionnants à cause de la crête de pierre les surmontant.

Le temple de Huitzilopochtli était surmonté de motifs crénelés peints en rouge en forme de papillons, et celui de Tlaloc de coquillages marins, symboles de l'eau, peints en bleu. La masse de la pyramide était enduite de plâtre d'un blanc argenté et éclatant, mais les serpents qui flanquaient l'escalier en guise de rampes étaient peints aux couleurs des reptiles : rouge, bleu et vert ; et les grosses têtes qui se trouvaient au niveau du sol étaient toutes recouvertes d'or.

Aux premières lueurs du jour, quand la cérémonie commença, les prêtres de Tlaloc et de Huitzilopochtli, avec leurs assistants au grand complet, s'affairaient autour des temples au sommet de la pyramide et faisaient leurs derniers préparatifs. Les invités de marque étaient groupés sur la balustrade qui faisait le tour de l'édifice : Ahuizotl, le Uey tlatoani de Tenochtitlân et naturellement, Nezahualpilli de Texcoco et Chimal-popoca de Tlacopan. Il y avait aussi des gouvernements venus des autres villes, provinces et pays, des territoires lointains des Mexica, des nations Zapoteca, Mixteca, Totonaca et Huaxteca et même de pays dont je n'avais jamais entendu parler. Le vieux Xicoténco, l'implacable chef de nos ennemis de Texcala, n'était évidemment pas présent, mais Yquingare du Michoacân était là.

Pensez donc, Excellence, si votre commandant en chef, le seigneur Cortés, était arrivé ce jour-là sur la plaza, il aurait facilement massacré tous nos chefs légitimes d'un seul coup. Il aurait pu se proclamer maître de presque tout le territoire qui constitue maintenant la Nouvelle-Espagne et nos peuples sans dirigeants auraient eu bien du mal à s'y opposer. Ils auraient été pareils à un animal sans tête qui ne sait que donner d'inutiles coups de queue. Cela nous aurait sans doute évité bien des malheurs et bien des souffrances, mais ce jour-là, nous célébrions la puissance des Mexica, nous ignorions jusqu'à l'existence des hommes blancs et nous pensions que nos chemins et nos jours nous mèneraient vers un avenir sans fin. En fait, nous avions encore devant nous quelques belles années de puissance et de gloire, aussi je

suis bien heureux – malgré tout ce qui s'est passé par la suite – qu'aucun intrus ne soit venu gâcher cette magnifique journée.

La matinée fut consacrée aux divertissements. Les troupes de cette Maison du Chant, où nous nous trouvons en ce moment, Excellence, exécutèrent des chants et des danses et leurs démonstrations étaient bien supérieures à tout ce que j'avais pu voir à Xaltocán ou à Texcoco – bien qu'aucune danseuse n'eût la grâce de Tzitzitlini. Il y avait tous les instruments traditionnels : tambours à languette, tambours de guerre, tambours à eau, gourdes suspendues, flûtes de roseau et flûtes creusées dans des tibias et des patates douces. Mais chanteurs et danseurs étaient aussi accompagnés par d'autres instruments très complexes que je ne connaissais pas. L'un d'eux s'appelait, « les eaux gazouillantes » ; c'était une flûte dont le son perlé passait à travers une cruche d'eau, ce qui provoquait un écho. Il y avait aussi une flûte en terre qui avait un peu la forme d'un plat épais et le musicien ne bougeait ni les doigts, ni les lèvres, mais il remuait la tête, tout en soufflant dans l'instrument pour faire rouler une petite bille d'argile qui se trouvait à l'intérieur et qui venait alors boucher les trous qui étaient percés sur les côtés. Il y avait un grand nombre de chaque type d'instrument, et leur musique conjuguée devait être entendue par tous ceux qui étaient restés chez eux, sur tout le territoire des cinq lacs.

Les musiciens, les chanteurs et les danseurs évoluaient sur les marches inférieures de la pyramide et sur une petite esplanade située devant. Quand ils voulaient prendre un peu de repos, des démonstrations d'athlètes venaient aussitôt les remplacer. Des colosses soulevaient de prodigieuses charges de pierres, ou bien ils se renvoyaient de belles filles, presque nues, comme si elles n'avaient pas pesé plus lourd que des plumes. Des acrobates imitaient les bonds des sauterelles ou des lapins et faisaient des cabrioles, ou encore, ils grimpaient sur les épaules les uns des autres – dix, vingt, puis quarante hommes à la fois – pour représenter la Grande Pyramide elle-même. Des nains comiques exécutaient des pantomimes grotesques ou indécentes. Des jongleurs faisaient des numéros très compliqués avec un nombre incalculable de balles de tlachtli.

Non, Excellence, je ne voudrais pas que vous pensiez que ces spectacles n'étaient qu'une simple diversion (comme vous l'avez dit) pour atténuer l'horreur de ce qui allait suivre et je ne comprends pas du tout ce que vous voulez dire quand vous parlez de « pain et de jeux ». Que Votre Excellence ne croie pas que ces amusements étaient irrévérencieux. Tous les exécutants dédiaient leur numéro aux dieux que nous allions honorer ce jour-là. Si ces attractions étaient divertissantes et non pas sinistres, c'était dans le but de mettre les dieux de bonne humeur afin qu'ils reçoivent nos offrandes ultérieures avec gratitude.

Tout cela était lié à nos croyances et à nos traditions religieuses, même si le rapport ne semble pas évident pour un observateur étranger comme Votre Excellence. On pourrait prendre l'exemple des tocotine qu'on avait fait venir des terres océaniques totonaca pour exécuter le numéro qu'ils avaient inventé, ou qui leur avait peut-être été inspiré par les dieux. Pour cela, il avait fallu dresser un très haut tronc d'arbre enfoncé dans un trou spécialement creusé à cet usage, dans le revêtement de marbre de la place. On mettait dans ce trou un oiseau vivant qui était écrasé quand on y introduisait le mât et ainsi, son sang donnait aux tocotine la force dont ils avaient besoin pour voler. Ce mât était presque aussi haut que la pyramide. Au sommet, était aménagée une petite plate-forme de bois, dont des bras d'homme auraient pu faire le tour et tout le long du tronc, pendait un filet de grosses cordes. Les cinq Totonaca grimpèrent jusqu'au sommet du mât ; l'un d'eux portait une flûte et un petit tambour accrochés à son pagne et les quatre autres n'étaient couverts que d'une éclatante profusion de plumes. Ils étaient entièrement nus, à part ces plumes collées à leurs bras. Arrivés sur la plate-forme, les quatre hommes s'assirent sur les bords, tandis que le cinquième se mettait debout avec beaucoup de précautions.

Alors, sur cet espace restreint et prodigieusement élevé, il se mit à danser, en sautant d'un pied sur l'autre et en s'accompagnant de sa flûte et de son tambour. D'une main, il frappait le tambour, tandis que l'autre courait sur les trous de sa flûte. En bas, la foule retenait son souffle pour entendre cette musique qui lui parvenait faiblement. Pendant ce temps, les quatre autres tocotine nouaient soigneusement le bout des cordes autour de leurs chevilles, mais il était impossible de les voir, tant ils étaient haut. Quand ils eurent terminé, le danseur lança un signal aux musiciens sur la place.

Br-rr-aoum ! Un tonnerre assourdissant de musique et de tambours éclata, qui fit sursauter la foule et, au même moment, les quatre hommes se jetèrent dans le vide en ouvrant tout grand leurs bras emplumés. Chacun d'eux s'était paré des plumes de différents oiseaux – un ara rouge, un passereau bleu, un perroquet vert et un toucan jaune – et leurs bras ressemblaient à des ailes déployées. Le premier saut emporta les tocotine à une certaine distance de la plate-forme, mais, à un moment, les cordes les arrêtèrent net et ils seraient tous venus se cogner en retour contre le mât, si les cordes n'avaient pas été aussi astucieusement disposées. Le bond des acrobates se transforma alors en un lent tournoiement autour du poteau, chacun étant à égale distance des autres, dans la gracieuse attitude d'un oiseau planant, les ailes ouvertes.

Tandis que l'homme dansait toujours, là-haut et que les musiciens jouaient un accompagnement rythmé et mélodieux, et à mesure que

les cordes se déroulaient autour du mât, les acrobates tournoyaient de plus en plus vite et de plus en plus bas, en agitant leurs bras comme des oiseaux. Ils piquaient, puis remontaient les uns après les autres, comme s'ils dansaient, eux aussi, mais avec tout le ciel à leur disposition. Leur corde était enroulée treize fois autour du mât ; au dernier tour, leur corps se balançait très rapidement et sur une très large orbite, en frôlant le sol. Ils donnèrent un coup de rein et rejetèrent leurs ailes en arrière – comme un oiseau qui va se poser – en rasant d'abord la terre de leurs pieds. Puis, la corde donnant du mou, ils s'immobilisèrent et l'un d'eux tira sur sa corde pour que leur camarade puisse redescendre sur la plaza.

Si Votre Excellence a lu certaines des explications que j'ai déjà données au sujet de nos croyances, elle doit comprendre que l'exhibition des tocotine n'était pas seulement une prouesse acrobatique, mais qu'elle avait également une autre signification. Les quatre hommes-oiseaux étaient mi-chair, mi-plumes, comme Quetzalcoatl, le Serpent à plumes. Avec le danseur central, ils représentaient les cinq points de la boussole : le nord, le sud, l'est, l'ouest et le centre. Les treize enroulements de la corde correspondaient aux treize noms des jours et des années du calendrier rituel et quatre fois treize font cinquante-deux, ce qui donne le nombre des années contenues dans un faisceau. Il y avait aussi des sous-entendus plus subtils, le mot tocotine signifiant « semeurs », mais je ne m'étendrai pas sur ces aspects, car je sais que Votre Excellence est impatiente que je lui raconte comment se déroulèrent les sacrifices de cette cérémonie consécratoire.

La veille au soir, après s'être tous confessés à Mangeuse d'Ordures, les prisonniers Texcalteca avaient été transférés à l'intérieur de l'île, puis divisés en trois groupes pour qu'ils puissent accéder à la grande pyramide par les trois larges chaussées qui menaient à la place. Le premier à arriver, bien en avant des autres, était mon prisonnier, Scorpion en Armes. Il avait hautainement refusé le secours d'une chaise à porteurs pour aller vers sa Mort Fleurie, mais il s'appuyait sur les épaules de deux de ses frères chevaliers, qui, bien sûr, étaient des Mexica. Scorpion en Armes était ballotté de l'un à l'autre et ses jambes pendaient comme des racines à moitié grignotées. Je l'attendais au pied de la pyramide et je me joignis aux trois hommes pour gravir les marches jusqu'à la balustrade où se tenaient les notables.

L'Orateur Vénéré Ahuizotl s'adressa en ces termes à mon fils bien-aimé :

« Comme tu es le plus noble et le plus glorieux de tous nos xochimiqui, Scorpion en Armes, tu vas avoir l'honneur de marcher le premier vers la Mort Fleurie. Cependant, puisque tu es un chevalier-

Jaguar d'une très grande réputation, tu as le droit de défendre ta vie sur la Pierre de la Bataille. Que décides-tu ?

— Ma vie m'a déjà quitté, soupira le chevalier, mais j'aimerais bien me battre une dernière fois. Puisque je le peux, je choisirai la Pierre de la Bataille.

— C'est une décision digne d'un guerrier, lui répondit Ahuizotl. Tu seras opposé à de valeureux adversaires, nos chevaliers du plus haut rang. Gardes, aidez le noble chevalier Scorpion en Armes à monter sur la Pierre de la Bataille et préparez-le pour le corps à corps. »

Je m'approchai pour regarder. Comme je vous l'ai déjà dit, la Pierre de la Bataille avait été la seule contribution du précédent Uey tlatoani Tizoc à l'embellissement de la place. C'était un cylindre large et massif en pierre volcanique, placé entre la grande pyramide et la Pierre du Soleil. Elle était réservée aux guerriers qui avaient mérité l'honneur de mourir comme ils avaient vécu, c'est-à-dire les armes à la main. Mais le prisonnier qui avait choisi le duel sur la Pierre de la Bataille ne rencontrait pas un unique adversaire. Si, grâce à la chance, ou grâce à sa vaillance, il terrassait le premier, un autre chevalier mexicatl prenait le relais, puis un troisième et encore un autre, quatre en tout. L'un d'eux finissait toujours par le tuer… du moins, c'est toujours ainsi que cela s'était passé jusque-là.

Scorpion en Armes avait revêtu une armure de coton matelassée et par-dessus, la peau et le casque de Chevalier-Jaguar. On le hissa sur la pierre où il ne pouvait même pas se tenir debout, n'ayant plus de pieds. Son adversaire, armé d'un macquauitl à lame d'obsidienne, avait sur lui l'avantage de pouvoir sauter du piédestal et l'attaquer de n'importe quel côté.

Scorpion en Armes disposait de deux armes pour se défendre ; mais c'étaient de bien pauvres objets. L'un n'était qu'un simple bâton de bois, pour parer les coups et l'autre, un macquauitl comme ceux dont se servaient les apprentis soldats pour l'entraînement ; c'est-à-dire qu'on avait retiré les éclats d'obsidienne pour les remplacer par des touffes de duvet. Scorpion en Armes était assis au bord de la pierre, dans une attitude d'attente décontractée, son arme inoffensive dans la main droite et, dans la gauche, son gourdin qu'il avait posé devant lui. Le premier à entrer en lice fut l'un des deux Chevaliers-Jaguar qui l'avaient soutenu jusqu'à la place. Le Mexicatl bondit sur la pierre, à gauche de Scorpion en Armes, c'est-à-dire du côté de l'inefficace macquauitl. Mais celui-ci surprit son adversaire. Il ne déplaça même pas son arme, mais se servit de son ! bâton. Il lui imprima un fort mouvement arrière en arc de cercle et le Mexicatl qui ne s'attendait pas à être attaqué de la sorte, le reçut en plein menton. Sa mâchoire se brisa et il tomba assommé. Des murmures !

d'admiration et des ululements de chouette s'élevèrent de la foule. Scorpion en Armes, toujours assis, tenait son bâton paresseusement appuyé contre son épaule.

Le second combattant était le chevalier qui avait également servi de soutien au prisonnier infirme. Pensant que cette première victoire était uniquement due à la chance, il sauta sur la pierre, à la gauche du prisonnier, son arme d'obsidienne prête à frapper et les yeux fixés sur le macquauitl de l'homme assis. Cette fois, Scorpion en Armes brandit son gourdin en l'air au-dessus de l'arme levée du chevalier et assena un coup violent entre les oreilles du casque à tête de jaguar du Mexicatl. L'homme bascula à la renverse et dégringola de la Pierre de la Bataille, le crâne fracturé ; il mourut avant même qu'un médecin ait pu intervenir. Les murmures et les ululements de la foule reprirent de plus belle.

Le troisième adversaire, un Chevalier-Arc, commençait à se méfier, à juste raison, du gourdin meurtrier du Texcaltecatl. Il s'élança sur la pierre, du côté droit, en brandissant son macquauitl. Scorpion en Armes leva de nouveau son bâton, mais simplement pour dévier le coup d'épée sur le côté. Mais cette fois il se servit également de son macquauitl, mais d'une façon tout à fait inhabituelle. D'un coup sec, il releva le bord dur et émoussé de son arme et l'enfonça de toute sa force contre la gorge du Chevalier-Arc, en écrasant ce cartilage proéminent que vous appelez « pomme d'Adam ». Le Mexicatl s'effondra, en se tordant de douleur étranglé à mort, en plein milieu de la Pierre de la Bataille.

Pendant que des gardes ramassaient le corps inanimé, les spectateurs continuaient à pousser des clameurs d'encouragement, non pas à l'adresse de ses propres combattants, mais en faveur du Texcaltecatl. Même les nobles qui se trouvaient sur la pyramide commençaient à s'échauffer et à discuter avec animation. De mémoire d'homme, jamais un prisonnier, même pourvu de tous ses membres, n'avait mis plus de trois adversaires hors de combat.

Cependant tout le monde était certain que le quatrième aurait raison de lui, car c'était l'un des rares combattants gauchers. Presque tous les guerriers étant droitiers, ils ont appris à se battre de la main droite et ont continué toute leur vie de la sorte. Il est bien connu qu'un droitier se trouve totalement désorienté quand il se trouve en face d'un adversaire gaucher, car il a l'impression d'être devant un miroir qui lui rendrait des coups.

Le gaucher en question, un Chevalier-Aigle, prit tout son temps pour monter sur la pierre. Il abordait le duel avec calme et assurance, un sourire cruel aux lèvres.

Scorpion en Armes était toujours assis, l'épée dans la main droite et le bâton dans la gauche. Le Chevalier-Aigle, tenant son macquauitl

dans la main gauche, tenta de détourner l'attention du prisonnier par une feinte, puis il fit un bond en avant. Au même instant, Scorpion en Armes, avec autant de dextérité que les jongleurs qui s'étaient produits dans la matinée, lança en l'air son macquauitl et son gourdin et les rattrapa en changeant de main. Devant ce tour d'adresse inattendu, le Mexicatl stoppa son élan, comme s'il voulait se reculer pour regarder.

Mais l'autre ne lui en laissa pas le temps.

Il coinça le poignet gauche de son adversaire entre son épée et son bâton et le tordit avec force ; le chevalier fut obligé de lâcher son macquauitl. Tout en gardant sa prise, le Texcaltecatl se redressa pour la première fois en se mettant à genoux. Avec une puissance incroyable, il continua son mouvement de vrille et le Mexicatl, obligé de suivre la manœuvre, s'écroula sur le dos. Aussitôt, le prisonnier appuya la pointe de son épée de bois contre la gorge de l'homme étendu à terre. Agrippant l'arme à deux mains, il s'arc-bouta dessus de tout son poids. Sous lui, l'homme se débattait vainement. Alors, Scorpion en Armes releva la tête en direction de la pyramide où se trouvaient les notables.

Sur la balustrade, Ahuizotl, Nezahualpilli, Chimalpopoca et tous les autres gesticulaient et exprimaient leur admiration et leur stupéfaction. Alors, Ahuizotl s'avança sur le bord de la terrasse et fit un signe en levant la main. Scorpion en Armes se retourna et retira son macquauitl de la gorge de l'homme qui s'assit, tout tremblant, en se frottant le cou, avec une expression d'incrédulité et de gêne. On les fit venir tous les deux sur la terrasse et je les suivis, tout fier de mon fils bien-aimé. Ahuizotl lui dit :

« Tu viens de faire une chose que personne n'avait encore jamais faite. Tu as dû défendre ta vie sur la Pierre de la Bataille avec un handicap beaucoup plus grand qu'aucun de ceux qui t'y ont précédé et c'est toi qui es sorti vainqueur. L'homme que tu as terrassé prendra ta place comme premier xochimiqui. Tu es libre de rentrer chez toi. »

Scorpion en Armes secoua énergiquement la tête en signe de dénégation. « Même si je pouvais rentrer chez moi à pied, je ne le ferais pas. Un soldat qui a été fait prisonnier est destiné à mourir, par son tonalli ou par les dieux. Je ferais honte à ma famille, à mes compagnons chevaliers et au pays Texcalteca tout entier, si je m'abaissais à revenir vivant. Non, Seigneur. J'ai eu ce que je demandais, un dernier combat et je me suis bien battu. Un guerrier gaucher est une chose trop rare et trop précieuse pour qu'on s'en débarrasse ainsi.

— Puisque c'est ta volonté, il vivra, lui répondit Ahuizotl. Nous sommes prêts à t'accorder une autre faveur. Tu n'as qu'à parler.

— Que je puisse aller maintenant vers ma Mort Fleurie, dans l'autre monde des guerriers.

— Accordé, répliqua Ahuizotl, magnanime. L'Orateur Vénéré Nezahualpilli et moi-même serons honorés de t'aider à y aller. »

Selon la coutume, les dernières paroles de Scorpion en Armes furent pour moi. Il m'adressa cette question routinière : « Mon père vénéré a-t-il un message à faire parvenir aux dieux ? »

Je lui répondis en souriant : « Oui, fils bien-aimé. Dis aux dieux que mon seul désir est que tu sois récompensé dans la mort comme tu le mérites et que tu jouisses de la plus heureuse des autres vies, pour l'éternité. »

Il acquiesça et posant ses bras sur les épaules des deux tlatoani, il gravit les marches jusqu'à la pierre du sacrifice. Les prêtres assemblés là, remplis de joie par les heureux auspices sous lesquels se déroulait le premier sacrifice de la journée, balançaient leurs encensoirs de tout côté, jetant des poudres colorantes dans les urnes à feu et chantant des incantations aux dieux. Le guerrier Scorpion en Armes eut droit à deux derniers honneurs : c'est Ahuizotl, en personne, qui brandit le couteau d'obsidienne et son cœur arraché fut présenté à Nezahualpilli qui le prit dans une louche et le porta jusqu'au temple de Huitzilopochtli où il l'enfourna dans la bouche grande ouverte du dieu.

Ma participation aux cérémonies étant terminée, du moins jusqu'aux festivités de la nuit, je descendis de la pyramide et restai un peu à l'écart. Après l'immolation spectaculaire de Scorpion en Armes, tout le reste parut bien terne, si ce n'est l'ampleur inusitée du sacrifice. Il y eut des milliers de xochimiqui ; jamais on n'avait tant sacrifié à la Mort Fleurie en une seule journée.

Ahuizotl enfouit le cœur du second prisonnier dans la bouche de la statue de Tlaloc, puis il redescendit en compagnie de Nezahualpilli. Ils restèrent au pied de la pyramide en compagnie des autres chefs. Pendant ce temps, les prisonniers, rangés sur trois longues files, piétinaient à la queue leu leu sur les chaussées menant de Tlacopan, Ixtapalapan et Tepeyaca au Cœur du Monde Unique, entre les rangs serrés des spectateurs et montaient les uns après les autres l'escalier de la pyramide.

Les cœurs des deux ou trois cents premiers xochimiqui furent enfournés en grande cérémonie dans la bouche de Tlaloc et de Huitzilopochtli, jusqu'au moment où l'intérieur des statues fut incapable d'en contenir davantage et que le sang dégoutta et déborda sur les lèvres de pierre. Bien sûr, tous ces cœurs entassés dans le ventre des statues pourriraient avec le temps, pour laisser la place à d'autres. Mais, ce jour-là, du fait de la surabondance des victimes, les prêtres empilaient les cœurs en excédent dans des cuves. Quand ces cuves étaient pleines d'organes encore tout fumants et dont certains battaient encore faiblement, des prêtres assistants les descendaient en grande hâte de la pyramide, vers la place et les autres rues de l'île. Ils

apportaient ces surplus aux autres temples pour les statues des dieux qui s'y trouvaient, tant à Tenochtitlân qu'à Tlaltelolco et même, au fur et à mesure que l'après-midi s'avançait, ils les amenaient dans les temples des villes de la terre ferme.

L'interminable colonne de prisonniers escaladait la grande pyramide par l'escalier de droite, tandis que les corps massacrés de ceux qui les avaient précédés déboulaient et dégringolaient de l'autre côté, poussés à coups de pied par des prêtres novices postés à intervalles réguliers. La gouttière centrale charriait un flot de sang continu qui faisait une mare devant la foule, sur la place. Après les deux cents premiers xochimiqui, les prêtres abandonnèrent toutes simagrées. Ils mirent de côté leurs encensoirs, leurs bannières et leurs bâtons sacrés. Ils rengainèrent leurs litanies pour accomplir leur besogne avec autant d'efficacité et d'indifférence que des Engloutisseurs sur un champ de bataille, sachant bien qu'ils ne pouvaient pas faire du travail propre.

L'enfournement accéléré des cœurs dans les statues avait éclaboussé l'intérieur des temples ; les murs, le sol et même le plafond étaient recouverts de sang séché. Le trop-plein de sang débordait à l'extérieur et davantage encore ruisselait de la pierre du sacrifice et la terrasse tout entière finit par être inondée. Aussi, de nombreux prisonniers, quelle que fût leur bonne volonté de se soumettre à leur sort, rendaient, bien involontairement, tripes et boyaux au moment de se présenter devant le glaive. Les prêtres qui étaient vêtus de leur habituelle robe noire de vautour, sales et les cheveux plaqués, s'étaient transformés en caillots de sang ambulants, d'un rouge brunâtre, éclaboussés par les mucosités et les excréments.

Au pied de la pyramide, les bouchers travaillaient dans la même confusion et la même précipitation. Ils avaient d'abord coupé les têtes des premiers Texcalteca, y compris celle de Scorpion en Armes, pour les faire bouillir, afin d'exposer leurs crânes sur le râtelier prévu à cet effet, sur la place, pour les xochimiqui de qualité. Ils en avaient également détaché les cuisses afin de les faire cuire pour le festin du soir des guerriers. Au fur et à mesure que les cadavres leur arrivaient, les bouchers choisissaient les meilleurs morceaux pour les donner tout de suite en pâture aux animaux de la ménagerie, ou pour qu'ils soient salés ou fumés pour leur servir de nourriture, plus tard ; à moins qu'on ne les donne à quelque pauvre hère ou quelque esclave sans maître qui viendrait mendier un secours.

Ensuite, les corps mutilés étaient rapidement emportés par des aides vers le canal le plus proche qui coulait sous l'avenue Tepeyaca. Ils étaient entassés sur de grosses péniches qui partaient, au fur et à mesure de leur chargement, vers différents endroits de la terre ferme : les pépinières de fleurs de Xochimilco et les fermes et les vergers qui

bordaient le lac, où les corps seraient enterrés pour donner de l'engrais. Un petit acali accompagnait chaque train de péniches ; il transportait des éclats de jade – trop petits pour servir à autre chose – qui seraient placés dans le poing ou dans la bouche de chaque cadavre avant de l'enterrer. Jamais nous n'avons refusé à nos ennemis vaincus ce talisman de pierre verte, passeport nécessaire à l'admission dans l'autre monde.

Et la procession des prisonniers se poursuivait.

Du sommet de la grande pyramide, un amalgame de sang et d'autres substances coulait à torrents et après un certain temps, la gouttière d'évacuation de l'escalier se trouva totalement engorgée. Cette mixture molle et visqueuse alla même se déverser sur les raides degrés de la pyramide, engloutissant les cadavres qui dévalaient, noyant les pieds des vivants en les faisant déraper et tomber. Elle s'étala autour des quatre murs lisses du monument. Elle se répandit sur toute la surface du Cœur du Monde Unique. Le matin, la pyramide resplendissait comme le sommet conique et couvert de neige du Popocatepetl ; cet après-midi-là, elle faisait penser à ce qu'elle était en réalité : un grand festin pour des dieux qui avaient beaucoup d'appétit.

Vous avez dit abomination, Excellence ?

Je pense que ce qui vous horrifie et vous soulève le cœur, c'est la quantité considérable des hommes mis à mort en une seule fois. Mais, Seigneur, comment pourrait-on mesurer la mort, qui n'est pas une entité, mais un vide ? Comment faire pour multiplier le néant par un nombre arithmétique ? Quand un homme meurt, l'univers tout entier disparaît, en ce qui le concerne. Toutes les autres créatures humaines cessent d'exister ; les êtres chers, les étrangers ; les fleurs, les nuages, la brise, toutes les sensations et toutes les émotions. Voyez-vous, Excellence, le monde et tout ce qui le compose meurt chaque jour, pour quelqu'un.

Mais quels sont ces dieux démoniaques, dites-vous, qui exigent la suppression de tant d'êtres humains dans un carnage indiscriminé ? Eh bien, votre propre Seigneur Dieu…

Non, Excellence, je ne blasphème pas. Je ne fais que répéter ce que m'ont appris les frères missionnaires qui m'ont enseigné les rudiments de l'histoire chrétienne. S'ils ont dit la vérité, il paraît que votre Dieu, très mécontent de la corruption grandissante des êtres humains qu'il avait créés, les noya tous dans un déluge universel. Il ne laissa survivre pour repeupler la terre qu'un seul batelier et sa famille. J'ai toujours pensé que Dieu avait fait un curieux choix, car cet homme était porté sur la boisson, que ses fils se comportèrent d'une étrange façon et leur descendance n'arrêta pas de se quereller.

Notre monde, lui aussi, fut un jour détruit avec toute sa

population – et, il faut le souligner, également par une inondation – un jour où les dieux étaient fâchés contre les hommes qui l'habitaient. Cependant, nos récits remontent peut-être plus loin que les vôtres, car nos prêtres nous disaient que le monde avait déjà été débarrassé de l'humanité par trois fois auparavant : la première fois, par des jaguars, la seconde par des ouragans qui dévastèrent l'univers tout entier et la troisième par une pluie de feu descendue du ciel. Ces cataclysmes se produisirent il y a des faisceaux d'années, et même le plus récent, le déluge, est si ancien que même le plus avisé tlamatini n'avait pu en calculer la date avec précision.

Donc, les dieux ont créé quatre fois le Monde Unique et ils l'ont peuplé quatre fois. Quatre fois, ils ont trouvé que cette création était un échec et ils ont tout effacé pour recommencer. Par conséquent, nous qui vivons en ce moment, nous sommes la cinquième expérience des dieux et, selon les prêtres, notre existence est tout aussi précaire que celle de nos malheureux prédécesseurs, car les dieux peuvent encore une fois décider de mettre fin à notre monde – la prochaine fois, ils procéderont par des tremblements de terre dévastateurs.

Il est impossible de savoir quand cela commencera. Dans ce pays, nous avons toujours pensé que ces tremblements de terre pourraient se produire au cours des cinq jours creux de la fin de l'année et c'est pourquoi nous étions si prudents pendant ces journées. Il nous semblait également probable que le monde disparaîtrait à la fin d'une année particulièrement capitale, la cinquante-deuxième d'un faisceau d'années. Par conséquent, pendant ces années, nous nous faisions tout petits, nous faisions des prières pour être épargnés, nous offrions des sacrifices encore plus nombreux et célébrions la Cérémonie du Nouveau Feu.

De même que nous ignorions quand se produiraient ces tremblements de terre qui mettraient fin à notre monde, de même nous ne savions pas comment les hommes qui nous avaient précédés s'étaient attirés la colère des dieux prenant la forme de jaguars, de vents, d'incendies et d'inondations. Toutefois, nous supposions que ces hommes n'avaient pas suffisamment honoré et adoré leurs créateurs et ne leur avaient pas offert assez de sacrifices.

C'est vrai, nous avons immolé un nombre incalculable de xochimiqui en l'honneur de Tlaloc et de Huitzilopochtli, le jour de la consécration de la grande pyramide. Mais, tâchez de vous mettre à notre place, Excellence. Un homme ne peut donner plus que sa propre vie. Les milliers d'hommes qui moururent ce jour-là seraient morts de toute façon, une autre fois. Mais en mourant ainsi, ils ont péri pour une noble cause. Si vous me permettez de citer encore une fois vos frères missionnaires, Excellence, (bien que je ne me souvienne plus de leurs paroles exactes) je crois qu'il existe une théorie semblable chez

les chrétiens : un homme ne peut pas donner de plus grande preuve d'amour qu'en donnant sa vie pour ses frères.

Grâce à vos missionnaires, les Mexica savent maintenant que même quand ils faisaient des choses justes, c'était pour de mauvaises raisons. Mais je suis désolé de devoir rappeler à Votre Excellence qu'il y a des peuples, sur cette terre, qui n'ont pas encore été absorbés dans votre colonie de la Nouvelle-Espagne, et où des ignorants croient encore qu'une victime sacrifiée endure la courte souffrance de la Mort Fleurie avant d'accéder à un au-delà éternel et merveilleux. Ces peuples ignorent tout du dieu chrétien, qui ne se contente pas de nous prodiguer des malheurs pendant notre brève vie terrestre, mais qui nous les inflige aussi dans l'Enfer, où l'agonie est éternelle.

Oh ! bien sûr, Excellence, je sais que l'Enfer est réservé aux méchants qui méritent le châtiment éternel et qu'un petit nombre de justes, triés sur le volet, accèdent à ce glorieux séjour appelé Paradis. Mais vos missionnaires vont prêchant que même pour les Chrétiens, ce bienheureux Paradis est un lieu où il n'y a pas beaucoup de place et qu'il est malaisé d'y pénétrer, alors que l'épouvantable Enfer est sans limites et d'un accès facile. J'ai assisté à de nombreux offices dans vos églises depuis le jour où je me suis converti et j'en suis venu à penser que le christianisme présenterait bien plus d'attraits pour les païens, si les prêtres de Votre Excellence décrivaient les délices du Ciel avec autant de pittoresque et d'exaltation qu'ils s'étendent sur les horreurs de l'Enfer.

J'ai l'impression que Votre Excellence, qui ne m'a d'ailleurs pas demandé mon avis, ne se soucie pas d'entendre mes suggestions, ne serait-ce que pour les réfuter ou en discuter et qu'elle préfère prendre congé. Je sais que je ne suis qu'un chrétien débutant et je suis sans doute bien présomptueux d'émettre des idées qui n'ont pas eu le temps de mûrir. Je vais donc abandonner ces sujets religieux pour parler d'autre chose.

Le festin des guerriers qui se tenait dans la salle des banquets de cette même Maison du Chant, la nuit de la consécration de la grande pyramide, avait aussi des connotations religieuses, mais elles étaient mineures. On croyait que lorsque les vainqueurs s'étaient repus des jambons bouillis des prisonniers sacrifiés, ils avaient, en quelque sorte, absorbé une partie de leurs forces et de leur ardeur combative. Toutefois, il était interdit à un « père révéré » de consommer la chair de son propre « fils bien-aimé ». C'est-à-dire que personne n'avait le droit de manger le prisonnier qu'il avait lui-même capturé, ce qui, en termes religieux, aurait été aussi inimaginable qu'un inceste. Aussi, pendant que les invités se battaient pour saisir un morceau de l'incomparable Scorpion en Armes, je devais me contenter d'un bout de cuisse d'un chevalier de bien moins grande réputation.

La viande, Seigneurs ? Eh bien, elle était correctement épicée, bien cuisinée et accompagnée d'une multitude d'autres plats : haricots, tortillas, tomates cuites et comme boisson, du chocolat et…

Ecœurante, la viande ? Mais non, bien au contraire. Elle était savoureuse, tendre à souhait et agréable au palais. Puisque ce sujet a l'air d'exciter votre curiosité, je vous dirai que la chair humaine a presque le même goût que cette viande que vous appelez porc, la chair de ces animaux que vous avez importés ici et que vous nommez les cochons. C'est d'ailleurs cette similarité de consistance et de saveur qui a suscité le bruit que les Espagnols et les cochons étaient proches parents et qu'ils propageaient leur espèce par des unions entre eux, sinon par des mariages légitimes.

Yya, ne faites pas cette tête, mes révérends ! Je n'ai jamais cru à toutes ces histoires ; je sais bien que les porcs sont des animaux domestiques de la famille des sangliers sauvages et je ne pense pas que même un Espagnol puisse s'accoupler avec l'un d'eux. Evidemment, la viande de porc est bien plus savoureuse et bien plus tendre que la chair filandreuse et forte des sangliers, mais, à mon avis, cette parenté entre la viande de porc et la chair humaine est une des raisons pour lesquelles les gens de nos classes inférieures ont si rapidement pris l'habitude d'en consommer et qu'ils ont accueilli l'arrivée de ces animaux avec beaucoup plus d'enthousiasme que l'introduction de la Sainte Eglise, par exemple.

Donc, les invités de ce banquet étaient presque tous des guerriers Acolhua venus à Tenochtitlân avec la suite de Nezahualpilli, et ce n'était que justice. Il y avait quelques symboliques chevaliers Tecpaneca et seulement trois Mexica : moi, mon supérieur immédiat, le quachic Gourmand de Sang et le Chevalier-Arc, Xococ. L'un des Acolhua était ce soldat dont on avait recousu le nez sur le champ de bataille, mais il l'avait perdu à nouveau. Il nous raconta tristement que cette opération n'avait pas été un succès ; son nez était devenu tout noir, puis il était tombé. Nous lui assurâmes qu'il était presque aussi bien sans cet appendice, mais comme c'était un homme bien élevé, il alla s'asseoir à l'écart, pour ne pas nous couper l'appétit.

Chaque invité était servi par une séduisante auinimi qui lui apportait des morceaux de chaque plat, qui bourrait et allumait les pipes, qui lui versait du chocolat et de l'octli et qui, à la fin de la soirée, se retirait avec lui dans une des petites chambres qui entouraient la salle principale. Je vois bien que vous êtes contrariés, messieurs les scribes, mais c'est pourtant la vérité. Ce festin de chair humaine et les plaisirs charnels qui lui succédèrent se déroulèrent dans ce lieu même qui est maintenant le saint quartier général du diocèse.

Je dois avouer que je n'ai gardé de cette nuit qu'un souvenir très

vague, car je venais de fumer mon premier poquietl, suivi de plusieurs autres et j'avais bu beaucoup d'octli. J'avais déjà timidement goûté de ce jus d'agave fermenté, mais c'était la première fois que j'en absorbais une quantité suffisante pour me brouiller l'entendement. Je me souviens cependant que les guerriers rassemblés là ne cessèrent de se vanter de leurs exploits anciens ou récents et que l'on but à plusieurs reprises à ma santé et à ma si rapide promotion. Les trois Orateurs Vénérés nous honorèrent même d'une courte apparition et burent une coupe d'octli avec nous. J'ai le vague souvenir d'avoir chaleureusement remercié Nezahualpilli – avec la faconde et l'incohérence que procure l'ivresse – pour tous les cadeaux qu'il m'avait faits, mais je ne me rappelle plus sa réponse, si toutefois il m'en fit une.

Enfin, sans aucune timidité, grâce peut-être à l'octli, je me retirai dans une chambre avec l'auinimi. Je crois me souvenir que c'était une jeune femme avenante aux cheveux artificiellement teints. Elle était particulièrement experte dans son métier qui consistait à donner du plaisir aux guerriers victorieux. Aussi, en dehors des actes habituels, elle m'enseigna des choses tout à fait nouvelles pour moi et je dois dire qu'il fallait vraiment être un soldat doué de toute sa vigueur et de toute son agilité pour se maintenir à la hauteur de ces pratiques et y répondre convenablement. En retour, je la « caressai avec des fleurs », c'est-à-dire que je la fis bénéficier des subtilités dont j'avais été témoin pendant le viol de Chose Délicate. L'auinimi prit un vif plaisir à ces petites attentions et s'en émerveilla grandement. Comme elle n'avait jamais eu que des rapports avec des hommes, et des hommes souvent grossiers, elle n'avait pas connaissance de ces chatouillements d'un genre particulier et je crois bien qu'elle fut heureuse de les apprendre et qu'elle les ajouta à son répertoire.

A la fin, gavé de nourriture, de plaisir et de boisson, l'envie me vint de me retrouver seul un moment. La salle de banquet sentait le renfermé et elle était saturée de fumée, des relents du festin, de sueur et de l'odeur des torches consumées et tout cela me donnait la nausée. Je quittai donc la Maison du Chant pour me diriger vers le Cœur du Monde Unique. Là, mes narines furent assaillies par une odeur encore plus épouvantable et j'en eus un haut-le-cœur. La place fourmillait d'esclaves qui frottaient et nettoyaient les plaques de sang séché. Je fis le tour par le Mur du Serpent et j'arrivai devant la porte de la ménagerie que j'avais jadis visitée avec mon père.

« Ce n'est pas fermé, me dit une voix. Les pensionnaires sont en cage et de toute façon, ils sont repus et somnolents. Allons y faire un tour. » Malgré l'heure tardive, minuit étant depuis longtemps passé, je fus à peine surpris de le voir, cet homme tordu, couleur cacao que j'avais rencontré autrefois dans cette même ménagerie et qui avait

ensuite croisé plusieurs fois mon chemin. Je marmonnai des salutations d'une voix empâtée et il me dit :

« Après cette journée passée à célébrer les rites et à goûter aux plaisirs des humains, allons donc nous joindre à ce que nous appelons des bêtes sauvages. » Je le suivis dans les couloirs aménagés entre les cages et les compartiments. Les animaux carnivores s'étaient repus de la chair des sacrifiés mais le flot d'eau qui coulait en permanence avait presque chassé toute trace et toute odeur. De temps à autre, un coyote, un jaguar ou un grand boa constrictor posait sur nous un œil ensommeillé qu'il refermait aussitôt. Seuls quelques animaux de nuit, chauves-souris, opossums, singes hurleurs, étaient éveillés ; mais ils étaient eux aussi sans réaction et ne poussaient que quelques cris et quelques grognements peu convaincus.

Au bout d'un moment, mon compagnon me dit : « Tu as fait du chemin en bien peu de temps, Rapporte !

— Mixtli, rectifiai-je.

— Bon, Mixtli, je te retrouve à chaque fois avec un nom différent, poursuivant toujours une carrière différente. Tu es comme le vif-argent dont se servent les orfèvres ; il se plie à tous les usages, mais seulement pour un temps très court. Voilà maintenant que tu viens de faire l'expérience de la guerre. Est-ce que tu vas devenir un soldat de métier ?

— Certainement pas, répondis-je. Vous savez bien que j'ai une très mauvaise vue et de toute façon, je n'ai pas le cœur assez bien accroché. »

Il haussa les épaules. « Un soldat s'endurcit après quelques batailles. Ce n'est qu'une question d'habitude.

— Je ne parle pas des combats, mais des commémorations qui leur font suite. Pour l'instant je me sens…» J'éructai violemment.

« Ta première cuite, me dit-il en riant. On s'y habitue aussi, tu verras. On finit même souvent par y prendre plaisir et par en redemander.

— Pas pour moi, répondis-je. J'ai eu trop de premières expériences à la fois. Maintenant j'aimerais avoir un peu de tranquillité, une vie sans incident, sans agitation et sans contrariété. Je pense pouvoir décider Ahuizotl à m'engager comme scribe au palais.

— Du papier et des couleurs, me dit-il d'un ton méprisant. Ce sont des travaux que tu auras bien le temps de faire quand tu seras vieux et tordu comme moi, Mixtli. Garde ça pour le moment où tu seras seulement capable d'écrire tes mémoires. En attendant, fais collection d'aventures et d'expériences dont tu puisses te souvenir. Je te conseille vivement de voyager. Va dans des pays lointains, rencontre de nouvelles gens, délecte-toi de mets exotiques et goûte à tous les types

de femmes. Au fait, la dernière fois que nous nous sommes rencontrés en ce lieu, tu n'avais pas été voir les tequani. Viens par ici. »

Il ouvrit une porte et nous pénétrâmes dans la salle des « animaux humains », des monstres et des avortons. On ne les avait pas mis en cage, comme les autres bêtes. Ils vivaient dans ce qui aurait pu être une petite chambre particulière assez confortable, si elle n'avait pas eu seulement trois murs, pour que les visiteurs puissent regarder à l'intérieur et voir à quelles activités se livraient ces malheureux tequani pour occuper leur existence vide et inutile. A cette heure, ils dormaient tous sur leur grabat. Il y avait des hommes et des femmes entièrement blancs – y compris les cheveux et la peau – qui paraissaient aussi impalpables que l'air. Il y avait aussi des nains, des bossus et des créatures tordues dans des positions encore plus épouvantables.

« Comment sont-ils arrivés ici ? » demandai-je à voix basse.

L'homme me répondit sans baisser le ton : « Ils viennent ici de leur plein gré, quand ils ont été estropiés accidentellement. Si ce sont des monstres de naissance, leurs parents les amènent. Quand un tequani se vend lui-même, la somme est versée à sa famille ou à la personne qu'il a désignée et l'Orateur Vénéré paie largement. Certains parents en arrivent à souhaiter de mettre au monde un monstre pour devenir riches. Un tequani ne peut jouir personnellement de sa fortune, puisqu'on lui procure ici tout le confort dont il a besoin jusqu'à la fin de ses jours. Certains, parmi les plus contrefaits, coûtent des sommes fabuleuses. Ce nain, par exemple. »

Le nain en question dormait et je fus bien content de ne pas le voir éveillé, car il n'avait qu'une moitié de tête. A partir de la mâchoire supérieure aux dents crochues jusqu'aux clavicules, il n'y avait plus rien ; pas de mâchoire inférieure, pas de peau, rien qu'une trachée artère blanche et à nu, des muscles rouges, des vaisseaux et un gosier qui s'ouvrait derrière ses dents, entre deux petites joues rebondies. Il était étendu, son affreuse moitié de tête rejetée en arrière et respirait en émettant des gargouillis et des sifflements.

« Il ne peut ni mâcher, ni avaler, m'informa mon guide. Aussi il faut lui enfourner les aliments dans le gosier. Comme il est obligé de rejeter la tête en arrière pour qu'on le nourrisse, il ne voit pas ce qu'on lui donne, et il y a des visiteurs qui lui font de méchantes farces. Certains lui offrent de ces fruits piquants, que vous nommez figues de Barbarie, ou bien des purges violentes ou pis encore. Il a failli mourir à plusieurs reprises, mais il est si gourmand et si bête qu'il continue à rejeter la tête à chaque fois que quelqu'un fait mine de lui tendre quelque chose. »

Je frissonnai d'horreur et m'avançai vers la cage suivante. Le tequani qui l'occupait n'avait pas l'air de dormir, car son unique œil

était ouvert. A la place de l'autre, il n'y avait que de la peau toute lisse. Il n'avait pas de cheveux et pas de cou ; sa tête s'enfonçait directement dans d'étroites épaules qui s'élargissaient en un torse conique posé sur une base enflée, aussi solidement qu'une pyramide et il n'avait pas de jambes non plus. Ses bras étaient à peu près normaux, mais les doigts de ses mains étaient soudés les uns aux autres comme les nageoires d'une tortue d'eau.

« On l'appelle la femme-tapir », m'expliqua le vieux. Je lui fis signe de parler plus doucement. « Oh, ce n'est pas la peine de faire des manières, me dit-il. Elle dort à poings fermés ; son œil est toujours grand ouvert, car il n'a plus de paupières. De toute manière, ces tequani ont l'habitude d'entendre parler de leur cas. »

Je n'avais aucunement l'intention de parler de cette pitoyable chose. Je comprenais pourquoi on lui avait donné le nom du tapir : son nez était une masse de chair allongée et pendante qui lui cachait la bouche, si elle en avait une. Par contre je ne me serais pas rendu compte que c'était une femme si le vieux ne me l'avait dit. Sa tête n'avait rien de féminin, ni rien d'humain, du reste. On ne distinguait aucune trace de poitrine sur les cylindres de chair pâteuse qui constituaient l'inamovible pyramide de son corps. De son œil unique, la créature me considérait.

« Le nain sans mâchoires est venu au monde ainsi, me dit l'homme. Mais ce tequani-là était une femme adulte qui a dû être mutilée dans un accident. D'après son absence de jambes, on suppose qu'elle a été victime d'un instrument tranchant et également du feu, si on regarde le reste de son corps. Car, vois-tu, la peau ne brûle pas forcément. Parfois, elle s'assouplit, se tend, se fond et prend la forme de…»

Soudain, je me sentis mal et je lui dis : « Par pitié, ne parlez pas devant ça… devant elle. »

« Elle ! » Le vieux émit un grognement amusé. « Toujours galant avec les dames, n'est-ce pas ? » Puis il pointa sur moi un doigt presque accusateur. « Toi qui sors des bras d'une belle, que dirais-tu d'aller embrasser cette chose que tu appelles : elle ? »

C'en était trop, et je ne pus me retenir. Je me pliai en deux et là, juste devant ce monstrueux tas humain, je me mis à vomir tout ce que j'avais bu et mangé pendant la nuit. Lorsque je fus débarrassé et que j'eus repris mes esprits, je jetai un regard d'excuses vers l'œil qui me fixait. L'œil était-il éveillé, ou coulait-il simplement, je ne sais pas, mais je vis une larme qui glissait doucement. Mon guide avait disparu et je ne le revis pas tandis que je traversais la ménagerie pour sortir.

Mais, cette nuit, ou plutôt ce matin-là, je dus faire face à un nouveau souci. Lorsque j'arrivai devant le portail du palais, le garde m'aborda en me disant : « Mes excuses, tequia Mixtli, le médecin de la

cour m'a dit de vous prévenir qu'il vous attendait et qu'il faut que vous alliez le voir avant de rentrer chez vous. »

Le garde me conduisit vers l'appartement du médecin. Je frappai et le trouvai éveillé et tout habillé. Le garde nous salua et retourna à son poste. Le médecin me considéra avec une expression de curiosité mêlée de pitié et d'une certaine onction professionnelle. L'espace d'un instant, je crus qu'il m'avait attendu pour me prescrire un remède contre le malaise que je continuais à ressentir ; mais il me demanda : « Le petit Cozcatl est bien votre esclave ? »

Je lui répondis par l'affirmative et lui demandai s'il était malade.

« Il a eu un accident. Pas mortel, heureusement, mais très grave, tout de même. Quand la foule a commencé à se disperser sur la place, on l'a trouvé étendu sans connaissance à côté de la Pierre de la Bataille. Il s'est peut-être trop approché des combattants. »

Je n'avais pas eu une seule pensée pour Cozcatl depuis le moment où je l'avais chargé de guetter le moindre signe de la présence de Chimali.

« Alors, Docteur, il est blessé ? lui demandai-je.

— Oui. Une vilaine blessure, et bien étrange par-dessus le marché. » Sans me quitter des yeux, il ramassa un linge taché sur une table, le déplia et me montra ce qu'il contenait : un sexe de petit garçon, avec son sac d'ololtin, mou et livide.

« Comme un pois, murmurai-je.

— Comment ? me demanda le médecin.

— Vous avez dit que cette blessure n'était pas mortelle ?

— Vous ou moi serions peut-être d'avis qu'elle l'est, me répondit-il sèchement. Mais le garçon n'en mourra pas. Il a perdu beaucoup de sang et d'après les coups qu'il a reçus et d'autres marques qu'il a sur le corps, il semble qu'il ait été violemment bousculé, peut-être par une foule turbulente. Néanmoins, il vivra et espérons qu'il ne regrettera pas trop ce qu'il a perdu puisqu'il n'a pas encore eu le temps d'en apprécier la valeur. La blessure a été proprement faite. Il guérira dans le temps qu'il lui faudra pour se remettre du sang qu'il a perdu.

J'ai fait en sorte que la blessure, en se refermant, laisse une petite ouverture indispensable. Il est chez vous maintenant. J'ai pris la liberté de l'installer dans votre lit qui est plus mœlleux que sa paillasse. »

Je remerciai le médecin et grimpai l'escalier quatre à quatre. Cozcatl était couché sur le dos au milieu de mon lit douillet d'édredons, la courtepointe du haut tirée sur lui. Son visage était empourpré par une légère fièvre et sa respiration était saccadée. Très doucement, pour ne pas le réveiller, je descendis la couverture. Il était complètement nu, à part un pansement entre les jambes retenu par un bandage autour des hanches. Il avait des ecchymoses sur l'épaule par

laquelle on avait dû l'empoigner pendant que le couteau faisait son œuvre. Mais le médecin avait aussi évoqué « d'autres marques » et je ne voyais rien. Mais soudain, sentant probablement la fraîcheur de la nuit, Cozcatl murmura dans son sommeil et se retourna.

« Ta vigilance et ta fidélité auront leur récompense », lui avais-je dit, sans me douter de la forme que prendrait cette récompense. Chimali, ivre de vengeance, était bien dans la foule ce jour-là. Mais comme j'avais toujours été très en vue, il n'avait pas pu m'attaquer en traître. Il avait donc vu, reconnu et attaqué mon esclave à ma place. Mais pourquoi blesser un serviteur si jeune et de si peu de valeur ?

Mais, tout à coup, je revis l'expression étrange qu'avait eue le médecin et je réalisai qu'il avait dû penser la même chose que Chimali. Ce dernier avait cru que le petit était pour moi ce que Tlatli avait été pour lui. Il s'en était pris à l'enfant, non pas pour me priver d'un esclave dévoué, mais pour mutiler mon cuilontli supposé, de la façon la plus propre à me toucher et à se moquer de moi.

Toutes ces réflexions me vinrent à l'esprit lorsque je vis, plaquée au milieu du dos frêle du petit, la familière empreinte rouge de la main de Chimali, mais cette fois elle n'était pas trempée de son propre sang.

Puisqu'il était si tard, ou si tôt et que le jour commençait à arriver par le plafond ouvert et comme ma tête et mon estomac me faisaient toujours affreusement souffrir, je m'assis près de Cozcatl, sans chercher à m'assoupir, mais plutôt à réfléchir.

J'évoquais le temps où ce Chimali plein de haine n'était pas encore ce qu'il était, le temps où il était mon ami. Il avait à peu près l'âge de Cozcatl le soir mémorable où je l'avais guidé pour rentrer chez lui à travers toute l'île de Xaltocán, une coloquinte sur la tête pour cacher sa touffe de cheveux. Je me souvenais qu'il m'avait plaint quand il était parti pour le calmecac, moi qui n'y allais pas et aussi qu'il m'avait offert ses couleurs spécialement préparées.

Cela me fit penser à cet autre cadeau inattendu que j'avais reçu quelques jours auparavant. Tout ce qui le composait était d'un très grand prix, sauf une chose qui n'avait pas de valeur apparente. C'était le paquet contenant des débris d'obsidienne non taillés que l'on pouvait facilement se procurer non loin d'ici, en direction du nord-est, dans le lit encaissé de la Rivière des Couteaux. Cependant, ces morceaux de pierre brute avaient presque autant de valeur que le jade dans des pays plus méridionaux, qui n'avaient pas, sur leur territoire, d'obsidienne pour fabriquer armes et outils. Ce paquet « sans valeur » me rappela les ambitions que j'avais caressées et les rêves que j'avais faits pendant les jours lointains où je n'étais qu'un adolescent désœuvré dans les chinampa de Xaltocán.

Une fois que le jour fut complètement levé, je me lavai sans bruit,

me nettoyai les dents et mis des vêtements propres. Puis, je descendis à la recherche de l'intendant du palais pour lui demander une entrevue avec le Uey tlatoani, le plus rapidement possible. Ahuizotl voulut bien me l'accorder et je n'eus pas à attendre longtemps avant d'être introduit en sa présence, dans la salle du trône décorée de trophées.

Il m'accueillit par ces mots : « Nous avons appris que ton esclave avait été victime d'un malencontreux coup d'épée hier.

— Oui, Orateur Vénéré, mais il va se remettre. »

Je n'avais aucunement l'intention de dénoncer Chimali ni de demander qu'on le recherche, ni même de mentionner son nom dans cette affaire. Cela aurait nécessité des révélations jusque-là ignorées au sujet des derniers jours de la fille d'Ahuizotl – révélations concernant Cozcatl et moi-même, autant que Chimali – qui auraient risqué de rallumer la colère et la douleur paternelle et il aurait très bien pu nous faire exécuter, le petit et moi, avant d'envoyer ses soldats à la recherche de Chimali.

« Nous en sommes désolés, me dit-il. Les accidents parmi les spectateurs sont fréquents, au cours des combats. Nous serions heureux de te procurer un autre esclave, en attendant que le tien soit guéri.

— Merci, Seigneur Orateur, je n'ai besoin de personne. Je viens vous demander une autre faveur. J'ai fait un petit héritage et j'aimerais l'investir en marchandises et tenter ma chance comme commerçant. »

Je crus bien le voir faire une petite moue. « Commerçant ? Tu voudrais un étal sur le marché de Tlatelolco ?

— Non, non, Seigneur. Je voudrais devenir un pochtecatl, un voyageur. »

Il se carra dans sa peau d'ours et me regarda sans dire un mot. Ce que je demandais était en fait l'équivalent, dans le civil, de ce que j'avais obtenu dans l'armée. Bien que les pochteca fussent tous des roturiers comme moi, ils représentaient l'échelon le plus élevé de cette classe. S'ils avaient de la chance et s'ils savaient faire de bonnes affaires, ils pouvaient devenir aussi riches que beaucoup d'hommes nobles et jouir de privilèges presque aussi nombreux. Ils échappaient à beaucoup de lois communes et avaient les leurs propres qu'ils appliquaient eux-mêmes. Ils avaient aussi leur dieu-patron, Yacatecuhtli. Ils restreignaient jalousement le nombre de leurs membres et n'acceptaient pas n'importe qui parmi eux.

« Tu as reçu un grade de commandement dans l'armée, me dit enfin Ahuizotl d'un air renfrogné. Et tu le laisserais tomber pour te mettre un sac de babioles sur le dos et de lourdes sandales aux pieds. Devons-nous te rappeler, jeune homme, que les Mexica sont

historiquement un peuple de vaillants guerriers et non de commerçants débonnaires ?

— La guerre a peut-être moins d'importance, de nos jours, lui répondis-je, bravant son mécontentement. Je pense sincèrement que nos marchands itinérants font plus, aujourd'hui, pour étendre l'influence des Mexica et pour enrichir Tenochtitlân, que toutes nos armées. Ils commercent avec des pays trop éloignés pour qu'on puisse les soumettre facilement, mais qui abondent en matières premières et en marchandises qu'ils sont prêts à vendre ou à échanger.

— Tu as l'air de trouver ça tout simple, interrompit Ahuizotl. Laisse-nous te dire que le commerce a été parfois aussi risqué que la carrière des armes. Des caravanes de pochteca partaient d'ici, chargées de marchandises de grande valeur, mais elles étaient souvent attaquées et pillées par des bandits, avant d'arriver à destination. Toutefois, quand elles y parvenaient, leurs biens étaient souvent purement et simplement confisqués sans qu'on leur donnât rien en échange. C'est pour toutes ces raisons que nous sommes obligés d'encadrer chacune de ces expéditions d'une nombreuse escorte de soldats. Et maintenant, dis-moi : pourquoi devrions-nous continuer à envoyer des armées de nourrices, plutôt que des armées de pillards ?

— Malgré tout le respect que je lui dois, je crois que l'Orateur Vénéré connaît bien la réponse. Pour un régiment de soi-disant nourrices, Tenochtitlân ne fournit que les hommes d'armes. En dehors de leurs marchandises, les marchands emmènent les vivres et tout ce qui est nécessaire pour le voyage, à moins qu'ils ne l'achètent en cours de route. Contrairement aux soldats, ils ne se livrent pas au pillage et ne se font aucun ennemi sur leur passage. Ainsi, ils arrivent sans encombre à destination, effectuant leurs transactions, puis ils rentrent chez eux avec leur escorte et versent une taxe généreuse dans le trésor de votre Femme-Serpent. Les pillards en sont pour leurs frais et cessent de hanter les routes de commerce. Les peuples des pays lointains se rendent compte qu'un commerce pacifique est autant à leur avantage qu'au nôtre et chaque expédition qui revient facilite la suivante. Avec le temps, je crois que les pochteca pourront se passer totalement de vos escortes de soldats.

— Et alors, poursuivit Ahuizotl, avec obstination, peux-tu me dire ce qu'il adviendra de nos combattants quand Tenochtitlân cessera d'étendre sa domination ? Quand les Mexica ne lutteront plus pour la puissance et se contenteront de s'enrichir paisiblement par le commerce ? Quand les Mexica craints et respectés ne seront plus qu'un ramassis de colporteurs chipotant à propos de poids et de mesures ?

— Mon Seigneur fait bien de me remettre à ma place, lui dis-je avec une humilité voulue. Il faut que les combattants se battent et que

les commerçants commercent. Il faut que nos armées continuent à soumettre les pays qui sont à notre portée, comme le Michoacân et que les marchands assujettissent les nations plus éloignées par des liens commerciaux. Grâce à eux, donc, Seigneur Orateur, les territoires dépendant des Mexica seront sans limites. »

Ahuizolt me considéra à nouveau en silence et il me sembla que l'ours à la mine féroce qui était au-dessus de lui faisait de même. Enfin, il déclara :

« Très bien. Tu viens de me donner les raisons pour lesquelles tu admires la profession de marchand itinérant mais peux-tu me dire en quoi cette profession bénéficiera de ta participation ?

— Pour la profession, je ne sais pas, lui répondis-je, avec franchise. Mais je peux vous expliquer en quoi le Uey tlatoani et son Conseil pourront en tirer avantage. »

Il leva ses sourcils broussailleux en signe d'étonnement. « Dis-moi donc pourquoi.

— Je suis un scribe expérimenté, ce qui n'est pas le cas de la plupart des marchands qui ne savent que tenir leurs comptes. Comme l'Orateur Vénéré a pu le remarquer, je suis capable de dresser des cartes précises et d'écrire des comptes rendus détaillés. Je rapporterai de mes voyages des descriptions complètes sur les autres pays ; sur leurs arsenaux, leurs entrepôts, leurs défenses et leurs points faibles…» « Je vis qu'il avait compris et j'achevai ainsi ma démonstration : « Bien sûr, je sais qu'il me faudra d'abord persuader les pochteca de m'accepter dans leur société si fermée.

— Je ne pense pas qu'ils feront des difficultés pour un candidat proposé par le Uey tlatoani en personne, coupa Ahuizotl, d'un ton cassant. C'est bien ce que tu me demandes ? Que nous te donnions notre appui pour entrer dans leurs rangs ?

— Oui, Seigneur Orateur. Et si vous y consentez, j'aimerais avoir deux compagnons avec moi. Je ne demande pas une escorte de soldats, mais seulement le quachic Extli-Quani pour me protéger. Je voudrais aussi emmener Cozcatl avec moi. Il sera guéri quand je serai prêt à partir. »

Ahuizotl haussa les épaules. « Nous allons donner ordre de détacher le quachic de l'armée active. De toute façon, à son âge, il ne peut guère faire autre chose que la nourrice. Quant à l'esclave, il est à toi et tu en fais ce que tu veux.

— Justement, Seigneur. J'aimerais lui offrir sa liberté en compensation de l'accident qui lui est arrivé hier. Je demande à l'Orateur Vénéré de bien vouloir l'élever officiellement du statut de tlacotli à celui de macehualli libre. Ainsi il ne m'accompagnera pas comme esclave, mais comme associé dans mon entreprise.

— Nous dirons à un scribe de préparer la lettre

d'affranchissement, me répondit Ahuizotl. Néanmoins, nous ne pouvons nous empêcher de penser que ce sera la plus étrange expédition qui ait jamais quitté Tenochtitlân. Quels sont tes projets pour ton premier voyage ?

— Je voudrais aller jusqu'au pays des Maya, Seigneur Orateur, et en revenir, si les dieux le veulent. Extli-Quani le connaît déjà et c'est la raison pour laquelle je souhaite qu'il m'accompagne. J'espère rentrer avec un bénéfice considérable qui profitera également au Trésor de mon seigneur et je suis certain que j'en rapporterai des renseignements très intéressants et très précieux pour lui. »

Ce que je ne lui avais pas dit, c'était que j'espérais vivement aussi en revenir avec mes yeux guéris. La réputation des médecins Maya était pour beaucoup dans le choix de ma première destination.

« Tes requêtes sont accordées, me dit Ahuizotl. Tu vas recevoir une convocation pour te présenter à la Maison des Pochteca pour y subir un examen. » Il se leva de son trône recouvert de la peau d'ours, pour me signifier que l'entretien était terminé. « Quand tu reviendras, Mixtli, nous serons heureux de parler avec toi. Si jamais tu reviens. »

Je remontai chez moi et trouvai Cozcatl réveillé, assis sur le lit, la figure dans les mains et pleurant comme si sa vie était finie. Evidemment, pas mal de choses étaient terminées pour lui. Mais, lorsque j'entrai, il releva la tête vers moi avec une expression de stupéfaction, puis de joie profonde. Un sourire radieux perça à travers ses larmes.

« J'ai cru que vous étiez mort », sanglota-t-il, en se débattant dans ses couvertures pour venir péniblement à ma rencontre.

« Recouche-toi immédiatement », lui ordonnai-je en le reportant dans son lit, tandis qu'il insistait pour m'expliquer. « Quelqu'un m'a attrapé par-derrière avant que j'aie eu le temps de fuir ou d'appeler au secours. Quand je suis revenu à moi, le médecin m'a dit que vous n'étiez pas rentré au palais et j'ai pensé que vous étiez mort. Je croyais qu'on m'avait blessé pour que je ne puisse pas vous prévenir et puis, je me suis réveillé dans votre lit, un moment après, j'ai vu que vous n'étiez toujours pas là. Alors je me suis dit que…

— Silence, petit, lui dis-je en le fourrant sous la courtepointe.

— Mais, maître, j'ai manqué à mon devoir, pleurnicha-t-il. J'ai laissé échapper votre ennemi.

— Non. Cette fois, Chimali s'est contenté de te blesser à ma place. Je te dois beaucoup et je te rembourserai cette dette, je te le promets. Le jour où Chimali sera en mon pouvoir, c'est toi qui décideras du châtiment qu'il mérite. Et maintenant, continuai-je, mal à l'aise, est-ce que tu t'es aperçu de la manière dont il t'a blessé ?

— Oui, me répondit-il, en réprimant son tremblement. D'abord, je n'ai ressenti qu'une douleur atroce et je me suis évanoui. Le seigneur

médecin m'a laissé dans cet état pendant qu'il… pendant qu'il faisait ce qu'il pouvait. Ensuite, je me suis réveillé et j'ai vu… ce qu'il m'avait recousu.

— Je suis désolé », lui dis-je. Je n'arrivais pas à trouver d'autres mots.

Cozcatl glissa une main sous la couverture et se tâtant précautionneusement, il me demanda timidement : « Est-ce que je suis une fille, maintenant, maître ?

— Quelle idée ridicule. Bien sûr que non.

— Mais si, insista-t-il en reniflant. Je n'ai vu qu'une seule fois une femme déshabillée, c'était la dame qui était notre maîtresse à Texcoco. Quand je me suis vu… avant que… l'on me soigne… j'ai trouvé que ça ressemblait exactement à ce qu'elle était.

— Tu n'es pas une fille, l'assurai-je. Tu l'es bien moins que ce scélérat de Chimali qui t'a attaqué par-derrière, comme une femme. Tu sais, Cozcatl, beaucoup de guerriers ont reçu la même blessure que toi au combat et ils ont continué à être des chevaliers féroces et redoutables. Certains même sont devenus des héros plus forts et plus célèbres qu'avant.

— Mais alors, pourquoi avez-vous l'air si préoccupé ? insista-t-il.

— Eh bien, lui dis-je, c'est parce que tu n'auras jamais d'enfants.

— Ah ! » s'exclama-t-il et, à ma grande surprise, son visage s'éclaira. « Ça n'a pas d'importance. Je n'ai jamais beaucoup aimé être un enfant, moi-même et je n'ai pas envie d'en faire d'autres. Mais… est-ce que cela veut dire aussi que je ne pourrai pas être un mari ?

— Pas forcément, hésitai-je. Il faudra que tu te trouves une femme qui l'accepte, une femme compréhensive qui se contentera du plaisir que tu pourras lui offrir. Tu as bien donné satisfaction à cette femme que je ne nommerai pas, n'est-ce pas ?

— C'est ce qu'elle m'a dit, » Il se remit à sourire. « Merci de me rassurer, maître. Comme je suis un esclave et que par conséquent, je ne pourrai jamais posséder un autre esclave, j'aimerais bien avoir une femme, un jour.

— A partir d'aujourd'hui, Cozcatl, tu n'es plus un esclave et je ne suis plus ton maître. »

Son sourire s'évanouit et je vis l'anxiété envahir son visage. « Que s'est-il passé ?

— Rien, sauf que maintenant je suis ton ami et tu es le mien.

— Un esclave sans maître n'est rien, me dit-il. C'est une chose sans défense, sans racines.

— Pas quand il a un ami dont il partage la vie et le sort, lui répondis-je. J'ai une petite fortune, Cozcatl. Tu l'as vue. J'ai des plans pour faire fortune, aussitôt que tu seras en état de voyager. Nous allons partir vers le sud, dans des pays étrangers, en tant que

pochteca. Qu'en penses-tu ? Nous nous enrichirons ensemble et tu ne seras jamais plus une chose sans défense et sans racines. Je viens de demander à l'Orateur Vénéré qu'il agrée mon entreprise et je lui ai également demandé qu'on établisse des papiers officiels certifiant que Cozcatl n'est plus mon esclave, mais mon associé et mon ami. »

Sur son visage, le sourire se mêla à nouveau aux larmes. Il posa sa petite main sur mon bras. C'était la première fois qu'il me touchait sans ordre et sans autorisation. « Les amis n'ont pas besoin de papiers pour savoir qu'ils sont amis », me dit-il.

***

Quelques années auparavant, la communauté des marchands de Tenochtitlân avait édifié un bâtiment qui regroupait à la fois les entrepôts pour les stocks de marchandises de tous ses membres, des salles de réunion, le tribunal, les archives, etc. La Maison des Pochteca n'était pas très éloignée du Cœur du Monde Unique et bien qu'elle fût plus petite qu'un palais, son aménagement était fastueux. Elle comprenait des cuisines et une salle à manger pour les membres et pour les marchands étrangers et des appartements en étage pour les visiteurs qui venaient de loin et qui y passaient une nuit ou parfois davantage. Je fus introduit par l'un des nombreux serviteurs de la Maison qui me reçut avec une certaine hauteur, le jour où j'avais rendez-vous ; il me conduisit dans une pièce luxueuse où trois pochteca d'un certain âge attendaient ma venue.

Je m'étais préparé à adopter à leur égard une attitude déférente, mais pas à me laisser intimider. Je fis le geste d'embrasser la terre en arrivant devant eux, puis je me redressai et sans regarder derrière moi, je dégrafai mon manteau et je m'assis. Ni moi, ni le manteau ne nous retrouvâmes par terre. En effet, quelle qu'ait pu être sa surprise devant l'air de grandeur de ce roturier, le serviteur attrapa mon manteau et glissa en même temps sous moi une chaise icpalli.

L'un des trois hommes me rendit mon salut d'un simple geste de la main et dit au domestique d'apporter du chocolat. Puis ils me regardèrent, tous les trois, comme s'ils avaient voulu me soupeser. Ils portaient des manteaux très ordinaires et sans aucun ornement. C'était une tradition chez les pochteca de ne pas faire étalage de leur fortune et de leur rang et de garder une allure discrète et modeste. Cependant la sobriété de leur tenue était en contradiction avec le fait qu'ils débordaient de graisse, à force de trop bien manger et de trop bien vivre. De plus, deux d'entre eux fumaient des poquietl à monture d'or ciselé.

« Vous avez d'excellentes références », me dit l'un d'eux d'un ton acide comme s'il souffrait de ne pouvoir rejeter ma candidature.

« Il vous faut également un capital suffisant, ajouta un autre. De combien disposez-vous ? »

Je lui tendis la liste de mes biens et de mes liquidités que j'avais dressée avant de venir.

Tout en sirotant le chocolat crémeux qui, cette fois, était parfumé avec de la fleur de magnolia, ils se repassaient la liste de main en main.

« Ce n'est pas mal, me dit l'un.

— Sans être énorme, déclara un autre.

— Quel âge avez-vous ? me demanda le troisième.

— Vingt-deux ans, Seigneurs.

— C'est bien jeune.

— J'espère que ce n'est pas un handicap, leur dis-je. Le grand Coyote Affamé n'avait que seize ans quand il devint Orateur Vénéré de Texcoco.

— En supposant que vous n'aspiriez pas à un trône, jeune Mixtli, quels sont vos projets ?

— Eh bien, Seigneurs, je ne pense pas que les gens de province puissent se payer mes plus belles marchandises, mes manteaux brodés par exemple. Aussi, j'ai l'intention de les vendre sur place à des nobles qui les paieront à leur juste prix. Ensuite, j'investirai ce que j'en aurai tiré dans des étoffes plus ordinaires et plus faciles à placer, j'achèterai aussi des couvertures en poil de lapin, des cosmétiques, des préparations médicinales et des produits qu'on ne trouve que chez nous. Ensuite, je partirai avec vers le sud et les vendrai ou les échangerai contre des choses qui n'existent que dans d'autres pays.

— C'est ce que nous faisons depuis des années », me fit remarquer l'un des pochteca qui n'était pas du tout impressionné par ce que j'avais dit. « Vous ne parlez pas des frais de voyage. Une partie de votre avoir, par exemple, devra être consacré à engager une équipe de porteurs.

— Je n'ai pas l'intention d'en prendre, lui répondis-je.

— Vraiment ? Vous êtes donc suffisamment nombreux pour tout porter vous-mêmes ? C'est une économie stupide, jeune homme. Un porteur se paie à prix fixe, alors que vous devrez partager vos bénéfices avec vos associés.

— Il n'y a que deux personnes en dehors de moi, dans cette entreprise, précisai-je.

— Trois hommes ? » s'exclama le plus âgé, d'un ton railleur, en tapotant ma liste. « Rien qu'avec le poids de l'obsidienne, vous vous effondrerez tous avant d'avoir dépassé la digue du sud.

— Je n'ai pas l'intention de tout porter moi-même, ni de louer des porteurs, leur expliquai-je patiemment. Je vais acheter des esclaves. »

Ils secouèrent tous trois la tête, attristés. « Pour le prix d'un seul

solide esclave, vous pouvez vous offrir toute une armée de porteurs.

— Oui, et puis il faudra les nourrir, les chausser et les habiller pendant tout le voyage, à l'aller comme au retour.

— Parce que vos esclaves iront le ventre vide et nu-pieds ? Vraiment, jeune homme…

— Au fur et à mesure que je vendrais mes marchandises, je vendrai aussi les esclaves qui les porteront. Ils feront sûrement un bon prix dans ces pays où nous avons capturé ou enrôlé dans notre armée tant de personnes valides. »

Ils parurent légèrement surpris comme si l'idée ne leur en était jamais venue. Mais l'un d'eux me dit : « Parfait. Vous voilà dans les terres sauvages du sud sans aucun porteur, ni aucun esclave pour ramener vos acquisitions chez vous.

— J'ai l'intention de me procurer des marchandises qui auront une grande valeur, mais qui ne seront ni lourdes, ni encombrantes. Contrairement à ce que font beaucoup de pochteca, je ne m'encombrerai pas de jade, de carapaces de tortues ou de peaux d'animaux. Les marchands achètent tout ce qu'on leur propose, uniquement parce qu'ils ont des porteurs qu'ils paient et qu'ils nourrissent ; alors autant qu'ils servent à quelque chose. Je ne ramènerai que des denrées comme de la teinture rouge et des plumes rares. Cela entraînera sans doute des parcours un peu plus compliqués et me fera perdre du temps, mais je pourrai ramener à moi tout seul un sac plein de teinture précieuse ou un ballot de plume de quetzal et ce seul paquet me remboursera au centuple de toutes mes dépenses. » Cette fois, les trois hommes me considérèrent avec un certain respect mêlé d'un peu de dépit. « Vous avez pensé à tout, concéda l'un d'eux.

— Je suis jeune, je me sens assez solide pour entreprendre un voyage difficile et j'ai tout mon temps.

— Alors, vous croyez que nous avons toujours été vieux, obèses et sédentaires ? » me dit l'un des pochteca, avec un rire amer. Il écarta son manteau et je vis qu'il avait sur le côté droit quatre cicatrices qui lui plissaient la peau. « Voilà ce que m'ont fait les flèches des Huichol quand j'ai voulu m'aventurer dans leurs montagnes du nord-ouest pour acheter leurs talismans œil-de-dieu. »

Le second releva son manteau pour me faire voir qu'il n'avait plus qu'un pied. « C'est l'œuvre d'un serpent nauyaka de la jungle Chiapa. Son venin tue avant qu'on ait pu prendre dix respirations. J'ai dû m'amputer immédiatement, de ma propre main, avec mon macquauitl. »

Le troisième marchand se pencha pour me montrer le sommet de sa tête. Ce que j'avais pris pour une chevelure blanche dans son intégralité n'était en fait qu'une couronne de cheveux qui faisait le tour d'une grande cicatrice rouge et chiffonnée. « J'étais parti vers le

désert du nord pour trouver des bourgeons de ce cactus peyotl qui donne des rêves. Je dus traverser le pays des Chichimeca, le Peuple Chien, celui des Zaca-chichimeca, le Peuple Chien sauvage, et même celui des Teochichimeca, le Peuple Chien enragé. A la fin, je tombai chez les Yaki et, comparés à ces barbares, les gens du Peuple Chien sont de vrais lapins. Je suis parvenu à sauver ma vie, mais il y a maintenant un sauvage Yaqui qui porte mon scalp accroché sur une ceinture à côté de la chevelure de beaucoup d'autres.

— Seigneurs, leur dis-je, sur un ton radouci, vos aventures m'émerveillent et je suis plein d'admiration pour votre courage. Mon unique désir est de parvenir un jour à une réussite comparable à la vôtre. Je serais honoré d'être considéré comme le plus humble des membres de votre association et je vous serais reconnaissant de me faire profiter de votre expérience et de votre savoir si durement acquis. »

Ils se regardèrent une nouvelle fois et l'un d'eux murmura : « Qu'en pensez-vous ? » Les deux autres firent un signe d'assentiment et le vieil homme scalpé me dit : « C'est votre premier voyage qui constituera la véritable épreuve nécessaire à votre admission. Il faut que vous sachiez que les pochteca débutants ne reviennent pas toujours de leur première expédition. Nous ferons tout ce que nous pourrons pour vous aider à vous préparer convenablement, ensuite, votre sort sera entre vos mains.

— Je vous remercie, Seigneurs, je ferai ce que vous me conseillerez et je suivrai tous vos avis. Si vous désapprouvez mon projet…

— Pas du tout, déclara l'un d'eux. C'est une idée originale et audacieuse. Faire porter les marchandises par d'autres marchandises ! Vous avez raison de penser que vos produits de luxe se vendront mieux ici, à Tenochtitlân ; mais vous ne devriez pas perdre votre temps à les vendre un par un.

— Oui, ne perdez pas de temps, ajouta un autre. En nous basant sur notre longue expérience et après avoir pris conseil des devins, nous avons fini par établir que la date la plus favorable pour partir en expédition était le jour Un Serpent. Nous sommes aujourd'hui Cinq Maison, alors, voyons un peu, dans vingt-trois jours exactement, nous aurons sur le calendrier un jour Un Serpent. Ce sera le seul, cette année, pendant toute la saison sèche, qui est, croyez-moi, la seule où l'on puisse entreprendre un voyage vers le sud.

— Apportez-nous tout ce que vous possédez comme vêtements et étoffes de luxe. Nous calculerons leur valeur et nous vous en donnerons la contrepartie exacte en produits commerciaux. Nous vendrons sur place ce que vous nous avez confié, en temps utile. Nous soustrairons une toute petite part de cette transaction pour votre

contribution de départ à notre dieu Yacate-cuhtli et aussi pour les dépenses de fonctionnement de notre association. »

J'eus peut-être un instant d'hésitation, aussi il ajouta, « Faites confiance à vos confrères, jeune Mixtli. Aucun de nous ne pourrait faire des bénéfices, ou même simplement survivre, si nous n'étions pas tous scrupuleusement honnêtes. Notre philosophie est aussi simple que cela. Sachez aussi qu'il vous faudra traiter tout aussi honnêtement avec les sauvages les plus ignares des pays les plus arriérés. Où que vous alliez, il y a toujours un pochtecatl qui vous a précédé ou qui vous suivra. La condition essentielle pour que nous soyons admis dans une communauté et que nous la quittions vivants, c'est que chacun de nous ait un comportement scrupuleux. »

J'abordai le vieux Gourmand de Sang avec beaucoup de précautions, m'attendant à ce qu'il éclate en injures quand je lui proposerais de jouer les nourrices pour un pochtecatl novice et perdu dans le brouillard, accompagné d'un jeune garçon convalescent. A ma grande surprise, il manifesta un enthousiasme débordant.

« C'est moi qui serai votre seule escorte armée ? Vous allez confier vos vies et votre fortune à un vieux sac de vent et d'os comme moi ? » Il plissa plusieurs fois ses yeux, renifla et se moucha dans ses doigts. « Comment pourrais-je refuser une telle preuve de confiance ?

— Je ne vous l'aurais pas proposé si je n'étais certain que vous êtes autre chose que du vent et des os, lui répondis-je.

— Le dieu de la guerre est témoin que je ne veux plus participer à une autre farce dans le genre de la campagne contre Texcala. Qu'est-ce qu'il me reste ? Retourner dans la Maison de l'Edification de la Force ? *Ayyo.*' Revoir ces terres lointaines…» Son regard se perdit vers l'horizon. « Par le dieu de la guerre, je vous remercie et j'accepte votre offre bien volontiers, jeune Perdu…» Il toussota. « Euh… Maître ?

— Associé. Vous, moi et Cozcatl partagerons équitablement ce que nous rapporterons et j'espère bien que vous allez m'appeler Mixtli.

— Alors, Mixtli, permettez-moi de m'occuper de la première étape de nos préparatifs. Je vais aller à Atzcapotzalco pour acheter les esclaves. J'ai l'œil pour évaluer la chair humaine et je connais toutes les tricheries dont sont capables les marchands d'esclaves. Il y en a, par exemple, qui injectent de la cire fondue sous la peau des poitrines décharnées.

— Pour quoi faire ? m'écriai-je.

— La cire, en durcissant, donne aux hommes des pectoraux proéminents et aux femmes, des seins pareils à ceux des légendaires pêcheuses de perles qui peuplent l'île que vous avez appelée Isla Mujeres, l'île des Femmes. Mais, arrive un coup de chaleur, et leurs tétons dégringolent sur leurs genoux ! Soyez tranquille, je ne vais pas acheter de femmes. A moins que la situation n'ait complètement

changé, nous ne manquerons pas, là-bas, de cuisinières et de laveuses de bonne volonté – et même de personnes pour réchauffer notre lit. »

C'est ainsi que Gourmand de Sang prit les pennes de plumes remplies de poudre d'or et s'en fut sur la terre ferme, au marché d'esclaves d'Atzcapotzalco. Après plusieurs jours de marchandages et d'examens pointilleux, il revint, accompagné de douze robustes gaillards. Aucun d'eux n'appartenait à la même tribu et ils avaient tous été achetés à des marchands différents, afin de nous prémunir contre le risque qu'ils fussent amis ou même plus et ne fomentent ensemble une mutinerie ou une évasion. Ils avaient tous un nom, mais pour ne pas nous encombrer la mémoire, nous les rebaptisâmes simplement, Ce, Orne, Yei, etc. C'est-à-dire Un, Deux, Trois, et ainsi de suite jusqu'à Douze.

Pendant ces journées de préparatifs, le médecin du palais d'Ahuizotl autorisa Cozcatl à quitter son lit, de plus en plus longuement, puis il ôta ses fils et ses pansements et lui prescrivit de faire certains exercices. Le petit récupéra bien vite sa santé et sa bonne humeur passées. La seule chose qui lui rappelait sa blessure était l'obligation de s'accroupir pour uriner.

L'échange des marchandises eut lieu, comme prévu, à la Maison des Pochteca. A la place de mes coûteuses denrées, on me donna une quantité six fois plus importante d'articles plus ordinaires et meilleur marché. Ensuite, il me fallut choisir et acheter les équipements et les provisions nécessaires à notre expédition. Les trois anciens qui m'avaient reçu furent trop heureux de me donner des conseils. Je les soupçonne d'avoir voulu se rappeler le bon vieux temps en discutant les mérites comparés des sangles frontales en fibre de maguey ou en corde de chanvre ; en débattant des avantages respectifs des gourdes en peau de daim (qui ne laissent rien échapper) et des cruches en terre (d'où l'eau s'évapore, mais qui la gardent bien fraîche) ; en m'expliquant les cartes quelque peu grossières et imprécises qu'ils me prêtèrent et enfin, en m'abreuvant de toutes sortes de conseils de vieux routiers.

« La seule nourriture qui se transporte elle-même, c'est le chien techichi. Emmenez-en un bon nombre, Mixtli. Ils se débrouillent tout seuls pour trouver à manger, mais ils sont trop pansus et trop timorés pour chercher à s'échapper. Evidemment, le chien n'est pas un mets des plus délicieux, mais vous serez bien contents de les avoir sous la main, quand le gibier se fera rare.

« Quand vous tuerez une bête sauvage, ne vous fatiguez pas à la transporter jusqu'à ce que sa chair ait perdu sa dureté et son goût de chasse. Il suffit de l'envelopper dans des feuilles de papayes et le lendemain, elle sera tendre et savoureuse.

« Méfiez-vous des femmes dans les pays dévastés par les armées

Mexica. Certaines ont été si maltraitées par nos soldats et leur en veulent tellement, qu'elles ont volontairement infecté leurs parties génitales, de cette terrible maladie nanaua. Pour se venger, ces femmes couchent avec tous les Mexica qui passent afin qu'ils assistent, par la suite, au pourrissement de leur tepuli et de leur cerveau. »

A l'aube du jour Un Serpent, nous quittâmes Tenochtitlân, Cozcatl, Gourmand de Sang et moi, accompagnés de nos douze esclaves et d'une meute de petits chiens dodus qui sautillaient entre nos jambes. Nous suivîmes la digue qui traverse le lac en direction du sud. A l'ouest, sur notre droite, à l'endroit le plus proche de la terre ferme, s'élevait la colline Chapultepec. Sur ses flancs rocheux, Motecuzoma Ier avait fait sculpter son gigantesque portrait et tous les Uey tlatoani avaient suivi son exemple. D'après ce que l'on disait, celui d'Ahuizotl était presque achevé. Toutefois, nous ne pûmes distinguer aucun détail de ces reliefs, parce que la montagne n'était pas encore éclairée par le soleil. Nous étions au mois Panquetzaliztli, quand le soleil se lève tard et loin vers le sud-est, juste derrière le Popocatepetl.

Lorsque nous arrivâmes sur la digue, on ne voyait rien de ce côté, à part la brume matinale habituelle, illuminée par la pâle clarté du jour naissant. Mais, peu à peu, le brouillard s'éclaircit et nous découvrîmes la masse galbée du volcan, comme s'il allait quitter son emplacement éternel pour venir à notre rencontre. Une fois que le voile de brume se fut totalement dissipé, nous pûmes voir la montagne tout entière. Le soleil qui pointait derrière irradiait son sommet couvert de neige d'un éclat glorieux. Alors, du centre même du cratère, aurait-on dit, Tonatiuh bondit et le jour parut, faisant étinceler le lac et baignant toutes les terres environnantes d'une claire lumière dorée et d'ombres de pourpre pâle. Au même moment, le volcan exhala une fumée bleue qui s'éleva et prit la forme d'un gigantesque champignon.

C'était un signe de bon augure pour notre voyage, que ce soleil qui inondait la crête enneigée du Popocatepetl et la faisait briller comme de l'onyx blanc incrusté de toutes les pierres précieuses du monde, tandis que la montagne nous saluait de ses fumerolles paresseuses en semblant nous dire :

« Vous partez, braves gens, mais moi je reste là où je suis et où je serai toujours, point de repère pour guider sûrement vos pas, au retour. »

I H S
A.I.M.C.

A Son Auguste et Impériale Majesté Catholique, l'Empereur Charles Quint, Notre Roi :

De la ville de Mexico, capitale de la Nouvelle-Espagne, nous envoyons notre salut à Sa Royale et Impériale Majesté, notre Souverain Vénéré ; ce deuxième jour après le dimanche des Rogations, de l'année de Notre Seigneur mille cinq cent trente.

En réponse à la demande contenue dans la dernière lettre de Votre Estimée Majesté, nous avouons que nous sommes dans l'impossibilité de donner à Votre Majesté le chiffre exact des prisonniers indiens sacrifiés à l'occasion de la « consécration » de la grande pyramide, il y a plus de quarante ans. La pyramide a disparu depuis longtemps, ainsi que tous les comptes des victimes de cette journée, si ces comptes ont jamais existé.

Notre chroniqueur aztèque, qui fut témoin de l'événement, est lui-même incapable de fixer un chiffre à quelques « milliers » près. Mais il est possible que ce vieux charlatan exagère leur quantité pour donner plus d'importance historique à ce jour et à cet édifice. Les missionnaires franciscains qui nous ont précédé dans ce pays ont estimé le nombre des sacrifiés entre quatre mille et quatre-vingt mille. Mais il se peut également que ces bons frères aient gonflé ce chiffre, peut-être inconsciemment influencés par l'horreur profonde que leur causait un tel fait, ou peut-être encore pour bien nous faire comprendre, à nous, Evêque nouvellement arrivé, la sauvagerie enracinée de la population indigène.

Il n'est pourtant besoin d'aucune exagération pour que nous soyons persuadés de la dépravation et de la barbarie de ce peuple. Nous y croyons d'autant plus que nous en avons la preuve quotidienne avec ce conteur dont nous endurons la présence, à la demande de Votre Très Haute Majesté. Ces derniers mois, les rares récits d'une valeur ou d'un intérêt quelconque que nous ayons entendus ont été malheureusement submergés par des divagations grossières et obscènes.

Il nous a écœurés en interrompant la narration de cérémonies solennelles, de voyages captivants et d'événements importants, pour

s’appesantir sur des lubricités occasionnelles – les siennes ou d’autres – pour décrire avec minutie toutes les satisfactions qu’il en a tirées, dans toutes les positions possibles et de préférence en utilisant des procédés infructueux et souvent par des pratiques débauchées et répugnantes, y compris cette perversion à propos de laquelle saint Paul dit : « Que son nom ne soit même pas prononcé parmi vous. »

Etant donné ce qu’il nous a appris du caractère des Aztèques, nous croyons volontiers que ces gens aient pu sacrifier à la grande pyramide et d’un cœur léger quatre-vingt mille d’entre eux, si cela avait été matériellement possible. Même si les prêtres-exécuteurs avaient œuvré sans désemparer toute la journée, il leur aurait fallu tuer cinquante-deux hommes à la minute, pendant vingt-quatre heures ; c’est-à-dire environ un par seconde. D’ailleurs même les estimations les plus basses sont difficiles à admettre. Ayant nous-même une certaine expérience des exécutions en masse, nous avons du mal à croire qu’un peuple aussi primitif ait pu évacuer tant de milliers de cadavres avant qu’ils n’entrent en putréfaction et ne sèment une épidémie dans toute la ville.

Quoi qu’il en soit, que le nombre des victimes ait été de quatre-vingt mille, ou du dixième, du centième ou même du millième de ce chiffre, il est tout aussi atroce pour un Chrétien ou pour tout homme civilisé que tant de personnes aient été sacrifiées au nom d’une fausse religion et à la gloire d’idoles démoniaques. Pour cette raison, sur vos instigations et sur vos ordres, Sire, depuis dix-sept mois que nous sommes ici, nous avons fait démolir cinq cent trente-deux temples de tailles différentes, depuis les constructions élaborées situées au sommet des pyramides, jusqu’aux petits autels érigés dans des grottes naturelles. Nous avons fait détruire vingt et un mille idoles de toutes tailles, depuis de monstrueux monolithes sculptés, jusqu’à des figurines d’argile domestiques. Plus un seul être humain ne leur sera jamais sacrifié et nous continuerons notre recherche et notre œuvre de destruction à mesure que s’étendront les frontières de la Nouvelle-Espagne.

Même si cela ne faisait pas partie de notre mission et de notre charge, notre tâche principale serait de poursuivre et de vaincre le Démon sous toutes les formes qu’il prend dans ce pays. A ce propos, nous attirons particulièrement l’attention de Votre Majesté sur les dernières assertions de l’Aztèque – dans les pages qui suivent – prétendant que des païens du sud de la Nouvelle-Espagne reconnaissaient déjà une sorte de Dieu Tout-puissant unique et une copie de la Sainte Croix, bien avant l’arrivée des missionnaires de notre sainte mère l’Eglise. Le chapelain de Votre Majesté a accueilli cette information avec circonspection, étant donné la piètre opinion qu’il a de l’informateur.

En Espagne, Sire, grâce à nos fonctions d'Inquisiteur provincial de la Navarre, et de Surveillant des mécréants et des mendiants au Comité de la Réforme d'Abrojo, nous avons eu l'occasion de rencontrer trop de criminels impénitents pour ne pas les reconnaître au premier coup d'œil, quelle que soit la couleur de leur peau. Celui-ci, dans les moments où il n'est pas obsédé par le démon de la concupiscence, manifeste tous les défauts ordinaires des hommes et ils sont parfois chez lui particulièrement flagrants. Nous jugeons qu'il est aussi fourbe que ces misérables juifs marranes qui ont reçu le baptême, fréquentent nos églises, vont jusqu'à manger du porc, mais qui n'en continuent pas moins, en secret, à pratiquer leur culte judaïque interdit.

Cependant, malgré notre suspicion et nos réserves, nous tâchons de conserver un esprit ouvert. Si ce détestable vieillard ne ment pas effrontément et s'il ne se moque pas de nous, alors la dévotion de ce pays du sud à un être supérieur et à un symbole sacré en forme de croix, pourrait être un cas intéressant pour les théologiens. Par conséquent, nous avons envoyé une mission de frères dominicains dans cette région, pour approfondir ce phénomène supposé et nous en informerons Votre Majesté aussitôt.

En attendant, Sire, que le Seigneur Notre Dieu et Jésus-Christ, Son Fils, prodiguent leurs bénédictions sur Votre Ineffable Majesté, afin qu'elle réussisse dans toutes ses entreprises. Que Votre Majesté considère avec bienveillance son fidèle serviteur,

(*ecce signum*) Zumarraga

SEXTA PARS

Je me souviens de chaque incident de chaque journée de ma première expédition ; tant à l'aller qu'au retour. Au cours de mes voyages ultérieurs, je me souciais moins des petites mésaventures et même des grandes, des ampoules aux pieds, des callosités sur les mains, de la chaleur insupportable ou du froid mordant, des aliments et de l'eau qui me rendaient malade ou même du manque total de nourriture et de boisson. J'appris à m'engourdir, tel un prêtre drogué et en transe, à suivre, sans même les remarquer, les chemins et les jours monotones où rien ne se passait et où il n'y avait rien d'autre à faire que de continuer à avancer dans des pays uniformes et sans couleur.

Mais, pendant ce premier voyage, sans doute justement parce que c'était le premier, la moindre chose et le moindre fait présentaient de l'intérêt pour moi, même les aléas et les contretemps, aussi je les notai consciencieusement dans le compte rendu de notre expédition. L'Orateur Vénéré Ahuizotl à qui je confiai ces papiers à notre retour, dut trouver certaines parties difficiles à déchiffrer, parce qu'ils avaient souffert des intempéries, des bains forcés dans les cours d'eau que nous franchissions à gué et aussi de ma propre sueur qui avait souvent coulé dessus. Ahuizotl, voyageur bien plus chevronné que je ne l'étais à cette époque, dut sourire de mon exaltation devant des choses ordinaires et de mes explications de ce qui était évident.

En ce temps-là, ces terres et ces peuples étrangers commençaient déjà à évoluer, à cause des incursions de pochteca et d'autres aventuriers qui leur apportaient des objets, des coutumes et des idées ignorés jusqu'alors. Aujourd'hui, avec vos soldats, vos colons et vos missionnaires qui se répandent partout, les indigènes de ces régions changent si vite qu'ils n'ont même pas le temps de s'en apercevoir. Aussi, bien que je n'aie pas fait grand-chose de durable dans mon existence, je serais heureux de pouvoir me dire que j'ai laissé aux chercheurs futurs un tableau de ces pays et de leurs habitants à une époque où ils étaient pratiquement inconnus du reste du Monde Unique.

Mes seigneurs, si vous trouvez que certaines de mes descriptions de paysages, de personnes ou d'événements lors de mon premier voyage sont un peu vagues, vous devez en rejeter le blâme sur ma mauvaise vue ; par contre, si je détaille d'une façon approfondie des choses que vous jugez que je n'ai pas pu voir, c'est parce que je me

sers de souvenirs de voyages ultérieurs sur les mêmes chemins, quand j'ai eu la possibilité et l'occasion de les voir clairement et de plus près.

Pour un long voyage, en tenant compte de la difficulté variable des pistes, une caravane d'hommes chargés pouvait parcourir une moyenne de cinq longues courses, entre le lever et le coucher du soleil. Le premier jour, cependant, nous ne fîmes que la moitié de cette distance ; nous parcourûmes la longue chaussée qui va à Coyoacan, sur la terre ferme, au sud et nous nous y arrêtâmes, bien avant la nuit, car nous savions que la journée du lendemain serait rude. Comme vous le savez, cette région des lacs est une cuvette et pour en sortir, dans n'importe quelle direction, il faut en escalader les bords. De plus, les montagnes du côté sud, au-delà de Coyoacan, sont les plus escarpées de toutes celles qui entourent cette cuvette.

Il y a quelques années, quand les premiers soldats espagnols arrivèrent dans ce pays et que je commençai à baragouiner leur langage, l'un d'eux, qui regardait passer une cohorte de porteurs lourdement chargés, me demanda : « Pourquoi donc, au nom de Dieu, ces brutes stupides n'ont-elles jamais eu l'idée de se servir de la roue ? »

Je n'avais pas encore l'habitude d'entendre parler du « nom de Dieu », mais je savais bien ce qu'était la « roue ». Quand j'étais petit, j'avais un tatou miniature en argile, que je tirais avec une ficelle et comme les pattes du jouet ne pouvaient pas se mouvoir, il était monté sur quatre petites roues de bois. C'est ce que je racontai à l'Espagnol. Il me demanda alors : « En ce cas, pourquoi diable personne chez vous ne les utilise-t-il pour le transport comme nous le faisons avec nos canons et nos caissons ? » Je trouvai que c'était une question saugrenue et je le lui dis, mais je reçus alors une gifle pour avoir été insolent.

Nous connaissions l'utilité de la roue, puisque nous déplacions des masses très lourdes, comme la Pierre du Soleil, en les roulant sur des troncs d'arbres placés dessous et devant. Mais ce système aurait été inefficace pour des charges plus légères, car nous n'avions pas d'animaux pour tirer des véhicules, comme vos chevaux, vos bœufs, vos mules et vos ânes. Nous étions, nous-mêmes, les seuls animaux de trait. Un tamami aux muscles endurcis arrive à porter près de la moitié de son poids sur une longue distance et sans effort. S'il pose son chargement sur des roues, pour le tirer ou le pousser, il sera encombré du poids supplémentaire de ces roues qui, en plus, le gêneront en terrain difficile.

Les Espagnols ont tracé de nombreuses routes et ce sont maintenant les bêtes qui peinent pendant que les conducteurs d'attelage montent sur la voiture ou marchent à côté et je vous accorde qu'une procession de vingt lourds chariots tirés par quarante

chevaux a fort belle allure. Notre petite troupe de trois marchands et douze esclaves faisait certainement moins d'impression. Mais nous transportions toutes nos marchandises et la majeure partie de nos provisions de route, sur notre dos, ce qui présentait au moins deux avantages : d'une part nous n'avions pas d'animaux voraces à nourrir et à soigner, et d'autre part, cette rude pratique nous rendait chaque jour plus résistants.

De plus, ce vieux dur à cuire de Gourmand de Sang nous faisait subir plus que l'entraînement nécessaire. Avant même de quitter Tenochtitlân et à chaque étape de notre voyage, il faisait faire aux esclaves, ainsi qu'à Cozcatl et à moi, quand nous n'avions rien d'autre à faire, des exercices avec les lances que nous portions tous. Quant à lui, il avait un formidable armement personnel composé d'une longue lance, d'un javelot avec un propulseur, d'un macquauitl, d'un petit couteau et enfin, d'un arc avec un carquois plein de flèches. Il n'eut aucun mal à convaincre les esclaves que nous les traiterions mieux que d'éventuels bandits qui auraient voulu les « libérer », et qu'ils avaient donc tout intérêt à nous aider à repousser leurs attaques. Aussi, il leur montrait comment se comporter en telle circonstance.

Après avoir passé la nuit dans une auberge de Coyoacan, nous partîmes de bonne heure le lendemain matin car, avait déclaré Gourmand de Sang, « il faut traverser la région de Cuicuilco avant que le soleil ne soit trop haut ». Ce nom signifie « Lieu du Doux Chant » et c'était peut-être autrefois un endroit paradisiaque. Mais, maintenant, ce n'est plus qu'une étendue désolée de blocs noirâtres qui se pressent en vagues, en embruns et en brisants rocheux couverts de stigmates ; on dirait une cascade bouillonnante soudain figée et noircie par quelque sorcellerie. En réalité, c'est une coulée de lave pétrifiée échappée du volcan Xitle, qui est éteint depuis des faisceaux et des faisceaux d'années et seuls les dieux savent quand eut lieu l'éruption qui dévasta le Lieu du Doux Chant. Il devait y avoir une ville assez importante, mais on ignore qui furent les hommes qui la bâtirent. Le seul édifice qui subsiste est une pyramide presque totalement ensevelie à l'extrémité de la coulée de lave. Elle n'est pas carrée, comme la plupart de nos pyramides, mais présente, pour sa partie visible, une superposition conique de terrasses rondes.

Cette sinistre plaine noire, quelle qu'ait été la douceur de son chant passé, n'est pas un lieu où se promener pendant la journée, car la lave poreuse absorbe les rayons du soleil et les renvoie ensuite avec une intensité double ou triple. Même dans la fraîcheur du petit matin, ce désert n'était pas bien agréable à traverser. Pas un brin d'herbe n'y pousse et on n'y entend pas le moindre gazouillis d'oiseau ; le seul bruit était l'écho de nos pas qui résonnaient comme si nous avions marché dans les grandes jarres d'eau vides des géants disparus.

Du moins, nous avions amorcé notre montée et nous passâmes le reste de la journée, soit pliés en avant pour escalader un flanc de montagne, soit rejetés en arrière, quand nous dévalions de l'autre côté, puis de nouveau en avant, pour grimper la pente suivante et ainsi de suite. Cependant, cette traversée des premières chaînes de montagnes n'était ni dangereuse, ni même réellement difficile, car nous nous trouvions dans la région où toutes les routes du sud convergeaient vers Tenochtitlân et une multitude de voyageurs avait déjà trouvé des passages commodes, faciles à repérer, car ils étaient très empruntés. Toutefois, comme je n'étais encore qu'un marcheur novice, je transpirais, je soufflais, j'avais mal au dos et c'était pour moi une véritable corvée. Quand enfin, nous fîmes halte dans une auberge, à Xochimilca, village situé dans une haute vallée, Gourmand de Sang, lui-même, était si épuisé qu'il ne nous fit faire qu'un exercice de maniement d'armes de pure forme. Ensuite, après avoir soupe, ils s'écroulèrent tous sur leur paillasse.

J'aurais bien aimé en faire autant, mais une caravane de pochtecatl qui rentrait passait la nuit dans cette auberge et comme une partie de leur périple les avait menés sur des chemins que j'avais l'intention de suivre, je tâchai de me tenir éveillé pour discuter avec leur chef, un homme d'un certain âge, solidement bâti. Il dirigeait l'une des plus importantes expéditions, qui groupait une centaine de porteurs et autant de soldats mexica pour assurer leur protection ; aussi, je crois bien qu'il nous considérait avec un certain dédain. Cependant, il se montra plein de gentillesse pour le débutant que j'étais. Je dépliai mes cartes grossières et il corrigea certains détails qui étaient imprécis ou erronés ; il marqua également l'emplacement des points d'eau et d'autres endroits utiles. Ensuite, il me dit :

« J'ai fait une bonne affaire avec de la teinture précieuse de carmin qui vient du pays des Zapoteca ; mais j'ai entendu dire qu'il existe un colorant encore plus rare : la pourpre. C'est quelque chose qu'on vient de découvrir.

— La pourpre n'est pas une nouveauté, répliquai-je.

— C'est de la pourpre riche et dont la couleur tient, m'expliqua-t-il patiemment. Elle ne se fane pas et ne prend pas cette vilaine teinte verdâtre. Si cette teinture existe réellement, elle sera réservée aux nobles les plus riches et elle aura plus de prix que les émeraudes ou les plumes de quetzal.

— En effet, dis-je. On n'a encore jamais vu de pourpre permanente et on pourrait en fixer le prix qu'on voudrait. Vous n'avez pas cherché à approfondir cette information ? »

Il secoua la tête. « C'est l'inconvénient d'un convoi important. On ne peut le détourner de sa route, ni en détacher une partie. Il y a trop de richesses en jeu pour aller à la recherche de l'aléatoire.

— Avec ma petite troupe, je peux aller partout », suggérai-je.

Il me regarda un moment, puis haussa les épaules. « Il s'écoulera sans doute beaucoup de temps avant que je retourne là-bas. » Il se pencha sur la carte et me montra un endroit à proximité de la côte du grand océan du sud. « C'est là, à Tehuantepec, qu'un marchand zapoteca m'a parlé de ce produit. Il ne m'a pas dit grand-chose d'autre. Il a seulement fait mention d'un peuple féroce et inapprochable, les Chontaltin, ce qui veut dire les Etrangers. Quels sont donc ces gens qui s'appellent eux-mêmes les Etrangers ? Mon informateur m'a aussi parlé d'escargots. Qu'est-ce que cela veut dire, je vous demande un peu ? Des escargots et des Etrangers ! Si vous voulez vous aventurer sur des renseignements aussi vagues, je vous souhaite bonne chance. »

Le lendemain soir, nous arrivâmes dans la ville qui était et qui est toujours la plus agréable et la plus hospitalière du pays des Tlahuica, les Gens de la terre. Elle est située sur un haut plateau et ses maisons ne sont pas entassées les unes sur les autres, mais séparées par des arbres, des massifs et de la verdure et, pour cette raison, on appelle cette ville A l'Orée de la Forêt ou Cuauhnâhuac. De ce nom mélodieux, vos compatriotes à l'accent rocailleux ont fait Cuernavaca, nom ridicule et complètement déformé qui signifie Corne de Vache ; aussi j'espère que cela ne leur sera jamais pardonné.

La ville, les montagnes environnantes, l'air cristallin, le climat, tout cela était si engageant que Cuauhnâhuac a toujours été un des séjours d'été favoris des nobles les plus riches de Tenochtitlân. Motecuzoma Ier y avait bâti une modeste résidence de campagne que les souverains mexica postérieurs agrandirent au fur et à mesure, si bien qu'elle finit par rivaliser, en dimension et en luxe, avec les palais de la capitale, et elle les surpassait largement pour l'importance et la beauté des jardins et des parcs. Je crois savoir que votre Commandant en chef, Cortés, s'y fit aussi construire un palais. Peut-être me pardonnerez-vous, mes frères, si le dépit me fait dire que le fait qu'il s'y soit installé est la seule excuse légitime pour avoir ainsi dégradé le nom de ce lieu.

Nous y arrivâmes bien avant le coucher du soleil, mais nous ne pûmes résister à la tentation de nous arrêter à Cuauhnâhuac pour passer la nuit au milieu des fleurs et des parfums. Le matin nous nous levâmes bien avant l'aube et nous prîmes la route, impatients d'avoir le reste de la chaîne de montagnes derrière nous.

A chaque étape, quand nous logions dans une auberge de voyageurs, nous trois, Gourmand de Sang, Cozcatl et moi, disposions d'une petite chambre particulière, d'un confort relatif. On entassait les esclaves dans un grand dortoir déjà rempli de ronflements sonores et nous entreposions nos ballots de marchandises dans des locaux gardés.

Nous laissions les chiens libres de fourrager à leur aise dans les tas d'ordures des cours de cuisines.

Au bout de cinq jours de marche, nous étions toujours dans la région où convergeaient les routes vers Tenochtitlân, aussi il y avait beaucoup d'auberges, bien placées, où nous passions la nuit. En plus du gîte pour nous et nos marchandises, d'un bain chaud et d'un repas acceptable, nous pouvions y trouver des femmes. Ce service aurait pu m'intéresser car je n'avais pas eu de femmes depuis un bon mois, mais toutes étaient extrêmement quelconques et, de plus, elles n'essayaient même pas de m'aguicher, préférant prodiguer leurs œillades et leurs gestes suggestifs aux hommes des caravanes sur le retour.

« Elles espèrent séduire ceux qui sont en route depuis longtemps, qui ont presque oublié à quoi ressemble une jolie femme et qui ne peuvent pas attendre d'avoir retrouvé les beautés de Tenochtitlân, m'expliqua Gourmand de Sang. A notre retour nous serons peut-être assez affamés pour nous contenter d'une maatitl mais, pour l'instant, je suis d'avis qu'il vaut mieux épargner notre énergie et nos sous. Les femmes ne manquent pas là où nous allons et elles vendent leurs charmes pour trois fois rien ; de plus, beaucoup sont jolies. *Ayyo* ! Attendez d'avoir satisfait vos yeux et vos autres sens avec les femmes du Peuple Nuage ! »

Le sixième jour, nous sortîmes enfin de la zone où convergeaient les routes de commerce. Le même matin, nous franchîmes une frontière invisible qui nous fit pénétrer dans le pays déshérité des Mixteca, ou des Tya Nuù, comme ils se nomment eux-mêmes, les Hommes de la Terre. Sans être ennemie des Mexica, cette nation ne faisait rien, non plus, pour protéger les pochteca itinérants et ne se souciait ni de mettre des auberges ou des refuges à leur disposition, ni d'empêcher ses ressortissants de tirer un profit malhonnête des convois de marchandises.

« Nous voici arrivés dans la région où nous avons le plus de chances de tomber sur des voleurs, m'avertit Gourmand de Sang. Ils s'embusquent dans les parages en espérant surprendre les marchands qui vont à Tenochtitlân ou qui en viennent.

— Pourquoi ici, et pas plus au nord, là où les routes se rejoignent et où les convois sont plus nombreux ? lui demandai-je.

— Pour une raison bien simple : en deçà, les caravanes voyagent souvent en groupe ; elles sont nombreuses et il faudrait une véritable armée pour les attaquer. A l'endroit où nous nous trouvons, celles qui partent vers le sud se sont séparées et celles qui rentrent ne se sont pas encore rejointes. Nous ne sommes que du menu fretin, mais une poignée de voleurs ne nous dédaignerait pas pour autant. »

Gourmand de Sang se détacha donc de notre petit groupe pour marcher en avant. Quand nous traversions des endroits vastes et larges

et complètement dégagés, Cozcatl me disait qu'il apercevait par moments, à l'horizon, le vieux quachic pas plus gros qu'un point. Mais notre éclaireur ne nous lança aucun avertissement et la matinée passa alors que nous marchions toujours sur un chemin bien visible, mais atrocement poussiéreux. Nous nous protégions le nez et la bouche avec nos manteaux, mais la poussière nous faisait pleurer les yeux et nous empêchait de respirer. Enfin, alors que nous escaladions une butte, nous retrouvâmes Gourmand de Sang qui nous attendait, assis à mi-hauteur, ses armes bien rangées côte à côte sur l'herbe poussiéreuse, prêtes à être utilisées.

« Arrêtez-vous, dit-il à voix basse. Ils savent que nous arrivons, à cause du nuage de poussière, mais ils n'ont pas pu nous compter. Ils sont huit, des Tya Nuu et pas du genre fragile. Ils se sont couchés en plein milieu du chemin à l'endroit où il franchit un bosquet d'arbres et un sous-bois. Nous allons leur faire le coup des onze. Un groupe moins important ne soulèverait pas tant de poussière. Ils soupçonneraient une ruse et ils seraient plus difficiles à manœuvrer.

— Comment ça, manœuvrer ? demandai-je. Que voulez-vous dire par leur faire le coup des onze ? »

Il me fit signe de me taire et monta au sommet de la butte, se coucha et rampa hors de notre vue pendant un moment, puis il revint, toujours rampant, se releva et nous rejoignit.

« On n'en voit plus que quatre, pour l'instant, dit-il avec un ricanement méprisant. Un vieux truc ! Il est midi et ces quatre-là font semblant d'être d'humbles voyageurs Mixteca qui se reposent sous un arbre et se préparent à casser la croûte. Ils vont nous inviter poliment à nous joindre à eux et quand nous serons assis tous ensemble, bien amicalement, autour du feu, après avoir posé nos armes, les quatre autres, qui sont cachés autour, arriveront et *Yya Ayya* !

— Alors, que faisons-nous ?

— La même chose qu'eux. On va imiter leur traquenard, mais en l'améliorant. C'est-à-dire seulement certains d'entre nous. Voyons. Quatre, Dix et Six ; vous êtes les plus forts et les plus adroits à vous servir des armes. Posez vos paquets. Laissez-les ici. Prenez seulement vos javelots et venez avec moi. »

Il ramassa son macquauitl et se débarrassa de ses autres armes. « Mixtli, Cozcatl et les autres, vous irez vous jeter droit dans leur piège, comme si vous ne vous doutiez de rien. Acceptez leur invitation, mais n'ayez tout de même pas l'air trop stupide et trop confiant, sinon ils auraient des soupçons. »

A voix basse, Gourmand de Sang donna aux esclaves des instructions que je n'entendis pas. Je me tournai vers Cozcatl et nous échangeâmes un sourire d'encouragement. Puis je dis aux neuf esclaves qui étaient avec nous : « Vous avez entendu. Faites ce que je

vous dirai et surtout pas un mot. Allons-y. » Nous nous mîmes l'un derrière l'autre pour monter la côte, puis la redescendre de l'autre côté. Lorsque nous fûmes en vue des quatre hommes, je leur adressai un salut de la main. Ils étaient en train d'alimenter avec du petit bois le feu qu'il venait d'allumer.

« Salut, amis voyageurs », nous dit l'un d'eux. Il parlait nahuatl et souriait aimablement. « Nous avons parcouru beaucoup de longues courses sur cette damnée route et je puis vous assurer que c'est le seul endroit à l'ombre. Voulez-vous le partager avec nous et goûter à notre frugal repas ? » Il nous montra deux lièvres qu'il tenait par les oreilles.

« Nous nous reposerons bien volontiers », dis-je, en faisant signe à mes compagnons de s'installer à leur guise. « Mais ces bestioles décharnées sont à peine suffisantes pour vous quatre. Je viens d'envoyer des porteurs à la chasse ; ils vont peut-être ramener de quoi faire un repas plus plantureux et vous le partagerez avec nous. »

Le sourire de l'homme se transforma en une expression chagrinée et il nous dit d'un air de reproche : « Vous nous prenez pour des bandits. C'est pour cela que vous parlez de vos autres compagnons. Ce n'est pas gentil de votre part ; c'est plutôt nous qui devrions être sur nos gardes. Nous sommes quatre et vous êtes onze. Je propose que nous déposions tous nos armes. »

Le plus innocemment du monde, il détacha son macquauitl et le jeta par terre. Ses trois compagnons l'imitèrent en grommelant. Je leur souris amicalement, tout en appuyant mon javelot contre un arbre et je fis un signe à mes hommes qui posèrent ostensiblement leurs armes hors de portée. Je m'assis devant le feu, en face des Mixteca. Deux d'entre eux embrochèrent les carcasses aux longues pattes sur des bâtons verts et les calèrent contre la flamme.

« Dites-moi, l'ami, demandai-je à celui qui semblait être le chef. Comment est la route en direction du sud ? Y a-t-il des dangers à redouter ?

— Oh, certainement ! me répondit-il, les yeux brillants. Il y a des bandits en masse. Les pauvres gens comme nous n'ont rien à craindre, mais je vois que vous transportez des marchandises de valeur. Vous feriez bien de nous engager pour vous protéger.

— Merci de votre offre, mais je ne suis pas assez riche pour me payer une escorte. Je me débrouillerai avec mes porteurs.

— Les porteurs ne valent rien pour ça. Sans protection, vous allez être dévalisés, c'est certain », déclara-t-il tout naturellement, comme s'il énonçait une évidence. Puis il ajouta sur un ton faussement doucereux : « J'ai une autre proposition à vous faire : ne vous aventurez pas sur la route avec vos biens. Laissez-les sous notre garde et ainsi, vous ne serez pas attaqués. »

Je me mis à rire.

« Mon jeune ami, je pense pouvoir vous convaincre que c'est dans votre intérêt.

— Et moi, je pense, lui répliquai-je, qu'il est grand temps que je rappelle mes porteurs.

— Faites-le, ricana-t-il. A moins que vous ne me permettiez de le faire à votre place.

— Je vous en prie », lui répondis-je.

Il parut un peu troublé, mais il pensa sans doute que j'essayais d'échapper à leur piège par une fanfaronnade. Il lança un appel retentissant et se précipita sur son arme, en même temps que ses acolytes. A cet instant également, Gourmand de Sang, Quatre, Six et Dix firent tous ensemble irruption sur le chemin, sortant de leur cachette derrière les arbres. La surprise figea sur place les Tya Nuù qui me firent soudain penser à des statues de guerriers en action.

« Bonne chasse, maître Mixtli », tonna Gourmand de Sang. « Ah, je vois qu'il y a des invités. Ça ne fait rien ; il y en a pour tout le monde, nous aurons même des restes. » Il laissa tomber ce qu'il avait dans la main et les esclaves l'imitèrent. C'étaient des têtes d'hommes qu'ils jetaient à terre.

« Allons, mes amis, je suis sûr que vous appréciez la bonne viande », dit gaiement Gourmand de Sang aux bandits. Ils s'étaient tous mis sur la défensive, le dos contre le même gros arbre. Ils avaient l'air profondément choqués.

« Posez vos armes. Ne faites pas de manières, venez manger avec nous. »

Les quatre hommes jetaient autour d'eux des regards traqués. Nous avions tous repris nos armes. Ils sursautèrent quand Gourmand de Sang leur ordonna d'une voix tonitruante : « J'ai dit : jetez vos armes ! » Ils s'exécutèrent. « J'ai dit : venez ici ! » Ils s'approchèrent des têtes qui gisaient à ses pieds. « J'ai dit : mangez ! » Ils ramassèrent les restes de leurs compagnons avec une grimace épouvantable et se tournèrent vers le feu. « Non, pas *cuites !* » hurla Gourmand de Sang, impitoyable. « Ce feu est pour les lièvres et les lièvres sont pour nous. J'ai dit : *mangez !* »

Les quatre hommes s'accroupirent sur place et se mirent piteusement à l'œuvre. Sur une tête crue, il n'y a pas grand-chose qu'on puisse mâcher tel quel, à part les lèvres, les joues et la langue.

« Prenez leurs macquauitl et brisez-les, ordonna Gourmand de Sang aux esclaves. Fouillez aussi leurs sacs pour voir s'il n'y a rien d'intéressant à chiper. »

Six s'empara des épées et les cogna l'une après l'autre contre un rocher, jusqu'à ce qu'elles soient réduites en poudre. Dix et Quatre inspectèrent les affaires des bandits y compris les pagnes qu'ils portaient sur eux. Ils ne possédaient rien d'autre que ce qui est

indispensable pour le voyage : des brindilles pour allumer le feu, de la mousse inflammable, des baguettes pour se nettoyer les dents, etc.

« Ces lièvres ont l'air à point, commence à les découper », dit Gourmand de Sang à Cozcatl. Puis il se tourna vers les Tya Nuù en aboyant : « Alors, vous autres, ce n'est pas poli de nous laisser déjeuner seuls. Vous continuerez à manger tant que nous n'aurons pas terminé notre repas. »

Les quatre malheureux avaient déjà rejeté plusieurs fois ce qu'ils avaient ingurgité. Ils obéirent cependant, et s'attaquèrent aux cartilages de ce qui avait été des nez et des oreilles. Ce spectacle avait de quoi nous couper l'appétit, à moi et à Cozcatl. Mais le vieux soldat endurci et les douze esclaves se jetèrent avec avidité sur les lièvres grillés.

A la fin, Gourmand de Sang s'approcha de Cozcatl et de moi qui tournions le dos aux mangeurs, essuya sa bouche graisseuse d'un revers de sa main calleuse et nous dit : « On pourrait emmener ces Mixteca comme esclaves ; mais il faudrait que quelqu'un les surveille en permanence. A mon avis, ça ne vaut pas le coup.

— Vous pouvez les tuer si vous voulez. Ça m'est égal. De toute manière, ils ont déjà l'air presque morts.

— No-on », me répondit-il pensivement, tout en se suçant une dent du fond. « Je propose qu'on les laisse partir. Les bandits n'ont ni messager ni hérauts, mais ils ont un système pour se communiquer des renseignements sur les convois qu'il faut laisser passer et ceux qui sont bons à dévaliser. Ces quatre-là vont aller raconter partout leur mésaventure et je pense que les autres bandes vont réfléchir à deux fois avant de nous attaquer.

— Vous avez raison », dis-je à l'homme qui prétendait, il n'y a pas bien longtemps, n'être qu'un vieux sac d'os et de vent.

Nous allâmes rechercher les paquets de Quatre, de Six et de Dix et les armes que Gourmand de Sang avait laissées et nous continuâmes notre route. Les Tya Nuù restèrent sur place pour mettre le plus de distance possible entre eux et nous. Malades, épuisés, ils ne bougeaient plus, trop las, même, pour se débarrasser des crânes chevelus et couverts de mouches qui étaient posés sur leurs genoux.

Le soir nous surprit au milieu d'une vallée verte et agréable, mais complètement inhabitée. On ne voyait aucun village, aucune auberge, ni aucun refuge construit de la main de l'homme. Gourmand de Sang nous fit avancer jusqu'à ce que nous arrivions auprès d'un ruisseau d'eau potable et il nous montra comment il fallait installer notre campement. C'était la première fois que nous utilisions nos mèches à amadou pour allumer le feu et faire cuire le repas du soir – ou plutôt, ce furent les esclaves Dix et Six qui s'en chargèrent. Nous sortîmes les couvertures de nos sacs pour préparer des lits sur le sol. Nous avions

tous conscience que notre campement n'avait ni murs, ni toit, que nous n'étions pas bien nombreux à nous protéger les uns les autres, que seules nous entouraient la nuit et les créatures nocturnes et que le dieu Vent de la Nuit soufflait sur nous un petit air glacé.

Après le dîner, je restai assis près du feu en contemplant les ténèbres. Elles étaient si épaisses que même avec de bons yeux, je n'aurais rien pu distinguer. C'était une nuit sans lune et, s'il y avait des étoiles, j'étais incapable de les voir. Cela n'avait rien à voir avec mon unique campagne militaire, alors que les événements m'avaient conduit dans une terre étrangère avec beaucoup d'autres compagnons. J'étais venu ici tout seul et je me sentais un égaré sans importance, plus téméraire que courageux. Les nuits que j'avais passées à l'armée, il y avait toujours un brouhaha de conversations et de remue-ménage et je sentais une foule autour de moi.

Mais cette fois-là, dans le rougeoiement de l'unique feu de camp, je n'entendais que des paroles discrètement échangées de temps en temps, le bruit étouffé des esclaves qui nettoyaient les ustensiles, qui mettaient du bois dans le feu et des feuilles sèches sous nos couvertures et les jappements des chiens qui se bousculaient pour manger les reliefs de notre repas.

Dans l'obscurité qui me faisait face, on ne décelait aucune trace de vie et d'humanité. Même en essayant de remonter aussi loin que le commencement du monde je n'aurais pu y découvrir une seule créature humaine ou le moindre signe qu'il en ait jamais existé. Le vent qui traversait les ténèbres n'apportait qu'un seul son, le plus désolé peut-être de tous ceux qu'on puisse entendre : le gémissement à peine audible d'un coyote hurlant comme s'il portait le deuil d'une chose depuis longtemps disparue.

Dans ma vie, j'ai rarement souffert de la solitude, même lorsque j'étais longtemps seul. Mais cette nuit-là, je la ressentis profondément alors que j'avais délibérément tourné le dos à la tache de lumière et de chaleur et que je plongeais mon regard dans cet inconnu noir, vide et indifférent.

Puis j'entendis Gourmand de Sang qui disait : « Dormez comme si vous étiez chez vous, dans une chambre. Enlevez vos vêtements sinon vous aurez froid demain matin, croyez-moi.

— Et si un jaguar arrive et qu'il faut qu'on se sauve en vitesse, répartit Cozcatl en essayant de plaisanter.

— Si un jaguar surgit, mon garçon, lui répondit très sérieusement Gourmand de Sang, je suis sûr que tu ne te préoccuperas pas de savoir si tu es habillé ou non et de toute façon, le jaguar dévorera tes habits avec autant d'appétit que ta chair de petit garçon. » Peut-être vit-il sa lèvre inférieure trembler, car le vieux soldat ajouta : « Ne t'inquiète pas, les félins n'approchent jamais d'un feu de camp et je veillerai à ce

qu'il ne s'éteigne pas. » Il remarqua en soupirant : « C'est une habitude que j'ai prise à l'armée. A chaque fois que le feu baisse, je me réveille. Je l'alimenterai. »

Je n'eus pas une impression d'inconfort en m'enroulant dans mes couvertures, le corps isolé du sol dur et froid uniquement par quelques brassées de feuilles sèches. En effet, au cours du mois écoulé, dans mon appartement du palais, j'avais couché sur la paillasse peu rembourrée de Cozcatl, qui lui, par contre, s'était habitué au confort de mon lit douillet, chaud et mœlleux. Au cours de la nuit, alors que ronflements et sifflements s'échappaient des autres formes pelotonnées autour du feu, je l'entendis qui se tournait dans tous les sens en essayant de trouver une position qui lui convint et gémir doucement parce qu'il n'y arrivait pas. Je finis donc par lui chuchoter : « Cozcatl, amène tes couvertures ici. »

Il se rapprocha de moi, plein de reconnaissance et nous nous installâmes un lit avec une double épaisseur de nattes et de couvertures. Puis, comme nous nous étions considérablement refroidis, nous nous glissâmes en toute hâte dans cette couche améliorée en nous serrant l'un contre l'autre comme deux écuelles emboîtées : le dos de Cozcatl arrondi contre mon ventre et mes bras autour de lui. Peu à peu, nous cessâmes tous les deux de trembler et Cozcatl murmura : « Merci Mixtli », et j'entendis bientôt sa respiration régulière et profonde de dormeur.

Moi, par contre, je ne parvenais pas à m'assoupir. Tandis que mon corps s'échauffait contre le sien, mon imagination faisait de même. Ce n'était pas du tout la même chose que de dormir à côté d'un homme, comme le font les soldats qui se couchent les uns contre les autres pour se tenir au chaud et au sec. Ce n'était pas non plus comme avec une femme, ainsi que je l'avais fait pendant la nuit du banquet des guerriers, ni comme lorsque je faisais l'amour avec ma sœur les premiers temps où nous nous étions découverts et expérimentés l'un l'autre et qu'elle avait à peu près l'âge du garçon. J'avais grandi depuis, et sous plus d'un aspect ; mais le corps de Cozcatl, si frêle et si tendre, me rappelait celui de Tzitzi serré contre le mien à l'époque où elle était, elle aussi, une enfant. Mon tepuli s'éveilla et commença à se dresser entre mon ventre et les fesses du garçon. Je tâchai de me rappeler sévèrement à l'ordre en me disant que c'était un garçon et qu'il avait la moitié de mon âge.

Cependant, mes mains, elles aussi, se souvenaient de Tzitzi et, malgré moi, elles se mirent à courir sur le corps de l'enfant qui ressemblait tant à celui d'une fille, n'étant pas encore musclé et anguleux, avec sa peau douce, sa taille légèrement resserrée, son petit ventre rond et son postérieur tendre et fendu. Et de plus, il n'y avait pas entre ses jambes cette protubérance masculine, dure ou

spongieuse, mais un creux lisse et tentant. Les fesses du petit vinrent se caler contre mon ventre, tandis que mon sexe se glissait entre ses cuisses, contre le sillon de peau où la cicatrice faisait comme un tipili fermé. J'étais alors bien trop excité pour me retenir de faire ce qui advint ensuite. Espérant ne pas le réveiller, je commençai doucement, tout doucement, à remuer.

« Mixtli ? » murmura le garçon qui se demandait ce qui se passait.

Je m'arrêtai et me mis à rire sans bruit, mais un peu nerveusement et je chuchotai : « Après tout, j'aurais peut-être bien fait d'emmener une esclave. »

Il secoua la tête et dit, d'une voix endormie : « Si je peux vous être utile…» Il se blottit encore davantage contre moi en serrant ses jambes contre mon tepuli et je repris mon mouvement.

Plus tard, lorsque nous fûmes tous les deux endormis, je rêvai de Tzitzi et il me semble que je fis cette chose une fois encore, cette nuit-là – en rêve, avec ma sœur et en réalité, avec le petit garçon.

Je crois savoir pourquoi Fray Toribio nous quitte si précipitamment. Il va faire le catéchisme à des enfants, n'est-ce pas vrai ?

Je commençais à me demander si je n'étais pas devenu un cuilontli et si, à partir de ce jour, je n'allais pas me mettre à rechercher uniquement les petits garçons, mais cette inquiétude fut de courte durée. Le lendemain soir, nous arrivâmes dans un village qui s'appelait Tlancualpican, qui s'enorgueillissait de posséder une auberge offrant des bains de vapeur, des repas, un dortoir aménagé et une unique chambre particulière.

« Je m'entasserai avec les esclaves ; vous n'aurez qu'à prendre la chambre avec Cozcatl », me dit Gourmand de Sang.

Je sentis le rouge me monter au visage en réalisant qu'il avait dû entendre du bruit la nuit dernière – peut-être le craquement des feuilles. Il s'en aperçut et il éclata de rire ; puis il se reprit pour me dire : « Alors, je vois que c'est la première fois au cours de son long voyage, que cela arrive à notre jeune ami. Et le voilà qui doute de sa virilité ! » Il secoua sa tête grisonnante et se remit à rire. « Je vais vous donner un conseil, Mixtli. Quand vous aurez vraiment envie d'une femme et qu'il n'y en aura pas, du moins pas à votre goût, prenez n'importe quoi à la place. Au cours de mes nombreuses campagnes, j'ai souvent vu les villageois envoyer leurs femmes se cacher à notre approche. Aussi, nous nous servions des guerriers que nous avions capturés. »

J'ignore de quoi j'avais l'air, mais il rit de nouveau et poursuivit : « Ne faites pas cette tête, Mixtli. J'ai connu des soldats qui utilisaient les animaux que l'ennemi en fuite avait laissés derrière lui ; des biches apprivoisées, des chiens de grandes espèces. Une fois, au pays des

Maya, un de mes hommes prétendit qu'il s'était satisfait avec une femelle tapir qu'il avait rencontrée dans la jungle. »

Je dus avoir l'air soulagé, mais toujours un peu confus, car il conclut : « Vous avez de la chance d'avoir un petit compagnon qui est à votre goût et qui vous aime assez pour se montrer complaisant. Mais je peux vous assurer que la prochaine fois qu'une femme attirante se trouvera sur votre chemin, vous verrez que vos penchants naturels sont toujours aussi vifs. »

Néanmoins, pour en être sûr, je voulus faire un essai. Après avoir pris un bain et dîné à l'auberge, j'allais faire un tour dans les deux ou trois rues de Tlancualpican et je vis une jeune femme assise à sa fenêtre qui se retourna sur mon passage. Je revins sur mes pas et m'approchai suffisamment pour m'assurer qu'elle me souriait et qu'elle était, sinon jolie, du moins acceptable. Elle ne présentait aucun signe indiquant qu'elle était atteinte de la maladie nanaua : pas de boutons sur la figure, une chevelure abondante et pas de plaies autour de la bouche, ni nulle part ailleurs, comme je le vérifiai bien vite.

J'avais intentionnellement emmené avec moi un pendentif de jade bon marché. Je le lui donnai et elle me prit la main pour m'aider à escalader la fenêtre, car son mari était couché dans l'autre pièce, ivre mort. Notre plaisir fut extrême et partagé, et je retournai à l'auberge, rassuré sur deux points. D'abord, je n'avais perdu aucune de mes aptitudes à désirer et à satisfaire une femme et ensuite, qu'une femme compétente et bien disposée est bien mieux adaptée pour de telles jouissances que le plus mignon et le plus irrésistible des jeunes garçons.

Par la suite, il m'arriva souvent de dormir avec Cozcatl, à chaque fois que nous nous arrêtions dans une auberge où la place était limitée, ou lorsque nous campions à la belle étoile et que nous nous mettions ensemble pour être mieux. Cependant, je me servis rarement de lui pour mes plaisirs sexuels, sauf dans les cas où, comme l'avait dit Gourmand de Sang, j'en éprouvais vraiment le besoin et que je n'avais rien de mieux. Sans doute, parce qu'il se lassait d'un rôle uniquement passif, Cozcatl inventa plusieurs manières de me faire plaisir. Maintenant, je ne parlerai plus de cela et, de toute façon, il arriva un moment où nous cessâmes totalement ce genre de rapports. Mais nous restâmes toujours des amis très proches pendant toute son existence, jusqu'au jour où il décida lui-même de cesser de vivre.

***

La saison sèche était propice au voyage. Les jours étaient cléments et les nuits fraîches, mais, à mesure que nous allions vers le sud, il faisait presque assez chaud pour pouvoir dormir dehors sans

couverture et les midis étaient devenus si brûlants que nous avions envie de nous défaire de tous nos vêtements et de notre chargement.

Nous traversions de très belles régions. Certains matins, nous nous réveillions au milieu d'un champ de fleurs où la rosée de l'aube miroitait encore ; on aurait dit une nappe de joyaux étincelants vers tous les points de l'horizon. C'étaient des fleurs d'espèces et de couleurs variées ou, parfois, ces grands héliotropes jaunes et chevelus tournés vers le soleil.

Au moment où l'aube cédait la place au jour, nous nous mettions en route. Le paysage était toujours différent : parfois c'était une forêt si dense qu'aucun sous-bois ne parvenait à pousser, ou bien le sol formait un tapis d'herbe tendre où les arbres étaient espacés aussi régulièrement que dans un parc dessiné par un maître jardinier. Souvent, nous avancions sur des océans de fougères soyeuses, ou bien, invisibles les uns pour les autres, nous nous perdions sous des roseaux dorés, verts ou argentés, ou des plantes grasses plus hautes que nous. De temps en temps, nous escaladions une montagne et au sommet, nous apercevions d'autres chaînes dont la couleur allait en pâlissant, du vert tout proche, jusqu'au gris bleuté des lointains brumeux.

L'homme de tête était souvent surpris par les signes d'une vie cachée. Un lièvre tapi qui bondissait au moment où il allait lui marcher dessus. Ou alors, il levait un faisan qui s'envolait dans un froissement d'ailes en lui balayant presque la figure ; ou bien il faisait s'égailler un vol de cailles ou de pigeons, ou un oiseau rapide qui s'enfuyait en courant de sa curieuse démarche élastique. Souvent, un tatou caparaçonné s'écartait de notre chemin d'un pas traînant, ou c'était un lézard qui filait sous nos pas et, à mesure que nous allions vers le sud, les lézards étaient remplacés par des iguanes dont certains étaient aussi longs que Cozcatl était haut, tout couverts d'écailles et de crêtes et revêtus de vives couleurs rouges, vertes ou pourprées.

Presque toujours, un faucon ou des vautours planaient silencieusement, très haut au-dessus de nos têtes, à l'affût d'un gibier que notre passage pourrait débusquer. Dans les bois, les écureuils bondissaient de branche en branche, aussi agiles que les faucons et les vautours, mais moins silencieux, car ils se chamaillaient en poussant de petits cris. Tout autour de nous, voletaient des perroquets éclatants, des colibris chatoyants, des abeilles noires, sans dard et des papillons aux couleurs incroyables.

Midi était l'heure la plus resplendissante, car toutes les teintes s'enflammaient, et la nature ressemblait alors à un de ces coffres remplis de pierres et de métaux précieux que prisent tant les hommes et les dieux. Dans le ciel turquoise, le soleil flambait comme un bouclier d'or martelé. Quand nous marchions dans la forêt, ses rayons miroitaient à travers le feuillage et, inconsciemment, nous évitions de

piétiner les précieux disques d'or éparpillés sous nos pas.

Au crépuscule, les couleurs perdaient de leur éclat. Les rouges et les jaunes, eux-mêmes, s'estompaient en bleu, puis en pourpre et finalement en gris. En même temps, une brume transparente montait de chaque creux et de chaque anfractuosité. Alors, les chauves-souris et les oiseaux de nuit commençaient à sortir pour attraper d'invisibles insectes, en réussissant miraculeusement à ne jamais se heurter ni aux branches, ni à nous, ni entre eux. Même lorsque la nuit était totale, nous nous endormions en respirant le parfum entêtant de ces fleurs blanc argenté qui ne s'ouvrent que la nuit en exhalant de doux soupirs.

Si la fin de notre journée de marche coïncidait avec notre arrivée dans une communauté de Tya Nuu, nous passions la nuit sous un toit et entre quatre murs de briques d'adobe ou de bois, dans les villages les plus peuplés, ou simplement de roseaux et de chaume dans les hameaux. En général, nous trouvions de quoi manger convenablement, parfois même de ces mets de choix qui étaient les spécialités de l'endroit et nous embauchions des femmes pour faire la cuisine et nous servir. Nous achetions de l'eau chaude pour le bain et quelquefois, nous louions une étuve familiale quand une telle installation existait. Généralement, dans les villages d'une certaine importance, Gourmand de Sang et moi, arrivions à nous procurer une fille chacun et même, quelquefois, une autre que les esclaves se partageaient.

Bien des fois, cependant, le soir nous surprenait dans une région inhabitée. Nous avions tous pris l'habitude de dormir par terre et surmonté le malaise que nous ressentions à être entourés par l'obscurité. Toutefois, ces nuits étaient moins agréables. Notre repas du soir consistait alors en un plat de haricots avec de la bouillie de maïs et de l'eau pour unique boisson. Mais c'était l'absence de bain qui nous gênait le plus, car il fallait se coucher avec toute la croûte de saleté de la journée et les démangeaisons des piqûres et des morsures d'insectes. Cependant, certains soirs, nous avions la chance de camper près d'un ruisseau ou d'une mare où l'on pouvait se tremper. Parfois, il y avait au menu de l'ours ou une autre bête sauvage, généralement apportée par Gourmand de Sang.

Mais Cozcatl avait pris l'habitude de porter l'arc et les flèches du soldat et il s'amusait à tirer sur les arbres et les cactus, tout au long du chemin, aussi, il avait fini par devenir très adroit. Avec une fougue toute juvénile, il lançait ses flèches sur tout ce qui bougeait et tuait, en général, des animaux trop petits pour nourrir tout le monde, un faisan ou un écureuil, par exemple. Un jour, même, il fit s'enfuir notre petite troupe, après avoir touché un putois rayé de blanc et de brun, avec toutes les conséquences que l'on peut imaginer. Mais une fois qu'il

marchait devant, il délogea un cerf de son gîte et le transperça d'une flèche. Il poursuivit l'animal blessé qui chancela et tomba mort. Il était déjà en train de le découper maladroitement avec un petit couteau de silex quand nous le rejoignîmes et Gourmand de Sang lui dit :

« Ne te fatigue pas, petit. Laisse ça pour les coyotes et les vautours. Tu l'as touché au ventre et le contenu de ses boyaux s'est répandu dans son corps ; la viande sera immangeable. » Cozcatl sembla tout déçu, mais il écouta bien ce que lui disait le vieux guerrier : « Quel que soit l'animal, vise toujours la tête ou la poitrine. La bête connaîtra une mort plus douce et sa chair sera bonne à manger. » Le petit retint la leçon et grâce à lui, nous fîmes, un jour, un bon repas de gibier avec une biche qu'il avait correctement abattue.

A chaque étape, dans un village ou en pleine nature, je laissais à Gourmand de Sang, à Cozcatl et aux esclaves, le soin de préparer notre campement. Mon premier travail était de sortir mes couleurs et mon papier et de faire le compte rendu de notre journée avec une carte de notre itinéraire, aussi précise possible, comprenant les principaux points de repère, la nature du terrain… J'y ajoutais une description des paysages les plus extraordinaires et des événements les plus remarquables. Si je n'avais pas le temps de finir avant que l'obscurité ne soit complètement installée, je terminais le lendemain matin pendant que les autres pliaient nos affaires. J'écrivais toujours mon récit le plus tôt possible, alors que je me souvenais de chaque détail. C'est peut-être parce que j'ai constamment exercé ma mémoire, dans mes jeunes années, que maintenant, dans mes vieux jours, je me rappelle encore si nettement tant de choses, y compris certains souvenirs que j'aurais bien aimé voir s'estomper et disparaître.

Pendant ce voyage et ceux qui suivirent, je complétai ma connaissance des mots. Je m'efforçais d'apprendre le langage des pays que nous traversions. Comme je l'ai signalé, le nahuatl était parlé partout sur les voies de commerce et même dans le plus petit village, les pochteca mexica trouvaient toujours une personne qui le connaissait bien. La plupart des marchands itinérants s'arrangeaient avec cet interprète et menaient toutes leurs transactions par son entremise. Au cours de leur carrière, les commerçants étaient amenés à discuter avec des interlocuteurs qui parlaient tous les dialectes des pays hors de la Triple Alliance et bien peu d'entre eux, déjà accaparés par les soucis de leurs affaires, se souciaient d'apprendre une langue étrangère.

Ce n'était pas mon cas. Je pense que j'ai des dispositions pour apprendre les langues ; peut-être à force d'étudier les mots ou peut-être pour avoir été confronté de bonne heure aux divers dialectes et accents nahuatl parlés à Xaltocán, à Texcoco, à Tenochtitlân et même, très brièvement, à Texcala. Nos douze esclaves parlaient chacun leur

langue natale, en plus des bribes de nahuatl qu'ils avaient appris pendant leur captivité. C'est avec eux que je commençai mon apprentissage, en leur désignant ce qui se trouvait sur notre chemin.

Je ne prétends pas avoir appris à parler couramment toutes les langues des pays que nous avons traversés pendant cette première expédition. Cela ne se fit qu'après plusieurs voyages. Toutefois, j'étais arrivé à acquérir une connaissance suffisante du parler des Tya Nuù, des Zapoteca, des Chiapa et des Maya pour me faire comprendre partout. Cette faculté de communiquer me permit aussi d'apprendre les coutumes et les habitudes locales auxquelles je me conformais toujours, ce qui me fit accepter par tout le monde. Sans parler du fait qu'elle rendait mon voyage plus agréable, cette acceptation mutuelle me permit de faire de meilleures affaires que si j'avais été l'habituel marchand « sourd-muet », argumentant par l'intermédiaire d'un interprète.

Un jour, par exemple, que nous venions de franchir la crête d'une petite montagne, Quatre, le plus lourdaud de tous nos esclaves, se mit à manifester une vivacité inaccoutumée et même une sorte d'excitation joyeuse. Je lui en demandai la raison avec les quelques mots que j'avais appris de son langage et il me dit que son village natal était tout proche. Il l'avait quitté quelques années auparavant pour aller chercher fortune ailleurs, mais des bandits l'avaient capturé et vendu à un noble Chalca, puis il avait été revendu plusieurs fois de suite. Finalement il s'était trouvé faire partie d'un tribut offert à la Triple Alliance et il avait échoué sur le marché où Gourmand de Sang l'avait acheté.

J'aurais fini par apprendre son histoire, même sans rien connaître de sa langue, car à notre arrivée à Ynochixtlan, nous vîmes le père, la mère et deux frères de Quatre sortir en toute hâte pour accueillir avec des larmes et des rires l'enfant errant disparu depuis si longtemps. Avec le tecuhtli du village – ou plutôt, le chagoola, comme on appelle les petits chefs dans ces régions – ils me supplièrent de le leur revendre. Je leur dis que je comprenais leurs sentiments en leur faisant remarquer que Quatre était le plus fort de tous nos porteurs et le seul capable de porter le lourd sac d'obsidienne brute. Le chagoola me proposa alors d'acheter l'homme et l'obsidienne qui avait une utilité indéniable dans un pays où cette roche-est introuvable. En échange, il me proposa un lot de châles qui était l'unique production du village.

J'admirai les châles qui étaient véritablement de très belles parures, mais je dis aux villageois que je n'en étais qu'au tiers de mon voyage et que je ne souhaitais pas encore faire d'échanges, car je ne voulais pas m'encombrer de nouvelles marchandises que je devrais transporter jusqu'au terme de ma route, puis ramener chez moi.

J'aurais certainement fini par transiger, car j'avais décidé en moi-même de rendre Quatre à sa famille, même si j'avais dû le leur laisser pour rien. Mais, à ma grande surprise, son père et sa mère se mirent de mon côté.

« Chagoola, dirent-ils en s'adressant respectueusement au chef du village. Regardez ce jeune marchand. Il a l'air bon et compréhensif. Cependant notre fils est sa propriété légitime et il a dû payer très cher pour avoir un homme comme lui. Allez-vous marchander la liberté de l'un des nôtres ? »

Il ne me restait pas grand-chose à ajouter et je me contentai d'avoir l'air bon et compréhensif tandis que la bruyante famille de Quatre faisait passer le chagoola pour le plus impitoyable de nous deux. A la fin, honteux, il accepta de puiser dans le trésor du village pour me payer en espèces et non en marchandises. A la place de l'homme et de son sac, il me donna des grains de cacao et des morceaux d'étain et de cuivre, bien plus commodes à transporter et bien plus facilement échangeables que mes morceaux d'obsidienne. En fait, je tirai un bon prix des pierres et deux fois la somme que j'avais payée pour l'esclave. Quand la transaction fut conclue et que Quatre fut redevenu un citoyen libre de Ynochix-tlan, le village entier se réjouit et déclara que c'était jour de fête. La population insista pour nous loger pendant la nuit et nous offrit un véritable festin arrosé d'octli et de chocolat.

Les festivités allaient toujours bon train lorsque nous autres, les voyageurs, nous retirâmes dans nos huttes. Tandis que je me déshabillais, Gourmand de Sang rota en me déclarant : « J'ai toujours pensé que c'était se rabaisser que de reconnaître la langue des étrangers comme un parler humain et je trouvais que vous perdiez ridiculement votre temps, Mixtli, quand je vous voyais vous donner du mal pour apprendre de nouveaux mots barbares. Mais, maintenant, je dois admettre…» Il éructa bruyamment une nouvelle fois et sombra dans le sommeil.

Jeune señorito Molina, en votre qualité d'interprète, vous serez peut-être intéressé de savoir qu'en apprenant le nahuatl, vous avez appris la plus facile de toutes nos langues. Je ne dis pas cela pour diminuer vos mérites, car vous parlez admirablement bien pour un étranger, mais pour vous avertir que si vous vous attaquiez à une autre langue, vous la trouveriez bien plus ardue.

Par exemple, vous savez que le nahuatl fait presque toujours porter l'accent sur l'avant-dernière syllabe, comme l'Espagnol, je crois ; c'est peut-être pour cette raison que l'étude ne m'en a pas semblé insurmontable, bien qu'il soit différent, à plus d'un titre, du nahuatl. Nos plus proches voisins, les Purépecha, ont une langue où l'accent est mis presque systématiquement sur l'avant-dernière syllabe.

On s'en rend très bien compte d'après les noms des villes qui existent encore : Patzcuaro, Queretaro, etc. Le langage otomi, parlé dans le nord, est encore plus déroutant, parce que l'accent se place n'importe où. Je peux dire que de toutes les langues que je connais, y compris la vôtre, l'otomite est celle qui m'a donné le plus de mal. Pour vous donner un exemple, il y a deux mots pour désigner le rire, celui de la femme et celui de l'homme.

Toute ma vie, j'ai eu des noms différents. Maintenant que je voyageais, on s'adressait à moi en différentes langues et j'acquis encore d'autres dénominations, car Nuage Noir se traduit dans tous les pays. Les Zapoteca, par exemple, m'appelaient Zâa Nayàzû. Même lorsque j'eus appris à Zyanya à parler couramment le nahuatl, elle continua à me dire Zâa, pourtant elle pouvait très bien prononcer le mot Mixtli. Cependant elle me donna toujours le nom de Zâa, comme si c'était un mot tendre et, prononcé par elle, c'est le nom que j'ai toujours préféré.

Mais je vous raconterai tout cela plus tard.

Je vois, Fray Gaspar, que vous êtes en train de rajouter des petits signes sur ce que vous venez d'écrire, pour essayer d'indiquer la manière dont les syllabes sont accentuées dans ce nom Zâa Nayàzû. C'est bien cela, la cadence monte et descend, comme dans un chant et je ne sais pas s'il est possible de la rendre dans votre écriture avec plus de précision que dans la nôtre.

La langue des Zapoteca est la seule qui se parle ainsi et c'est la plus mélodieuse de toutes celles du Monde Unique, tout comme les Zapoteca sont les hommes les plus beaux et leurs femmes les plus ravissantes. Zapoteca est le nom que leur donnent les autres peuples, d'après le fruit zapote qui pousse en abondance chez eux. Eux-mêmes se nomment d'un nom bien plus évocateur des hauteurs sur lesquelles ils vivent presque tous : Ben Zaa, le Peuple Nuage.

Leur langue s'appelle le lôochi. Comparé au nahuatl, il ne possède qu'une base restreinte de sons différents et ces sons s'unissent pour donner des mots plus courts qu'en nahuatl. Mais ces quelques sons ont une infinité de sens, selon qu'on les prononce sur un ton neutre, grave ou aigu. Cette caractéristique ne produit pas seulement un agréable effet musical, mais elle est indispensable à la compréhension du mot. En effet, le rythme fait tellement partie de leur langage, que les Zapoteca peuvent se passer du son *parlé* et s'exprimer – du moins pour dire une chose simple – en chantant ou en sifflant la *mélodie*.

C'est ainsi que nous sûmes que nous approchions du pays du Peuple Nuage et c'est ainsi qu'ils l'apprirent eux aussi. Nous entendîmes un sifflement aigu et perçant qui venait d'un mont surplombant notre route. C'était un très long trille dont aucun oiseau n'aurait été capable et qui fut ensuite repris exactement quelque part

au-dessus de nous. Un moment après, un sifflement identique, presque inaudible, se répéta loin, très loin devant nous.

« Les guetteurs zapoteca, nous expliqua Gourmand de Sang. Ils se renvoient des sifflements, au lieu de crier comme on fait chez nous.

— Pourquoi des guetteurs ? demandai-je.

— Nous venons d'entrer dans le pays Huaxyacac, dont les Mixteca, les Olmeca et les Zapoteca se disputent depuis très longtemps la possession. Dans certains endroits, tout le monde cohabite en paix, mais dans d'autres ils se pillent les uns les autres. C'est pourquoi, on identifie tous les nouveaux arrivants. Ce message sifflé est sans doute déjà arrivé au palais de Zaachila et l'Orateur Vénéré doit savoir que nous sommes des Mexica, des pochteca, combien nous sommes, et peut-être même la taille et la forme de nos ballots. »

Vos soldats espagnols qui parcourent rapidement à cheval de longues distances chaque jour, trouvent certainement que le village où ils s'arrêtent pour la nuit est différent de celui de la veille. Mais, nous qui nous déplacions lentement et à pied, nous ne percevions pas de changements brutaux d'un endroit à un autre. A part le fait qu'au sud de Cuauhnâhuac, tout le monde allait nu-pieds, sauf les jours de fêtes locales, nous n'avions pas remarqué de grandes disparités entre les communautés. L'aspect physique des gens, leur costume, l'architecture, tout cela changeait, bien sûr, mais très progressivement. Çà et là, surtout dans les petits hameaux, où les habitants se mariaient entre eux depuis des générations, on voyait certains individus qui étaient légèrement différents des autres par la taille, le teint ou le caractère. Mais, dans l'ensemble, il y avait une uniformité qui ne permettait pas de les distinguer facilement les uns des autres.

Partout, les paysans ne portaient, pour travailler, qu'un pagne de tissu blanc et ils mettaient un manteau blanc le reste du temps. Toutes les femmes étaient vêtues de la jupe et du corsage traditionnels et sans doute portaient-elles aussi l'habituel vêtement de dessous. La blancheur des habits de fête était rehaussée par des broderies dont les motifs et les couleurs variaient. De plus, selon les régions, les parures des nobles variaient : manteaux de plumes, coiffures, boucles d'oreilles, pendentifs de nez, labrets, bracelets… Mais ces différences passaient souvent inaperçues pour les voyageurs. Il fallait avoir passé sa vie dans un village, pour être capable de reconnaître, à première vue, quelqu'un du village voisin.

Telle fut, du moins, notre impression, jusqu'au moment où nous arrivâmes dans le pays Huaxyacac où le premier trille du merveilleux et unique langage lôochi nous apprit que nous venions de pénétrer dans un monde différent de tous les autres.

Nous passâmes notre première nuit dans un village qui s'appelait Texitla et qui ne présentait rien de remarquable, par lui-même. Les

maisons étaient construites comme les nôtres, avec une armature de troncs d'arbres recouverte d'un toit de chaume. Les cabanes des bains de vapeur étaient en adobe, comme partout. Le repas qu'on nous servit ressemblait à tous ceux que nous avions eus jusque-là. Ce qui était différent, c'étaient les gens eux-mêmes ; nous ne nous étions encore jamais trouvés dans un village où tous les habitants étaient aussi agréables à regarder et dont les habits de tous les jours étaient si éclatants de couleurs.

« Comme ils sont beaux ! » s'exclama Cozcatl.

Gourmand de Sang ne disait rien, car il connaissait déjà cet endroit. Le vieux soldat avait pris un air avantageux et possesseur comme si c'était lui, personnellement, qui avait manigancé l'existence du village, dans le seul but de nous surprendre, Cozcatl et moi.

Cependant, Texitla n'était pas une exception comme nous nous en rendîmes compte en arrivant dans la capitale de Zaachila, et comme nous le confirma la suite de notre voyage en pays Huaxyacac. Tous les habitants de cette terre étaient bien faits et leur comportement était aussi gai que leur costume. Le goût des Zapoteca pour les couleurs s'explique facilement, car leur pays produit les plus belles teintures qui soient. C'est aussi la limite septentrionale de vie des perroquets, des aras, des toucans et d'autres oiseaux tropicaux au plumage resplendissant. Par contre, la raison de la Beauté particulière des habitants me semblait moins évidente, aussi, après un jour ou deux à Zaachila, je posai la question à l'un des vieillards de la ville :

« Les gens d'ici sont bien plus beaux que tous les autres. Quelle est leur histoire ? D'où viennent-ils ?

— D'où viennent-ils ? » me dit-il, comme s'il méprisait mon ignorance. Il parlait le nahuatl et servait régulièrement d'interprète aux marchands de passage ; c'est lui qui m'apprit les premiers mots de lôochi. Il s'appelait Gùgu Nashinyâ, ce qui veut dire Rivière Rouge ; sa figure ressemblait à une falaise ravinée.

« Vous autres, Mexica, racontez que vos ancêtres sont venus de très loin, jusqu'à cet endroit au nord, qui est maintenant votre pays. Les Chiapa prétendent que leurs aïeux sont originaires d'une terre très loin au sud de ce qui est leur actuelle patrie. Tous les peuples disent qu'ils proviennent d'un autre lieu que celui où ils vivent. Tous, sauf nous, les Ben Zaa. Si nous portons ce nom, c'est qu'il y a une bonne raison : nous sommes le Peuple Nuage ; nous sommes nés dans les nuages, dans les arbres, dans les rocs et dans les montagnes de cette terre. Nous n'y sommes pas venus, nous avons toujours été là. Dites-moi, jeune homme, avez-vous déjà vu ou senti la fleur du cerisier d'amour ? »

Je lui répondis que non.

« Vous la verrez. Elle pousse maintenant sur le seuil de nos

maisons. On l'appelle aussi la fleur-cœur car, en bouton, elle a la forme d'un cœur humain. Dans les maisons, les femmes ne cueillent qu'un bouton à la fois, car quand il s'ouvre, il embaume le logis tout entier, à lui seul. A l'origine, cette fleur poussait à l'état sauvage dans les montagnes que vous apercevez au loin, et uniquement en pays Huaxyacac. Comme nous, elle est née là, et comme nous, elle fleurit toujours. C'est un plaisir de voir et de sentir cette fleur. Les Ben Zaa sont un peuple fort et vigoureux, depuis toujours.

— C'est vrai, dis-je. C'est un beau peuple.

— Oui, et aussi robuste que beau, me répondit le vieux sans aucune modestie. Le Peuple Nuage a réussi à préserver la pureté de sa race, en supprimant toutes les imperfections qui surgissent ou s'insinuent en elle.

— Comment ? lui demandai-je.

— Lorsqu'un nouveau-né est malformé, qu'il est vraiment trop laid ou qu'il présente des signes de déficiences mentales, nous veillons à ce qu'il ne vive pas. On prive le malheureux nourrisson du sein de sa mère, aussi il dépérit et meurt par la volonté des dieux. On met également au rebut les vieillards, quand ils deviennent trop déplaisants à regarder, qu'ils ne peuvent plus prendre soin d'eux-mêmes et qu'ils commencent à perdre leurs facultés intellectuelles. En général, l'immolation des vieillards est un acte volontaire accompli pour le bien public. Moi-même, quand je sentirai mes forces et mes idées décliner, je ferai mes adieux et partirai pour le Séjour Sacré et on ne me reverra plus.

— C'est vraiment une mesure rigoureuse, constatai-je.

— Est-ce une mesure rigoureuse de tailler un jardin et de couper les branches mortes dans un verger ? Vous admirez le résultat, mais vous déplorez les procédés, ajouta-t-il ironiquement. Vous nous critiquez de nous débarrasser des inutiles et des incapables qui seraient à la charge de la communauté, de laisser mourir les enfants anormaux afin qu'ils n'engendrent pas d'autres malheureux, alors, jeune homme, nous condamnez-vous de refuser les bâtards ?

— Les bâtards ?

— Oui. Nous avons souvent été envahis par les Mixteca et les Olmeca dans le passé et par les Mexica, plus récemment ; nous avons aussi subi des infiltrations insidieuses de la part des tribus qui vivent sur nos frontières, mais jamais, nous ne nous sommes mêlés à eux. Bien que les étrangers aient le droit de venir chez nous et de vivre parmi nous, nous avons toujours interdit le mélange de leur sang avec le nôtre.

— Je ne vois pas comment vous avez pu faire. Les hommes et les femmes étant ce qu'ils sont, il est bien difficile de permettre les relations sociales avec des étrangers, tout en empêchant les rapports

sexuels.

— Oh, nous sommes comme tout le monde, concéda-t-il, et cela nous arrive aussi. Mais tout citoyen du Peuple Nuage qui prend légitimement un étranger pour époux ou pour épouse, ne fait plus partie de notre communauté. Cette loi suffit généralement à décourager ces mariages. Mais il y a aussi une autre raison pour laquelle ces unions sont si peu fréquentes et vous l'avez certainement devinée.

— Non, je ne vois pas, répondis-je.

— Vous avez visité d'autres régions. Alors, regardez nos hommes, regardez nos femmes. Où donc pourrions-nous trouver des partenaires qui nous conviendraient mieux ? »

C'était en effet un argument irréfutable. Cependant, il y avait aussi des individus particulièrement favorisés par la nature, chez les autres peuples. Ma propre sœur en était un exemple chez les Mexica ; la Dame de Tolan chez les Tecpaneca et le petit Cozcatl, chez les Acolhua. De plus, les Zapoteca n'étaient pas tous absolument sans défaut. Malgré tout, il était indéniable que, dans leur grande majorité, ces gens avaient de si beaux traits et de si beaux corps, qu'à côté d'eux, les autres peuples ne semblaient guère mieux réussis que les premiers spécimens ratés fabriqués par les dieux.

Pour un Mexicatl, j'avais une taille et une carrure exceptionnelle, mais presque tous les hommes Zapoteca étaient aussi grands et aussi bien bâtis que moi et leur visage était à la fois volontaire et plein de sensibilité. Les femmes étaient dotées de courbes généreuses, tout en étant souples comme des roseaux et elles étaient belles comme des déesses : de grands yeux lumineux, un nez droit, une bouche faite pour les baisers et un teint transparent et sans défaut. Zyanya ressemblait à une coupe de cuivre bruni débordant de miel. Hommes et femmes avaient un port altier et des gestes gracieux et ils parlaient leur langue lôochi avec des inflexions douces et mélodieuses. Les enfants étaient exquis et extrêmement bien élevés. J'étais heureux de ne pas pouvoir me voir moi-même afin de ne pas être obligé de me comparer à eux ; mais les étrangers que je rencontrais – des immigrants Mixteca, pour la plupart – me paraissaient lourdauds, mal emmanchés et ternes en comparaison du Peuple Nuage.

Cependant, je n'étais pas si naïf, aussi, je pris « du bout des doigts », comme nous disons, les histoires de Rivière Rouge au sujet de la création soi-disant spontanée, sans retouches et parfaite de son peuple. Je ne pouvais croire que le Peuple Nuage ait jailli, tel quel, des montagnes, comme la fleur-cœur. Personne ne s'était jamais targué d'une origine aussi insensée. Après tout, il faut bien venir de quelque part.

En tout cas, j'avais sous les yeux la preuve que les Zapoteca

avaient dédaigneusement refusé les croisements avec des étrangers et qu'ils avaient préservé la pureté de leur sang, même aux dépens de leurs êtres chers. Quelle que fût son origine, le Peuple Nuage avait toujours voulu être ce qu'il y avait de mieux. Cela, je le croyais, parce que je me trouvais parmi eux et que je contemplais ces hommes admirables et ces femmes désirables. *Ayyo*.' C'est vrai qu'elles étaient irrésistiblement et cruellement désirables !

***

Selon notre habitude, Excellence, le seigneur scribe vient de relire ma dernière phrase pour me rappeler où nous nous sommes arrêtés à la dernière séance. Oserai-je supposer que Votre Excellence s'est jointe à nous parce qu'elle a envie d'entendre comment j'ai séduit toute la population féminine de Zaachila ?

Non ?

Puisque vous me dites que cela ne vous surprendrait pas, mais que vous ne souhaitez pas le savoir, alors, Excellence, je vais vous étonner. En effet, bien que nous ayons passé plusieurs jours à Zaachila et dans ses environs, jamais je n'ai touché à une seule femme. Cela ne me ressemblait pas, comme le fait remarquer Votre Excellence, et je ne prétends pas pour autant avoir été soudainement guéri de mes habitudes libertines. Je venais tout simplement d'être saisi par une nouvelle perversion : je ne voulais aucune de ces femmes, parce que je pouvais les avoir. Elles étaient toutes adorables, séduisantes et, sans aucun doute, très expertes – Gourmand de Sang se livra à la débauche tout le temps que nous restâmes dans cette ville – et c'est précisément leur disponibilité qui me fit les rejeter. Ce que je voulais, ce que je désirais, c'était une vraie femme de ce Peuple Nuage, c'est-à-dire une femme qui reculerait horrifiée, devant l'étranger que j'étais. C'était un dilemme. Je souhaitais l'impossible et rien d'autre. Donc, je n'en eus aucune et je ne peux rien dire à Votre Excellence au sujet des femmes de Zaachila.

Je vais vous parler, plutôt, du pays Huaxyacac. C'est un chaos de montagnes, de pics et de précipices, de chaînes appuyées à d'autres chaînes, de massifs entassés sur d'autres massifs. Les Zapoteca, heureux de cet isolement qui les protégeait, s'étaient rarement aventurés en dehors de leurs murailles, de même qu'ils accueillaient rarement des étrangers. Depuis longtemps, les autres nations les avaient appelés « le peuple fermé ».

Mais le Uey tlatoani Motecuzoma Ier voulait étendre les routes de commerce des Mexica toujours plus loin vers le sud et il choisit d'employer la force plutôt que la négociation diplomatique. L'année de ma naissance, il envahit le pays Huaxyacac avec son armée et, après

avoir fait beaucoup de victimes et de dégâts, il réussit enfin à prendre la capitale. Il exigea le libre passage pour les pochteca mexica et soumit le Peuple Nuage au tribut de la Triple Alliance. Mais, comme il manquait de troupes pour installer une armée d'occupation, au moment de rentrer chez lui avec le gros de ses forces, il ne laissa à Zaachila qu'une garnison symbolique, chargée de percevoir l'impôt. Dès qu'il eut tourné les talons, les Zapoteca massacrèrent, tout naturellement, les soldats de la garnison et reprirent leur vie, comme par le passé, sans jamais donner le moindre bout de coton en fait de tribut.

Cette attitude aurait dû entraîner de nouvelles invasions Mexica qui auraient mis le pays à feu et à sang – ce n'est pas pour rien qu'on a appelé Motecuzoma le Seigneur Vengeur – mais deux choses s'y opposèrent. D'une part, les Zapoteca furent assez sages pour laisser les marchands mexica traverser leur territoire, sans les mettre à mal, ensuite, cette même année, Motecuzoma mourut et Axayacatl, son successeur, était suffisamment conscient des difficultés qu'entraîneraient la soumission et le contrôle d'un pays aussi éloigné, pour les épargner plus.

C'est pourquoi, bien qu'il n'y eût pas d'amitié entre les deux pays, la paix et des relations commerciales s'étaient établies pendant les vingt années qui précédèrent mon arrivée et durèrent encore quelques années après.

Le centre rituel des Zapoteca et leur ville sainte est l'antique Lyobâan, non loin de Zaachila, vers l'est. Un jour, Rivière Rouge nous y conduisit, Cozcatl et moi, alors que Gourmand de Sang était resté pour se distinguer dans un auyanicalli, une maison de plaisir. Lyobâan signifie Séjour Sacré, mais depuis longtemps, les Mexica l'appelaient Mictlan, parce que ceux d'entre eux qui ont vu cette ville croient que c'est en réalité l'entrée terrestre du noir et lugubre au-delà.

C'est une cité magnifique, très bien conservée pour son grand âge. Il y a une multitude de temples à plusieurs salles et l'une d'elles est la plus grande que j'aie jamais pu voir, dont le toit ne soit pas soutenu par une forêt de colonnes. Les murs, tant intérieurs qu'extérieurs, sont recouverts d'entrelacs et de mosaïques de calcaire blanc au dessin compliqué. Je n'ai pas besoin de faire remarquer à Votre Excellence que les nombreux temples du Séjour Sacré sont la preuve que le Peuple Nuage, comme les Mexica et comme les Chrétiens, rendaient hommage à une multitude de dieux. Ils adoraient la déesse vierge de la lune Béu, le dieu jaguar Béezye, la déesse de l'aube Tangu Yu et bien d'autres.

Mais, contrairement à nous, le Peuple Nuage croyait, comme vous autres, les Chrétiens, que les dieux et les déesses dépendaient tous d'un grand seigneur qui avait créé l'univers et qui ordonnait toutes

choses. Comme vos anges et vos saints, ces dieux subalternes n'auraient pas pu exercer leurs fonctions et n'auraient même pas existé, sans la permission et la tutelle de ce dieu supérieur à tous les autres. Les Zapoteca l'appelaient Uizye Tao, c'est-à-dire, le Souffle Tout-Puissant.

Ces grands temples austères n'étaient que les superstructures de Lyobâan. Ils étaient bâtis sur des ouvertures dans le sol menant à des grottes, des galeries et des cavernes souterraines qui étaient le lieu d'ensevelissement favori des Zapoteca, depuis des temps immémoriaux. Les nobles, les grands prêtres et les grands guerriers y étaient enterrés en grande pompe dans des chambres richement décorées et meublées qui se trouvent juste sous les temples.

Il y avait aussi une place pour les roturiers, dans des cryptes encore plus profondes. Rivière Rouge nous raconta que ces galeries n'avaient pas de fin, qu'elles étaient reliées entre elles et qu'elles couraient sur d'incalculables longues courses. Il nous dit que des festons de pierre ornaient les plafonds, que des piédestaux jaillissaient du sol et qu'on y voyait des draperies de pierre au dessin étrange et merveilleux, mais naturel ; aussi belles que des chutes d'eau pétrifiées et aussi terrifiantes que les Mexica imaginent les portes de Mictlan.

« Ce ne sont pas seulement les morts qui vont au Séjour Sacré, me dit Rivière Rouge. Je vous l'ai déjà dit, quand je sentirai que ma vie est devenue inutile, j'irai disparaître là-bas. »

D'après lui, tout être humain, noble ou roturier, lorsqu'il était diminué par l'âge, persécuté par les souffrances et les chagrins ou tout simplement fatigué de la vie, pour une raison quelconque, pouvait faire une demande aux prêtres de Lyobâan pour être enterré vivant dans le Séjour Sacré. On lui fournissait une torche de pin, mais aucune nourriture, et on le faisait entrer par l'une des ouvertures des grottes, puis on refermait la porte sur lui. Il errait dans le dédale des galeries jusqu'à ce que sa lumière s'éteigne ou que ses forces l'abandonnent, ou bien jusqu'au moment où il arrivait dans une caverne qui lui convenait, ou dans un endroit où son instinct lui disait qu'un de ses ancêtres s'était laissé mourir avant lui. Alors le nouveau venu se ressaisissait et attendait calmement que son esprit le quitte pour aller vers sa destination.

La chose qui m'intriguait dans cette ville de Lyobâan, c'était que le plus sacré des temples sacrés était construit sur une plate-forme de pierre posée au ras du sol et non pas en haut d'une pyramide. J'en demandai la raison au vieillard.

« Les Anciens faisaient des constructions solides pour qu'elles résistent au Zyuuu », me répondit-il en utilisant un mot que je ne connaissais pas. Mais nous en comprîmes vite le sens, Cozcatl et moi, car nous le ressentîmes soudain, comme si notre guide l'avait

commandé spécialement pour notre gouverne.

« Tlalolini », murmura Cozcatl, avec une voix qui tremblait comme tout ce qui nous entourait.

En nahuatl, on dit tlalolini, les Zapoteca l'appellent zyuûu et vous, les Espagnols, tremblement de terre. A Xaltocán, j'avais déjà senti la terre trembler, mais ce n'était qu'un léger mouvement de haut en bas et nous savions que c'était simplement notre île qui, à sa façon, essayait de s'installer plus confortablement sur le fond instable du lac. Ici, le tremblement était tout différent. C'était un roulis qui allait d'un côté à l'autre, comme si la montagne n'était qu'un petit bateau secoué par les flots. Comme cela m'était parfois arrivé sur des eaux agitées, je ressentis une impression de nausée. Quelques blocs de pierre se détachèrent du sommet d'un édifice et vinrent rouler sur le sol.

Rivière Rouge nous les montra en disant : « Les Anciens faisaient des édifices solides, mais il ne se passe guère de jours en Huaxyacac sans zyuûu, d'intensité variable. C'est pourquoi maintenant nous fabriquons des constructions plus légères. Une maison de bois et de chaume ne fait pas grand mal à ses habitants quand elle s'effondre sur eux et on peut la relever facilement. »

Je hochai la tête, mais mes entrailles étaient encore si ébranlées que je n'osais pas ouvrir la bouche. Le vieillard me dit alors en souriant : « Cela s'est porté sur votre ventre, n'est-ce pas ? Mais je parie qu'un autre de vos organes est également touché. »

C'était vrai. Mon tepuli s'était redressé et il s'était tellement durci qu'il me faisait vraiment mal.

« On ne sait pas pourquoi, poursuivit Rivière Rouge, mais le zyuûu affecte toutes les créatures et particulièrement les humains. Les hommes et les femmes sont excités sexuellement et parfois, dans les secousses violentes, ils en arrivent à faire des choses indécentes en public. Parfois, longtemps avant que la terre commence à trembler, les chiens et les coyotes se mettent à pleurer ou à hurler et les oiseaux s'enfuient. Leur comportement nous avertit quand il va y avoir un réel danger. Les mineurs et les carriers courent se mettre à l'abri dans un endroit plus sûr, les nobles et les prêtres quittent leurs palais et leurs temples de pierre. Mais, même lorsqu'on est prévenu, une très forte secousse provoque parfois des morts et des ravages. A ma grande surprise, il se remit à sourire. « Toutefois, il faut reconnaître qu'en général, un zyuûu donne plus de vies qu'il n'en prend. Au bout d'une période de trois quarts d'année après un grave tremblement de terre, beaucoup de bébés naissent dans un intervalle de quelques jours. »

J'en étais persuadé. Je sentais mon sexe raidi se dresser comme un bâton. J'enviais Gourmand de Sang qui était en train de laisser dans l'auyanicalli un souvenir inoubliable. Si je m'étais trouvé dans les rues de Zaachila, j'aurais été capable de rompre la trêve entre Mexica

et Zapoteca en déshabillant et en violant la première femme qui se serait trouvée sur mon chemin…

Je sais. Ce n'est pas la peine que je m'étende sur ce sujet. Pourtant, je pourrais peut-être dire à Votre Excellence pourquoi je pense que les secousses sismiques provoquent seulement la peur chez les animaux inférieurs et la peur et l'excitation sexuelle chez les humains.

La première nuit que nous avions passée à la belle étoile, au tout début de notre expédition, j'avais d'abord réalisé et ressenti le choc effrayant de l'obscurité, du néant et de la solitude de la nuit, puis ensuite, j'avais été saisi par un violent désir de copuler. Les animaux humains comme les animaux inférieurs éprouvent de la peur quand ils sont confrontés à un aspect de la nature qu'ils ne peuvent contrôler. Mais les créatures inférieures ne savent pas que ce qu'elles redoutent, c'est la mort, car elles ignorent ce qu'est la mort. Par contre, nous, nous le savons. Un homme pourra affronter fermement une mort honorable sur le champ de bataille ou sur l'autel ; une femme saura lui faire face dignement pendant un accouchement, mais on ne se sent pas aussi courageux devant une mort qui vous éteint comme deux doigts mouchent une chandelle. Ce que nous redoutons le plus, c'est une disparition capricieuse et inexpliquée. C'est pour cela que dans les grands moments de terreur, notre instinct nous pousse à faire la seule chose que nous connaissions pour perpétuer la vie. Au plus profond de nous-mêmes, une voix désespérée nous crie, « Ahuil-nema ! Copule ! Si tu ne sauves pas ta vie, tu en fabriqueras peut-être une autre. » Et voilà pourquoi le tepuli de l'homme se redresse, le tipili de la femme s'ouvre et commence à couler…

Ce n'est qu'une théorie personnelle, mais vous, Excellence et vous, mes révérends frères, vous aurez peut-être un jour l'occasion de la vérifier. Cette île de Tenochtitlân-Mexico est encore plus mal installée que Xaltocán sur le fond vaseux du lac et il lui arrive parfois de changer de position un peu brusquement. Un jour ou l'autre, vous ressentirez une secousse de la terre. Vous verrez bien alors ce que vous éprouvez dans vos révérendes parties.

Nous n'avions, en réalité, aucune raison de nous attarder aussi longtemps dans la région de Zaachila, si elle ne nous avait offert un séjour agréable pour nous reposer avant la longue et épuisante ascension des prochaines montagnes – et aussi que Gourmand de Sang, au mépris de ses tempes grisonnantes, semblait décidé à ne négliger aucune des beautés accessibles de la ville. Pour ma part je me contentai de visiter l'endroit, sans même chercher à essayer de faire des transactions commerciales, pour la bonne raison que le produit local le plus prisé, la fameuse teinture, se trouvait épuisé.

Vous appelez cette teinture la cochenille et vous savez sans doute

qu'elle provient d'un insecte, le nochéztli. Ces insectes vivent par millions sur d'immenses plantations de cactus cultivés dont ils se nourrissent. Ils deviennent tous adultes au même moment et on brosse alors les cactus pour faire tomber les insectes dans des sacs, puis on les tue, soit en trempant ces sacs dans l'eau bouillante, soit en les suspendant dans une étuve, soit en les laissant exposés au soleil. Lorsque les insectes sont aussi desséchés que des graines toutes ridées, on les vend au poids. Quand on les écrase, ils rendent, selon le procédé qu'on a utilisé pour les tuer, une teinte d'un rouge jaunâtre, ou d'un vif écariate, ou encore de ce carmin particulièrement lumineux qui ne s'obtient que par ce moyen. Je vous raconte tout cela pour vous dire que la dernière récolte des Zapoteca avait été tout entière achetée, quelque temps avant mon passage, par un marchand mexica qui faisait route vers le nord, celui-là même avec qui j'avais parlé dans le pays des Xochimilca. Il n'y aurait donc plus de teinture pour le reste de l'année, car il est impossible de hâter la maturation des insectes, même en s'en occupant beaucoup.

Je me souvins également de ce que m'avait dit ce marchand au sujet d'une teinture pourpre, très rare, mystérieusement reliée à des escargots et à un peuple d'Etrangers. Je demandai à Rivière Rouge et à plusieurs de ses amis pochteca ce qu'ils en savaient, mais ils me regardèrent tous avec un air ahuri en répétant : « De la pourpre ? Des escargots ? Des Etrangers ? » C'est ainsi que je ne fis qu'une seule opération commerciale à Zaachila qui n'était certainement pas le fait d'un marchand près de ses sous.

Le vieux Rivière Rouge s'était arrangé pour que je puisse faire une visite de politesse à Kosi Yuela, le bishôsu Ben Zaa, c'est-à-dire le seigneur du Peuple Nuage. Il me fit aimablement visiter son palais pour que je puisse en admirer la luxueuse installation. Deux choses éveillèrent particulièrement mon intérêt : la première était l'épouse du bishôsu, la reine Pela Xila, une femme à faire damner un homme. Je me contentai d'embrasser la terre devant elle, mais lorsque je vis la deuxième chose – une magnifique tapisserie de plumes – je décidai de l'avoir.

« C'est un de vos compatriotes qui l'a faite », m'informa mon hôte, qui semblait un peu irrité que j'admire tant une œuvre mexica au lieu de m'extasier devant les réalisations de son peuple, par exemple les draperies mouchetées de la salle du trône, dont les marbrures avaient été obtenues en nouant le tissu, puis en le teignant, puis à nouveau en le nouant et en le teignant plusieurs fois de suite.

« Laissez-moi deviner, Seigneur, lui dis-je en montrant la tapisserie. L'artiste qui a fait ça ne serait-il pas un voyageur du nom de Chimali ? »

Kosi Yuela sourit : « C'est vrai. Il est resté ici quelque temps pour

faire les dessins des mosaïques de Lyobâan, mais il n'avait pas de quoi payer l'aubergiste, à part cette tapisserie. Le patron l'a acceptée, mais à contrecœur et, plus tard, il est venu se plaindre à moi. Je l'ai remboursé, car je pense que l'artiste reviendra un jour pour reprendre son œuvre.

— Certainement. Je connais Chimali depuis longtemps et je le verrai peut-être avant vous. Si vous me le permettez, Seigneur, je serais heureux de payer sa dette et de dégager sa tapisserie.

— C'est très gentil, me dit le bishôsu. Très généreux à l'égard de votre ami et aussi à notre égard.

— Pas du tout, je ne fais que vous rendre la bonté que vous avez eue pour lui ; et de toute façon, ajoutai-je, en pensant au jour où j'avais ramené chez lui un Chimali angoissé, avec une courge sur la tête, ce n'est pas la première fois que j'aide mon ami à se sortir d'un mauvais pas. »

Chimali ne s'était certainement privé de rien pendant son séjour à l'hôtellerie, car je dus me séparer d'un joli tas d'étain et de cuivre pour régler sa note. Cependant, sa tapisserie valait dix ou vingt fois plus. Aujourd'hui, elle coûterait cent fois plus cher étant donné que toutes ces tapisseries ont été détruites et qu'on n'en fait plus ; soit que les artistes aient été éliminés, eux aussi, soit qu'ils aient perdu le goût de la création. Il est donc fort probable que Votre Excellence n'ait jamais vu une de ces œuvres scintillantes.

C'était un travail encore plus délicat, plus difficile et plus long que la peinture, la sculpture ou l'orfèvrerie. L'artiste prenait d'abord une pièce de coton très fin qu'il fixait sur un panneau de bois. Ensuite, il dessinait d'un trait léger le motif qu'il voulait exécuter et il lui fallait alors, avec un soin infini, recouvrir les espaces avec des plumes de couleur en utilisant uniquement la partie la plus fine de la plume après en avoir ôté la penne. Il les collait une par une avec une goutte infime d'oli liquide. Certains soi-disant artistes qui n'étaient, en réalité, que de vulgaires barbouilleurs, ne prenaient que des plumes blanches, les coloraient selon leurs besoins et les découpaient pour qu'elles s'ajustent à leur dessin. Mais le véritable artiste ne se servait que de plumes de couleur naturelle, choisissait soigneusement la nuance exacte qu'il lui fallait et sélectionnait les plumes de la dimension et de la forme requises pour son motif. Je parle de « dimension », et je dois dire qu'il y avait rarement, dans ces œuvres, une plume plus grande qu'un pétale de violette et que la plus petite avait environ la taille d'un cil. L'artiste devait parfois fouiller, comparer et trier dans une montagne de plumes qui aurait pu remplir la pièce où nous nous trouvons.

Je ne sais pas pourquoi Chimali avait, pour une fois, délaissé ses pinceaux ; il avait exécuté une magistrale scène de forêt. Dans une

clairière ensoleillée, on voyait un jaguar couché, entouré de fleurs, d'oiseaux et de papillons. Chaque oiseau était exécuté avec les plumes de sa propre espèce. Pour faire les geais, par exemple, je suis sûr qu'il avait dû passer au crible les plus minuscules plumes bleues de centaines de ces oiseaux. Il n'avait pas représenté la végétation par une masse uniforme de plumes vertes ; chaque brin d'herbe, chaque feuille d'arbre étaient faits d'une plume d'un vert subtil et toujours différent. Dans un seul papillon brun et jaune, je comptai plus de trente plumes d'une taille infime. La signature de Chimali était la seule tache de couleur uniforme ; il avait exécuté avec les plumes d'un ara écarlate l'empreinte de sa main, réduite à la moitié de sa taille réelle.

Je rapportais la tapisserie à mon auberge et la donnai à Cozcatl en lui disant de tout défaire, sauf la main écarlate. Quand il eut détaché toutes les plumes du tableau, je les roulai toutes ensemble dans la toile, j'en fis un ballot que je nouai soigneusement et je le ramenai au palais. Kosi Yuela étant absent, c'est la reine Pela Xila qui me reçut. Je lui laissai le paquet en lui disant :

« Madame, au cas où l'artiste Chimali repasserait par ici avant que je ne le voie, ayez la bonté de lui remettre ce colis et de lui dire que je le lui rends en reconnaissance de toutes ses autres dettes. »

En quittant Zaachila, le seul chemin pour aller vers le sud traverse la chaîne du Zempoaltepec, et c'est cette route que nous suivîmes pendant d'interminables journées. Si vous n'avez jamais escaladé de montagnes, Excellence, je ne sais pas comment vous faire comprendre ce que cela implique, comment vous dépeindre l'effort et la fatigue musculaire, les coups, les écorchures, la sueur ruisselante à laquelle vient s'ajouter la poussière, le vertige des hauteurs, la soif inextinguible pendant les canicules, l'attention constante qu'il faut avant de mettre un pied devant l'autre, les faux pas suivis d'un instant de frayeur inexprimable, les deux pas que l'on glisse en arrière pour trois en avant, les descentes presque aussi pénibles et aussi dangereuses que les montées, ensuite une étendue de terrain plat difficilement praticable, puis, encore une autre montagne…

Il y avait une piste, aussi nous ne nous égarâmes point, mais elle avait été tracée par les hommes secs et résistants du Peuple Nuage, ce qui ne veut pas dire pour autant qu'elle était facile pour eux. Ce n'était pas un sentier très emprunté et au parcours bien établi, car il y avait des éboulements constants. Par moments, la piste débouchait sur un amas de pierrailles instables qui branlaient sous nos pas, menaçant à tout instant de s'effondrer complètement. A d'autres endroits, le passage s'étranglait dans un couloir creusé par l'érosion qui se terminait par un amoncellement de caillasse sur laquelle on se tordait les chevilles. Parfois encore, le chemin se transformait en un escalier

en spirale dont les marches étaient tout juste assez larges pour qu'on y pose le bout du pied. D'autres fois, ce n'était plus qu'un passage suspendu à flanc de montagne bordé d'un côté par une abrupte muraille rocheuse qui semblait vouloir nous pousser vers l'abîme tout aussi abrupt qui lui faisait face.

Certaines de ces montagnes étaient si élevées que nous nous trouvions souvent au-dessus de la limite des arbres. A part quelques rares touffes de lichen sur les rochers, quelques bouquets d'herbe s'échappant d'une crevasse, ou une plante verte rabougrie et grignotée par le vent, il n'y avait aucune végétation et presque pas de terre où elle aurait pu pousser. Sur les sommets, l'érosion avait mis la roche à nu et on avait l'impression de marcher sur les côtes décharnées du squelette de la terre. Pendant que nous escaladions ces pics à grand-peine, nous reprenions sans cesse notre souffle comme si chacun de nous essayait de voler aux autres le peu d'oxygène disponible.

Les journées étaient toujours chaudes, trop même pour l'effort que nous avions à fournir. Mais à cette altitude, les nuits sont froides à vous geler la mœlle des os. Si cela avait été possible, nous aurions marché la nuit pour nous réchauffer et dormi le jour, au lieu de transpirer, de souffler et de tomber presque évanouis sous le poids de nos paquets. Mais il est impossible à quiconque de se déplacer dans ces montagnes, dans l'obscurité, sans se casser une jambe et même, encore plus certainement, le cou.

Durant cette partie du voyage, nous ne traversâmes que deux villages. L'un s'appelait Nejapa et il était habité par une tribu huave qui sont des gens sombres, désagréables et mal léchés. Ils nous reçurent avec un air hargneux et nous demandèrent un prix exorbitant pour notre hébergement, que nous payâmes néanmoins. Ils nous servirent un abominable repas : un ragoût graisseux de viande d'opossum, mais qui nous permit d'économiser nos provisions qui commençaient à s'épuiser.

Les huttes qu'ils nous laissèrent étaient malodorantes et pleines de vermine, mais au moins, elles nous abritèrent du vent nocturne des montagnes. A Xalapán, l'autre village, nous fûmes bien mieux accueillis. On nous traita avec une chaleureuse hospitalité et nous eûmes droit à un bon dîner. On nous vendit même des œufs que nous emportâmes. Malheureusement ces gens étaient des Chinanteca, et étaient affligés de ce que vous appelez la maladie peinte. Tout en sachant que nous ne pouvions pas l'attraper – sauf peut-être en couchant avec une femme, ce qu'aucun d'entre nous n'était tenté de faire – le spectacle de ces corps tachetés de bleu nous donnait envie de nous gratter et nous nous sentîmes aussi mal à l'aise à Xalapán qu'à Nejapa.

Par la suite, nous essayâmes de calculer nos étapes d'après la

carte élémentaire que je possédais, afin de pouvoir passer la nuit entre deux montagnes. Là, au moins, nous arrivions, en principe, à trouver un filet d'eau claire, du cresson mexixin, des choux des marais et des plantes comestibles. De plus, et ce qui était le plus important, quand nous nous trouvions à une altitude plus basse, les esclaves n'avaient pas besoin de frotter la pierre à feu pendant la moitié de la nuit comme c'était le cas sur les cimes où l'air est raréfié, avant de produire assez de chaleur pour enflammer la mousse et faire partir le feu de camp. Cependant, comme aucun d'entre nous n'était jamais passé par là, sauf Gourmand de Sang qui ne se rappelait plus exactement toutes les montées et toutes les descentes, l'obscurité nous surprit plus d'une fois, alors que nous étions en train d'escalader ou de redescendre le flanc d'une montagne.

C'est au cours d'une de ces nuits que Gourmand de Sang me déclara : « J'en ai plus qu'assez de manger de la viande de chien avec des haricots et de toute manière, il ne nous reste plus que trois chiens. Nous sommes dans le pays du jaguar, nous allons rester éveillés tous les deux, cette nuit, et tâcher d'en avoir un. » Il fouilla les bois autour de notre campement et finit par découvrir un arbre mort et creux ; il en tailla un morceau qui avait à peu près la longueur de son avant-bras. Puis, il prit la peau d'un des petits chiens que l'esclave Dix était en train de faire rôtir sur le feu et l'enfila sur l'une des extrémités du cylindre de bois, en l'attachant avec une ficelle, comme pour faire un tambour de fortune. Ensuite, il perça un trou dans le milieu de la peau de chien ; il y fit passer une lanière de cuir en la nouant pour qu'elle ne passe pas au travers de la peau. Ainsi, la lanière pendait à l'intérieur du tambour et Gourmand de Sang passant sa main par le côté ouvert, racla tout le long son ongle rugueux. La peau du tambour amplifia le grattement, en donnant exactement le même son que le grognement d'un jaguar.

« S'il y a un félin dans les parages, me dit le vieux soldat, sa curiosité naturelle va le pousser à venir du côté de notre feu, mais il ne s'approchera pas de trop près et dans le vent. Nous allons faire comme lui et partir dans le bois pour chercher un endroit adéquat où vous vous installerez, Mixtli, avec le tambour pour faire le bruit de grognement, pendant que je me cacherai à portée de javelot. La fumée de notre feu sera suffisante pour couvrir notre odeur et votre appel l'intriguera suffisamment pour qu'il nous vienne droit dessus. »

Je n'étais pas précisément ravi à la perspective de servir d'appât au jaguar, néanmoins je laissai Gourmand de Sang me montrer comment il fallait se servir de son invention pour émettre des bruits à intervalles irréguliers : de petits grognements et des grondements plus prolongés. Après le dîner, Cozcatl et les esclaves s'enroulèrent dans leurs couvertures, tandis que Gourmand de Sang et moi nous en

allâmes avec le vent dans le dos. Lorsque le feu ne fut plus qu'une faible lueur, encore qu'on en sentît la fumée, nous nous arrêtâmes dans ce que Gourmand de Sang appelait une clairière. Pour ma part, c'aurait aussi bien pu être une des cavernes du Séjour Sacré. Je m'assis sur une pierre et il alla se tapir quelque part derrière moi. Tout était calme. J'enfilai ma main à l'intérieur du tambour pour gratter la lanière de cuir avec mon ongle – un grognement, une pause, un grognement et un grondement, une pause, trois grognements menaçants…

Cela ressemblait tant au ronronnement inquiétant d'un gros félin en chasse, que j'en avais la chair de poule. Les histoires que j'avais entendues raconter par des chasseurs de jaguar expérimentés me revenaient, malgré moi, en mémoire. C'est un animal, prétendaient-ils, qui n'a pas besoin de s'approcher tout près de sa proie. Il possède la faculté d'hoqueter violemment et son souffle annihile alors complètement sa victime. Ils disaient aussi que le chasseur qui employait des flèches devait toujours en avoir quatre sous la main, car le jaguar est réputé pour savoir esquiver le trait qu'on lui décoche, l'attraper avec ses dents et le réduire en miettes, de manière insolente. Aussi, le chasseur doit faire partir quatre flèches presque en même temps, en espérant que l'une d'elles sera la bonne et en sachant qu'il lui sera impossible d'en lancer plus de quatre avant d'être anéanti par les hoquets de l'animal.

J'essayais de me changer les idées en improvisant des variations dans mes raclements – des grognements brefs pareils à des gloussements de joie ou les grommellements étirés d'un félin qui bâille. Je commençais à me sentir véritablement expert dans cet art surtout lorsque je fus parvenu à produire un bruit après avoir lâché la lanière de cuir et j'étais en train de me demander si je ne pourrais pas mettre au point un nouvel instrument de musique dont je serais le seul à jouer pendant les cérémonies…

Soudain, un autre grognement parvint à mes oreilles, qui me fit sortir brutalement de ma rêverie, terrorisé, car ce n'était pas moi, cette fois, qui avais produit ce bruit… Je sentis une odeur d'urine et malgré ma vue déficiente, j'eus l'impression qu'une tache plus sombre, s'ajoutant à l'obscurité, passait furtivement derrière moi pour se glisser sur ma gauche. Malgré la frayeur qui me paralysait, je parvins à faire ce que j'espérais être un grognement de bienvenue. Qu'aurais-je pu faire d'autre ?

Devant moi, je vis alors briller deux lueurs jaunes et froides et un air coupant caressa ma joue. Je crus que c'était le souffle mortel du jaguar, mais les lumières jaunes s'éteignirent et au même moment, j'entendis un hurlement déchirant comme pourrait en pousser une femme maladroitement poignardée par un prêtre novice. Le hurlement

se brisa pour laisser la place à un gargouillement étouffé accompagné par un bruit de froissement manifestement produit par un corps pesant lacérant toute la végétation environnante.

« Excusez-moi d'avoir tiré si près de vous, me dit Gourmand de Sang. Il fallait que je voie l'éclat de ses yeux pour pouvoir ajuster ma flèche.

— Qu'est-ce que c'était ? » demandai-je. J'avais toujours dans les oreilles ce cri horrible, presque humain et je craignais qu'il ait touché une femme égarée. Le froissement cessa et Gourmand de Sang alla voir ce qui se passait. Il revint triomphant : « En pleine poitrine. Ce n'est pas mal pour avoir tiré au juger. » Puis je l'entendis murmurer : « Que je sois damné à Mictlan. » Il tâtait le corps étendu et je crus qu'il allait m'avouer qu'il avait abattu une pauvre femme bleue Chinantécatl perdue dans les bois. Au lieu de cela, il me déclara : « Venez m'aider à le tirer jusqu'au camp. » Ce que je fis et je m'aperçus alors que si c'était une femme, elle pesait aussi lourd que moi et elle avait des pattes de félin.

En entendant ce cri effrayant, tout le monde au camp avait bondi hors de ses couvertures. Nous déposâmes notre prise sur le sol et je pus enfin la voir ; c'était un félin couleur fauve, mais il n'était pas tacheté.

« Je suis sûrement… devenu moins habile, haleta le vieux soldat. J'ai pourtant voulu faire un appel de jaguar et c'est un puma qui est venu, un lion des montagnes.

— Ça ne fait rien. » J'étais essoufflé moi aussi. « La chair en est aussi bonne et sa peau va vous faire un bon manteau. »

Cette nuit-là, personne ne dormit plus. Gourmand de Sang et moi, livrés à l'admiration unanime, prîmes un moment de repos. Je le félicitai de son exploit et il me complimenta de mon attitude stoïque. Pendant ce temps, les esclaves dépeçaient l'animal, grattaient l'intérieur de sa peau et découpaient la carcasse en morceaux transportables. Cozcatl prépara pour tout le monde un petit déjeuner composé d'atolli de maïs destiné à nous donner de la force pour la journée et il y ajouta un petit régal pour célébrer notre fructueuse chasse. Il sortit les œufs que nous transportions amoureusement depuis Xalapán et enfonça dans la coquille une brindille qu'il fit tourner ensuite à l'intérieur de l'œuf pour mélanger le blanc et le jaune, puis il les fit cuire rapidement en les plaçant sur les cendres du feu. Nous en aspirâmes le contenu chaud et nourrissant par le trou.

Les deux étapes suivantes, nous festoyâmes avec la viande un peu caoutchouteuse, mais très savoureuse du puma. Gourmand de Sang confia la peau de l'animal à Dix, l'esclave le plus robuste, pour qu'il la mette sur son dos et l'assouplisse avec ses mains. Mais nous n'avions pas pris la peine de l'enduire de tan d'écorce, aussi elle se mit

rapidement à empester si fort qu'il fallut envoyer Dix marcher loin devant nous. De plus, comme l'escalade accaparait souvent nos quatre membres, Dix avait rarement la possibilité de la triturer avec ses mains. Le soleil l'avait raidie et le pauvre esclave devait avoir l'impression d'avoir une porte en peau vernie attachée sur son dos. Mais Gourmand de Sang projetait obstinément de s'en faire un bouclier et il refusa de laisser Dix s'en débarrasser et c'est ainsi que la peau fit avec nous tout le reste du voyage à travers les montagnes Tzem-puulâ.

***

Je suis content que Monseigneur l'Evêque Zumarraga ne soit pas ici aujourd'hui, messieurs les scribes, car il faut que je vous raconte une histoire de sexe et je sais que Son Excellence la trouverait sordide et répugnante et que, de plus, il risquerait de se mettre à rougir. En réalité, bien que plus de quarante années se soient écoulées depuis cette fameuse nuit, son souvenir me met encore mal à l'aise, aussi n'en aurais-je pas parlé si ce n'était pas nécessaire à la compréhension de nombreux événements qui en découlèrent.

Enfin, nous descendîmes tous les quatorze les derniers contreforts de Zempoaltepec, pour nous trouver de nouveau en territoire Zapotecatl, dans une ville importante située au bord d'un grand fleuve. Vous lui avez donné le nom de Villa de Guadalcazar, mais à cette époque, le fleuve et tout le pays environnant s'appelaient en langue lôochi, Layû Béezyù, c'est-à-dire, la Montagne du Jaguar. Cependant, comme elle était placée au carrefour de plusieurs routes commerciales, la plupart des habitants parlaient aussi nahuatl, et ils donnaient souvent à leur cité le nom mexica de Tehuan-tepec, Montagne du Tigre. Cette ville n'est qu'à cinq longues courses de l'endroit où le fleuve du même nom se jette dans le grand océan méridional, aussi elle a attiré de nombreux colons venus des autres pays de la zone côtière : Zoque, Nexitzo, quelques Huave et même quelques groupes de Mexica déplacés. On croisait dans les rues toutes sortes de gens au physique, au costume, au teint et à l'accent différents. Mais heureusement, le Peuple Nuage dominait et la plupart des habitants étaient aussi extraordinairement beaux et élégants qu'à Zaachila.

L'après-midi de notre arrivée, tandis que notre petite troupe épuisée, mais impatiente, traversait en titubant le pont suspendu qui enjambe le fleuve, Gourmand de Sang me dit : « Il y a d'excellentes auberges à Tehuan-tepec.

— Les excellentes attendront, lui répliquai-je. Nous nous contenterons de la plus proche. »

C'est ainsi que fatigués, affamés, sales et puants comme des prêtres, nous nous effondrâmes devant la porte de la première hostellerie venue. Et à cause de cette décision impulsive de ma part, s'enchaînèrent inexorablement – tout comme les volutes de fumée s'élèvent du feu – tous les événements ultérieurs des chemins et des jours de ma vie, de celle de Zyanya et des personnes dont j'ai déjà parlé, ainsi que d'autres que je nommerai et même de quelqu'un qui n'avait jamais eu de nom.

Donc, mes révérends frères, voici ce qu'il advint :

Lorsque nous nous fûmes tous, esclaves compris, baignés, étuvés, puis rebaignés, et que nous eûmes revêtu des habits propres, nous demandâmes de quoi manger.

Les quatre esclaves s'installèrent dehors, sur le pas de la porte éclairé par la lune, tandis que Gourmand de Sang, Cozcatl et moi étions servis à table dans une pièce éclairée par une torche et au sol recouvert de nattes. Nous nous empiffrâmes des produits de l'océan voisin : huîtres crues, crevettes roses cuites et un gros rouget grillé.

Une fois ma faim assouvie, je remarquai l'extraordinaire beauté de la femme qui nous servait ; cela me fit penser à d'autres fringales. Je notai aussi un autre point qui n'était pas ordinaire : le patron de l'auberge était manifestement un étranger. C'était un petit homme gras, à la peau luisante, tandis que la serveuse à qui il donnait des ordres cassants, était à n'en pas douter une Zapotecatl. Elle était grande et souple avec un teint qui avait l'éclat de l'ambre et un visage qui pouvait rivaliser avec celui de Pela Xila, la première dame de son peuple. Il était impensable qu'elle fût la femme du patron et comme il était également impossible qu'elle fût une esclave de naissance ou qu'elle ait été achetée dans son propre pays, j'en déduisis que des revers de fortune l'avaient contrainte à se mettre au service de cet aubergiste étranger malappris.

Il est difficile de donner un âge à une femme du Peuple Nuage – le temps est si indulgent à leur égard – surtout quand il s'agit d'une personne aussi belle et pleine de grâce que cette servante. Si j'avais su qu'elle était assez âgée pour avoir une fille de mon âge, je n'aurais sans doute pas cherché à lui parler et de toute façon, je ne l'aurais certainement pas fait si nous n'avions pas arrosé notre repas de copieuses rasades d'octli. Quoi qu'il en soit, lorsque la femme s'approcha de nous, je m'enhardis à la regarder et à lui demander : « Comment se fait-il qu'une femme des Ben Zaa travaille pour un inférieur aussi grossier ? »

Elle lança un coup d'œil circulaire pour s'assurer que l'aubergiste n'était pas dans la pièce et elle se pencha pour me murmurer une question à l'oreille en guise de réponse à la mienne, une question bien surprenante et inhabituelle, en vérité, qu'elle m'adressa en nahuatl :

« Jeune seigneur pochtecatl, voulez-vous une femme pour cette nuit ? »

Les yeux durent me sortir de la tête, car elle devint rouge comme un coquelicot et baissa les yeux. « Le patron va vous procurer une de ces maatitl que l'on voit sur la route qui va à la plage des pêcheurs. Permettez-moi, jeune seigneur, de me proposer à la place. Je m'appelle Gié Bele, ce qui veut dire Fleur Flamme. »

J'avais certainement toujours l'air aussi ahuri car elle me regarda droit dans les yeux et déclara avec véhémence : « Je vais être une maatitl, mais je ne le suis pas encore. Ce sera la première fois depuis la mort de mon mari que je… pas même avec un homme de mon peuple…»

Je fus si touché par ce ton de violence embarrassée que je balbutiai : « Je… je veux bien. »

Gié Bele regarda à nouveau autour d'elle. « Ne dites rien au patron. Il exige toujours sa part et il me battrait pour lui avoir volé un client. Je vous attendrai dehors, à la nuit tombée et nous irons dans ma hutte. »

Elle ramassa rapidement nos assiettes vides et quitta la pièce, tandis que l'aubergiste s'affairait en faisant l'important. Gourmand de Sang qui avait entendu notre conciliabule me lança un regard en coin et me dit d'un air sarcastique : « La première fois ! J'aimerais bien avoir autant de grains de cacao qu'il y a de femmes qui m'ont dit ça et je veux bien me couper un testicule la fois où ce sera la vérité. »

L'aubergiste s'approcha de nous avec un sourire affecté et nous demanda, en frottant ses petites mains grassouillettes, si nous voulions une douceur pour terminer notre dîner. « Pourquoi pas une petite douceur que vous pourriez déguster à loisir, mes seigneurs, pendant que vous vous reposerez dans vos chambres ? »

Je refusai et Gourmand de Sang me lança un regard meurtrier, puis il cria au gros bonhomme : « Je prendrai bien de ce plat, moi. Par Huitzitli, je veux y goûter ! » Il me fit une grimace. « Envoyez-m'en deux et choisissez les plus appétissantes.

— Voilà en effet un seigneur qui a de l'appétit », murmura le patron admiratif.

Gourmand de Sang continuait à me considérer avec animosité et il finit par me dire, exaspéré : « Quel fieffé imbécile vous êtes. C'est le second truc qu'apprend une femme dans ce métier. Quand vous arriverez dans sa hutte, son homme y sera déjà et peut-être même deux ou trois autres ; tous de robustes pêcheurs qui vous voleront et vous aplatiront comme une tortilla.

— Ce serait dommage que notre expédition s'arrête ainsi à Tehuantepec », dit timidement Cozcatl.

Mais je ne voulus rien entendre. Je n'étais pas seulement enivré

par l’octli. J’étais sûr que cette femme était comme celles que j’aurais voulu approcher à Zaachila, de cette sorte qui n’aurait pas consenti à se compromettre avec moi. Même si je n’étais que le premier de nombreux futurs amants-clients, comme elle le prétendait, je serais tout de même le premier. Cependant, tout grisé que j’étais par l’octli, le désir et même ma naïveté, j’avais encore assez de jugement pour m’étonner : « Pourquoi moi ?

— Parce que tu es jeune, me dit-elle, quand nous nous retrouvâmes devant l’auberge. Tu es assez jeune pour ne pas avoir connu trop de femmes qui t’auraient sali. Tu n’es pas aussi bien que mon défunt mari, mais tu pourrais presque passer pour un Ben Zaa. Et puis, tu as du bien et tu as de quoi payer pour tes plaisirs. »

Après avoir marché un moment en silence, elle me demanda d’une toute petite voix : « Est-ce que tu vas me payer ?

— Bien sûr », répondis-je d’une voix pâteuse. Ma langue était aussi gonflée par l’octli que mon tepuli par le désir.

« Il faut bien qu’il y ait un premier, dit-elle, comme si elle constatait une évidence. Je suis contente que ce soit toi. J’aimerais bien qu’ils soient tous comme toi. Je suis une malheureuse veuve avec deux filles, aussi nous ne sommes guère mieux loties que des esclaves et mes filles ne trouveront pas un mari convenable. Si j’avais su ce que la vie allait leur réserver, je leur aurais retiré mon sein quand elles étaient petites, mais c’est trop tard maintenant pour regretter de ne l’avoir pas fait. Je suis obligée de faire ça pour que nous puissions subsister – et elles devront apprendre à le faire elles aussi.

— Pourquoi ? » parvins-je à lui demander. Je marchais en titubant, aussi elle me prit par le bras pour me guider à travers les sombres ruelles du quartier le plus pauvre de la ville.

Gié Bele agita sa main libre par-dessus son épaule et dit tristement : « L’auberge nous appartenait autrefois. Mais mon mari en avait assez de cette vie et il partait toujours à l’aventure, espérant faire fortune et nous tirer de là. Il trouvait des choses rares et curieuses, mais sans valeur et nous nous sommes endettés de plus en plus vis-à-vis du négociant qui nous prêtait et nous échangeait des espèces. Pour sa dernière expédition, mon mari est parti rechercher quelque chose qui lui tenait très à cœur et pour trouver les fonds nécessaires, il a mis notre auberge en gage. » Elle haussa les épaules. « Comme l’homme qui poursuit le fantôme du marais, il n’est jamais revenu. Ça fait quatre ans.

— Et maintenant c’est ce marchand qui est le patron, murmurai-je.

— Oui. Il vient du pays des Zoque et il s’appelle Wâyay. L’auberge n’était pas suffisante pour rembourser la dette ; le bishôsu de notre ville est un excellent homme, mais quand l’autre a demandé justice, il

n'a pas eu le choix. J'ai été condamnée à travailler ici du lever au coucher du soleil. Encore heureux qu'on n'ait pas obligé mes filles à en faire autant. Elles gagnent ce qu'elles peuvent en cousant, en brodant ou en lavant du linge, mais les gens qui peuvent payer ont des filles ou des esclaves pour faire ces travaux.

— Pendant combien de temps dois-tu continuer à travailler chez ce Wâyay ?

— On dirait que ma dette ne diminue jamais, soupira-t-elle. Je pourrais surmonter ma répulsion à son égard et lui offrir mon corps en partie du paiement, mais c'est un castré. »

J'émis un grognement amusé.

« Autrefois, il était prêtre de l'un des dieux zoque et un jour, comme cela arrive souvent, pendant une transe due aux champignons, il se coupa les parties et les exposa sur l'autel. Ensuite il regretta aussitôt et quitta les ordres. Comme il avait mis de côté une fortune assez importante, sur les offrandes des croyants, il s'est lancé dans les affaires. »

Je grognai à nouveau.

« Mes filles et moi nous vivons très simplement, mais c'est de plus en plus dur. Si nous devons survivre…» Elle se campa solidement en me déclarant : « Je leur ai expliqué ce qu'il faut faire. Maintenant je vais le leur montrer. Nous voici arrivés. »

Elle poussa une portière en tissu défraîchi et nous entrâmes dans une baraque branlante en bois et en chaume. Il n'y avait qu'une seule pièce au sol de terre battue, éclairée par une lampe à huile de poisson et misérablement meublée. Je ne voyais qu'un unique grabat recouvert d'une courtepointe, un brasero à charbon qui rougeoyait faiblement et quelques vêtements de femme accrochés aux nœuds des montants des murs en bois.

« Mes enfants », me dit-elle en me montrant deux filles debout contre le mur du fond.

Je m'attendais à voir deux petites gamines malpropres qui auraient regardé craintivement l'étranger ramené par leur mère, mais l'une avait à peu près mon âge ; elle était aussi grande que sa mère et avait aussi un très joli visage. L'autre devait avoir trois ans de moins et elle était d'une égale beauté. Elles me fixaient toutes les deux avec une curiosité pensive. C'est peu dire que j'étais surpris et voulant néanmoins faire par bravade le geste d'embrasser la terre, je serais tombé le nez sur le sol si la plus jeune ne m'avait retenu.

Elle poussa un petit rire et je l'imitai ; puis, tout à coup, je m'arrêtai net. Peu de femmes Zapoteca paraissent leur âge, sauf quand elles sont vraiment vieilles ; mais cette fille de dix-sept ans avait dans sa chevelure une mèche blanche qui partait de son front et ressemblait à un éclair dans la nuit.

« C'est un scorpion qui l'a piquée à cet endroit quand elle était toute petite, m'expliqua Gié Bele. Elle a failli mourir, et en a gardé cette mèche qui est toujours restée blanche depuis.

— Elle est… elles sont toutes les deux aussi belles que leur mère », marmonnai-je galamment. Mais ma figure exprimait sans doute la consternation d'avoir découvert que cette femme était assez vieille pour être ma propre mère, car elle me jeta un regard anxieux et presque effrayé.

« Je t'en prie, ne te mets pas dans l'idée de la prendre à ma place. » Elle fit passer son corsage au-dessus de sa tête et elle s'empourpra si largement que la rougeur se propagea jusque sur sa poitrine nue.

« Je t'en supplie, jeune seigneur. Je ne t'ai offert que moi. Les filles, pas encore. » Elle prit mon silence obstiné pour de l'indécision, aussi elle défit rapidement sa jupe et son vêtement de dessous et les laissa tomber sur le sol. Elle était nue devant moi et devant ses filles. Je leur lançai un coup d'œil gêné, mes yeux sans doute aussi écarquillés que les leurs et Gié Bele dut penser que je comparais les marchandises disponibles. Elle continua à m'implorer : « S'il te plaît, pas mes filles. Moi. » Elle me tira de force sur son grabat. J'étais trop décontenancé pour résister. Elle rejeta mon manteau sur le côté et tira sur mon pagne en me disant dans un seul souffle : « L'aubergiste prend cinq grains de cacao pour une maatitl et il en garde deux pour lui. Je ne t'en demande que trois. C'est un bon prix ? »

J'étais trop saisi pour pouvoir répondre. Nos deux corps nus étaient exposés au regard des filles qui nous fixaient comme s'il leur était impossible de détourner leurs yeux. La mère était en train d'essayer de me faire rouler sur-elle. Les filles n'avaient sans doute jamais vu ainsi le corps de leur mère, ni un sexe masculin en érection et j'étais sûr, en tout cas, qu'elles n'avaient jamais eu l'occasion d'assister à la réunion des deux. Malgré mon ébriété, je protestai : « Femme ! La lampe, les filles ! Fais-les sortir ! »

Elle cria presque : « Il faut qu'elles voient. Ce ne sera pas la dernière fois. » Son visage était baigné de larmes et je compris qu'elle n'était pas si résignée à se prostituer qu'elle voulait bien le dire. Je fis un geste violent en direction des filles. Effrayées, elles se hâtèrent de disparaître derrière le rideau qui servait de porte. Mais Gié Bele ne s'en aperçut pas et elle se remit à crier comme si elle voulait s'avilir encore davantage.

« Tu veux qu'elles nous regardent, femme ? grondai-je. Alors, elles vont voir encore mieux ! »

Au lieu de m'étendre sur elle, je me mis sur le dos et, la faisant s'agenouiller sur moi, j'entrai profondément en elle. Après ce premier instant douloureux, Gié Bele se laissa aller doucement contre moi et

resta dans mes bras sans bouger, mais je sentais toujours ses larmes qui venaient goutter sur ma poitrine nue. Ma réaction avait été rapide et forte et elle avait dû sentir en elle le jaillissement, mais elle ne se retira pas comme le font les femmes vénales.

C'était maintenant son corps à elle qui réclamait satisfaction et je pense qu'elle n'était plus en état de remarquer si ses filles étaient toujours dans la cabane, ni de penser une seconde à la démonstration précise offerte par notre position ou au moite bruit de succion qu'elle faisait en se balançant le long de mon tepuli. Quand l'orgasme vint, elle se cabra, puis se renversa en arrière, ses tétons dilatés pointés haut, ses longs cheveux me balayant les jambes et ses yeux hermétiquement clos ; elle ouvrit la bouche avec un miaulement semblable à celui d'un bébé jaguar, puis elle revint s'abattre sur ma poitrine en posant sa tête près de la mienne. Son corps était si relâché qu'on aurait pu croire qu'elle était morte s'il n'y avait pas eu sa respiration brève et saccadée.

Au bout d'un moment, quand j'eus recouvré mes esprits, un peu dégrisé par l'opération, je sentis une autre tête à côté de moi ; je me retournai et vis deux immenses yeux bruns grands ouverts derrière un épais rideau de cils. C'était le charmant visage de l'une de ses deux filles. Elle était rentrée dans la hutte et me regardait attentivement, agenouillée sur la paillasse. Je ramenai la courtepointe sur ma nudité et sur le corps toujours inerte de sa mère.

« *Nu shisha skaru…* » murmura-t-elle. Puis, voyant que je ne comprenais pas, elle se mit à parler dans un mauvais nahuatl et poussa un petit rire en m'avouant d'un air coupable : « On regardait par les fentes du mur. » Je bougonnai, honteux et gêné, et j'en rougis encore quand j'y pense. Puis elle me déclara sur un ton pénétré : « J'ai toujours cru que c'était une chose désagréable, pourtant vous paraissiez heureux. »

Je ne me sentais pas d'humeur à philosopher, mais je lui dis doucement : « Je ne pense pas que ce soit une chose désagréable, mais c'est encore mieux quand on le fait avec quelqu'un qu'on aime et, ajoutai-je, quand il n'y a pas de petites souris qui vous épient en cachette. » Elle était sur le point de me dire autre chose, mais son estomac se mit à gargouiller plus fort. Elle parut mortifiée et essaya de me faire croire qu'il ne s'était rien passé en se reculant un peu.

« Mais, petite, tu as faim, m'exclamai-je.

— Petite ? » Elle redressa fièrement la tête. « J'ai presque votre âge et c'est assez vieux pour… pour ça. Je ne suis plus une enfant.

— Gié Bele, dis-je en secouant la mère assoupie, quand donc tes filles ont-elles mangé pour la dernière fois ? »

Elle remua un peu et dit d'une voix endormie : « A l'auberge, on me permet de manger les restes, mais il n'y a pas grand-chose à

ramener à la maison.

— Et tu ne m'as demandé que trois grains de cacao ?. » J'étais courroucé.

J'aurais aussi bien pu me dire que c'était plutôt à moi de demander une prime pour m'être produit en public et servir d'enseignement à la jeunesse. Néanmoins, je partis en tâtonnant à la recherche de mon pagne et de la bourse qui était cousue à l'intérieur. « Tiens », dis-je à la fille. Je lui pris les mains et y déversai vingt ou trente grains de cacao. « Allez toutes les deux acheter de quoi manger et aussi du charbon de bois pour le feu. Prenez tout ce que vous pourrez porter. »

Elle me regarda comme si j'avais rempli ses mains d'émeraudes. Dans un geste impulsif, elle se pencha et m'embrassa sur la joue, puis elle se glissa hors de la hutte. Gié Bele se souleva sur un coude pour me voir mieux.

« Tu es gentil avec nous… après ce que je t'ai fait. Maintenant, c'est moi qui aimerais être gentille avec toi.

— Tu m'as donné ce que je suis venu acheter. Je ne prétends pas acheter aussi ton affection.

— Mais moi, je veux te la donner », insista-t-elle, en me prodiguant des attentions qui sont peut-être l'apanage exclusif du Peuple Nuage.

C'est vrai, c'est bien mieux quand c'est fait avec amour et en privé. Elle était si attirante qu'on ne pouvait se lasser d'elle. Cependant, nous étions déjà rhabillés quand les filles revinrent croulant sous les victuailles : un énorme poulet tout plumé, un panier de légumes et plein d'autres choses. Elles préparèrent le feu en bavardant gaiement et la plus jeune nous demanda avec beaucoup de courtoisie si nous voulions partager leur repas.

Gié Bele leur répondit que nous avions déjà mangé à l'auberge, puis elle me dit qu'elle allait me raccompagner et chercher quelque chose à faire là-bas pendant le restant de la nuit, car elle était sûre de ne pas se réveiller à temps si elle se couchait maintenant. Je pris donc congé des filles en les laissant à ce qui était certainement leur premier repas convenable depuis quatre ans. Tandis que nous marchions main dans la main dans les ruelles qui semblaient plus noires que jamais, je pensais à ces deux petites affamées, à leur mère prête à tout et à ce rapace de Zoque… et soudain, je lui demandai :

« Est-ce que tu voudrais me vendre ta maison ?

— Quoi ? » Elle sursauta et nos mains se défirent. « Cette cabane branlante. Et pour quoi faire ?

— Pour la reconstruire, bien sûr. Si je continue mon commerce, je vais souvent repasser par ici et je préfère avoir une maison à moi que d'aller dans une auberge surpeuplée. »

Cet absurde mensonge la fit rire, mais elle feignit de me prendre au sérieux. « Et où diable irons-nous ?

— Dans un endroit bien plus agréable. Je te payerai un bon prix et cela vous permettra de vivre confortablement sans avoir besoin de recourir à ce honteux métier.

— Combien me donneras-tu ?

— Nous allons régler ça tout de suite. Nous voici arrivés à l'auberge. Va éclairer la pièce où nous avons dîné et apporte-moi de quoi écrire – du papier et des craies feront l'affaire. Dis-moi aussi où se trouve la chambre de ce gros eunuque et ne prends pas cette mine effrayée. Je n'ai pas l'air plus idiot que d'habitude. »

Elle m'adressa un sourire indécis et partit faire ce que je lui demandais. Je m'emparai d'une lampe et me dirigeai vers la chambre de l'aubergiste dont j'interrompis les ronflements par un grand coup de pied au derrière.

« Levez-vous et suivez-moi », lui ordonnai-je, tandis que dans sa stupeur ensommeillée, il suffoquait d'indignation. « Debout ! Nous avons des affaires à régler.

— On est en pleine nuit. Vous êtes soûl. Allez-vous-en. »

Je dus presque le mettre debout et il lui fallut un moment pour se persuader que je n'étais pas ivre. Alors qu'il se débattait pour attacher son manteau, je le traînai dans la pièce que Gié Bele avait éclairée pour nous. Elle s'apprêtait à se retirer.

« Non, lui dis-je. Reste. Cela nous concerne tous les trois. Allez, mon gros, cherchez-moi tous les titres de propriété de cette hôtellerie et les papiers concernant la dette en suspens. Je suis venu pour racheter l'hypothèque. »

Ils me dévisageaient tous les deux avec stupéfaction et après quelques bredouillements, Wâyay me dit : « C'est pour ça que vous m'avez tiré de mon lit ? Vous avez l'intention d'acheter mon auberge ? On peut tous aller se recoucher, je ne suis pas vendeur.

— Elle ne vous appartient pas, vous en avez seulement la jouissance. Quand j'aurai payé la dette avec ses intérêts, vous n'aurez plus rien à faire ici. Allez immédiatement chercher les papiers. »

J'avais l'avantage sur lui car il avait encore l'esprit embrumé par le sommeil, mais le temps que nous mettions à examiner les dessins des chiffres, il était redevenu aussi précis et aussi sûr de lui que jamais dans toute sa carrière de prêtre et de commerçant. Je ne veux pas vous ennuyer, mes seigneurs, avec tous les détails de cette négociation. Je vous rappellerai seulement que j'étais expert dans l'art des chiffres et que j'en connaissais toutes les ficelles.

Le total de ce que le défunt mari avait emprunté en marchandises et en espèces s'élevait à une somme rondelette. Cependant, le taux qu'il avait été convenu de payer pour cet emprunt n'était pas excessif,

si on ne tenait pas compte de la façon habile dont le prêteur avait arrangé ses calculs. Je ne me souviens pas de tous les chiffres, mais je vais vous en faire une démonstration simplifiée. Admettons que je prête à quelqu'un cent grains de cacao pour un mois, il devra m'en rembourser cent dix. Pour deux mois, cent vingt. Pour trois mois, cent trente, et ainsi de suite. Mais Wâyay avait trouvé l'astuce de rajouter la prime de dix grains à la fin du premier mois et c'est sur ce total de cent dix, qu'il avait calculé la prime suivante. Si bien qu'au bout de deux mois, on lui devait vingt et un grains. La différence peut paraître insignifiante, mais ainsi accumulée tous les mois, et sur des sommes substantielles, le total avait fini par prendre des proportions alarmantes.

J'exigeai qu'on refasse le calcul depuis le début. *Ayya,* il se mit à brailler comme il avait dû le faire le jour où il s'était réveillé de sa désastreuse extase aux champignons, quand il était prêtre. Mais lorsque je proposai de porter l'affaire devant le bishôsu de Tehuantepec, il grinça des dents et refit ses calculs sous ma haute surveillance. Puis il fallut débattre sur de nombreux détails, comme les dépenses et les bénéfices de l'auberge pendant les quatre années qu'il l'avait exploitée. Quand l'aube parut, nous nous étions enfin mis d'accord sur une somme globale que j'acceptai de lui payer en poussière d'or, en cuivre, en étain et en grains de cacao. Avant de la lui remettre, je lui dis : « Vous avez oublié une petite chose : ce que je vous dois pour mon hébergement et celui de mes compagnons.

— Ah, c'est vrai, repartit le vieux filou. Vous êtes bien honnête de me le rappeler. » Et il ajouta la somme à son compte.

« Ah, dis-je, comme si je me souvenais tout à coup de quelque chose.

— Oui ? » Il attendait, la craie levée, prêt à rajouter un chiffre.

« Il faut soustraire les quatre années de gage que vous devez à Gié Bele.

— Quoi ? » Il semblait complètement interdit. Elle aussi, mais c'était d'admiration.

« Des gages ? ricana-t-il. Cette femme m'a été donnée comme tlacotli.

— Pas si vous aviez été honnête. Regardez un peu vos nouveaux comptes. Le bishôsu aurait pu ne vous accorder que la moitié de la jouissance de cette propriété. Non seulement vous avez floué Gié Bele, mais encore vous avez réduit une citoyenne libre en esclavage.

— D'accord, d'accord. Nous avons dit, deux grains par jour…

— C'est un salaire d'esclave. C'est l'ancienne patronne de l'auberge que vous avez prise à votre service et cela vaut bien le salaire d'un homme libre à vingt grains par jour. » Il se prit la tête dans les mains et se mit à beugler. Je l'achevai : « Vous n'êtes qu'un

étranger toléré à Tehuantepec. Elle, c'est une Ben Zaa comme le bishôsu et si nous allons le voir…»

Il cessa immédiatement sa comédie et se remit à gribouiller frénétiquement, pendant que sa sueur coulait sur le papier. A la fin, il se mit à beugler pour de bon. « Ça fait plus de vingt-neuf mille grains, plus qu'il n'y en a sur tous les arbustes des Terres Chaudes !

— Convertissez-les en poudre d'or, suggérai-je. Ça vous semblera moins important.

— Vous croyez ? » Quand il eut terminé son compte, il écumait. « Si j'accepte ce calcul, j'aurai perdu jusqu'à mon pagne dans cette affaire. Si je soustrais cette somme, vous me devrez moins de la moitié de ce que j'ai avancé au début. » Sa voix ressemblait maintenant à un couinement et il transpirait tant qu'on aurait dit qu'il allait fondre complètement.

« Oui, ça correspond à mon calcul. Comment le voulez-vous ? Tout en or, ou bien avec un peu de cuivre et d'étain ? » J'allai chercher mon sac dans la chambre que je n'avais toujours pas utilisée.

« C'est de l'escroquerie ! C'est du vol ! » Il était hors de lui.

Dans mon sac, j'avais également une petite dague d'obsidienne. Je l'empoignai et la pointai sous le double ou triple menton de Wâyay.

« C'était de l'escroquerie et du vol, répliquai-je froidement. Vous avez spolié une femme sans défense de son bien, vous l'avez fait trimer pendant quatre longues années et j'ai vu à quelles extrémités vous l'avez réduite. Je m'en tiendrai au calcul que vous venez de faire vous-même. C'est la somme que je vous donnerai.

— Je suis ruiné ! vociférait-il. Je suis perdu !

— Vous allez me faire un reçu sur lequel vous marquerez que ce paiement vous ôte tout droit sur cette propriété et sur cette femme, pour toujours. Ensuite, vous déchirerez devant moi l'ancien engagement signé par son mari et enfin, vous irez prendre tous vos effets personnels et vous quitterez les lieux. »

Il tenta de me défier une dernière fois : « Et si je refusais ?

— Alors je vous emmènerai chez le bishôsu sous la menace de mon couteau. On punit le vol par la guirlande de fleurs. Je ne sais pas quel supplice vous devrez endurer auparavant, pour avoir réduit une personne libre en esclavage, étant donné que j'ignore les raffinements de la torture dans ce pays. »

Enfin, il s'avoua vaincu : « Posez ce couteau et donnez-moi la somme. Apportez-moi du papier », ordonna-t-il d'un ton sec à Gié Bele, puis il se reprit et lui dit mielleusement : « S'il vous plaît, Madame, apportez-moi du papier, des couleurs et un roseau. »

Je déposai les pennes de poussière d'or et les tas d'étain et de cuivre entre nous et après cela, il ne restait plus grand-chose dans mon sac. « Faites le reçu à mon nom, lui dis-je. Dans la langue de ce pays,

je m'appelle Zaa Nayàzû.

— Jamais nom de mauvais présage n'a été mieux porté », marmonna-t-il en commençant à inscrire les mots et les colonnes de chiffres et je vous jure qu'il pleurait en les écrivant.

Je sentis la main de Gié Bele se poser sur mon épaule et je levai les yeux sur elle. Elle avait travaillé dur toute la journée et elle venait de passer une nuit sans sommeil, sans parler du reste et pourtant elle se tenait toute droite, ses beaux yeux brillaient et son visage resplendissait.

« Ça ne sera pas long, lui dis-je. Va donc chercher les filles et amène-les à la maison. »

Le matin, quand mes associés arrivèrent pour prendre leur premier repas, Cozcatl était frais et dispos, mais Gourmand de Sang semblait quelque peu abattu. Il commanda un menu constitué principalement d'œufs crus et il dit à la servante : « Envoie-moi le patron. Je lui dois dix grains de cacao. Quel débauché prodigue je fais, et à mon âge. »

Elle lui dit en souriant : « C'était pour votre plaisir, pour vous, c'est gratuit, seigneur. » Et elle s'en alla.

« Hein ? » marmonna Gourmand de Sang en la suivant du regard. « C'est pourtant un *service* qui n'est jamais gratuit dans les auberges.

— Alors, vieux grognon incrédule, vous prétendiez qu'il n'y a pas de première fois, lui rappelai-je. Vous voyez bien que ce n'est pas vrai.

— Vous êtes peut-être fou et la servante aussi, mais l'aubergiste…

— Depuis cette nuit, c'est elle l'aubergiste.

— Hein ? » balbutia-t-il à nouveau. Il eut encore l'occasion de dire *Hein* à deux reprises. La première fois quand le premier repas lui fut apporté par la fille si extraordinairement jolie qui avait mon âge, et la seconde quand la plus jeune, tout aussi fabuleusement jolie, avec sa mèche d'éclair pâle dans ses cheveux sombres, vint lui verser une tasse de chocolat mousseux.

« Que s'est-il passé ? demanda-t-il, éberlué. Nous sommes descendus hier dans une auberge minable, un établissement de second ordre tenu par un Zoque huileux et une esclave…

— Et pendant la nuit, continua Cozcatl qui semblait également émerveillé, Mixtli l'a transformé en un temple peuplé de déesses. »

Nous restâmes une deuxième nuit à l'auberge et quand tout fut calme, Gié Bele vint se glisser dans ma chambre, plus radieuse que jamais dans sa félicité toute neuve et cette nuit-là, la tendresse de notre union ne fut ni feinte, ni forcée et ce fut un acte d'amour réciproque et vrai.

Quand vint le moment de partir, le lendemain matin de bonne heure, elles me serrèrent toutes les trois dans leurs bras en me couvrant le visage de baisers mouillés de larmes et en me remerciant

avec effusion. Je me retournai plusieurs fois jusqu'à ce que je ne puisse plus distinguer l'auberge dans l'entassement flou des maisons.

Je ne savais pas quand je serais de retour, mais j'avais jeté des graines à cet endroit et aussi loin et aussi longtemps que je parte, je ne me sentirais plus jamais un étranger parmi le Peuple Nuage, pas davantage que la vrille d'une vigne la plus éloignée du pied ne peut dégager ses racines de la terre. Cela, je le savais, mais ce que je ne pouvais savoir, ni même imaginer, c'était quels fruits allaient produire ces graines – heureuse surprise ou tragédie déchirante, gains ou pertes, joie ou malheur. Il allait s'écouler beaucoup de temps avant que je puisse goûter à ces fruits et plus encore avant qu'ils ne soient tous mûrs et il y en a même un dont je n'ai pas encore fini de goûter toute l'amertume.

***

Comme vous le savez, mes révérends, tout le territoire de la Nouvelle-Espagne est baigné de chaque côté par un vaste océan. Etant donné que ces mers sont plus ou moins à l'est et à l'ouest de Tenochtitlân, les Mexica leur donnent généralement le nom de mer Orientale et mer Occidentale. Mais à partir de Tehuantepec, le continent s'incurve vers l'est, aussi dans ce pays, on les appelle, avec plus d'exactitude, l'océan Méridional et l'océan Septentrional, et la terre qui les sépare n'est qu'un isthme étroit et bas. Cela ne veut pas dire qu'on peut se mettre au milieu et cracher à volonté dans l'un ou dans l'autre. Cet isthme fait environ cinquante longues courses du nord au sud, c'est-à-dire qu'il faut dix journées de marche pour le parcourir, mais c'est un voyage facile car le terrain est presque toujours plat.

Cependant, nous n'en effectuâmes pas la traversée d'une côte à l'autre. Nous nous dirigeâmes vers le sud en passant par les plates étendues si mal nommées Montagne du Tigre, Tehuantepec, et l'océan Méridional n'était jamais très loin de nous, bien qu'on ne pût jamais le voir de la piste. Les mouettes planaient au-dessus de nous bien plus souvent que les vautours. A part l'atroce canicule, notre marche était facile et même monotone car rien n'accrochait notre regard en dehors des grandes herbes jaunes et des petites broussailles grises. Le gibier était abondant – lapins, iguanes et tatous – et le climat nous permettait de camper dehors, aussi nous ne nous arrêtâmes jamais dans les villages Mixe que nous traversions.

J'avais mes raisons de vouloir arriver rapidement à destination, dans le pays des Maya où je pourrais enfin échanger les marchandises que nous transportions contre des denrées de plus grande valeur, pour les rapporter à Tenochtitlân. Mes associés avaient eu vent de mes

extravagances, mais je ne leur avais pas avoué tous les détails des négociations, ni le prix que j'avais payé. Jusqu'à présent, je n'avais conclu qu'une seule bonne affaire, en vendant l'esclave Quatre à sa famille, mais c'était déjà bien loin. Depuis, je n'avais effectué que deux transactions, toutes deux fort coûteuses et dont les bénéfices n'étaient pas visibles à première vue. J'avais acheté la tapisserie de Chimali pour m'offrir le luxe de me venger en la détruisant ; et pour beaucoup plus cher encore, j'avais fait l'acquisition d'une auberge pour le seul plaisir d'en faire cadeau. Si je me montrais si discret avec mes associés, c'était parce que j'avais un peu honte de ne pas m'être montré un pochtecatl très avisé.

Après plusieurs jours d'une marche aisée et rapide sur des plaines grisâtres, nous vîmes apparaître le reflet bleu pâle des montagnes sur notre gauche et, peu à peu, elles se profilèrent en face de nous en prenant une teinte bleu-vert plus soutenue. Nous reprîmes notre escalade, mais cette fois, à travers d'épaisses forêts de pins, de cèdres et de genévriers. Nous commencions à rencontrer ces croix que plusieurs peuples du sud vénèrent.

Oui, mes seigneurs, cette croix est presque identique à la vôtre ; comme elle, un peu plus haute que large, la seule différence étant que le sommet et les bras en sont terminés par un renflement en forme de trèfle. Pour ces peuples, la signification religieuse de cette croix réside dans le fait qu'elle symbolise les quatre points et le centre de la boussole. Mais elle a également une utilité pratique : à chaque fois que nous trouvions une croix de bois plantée dans un endroit désert, nous savions qu'elle ne nous disait pas : « Recueillez-vous » mais « Réjouissez-vous » car elle nous indiquait la présence voisine d'une belle source d'eau claire et fraîche.

Les montagnes se faisaient de plus en plus abruptes et dépouillées et elles devenaient aussi impressionnantes que celles de Huaxyacac. Par contre, nous étions maintenant de meilleurs grimpeurs et elles ne nous auraient pas trop intimidés si, en plus de la fraîcheur naturelle des hauteurs, il n'y avait pas eu un soudain et terrible coup de froid. Nous avions beau nous trouver dans les régions du sud, nous n'en étions pas moins au milieu de l'hiver et Tititl, le dieu des jours courts, était particulièrement méchant avec nous.

Nous avancions à grand-peine, emmitouflés dans tous les vêtements que nous transportions et les pieds et les mollets emmaillotés dans des chiffons sur lesquels nous avions attaché nos sandales. Mais le vent d'obsidienne parvenait à nous transpercer tout de même et sur les hautes cimes, il rabattait sur nous des flocons de neige, pareils à des éclats d'étain. Nous étions alors heureux d'être entourés de pins. Nous prenions la résine et la faisions chauffer jusqu'à ce que les essences irritantes se soient volatilisées et qu'elle se soit

transformée en oxitl noir et pâteux, cette substance qui protège du froid et de l'humidité. Nous nous enduisions le corps de ce produit avant de nous emmitoufler à nouveau. A part des taches claires autour des yeux et de la bouche, nous étions aussi noirs qu'on représente le dieu aveugle Itzcoliûqui.

Nous étions dans le pays des Chiapa et quand nous traversions leurs villages disséminés dans la montagne, notre allure grotesque provoquait une certaine surprise, car les Chiapa ne se servent pas du noir oxitl, mais se recouvrent le corps de graisse de jaguar, de puma ou de tapir pour se garantir du froid. Cependant, ces gens étaient presque aussi foncés que nous, pas noirs, bien sûr, mais d'une couleur cacao très sombre que je n'avais encore jamais constatée chez aucun peuple. La tradition veut que leurs lointains ancêtres aient émigré d'un pays d'origine situé très loin au sud et leur teint confirme bien cette légende, car ils semblent avoir hérité de leurs aïeux cette couleur que donne un soleil ardent.

Quant à nous, nous aurions donné beaucoup pour sentir sur nous un peu de ce soleil. Lorsque nous traversions des vallées ou des creux à l'abri du vent, nous n'avions à souffrir que de l'engourdissement provoqué par un froid glacial, mais quand nous franchissions un col, le vent mordant nous transperçait de ses flèches sifflantes dont pas une ne manquait son but. Lorsqu'il n'y avait pas de col, il nous fallait escalader la montagne ; alors, la neige et le grésil nous frappaient ou bien nous nous enfoncions et nous glissions dans la neige molle.

Ce fut une épreuve pénible pour tout le monde, mais elle le fut encore bien davantage pour l'un de nous, l'esclave Dix, qui tomba malade.

Jusque-là, pas la moindre plainte ne lui avait échappé et il n'était jamais resté à la traîne, aussi nous n'avions même pas soupçonné qu'il puisse être malade, lorsqu'un matin, il tomba à genoux comme s'il avait été poussé en avant par sa lourde charge. Il essaya bravement de se relever, mais n'y parvint pas et il s'écroula de tout son long. Nous lui détachâmes sa sangle frontale pour le débarrasser de son fardeau et nous nous rendîmes alors compte qu'il était si brûlant de fièvre que la couche d'oxitl avait littéralement cuit et s'était transformée en une croûte dure qui recouvrait son corps tout entier. Cozcatl lui demanda s'il avait mal quelque part et Dix lui répondit dans son mauvais nahuatl qu'il avait l'impression qu'on lui avait fracassé la tête avec un macquauitl, qu'il avait le corps en feu et que toutes ses articulations le faisaient souffrir, mais qu'à part cela, il se sentait très bien.

Je le questionnai à mon tour pour savoir s'il n'avait rien mangé de particulier ou s'il n'avait pas été mordu ou piqué par une bête venimeuse. Il me dit avoir mangé exactement comme nous tous et que le seul animal qu'il eût approché était de l'espèce la plus inoffensive.

Sept ou huit jours auparavant, il avait attrapé un lapin pour le repas du soir, mais celui-ci lui avait échappé et l'avait mordu ; il me fit voir la marque des petites dents acérées sur sa main, puis se détourna brusquement pour vomir.

Cozcatl, Gourmand de Sang et moi, étions très attristés de le voir dans cet état, car nous l'aimions bien. De tous nos porteurs, il était le plus docile et le plus courageux ; il nous avait loyalement aidés à nous défaire des bandits Tya Nuû et c'est lui qui se dévouait le plus souvent pour cette corvée si peu masculine qui consiste à faire la cuisine. Il était le plus fort de tous nos esclaves et depuis la vente de Quatre, c'était toujours lui qui portait la plus lourde charge. C'était encore lui qui avait accepté, sans mot dire, la peau raide et nauséabonde du puma et, d'ailleurs, il l'avait toujours sur lui, car Gourmand de Sang refusait toujours de s'en débarrasser.

Tout le monde fit halte, mais ce fut Dix lui-même qui se remit debout le premier. Je lui palpai le front et il me sembla que la fièvre était tombée. Je regardai plus attentivement sa figure brun foncé et je lui dis : « Je te connais depuis plus d'un faisceau de jours et c'est seulement maintenant que je réalise que tu viens du pays des Chiapa, n'est-ce pas ?

— Oui, maître, me répondit-il d'une voix faible. Je suis natif de la capitale et c'est pour cela que je voudrais y arriver le plus vite possible ; j'espère que vous aurez la bonté de me revendre. »

A ces mots, il rechargea son ballot sur son dos et rattacha la sangle autour de sa tête et tout le monde se remit en marche. Mais quand vint le crépuscule, il vacillait à faire pitié. Il insista pourtant pour continuer à marcher en refusant toutes propositions de s'arrêter ou d'être allégé d'une partie de son fardeau. Il n'accepta de le déposer qu'après avoir trouvé une vallée abritée du vent, avec une croix indiquant la présence d'une source glacée où nous installâmes notre campement.

« Il y a longtemps que nous n'avons pas tué de gibier, remarqua Gourmand de Sang, et nous n'avons plus de chiens. Dix a besoin d'une nourriture fraîche et substantielle à la place d'atolli et de ces haricots venteux. Que Trois et Six commencent à préparer le feu ; c'est si long que j'aurai bien le temps d'attraper quelque chose en attendant. »

Il coupa une tige verte et flexible, en fit un cercle, y fixa un morceau de chiffon usé pour en faire un filet rudimentaire et partit exercer ses talents dans le ruisseau. Il revint au bout d'un moment en disant : « Cozcatl aurait pu le faire. Ils sont tout engourdis par le froid. » Il exhiba un amas de poissons d'un vert argenté, pas plus longs qu'un bras et pas plus gros qu'un doigt, mais en quantité suffisante pour remplir notre marmite. Ils ne me disaient pas grand-chose et je fis part de mes craintes à Gourmand de Sang.

Il balaya mes objections : « Peu importe qu'ils soient laids, je suis sûr qu'ils sont très bons.

— Ils n'ont pas l'air normal, remarqua Cozcatl. Ils ont quatre yeux.

— Oui, ils sont très malins, ces poissons. Ils se placent juste sous la surface de l'eau et avec leurs yeux supérieurs, ils guettent les insectes qui sont en l'air, tandis qu'ils sont à l'affût d'une proie qui leur passerait dessous, avec leurs yeux inférieurs. Ils vont peut-être communiquer à ce pauvre Dix un peu de leur vivacité. »

Ils lui en donnèrent, en tout cas, suffisamment pour l'empêcher de dormir. Je l'entendis plusieurs fois, pendant la nuit, tousser, cracher, se débattre et murmurer des paroles incohérentes. Je parvins à distinguer à plusieurs reprises le mot « binkizaka » et le matin, je pris à part Gourmand de Sang pour lui demander s'il savait ce que cela voulait dire.

« Oui, c'est l'un des rares mots étrangers que je connaisse, me répondit-il d'un air suffisant. Les binkizaka sont des êtres mi-homme, mi-animal qui hantent les cimes. Ce sont, paraît-il, les rejetons hideux et repoussants des femmes qui se sont accouplées avec des jaguars ou des singes, par exemple. Quand il n'y a pas d'orage et qu'on entend des bruits de tonnerre, les gens disent que ce sont les binkizaka qui font des leurs. Pour ma part, je crois plutôt qu'il s'agit de glissements de terrain ou de chutes de pierres, mais vous connaissez l'ignorance de ces étrangers… Pourquoi me parlez-vous de ça ? Avez-vous entendu des bruits bizarres ?

— C'est Dix qui en a parlé dans son sommeil ; il devait délirer. J'ai peur qu'il ne soit plus malade que nous le pensons. »

Aussi, sans tenir compte de ses protestations, nous nous partageâmes la charge de Dix, en ne lui laissant que la peau du lion des montagnes à porter. Il marchait mieux ainsi, mais souvent je voyais qu'il était pris de frissons quand il serrait la vieille peau raidie autour de lui ; puis, quand la fièvre le reprenait, il écartait la fourrure et ouvrait même ses vêtements à l'air glacé des hauteurs. Quand il ne toussait pas, on l'entendait respirer avec un râle inquiétant et ses crachats sentaient affreusement mauvais.

Nous escaladâmes une très haute montagne et, en arrivant au sommet, nous vîmes que notre chemin s'interrompait car nous venions d'arriver au bord d'un immense canon qui s'étendait à perte de vue vers le sud et vers le nord. Je n'ai jamais vu de gorge plus vertigineuse. On aurait dit une crevasse taillée dans la montagne par un dieu en colère qui aurait jailli des cieux, en brandissant de toutes ses forces divines un macquauitl également divin. C'était une vision à couper le souffle, magnifique et effrayante à la fois. L'endroit où nous étions était balayé par un vent glacé, mais on se rendait compte qu'il

ne pénétrait jamais dans le canon, car ses murailles rocheuses, presque à pic, étaient semées de fleurs grimpantes bigarrées. Tout en bas, il y avait des forêts d'arbres en fleur, de douces prairies et une coulée argentée qui nous sembla n'être qu'un petit ruisseau.

Nous ne tentâmes pas de descendre vers ces profondeurs alléchantes et nous suivîmes le bord du canon vers le sud jusqu'au moment où il commença peu à peu à s'abaisser. A la tombée de la nuit, nous étions arrivés au niveau du « ruisseau », qui, en fait, mesurait facilement cent pas d'homme d'une berge à l'autre. J'appris par la suite que c'était le Chiapa, le plus large, le plus profond et le plus rapide de tous les fleuves du Monde Unique. Les gorges qu'il a creusées dans la montagne sont, elles aussi, uniques chez nous. Elles ont cinq longues courses de longueur et une demi-longue course de hauteur à l'endroit le plus profond.

Nous nous trouvions sur un plateau où il faisait plus doux et où le vent soufflait moins fort. Il y avait un village misérable qui s'appelait Toztlan et qui était à peine assez grand pour avoir un nom. Pour tout repas, ses habitants ne purent nous donner qu'un hachis de hibou dont le seul souvenir me donne encore la nausée. Toutefois, il y avait une hutte assez grande pour nous contenir tous et nous pûmes dormir à l'abri, pour la première fois depuis plusieurs nuits. Parmi la population, se trouvait un médecin de sorts.

« Je soigne seulement avec des plantes », nous dit-il, comme pour s'excuser, dans un nahuatl approximatif. Après avoir examiné Dix, il déclara : « Je vais lui donner une purge, c'est tout ce que je peux faire. Mais quand vous serez à Chiapa, vous trouverez plusieurs grands médecins du pouls. »

J'ignorais ce que pouvaient être ces médecins du pouls et je ne pouvais qu'espérer qu'ils obtiendraient de meilleurs résultats que la médecine par les plantes. Avant d'arriver à Chiapa, Dix s'évanouit par deux fois et il fallut le mettre dans la peau de puma qu'il avait si longtemps traînée lui-même. Nous nous relayâmes par équipes de quatre pour porter cette civière improvisée, en la tenant par les pattes. Dix était très agité et entre deux quintes de toux, il se plaignait que plusieurs binkizaka étaient assis sur sa poitrine et l'empêchaient de respirer.

« Regardez, il y en a même un qui est en train de me ronger », nous dit-il en nous montrant sa main à l'endroit où le malheureux lapin l'avait mordu. La morsure s'était infectée en une plaie ouverte, pour une raison inconnue. Nous lui assurâmes que personne n'était assis sur lui, que rien ne le grignotait et qu'il se sentait oppressé uniquement à cause de l'air raréfié du haut plateau. Nous avions, nous aussi, du mal à respirer et nous dûmes nous relayer souvent pour le porter.

Chiapa n'avait rien d'une capitale. Ce n'était qu'un village de plus situé sur les bords d'un affluent du Chiapa et qui n'avait le titre de capitale que parce que c'était le plus gros bourg de ce pays. Certains bâtiments étaient construits en bois ou en briques d'adobe, au lieu des habituelles huttes de branchage et de chaume, et nous vîmes les ruines de deux anciennes pyramides.

Nous arrivâmes dans la ville épuisés de fatigue et réclamant un médecin à cor et à cri. Un passant compatissant remarqua notre détresse et s'arrêta pour regarder Dix qui gisait à peine conscient. « Macoboô ! » s'exclama-t-il et il cria autre chose dans sa langue qui eut pour effet de faire partir en courant deux ou trois personnes qui se trouvaient là. Il nous fit signe de le suivre et nous conduisit jusqu'au logis d'un médecin, qui, d'après ce que nous pûmes comprendre, avait quelques notions de nahuatl.

Le temps d'arriver, nous avions été rejoints par une foule jacassante et surexcitée. Il semble que les Chiapa n'aient pas de nom individuel, comme les Mexica. Bien que chacun porte un nom particulier, il est toujours lié à un nom de famille, comme chez les Espagnols, qui est le même pour toutes les générations d'une lignée. L'esclave Dix faisait partie de la famille Macoboô et le serviable citoyen qui l'avait reconnu avait donc crié d'aller avertir sa famille de son retour.

Malheureusement, Dix n'était pas en état de reconnaître aucun des Macoboô qui se pressaient autour de nous et le médecin, visiblement satisfait de voir une telle foule clamer à sa porte, ne put pas les laisser tous entrer. Quand nous l'eûmes déposé sur le sol en terre, le vieux médecin ordonna à tout le monde de sortir, sauf sa commère de femme qui lui servait d'assistante, le malade et moi-même à qui il voulait expliquer le traitement au fur et à mesure de son application. Il me dit qu'il s'appelait le docteur Maâsh et, dans un mauvais nahuatl, entreprit de m'expliquer en quoi consistait la médecine du pouls.

Il saisit le poignet de Dix Macoboô en invoquant le nom de tous les dieux bons ou méchants auxquels croient les Chiapa. Il me dit que quand il crierait le nom de la divinité qui affligeait le patient, le cœur de Dix se mettrait à cogner et son pouls à s'accélérer. Alors, le docteur, ayant appris quel dieu était responsable de la maladie, saurait exactement quelle offrande sacrificatoire il convenait de faire pour amener la divinité à cesser ses persécutions. Il connaîtrait aussi quels remèdes administrer pour réparer les dommages éventuels.

Dix gisait donc étendu sur la peau de puma, les yeux entourés par des cernes profonds et le vieux médecin se pencha sur lui, en lui tenant toujours le poignet, puis il se mit à lui hurler dans l'oreille :

« Kakâl, le dieu éclatant ! » Il fit une pause pour permettre au

pouls de répondre, puis il reprit, « Tôtik, le dieu sombre ! » une autre pause, puis, « Téo, la déesse de l'amour ! » et « Hachakyûm, le dieu puissant ! », et ainsi défilèrent les noms d'une foule de dieux et de déesses dont je ne me souviens plus. A la fin, il s'assit sur ses talons et s'avoua vaincu en murmurant : « Son pouls est si faible que je ne suis pas sûr de la réponse ».

Mais soudain, sans ouvrir les yeux, Dix grogna : « Les binkizaka m'ont mordu.

— Ah ! s'écria le médecin radieux, je n'aurais pas eu l'idée d'invoquer ces créatures inférieures. En effet, il a un trou dans la main.

— Excusez-moi, seigneur docteur, hasardai-je. Ce ne sont pas les binkizaka, c'est seulement un lapin qui l'a mordu. »

Le médecin me regarda en fronçant les sourcils : « Jeune homme, je tenais son poignet quand il a dit « binkizaka « et je sais reconnaître un pouls. Femme ! » Il parla à son épouse puis il m'expliqua qu'il lui avait dit : « Il faut que je prenne l'avis d'un spécialiste des créatures inférieures. Va chercher le docteur Kamé. »

La commère se faufila hors de la hutte en se frayant un chemin parmi la foule curieuse et, quelques instants plus tard, elle revint avec un homme d'un certain âge. Les deux médecins s'entretinrent en murmurant, et prirent tour à tour le poignet flasque de Dix en lui criant dans l'oreille : « Binkizaka ! ». Puis ils se consultèrent à nouveau et semblèrent tomber d'accord. Le docteur Kamé aboya un ordre à la vieille qui partit à nouveau en courant.

« Ça ne sert à rien de faire des sacrifices aux binkizaka, car ils sont moitié bêtes et ne comprennent pas les rites sacrificatoires, m'informa le docteur Maâsh. Comme il s'agit d'un cas urgent, nous avons décidé de prendre une mesure radicale et de faire sortir le mal par le feu. Nous venons d'envoyer chercher la Plaque du Soleil, c'est le trésor le plus sacré de notre peuple. »

La femme revint en compagnie de deux hommes portant ce qui semblait être, à première vue, un simple carré de pierre. Mais je m'aperçus ensuite que la face supérieure était incrustée d'une croix de jade. Parfaitement, une croix très semblable à la croix chrétienne. Sur les quatre espaces délimités par les bras de la croix, la pierre avait été évidée et on avait mis à la place un morceau de quartz chipîlotl. Mais – et c'est très important pour comprendre ce qui va suivre – chacun de ces cristaux de quartz avait été taillé et poli pour former une circonférence parfaitement ronde et légèrement convexe sur les deux faces et chacune de ces glaces transparentes avait la forme d'une balle aplatie ou d'un coquillage parfaitement symétrique.

Tandis que les deux hommes élevaient la Plaque du Soleil au-dessus de notre esclave, la vieille prit un balai et, avec le manche, elle

perça des trous dans le chaume du toit, chaque trou laissant pénétrer un rayon de soleil de l'après-midi et pour finir, elle pratiqua une ouverture qui amena un rayon en plein sur le patient. Les deux médecins tirèrent un peu sur la peau de puma, pour ajuster la position de Dix par rapport au soleil et à la plaque. C'est alors qu'il se produisit une chose extraordinaire et je m'approchai pour mieux voir.

Sous les directives des médecins, les deux hommes qui portaient la lourde pierre la déplacèrent légèrement pour que le soleil traverse l'un des cristaux de quartz taillé et fasse une tache de lumière arrondie sur la main infectée de Dix. Puis en faisant aller la pierre d'avant en arrière, ils arrivèrent à réduire cette tache à un point de lumière très intense, dirigé exactement sur la blessure. Les deux médecins tenaient fermement la main du malade et les deux hommes tenaient aussi fermement le point lumineux et, croyez-moi si vous voulez, une volute de fumée s'échappa de la plaie. L'instant d'après, on entendit un grésillement et une petite flamme s'élança, presque invisible dans l'éclat de la lumière. Les médecins déplaçaient doucement la main pour que la flamme parcoure toute la surface de la blessure. A la fin, un des deux médecins prononça une parole et les deux hommes emportèrent la Plaque du Soleil. La vieille essayait de remettre en place la paille du toit avec son manche à balai et le docteur Maàsh me fit signe d'approcher. La plaie était complètement et très proprement cicatrisée, comme par une tige de cuivre chauffée à blanc. Je félicitai sincèrement les médecins de cette chose que je n'avais encore jamais vue. Puis, je complimentai Dix d'avoir supporté cette épreuve sans broncher.

« C'est triste à dire, mais il n'a rien senti, me dit le docteur Maâsh. Il est mort. On aurait pu le sauver si vous m'aviez parlé de cette histoire de binkizaka, ce qui m'aurait évité de perdre du temps à invoquer les dieux principaux. Vous êtes tous les mêmes quand il s'agit d'un traitement médical. Vous voulez que le médecin devine la maladie, puis la guérisse, sinon il n'a pas mérité ses honoraires.

— Je paierai toutes les dépenses, seigneur docteur, répondis-je d'un ton aigre. Auriez-vous la bonté de me dire ce que vous avez guéri ? »

Nous fûmes interrompus par l'arrivée inopinée d'une petite femme à la peau sombre et parcheminée qui dit timidement quelque chose dans le langage local. Le docteur Maâsh me traduisit ses paroles en ronchonnant. « Elle vous offre de payer tous les frais médicaux si vous consentez à lui vendre le corps au lieu de le manger comme c'est la coutume chez vous autres Mexica quand un esclave meurt. C'est… c'était sa mère.

— Pourriez-vous lui dire que nous ne faisons jamais de pareilles choses, répliquai-je en faisant une grimace. Je vais lui rendre son fils

gratuitement. La seule chose que je regrette c'est de ne pas pouvoir le lui donner vivant. »

Le médecin fit part à la femme de mes intentions et sa figure navrée s'éclaira un peu, puis elle lui posa une autre question.

« C'est la coutume chez nous d'enterrer les morts dans la paillasse où ils ont rendu leur dernier soupir. Elle voudrait vous acheter cette peau de puma nauséabonde.

— Elle lui appartient. C'est son fils qui a tué l'animal. » Je ne sais pas pourquoi je fis ce mensonge et je peux vous dire que le médecin gagna ses honoraires comme interprète, sinon pour tout autre chose, car je me mis à raconter toute la chasse en donnant à Dix le rôle tenu en réalité par Gourmand de Sang et en laissant entendre que Dix m'avait courageusement sauvé la vie au péril de la sienne. A la fin du récit, le visage de la femme était tout rayonnant de fierté maternelle.

Elle s'adressa de nouveau à moi et le docteur traduisit avec mauvaise grâce. « Elle dit que si son fils a été si fidèle au jeune seigneur, c'est qu'il devait être un fort honnête homme et les Macoboô lui en seront à jamais reconnaissants. »

A ces mots, elle appela quatre hommes qui étaient dehors, des parents sans doute, et ils emportèrent Dix dans cette maudite peau dont il ne se débarrasserait plus jamais. Je sortis de la cabane pour m'apercevoir que mes associés avaient écouté aux portes. Cozcatl reniflait, mais Gourmand de Sang me déclara sur un ton sarcastique :

« Tout cela est bien joli, mais est-ce que vous réalisez que cette soi-disant expédition commerciale est en train de vous coûter davantage qu'elle ne vous rapporte ?

— Elle vient de me rapporter des amis », répliquai-je.

En effet, la famille Macoboô qui était nombreuse insista pour que nous soyons ses hôtes pour toute la durée de notre séjour à Chiapa et elle nous prodigua hospitalité et louanges. Ils nous accordaient tout ce que nous pouvions leur demander aussi généreusement que je leur avais rendu l'esclave mort. Je crois bien que la première requête que leur adressa Gourmand de Sang, après avoir pris un bon bain et fait un plantureux repas, concernait l'une de leurs plus avenantes cousines. Je fus également pourvu, mais je les priai en premier lieu de me trouver un Chiapa qui parlât et comprît le nahuatl et quand ils m'en eurent déniché un, je lui demandai tout de go :

« Ces cristaux de quartz de la Plaque du Soleil, ne pourrait-on pas les utiliser à la place de ces fastidieuses mèches pour allumer le feu ?

— Mais, bien sûr, me répondit-il, surpris de ma question. On s'en est toujours servi. Pas de ceux de la Plaque du Soleil, évidemment, car elle est réservée aux cérémonies. Vous avez sans doute remarqué que ces cristaux sont gros comme le poing. Un quartz pur de cette taille est une chose très rare, aussi les prêtres se l'approprient aussitôt et

déclarent qu'il est sacré. Mais pour allumer un feu, il suffit d'un tout petit morceau, quand il est correctement taillé et poli. »

Il fouilla dans son manteau et en sortit un cristal qui avait cette forme convexe des palourdes, mais qui n'était pas plus gros qu'un ongle.

« Je n'ai pas besoin de vous faire remarquer, mon jeune seigneur, qu'il ne peut fonctionner que lorsque le dieu Kâkal le transperce de ses rayons. Cependant, on peut s'en servir aussi la nuit – pour mieux voir les choses – Je vais vous montrer. »

Il m'indiqua à quelle distance il fallait placer le quartz, entre l'objet et l'œil ; nous prîmes une broderie de mon manteau pour faire l'expérience et je faillis sursauter en voyant le dessin si gros que je pouvais compter les fils de couleur.

« Où trouvez-vous ces pierres ? demandai-je, en essayant de ne pas trop montrer mon intérêt.

— Le quartz est très abondant dans nos montagnes, avoua-t-il très franchement. Quand quelqu'un tombe sur un beau spécimen, il le met de côté jusqu'au moment où il peut l'amener à Chiapa. C'est ici que demeure la famille Xibalbâ, qui, seule, depuis des générations, possède le secret qui permet de transformer les roches brutes en ces cristaux si utiles. »

« Oh ! me déclara maître Xibalbâ. Ce n'est pas un secret extraordinaire. Ce n'est pas comme la sorcellerie ou les prophéties. » Mon interprète nous avait mis en relation et traduisait nos paroles. « La première chose, c'est de connaître la courbure qu'il convient de donner au cristal et ensuite, d'avoir simplement la patience de le poncer et de le polir, me dit négligemment le cristallier.

— « C'est une nouveauté fort intéressante et fort utile, déclarai-je en espérant avoir l'air aussi détaché que lui. Je m'étonne que les artisans de Tenochtitlân n'aient pas essayé de la copier. »

Mon interprète me fit remarquer que personne de Tenochtitlân n'avait certainement encore jamais vu la Plaque du Soleil. Puis il me traduisit la réponse de maître Xibalbâ.

« J'ai dit que ce n'était pas un secret extraordinaire, mais je n'ai pas dit que c'était un travail facile à faire ou facile à imiter. Par exemple, il faut que la roche soit toujours parfaitement centrée quand on la meule. C'est mon arrière-grand-père Xibalbâ qui m'a appris à le faire. »

Je sentis de la fierté dans sa voix. Il avait beau paraître indifférent au sujet des secrets de son art, j'étais certain qu'il ne les révélerait à personne en dehors de sa descendance. C'était exactement ce que je souhaitais, que les Xibalbâ soient les seuls à posséder cette science, que les cristaux restent inimitables et que je puisse en acheter une quantité suffisante…

Je lui dis alors, en feignant d'hésiter : « Je pense… je crois… je pourrais peut-être les vendre comme curiosités à Tenochtitlân ou à Texcoco… Je n'en suis pas sûr, mais les scribes, pour exécuter leurs pictogrammes avec plus de précision…»

Les yeux du maître s'éclairèrent d'une lueur malicieuse pendant qu'on lui traduisait ma réponse. « Combien de cristaux voudriez-vous en gros ? »

Je cessai alors ma petite comédie et je lui déclarai en souriant : « Cela dépend de la quantité que vous pourrez me fournir et du prix que vous m'en demanderez.

— Vous voyez là tout mon stock de pierres brutes. » Il me montrait l'unique mur de son atelier complètement recouvert par des étagères du sol au plafond, où s'alignaient, enrobés dans des boules de coton, les quartz bruts. Leur seul caractère distinctif était cette forme à six pans qu'ils ont quand on les découvre dans le sol. Ils étaient rangés par taille, depuis celle d'un ongle jusqu'à celle d'un petit épis de maïs.

« Voici ce que j'ai payé pour tout ça », poursuivit l'artisan en me tendant une feuille de papier d'écorce couverte de plusieurs colonnes de chiffres et de symboles. J'étais en train de faire le total dans ma tête, quand il me dit : « Avec cet assortiment, je peux faire six vingtaines de cristaux taillés de grosseur différente.

— Vous en aurez pour combien de temps ?

— Un mois.

— Vingt jours ? m'exclamai-je. Je croyais qu'il en fallait autant pour un seul cristal !

— Les Xibalbâ ont des faisceaux d'années d'expérience derrière eux et j'ai sept fils qui sont mes apprentis et qui m'aident. J'ai également cinq filles, mais elles n'ont pas le droit de toucher aux pierres. Elles les abîmeraient, ce ne sont que des femmes.

— Six vingtaines de cristaux, murmurai-je d'un air rêveur, en reprenant sa façon provinciale de compter. Et combien me prendrez-vous pour le tout ?

— C'est écrit là, me répondit-il en me montrant le papier.

— Ai-je bien compris ? demandai-je, suffoqué, à l'interprète. Il vient de dire que c'est ce qu'il a payé pour les pierres brutes ? » Ce dernier me fit signe que oui et je m'adressai à nouveau au cristallier par son intermédiaire.

« C'est insensé. Même un marchand qui vend ses tortillas dans la rue fait payer ses galettes plus cher que le prix du maïs. » L'artisan et l'interprète me souriaient avec bonhomie en secouant la tête. « Maître Xibalbâ, insistai-je, je m'étais préparé à marchander, mais non à vous voler. Je dois vous dire honnêtement que je m'attendais à devoir payer huit fois ce prix, que j'aurais été satisfait si vous l'aviez multiplié par six et ravi si vous ne m'en aviez demandé que quatre fois

plus.

— Et moi, je suis obligé de refuser.

— Au nom de vos dieux et des miens, pourquoi donc ?

— Parce que vous êtes l'ami des Macoboô, donc vous êtes aussi l'ami de tous les Chiapa et nous, les Xibalbâ, nous sommes des Chiapa de souche. Ne protestez pas. Profitez donc de votre séjour chez nous et revenez chercher vos cristaux dans un mois. »

« Notre fortune est faite ! » Gourmand de Sang exultait en jouant avec l'échantillon que m'avait donné l'artisan. « Pas la peine d'aller plus loin. Par le grand Huitzitli, vous allez pouvoir revendre ces pierres le prix que vous voudrez !

— C'est possible, dis-je, mais nous avons un mois devant nous et il nous reste des marchandises à négocier. De plus, j'ai des raisons personnelles de vouloir aller chez les Maya.

— Ces femmes Chiapa ont peut-être la peau noire, mais elles surpassent de loin toutes les Maya, grommelait-il.

— Vieux débauché, est-ce que vous ne pouvez pas penser à autre chose ? »

Cozcatl pour qui les femmes étaient le cadet des soucis suppliait : « Oh, oui, il faut continuer. Ce n'est pas la peine d'être venus si loin pour ne pas aller dans la jungle.

— Je pense également à la nourriture, poursuivit Gourmand de Sang. Ces Macoboô ont toujours une table bien servie et nous avons perdu notre seul cuisinier valable en perdant Dix.

— Cozcatl, dis-je, nous allons partir tous les deux et laisser ce vieux feignant ici, à faire la noce. »

Gourmand de Sang continua à ronchonner pendant un moment, mais comme je l'avais prévu, le goût de l'aventure l'emporta sur ses autres penchants. Il partit en hâte au marché pour acheter des choses qu'il disait être indispensables pour un voyage à travers la jungle. Pendant ce temps, je retournai chez maître Xibalbâ pour l'inviter à faire son choix dans mes marchandises, en guise d'acompte sur le solde que je lui paierais en espèces sonnantes. Il évoqua une nouvelle fois sa nombreuse progéniture et, tout heureux, il prit une quantité de manteaux, de pagnes, de corsages et de jupes. J'étais très content, moi aussi, d'être déchargé de ces choses encombrantes, ce qui me permit de me débarrasser de deux esclaves ; je n'eus aucun mal à trouver immédiatement des acquéreurs à Chiapa même et leurs nouveaux maîtres me payèrent en poudre d'or.

« Et maintenant, déclara Gourmand de Sang, nous allons retourner voir le médecin. Je suis protégé contre les morsures de serpent depuis longtemps, mais le petit et vous, vous n'avez jamais été traités.

— Votre sollicitude me touche, mais je ne ferais même pas confiance au docteur Maâsh pour me soigner un bouton sur les fesses.

— La jungle grouille de serpents venimeux, insista-t-il. Le jour où vous mettrez le pied sur l'un d'eux, vous regretterez de ne pas être passé avant chez le docteur Maâsh. Il y a le serpent à menton jaune, le serpent corail, le nauyâka…» énonça-t-il, en comptant sur ses doigts.

Cozcatl avait pâli et moi, je me souvins du vieux marchand de Tenochtitlân me racontant qu'il avait été mordu par un nauyâka et qu'il avait dû se couper la jambe pour survivre. Nous allâmes donc voir le docteur Maâsh qui sortit un croc de chaque espèce de serpent citée par Gourmand de Sang, plus trois ou quatre autres. Avec chaque dent, il nous fit une piqûre dans la langue, juste suffisante pour faire couler un peu de sang.

« Il reste un peu de venin séché sur les crocs, m'expliqua-t-il. Vous allez avoir un petit accès de fièvre qui disparaîtra au bout de quelques jours et ensuite, vous n'aurez plus rien à craindre des morsures de tous les serpents. Toutefois, à partir de maintenant, vous devrez faire attention. » Il eut un sourire méchant et ajouta : « Vos dents sont aussi mortelles que celles d'un serpent. Réfléchissez avant de mordre quelqu'un ! »

***

Nous quittâmes Chiapa dès que nous pûmes échapper à l'hospitalité envahissante des Macoboô et en particulier des deux cousines, non sans leur avoir juré de revenir bientôt chez eux. Pour continuer notre route vers l'est, il nous fallut franchir une autre chaîne de montagnes. Mais le dieu Tititl faisait de nouveau régner la chaleur habituelle à ces régions et l'ascension ne fut pas trop pénible, même lorsque nous dépassions la limite des arbres. Une fois arrivés sur l'autre versant, nous dégringolâmes rapidement de plus en plus bas, depuis les roches couvertes de lichen des hautes altitudes, jusqu'à la ligne des arbres, puis à travers des forêts parfumées, de cèdres, de pins et de genévriers. A partir de là, les arbres que nous connaissions, chassés par des espèces ignorées, se firent de plus en plus rares et on avait l'impression qu'ils luttaient contre les lianes et les plantes grimpantes qui s'enroulaient autour d'eux.

Très vite, je me rendis compte que dans la jungle, ma vue basse ne présentait pas un grand handicap, car il n'y avait aucun recul. Tout se touche ; les arbres étrangement contournés, les plantes grasses aux feuilles géantes, les gigantesques fougères soyeuses, les champignons monstrueux, tout se presse et se serre, et on se sent cerné par cette végétation étouffante. Au-dessus de nous, la voûte du feuillage ressemblait à un baldaquin de nuages verts. Même en plein midi, on se serait cru dans un crépuscule de verdure. Tout ce qui poussait, jusqu'aux pétales des fleurs, semblait exsuder une moiteur gluante et tiède. Bien que l'on fût à la saison sèche, l'air était lourd à respirer, humide et épais comme un léger brouillard. La forêt sentait les épices, le musc, le fruit mûr et pourrissant ; toutes les odeurs d'une végétation rampante qui prenait racine dans l'humus en putréfaction.

Dans les arbres, glapissaient des singes hurleurs et des singes-araignées, des perroquets en nombre incalculable poussaient des cris d'indignation devant notre intrusion, tandis que des oiseaux aux couleurs inimaginables fusaient de partout devant nous. L'air foisonnait de colibris gros comme des abeilles et frissonnait du battement des ailes de papillons grands comme des chauves-souris. Sous nos pieds, les broussailles haussaient de créatures en fuite. Certaines étaient peut-être ces serpents mortels, mais la plupart étaient inoffensives. C'étaient ces petits lézards qui courent sur leurs pattes de derrière, des grenouilles aux larges palmes qui grimpent aux arbres, des iguanes à fanons, multicolores et crêtes, des jaleb à la fourrure fauve et brillante qui décampent, puis s'arrêtent à une certaine distance pour vous épier de leurs yeux ronds. Même les animaux les plus gros et les plus laids qui peuplent ces forêts ont peur de l'homme : le tapir poussif, le capybara hérissé et le fourmilier aux pattes monstrueusement griffues. A moins de mettre imprudemment le

pied dans une rivière infestée d'alligators et de caïmans, même ces énormes bêtes cuirassées n'attaquent pas les hommes.

Dans l'ensemble, nous représentons plus de danger pour ces animaux qu'ils ne le sont pour nous. Pendant le mois que nous avons passé dans la jungle, les flèches de Gourmand de Sang nous fournirent plus d'un repas de jaleb, d'iguanes, de capybara et de tapirs. Vous demandez si c'est comestible, mes seigneurs ? Mais parfaitement. La chair du jaleb est tout à fait semblable à celle de l'opossum ; celle de l'iguane est blanche et fibreuse comme celle de cette écrevisse de mer que vous appelez langouste ; le capybara a le même goût que le lapin et la viande du tapir ressemble à celle du porc.

Parmi les gros animaux, le plus redoutable, c'est le jaguar. Dans les jungles du sud, les félins sont plus nombreux que dans les pays tempérés. Mais il faut dire que seul un jaguar trop vieux ou trop malade pour se mesurer à une proie plus leste attaquera, sans provocation, un homme adulte. Mais le petit Cozcatl aurait pu les tenter ; aussi nous ne le laissions jamais s'écarter hors de la protection de notre groupe. Quand nous marchions en file, Gourmand de Sang nous faisait tenir nos lances à la verticale, la pointe bien au-dessus de nos têtes, parce que la méthode de chasse favorite du jaguar consiste à se poster sur une branche d'arbre en attendant que survienne une victime insouciante, pour lui sauter dessus.

A Chiapa, Gourmand de Sang avait fait l'acquisition de deux articles pour chacun d'entre nous et je ne crois pas que nous aurions survécu si nous ne les avions pas eus. Le premier était un filet très finement tissé pour se protéger des moustiques, dont nous nous enveloppions souvent en marchant, tant ces insectes étaient agressifs ; l'autre était une sorte de lit nommé gishe, ce filet de cordelette, en forme de cosse de haricot, que l'on accroche entre deux arbres assez rapprochés et que vous appelez hamac. Je trouvai ce gishe tellement plus confortable que ma paillasse que, par la suite, j'en pris toujours un avec moi pour voyager et je m'en servais partout où il y avait deux arbres pour le fixer.

Ces couches surélevées nous mettaient hors de portée de la majorité des serpents et nos filets de protection décourageaient les vampires, les scorpions, et autres vermines peu entreprenantes ; mais rien ne pouvait empêcher les créatures plus aventureuses – les fourmis, par exemple – de se servir des mailles de notre gishe comme d'un pont, puis de s'infiltrer sous le léger tissu. Si vous voulez savoir quel effet produit la morsure d'une fourmi de la jungle, mes révérends, mettez un cristal de maître Xibalbâ contre votre peau nue.

Mais il y avait bien pis. Un matin, je fus réveillé par une sensation d'oppression sur la poitrine ; je levai prudemment la tête et je vis une grosse main noire et poilue posée sur moi, une main qui faisait près de

deux fois la mienne. « C'est un singe, pensai-je, encore tout endormi. Un singe d'une espèce inconnue et plus grand qu'un homme. » Soudain, je réalisai que cette chose pesante était une tarentule mangeuse d'oiseaux et que je n'étais séparé de ses mâchoires meurtrières que par un voile évanescent. Jamais je ne me suis levé plus vite et en un seul bond, je me retrouvai près des cendres du feu de camp, en hurlant si fort que tout le monde fut debout en un rien de temps.

Cependant, dans la jungle, tout n'est pas horrible, menaçant et malsain, quand on prend les précautions essentielles. La forêt sait être belle et hospitalière. Le gibier est facile à capturer ; beaucoup de plantes peuvent servir de légumes et même certains des plus monstrueux champignons ont un goût délicieux. On y trouve également une liane grosse comme le bras, qui semble aussi dure et cassante que de la terre cuite ; mais coupez-en un morceau et vous verrez qu'à l'intérieur elle est aussi poreuse qu'un rayon de miel ; secouez-la, et il en coulera généreusement une eau fraîche et sucrée. Quant à la beauté de cette forêt, je ne vous parlerai pas de ses fleurs éclatantes, sauf pour vous dire que parmi les milliers et les milliers qui existent, je ne me rappelle pas en avoir vu deux qui avaient la même forme ou la même couleur.

Les oiseaux les plus somptueux sont des variétés de quetzal aux couleurs splendides, avec des crêtes et des plumages de toutes sortes. Il est très rare de voir le plus magnifique et le plus prisé de tous ces oiseaux, le quetzal qui a une queue de plumes émeraude, aussi longue qu'une jambe d'homme. Cet oiseau est aussi fier de son plumage que le gentilhomme qui s'en parera ensuite. C'est du moins ce que m'a dit une jeune fille maya qui s'appelait Ix Ykoki. Elle prétendait que le quetzal tototl bâtit un nid ovoïde, unique chez les oiseaux, parce qu'il possède deux entrées ; ainsi l'oiseau peut entrer d'un côté et sortir de l'autre sans avoir à se tourner et risquer d'abîmer une des splendides plumes de sa queue. Toujours d'après Ix Ykoki, il paraît que le quetzal ne se nourrit que de baies et de petits fruits qu'il arrache des arbres et des plantes en passant et il les mange en volant, au lieu de se percher confortablement sur une branche, pour que le jus ne coule pas sur son beau plumage.

Puisque je viens d'évoquer Ix Ykoki, j'en profite pour vous dire qu'à mon avis, ni elle, ni aucun des indigènes de l'endroit, n'ajoutait quoi que ce fût à la beauté de ce pays. Selon les légendes, les Maya avaient connu autrefois une civilisation bien plus riche, bien plus puissante et bien plus prestigieuse que les Mexica ; d'ailleurs, ce qui reste de leurs villes est une preuve incontestable de la véracité de ces récits. Ils ont aussi appris certains arts et techniques directement des incomparables Tolteca, avant que ces Maîtres Artisans ne

disparaissent. Les Maya vénèrent de nombreuses divinités des Tolteca que les Mexica se sont également appropriées. Ils appellent Kukulkân le bienfaisant Serpent à plumes, Quetzalcoatl, et ils donnent à notre dieu de la pluie Tlaloc le nom de Chac.

Au cours de cette expédition et de mes voyages ultérieurs, j'ai eu l'occasion de voir les ruines de nombreuses cités maya et il est indéniable qu'elles devaient être particulièrement imposantes. Sur les places et les cours désertées, on voit encore d'admirables statues, des bas-reliefs en pierre sculptée, des façades richement décorées et même des peintures dont les couleurs éclatantes ne sont pas ternies, depuis les faisceaux et les faisceaux d'années qu'elles ont été exécutées. Un détail des édifices maya m'a beaucoup frappé – la forme en arc des embrasures de porte – que nos architectes modernes n'ont jamais essayé d'imiter, peut-être parce qu'ils n'en sont pas capables.

Il a fallu des générations d'artisans et d'artistes et beaucoup de travail, de soin et d'amour pour édifier ces cités magnifiques. Rien n'indique qu'elles aient été assiégées par des armées ennemies ou qu'elles aient été victimes de catastrophes naturelles et pourtant, leurs milliers d'habitants les ont quittées pour une raison inconnue. Leurs descendants sont si ignorants et si indifférents à l'égard de leur propre histoire qu'ils ne savent même pas pour quelle raison leurs ancêtres ont déserté ces villes et pourquoi ils ont laissé la jungle s'en emparer, et ils sont incapables d'émettre une supposition plausible à ce sujet. Les Maya d'aujourd'hui ne sont pas en mesure d'expliquer pourquoi ils se sont résignés à vivre dans de misérables villages autour de ces villes fantômes, alors qu'ils sont les héritiers de tant de grandeur.

Le vaste empire maya, autrefois tout entier gouverné de la capitale qui se serait appelée Mayapân, a été divisé en plusieurs régions géographiques, au sud et au nord. Nous étions en train de traverser la partie la plus intéressante, cette jungle exubérante appelée Tamôan Chan, ou Terre des brumes, qui s'étend sans limites à l'est du pays des Chiapa. Au nord, où je suis allé par la suite, se trouve une grande péninsule qui s'avance dans l'océan et où vos explorateurs ont abordé pour la première fois. On aurait pu penser qu'après avoir jeté un coup d'œil sur ces terres désolées, ils seraient retournés chez eux, pour ne jamais plus revenir. Au lieu de cela, ils ont donné à ce pays un nom encore plus absurde que « corne de vache » pour Cuauhnâhuac ou « tortilla » pour Texcala. Lorsque les premiers Espagnols débarquèrent, ils demandèrent aux habitants comment s'appelait cet endroit et ceux-ci, qui n'avaient jamais entendu parler leur langue, répondirent, tout naturellement : « *Yectetán* » ce qui veut dire : « Je ne comprends pas ce que vous dites. » Ces navigateurs en firent Yucatân et je pense que la péninsule gardera ce nom à jamais. Toutefois, je ne devrais pas me moquer, car le nom maya – Uluumil Kutz ou Terre de

l'Abondance – est tout aussi ridicule et particulièrement mal approprié, puisque la plus grande partie de cette péninsule est misérablement stérile et peu propice à l'établissement des hommes.

Dans ce pays maintenant divisé, les Maya ne sont plus placés sous l'autorité d'un seul dirigeant. Ils se sont scindés en une multitude de tribus gouvernées par de petits chefs qui se méprisent et se dénigrent mutuellement, et la plupart de ces communautés sont tombées dans une totale léthargie. Malgré cela, chacune de ces tribus se targue d'être l'unique véritable héritière de la grande race maya mais, à mon avis, leurs aïeux désavoueraient toute parenté avec chacune d'entre elles.

Quand je pense que ces brutes ne sont même pas capables de vous dire le nom des grandes cités de leurs ancêtres qu'ils appellent à leur façon. D'une de ces villes maintenant enfouie dans la jungle émerge encore une immense pyramide, un palais surmonté d'une tour et de nombreux temples ; elle a reçu le nom de Palenque. Dans une autre ville abandonnée, les galeries intérieures n'ont pas encore été envahies par ces plantes grimpantes dévastatrices et on peut admirer de belles peintures murales représentant des guerriers au combat et des cérémonies de cour. Quand on demande aux descendants de ces guerriers et de ces courtisans ce qu'ils savent de cette ville, ils haussent les épaules avec indifférence.

Dans le pays Uluumil Kutz, il existe une cité qui n'a presque pas été touchée par le temps et qu'on aurait pu nommer l'Endroit de la Beauté Créée par l'Homme, en l'honneur de l'architecture complexe, mais élégante de ses édifices, mais elle s'appelle tout bonnement Uxmal, c'est-à-dire Trois Fois Bâtie. Je suis aussi passé par une autre ville située au plus profond de la forêt vierge, au sommet d'une colline qui surplombe un large fleuve. J'y ai dénombré les ruines et les fondations d'au moins cent gigantesques constructions de granit vert, de ce qui fut certainement la plus imposante des cités maya. Et voilà que les misérables qui vivent aux alentours l'appellent simplement Yaxchilân, ce qui signifie Pierres Vertes.

Il faut cependant reconnaître que certaines tribus – notamment les Xiu qui peuplent le nord de la péninsule et les Tzotzil des jungles du sud – font preuve d'une certaine intelligence et d'une certaine vitalité et qu'elles sont respectueuses envers cet héritage perdu. Ils ont conservé des classes sociales en rapport avec la naissance et le rang : la noblesse, la classe moyenne, le peuple et les esclaves. Ils ont aussi perpétué certaines des sciences de leur passé ; leurs sages connaissent la médecine, la chirurgie, l'arithmétique et le calendrier.

Ils gardent pieusement les milliers de livres écrits par leurs prédécesseurs, mais le fait qu'ils soient si peu au courant de leur propre histoire me fait douter que même les plus instruits de leurs

prêtres se soient jamais donné le mal de lire ces vieux ouvrages.

Toutefois, ces anciens Maya si cultivés et si civilisés avaient des coutumes qu'on peut trouver bien étranges et il est malheureux que ce soit justement celles-là que leurs descendants aient choisi de perpétuer, alors que tant de principes très valables sont tombés en désuétude. Ce qui frappe en premier lieu un étranger comme moi, c'est la conception grotesque que les Maya ont de la beauté. En regardant les plus anciennes peintures et sculptures, on s'aperçoit que les Maya ont toujours eu un menton fuyant et qu'ils ont toujours cherché à accentuer leur ressemblance avec les oiseaux de proie. Je veux dire par là que, de tout temps, ils ont volontairement déformé les enfants depuis la naissance. En effet, ils attachent une planche plate sur le front des bébés et la laissent pendant toute l'enfance. Quand on l'ôte, leur front est devenu aussi fuyant que leur menton, ce qui fait ressembler encore davantage à un bec d'oiseau leur nez naturellement proéminent.

Ce n'est pas tout. On accroche devant les yeux des enfants maya une boulette d'argile ou de résine qui se balance afin de les faire loucher. En effet, pour les Maya, ce défaut est la marque de la beauté suprême. Certains d'entre eux, hommes et femmes, sont affligés d'un strabisme si prononcé qu'on a l'impression que seule la barrière infranchissable de leur nez empêche leurs deux yeux de se rencontrer. Je vous ai dit qu'il y avait des quantités de merveilles dans la jungle de Tamôan Chan, mais la population n'en fait pas partie.

Je n'aurais certainement pas été attiré par ces femmes à figure d'oiseau et si peu engageantes, si dans un village tzotzil où nous avions passé la nuit, il ne m'avait semblé qu'une jeune fille me regardait avec une insistance particulière, qui me fit supposer qu'elle avait conçu pour moi une passion subite. Je me présentai sous ma dernière appellation : Nuage Noir se dit Ek Muyal dans la langue maya et elle m'avoua timidement qu'elle se nommait Ix Ykoki ou Etoile du Soir. Ce n'est qu'une fois tout près d'elle que je m'aperçus qu'elle louchait épouvantablement et que je réalisai qu'elle ne m'avait sans doute même pas jeté un coup d'œil. Nous étions l'un en face de l'autre et je n'arrivais pas à déterminer si elle regardait l'arbre qui était dans mon dos, ou ses propres pieds, ou encore les deux à la fois.

J'étais un peu décontenancé, mais quelque chose m'incitait à coucher avec elle, non qu'une curiosité malsaine me poussât à essayer de découvrir si une fille qui louchait était pourvue ailleurs de particularités intéressantes, mais, simplement, parce que depuis un certain temps, je me demandais ce que pouvait donner un accouplement dans le balancement d'un hamac. Je suis heureux de pouvoir vous dire que c'est, non seulement possible, mais encore, particulièrement plaisant. Je fus si transporté par cette expérience que

ce n'est qu'après nous être séparés, épuisés et suants, que je réalisai que je l'avais mordu à plusieurs reprises en l'embrassant et que, une fois au moins, j'avais vu couler une goutte de sang.

Je me souvins alors de l'avertissement du docteur Maâsh, après m'avoir appliqué son traitement contre les morsures de serpents et une angoisse mortelle m'empêcha de dormir pendant le restant de la nuit. A tout instant, je m'attendais à ce que Ix Ykoki soit prise de convulsions, à la voir se raidir progressivement et à la sentir devenir toute froide contre moi et je me demandais aussi quel châtiment les Tzotzil infligeaient pour le meurtre d'une femme. Mais Ix Ykoki se contenta de ronfler toute la nuit, par son grand nez et au matin, elle bondit prestement de sa couche, les yeux plus brillants que jamais.

J'étais soulagé de ne pas avoir causé la mort de cette fille, mais, d'un autre côté, je me sentais un peu inquiet. Si ce vieux maladroit de médecin du pouls qui avait prétendu que nos dents étaient empoisonnées, n'avait fait que répéter les stupides superstitions de son peuple, il y avait toutes probabilités que Cozcatl et moi ne soyons aucunement protégés contre les serpents venimeux et Gourmand de Sang, pas davantage. Aussi, à partir de ce jour, nous fîmes encore plus attention avant de poser la main ou le pied quelque part, quand nous étions dans la jungle.

Quelque temps après, je fis la connaissance d'un de ces médecins que je recherchais depuis si longtemps et pour lesquels j'étais venu de si loin, un de ces médecins réputés pour leur habileté à soigner les maladies des yeux. Il s'appelait Ah Chel et il faisait partie, lui aussi, de la tribu des Tzotzil. Deux points disposèrent en sa faveur ; d'une part, il parlait un nahuatl correct et d'autre part, il ne louchait pas et je n'aurais pas pu avoir confiance en un médecin affligé de strabisme.

Il ne me tâta pas le pouls, il n'invoqua pas les dieux et ne se servit d'aucune méthode magique pour établir son diagnostic. Il commença par m'injecter dans les yeux des gouttes de camopalxihuitl pour dilater mes pupilles et pouvoir mieux m'examiner. En attendant que le produit fasse son effet, je lui parlai – peut-être pour calmer ma nervosité – du prétendu docteur Maâsh et des circonstances de la maladie et de la mort de Dix.

« C'est la fièvre du lapin, me répondit le docteur Ah Chel, en hochant la tête. Vous avez eu de la chance qu'aucun autre d'entre vous n'ait touché cette bête malade. Cette affection n'est pas mortelle en soi, mais elle affaiblit tellement la, personne qui en est atteinte que celle-ci succombe à un autre mal qui engorge les poumons d'un liquide épais. Votre esclave s'en serait peut-être tiré si vous l'aviez descendu dans un endroit moins élevé où il aurait pu respirer un air plus riche. Et maintenant, voyons un peu notre affaire. »

Il prit un cristal translucide, qui venait, sans aucun doute, de

l'atelier de maître Xibalbâ et scruta attentivement mes yeux. A la fin, il se rassit et me dit simplement : « Jeune Ek Muyal, je ne vois rien qui affecte vos yeux.

— Comment rien ? » Je commençais à me demander si Ah Chel n'était pas, lui aussi, un charlatan comme le docteur Maâsh et je maugréai entre mes dents : « Je n'ai rien, sauf que je ne vois rien à plus d'une longueur de bras. Vous appelez ça rien ?

— J'ai voulu dire que vous n'avez aucune maladie, ni aucun trouble qui puisse se soigner. »

Je proférai alors un des jurons favoris de Gourmand de Sang, en espérant que le grand dieu Huitzilopochtli en grimacerait de douleur. Ah Chel me fit signe de l'écouter jusqu'au bout.

« Vous voyez flou à cause de la forme de votre œil, qui est ainsi de naissance. Toute anomalie dans la forme du globe oculaire trouble la vision exactement comme ce morceau de quartz. Placez ce cristal entre votre œil et une fleur et vous verrez très nettement la fleur. Mais placez-le entre votre œil et un jardin plus éloigné et vous ne distinguerez qu'un mélange de couleurs.

— Alors, il n'y a aucun remède, aucune opération possible ? murmurai-je, très malheureux.

— Je suis désolé. Si vous aviez cette maladie causée par la mouche noire, je pourrais vous soigner ; si vous étiez affligé de ce qu'on appelle le voile blanc, je pourrais vous l'ôter et vous rendre une vision meilleure, bien qu'imparfaite. Mais il n'existe aucune opération capable de changer la forme d'un globe oculaire, sans le détruire totalement. On ne connaîtra jamais le remède à votre état, de même qu'on ignorera toujours l'endroit secret où s'en vont mourir les alligators. »

De plus en plus malheureux, je marmonnai : « Il va donc falloir que je continue à vivre dans un brouillard pour le restant de mes jours, en plissant les yeux comme une taupe.

— Ecoutez, me dit-il, sans paraître ému le moins du monde par ma détresse, vous pouvez également passer le restant de vos jours à remercier les dieux de ne pas être complètement aveugle, à cause du voile blanc, de la mouche ou d'une autre maladie. Vous en verrez beaucoup dans ce cas, ajouta-t-il avec véhémence, et eux, ils ne vous verront jamais. »

J'étais si déprimé par le verdict du médecin que je fus de fort méchante humeur pendant tout notre séjour à Tamôan Chan et je dus être bien pénible à supporter pour mes associés. Un jour, un guide de la tribu des Pokomâm nous emmena voir les merveilleux lacs de Tziskâo, situés dans une région à l'extrême est de la forêt vierge et je les considérai avec autant de froideur que si Chac, le dieu-pluie des Maya, les avait créés dans le seul but de m'offenser personnellement.

Il y a une soixantaine de pièces d'eau, depuis des petites mares jusqu'à des lacs de dimension honorable, sans aucun chenal pour les relier les uns aux autres. On ne voit pas de cours d'eau qui les alimente et cependant leur niveau ne baisse jamais pendant la saison sèche et ils ne débordent pas pendant la saison des pluies. Mais le plus extraordinaire, c'est qu'il n'y a pas deux lacs de la même couleur.

De l'éminence où nous étions placés, on dominait six ou sept lacs et notre guide déclara avec fierté : « Regardez, jeune voyageur, celui-ci est bleu-vert sombre, celui-là turquoise, cet autre est vert émeraude, celui-là est vert jade et ce dernier est bleu pâle comme un ciel d'hiver.

— Ils pourraient aussi bien être rouge sang, pour ce que j'en vois », grognai-je. Ce n'était pas vrai. La réalité, c'est que je voyais tout à travers le voile sombre de ma mélancolie. Je tâchai cependant de retrouver un peu d'optimisme en faisant des expériences avec le cristal que m'avait donné maître Xibalbâ. Je savais qu'il pouvait être utile pour examiner les choses de très près, et je voulus m'en servir aussi pour voir de loin. Je fis plusieurs essais, en le mettant près de mon œil pour regarder un arbre, puis en le tenant à bout de bras et à toutes les distances intermédiaires. Rien n'y faisait. Quand je voulais regarder des objets situés à plus d'une main du cristal, je les voyais encore moins nets qu'avec mes yeux seuls et ces tentatives m'abattirent encore plus.

Au cours des discussions avec les Maya qui voulaient acheter nos marchandises, je me montrai bougon et irrité ; heureusement, ils étaient assez intéressés par mes articles pour supporter mon attitude peu commerçante. Je refusai sèchement toutes les offres de peaux de jaguar, d'ocelot et autres, ainsi que les plumes d'ara et de toucan. Je voulais de la poudre d'or ou du métal, mais ces choses n'avaient guère cours dans ces pays barbares. Je décidai alors de faire savoir que nous échangerions nos marchandises – tissus, vêtements, bijoux, babioles, cosmétiques et remèdes – uniquement contre des plumes de quetzal tototl.

En principe, les chasseurs qui trouvent ces longues plumes émeraude sont tenus, sous peine de mort, de les offrir immédiatement à leur chef de tribu qui les utilise, soit pour son ornement personnel, soit comme monnaie d'échange avec les autres chefs maya ou avec les autres dirigeants les plus puissants des autres pays. Mais, en réalité, les oiseleurs ne donnent à leurs chefs qu'une partie de ces plumes rares et gardent le reste pour eux. Comme j'avais refusé catégoriquement de recevoir autre chose que des plumes de quetzal, mes clients durent négocier en toute hâte… et mes plumes de quetzal, je les ai eues.

Au fur et à mesure que nous nous débarrassions de nos marchandises, je vendais les esclaves qui les avaient transportées.

Dans cette terre de paresse, même les nobles n’avaient pas beaucoup de travail à faire faire à leurs esclaves et ils n’étaient pas nombreux à avoir les moyens de s’en offrir. Par contre, chaque chef de tribu voulait montrer sa supériorité sur ses rivaux, et la possession d’esclaves – même si cela représentait une ponction dans la trésorerie et le garde-manger – était une chose dont on pouvait tirer une légitime fierté. En échange de belle poudre d’or, je vendis donc, avec une grande équité, aux chefs des Tzotzil, des Quiché et des Tzeltal, deux esclaves à chacun. Seuls les deux qui restaient retournèrent avec nous au pays des Chiapa. L’un portait le ballot volumineux, mais léger contenant les plumes de quetzal et l’autre, les quelques articles que nous n’avions pas vendus.

Comme il me l’avait promis, maître Xibalbâ avait terminé de tailler les cristaux qui m’attendaient à mon retour à Chiapa. Il y en avait cent vingt-sept, en tout, de tailles différentes et, grâce à la vente des esclaves, je pus les payer en poudre d’or, comme convenu. Tandis qu’il enveloppait soigneusement chaque pierre et qu’il faisait un paquet de l’ensemble avec une grande pièce de tissu, je lui demandai par l’intermédiaire de l’interprète :

« Maître Xibalbâ, ces cristaux grossissent les objets ; en auriez-vous d’autres qui les réduiraient ?

— Oh oui, me répondit-il en souriant. Mon arrière-grand-père lui-même s’est certainement amusé à façonner autre chose que des cristaux à feu. Nous l’avons tous fait, y compris moi. »

Je lui confiai combien ma vue était mauvaise et ajoutai : « Un médecin maya m’a dit que mes yeux étaient faits comme si je regardais en permanence à travers un quartz grossissant. Je me demande si je pourrais trouver un cristal réducteur et si en regardant à travers…»

Il me considéra avec intérêt et, en se caressant le menton, se dirigea vers sa maison. Il revint bientôt avec un plateau de bois creusé de petits compartiments qui contenaient chacun un cristal. Ils avaient tous des formes différentes ; certains étaient même taillés en pyramides miniatures.

« Ce sont seulement des curiosités, me dit-il. Ils n’ont aucune utilité, mais certains ont des propriétés amusantes. Celui-ci, par exemple. » Il prit une petite pierre à trois faces plates. « Ce n’est pas du quartz, c’est du calcaire transparent. Je ne l’ai pas poli, ces faces plates sont naturelles. Mettez-le devant le soleil, vous verrez la lumière qu’il projette sur votre main. »

Je m’attendais à sentir une brûlure, mais au lieu de cela, je m’exclamai : « Un arc-en-ciel ! » Le rayon de soleil qui avait traversé le cristal pour se poser sur ma main, avait subi une transformation. Cela faisait une bande de couleur qui allait du rouge foncé au pourpre le

plus vif, en passant par le jaune, le vert et le bleu, comme une imitation réduite de l'arc coloré qu'on voit dans le ciel après la pluie.

« Mais ce n'est pas un amusement que vous cherchez. Tenez », me dit-il, en me tendant un cristal aux deux faces concaves, comme si on avait collé deux coupes par le fond.

Je le plaçai sur la bordure de mon manteau et le dessin se réduisit à la moitié de sa grandeur réelle. Je levai la tête pour regarder l'artisan à travers mon cristal et ses traits, flous jusqu'à présent, étaient maintenant nets et distincts, mais son visage était si minuscule qu'on aurait pu croire qu'il était parti à l'autre bout de la place.

« C'est extraordinaire », dis-je, profondément frappé. Je posai la pierre et me frottai les yeux. « Je vous voyais bien… mais si loin.

— Ah, bon. C'est parce qu'il est trop puissant. Tous les cristaux sont différents. Essayez donc celui-ci. » Il me donna une pierre qui n'avait qu'une face concave, l'autre étant parfaitement plane. Je levai l'objet avec précaution.

« Je vois, dis-je, sur le ton de quelqu'un qui adresse une action de grâces à un dieu bienfaisant. Je vois, de près et de loin. Il y a des taches et des rides, mais tout me semble aussi clair que quand j'étais petit. Maître Xibalbâ, vous venez de réussir ce dont même les célèbres médecins maya sont incapables. Vous m'avez fait voir.

— Dire que pendant des faisceaux d'années, nous avons cru qu'ils n'avaient aucune utilité », murmura-t-il, tout émerveillé de sa propre découverte. Puis, il reprit sur un ton alerte : « Donc, ce qu'il vous faut, c'est un cristal avec une surface plane et l'autre concave. Mais vous ne pouvez pas le tenir toujours devant vous, comme ça, ce serait comme d'épier en permanence par un trou de souris. Essayez de le mettre contre votre œil. »

Je poussai un cri. « Ça me fait aussi mal que si on m'arrachait l'œil.

— C'est qu'il est trop fort. Et vous dites que vous voyez des taches et des rides ? Alors, il faut que je trouve un matériau plus limpide et plus parfait que le quartz le plus pur. Vous venez de mettre les Xibalbâ sur une voie nouvelle, poursuivit-il en se frottant les mains de satisfaction. Revenez me voir demain. »

Une grande espérance m'envahissait, mais je n'en dis pas un mot à mes compagnons, car je craignais que l'expérience ne tourne court.

Nous logions à nouveau chez les Macoboô, pour notre plus grand bien-être et à la joie des deux cousines. Nous y restâmes plusieurs jours et j'allai très souvent voir maître Xibalbâ qui était en train de mettre au point le cristal le plus achevé qu'on lui ait jamais demandé de faire. Il s'était procuré un morceau de topaze d'une limpidité extraordinaire et il avait commencé par lui donner la forme d'une circonférence plate qui couvrait mon œil du front jusqu'à la

pommette. La face externe devait rester plate, mais le degré de concavité de la face interne ne pouvait être déterminé que par les essais répétés que je faisais et, à chaque fois, le maître le polissait un peu plus.

« Je peux continuer à l'amincir et à augmenter la courbure jusqu'à ce qu'on soit parvenu à l'exacte puissance qu'il vous faut. Mais je dois y aller très doucement, car si je ponce trop, je risque de tout détruire. »

Ma présence était donc presque constamment nécessaire et quand mon œil était trop fatigué par l'effort imposé, je me servais de l'autre. Et enfin, vint cet instant de bonheur inexprimable où je vis parfaitement, pour la première fois, à travers le cristal. Tout me semblait clair et net, depuis le livre que je tenais ouvert devant moi, jusqu'aux arbres à l'horizon. Je nageais dans une joie indicible ainsi que maître Xibalbâ, rempli de fierté par cette invention sans précédent.

Il donna du brillant au cristal en le polissant une dernière fois avec une pâte d'argile rouge très fine ; ensuite, il arrondit les bords et le monta dans un cercle de cuivre rigide auquel il fixa un petit manche, lui-même attaché par une lanière de cuir pour que je puisse le suspendre autour de mon cou. De cette façon, je l'aurais toujours sous la main et je ne risquerais pas de le perdre. Je pris l'instrument et rentrai chez les Macoboô, attendant une occasion de surprendre Gourmand de Sang et Cozcatl.

Comme la nuit tombait, nous étions assis devant la maison avec notre hôtesse et plusieurs membres de la famille et tous les hommes adultes fumaient après le repas du soir. Les Chiapa n'ont pas de poquietl ; ils se servent d'une jarre en terre percée de plusieurs trous, qu'ils remplissent de picietl et d'herbes parfumées réduites en cendres et chaque participant enfonce un long roseau creux par l'un des trous et tout le monde fume en même temps.

« Voilà une belle fille qui s'approche », me murmura Gourmand de Sang, en pointant son roseau vers la rue.

Je distinguai vaguement une tache pâle et lointaine qui se déplaçait dans la pénombre, mais je lui dis : « Demandez-moi donc de vous la décrire.

— Hein ? grogna-t-il en se tournant vers moi et en m'appelant moqueusement par mon surnom. Très bien, Perdu dans le brouillard, décrivez-la comme vous la voyez. »

Je mis le cristal devant mon œil gauche et l'image de la fille devint tout à fait nette, même par cette faible clarté. Avec l'enthousiasme d'un marchand d'esclaves vantant sa marchandise, je commençai à énumérer tous les détails de son physique : son teint, la longueur de ses nattes, le galbe de ses chevilles et de ses pieds, ses

traits réguliers. C'était en effet une jolie fille. J'ajoutai même une description des broderies de son corsage. « Elle a aussi, conclus-je, un voile fin sur la tête, avec lequel elle a attrapé des lucioles. C'est d'un effet très recherché. » Enfin, j'éclatai de rire devant la mine stupéfaite de mes associés.

Etant donné que je ne pouvais regarder qu'avec un seul œil, ma vision manquait un peu de relief, néanmoins je voyais presque aussi distinctement que dans mon enfance et c'était déjà bien beau. Je dois ajouter que la topaze a une légère teinte jaune, aussi tout me semblait doré par le soleil, même par temps gris. Par conséquent, j'ai peut-être vu le monde sous un jour plus attrayant que les autres hommes. Par contre, je m'aperçus en me regardant dans un miroir que l'usage du cristal ne m'embellissait pas, car l'œil qui était dessous semblait beaucoup plus petit que l'autre. De plus, comme j'avais une tendance naturelle à tenir le cristal dans la main gauche, alors que la droite était occupée à autre chose, je souffris, pendant quelque temps de maux de tête. Aussi, je finis par prendre l'habitude de regarder alternativement avec mes deux yeux et ces maux disparurent.

Je sais bien, mes révérends, que ces bavardages sur un instrument qui n'est pas nouveau pour vous, doivent vous faire sourire. Mais, pour ma part, je n'ai jamais rien vu de semblable avant l'arrivée des premiers Espagnols, bien des années plus tard. Un des chapelains qui accompagnait le commandant en chef Cortés avait deux cristaux comme le mien, un pour chaque œil et ils étaient maintenus par une lanière de cuir autour de sa tête.

Mais pour moi et pour le cristallier, c'était une invention unique. Il refusa tout paiement pour son travail et même pour la topaze qui avait pourtant dû coûter fort cher, prétextant qu'il était assez payé par la fierté qu'il éprouvait. Aussi, comme il ne voulait rien accepter, je confiai des plumes de quetzal aux Macoboô pour qu'ils les lui remettent quand je serais loin. J'en laissai une quantité suffisante pour faire de lui l'homme le plus riche de Chiapa et je trouvais qu'il l'avait bien mérité.

La nuit, je contemplai les étoiles.

D'avoir été si longtemps déprimé, je me sentis soudain plein d'allant et je déclarai à mes associés : « Maintenant que je vois, j'aimerais bien aller admirer l'océan. »

Ils furent si heureux de ce brusque changement d'humeur qu'ils ne protestèrent pas quand nous quittâmes Chiapa pour nous diriger plutôt vers le sud que vers l'est et que nous eûmes à franchir à nouveau des montagnes escarpées, qui étaient, en fait, des volcans en sommeil. Nous les traversâmes sans incident notable et nous arrivâmes au bord de l'océan dans une Terre Chaude habitée par le peuple marne. Cette plaine s'appelle le Xoconochco et les Marne cultivent le

coton et produisent du sel qu'ils échangent avec les autres pays. Le coton pousse sur une large bande de terre fertile et grasse qui s'étend entre les montagnes et les plages de sable. Comme nous étions à la fin de l'hiver on ne remarquait rien de particulier dans les champs. Mais je suis retourné par la suite dans cette région pendant la saison chaude et les touffes de coton étaient alors si grosses et si abondantes qu'on ne voyait plus le pied de la plante et que toute la campagne semblait couverte de neige alors qu'on suffoquait de chaleur.

Par contre, le sel se récolte durant toute l'année. On draine les lagunes peu profondes qui s'étendent le long de la côte et quand toute l'eau s'est évaporée, on sépare le sel du sable. Comme le sel est blanc comme de la neige, il se distingue facilement du sable qui, sur ces plages, a une couleur noirâtre, car il est formé d'un mélange de gravillons, de poussière et de lave. Dans cet océan méridional, même l'écume des vagues n'est pas blanche ; elle est d'un gris sale, à cause du sable noir dont elle est chargée.

La récolte du coton et du sel étant un travail particulièrement pénible, les Marne ne firent aucune difficulté à nous payer les deux esclaves que nous avions encore avec de la belle poudre d'or et ils nous achetèrent également toutes les marchandises qui nous restaient. Nous n'avions donc plus à transporter que nos affaires personnelles, le petit paquet de cristaux et le volumineux ballot de plumes, ce qui ne représentait pas une bien lourde charge pour tous les trois. Sur le chemin du retour, nous ne fûmes pas une seule fois attaqués par des bandits. Sans doute, n'avions-nous pas l'air d'une caravane de pochtecatl ou peut-être, avaient-ils eu des échos de notre première confrontation avec certains de leurs congénères et de ce qui en était résulté. Nous poursuivîmes sans problèmes notre route vers le nord-ouest tout le long de la bande côtière. Sur notre gauche s'étalaient les eaux calmes des lagunes, quand il n'y avait pas le murmure du ressac de l'océan, et les montagnes se profilaient à notre droite. La température était si douce que nous ne passâmes que deux nuits dans des villages – Pijijiapan chez les Marne et Tonala dans le pays Mixe – et encore ce fut uniquement pour nous offrir le luxe d'un bon bain dans de l'eau fraîche et d'un délicieux repas de produits de la mer : œufs de tortue crus, chair de tortue cuite, crevettes bouillies, coquillages de toutes sortes et des filets grillés de yeyemichi qui passe pour être le plus gros poisson du monde et qui est, à mon avis, le plus savoureux qui existe.

Enfin, nous prîmes carrément la direction du nord pour nous retrouver sur l'isthme de Tehuantepec, mais sans traverser la ville du même nom. En effet, avant de l'atteindre, nous rencontrâmes un autre marchand qui nous apprit qu'en déviant légèrement notre route vers le nord, nous trouverions un chemin plus facile pour traverser les

montagnes que celui que nous avions pris à l'aller. J'aurais bien aimé revoir Gié Bele et aussi me procurer davantage de renseignements sur les mystérieux possesseurs de la teinture pourpre, mais, après toutes ces errances, je me sentais le mal du pays, ainsi que mes compagnons et je me laissai persuader de suivre la route indiquée par le marchand. Ce chemin avait également l'avantage de nous faire traverser une partie du pays Huaxyacac que nous ne connaissions pas et ce n'est qu'à Zaachila que nous rejoignîmes la piste que nous avions empruntée à l'aller.

De même qu'il y avait des jours propices pour partir en expédition, il y en avait aussi pour revenir. C'est pourquoi, comme nous nous rapprochions de chez nous, nous nous accordâmes une journée de flânerie dans cette agréable ville de montagne qu'est Cuauhnâhuac. Lorsque, enfin, nous eûmes grimpé la dernière pente et que les lacs et l'île de Tenochtitlân commencèrent à apparaître, je m'arrêtais à chaque instant pour admirer le paysage à travers mon cristal. Comme je ne pouvais voir qu'avec un seul œil, la masse de la ville me semblait un peu aplatie, mais j'étais néanmoins transporté par ce spectacle. J'apercevais les blancs édifices et les palais qui brillaient dans le soleil printanier et j'entrevoyais les jardins suspendus bigarrés, les volutes de fumée bleue s'élevant des autels et des foyers, les bannières de plumes flottant, presque immobiles, dans l'air si doux et l'énorme masse de la grande pyramide qui dominait l'ensemble.

Remplis d'allégresse et de fierté, nous franchîmes enfin la jetée de Coyoacan et nous pénétrâmes dans la grande ville au soir du jour faste Une Maison, pendant le mois du Grand Réveil, de l'année Neuf Couteau. Notre absence avait duré cent quarante-deux jours, soit plus de sept de nos mois. Nous avions vécu de multiples aventures, dans des pays et des peuples étonnants, mais comme c'était bon de retrouver le centre de la grandeur des Mexica, le Cœur du Monde Unique.

***

Il était interdit à tout pochtecatl d'arriver en ville pendant la journée ou de faire une entrée triomphale, aussi réussi et aussi rentable qu'ait été son voyage. De toute façon, même sans ces lois somptuaires, tous les marchands se seraient bien rendu compte qu'ils avaient tout intérêt à rentrer chez eux sans faire de tapage. A Tenochtitlân, tous n'étaient pas unanimes à reconnaître que la prospérité du peuple mexica dépendait de ces intrépides voyageurs, aussi beaucoup étaient jaloux de leur richesse si légitimement acquise. La noblesse, en particulier, dont les ressources provenaient du tribut versé par les peuples vaincus, était persuadée qu'un commerce

pacifique la privait d'une partie du butin de guerre et elle fulminait contre ce « malheureux commerce ».

Pour toutes ces raisons, on pouvait être sûr que tous les pochteca arrivaient en ville dans des vêtements ordinaires, à la nuit tombante et par petits groupes. Le logis qu'ils retrouvaient était modeste si l'on songe à la fortune accumulée dans leurs coffres, dans des cachettes et sous les planchers, avec laquelle ils auraient pu se faire construire des palais dignes d'un Uey tlatoani.

Mes associés et moi, nous n'eûmes cependant pas besoin de nous faufiler en cachette dans Tenochtitlân, puisque nous n'avions pas de porteurs et que tout notre chargement se réduisait à deux ballots poussiéreux et que, pour notre part, nous ne nous rendions pas dans une maison particulière, mais dans une hôtellerie de voyageurs.

Le lendemain, après un décrassage complet, je mis mes plus beaux atours pour aller me présenter au palais de l'Orateur Vénéré Ahuizotl. L'intendant me connaissant, je n'eus pas à attendre longtemps avant qu'on m'accorde une audience. J'embrassai la terre devant Ahuizotl, mais j'évitai de le regarder à travers mon cristal. J'ignorais quelle aurait été la réaction d'un autre seigneur si je l'avais dévisagé de la sorte, mais connaissant bien celui que j'avais devant moi, j'étais sûr qu'il prendrait un air aussi farouche que l'ours grizzly qui ornait son trône.

« Nous sommes agréablement surpris de te voir revenir en bon état, pochtecatl Mixtli, me dit-il sur un ton maussade. Es-tu satisfait de ton expédition ?

— Je pense avoir fait de bonnes affaires, lui répondis-je. Quand mes Anciens auront évalué ma marchandise, vous pourrez en juger vous-même d'après la part qui reviendra à votre trésor. En attendant, seigneur, j'espère que le récit de mon voyage vous intéressera. »

Je tendis alors à l'un des serviteurs les cahiers en bien triste état que j'avais si soigneusement remplis. Il y avait dedans à peu près tout ce que je viens de vous raconter, mes révérends, à part quelques faits sans importance, comme mes conquêtes féminines, mais avec des descriptions de pays et de peuples beaucoup plus détaillées, ainsi que des schémas de cartes.

Ahuizotl me remercia et me déclara : « Nous les examinerons très attentivement avec notre conseil.

— Si certains de vos conseillers sont vieux ou s'ils ont une mauvaise vue, Seigneur Orateur, lui dis-je ensuite, il se peut qu'ils trouvent cette chose utile. J'en ai rapporté un certain nombre pour les vendre, mais le plus gros et le plus brillant est un cadeau de ma part au Uey tlatoani. »

Il ne parut pas particulièrement impressionné jusqu'au moment où je lui demandai la permission de m'approcher pour lui montrer

comment il fallait s'en servir pour examiner de très près des mots ou des objets. Ensuite, je le conduisis vers une fenêtre ouverte et, avec un bout de papier, je lui fis voir qu'on pouvait l'utiliser aussi pour allumer le feu. Je vis qu'il était captivé et il me remercia avec effusion.

Beaucoup plus tard, quelqu'un me raconta qu'Ahuizotl ne se séparait jamais de sa pierre à feu dans toutes les campagnes auxquelles il participait, mais qu'il se plaisait aussi à l'employer d'une façon différente, en temps de paix. On a gardé d'Ahuizotl le souvenir d'un Orateur Vénéré au caractère irascible et capable de cruauté ; son nom est même tombé dans le langage commun et on dit d'une personne désagréable qu'elle est un ahuizotl. Toutefois, il semblerait que ce tyran ait possédé certains traits de malice enfantine. Par exemple, quand il conversait avec l'un de ses sages les plus dignes et les plus graves, il faisait en sorte de s'approcher d'une fenêtre avec lui et, sans se faire remarquer, il plaçait son cristal de façon à diriger un rayon de soleil sur un endroit sensible de son interlocuteur, l'intérieur du genou, par exemple et l'Orateur Vénéré se mettait à hurler de rire en voyant le vieux sage sauter comme un jeune lapin.

En quittant le palais, je retournai à l'hôtellerie pour chercher Gourmand de Sang et Cozcatl qui s'étaient faits beaux tous les deux, ainsi que nos deux ballots de marchandise. Nous les portâmes à la Maison des Pochteca où nous fûmes immédiatement introduits en présence des trois Anciens qui nous avaient aidés.

Tandis qu'on nous servait des tasses de chocolat parfumé au magnolia, Cozcatl défaisait le plus gros des paquets.

« *Ayyo.*' s'exclama l'un d'eux. Vous avez ramené une jolie fortune rien qu'en plumes. Voilà ce que vous devrez faire : faites surenchérir les nobles, jusqu'à ce que leur prix en poudre d'or soit le plus élevé possible et alors seulement, mettez l'Orateur Vénéré au courant de l'existence de ce trésor. Il vous en donnera davantage que le prix le plus fort, uniquement afin de conserver sa supériorité dans les ornements.

— Je suivrai votre conseil, seigneur, » lui répondis-je en faisant signe à Cozcatl d'ouvrir le petit paquet.

« *Ayya* ! s'écria un autre. Cette fois, j'ai bien peur que vous ayez été un peu imprudents. » Il palpa deux ou trois cristaux avec un air affligé. « Ils sont très bien taillés et très bien polis, mais je suis au regret de vous dire que ce ne sont pas des pierres précieuses, mais de simples morceaux de quartz, une pierre plus commune encore que le jade et qui n'a même pas les utilisations religieuses qui donnent à celui-ci une valeur accessoire. »

Cozcatl avait du mal à ne pas rire et Gourmand de Sang ne put réprimer un clin d'œil complice. Quant à moi, je leur dis en souriant :

« Regardez, seigneurs. » Je leur montrai les deux propriétés de ces cristaux et ils furent aussitôt saisis d'une grande excitation.

« Incroyable ! Vous avez rapporté quelque chose d'absolument nouveau à Tenochtitlân.

— Où les avez-vous dénichés ? Non, non, ne me répondez pas et excusez ma question. Une telle merveille doit rester la propriété exclusive de celui qui l'a découverte.

— Nous pourrions proposer les plus gros aux nobles les plus riches et…»

J'interrompis l'Ancien pour lui faire remarquer que tous, grands ou petits, avaient les mêmes capacités pour grossir les objets ou allumer un feu, mais il balaya mon objection :

« Ça ne fait rien. Chaque pilli voudra en posséder un en rapport avec son rang et l'idée qu'il se fait de sa propre importance. Je vous suggère de calculer leur prix en fonction du poids et de faire démarrer les enchères à huit fois le prix de l'or. Les nobles vont surenchérir les uns sur les autres et vous en tirerez encore bien davantage. »

Je restai bouche bée : « Mais alors, seigneurs, je vais y gagner mon propre poids en or ! Même après avoir versé mes redevances au Femme-Serpent et à votre honorable association… et même une fois que nous aurons partagé en trois ce qui reste, nous serons parmi les personnes les plus riches de Tenochtitlân.

— Vous y voyez une objection ?

— Ce n'est pas normal, balbutiai-je. Gagner autant dès la première expédition… et avec des quartz ordinaires, comme vous l'avez souligné… avec un article que je suis en mesure d'acquérir facilement. Mais oui, je pourrais procurer un cristal à feu à chacune des plus humbles maisonnées de la Triple Alliance.

— C'est possible, coupa brusquement l'un des pochteca. Mais si vous avez un peu de bon sens, c'est justement ce que vous ne ferez pas. Vous nous avez dit que l'Orateur Vénéré est déjà en possession d'une de ces pierres magiques. A partir d'aujourd'hui, cent vingt-six nobles seulement vont pouvoir acheter un semblable cristal. Ils se livreraient à des surenchères incroyables, mon petit, même si ces objets n'étaient que de la boue compressée. Plus tard, vous irez en chercher d'autres, pour les vendre à d'autres nobles, mais jamais en trop grande quantité. »

Le visage de Cozcatl était tout rayonnant de bonheur et Gourmand de Sang semblait au bord de la pâmoison.

« Je ne vais certainement pas refuser la perspective d'une fortune aussi conséquente.

— Ne vous en faites pas. Vous allez tous les trois commencer à en dépenser rapidement une partie. Vous avez déjà mentionné les taxes à verser au Trésor et à notre dieu Yacatecuhtli. Vous êtes peut-être au

courant de nos traditions : quand un pochtecatl rentre avec un beau bénéfice, il doit offrir un banquet à tous les pochteca de la ville. »

Je consultai mes associés du regard et ils me répondirent aussitôt par un signe de tête affirmatif. « Ce sera avec grand plaisir, seigneurs, mais nous n'avons pas l'habitude…

— Je serai heureux de vous venir en aide, dit l'un des pochteca. Disons après-demain soir. Nous mettrons les installations de notre Maison à votre disposition. Nous nous occuperons de commander la nourriture, la boisson, les musiciens, les danseurs et la compagnie féminine et nous inviterons tous les pochteca agréés qui se trouvent en ville en ce moment. Vous pourrez également faire venir tous les amis que vous voudrez. Et maintenant, ajouta-t-il, sur un ton bourru, c'est à vous de décider si ce banquet sera modeste ou magnifique. »

Je me tournai une nouvelle fois vers mes associés, puis je déclarai avec fougue : « Ce sera notre premier banquet. Je voudrais qu'il soit à l'image de notre réussite. Si vous le permettez, j'aimerais que chaque plat, chaque boisson, chaque divertissement soit de la plus grande qualité, sans tenir compte du prix. Je veux que cette fête reste dans toutes les mémoires. »

Moi, en tout cas, je m'en souviens comme si c'était hier.

Hôtes et invités, tout le monde s'était fait beau. Maintenant que nous étions des pochteca prospères et à part entière, Cozcatl, Gourmand de Sang et moi, nous étions autorisés à porter des ornements d'or et de pierreries, pour témoigner de notre ascension sociale. Cependant, nous nous étions contentés de quelques colifichets. J'avais uniquement mis l'agrafe de jaspe qui m'avait été offerte par la Dame de Tolan et une émeraude dans ma narine droite. Par contre, j'avais revêtu un manteau du plus fin coton et très richement brodé et des sandales en peau d'alligator lacées jusqu'au genou et mes cheveux qui avaient considérablement poussé pendant mon voyage, je les avais noués sur la nuque avec un lien de cuir rouge tressé.

Dans la cour de la Maison des Pochteca, trois cerfs embrochés tournaient en grésillant au-dessus d'un gigantesque lit de charbons ardents. Tous les mets étaient aussi copieux que recherchés. Les musiciens commencèrent à jouer en sourdine pour ne pas gêner les conversations. Un essaim de jolies filles circulait dans la foule et, de temps à autre, l'une d'entre elles se mettait à danser au rythme de la musique. Trois esclaves avaient été assignés à notre service exclusif et quand ils n'avaient rien d'autre à faire, ils agitaient au-dessus de nous de grands éventails de plumes. On nous présenta les pochteca qui arrivaient et ils nous racontèrent leurs expéditions et leurs acquisitions les plus remarquables. Gourmand de Sang avait invité quatre ou cinq de ses anciens camarades de l'armée et ils eurent tôt fait d'être joyeusement ivres. Cozcatl et moi, nous ne connaissions personne,

mais il arriva un invité inattendu qui se trouva être une vieille connaissance.

J'entendis une voix me dire : « Vous m'étonnerez toujours, la Taupe. » Je me retournai et vis le vieillard édenté au teint cacao qui avait la spécialité d'apparaître aux moments marquants de mon existence. Pour cette occasion, il s'était habillé un peu plus proprement et avait enfilé un manteau sur son pagne.

« Je ne suis plus une taupe », répliquai-je en souriant et en levant ma topaze pour le regarder ; j'eus alors l'impression que son visage me rappelait quelqu'un.

Il eut une expression sarcastique. « Je vous ai connu rien du tout, étudiant, scribe, courtisan, malfaiteur amnistié, héros de guerre et, pour finir, marchand prospère affublé d'un œil d'or.

— C'est sur vos conseils, noble vieillard, que je suis parti. Pour quelle raison ne devrais-je pas jouir tout à mon aise de mon propre banquet donné en l'honneur de ma réussite personnelle ?

— Personnelle ? reprit-il sur un ton moqueur. C'est comme pour le reste, vous avez tout fait par vous-même et sans l'aide de personne.

— Oh, non, bien sûr, répondis-je en espérant éluder les implications équivoques de sa remarque. J'ai des associés dans cette affaire.

— Cette affaire ? Croyez-vous qu'elle aurait pu se faire sans ce cadeau inespéré de marchandises et de capitaux que vous avez investi dans votre expédition ?

— Non et j'ai bien l'intention de remercier mon bienfaiteur en lui donnant une part…

— Trop tard, coupa-t-il. Elle est morte.

— Elle ? répétai-je, interdit, car j'avais cru jusqu'à présent qu'il s'agissait de mon ancien protecteur, Nezahualpilli de Texcoco.

— Votre défunte sœur. Ce mystérieux cadeau était un don de Tzitzitlini.

— Voyons, vieillard, ma sœur est morte, comme vous venez de le dire, répliquai-je en secouant la tête. Et elle n'a jamais eu de fortune à me léguer.

— Le seigneur Héron Rouge de Xaltocân est mort, lui aussi, pendant votre voyage, poursuivit-il avec entêtement. Il a fait appeler un prêtre de la déesse Tlazolteotl et il lui a fait une confession si extraordinaire qu'elle n'a pu rester secrète. Je suis sûr que plusieurs de vos distingués invités connaissent cette histoire, mais ils sont trop bien élevés pour vous en parler.

— Quelle histoire ? Quelle confession ?

— Comment Héron Rouge a caché les atrocités commises par son fils Pactli sur la personne de votre sœur.

— Je n'ai jamais été dupe, dis-je en ricanant. Et vous savez mieux

que quiconque comment j'ai vengé sa mort.

— Pactli n'a pas tué Tzitzitlini. »

Sa déclaration m'avait profondément ébranlé et je le regardai sans comprendre.

« Le seigneur Joie l'a torturée et mutilée par le feu, le couteau et divers procédés vicieux. Mais, ce n'était pas son tonalli de succomber à ces traitements et Pactli lui a fait quitter l'île avec la complicité de son père et l'accord tacite de vos parents. Voilà ce que Héron Rouge a confessé à Mangeuse de Saleté et, quand le prêtre l'a dévoilé publiquement, il y a eu un grand émoi à Xaltocân. Je suis bien peiné de vous apprendre qu'on a retrouvé le corps de votre père au fond de la carrière et que de toute évidence, il s'est jeté dans le vide. Votre mère a lâchement fui et personne ne sait où elle est, ce qui est heureux pour elle. Voilà, me dit-il en faisant mine de prendre congé. Voilà toutes les nouvelles depuis votre départ. Et maintenant, amusez-vous.

— Un instant ! » Je le retins fermement par l'épaule. « Vieux suppôt de Mictlan, racontez-moi la suite. Qu'est devenue Tzitzi ? Comment a-t-elle pu me faire ce cadeau ?

— Elle vous a légué tout ce qu'elle a reçu – et Ahuizotl lui a versé une coquette somme – quand elle s'est vendue à la ménagerie de Tenochtitlân. Elle n'a pas voulu ou pas pu dire d'où elle venait ni qui elle était, aussi les gens l'ont appelée la femme-tapir. »

Si je ne m'étais pas accroché si fort à son épaule, je me serais effondré. Pendant un moment tout s'évanouit autour de moi et je m'enfonçai dans le long tunnel de la mémoire. Je revis la Tzitzitlini que j'avais adorée, son beau visage, son corps gracieux et ses gestes souples. Puis, je me représentai l'objet immobile et repoussant de la ménagerie des monstres et je me vis moi-même, vomissant devant ce spectacle et la petite larme de désespoir qui avait coulé de son œil unique.

Ma propre voix me sembla résonner dans mes oreilles comme si j'étais réellement dans un tunnel lorsque je lui lançai d'un ton accusateur : « *Vous le saviez !* Sinistre vieillard, vous le saviez avant même la confession de Héron Rouge. Et vous m'avez fait arrêter devant elle et vous m'avez parlé de la femme avec qui je venais de coucher… et vous m'avez demandé si j'aimerais…» Je suffoquais, prêt à vomir encore à ce seul souvenir.

« C'est une chance que vous ayez pu la voir une dernière fois, soupira-t-il. Elle est morte peu après. C'est heureux pour elle, à mon avis. Mais Ahuizotl en a été fort contrarié, après l'avoir payée si cher…»

Je retrouvai mes esprits pour secouer violemment le vieil homme et je l'interpellai avec fureur : « Si j'avais su, jamais je n'aurais pu manger du tapir dans la jungle. Mais vous, vous le saviez. Comment

l’avez-vous appris ? »

Il ne répondit pas à ma question et poursuivit d’un ton calme : « Personne ne pouvait penser que la femme-tapir aurait été capable de déplacer sa masse boursouflée. Pourtant, elle a réussi à se renverser, face contre terre et, ne pouvant plus respirer, elle est morte par étouffement.

— C’est votre tour de mourir, maintenant, damné oiseau de malheur ! »

Le chagrin, l’horreur et la colère m’avaient mis complètement hors de moi. « Vous allez retourner à Mictlan, d’où vous venez ! » Je me frayai un chemin en bousculant les invités et j’entendis à peine qu’il me disait :

« Le gardien de la ménagerie est sûr que la femme-tapir n’a pas pu mourir sans que quelqu’un l’aide. Elle était jeune et elle aurait encore pu vivre dans cette cage pendant des années et des années. »

J’allai trouver Gourmand de Sang et j’interrompis impoliment sa conversation avec ses amis : « Il me faut une arme et je n’ai pas le temps d’aller en chercher une à l’auberge. Avez-vous votre dague sur vous ? »

Il fouilla sous son manteau et me demanda en hoquetant : « Est-ce que c’est vous qui allez découper les cerfs ?

— Non. C’est pour tuer quelqu’un.

— Déjà ! » Il me tendit une courte lame d’obsidienne et plissa les yeux pour me voir mieux. « Est-ce quelqu’un que je connais ?

— Non, lui répondis-je. C’est seulement un méchant vieillard. Tout noiraud et ridé comme un grain de cacao. Ce ne sera pas une bien grande perte. Donnez-moi la dague, dis-je en avançant la main.

— Pas une grande perte ! s’exclama Gourmand de Sang en me retirant son couteau. Vous voulez assassiner le Uey tlatoani de Texcoco ? Mixtli, je crois bien que vous êtes aussi soûl que les quatre cents lapins de la fable. !

— C’est plutôt vous, coupai-je. Cessez de dire des balivernes et donnez-moi votre arme.

— Jamais. J’ai vu arriver cet homme et je l’ai reconnu sous son déguisement. » Il rengaina son couteau. « Il nous honore de sa présence, même s’il a choisi de se travestir. Quels que soient vos griefs, mon garçon, je ne vous laisserai pas…

— Travesti ? Déguisement ? » Gourmand de Sang était très calme et je m’étais calmé moi aussi.

« Il n’y a peut-être que nous qui avons souvent fait campagne avec lui qui l’ayons reconnu, remarqua un des invités de Gourmand de Sang. Nezahualpilli aime bien dissimuler son identité et observer ses sujets à leur niveau et non du haut de son trône. Ceux qui le connaissent depuis assez longtemps pour le reconnaître n’y prêtent

même pas attention.

— Vous êtes tous complètement soûls. Moi aussi je connais Nezahualpilli et je sais, par exemple, qu'il ne lui manque aucune dent.

— Une goutte d'oxitl pour en noircir deux ou trois, hoqueta Gourmand de Sang. Des traits d'oxitl pour simuler des rides sur un visage foncé par du brou de noix. Il a le don de se faire une silhouette contrefaite et ratatinée et des mains noueuses comme celles d'un vieillard.

— En réalité, il n'a pas besoin de se grimer et de se contorsionner. Il lui suffit de se saupoudrer avec la poussière du chemin et on ne le reconnaît plus. » Le soldat hoqueta lui aussi et me suggéra : « Si vous avez vraiment envie d'assassiner un Uey tlatoani, mon jeune hôte, allez trouver Ahuizotl et vous rendrez service à tout le monde. »

Je les quittai, me sentant ridicule et perplexe, en plus du chagrin et de la colère qui s'étaient emparés de moi.

Je cherchai à retrouver l'homme qui était Nezahualpilli – à moins qu'il ne fût un sorcier ou un dieu du mal. Je n'avais plus l'intention de le poignarder, mais de lui extorquer des réponses aux nombreuses questions que je me posais.

Je ne le vis nulle part. Il avait disparu avec mon envie de participer au festin et aux réjouissances. Je me glissai hors de la Maison des Pochteca et retournai à l'hôtellerie où je commençai à mettre dans un petit sac les choses essentielles pour un voyage. Je tombai sur la petite statuette de Xochiquetzal, la déesse de l'amour. Je retirai ma main comme si je m'étais brûlé. Je ne la mis pas dans mon sac.

« Je vous ai vu partir et je vous ai suivi. » Je vis Cozcatl sur le seuil de ma chambre. « Que s'est-il passé ? Que faites-vous donc là ?

— Je n'ai pas le cœur de tout te raconter, mais il paraît que ce n'est un secret pour personne, alors tu en entendras parler bientôt. C'est pour cela que je m'en vais.

— Est-ce que je peux venir avec vous ?

— Non. »

Sa figure se décomposa, aussi je lui dis : « Je préfère être seul pendant quelque temps, pour réfléchir à ce que je vais faire du reste de ma vie. Mais tu n'es pas un esclave sans défense et sans maître, comme tu le craignais autrefois. Tu es ton propre maître et tu es riche. Tu vas avoir ta part de notre fortune dès que les Anciens l'auront évaluée. Je te laisse la garde de ce qui me revient et des affaires que je laisse ici, jusqu'à mon retour.

— Vous pouvez compter sur moi, Mixtli.

— Gourmand de Sang va quitter sa caserne. Vous pourrez peut-être acheter ou vous faire construire une maison – ou une chacun. Tu pourras reprendre tes études, apprendre un métier ou monter une

affaire. Je reviendrai un jour. Si vous avez encore tous les deux le goût des voyages, nous pourrons repartir ensemble.

— Un jour, répéta-t-il tristement, puis il se ressaisit : Est-ce que je peux vous aider à préparer ce brusque départ ?

— Certainement. Je vais emmener des grains de cacao pour mes frais, dans mon sac et dans la bourse qui est cousue à mon pagne. Mais je voudrais prendre aussi de l'or au cas où je tombe sur une trouvaille exceptionnelle ; il faut que je cache cette poudre d'or dans un endroit où les bandits ne risqueront pas de la trouver. »

Cozcatl réfléchit un moment, puis il me dit : « Il paraît que certains voyageurs fondent la poudre d'or en pépites et qu'ils les cachent dans leur rectum.

— Non. C'est un truc que tous les voleurs connaissent. Mes cheveux sont longs maintenant et je vais m'en servir. Regarde ; j'ai versé la poudre qui était dans les pennes sur ce morceau de tissu. Fais-en un petit paquet, Cozcatl, et on va trouver un moyen de le mettre en sécurité sur ma nuque, comme un cataplasme, caché par mes cheveux. »

Tandis que je terminais d'emballer mes affaires, il plia et replia méticuleusement le tissu et en fit un paquet qui n'était pas plus grand qu'une de ses menottes, mais si lourd, qu'il dut le prendre à deux mains pour le soulever. Je m'assis en inclinant la tête et il le posa sur ma nuque.

« Maintenant, il faut le faire tenir, murmura-t-il. Voyons…»

Il le fixa avec une solide cordelette attachée à chaque extrémité du paquet et qui passait derrière mes oreilles et sur ma tête et cacha le tout en nouant une pièce de tissu repliée autour de mon front, comme le bandeau des sangles frontales. Beaucoup de voyageurs faisaient cela pour empêcher que leurs cheveux et la sueur ne leur viennent dans les yeux.

« On ne voit rien du tout, Mixtli. A moins qu'il n'y ait un coup de vent, mais dans ce cas, vous aurez toujours la ressource de rabattre votre manteau.

— Merci, Cozcatl. Au revoir », lui dis-je rapidement, car je ne voulais pas m'attarder.

Je ne craignais pas que la Femme qui pleure ou d'autres esprits malveillants qui hantent les ténèbres viennent ennuyer un imprudent aventurier de mon espèce. Je ricanais même rageusement en pensant à Vent de la Nuit – et à l'étranger poussiéreux que j'avais si souvent rencontré au cours d'autres nuits. Je sortis de la ville et me retrouvai sur la chaussée de Coyoacan, en direction du sud. A mi-chemin, au fort d'Acachinango, les sentinelles furent quelque peu surprises de voir un homme dehors à cette heure de la nuit. Cependant, comme j'avais toujours mes habits de fête, ils ne me prirent pas pour un voleur ou un

fugitif et ils me laissèrent passer. Ils se contentèrent de me poser une ou deux questions pour s'assurer que je n'étais pas ivre et que je savais ce que je faisais, puis ils me laissèrent continuer ma route.

Un peu plus loin, je bifurquai sur la gauche en direction de Mexicaltzingo. Je traversai la ville endormie et poursuivis mon chemin vers l'est en marchant pendant toute la nuit. Quand le jour commença à se lever, je vis d'autres voyageurs matinaux qui me saluaient avec circonspection en me lançant des regards étranges ; je réalisai après quel spectacle insolite j'étais : un homme vêtu comme un noble, avec des sandales lacées jusqu'au genou, un manteau à agrafe de pierrerie et un bijou dans le nez, et qui portait un ballot de marchand, un sac en bandoulière et un bandeau sur le front. J'ôtai mes bijoux pour les mettre dans mon sac et retournai mon manteau pour en dissimuler les broderies. Au début, le paquet que j'avais sur la nuque me gênait énormément, mais je m'y accoutumais peu à peu et je ne finis par l'enlever que pour dormir ou pour prendre mon bain.

Pendant toute la matinée, j'avançai rapidement vers l'est, sous un soleil de plus en plus chaud, sans ressentir de fatigue, ni d'envie de dormir et l'esprit toujours en proie à mes souvenirs et à mes pensées. (Une des caractéristiques les plus pénibles du chagrin, c'est qu'il fait resurgir en foule des images des temps heureux que l'on compare alors avec la misère présente.) Pendant presque toute cette journée, je refis le chemin que j'avais suivi jadis le long de la rive sud du lac de Texcoco, en compagnie d'une armée victorieuse des Texcalteca. Mais je quittai le bord du lac pour me retrouver dans un territoire inconnu.

***

Pendant plus d'un an et demi, j'errai à travers de nombreux pays, avant d'atteindre quelque chose qui ressemblât à une destination. Je restais si profondément bouleversé que je suis incapable de vous dire ce que j'ai vu ou ce que j'ai fait à cette époque. Si je ne me souvenais pas des mots que j'ai appris dans ces lointaines contrées, j'aurais de la peine à retracer la direction générale que j'ai suivie. Cependant, j'ai encore en mémoire certains événements et certains paysages.

Je me dirigeai d'abord, bien témérairement, vers le Cuautexcâlan, le Pays des Pics de l'Aigle où j'étais jadis entré avec une armée d'invasion. Si je m'étais vanté d'être un Mexicatl, je n'en serais certainement jamais sorti et je suis bien aise de ne pas avoir trouvé la mort à Texcala, car les habitants de ce pays possèdent une croyance religieuse si simpliste qu'elle en est ridicule. Ils sont persuadés qu'après la mort, les nobles jouissent d'un au-delà merveilleux, alors que les gens des autres classes connaissent une existence misérable. Les nobles défunts, hommes et femmes, quittent leur enveloppe

charnelle et revivent sous la forme de nuages légers, d'oiseaux au plumage éclatant ou de joyaux de valeur fabuleuse. Les autres se réincarnent sous forme de bousiers, de belettes fureteuses ou de putois puants.

Quoi qu'il en soit, je ne suis pas mort à Texcala et je n'ai jamais été reconnu comme un de ces Mexica abhorrés. Bien que les Texcalteca aient toujours été nos ennemis, ils nous ressemblent beaucoup et parlent la même langue que nous et je n'eus aucune difficulté à imiter leur accent afin de passer pour l'un de leurs compatriotes. La seule chose qui pût paraître étrange dans ma personne, c'était le fait que j'étais un homme jeune, en bonne santé et en parfait état. La bataille à laquelle j'avais participé avait décimé la population masculine entre la puberté et la vieillesse. Une nouvelle génération grandissait, qui avait appris une haine féroce envers les Mexica et qui avait juré de se venger. Elle était devenue adulte au moment où les Espagnols arrivèrent et vous savez bien comment ils ont pris leur revanche.

Mais à l'époque de mes vagabondages dans le pays texcalteca, tout cela était encore bien loin. Le fait d'être un des rares hommes adultes ne me causa aucun ennui ; bien au contraire, je fus chaleureusement accueilli par des veuves accortes dont personne n'avait réchauffé le lit depuis fort longtemps.

De là, je poussai vers le sud, en direction de Cholula, capitale des Tya Nuù qui est, en fait, la seule agglomération qui subsiste chez les Hommes de la Terre. Il est évident que les Mixteca, comme tout le monde les appelle, sauf eux-mêmes, avaient édifié dans le passé une civilisation très raffinée. Par exemple, à Cholula, j'ai vu des constructions très anciennes ornées d'une profusion de mosaïques qui ont servi, sans doute, de modèle aux temples du Séjour Sacré de Lyobâan qu'on suppose avoir été bâtis par les Zapoteca.

A Cholula, il y avait aussi, à cette époque, une colline couronnée d'un temple magnifique dédié à Quetzalcoatl, décoré de belles sculptures peintes représentant le Serpent à plumes. Vous autres, les Espagnols, vous avez rasé ce temple, mais vous espérez sans doute hériter d'une partie de la sacralité de ce lieu, car j'ai entendu dire que vous y construisiez une église chrétienne. Cependant, je dois vous dire une chose : cette montagne n'est pas une vraie montagne. C'est une pyramide édifiée par les hommes avec des briques de boue séchée, en plus grande quantité qu'il y a de poils dans toute une horde de cerfs, superposées et entassées là, depuis la nuit des temps. On pense que c'est la plus ancienne pyramide qui existe et on sait que c'est la plus gigantesque qui soit. Maintenant, elle ressemble à tous les autres monts recouverts d'arbres et de buissons et elle peut, en effet, servir à exalter et à rehausser votre propre église, mais, à mon avis, votre

Seigneur Dieu risque de ne pas se sentir très à l'aise sur ses hauteurs élevées à la gloire de Quetzalcoatl.

La ville de Cholula était gouvernée par deux hommes qui avaient un pouvoir égal. L'un s'appelait Tlaquiach, le Seigneur de ce qui est dessus et l'autre, Tlalchiac, le Seigneur de ce qui est dessous. Autrement dit, le premier s'occupait des affaires spirituelles et le second des affaires temporelles. Il paraît qu'ils étaient très souvent à couteaux tirés. Mais à l'époque où je me trouvais à Cholula, ils s'étaient momentanément raccommodés à cause d'un différend mineur contre Texcala. Je ne me souviens pas du motif de la brouille, mais je me rappelle que peu après, une délégation de quatre nobles texcalteca fut envoyée par l'Orateur Vénéré Xicotenca pour parlementer et trouver une solution à cette querelle.

Les Seigneurs de ce qui est dessus et de ce qui est dessous n'acceptèrent même pas de les recevoir et ils donnèrent ordre aux gardes du palais de s'emparer d'eux, de les mutiler et de les reconduire chez eux à la pointe de l'épée. On leur écorcha entièrement la peau du visage avant de les renvoyer à Texcala, chancelant et gémissant, la tête scalpée et la figure leur tombant en lambeaux sur la poitrine. Je pense que toutes les mouches de Cholula avaient dû les escorter pour sortir de la ville. Je prévoyais que seule une guerre pourrait résulter d'un tel affront et comme je n'avais pas envie qu'on m'y enrôle, je quittai précipitamment Cholula pour continuer vers l'est.

Je franchis une frontière invisible pour arriver au pays des Totonaca et je passai une journée et une nuit dans un village où la fenêtre de ma chambre donnait sur l'imposant volcan appelé le Citlaltepetl, la Montagne Etoile. Je me contentai de le contempler de loin avec ma topaze, en promenant mon regard depuis la vallée tiède et fleurie jusqu'à la crête glacée balayée par les nuages.

Le Citlaltepetl est la plus haute montagne de tout le Monde Unique ; il est si élevé que la calotte de neige recouvre tout son tiers supérieur, sauf dans les périodes où le cratère déverse une coulée de lave en fusion et des braises ardentes et qu'alors la montagne s'habille de rouge, au lieu de blanc. Il paraît que c'est le premier repère que les Espagnols aperçurent de leurs navires quand ils arrivèrent ici. Le jour, les guetteurs voyaient le cône immaculé et la nuit le rougeoiement du cratère, bien avant d'avoir distingué un autre signe de la Nouvelle-Espagne. Le Citlaltepetl est aussi vieux que le monde, mais jusqu'à présent, personne, tant indigène qu'espagnol, n'a pu l'escalader jusqu'au sommet. Si un jour quelqu'un y parvient, je suis sûr que les étoiles filantes le feront dégringoler de son perchoir.

Puis, j'atteignis l'autre limite du pays des Totonaca, sur la côte de l'océan oriental, dans la jolie baie de Chalchiuhcuecan, ce qui signifie

l'Endroit des Choses Belles et Abondantes. Je n'en parle que parce qu'elle fût le théâtre d'un petit événement ; mais à l'époque, je ne pouvais pas le savoir. Au cours d'un autre printemps, des hommes accostèrent en ce lieu, le revendiquèrent au nom de l'Espagne et plantèrent dans le sable une croix de bois et un drapeau sang et or. Ils appelèrent cet endroit la Vraie Croix, Vera Cruz.

Cette côte est beaucoup plus belle et bien plus hospitalière que celle de Xoconochco. Les plages ne sont pas de sable volcanique noir, mais en sable fin doré ou blanc ou même rose corail. Ici, l'océan n'est pas cette masse houleuse d'un vert noirâtre, mais une étendue paisible et clapotante du plus transparent turquoise. Il se brise sur la grève avec une mousse d'écume blanche et à certains endroits, il y a si peu de fond que je pouvais m'éloigner à perte de vue en ayant de l'eau seulement jusqu'à la taille. Au début, cette côte me conduisit droit vers le sud, mais après de nombreuses longues courses, elle décrit un grand arc de cercle. Je me trouvai alors prendre insensiblement la direction du sud-est, puis, carrément de l'est et parfois même du nord-est. C'est pourquoi ce que les habitants de Tenochtitlân appellent océan Oriental se nomme aussi et à plus juste titre, l'océan Septentrional.

Cette côte n'est pas seulement composée de plages de sable bordées de palmiers, ce qui finirait par être monotone. Souvent, j'arrivais à des fleuves qui se jetaient dans la mer et il fallait que j'attende un pêcheur ou un passeur pour me faire traverser l'embouchure sur sa pirogue. Parfois, le sable sec s'humidifiait sous mes pas, puis se transformait en marécage infesté d'insectes et les palmiers souples faisaient place aux palétuviers contournés avec leurs racines noueuses comme les jambes d'un vieillard. Parfois, pour éviter ces marais, j'attendais le passage d'un bateau de pêche qui me les faisait contourner au large. Parfois encore, je m'enfonçais dans l'intérieur des terres jusqu'à l'endroit où le marécage s'asséchait, pour pouvoir en faire le tour.

Quelle frayeur j'ai eue la première fois ! La nuit m'avait surpris sur le bord détrempé d'un marais et j'avais eu bien de la peine à ramasser assez de brindilles et d'herbes sèches pour allumer mon feu. Il était si modeste et il m'éclairait si peu, qu'en levant la tête, j'aperçus au-delà des palétuviers moussus un feu bien plus éclatant que le mien qui brûlait avec d'étranges flammes bleues.

« La Xtabai ! » pensai-je aussitôt, car j'avais entendu raconter de nombreuses histoires au sujet d'une femme-fantôme qui parcourait ces régions enveloppée dans un vêtement qui dégage une lueur surnaturelle. Selon la légende, quand un homme s'approche d'elle, il s'aperçoit que cet habit est un simple capuchon qui lui recouvre la tête et que le reste de son corps est entièrement nu et d'une séduisante

beauté. Il ne peut alors résister à la tentation de s'approcher encore davantage, tandis qu'elle recule timidement devant lui, jusqu'au moment où l'homme s'aperçoit, à sa grande horreur qu'il marche sur des sables mouvants d'où il ne peut se sortir. Il est alors aspiré par les sables et, juste avant que sa tête ne disparaisse, la Xtabai repousse enfin son capuchon et dévoile son visage qui n'est en réalité qu'un crâne affreusement ricanant.

Avec mon cristal, je me mis à observer cette vacillante flamme bleutée et je sentis mon sang se glacer dans mes veines. Puis, j'essayai de me raisonner : « Bon. Tu ne vas pas dormir tant que cette chose rôde par ici. Mais puisque tu es averti, pourquoi n'irais-tu pas jeter un coup d'œil en prenant bien garde de ne pas t'enfoncer dans les sables mouvants. »

Mon couteau d'obsidienne à la main, j'avançai, prudemment baissé, vers le fouillis des arbres et des plantes grimpantes. La lumière bleue m'attendait. Je tâtais le sol à chaque pas et bien que mon manteau fût déchiré par les broussailles et que je fusse mouillé jusqu'au genou, je ne m'enfonçais toujours pas. La première chose insolite que je remarquai, ce fut l'odeur. Le marais tout entier dégageait lui-même une senteur fétide d'eau stagnante, d'herbe en décomposition et de champignon moisi ; mais cette odeur-là était différente et ressemblait un peu à celle de l'œuf pourri. « Je me demande comment un homme peut partir à la poursuite d'une Xtabai, si belle soit-elle, si elle pue de la sorte », pensai-je. Je pressai le pas et finis par arriver devant la lumière. Ce n'était pas une femme-fantôme, mais une flamme bleue sans fumée qui m'arrivait à la taille et qui jaillissait directement de la terre. J'ignore par quoi elle avait été allumée, mais elle était probablement alimentée par ce souffle nauséabond qui filtrait par une fissure dans le sol.

Il est possible que cette lueur traîtresse en ait conduit plus d'un vers la mort, mais la Xtabai, elle, était bien inoffensive. Je n'ai jamais compris pourquoi un air infecté s'enflamme, alors que l'air naturel ne brûle pas. J'ai eu plusieurs fois l'occasion de rencontrer ces flammes bleues, toujours accompagnées de cette même odeur et la dernière fois que j'ai cherché à en connaître la cause, j'ai découvert une matière aussi extraordinaire que cet air inflammable. En arrivant auprès de la flamme Xtabai, j'enfonçai le pied dans une sorte de boue gluante et je pensai aussitôt : « Ça y est, je suis tombé dans les sables mouvants. » Je me trompais ; je pus en sortir facilement et je ramenai une poignée de cette substance bizarre à mon campement.

Elle était noire, comme l'oxitl que l'on extrait de la sève du pin, mais visqueuse plutôt que collante. Lorsque je l'élevai au-dessus du feu pour mieux l'examiner, une partie tomba dans le brasier et le fit flamboyer plus haut et plus fort. Par la suite, à chaque fois que je

campais près d'un marécage, je ne me fatiguais pas à ramasser du bois mort. Je cherchais cette boue noire qui suinte du sol et j'obtenais avec un feu bien plus chaud et une lumière bien plus vive qu'avec toutes ces huiles avec lesquelles on allume les lampes.

J'étais alors dans le pays de ces gens que les Mexica nomment, sans distinction, les Olmeca, pour la simple raison que c'est de là que provient la plus grande partie de notre oli. En fait, il y a plusieurs nations, mais tous ces peuples se ressemblent beaucoup – les Coatzacoâli, les Coatlîcamac, les Cupilco et bien d'autres. Les hommes adultes sont tous courbés sous le poids de leur nom et les femmes et les enfants mâchent constamment.

Je m'explique. Dans ces pays, il existe deux espèces d'arbres qui, une fois qu'on a fendu l'écorce, laissent couler une sève qui se solidifie plus ou moins. L'un de ces arbres donne l'oli que nous utilisons sous sa forme liquide comme colle et dans sa forme solidifiée et élastique, pour faire les balles de tlachtli. L'autre espèce d'arbre produit une gomme plus souple qui a un goût sucré et que l'on appelle tzictli. On ne peut rien en faire d'autre que de la mâcher. Je n'ai pas dit manger, car il ne faut pas l'avaler. Quand elle a perdu son goût, on la crache et on en prend un autre morceau et on mâche, on mâche, on mâche. Seuls le font les femmes et les enfants, car pour les hommes, c'est considéré comme une pratique efféminée. Je remercie les dieux que cette habitude ne se soit pas répandue dans les autres pays, car elle donne aux femmes olmeca, qui par ailleurs ne manquent pas de charme, l'air insipide et hébété d'un lamantin mâchonnant sans arrêt les herbes de la rivière.

Les hommes qui, eux, ne mâchent pas de tzictli ont trouvé quelque chose qui est tout aussi stupide. A un certain moment, dans le passé, ils se sont mis à porter des plaques avec leur nom. Ils avaient sur la poitrine un pendentif de la matière qu'il pouvait se payer, depuis le coquillage jusqu'à l'or avec les symboles de leur nom gravés dessus. Cela ne servait à rien, sans doute, mais en ce temps-là, ce n'était rien d'autre qu'une incitation à la politesse. Ainsi, un inconnu s'adressant à un autre inconnu pouvait l'appeler par son nom.

Au fil des ans, ce simple pendentif s'est considérablement alourdi. On y a ajouté le symbole de la profession : des plumes, par exemple ; l'indication du rang, dans la noblesse, comme dans la bourgeoisie : des plaques supplémentaires portant le nom des parents, des grands-parents et même d'aïeux plus lointains ; plus des colifichets d'or, d'argent ou de pierres précieuses pour montrer sa richesse : plus une multitude de rubans de couleur indiquant si on est marié, célibataire, veuf et le nombre des enfants ; plus le témoignage des prouesses militaires : par exemple, des disques avec les noms des communautés qu'on a vaincues. Il peut même y avoir encore davantage de ces

babioles qui leur pendent du cou jusqu'aux genoux. Voilà pourquoi, aujourd'hui, les Olmeca sont tout courbés et presque entièrement dissimulés sous cet amas de métaux précieux, de bijoux, de plumes, de rubans, de coquillages et de coraux. Inutile de leur poser des questions. Ils portent sur eux tous les renseignements que l'on voudrait avoir à leur sujet.

Malgré toutes ces excentricités, tous les Olmeca ne sont pas des idiots qui passent leur vie à recueillir la sève des arbres. Leur art ancien et moderne est, à juste titre, très réputé. Sur la bande côtière, sont disséminées, çà et là, les villes abandonnées de leurs ancêtres et ce qui en reste est parfois étonnant. J'ai été particulièrement impressionné par de stupéfiantes statues sculptées dans la lave qui sont maintenant enfouies jusqu'au cou dans le sol. On ne voit plus que leurs têtes qui ont une expression très truculente, d'un grand réalisme. Elles sont coiffées de casques qui ressemblent aux protections de cuir que portent nos joueurs de tlachtli, aussi il se peut que ces statues représentent les dieux qui ont inventé ce jeu. J'ai dit les dieux et non les hommes, parce que toutes ces têtes, sans parler des corps incroyables qui sont sous terre, sont bien trop gigantesques pour être des figurations d'êtres humains.

Il y a aussi beaucoup de frises et de colonnes de pierre gravées de figures masculines nues – certaines sont très nues et très masculines – qui dansent, ou qui sont en état d'ivresse ou de transe, ce qui m'a fait supposer que les anciens Olmeca étaient de joyeux personnages. Il y a aussi des statuettes de jade merveilleusement exécutées dans tous les détails, mais il est difficile de reconnaître les anciennes des modernes, car il y a encore beaucoup d'artisans Olmeca qui sont incroyablement habiles dans le travail de la pierre.

Dans le pays de Cupîlco et dans sa capitale, Xicalango – magnifiquement située sur une longue et étroite bande de terre bordée d'un côté par l'océan bleu pâle et de l'autre par les eaux vert pâle du lagon – j'ai rencontré un orfèvre du nom de Tuxtem dont la spécialité était de fabriquer des poissons et des oiseaux minuscules, pas plus grands qu'un ongle dont chaque plume ou chaque écaille était alternativement en or et en argent. Plus tard, j'en ai rapporté à Tenochtitlân et les Espagnols qui les ont admirés – il en reste encore quelques-uns – m'ont dit qu'aucun orfèvre dans ce qu'ils appellent l'Ancien Monde n'a jamais eu une telle maîtrise de son art.

Je continuai à suivre la côte et je fis tout le tour de la péninsule maya de Uluumil Kutz. Je vous ai déjà décrit ce pays désolé, mes seigneurs, et je ne vais pas perdre mon temps à vous le dépeindre davantage. Je vous dirai seulement que sur la côte ouest je ne me souviens que d'une seule ville assez grande pour porter ce nom : Kimpéch ; et une autre sur la côte nord : Tihô ainsi que Chactemal sur

la côte est.

Cela faisait plus d'un an que j'avais quitté Tenochtitlân. Je commençai alors à reprendre vaguement la direction de mon pays. A partir de Chactemal, je m'enfonçai dans l'intérieur, vers l'ouest, en coupant à travers la péninsule. J'avais emporté avec moi une quantité suffisante d'atolli et de chocolat ainsi que d'autres provisions de route et bien sûr, de l'eau. Je vous ai dit que c'était une terre aride avec un climat extrêmement pénible et sans vraie saison des pluies. Je la traversai pendant ce qui est votre mois de juillet, c'est-à-dire le dix-huitième mois de l'année maya appelé Kumkû – coup de tonnerre – non pas parce qu'il amène des orages ou même quelques gouttes de pluie, mais au contraire parce que ce mois est si sec que ces terres, déjà déshydratées, émettent un tonnerre de grondements et de craquements à mesure qu'elles se rétrécissent et se ratatinent.

Cet été-là avait été sans doute encore plus chaud et plus sec que d'habitude et c'est ce qui me permit de faire une étrange découverte qui se révéla être particulièrement profitable. Un jour, j'arrivai au bord d'un petit lac de ce qui me sembla être cette boue noire que j'avais trouvée dans les marais Olmeca et dont je m'étais servi pour alimenter mon feu. J'y jetai une pierre, mais elle ne s'enfonça pas et rebondit sur la surface comme si le lac avait été constitué d'oli figé. Je posai alors le pied sur cette matière noire qui s'infléchit légèrement sous mon poids. C'était du chapopôtli, une substance qui ressemble à de la résine dure, mais avec une couleur noire. Une fois fondue on s'en sert pour fabriquer des torches très éclairantes, pour boucher les fissures des maisons, comme ingrédient dans divers remèdes et comme enduit imperméable. Jamais auparavant, je n'avais vu un lac tout entier composé de cette matière.

Je m'assis sur le bord et mangeai un morceau en contemplant ma découverte. Pendant ce temps, la chaleur de Kumkû qui faisait crépiter et grincer le sol, fractura aussi le lac de chapopôtli. Sa surface se mit à se craqueler de toutes parts comme une toile d'araignée, puis elle explosa en morceaux noirs et déchiquetés parmi lesquels je vis des choses de formes allongées d'un brun foncé qui auraient pu être les membres et les branches d'un arbre enseveli.

Je me félicitai de ne pas m'être aventuré sur le lac, car j'aurais été renversé et sans doute blessé par ses convulsions. Le temps que j'aie terminé de manger, tout était redevenu calme ; mais la surface du lac n'était plus plane, elle formait un méli-mélo de fragments noirs et luisants qui ne semblait cependant pas devoir se remettre à s'agiter. J'étais très curieux de connaître la nature des choses qui avaient été projetées. Prudemment, je m'avançai sur le lac et voyant que je ne m'enfonçais pas, je me frayai un passage parmi tous ces noirs débris et je m'aperçus alors que ces choses étaient des os.

A cause de leur enfouissement prolongé, ils n'avaient pas cette couleur blanche qu'ont d'ordinaire les vieux ossements et ils étaient d'une taille incroyable, ce qui me rappela que notre pays était jadis peuplé de géants. Cependant, bien que je reconnusse çà et là une côte ou un fémur, je me rendis compte qu'ils ne pouvaient pas provenir d'un géant humain, mais plutôt d'un animal monstrueux. Je supposai alors que le lac était resté pendant longtemps à l'état liquide et qu'une quelconque créature s'y était aventurée et qu'elle avait été engloutie. Puis, au cours des âges, le liquide s'était solidifié jusqu'à la consistance qu'il avait actuellement.

Je trouvai ensuite deux os encore plus gigantesques que les autres – du moins je crus d'abord que c'étaient des os. Ils étaient aussi grands que moi, et de forme cylindrique. Une de leurs extrémités avait à peu près l'épaisseur de ma cuisse et ils s'amincissaient pour former une pointe émoussée pas plus large que le bout du doigt. Ils auraient même été plus longs s'ils ne s'étaient pas incurvés en une spirale hésitante. Comme les autres ossements, ils avaient une couleur brun foncé à cause du chapopôtli où ils avaient été ensevelis. Je réfléchis un moment avant de m'agenouiller pour gratter la surface avec la pointe de mon couteau et je découvris alors leur couleur originelle d'un blanc nacré et brillant. C'étaient des dents – de très longues dents pareilles aux défenses du sanglier. Mais, si l'animal pris au piège était vraiment un sanglier, il était d'une espèce qui allait de pair avec l'ère des géants.

Je me relevai, tout pensif. J'avais vu des labrets, des ornements de nez et des bracelets taillés dans des dents d'ours et de requins ou dans des défenses de sangliers et qui se vendaient presque aussi cher que des objets en or.

« Un maître-sculpteur comme le défunt Tlatli serait-il capable de tirer quelque chose de ces énormes dents », me demandai-je.

La région avoisinante était très faiblement peuplée – ce qui n'est pas surprenant vu sa grande désolation et je dus aller jusqu'au pays plus vert et plus clément des Cupilco pour trouver un village habité par une obscure tribu olmeca. Elle vivait de la production de l'oli, mais comme ce n'était pas l'époque de la récolte, les hommes étaient tous désœuvrés. Je n'eus pas besoin de leur proposer un gros salaire pour décider quatre des plus robustes d'entre eux à me servir de porteurs. Cependant, tout fut remis en question lorsque je leur appris où je voulais les emmener. Ils prétendaient que le lac noir était un lieu sacré et redoutable qu'il fallait à tout prix éviter et je dus leur promettre davantage pour qu'ils consentent à me suivre. Une fois arrivés sur place, je leur montrai les défenses et ils se dépêchèrent d'aller les récupérer en se mettant à deux pour porter chaque pièce et nous quittâmes l'endroit le plus rapidement possible.

Nous traversâmes la région des Cupîlco pour atteindre les rives de l'océan, puis nous longeâmes la langue de terre où est bâtie la ville de Xicalango. C'est là que se trouvait l'atelier du maître-orfèvre Tuxtem. Il parut surpris et contrarié en voyant mes porteurs arriver chez lui avec leur curieux fardeau en forme de tronc d'arbre. « Je ne suis pas un sculpteur sur bois », me dit-il aussitôt. Je lui dévoilai alors la nature de ces objets, le hasard qui m'avait fait les découvrir et les raretés qu'elles constituaient. Il palpa l'endroit que j'avais gratté avec mon couteau et sa main s'attarda à le caresser ; une lueur s'alluma dans ses yeux.

Je renvoyai les porteurs épuisés après les avoir remerciés et leur avoir donné un petit supplément. Ensuite je dis à Tuxtem que j'avais besoin de ses services, mais que je n'avais qu'une idée très vague de ce que je voulais qu'il fasse avec ma trouvaille.

« Il me faut des statues que je puisse vendre à Tenochtitlân. Vous n'aurez qu'à découper les dents comme vous le jugerez bon. Vous pourrez peut-être faire des statuettes de dieux et de déesses mexica avec les plus gros morceaux. Les petits pourraient servir à faire des tuyaux de poquietl, des peignes ou des manches de dagues d'ornement. Avec les éclats, vous devriez pouvoir tirer des labrets et des babioles du même genre. Je vous fais confiance, maître Tuxtem, et je m'en remets à votre jugement d'artiste.

— C'est une matière unique parmi celles que j'ai eu la possibilité de travailler dans ma vie, me déclara-t-il d'un ton solennel. Je ne retrouverai sans doute jamais une telle occasion de me mesurer à un pareil travail. Il faudra que je réfléchisse longuement avant même de découper un échantillon pour l'essayer avec mes outils et mes produits de finition…» Il marqua un temps d'arrêt, puis il me dit, presque avec un air de défi : « Je vous préviens. Ce que j'exige de moi-même et de mon travail, c'est tout simplement la perfection. Ce ne sera pas fait en un jour, jeune seigneur Œil d'Or, ni même en un mois.

— Je l'espère bien, lui répondis-je. Sinon, je serais reparti avec mes trophées. Je ne sais pas du tout quand je repasserai par Xicalango et vous pouvez prendre tout votre temps. Pour vos honoraires…

— Je vais sans doute vous paraître insensé, mais je m'estimerai payé plus que je ne l'ai jamais été si vous me promettez de faire savoir que les pièces ont été sculptées par moi et de dire mon nom.

— En effet, c'est insensé, maître Tuxtem, mais je dois vous avouer mon admiration pour votre intégrité. Si vous ne voulez pas me fixer un prix, je vais vous faire une proposition. Vous prendrez pour vous le vingtième du poids des œuvres terminées ou bien de la matière brute, dont vous pourrez faire ce que vous voudrez.

— Vous êtes extrêmement généreux. Même si j'avais été le plus intéressé de tous les hommes, je n'aurais jamais osé vous réclamer un

prix aussi extravagant.

— Ne craignez rien, ajoutai-je. Je saurai choisir mes clients aussi soigneusement que vous choisissez vos outils. Ils seront tous dignes de posséder de tels objets et je dirai à chacun d'eux : c'est une pièce sculptée par maître Tuxtem de Xicalango. »

Malgré la sécheresse qui régnait sur la péninsule de Uluùmil Kutz, c'était la saison des pluies dans le pays Cupilco et ce n'était pas une époque propice pour traverser ces Terres Chaudes à la végétation exubérante. C'est pourquoi je pris la route de l'ouest en suivant les plages jusqu'à la ville de Coatzacoalcos que vous avez appelée Espiritu Santo, où se termine la voie marchande nord-sud qui aboutit à l'isthme étroit de Tehuantepec. Je pensais en moi-même que cet isthme était presque entièrement plat, peu boisé, que le chemin était en bon état et que le voyage serait facile même s'il pleuvait souvent. Je pensais aussi que de l'autre côté m'attendait une auberge accueillante où j'allais retrouver la séduisante Gié Bele et je me réjouissais devant la perspective d'un bienfaisant repos avant de repartir pour Tenochtitlân.

A Coatzacoalcos, je pris donc la direction du sud. Je marchais parfois en compagnie de caravanes de marchands ou de voyageurs solitaires et j'en croisais beaucoup d'autres qui allaient dans la direction opposée. Un jour, j'étais seul, sur la route déserte, quand, au sommet d'une colline, je vis quatre hommes assis sous un arbre de l'autre côté. Ils étaient couverts de haillons et ils avaient un air patibulaire. Tandis que je m'approchais d'eux, ils se levèrent lentement. Je me souvins des bandits que j'avais jadis trouvés sur mon chemin et je portai la main à mon pagne pour prendre mon couteau d'obsidienne. Je ne pouvais rien faire d'autre qu'avancer et espérer passer devant eux en échangeant un salut. Ces quatre-là ne firent même pas semblant de m'inviter à partager leur repas ou mes propres provisions. Ils ne prononcèrent pas une seule parole et s'abattirent sur moi.

***

Quand je revins à moi, je me rendis compte que je gisais, entièrement déshabillé, sur une natte, avec une couverture sous moi et une autre dessus pour cacher ma nudité. Je me trouvais dans une cabane qui semblait dépourvue de tout mobilier et complètement obscure à part les quelques lueurs de jour qui filtraient par les fentes des murs de bois et du toit en paille. Un homme entre deux âges était penché sur moi et d'après ses premières paroles, je pensai que c'était un médecin.

« Le malade se réveille, annonça-t-il à quelqu'un qui devait se

tenir derrière lui. Je craignais qu'il ne sorte jamais de sa profonde torpeur.

— Alors, il vivra ? demanda une voix féminine.

— Je n'en sais rien. Mais je vais pouvoir commencer à le soigner, ce qui aurait été impossible, s'il était resté inconscient. Je peux dire qu'il est arrivé chez vous à temps.

— On a failli le chasser. Il avait l'air si effrayant. Mais, peu à peu, à travers le sang et la saleté, nous avons reconnu Zaa Nayàzû. »

Cela me semblait étrange. Je ne me souvenais pas bien de mon nom, mais je pensais qu'il n'avait pas cet accent chantant et mélodieux que lui avait donné la voix féminine.

Ma tête me faisait atrocement souffrir, comme si on en avait ôté le contenu et qu'on avait mis des pierres brûlantes à la place. Tout mon corps me faisait mal. J'avais oublié un grand nombre de choses en dehors de mon nom, mais j'étais suffisamment conscient pour me rendre compte que ce n'était pas une maladie qui m'avait mis dans cet état. On avait dû m'attaquer et j'aurais voulu savoir comment, où je me trouvais, de quelle façon j'y étais arrivé, mais j'étais incapable de sortir un son.

« Les voleurs avaient certainement l'intention de le frapper à mort », dit le médecin à cette femme que je ne voyais pas. « S'il n'avait pas porté un épais bandeau, son cou se serait brisé et sa tête aurait éclaté comme une gourde. Mais le coup a profondément ébranlé son esprit et l'a fait saigner abondamment du nez. Maintenant qu'il a ouvert les yeux – regardez – on dirait qu'il a une pupille plus large que l'autre. »

Une jeune fille se pencha par-dessus l'épaule du médecin et me regarda attentivement. Malgré mon état de prostration, je remarquai qu'elle avait un beau visage et qu'il y avait une mèche blanche dans la chevelure noire qui l'encadrait. J'avais la vague impression de l'avoir déjà vue et, à ma grande perplexité, il me semblait aussi que ce toit de chaume avait quelque chose de familier.

« Ces pupilles différentes, dit la jeune fille. Est-ce mauvais signe ?

— Très mauvais, signe, répondit le médecin. Cela indique que quelque chose ne va pas dans son cerveau. Aussi, en plus de lui redonner des forces et de soigner ses blessures, il va falloir faire attention de ne lui causer aucune émotion. Gardez-le bien au chaud et maintenez l'obscurité dans la cabane. Quand il sera réveillé donnez-lui du bouillon avec mes remèdes, mais sous aucun prétexte, vous ne devez le laisser s'asseoir et tâchez de l'empêcher de parler. »

J'étais stupidement en train d'essayer de dire au médecin que j'étais incapable de parler, quand il me sembla tout à coup que la hutte s'assombrissait de plus en plus et je me sentis basculer rapidement dans de profondes ténèbres.

J'ai su par la suite que j'étais resté ainsi pendant plusieurs nuits et plusieurs jours, avec de brefs moments de conscience et que j'étais tombé dans un état de si grande torpeur que le médecin avait été extrêmement inquiet. De ces moments où j'émergeais, je me souviens que le médecin était parfois près de moi et que la jeune fille ne me quittait jamais. Elle glissait alors entre mes lèvres quelques gorgées de bouillon au goût riche ou quelques gouttes du remède amer ; elle lavait avec une éponge les parties de mon corps qu'elle pouvait atteindre sans me déplacer, ou bien elle m'enduisait d'un baume au parfum de fleur. Elle avait toujours le même visage – beau, attentif et souriant – mais bizarrement, du moins c'est ce qui me semblait dans mon engourdissement, elle n'avait pas toujours une raie blanche dans les cheveux.

Je balançai ainsi longtemps entre la vie et la mort et ma volonté, les dieux ou mon tonalli choisirent la première solution. En effet, vint un jour où je m'éveillai avec un esprit plus clair. Je portai mon regard sur le toit familier, puis sur le visage de la jeune fille près du mien. Je vis que ses cheveux avaient une mèche blanche et je parvins à articuler :

« Tehuantepec.

— *Yaa* », me répondit-elle. Puis elle répéta, mais en nahuatl, cette fois : « *Quema* » et elle sourit. Elle avait un sourire bien las après ces nuits et ces jours passés à mon chevet. J'avais envie de lui poser plein de questions, mais elle me fit taire en posant un doigt frais sur mes lèvres.

« Il ne faut pas parler pour l'instant. C'est le docteur qui l'a dit. » Son nahuatl était un peu hésitant, mais bien meilleur que tout ce que j'avais entendu jusqu'à présent dans cette cabane.

« Quand vous serez rétabli, vous nous direz ce que vous vous rappelez de votre aventure, mais maintenant, je vais vous raconter ce que nous en savons. »

Un après-midi, elle était en train de donner à manger à la volaille dans la cour de l'auberge, quand une forme qui ne venait pas de la route, mais des terrains vagues qui bordent le fleuve, apparut en chancelant devant elle. Elle était sur le point de s'enfuir à l'intérieur de l'auberge et d'en barricader la porte, mais sa stupeur la figea un assez long moment pour qu'elle ait le temps de reconnaître un air familier à cet homme nu et recouvert d'une croûte de saleté et de sang séché. Bien qu'à demi mort, mon souvenir m'avait guidé vers l'auberge. J'avais le bas du visage et la poitrine inondés par le sang qui coulait de mes narines. Tout mon corps était écorché et couvert de bleus provoqués par des coups ou par une chute. Mes pieds nus étaient incrustés de poussière et de petits cailloux pointus. Pourtant, elle m'avait reconnu et emmené, mais pas dans l'hostellerie, où je n'aurais

pas pu me reposer en paix, car elle était maintenant animée et florissante et particulièrement appréciée par les pochteca mexica comme moi et c'est pourquoi, précisa-t-elle, elle parlait beaucoup mieux le nahuatl.

« Nous vous avons donc porté dans notre ancienne maison pour pouvoir vous soigner sans que vous soyez dérangé par les allées et venues des hôtes. Après tout, cette cabane est à vous. Vous souvenez-vous que vous l'avez achetée ? » Elle me fit signe de ne pas répondre et poursuivit : « On a supposé que des bandits vous avaient attaqué, car vous êtes arrivé ici sans vêtements et sans paquets. »

Je me sentis traversé par une soudaine angoisse. Péniblement je déplaçai un bras pour me palper la poitrine et je sentis enfin sous mes doigts la topaze, toujours accrochée après la lanière et je poussai un long soupir de soulagement. Même ces avides voleurs avaient dû penser que c'était le symbole d'un dieu quelconque et, par superstition, ils n'avaient pas voulu me le prendre.

« Oui, c'est tout ce que vous aviez sur vous, me dit-elle en voyant mon geste. Et aussi cette lourde chose. » Elle tira de dessous ma paillasse le paquet de tissu avec les liens et le bandeau qui y pendaient encore.

« Ouvrez-le », dis-je d'une voix enrouée de ne pas avoir servi depuis si longtemps.

« Il ne faut pas parler », répéta-t-elle, en dépliant précautionneusement l'étoffe. La poudre d'or apparut, un peu amalgamée à cause de la transpiration, mais si brillante qu'elle en éclairait presque l'intérieur sombre de la hutte et jetait des reflets dorés dans les yeux sombres de la jeune fille.

« Nous avons toujours pensé que vous étiez très riche », murmura-t-elle. Elle réfléchit un moment et me dit : « C'est d'abord à votre pendentif que vous avez pensé, avant votre or. »

Je ne savais pas si elle comprendrait mon explication silencieuse et en faisant un nouvel effort, j'approchai le cristal de mon œil et la regardai aussi longtemps que je pus rester dans cette position. Même si j'avais pu parler, je serais resté sans voix. Elle était belle ; bien plus belle que je ne le croyais et que je me le rappelais. Une des choses que j'avais oubliées, c'était son nom.

L'éclair d'argent qui courait dans ses cheveux attirait le regard mais n'ajoutait rien à une beauté qui captivait le cœur. Ses longs cils ressemblaient aux ailes d'un minuscule colibri noir. Ses sourcils s'incurvaient comme des ailes d'une mouette qui va prendre son vol et même les commissures de ses lèvres avaient une forme d'aile, à cause d'un petit repli qui les troussait et la faisait toujours paraître sourire de quelque chose de secret. Cependant, elle se mit à sourire vraiment, peut-être à cause de l'expression de surprise qu'elle vit sur mon visage

et les petits replis devinrent de ravissantes fossettes et son visage prit un éclat plus vif que celui de mon or.

La topaze m'échappa des mains, mon bras retomba contre mon flanc et je sombrai, non pas dans un autre abattement, mais dans un sommeil bienfaisant. Plus tard, elle me dit que j'avais souri en dormant.

J'étais au comble de la joie d'avoir retrouvé Tehuantepec et d'avoir fait la connaissance de cette jeune fille – ou d'avoir refait sa connaissance. Toutefois, j'aurais préféré y arriver en pleine possession de mes forces et de mes moyens et avec tous les attributs d'un marchand prospère. Au lieu de cela, j'étais cloué au lit, sans vigueur et sans ressort et pas très agréable à regarder à cause de toutes les croûtes dont j'étais couvert. J'étais encore trop faible pour manger et prendre mes remèdes tout seul et c'est elle qui devait s'en occuper. Et comme si tout cela ne suffisait pas, il fallait encore que je la laisse me laver.

« Ça ne se fait pas, protestais-je. Une jeune fille ne doit pas laver le corps d'un homme nu.

— Ce n'est pas la première fois que nous vous voyons ainsi, me répondit-elle calmement. Et de toute façon vous avez traversé tout l'isthme dans cette tenue. Pourquoi une jeune fille n'aurait-elle pas le droit d'admirer le grand corps d'un beau jeune homme ? »

Je dus rougir du haut en bas de mon grand corps. Heureusement ma faiblesse m'épargna la honte qu'une partie de mon corps ne réponde indiscrètement à son contact et ne la fasse peut-être fuir loin de moi.

Depuis l'époque des rêves impossibles que j'avais partagés avec Tzitzitlini, quand nous étions tout jeunes, je n'avais jamais plus pensé à me marier. Mais, je n'eus pas à réfléchir bien longtemps pour me dire que nulle part et jamais plus, je ne retrouverais une épouse aussi désirable que cette jeune fille de Tehuantepec. Ma blessure à la tête n'était pas encore tout à fait guérie, mes idées et ma mémoire étaient encore chancelantes, mais j'avais retenu cette chose des traditions zapoteca : que le Peuple Nuage avait peu de raisons et encore moins d'envie de se marier à l'extérieur et qu'une personne qui manquait à cette coutume était bannie à jamais.

Cependant, quand le médecin me donna enfin l'autorisation de parler tout mon soûl, je fis mon possible pour séduire la jeune fille. Bien qu'étant un Mexicatl méprisé et, qui plus est, un exemplaire bien risible de cette race, pour, le moment, je déployais tout le charme dont j'étais capable. Je la remerciais des bontés qu'elle avait eues pour moi, je la complimentais du fait que sa beauté égalait sa bonté et je lui faisais encore bien d'autres discours persuasifs et enjôleurs. Au milieu de toutes ces paroles fleuries, je m'arrangeais pour glisser un mot sur

la fortune considérable que j'avais amassée à un âge encore jeune et je m'étendais sur les projets que j'avais conçus pour la faire fructifier, en laissant entendre que la fille qui m'épouserait serait toujours à l'abri du besoin. Tout en évitant de lui faire une proposition directe, je lançais des allusions de ce genre :

« Je m'étonne qu'une jolie fille comme vous ne soit pas encore mariée. »

Elle me faisait alors des réponses telles que : « Aucun homme ne m'a encore suffisamment attirée pour que je lui sacrifie mon indépendance. »

D'autres fois, je lui disais : « Je suis sûr que vous avez de nombreux prétendants.

— Oh, oui. Malheureusement, les jeunes gens de Huaxyacac ont peu de choses à offrir. Je pense qu'ils soupirent davantage après mon auberge qu'après ma propre personne. »

Je lui disais aussi : « Dans votre clientèle, vous devez rencontrer très souvent des hommes qui feraient un beau parti.

— Ils prétendent qu'ils sont un beau parti. Mais vous savez que dans l'ensemble, les pochteca sont trop vieux pour moi et, par-dessus le marché, ce sont tous des étrangers. De plus, aussi empressée que soit la cour qu'ils me font, je les soupçonne toujours d'avoir une femme dans leur pays et peut-être même une autre au bout de chacune de leurs routes. »

Un jour, je finis par m'enhardir à déclarer : « Je ne suis pas vieux. Je n'ai de femme nulle part et si jamais j'en prends une, elle sera la seule pour toute ma vie. »

Elle me regarda longuement et me dit enfin : « Vous auriez peut-être dû épouser ma mère, Gié Bele. »

Je vous le répète, mon esprit ne fonctionnait pas encore très bien. Jusque-là, j'avais soit confondu la mère et la fille, soit totalement oublié l'existence de la mère. En tout cas, je ne me rappelais plus du tout avoir couché avec elle et – *Ayya*, quelle honte ! – en présence de sa fille. Etant donné ces circonstances, elle devait me prendre pour un libertin fieffé d'oser lui faire la cour, à elle, la fille de cette femme.

En proie à un atroce embarras, je ne pus que bafouiller : « Gié Bele… ah ! oui, je me souviens… assez âgée pour être ma mère…»

Elle me jeta à nouveau un long regard et ne dit plus rien. Quant à moi, je fis semblant de tomber de sommeil.

Je vous le redis, messieurs les scribes, ma raison avait été profondément ébranlée par ma blessure et j'étais très lent à rassembler mes idées. C'est la seule excuse possible à mes paroles maladroites. La pire gaffe, celle qui eut la conséquence la plus malheureuse et la plus durable, je la fis un matin, en disant à la jeune fille : « Je me demande comment vous faites et pourquoi.

— Comment je fais quoi ? me demanda-t-elle avec un joyeux sourire.

— Certains jours, vous avez une mèche blanche, très visible, dans vos cheveux et d’autres fois, comme aujourd’hui, elle n’y est pas. »

Elle passa involontairement une main devant son visage, dans ce geste de surprise qu’ont les femmes et, pour la première fois je lui vis une expression de consternation. Pour la première fois, je vis retomber les commissures ailées de sa bouche. Elle resta immobile à me regarder. Mon visage devait traduire ma stupéfaction. Quels sentiments éprouvait-elle, je ne saurais le dire ; mais quand, enfin, elle parla, sa voix tremblait légèrement.

« Je suis Béu Ribé. » Elle s’arrêta comme si elle attendait que je dise quelque chose. « Dans votre langue, cela veut dire Lune en Attente. » Elle fit une nouvelle pause et je lui déclarai sincèrement :

« C’est un joli nom et il vous va très bien. » Je me rendais compte qu’elle attendait d’autres paroles. Elle me remercia en semblant mi-fâchée, mi-peinée. « C’est ma jeune sœur, Zyanya, qui a une mèche blanche. »

Je restai interdit et ce n’est qu’à ce moment qu’un autre souvenir me revint en mémoire : il y avait deux filles et non une seule. Pendant mon absence, la cadette avait grandi et elle ressemblait maintenant à son aînée comme une sœur jumelle. Elles auraient été tout à fait identiques si la plus jeune n’avait eu ce signe caractéristique qui avait été provoqué – ce détail aussi resurgissait – par la piqûre d’un scorpion quand elle était enfant.

Je ne m’étais même pas aperçu que deux filles également jolies s’occupaient de moi et à cause de la confusion qui régnait dans mon esprit, j’étais tombé amoureux d’une seule irrésistible beauté, en oubliant grossièrement que j’avais jadis éprouvé des sentiments pour sa mère – pour leur mère. Si j’étais resté plus longtemps à Tehuantepec, la première fois, ces sentiments auraient pu faire de moi le beau-père de ces filles. Au cours de ma longue convalescence, il s’était produit cette chose incroyable que j’avais tour à tour courtisé et convoité, avec la même ardeur et sans faire de distinction, deux filles qui avaient failli être mes brus.

Que n’étais-je mort ! Je regrettais de ne pas avoir péri sur cet isthme déshérité. Je déplorais d’être sorti de cette longue torpeur qui m’avait paralysé pendant si longtemps. Il ne me restait qu’à éviter le regard de la jeune fille et me taire. Elle fit comme moi et me soigna aussi adroitement et aussi tendrement qu’à l’accoutumée, mais en détournant son visage du mien. Quand elle eut terminé, elle prit congé de moi sans cérémonie. Quand elle revint, au cours de la journée, pour m’apporter à manger ou me faire prendre des remèdes, elle garda une attitude silencieuse et distante.

Le lendemain était le jour de la sœur à la mèche blanche. Je l'accueillis avec un « Bonjour Zyanya », sans faire aucune allusion à ma maladresse de la veille, avec le vague espoir de donner l'impression que j'avais simplement voulu m'amuser. Mais je vis bien qu'elles en avaient parlé sérieusement toutes les deux et que mon ton badin ne la trompait absolument pas. Pendant que je bavardais, elle me regardait du coin de l'œil et paraissait plus amusée que contrariée ou chagrinée, ou peut-être était-ce à cause de cet air qu'elles avaient toutes les deux de sembler toujours sourire de quelque chose de secret.

Je dois malheureusement reconnaître que je n'avais pas fini de commettre des impairs et d'être affligé par de nouvelles révélations.

« Est-ce votre mère qui tient l'auberge pendant que vous me soignez toutes les deux ? J'aurais été content que Gié Bele prenne un moment pour venir me faire une visite. »

Elle m'interrompit brusquement : « Notre mère est morte.

— Quoi ? m'exclamai-je. Quand ? Comment ?

— Il y a plus d'un an. Dans cette même cabane, car elle ne pouvait pas attendre ses couches à l'auberge, au milieu des clients.

— Ses couches ?

— Oui. Elle attendait la naissance d'un bébé.

— Elle a eu un bébé ? » demandai-je d'une voix faible.

Zyanya me jeta un regard inquiet. « Le médecin a dit qu'il ne vous fallait pas d'émotions. Je vous raconterai tout ça quand vous serez plus solide.

— Que je sois damné à Mictlan ! » éclatai-je avec plus de force que je ne m'en serais cru capable. « C'était mon enfant, n'est-ce pas ?

— Eh bien…» Elle prit sa respiration avant de continuer. « Vous êtes le seul homme avec qui elle ait couché depuis la mort de mon père. Je suis certaine qu'elle connaissait les précautions à prendre. Elle a beaucoup souffert quand je suis née et le docteur l'avait prévenue que je devrais être son dernier enfant. C'est pour cela qu'on m'a donné ce nom. Mais tant d'années avaient passé. Elle devait croire qu'elle n'était plus en âge de concevoir. Quoi qu'il en soit – Zyanya se tordait les mains – elle était enceinte d'un étranger et vous connaissez la position du Peuple Nuage sur cette question. Elle ne pouvait pas demander l'assistance d'un médecin ou d'une sage-femme Ben Zaa.

— Elle est morte faute de soins ? Ils n'ont pas voulu lui venir en aide à cause de leurs principes rigides.

— Je ne sais pas s'ils auraient refusé ; elle n'a rien demandé à personne. Un jeune voyageur mexicatl qui est resté plus d'un an à l'auberge s'est préoccupé de son état et il a fini par gagner sa confiance. Petit à petit, elle lui a tout raconté et il l'a plainte de tout son cœur, comme l'aurait fait une autre femme. Il disait qu'il avait étudié dans un calmecac où on enseignait des rudiments de médecine.

Quand elle est arrivée à terme, il l'a assistée.

— Pour quoi faire, puisqu'elle est morte ? » Je maudissais cet intrus.

Zyanya poussa un soupir résigné. « Elle était avertie du danger qu'elle courait. L'enfantement a été long et difficile. Elle perdait beaucoup de sang et pendant que l'homme essayait d'arrêter l'hémorragie, le bébé s'est étranglé avec son cordon ombilical.

— Ils sont morts tous les deux ? m'écriai-je.

— Je suis désolée. Vous avez voulu savoir à tout prix. J'espère que vous n'allez pas rechuter à cause de ça. »

Je poussai un nouveau juron ; « Que les dieux me damnent ! Et cet enfant… c'était quoi ?

— Un garçon. Elle voulait… elle avait dit qu'elle l'appellerait Zâa Nayàzû, comme vous. Mais, bien sûr, il n'y a pas eu de fête du nom.

— Un garçon. Mon fils, murmurai-je, les dents serrées.

— Calmez-vous, je vous en supplie, Zâa. » C'était la première fois qu'elle s'adressait à moi avec cette chaude familiarité. Elle ajouta, comme pour me consoler : « Ce n'est la faute de personne. Je ne crois pas que nos médecins auraient fait mieux que cet étranger compatissant. Je vous l'ai dit ; elle avait perdu beaucoup de sang. On a nettoyé la cabane, mais il y a des taches qui ne partent pas. Regardez. »

Elle tira le rideau pour laisser pénétrer un peu de lumière. Sur le montant de bois de la porte, je vis la signature indélébile laissée par une main sanglante.

Je n'eus pas de rechute. Je continuais à me remettre, mon esprit se désembrumait et mon corps reprenait son poids et sa vigueur. Béu Ribé et Zyanya se relayaient toujours pour s'occuper de moi, mais je me gardais bien de leur dire quoi que ce fût qui pût les faire penser que je leur faisais la cour. J'admirais le manque de rancune dont elles avaient fait preuve à mon égard en me prenant chez elles et en me prodiguant tant de soins attentifs, étant donné que j'étais la cause première de la mort prématurée de leur mère. Quant à l'espoir de gagner et d'épouser l'une d'elles, j'y avais totalement renoncé, tout en persistant, avec une perverse sincérité, à les aimer toutes les deux. L'éventualité qu'elles aient pu être mes belles-filles n'était qu'une simple supposition, par contre, le fait que j'aie engendré leur demi-frère à la vie si brève, était une réalité incontestable.

Enfin, je me sentis suffisamment bien pour pouvoir me lever. Le médecin vint m'examiner et déclara que mes pupilles avaient retrouvé une grandeur normale, mais qu'il faudrait un certain temps avant que mes yeux s'habituent à nouveau à la pleine lumière et que je pourrais sortir chaque jour un peu plus longtemps. Béu Ribé me proposa de passer cette période de réadaptation à l'auberge, où je serais mieux

installé, puisqu'il se trouvait justement y avoir une chambre libre. J'acceptai et Zyanya m'apporta des vêtements qui avaient appartenu à son père. C'était la première fois depuis fort longtemps que je revêtais un pagne et un manteau. Les sandales étaient beaucoup trop petites pour moi, aussi je lui donnai une pincée de poudre d'or pour qu'elle coure au marché m'en acheter une paire à ma taille. Puis, en marchant à pas hésitants – je n'étais pas si solide que je l'avais pensé – je quittai pour toujours cette cabane maudite.

On comprenait tout de suite pourquoi l'auberge était devenue un lieu de prédilection pour les pochteca et les autres voyageurs. Tout homme doué de bon sens et d'une bonne vue avait plaisir à s'y arrêter pour avoir le privilège de voir les deux belles hôtesses, presque jumelles. En plus, la maison était propre et confortable, les repas de bonne qualité et le personnel attentionné et courtois. Les deux jeunes filles avaient fait très consciemment toutes ces améliorations mais, sans le vouloir, elles avaient également imprégné l'atmosphère tout entière de l'établissement de leur souriante bonne humeur. Les serviteurs étaient assez nombreux pour se charger de toutes les besognes sales ou pénibles, aussi elles n'avaient qu'un travail de surveillance et elles portaient de beaux vêtements dont elles prenaient soin d'assortir les couleurs afin de frapper davantage le regard par leur beauté jumelle. Au début, j'étais contrarié par la façon dont les clients les lorgnaient et plaisantaient avec elles, mais par la suite, je me trouvai bien content qu'ils soient si occupés à leur conter fleurette qu'ils ne remarquaient même pas, contrairement à moi, une chose étonnante dans l'habillement des jeunes filles.

« Où avez-vous trouvé ces corsages ? » demandai-je aux deux sœurs, en faisant en sorte que personne ne m'entende.

« Au marché, me répondit Béu Ribé, mais ils étaient tout blancs quand nous les avons achetés. C'est nous qui les avons ornés. »

Ils étaient agrémentés d'une bordure à motif qui courait sur l'ourlet du bas et tout autour du décolleté carré. C'était ce que nous appelons un motif de poterie. J'ai entendu des architectes espagnols stupéfaits de voir des dessins de ce genre, leur donner le nom de grecque, mais je ne sais pas ce que ce mot signifie. Cette décoration n'était pas brodée, mais peinte dans une couleur pourpre, riche, profonde et éclatante. « D'où vient cette teinture ? leur demandai-je.

— Ah, c'est joli, n'est-ce pas ? Dans les affaires de ma mère, nous avons trouvé une petite fiole de cuir qui contenait une teinture de cette couleur. C'est mon père qui la lui avait donnée, peu de temps avant sa disparition. Il y en avait juste assez pour nos deux blouses. Comment aurions-nous pu l'utiliser autrement ? » Elle hésita, prit un air un peu contrit et me dit : « Vous trouvez qu'on a mal fait de l'utiliser pour une telle frivolité ?

— Pas du tout. Ce qui est beau devrait être réservé aux jolies filles. Mais dites-moi, avez-vous déjà lavé ces corsages ? »

Ma question parut les surprendre. « Bien sûr. Plusieurs fois. Pourquoi ?

— Alors, la couleur tient bien, elle ne passe pas.

— Non, c'est de la bonne teinture », répondit Béu Ribé qui m'apprit ce que j'étais en train de me donner tant de mal à savoir. « C'est à cause de cela que nous avons perdu notre père. Il est parti dans le pays où l'on trouve cette teinture, car il voulait en acheter une grande quantité et faire fortune avec ; mais il n'est jamais revenu.

— C'est bien loin. Vous étiez sans doute trop jeunes pour vous en souvenir. Vous rappelez-vous si votre père a dit où il allait ?

— Vers le sud-ouest, sur la côte, me répondit Béu Ribé en se concentrant. Il parlait d'un endroit sauvage avec de gros rochers, où l'océan vient se fracasser.

— Et où vit en ermite une tribu qui s'appelle les Etrangers, ajouta Zyanya. Il avait dit aussi – t'en souviens-tu, Béu – il nous avait promis de nous rapporter des coquilles d'escargots pour faire des colliers.

— Seriez-vous capable de me conduire près de l'endroit où vous pensez qu'il est allé ?

— C'est facile, me répondit l'aînée, en faisant un geste vague en direction de l'ouest. La seule côte rocheuse se trouve par là-bas.

— La provenance exacte de cette pourpre doit être un secret bien gardé. Personne n'en a rapporté depuis que votre père est parti à sa recherche. En chemin, vous vous rappellerez peut-être certaines indications que votre père aurait pu laisser échapper.

— C'est possible, remarqua la cadette. Mais il faut qu'on s'occupe de l'auberge.

— Pendant tout le temps où vous m'avez soigné, vous vous êtes bien relayées pour la tenir. Je suis sûr que l'une de vous peut s'absenter. » Elles échangèrent un regard indécis et j'insistai : « Ainsi, vous poursuivrez le rêve de votre père. Il n'était pas fou. Il y a une fortune à faire avec cette teinture pourpre. » Je m'approchai alors d'une plante en pot qui était dans la pièce et en cassai deux petites tiges, l'une plus courte que l'autre et je les enfermai dans ma main, de façon qu'elles dépassent toutes deux de la même longueur. « Choisissez. Celle qui prendra la tige courte aura gagné un voyage et une fortune que nous nous partagerons tous les trois. »

Elles hésitèrent un court instant, puis tirèrent chacune une tige. Il y a quarante ans de cela, mes Seigneurs et je ne sais toujours pas lequel de nous trois a gagné ou perdu à ce tirage au sort. C'est Zyanya qui eut la tige courte. C'était une bien petite chose et pourtant c'est elle qui décida de nos vies.

***

Pendant que les deux filles cuisaient et séchaient la farine de pinolli et qu'elles écrasaient et mélangeaient le chocolat que nous devions emporter pour notre expédition, j'allai au marché de Tehuantepec pour faire d'autres achats nécessaires au voyage. Chez l'armurier, je soupesai et manipulai plusieurs armes avant de fixer mon choix sur un macquauitl et une lance courte que j'avais bien en main.

L'artisan me dit : « Le seigneur se prépare à partir à l'aventure ?

— Je vais dans le pays des Chantaltin. En avez-vous entendu parler ?

— *Ayya*, oui ! Ces affreuses gens qui vivent là-bas, sur la côte. Chontaltin est un mot nahuatl. Nous les appelons les Zyù, mais cela a la même signification : les Etrangers. En réalité, ce sont des Huave, de la tribu la plus barbare et la plus repoussante qui soit. Les Huave ne possèdent pas de territoire à eux, c'est pour cela qu'on les appelle les Etrangers. On les tolère par petits groupes disséminés ou sur des terres qui ne servent à rien.

— Il m'est arrivé de passer la nuit dans un de leurs villages, là-haut dans les montagnes, lui racontai-je. Ce ne sont pas des gens très sociables.

— Si vous avez dormi chez eux et que vous vous êtes réveillé vivant, c'est que vous êtes tombé sur une tribu particulièrement aimable. Les Zyù de la côte sont bien moins hospitaliers. Ils risquent de vous accueillir chaleureusement, trop chaleureusement, même. Ils aiment à faire rôtir et à manger les passants, ça les change un peu du poisson. »

Je lui accordai que tout cela semblait fort sympathique mais je ne lui en demandai pas moins quel était le chemin le plus commode et le plus rapide pour accéder chez eux.

« Vous pourriez prendre directement par le sud-ouest, mais il y a des montagnes. Je vous conseille plutôt de suivre le fleuve en direction de l'océan, puis de longer la plage vers l'ouest ; à moins qu'à Nozibe, vous ne trouviez un pêcheur qui vous y emmène encore plus rapidement par mer. »

Je suivis son avis. Si j'avais été seul, je n'aurais pas spécialement cherché à prendre une route facile. Par la suite, je devais découvrir que la jeune fille était une compagne de voyage très endurante. Jamais elle ne se plaignait du mauvais temps, de camper à la belle étoile, de manger froid ou même de ne pas manger du tout, ou d'être environnée par un désert où rôdaient des bêtes sauvages. Ce premier voyage, cependant, fut agréable et paisible. Ce fut l'affaire d'une seule journée, une promenade tranquille le long des plaines qui bordent le

fleuve jusqu'au port de Nozibe. Ce nom signifie tout simplement Salé ; quant au « port », ce n'était, en fait, que quelques toits de palmes accrochés sur des pieux en bois, qui permettaient aux pêcheurs de se reposer à l'ombre. La grève était jonchée de filets que l'on avait déployés pour les faire sécher ou pour les raccommoder. Des pirogues allaient et venaient en fendant les vagues et d'autres étaient tirées au sec. Je trouvai un pêcheur qui finit par m'avouer qu'il lui arrivait de pousser jusqu'à cet endroit de la côte habité par les Zyù et que parfois, il complétait sa pêche avec du poisson qu'il leur achetait et qu'il parlait quelques mots de leur dialecte. Il m'avertit que les Zyù ne l'accueillaient que de mauvais gré et qu'un étranger totalement inconnu ne pourrait aller chez eux qu'à ses risques et périls. Je dus lui offrir une somme extravagante pour qu'il accepte de nous y conduire avec son bateau et de nous servir d'interprète, en supposant que les Zyù me laissent l'occasion de leur parler. Pendant ce temps, Zyanya avait trouvé un abri de palmes inoccupé, sous lequel elle avait installé les couvertures que nous avions prises à l'auberge et nous passâmes chastement la nuit, chacun de notre côté.

Au lever du jour, nous prîmes la mer ; le bateau ne s'éloignait jamais de la côte, dépassant tout juste la ligne des brisants. Le pêcheur ramait sans mot dire, alors que Zyanya et moi bavardions gaiement en admirant le scintillant panorama de la terre qui défilait sous nos yeux. Les plages au sable argenté foisonnaient entre la mer turquoise et les cocotiers émeraude, d'où s'envolaient souvent des bandes d'oiseaux or et rubis. Cependant, au fur et à mesure que nous avancions vers l'ouest, le sable clair devenait gris, puis carrément noir et une longue chaîne de volcans se détachait derrière les palmes vertes. Une fumée maussade s'élevait de certains cratères et Zyanya me dit que des éruptions et des tremblements de terre, parfois très violents, se produisaient fréquemment sur cette côte.

Au milieu de l'après-midi, le batelier ouvrit la bouche pour la première fois et nous dit : « Voilà le village Zyù dont je vous ai parlé. » Il nous le montra de la pointe de sa rame et fit tourner son embarcation en direction d'un groupe de huttes installées sur le sable noir.

« Mais oui ! s'exclama soudain Zyanya, tout excitée. Vous aviez dit que je me rappellerais peut-être certaines choses que mon père avait dites. Ça me revient, maintenant ; il avait parlé d'une montagne qui marchait dans l'eau !

— Comment ? »

Elle pointa son doigt au-delà de la proue du bateau. Environ à une longue course du village, la plage noire se terminait brusquement au pied d'une falaise gigantesque, qui semblait être une excroissance de la chaîne continentale. Cette muraille coupait la plage et s'avançait

loin dans la mer. Même à la distance où nous nous trouvions, je pouvais voir, à travers mon cristal, la blancheur neigeuse de l'écume des vagues qui venaient se fracasser contre les énormes blocs qui ceinturaient la falaise.

« Vous voyez ces gros rochers qui se sont détachés de la montagne ? me dit Zyanya. C'est là qu'on trouve la pourpre ! c'est là qu'il faut que nous allions !

— C'est là que je dois aller, rectifiai-je.

— Non, protesta le pêcheur en secouant la tête. C'est déjà bien assez dangereux d'aller dans le village. »

Je pris mon macquauitl de façon à ce qu'il le voie et j'en caressai la lame d'obsidienne. « Nous allons déposer la fille ici. Vous direz aux villageois qu'ils la laissent en paix en attendant qu'on revienne la chercher avant la nuit. Ensuite, nous partirons tous les deux vers cette montagne qui marche dans la mer. »

Il se mit à grommeler en prédisant les pires catastrophes et manœuvra pour atteindre la rive. Les Zyù étaient certainement partis à la pêche, car seules quelques femmes sortirent de leur hutte au moment où nous accostâmes. Elles étaient très sales, leur poitrine et leurs pieds étaient nus et elles portaient des jupes en loques. Elles écoutèrent ce que leur dit le pêcheur, en jetant des regards malveillants sur la jolie fille qui venait d'arriver au milieu d'elles. Cependant, je ne leur vis faire aucun geste menaçant. Je n'étais pas très tranquille de leur laisser Zyanya, mais il valait mieux ne pas l'exposer à de plus grands périls.

Dès que nous eûmes regagné le large, même un continental comme moi pouvait se rendre compte qu'il n'y avait aucune possibilité d'accoster sur la falaise. L'entassement des blocs, dont certains étaient aussi grands que les petits palais de Tenochtitlân, en barrait l'accès. Les flots venaient se briser sur ces rocs en rideaux verticaux, en tours et en colonnes d'écume blanche, d'une hauteur incroyable, qui restaient un instant en équilibre, puis s'effondraient avec des grondements comme en feraient tous les tonnerres de Tlaloc éclatant en même temps et retournaient se fondre dans la mer avec des tourbillons si puissants qu'ils engloutissaient tout et arrivaient même à ébranler les plus gros blocs.

Les remous s'étendaient si loin que le pêcheur dut déployer toute son adresse pour atteindre une plage à l'est de la falaise. Une fois que nous eûmes tiré la pirogue sur le sable, hors de portée des flots tumultueux et que nous eûmes toussé et craché l'eau salée que nous avions avalée, je le félicitai sincèrement :

« Puisque vous avez si bravement fait face à cette mer déchaînée, vous n'avez rien à craindre de ces méprisables Zyù. »

Mes paroles semblèrent lui redonner du courage, aussi je lui

donnai ma lance à porter et lui fis signe de me suivre. Nous longeâmes la plage jusqu'à la muraille et nous découvrîmes un endroit par où il était possible de grimper. Cela nous amena sur un rebord de la falaise, environ à mi-hauteur entre le niveau de la mer et le sommet, d'où nous vîmes que la plage interrompue reprenait de l'autre côté en direction de l'ouest. Cependant, nous suivîmes ce rebord vers la gauche jusqu'au moment où nous arrivâmes sur un promontoire qui surplombait la grande bordure de rochers livrée à la furie des eaux. C'était bien l'endroit dont avait parlé le père de Zyanya et pourtant il paraissait invraisemblable de trouver en un pareil lieu la précieuse teinture pourpre, ou du moins les fragiles escargots qui la produisaient.

Ce que je découvris, en revanche, ce fut un groupe de cinq hommes qui venaient dans notre direction en escaladant le rebord, à partir de l'océan. C'étaient très certainement des prêtres Zyù, car ils étaient aussi sales, dépeignés et malpropres que les nôtres, avec, en plus, l'inconvénient qu'ils portaient non pas des robes en haillons, mais des peaux de bête loqueteuses dont l'odeur âcre nous parvint avant qu'eux-mêmes soient arrivés près de nous. Ils avaient tous les cinq une expression peu amicale et celui qui était en tête aboya sur un ton menaçant quelque chose dans son langage.

« Faites-leur tout de suite savoir que je suis venu leur offrir de l'or en échange de la teinture pourpre », dis-je à mon guide.

Avant même qu'il ait pu ouvrir la bouche, l'un des prêtres se mit à grommeler : « On n'a pas besoin de lui. Je parle lôochi. Moi, prêtre de Tiat Ndik, Dieu de la Mer ; cet endroit lui appartient. Vous mourir pour avoir posé pied dessus. »

En choisissant les mots les plus simples, je tâchai de lui faire comprendre que je ne serais jamais venu fouler cet endroit sacré si j'avais pu lui faire ma proposition ailleurs et d'une autre façon. Les quatre subordonnés continuaient à me lancer des regards meurtriers, mais le chef des prêtres paraissait se radoucir devant mes obséquieux travaux d'approche. Du moins, la menace qu'il m'adressa alors était déjà moins inquiétante :

« Vous partir maintenant, Œil Jaune, peut-être partir vivant. »

J'essayai alors de le convaincre que puisque j'avais déjà profané ces lieux saints, on pourrait peut-être en profiter pour échanger mon or contre sa pourpre.

« Pourpre réservée pour Dieu de la Mer. Aucun prix pouvoir l'acheter. » Et il me répéta : « Vous partir maintenant, peut-être partir vivant.

— Bon. Mais avant que je parte, pourriez-vous satisfaire ma curiosité et me dire ce que les escargots ont à voir avec la teinture pourpre.

— *Chachi ?* » répéta-t-il. C'est le mot qui veut dire escargot en léochi. Il ne comprenait pas et se tourna vers le pêcheur, visiblement terrorisé.

« Ah, les ndik diok », fit le prêtre qui avait enfin compris. Il hésita, puis se retourna en me faisant signe de le suivre. Le pêcheur et les quatre autres Zyù restèrent en haut, tandis que le prêtre et moi descendîmes vers la mer. Il nous fallut beaucoup de temps pour arriver en bas. Les murailles d'eau et les embruns crépitants rejaillissaient de plus en plus haut et retombaient sur nous en une pluie d'écume froide. Enfin, nous débouchâmes dans un creux abrité par des blocs massifs où il y avait un trou d'eau agitée seulement par un faible mouvement de ressac, alors que tout autour on entendait tonner l'océan furieux.

« Endroit sacré de Tiat Ndik, m'annonça le prêtre. Là que le dieu nous fait entendre sa voix.

— Sa voix ? Vous voulez dire le bruit de la mer ?

— Sa voix ! insista l'homme. Pour l'entendre, il faut mettre sa tête dessous. »

Sans le quitter des yeux et prêt à me saisir de mon macquauitl, si besoin était, je m'agenouillai et baissai la tête pour mettre une oreille dans l'eau clapotante. D'abord, j'entendis seulement résonner les battements de mon propre cœur, et c'est un bruit bien étrange ; puis j'en perçus un autre, plus étrange encore, très étouffé au début, puis de plus en plus fort. On aurait pu croire que quelqu'un sifflait dans l'eau – comme si c'était une chose possible – et cela faisait un chant bien plus subtil que toutes les musiques terrestres.

Je n'ai jamais pu le comparer à rien d'autre, mais par la suite, je supposai que c'était un souffle d'air qui, en se faufilant entre les fentes et les crevasses des rochers, faisait une sorte de gazouillis en même temps qu'il était dévié sous l'eau. La répercussion des glouglous devait, sans aucun doute, s'échapper par un autre endroit, tandis que la mare où je me trouvais devait n'en laisser filtrer que le murmure céleste. Mais à cet instant et dans ces circonstances, j'étais prêt à reconnaître que c'était bien la voix du dieu.

Pendant ce temps, le prêtre faisait le tour de la mare en l'examinant attentivement et enfin, il y plongea le bras jusqu'à l'épaule. Au bout d'un moment, il retira sa main et l'ouvrit en me disant : « Ndik diok. » Je ne nierai pas que cette créature avait quelque parenté avec l'escargot terrestre, mais le père de Zyanya avait fait une erreur en promettant à ses filles un collier de coquilles bien lisses. C'était une limace visqueuse, sans coquille et sans autre caractéristique apparente.

Le prêtre approcha la tête de la limace qu'il tenait dans sa main et se mit à lui souffler très fort dessus, ce qui eut le don d'irriter l'animal

qui urina ou déféqua dans sa main une mince traînée d'une matière jaune pâle. Le prêtre remit précautionneusement la limace de mer là où il l'avait trouvée et me montra la paume de sa main. La puanteur qui se dégageait de la substance jaune me fit reculer, mais, à mon grand étonnement, elle commença à changer de couleur ; du jaune-vert, elle passa au bleu-vert, puis au bleu-rouge qui s'intensifia jusqu'à devenir d'un pourpre éclatant.

En souriant, le prêtre avança la main vers moi et la frotta sur mon manteau. La bouillie scintillante sentait toujours aussi mauvais, mais je savais qu'il s'agissait bien de cette teinture qui ne passait jamais. A nouveau, il me fit signe de le suivre et pendant que nous escaladions les rochers amoncelés, il se mit à me donner des explications, avec un mélange de gestes et quelques mots de lôochi, sur les ndik diok :

Les Zyù ne ramassent les escargots pour provoquer leur sécrétion que deux fois par an, au cours de jours sacrés choisis après des pratiques divinatoires complexes. Il y a des milliers d'escargots accrochés aux rochers, mais chacun ne rend qu'une très faible quantité de substance. Aussi les Zyù doivent s'aventurer dans les eaux tumultueuses et plonger pour détacher les escargots ; ensuite ils les font excréter sur un écheveau de fils de coton ou dans un petit flacon en cuir et ils les remettent en place sans leur faire de mal. Il fallait que les escargots restent en vie jusqu'à la récolte suivante, par contre l'existence des hommes avait beaucoup moins de prix ; en effet, à chacun de ces rituels bi-annuels, quatre ou cinq plongeurs périssaient, noyés ou fracassés contre les rochers.

« Mais pourquoi tant de mal et tant de vie perdues si vous refusez d'en tirer profit ? » demandai-je, en essayant de me faire comprendre du prêtre. Il me fit un autre signe et, me conduisant dans une grotte humide, il me déclara fièrement :

« Notre Dieu de la Mer dont vous avez entendu la voix. Tiat Ndik. »

C'était une statue grossière et massive, faite de blocs empilés : une grosse pierre pour l'abdomen, une plus petite pour le torse et une autre, plus petite encore, pour la tête. Mais ce tas informe de pierres inanimées était revêtu de pourpre éclatante. Tout autour de Tiat Ndik s'entassaient des petites fioles remplies de teinture et des écheveaux de coton de couleur pourpre qui constituaient un trésor d'une valeur inestimable.

Quand nous nous retrouvâmes sur le promontoire, le disque rouge feu de Tonatiuh était en train de sombrer au loin dans l'océan occidental en dégageant un nuage de vapeur. Puis le disque disparut et pendant un instant on vit l'éclat de Tonatiuh perçant les flots là où ils s'amenuisent, à la limite du monde ; un bref éclair brillant vert émeraude, puis plus rien. Je revins avec le prêtre vers l'endroit où

nous avions laissé les autres et il continuait à m'expliquer que ces offrandes de pourpre étaient nécessaires, sinon Tiat Ndik n'enverrait plus de poisson dans les filets des Zyù.

« En échange de vos offrandes et de vos sacrifices, votre Dieu de la Mer ne vous accorde qu'une maigre pitance. Laissez-moi emmener cette pourpre au marché et je vous rapporterai assez d'or pour que vous puissiez vous construire une ville. Une ville dans un pays agréable et prospère, regorgeant de nourriture autre que le poisson et vous aurez même des esclaves pour vous servir. »

Il restait inflexible. « Le dieu ne le permettra jamais. On ne peut pas vendre la pourpre. » Puis, il ajouta : « On ne mange pas que du poisson, Œil Jaune. »

Il me montra en souriant les quatre prêtres assis autour d'un feu. Deux cuisses d'hommes embrochées sur ma lance étaient en train de rôtir. On ne voyait aucun autre signe de la dépouille du pêcheur. Je me maîtrisai pour ne pas trahir mon trouble et je pris dans mon pagne le paquet de poudre d'or que je laissai tomber à terre entre le chef des prêtres et moi.

« Ouvrez-le avec précaution, lui dis-je, pour que le vent ne la fasse pas s'envoler. » Tandis qu'il s'agenouillait pour déplier le tissu, je poursuivis : « Si je pouvais remplir ma pirogue avec votre pourpre, je reviendrais avec un chargement d'or presque égal. Je vous propose tout cet or-là en échange du nombre de flacons que je pourrais emporter dans mes deux bras. »

Il avait défait le paquet et le tas de poudre scintillait à la lueur des étoiles. Ses quatre compères s'approchèrent pour venir reluquer l'or par-dessus son épaule. Il fit couler un peu de poudre entre ses doigts, puis prenant le paquet à deux mains, il le soupesa avec précaution. Soudain, il me dit sans me regarder : « Si vous nous donnez cet or pour la pourpre, combien nous donnerez-vous en échange de la fille ?

— Quelle fille ? demandai-je, en sentant mon cœur chavirer.

— Là, derrière vous. »

Je jetai un rapide coup d'œil en arrière. Zyanya était là, l'air consterné et à quelques pas derrière elle, je vis six ou sept autres Zyù qui allongeaient le cou pour essayer d'apercevoir la poudre d'or. Le prêtre était toujours à genoux, le paquet entre les mains. Je me retournai en balançant mon macquauitl. Le paquet et les mains qui le tenaient tombèrent sur le sol et le prêtre vacilla à peine, semblant hypnotisé par le sang qui jaillissait de ses poignets coupés.

Tout le monde se précipita vers lui – était-ce pour s'emparer de la poudre ou pour venir à son secours, je ne sais – et au même moment, je pivotai sur moi-même et, saisissant la main de Zyanya, je fendis le cercle des hommes et l'entraînai dans une course éperdue sur le rebord de la falaise, du côté est…

Nous eûmes tôt fait d'échapper à la vue des Zyù et alors je bifurquai brusquement sur la gauche pour me glisser avec Zyanya parmi des blocs plus hauts que nous. Les Zyù allaient partir à notre poursuite et ils penseraient que nous nous dirigerions vers la pirogue. Mais je savais que même si nous avions pu l'atteindre et la mettre à flot, je serais incapable de la manœuvrer et que nos poursuivants nous rattraperaient simplement en courant après nous dans l'eau.

Nous en vîmes plusieurs passer en courant et en criant devant notre cachette, en direction de la plage, comme je l'avais escompté. « Et maintenant, là-haut ! » murmurai-je à Zyanya. Elle ne perdit pas de temps à me demander pourquoi et elle me suivit. Le promontoire était constitué en grande partie de roches dénudées et il nous fallait avancer prudemment entre les fissures et les crevasses pour ne pas être vus de ceux qui étaient en bas. Au sommet de la montagne, poussaient des arbres et des buissons dans lesquels nous pourrions nous dissimuler. Mais ce vert refuge était encore loin et je craignais que les oiseaux ne signalent notre position. A chaque pas, nous faisions fuir des bandes entières de pélicans, de mouettes et de cormorans.

Soudain, je m'aperçus que les oiseaux ne s'envolaient pas seulement autour de nous, mais aussi de toutes parts sur la falaise et qu'il y avait également des espèces terrestres : perroquets, pigeons, roitelets qui pépiaient et voletaient en tous sens. Et pas seulement des oiseaux, mais des animaux craintifs ou nocturnes faisaient eux aussi leur apparition : iguanes, tatous, serpents de rocher, un ocelot, même, fila devant nous sans nous regarder. Comme nous, toutes les bêtes fuyaient vers le sommet de la colline. Et puis, bien qu'il ne fît pas encore nuit, on entendit l'appel funèbre du coyote venant des hauteurs et, pas très loin au-dessus de nos têtes, une crevasse vomit un vol sinueux de chauves-souris. Alors, je compris ce qui se préparait : une de ces secousses si fréquentes dans cette région.

« Vite, haletai-je. Allons là-haut. A l'endroit d'où viennent les chauves-souris. Il doit y avoir une caverne. »

Nous y arrivâmes au moment où les dernières chauves-souris la quittaient, sans cela nous ne l'aurions peut-être pas vue. Il y avait un tunnel dans la roche assez large pour que nous puissions nous y faufiler tous les deux. Quelle était sa profondeur ? Je n'en sais rien, mais il devait y avoir une grande caverne au bout, car les chauves-souris étaient extrêmement nombreuses. Pendant que nous étions allongés dans le tunnel rocheux, il nous parvenait des relents de guano. Soudain tout se tut à l'extérieur de notre abri. Les oiseaux avaient dû s'envoler au loin et tous les autres animaux se terrer quelque part ; même les bruyantes cigales étaient muettes. La première secousse fut forte et silencieuse. J'entendis la voix effrayée

de Zyanya me murmurer « Zyuúu », et je la serrai fortement contre moi. Puis, on entendit un long grondement sourd venant de l'intérieur des terres. L'un des volcans devait entrer en éruption assez violemment pour faire trembler le sol jusqu'à la côte.

La seconde, la troisième secousse et toutes les suivantes furent de plus en plus rapprochées et elles finirent par se fondre en un seul mouvement étourdissant de balancement et de bascule. On avait l'impression d'être enfermés dans un tronc d'arbre creux dévalant une rivière peu profonde. Le bruit était si assourdissant et si prolongé qu'on aurait également pu se croire à l'intérieur même d'un de ces tambours qui déchirent le cœur, frappé par un prêtre dément. C'était le bruit de la montagne qui s'effondrait et qui allait encore apporter sa contribution à l'amoncellement des blocs qui l'entouraient dans la mer. Je me demandais si Zyanya et moi n'allions pas suivre le même chemin. Après tout, les chauves-souris avaient préféré fuir, mais il était trop tard pour sortir du tunnel, même si nous avions été pris de panique, car il était ébranlé par des secousses violentes. Nous nous enfoncions un peu plus vers l'intérieur, quand la sortie du tunnel s'obscurcit brusquement. Un bloc gigantesque qui s'était détaché du sommet de la montagne, avait roulé devant. Heureusement pour nous, il poursuivit sa course, et la clarté du crépuscule pénétra à nouveau, accompagnée d'un nuage de poussière qui nous fit tousser éperdument.

Soudain, je me sentis la gorge encore plus sèche en entendant un grondement étouffé derrière nous, qui venait de l'intérieur de la montagne. La grande caverne des chauves-souris était en train de s'effondrer ; la voûte s'effondrait et n'allait certainement pas tarder à entraîner dans sa chute toute la montagne au-dessus. Je m'attendais, d'un instant à l'autre, à ce que le tunnel bascule et nous projette, tête la première, dans l'anéantissement total. Je recouvris Zyanya de mon corps dans l'espoir insensé de lui offrir une protection au moment où nous serions broyés et engloutis tous les deux dans les entrailles de la terre.

Toutefois, le tunnel tint bon et ce fut la dernière secousse. Peu à peu, le fracas et les convulsions cessèrent et bientôt on n'entendit plus dehors que quelques bruits. C'étaient de petites pierres qui dégringolaient à la suite des gros rochers, avec un temps de retard. Je voulus me dégager pour aller jeter un coup d'œil sur l'état de la montagne, mais Zyanya me retint.

« Pas encore, me conseilla-t-elle. Il se produit souvent de petites secousses après, ou bien il peut y avoir un bloc en équilibre au-dessus de nous, qui s'apprête à tomber. Attendez un peu. »

Elle avait raison de m'inciter à la prudence, mais elle m'avoua un peu plus tard que ce n'était pas pour cette seule raison qu'elle m'avait

empêché de me dégager.

J'ai déjà parlé des effets des tremblements de terre sur la physiologie et les émotions des hommes. J'étais sûr que Zyanya avait senti mon tepuli se durcir contre son ventre et, malgré son corsage et mon manteau qui nous séparaient, je sentais, moi aussi, le bout de ses seins se redresser contre ma poitrine.

D'abord, elle murmura : « Oh, non, Zâa, il ne faut pas…, » Puis elle dit : « Non, Zâa, je vous en prie. Vous avez été l'amant de ma mère… et le père de mon petit frère mort. Vous et moi, ce n'est pas possible…»

Sa respiration s'accélérait tandis qu'elle répétait : « Ce n'est pas bien…» et dans un dernier souffle, elle me dit : « Vous avez payé cher pour me reprendre à ces sauvages…» Puis, elle se mit à haleter en silence, puis vinrent les soupirs et les gémissements de plaisir. Après un moment, elle me chuchota : « Est-ce que je l'ai bien fait ? »

Il y a quelque chose qu'on peut reconnaître à la décharge des tremblements de terre, c'est qu'ils permettent à une vierge de jouir de sa défloration ; ce qui n'est pas toujours le cas. Zyanya était si enchantée qu'elle ne voulut pas me laisser partir avant d'avoir recommencé deux fois, et la secousse m'avait donné une telle vigueur que nous ne nous sommes même pas séparés. Après chaque orgasme, mon tepuli reprenait sa dimension naturelle, mais à chaque fois, Zyanya contractait son petit anneau de muscles, m'empêchant ainsi de me retirer et mon sexe, caressé, se remettait à enfler en elle.

Nous aurions pu continuer longtemps encore, mais nous vîmes que l'entrée du tunnel avait pris une teinte gris rougeâtre, plus sombre et je voulais me rendre compte de ce qui se passait avant qu'il fasse complètement nuit. Le soleil était couché depuis longtemps, mais le volcan ou le tremblement de terre avait dégagé un nuage de poussière qui s'élevait si haut dans le ciel qu'il retenait les rayons de Tonatiuh parti à Mictlan ou ailleurs. Le ciel qui aurait dû être bleu foncé avait un éclat rouge qui empourprait la mèche de la chevelure de Zyanya et qui nous renvoyait assez de lumière pour que nous puissions voir autour de nous.

L'océan semblait littéralement bouillir et écumer autour d'un amoncellement encore plus grand de rochers. On ne reconnaissait plus du tout le chemin que nous avions suivi pour venir jusque-là. A certains endroits, s'entassaient des éboulis et à d'autres, s'ouvraient de profondes et larges crevasses. Au-dessus de l'endroit où nous étions, s'ouvrait un grand trou plein d'ombre, là où la montagne s'était effondrée dans la caverne des chauves-souris.

« Il se peut que la chute des rochers ait écrasé nos poursuivants en même temps que leur village, dis-je pensivement à Zyanya. Mais s'ils ont survécu, ils vont nous rendre responsables de cette catastrophe et

nous faire une chasse effrénée.

— Nous rendre responsables ? s'exclama Zyanya.

— J'ai profané la demeure sacrée de leur plus grand dieu et ils en concluront que j'ai provoqué sa colère. » Je réfléchis un moment avant d'ajouter : « C'est peut-être la vérité ». Puis revenant aux choses pratiques : « Nous allons passer la nuit ici, puis nous partirons avant l'aube. Je pense ainsi que nous pourrons distancer nos poursuivants éventuels. Quand nous aurons franchi les montagnes pour arriver à Tehuantepec…

— Y parviendrons-nous, Zâa ? Nous n'avons ni vivres, ni eau…

— J'ai encore mon macquauitl et j'ai déjà traversé des montagnes bien plus redoutables que celles-ci. Quand nous serons de retour à Tehuantepec… Zyanya, est-ce que tu voudras qu'on se marie ? »

La soudaineté de ma proposition dut la surprendre, mais pas la proposition elle-même, car elle me répondit d'un ton très calme : « Je croyais t'avoir répondu avant même que tu me le demandes. Ce n'est peut-être pas une chose à dire, mais le zyuùu n'est pas seul responsable de… ce qui est arrivé.

— En tout cas, je remercie le zyuùu de l'avoir rendu possible. Je te désire depuis longtemps, Zyanya.

— Alors ! » Elle ouvrit les mains, comme pour dire : c'est fait.

Je hochai la tête pour lui faire comprendre que tout ne se ferait pas aussi facilement, et son sourire se voila d'une certaine anxiété.

« Pour moi, lui dis-je, tu es un trésor bien plus grand que tous ceux que je pourrai jamais posséder. Mais ce n'est pas la même chose pour toi. » Elle voulut parler, mais je l'interrompis. « Si tu m'épouses, tu seras exilée pour toujours de ton Peuple Nuage. Ce n'est pas un petit sacrifice de se couper d'une communauté aussi unie et aussi admirable. »

Elle réfléchit un moment avant de me dire : « Me croiras-tu si je te dis que tu en vaux la peine ?

— Non, lui répliquai-je. Car je sais ce que je vaux, ou plutôt ce que je ne vaux pas, bien mieux que toi. »

Je vis qu'elle s'attendait à une réponse de ce genre. « Alors, tout ce que je peux te dire c'est que j'aime Zâa Nayàzû plus que le Peuple Nuage.

— Mais pourquoi donc ?

— Je crois que je t'aime depuis… non, on ne va pas parler du passé. Je te dirai simplement que je t'aime aujourd'hui et que je t'aimerai demain, parce que le passé est passé. Seuls comptent aujourd'hui et demain, et je te répéterai chaque jour que je t'aime. Me crois-tu Zâa, et toi, peux-tu en dire autant ?

— Oui, lui répondis-je en souriant. Je t'aime moi aussi et je te crois. »

Elle me rendit mon sourire et me déclara avec un petit air malicieux : « Je ne sais pas pourquoi on discute tant. Je pense que c'est le destin, ton tonalli, le mien, ou les deux. » Elle me montra sa poitrine et la mienne. La teinture que le prêtre avait étalée sur moi n'était pas encore sèche quand nous nous étions enlacés. Nous portions la même tache pourpre, elle sur son corsage et moi, sur mon manteau ;

Je me mis à rire, puis je lui dis, sur un ton un peu attristé : « Je t'aime depuis longtemps, Zyanya, nous venons de nous promettre d'être mari et femme, et je n'ai jamais pensé à te demander ce que ton nom voulait dire. »

Elle me le dit et je pensai qu'elle plaisantait, mais elle insista si solennellement que je fus obligé de la croire.

Vous avez certainement remarqué, mes Seigneurs, que chez nous, les gens ont des noms empruntés à la nature, à une qualité ou à une combinaison des deux. C'est très évident dans mon propre nom, Nuage Noir et dans d'autres noms que je vous ai cités : Chose Délicate, Gourmand de Sang, Etoile du Soir, Fleur Flamme. Aussi j'avais du mal à croire qu'on pouvait avoir un nom qui ne soit le reflet de rien. Zyanya est un mot très courant et très simple et il ne veut rien dire d'autre que « toujours ».

Toujours.

I H S
A.I.M.C.

A Son Auguste et Impériale Majesté Catholique, l'Empereur Charles Quint, Notre Roi :

De la ville de Mexico, capitale de la Nouvelle-Espagne, nous envoyons nos salutations à notre Estimée Majesté, notre Protecteur et notre Monarque, en ce jour de la Saint-Prosper, de l'année mille cinq cent trente de Notre Seigneur Jésus-Christ.

Ci-joint, comme à l'accoutumée, Sire, les derniers débordements de notre Aztèque qui, comme à l'accoutumée, également, sont nourris d'un peu de *vis* et de beaucoup de *vomitus*. D'après la dernière lettre de Votre Majesté, il apparaît clairement que notre Souverain trouve cette histoire suffisamment envoûtante pour continuer à contraindre cinq braves hommes à l'entendre et à la transcrire.

Votre Auguste Majesté sera peut-être intéressée d'apprendre le retour des missionnaires dominicains que nous avions envoyés dans la région méridionale qui s'appelle l'Oaxaca, pour vérifier les dires de l'Indien au sujet d'un dieu des dieux, omniprésent et vénéré depuis longtemps, curieusement nommé Souffle Tout-Puissant et sur ces croix que les gens de ce pays considéreraient comme des symboles sacrés.

Fray Bernardino et ses compagnons attestent qu'ils ont vu dans ces pays des croix d'apparence chrétienne – du moins, des croix connues en science héraldique sous le nom de Croix botonée – mais qui n'ont aucune signification religieuse et servent simplement à signaler les sources d'eau fraîche. Par conséquent, le vicaire de Votre Majesté est enclin à considérer ces croix avec un scepticisme augustinien. A notre avis, il s'agit d'une autre manifestation de la ruse perverse du Malin. Il est clair qu'en prévision de notre arrivée en Nouvelle-Espagne, le Démon s'est dépêché de faire connaître à certains de ces païens une imitation sacrilège des croyances, des rites et des objets sacrés de notre religion dans l'espoir de créer la confusion quand nous y introduirions la Vraie Foi.

Donc, pour autant que les Dominicains aient pu en juger (car ils ont été gênés par des problèmes de langage), le Souffle Tout-Puissant n'est pas un dieu, mais un grand sorcier (ou un prêtre, comme le dit

l'Aztèque) qui est le maître des cryptes souterraines de la ville de Mitla que les indigènes considéraient autrefois comme leur Séjour Sacré. Les frères, mis au courant par nous des emprisonnements païens et des coupables auto-immolations par des volontaires, en cet endroit, ont obligé le sorcier à les laisser pénétrer dans ces cryptes.

Comme Thésée dans le Labyrinthe de Dédale, ils ont déroulé une corde derrière eux, en avançant à la lueur des torches, dans des grottes et des couloirs souterrains tortueux. Ils ont été assaillis par la puanteur des chairs en décomposition et ils ont buté sur un nombre incalculable de squelettes tranquillement assis. Malheureusement, contrairement à Thésée, ils ont perdu courage avant d'avoir fait plusieurs lieues. Quand ils eurent rencontré des rats géants, trop bien nourris, des serpents et autres vermines, leur détermination s'est changée en horreur et ils se sont enfuis dans une déroute bien peu digne.

Une fois dehors, ils ont donné l'ordre, en dépit des protestations et des lamentations des Indiens, de condamner les entrées du souterrain en roulant devant de gros blocs de pierre, afin de « murer et dissimuler à jamais la porte de service de l'enfer », comme l'a dit Fray Bernardino. C'est une décision tout à fait justifiée, qu'on aurait dû prendre depuis longtemps et on ne peut la critiquer puisqu'elle nous rappelle qui priait pour que son propre corps soit disposé pour toujours devant la Porte de l'Enfer, afin que les pauvres pécheurs ne puissent plus y accéder. Cependant, nous regrettons de penser que nous ne connaîtrons jamais l'étendue de ce réseau de grottes souterrain et que nous ne pourrons pas récupérer les trésors que les personnages de haut rang emportaient sans aucun doute dans la tombe avec eux. Et, ce qui est pire, nous craignons que la décision intempestive des Dominicains ne soit pas de nature à rendre les Indiens plus réceptifs à la Foi et plus aimants envers ceux qui la leur apportent.

Nous regrettons également de devoir vous dire que nous ne sommes, non plus, guère aimé de nos propres compatriotes, ici en Nouvelle-Espagne. Les responsables chargés des Archives de la Couronne pour les Indes ont peut-être déjà reçu des communications de personnes se plaignant de notre « ingérence » dans les problèmes séculiers. Dieu sait qu'ils s'en plaignent à nous, en particulier les propriétaires qui emploient beaucoup de travailleurs indiens dans leurs fermes et leurs plantations. Ces seigneurs-propriétaires ont même fait un jeu de mots avec notre nom et nous appellent irrespectueusement l'évêque Zurriago, « la Courge ». Tout cela, Sire, parce que nous avons osé dénoncer en chaire leur façon de faire littéralement mourir leurs Indiens à la tâche.

« Et pourquoi ne le ferions-nous pas ? demandent-ils. Il y a bien

quinze mille Peaux-Rouges pour un Blanc dans ce pays. Quel mal y a-t-il à réduire cette dangereuse proportion, surtout si on peut, par la même occasion, faire accomplir un travail utile à ces misérables ? »

Les Espagnols qui tiennent ce raisonnement prétendent avoir une justification religieuse, à savoir que nous, les Chrétiens, avons soustrait les Indiens aux œuvres du Démon et à une damnation inévitable ; que nous leur avons apporté un espoir de salut, que par conséquent ces Indiens nous doivent une éternelle reconnaissance, à nous qui sommes leurs sauveurs. Le chapelain de Votre Majesté ne peut nier qu'il y ait une certaine logique dans cette argumentation, mais nous ne pensons pas que la dette qu'ils ont à notre égard soit une raison pour les faire mourir arbitrairement par suite de brutalités, de famine et autres mauvais traitements. En tout cas, pas avant qu'ils n'aient été baptisés et pleinement confirmés dans leur Foi.

Etant donné le caractère incomplet et approximatif du cadastre et du recensement en Nouvelle-Espagne, nous ne pouvons vous donner qu'une évaluation grossière du nombre des indigènes, maintenant et dans le passé. Toutefois, on peut penser qu'il y avait autrefois environ six millions de Peaux-Rouges qui vivaient sur le territoire de ce qui est devenu la Nouvelle-Espagne. Beaucoup sont morts dans les combats livrés pour la Conquête. De plus, dans ces neuf années, on estime à deux millions et demi le nombre des Indiens, sous domination espagnole, qui ont succombé à diverses maladies – et Dieu sait combien dans les régions qui ne sont pas encore soumises – et ils continuent à mourir partout en grande quantité.

Il semble que Notre Seigneur ait voulu rendre cette race rouge particulièrement vulnérable à certaines affections qui ne paraissent pas avoir eu un caractère endémique jusqu'à présent. Alors qu'il y avait déjà des épidémies de vérole (ce qui n'est pas surprenant, vu les mœurs licencieuses de ces gens), la peste bubonique, le choléra morbus, la petite vérole et les oreillons n'existaient pas. L'apparition de ces maladies est peut-être une simple coïncidence avec la défaite de ce peuple, ou bien un châtiment que Dieu leur envoie, mais il est à noter qu'elles font des ravages bien plus considérables qu'elles n'en ont jamais provoqués chez les Européens.

Du moins, ces ravages, bien que revêtant une ampleur inquiétante, sont dus à des causes naturelles et à l'insondable Volonté Divine et ne sont pas le fait de nos compatriotes. Mais nous devons et nous pouvons mettre un terme au meurtre délibéré des Peaux-Rouges. En plus de notre charge d'Evêque et d'Inquisiteur, Votre Majesté nous a donné le titre de Protecteur des Indiens que nous avons l'intention d'assumer même si nous devons porter aussi celui de « Courge » que nous ont conféré nos concitoyens.

Le fait que les Indiens nous procurent une main-d'œuvre

importante et peu coûteuse doit passer après la nécessité de sauver ces âmes païennes. Notre réussite dans cette noble cause diminue à chaque fois qu'un Indien meurt avant d'être devenu un Chrétien. De plus, si les Indiens disparaissaient, qui donc construirait les cathédrales, les églises, les chapelles, les monastères, les cloîtres, les mausolées, les maisons de retraite, les couvents et tous les autres édifices religieux ? de quoi sera constituée la masse de notre congrégation, qui travaillera et paiera la dîme pour faire vivre les serviteurs de Dieu dans la Nouvelle-Espagne ?

Que le Seigneur Notre Dieu protège Votre Très Glorieuse Majesté qui accomplit tant d'œuvres saintes afin qu'elle puisse jouir de leurs fruits, dans Sa Plus Grande Gloire,

(*ecce signum*) Zumarraga

SEPTIMA PARS

Votre Excellence est-elle venue pour m'entendre parler de ma vie conjugale ?

Je pense qu'elle trouvera ce récit moins fertile en incidents et moins pénible pour sa sensibilité que celui de l'époque tumultueuse de ma prime jeunesse. Tout en déplorant de vous faire savoir que la cérémonie même de mon mariage fut assombrie par des tempêtes, je suis heureux de pouvoir vous dire que, dans l'ensemble, notre vie conjugale fut ensuite calme et ensoleillée. Je ne veux pas dire par là qu'elle ait été monotone. J'ai connu avec Zyanya beaucoup d'aventures excitantes ; du reste sa seule présence a été chaque jour pour moi une stimulation. De plus, au cours des années qui suivirent notre mariage, les Mexica parvinrent au sommet de leur puissance et l'exercèrent avec autorité, aussi j'ai eu l'occasion de participer à certains événements dont je reconnais maintenant l'importance. Mais, à l'époque, pour Zyanya et pour moi – et sans doute pour la majorité des gens du commun comme nous – ces événements n'étaient qu'une toile de fond mouvementée sur laquelle se déroulaient notre vie personnelle, nos petits triomphes et nos petits bonheurs sans conséquence.

Oh ! cela ne veut pas dire que nous considérions le moindre aspect de notre vie conjugale comme insignifiant. Très vite, j'avais demandé à Zyanya comment elle s'y prenait pour contracter les muscles de son tipili et rendre ainsi notre acte d'amour si excitant. Elle rougit timidement de plaisir et murmura, « Demande-moi comment je fais pour cligner de l'œil. Il suffit que je le veuille. Toutes les femmes ne font-elles pas ça ? »

D'abord, je n'ai pas connu toutes les femmes et je n'en ai aucune envie, maintenant que j'ai la meilleure de toutes.

Mais je sais que Votre Excellence ne s'intéresse pas à ce genre de choses, aussi, je lui ferai mieux comprendre et apprécier Zyanya en la comparant à cette plante que nous nommons le metl, sauf qu'évidemment, le metl est loin d'être une chose aussi belle et qu'il n'aime, ni ne parle, ni ne rit.

Excellence, le metl est cette plante verte ou bleue, haute comme un homme, que vous nous avez appris à appeler maguey. C'est sans doute la plus utile des plantes et il pousse partout. On peut couper ses longues feuilles recourbées et les poser les unes sur les autres en les entrecroisant pour en faire une toiture à l'épreuve de la pluie. On peut

encore les écraser, les presser et les sécher pour fabriquer du papier. On peut aussi séparer les fibres de la feuille et les filer pour en faire aussi bien de la corde que du fil, et on peut tisser ce fil en une étoffe grossière, mais très utile. Les épines dures et pointues qui entourent chaque feuille servent d'aiguilles, d'épingles et de clous. Nos prêtres les utilisaient pour se torturer, se mutiler et se mortifier.

Les feuilles qui sont le plus près du sol sont blanches et tendres et on en fait une délicieuse gourmandise. On peut aussi les mettre à sécher et les employer comme un combustible qui brûle longtemps et sans fumée. La cendre produite sert à tout, à enduire le papier d'écorce, comme à fabriquer du savon. Arrachez les feuilles centrales du maguey, fendez-lui le cœur et vous y trouverez la sève claire de la plante. Elle est savoureuse et nourrissante. Si on l'étalé sur le visage, elle prévient les rides, les éruptions de boutons et les taches et nos femmes l'utilisent abondamment. Les hommes, eux, préfèrent laisser ce jus fermenter jusqu'à ce qu'il se transforme en octli enivrant, en pulque, comme vous dites. Les enfants l'apprécient une fois qu'on en a fait un sirop et qu'il est devenu presque aussi épais et sucré que du miel d'abeilles.

Pour tout dire, le maguey offre toutes les parcelles de lui-même pour le bien de celui qui le soigne et le cultive et Zyanya, tout en lui étant encore bien supérieure, avait cette même qualité. Tout en elle était bon, sa façon d'être comme ses actes et pas seulement avec moi, bien que ce fût moi, bien sûr, qui aie profité le plus d'elle. Je n'ai jamais connu personne qui ne l'aimât, ne l'estimât et ne l'admirât. Zyanya n'était pas seulement Toujours, elle était tout.

Cependant je ne vais pas accaparer le temps de Votre Excellence avec des réflexions sentimentales. Permettez-moi de vous raconter les événements dans l'ordre dans lequel ils se sont déroulés.

Après avoir échappé à ces Zyù assassins et survécu au tremblement de terre, il nous fallut sept jours pour regagner Tehuantepec par l'intérieur des terres. La secousse avait-elle anéanti ces sauvages, ou leur avait-elle fait croire qu'elle avait entraîné notre mort, je ne sais. En tout cas, personne ne se lança à notre poursuite et rien ne vint nous tourmenter pendant la traversée des montagnes, si ce n'est, de temps en temps, la faim et la soif. Les voleurs de l'isthme m'avaient pris mon cristal et je n'avais aucun autre moyen de faire du feu, mais nous ne fûmes jamais suffisamment affamés pour manger de la viande crue. Il y avait assez de fruits et de baies sauvages et d'œufs d'oiseaux, que nous pouvions consommer sans les cuire et qui nous fournissaient assez d'humidité pour nous hydrater entre les sources peu fréquentes. La nuit, nous entassions des brassées de feuilles sèches et y dormions enlacés pour nous tenir chaud et nous réconforter de diverses manières.

Peut-être étions-nous un peu amaigris quand nous arrivâmes à Tehuantepec ; en tout cas, nous étions en loques, les pieds nus et ensanglantés, car nos sandales s'étaient usées contre les rochers. Fatigués et heureux, nous entrâmes dans la cour de l'auberge. Béu courut à notre rencontre avec une expression soucieuse, exaspérée et soulagée à la fois.

« Je vous croyais disparus comme mon père », nous dit-elle, moitié riant, moitié grondant. Elle embrassa chaleureusement Zyanya et moi ensuite. « A l'instant même où vous êtes partis, je me suis dit que c'était une expédition insensée et une dangereuse…»

Sa voix vacilla. Son regard allait de Zyanya à moi, et, cette fois encore, je vis son sourire perdre ses ailes. Elle se passa la main sur le visage en répétant : « Insensée… dangereuse…» Ses yeux s'élargirent quand elle eut regardé sa sœur avec plus d'attention et se mouillèrent en se posant sur moi.

Après avoir vécu si longtemps et avoir connu tant de femmes, je ne sais toujours pas comment elles font pour savoir, du premier coup d'œil, que l'une d'entre elles vient de coucher avec un homme pour la première fois et que s'est accomplie la transformation irréversible de la jeune fille en femme. Lune en Attente considérait sa jeune sœur avec un air consterné et déçu et moi, avec colère et rancune.

« Nous allons nous marier, me hâtai-je de lui dire.

— J'espère que tu y consens, Béu, ajouta Zyanya. Après tout, c'est toi qui es le chef de famille.

— Alors, tu aurais pu m'en parler avant, répliqua l'aînée d'une voix étranglée. Avant de…» Elle suffoquait et ses yeux n'étaient plus humides, mais étincelants de rage. « Et pas n'importe quel étranger, mais un Mexicatl rustre, libidineux et débauché. S'il ne t'avait pas eue sous la main, il serait certainement revenu avec une Zyù dégoûtante pendue à sa longue et insatiable…

— Béu ! Je ne t'ai jamais entendue parler comme ça. Arrête, je t'en prie. Je comprends que cela te semble bien précipité, mais tu peux être sûre que Zaa et moi nous nous aimons.

— Précipité ? Sûre ? » Béu ne se contrôlait plus et elle tourna sa fureur contre moi. « Et vous, êtes-vous bien sûr ? Vous n'avez pas encore essayé toutes les femmes de la famille.

— Béu ! » supplia une nouvelle fois Zyanya.

Je tâchai de prendre un ton conciliant, mais je ne réussis qu'à paraître lâche. « Je ne suis pas noble et je n'ai le droit que d'avoir une seule femme. » Ces paroles me valurent un regard de Zyanya qui n'était guère plus tendre que l'œil farouche de sa sœur. Je me dépêchai d'ajouter : « Je voudrais avoir Zyanya pour épouse, Béu, et je serais honoré de pouvoir vous considérer comme ma sœur.

— Très bien ! Alors dites adieu à votre sœur. Allez-vous-en et

emportez votre… votre choix avec vous. Grâce à vous, il n'y a plus ici pour elle, ni honneur, ni respectabilité, ni nom, ni maison. Aucun prêtre Ben Zaa n'acceptera de vous unir.

— Je sais. Nous ferons la cérémonie à Tenochtitlán, lui répondis-je en assurant ma voix. Et ce ne sera pas un acte honteux et clandestin. C'est l'un des plus grands prêtres de la cour du Uey tlatoani des Mexica qui nous mariera. Votre sœur a peut-être choisi un étranger, mais pas un vagabond. Elle m'épousera avec ou sans votre bénédiction. »

Il y eut un long silence très tendu. Les larmes coulaient sur les visages si beaux et si semblables des deux filles et la sueur avait envahi le mien. Nous étions comme les trois coins d'un triangle réunis par des liens d'oli invisibles et tendus à l'extrême. Avant que quelque chose ne se rompe, Béu relâcha la tension. Son visage se détendit, ses épaules retombèrent et elle déclara :

« Excusez-moi. Pardonnez-moi, je vous en prie, tous les deux, Zyanya et vous, mon frère Zaa. Vous avez ma bénédiction et tous mes vœux de bonheur les plus affectueux. Je vous conjure d'oublier tout ce que je viens de dire. » Elle essaya de rire, mais son rire se brisa. « C'est si soudain, comme vous l'avez dit. Si inattendu. Ça n'arrive pas tous les jours de perdre… une sœur bien-aimée. Allons, entrez maintenant. Lavez-vous, mangez et reposez-vous. »

A partir de ce jour, Lune en Attente n'a cessé de me haïr.

Nous restâmes encore une dizaine de jours à l'auberge, Zyanya et moi, en prenant soin d'adopter une attitude réservée l'un envers l'autre. Elle continua à partager la même chambre que sa sœur et j'avais la mienne. Nous étions très attentifs à ne pas nous donner de marques d'affection en public. Tandis que nous nous remettions de cette expédition ratée, Béu semblait surmonter le mécontentement et la tristesse que lui avait causés notre retour. Elle aida Zyanya à choisir parmi ses affaires personnelles et leurs possessions communes les objets les plus rares et les plus coûteux qu'elle pourrait emporter.

Comme il ne me restait plus un seul grain de cacao, je leur en empruntai un peu pour les frais du voyage ainsi qu'une petite somme supplémentaire que je confiai à un messager pour qu'il l'apporte à Nozibe à l'éventuelle famille que le malheureux pêcheur aurait laissée derrière lui dans l'affliction.

J'informai aussi le bishôsu de Tehuantepec de l'incident qui nous était arrivé et il m'assura qu'il mettrait à son tour le Seigneur Kosi Yuela au courant du dernier acte de sauvagerie de ces abjects Huave Zyù.

La veille de notre départ, Béu nous fit la surprise d'organiser une fête semblable à celle qui aurait eu lieu si Zyanya avait épousé un Ben Zaa. Tous les clients de l'auberge et des personnes de la ville y furent

invités. Il y eut de la musique et des danseurs magnifiquement costumés exécutèrent la genda lizâa, qui est la danse traditionnelle de « l'esprit de famille » chez le Peuple Nuage.

C’est dans cette atmosphère de bonne entente apparemment retrouvée que Zyanya et moi fîmes nos adieux à Béu le lendemain matin, avec de solennelles embrassades. Nous ne prîmes pas tout de suite la route directe pour Tenochtitlán. Nous traversâmes les étendues plates de l’isthme, en direction du nord, par le même chemin que j’avais pris pour arriver à Tehuantepec. Comme j’étais responsable d’une autre personne que moi-même, j’étais particulièrement aux aguets, au cas où des malfaiteurs rôderaient dans les parages. J’avais mon macquauitl toujours prêt et je restais en éveil toutes les fois que la nature du terrain était susceptible de faciliter les embuscades.

Nous marchions depuis une longue course, à peine, lorsque Zyanya remarqua simplement, mais avec une certaine excitation dans la voix : « Quand je pense que c’est la première fois que je vais m’en aller si loin. »

A ces paroles, je sentis mon cœur se gonfler d’encore plus d’amour pour elle. Elle s’aventurait dans ce qui représentait pour elle l’inconnu le plus total et elle avait confiance parce qu’elle était sous ma protection. J’éclatais d’orgueil et de reconnaissance envers nos deux tonalli qui avaient permis notre rencontre. Tous les gens que je connaissais étaient comme des restes de la veille ou de l’avant-veille, alors que tout dans Zyanya était frais et neuf et n’avait pas été banalisé par l’habitude.

« Jamais je n’aurais cru, me disait-elle en écartant grand les bras, qu’il puisse y avoir tant de terre avec rien que de la terre. »

Même devant le paysage terne de l’isthme, elle poussa des exclamations qui me firent sourire et partager son enthousiasme. Il en fut pareillement pendant toute notre vie commune. Grâce au plaisir tout neuf qu’elle éprouvait de chaque chose, elle me la faisait voir sous un jour éclatant et exotique.

« Regarde ce buisson, Zaa, il est vivant. Fais attention. Il a peur, le pauvre. Tu vois ? Quand je touche une de ses branches, il referme ses feuilles et ses fleurs en montrant des épines qui ressemblent à des crocs blancs. »

Elle aurait pu être une jeune déesse, dernière née de Teteoinnan, la mère des dieux, qu’on aurait envoyée des cieux pour faire la connaissance de la terre. Tout l’intriguait, l’émerveillait et la réjouissait, y compris moi et même elle-même. Elle était ardente et vive comme l’éclat toujours en mouvement d’une émeraude. J’étais sans cesse surpris par l’attitude inattendue qu’elle adoptait vis-à-vis de choses que je pensais aller de soi.

« Non, on ne va pas se déshabiller », me dit-elle, la première nuit

de notre voyage. « On va faire l'amour, bien sûr, mais avec nos vêtements, comme dans les montagnes. Laisse-moi conserver cette dernière pudeur jusqu'à notre mariage. Quand nous serons nus pour la première fois, ce sera si nouveau et si différent que nous croirons ne l'avoir jamais fait. »

Je vous le répète, Excellence, un récit détaillé de notre vie conjugale manquerait totalement de sel, parce que des sentiments comme le bonheur et la joie sont bien plus difficiles à rendre que de simples péripéties. Je ne pourrais que vous dire que j'avais vingt-trois ans et elle vingt et, qu'à cet âge, les amants sont capables de l'attachement le plus fort et le plus durable qu'ils connaîtront jamais. Entre nous, ce premier amour n'a jamais faibli ; il a grandi en intensité et en profondeur, mais je ne saurais vous dire pourquoi.

Cependant, quand j'y repense, je crois que Zyanya a su l'exprimer, en ce jour si lointain où nous sommes partis ensemble. Un de ces comiques oiseaux à la course rapide folâtrait autour de nous. C'était la première fois qu'elle en voyait un et elle me dit pensivement : « Comment se fait-il qu'un oiseau préfère la terre au ciel ? Ce ne serait pas mon cas, si j'avais des ailes. Et toi, Zaa ? »

Ayyo, son esprit avait vraiment des ailes et j'ai profité, moi aussi, de cette joyeuse légèreté. Dès le début, nous sommes devenus des camarades partageant une aventure perpétuelle. Nous aimions l'aventure et nous nous aimions. Il n'est pas possible de demander aux dieux plus que ce qu'ils nous ont donné à Zyanya et à moi – sauf peut-être en ce qui concerne la promesse de son nom : que ce soit pour toujours.

Le second jour, nous rencontrâmes une caravane de pochteca qui se dirigeait vers le nord, chargée de carapaces de tortues. Ils allaient les vendre à des artisans olmeca qui, en les chauffant, les tordant et les façonnant, en feraient des ornements et des incrustations. Les marchands nous proposèrent de nous joindre à eux et bien que nous eussions pu avancer plus rapidement seuls, nous restâmes avec eux pour être plus en sécurité, jusqu'à ce qu'ils soient arrivés à destination dans la ville carrefour de Coatzalcoalcos.

Nous venions d'arriver sur la place du marché et Zyanya, remplie d'excitation, furetait entre les étals débordant de marchandises, quand une voix familière m'interpella : « Ça alors, vous n'êtes donc pas mort ! Est-ce qu'on aurait coincé ces brigands pour rien ?

— Gourmand de Sang ! m'exclamai-je, tout joyeux. Et Cozcatl ! Qu'est-ce qui vous amène par ici ?

— Oh, l'ennui, me répondit le vieux guerrier, d'une voix languissante.

— Il ment. Nous nous faisions du souci à votre sujet », rectifia Cozcatl qui n'était plus un petit garçon, mais un adolescent, tout en

genoux, tout en coudes et en gaucherie.

« Non, non, pas du souci, de l'ennui ! insista Gourmand de Sang. Je me suis fait construire une maison à Tenochtitlán ; mais surveiller des maçons et des plâtriers n'est pas une tâche bien constructive. Et puis, ils m'ont fait comprendre qu'ils se débrouilleraient très bien sans moi. Quant à Cozcatl, il commençait à trouver ses études bien monotones, après toutes nos aventures. C'est pourquoi on a décidé tous les deux de partir à votre recherche pour savoir ce que vous étiez devenu depuis tout ce temps.

— On n'était pas sûrs d'être sur la bonne piste, ajouta Cozcatl. Jusqu'au jour où nous sommes venus ici pour la première fois et que nous sommes tombés sur quatre hommes qui essayaient de vendre des objets, parmi lesquels nous avons reconnu votre agrafe de jaspe.

— Ils n'ont pas pu nous prouver qu'ils en étaient les vrais propriétaires, continua Gourmand de Sang. Aussi, nous les avons traînés devant le tribunal du marché. Ils ont été jugés, condamnés et confiés à la guirlande de fleurs. Oh, de toute façon, ils le méritaient certainement pour un autre méfait. Enfin, voici votre agrafe, votre cristal et votre parure de nez.

— Vous avez très bien fait, leur dis-je. Ces hommes m'ont volé, battu et m'ont laissé pour mort.

— Et nous aussi ; mais nous espérions toujours que ce n'était pas vrai. Comme nous n'avions rien d'autre à faire, nous sommes partis en exploration tout le long de cette côte. Et vous, Mixtli, qu'avez-vous fait pendant tout ce temps ?

— Moi aussi, je suis parti en exploration. A la chasse au trésor, comme d'habitude.

— Vous avez trouvé quelque chose ? grommela Gourmand de Sang.

— Oui. J'ai trouvé une femme.

— Une femme ? » Il se racla la gorge et cracha par terre. « Dire qu'on vous croyait mort !

— Toujours aussi ronchon, répliquai-je en riant. Attendez donc de l'avoir vue. »

Je jetai un coup d'œil sur la place et j'appelai Zyanya. Elle arriva aussitôt, aussi majestueuse que Xila Pela ou la Dame de Tolan, mais cent fois plus belle. Elle avait déjà acheté un corsage, une jupe et des sandales qu'elle avait revêtus à la place de ses habits salis par le voyage. Elle avait également fait l'acquisition de ce qu'on appelle un bijou vivant – un scarabée multicolore et irisé – qu'elle avait accroché sur sa mèche blanche. Je la contemplais avec autant d'admiration que Cozcatl et Gourmand de Sang.

« Vous avez eu bien raison de me gronder, Mixtli, concéda le vieil homme. *Ayyo*, une fille du Peuple Nuage. En effet, c'est un trésor sans

prix.

— Je vous reconnais, madame, lui dit galamment Cozcatl. C'est vous, la jeune déesse de l'auberge transformée en temple. »

Quand j'eus fait les présentations – mes deux amis étant, j'en étais sûr, tombés instantanément amoureux de Zyanya –, je déclarai : « Nous voici tous réunis. J'étais en route pour Xicalango, où m'attend un autre trésor. Je pense que nous pourrons le transporter tous les quatre, sans avoir besoin d'engager des porteurs. »

Et c'est ainsi que nous avons poursuivi notre chemin, en traversant le pays où les femmes ruminent comme des lamantins et où les hommes vont ployés sous leur nom, jusqu'à la ville de Cupilco et jusqu'à l'atelier de maître Tuxtem. Il alla chercher les pièces qu'ils avaient sculptées dans les dents géantes. Comme je savais dans quelle matière il avait travaillé, ma surprise fut moins grande que celle de Zyanya, de Gourmand de Sang et de Cozcatl, quand il nous montra ses œuvres.

Il avait sculpté des dieux et des déesses mexica, comme je le lui avais demandé, dont certaines étaient aussi grandes que mon avant-bras ; des manches de poignards sculptés et des peignes. Mais il avait aussi fait des crânes de la dimension d'une tête d'enfant, délicatement gravés de scènes de légendes, de petits coffrets artistement ouvragés, des flacons à parfum copalli, avec des bouchons de même matière ; des médaillons, des agrafes de manteaux, des sifflets, des broches en forme de jaguar minuscule, de chouette, de femme nue tout à fait délicieuse, de fleur, de lapin et de visage en train de rire.

Les détails en étaient si finement exécutés qu'il fallait mon cristal grossissant pour les apprécier à leur juste valeur. On s'apercevait alors que même le tipili était visible sur les figurines de femme nue, grandes comme des épines de maguey. Tuxtem n'avait pas perdu un seul éclat du matériau que je lui avais apporté. Il avait fait aussi des parures de nez, des labrets, des cure-dents et des cure-oreilles très fins. Tous ces objets, grands et petits, brillaient d'un éclat nacré, comme s'ils étaient dotés d'une lumière intérieure, comme si on les avait sculptés dans la lune. On avait autant de plaisir à les toucher qu'à les regarder, car l'artiste en avait poli la surface jusqu'à la rendre aussi douce que la peau des seins de Zyanya. Comme eux, ils semblaient dire : « Touchez-moi. Caressez-moi. »

« Jeune Seigneur Œil Jaune, me dit maître Tuxtem. Vous m'avez promis que seules les personnes qui en étaient dignes pourraient posséder ces objets. Permettez-moi de choisir la première. »

A ces mots, il s'inclina pour embrasser la terre devant Zyanya, puis il se redressa et passa autour de son cou une fine chaîne formée de centaines de maillons qui avait dû lui coûter une somme de travail incalculable, car elle était sculptée dans une seule longueur de dent.

Zyanya eut un sourire radieux et déclara : « Maître Tuxtem me fait un grand honneur. C'est une œuvre unique qui devrait être réservée aux dieux.

— Je ne crois que ce que je vois, répondit-il. Une belle jeune femme avec un éclair dans les cheveux, qui porte un nom lóochi qui signifie Toujours ; voilà une déesse en laquelle il est possible de croire plus facilement. »

Comme convenu, je partageai les objets avec Tuxtem et je fis quatre ballots avec la part qui me revenait. Les pièces travaillées étaient moins encombrantes et moins lourdes que les défenses initiales, et les paquets étaient assez maniables pour que nous puissions les transporter tous les quatre, sans aide. Nous les emmenâmes d'abord dans une auberge de Xicalango où nous fîmes halte pour nous reposer, nous laver, manger et dormir.

Le lendemain, je choisis dans le lot un petit fourreau de couteau sur lequel était gravée une scène représentant Quetzalcóatl s'éloignant de la rive à la rame, sur son radeau de serpents entrelacés. Je mis mes plus beaux atours et, pendant que Cozcatl et Gourmand de Sang faisaient visiter la ville à Zyanya, je me rendis au palais pour demander une audience au gouverneur de Cupilco, le tabascoób, comme on l'appelait ici. A partir de ce titre, les Espagnols ont, je ne sais pourquoi, confectionné un nom qui désigne maintenant une grande partie de ce qui fut jadis le pays des Olmeca.

Ce seigneur me reçut assez aimablement. Comme la plupart des gens des autres nations, il ne débordait pas d'affection envers les Mexica, mais son pays vivait du commerce et nous étions les commerçants les plus nombreux.

« Seigneur tabascoób, lui dis-je, un de vos artistes, maître Tuxtem, vient de faire un travail unique grâce auquel j'espère réaliser des bénéfices considérables. J'ai pensé que je me devais d'en offrir le premier exemplaire au seigneur de ce pays. C'est pourquoi je viens vous apporter ce cadeau au nom de mon chef, le Uey tlatoani Ahuizotl de Tenochtitlán.

— C'est une très aimable attention et un généreux présent », me répondit-il en examinant le fourreau avec une admiration non déguisée. « Quel travail magnifique, je n'ai jamais rien vu de semblable. »

En échange, le tabascoób me donna une petite penne de poudre d'or pour que je la remette à maître Tuxtem et une collection de créatures marines comme présent à Ahuizotl. Il y avait des étoiles de mer, des hippocampes et des branches de corail trempées d'or. Je quittai le palais avec la conscience d'avoir apporté ma petite contribution aux bonnes relations entre Cupilco et Tenochtitlán.

Je ne manquai pas de signaler ce fait à Ahuizotl ; lorsque j'allai le

voir aussitôt après notre arrivée au Cœur du Monde Unique. J'espérais que le cadeau de bonne amitié du tabascoób inciterait l'Orateur Vénéré à accéder à ma requête : que mon mariage avec Zyanya ! soit célébré par un prêtre du palais de haut rang. Au contraire, Ahuizotl me lança son regard le plus fulminant et gronda :

« Tu oses nous demander une faveur, après avoir désobéi à nos ordres exprès. » J'étais sincèrement décontenancé. « Désobéi, Seigneur ?

— Quand tu m'as apporté le compte rendu de ta première expédition vers le sud, nous t'avions ordonné de rester à notre disposition pour en discuter ultérieurement. Au lieu de cela, tu as disparu, privant ainsi les Mexica d'une occasion éventuelle de faire la guerre. Te revoilà maintenant, deux ans après, deux ans trop tard et tu essayes de m'amadouer pour obtenir mon parrainage pour une pareille bagatelle. »

Toujours interdit, je lui répondis : « Seigneur Orateur, je ne serais jamais parti si j'avais pu penser que j'agissais mal. Mais… quelle occasion avons-nous perdue ?

— Dans tes cahiers, tu relates votre agression par des brigands mixteca. » Sa voix s'enflait de colère. « Jamais nous n'avons laissé une attaque contre nos pochteca impunie. » Je me rendais compte qu'il était plus en rage contre moi que contre les bandits. « Si tu avais été là pour porter plainte, nous aurions eu une bonne excuse pour envoyer une armée contre les Mixteca. Mais sans la présence d'un plaignant…»

Je murmurai des excuses et inclinai humblement la tête, tout en faisant un geste de mépris. « Seigneur, ces misérables Mixteca n'ont rien que l'on puisse s'approprier. Par contre, cette fois, je reviens avec des nouvelles d'un pays où il y a vraiment une chose intéressante et sa population, elle aussi, mérite un châtiment, car elle m'a particulièrement maltraité.

— Qui ? Comment ? Qu'y-a-t-il d'intéressant ? Parle. Tu vas peut-être pouvoir te racheter à mes yeux. »

Je lui racontai alors comment j'avais découvert le repaire entre mer et rocher des Chontaltin, ou des Zyù, ou encore des Etrangers, cette branche de la tribu des Huave. Je lui dis que ces gens étaient les seuls à savoir où et quand il fallait attraper les escargots de mer, et que ces affreuses limaces rejetaient une belle teinture pourpre qui ne passe, ni ne vire jamais. Je lui laissai entendre qu'un tel produit aurait sur le marché une valeur inestimable. Je lui appris que les Etrangers avaient massacré mon guide zapoteca et que Zyanya et moi avions échappé de justesse au même sort. Pendant que je lui parlais, Ahuizotl s'était levé de son trône et il s'était mis à parcourir la salle à grandes enjambées.

« Oui, déclara-t-il avec un sourire vorace. Une offense envers un

de nos pochteca suffit à justifier une expédition punitive et la pourpre, à elle seule, nous dédommagera. Mais pourquoi se contenter de réduire cette malheureuse tribu huave ? Le pays de Huaxyacac recèle bien d'autres trésors. Depuis l'époque lointaine du règne de mon père, les Mexica n'ont jamais humilié ces orgueilleux Zapoteca.

— Je me permettrai de rappeler à l'Orateur Vénéré que son père, Motecuzoma lui-même, n'a jamais réussi à soumettre bien longtemps un pays aussi lointain. Pour ce faire, il faudrait établir des garnisons permanentes, et pour entretenir ces garnisons, il faut des convois de ravitaillement toujours susceptibles d'être déroutés. Et même si on parvenait à imposer un ordre militaire, cela coûterait plus cher que ce qu'on en tirerait grâce au tribut et au pillage.

— Tu as toujours des arguments à opposer à ceux qui veulent combattre courageusement.

— Pas toujours, Seigneur. Mais dans cette affaire, je me permets de vous suggérer de prendre les Zapoteca comme alliés. Offrez-leur l'honneur de combattre avec nos troupes contre ces Huave barbares. Ensuite, imposez aux vaincus de remettre toute la pourpre, non pas à vous, mais au Seigneur Kosi Yuela du Huaxyacac.

— Quoi ? Faire une guerre et refuser d'en tirer profit ?

— Ecoutez-moi jusqu'au bout, Seigneur Orateur. Après votre victoire, vous établirez un traité stipulant que le Huaxyacac ne devra vendre la pourpre qu'aux seuls marchands mexica. De cette façon, nos deux pays en profiteront, car nos pochteca revendront la teinture à un prix bien plus élevé. Ainsi, vous vous serez attaché les Zapoteca par des liens commerciaux et parce que, pour la première fois, ils auront combattu aux côtés des Mexica.

— Et s'ils sont nos alliés une fois, ils pourront l'être dans d'autres occasions. » Il jeta sur moi un regard presque bienveillant. « C'est une bonne idée. Nous donnerons l'ordre de marche dès que nos devins auront déterminé un jour favorable. Tequia Mixtli, tiens-toi prêt à prendre la tête de tes guerriers.

— Mais, Seigneur, je dois me marier !

— Xoquiui, grommela-t-il ; ce qui est un très gros juron. Tu te marieras une autre fois. Un soldat est toujours prêt à partir, surtout quand il a un grade de commandement. De plus, tu es encore une fois l'offensé. C'est toi qui es notre prétexte pour violer les frontières de l'Huaxyacac.

— Ma présence physique n'est pas nécessaire, Seigneur Orateur. J'ai déjà pensé à ce prétexte. » Je lui racontai alors que j'avais mis le gouverneur de Tehuantepec au courant des méfaits des Huave et que celui-ci avait rapporté le fait au bishôsu du pays. « Les Zapoteca n'aiment pas du tout ces Zyù importuns et ils ne vous empêcheront pas de passer pour arriver jusqu'à eux. Kosi Yuela ne se fera

certainement pas prier pour vous aider à les châtier. » Je m'arrêtai, puis j'ajoutai d'une voix humble : « J'espère ne pas avoir mal agi en croyant faire avancer les affaires entre Seigneurs, armées et nations. »

Pendant un court moment, on n'entendit plus un seul bruit, sauf les doigts d'Ahuizotl qui tambourinaient sur un banc recouvert de ce que je soupçonnais être de la peau d'homme. Enfin, il me dit : « Il paraît que ta fiancée est une beauté incomparable. On ne peut demander à un homme qui a déjà rendu de si grands services à son pays, de faire passer le plaisir de la guerre avant le plaisir de la beauté. Tu te marieras ici, dans la salle de bal que nous venons juste de faire redécorer. C'est un prêtre du palais qui officiera – notre prêtre de la déesse de l'amour Xochiquetzal, bien sûr, et non pas celui du dieu de la guerre Huitzilopochtli – et toute la cour y assistera. Invite tes confrères pochteca, tes amis et tous les gens que tu voudras. Pense à consulter les devins du palais pour qu'ils te choisissent un jour faste et en attendant, cherchez-vous tous les deux une maison qui vous convienne. Ce sera le cadeau de noces d'Ahuizotl. »

***

A l'heure convenue, l'après-midi du jour de mon mariage, je m'approchai, tout ému, de l'entrée de la salle bruyante et pleine à craquer et je m'y arrêtai assez longtemps pour examiner l'assemblée réunie à travers ma topaze. Par coquetterie, je dissimulai mon cristal sous mon riche manteau tout neuf, avant d'entrer dans la salle. Néanmoins, j'avais eu le temps de voir que dans la nouvelle décoration, il y avait des peintures murales que j'aurais reconnues même si elles n'avaient pas été signées et que dans la foule des nobles, des courtisans et des grands bourgeois, il y avait un grand jeune homme que j'identifiai, bien qu'il fût de dos, comme étant l'artiste, Yei-Ehecatl Pocuia Chimali.

Je me frayai un chemin au milieu de l'assemblée. Certains invités étaient debout, bavardant et buvant ; des femmes, nobles pour la plupart, étaient agenouillées ou assises sur les innombrables nattes brodées de fils d'or qu'on avait disposées sur le sol. On me tapait sur l'épaule en me souriant et en me murmurant des félicitations. Mais, comme le voulait l'usage, je ne répondais ni aux paroles, ni aux gestes. J'avançai jusqu'au fond de la salle où une pièce de tissu magnifique était étalée sur une haute estrade. Des personnalités m'y attendaient, parmi lesquelles le Uey tlatoani Ahuizotl et le prêtre de Xochiquetzal. Tandis qu'ils m'accueillaient, les musiciens de la Maison du Chant commencèrent à jouer en sourdine.

Pour la première partie de la cérémonie – celle qui me faisait passer dans l'âge adulte – j'avais demandé la participation des trois

vieux pochteca et ceux-ci étaient déjà installés sur l'estrade. Comme le tapis était recouvert de tamales chauds et de cruches d'octli très fort, et comme il était prescrit que les Anciens devaient se retirer aussitôt le premier rite accompli, ils s'étaient déjà amplement servis tous trois et ils étaient rassasiés, ivres et à moitié endormis.

Quand le silence se fut établi et que l'on n'entendit plus que la douce musique, Ahuizotl, le prêtre et moi, nous nous levâmes. Vous pensez peut-être qu'un prêtre de la déesse Xochiquetzal aurait pu avoir des vêtements propres, mais celui-ci était aussi sale, aussi négligé et aussi peu engageant que ses confrères. Il saisit cette occasion pour faire une homélie longue et ennuyeuse où il était davantage question des traquenards du mariage que de ses plaisirs. Enfin, quand il eut terminé, Ahuizotl s'adressa aux trois vieillards :

« Seigneurs pochteca, votre jeune confrère souhaite prendre femme. Voyez ce xelolóni. C'est le signe que Chicome-Xochitl Mixtli désire sortir lui-même de la jeunesse irresponsable pour devenir un homme adulte. »

Celui des trois pochteca qui avait été scalpé prit le xelolóni une petite hache symbolique. Si j'avais été un citoyen ordinaire, cette hachette n'aurait été qu'un simple outil avec un manche en bois et une tête de silex, mais celle-ci avait une poignée en argent massif et une lame de jade. Le vieux pochtecatl la brandit, éructa bruyamment et dit :

« Nous avons bien entendu, Seigneur Orateur. Et tout le monde ici a entendu que le jeune Tlilectic-Mixtli souhaite, à partir d'aujourd'hui, endosser toutes les responsabilités, tous les devoirs et tous les privilèges de l'âge adulte. Puisque vous et lui le désirez, qu'il en soit ainsi. »

Il fit avec sa hachette le geste de fendre, rendu particulièrement emphatique par l'ivresse et faillit couper l'unique pied qui restait à son confrère. Puis, ils se levèrent tous les trois en emportant la hache. Ils sortirent de la salle en titubant, celui qui n'avait qu'un pied sautillant entre ses deux compagnons. Sitôt les Anciens disparus, on entendit le brouhaha provoqué par l'arrivée de Zyanya. La foule massée à l'entrée du palais l'acclamait : « Bienheureuse fille ! Fille fortunée ! »

Le déroulement de la cérémonie était bien organisé car elle fit son apparition au moment du coucher du soleil, comme il se doit. La salle qui s'était peu à peu obscurcie, se mit à scintiller d'une lumière dorée à mesure que les serviteurs allumaient les torches de pin accrochées aux murs peints. La salle étincelait de tous ses feux lorsque Zyanya franchit le seuil escortée par deux dames du palais. Le jour de son mariage et ce jour-là seulement, il est permis à toute femme d'user des artifices des courtisanes pour rehausser sa beauté : se teindre les cheveux, s'éclaircir le teint et se rougir les lèvres. Zyanya, elle, n'avait

pas besoin de tous ces subterfuges. Elle était vêtue d'un corsage et d'une jupe d'un jaune pâle et virginal et portait, selon la coutume, des plumes aux bras et aux chevilles. Elle les avait choisies noires et blanches, sans doute pour répéter et accentuer sa longue chevelure flottante striée d'une mèche blanche.

Les deux dames la conduisirent jusqu'à l'estrade, au milieu des murmures admiratifs de l'assemblée. Nous étions face à face ; elle avait un air timide et moi une expression solennelle comme l'exige une telle circonstance. Le prêtre nous invita à nous asseoir côte à côte.

En principe, à ce moment de la cérémonie, les amis et les parents des mariés doivent venir apporter leurs présents. Comme nous n'avions aucune famille dans l'assistance, ce furent Gourmand de Sang, Cozcatl et une délégation de la Maison des Pochteca qui s'avancèrent, chacun à leur tour ; ils embrassèrent la terre et déposèrent des cadeaux à nos pieds. Pour Zyanya, c'étaient des corsages, des jupes et autres parures de la plus belle qualité et pour moi, toutes sortes de vêtements également, ainsi que des armes comprenant un macquauitl ouvragé, un poignard et un carquois avec des flèches.

Lorsque la distribution de cadeaux fut terminée, vint le moment pour Ahuizotl et pour une des dames qui avaient accompagné Zyanya, de psalmodier les traditionnels conseils parentaux au couple qui s'unit. Sur un ton monocorde et indifférent, Ahuizotl me dit, entre autres choses, de ne jamais rester au lit quand j'entendrais le cri de Papan, l'Oiseau du Matin, et d'être prêt à me mettre au travail. La mère de remplacement de Zyanya récita la longue liste des devoirs de l'épouse. Tout y passa, y compris la recette favorite de cette dame pour préparer les tamales. Comme si c'avait été un signal, un serviteur apporta alors un plateau de ces pâtés de semoule de maïs, de viande et de piment tout fumants dans leur feuille de maïs et le déposa devant nous.

Sur un signe du prêtre, Zyanya et moi en prîmes chacun un pour nous le faire manger mutuellement, ce qui, je vous le jure, n'est pas chose facile. Le nez de Zyanya et son menton étaient tout gras mais nous pûmes cependant avaler une bouchée symbolique de cette offrande réciproque. Pendant ce temps, le prêtre se lança à nouveau dans une longue harangue que je ne vous infligerai pas. A la fin, il se pencha, prit un coin de mon manteau et un coin du corsage de Zyanya et les noua ensemble.

Nous étions mariés.

La musique éclata alors joyeusement et une clameur s'éleva de l'assemblée, tandis que la rigidité du rituel faisait place à la gaieté générale. Les serviteurs envahirent la salle apportant d'autres plateaux de tamales et des cruches d'octli et de chocolat. Les invités se devaient

de se gaver de nourriture et de boisson jusqu'à ce que les torches se soient éteintes, à l'aube et que les hommes qui étaient en âge de boire soient ramenés chez eux par leur femme et leurs esclaves. Après avoir mangé du bout des dents, Zyanya et moi devions être conduits discrètement – tout le monde faisant comme si nous étions invisibles – vers notre chambre nuptiale, dans un appartement du palais qu'Ahuizotl avait mis à notre disposition, pour y passer quatre jours de prière en prière avant de consommer notre mariage, suivant la tradition.

Mais j'enfreignis la coutume et murmurai à Zyanya : « Excuse-moi. » Je descendis alors de l'estrade sous le regard ébahi de l'Orateur Vénéré et du prêtre qui en arrêtèrent de mastiquer.

Tout au long de ma vie, beaucoup de personnes m'ont détesté ; je ne saurais dire combien, car je ne me suis jamais soucié d'en faire le compte. Mais j'avais ce soir-là, dans cette assemblée, un ennemi juré et implacable dont les mains étaient déjà tachées de sang. Chimali avait déjà mutilé et assassiné plusieurs de mes proches et je savais que sa prochaine victime, avant moi-même, allait être Zyanya. Par sa présence à notre mariage, il me menaçait et me défiait de faire quelque chose pour l'empêcher d'agir.

Tandis que je le cherchais, en me frayant un chemin parmi les petits groupes d'invités, le bruit des conversations fit place à un silence étonné. Les musiciens eux-mêmes se mirent à jouer plus doucement pour suivre ce qui allait se passer. Une rumeur de stupéfaction s'éleva lorsque, d'un revers de main, je fis tomber à terre le gobelet d'or que Chimali s'apprêtait à porter à ses lèvres et qui rebondit avec un son clair devant une fresque que Chimali lui-même avait exécutée.

« Ne bois pas trop, lui dis-je assez fort pour que tout le monde puisse m'entendre. Il te faudra avoir la tête bien claire demain. Au lever du soleil, Chimali, dans le bois de Chapultepec. Rien que nous deux, mais avec toutes les armes que tu voudras. Jusqu'à la mort. »

Il me lança un regard où la haine, le mépris et même un peu d'amusement se mêlaient, puis il promena les yeux sur les gens repus qui l'entouraient. Il aurait pu refuser un défi lancé en privé, y mettre des conditions, ou même le repousser en s'humiliant. Mais j'avais fait précéder ma provocation d'une insulte dont toutes les personnalités de Tenochtitlán avaient été témoins. Il haussa les épaules et, s'emparant de la coupe de l'un de ses voisins, il la leva et me dit d'une voix claire : « Chapultepec. Au lever du soleil. Jusqu'à la mort. » Il avala l'octli d'un trait, se leva et sortit dignement de la salle.

Lorsque je retournai vers l'estrade, le bourdonnement des voix avait repris mais on pouvait y distinguer une certaine stupéfaction. Zyanya me regardait sans comprendre, mais je dois reconnaître qu'elle

ne me posa aucune question et qu'elle ne m'accusa pas d'avoir gâché une journée si heureuse. Le prêtre, cependant, fronçait sinistrement les sourcils.

« Funeste présage, jeune…»

L'Orateur Vénéré lui coupa la parole : « Tais-toi », lui ordonna-t-il d'un ton aigre et le prêtre se tut. Puis il se tourna vers moi et me dit entre ses dents : « Ton entrée dans l'âge adulte et ton mariage t'ont dérangé l'esprit.

— Non, Seigneur, je ne suis pas fou et j'ai de bonnes raisons pour…

— Des raisons », m'interrompit-il, toujours sans élever la voix, ce qui le faisait paraître encore plus furieux que s'il avait crié. « Des raisons pour faire un scandale public pendant une fête donnée en ton honneur ? Des raisons pour interrompre une cérémonie organisée comme si tu avais été mon propre fils ? Des raisons pour offenser un de nos courtisans et un invité personnel ?

— Je serais désolé de vous avoir offensé, Seigneur Orateur, mais mon seigneur aurait une bien piètre opinion de moi si j'avais fait semblant de ne pas voir un ennemi qui me défie par sa seule présence.

— Tes ennemis, c'est ton affaire. Les artistes du palais sont les nôtres. Tu l'as menacé de le tuer et, regarde, il reste encore un mur à décorer.

— Il se peut très bien qu'il le termine, Seigneur Orateur. Lorsque nous étions dans la Maison de l'Edification de la Force, Chimali était bien meilleur combattant que moi.

— Ainsi, au lieu de perdre un artiste, nous perdrons un conseiller et l'offensé au nom duquel nous préparons une marche sur un pays étranger. » Puis, toujours à voix basse et menaçante, il ajouta : « N'oublie pas cet avertissement et l'avertissement d'un Uey tlatoani qui s'appelle Monstre d'Eau ne doit pas être pris à la légère. Si l'un de vous deux meurt – Chimali, notre peintre très apprécié ou Mixtli qui nous a donné de très bons conseils – c'est Mixtli qui en sera tenu pour responsable. C'est Mixtli qui devra payer, même s'il est tué. »

Lentement, afin que je comprenne bien le sens de ses paroles, il tourna son regard fulminant sur Zyanya.

« Nous devrions être en train de prier, me dit Zyanya d'une toute petite voix.

— Mais, je *prie* », lui répondis-je avec ferveur.

Notre appartement était entièrement meublé, à l'exception du lit qu'on ne devait nous apporter que plus tard. Nous étions censés y passer quatre jours de prière et d'abstinence.

Pour le moment, je ne priais pas pour que notre union soit heureuse. J'implorais silencieusement les dieux que nous puissions survivre, afin de connaître la vie du mariage. Il m'était arrivé plusieurs

fois de me mettre dans des situations difficiles, mais là, quoi que je fasse, je ne pouvais m'en sortir.

Si, par ma vaillance, ou simplement par chance ou parce que c'était mon tonalli, je parvenais à tuer Chimali, il me resterait deux possibilités : retourner au palais et me laisser exécuter par Ahuizotl pour avoir été l'instigateur du combat ; ou fuir et laisser Zyanya endurer un châtiment qui serait, sans aucun doute, terrible. La troisième éventualité était que Chimali eût raison de moi, soit à cause de sa supériorité dans le maniement des armes, soit s'il me portait un coup mortel, soit que son tonalli fût plus fort que le mien. Dans ce cas, Ahuizotl détournerait alors sa fureur sur ma bien-aimée Zyanya. L'affrontement devait obligatoirement déboucher sur l'une de ces trois solutions et toutes les trois étaient également terrifiantes. Pourtant, il y avait bien une autre issue, à supposer que je ne me présentasse point demain matin au bois de Chapultepec…

Tandis que je réfléchissais, Zyanya déballait nos affaires sans bruit. Un cri de joie me fit sortir de ma sombre rêverie. Je levai la tête et vis qu'elle avait trouvé dans l'un de mes paniers la statuette d'argile de Xochiquetzal que j'avais toujours conservée depuis le malheur arrivé à ma sœur.

« C'est la déesse qui a présidé à notre mariage, remarqua Zyanya en souriant.

— La déesse qui t'a créée pour moi. Celle qui gouverne l'amour et la beauté. Je voulais que cette statuette soit un cadeau surprise.

— Oh ! vraiment ? s'exclama-t-elle. Tu me fais toujours des surprises.

— J'ai bien peur de ne pas t'avoir fait que des surprises agréables. Par exemple, cette histoire avec Chimali.

— Je ne connaissais pas son nom, pourtant il me semble l'avoir déjà vu ; ou alors, c'était quelqu'un qui lui ressemblait.

— C'est bien lui que tu as vu. Mais il n'était pas encore cet homme élégant qu'il est devenu. Je vais tout t'expliquer et j'espère que tu comprendras pourquoi j'ai troublé la cérémonie de notre mariage, pourquoi je ne pouvais pas attendre pour faire ce que j'ai fait et ce qu'il me reste à faire. »

Ce que je venais de dire au sujet de la statuette de Xochiquetzal était le premier mensonge délibéré que je faisais à Zyanya. En lui relatant ma vie passée, je commis également quelques petits mensonges par omission. Je commençai par la trahison de Chimali et de Tlatli quand ils avaient refusé de m'aider à sauver Tzitzilini, sans lui dire toutes les raisons pour lesquelles ma sœur s'était trouvée en danger. Je lui racontai comment Chimali, Tlatli et moi, nous nous étions retrouvés à Texcoco, en évitant de lui dévoiler certains détails parmi les plus abjects et comment j'avais comploté pour venger la

mort de ma sœur. Je lui dis que par pitié ou par faiblesse, je m'étais contenté que ma vengeance retombe sur Tlatli en laissant Chimali s'échapper et de quelle façon celui-ci m'avait rendu ma générosité en continuant à me nuire. A la fin, je lui dis : « C'est toi-même qui m'as appris qu'il avait prétendu venir en aide à ta mère quand…

— C'est donc lui le voyageur qui s'est occupé… qui a assassiné ma mère et ton…»

Elle ne termina pas sa phrase et je lui répondis : « C'est lui. C'est pourquoi quand je l'ai vu me narguer le jour même de notre mariage, j'ai décidé qu'il ne ferait plus d'autres victimes.

— Alors, il faut que tu le rencontres. » Elle avait une expression presque farouche. « Et que tu aies le dessus. Peu importe ce que dira ou fera l'Orateur Vénéré. Mais ne crois-tu pas que les gardes vont t'empêcher de quitter le palais demain matin ?

— Non. Ahuizotl ignore tout ce que je viens de te raconter, mais il sait que c'est une affaire d'honneur. Il ne me retiendra pas, mais il va te prendre à ma place et ce qui m'inquiète n'est pas ce qui va m'arriver, mais que tu souffres à cause de moi. »

Elle ne semblait pas m'en vouloir. « Crois-tu que je sois moins courageuse que toi ? Quoi qu'il arrive pendant le duel et quelles qu'en soient les conséquences, j'attendrai. Je ne resterai pas avec toi si tu fais une chose pareille. »

Je souris tristement. Ainsi la quatrième issue venait de se fermer devant moi. Je la pris tendrement dans mes bras. « Non, lui dis-je en soupirant, je ne reculerai pas.

— C'est bien ce que je pensais, me répondit-elle, avec autant de certitude que si elle avait épousé un Chevalier-Aigle. Il ne reste plus beaucoup de temps avant le lever du soleil. Allonge-toi, je vais te servir d'oreiller. »

Il me semblait que je venais tout juste de poser ma tête sur sa douce poitrine, quand j'entendis un grattement hésitant à la porte, puis la voix de Cozcatl qui disait : « Mixtli, le ciel s'éclaircit. C'est l'heure. »

Je me levai, plongeai la tête dans une bassine d'eau froide et arrangeai mes vêtements fripés.

« Il est déjà parti vers l'embarcadère, me dit-il. Il veut peut-être vous tendre un piège.

— Dans ces conditions, il me faut seulement des armes pour combattre corps à corps. Apporte-moi une lance, un poignard et un macquauitl. »

Cozcatl partit en hâte et je connus quelques moments doux amers en disant adieu à Zyanya qui m'encourageait et me rassurait. Je l'embrassai une dernière fois et descendis rejoindre Cozcatl qui m'attendait avec les armes. Gourmand de Sang n'était pas là. Comme

il avait été notre maître quachic à tous deux, Chimali et moi, il ne pouvait donner des conseils ou même une aide morale à l'un d'entre nous, quelles que soient ses espérances sur l'issue du duel.

Les gardes du palais ne firent pas un geste pour nous empêcher de franchir la porte qui menait, par la muraille de serpents, vers le Cœur du Monde Unique. L'écho de nos sandales résonnait sur le dallage de marbre, entre la grande pyramide et d'autres édifices moins importants. La place semblait encore plus vaste dans la pâle lumière du petit matin et parce qu'elle était pratiquement déserte, à part quelques prêtres se traînant à leurs devoirs matinaux. Passant par la porte ouest du coatepantli, puis par les rues et sur les ponts qui enjambent les canaux, nous arrivâmes à l'extrémité de l'île la plus proche de la terre ferme, où je demandai un des canoës réservés au palais. Cozcatl insista pour ramer, pour que je ne me fatigue pas.

Notre acali toucha la rive au pied de la colline de Chapultepec, à l'endroit où l'aqueduc descend en direction de la ville. Tout en haut, les visages sculptés des Orateurs Vénérés Ahuizotl, Tizoc, Axayacatl et le premier Motecuzoma se détachaient dans le roc. Un autre canoë était déjà là. Un page du palais qui tenait l'amarre pointa sa main vers la colline en disant poliment : « Il vous attend dans le bois, Seigneur.

— Reste ici, dis-je à Cozcatl. Tu sauras très vite si j'ai besoin de toi ou non. »

Je glissai mon poignard dans la ceinture de mon pagne, pris mon épée d'obsidienne dans la main droite et ma lance dans la main gauche. Je montai la côte et regardai dans le bois.

Ahuizotl avait entrepris de transformer en parc cette forêt sauvage. Elle avait déjà été élaguée et on n'avait laissé que les très hauts cyprès vieux comme le monde, et un tapis d'herbe et de fleurs sauvages poussait en dessous. Les arbres majestueux semblaient se dresser comme par magie, sans racines, au-dessus de la brume bleu pâle qui recouvrait le sol au moment où Tonatiuh se leva. Chimali aurait été invisible à mes yeux s'il s'était caché dans la brume. Mais je vis à travers ma topaze qu'il s'était déshabillé et qu'il s'était couché sur une grosse branche de cyprès qui partait à l'horizontale à plus d'une hauteur d'homme au-dessus du sol. Son bras droit tendu tenant le manche de son macquauitl, courait lui aussi sur la branche. Pendant un instant je restai interloqué. Pourquoi une embuscade si visible ? Pourquoi s'était-il déshabillé ?

Enfin, je compris et je dus sourire comme un coyote. Pendant la réception de la veille, Chimali ne m'avait pas vu me servir de mon cristal et apparemment, personne n'avait songé à l'informer de cette soudaine amélioration de ma vision. Il avait retiré ses vêtements afin que la teinte de sa peau se confonde avec celle des branches brunes du cyprès. Il croyait être absolument invisible pour son vieil ami la

Taupe, pour son camarade d'école Perdu dans le Brouillard, et pensait que je tâtonnerais à sa recherche, au milieu des arbres. Il lui suffirait de rester là, en sécurité, jusqu'au moment où je finirais par passer au-dessous de lui. Alors, il sauterait, son macquauitl à la main, un seul coup et je serais mort.

L'espace d'un instant, je pensai que c'était presque injuste de m'être servi de mon cristal pour découvrir sa cachette. Puis je me dis qu'il avait dû être très satisfait de la condition que j'avais imposée de se rencontrer seuls. Après en avoir terminé avec moi, il n'aurait plus qu'à se rhabiller, rentrer en ville, raconter qu'il m'avait fait face bravement et quel duel féroce et chevaleresque nous avions disputé avant qu'il ne me terrasse. Connaissant bien Chimali, je savais qu'il irait jusqu'à se faire lui-même de petites blessures pour rendre son histoire plus crédible. Je n'éprouvais donc plus de regret pour ce que j'allais faire. Je rentrai ma topaze sous mon manteau, laissai tomber mon macquauitl sur le sol et, empoignant à deux mains le manche de ma lance, je m'enfonçai dans le bois brumeux.

Je me mis à avancer prudemment et lentement comme se devait de le faire ce piètre combattant qu'était Perdu dans le Brouillard, les yeux plissés comme ceux d'une taupe. Je ne me dirigeai pas tout de suite vers l'arbre où il se trouvait, mais simulai une exploration méthodique du bois. Chaque fois que j'arrivais près d'un arbre, je tendais le bras loin devant moi, en donnant des coups de lance maladroits sur le tronc, avant de continuer à avancer. Cependant, j'avais parfaitement noté l'endroit où Chimali se cachait et la position de la branche sur laquelle il s'était couché. A mesure que j'approchais, je relevai de plus en plus mon épée, jusqu'à ce qu'elle fût toute droite devant moi, la pointe vers le haut, comme Gourmand de Sang nous avait appris à le faire dans la jungle pour décourager les jaguars à l'affût de bondir sur nous. Avec mon arme dans cette position, j'étais certain qu'il ne pourrait pas sauter sur moi par-devant ; il lui faudrait attendre que la pointe de ma lance soit passée au-dessous de lui, avant de me frapper derrière la tête ou la nuque. Je m'approchai de son arbre exactement de la même manière que je l'avais fait pour les autres, toujours plissant les yeux et sans regarder une seule fois en l'air. Au moment où je passai sous sa branche, je donnai, de toutes mes forces, un grand coup de lance vers le haut.

J'eus un moment d'angoisse : la pointe de la lance ne l'avait pas atteint ; elle ne s'enfonça pas dans la chair, mais heurta la branche avec un grand bruit. Je reçus un choc violent dans les deux bras. Mais Chimali avait dû lâcher prise. Le coup que j'avais donné sur la branche le fit tomber par terre et il tomba juste derrière moi, en plein sur le dos. J'entendis sa respiration sifflante tandis que le macquauitl lui échappait des mains. Je fis un tour sur moi-même et je lui donnai un

coup sur la tête qui l'immobilisa. En me penchant sur lui, je me rendis compte qu'il n'était pas mort, mais qu'il resterait inconscient pendant un bon moment. Je ramassai son épée et revins sur mes pas. Je repris mon macquauitl à l'endroit où je l'avais laissé et j'allai rejoindre les deux jeunes porteurs d'armes.

Cozcatl eut un petit sourire quand il vit que j'avais l'arme de mon adversaire à la main. « Je savais bien que vous le tueriez, Mixtli.

— Je ne l'ai pas tué. Il est sans connaissance et s'il se réveille, il s'en tirera avec un bon mal de tête. S'il se réveille, car je t'ai promis, il y a bien longtemps, que lorsque viendrait l'heure de Chimali, tu aurais le choix de son exécution. » Je tirai le poignard de ma ceinture et le tendis à Cozcatl. Le page nous regardait avec un air fasciné et horrifié à la fois. Je montrai le bois à Cozcatl. « Tu le trouveras facilement. Va et fais-lui ce qu'il mérite. »

Cozcatl hocha la tête, puis il monta vers le bois et disparut. Je restai là à attendre en compagnie du page pâle et défait et qui ne cessait d'avaler sa salive pour essayer de refouler sa nausée. Lorsque Cozcatl revint, avant même qu'il n'ouvrit la bouche, je vis que le poignard avait perdu son noir chatoiement et qu'il miroitait de reflets rouges.

Pourtant, il déclara en secouant la tête : « Je lui ai laissé la vie, Mixtli.

— Comment ? Pourquoi ? m'exclamai-je.

— J'ai entendu les menaces du Uey tlatoani, me dit-il, comme pour s'excuser. Quand je l'ai vu sans défense à mes pieds, j'ai été tenté de le tuer, mais je ne l'ai pas fait. Puisqu'il est vivant, l'Orateur Vénéré ne pourra pas trop déchaîner sa colère contre nous. Voici tout ce que je lui ai pris. »

Il me montra son poing fermé, puis il l'ouvrit pour me faire voir deux globes visqueux et luisants et une chose rose et flasque, coupée à mi-longueur.

« Tu as entendu, dis-je au malheureux page. Il va avoir besoin de toi pour retourner en ville. Va t'occuper de lui. »

« Ainsi Chimali vit toujours, me dit Ahuizotl sur un ton glacé. Si on peut appeler ça vivre. Tu t'es conformé à notre interdiction de ne pas le tuer, en ne le tuant pas tout à fait et tu as cru qu'ainsi nous ne serions pas offensé et que nous ne mettrions pas notre menace à exécution ? »

Je gardai prudemment le silence. « Nous reconnaissons que tu as respecté nos ordres à la lettre, mais tu en avais également très bien compris l'esprit. Et maintenant, à quoi peut nous servir un homme dans cet état ? »

Toutes les fois que j'étais reçu par le Uey tlatoani, j'étais résigné à être le point de mire de son regard fulminant. Certains tremblaient et

blêmissaient sous ses yeux terribles mais moi, j'avais fini par m'y habituer.

« Si l'Orateur Vénéré consentait à écouter les raisons qui m'ont poussé à défier l'artiste du palais, mon Seigneur considérerait peut-être avec plus d'indulgence l'issue tragique de ce duel. »

Il se contenta de pousser un grognement que je pris pour un encouragement. Je lui fis alors à peu près le même récit qu'à Zyanya, en ne mentionnant bien entendu aucun des événements de Texcoco, car ils touchaient de trop près sa défunte fille. Je terminai en lui rapportant comment Chimali s'y était pris pour assassiner mon fils nouveau-né, d'où mon angoisse au sujet de ma jeune épouse. Ahuizotl grogna une nouvelle fois, puis il se mit à réfléchir ; du moins c'est ce que je crus d'après son silence renfrogné. Il me dit enfin :

« Nous n'avons pas pris Chimali à notre service à cause ou en dépit de sa moralité abjecte, de ses penchants sexuels, de sa nature vindicative ou de ses tendances à la fourberie. Nous l'avons uniquement engagé pour peindre ce en quoi il surpasse nettement tous les artistes présents et passés. Peut-être n'as-tu pas tué l'homme, mais tu as tué l'artiste. Maintenant qu'on lui a arraché les yeux, il ne peut plus peindre. Maintenant qu'on lui a coupé la langue, il n'est même plus en mesure de communiquer à d'autres artistes le secret de ses mélanges de couleurs. »

Je ne disais rien, mais je pensais à part moi et avec une certaine satisfaction, que cet homme aveugle et muet ne pourrait jamais révéler à l'Orateur Vénéré que j'étais la cause première de la disgrâce publique et de l'exécution de sa fille aînée.

Il reprit ensuite la parole en se faisant à la fois l'avocat et le procureur de mon procès : « Nous sommes toujours irrité envers toi, mais il nous faut admettre tes raisons comme des circonstances atténuantes. Nous devons considérer toute cette histoire comme une affaire d'honneur. Nous devons également tenir compte du fait que tu as obéi à nos paroles en laissant la vie à Chimali ; nous tiendrons nous aussi notre parole, tu seras exempté de tout châtiment.

— Merci, Seigneur, lui dis-je avec une sincère reconnaissance.

— Cependant, comme nous t'avons menacé publiquement et que toute la population est maintenant au courant, il faut que quelqu'un paye pour la perte de notre peintre. » Je retins mon souffle, pensant qu'il ne pouvait que désigner Zyanya. Mais il ajouta d'une voix indifférente : « Nous y réfléchirons. La faute en sera rejetée sur un quelconque individu, mais tout le monde verra que nos menaces ne sont jamais vaines. »

Je poussai un soupir intérieur. Au risque de paraître sans cœur, je dois dire que je n'éprouvais guère de remords ou de tristesse vis-à-vis de cette victime inconnue, un esclave gênant, sans doute, qui allait

périr par le caprice de ce tyran.

« Ton vieil ennemi sera chassé du palais aussitôt que les médecins auront fini de panser ses blessures. A partir de ce moment, Chimali devra essayer de survivre comme un vulgaire mendiant. Tu as eu ta vengeance, Mixtli. Tout le monde préférerait la mort à ce que tu as fait de lui. Et maintenant, va-t'en loin de notre vue, de peur que nous ne changions d'avis. Va retrouver ta femme. Elle doit se faire du souci pour toi. »

Elle s'en faisait, sans aucun doute, autant pour elle que pour moi. Mais Zyanya était fille du Peuple Nuage et elle n'aurait jamais laissé voir son inquiétude à des employés du palais. Lorsque je pénétrai dans la chambre, elle conserva la même expression placide, jusqu'au moment où je lui dis : « C'est fait. Il a perdu et je suis pardonné. » Alors elle se mit à fondre en larmes, à rire, à pleurer de nouveau. Puis elle se jeta dans mes bras et me serra comme si elle ne voulait plus jamais me laisser partir.

Une fois que je lui eus tout raconté, elle me dit : « Tu dois être mort de fatigue. Allonge-toi et…

— Je vais m'allonger, mais pas pour dormir. Il faut que je te dise… le danger produit toujours sur moi un effet particulier.

— Je sais, me répondit-elle en souriant. Je le sens bien, mais, Zaa, nous sommes censés prier.

— Il n'y a pas de prière plus sincère que l'amour.

— Nous n'avons pas de lit.

— Les nattes qui recouvrent le sol sont plus mœlleuses que le flanc des montagnes. Et j'ai hâte que tu tiennes ta promesse.

— Ah oui, je me souviens. » Et avec un naturel plein de séduction, elle ôta devant moi tout ce qu'elle avait sur elle, à part la chaîne nacrée que maître Tuxtem lui avait passée autour du cou.

Vous ai-je dit, mes Seigneurs, que Zyanya ressemblait à une belle coupe de cuivre bruni pleine de miel ? Je connaissais déjà la beauté de son visage ; mais je n'avais pu deviner celle de son corps que par le toucher. Enfin, je le découvrais et elle avait eu raison : c'était comme la première fois. Je mourais littéralement d'envie de la posséder.

Quand elle fut complètement nue devant moi, toutes les parties de son corps semblaient s'offrir ardemment. Sur ses seins haut placés se détachaient les aréoles couleur cacao et les mamelons se dressaient, réclamant les baisers. Son tipili, lui aussi était placé haut et en avant et bien qu'elle serrât modestement ses longues jambes l'une contre l'autre, les douces lèvres s'écartaient un peu vers le haut et laissaient entrevoir la perle rose de son xacapili qui à cet instant était humide comme une perle qui sort de l'eau…

Assez.

Bien que Son Excellence ne soit pas là et que, par conséquent, je

ne coures pas le risque de la faire fuir par mes abominations, je ne vous raconterai pas la suite. Je n'ai jamais fait de mystères de mes rapports avec les autres femmes, mais Zyanya a été mon épouse bien-aimée et je préfère garder pour moi, comme un avare, les souvenirs que j'ai d'elle. De tout ce que j'ai possédé dans ma vie, seuls mes souvenirs me restent. En fait, je pense que c'est la seule vraie richesse qu'un être humain peut espérer conserver pour toujours. « Toujours », c'était son nom.

Mais je m'égare. Ce délicieux moment d'amour ne fut pas le dernier événement de cette mémorable journée. Je m'assoupissais dans les bras de Zyanya, quand j'entendis gratter à la porte, comme Cozcatl l'avait fait le matin même. Espérant vaguement qu'on n'allait pas m'inviter à disputer un autre duel, je me mis péniblement debout, m'enroulai dans mon manteau et allai voir ce qu'on me voulait. C'était un valet du palais qui me dit : « Excusez-moi, Seigneur, un messager vient d'apporter une requête urgente de la part de votre ami Cozcatl, vous priant d'aller en toute hâte chez votre vieil ami Gourmand de Sang ; il paraît qu'il est mourant.

— C'est insensé, lui répondis-je à voix basse. Vous avez dû mal comprendre le message.

— Je le voudrais bien, Seigneur, me dit-il d'un ton pincé. Mais je ne le crois pas.

— C'est insensé, ne cessais-je de me dire. Il est impossible que Gourmand de Sang soit mourant. La mort ne peut pas mettre la main sur ce vieux dur à cuire. Il est peut-être âgé, mais un homme aussi débordant de vie n'est pas assez vieux pour que la mort le prenne. »

Néanmoins, je me dépêchai ; le valet avait fait mettre un acali à ma disposition et je pus arriver ainsi plus vite qu'au pas de course dans le quartier de Moyotlan.

Cozcatl m'attendait devant la porte de la maison encore inachevée et il se tordait les mains de désespoir. « Le prêtre de Mangeuse de Saleté est avec lui, Mixtli, me chuchota-t-il d'une voix angoissée. J'espère qu'il lui restera encore assez de vie pour vous dire adieu.

— Alors, c'est vrai ! Il était en pleine santé hier soir, au banquet. Il a mangé autant qu'une harde de vautours et il n'a pas arrêté de mettre sa main sur les jupes des servantes. Comment est-il possible qu'il ait été frappé aussi brutalement ?

— Je suppose que les soldats d'Ahuizotl frappent toujours brutalement.

— Quoi ?

— J'ai d'abord cru que les quatre gardes du palais venaient pour moi, à cause de ce que j'ai fait à Chimali. Mais ils m'ont écarté et ont fondu sur Gourmand de Sang. Il avait son macquauitl, comme toujours, aussi il ne s'est pas rendu sans combattre et trois des quatre

soldats sont partis en saignant abondamment. Malheureusement, il a été transpercé par un coup de lance. »

Tout s'éclairait. Ahuizotl m'avait promis de faire exécuter un quelconque individu à ma place. Son choix était certainement déjà fait quand il m'en avait parlé. Il avait jadis déclaré que Gourmand de Sang était trop vieux pour jouer un autre rôle que celui de nourrice dans mes expéditions commerciales et il avait aussi dit que tout le monde devrait savoir que ses menaces n'étaient jamais vaines. Je faisais partie de ce « tout le monde ». Je m'étais félicité d'avoir échappé au châtiment et j'avais fêté l'événement en folâtrant avec Zyanya au moment même où s'accomplissait ce qui n'avait pas pour unique but de m'horrifier et de me peiner, mais aussi de m'ôter toutes les illusions que j'aurais pu entretenir sur mon propre compte, afin de me mettre en garde de ne jamais aller à rencontre de la volonté de l'implacable despote qu'était Ahuizotl.

« Il vous lègue sa maison et tous ses biens, mon garçon », dit une voix. C'était le prêtre qui venait d'apparaître sur le seuil et qui s'adressait à Cozcatl.

« J'ai enregistré son testament et je me porte garant de son exécution. »

Je le bousculai et courus vers la pièce du fond. Les murs, qu'on n'avait pas eu le temps de chauler, étaient éclaboussés de sang et la paillasse de mon vieil ami en était complètement inondée ; pourtant je ne voyais aucune blessure. Il n'avait que son pagne et il était étendu sur le ventre. Les yeux fermés, il tourna vers moi sa tête grisonnante.

Je me jetai à terre près de lui, sans me soucier du sang répandu et je lui dis d'une voix pressante : « Maître quachic, c'est votre élève Perdu dans le Brouillard. »

Il ouvrit lentement les yeux, puis en referma rapidement un dans un clin d'œil accompagné d'un pauvre sourire. Je vis alors sur lui les stigmates de la mort : son regard si perçant avait pris une couleur de cendre et son nez charnu avait maintenant l'épaisseur d'une lame de couteau.

« Je suis désolé, sanglotai-je.

— Il ne faut pas, me répondit-il avec beaucoup de difficulté. Je meurs en combattant. Il existe des fins bien pires et elles m'ont été épargnées. Je vous souhaite… une aussi belle mort. Adieu, jeune Mixtli.

— Attendez ! criai-je, comme s'il était possible de retarder la mort. C'est Ahuizotl qui l'a voulu parce que j'ai vaincu Chimali. Pourtant vous n'avez rien à voir dans cette histoire ; vous n'avez même pas pris parti. Pourquoi donc l'Orateur Vénéré s'est-il vengé sur vous ?

— Parce que c'est moi, parvint-il à articuler, qui vous ai appris à

tous les deux à tuer. » Il sourit encore et ses yeux se refermèrent. « J'ai été un bon maître, n'est-ce pas ? »

Ce furent ses dernières paroles et, pour lui, il ne pouvait y avoir de plus belle oraison. Je me refusais à croire qu'il ne parlerait plus ; je pensais que c'était sa position qui l'empêchait de respirer et qu'il retrouverait son souffle si je l'installais plus confortablement. Je l'empoignai désespérément pour le retourner et il se vida de ses entrailles.

***

Tout en pleurant la mort de Gourmand de Sang et en ruminant ma colère, je me consolais un peu de ce qu'Ahuizotl ne saurait jamais que c'était moi qui avais le dessus, car je l'avais privé de sa fille. Je m'efforçai donc de ravaler ma bile, d'oublier le passé en pensant à un avenir où il n'y aurait plus de sang versé, plus de chagrins, plus de rancunes et plus de dangers. Avec Zyanya, je consacrai toute mon énergie à la construction de notre maison. Le terrain que nous avions choisi nous avait été offert par l'Orateur Vénéré comme cadeau de mariage. J'avais accepté alors ce présent et j'aurais été bien maladroit de le refuser après le différend qui nous avait opposés, mais en réalité, je n'avais pas besoin qu'on me fasse des cadeaux.

Les anciens pochteca avaient tiré un si habile parti des marchandises que j'avais rapportées de ma première expédition, que même après en avoir partagé les bénéfices avec Cozcatl et Gourmand de Sang, je me trouvai assez riche pour pouvoir mener une existence confortable, sans avoir à m'engager dans de nouvelles affaires et j'aurais très bien pu vivre de mes rentes. Mon second voyage avait aussi augmenté ma fortune d'une manière prodigieuse. Si les cristaux avaient connu un remarquable succès commercial, les objets sculptés par maître Tuxtem avaient produit une véritable sensation et provoqué de folles surenchères dans la noblesse. Les prix atteints par ces articles auraient pu nous permettre, à Cozcatl comme à moi, de ne plus rien faire jusqu'à la fin de nos jours et de devenir aussi bouffis, satisfaits et sédentaires que nos aînés de la Maison des Pochteca.

J'avais choisi avec Zyanya un emplacement à Ixacuálco, le quartier le plus résidentiel de l'île, mais le terrain était déjà occupé par une vilaine maison en adobe. J'engageai un architecte pour la démolir et construire à la place un solide édifice de calcaire qui ferait à la fois une maison confortable pour nous et un spectacle agréable pour les passants, sans pour cela être ostentatoire. Étant donné que le terrain était exigu, comme tous ceux de l'île, je lui dis de construire en hauteur pour gagner de la place. Je voulais un jardin en terrasse, des cabinets de toilette intérieurs avec un système d'évacuation par eau et,

dans une pièce, une fausse cloison derrière laquelle on aménagerait une cachette spacieuse.

Pendant ce temps, sans faire appel à moi, Ahuizotl se mit en marche vers l'Huaxyacac. Il n'avait pas pris la tête d'une armée nombreuse, mais il avait constitué une troupe d'élite d'à peine cinq cents hommes choisis parmi ses meilleurs guerriers. Il laisse son Femme-Serpent pour le remplacer pendant son absence et emmena pour le seconder un jeune homme dont le nom est familier aux oreilles des Espagnols. C'était Motecuzoma Xocoyotzin, ce qui veut dire le cadet. Il avait en fait une année de moins que moi. C'était le neveu d'Ahuizotl et le fils de l'ancien Uey tlatoani Axayacatl, et par conséquent le petit-fils du premier et du grand Motecuzoma. Jusqu'à présent il avait été grand prêtre du dieu de la guerre Huitzilopochtli et c'était sa première campagne. Il devait en faire beaucoup d'autres par la suite, car il abandonna la prêtrise pour la carrière des armes, avec, bien sûr, un très haut grade de commandement.

Un mois environ après le départ des troupes, les messagers d'Ahuizotl commencèrent à arriver régulièrement et le Femme-Serpent fit connaître publiquement les nouvelles qu'ils apportaient. D'après les premières informations, je me rendis compte que l'Orateur Vénéré avait suivi mon conseil. Il avait fait prévenir le bishôsu du Huaxyacac de son arrivée prochaine et, comme je l'avais prévu, celui-ci lui avait fait très bon accueil et lui avait fourni un nombre égal de soldats. Les forces conjuguées des Zapoteca et des Mexica avaient envahi la côte désolée peuplée par les Etrangers et ils eurent tôt fait d'en terminer avec eux, après en avoir massacré un assez grand nombre pour que ceux qui restaient se rendent et consentent à livrer la teinture pourpre si jalousement gardée.

Malheureusement, les messagers suivants apportèrent des nouvelles moins réjouissantes. Les Mexica victorieux étaient stationnés à Tehuantepec, tandis qu'Ahuizotl et son homologue Kosi Yuela discutaient dans cette même ville sur des affaires d'Etat. Les soldats, habitués depuis toujours à piller les pays vaincus, furent déçus et indignés quand ils apprirent que leur propre chef avait cédé le seul butin visible – la précieuse teinture – au chef de cette même nation. Ils eurent l'impression de s'être battus au profit du pays qu'ils avaient envahi. Ahuizotl n'étant pas homme à justifier de ses actes auprès de ses subordonnés, ses hommes se rebellèrent contre la discipline militaire ; ils brisèrent leurs rangs et se répandirent dans Tehuantepec, violant, pillant et incendiant tout. Cette mutinerie aurait pu rompre les délicates négociations entreprises pour mettre sur pied une alliance entre notre pays et l'Huaxyacac mais heureusement, avant que les Mexica aient eu le temps de massacrer des personnalités et avant que les troupes zapoteca aient pu intervenir – ce qui aurait abouti sur-le-

champ à une petite guerre – Ahuizotl parvint à rappeler ses troupes à l'ordre et promit que dès leur retour à Tenochtitlán, il donnerait à tous les yaoquizque, sur son trésor personnel, une somme bien plus considérable que ce qu'ils pouvaient espérer tirer du pillage. Les soldats savaient qu'Ahuizotl était un homme de parole et ce fut suffisant pour faire cesser la mutinerie. L'Orateur Vénéré versa également à Kosi Yuela et au bishósu de Tehuantepec une confortable indemnité pour les dégâts qui avaient été commis par son armée.

Ces nouvelles du pays natal de Zyanya nous alarmèrent beaucoup tous les deux. Aucun des messagers qui en revenaient ne put nous dire si Béu Ribé et son auberge s'étaient trouvées sur le chemin des pillards. J'attendis le retour d'Ahuizotl et de ses troupes pour essayer de me renseigner auprès des officiers, mais il ne me fut pas possible d'apprendre s'il était arrivé malheur à Lune en Attente.

« Je suis très inquiète à son sujet, Zaa, me dit un jour ma femme.

— Je pense qu'on ne peut avoir aucun renseignement, sauf à Tehuantepec même.

— Je pourrais rester ici à surveiller la construction de la maison, si tu voulais bien…

— Tu n'as pas besoin de me le demander. De toute façon, j'avais fait le projet de retourner là-bas. »

Elle resta bouche bée. « Ah, bon. Mais pourquoi ?

— Une affaire en suspens. Elle aurait pu attendre encore un peu, mais puisqu'on ne sait pas ce qu'est devenue Béu, je vais partir tout de suite. »

Zyanya eut vite fait de comprendre. « Tu vas retourner vers la montagne qui marche dans la mer. Il ne faut pas y aller, mon amour. Ces barbares ont déjà failli te tuer une fois. »

Je posai tendrement un doigt sur ses lèvres. « Je vais dans le Sud pour avoir des nouvelles de ta sœur et c'est la vérité. C'est l'unique vérité pour tous ceux qui te demanderont où je suis. Ahuizotl surtout ne doit pas entendre parler d'une autre cause à mon voyage. »

Elle hocha la tête d'un air malheureux : « Maintenant, je vais me faire du souci pour deux êtres chers.

— Celui qui est devant toi reviendra sain et sauf, et je vais m'occuper de Béu. Si on lui a fait du mal, j'y remédierai. Si elle préfère, je la ramènerai ici avec moi et je rapporterai en même temps d'autres choses précieuses. »

Le sort de Béu Ribé était, bien sûr, mon souci principal et ma première raison de retourner en Huaxyacac. Mais vous devez bien vous douter, révérends scribes, que je voulais aussi mettre à exécution un projet que j'avais soigneusement élaboré. Lorsque j'avais suggéré à l'Orateur Vénéré d'attaquer les Étrangers et de les obliger à remettre toute la pourpre qu'ils récoltaient, je ne lui avais pas parlé de

l'immense réserve entreposée dans la grotte du Dieu de la Mer. D'après les enquêtes que j'avais pu faire auprès des officiers, j'avais conclu que même dans leur défaite, les Étrangers n'avait pas dévoilé son existence et qu'ils n'avaient pas laissé échapper un seul mot à son sujet. Mais moi, j'étais au courant et je m'étais arrangé pour qu'Ahuizotl soumette suffisamment les Zyù pour que je puisse aller y récupérer le fabuleux magot à mon profit.

J'aurais aimé emmener Cozcatl mais il était occupé, lui aussi, à terminer la maison qu'il avait héritée de Gourmand de Sang. Je lui demandais simplement la permission d'emprunter quelques pièces de l'équipement du vieux guerrier. Ensuite, je partis à la recherche de sept de ses anciens compagnons d'armes. Ils étaient plus jeunes que lui mais cependant plus âgés que moi.

C'étaient de solides gaillards et après leur avoir fait jurer le secret, je leur expliquai mes intentions et ils acceptèrent de tenter l'aventure avec moi.

Zyanya aida à répandre la version que j'allais chercher des nouvelles de sa sœur et que, puisque je partais en voyage, j'en profiterais pour faire aussi une expédition commerciale. Aussi, quand nous prîmes, tous les huit, la direction du sud en empruntant la digue de Coyoacán, nous ne suscitâmes aucun commentaire et aucune curiosité. Pourtant, si quelqu'un s'était donné le mal de nous regarder d'un peu plus près, il aurait pu s'étonner des cicatrices, des nez cassés, des oreilles boursouflées de mes porteurs. S'il avait pu inspecter les paquets allongés enveloppés dans des nattes, ostensiblement remplis de marchandises négociables, il aurait trouvé – en plus des provisions de route et des pennes de poudre d'or – des boucliers de cuir et toutes sortes d'armes, à l'exception des longues lances difficiles à dissimuler, différentes couleurs de peinture de guerre et autres insignes d'une armée en miniature.

Nous suivîmes la route de commerce du sud jusqu'à Cuauhnahuac. Ensuite, nous bifurquâmes brusquement vers la droite sur une route moins fréquentée qui était le plus court chemin vers la mer en direction de l'ouest. Ce parcours traversait la plus grande partie des régions méridionales du Michoacán et nous aurions eu des ennuis si quelqu'un avait voulu inspecter nos paquets. On nous aurait pris pour des espions mexica et nous aurions été exécutés sur-le-champ à moins qu'on ne nous ait fait mourir à petit feu. Bien que les Purépecha aient à plusieurs reprises, dans le passé, repoussé les tentatives d'invasions des Mexica, grâce à la supériorité de leurs armes fabriquées dans un mystérieux métal dur et tranchant, ils étaient toujours méfiants à l'égard de tout Mexica qui pénétrait sur leur territoire avec une raison douteuse.

Je pourrais peut-être vous faire remarquer que Michoacán, Lieu

des Pêcheurs, était le nom que nous avions donné à ce pays ; de même que les Espagnols l'appellent maintenant la Nouvelle-Galicie, je ne sais pourquoi. Pour les gens qui y habitent, ce pays a plusieurs noms, selon les régions – Jalisco, Cuanax-chuata et bien d'autres encore – et l'ensemble s'appelle le Tzintzuntzani, le Lieu des Colibris, d'après le nom de sa capitale. Sa langue est le poré et au cours de ce voyage et de séjours ultérieurs, j'appris à parler cet idiome du mieux que je pus, ou plutôt, ces idiomes, car le poré a autant de variantes que le nahuatl. Cependant, j'ai du poré une connaissance suffisante pour m'étonner de ce que les Espagnols appellent les Purépecha les Tarasques. Il semblerait que vous ayez forgé ce nom d'après le mot poré taráskue, par lequel les Purépecha se désignent eux-mêmes comme étant des « parents éloignés » et dédaigneux des nations voisines. Mais peu importe ; j'ai eu moi aussi bien des noms différents et dans ce pays, j'en récoltai un nouveau : Nuage Noir se disait ici Anikua Pakapeti.

Le Michoacán était et demeure un pays riche et étendu, aussi riche que l'était le territoire des Mexica. Le uandakuari, ou Orateur Vénéré, régnait, ou du moins levait un tribut, sur une région qui s'étendait depuis les vergers du Xichû, sur le territoire oriental des Otomi, jusqu'au port de commerce de Patâmkuaro, sur l'océan méridional. Bien que les Purépecha fussent constamment en alerte à cause de l'éventualité d'une agression militaire de la part des Mexica, ils ne refusaient pas d'échanger leurs richesses contre les nôtres. Leurs marchands venaient sur notre marché de Tlatelolco. De rapides coursiers apportaient quotidiennement du poisson frais avec lequel la noblesse de chez nous se régalait. En retour, nos marchands pouvaient traverser le Michoacán sans être inquiétés, comme ce fut notre cas.

Si nous avions vraiment voulu faire des affaires en cours de route, nous aurions pu nous procurer des marchandises de valeur : perles, poteries vernissées, ustensiles et ornements de cuivre, d'argent, de coquillage ou d'ambre et ces laques brillantes qu'on ne trouve nulle part ailleurs. Ces objets en laque, d'un noir profond rehaussé d'or et de couleurs, les artisans mettaient des mois ou même des années à les exécuter.

Les voyageurs pouvaient faire l'acquisition de tous les produits locaux, à l'exception de ce mystérieux métal dont j'ai déjà parlé. Les étrangers n'étaient même pas autorisés à le voir ; les armes fabriquées dans cette matière étaient enfermées dans des magasins d'armement et elles n'étaient distribuées aux soldats que lorsqu'ils en avaient besoin. Comme les armées mexica n'avaient jamais gagné un seul combat contre les Purépecha ainsi équipés, aucun de nos soldats n'avait pu chiper sur le champ de bataille le moindre poignard.

Je ne fis aucune opération commerciale, mais avec mes

compagnons, je goûtai à certains mets qui étaient nouveaux ou très rares pour nous – la liqueur de miel de Tlaxco, par exemple. Autour de la ville, les massifs arides bourdonnaient littéralement tout au long de la journée. Tandis que les hommes grattaient la terre pour y découvrir le métal enfoui, les femmes et les enfants récoltaient le miel doré. Une partie de ce miel était simplement éclaircie et vendue comme sucre ; on en faisait sécher aussi une certaine quantité au soleil, jusqu'à ce qu'elle se cristallise et devienne encore plus sucrée ; le reste était transformé – par une méthode aussi secrète que celle qui servait à fabriquer le métal meurtrier – en une boisson appelée châpari, qui est bien meilleure et bien plus forte que l'aigre octli tant prisé des Mexica.

Le châpari, tout comme le métal, n'était jamais exporté en dehors du Michoacán, aussi nous profitions de notre passage dans ce pays pour en boire le plus possible. Nous nous régalions aussi avec le poisson des lacs ou des rivières, les cuisses de grenouilles, les anguilles, à chaque fois que nous passions la nuit dans une auberge. En revanche, ce peuple observe des coutumes très particulières en ce qui concerne la chasse du gibier comestible. Les Purépecha ne tuent jamais de cerfs parce qu'ils croient qu'ils sont une des manifestations du Dieu-Soleil ; en effet, à leurs yeux, les bois de cet animal font penser aux rayons du soleil. Ils n'ont pas non plus le droit d'abattre des écureuils, parce que leurs prêtres qui sont aussi sales et hirsutes que les nôtres, s'appellent des tiuimencha, ce qui veut dire écureuil noir. C'est pourquoi, quand on ne nous servait pas de poisson, on nous donnait à manger des volatiles sauvages ou domestiques.

Par contre, après dîner, le choix qu'on nous proposait était beaucoup plus large. J'ai déjà évoqué le comportement sexuel des Purépecha. Selon ses propres conceptions, un étranger peut le juger indignement débauché ou d'une très grande tolérance, mais ce qui est certain, c'est qu'il s'adapte à tous les goûts imaginables. A la fin du repas, le soir à l'auberge, le patron venait toujours nous demander, à moi et à mes porteurs : « Voulez-vous une douceur-homme ou femme ? » Je ne m'occupais pas de mes hommes, car je les payais suffisamment bien pour qu'ils puissent s'offrir une petite fantaisie. Quant à moi, avec Zyanya qui m'attendait à, la maison, je n'avais plus envie de goûter à toutes les possibilités que m'offrait ce nouveau pays, comme je le faisais quand j'étais seul. Je répondais donc invariablement : « Ni l'un, ni l'autre. » Alors l'aubergiste, sans sourciller et sans rougir, insistait : « Vous voulez peut-être un fruit vert ? »

Il était vraiment nécessaire pour un étranger en quête de plaisir, de préciser quel genre de compagnon de lit il souhaitait – femme ou homme adulte, jeune fille ou jeune garçon – car dans ce pays il n'était pas toujours facile de définir le sexe d'un individu. En effet, les

Purépecha ont aussi une autre étrange coutume : ils arrachent, rasent ou enlèvent par tout autre moyen, tous les poils qu'ils ont sur la figure, les sourcils et la moindre trace de duvet sous les bras ou entre les jambes. Hommes, femmes, enfants, tous ne conservent que leurs cils. De plus, contrairement à leur impudeur de la nuit, ils se couvrent pendant la journée de manteaux ou de blouses superposées, si bien qu'il est fort malaisé de différencier les hommes des femmes.

Nous rejoignîmes la côte à un endroit où il y avait une grande rade bleue, protégée de l'assaut des vagues furieuses et des tempêtes par deux bras de terre qui se refermaient sur elle. Le village était appelé Patamkuaro par ses habitants et Acamepulco par les marchands mexica qui y passaient. Les noms poré et nahuatl provenaient tous les deux des roseaux et des joncs innombrables qui poussent à cet endroit. Acamepulco était un port de pêche autonome et également un marché pour les peuples qui vivaient le long de la côte, à l'est comme à l'ouest et qui venaient, dans leurs pirogues, y apporter les produits de la mer et de la terre : poisson, tortue, sel, coton, cacao, vanille et autres produits typiques de ces Terres Chaudes.

Cette fois, j'avais l'intention d'acheter quatre spacieux canots pour que nous puissions partir tous les huit, seuls et sans témoins. Cependant, c'était plus facile à dire qu'à faire. Dans mon pays de lacs, les traditionnels acali étaient facilement taillés dans les pins tendres qui poussaient sur place ; mais ces canoës de mer étaient fait dans de l'acajou lourd et dur et leur construction pouvait prendre des mois. A Acamepulco, presque tous les bateaux servaient dans les mêmes familles depuis des générations et personne n'avait envie de les vendre. Je finis par trouver les quatre canots dont j'avais besoin après des journées de fastidieuses négociations et en me départissant d'une quantité de poudre d'or bien plus importante que je l'avais escompté.

Ensuite, le voyage à la rame vers l'est, le long de la côte, à deux dans chaque embarcation ne fut pas, non plus, un jeu d'enfant. Nous avions tous une certaine expérience de la navigation sur nos grands lacs intérieurs qui étaient parfois agités par les vents, mais nous n'avions pas l'habitude de ces eaux roulées par les courants et les marées, même par le temps calme qui présida à notre traversée, ce dont je remercie les dieux. Malgré notre malaise à nous sentir loin de la côte, nous naviguions bien au-delà des premiers rouleaux et des brisants que nous traversions seulement au coucher du soleil, pour passer des nuits récupératrices sur les plages au sable doux et sans remous.

Comme je l'avais déjà remarqué auparavant, ces plages passaient peu à peu du blanc éclatant au gris terne, puis au noir sinistre des sables volcaniques. Enfin, la grève fut interrompue par un promontoire qui s'avançait dans la mer : c'était la Montagne qui

marche dans l'eau. Je pus la voir de loin grâce à ma topaze et, comme l'après-midi était déjà fort avancé, je donnai l'ordre d'accoster sur la plage.

Lorsque nous fûmes tous installés autour du feu de camp, je m'adressai à mes sept compagnons pour leur préciser une dernière fois tous les détails de mon plan d'action et à la fin, je leur dis : « Certains d'entre vous auront peut-être une certaine répugnance à lever la main sur un prêtre, même celui d'un dieu étranger. Il ne faut pas en avoir. Ils vous sembleront désarmés, fâchés de notre intrusion et sans défense. Il n'en est rien. Si on leur laisse la moindre chance, ils nous massacreront jusqu'au dernier, nous découperont en quartiers, comme des sangliers et nous mangeront tranquillement. Demain, lorsque nous aurons terminé notre travail, tuons, tuons sans pitié ou sinon c'est nous qui risquons d'être exterminés. Rappelez-vous-le bien et souvenez-vous aussi de mes signaux. »

Le lendemain matin, lorsque nous reprîmes la mer, nous n'étions plus un groupe de sept porteurs d'âge mûr conduit par un jeune pochtecatl, mais une troupe de huit intrépides guerriers mexica, dirigée par un « vieil aigle »… pas si vieux que ça. Nous avions défait nos paquets, revêtu nos insignes de guerre et nous nous étions armés de pied en cap. J'avais pris avec moi le bouclier et le bâton de quachic de Gourmand de Sang et j'avais mis sa coiffure sur ma tête. Le seul insigne de ce rang qui me manquât, c'était l'os qui traverse le nez. Comme moi, mes sept compagnons étaient protégés d'une armure blanche de coton matelassé. Ils avaient piqué des plumes dans leur chevelure qu'ils avaient relevée et nouée, et ils s'étaient peint le visage de dessins multicolores. Chacun de nous avait un macquauitl, un poignard et un javelot.

Notre flottille avançait crânement en direction du promontoire, sans rien faire pour se dissimuler, mais au contraire avec la volonté délibérée d'être vue par les gardes. Ce fut effectivement ce qui se produisit, et une bonne douzaine de ces sinistres prêtres Zyù, vêtus de leurs peaux de bête en loques, vint nous attendre au pied de la falaise. Nous ne fîmes pas virer nos canots vers la plage pour accoster facilement, mais au contraire, nous piquâmes droit sur eux.

Etait-ce la saison, ou parce que nous étions arrivés par le côté ouest de la falaise, mais l'océan était bien moins agité que le jour où j'avais abordé avec le pêcheur zapotecatl. Cependant, il y avait encore bien assez de remous pour que les marins inexpérimentés que nous étions aillent se fracasser sur les rochers, si les prêtres n'étaient pas venus tirer nos canots pour les amener dans des creux abrités. Il était bien évident qu'ils agissaient de la sorte parce qu'ils avaient reconnu nos tenues mexica et qu'ils avaient peur de nous, et c'est bien ce que j'avais espéré.

Après avoir calé solidement nos embarcations et laissé un soldat sur place pour les garder, je fis un geste qui englobait les prêtres aussi bien que mes hommes et, sautant de roc en roc, au milieu des embruns et du tonnerre des vagues, environnés par des nuages et des rideaux d'écume, nous gagnâmes le haut de la falaise. Le chef des prêtres du Dieu de la Mer était planté là, les bras croisés sur la poitrine pour cacher le fait qu'il n'avait plus de mains. Il grogna quelque chose en huave et comme je le regardai d'un air interrogateur, il se mit à crier en lôochi : « Qu'est-ce que vous venez encore faire ici ? Nous n'avons que la couleur du dieu et vous l'avez déjà prise.

— Pas toute », lui répondis-je dans la même langue. Il sembla un peu ébranlé par ma brutale assurance, mais il insista : « Nous n'en avons plus.

— Je sais. C'est la *mienne* que vous avez, la pourpre que je vous ai payée avec beaucoup d'or. Souvenez-vous, le jour où je vous ai fait *ça.* » Et du plat de mon macquauitl, je frappai ses bras qui se délièrent en laissant apparaître ses deux poignets coupés. Alors, il me reconnut, et la rage et la haine déformèrent encore davantage sa vilaine figure grimaçante. Les autres prêtres se rangèrent alors à ses côtés pour former autour de nous un cercle menaçant. Nous étions à un contre deux, mais nos javelots formaient une barrière hérissée.

« Conduisez-nous à la grotte du dieu », dis-je à leur chef.

Je vis ses lèvres remuer, peut-être parce qu'il cherchait un mensonge à me raconter. « Votre armée a vidé la grotte de Tiat Ndik », me répondit-il.

Alors, je fis un signe au soldat qui se trouvait à côté de moi et il enfonça la pointe de son javelot dans l'abdomen du prêtre qui se tenait à la gauche du chef. L'homme roula à terre en poussant un hurlement et il se tenait le ventre tout en continuant à crier.

« Je ne plaisante pas ; nous sommes pressés. » Je fis un autre signe et le soldat frappa à nouveau l'homme blessé, cette fois en lui transperçant le cœur, ce qui mit brutalement fin à ses cris.

« Et maintenant, dis-je au chef des prêtres, allons à la grotte. »

Il se taisait. La démonstration avait été suffisante. Je lui mis mon javelot contre les reins, tandis que mes compagnons poussaient les autres prêtres en avant. Il nous conduisit jusqu'au trou d'eau calme, puis dans la caverne. Je fus soulagé de constater que le tremblement de terre n'avait pas enseveli la demeure du dieu. Quand nous fûmes arrivés devant le tas de pierre pourpre en forme de dieu, je montrai les flacons de cuir et les écheveaux de coton teints et je dis au chef : « Dites à vos assistants d'emmener tout ça dans nos canots. » Il eut un haut-le-corps et se tut. « Dites-leur, répétai-je. Sinon, je vous raccourcis aux coudes, puis aux épaules et…»

Il se dépêcha alors de leur dire quelque chose dans leur langage qui dut en tout cas être convaincant, car sans un mot, mais en me couvrant de regards meurtriers, les prêtres déguenillés allèrent chercher les fioles et les écheveaux teints. Mes hommes les suivirent pas à pas. Pendant ce temps, je surveillais le prêtre sans mains, que j'avais immobilisé en lui mettant la pointé de mon javelot sous la gorge. J'aurais pu en profiter pour lui faire restituer le paquet de poudre d'or qu'il m'avait volé la dernière fois, mais je choisis de lui laisser cet or en paiement de ce que j'allais emporter. Ainsi, j'avais moins l'impression d'être un pillard, mais plutôt un marchand qui venait de conclure une transaction un peu différée, mais parfaitement légale.

Le chef des prêtres n'ouvrit la bouche que lorsque la dernière fiole fut sortie de la grotte et il y avait de la haine dans sa voix : « C'est la deuxième fois que vous profanez ce lieu saint. Vous avez déjà provoqué le courroux de Tiat Ndik et il a envoyé le zyuùu en punition. Il recommencera et ce sera peut-être pire. Il ne pardonnera ni cette insulte, ni cette perte. Le Dieu de la Mer ne vous laissera pas partir avec la pourpre.

— Oh, peut-être, répliquai-je, d'un ton détaché, si je lui fais une offrande d'une autre couleur. » A ces mots, je redressai mon javelot dont la pointe s'enfonça dans la mâchoire, la langue, le palais et jusque dans le cerveau de l'homme, qui tomba à plat sur le dos. Le Sang gicla et je dus prendre appui du pied sur lui pour parvenir à retirer mon javelot. Derrière moi, s'éleva une rumeur unanime de consternation. Mes soldats avaient regroupé les autres prêtres dans la grotte pour qu'ils assistent à la mort de leur chef. Je n'eus pas à faire un seul signe à mes hommes ; avant que les prêtres aient eu le temps de se remettre de leur stupéfaction et de lutter ou de fuir, ils étaient déjà tous morts.

« J'ai promis un sacrifice à ce tas de cailloux, leur dis-je. Empilez les corps dessus. »

Quand ils eurent terminé, le dieu n'était plus pourpre, du rouge luisant qui recouvrait aussi le sol de la caverne.

Je suppose que Tiat Ndik était satisfait de ce sacrifice, car aucun tremblement de terre ne se produisit pendant que nous retournions vers les canots. Rien ne vint, non plus, entraver la mise à flot de nos embarcations qui étaient maintenant beaucoup plus pesantes. Le Dieu de la Mer ne souleva aucune tempête pour nous empêcher de nous éloigner. Et jamais depuis, je n'ai remis le pied ou posé les yeux sur la montagne qui marche dans l'eau.

Malgré tout, nous continuâmes à porter nos tenues de guerre mexica pendant que nous naviguions sur les eaux huave et zapoteca et que nous passions au large de Nozibe et d'autres villages de la côte –

et devant des bateaux de pêche dont les équipages médusés nous saluaient timidement. Le soir, nous accostâmes dans un endroit écarté ; nous y brûlâmes nos armures et nos insignes, nous enterrâmes toutes nos armes, sauf les plus indispensables et nous refîmes nos paquets.

Le lendemain matin, lorsque nous repartîmes, nous avions de nouveau l'air d'un groupe de porteurs conduit par pochtecatl. Dans la journée, nous arrivâmes, sans nous dissimuler, dans le village marne de Pijijia, où je revendis mes canots à un prix ridiculement bas, étant donné que les pêcheurs de l'endroit, comme partout ailleurs sur la côte, avaient déjà ceux qu'il leur fallait. Après avoir navigué si longtemps, nous avions l'impression que le sol tanguait sous nos pas. Aussi, nous nous arrêtâmes deux jours à Pijijia pour nous réhabituer à la terre ferme – ce qui me permit d'avoir des conversations très intéressantes avec des vieillards marne – avant de reprendre nos ballots et de nous enfoncer dans l'intérieur.

J'entends, Fray Toribio, que vous demandez pourquoi nous nous sommes donnés tant de mal à nous déguiser en marchands, puis en guerriers, puis à nouveau en marchands.

Les habitants d'Acamepulco savaient qu'un marchand avait acheté quatre canots et ceux de Pijijia étaient au courant qu'un voyageur avait revendu des canots semblables et toutes ces coïncidences auraient pu sembler bien étranges. Mais ces deux villes étaient si distantes l'une de l'autre qu'il était fort peu probable que les gens aient l'occasion de comparer leurs impressions et, d'autre part, elles étaient toutes deux si éloignées des capitales zapotecatl et mexicatl qu'il y avait peu de chances que ces rumeurs reviennent aux oreilles de Kosi Yuela ou d'Ahuizotl. Par contre, les Zyù allaient inévitablement très vite découvrir l'exécution en masse de leurs prêtres et la disparition de la pourpre dans la caverne du dieu. Bien que nous ayons supprimé tous les témoins directs du pillage, il était pratiquement certain que les Zyù qui étaient sur la rive nous avaient vus nous approcher de la montagne sacrée, puis en repartir quelque temps après. Leur tapage pourrait bien parvenir jusqu'au palais de Kosi Yuela et d'Ahuizotl et les mettre tous deux en fureur. Les Zyù, eux, mettraient obligatoirement ces atrocités au compte d'une poignée de soldats mexica en tenue de combat. Kosi Yuela, pour sa part, risquerait de soupçonner Ahuizotl de lui avoir joué un tour pour s'assurer de la possession du trésor, mais Ahuizotl pourrait honnêtement prétendre qu'il ignorait tout de l'existence de ces pillards. Je comptais que la confusion serait telle qu'on ne ferait pas le rapprochement entre les marins-soldats et les marins-marchands et que jamais, on ne verrait aucun rapport entre eux et moi.

Pour suivre le plan que j'avais établi, il fallait que je traverse les

montagnes en partant de Pijijia, pour aller dans le pays des Chiapa. Mais comme mes porteurs étaient très lourdement chargés, je ne voyais pas la nécessité de leur imposer cette ascension. Nous convînmes, donc, d'un jour et d'un endroit précis pour nous retrouver dans le désert de l'isthme de Tehuantepec ; ainsi ils n'auraient pas besoin de forcer l'allure. Je leur conseillai d'éviter les villages et les rencontres avec d'autres voyageurs, car un groupe de porteurs sans chef risquait de susciter l'étonnement et même une inspection en règle. Aussi, lorsque nous fûmes à une bonne distance de Pijijia, mes sept hommes prirent-ils la direction de l'ouest pour rester dans la plaine de Xoconochco, tandis que je partais vers le nord, à travers les montagnes.

J'en redescendis enfin pour arriver dans la modeste capitale des Chiapa et j'allai tout droit à l'atelier de maître Xibalbá.

« Ah ! me dit-il, tout heureux de me voir. Je savais bien que vous alliez revenir, aussi, j'ai rassemblé tous les quartz que j'ai pu trouver pour en faire des cristaux à feu.

— Ils se sont très bien vendus, lui répondis-je. Mais cette fois, j'insiste pour vous les payer à leur valeur réelle et vous dédommager de votre travail. » Je lui révélai aussi combien mon existence s'était enrichie grâce à sa topaze et je lui exprimai toute ma reconnaissance.

Lorsque j'eus rempli mon sac avec les cristaux emballés dans du coton, je me trouvai aussi chargé que mes porteurs. Cependant, je ne m'attardai pas à Chiapa pour me reposer, car il m'était impossible de loger ailleurs que chez les Macoboó où j'aurais dû repousser les avances des deux cousines, ce qui n'aurait pas été bien poli de la part d'un invité. Après avoir réglé maître Xibalbá avec de la poudre d'or, je me hâtai de reprendre ma route.

Quelques jours plus tard, après avoir un peu tâtonné, je trouvai l'endroit, écarté de toute habitation, où mes hommes m'attendaient, assis autour d'un feu de camp et environnés d'une multitude d'os bien nettoyés, de tatous, d'iguanes et autres animaux. Nous ne restâmes là que le temps pour moi de passer une bonne nuit de sommeil et l'un des soldats me prépara mon premier repas chaud depuis que je les avais quittés : un faisan dodu rôti.

En arrivant aux abords de Tehuantepec, nous vîmes les traces des déprédations commises par les Mexica, bien que la plupart des zones incendiées aient été déjà reconstruites et, en fait, la ville y avait beaucoup gagné. Dans le quartier sordide où auparavant il n'y avait que des bicoques délabrées – dont celle qui avait joué un si grand rôle pour moi – on avait bâti des maisons confortables et solides. Cependant, au fur et à mesure que nous avancions vers l'ouest de la ville, nous vîmes qu'apparemment, les soldats mutinés n'y étaient pas venus. L'auberge familière était toujours là. Laissant mes hommes

dans la cour, j'entrai et appelai d'une voix forte :

« Aubergiste ! Auriez-vous des chambres pour un pochtecatl et son escorte ? »

Béu Ribé apparut ; elle semblait en parfaite santé et aussi belle que jamais, pourtant elle m'accueillit par ces mots :

« Les Mexica ne sont pas très bien vus par ici en ce moment.

— Cela ne m'étonne pas, lui répondis-je, en essayant de prendre un ton cordial. Mais tu feras bien une petite exception pour ton frère, Nuage Noir. C'est ta sœur qui m'a envoyé jusqu'ici pour prendre de tes nouvelles. Je suis heureux de constater que tu as été épargnée par les événements.

— Epargnée ? répéta-t-elle, d'une voix blanche. Eh bien, je suis heureuse que tu sois heureux, puisque c'est à cause de toi que les troupes mexica sont venues ici. Tout le monde sait qu'on les a envoyées à cause de ta mésaventure avec les Zyù et parce que tu n'as pas réussi à leur prendre la teinture pourpre. »

Je reconnus que c'était la stricte vérité. « Mais tu ne peux pas me rendre responsable de…

— J'ai aussi ma part de responsabilité, coupa-t-elle d'un ton amer. C'est ma faute si nous t'avons accueilli dans cette auberge, la première fois. » Soudain, elle parut se résigner. « Il y a longtemps que j'ai l'habitude d'être méprisée, pas vrai ? Je vais te donner une chambre ; tu sais où mettre tes porteurs. Les domestiques vont s'occuper de toi. »

A ces mots, elle me quitta et retourna à ses occupations. Voici une réception bien fraîche et peu fraternelle, pensai-je en moi-même.

Des serviteurs vinrent installer mes hommes, ranger nos marchandises et me préparer un repas. J'étais en train de fumer un poquietl après avoir mangé, quand Béu Ribé entra dans la pièce. Elle l'aurait sans doute traversée sans s'arrêter, si je ne l'avais attrapée par le poignet.

« Je ne me fais pas d'illusion, Béu. Je sais que tu ne m'aimes guère et que cette affaire avec les soldats n'a rien arrangé et…»

Elle me coupa brusquement la parole en levant encore plus haut ses sourcils ailés. « Aimer, ne pas aimer ; tout ça, c'est des sentiments. Quel droit ai-je d'éprouver un sentiment quelconque vis-à-vis de toi, le mari de ma sœur ?

— Très bien, lui dis-je avec impatience. Méprise-moi. Ignore-moi. Mais me laisseras-tu repartir sans un message pour Zyanya ?

— Tu n'auras qu'à lui dire que j'ai été violée par un soldat mexica. »

La stupéfaction me fit lâcher son poignet. Je tentai de dire quelque chose, mais elle se mit à rire et me déclara :

« Je t'en prie, ne me dis pas que tu es désolé. Je crois que je peux prétendre encore être vierge, car il était particulièrement maladroit.

En voulant m'avilir, il n'a fait que me confirmer dans l'opinion détestable que j'ai de ces arrogants Mexica.

— Comment s'appelle-t-il ? lui demandai-je, lorsque je fus remis de ma stupeur. S'il n'a pas été encore exécuté, je vais m'occuper de lui.

— Tu crois qu'il s'est présenté ? me répondit-elle en ricanant. A mon avis, ce n'était pas un simple soldat, mais je ne connais pas tous vos insignes militaires et de plus, ma chambre était sombre. Par contre, je sais bien quel est le costume qu'il m'a fait endosser. Il m'a obligée à me passer de la suie sur la figure et à me mettre l'habit moisi de l'assistante d'un temple.

— Comment ? balbutiai-je.

— Notre conversation a été très réduite, mais j'ai compris que ma seule virginité ne suffisait pas à provoquer son désir. Je me suis rendu compte qu'il n'arrivait à s'exciter qu'en faisant semblant de violer le sacré et l'intouchable.

— Je n'ai jamais entendu une telle…

— Ne cherche pas à trouver des excuses à ton compatriote et ne te crois pas obligé, non plus, de me plaindre. Je viens de te dire qu'il n'était pas capable de violer une femme. Son – je crois que vous appelez ça un tepuli – son tepuli était tout mou et ratatiné. La pénétration…

— Béu, je t'en prie. Ce n'est certainement pas drôle pour toi de parler de ça.

— Pas plus que de le faire, répliqua-t-elle froidement, comme si elle évoquait une chose arrivée à quelqu'un d'autre. Il me semble que c'est la moindre des choses qu'une femme qui a la réputation d'avoir été violée, le soit pour de bon. Il n'est arrivé qu'à faire pénétrer la tête, ou le bulbe, je ne sais pas comment ça s'appelle, de son tepuli défaillant et il avait beau s'essouffler et grogner, il n'est pas parvenu à l'y maintenir. A la fin, son sperme a coulé entre mes jambes. Je ne sais pas s'il existe des degrés dans la virginité, mais je crois pouvoir dire que je suis encore vierge. J'ai eu l'impression qu'il était encore plus honteux et plus mortifié que moi. Il n'a même pas osé me regarder en face pendant que je me déshabillais pour lui rendre ces affreux vêtements qu'il a remportés avec lui.

— Ça ne ressemble pas…

— Au mâle mexica, comme Zaa Nayàzû ? » Puis sa voix devint un simple murmure. « Dis-moi la vérité, Zaa, est-ce que ma petite sœur est heureuse dans son lit conjugal ?

— Béu, je t'en prie. C'est indécent. »

Elle jura alors : « *Gi zyabà !* Peut-il y avoir quelque chose d'indécent de la part d'une femme déjà déshonorée ? Si tu ne veux pas me le dire, alors montre-le-moi. Prouve-moi que tu es un mari

capable. Oh, ne détourne pas la tête. Souviens-toi que je t'ai déjà vu à l'œuvre. Mais ma mère n'a jamais dit si c'avait été bien ou non. J'aimerais bien le savoir maintenant et par expérience personnelle. Viens dans ma chambre. Pourquoi avoir des scrupules vis-à-vis d'une femme qui a déjà servi ? Pas beaucoup, c'est vrai, mais…»

Fermement, je changeai de sujet. « J'ai dit à Zyanya que je te ramènerais à Tenochtitlán si tu courais un danger. Nous avons une grande maison. Je te pose cette question, Béu : si tu trouves ta situation ici insupportable, veux-tu venir vivre avec nous ?

— Impossible ! répliqua-t-elle. Vivre sous ton toit. Comment pourrais-je t'ignorer, comme tu me le suggères ?

Cessant de me contrôler, je me mis à crier : « J'ai dit et j'ai fait tout ce que je pouvais. Je t'ai exprimé mes excuses, mes regrets, ma sympathie et mon affection fraternelle. Je t'ai offert un refuge dans une ville où tu pourras relever la tête et oublier le passé. Tu ne m'as répondu que par le mépris, le défi et la méchanceté. Je pars demain. Tu peux venir avec moi ou rester ici. »

Elle resta.

En arrivant dans la capitale de Zaachila, pour jouer jusqu'au bout mon rôle de marchand, j'allai faire une visite de politesse au bishôsu Kosi Yuela, à qui je racontai mon petit mensonge : que je venais du pays des Chiapa et que j'apprenais seulement maintenant ce qui s'était passé dans le monde civilisé et j'ajoutai :

« Comme le Seigneur Kosi Yuela a dû le deviner, c'est en grande partie sur mes instigations qu'Ahuizotl a conduit ses troupes en Huaxyacac. Aussi je pense que je vous dois des excuses. »

Il me fit comprendre d'un geste que cela n'avait pas d'importance. « Peu importent toutes ces intrigues. Je suis content que votre Orateur Vénéré soit venu avec de bonnes intentions. Je suis heureux que la longue inimitié qui existait entre nos deux pays soit en train de s'éteindre et je ne vois rien à redire au fait de recevoir ce tribut de pourpre.

— Bien sûr, mais les soldats d'Ahuizotl se sont conduits de façon tout à fait condamnable à Tehuantepec. En tant que Mexicatl, je vous dois des excuses.

— Je ne blâme pas Ahuizotl. Ni même ses hommes, à vrai dire. »

Voyant mon air surpris, il me donna quelques explications :

« Votre Orateur Vénéré a pris des mesures rapides pour arrêter le saccage. Il a donné l'ordre d'exécuter les responsables et il a calmé les autres par des promesses qu'il a certainement tenues. Ensuite il nous a dédommagés, pour les destructions, autant que cela puisse se payer. S'il n'avait pas agi aussi vite et aussi honnêtement, nos deux pays seraient sans doute en guerre en ce moment. Non, Ahuizotl s'est vraiment montré humblement soucieux de restaurer nos bonnes

relations. »

C'était bien la première fois que j'entendais qualifier d'« humble » le terrible Ahuizotl Monstre d'Eau. Kosi Yuela poursuivit :

« Cependant, il y avait quelqu'un d'autre avec lui, un jeune homme, son neveu. C'est lui qui avait le commandement des troupes quand Ahuizotl et moi étions en pourparlers et quand la mutinerie a éclaté. Ce jeune homme porte un nom que nous, les Ben Zaa, avons des raisons historiques de détester. Il s'appelle Motecuzoma et j'ai eu l'impression qu'il considérait le traité d'alliance d'Ahuizotl avec nous comme une marque de faiblesse. Je crois bien qu'il aurait voulu que les Zapoteca soient les sujets et non pas les égaux des Mexica. Je le soupçonne fort d'avoir fomenté cette émeute dans l'espoir de nous dresser à nouveau les uns contre les autres. Si vous avez l'oreille d'Ahuizotl, jeune homme, je vous conseille de lui glisser un mot d'avertissement au sujet de son neveu. Si on lui laisse un quelconque pouvoir, ce nouveau Motecuzoma risque d'annuler toute la sage politique que son oncle cherche à mettre sur pied. »

***

En arrivant sur la chaussée de Tenochtitlán, lorsque la cité nous apparut, éclatante de blancheur dans le crépuscule, j'envoyai mes hommes en avant par groupes de deux et de trois. Le temps que je mette le pied sur l'île, la nuit était tombée et la ville s'était illuminée de tous ses feux, chandelles, torches et lampes. C'est dans cet éclairage que je vis que ma maison était achevée et qu'elle avait fière allure, bien que je ne puisse en distinguer tous les détails. Elle reposait sur des pilotis de la hauteur d'un homme à peu près, aussi je dus monter un petit escalier pour arriver à la porte d'entrée. Une femme d'un certain âge que je ne connaissais pas, sans doute une esclave qu'on venait d'acheter, vint m'ouvrir la porte. Elle me dit qu'elle s'appelait Teoxihuitl, ou Turquoise, puis elle ajouta : « Quand les porteurs sont arrivés, notre maîtresse est montée pour que vous puissiez traiter vos affaires d'homme. Elle vous attend dans votre chambre, maître. »

La femme me fit entrer dans une salle du bas où mes sept compagnons étaient en train de dévorer un repas froid qu'elle leur avait préparé à la hâte. Lorsque nous fûmes tous rassasiés, ils m'aidèrent à faire pivoter la fausse cloison de la pièce pour mettre les paquets dans la cachette située derrière où j'avais déjà entreposé certaines marchandises. Ensuite je leur réglai la dernière partie de ce que je leur devais et même davantage que promis car ils m'avaient donné la plus grande satisfaction. Ils embrassèrent la terre en me quittant, après m'avoir fait juré de faire appel à eux quand j'aurais d'autres projets qui conviendraient à sept vieux guerriers contraints

par la paix à l'inaction.

A l'étage, je notai que l'architecte avait scrupuleusement suivi les indications que je lui avais fournies concernant l'aménagement du cabinet de toilette qui était aussi complet et doté du même système d'évacuation que ceux que j'avais eu l'occasion d'admirer dans les palais. Dans l'étuve adjacente, Turquoise avait déjà disposé les pierres chauffées au rouge et quand j'eus pris un premier bain, elle versa de l'eau dessus pour dégager des nuages de vapeur. Je restai là, à transpirer un bon moment, puis je retournai dans le bain, jusqu'à ce que je sois sûr que toute la poussière, toute la crasse et l'odeur du voyage aient évacué chaque pore de ma peau.

Alors, complètement nu, j'ouvris la porte de communication avec la chambre à coucher et j'y trouvai Zyanya, nue également, nonchalamment étendue sur une pile d'édredons mœlleux. La pièce n'était éclairée que par le rougeoiement du brasero qui se reflétait sur la mèche blanche de sa chevelure et soulignait le contour de ses seins. Chacun d'eux faisait un mont merveilleusement symétrique, couronné par celui plus petit de l'aréole, exactement semblable au profil du Popocatépetl que vous apercevez par la fenêtre, Seigneurs Frères, un cône sur un autre cône. Non, bien sûr, je n'ai aucune raison de vous régaler de tous ces détails ; c'est seulement pour vous expliquer pourquoi mon souffle s'altéra au moment où je m'approchai d'elle et je ne lui dis que ces quelques mots :

« Béu va bien. J'ai d'autres choses à te dire, mais ça peut attendre.

— Oui, ça peut attendre », me répondit-elle en souriant et en me prenant dans ses bras.

Ce n'est donc qu'un peu plus tard que je lui appris que Béu, bien que saine et sauve, était terriblement malheureuse. J'étais content que nous ayons d'abord fait l'amour, car cela avait plongé Zyanya dans la langueur habituelle que procure le plaisir et la satisfaction qui, je l'espérais, adoucirait les nouvelles que j'avais à lui annoncer. Je lui parlai de la malencontreuse histoire avec l'officier mexica, en tâchant de la faire sonner davantage comme une farce que comme une tragédie, ce que Béu, elle-même, avait fait.

« Je crois que c'est son orgueil entêté qui la fait rester là-bas, à tenir son auberge. Elle a décidé de ne prêter aucune attention à ce que les gens pourront penser d'elle, mépris ou pitié. Elle ne quittera pas Tehuantepec, même pour mener ailleurs une existence plus agréable, parce qu'on pourrait alors penser que c'est une marque de faiblesse de sa part.

— Pauvre Béu, murmura Zyanya. Est-ce qu'on ne peut vraiment rien faire pour elle ? »

Je gardai pour moi mon opinion personnelle sur la « pauvre Béu » et, après avoir réfléchi un moment, je lui dis : « Je ne vois que

l'éventualité où tu serais toi-même en difficulté. Si son unique sœur avait désespérément besoin d'elle, je crois qu'elle viendrait. Mais ne tentons pas les dieux, ne parlons pas de malheur. »

Le lendemain, Ahuizotl me reçut dans la salle du trône et je lui débitai la petite histoire que j'avais préparée : j'étais allé voir si la sœur de ma femme n'avait pas souffert du sac de Tehuantepec et j'en avais profité pour continuer un peu plus vers le sud pour chercher un autre lot de ces cristaux magiques. Je lui fis à nouveau et en grande cérémonie, présent d'un autre quartz et il me remercia chaleureusement. Puis, avant de passer à un sujet qui, j'en étais sûr, allait faire naître des flammes dans son terrible regard, je tâchai d'adoucir un peu son humeur :

« Seigneur Orateur, mon voyage m'a amené sur la côte du Xoconochco, d'où nous vient la plus grande partie de notre coton et de notre sel. J'ai passé deux jours chez les Marne, dans le bourg de Pijijia et les Anciens m'ont admis à leur Conseil. Ils m'ont chargé d'apporter un message au Uey tlatoani des Mexica.

— Quel est ce message ? me demanda-t-il, d'un ton détaché.

— Sachez d'abord, Seigneur Orateur, que le Xoconochco n'est pas une nation, mais un vaste territoire très fertile, habité par plusieurs peuples : les Marne, les Mixe, les Comiteca et d'autres tribus de moindre importance. Les terres de chacune d'entre elles se chevauchent, et elles reconnaissent uniquement l'autorité des Anciens, comme à Pijijia. Le Xoconochco n'a pas de gouvernement central et pas d'armée permanente.

— Pas très intéressant », grommela Ahuizotl.

Je poursuivis : « A l'est de ce pays riche et fertile, s'étend la jungle stérile du Quautemàlan, le Bois Enchevêtré. Ses habitants, les Quiche et les Lacandon, sont les descendants dégénérés des Maya. Ils sont pauvres, sales et paresseux et par conséquent on les a toujours traités par le mépris. Pourtant, récemment, ils ont rassemblé toutes leurs énergies pour sortir de chez eux et effectuer des incursions dans le Xoconochco. Ces pillards menacent de faire des sorties de plus en plus fréquentes qui finiront par dégénérer en une guerre incessante, s'ils n'acceptent pas de leur verser un tribut important en sel et en coton.

— Un tribut ? gronda Ahuizotl, enfin intéressé. *Notre* sel et *notre* coton !

— Oui, Seigneur. Et il ne faut pas s'attendre à ce que de paisibles cultivateurs de coton, des pêcheurs et des sauniers opposent une résistance farouche pour défendre leur territoire. Cependant, il leur reste assez de fierté pour se révolter contre ces exigences. Ils ne sont pas prêts à donner aux Quiche et aux Lacandon ce qu'ils vendent avec profit aux Mexica. Ils pensent que notre Orateur Vénéré sera, lui aussi, indigné par leurs prétentions.

— Epargne-moi ces remarques évidentes, grogna Ahuizotl. Que proposent les Anciens ? Que nous fassions pour eux la guerre au Quautemàlan ?

— Non, Seigneur. Ils proposent de nous donner le Xoconochco.

— Quoi ! s'exclama-t-il, sincèrement suffoqué.

— Si le Uey tlatoani accepte les terres du Xoconochco comme une nouvelle province, tous les petits chefs se démettront de leur charge, toutes les tribus renonceront à leur identité particulière et tout le monde prêtera serment de fidélité à Tenochtitlán. Ils ne demandent que deux choses : qu'on leur permette de continuer à vivre et à travailler tranquillement comme par le passé et qu'on leur donne un salaire pour leur travail. Les Marne souhaitent, ainsi que toutes les tribus voisines, qu'un noble mexica soit désigné comme gouverneur et protecteur du Xoconochco et qu'on y établisse une importante garnison. »

Pour une fois, Ahuizotl avait l'air content et même ravi. Il murmura pour lui-même : « Incroyable. Une terre si riche qui s'offre de son plein gré. » Il s'adressa à moi avec plus de chaleur qu'il ne m'en avait jamais témoigné. « Tu n'es pas toujours une cause de soucis et de problèmes, jeune Mixtli. » Il continua à penser tout haut : « Ce serait la plus lointaine possession de la Triple Alliance. En y plaçant une armée, nous tiendrions la plus grande partie du Monde Unique, d'une mer à l'autre, dans un étau. Les nations ainsi enserrées hésiteraient plus que jamais à se rebeller, de peur que l'étau ne se referme sur elles pour les broyer. Elles seraient inquiètes, obéissantes et serviles.

— Puis-je me permettre de souligner un autre avantage, Seigneur Orateur ? Cette armée sera loin de chez nous, mais elle n'aura pas à dépendre des convois de ravitaillement de Tenochtitlán. Les Anciens Marne ont promis de prendre à leur charge la totalité de l'entretien des troupes. Les soldats vont être comme des coqs en pâte au Xoconochco.

— Par Huitzili, c'est chose faite ! s'écria Ahuizotl. Nous devons au préalable présenter la proposition à notre Conseil, mais ce ne sera qu'une formalité.

— Sa Seigneurie pourrait également dire au Conseil qu'une fois la garnison installée, les familles pourront aller la rejoindre. Puis, les marchands suivront. Ensuite, d'autres Mexica qui souhaiteront quitter la région des lacs surpeuplée pourront s'établir dans le vaste Xoconochco. La garnison sera peut-être la semence d'une colonie, d'un petit Tenochtitlán qui pourra être un jour, pourquoi pas, la deuxième grande ville des Mexica.

— Tu vois grand, dis-moi, remarqua-t-il.

— J'ai peut-être outrepassé mes droits, Seigneur Orateur, mais j'ai évoqué la possibilité d'une colonisation devant le Conseil des Anciens

Marne. Loin d'en prendre ombrage, ils m'ont déclaré qu'ils seraient honorés que leur pays fournisse le site, pour ainsi dire, d'un Tenochtitlán du sud. »

Ahuizotl posa sur moi un regard bienveillant, et tambourina des doigts avant de me dire : « Dans le civil tu n'es qu'un marchand et dans l'armée, un simple tequia…

— Grâce à votre Seigneurie, remarquai-je humblement.

— Et cependant c'est toi, simple citoyen, qui nous apporte une province tout entière, qui a plus de prix que toutes celles qui ont été annexées par traité ou par les armes depuis le règne de notre estimé père Motecuzoma. Nous attirerons également l'attention du Conseil sur ce fait.

— Vous venez de parler de Motecuzoma, Seigneur et cela me fait penser à une chose. »

Je l'informai alors du plus difficile, des paroles sévères prononcées par le bishósu Yuela au sujet de son neveu. Comme je m'y attendais, Ahuizotl commença à s'échauffer et à écumer, mais sa colère n'était pas dirigée contre moi.

« Tu dois savoir une chose : quand il était prêtre, le jeune Motecuzoma montrait un respect inébranlable envers la moindre superstition, même la plus grossière. Il voulait également supprimer toutes les faiblesses et les imperfections, chez les autres, comme chez lui-même. Jamais il n'entrait en fureur, comme le font les prêtres. Il restait toujours froid et imperturbable. Une fois, il avait dit un mot qui, à son avis, avait dû déplaire aux dieux ; il se perça la langue et passa par le trou un fil où étaient attachées vingt grosses épines de maguey. Un autre jour, une mauvaise pensée lui ayant traversé l'esprit, il se fit un trou dans le tepuli et s'appliqua la même punition. Maintenant qu'il est devenu militaire, il est tout aussi fanatique. Il semble que pour son tout premier commandement, le petit coyote ait bandé ses muscles contre les ordres et le bon ordre…»

Ahuizotl se tut et quand il reprit la parole, il me sembla qu'à nouveau il pensait tout haut : « Il doit vouloir certainement se rendre digne du nom de son grand-père, le Seigneur Vengeur. Le jeune Motecuzoma n'apprécie pas la paix entre les peuples car il n'a plus ainsi d'adversaires à défier. Il veut qu'on le respecte et qu'on le craigne comme un homme aux poings durs et à la voix forte. Mais un homme doit être autre, sinon il recule devant des poings plus durs et une voix plus forte que la sienne.

— J'ai l'impression, hasardai-je, que le bishósu de l'Huaxyacac redoute que votre farouche neveu devienne un jour le Uey tlatoani des Mexica. »

A ces mots, Ahuizotl tourna sur moi son regard flamboyant. « Kosi Yuela sera mort avant d'avoir à s'inquiéter de ses relations avec un

nouveau Uey tlatoani. Nous n'avons que quarante-deux ans et nous avons l'intention de vivre encore longtemps. Avant de mourir ou de devenir gâteux, nous informerons notre Conseil du choix que nous avons fait en ce qui concerne notre successeur. Nous avons oublié le nombre de nos enfants mâles, mais il y a sûrement parmi eux un nouvel Ahuizotl. Rappelle-toi, jeune homme, que le tambour qui résonne le plus fort est aussi le plus creux et sa seule fonction est de rester immobile en attendant qu'on lui tape dessus. Nous ne mettrons pas sur ce trône un tambour creux comme notre neveu Motecuzoma. Souviens-toi de nos paroles. »

Je m'en suis souvenu et m'en souviens encore avec tristesse.

L'Orateur Vénéré mit un moment à calmer son indignation. Puis il me dit d'une voix apaisée : « Jeune Mixtli, nous te remercions de cette possibilité de garnison dans le lointain Xoconochco. Nous y affecterons le jeune Seigneur Vengeur. Il va partir sur-le-champ pour installer et commander ce poste éloigné. Il faut occuper Motecuzoma – et si possible loin de nous – sinon il risque d'être tenté de taper avec de grosses baguettes sur ses propres compatriotes. »

Plusieurs jours s'écoulèrent que je passai, soit au lit à refaire connaissance avec ma femme, soit à m'habituer à ma maison – la première qui m'ait jamais appartenu. L'extérieur était en calcaire de Xaltocán, d'un blanc étincelant, décoré de quelques modestes motifs sculptés. Pour le passant, c'était la maison caractéristique d'un pochtecatl prospère, mais sans plus. Toutefois, à l'intérieur, les aménagements étaient du plus grand raffinement. Tout sentait le neuf ; il n'y avait aucune odeur de fumée, de nourriture, de sueur ni le relent des vieilles disputes des précédents occupants. Toutes les portes étaient en cèdre sculpté et elles pivotaient grâce à des encoches en haut et en bas. Il y avait des fenêtres devant et derrière, toutes pourvues d'un store.

Au rez-de-chaussée, qui, comme je vous l'ai dit, n'était pas au niveau du sol, il y avait une cuisine, une pièce séparée pour les repas et une autre salle où je pouvais recevoir mes invités et discuter affaires avec mes visiteurs. Il n'y avait pas assez de place pour loger spécialement les domestiques et Turquoise déroulait simplement une natte de joncs tressés lorsque nous étions couchés. A l'étage, il y avait notre chambre et une chambre d'hôte, avec pour chacune un cabinet de toilette et une étuve et aussi une petite chambre dont je n'avais pas vu l'utilité jusqu'au jour où Zyanya me dit timidement : « Un jour, il y aura peut-être un enfant, ou même des enfants. Ce sera une chambre pour eux et pour leur servante. »

La maison avait un toit plat, encadré par une balustrade de pierre à claire-voie. On avait déjà recouvert cette terrasse avec la terre grasse des chinampa pour y planter des fleurs, des arbustes pour faire de

l'ombre et des plantes aromatiques pour la cuisine. Notre maison n'était pas très haute et elle était entourée par d'autres constructions, aussi nous n'avions pas la vue sur le lac, mais on voyait les deux temples jumeaux de la grande pyramide, le sommet fumant du Popocatépetl et les pics du volcan en sommeil, le Ixtaccihuatl. Zyanya avait meublé les pièces avec le strict nécessaire : des lits d'édredons, des coffres en vannerie, quelques chaises et quelques bancs. Il n'y avait pas de tapis sur le sol de pierre brillante et aucune décoration sur les murs blanchis à la chaux.

« Les meubles plus importants, la décoration, les tentures murales, je pense que c'est au maître de maison de les choisir, me dit Zyanya.

— Nous irons ensemble dans les marchés et chez les artisans, mais je serai là uniquement pour accepter tes choix et payer. »

Toujours avec cette même réserve, elle n'avait acheté qu'une seule esclave et Turquoise avait suffi pour l'aider à aménager la maison. Je décidai d'acheter une autre esclave qui partagerait les travaux de cuisine, de ménage et autres corvées, plus un homme pour s'occuper du jardin et que je pourrais aussi envoyer en courses. J'avais choisi un esclave pas trop jeune, mais assez vif encore, qui s'appelait pompeusement Chanteur Etoile mais la jeune servante avait par contre un nom très peu prétentieux ; elle s'appelait Quequelmiqui, ce qui veut dire simplement Chatouilleuse. Peut-être lui avait-on donné ce nom parce qu'elle était sujette à rire pour un rien.

Je les envoyai immédiatement tous trois – Turquoise, Chanteur Etoile et Chatouilleuse – passer leurs heures de loisir à étudier dans l'école que mon jeune ami Cozcatl venait d'ouvrir. Lorsqu'il était lui-même un enfant esclave, sa plus grande ambition avait été d'acquérir toutes les qualifications nécessaires pour obtenir le poste le plus élevé dans une maison noble : celui de Maître des Clefs. Mais comme il s'était élevé bien au-dessus de cette position et qu'il avait maintenant une maison et une fortune personnelle importante, Cozcatl avait transformé sa demeure en école pour les esclaves, pour en faire des serviteurs accomplis.

« J'ai engagé des maîtres qualifiés pour les disciplines de base – la cuisine, le jardinage, la broderie… me déclara-t-il. Mais c'est moi qui leur apprends les bonnes manières qu'on ne peut acquérir qu'après une longue expérience. Comme j'ai travaillé dans deux palais, mes élèves sont très attentifs à tout ce que je leur dis, bien qu'ils soient plus âgés que moi, pour la plupart.

— Les bonnes manières ? m'étonnai-je. Pour de simples tlacotli ?

— Ce ne sont pas de simples esclaves, mais les membres estimés et estimables d'une maison. Je leur apprends à se comporter dignement au lieu de faire des courbettes, à devancer les désirs de leur maître, avant même qu'il les ait exprimés. Par exemple, un intendant

préparera le poquietl de son patron pour qu'il soit prêt à être fumé. Une gouvernante saura dire à sa maîtresse quelles sont les fleurs qui vont éclore dans le jardin pour que la dame puisse prévoir la décoration florale de sa maison.

— Jamais un esclave ne pourra se payer ces leçons, objectai-je.

— Non, bien sûr. Tous mes élèves sont déjà domestiques, comme les trois vôtres, et c'est leur maître qui paye pour eux. Mais ces cours améliorent tellement leurs capacités et leur valeur qu'ils peuvent monter en grade à l'intérieur même d'une maison, à moins qu'ils ne soient revendus avec bénéfice et dans ce cas, il faut les remplacer. Je prévois qu'il y aura une forte demande de gens formés par mon école. A l'occasion, je pourrai même acheter des esclaves au marché, les former, les placer et récupérer mes honoraires sur leurs gages.

— C'est très intéressant pour eux, pour leurs maîtres et pour toi, approuvai-je. Tu as eu une idée très astucieuse, Cozcatl. Non seulement tu as réussi à te faire une place dans la société, mais tu as trouvé une idée tout à fait nouvelle où personne ne fera mieux que toi.

— Sans vous, Mixtli, je n'y serais jamais arrivé, me répondit-il humblement. Et je serais encore en train de trimer dans un palais de Texcoco. Je dois cette chance au tonalli, le mien ou le vôtre, qui a lié nos existences. »

Et moi aussi, pensais-je, tandis que je rentrais tranquillement chez moi, je dois beaucoup à un tonalli que j'ai jadis accusé d'être capricieux et même cruel. Il m'a apporté bien des chagrins, des deuils et des malheurs, mais il a aussi fait de moi un homme riche qui s'est élevé bien au-dessus de ce que sa naissance lui promettait, l'époux d'une femme désirable entre toutes et un homme encore assez jeune pour se lancer dans des aventures passionnantes.

Alors que je regagnais ma maison confortable et les bras accueillants de Zyanya, l'envie me prit d'exprimer ma gratitude aux dieux. « O Dieux, dis-je en moi-même, si vous existez et qui que vous soyez, je vous remercie. Vous m'avez parfois repris d'une main ce que vous m'aviez donné de l'autre ; mais, dans l'ensemble, vous m'avez donné davantage que vous ne m'avez pris. O Dieux, j'embrasse la terre à vos pieds. »

Sans doute, les dieux me furent-ils reconnaissants de ma gratitude. Ils ne perdirent pas de temps car, dès mon arrivée, je trouvai un page du palais qui m'attendait avec une convocation d'Ahuizotl. Je pris tout juste le temps d'embrasser Zyanya pour lui dire bonjour et au revoir et je suivis le garçon jusqu'au palais.

Lorsque je rentrai chez moi, il était fort tard, j'étais vêtu tout à fait différemment et passablement éméché. Lorsqu'elle m'eut ouvert la porte, Turquoise oublia instantanément toute la maîtrise de soi qu'elle avait apprise chez Cozcatl. En voyant la profusion désordonnée des

plumes dont j'étais recouvert, elle poussa un hurlement strident et s'enfuit au fin fond de la maison. Zyanya arriva alors, l'air inquiet et me dit : « Zaa, comme tu rentres tard. » Puis, elle eut un petit cri et se recula en s'exclamant : « Que t'a fait ce monstre d'Ahuizotl ? Ton bras saigne. Qu'est-ce que tu as aux pieds et sur la tête ? Zaa, réponds-moi !

— Salut, marmonnai-je, stupidement dans un hoquet.

— Salut ? » répéta-t-elle, prise de court. Puis elle ajouta d'un ton cassant : « Ce qui est sûr, en tout cas, c'est que tu es soûl. »

Elle partit en direction de la cuisine et je m'affalai sur un banc, mais je ne devais pas tarder à me remettre vivement debout, car Zyanya revint avec un baquet d'eau affreusement froide qu'elle me versa sur la tête.

« Mon casque ! hurlai-je, lorsque j'eus fini de tousser et de cracher.

— C'est un casque ? » s'exclama-t-elle, tandis que je m'efforçais de l'ôter et de l'essuyer avant que l'eau ne l'abîme. « J'ai cru que tu t'étais fourré dans le jabot d'un oiseau géant.

— Femme, lui dis-je, avec la dignité guindée que donne une demi-ivresse. Tu as failli gâter cette noble tête d'aigle et maintenant, tu me marches sur les pieds. Regarde… regarde ces pauvres plumes crottées.

— C'est ce que je fais, je regarde », me répondit-elle d'une voix étranglée, et je m'aperçus alors qu'elle faisait des efforts désespérés pour ne pas éclater de rire. « Enlève ce costume grotesque. Va dans l'étuve pour éliminer un peu l'octli que tu as bu. Nettoie le sang que tu as sur le bras. Et puis viens te coucher et tu me raconteras ce qui…» Elle ne pouvait plus se contenir et se mit à rire à gorge déployée.

« Costume grotesque, vraiment, dis-je, en essayant de prendre une attitude à la fois hautaine et peinée. Il n'y a qu'une femme pour rester insensible à des insignes honorifiques. Si tu étais un homme, tu te confondrais en admiration et en félicitations. Au lieu de cela, on m'inonde et on se moque de moi ! »

Ce disant, je tournai les talons et montai dignement l'escalier, en trébuchant de temps en temps à cause de mes sandales emplumées, et j'allai transpirer et bouder dans l'étuve.

C'est ainsi que l'on me reçut en cette soirée qui aurait dû être la plus solennelle de toute mon existence. Il n'y avait pas un sur dix ou vingt mille de mes compatriotes qui ait reçu le titre qu'on m'avait décerné ce jour-là : In Tlamahuichihuani Cuautlic, c'est-à-dire Chevalier de l'Ordre de l'Aigle des Mexica.

Je me ridiculisai encore davantage en m'endormant dans l'étuve et je ne me rendis absolument pas compte que Zyanya et Chanteur Etoile m'avaient tiré de là pour me coucher. Ce n'est donc que le lendemain matin, à une heure tardive et tandis que je sirotais du chocolat chaud en espérant qu'il ferait disparaître mon pesant mal de tête, que je pus enfin faire à Zyanya le récit de ce qui s'était passé la veille au palais.

Quand j'étais arrivé dans la salle du trône, Ahuizotl était seul et me dit brusquement : « Notre neveu Motecuzoma a quitté Tenochtitlán ce matin, à la tête d'une troupe considérable qui constituera la garnison du Xoconochco. Comme nous te l'avons promis, nous avons mentionné ton rôle admirable dans les négociations en vue de l'annexion de ce territoire, au cours de la réunion de notre Conseil et il a décidé de te récompenser. »

Sur un signe qu'il fit, le page sortit et, peu après, la salle commença à se remplir. Je m'attendais à voir le Femme-Serpent et d'autres membres du Conseil, mais en regardant à travers ma topaze,

je fus surpris de constater qu'il s'agissait de guerriers – l'élite des guerriers – tous des Chevaliers-Aigle dans leur armure de combat emplumée, avec leur casque en forme de tête d'aigle, des plumes sur les bras et des sandales aux talons emplumés.

Ahuizotl me les présenta l'un après l'autre – c'étaient les plus grands dignitaires de l'Ordre de l'Aigle – et il déclara ensuite : « Mixtli, ils ont tous voté pour t'élever, d'un seul coup, du médiocre rang de tequia à la chevalerie pleine et entière de leur ordre valeureux. »

Il fallut ensuite observer un certain rituel. La surprise m'avait presque laissé sans voix, mais je réussis à retrouver la parole pour prononcer tous les serments obligatoires – être fidèle et combattre jusqu'à la mort pour l'Ordre de l'Aigle, pour la suprématie de Tenochtitlán, pour la puissance et la gloire des Mexica et pour le maintien de la Triple Alliance. Je dus m'entailler l'avant-bras et les principaux dignitaires de l'Ordre firent de même et nous nous frottâmes mutuellement les bras les uns contre les autres pour établir une fraternité de sang.

Ensuite, j'endossai l'armure matelassée avec tous ses ornements. La cérémonie fut à son point culminant lorsqu'on me couronna du casque en tête d'aigle. Il était fait avec du liège, du papier raide et des plumes collées avec de l'oli ; le bec grand ouvert avançait sur mon front et sous mon menton et ses étincelants yeux d'obsidienne se trouvaient quelque part derrière mes oreilles. On me donna aussi tous les autres emblèmes de mon nouveau rang : un gros bouclier de cuir portant les symboles de mon nom dessinés avec des plumes de couleur, de la peinture pour se faire un visage farouche et une plaque en or que je pourrais porter dès que je me déciderais à me faire percer la cloison nasale.

Alors, un peu empêtré par tous ces ornements, je m'assis avec Ahuizotl et les autres chevaliers, tandis que l'on nous servait un plantureux festin arrosé du meilleur octli. Je fis semblant de manger de bon cœur, mais mon émotion et mon exaltation étaient si grandes que je n'avais pas grand appétit. Cependant, je ne pouvais pas éviter de boire pour répondre aux toasts nombreux et sonores portés en mon honneur, en l'honneur des principaux dignitaires Aigle, des chevaliers qui avaient trouvé une mort glorieuse dans le passé, de notre chef suprême Ahuizotzin et de la puissance toujours plus grande des Mexica… Au bout d'un moment, je perdis complètement le fil de la soirée et, lorsqu'on me laissa enfin partir, j'avais l'esprit quelque peu confus et mon splendide uniforme était dans un certain désordre.

« Je suis fière de toi, Zaa, et heureuse, me dit Zyanya lorsque j'eus terminé mon récit. En effet, c'est un grand honneur. Et maintenant, quel exploit va accomplir mon guerrier de mari ? Quel sera son premier fait d'arme en tant que Chevalier-Aigle ?

— Je crois qu'il faut qu'on repique les fleurs aujourd'hui, ma chérie. Un canot va venir les apporter de Xochimilco. Les fleurs pour notre terrasse. »

J'avais trop mal à la tête pour faire des efforts, aussi je n'essayai même pas de comprendre pourquoi Zyanya, tout comme la nuit dernière, se mit à rire à gorge déployée.

***

Une nouvelle maison, c'est aussi une nouvelle vie pour ses occupants et nous étions tous très absorbés par notre installation. Zyanya ne venait jamais à bout de ce travail interminable qui consiste à fureter parmi les étals des marchés et les ateliers des artisans en quête « des nattes qui iraient si bien sur le sol de la chambre d'enfant » ou de tout autre article qui avait le don de lui échapper éternellement.

Mes apports personnels n'étaient pas toujours bien reçus, par exemple, une petite statue de pierre que j'avais achetée pour la niche de l'escalier et que Zyanya avait qualifiée de « hideuse ». Elle l'était en effet, mais je l'avais achetée parce qu'elle me rappelait le déguisement de vieillard ratatiné que Nezahualpilli avait si souvent choisi pour m'aborder. En réalité, c'était la statue de Huehueteotl, le Plus Vieux des Vieux Dieux. Bien que son culte fût un peu tombé dans l'oubli, ce vieux Huehueteotl, tout ridé et au sourire sardonique, était toujours vénéré comme le premier dieu reconnu sur cette terre, depuis des temps immémoriaux, bien avant Quetzalcoatl et d'autres dieux plus récents. Comme Zyanya avait refusé que je le mette en vue, j'avais placé le Plus Vieux des Vieux Dieux au chevet de mon lit.

Au cours des premiers mois qu'ils passèrent chez nous, nos trois domestiques suivirent, pour leur plus grand bien, les cours de l'école de Cozcatl. La petite servante Chatouilleuse ne riait plus à chaque fois qu'on lui adressait la parole et se contentait de faire un sourire modeste et avenant. Chanteur Etoile était devenu si attentionné qu'il me présentait un poquietl allumé à chaque fois que je m'asseyais ; aussi, pour ne pas décourager sa bonne volonté, je me mis à fumer davantage que je ne l'aurais voulu.

Ma principale occupation, à cette époque, fut de consolider ma fortune. Depuis quelque temps, des caravanes de pochteca arrivaient à Tenochtitlán, en provenance de l'Huaxyacac, apportant dans leurs paquets des fioles de teinture pourpre et des écheveaux teints qui avaient été légalement achetés au bishôsu Kosi Yuela. Les marchands les avaient payés un prix exorbitant, mais ils les revendirent bien plus cher encore aux commerçants du marché de Tlaltelolco. Toutefois, les nobles mexica, et surtout leurs épouses, se prirent d'un tel engouement pour cette teinture extraordinaire qu'ils étaient toujours

prêts à en acheter, quel qu'en soit le prix.

Une fois que cette pourpre légitimement acquise eut été mise en circulation sur le marché, je commençai à déverser discrètement la mienne. Je l'échangeai contre des marchandises moins compromettantes : jades sculptés, émeraudes et autres pierres précieuses, bijoux et poudre d'or. Cependant nous prîmes soin de garder assez de teinture pour notre usage personnel et nous possédions certainement plus de vêtements brodés de pourpre que l'Orateur Vénéré et toutes ses femmes réunis. Je puis vous assurer que notre maison était la seule dans Tenochtitlán dont les fenêtres étaient garnies de tentures entièrement pourpres. Mais seuls nos invités pouvaient s'en rendre compte, car elles étaient doublées, côté rue, avec des étoffes beaucoup moins somptueuses.

Souvent, nous recevions la visite d'amis de longue date : Cozcatl, devenu maintenant maître Cozcatl ; des confrères de la Maison des Pochteca et les vieux compagnons de Gourmand de Sang qui m'avaient aidé à prendre la pourpre. Nous avions également fait de nombreuses connaissances parmi nos voisins de Ixacualco et parmi la noblesse que nous rencontrions à la cour – en particulier des femmes conquises par le charme de Zyanya. L'une d'entre elles était la Première Dame de Tenochtitlán, c'est-à-dire la première épouse d'Ahuizotl. Quand elle venait nous rendre visite, elle amenait souvent avec elle son fils aîné, Cuauhtemoc, Aigle qui tombe, successeur le plus probable de son père. Chez les Mexica, la succession au trône ne se faisait pas automatiquement de père en fils, comme dans certaines nations. Néanmoins, la candidature du fils aîné serait la première à être examinée par le Conseil, puisque le Uey tlatoani n'avait pas de frère. C'est pourquoi Zyanya et moi, nous témoignions à Cuauhtemoctzin et à sa mère la plus grande déférence.

Parfois, nous avions la visite d'un messager militaire ou de l'émissaire d'un pochtecatl revenant du sud, qui faisaient un détour par chez nous pour nous apporter des nouvelles de Béu Ribé. Ces missives ne variaient jamais : Béu Ribé était toujours célibataire, Tehuantepec était toujours Tehuantepec et l'auberge continuait à prospérer en raison, surtout, des échanges croissants avec le Xoconochco. Le caractère immuable de ces nouvelles laconiques était un peu déprimant, car nous avions l'impression que si Béu ne se mariait pas, c'était davantage par défaut de prétendants, que par inclination.

C'est dans ces occasions que je pensais à Motecuzoma, car j'étais certain – bien que je n'en eusse jamais parlé à personne, pas même à Zyanya – qu'il était cet officier mexica au comportement étrange qui avait gâché la vie de Béu. J'aurais dû, sans doute, par esprit de famille ressentir de l'animosité à l'égard du jeune Motecuzoma et le mépriser

à cause de ce que Béu et Ahuizotl m'avaient révélé sur lui. Cependant, ni moi ni personne n'aurait pu nier le travail qu'il accomplissait pour tenir en main et faire prospérer le Xoconochco pour le compte des Mexica.

Il avait pratiquement établi sa garnison à la frontière du Quautemâlan. Il surveilla personnellement la construction d'une imposante forteresse et il ne fait pas de doute que les Quiche et les Lacandon durent voir s'élever ses murs et assister aux rondes des patrouilles avec bien du dépit. Ces misérables ne se hasardèrent plus jamais en dehors de leur jungle et se gardèrent désormais de la moindre menace, bravade ou revendication à l'égard de ce territoire. Ils retombèrent dans leur apathie et dans leur crasse et, pour autant que je le sache, ils n'en sont toujours pas sortis.

Les premiers soldats espagnols qui étaient arrivés au Xoconochco avaient été surpris de trouver, si loin de Tenochtitlán, des peuples non apparentés aux Mexica, et qui parlaient nahuatl. En effet, c'était la terre la plus lointaine où l'on pût déclarer avec fierté : « Nous sommes ici sur le sol mexica. » Et malgré son éloignement du Cœur du Monde Unique, ce fut peut-être notre province la plus fidèle, en raison, sans doute, du nombre considérable de Mexica qui allèrent s'installer dans le Xoconochco après son annexion.

Avant même que la forteresse de Motecuzoma soit terminée, de nouveaux arrivants commencèrent à s'établir dans la région, à y construire des maisons, des marchés, des auberges rudimentaires et même des endroits de plaisir. C'étaient des Mexica, des Acolhua et des Tecpaneca en quête de possibilités et d'horizons plus larges que ceux que leur offraient les terres surpeuplées de la Triple Alliance. Lorsque la forteresse fut achevée, bien pourvue en hommes et en armes, elle étendit son ombre rassurante sur une ville déjà importante qui prit le nom nahuatl de Tapachula, l'Endroit du Corail, et bien que jamais elle n'approchât l'ampleur et la splendeur de Tenochtitlán, elle est encore l'agglomération la plus peuplée et la plus animée à l'est de l'isthme de Tehuantepec.

De nombreux colons venus du nord, après avoir séjourné quelque temps à Tapachula ou dans un autre endroit du Xoconochco, allèrent ensuite s'installer encore plus loin. Je n'ai jamais poussé mes voyages jusque-là, mais je sais qu'à l'est de la jungle du Quautemâlan, il y a de hautes terres et des zones côtières très fertiles. Plus loin encore, s'étend un autre isthme plus étroit que celui de Tehuantepec, situé entre les océans méridional et septentrional et dont personne ne sait où il mène. Certains prétendent qu'il s'y trouve un fleuve qui joint les deux océans. Votre commandant en chef Cortés est parti en exploration, mais en vain ; pourtant il n'est pas impossible qu'un Espagnol le découvre un jour.

Bien que ces émigrants ne fussent qu'une poignée et bien qu'ils n'aient créé qu'une colonisation éparse sur ces terres lointaines, il paraît qu'ils ont imprégné d'une marque indélébile les indigènes. Des tribus qui n'avaient aucun lien de parenté avec aucun des pays de la Triple Alliance, ont fini par nous ressembler. Elles parlent nahuatl, même si ce ne sont que des dialectes bâtards ; elles ont adopté nos us et nos coutumes, nos dieux et ont même rebaptisé leurs villages, leurs montagnes et leurs rivières de noms nahuatl.

Il m'est arrivé que des Espagnols qui avaient beaucoup voyagé me demandent : « Votre empire aztèque était-il réellement si immense qu'il allait buter sur l'empire inca qui se trouve sur le grand continent du sud ? » Je n'ai jamais très bien compris le sens de cette question, mais je leur répondais invariablement : « Non, Seigneurs. » Je ne sais pas trop ce qu'est un empire, un continent ou un Inca. Tout ce que je sais, c'est que nous les Mexica – ou les Aztèques, si vous préférez – nous n'avons jamais poussé les limites de nos territoires au-delà du Xoconochco.

Cependant, à cette époque, tout le monde n'avait pas les yeux uniquement fixés sur le sud. Notre Uey tlatoani se préoccupait également des autres points de la boussole. Je fus heureux d'un changement qui survint un jour, dans ma vie de plus en plus routinière, lorsque Ahuizotl me fit appeler pour me demander si je voulais me charger d'une mission diplomatique au Michoacán.

« Tu as fait du très bon travail au Xoconochco et en Huaxyacac, ne crois-tu pas que tu serais capable, cette fois, d'établir de meilleures relations entre notre pays et la Terre des Pêcheurs ? »

Je lui répondis que je voulais bien essayer. « Mais pour quelle raison, Seigneur ? Les Purépecha laissent nos voyageurs et nos marchands traverser leur pays sans les inquiéter. Ils commercent librement avec nous. Que demander de plus ?

— Eh bien, trouve un prétexte pour aller rendre visite à leur uandakuari, le vieux Yquingare. » Je dus avoir l'air interloqué car il condescendit à me donner de plus amples explications : « Tes prétendues négociations diplomatiques ne serviront qu'à cacher le but réel de ta mission. Nous voulons que tu nous rapportes le secret de ce métal si dur qu'il a toujours battu en brèche nos armes d'obsidienne. »

Ne voulant pas laisser paraître mon inquiétude, je pris le parti d'essayer de le raisonner : « Seigneur, les artisans qui forgent ce métal sont certainement à l'abri des rencontres avec des étrangers qui voudraient essayer de leur arracher leur secret.

— Et le métal est bien enfermé, lui aussi, hors de la vue des curieux, poursuivit Ahuizotl, impatienté. Nous savons tout cela ; mais nous savons aussi qu'il y a une exception. Les proches conseillers de l'uandakuari et ses gardes personnels ont toujours sur eux des armes

de ce métal, afin de déjouer tout attentat contre leur chef.

Introduis-toi dans le palais et tu trouveras bien une occasion de t'emparer d'une épée ou d'un couteau. C'est tout ce qu'il nous faut. Si nous pouvons donner à nos artisans un modèle à étudier, ils en découvriront peut-être la composition.

— Puisque Sa Seigneurie l'ordonne, le Chevalier-Aigle doit obéir », lui répondis-je en soupirant. Puis, réfléchissant aux difficultés que présentait cette tâche, je lui suggérai : « Si ma seule mission là-bas est de dérober un objet, je n'ai pas besoin de me compliquer la vie en invoquant des négociations diplomatiques. Il suffirait que je sois porteur d'un présent amical de l'Orateur Vénéré Ahuizotl à l'Orateur Vénéré Yquingare. »

Ahuizotl fronça les sourcils. « Oui, mais quel cadeau ? Il y a autant d'objets précieux au Michoacán que chez nous. Il faudrait que ce soit quelque chose qui n'existe pas là-bas, quelque chose d'unique.

— Les Purépecha sont très friands de pratiques sexuelles curieuses. Mais, non, le uandakuari est vieux, il a eu le temps de connaître toutes les pratiques et les perversions sexuelles possibles et il doit être parfaitement blasé.

— *Ayyo.*' s'exclama Ahuizotl. J'ai trouvé quelque chose qu'il n'a pas pu essayer et auquel il ne pourra pas résister. C'est un nouveau tequani que nous venons d'acheter pour notre ménagerie humaine. » Je dus blêmir, mais il ne s'en rendit pas compte et envoya un esclave chercher la personne en question.

J'étais en train d'essayer d'imaginer quel genre de monstre pourrait bien exciter la convoitise du débauché le plus corrompu lorsque j'entendis Ahuizotl me dire : « Regarde, Chevalier Mixtli. Les voilà. » Et je mis aussitôt ma topaze devant mon œil.

Les deux filles étaient plutôt laides, mais il n'y avait vraiment pas de quoi les qualifier de monstres. Elles sortaient de l'ordinaire par le fait qu'elles étaient parfaitement jumelles. Je pensai qu'elles devaient avoir environ quatorze ans et qu'elles provenaient d'une tribu olmeca car elles mâchaient toutes deux du tzictli avec le regard vide d'une paire de lamantins. Elles étaient accolées, légèrement tournées l'une vers l'autre et elles se tenaient par l'épaule. Une étoffe qui descendait jusqu'à terre, les enveloppait toutes les deux à partir de la poitrine.

« On ne les a pas encore montrées au public, me dit Ahuizotl, parce que la couturière du palais n'a pas terminé les corsages et les jupes qu'il a fallu faire spécialement. Esclave, déshabille-les. »

Je n'en crus pas mes yeux quand je les vis nues. Ce n'étaient pas de simples jumelles, quelque chose avait dû se passer dans le ventre maternel et elles s'étaient en quelque sorte mélangées l'une à l'autre. De l'aisselle à la hanche, elles étaient réunies par la même peau et si étroitement qu'elles ne pouvaient se lever, s'asseoir ou se coucher

qu’en se faisant à moitié face. Elles avaient quatre seins devant et deux paires de fesses derrière. A part leur figure laide et bête, je ne leur voyais aucune difformité, mis à part cette soudure.

« Est-ce qu’on ne pourrait pas les séparer ? demandai-je. Elles auraient des cicatrices, mais elles seraient normales.

— Et pour quoi faire ? grommela Ahuizotl. Ça ne ferait que deux souillons olmeca de plus à mâcher du tzictli avec leur face terreuse. Ensemble, elles font une curiosité intéressante et elles pourront mener la vie agréable et paisible d’un tequani. De toute manière, nos chirurgiens ont dit qu’elles ne peuvent être séparées. Sous ce morceau de peau qui les lie, il y a des vaisseaux sanguins essentiels. Mais voilà ce qui va enthousiasmer ce vieux Yquingare : elles ont chacune un tipili et elles sont vierges toutes deux.

— C’est dommage qu’elles ne soient pas jolies, remarquai-je. Mais vous avez raison, leur singularité compense leur manque de beauté. Avez-vous un nom ? Savez-vous parler ? » demandai-je en m’adressant aux jumelles.

Elles me répondirent presque en même temps : « Je suis Gauche. » « Je suis Droite. »

« Nous avons pensé les présenter au public, sous le nom de couple-femme, me dit Ahuizotl, d’après la déesse Omecihuatl. C’est une sorte de jeu de mots, tu comprends.

— S’il existe un présent qui puisse rendre l’uanda-kuari plus amical à notre égard, c’est bien celui-ci et je le lui apporterai volontiers. Juste un conseil, Seigneur, Pour les rendre plus attirantes, il faudrait leur faire raser les cheveux et les sourcils. C’est la mode chez les Purépecha.

— Drôle de mode, s’étonna Ahuizotl. Leur seul attrait, c’est justement leur chevelure. Tant pis. Sois prêt à partir dès que leur garde-robe sera terminée.

— Comme vous voulez, Seigneur Orateur. J’espère que la présentation à la cour du couple-femme suscitera assez d’effervescence pour que je puisse subtiliser une arme sans qu’on me remarque au milieu de l’excitation générale.

— Il ne suffit pas de l’espérer, me dit Ahuizotl. Il faut le faire. »

« Ah, les pauvres petites ! » s’écria Zyanya lorsque je lui présentai le couple-femme. J’étais surpris d’entendre exprimer de la pitié à leur égard, car jusqu’à présent tous ceux qui avaient vu Gauche et Droite avaient ricané, ou manifesté un profond étonnement, ou, comme Ahuizotl, avaient vu en elles une marchandise intéressante, une espèce de gibier rare. Au contraire, Zyanya les entoura des plus tendres attentions pendant tout le voyage jusqu’à Tzintzuntzani, ne cessant de leur assurer qu’elles allaient connaître là-bas une existence merveilleuse, dans le luxe et la liberté, comme si elles avaient eu assez

de cervelle pour s'en soucier. Je supposais, moi aussi, qu'elles seraient plus heureuses dans l'indépendance relative d'une vie de palais, même comme concubines à double face, plutôt qu'en étant « enfermées dans une ménagerie et montrées comme un objet de dérision et de curiosité.

Lorsque je lui avais parlé de ma curieuse mission, Zyanya avait insisté pour m'accompagner. J'avais d'abord énergiquement refusé, car je savais que tous ceux qui viendraient avec moi ne vivraient pas longtemps dans le cas très probable où je serais pris en train de voler une de ces sacro-saintes armes de métal. Mais elle sut me persuader que si on arrivait à endormir à l'avance les soupçons de notre hôte, j'aurais davantage d'occasions de m'approcher d'une de ces armes et de la subtiliser sans être vu.

« Y a-t-il une chose plus innocente qu'un couple qui voyage ensemble ? Et puis, j'aimerais bien connaître le Michoacán Zaa. »

Son idée de couple me sembla très valable, même si je l'envisageais sous un jour un peu différent. Pour les gens aux mœurs très libres qu'étaient les Purépecha, un homme qui voyageait avec sa compagne de tous les jours dans un pays où il n'aurait eu qu'à lever le petit doigt pour avoir tout ce qu'il désirait, était un spectacle confondant. Ils verraient donc en moi un demeuré sans aucune imagination ou un impuissant, bien incapable d'être un voleur, un espion ou qui que ce soit de dangereux. C'est pourquoi, en fin de compte, j'acceptai que Zyanya vienne avec moi et elle se mit sur-le-champ à préparer les paquets.

Ahuizotl me fit avertir que les jumelles et leur garde-robe étaient prêtes. Quelle ne fut pas mon épouvante lorsque je les vis complètement tondues, *Ayyo* ! leur tête ressemblait à leurs seins, en forme de cône et je craignis d'avoir fait une grave erreur en donnant ce conseil. Chez les Purépecha, une tête chauve était peut-être la suprême beauté, mais que dire d'une tête chauve et pointue ? De toute façon, il était trop tard pour changer d'avis, et chauves elles resteraient.

Ensuite, à la dernière minute, on s'aperçut qu'aucune chaise à porteurs classique ne pouvait convenir à Droite et à Gauche et il fallut en fabriquer une spécialement, ce qui retarda notre départ de quelques jours. Ahuizotl avait décidé de ne rien épargner pour cette expédition, aussi ce fut une véritable caravane qui se mit en route avec nous.

Deux gardes du palais nous précédaient ; ils n'avaient pas d'armes, mais je savais qu'ils étaient tous deux experts dans les combats à main nue. Pour ma part, je n'avais rien d'autre que mon bouclier blasonné de Chevalier-Aigle et une lettre d'introduction signée d'Ahuizotl. Je marchais à côté de la chaise à porteurs de

Zyanya, jouant à la perfection mon rôle d'époux soumis et lui montrant tout ce qu'il y avait à voir en chemin. Derrière nous, venait la chaise des jumelles portée par huit hommes ainsi que des équipes de rechange qui se relayaient. Cette chaise était en fait une sorte de petite hutte posée sur des montants en bois avec un toit et des rideaux sur les côtés. L'arrière-garde de la caravane était composée de nombreux esclaves chargés de paquets, de paniers et de provisions.

Au bout de trois ou quatre jours de marche, nous arrivâmes dans le village de Zitacuaro près duquel un poste de garde signalait les limites du Michoacán. Nous y fîmes halte tandis que les soldats purépecha examinaient respectueusement la lettre que je leur montrai, puis ils tâtèrent les paquets sans les ouvrir. Ils eurent l'air stupéfait quand ils virent deux filles exactement semblables assises côte à côte, dans une position qui semblait particulièrement inconfortable. Cependant, ils ne posèrent aucune question et nous firent très poliment signe que nous pouvions traverser Zitacuaro.

Par la suite, on ne nous arrêta pas une seule fois, mais j'avais donné ordre que les rideaux de la chaise à porteurs soient désormais toujours tirés. J'étais certain qu'un messager rapide avait déjà informé l'uandakuari de notre venue, mais je voulais que la nature du présent reste mystérieuse le plus longtemps possible, jusqu'au moment où nous en ferions nous-mêmes la surprise. Zyanya me disait que j'étais cruel d'empêcher les jumelles de voir le nouveau pays où elles allaient vivre. Aussi, à chaque fois que je lui montrais quelque chose d'intéressant, elle faisait arrêter la caravane et, s'il n'y avait personne sur la route, elle allait soulever le rideau pour qu'elles puissent, elles aussi, profiter du spectacle.

Si Zyanya n'avait pas été là, ce voyage m'aurait paru bien ennuyeux et j'étais heureux qu'elle ait réussi à me persuader de la laisser venir. Elle parvenait même, de temps en temps, à me faire oublier la mission périlleuse qui était le but de cette expédition. Elle voyait toujours quelque chose de nouveau, poussait des exclamations et écoutait mes explications avec une attention enfantine.

La première chose qui la surprit ce fut, bien sûr, le nombre de personnes au crâne chauve et brillant. Je l'avais mise au courant de cette coutume, mais savoir n'est pas voir. Au début, elle dévisageait les jeunes gens en disant : « Ça, c'est un garçon, ah ! non, c'est une fille…» Je dois dire que cette curiosité était réciproque.

Les Purépecha avaient l'habitude de voir des gens chevelus – parmi les étrangers, les classes inférieures et quelques excentriques – mais jamais aucun d'eux n'avait rencontré une belle femme avec une chevelure abondante striée d'une mèche blanche ; aussi nous dévisageaient-ils aussi.

En dehors des habitants, bien des choses, dans ce pays, attiraient

l'attention : les montagnes qui semblaient reculer constamment vers l'horizon et faisaient un cadre au relief doux et plat, des forêts, des prairies sauvages parsemées de fleurs. Mais la plus grande partie du pays était occupée par de grandes fermes très prospères, avec d'immenses étendues de maïs, de haricots, de chili et des vergers d'avocatiers et d'arbres fruitiers. Çà et là, s'élevaient au milieu des champs des huttes d'adobe pour emmagasiner les graines et les récoltes ; c'étaient des abris coniques qui rappelaient la tête pointue des jumelles.

Dans cette région, même les plus humbles demeures sont jolies. Toutes les constructions sont en bois, à cause de l'abondance des forêts. Les planches et les poutres ne sont pas assemblées avec du mortier ou des cordes, mais elles s'emboîtent grâce à un ingénieux système d'encoches. Les maisons ont de hauts toits pointus dont les pans font de l'ombre en été et protègent de la pluie en hiver. Certains toits rebiquent même sur les quatre côtés, ce qui leur donne un petit air mutin. C'était la saison des hirondelles et, nulle part, il n'y en a autant qu'au Michoacán. On les voit partout voleter, glisser, voltiger, battre des ailes et c'est certainement parce que ces grands pans de toit leur laissent beaucoup de place pour faire leur nid.

Avec ses forêts et ses cours d'eau, le Michoacán est un séjour accueillant pour toutes les espèces d'oiseaux. Les rivières reflètent les éclatantes couleurs du geai, du gobe-mouches et du martin-pêcheur. Au bord du lac, avancent de grands hérons bleu et blanc et même de grands flamants. Ces oiseaux ont un bec en forme de cuiller, ce qui n'est pas très gracieux et de longues pattes dégingandées. Mais leur plumage a la superbe couleur du coucher du soleil et quand une harde entière s'envole, on dirait que le vent s'est matérialisé dans leurs ailes roses.

La plus grande partie de la population du Michoacán réside dans le chapelet de villages qui entoure le lac de Patzcuaro, ou encore dans des hameaux perchés sur une multitude de petites îles. La communauté vit principalement des poissons et des oiseaux du lac, mais l'uandakuari a obligé chaque village à fabriquer un produit local particulier. Ici, on façonne des ustensiles en cuivre martelé, là on tisse, ailleurs on tresse des joncs pour en faire des nattes ou encore, on réalise des objets en laque, et bien d'autres choses encore. C'est dans le village de Patzcuaro que se tenait le marché où l'on venait échanger toutes ces productions. Jaracuaro, une île au milieu du lac, foisonnante de temples et d'autels, servait de lieu de rassemblement culturel aux habitants de tous les autres villages. Tzintzuntzani, le Lieu des Colibris, était la capitale et le centre de tout. La ville était uniquement constituée de palais habités par les nobles, les courtisans, les prêtres, les serviteurs, etc.

Quand nous arrivâmes aux abords de Tzintzuntzani, nous vîmes une vieille yakata – c'est le mot poré qui veut dire pyramide – qui se dressait sur les hauteurs à l'est des palais. Bâtie en des temps ancestraux, pas très haute, mais incroyablement allongée, cette yakata, curieux mélange de formes rondes et carrées, présentait encore un amoncellement de pierres impressionnant, bien qu'elle eût perdu depuis longtemps son enduit de plâtre et ses peintures et qu'elle fût ruinée et envahie par la végétation.

On pourrait penser que les palais de Tzintzuntzani, entièrement construits en bois, étaient moins imposants que les édifices de pierre de Tenochtitlán ; pourtant ils avaient une majesté particulière. Sous l'avancée des toits pointus aux coins recourbés, il y avait toujours deux étages et un balcon extérieur faisait le tour du niveau supérieur. Les massifs troncs de cèdre qui soutenaient ces maisons, les colonnes, les rampes et les poutres qui apparaissaient sous le toit, étaient tous délicatement sculptés, ajourés et souvent enduits de riches laques. Cependant, la demeure de l'uandakuari les faisait presque paraître misérables.

Des messagers avaient tenu Yquingare au courant de notre progression, et les nobles étaient venus en foule nous accueillir. Auparavant, nous étions passés par le lac nous laver et revêtir notre plus belle parure. C'est donc le teint frais et la tête haute que nous fîmes notre arrivée dans l'avant-cour du palais, un jardin enclos et ombragé par de grands arbres. Je donnai l'ordre de déposer les chaises et je renvoyai les gardes et les porteurs qui furent conduits dans le quartier affecté aux domestiques. Seuls, Zyanya, les jumelles et moi traversâmes le jardin jusqu'à l'énorme masse du palais lui-même. Dans la confusion créée par la foule venue nous accueillir, l'étrange façon de marcher des deux filles passa inaperçue.

Dans un ronronnement de paroles de bienvenue que je ne compris pas toutes, on nous fit franchir les grandes portes de cèdre du palais qui menaient sur une terrasse également parquetée de cèdre, puis nous passâmes par une autre porte pour arriver dans la salle d'audience de l'uandakuari. C'était une pièce immense. De chaque côté, un escalier menait à un balcon intérieur sur lequel donnaient les pièces de l'étage supérieur. L'uandakuari était assis sur une simple chaise basse, mais le long chemin qu'il fallait parcourir pour arriver à lui était manifestement prévu pour mettre le visiteur en position d'infériorité.

La salle était bourrée d'hommes et de femmes élégamment vêtus qui se pressaient sur les côtés pour nous laisser passer. Lentement, nous avançâmes vers le trône et, grâce à ma topaze, je pus bien voir l'uandakuari. Je ne l'avais aperçu qu'une fois auparavant, à l'occasion de la consécration de la grande pyramide, en un temps où je voyais mal. Il était déjà vieux alors et depuis, il n'avait pas rajeuni. C'était un

petit bonhomme tout ratatiné et peut-être était-ce sa calvitie qui avait inspiré la mode du pays, car il n'avait pas besoin de recourir aux services d'un rasoir d'obsidienne. Il n'avait pas plus de dents que de cheveux et presque pas de voix. Bien que je fusse content de me débarrasser enfin de mon encombrant présent, j'éprouvais un certain remords à remettre ces malheureuses dans les mains crochues de cette vieille souche racornie. Je lui donnai la lettre d'Ahuizotl et il la tendit à son tour à son fils aîné en lui ordonnant aigrement de la lire à haute voix. Je m'étais toujours représenté les princes comme des jeunes gens, mais celui-ci qui s'appelait Tzimtzicha, aurait eu les cheveux gris s'il les avait laissés pousser. Pourtant, son père lui sifflait des ordres comme s'il ne portait pas encore de pagne sous son manteau.

« Quoi ? Un présent ? » coassa le vieillard quand son fils eut terminé de lire la lettre en poré. Il fixa son regard larmoyant sur Zyanya qui était à côté de moi et dit en faisant claquer sa langue : « Ah oui, ça pourrait faire une nouveauté. Qu'on lui rase tout, sauf sa mèche blanche. »

Epouvantée, Zyanya recula d'un pas et je me hâtai de préciser : « Voici le cadeau, Seigneur Yquingare ». Je poussai les jumelles devant le trône et je déchirai leur robe pourpre. La foule assemblée poussa un « Oh ! » de stupéfaction en me voyant mettre en pièces une étoffe aussi précieuse, puis on entendit un autre cri au moment où le vêtement tomba à terre, dévoilant complètement les deux filles.

« Par les couilles de plume de Kurikauri ! » souffla le vieillard en utilisant le nom poré de Quetzalcoatl. Il continua à parler, mais son murmure se perdit dans les exclamations de surprise des courtisans et je vis seulement la salive qui lui coulait sur le menton. C'était un succès incontestable.

Toutes les personnes présentes, y compris les vieilles épouses d'Yquingare encore en vie et ses courtisanes eurent le droit de venir examiner de près le couple-femme. Une fois que chacun eut satisfait sa curiosité malsaine, l'uandakuari donna en se raclant la gorge un ordre qui eut pour effet immédiat de vider la salle du trône, et nous restâmes seuls avec lui, le prince héritier et quelques gardes à l'allure patibulaire.

« Qu'on apporte à manger, maintenant ! dit-il en se frottant les mains. Il faut que je fasse bonne impression, hein ? »

Le prince fit passer la consigne à un garde et un instant plus tard, des serviteurs vinrent disposer une nappe devant nous et nous nous assîmes tous les six après avoir revêtu les jumelles de leur robe déchirée. Je crus comprendre que le prince héritier n'était généralement pas admis à manger en même temps que son père, mais il parlait nahuatl couramment et nous servit d'interprète quand le vieillard et moi n'arrivions pas à nous comprendre. Pendant ce temps,

Zyanya faisait manger les jumelles à la cuiller, car elles avaient tendance à tout prendre avec les doigts, ce qui dégoûtait les personnes présentes.

Il faut dire qu'en ce domaine, le vieux monarque n'avait rien à leur envier. Après qu'on nous eut apporté un plat de ce délicieux poisson blanc qu'on ne trouve que dans le lac Patzcuaro, il nous déclara avec son sourire édenté : « Mangez, profitez-en. Moi je ne peux avaler que du lait.

— Du lait ? s'enquit poliment Zyanya. Du lait de biche, Seigneur ? »

Mais ses sourcils ailés se haussèrent encore davantage quand une énorme femme au crâne rasé entra et vint s'agenouiller devant l'uandakuari. Elle releva son corsage et lui présenta un sein plantureux. Pendant tout le repas, Yquingare suça les deux tétons l'un après l'autre et fort bruyamment, ne s'arrêtant que pour demander des renseignements sur l'origine et l'acquisition des jumelles.

Zyanya s'efforçait de ne pas regarder dans sa direction, de même que le prince héritier et je les vis repousser la nourriture dans leur assiette en laque. Les jumelles, comme toujours, mangeaient de grand appétit et moi aussi, parce qu'un détail me faisait oublier la vulgarité d'Yquingare.

J'avais remarqué que les gardes avaient des lances dont la teinte cuivrée était d'une nuance étrangement foncée ; je m'aperçus ensuite que l'uandakuari et son fils portaient des petits poignards du même métal accrochés à la taille par une lanière. Le vieillard m'adressait des propos incohérents et confus et je me doutais qu'il allait finir par me demander si je pouvais lui trouver le même genre de couple, mais du sexe masculin. Soudain, Zyanya, comme si elle ne pouvait en supporter davantage, l'interrompit en disant : « Quel breuvage délicieux ! » Le prince héritier parut ravi de cette diversion et se pencha vers elle pour lui dire que c'était du châpari, une boisson tirée du miel, très alcoolisée et qu'elle ferait mieux de ne pas trop en boire pour la première fois.

« C'est extraordinaire ! s'exclama-t-elle en vidant sa coupe de bois laqué. Si le miel est si enivrant, comment se fait-il que les abeilles ne soient pas tout le temps soûles ? » Elle hoqueta, puis se mit à réfléchir, au sujet des abeilles, sans doute, car lorsque Yquingare voulut reprendre son enquête embarrassée, elle le coupa à nouveau d'une voix forte : « Elles le sont peut-être, qui sait ? » Sur ce, elle se versa une autre coupe, ainsi qu'à moi, en en renversant un peu de côté. Le vieux poussa un soupir, téta une dernière fois le sein barbouillé et d'un claquement de doigt, fit signe que ce pénible repas était terminé. Aussi, nous bûmes à la hâte notre dernière coupe de châpari.

« Allons-y, bredouilla l'uandakuari.

— Un instant, Seigneur, lui dis-je. Il faut que je donne des instructions au couple-femme.

— Des instructions ? demanda-t-il d'un air soupçonneux.

— Pour qu'elles soient obéissantes, précisai-je, minaudant comme une entremetteuse. Comme elles sont vierges, elles risquent d'être un peu farouches.

— Ah ? » Sa figure s'épanouit. « Et elles sont vierges, en plus ? C'est bien, dites-leur d'être obéissantes. »

Zyanya et Tzimtzicha me jetèrent un regard méprisant tandis que je prenais les deux filles à part pour leur donner mes instructions, des instructions que je venais d'imaginer. Ce ne fut pas facile, parce qu'il fallait que je parle vite dans leur langue et qu'elles étaient particulièrement lentes. Toutefois, elles secouèrent la tête avec l'air d'avoir vaguement compris et c'est avec un sentiment de fatalisme que je les poussai vers l'uandakuari.

Sans protester, elles montèrent l'escalier avec lui, comme un crabe qui soutiendrait un crapaud. Avant d'arriver sur le balcon, le crapaud se retourna et cria quelque chose à son fils d'une voix si enrouée que je ne compris pas un seul mot. Tzimtzicha fit à son père un signe de tête soumis et nous demanda si nous voulions nous retirer. Pour toute réponse, Zyanya hoqueta et j'acceptai l'offre. La journée avait été longue. Nous suivîmes le prince héritier dans l'escalier qui partait de l'autre côté de la salle du trône.

Et voici comment, à Tzintzuntzani, pour la première fois dans notre vie commune, Zyanya et moi avons eu des hôtes dans notre lit. Mais n'oubliez pas, mes révérends, que nous étions tous les deux un peu échauffés par l'enivrant châpari. Je vais tâcher de vous expliquer tout ceci.

Avant de partir, j'avais parlé à Zyanya de l'imagination et même de la perversion dont faisaient preuve les Purépecha dans leurs voluptueuses pratiques sexuelles et nous avions décidé de ne manifester ni surprise, ni dégoût quel que soit le genre d'hospitalité qu'on nous offrirait, mais simplement de la refuser le plus courtoisement possible. Mais, ce soir-là, le temps de réaliser ce qui se passait, c'était déjà trop tard et ensuite, nous fûmes bien obligés de reconnaître que c'était délicieux.

Tout en nous guidant, Tzimtzicha se tourna vers moi et me demanda en imitant le sourire de maquerelle que j'avais moi-même eu quelques instants avant, si le chevalier et sa dame souhaitaient des chambres séparées ou des lits séparés.

« Certainement pas », répliquai-je froidement, avant qu'il ne me propose des partenaires différents ou autre chose d'aussi choquant.

« Une chambre conjugale, alors. Mais parfois, Seigneur, ajouta-t-il d'un air très naturel, il arrive aux couples les plus aimants d'être un

peu fatigués. La cour de Tzintzuntzani serait déshonorée si ses hôtes se sentaient, hum, trop las, pour profiter l'un de l'autre, même pour une seule nuit. Aussi nous avons des services qu'on appelle atânatanârani qui augmentent les dispositions des hommes et la réceptivité des femmes, à un degré tel que ni l'un, ni l'autre ne l'ont peut-être jamais connu. »

Ce mot, atânatanârani, pour autant que je sois arrivé à l'analyser, veut simplement dire « se grouper ». Avant que j'aie pu lui demander en quoi le fait de se grouper pouvait avoir un effet quelconque, il nous avait montré notre chambre et s'était retiré en fermant derrière lui la porte laquée. Nous nous trouvions dans une pièce éclairée par une lampe, avec le lit le plus profond et le plus mœlleux que j'aie jamais vu. Deux esclaves, un homme et une femme, nous attendaient. Je leur jetai un regard inquiet, mais ils nous demandèrent simplement si nous voulions prendre un bain. Le domestique m'aida à me laver, puis me frotta énergiquement avec une pierre ponce dans l'étuve, mais rien de plus. J'en conclus que les esclaves, le bain, l'étuve, tout cela constituait ce que le prince entendait par ces « services qu'on appelle atânatanârani ». Ce n'était donc qu'un agrément de gens civilisés sans rien d'obscène. Je me sentais rafraîchi, revigoré et tout à fait « disposé » comme l'avait dit le prince à « profiter » de ma femme.

Les deux esclaves se retirèrent en s'inclinant et nous nous retrouvâmes tous les deux dans la chambre qui était maintenant plongée dans l'obscurité. On avait tiré les tentures des fenêtres et éteint les lampes à huile. Il nous fallut un moment pour nous rejoindre dans cette grande chambre et encore un peu de temps pour trouver l'immense lit. La nuit était tiède et seule la courtepointe supérieure était retournée. Nous nous glissâmes dessous, côte à côte, sur le dos pour goûter pleinement la nuageuse douceur où nous étions plongés.

« Tu sais, Zaa, murmura Zyanya, je me sens aussi grise qu'une abeille. » Soudain, elle sursauta. « *Ayyo.'* tu es bien pressé ! je ne m'y attendais pas. » Au même moment, j'avais failli pousser la même exclamation. J'allongeai le bras et j'atteignis une petite main qui me touchait. Sa main, pensai-je, et je m'écriai, stupéfait : « Zyanya » juste quand elle disait : « Zaa, on dirait… c'est un enfant qui s'amuse avec… avec moi.

— J'en ai un, moi aussi, répliquai-je, n'osant plus bouger. Ils nous attendaient là-dessous. Qu'est-ce qu'on fait ? »

Je m'attendais à ce qu'elle me réponde : « Frappe ! Crie ! » ou bien qu'elle le fasse elle-même, mais elle sursauta à nouveau et avec un gloussement d'abeille éméchée, elle répéta ma question : « Qu'est-ce qu'on fait ? Que fait le tien ? »

Je le lui dis.

« Le mien aussi.

— Ce n’est pas désagréable.

— En définitive, non.

— Ils doivent être dressés pour ça.

— Pas pour leur plaisir, en tout cas. Le mien est bien trop jeune.

— Non, c’est pour augmenter notre plaisir, comme a dit le prince.

— Si on les renvoie, ils risquent d’être punis. »

Ce dialogue peut vous paraître froid et raisonné, mais il ne l’était pas. Nos voix étaient altérées et nos paroles entrecoupées de mouvements et de soupirs involontaires.

« Tu as une fille ou un garçon ? Je n’arrive pas à le savoir.

— Moi non plus. Quelle importance ?

— Sa tête est lisse, mais j’ai l’impression que son visage est beau. Il a de très longs cils. Ah, oui… avec ses cils…

— Ils sont vraiment bien dressés.

— Oh, oui. Je me demande s’ils sont juste dressés pour…

— On va les échanger pour voir. »

Les enfants n’eurent pas d’objection à changer de place et leur numéro continua à être aussi parfait. Il me sembla que la bouche du nouveau était un peu plus chaude et plus humide d’avoir…

En bref, pour ne pas vous ennuyer plus longtemps, je vous dirai que bientôt Zyanya et moi, nous commençâmes à nous embrasser passionnément, à nous griffer, à nous étreindre, pendant que les enfants s’affairaient en bas. Puis, lorsque je n’en pus plus, nous nous unîmes comme des jaguars qui s’accouplent et les enfants, obligés de s’écarter, se pressèrent sur nous, jouant de leur petite langue et de leurs petits doigts.

Ce jeu se reproduisit une multitude de fois. Chaque fois que nous voulions nous arrêter pour nous reposer un peu, les enfants revenaient se blottir contre nous, puis ils reprenaient leurs agaceries et leurs caresses. Ils allaient d’elle à moi, séparément ou ensemble. La partie ne se termina que lorsque nous fûmes complètement épuisés et que nous sombrâmes dans le sommeil. Jamais, nous ne sûmes ni l’âge, ni le sexe de nos petits complices. Lorsque je me réveillai, de très bonne heure, ils étaient partis.

C’est un grattement à la porte qui m’avait tiré de mon sommeil. A demi conscient, je me levai pour aller ouvrir. Je ne vis rien d’autre que l’aube à peine naissante et le trou sombre de la salle du trône. Soudain, je sentis qu’on me grattait la jambe et je découvris les jumelles aussi nues que moi. Elles étaient à quatre pattes, ou plutôt à huit, ce qui accentuait leur ressemblance avec un crabe ; elles me regardaient l’entrecuisse en souriant lascivement.

« Heureuse chose, dit Gauche.

— L’autre aussi », ajouta Droite, en agitant sa tête pointue en direction de ce que je supposai être la chambre de Yquingare.

« Qu'est-ce que vous faites là ? » chuchotai-je, le plus farouchement que je pus.

Elles levèrent une de leurs huit extrémités et me mirent dans la main le poignard de l'uandakuari. J'entrevis le métal sombre, plus sombre encore dans la pénombre ; je passai mon pouce sur le fil de la lame ; elle était dure et tranchante.

« Vous y êtes arrivées », leur dis-je, sentant une vague de gratitude et presque d'affection monter en moi, à l'égard du monstre accroupi à mes pieds.

« Facile, remarqua Droite.

— Il avait mis ses habits à côté du lit, précisa Gauche.

— Il m'a rentré ça, dit Droite en tapotant mon tepuli, ce qui me fit sursauter.

— Heureuse.

— Je m'ennuyais, se plaignit Gauche. Rien à faire. Seulement être balancée. J'ai tâté les habits, trouvé le couteau.

— Elle prend le couteau, pendant que je suis heureuse, dit Droite. Elle prend le couteau pendant que…

— Et maintenant ? coupai-je.

— Il ronfle. On apporte le couteau. Maintenant, on va le réveiller. Etre encore heureuse. »

Sans même attendre que je les remercie, les jumelles détalèrent en crabe le long de la balustrade obscure et je rentrai dans ma chambre pour attendre le lever du soleil.

Les courtisans de Tzintzuntzani ne semblaient pas être des lève-tôt. Seul le prince héritier vint prendre une collation avec nous. Je lui annonçai que nous allions partir. Puisque apparemment, son père était satisfait de notre cadeau, nous ne voulions pas nous éterniser et l'obliger à interrompre ses plaisirs pour s'occuper de ses hôtes.

« Puisque vous voulez partir, me dit affablement le prince, nous ne vous retiendrons pas. Il n'y aura qu'une petite formalité. Nous allons vous fouiller, vous-mêmes, vos gardes et vos esclaves et toutes vos affaires. Ne le prenez pas comme une offense, je vous en prie. Je dois moi-même m'y soumettre à chaque fois que je pars en voyage. »

Je haussai les épaules avec autant de détachement que l'on peut en avoir quand une troupe de soldats en armes se referme sur vous. Ils nous palpèrent, Zyanya et moi, puis nous demandèrent d'ôter nos sandales. Dans la cour, ils inspectèrent tous nos hommes. Ils déballèrent nos paquets et tâtèrent même les coussins des chaises à porteurs. D'autres personnes étaient levées maintenant, des enfants du palais pour la plupart, et ils assistaient au déroulement des opérations avec des yeux brillants et malins. Je me tournai vers Zyanya ; elle regardait les enfants avec attention, essayant de deviner lesquels… Elle me surprit en train de sourire et se mit à rougir encore plus que la

petite lame de métal – j'en avais ôté le manche – que j'avais cachée sur ma nuque, sous mes cheveux.

Les soldats dirent à Tzimtzicha que nous n'emportions rien que nous n'ayons amené avec nous. Sa vigilance se transforma aussitôt en amabilité et il nous dit : « Alors, il faut que vous emportiez quelque chose, pour en faire présent à votre Uey tlatoani. » Il me remit un petit sac de cuir qui contenait, je le vis par la suite, de nombreuses perles fines de la plus belle qualité. « Et aussi, ajouta-t-il, quelque chose d'encore plus rare, qui rentrera parfaitement dans votre grande litière. Je ne sais comment mon père va pouvoir s'en passer, c'est ce qu'il possède de plus précieux ; mais c'est lui-même qui l'a ordonné. »

Sur ce, il nous montra l'énorme femme chauve à la poitrine débordante qui avait servi de nourrice au vieillard pendant le dîner de la veille. Elle était deux fois plus lourde que les jumelles et les porteurs ne cessèrent de la maudire tout au long du voyage. Environ chaque longue course, il fallait que la caravane s'arrête et attende pendant qu'elle se trayait elle-même de ses propres mains pour se soulager. Zyanya ne cessa de rire ; elle rit même lorsque je présentai le cadeau à Ahuizotl et qu'il ordonna de me faire exécuter sur-le-champ. Je me hâtai alors de lui révéler le pouvoir que le lait de cette femme avait sur le vieux Yquingare ; Ahuizotl réfléchit un moment et annula mon exécution et Zyanya se remit à rire de plus belle, si bien que l'Orateur Vénéré et moi nous joignîmes à cette gaieté.

Si Ahuizotl a pu tirer un parti quelconque de cette femme, elle aura été une acquisition plus intéressante que le poignard. Les métallurgistes mexica l'étudièrent attentivement, le grattèrent en profondeur, prélevèrent des limailles et déclarèrent que le métal était un mélange de cuivre et d'étain fondu. Mais ils eurent beau faire de nombreux essais, ils ne trouvèrent jamais les bonnes proportions ou la température convenable et le mystère resta entier.

Cependant, comme il n'y avait pas d'étain dans nos régions, à part les petites hachettes que nous utilisions comme monnaie et que celles-ci arrivaient par les routes marchandes d'un pays inconnu situé loin vers le sud, en passant de main en main, Ahuizotl donna l'ordre qu'elles soient toutes confisquées sans délai. Par conséquent, l'étain disparut complètement de la circulation comme monnaie d'échange et je suppose qu'Ahuizotl les stocka dans un endroit bien gardé.

Dans un sens, c'était une mesure égoïste : puisque les Mexica n'avaient pu découvrir le secret de ce métal, personne d'autre ne pourrait en avoir. Les Purépecha possédaient déjà suffisamment de ces armes pour que les Mexica ne se risquent pas à les attaquer ; mais comme ils n'avaient plus d'étain, ils ne pouvaient en fabriquer davantage et se sentir assez forts pour nous déclarer la guerre. Je peux donc prétendre, à juste raison, que ma mission au Michoacán n'a pas

été un échec total.

***

Zyanya et moi étions mariés depuis sept ans et nos amis nous considéraient comme un vieux couple. Nous étions heureux ensemble et nous ne souhaitions rien d'autre. Mais les dieux en avaient décidé autrement et voici comment Zyanya me le fit savoir.

Un jour, nous étions allés rendre visite au palais à la Première Dame. En sortant, nous aperçûmes le gros mammifère que nous avions rapporté de Tzintzuntzani. Je savais qu'Ahuizotl l'employait simplement comme domestique, mais je fis une plaisanterie sur sa « nourrice » pour faire rire Zyanya. Mais, contrairement à ce que j'attendais, elle répliqua vertement :

« Ce n'est pas bien de parler vulgairement de ça, du lait maternel et des mères.

— Je ne pensais pas que tu le prendrais mal…»

Elle n'osait pas me répondre et me déclara timidement : « Vers la fin de l'année, moi aussi… j'aurai du lait. »

J'écarquillai les yeux et mis un moment à réaliser. Avant même que j'aie pu dire quelque chose, elle ajouta : « Je m'en doutais depuis un moment et le médecin me l'a confirmé il y a deux jours. Je voulais te l'annoncer en douceur et voilà…» Elle renifla tristement. « Je te l'ai jeté en pleine figure. Zaa, où vas-tu ? Ne me laisse pas. »

Je venais en effet de partir au pas de course, mais c'était simplement pour aller chercher une chaise à porteurs afin qu'elle ne rentre pas à pied à la maison. Elle se mit à rire. « C'est ridicule ! » Et lorsque j'insistai pour la faire monter dans la litière, elle me dit : « Mais, Zaa, on dirait que tu es content.

— Content ! m'exclamai-je. Et comment ! »

Quand nous arrivâmes à la maison, Turquoise s'inquiéta de me voir aider Zyanya à monter le petit escalier. Mais je lui criai aussitôt : « On va avoir un enfant ! » Elle poussa une exclamation de joie et Chatouilleuse, entendant ce vacarme, arriva en courant ; je leur ordonnai : « Chatouilleuse, Turquoise, allez tout de suite nettoyer à fond la chambre d'enfant. Préparez tout ce qu'il faut. Achetez ce qui manque, un berceau, des fleurs, mettez des fleurs partout !

— Zaa, calme-toi, me dit Zyanya, mi-amusée, mi-gênée. On a plusieurs mois devant nous. »

Cependant, les deux esclaves se préparaient déjà à exécuter mes ordres et montaient les escaliers, toutes joyeuses. Malgré ses protestations, je l'obligeai à se reposer pour se remettre de la fatigue de notre visite au palais. Moi-même, je fêtai l'événement en buvant un verre d'octli et en fumant un poquietl, puis je contemplai le soleil

couchant, rempli de joie.

Mais, peu à peu, mon exaltation fit place à la réflexion et je compris pourquoi Zyanya avait hésité à m'annoncer cette nouvelle. Elle m'avait dit que la naissance se produirait vers la fin de l'année. En comptant sur mes doigts, j'en déduisis que l'enfant avait été conçu pendant cette fameuse nuit, au palais d'Yquingare et cette pensée me fit rire, car je pensais que Zyanya en était un peu dépitée. Pour ma part, je trouvais qu'il était préférable de concevoir un enfant dans le plaisir, plutôt que dans une soumission fataliste au devoir, au conformisme et à l'inévitable, comme c'était le cas le plus souvent.

L'idée qui me vint ensuite me parut moins plaisante. L'enfant risquait d'être handicapé, dès la naissance, au cas où il hériterait de ma mauvaise vue. Lui, au moins, n'aurait pas à tâtonner et à trébucher comme je l'avais fait pendant des années avant de découvrir le cristal magique. Je me l'imaginais incapable de se déplacer sans cela et affublé du surnom cruel d'Œil Jaune par ses camarades…

Si c'était une fille, ce défaut serait moins gênant. L'apparence de ma fille compterait davantage que sa vision. Mais, quelle pensée angoissante ! Si elle allait hériter à la fois de mes yeux et de mon aspect. Un garçon pourrait être fier d'avoir une tête haute, mais une fille en serait navrée et sa seule vue me révolterait. J'imaginais alors que notre fille allait ressembler à l'énorme nourrice.

Un autre souci vint m'assaillir. Les jours précédant la conception de l'enfant, Zyanya avait été en rapport avec les monstrueuses jumelles. Il était notoire que beaucoup d'enfants naissaient contrefaits et anormaux quand leur mère avait été en contact avec des choses repoussantes. Pis encore, Zyanya avait parlé de « la fin de l'année », le moment des cinq nemontemi. C'était un mauvais présage pour un enfant de naître pendant ces cinq jours néfastes et sans vie au point que certains parents laissaient l'enfant mourir de faim ; bien plus, on les y encourageait. Je n'étais pas superstitieux à ce point, mais tout de même, quel fardeau, quel monstre allait être cet enfant ?

« Je serai une misérable loque avant peu de temps, déclarai-je à Zyanya le lendemain matin. Je me demande si tous les pères connaissent les mêmes affres que moi.

— Sûrement pas autant que les mères, me répondit-elle en souriant. La différence, c'est qu'une mère sait qu'elle ne peut rien faire d'autre que d'attendre.

— Je ne vois pas non plus ce que je pourrais faire d'autre, soupirai-je. Il ne me reste qu'à m'occuper de toi et à veiller à ce qu'il ne t'arrive rien.

— Si tu fais ça, je suis perdue ! s'écria-t-elle avec un accent de grande sincérité. Je t'en prie, trouve autre chose pour te distraire. »

Piqué et vexé par ce refus, je partis en boudant pour aller prendre

mon bain. Lorsque je redescendis, un visiteur se présenta qui vint me changer les idées. C'était Cozcatl.

« *Ayyo*. Tu es déjà au courant ? m'exclamai-je. C'est gentil d'être venu si vite. »

Il sembla intrigué par mes paroles. « Au courant de quoi ? me demanda-t-il. En fait, je suis venu pour…»

Je l'interrompis : « Mais, que nous allons avoir un enfant. »

Il pâlit, puis me dit : « Je suis content pour vous, Mixtli et aussi pour Zyanya. Je vais prier les dieux pour qu'ils vous donnent un bel enfant. » Puis, il se mit à bredouiller : « J'ai été troublé à cause de cette coïncidence ; parce que moi, je viens vous demander la permission de me marier.

— Te marier ? Ta nouvelle est aussi extraordinaire que la mienne. Quand je pense que le petit Cozcatl a l'âge de se marier. Je ne me rends pas compte que les années passent. Mais, pourquoi me parles-tu de permission ?

— La fille que je veux épouser n'est pas libre de se marier. C'est une esclave.

— Ah bon ! » Je ne comprenais toujours pas. « Tu as certainement les moyens d'acheter sa liberté.

— Bien sûr, mais est-ce que vous me la vendrez ? Je veux épouser Quequelmiqui et elle aussi.

— Quoi ?

— C'est grâce à vous que je l'ai connue et je dois avouer que si je viens si souvent vous rendre visite, c'est pour avoir l'occasion d'être un peu avec elle. C'est principalement dans votre cuisine que j'ai fait ma cour. »

J'étais stupéfait. « Chatouilleuse, notre petite servante. Mais ce n'est qu'une adolescente !

— Elle l'était quand vous l'avez achetée, me rappela gentiment Cozcatl. Mais les années ont passé. »

C'est pourtant vrai, pensai-je. Chatouilleuse n'avait qu'un an ou deux de moins que Cozcatl qui devait avoir maintenant… voyons… vingt-deux ans.

Magnanime, je lui déclarai : « Tu as ma permission et mes félicitations. Mais tu ne l'achèteras pas. Elle sera notre premier cadeau de mariage. Non, non, ne proteste pas. J'y tiens. Si tu ne l'avais pas éduquée, elle ne serait pas digne d'être ta femme. Je me souviens du jour où elle est arrivée ici. Elle riait bêtement tout le temps.

— Je vous remercie, Mixtli et elle aussi. Mais je voulais vous demander autre chose.

— Il semblait nerveux.

— Je lui ai parlé de moi et de ma blessure. Elle sait que jamais nous n'aurons d'enfant comme Zyanya et vous. »

C'est alors que je réalisai combien ma soudaine déclaration avait dû rabattre sa joie. Mais avant que j'aie pu m'excuser, il poursuivit : « Quequelmiqui m'a juré qu'elle m'aimait et qu'elle m'acceptait comme je suis. Mais je ne sais pas si elle se rend bien compte de l'étendue de mon infirmité. Nos caresses dans la cuisine n'ont pas été jusqu'à…»

Il ne savait comment s'en sortir et je voulus l'aider. « Tu veux dire que vous n'avez pas encore…

— Elle ne m'a jamais vu déshabillé, lâcha-t-il. Elle est vierge et ignorante de ce qui se passe entre un homme et une femme.

— Ce sera le rôle de Zyanya de lui parler ouvertement, puisqu'elle est sa maîtresse. Je suis certain qu'elle l'éclairera sur les aspects les plus intimes du mariage.

— Ce serait très gentil. Mais ensuite, pourriez-vous lui parler, vous aussi, Mixtli ? Vous me connaissez depuis longtemps… et mieux que Zyanya. Vous saurez lui dire plus précisément quelles sont mes limites en tant qu'époux. Est-ce que vous voulez bien vous en charger ?

— Je ferai de mon mieux, lui répondis-je. Mais je te préviens, une jeune fille innocente est déjà assez émue quand elle se marie avec un homme qui possède tous les attributs ordinaires ; quand je vais lui dire carrément ce qu'elle pourra attendre de cette union et ce qu'elle n'aura pas, je risque de l'effrayer encore davantage.

— Elle m'aime, répéta Cozcatl. Elle m'a donné sa parole et je suis sûr d'elle.

— Alors, tu es un homme unique, dis-je moqueur. Moi, je ne sais qu'une chose : qu'une femme pense au mariage en termes de fleurs, de chants d'oiseaux et de battements d'ailes. Quand je vais lui parler d'organes et de tissus, au mieux, elle sera déçue et au pire, elle risque de ne jamais vouloir se marier, ni avec toi, ni avec personne d'autre. Et alors, tu m'en voudras.

— Mais non. Quequelmiqui ne mérite pas une telle surprise pour sa nuit de noces. Si elle ne veut pas de moi, il vaut mieux que je le sache tout de suite. Ça me tuera bien sûr. Si Quequelmiqui me repousse, elle si douce et si aimante, je sais qu'aucune autre femme ne m'acceptera. Je m'engagerai dans une armée et j'irai mourir à la guerre. Mais quoi qu'il arrive, Mixtli, je ne vous en voudrai pas. C'est un service que je vous demande. »

Quand il fut parti, je mis Zyanya au courant de tout ce qu'il m'avait dit. Elle fit venir Chatouilleuse qui arriva rougissante, tremblante et tortillant le bord de son corsage. Nous l'embrassâmes et la félicitâmes d'avoir su retenir l'attention d'un jeune homme aussi accompli que Cozcatl. Puis, Zyanya la prit maternellement par la taille et monta avec elle pendant que j'allais chercher des couleurs et du

papier. Quand j'eus préparé la lettre d'affranchissement, je me mis à fumer nerveusement en attendant que Chatouilleuse redescende.

Tout à l'heure, elle était rougissante, mais maintenant, c'était un vrai brasero et elle tremblait encore davantage. L'agitation la faisait paraître plus jolie qu'à l'accoutumée. C'était la première fois que je remarquais sa beauté. On ne fait jamais très attention aux choses familières de sa maison, jusqu'au jour où un étranger vous en fait compliment. Je lui tendis la lettre et elle me demanda : « Qu'est-ce que c'est, maître ?

— C'est un document qui dit que jamais plus tu n'appelleras quelqu'un : maître. Essaye de me considérer comme un ami. Cozcatl m'a chargé de t'expliquer certaines choses. »

Je me jetai alors à l'eau, sans beaucoup de délicatesse, je le crains. « La plupart des hommes, Quequelmiqui, ont une chose qu'on appelle tepuli. »

Elle m'interrompit sans lever la tête. « Je sais, Seigneur, j'ai des frères. Ma maîtresse m'a dit que les hommes le mettent dans les femmes… là. » Elle montra timidement son ventre. « Du moins, quand ils en ont un. Cozcalt m'a raconté comment il avait perdu le sien.

— Et par la même occasion, il a perdu toute faculté de faire de toi une mère. Il est aussi privé de certains des plaisirs du mariage ; mais il n'a pas perdu le désir de te faire jouir de ces plaisirs et la possibilité de te les offrir. Il n'a pas de tepuli pour s'unir à toi, mais il existe d'autres moyens d'aimer. »

Je me détournai légèrement pour nous épargner à tous deux la gêne de la voir rougir et je pris le ton plat et ennuyé d'un maître d'école. Mais lorsque je commençai à m'étendre sur les nombreuses stimulations qu'on peut exercer sur les seins et le tipili des femmes, en particulier sur le xacapili si sensible, avec les mains, la langue, les lèvres et même les cils, je ne pus m'empêcher de penser à tous les raffinements dont j'avais usé dans le passé et dans le présent et ma voix s'altéra légèrement. Aussi, je conclus rapidement :

« Toutes ces choses peuvent être aussi agréables que l'acte ordinaire. Beaucoup de femmes préfèrent ça à être simplement empalées. Il y en a même qui le font avec d'autres femmes, sans s'occuper de l'absence d'un tepuli.

— Il me semble…», murmura Quequelmiqui, d'une voix si vacillante que je me retournai pour la regarder. Son corps était tendu et elle avait les yeux et les poings fermés. « On dirait…» Elle se secoua. « Mer-veil-leux… ! » Elle n'en finissait pas de prononcer ce mot, comme si on le lui arrachait. Il fallut un moment avant que ses poings se desserrent et que ses yeux s'ouvrent. « Merci de… de m'avoir dit ces choses. »

Je me souvins comme il lui arrivait de rire pour un rien. Etait-il

possible qu'elle fût aussi excitable dans un autre domaine, sans même qu'on la touche ou qu'on la déshabille ?

« Je n'ai plus le droit de te donner des ordres, lui dis-je. Tu peux refuser, néanmoins, j'aimerais bien que tu me montres ta poitrine. »

Elle me regarda avec de grands yeux innocents et hésita un peu avant de remonter son corsage. Ses seins étaient petits et d'une jolie forme ; les bouts s'épanouissaient sous mon seul regard et les aréoles étaient larges et sombres, presque trop grandes pour la bouche d'un homme. En soupirant, je lui dis qu'elle pouvait s'en aller. Tout en espérant que je me trompais, je craignais que Quequelmiqui ne se satisfasse pas toujours de ce que lui apporterait Cozcatl qui risquait d'être un mari fort malheureux.

Je montai et trouvai Zyanya sur le seuil de la chambre d'enfant, réfléchissant, sans doute, aux améliorations qu'elle pourrait y apporter. Je ne lui parlai pas des inquiétudes que me causait le mariage de Cozcatl et je remarquai simplement : « Quand Chatouilleuse sera partie, il va vous manquer une servante. Turquoise ne peut pas s'occuper à la fois de la maison et de toi. Cozcatl a choisi un bien mauvais moment pour se déclarer. Quelle malchance pour nous !

— Malchance ! s'exclama gaiement Zyanya. Tu as dit un jour que si j'avais besoin d'aide, on pourrait peut-être convaincre Béu de venir chez nous. Le départ de Chatouilleuse est un bien petit malheur, dieu merci, mais ça nous fait un prétexte. On va avoir besoin d'une autre femme dans la maison. Oh, Zaa, demandons-lui !

— C'est une bonne idée », lui répondis-je. Je n'étais pas très enthousiaste à l'idée de recevoir l'acariâtre Béu, surtout en de telles circonstances, mais j'aurais fait n'importe quoi pour faire plaisir à Zyanya. « Je vais lui envoyer une invitation tellement suppliante qu'elle ne pourra pas refuser », lui dis-je.

Je la fis porter par les sept soldats qui m'avaient jadis accompagné dans le Sud, pour que Béu ait une escorte de protection au cas où elle accepterait de venir à Tenochtitlán. Elle ne fit aucune difficulté, mais il lui fallut un certain temps pour régler avec ses serviteurs et ses esclaves les problèmes de la gestion de l'auberge. Pendant ce temps, j'avais organisé avec Zyanya une grandiose cérémonie de mariage pour Cozcatl et Quequelmiqui et ils s'en allèrent vivre chez eux.

L'hiver était déjà bien avancé quand les sept soldats nous ramenèrent Béu. J'étais aussi anxieux qu'heureux de constater l'état de Zyanya. Elle était devenue très forte – trop à mon avis – elle commençait à avoir des petites douleurs, à être irritable et à éprouver une certaine angoisse. Elle m'assurait maussadement que tout cela était parfaitement normal, mais je m'en inquiétais et ne cessais de

tourner autour d'elle en essayant de me rendre utile, ce qui l'énervait encore davantage.

« Béu ! s'écria-t-elle. Comme je suis contente que tu sois venue et j'en remercie Uizye Tao et tous les autres dieux. » Elle se jeta dans ses bras comme on accueille une libératrice. « Tu m'as sauvé la vie ; ici on me dorlote à mort ! »

On avait porté les bagages de Béu dans la chambre d'hôte, mais elle passa la plus grande partie de la journée dans la nôtre dont je me trouvai, par conséquent, exclu et je traînais dans la maison avec le sentiment d'être inutile et mis à l'écart. Dans la soirée, Béu descendit seule et tandis que nous buvions du chocolat, elle me dit sur un ton de conspiratrice :

« Zyanya va arriver à un moment où il va falloir que tu renonces à… tes prérogatives d'époux. Qu'est-ce que tu vas faire pendant ce temps ? »

Je fus sur le point de lui répondre que cela ne la regardait pas, mais je me contentai de lui dire : « Je pense que j'arriverai à survivre.

— Il ne serait pas convenable que tu aies recours à une étrangère », insista-t-elle.

Irrité, je me levai et lui répliquai sèchement : « Cette continence ne me réjouit pas, mais…

— Mais tu crains de ne pas trouver une remplaçante valable ? » Elle pencha la tête comme si elle attendait vraiment une réponse. « Parce que tu ne peux trouver une fille aussi belle qu'elle dans tout Tenochtitlán ? Alors tu m'as envoyée chercher à Tehuantepec ? » Elle sourit et s'approcha tout près de moi. « Je lui ressemble tant que tu as pensé que je pourrais faire un substitut acceptable, c'est bien ça ? » Elle jouait malicieusement avec l'agrafe de mon manteau, comme si elle avait voulu la défaire. « Tu sais, Zaa, bien que nous soyons sœurs et que nous nous ressemblions beaucoup, nous ne sommes pas tout à fait pareilles. Au lit, tu verras peut-être des différences. »

Je la repoussai d'une main ferme. « Je te souhaite un agréable séjour chez nous, Béu Ribé. Si tu ne peux vraiment pas dissimuler ton aversion à mon égard, épargne-moi, au moins, tes hypocrites coquetteries. On pourrait peut-être essayer de s'ignorer. »

Son visage s'embrasa, comme si je l'avais surprise en train de faire une chose indécente et elle se frotta la joue comme si je l'avais giflée.

Señor Evêque Zumarraga, c'est un grand honneur que vous me faites de revenir parmi nous. Votre Excellence arrive juste au moment où j'allais annoncer - avec autant de fierté que je l'ai fait il y a tant d'années - la naissance de ma fille bien-aimée.

Toutes mes craintes s'étaient heureusement révélées sans fondement. L'enfant fit preuve d'intelligence, avant même d'entrer dans la vie, car elle attendit prudemment que les jours néfastes soient

passés pour sortir du ventre de sa mère ; elle naquit le jour Ce Malinali, ou Une Herbe, du premier mois de l'année Cinq Maison. J'avais alors trente et un ans, un âge un peu avancé pour fonder une famille, mais je me rengorgeai et me pavanai autant que les hommes plus jeunes, comme si j'avais à moi tout seul conçu, porté et mis l'enfant au monde.

Pendant que Béu restait au chevet de Zyanya, le médecin et la sage-femme vinrent m'annoncer que l'enfant était une fille et ils répondirent à mes questions anxieuses. Ils durent me prendre pour un fou quand je leur demandai en me tordant les mains : « Dites-moi la vérité. Je serai fort. N'est-ce pas deux filles dans un même corps ? » Non, ils m'assurèrent qu'il n'était pas question de jumelles d'aucune sorte, mais d'une seule fille. Non, elle n'était pas spécialement grande. Non, elle n'avait rien de monstrueux et ne semblait marquée d'aucun signe funeste. Lorsque je questionnai le médecin au sujet de ses yeux, il me répliqua avec une certaine exaspération que généralement les nouveau-nés n'ont pas une vue d'aigle et qu'en tout cas, ils ne s'en étaient jamais vantés. Il faudrait que j'attende qu'elle sache parler pour qu'elle puisse me le dire.

Ensuite, ils me donnèrent le cordon ombilical de l'enfant et retournèrent dans la chambre pour plonger Une Herbe dans l'eau froide et pour l'emmailloter. Puis la sage-femme lui débita les paroles habituelles. Je descendis et, de mes mains tremblantes, tout en marmonnant des prières et des remerciements silencieux aux dieux, j'enroulai le cordon humide autour d'un petit rouet de terre cuite que je glissai derrière les pierres du foyer de la cuisine. Ensuite, je remontai les escaliers en courant et j'attendis avec impatience qu'on m'autorise à voir ma fille.

J'embrassai ma femme qui me fit un pâle sourire et j'examinai avec ma topaze le visage minuscule blotti au creux de son bras. J'avais déjà vu des nouveau-nés, aussi ne fus-je pas trop surpris. Elle était rouge et plissée comme une cosse de chili chopini, chauve et laide. Je m'efforçais en vain de faire monter en moi une bouffée d'amour paternel. Toutes les personnes présentes m'assuraient que c'était bien ma fille, mais je les aurais crues tout autant si elles m'avaient dit que ce nouveau-né était un singe hurleur sans poils.

Pourtant, de jour en jour, l'enfant prit une apparence plus humaine et je commençais à la prendre en affection. Je l'appelai Cocôton ; c'est un surnom très courant chez les filles qui veut dire miette de pain. Elle se mit rapidement à ressembler à sa mère et par conséquent à sa tante. Ses cheveux poussaient en boucles souples et ses cils étaient aussi épais, en miniature, que les cils de colibri de Zyanya et de Béu. Elle souriait maintenant plus souvent qu'elle ne criait et elle avait le sourire de Zyanya qui obligeait tout le monde à

lui répondre. Même Béu qui, ces dernières années, était devenue si froide, ne pouvait s'empêcher de lui rendre son radieux sourire.

Zyanya se leva rapidement et pendant un certain temps, elle se consacra entièrement à Cocôton qui lui réclamait fréquemment son lait. Lorsque Cocôton eut deux mois et qu'elle n'eut plus si souvent besoin du lait maternel, Zyanya commença à montrer des signes d'ennui.

Elle avait été confinée à la maison pendant de nombreux mois, sans aller plus loin que le jardin en terrasse où elle allait s'exposer aux rayons de Tonatiuh et à la brise d'Ehecatl. Elle me déclara qu'elle aimerait sortir un peu et elle me rappela que la cérémonie en l'honneur de Xipe Totec allait bientôt se dérouler au Cœur du Monde Unique. Elle voulait y aller, mais je le lui interdis formellement.

« Cocôton est venue au monde sans signes funestes, ni malformation et il semble qu'elle ait une bonne vue, grâce à ton tonalli, au mien ou à la volonté des dieux. Tant qu'elle ne sera pas sevrée, il faut prendre garde que les mauvaises influences ne s'infiltrent dans ton lait, au cas où tu serais effrayée ou bouleversée par un spectacle impressionnant. Rien n'est plus susceptible de te troubler que la cérémonie de Xipe Totec. On ira n'importe où, mon amour, mais pas là. »

Oui, Excellence, j'ai souvent assisté à cette célébration car c'est l'un des rituels religieux les plus importants chez les Mexica comme chez d'autres peuples. C'est une cérémonie saisissante et inoubliable, mais je ne pense pas qu'aucun des participants, ni aucun des spectateurs ait jamais pu y trouver du plaisir. Cela fait bien des années que je n'ai pas vu Xipe Totec mourir et renaître et j'ose à peine vous décrire comment cela se passait – et ma répugnance ne doit rien au fait que je sois devenu chrétien et civilisé. Toutefois, puisque Votre Excellence s'y intéresse et qu'elle insiste…

Xipe Totec était le dieu des semailles qui avaient lieu dans le mois de Tlacaxipeualiztli, que l'on pourrait traduire par l'Ecorchement des Hommes. C'est la saison où l'on brûle, on enlève ou l'on retourne les tiges sèches de la moisson précédente, pour que la terre nettoyée soit prête à recevoir de nouvelles plantations. La mort, en somme, cède la place à la vie, comme chez les Chrétiens, quand au printemps, le Seigneur Jésus meurt et ressuscite. Que Votre Excellence ne se donne pas la peine de protester, cette ressemblance sacrilège ne va pas plus loin.

Je ne vous décrirai pas tous les préliminaires et les à-côtés : les fleurs, la musique, les danses, les couleurs, les costumes, les processions et le tonnerre du tambour qui déchire le cœur. Je passerai là-dessus aussi vite que possible.

On choisissait à l'avance une jeune fille ou un jeune homme pour

tenir le rôle honoré de Xipe Totec, dont le nom signifie Notre Seigneur l'Ecorché. Le sexe avait moins d'importance, que l'obligation d'être adulte et vierge. En général, on prenait un noble étranger capturé dans une bataille quand il était encore enfant et qu'on avait élevé spécialement pour représenter le dieu quand il aurait grandi. Ce n'était jamais un esclave qui remplissait ce rôle, car Xipe Totec méritait et exigeait qu'on lui sacrifie une personne jeune faisant partie de la classe supérieure.

Quelques jours avant la cérémonie, on faisait venir le xochimiqui dans le temple et on le traitait avec les plus grands égards. Une fois sa virginité parfaitement établie, on l'en débarrassait rapidement. Il ou elle était autorisé à pratiquer toutes les licences sexuelles – encouragé ou même forcé et c'était nécessaire – car cela faisait partie du rôle du dieu de la fertilité. Si le xochimiqui était un jeune homme, il avait le droit de désigner toutes les filles et toutes les femmes qu'il désirait, mariées ou non. Si ces femmes y consentaient, comme c'était souvent le cas, même quand elles étaient mariées, on les lui amenait. De même, les filles pouvaient faire venir tous les hommes qu'elles souhaitaient.

Parfois, il arrivait que le xochimiqui désigné pour cet honneur ne veuille pas se soumettre à ces pratiques. Quand c'était une fille qui refusait d'être souillée, le grand prêtre de Xipe se chargeait de la déflorer par la force. Si c'était un jeune homme qui voulait rester chaste, on le ligotait et il était enfourché par une des assistantes du temple. Après cette introduction au plaisir, les récalcitrants devaient subir les viols répétés des prêtres ou des femmes du temple et, quand ceux-ci étaient saturés, de tous ceux qui avaient envie de les remplacer. Oui, Excellence, il se produisait là tous les dérèglements sexuels qu'on peut imaginer, sauf l'union d'un dieu et d'un homme, ou d'une déesse avec une femme ; car ces actes étant en contradiction formelle avec la fertilité auraient déplu à Xipe Totec.

Le jour de la cérémonie, Xipe Totec faisait son apparition. Le jeune homme ou la jeune fille était déguisé en dieu, avec un costume fait de vieux épis de maïs et de nouvelles pousses, une couronne en plumes colorées en forme de large éventail, un manteau flottant et des sandales dorées. On lui faisait faire plusieurs fois le tour du Cœur du Monde Unique dans une élégante chaise à porteurs, accompagnée de nombreux pages et d'une musique assourdissante, tandis qu'il ou elle lançait des grains ou des épis de maïs sur la foule en délire. Ensuite, la procession se dirigeait vers la pyramide basse de Xipe Totec située dans un coin de la place. Alors, les tambours, la musique et les chants s'arrêtaient, la foule se taisait et la jeune image du dieu descendait de sa chaise au pied de l'escalier du temple. Là, deux prêtres l'aidaient à enlever son costume, pièce par pièce, jusqu'à ce qu'il soit entièrement

nu. On lui tendait un paquet de vingt flûtes de roseau et il tournait le dos à la foule. Les deux prêtres se tenaient à ses côtés pendant qu'il montait lentement vers la pierre du sacrifice et vers le temple. A chacune des vingt marches, il exécutait une trille sur l'une des flûtes qu'il brisait ensuite entre ses mains. Arrivé à la dernière marche, il aurait peut-être bien joué un peu plus longtemps et un peu plus tristement, mais les prêtres ne lui laissaient pas prolonger son chant plus qu'il ne le fallait. La vie de Xipe Totec devait s'arrêter en même temps que l'ultime trille.

Alors, les prêtres qui attendaient au sommet se saisissaient de lui. Pendant qu'un d'entre eux lui ouvrait la poitrine pour en arracher le cœur palpitant, le second sciait la tête encore grimaçante. C'était la seule cérémonie où l'on procédait à une décapitation et cela n'avait aucune signification religieuse, même dans le rituel de Xipe Totec où on ne la pratiquait que pour une raison pratique : c'est plus facile d'écorcher un cadavre quand la tête et le corps sont séparés.

Le dépouillement ne se faisait pas en public. Les prêtres incisaient la peau de la tête par-derrière, de la nuque au sommet, ils détachaient le cuir chevelu et la peau du visage et coupaient les paupières ; de même, le corps était fendu de haut en bas, de l'anus au cou ; mais la peau des jambes et des bras était soigneusement décollée sans la déchirer. Quand le xochimiqui était une fille, on laissait intacte la chair qui recouvrait la poitrine et les fesses pour en préserver les rondeurs. Si c'était un garçon, on laissait pendre le tepuli et l'ololtin.

Alors, le plus petit des prêtres de Xipe Totec – il y avait toujours un homme de petite taille parmi eux – ôtait rapidement ses vêtements et enfilait les deux parties du costume. Comme la peau du cadavre était encore humide et glissante, il n'avait pas de mal à enfiler ses bras et ses jambes. On avait coupé les pieds du mort, car ils auraient gêné sa danse, mais on avait laissé les mains qui venaient ballotter et cogner contre les siennes. La peau du torse ne se joignait pas par-derrière, aussi on y faisait des trous pour y passer une lanière.

Ensuite, le prêtre prenait la tête du sacrifié et la plaçait de façon à ce qu'il puisse voir par les trous des yeux et chanter par l'ouverture de la bouche molle. La tête était, elle aussi, lacée par-derrière, puis on essuyait toutes les traces de sang sur le costume et on cousait la déchirure de la poitrine.

Tous ces préparatifs ne prenaient guère plus de temps qu'il n'en faut pour le dire et les spectateurs avaient l'impression que Xipe Totec venait à peine de quitter la pierre du sacrifice quand il reparaissait sur le seuil du temple. Il se tenait courbé comme un vieillard, appuyé sur deux fémurs luisants. Tandis que les tambours battaient pour l'accueillir, Notre Seigneur l'Ecorché se redressait lentement, comme un vieillard qui rajeunirait. Il descendait les degrés de la pyramide en

dansant et se livrait à des cabrioles sur la place en exhibant les fémurs gluants avec lesquels il donnait des petites tapes de bénédiction à tous ceux qui arrivaient à s'approcher d'assez près.

Avant la cérémonie, le petit prêtre se mettait dans un état de transe en mangeant ces champignons que l'on appelle la chair des dieux. Il devait danser frénétiquement, sans s'arrêter, sauf aux moments où il s'évanouissait, pendant cinq jours et cinq nuits. Sa danse, bien sûr, perdait peu à peu de sa sauvagerie première, tandis que la peau qui le recouvrait commençait à se dessécher et à le serrer. Au bout des cinq jours, elle avait tant rétréci et elle était devenue si raide qu'elle lui faisait un vrai corset ; le soleil et l'air lui avaient donné une teinte jaune sale – c'est pour cette raison qu'on l'appelait l'habit d'or – et elle sentait si mauvais que plus personne ne s'approchait du prêtre pour recevoir sa bénédiction…

Le départ précipité de Son Excellence m'oblige à vous faire remarquer, Seigneurs scribes – si ce n'est pas une insolence – que Son Excellence a le don de venir nous rejoindre quand je raconte les histoires qui sont les plus susceptibles de le contrarier ou de le dégoûter.

Plus tard, j'ai amèrement regretté de ne pas toujours avoir accordé à Zyanya tout ce qu'elle désirait ; je me suis dit que j'aurais dû la laisser faire, voir et essayer tout ce qui suscitait son intérêt et qui agrandissait ses yeux d'émerveillement. Pourtant, jamais je ne me reprocherai de l'avoir empêchée d'assister à la cérémonie de Xipe Totec.

J'ignore si je peux m'en attribuer le mérite, mais aucune mauvaise influence ne vint s'insinuer dans le lait de Zyanya. Cocôton s'en nourrissait et devenait de plus en plus belle, réplique miniature de sa mère et de sa tante. J'étais fou d'elle, mais je n'étais pas le seul. Un jour que Zyanya et Béu l'avait emmenée avec elles au marché, un Totonacatl vit le sourire de Cocôton émerger du châle dans lequel Béu la portait et il leur demanda la permission de faire son portrait en terre cuite. C'était un de ces artistes itinérants qui fabriquent des quantités de figurines avec des moules et qui parcourent le pays pour les vendre à bas prix aux gens pauvres des campagnes. Il exécuta sur place un habile portrait de Cocôton et après l'avoir utilisé pour faire son moule, il vint offrir l'original à Zyanya. Il n'était pas absolument ressemblant et de plus, il y avait ajouté la coiffure évasée à la mode chez les Totonaca, mais je reconnus immédiatement le sourire contagieux de ma fille avec ses fossettes. J'ignore le nombre de copies qu'il en a tirées, mais j'ai très longtemps vu des petites filles jouer partout avec ces poupées. Même des adultes l'ont achetée, pensant qu'il s'agissait de Xochipilli, le jeune dieu rieur, Seigneur des Fleurs, ou de l'heureuse déesse Xilonen, mère du dieu du Jeune Maïs. Je ne

serais pas étonné qu'il existe encore, çà et là, quelques-unes de ces figurines, mais j'aurais le cœur brisé d'en voir une maintenant car elle me rappellerait le sourire de ma fille et de ma femme.

Vers la fin de sa première année, quand Cocôton eut percé sa première petite dent en grain de maïs, on la sevra à la manière ancestrale des Mexica. Quand elle pleurait pour réclamer à téter, sa bouche rencontrait de moins en moins souvent le doux sein de Zyanya, mais une feuille amère qui le recouvrait. Aussi, peu à peu, Cocôton s'habitua à prendre à la place des purées légères comme l'atolli et elle finit par abandonner le sein. C'est à ce moment-là que Béu nous annonça que sa présence n'était plus nécessaire et qu'elle allait retourner dans son auberge puisque Turquoise pouvait facilement s'occuper de l'enfant quand Zyanya serait fatiguée ou occupée à autre chose.

Je demandai une nouvelle fois aux sept soldats que j'avais fini par considérer comme ma petite armée personnelle de lui servir d'escorte et je les accompagnai jusqu'à la digue.

« Nous espérons que tu reviendras, sœur Béu », lui dis-je, bien que nous eûmes déjà passé une grande partie de la matinée à nous faire des adieux. Elle nous avait offert de nombreux cadeaux et les deux femmes avaient versé beaucoup de larmes.

« Je viendrai toutes les fois qu'on aura besoin de moi, me dit-elle. Ce sera plus facile pour moi maintenant que j'ai déjà quitté Tehuantepec une première fois. Mais je ne crois pas que ma présence sera à nouveau nécessaire. Je n'aime pas reconnaître avoir eu tort, Zaa, mais l'honnêteté m'oblige à admettre que tu es un bon mari pour ma sœur.

— Ce n'est pas bien difficile. Le meilleur des maris est celui qui a la meilleure des épouses. »

Elle me demanda alors, d'un ton un peu railleur : « Comment peux-tu le savoir, tu n'en as épousé qu'une. Mais, dis-moi, Zaa, ne t'es-tu jamais senti attiré par… par d'autres femmes ?

— Oh, si, bien sûr. Je suis un homme, et il existe d'autres femmes excitantes, comme toi Béu. Je suis même parfois attiré par des femmes moins belles que toi ou Zyanya, par simple curiosité des appâts qui se cachent sous leurs vêtements ou des pensées qu'il peut y avoir derrière leur sourire. Mais en neuf ans, je ne suis jamais passé de l'idée à l'acte et le fait de dormir à côté de Zyanya me les fait oublier, aussi je n'en rougis pas. »

Je me hâte d'ajouter, mes révérends, que les catéchistes chrétiens m'ont appris depuis qu'une pensée libertine peut être aussi coupable que la fornication la plus débridée. Mais, à l'époque, je n'étais encore qu'un païen, comme tout le monde, aussi les caprices que je ne mettais pas à exécution ne troublaient pas plus ma conscience que celle de

mes congénères.

Béu me lança un regard en coin et me dit : « Tu es déjà Chevalier-Aigle ; il ne te reste plus qu'à ajouter un « tzin « à ton nom. Quand tu seras noble, tu n'auras pas besoin de te priver de tes désirs les plus secrets. Zyanya ne verra pas d'objection à être ta première épouse, si elle accepte les autres. Tu auras toutes les femmes que tu désires.

— Je les ai déjà, lui répondis-je en souriant. Ce n'est pas pour rien qu'elle s'appelle Toujours. »

Béu tourna les talons et, sans regarder une seule fois derrière elle, elle partit sur la digue.

Ce jour-là, des hommes travaillaient à la pointe de l'île et sur la digue jusqu'au fort d'Acachinango, ainsi que sur la terre ferme vers le sud-ouest. Ils construisaient un nouvel aqueduc en pierre qui amènerait un supplément d'eau à la ville.

Les trois pays de la Triple Alliance étaient devenus extrêmement surpeuplés. C'était, bien sûr, Tenochtitlán qui en souffrait le plus, pour la bonne raison que la ville était construite sur une île. C'est pourquoi, quand on avait annexé le Xoconochco, tant de citoyens étaient partis avec armes et bagages pour s'y installer. Cette émigration volontaire donna au Uey tlatoani l'idée d'encourager d'autres transplantations.

Le jour où il devint évident que la garnison de Tapachula interdirait à jamais toute incursion ennemie dans le Xoconochco, Motecuzoma le Jeune fut relevé de son commandement. J'ai déjà expliqué pourquoi Ahuizotl tenait à garder son neveu à distance, mais il était assez fin pour utiliser quand même le génie de cet homme pour l'organisation et l'administration. Il envoya donc ensuite Motecuzoma à Teloloapan, minuscule village situé entre Tenochtitlán et l'océan Méridional, en lui confiant le soin d'en faire une communauté fortifiée et prospère sur le modèle de Tapachula.

Ahuizotl lui envoya, à cet effet, un important contingent de soldats ainsi qu'un grand nombre de civils mécontents (ou non) de la vie à Tenochtitlán et dans sa région ; mais quand l'Orateur Vénéré leur eut dit : « Vous irez », ils partirent. Motecuzoma leur alloua des terres fertiles autour de Teloloapan et, sous son gouvernement, ils transformèrent ce misérable village en une ville prospère.

Puis, dès que la forteresse fut achevée et que la communauté commença à se suffire à elle-même, Motecuzoma fut de nouveau envoyé autre part pour refaire le même travail. Ahuizotl le promena ainsi dans plusieurs petits villages : Oztoman, Alahuitztlan et d'autres dont j'ai oublié le nom mais qui étaient tous aux limites extrêmes de la Triple Alliance. Ces lointains comptoirs procuraient à Ahuizotl bien des satisfactions : ils drainaient l'excédent de population de la région des lacs ; ils servaient de solides postes frontières et enfin, cette colonisation permanente mettait à profit les capacités de Motecuzoma,

tout en lui ôtant la possibilité d'intriguer contre son oncle.

Cette émigration suffisait à peine à endiguer l'accroissement de la population de Tenochtitlán, mais elle n'arrivait pas à en diminuer la surpopulation. Le plus urgent besoin de la ville, c'était l'eau potable. Motecuzoma Ier avait établi un approvisionnement permanent en faisant construire un aqueduc qui amenait l'eau des sources de Chapultepec, plus d'un faisceau d'années auparavant, à peu près au même moment où on avait édifié la grande digue pour protéger la ville contre les inondations. Malheureusement, les sources de Chapultepec ne voulaient rien savoir pour donner davantage d'eau. Des prêtres et des sorciers avaient essayé tous les moyens de persuasion, mais en vain.

Ahuizotl décida alors de chercher ailleurs et il envoya ces mêmes prêtres et sorciers explorer d'autres endroits de la terre ferme, où ils découvrirent une nouvelle source. L'Orateur Vénéré commença aussitôt à établir les plans d'un second aqueduc et comme cette source, située près de Coyoacán, était bien plus abondante que celle de Chapultepec, il avait même prévu d'installer des fontaines jaillissantes au Cœur du Monde Unique.

Pourtant, tout le monde ne partageait pas cet enthousiasme, en particulier l'Orateur Vénéré Nezahualpilli de Texcoco. Il conseilla la prudence à Ahuizotl, lorsque celui-ci l'invita à venir voir la nouvelle source et les travaux qu'on venait d'entreprendre pour la construction de l'aqueduc. Je n'ai pas assisté personnellement à leur entretien, car je n'avais aucune raison d'être présent et j'étais sans doute en train de jouer avec ma fille. Cependant, je suis arrivé à reconstituer la conversation des deux Orateurs Vénérés d'après des témoignages.

Nezahualplli avait dû dire à Ahuizolt :

« Mon ami, vous et votre ville devez choisir entre trop ou trop peu d'eau. »

Il lui rappela à cette occasion quelques faits historiques.

Depuis des faisceaux d'années, Tenochtitlán est une île entourée d'eau, mais il n'en a pas toujours été ainsi. Lorsque les premiers Mexica sont arrivés de la terre ferme pour s'y établir, ils sont venus à pied sec. L'accès en était certainement difficile et glissant, mais ils n'eurent pas à se mettre à l'eau. Toute la région qui est maintenant un lac et qui va d'ici à la terre ferme, n'était à cette époque qu'un marécage boueux et l'île actuelle était le seul endroit sec et stable qui émergeât.

A mesure que la ville se construisait, les premiers habitants établirent également de meilleures voies d'accès à la terre ferme. Au début, ce n'étaient sans doute que de simples talus de terre damée mais, par la suite, les Mexica noyèrent deux rangées de pilotis qu'ils bourrèrent de mœllons et sur ces fondations, ils posèrent le pavement

de pierre et les parapets des trois jetées qui existent encore aujourd'hui. Ces chaussées empêchèrent l'eau des marécages de se déverser dans le lac voisin et elle commença à monter peu à peu.

L'eau recouvrit la boue puante, les herbes coupantes et les flaques stagnantes qui engendraient des nuées de moustiques. Si l'eau avait continué à monter, elle aurait fini par submerger l'île elle-même et aurait inondé les rues de Tlacopan et d'autres villes de la terre ferme. Mais on avait ménagé à intervalles réguliers des ouvertures dans les digues et l'île était traversée par de nombreux canaux. Ces déversoirs suffisaient pour que l'eau aille se répandre dans le lac Texcoco, et cette lagune artificielle ne monta jamais plus haut.

« Du moins, pas pour l'instant, dit Nezahualplli à Ahuizotl. Mais voilà que vous voulez capter une autre source et il faudra bien qu'elle se déverse quelque part.

— Elle servira à la consommation de la ville, répondit Ahuizotl avec obstination. Pour boire, pour se laver, pour nettoyer…

— Très peu d'eau est réellement consommée, répartit Nezahualpilli. Même si les gens se mettent à boire à longueur de journée, il faut bien qu'ils urinent ensuite. Je vous le répète, cette eau devra aller quelque part. Et où donc, sinon dans la partie endiguée du lac ? Le niveau risque de s'élever plus vite que l'eau ne pourra s'écouler dans le lac Texcoco par vos canaux et par les ouvertures des digues. »

Ahuizotl commençait à s'impatienter.

« Est-ce à dire que vous me conseillez d'abandonner cette nouvelle source, ce don des dieux et de ne rien faire pour soulager la soif de Tenochtitlán ?

— Ce serait plus prudent, en effet. Je vous suggère au moins de construire votre aqueduc de façon à pouvoir contrôler le débit de l'eau et même de l'arrêter le cas échéant.

— En vieillissant, mon ami, lui répondit Ahuizotl, vous devenez aussi couard qu'une vieille femme. Si les Mexica avaient toujours écouté ceux qui leur disaient d'être prudents, ils n'auraient jamais rien fait.

— Vous m'avez demandé mon avis et je vous l'ai donné. Mais ce sont vos affaires. Après tout, vous vous appelez Monstre d'Eau. »

La construction de l'aqueduc prit environ une année au bout de laquelle les devins du palais recherchèrent avec soin le jour le plus favorable pour son inauguration et le moment où l'on ouvrirait les vannes. Je me souviens très bien de la date, Treize Vent, car elle a bien porté son nom.

La foule avait commencé à s'amasser bien avant le début de la cérémonie, car ce devait être un événement presque aussi important que la consécration de la grande pyramide, douze ans auparavant.

Tout le monde n'avait pas pu accéder à la jetée de Coyoacán où allaient se dérouler les principales solennités. Les gens du peuple s'étaient entassés à l'extrémité sud de la ville et on se poussait, on se hissait pour essayer d'apercevoir Ahuizotl, ses femmes, les nobles les plus éminents, les prêtres, les chevaliers et d'autres personnages qui pouvaient arriver du palais en bateau pour prendre place sur la jetée, entre la ville et le fort d'Acachinango. Je devais, malheureusement, me joindre à tous ces dignitaires en compagnie de tous les Chevaliers-Aigle en grande tenue. Zyanya voulait y aller elle aussi avec Cocôton, mais je l'en avais dissuadée une nouvelle fois.

« Même si j'avais pu t'obtenir une place où tu aurais vu quelque chose, lui dis-je ce matin-là tout en enfilant mon armure emplumée, tu risquerais d'être écrasée et la petite piétinée, dans la bousculade.

— Tu as sans doute raison, me répondit Zyanya qui ne semblait pas trop déçue et qui serra impulsivement sa fille contre elle.

— Cocôton est bien trop mignonne pour être étouffée par d'autres que nous.

— Pas étouffée ! » pleurnicha Cocôton. Elle se glissa hors des bras de sa mère et partit en trottinant de l'autre côté de la pièce. A deux ans, ma fille avait déjà un vocabulaire très étendu, mais elle disait rarement plus de deux mots à la suite, n'étant pas très bavarde.

« Quand Cocôton est née, je la trouvais affreuse, remarquai-je en continuant à m'habiller. Maintenant, elle est devenue si jolie qu'elle ne pourra guère qu'enlaidir ; c'est bien dommage, car au moment où il faudra la marier, elle aura l'air d'une truie sauvage.

— Truie sauvage, approuva Cocôton dans son coin.

— Certainement pas, rétorqua fermement Zyanya, les petites filles atteignent leur plus grande beauté vers douze ans, avant leurs premières règles. Puis elles s'épanouissent à nouveau vers vingt ans. Oui, à vingt ans, une fille est plus belle qu'elle ne l'a été et qu'elle ne le sera jamais.

— C'est vrai, tu avais vingt ans quand je suis tombé amoureux de toi et que je t'ai épousée et depuis, tu n'as pas vieilli d'un jour.

— Tu es un flatteur et un menteur. J'ai des petites rides au coin des yeux, ma poitrine n'est plus aussi ferme, j'ai des vergetures sur le ventre et…

— Ça ne fait rien. Ta beauté de vingt ans a fait une telle impression sur moi qu'elle est restée gravée à jamais dans mon esprit. Je te verrai toujours ainsi et même si un jour quelqu'un me disait : « Espèce d'idiot, tu vois bien que c'est une vieille bonne femme », je ne le croirais pas. » Je réfléchis un moment, puis je lui dis dans sa langue maternelle :

« *Rizalazi Zyanya chuüpa chii, chuüpa chii Zyanya.* » C'était une sorte de jeu de mots qui voulait dire à peu près ceci : « Se rappeler

Toujours à vingt ans lui fait avoir toujours vingt ans. »

« Zyanya ? me demanda-t-elle tendrement.

— Zyanya, lui assurai-je.

— Comme c'est agréable de penser que tant que je serai avec toi j'aurai toujours vingt ans. Même si l'on est séparé, où que tu sois, j'aurai toujours vingt ans. » Ses yeux étaient un peu voilés par l'émotion, puis elle ajouta en souriant :

« J'aurais dû te le dire avant, Zaa, tu n'es pas vraiment laid.

— Vraiment laid », répéta ma fille. Cela nous fit rire tous les deux et mit un terme à ce moment d'enchantement. Je pris mon bouclier, je l'embrassai et quittai la maison.

Il était encore tôt et les barques qui emportaient les ordures encombraient le canal au bout de la rue. Le ramassage des immondices était le dernier des métiers, à Tenochtitlán ; on y employait les pauvres diables les plus misérables – estropiés, ivrognes et autres. Tournant le dos à ce spectacle déprimant, je pris une rue qui montait vers la place, quand j'entendis Zyanya m'appeler. Je me retournai et levai ma topaze. Elle était sortie pour me dire au revoir et elle me cria quelque chose avant de rentrer. Que me disait-elle ? « Tu me diras comment la Première Dame était habillée » ; ou « Fais attention de ne pas te mouiller » ; ou encore : « Souviens-toi que je t'aime. » Je n'en sais rien, car une rafale de vent emporta ses paroles.

La source de Coyoacán étant située plus haut que le niveau des rues de Tenochtitlán, l'aqueduc était en pente. Il avait plus d'une brassée de profondeur et de largeur et faisait près de deux longues courses. Il rejoignait la jetée à l'endroit où était construit le fort d'Acachinango et de là, il tournait sur la gauche et suivait le parapet de la digue pour arriver droit sur la ville. Une fois sur l'île, son flot alimentait des conduites plus petites qui desservaient Tenochtitlán et Tlatelolco, remplissaient des réserves placées dans chaque quartier et faisaient jaillir l'eau de plusieurs fontaines récemment installées sur la place.

Ahuizotl et ses ingénieurs avaient tenu compte du conseil de Nezahualipili concernant le contrôle des eaux. A l'endroit où l'aqueduc rejoignait la digue, et là où il arrivait dans la ville, la cuvette de pierre était entaillée de rainures verticales dans lesquelles pouvaient s'adapter de grosses planches pour arrêter le flot si c'était nécessaire.

Le nouvel ouvrage devait être dédié à Chalchiuitlicue, déesse des lacs et des cours d'eau, à la figure de grenouille. Elle était moins exigeante que les autres dieux en fait d'offrandes humaines et par conséquent, les sacrifiés ne seraient pas plus nombreux qu'il le fallait. A l'autre extrémité de l'aqueduc, du côté de la source, un groupe de nobles, de prêtres et de guerriers avait la garde des prisonniers. Ces

captifs étaient pour la plupart des bandits ordinaires rencontrés par Motecuzoma le Jeune dans ses pérégrinations, qu'il avait capturés et envoyés à Tenochtitlán.

De la jetée, là où se tenait Ahuizotl – avec moi et une centaine d'autres personnes qui essayaient d'empêcher leurs plumes de s'envoler dans le vent d'est – montaient des prières, des chants et des invocations, pendant que des prêtres subalternes avalaient force grenouilles vivantes, axolotl et autres créatures aquatiques pour complaire à Chalchiuitlicue. On alluma un feu dans une urne et, grâce à une substance dont on l'avait arrosé, il dégagea une fumée bleue. Malgré les bourrasques qui emportaient la colonne de fumée, celle-ci s'éleva assez haut pour donner le signal à ceux qui se trouvaient près de la source.

Alors, les prêtres jetèrent un prisonnier dans la cuvette à l'extrémité de l'aqueduc ; ils lui ouvrirent le corps de la gorge à l'aine et le laissèrent là pendant que le sang s'échappait. Puis un autre vint subir le même sort. Au fur et à mesure que les cadavres étaient vidés de leur sang, on les tirait de l'aqueduc pour laisser la place à d'autres. Je ne sais pas combien de xochimiqui furent tués et sacrifiés, avant que le flot de sang arrive devant Ahuizotl et les prêtres qui, tous, s'exclamèrent d'admiration devant ce spectacle. Puis, on aspergea le feu avec un autre produit qui donna une fumée rouge.

Le moment était venu pour Ahuizotl de procéder au sacrifice principal et il avait pour cela une victime sur mesure. C'était une petite fille d'environ quatre ans vêtue d'un costume bleu d'eau sur lequel étaient cousues des pierres précieuses vertes et bleues ; son père s'était noyé peu avant sa naissance, et elle était née avec une figure qui ressemblait à celle d'une grenouille – ou à celle de la déesse Chalchiuitlicue. Sa mère avait vu toutes ces coïncidences aquatiques comme un signe de la déesse et elle avait donné volontairement son enfant.

Accompagné par les chants et les coassements des prêtres, l'Orateur Vénéré mit la petite fille dans l'aqueduc. Maintenant l'enfant sur le dos, il prit son couteau d'obsidienne dans sa ceinture. La fumée devint verte ; à ce signal, les prêtres qui étaient à la source libérèrent les eaux. Je ne sais pas comment ils procédèrent ; soit en retirant une sorte de bouchon, soit en brisant une dernière digue de terre, soit en déplaçant un gros bloc de côté ou encore par un autre moyen.

Grâce à la dénivellation, l'eau arriva avec une force incroyable, comme une immense flèche liquide à la pointe d'écume rose. Mais la masse entière de l'eau ne suivit pas dans le coude que faisait l'aqueduc en rejoignant la digue ; une partie déborda et se déversa sur le parapet comme une vague. Cependant, il restait suffisamment d'eau dans la conduite pour prendre Ahuizotl par surprise. Il venait d'ouvrir la

poitrine de la fillette et de s'emparer de son cœur, mais il n'avait pas encore eu le temps de sectionner les vaisseaux, quand le flot emporta l'enfant encore frémissante. Son petit cœur fut arraché et son corps fila comme une flèche en direction de la ville. Ahuizotl, ahuri, tenait le cœur dans sa main.

Sur la digue, tout le monde semblait pétrifié ; seuls flottaient les coiffures, les manteaux et les bannières de plumes fouettés par le vent. C'est alors que je me rendis compte que j'avais de l'eau jusqu'aux chevilles. Les femmes d'Ahuizotl se mirent à hurler de terreur. Sous nos pieds, le flot montait rapidement et continuait à se déverser par-dessus le parapet. Le fort d'Acachinango tout entier en était ébranlé.

Mais, dans l'aqueduc, la plus grosse partie du flux poursuivait sa course vers la ville. Avec mon cristal, je voyais les spectateurs s'agiter dans les éclaboussures et se battre pour se sauver au plus vite. Dans toute la ville, cachée à notre vue, les conduites et les réservoirs qu'on venait d'installer débordaient, inondant les rues et se déversant dans les canaux. Les fontaines de la place jaillissaient si haut que l'eau ne retombait pas dans les bassins qui les entouraient, mais se répandait sur toute la surface du Cœur du Monde Unique.

Les prêtres de Chalchiuitlicue éclatèrent en un concert de prières, suppliant la déesse de modérer ses bontés. Ahuizotl leur hurla l'ordre de se taire, puis il rugit : « Yolcatl ! Papaquilztli ! » C'étaient les hommes qui avaient trouvé la source. Ceux qui étaient présents se présentèrent docilement en avançant à grand-peine dans l'eau qui nous arrivait maintenant au genou. Ils savaient bien pourquoi on les avait appelés et ils s'inclinèrent l'un après l'autre contre le parapet. Sans aucun geste, ni aucune parole rituels, Ahuizotl et les prêtres leur déchirèrent la poitrine, leur arrachèrent le cœur qu'ils jetèrent dans les eaux déferlantes. Huit hommes furent ainsi sacrifiés dans un acte désespéré. Deux d'entre eux étaient des membres augustes du Conseil. Cette mesure n'eut aucun effet.

Alors Ahuizotl s'écria : « Fermez l'aqueduc ! » Et aussitôt, plusieurs Chevaliers-Flèche bondirent vers le parapet. Ils tentèrent d'engager le panneau de bois dans ses rainures mais ils eurent beau peser de toutes leurs forces et de tout leur poids, ils ne parvinrent pas à l'enfoncer davantage. Dès que le bas de la planche touchait l'eau, la force du courant la faisait aussitôt remonter. Un grand silence se fit sur la jetée, on n'entendait plus que le grondement de l'eau, le sifflement du vent, les craquements du fort de bois assiégé par le flot et le brouhaha assourdi de la foule qui se dépêchait de fuir à l'extrémité de l'île. Vaincu, ses plumes trempées retombant tristement, l'Orateur Vénéré déclara assez haut pour que tout le monde l'entende :

« Il faut retourner en ville pour constater les dégâts et tâcher d'éviter la panique. Chevaliers-Jaguar et Chevaliers-Flèche, venez avec

nous. Vous prendrez le commandement de tous les acali pour aller sur-le-champ à Coyoacán. Ces imbéciles doivent être encore en pleine cérémonie. Essayez par tous les moyens d'arrêter ou de détourner l'eau à sa source. Chevaliers-Aigle, venez ici. » Il montra l'endroit où l'aqueduc rejoignait la digue. « Brisez-la. Allez-y ! »

Il y eut un moment de confusion quand les différents groupes désignés se précipitèrent pour exécuter les ordres. Puis, Ahuizotl, ses femmes, sa suite, les prêtres, les nobles, les Chevaliers-Flèche et Jaguar, tout le monde se dirigea en pataugeant vers la ville, aussi rapidement que le permettait l'eau qui montait maintenant jusqu'à mi-cuisses. Nous autres, les Chevaliers-Aigle, contemplions l'aqueduc de grosses pierres et de solide mortier. Deux ou trois chevaliers s'y attaquèrent avec leur macquauitl, tandis que les autres tâchaient d'éviter les éclats d'obsidienne. Ils considérèrent leur épée brisée d'un air écœuré et la jetèrent dans le lac.

Alors, un des plus âgés fit quelques pas sur la chaussée pour aller jeter un coup d'œil par-dessus le parapet et nous appela : « Combien parmi vous savent nager ? » Presque tout le monde leva la main. « Vous voyez là, à l'endroit où l'aqueduc tourne, la force de l'eau qui change de direction fait trembler les piliers. Si nous arrivons à les entailler, peut-être s'affaibliront-ils suffisamment pour que l'ensemble s'écroule. » J'arrachai mon uniforme trempé et boueux ainsi que huit autres chevaliers, pendant qu'on nous cherchait des épées intactes. Ensuite, nous sautâmes tous dans le lac. En ce temps, à l'est de la jetée, les eaux n'étaient pas très profondes. S'il nous avait fallu nager, jamais nous n'aurions pu frapper en même temps sur les piles, mais heureusement, nous n'avions de l'eau que jusqu'aux épaules. Malgré cela, ce ne fut pas une petite affaire. Les piquets de bois étaient imprégnés de chapopotli pour résister au pourrissement et cela les faisait également résister à nos lames. La nuit s'installa et ce ne fut que le lendemain matin, alors que le soleil était déjà haut, que l'une des grosses colonnes de bois se rompit enfin dans un fracas terrifiant. J'étais sous l'eau à ce moment-là et je faillis être assommé par le choc. Quand je refis surface, j'entendis un de mes camarades qui nous criait de remonter sur la digue.

Il était temps. L'aqueduc trembla violemment et s'effondra dans un tonnerre de craquements. L'eau se mit à jaillir dans toutes les directions et l'extrémité brisée de l'ouvrage s'agitait comme la queue d'un serpent coacuechtli. Une portion longue d'une dizaine de pas se coucha sur le côté, au moment où les piliers que nous avions entamés se fracturaient en grondant et culbutaient dans l'eau avec de grands remous. Le flot continuait à se déverser dans le lac, mais il n'inondait plus la ville. Sur la digue même, l'eau commençait à refluer.

« Rentrons chez nous, soupira l'un des chevaliers, en espérant que

nous avons encore une maison. »

Chez nous… Mais d'abord, je vais faire le point de la situation.

L'eau qui s'était déversée dans Tenochtitlán pendant une journée et une nuit, était montée, dans certains quartiers de la ville, jusqu'à hauteur d'homme. Les maisons basses qui n'étaient pas construites en pierre s'étaient effondrées et certaines constructions en hauteur avaient même été renversées. Il y avait de nombreux blessés et une vingtaine de personnes – des enfants pour la plupart – avaient été noyées ou écrasées. Mais les dégâts s'étaient arrêtés à la partie de la ville où les conduites et les réservoirs avaient débordé ; cette eau s'était déversée dans les canaux dès que les Chevaliers-Aigle avaient brisé l'aqueduc.

Avant qu'on ait eu le temps de dégager les gravats de cette première inondation, une seconde se produisit et bien plus grave. Nous avions seulement rompu l'aqueduc, nous ne l'avions pas bouché et les autres chevaliers envoyés sur la terre ferme avaient été incapables d'étancher la source, aussi l'eau continuait-elle à déferler dans la portion du lac comprise entre les chaussées ouest et sud. Pendant ce temps, le vent soufflait toujours de l'est, empêchant le trop-plein d'eau de s'écouler dans le lac Texcoco par les ouvertures de la digue et les canaux de la ville. Aussi, les canaux se remplirent et débordèrent, l'eau monta sur l'île et envahit Tenochtitlán.

Aussitôt après cette inauguration manquée, Ahuizotl envoya un messager à Texcoco et Nezahualpilli arriva immédiatement à la rescousse. Il dépêcha une équipe d'ouvriers sur les lieux de l'intarissable source de Coyoacán et, comme tout le monde l'espérait, il trouva un moyen pour arrêter le flot. Je ne connais pas cet endroit, mais je sais qu'il est situé sur une hauteur et je pense que Nezahualpilli dut faire creuser un réseau de tranchées qui détourna une partie de la source de l'autre côté de la colline, sur des terres désertes. Une fois que le flot fut dompté et l'inondation terminée, on répara l'aqueduc pour le remettre en service. Nezahualpilli avait établi les plans d'un système qui permettait de régler le débit selon les besoins et c'est cette eau que nous buvons encore aujourd'hui.

Mais, tandis que Nezahualpilli travaillait avec ses hommes, la deuxième inondation demeura à son niveau maximum quatre jours entiers. Il n'y avait presque pas eu de victimes, mais la ville était aux deux tiers détruite et il fallut près de quatre années pour la reconstruire. L'inondation avait fait de nombreux dégâts. A Tenochtitlán, la plupart des maisons étaient construites sur pilotis, mais uniquement dans le but de les mettre à l'abri de l'humidité du sol. Ces fondations n'étaient pas prévues pour résister à des courants violents et, en effet, beaucoup ne résistèrent pas. Les maisons d'adobe fondirent tout simplement dans l'eau ; les maisons de pierre, grandes

ou petites, s'écroulèrent.

Ma maison était intacte, sans doute parce qu'elle était neuve et plus solide que les autres. Au Cœur du Monde Unique, les pyramides et les temples étaient, eux aussi, restés debout ; seul le « mur des crânes » s'était écroulé. Mais en dehors de la place, un édifice entier s'était effondré – le plus neuf et le plus somptueux de tous – le palais d'Ahuizotl. Je vous ai dit qu'il enjambait l'un des principaux canaux de la ville. Quand ce canal déborda, il inonda d'abord le premier étage, ce qui provoqua l'éboulement de tout le palais.

Mais je n'étais pas au courant de tous ces événements et je ne savais pas si j'avais encore une maison, avant que la dernière vague se soit retirée. Au cours de la seconde inondation, la montée des eaux fut moins brutale et on eut le temps d'évacuer la ville. A part Ahuizotl, les membres de son gouvernement, la garde du palais, quelques régiments de soldats et un petit nombre de prêtres qui continuaient obstinément à prier pour une intervention divine, toute la population de Tenochtitlán, y compris moi-même, mes deux domestiques et ce qui restait de ma famille, avait fui par la chaussée du nord pour chercher refuge dans les villes de la terre ferme, à Tepeyac ou à Atzacoalco.

Et maintenant, revenons à cette matinée où je rentrai chez moi avec mes insignes détrempés de Chevalier-Aigle…

A mesure que je me rapprochais, il me semblait de plus en plus évident que le quartier d'Ixacuálco avait été l'un des plus touchés par le premier flot. J'en vis la trace encore humide sur les constructions, à hauteur de ma tête et, çà et là, une maison d'adobe effondrée. Ma rue était toute glissante de la pellicule de boue qui la recouvrait ; elle était parsemée de flaques, d'ordures et même d'objets de valeur que les gens avaient laissés tomber dans leur fuite. Il n'y avait personne dehors – les gens devaient se terrer à l'intérieur, ne sachant pas si l'eau allait revenir – et ce vide inhabituel me mit mal à l'aise. J'étais trop fatigué pour courir, mais je marchais le plus rapidement possible et mon cœur fit un bond quand j'aperçus ma maison debout, intacte, sauf un dépôt de boue sur les marches de l'entrée.

Turquoise ouvrit la porte et s'écria : « *Ayyo* ! Voilà notre maître ! Merci à Chalchiuitlicue de vous avoir épargné ! »

Je lui répondis d'un ton las mais bien senti que, pour ma part, j'aurais voulu voir cette déesse à Mictlán.

« Ne dites pas ça, supplia Turquoise, les larmes coulant sur son visage ridé. Nous avons bien craint de perdre aussi notre maître.

— Aussi ? » Un bras invisible me serra douloureusement la poitrine. L'esclave éclata en sanglots et ne put me répondre. Je laissai tomber ce que j'avais dans les mains et je la secouai par les épaules. « L'enfant ? » demandai-je. Elle agita la tête, mais je ne savais pas si c'était une marque de dénégation ou de chagrin. Je la secouai à

nouveau violemment. « Parle, femme !

— C’est notre maîtresse », dit une voix derrière elle. C’était Chanteur Etoile qui venait d’arriver en se tordant les mains.

« J’ai tout vu, j’ai essayé de l’en empêcher. » Je me raccrochai à Turquoise pour ne pas m’effondrer et je ne pus qu’articuler :

« Raconte-moi tout, Chanteur Etoile.

— Eh bien, maître, c’était hier soir à l’heure où habituellement on allume les torches dans la rue. Mais pas ce soir-là, bien sûr, et la rue était devenue une vraie cataracte. Il n’y avait qu’un homme dehors ; il était rejeté et ballotté contre les poteaux des lampes et les escaliers des maisons. Il essayait de reprendre pied ou de s’accrocher à quelque chose pour arrêter sa course. Il était encore loin de moi, mais je me suis aperçu qu’il était infirme et qu’il n’y arrivait pas. »

Aussi durement que me le permettaient ma faiblesse et mon angoisse, je lui dis :

« Qu’est-ce que cette histoire a à faire avec ma femme. Où est-elle ?

— Elle était à la fenêtre de devant. Elle est restée là toute la journée, inquiète, à attendre votre retour. J’étais à côté d’elle quand l’homme dévala la rue et elle cria qu’il fallait le sauver. Je n’avais pas très envie de m’aventurer dans cette eau furieuse et je lui dis : « Madame, je le reconnais, c’est un pauvre bougre qui travaille de temps en temps sur les péniches d’ordures du quartier ; ce n’est pas la peine de se tracasser pour lui. « »

Il se tut, puis reprit d’une voix étranglée :

« Je ne me plaindrai pas si mon maître me bat, me vend ou me tue, car j’aurais dû aller au secours de cet homme. Ma maîtresse m’a regardé avec colère et elle y est allée elle-même. Elle a descendu l’escalier, elle s’est penchée au-dessus de l’eau et elle l’a attrapé. » Il fit une nouvelle pause et je lui dis d’une voix rauque :

« Mais alors, ils sont saufs tous les deux… ? »

Chanteur Etoile secoua la tête.

« Je n’ai pas compris ce qui s’est passé. Je sais bien que les escaliers étaient humides et glissants. Il m’a semblé… il m’a semblé que madame parlait avec lui et tout d’un coup, l’eau les a emportés… tous les deux ; il s’accrochait à elle. Je n’ai vu qu’une masse qui filait. Alors je suis sorti en courant et j’ai sauté dans l’eau à leur poursuite.

— Il a failli se noyer, renifla Turquoise. Il a vraiment tout essayé.

— Je ne voyais aucune trace d’eux. Au bout de la rue, des maisons d’adobe s’étaient effondrées, peut-être sur eux, pensai-je. Mais il faisait trop noir ; on ne voyait rien. J’ai failli être assommé par une poutre qui flottait ; je me suis accroché au montant de la porte d’une maison solide et je suis resté là toute la nuit.

— Il est rentré ce matin quand l’eau a reflué, me dit Turquoise.

Ensuite on est partis tous les deux à leur recherche.

— Et alors ?

— Nous avons trouvé seulement l'homme, à moitié enseveli sous un mœllon, comme je l'avais pensé.

— On n'a encore rien dit à Cocôton. Notre maître veut-il aller la voir ? me demanda Turquoise.

— Pour lui apprendre ce que je ne peux arriver à croire moi-même ? » Je rassemblai mes dernières forces pour redresser mon corps chancelant et j'ajoutai : « Non, je n'irai pas. Viens, Chanteur Etoile. On va chercher encore. »

Au-delà de notre maison, la rue partait en pente douce vers un pont qui enjambait le canal et les maisons qui étaient en bas avaient été gravement touchées par le déferlement des eaux. De plus, c'étaient les plus pauvres du quartier et elles étaient construites en bois ou en adobe. Comme l'avait dit Chanteur Etoile, ces maisons n'existaient plus ; ce n'étaient que des tas de briques de boue et de paille à moitié dissoutes, de planches brisées et de débris de mobilier. Mon domestique me montra un amas de chiffons qui gisait au milieu.

« Il est là, me dit-il. Ce n'est pas une bien grande perte. Il vivait en se vendant aux nommes des péniches d'ordures, ceux qui ne sont pas assez riches pour se payer une femme ; il ne demandait qu'un grain de cacao. »

L'homme était face contre terre, un paquet de haillons et de cheveux gris collés par la boue. De mon pied, je le retournai et je le vis pour la dernière fois. De ses orbites vides, Chimali me regardait, la bouche grande ouverte.

Plus tard, quand j'eus un peu repris mes esprits, les paroles de Chanteur Etoile me revinrent : on avait vu cet homme récemment sur les péniches du quartier. Je me demandai alors si Chimali venait seulement de découvrir où j'habitais et s'il était venu traîner par ici, tâtonnant en aveugle, dans l'espoir d'une occasion de me nuire. L'inondation lui avait-elle donné le moyen de m'infliger la plus cruelle blessure et de se mettre ensuite hors de portée de ma vengeance ? Ou bien, toute cette tragédie n'était-elle qu'une sinistre farce manigancée par les dieux, car ils semblent trouver du plaisir à arranger des concours de circonstances incroyables et inexplicables.

Jamais, je ne le saurai.

A ce moment, tout ce que je savais, c'était que ma femme n'était plus et je ne pouvais l'accepter ; il fallait que je la cherche. Je dis à Chanteur Etoile :

« Si ce misérable est ici, Zyanya doit y être également. On déplacera ces millions de briques l'une après l'autre s'il le faut. Je commence pendant que tu vas chercher de l'aide. Allez, dépêche-toi ! »

Il partit au galop et je me penchai pour soulever une poutre et je tombai évanoui.

Il était tard dans l'après-midi lorsque je revins à moi. J'étais dans mon lit et mes deux domestiques étaient penchés sur moi. Je leur demandai aussitôt :

« L'avez-vous trouvée ? »

Ils firent tous deux un signe de dénégation.

« Je vous avais dit de déplacer chaque pierre, grondai-je.

— Ce n'est pas possible, maître, gémit Chanteur Etoile. L'eau monte à nouveau. Je suis arrivé juste à temps, sinon vous auriez été noyé.

— On ne savait comment faire pour vous réveiller, me dit Turquoise visiblement inquiète. L'Orateur Vénéré a donné l'ordre d'évacuer la ville avant qu'elle soit submergée. »

J'ai passé cette nuit-là sur une colline en compagnie d'une foule de fugitifs endormis. Nous n'avions même pas un arbre pour nous protéger, mais Turquoise avait pensé à emporter des couvertures. Chanteur Etoile, Cocôton et elle s'enroulèrent dedans et ils s'endormirent ; mais moi, je restai éveillé, la couverture sur les épaules, à regarder mon enfant, la seule chose qui me restait et je pleurai.

Il y a quelque temps, Seigneurs révérends, j'avais comparé Zyanya au maguey généreux. J'ai oublié de vous dire une chose à propos de cette plante. Une fois dans son existence, une seule fois, elle produit une haute tige qui porte une multitude de fleurs jaunes odorantes et ensuite, elle meurt.

Cette nuit-là, j'essayai de trouver du réconfort dans les assurances que nous donnent les prêtres, quand ils disent que les morts ne sont pas malheureux et que mourir, c'est se réveiller après avoir rêvé qu'on a vécu. C'est possible et les Chrétiens disent à peu près la même chose. Mais c'était une bien piètre consolation pour moi qui restait dans le rêve, vivant, seul et possédé. Je passai la nuit à me souvenir de Zyanya et du temps trop court où nous avions vécu ensemble avant que son rêve ne se termine.

Je m'en souviens encore…

Une fois, pendant notre voyage au Michoacán, elle avait vu une fleur étrange qui poussait dans une fente de rocher, au-dessus de nous. Elle l'avait trouvée belle et en aurait voulu une pour la planter dans son jardin. J'aurais pu facilement grimper pour aller la lui chercher…

Une autre fois, un jour ordinaire, elle s'était réveillée, pleine d'amour pour la vie, ce qui lui arrivait fréquemment. Elle avait inventé une petite chanson et elle la chantait doucement pour la fixer dans sa mémoire. Elle m'avait demandé de lui acheter une de ces flûtes qu'on appelle eaux gazouillantes, pour jouer sa chanson. Je lui

avais répondu que lorsque je verrais un musicien de mes amis, je le prierais de m'en fabriquer une. Mais, j'avais oublié et elle, voyant que j'avais d'autres choses en tête, ne me l'avait jamais rappelé.

Et un jour…

Ayyo, tant de fois…

Je sais bien qu'elle n'a jamais douté de mon amour, mais pourquoi ai-je laissé échapper des occasions de le lui montrer ? Elle me pardonnait mes oublis et mes petites négligences ; elle devait les oublier aussitôt, ce qui n'a jamais été mon cas. Toute ma vie, je me suis souvenu d'une chose ou d'une autre que j'aurais pu faire et que je n'ai pas faite et l'occasion ne s'en retrouvera plus, alors qu'au contraire, des faits que j'aurais voulu garder en mémoire persistent à me fuir. Si au moins je me rappelais les paroles ou simplement l'air de sa petite chanson, je pourrais me la fredonner de temps en temps ou encore, si je savais ce qu'elle m'avait dit quand le vent emporta ses paroles, la dernière fois que je l'ai vue…

Quand tous les sinistrés retournèrent dans l'île, il y avait tant de ruines que, dans ma rue, on ne distinguait plus les maisons qui s'étaient écroulées avec la première vague de celles qui avaient succombé à la seconde. Des ouvriers et des esclaves étaient déjà en train de déblayer les décombres en mettant de côté les blocs de calcaire intacts qui pouvaient servir. Jamais on ne trouva le corps de Zyanya, ni la moindre trace d'elle, pas une bague, pas une sandale. Elle a disparu aussi irrémédiablement que sa petite chanson. Mais je sais, Seigneurs, je sais qu'elle est quelque part, bien qu'on ait bâti, depuis, deux villes successives sur sa tombe ignorée.

J'en suis sûr, parce qu'elle n'avait pas le petit morceau de jade qui assure le passage dans l'au-delà.

Souvent, la nuit, j'ai parcouru les rues en appelant doucement son nom. Je le faisais à Tenochtitlán, je le fais encore à Mexico. J'ai vu bien des apparitions, mais jamais la sienne.

Je n'ai rencontré que des esprits malheureux ou malintentionnés qui ne pouvaient être Zyanya – elle qui avait été heureuse toute sa vie et qui est morte en voulant rendre service. J'ai vu et reconnu bien des guerriers mexica défunts. La ville grouille de ces spectres désolés. J'ai vu la Femme qui pleure ; on aurait dit une langue de brouillard à la dérive en forme de femme et j'ai entendu son sinistre gémissement. Elle ne m'a pas fait peur et je l'ai plainte, car moi aussi, je sais ce que c'est que de perdre quelqu'un. En voyant que ses cris ne m'éloignaient pas, c'est elle qui a fui mes paroles de consolation.

Parfois, il m'est arrivé, dans des rues sombres et désertes, d'entendre le rire joyeux de Zyanya. C'est peut-être le fruit de mon imagination sénile, mais ce rire était accompagné, à chaque fois, d'un éclair de lumière dans les ténèbres, pareil à la mèche pâle de ses

cheveux noirs ; à moins que ce soit encore un tour de mes pauvres yeux, car cette vision disparaît dès que je prends ma topaze. Néanmoins, je sais qu'elle est là, quelque part, je n'ai pas besoin de preuve pour en être sûr, tout en souhaitant ardemment en avoir une.

Je vous en supplie, Seigneurs révérends, si l'un d'entre vous rencontre Zyanya, une nuit, qu'il veuille bien me le dire. Vous la reconnaîtrez tout de suite et vous ne pourrez avoir peur d'une si jolie apparition. Elle aura l'air d'avoir vingt ans, comme alors, car au moins, la mort lui aura épargné les maux et le dessèchement de la vieillesse. Vous reconnaîtrez son sourire, car vous ne pourrez vous empêcher d'y répondre. Si elle vous parle…

C'est vrai, vous ne comprendrez pas ses paroles. Dites-moi seulement si vous la voyez. Elle marche dans la ville, je le sais. Elle y est et elle y sera toujours.

I H S
AJ.M.C.

A Son Auguste et Impériale Majesté Catholique, l'Empereur Charles Quint, Notre Roi :

De la ville de Mexico, capitale de la Nouvelle-Espagne, en ce jour de la Saint-Paphnuce, martyr, en l'année mille cinq cent trente de Notre Seigneur Jésus-Christ, nous envoyons nos salutations à Sa Royale et Redoutable Majesté, notre Eminent Monarque.

Quelle attention délicate de la part de notre Compatissant Souverain de prendre en pitié le Protecteur des Indiens et de demander qu'on lui donne davantage de détails sur les problèmes et les obstacles qu'il rencontre quotidiennement dans cette charge !

Jusqu'à maintenant, Sire, c'était la coutume chez les Espagnols à qui on avait attribué des terres dans cette province de s'approprier également les Indiens qui vivaient dessus, de les marquer à la joue du G de « guerra », de les considérer comme des prisonniers de guerre et, par conséquent, de les traiter et de les exploiter comme tels. Cette pratique a été un peu adoucie dans la mesure où on n'a plus le droit de condamner un Indien aux travaux forcés à moins qu'il n'ait été jugé coupable d'un crime par les autorités ecclésiastiques ou civiles.

De même, la loi de notre Mère l'Eglise est maintenant plus strictement appliquée en Nouvelle-Espagne ; c'est-à-dire qu'ici un Indien, comme un Juif là-bas, a les mêmes droits qu'un Espagnol chrétien et ne peut être condamné sans une accusation et un procès en bonne et due forme. Mais il est évident que le témoignage d'un Indien, comme celui d'un Juif – même converti au catholicisme – ne tient pas en face de celui d'un Chrétien de naissance. Par conséquent, quand un Espagnol souhaite acquérir un solide Peau-Rouge ou une belle Indienne, il lui suffit, en fait, de l'accuser de n'importe quoi.

Il nous est souvent arrivé d'assister à la condamnation d'un Indien pour des raisons discutables et nous craignons pour l'âme de nos compatriotes qui cherchent à augmenter leurs possessions par des moyens détournés, indignes d'un Chrétien. Nous en avons été profondément attristés et nous avons décidé d'agir.

Fort de l'autorité que nous confère le titre de Protecteur des

Indiens, nous sommes arrivés à persuader les juges de l'Audiencia que tous les indigènes qu'on marquerait par le fer devraient être, à partir de ce jour, enregistrés par nos services. Les fers sont donc maintenant enfermés dans une boîte qui s'ouvre avec deux clefs dont l'une est en notre possession.

Etant donné qu'on ne peut plus marquer un Indien accusé sans notre consentement, nous avons absolument refusé de donner notre accord dans des cas qui sont des abus de justice flagrants et ces accusations ont été déboutées. Cela nous a valu la haine de beaucoup de nos compatriotes, mais nous l'endurons d'un cœur serein, sachant que nous agissons pour le bien final. Cependant, la prospérité économique de la Nouvelle-Espagne tout entière risquerait de souffrir (et les richesses de notre Souverain de diminuer) si nous freinions trop durement le recrutement de la main-d'œuvre forcée dont dépend la mise en valeur de cette colonie. Aussi, maintenant, lorsqu'un Espagnol veut asservir un Indien, il n'a plus recours à la justice civile, mais il l'accuse d'être un converti qui a commis un *lapsus fidei.* Dans ce cas, comme notre mission de Défenseur de la Foi prend le pas sur toutes nos autres charges, nous remettons le fer.

Ainsi, nous accomplissons trois actions qui seront certainement bien vues de Votre Majesté. *Primo*, nous prévenons les abus d'autorité du tribunal civil. *Secundo*, nous appliquons rigoureusement la loi de l'Eglise. *Tertio*, nous n'empêchons pas la mise en place d'une main-d'œuvre constante et appropriée.

Je signale en passant à Votre Majesté qu'on ne marque plus la joue des condamnés du G injurieux qui signifie le déshonneur de la défaite au combat. Nous imprimons maintenant sur l'esclave les initiales de son propriétaire (sauf s'il s'agit d'une femme que son maître souhaite ne pas défigurer). Outre que ce système permet d'identifier les fugitifs, il sert également à reconnaître les esclaves qui sont des rebelles notoires et inaptes au travail. Ces insoumis opiniâtres, après être passés de maître en maître, ont la figure couverte d'initiales superposées et leur peau ressemble à un manuscrit palimpseste.

Votre Compatissante Majesté montre également des preuves évidentes de son bon cœur dans cette même lettre, quand elle dit de notre Aztèque, à propos de la mort de sa femme : « Bien qu'étant d'une race inférieure, il semble être un homme capable de sentiments humains et il ressent les malheurs et les blessures avec autant d'intensité que nous. » Cette sympathie est bien compréhensible, car l'amour immuable de Votre Majesté pour la jeune reine Isabelle et pour son fils Philippe est bien connu et admiré par tout le monde.

Cependant, nous suggérons respectueusement à Votre Majesté de ne pas trop prendre en pitié des gens qu'elle ne connaît pas aussi bien

que nous et, en particulier, cet homme qui s'en montre bien indigne. Il a pu parfois ressentir des chagrins occasionnels ou concevoir des pensées humaines qui ne discréditeraient pas un Blanc. Mais Votre Majesté a certainement remarqué que tout en prétendant qu'il était devenu Chrétien, ce vieux fou ne cesse de divaguer quand il parle des errances terrestres de sa défunte compagne, et pourquoi ? Parce qu'elle n'avait pas sur elle un certain caillou vert quand elle est morte. De plus, comme votre Majesté va pouvoir s'en rendre compte, l'Aztèque n'a pas été bien longtemps affligé par cette perte et, dans les pages suivantes, elle le verra à nouveau faire des siennes et se conduire comme par le passé.

Sire, il n'y a pas bien longtemps, nous avons entendu un prêtre plus sage que nous dire qu'on ne doit jamais louer sans réserve un homme qui vit encore et navigue sur les eaux tumultueuses de l'existence, car ni lui, ni personne, ne peut savoir s'il échappera aux tempêtes, aux récifs et au chant des Sirènes pour arriver à bon port. On ne peut glorifier que celui qui a terminé ses jours et que Dieu a guidé vers le port du Salut, car on ne chante le Gloria qu'à la fin.

Que ce Dieu qui nous guide continue à prodiguer ses bienfaits sur notre Impériale Majesté à laquelle son chapelain et serviteur baise les pieds,

(*ecce signum*) Zumarraga

OCTAVA PARS

Mon drame personnel avait fait passer le reste du monde au second plan, mais je n'étais pas sans savoir que la nation mexica tout entière connaissait une tragédie. La requête désespérée et inattendue qu'avait adressée Ahuizotl à Nezahualpilli en lui demandant son aide pour venir à bout des eaux, fut son dernier acte en tant qu'Orateur Vénéré. Il se trouvait à l'intérieur de son palais quand celui-ci s'effondra, mais il ne fut pas tué, bien qu'il eût sans doute préféré l'être. Une poutre lui était tombée sur la tête et, à ce qu'on m'a dit, car je ne l'ai jamais revu vivant à partir de ce jour, il n'eut pas plus de jugement que le morceau de bois qui l'avait assommé.

La coutume s'opposait à ce qu'Ahuizotl fût déchu de son titre d'Orateur Vénéré tant qu'il était en vie, même s'il radotait et si on ne pouvait avoir plus de respect pour sa personne que pour un légume ambulant. Aussi, dès que ce fut possible, le Conseil décida de choisir un régent pour gouverner à sa place. C'est sans nul doute pour se venger, de ce qu'Ahuizotl avait fait périr deux d'entre eux au moment de la catastrophe de la digue, que ces vieillards refusèrent de prendre en considération la candidature la plus évidente, celle de son fils aîné, Cuauhtemoc. Ils désignèrent comme régent son neveu Motecuzoma le Jeune, car, dirent-ils : « Motecuzoma Xocoyotzin a fait la preuve de ses capacités comme prêtre, comme chef militaire et comme gouverneur de régions éloignées. »

Je me souvenais des paroles tonnées un jour par Ahuizotl : « Jamais, nous ne mettrons sur le trône un tambour creux ! » Et je pensais qu'il valait mieux pour lui avoir perdu la raison et ne pas voir cette chose se produire. S'il avait été tué et qu'il soit mort avec toute sa tête, il serait remonté du plus profond de Mictlán pour asseoir son cadavre sur le trône à la place de Motecuzoma.

Mais en ce temps-là, je ne m'intéressais pas aux intrigues de la cour. Ma maison était remplie de souvenirs pénibles que je souhaitais fuir. La vue de ma propre fille me faisait mal parce qu'elle me rappelait trop Zyanya. Ensuite, je pensais avoir trouvé un moyen pour que Cocôton ne ressente pas trop durement la perte de sa mère et de plus, mon ami Cozcatl et sa femme Quequelmiqui, quand ils vinrent me présenter leurs condoléances, avaient laissé échapper qu'ils n'avaient plus de toit, car leur maison avait été emportée par les eaux.

« Ce n'est pas vraiment une catastrophe, m'avoua Cozcatl. A dire vrai, on commençait à se sentir mal à l'aise et à l'étroit dans cette

maison, avec l'école de domestiques. Maintenant qu'on est forcé de reconstruire, on va faire deux bâtiments séparés.

— Et en attendant, vous pourrez vous installer ici tous les deux. Je ne vous demande qu'une chose en échange : de servir de parents à Cocôton pendant mon absence. Pouvez-vous être le tête et la tene d'une petite orpheline ?

— *Ayyo*, quelle idée merveilleuse, s'écria Quequelmiqui.

— Avec plaisir, ajouta Cozcatl. Et même, nous vous en serons reconnaissants. Ce sera la première fois que nous aurons une famille.

— La petite ne pose aucun problème. Turquoise s'occupe de tout. Vous n'aurez qu'à lui donner le réconfort de votre présence… et lui montrer de l'affection de temps en temps.

— Oh, bien sûr, s'exclama Quequelmiqui, les larmes aux yeux.

— J'ai dit à Cocôton, poursuivis-je, que sa tene était partie acheter toutes les choses dont nous avons besoin, elle et moi, pour le long voyage que nous allons entreprendre. Elle s'est contentée de répéter : « Long voyage ». Mais ça ne signifie pas grand-chose pour une enfant de cet âge. Si vous lui rappelez de temps à autre que ses parents sont partis dans des pays lointains… je pense qu'elle aura pris l'habitude de se passer de sa mère quand je reviendrai et qu'elle ne sera pas trop peinée quand je lui dirai qu'elle n'est pas rentrée avec moi.

— Oui, mais elle sera habituée à nous, m'avertit Cozcatl.

— C'est vrai… et je ne peux qu'espérer qu'à mon retour nous referons connaissance tous les deux. En attendant, je suis sûr que Cocôton ne manquera de rien et qu'elle sera aimée.

— Oh, oui, me répondit Quequelmiqui, en posant sa main sur mon bras. Nous resterons avec elle aussi longtemps qu'il le faudra. Et nous ne la laisserons pas vous oublier ; Mixtli. »

Ils me quittèrent pour s'occuper du déménagement des affaires qu'ils avaient pu sauver dans les ruines de leur maison et, le soir même, je préparai un ballot léger et compact pour partir en voyage. Le lendemain matin, j'allai réveiller Cocôton et je lui dis :

« Ta tene m'a demandé de te dire au revoir pour elle, parce que… parce qu'elle ne peut pas laisser les porteurs tout seuls, sinon ils vont se sauver comme des petites souris. Je vais t'embrasser de sa part. Ça ressemble à ses baisers, hein ? Et maintenant, Cocôton, prends le baiser de tene et tiens-le dans ta main, comme ça, pour que ton tete puisse t'embrasser à son tour. Voilà. Maintenant, tu les prends tous les deux et tu les serres bien fort dans tes mains pendant que tu t'endors. Quand tu te lèveras, tu n'auras qu'à les ranger soigneusement pour nous les rendre quand nous reviendrons.

— Nous reviendrons », répéta la petite, tout endormie. Elle me sourit du sourire de Zyanya et ferma des yeux semblables aux siens.

En bas, Turquoise renifla et Chanteur Etoile se moucha plusieurs fois quand je leur dis adieu et que je les chargeai de s'occuper de la maison. Je leur rappelai que jusqu'à mon retour, ils devraient obéir à Cozcatl et à Quequelmiqui, comme à leurs propres maîtres. Avant de quitter la ville, je passai par la Maison des Pochteca pour y déposer un message à confier à la prochaine caravane en partance vers Tehuantepec. Cette lettre annonçait à Béu Ribé – de la manière la moins brutale que j'avais pu trouver – la mort de sa sœur et les circonstances dans lesquelles elle s'était produite.

L'idée ne m'était pas venue que le commerce mexica avait été considérablement touché et que mon message mettrait du temps à lui parvenir. Non seulement, l'inondation avait noyé les cultures, mais elle avait envahi les entrepôts. Aussi, pendant de nombreux mois, la tâche des pochteca et de leurs porteurs consista uniquement à approvisionner la ville sinistrée. Voilà pourquoi Béu n'apprit la mort de sa sœur que plus d'un an après.

Quant à moi, pendant cette période, je me déplaçai sans cesse, errant comme une touffe de coton au gré des vents, allant là où le paysage me plaisait, là où les méandres d'un chemin m'entraînaient et semblaient me dire : « Suis-moi, tout de suite après le premier tournant, se trouve le pays du bien-être et de l'oubli. » Mais cet endroit n'existe pas, bien sûr. On peut aller jusqu'au bout de toutes les routes et jusqu'à la fin de ses jours, nulle part on ne peut déposer ses souvenirs et leur tourner le dos pour toujours.

Il ne m'arriva rien de remarquable et je ne cherchai pas à faire des achats qui m'auraient encombré. S'il se trouvait des découvertes fortuites à faire – comme les défenses géantes –, je suis passé sans les voir. La seule aventure notable qui m'advint se produisit tout à fait par hasard.

Je me trouvais près de la côte occidentale, dans le pays de Nayarit, l'une des provinces situées au nord du Michoacán. J'étais venu jusque-là pour voir un volcan qui était en éruption violente depuis près d'un mois et qui menaçait de ne jamais s'arrêter. Ce volcan s'appelle le Tzeboruko, ce qui veut dire ronfler de colère. Mais c'était bien pire que cela : il grondait furieusement et crachait des tourbillons de fumée grisâtre qui montaient jusqu'au ciel sillonnés d'éclairs de feu.

Le Tzeboruko domine une vallée fluviale et sa coulée se déversait naturellement dans le lit de la rivière qui n'était pas assez profonde pour refroidir et durcir la roche en fusion. L'eau se mettait seulement à bouillir à son contact et s'évaporait sous cet assaut. Quand j'arrivai pour voir ce spectacle, la roche en fusion, telle une grande langue rouge, faisait reculer la rivière. La plupart des habitants de la région faisaient tristement leurs paquets pour s'en aller plus loin. Dans le

passé, des éruptions avaient parfois dévasté toute la vallée jusqu'à la côte qui se trouve à environ vingt longues courses.

Ce fut le cas, cette fois-là. J'ai essayé de vous rendre la furie de l'éruption, révérends scribes, pour que vous me croyiez quand je vous raconterai comment elle m'a finalement projeté en dehors du Monde Unique, directement dans l'inconnu.

Comme je n'avais rien d'autre à faire, je passai plusieurs journées à déambuler près du fleuve de lave – aussi près que le permettaient la chaleur brûlante et les fumées asphyxiantes. La lave se déplaçait comme une traînée de boue, au pas d'un homme qui ne marcherait pas très vite. Au bout de quelques jours, nous nous sommes retrouvés, elle et moi, au bord de l'océan occidental.

Là, le lit de la rivière se resserre entre deux montagnes et débouche sur un vaste croissant de sable qui borde une mer turquoise. Sur la plage, je vis un hameau de huttes de roseau, mais pas âme qui vive. Il était clair que ces pêcheurs avaient, eux aussi, prudemment décampé. Cependant, quelqu'un avait laissé sur la rive un petit acali avec sa pagaie et je décidai de le mettre à l'eau pour aller attendre, à distance respectueuse, le moment où la roche bouillonnante rencontrerait la mer. La rivière avait été incapable de résister à l'assaut de la lave, mais je savais que les eaux inépuisables de l'océan l'arrêteraient et je pensais que cette rencontre serait un spectacle impressionnant.

Le choc ne se produisit que le lendemain et auparavant, j'avais mis toutes mes affaires dans le bateau et ramé au-delà des brisants ; je me trouvais par conséquent en plein milieu de la baie. Avec ma topaze, je voyais le flot de lave ardente s'avancer en rampant sur la plage, jusqu'au bord de la mer. De la terre, je ne distinguais, à travers l'épaisse fumée et la pluie de cendres, que l'éclat rosé du Tzeboruko qui continuait à vomir les entrailles de Mictlán, traversé parfois par un éclair doré.

Alors, sur la plage, le serpent rougeoyant sembla hésiter un moment, puis rassembler ses forces pour se lancer à l'assaut de l'océan avec le fracas tonnant d'un dieu blessé, un dieu irrité et offensé. L'océan s'était mis à bouillonner si soudainement qu'il explosa en fumée et la lave se durcit si brusquement qu'elle éclata en morceaux. La vapeur se transforma en une falaise de nuages et je sentis une écume chaude ruisseler sur moi. Mon acali fut projeté si violemment en arrière que je faillis basculer. Je m'accrochai à ses parois et la pagaie tomba à l'eau.

La mer, semblant se remettre de sa surprise, se rua à l'assaut de la plage, tandis que la roche en fusion poursuivait son avance. Le grondement était incessant et le nuage de fumée se poussait vers le haut comme s'il avait voulu gagner le ciel ; sous l'attaque, l'océan

recula une nouvelle fois. Ce mouvement d'avant en arrière, de la terre à la mer, s'effectua je ne sais combien de fois ; j'étais moi-même étourdi par le balancement de mon acali, mais je me rendais néanmoins compte que le flux m'emportait bien plus loin au large que le reflux ne me ramenait vers le rivage. Autour de moi, dans les eaux tourbillonnantes, des poissons et d'autres créatures marines flottaient à la surface, le ventre en l'air.

Aux dernières lueurs du jour, je me trouvais exactement entre les deux bras de la baie, trop loin de l'un ou de l'autre, pour y accéder à la nage et au-delà, c'était l'océan sans limites. Il ne me restait qu'à prendre les poissons morts qui flottaient autour de moi et à les entasser dans un coin du bateau. Ensuite, je m'allongeai, la tête sur mon sac trempé et je m'endormis.

Le lendemain, lorsque je m'éveillai, j'aurais pu croire avoir rêvé tout le chambardement de la veille, si je n'avais tant dérivé que je ne reconnaissais plus la silhouette déchiquetée des montagnes bleuâtres. Le soleil se levait dans un ciel dégagé, on ne voyait plus ni fumée ni cendres ni aucun autre signe de l'éruption du Tzeboruko parmi les reliefs distants. L'océan était aussi calme que le lac Xaltocán un jour d'été. Avec ma topaze, je regardai la terre et je m'aperçus que j'étais pris dans un courant qui m'emportait vers le nord, très loin de la côte.

Je tentai de pagayer avec mes mains, mais je dus abandonner rapidement, car soudain, il se produisit un remous et quelque chose vint heurter l'acali si violemment qu'il tangua. Je me penchai et découvris une profonde entaille dans le dur acajou et une nageoire verticale semblable à un bouclier de cuir oblong, qui fendait les eaux. Elle fit deux ou trois fois le tour de mon embarcation et je ne me risquai plus ensuite une seule fois à mettre la main en dehors du canoë.

Voyons, pensai-je, j'ai échappé au volcan et je n'ai plus qu'à craindre d'être avalé par un monstre marin, de mourir de faim et de soif ou de me noyer si la mer se lève. Je songeai alors à Quetzalcoatl, l'ancien chef des Tolteca, qui, comme moi, avait dérivé dans l'océan Oriental et qui ensuite était devenu le plus aimé des dieux, adoré par des populations très différentes qui n'avaient que ce culte en commun. La différence avec moi, c'était qu'une foule de sujets avait assisté à son départ et pleuré sa disparition, puis avait informé tout le monde qu'à partir de ce jour, l'homme Quetzalcoatl devait être vénéré comme un dieu. Moi, personne ne m'avait vu partir et ne pouvait donc demander qu'on m'élève au rang des divinités. Je résolus, par conséquent, puisque je n'avais aucun espoir de devenir un dieu, de faire tous mes efforts pour rester un homme le plus longtemps possible.

Sur les vingt-trois poissons que j'avais ramassés, il y en avait dix de comestibles. J'en nettoyai deux avec mon poignard et les mangeai

tout crus, ou presque car ils avaient un peu cuit dans le chaudron qu'était devenue la baie. Je vidai et coupai en morceaux les treize poissons que je ne pouvais consommer et, après avoir sorti mon bol de mon sac, je les pressai pour extraire chaque goutte de leur jus. Je glissai ensuite le récipient et les huit autres poissons qui me restaient sous mon sac, pour les mettre à l'abri du soleil et le lendemain, je mangeai encore deux poissons relativement frais. Cependant, le troisième jour, il me fallut vraiment faire un effort pour en consommer deux autres ; je les avalai sans les mâcher tant ils étaient mauvais et visqueux et je jetai le reste par-dessus bord. Après cela, je n'eus rien d'autre, pour me soutenir, que quelques maigres gorgées de jus de poisson dont j'humectais mes lèvres desséchées.

C'est aussi, je crois, dans le courant de ce troisième jour que le dernier sommet du Monde Unique disparut à l'horizon. Jamais, je ne m'étais trouvé dans une pareille situation et je me demandais si j'allais être rejeté sur l'une de ces îles des Femmes dont parlent les légendes, mais que personne n'a réellement abordées. Il paraît qu'elles sont uniquement habitées par des femmes qui vont chercher les huîtres perlières dans les eaux profondes. Ces femmes ne voient des hommes qu'une fois par an quand ils viennent du continent pour échanger des tissus et d'autres marchandises contre ces perles. A cette occasion, elles s'unissent à eux, ne gardant, des enfants nés de ces brefs accouplements, que les filles et noyant les garçons. Je songeais à ce qui m'arriverait si j'échouais sur ces îles. Serais-je immédiatement massacré, ou soumis à un viol collectif ?

En réalité, ni ces îles mythiques, ni aucune autre n'apparurent et je continuai à dériver lamentablement sur les eaux sans bornes. L'océan m'entourait de toutes parts et j'avais l'impression angoissante d'être une fourmi tombée au fond d'une jarre bleue dont les flancs seraient glissants et insurmontables. La nuit me semblait moins inquiétante quand je rangeais ma topaze pour ne pas voir la multitude des étoiles. Dans le noir je pouvais me croire en sécurité sur quelque chose de solide, dans une forêt, ou même chez moi. J'essayais de me persuader que le bateau où j'étais balancé était mon gishe de corde et, grâce à ça, je m'endormais profondément. Le jour, par contre, je ne pouvais m'imaginer que j'étais ailleurs qu'au beau milieu d'une effrayante étendue bleue, chaude et sans ombre. Heureusement, j'avais d'autres choses à observer que les flots infinis et indifférents.

Sans en avoir jamais vu, je reconnus aussitôt les grands espadons qui bondissaient hors de l'eau et dansaient sur leur queue et aussi, les poissons-scies encore plus gros, plats et bruns, munis de nageoires allongées comme les ailerons d'un écureuil volant. J'en identifiai deux à leur terrible éperon que les guerriers de certaines tribus côtières utilisaient comme arme. Je redoutais que l'un d'eux ne vienne

s'attaquer à mon acali, mais aucun ne s'approcha.

D'autres m'étaient totalement inconnus. Par exemple, des petites créatures aux longues nageoires qui leur servaient d'ailes pour jaillir de l'eau et glisser sur des distances prodigieuses. Je crus d'abord que c'étaient des insectes marins, mais l'un d'eux, ayant atterri dans mon bateau, je le saisis, le mangeai, et je m'aperçus qu'il avait un goût de poisson. Je vis aussi d'énormes poissons bleu-gris, qui me regardaient avec des yeux intelligents et un sourire figé et que je trouvai plutôt sympathiques. Ils faisaient un bout de chemin avec moi et me distrayaient par leurs acrobaties.

Cependant, d'autres poissons beaucoup plus gros me remplissaient vraiment d'effroi. C'étaient d'énormes bêtes grises qui venaient de temps à autre se chauffer à la surface et qui tournaient parfois autour de moi pendant la moitié de la journée, comme si elles avaient besoin d'une bouffée d'air et d'un rayon de soleil, ce qui est un comportement curieux chez un poisson. C'étaient les créatures les plus gigantesques que j'aie jamais vues. Vous ne me croirez peut-être pas, mes révérends, si je vous dis qu'elles étaient aussi longues que la place qui est sous nos fenêtres et que leur largeur et leur masse étaient en proportion. Quand j'avais été dans le Xoconochco, des années auparavant, on m'avait servi un plat de yeyemichi et le cuisinier m'avait dit que c'était le plus gros poisson des mers. Si c'est vraiment une tranche de ces grandes pyramides flottantes que j'ai mangée ce jour-là, je regrette bien de ne pas avoir cherché à rencontrer l'homme héroïque – ou l'armée – qui avait capturé ce monstre, pour lui exprimer mon admiration.

Tout en s'amusant, deux de ces animaux auraient pu facilement écraser mon acali et moi avec, sans même s'en apercevoir, mais aucune infortune ne m'arriva. Le sixième ou septième jour de cette expédition involontaire, alors que j'avais léché la dernière goutte du jus de poisson et que j'étais complètement desséché et anéanti, une averse vint s'abattre sur l'océan comme un voile gris, je remplis mon bol et le vidai deux ou trois fois, mais j'étais inquiet car la pluie avait amené un vent qui agitait la mer. Mon embarcation était ballottée comme un fétu et il fallut que je me mette à écoper. Cependant, j'éprouvais un certain soulagement à voir que la pluie et le vent arrivaient derrière moi – du sud-ouest, d'après la position du soleil – et que par conséquent, je ne serais pas repoussé encore davantage vers la haute mer.

Et pourtant, peu importait l'endroit où j'irais sombrer, car il me semblait bien que cette aventure finirait ainsi. Le vent et la pluie ne cessaient pas et l'océan continuait à faire danser mon acali, aussi je ne pouvais ni dormir, ni même me reposer et j'étais obligé de vider sans cesse l'eau qui entrait dans le bateau. J'étais si faible que le bol me

semblait plus lourd qu'une jarre de pierre. Je finis par sombrer dans une sorte de torpeur et je suis incapable de dire combien de jours et de nuits je passai ainsi à écoper machinalement. Je me souviens néanmoins que, vers la fin, mes mouvements étaient de plus en plus lents et le niveau de l'eau de plus en plus élevé. Lorsqu'enfin je sentis le fond du bateau toucher le fond de la mer et que je sus que j'avais sombré, je m'étonnai vaguement de ne pas sentir l'eau me recouvrir et les poissons jouer dans mes cheveux.

J'avais dû perdre connaissance, car lorsque je revins à moi, il ne pleuvait plus, le soleil brillait et je regardai autour de moi, émerveillé. Je m'étais bien échoué, mais dans un endroit peu profond. L'eau ne m'arrivait qu'à la ceinture car l'acali s'était abîmé sur une plage de galets qui s'étendait à perte de vue des deux côtés, sans un seul signe de vie humaine. A bout de forces, je sortis de mon canoë et, traînant mon ballot trempé, j'atteignis le rivage. Des cocotiers poussaient derrière la plage, mais j'étais bien trop faible pour y grimper ou même pour les secouer ou chercher une nourriture quelconque. Je sortis à grand-peine le contenu de mon sac pour le faire sécher au soleil et je retombai dans l'inconscience.

Quand je me réveillai, il faisait noir et je mis un moment pour réaliser que je n'étais plus ballotté par les vagues. Je n'avais pas la moindre idée de l'endroit où je me trouvais, mais il me semblait que je n'étais pas seul car j'entendais autour de moi des crépitements mystérieux et inquiétants. Ils semblaient venir de partout et de nulle part comme un feu de broussailles se resserrant sur moi ou comme une armée cherchant à m'encercler – sans prendre beaucoup de précautions, car j'entendais bouger les galets et craquer les brindilles qui jonchaient la plage. Je m'assis et le bruit cessa aussitôt, mais quand je me recouchai, le sinistre vacarme reprit. Pendant toute la nuit, à chaque fois que je remuais, le crépitement s'arrêtait, puis reprenait. Je n'avais pas fait de feu avec mon cristal pendant que le soleil était là et je n'avais plus aucun moyen de fabriquer une torche. Je ne pouvais rien faire d'autre que de rester éveillé à attendre que quelque chose me saute dessus quand, enfin, les premières lueurs de l'aube me permirent de voir ce dont il s'agissait.

Cette vision me donna la chair de poule. La plage tout entière, sauf un petit cercle autour de moi, était recouverte de crabes gris-brun, grands comme ma main, qui dérapaient maladroitement sur le sable en se cognant les uns aux autres. De plus, leurs deux pinces de devant étaient différentes. Ils se servaient de la petite comme d'une baguette de tambour pour taper sur la grosse, sans jamais se lasser et d'une manière très peu musicale.

L'aube semblait être le signal qu'ils attendaient pour mettre un terme à leur ridicule cérémonie. La horde innombrable s'éclaircit peu

à peu, à mesure qu'ils rentraient sous les sables, mais j'arrivai à en attraper quelques-uns car je trouvais qu'ils me devaient bien une compensation pour m'avoir tenu dans l'angoisse toute la nuit. Leur corps était petit et il n'y avait presque rien à en tirer, mais la grosse pince-tambour me fit un savoureux petit déjeuner, lorsque je l'eus fait griller sur le feu.

Enfin, rassasié pour la première fois depuis bien longtemps et ayant un peu récupéré mes forces, je m'écartai du feu pour faire le point. J'étais revenu dans le Monde Unique et certainement toujours sur la côte ouest, mais bien plus au nord qu'avant. A l'ouest, la mer s'étalait toujours jusqu'à l'horizon, mais elle était bien plus calme qu'au sud ; pas de rouleaux ni même de ressac, juste un petit clapot sur le rivage. De l'autre côté, à l'est, au-delà de la ligne des cocotiers, se dressait une chaîne de montagnes qui semblaient prodigieusement hautes, mais couvertes de forêts et bien différentes des sinistres reliefs volcaniques où je me trouvais peu avant. Je n'avais aucun moyen de savoir jusqu'où le courant et l'orage m'avaient poussé, mais j'étais sûr qu'en suivant la côte vers le sud, je finirais par me retrouver un jour dans cette baie près du Tzeboruko en pays connu. De plus, si je restais sur la plage, je trouverais facilement de quoi manger et de quoi boire avec les crabes-tambours et le lait des noix de coco, si rien d'autre ne se présentait.

Mais je ne pouvais plus supporter la vue de ce maudit océan. Les montagnes m'étaient totalement inconnues et peut-être peuplées de tribus sauvages et de bêtes féroces, cependant, ce n'étaient que des montagnes, j'en avais l'expérience et j'avais déjà vécu de leurs ressources. Ce qui m'attirait le plus, c'était de savoir qu'elles allaient m'offrir une variété de paysages bien plus grande que la mer. Je restai donc sur la plage juste le temps de me reposer pendant deux ou trois jours, puis je rassemblai mes affaires et partis vers l'est en direction des premiers contreforts.

On était au milieu de l'été et c'était une chance pour moi car, même à cette saison, les nuits étaient froides. Les quelques vêtements et la couverture que j'avais emportés étaient bien usés et leur séjour dans l'eau salée ne les avait pas arrangés. Si je m'étais aventuré dans ces montagnes pendant l'hiver, j'aurais réellement souffert car les indigènes m'ont appris que la mauvaise saison apportait un froid mordant et de la neige à hauteur d'homme.

Je finis par rencontrer des gens, mais après plusieurs jours au point que je commençais à me demander si l'éruption du Tzeboruko ou quelque autre catastrophe n'avait pas complètement dépeuplé le Monde Unique.

C'était un peuple bien étrange, en vérité, qui s'appelait les Tarahumara, ce qui signifie Pieds Rapides et à juste titre, comme je

vous le montrerai. Je fis ma première rencontre alors que je me trouvais sur le sommet d'une falaise, me reposant un peu après une ascension épuisante et admirant un paysage à couper le souffle. C'était une gorge très profonde où les arbres poussaient à même la paroi. Tout en bas coulait une rivière alimentée par une cascade qui jaillissait d'une échancrure de la montagne située de l'autre côté du canon où je me trouvais. La chute avait facilement une demi-longue course de hauteur, puissante colonne d'eau en haut et gigantesque panache d'écume blanche dans le bas. J'étais en train de la contempler lorsque j'entendis crier :

« *Kuira-ba !* »

Je sursautai car c'était la première voix humaine que j'entendais depuis bien longtemps, mais elle semblait bien intentionnée et je pensais qu'il s'agissait d'un salut. Un jeune homme venait à moi en souriant. Il avait un beau visage, dans la mesure où l'on peut dire qu'un faucon est beau et il était bien bâti, quoiqu'un peu plus petit que moi. Il était correctement vêtu, mais pieds nus, comme moi du reste, car mes sandales étaient parties en lambeaux depuis bien longtemps. Sur son pagne en peau de daim, il portait un manteau aux vives couleurs, en daim également, dont la coupe était nouvelle pour moi, car il avait des manches jusqu'aux poignets, pour tenir plus chaud.

Je lui rendis son salut en répétant : « *Kuira-ba* ». Il me montra la cascade en souriant aussi fièrement que s'il en avait été le propriétaire et déclara : « Basa séachic », ce qui de toute évidence voulait dire Chute d'Eau. Je répétai ce mot en insistant dessus pour lui montrer que je la trouvais très belle et très impressionnante. Le jeune homme se désigna lui-même en disant : « Tes-disora », ce qui devait être son nom et qui signifie, je devais l'apprendre par la suite, Plant de Maïs. Je pointai un doigt sur moi et dit : « Mixtli », tout en lui indiquant un nuage dans le ciel. Il hocha la tête, posa la main sur sa poitrine et répondit : « Tarahu-mara », puis la tendit dans ma direction en disant : « Chichimeca ».

Je secouai violemment le chef et rectifiai, « Mexi-catl ! » en me frappant la poitrine à plusieurs reprises. Sur quoi, il me considéra avec indulgence, comme si j'avais évoqué une des innombrables tribus des Chichimeca, Peuple Chien. Plus tard, je devais m'apercevoir que les Tarahumara n'avaient jamais entendu parler des Mexica, de notre société civilisée, de notre science, de notre puissance et de nos terres lointaines et que, de toute façon, ils s'en seraient fort peu souciés. Ils mènent une vie paisible dans leur repaire montagneux et, ne manquant de rien, ils ne cherchent à entrer en contact avec personne et s'aventurent rarement en dehors de leur territoire. Ils ne connaissent donc pas les autres peuples, sauf ceux des pays voisins

d'où leur viennent parfois une horde de pillards, ou de simples voyageurs comme moi.

Au nord de leur pays, vivent les redoutables Yaki et il aurait fallu être fou pour chercher à établir des contacts avec eux. J'avais entendu parler de cette peuplade par le vieux pochtecatl scalpé. Tes-disora m'en apprit davantage quand je fus capable de comprendre son langage : « Les Yaki sont plus cruels que les bêtes les plus féroces. En guise de pagne, ils portent les cheveux de ceux qu'ils ont scalpés, avant de les massacrer et de les dévorer. S'ils tuent leur victime d'abord, ils jugent que sa chevelure n'est pas digne d'être conservée. Ils ne gardent pas les cheveux des femmes qu'ils se contentent de manger après les avoir violées, jusqu'à ce qu'elles soient complètement éventrées. »

Au sud, vivaient des tribus plus pacifiques qui ont le même dialecte et les mêmes coutumes que les Tarahu-mara. La côte ouest est habitée par des pêcheurs qui ne pénètrent presque jamais dans l'intérieur des terres. Toutes ces peuplades sont, sinon civilisées, du moins propres sur leur personne et dans leurs vêtements. Les seuls qui soient vraiment sales et repoussants sont les Chichimeca qui habitent dans les déserts de l'est.

J'avais la peau aussi brûlée par le soleil que les Chichimeca et j'étais presque nu. Aux yeux d'un Tarahumara, je ne pouvais être qu'un des leurs, particulièrement entreprenant, sans doute, pour avoir osé affronter les sommets. Je pense néanmoins que Tes-disora avait dû s'apercevoir, dès notre première rencontre, que je ne sentais pas mauvais. En effet, grâce à l'eau abondante des montagnes, j'avais pu me laver tous les jours, comme le font les Tarahumara. Mais en dépit de mes manières policées et de mon insistance à soutenir que j'étais un Mexicatl et à leur vanter la gloire de cette lointaine nation, je ne suis jamais arrivé à les persuader que je n'étais pas un Chichimeca fuyant son désert.

Peu importe ce qu'ils croyaient, car les Tarahumara me firent bon accueil. Je m'attardai assez longtemps chez eux, car leur façon de vivre me surprenait et me plaisait. J'y fis un séjour assez prolongé pour arriver à converser avec eux, avec force gestes de ma part et de la leur. Mais, lors de ma première rencontre avec Tes-disora, tout se passa uniquement par gestes.

Lorsque nous eûmes échangé nos noms, il mit sa main au-dessus de sa tête – j'en déduisis qu'il me parlait d'un village – et il déclara, « Guaguey-bo » en pointant son index vers le sud. Après m'avoir montré Tonatiuh dans le ciel en l'appelant « Raiénari », c'est-à-dire le Grand-Père Feu, il me fit comprendre que nous pourrions atteindre le village après une marche de trois soleils. J'exécutai toutes sortes de gestes et de grimaces pour lui exprimer ma gratitude pour son

invitation et nous nous mîmes en route. A ma grande surprise, il commença à partir au trot mais, voyant que j'étais fatigué et peu désireux de courir, il ralentit et régla son allure sur la mienne. De toute évidence, il devait toujours se déplacer au pas de course pour franchir les gorges et les sommets, car malgré mes longues jambes, il nous fallut cinq jours et non trois pour arriver à Guaguey-bo.

Tes-disora me fit comprendre qu'il était chasseur. Je lui demandai alors pourquoi il avait les mains vides. Où avait-il laissé ses armes ? En souriant, il me fit signe de m'arrêter et de me tapir dans les broussailles. Au bout d'un petit moment, il me poussa du coude et me montra une forme floue et pommelée qui remuait dans les arbres. Avant que j'aie eu le temps de prendre mon cristal, Tes-disora avait bondi hors de sa cachette comme s'il avait été lui-même une flèche.

Le bois était si touffu que même avec ma topaze, je ne parvenais pas à suivre tout le déroulement de la « chasse », mais ce que j'en voyais était suffisant pour me clouer sur place de surprise. La silhouette pommelée était celle d'une jeune biche qui avait pris la fuite presque au même moment où Tes-disora avait bondi à sa poursuite. Elle courait vite, mais le jeune homme était encore plus rapide. En moins de temps qu'il n'en faut pour le dire, il l'avait rattrapée, s'était jeté sur elle et lui avait brisé le cou avec les mains.

Tandis que nous nous régalions avec l'un des cuissots de la bête, je lui exprimais par gestes mon émerveillement pour sa vitesse et son agilité. Il prit un air modeste, en me faisant comprendre qu'il était loin d'être le chasseur le plus adroit des Pieds Rapides, que d'autres lui étaient bien supérieurs et qu'une biche n'était rien en comparaison d'un cerf adulte. Il manifesta, à son tour, un vif étonnement quand j'allumai le feu avec mon cristal ; jamais il n'avait vu un instrument aussi merveilleux dans les mains de ces barbares.

« Mexicatl ! » insistai-je avec un air vexé, mais il continua à hocher la tête. Ensuite, nous arrêtâmes tous nos discours et nous ne nous servîmes plus de nos mains et de notre bouche que pour dévorer la viande tendre et bien grillée.

***

Guagûey-bo était situé dans l'une des failles spectaculaires de cette région. C'était un village, au sens où il abritait une vingtaine de familles – environ trois cents personnes en tout – mais il n'y avait qu'une seule maison : une petite maison de bois habitée par le si-riame. Ce mot veut dire chef, sorcier, médecin et juge, tout à la fois, mais chez les Tarahumara, ces fonctions étaient assurées par une seule personne. La demeure du si-riame, ainsi que d'autres constructions – bains de vapeur en terre en forme de dôme, huttes à provisions

ouvertes sur les côtés et une plate-forme d'ardoise pour les cérémonies – étaient bâties dans le fond du canon, sur le bord d'une rivière aux eaux écumantes. Le reste de la population vivait dans des grottes naturelles ou creusées dans les parois qui entouraient de part et d'autre l'immense ravin. Cela ne veut pas dire que les Tarahumara soient primitifs ou paresseux, mais simplement qu'ils ont l'esprit pratique. S'ils l'avaient voulu, ils auraient tous pu avoir une maison aussi coquette que celle du si-riame, mais puisqu'il y avait des grottes, ils les avaient transformées en demeures confortables. Elles sont divisées en plusieurs pièces par des murs de roche, qui ont toutes une ouverture sur l'extérieur pour laisser entrer le soleil et la lumière. Le sol est tapissé d'aiguilles de pin à l'odeur épicée que l'on balaye et renouvelle tous les jours. Les ouvertures sont pourvues de rideaux et les murs sont tendus de peaux de cerf peintes et très colorées. Ces habitations sont bien plus confortables et bien mieux aménagées que beaucoup de maisons citadines.

Nous arrivâmes au village aussi vite que nous le permettait le fardeau que nous avions embroché sur un bâton dont nous tenions chacun une extrémité. Aussi incroyable que cela puisse paraître, Tes-disora avait le matin même abattu un cerf, une biche et un ours de taille respectable. Après avoir vidé et dépecé les bêtes, nous gagnâmes Guaguey-bo en hâte, avant qu'il ne fasse trop chaud. Le village était abondamment approvisionné en nourriture parce qu'une fête était sur le point de se dérouler. Je me félicitai d'être arrivé à un si bon moment, mais je m'aperçus ensuite que je n'aurais vraiment pas eu de chance si je n'étais pas tombé pendant une fête, ou juste avant, ou juste après. Leurs cérémonies religieuses étaient particulièrement joyeuses – on peut traduire le mot tesgûinapuri par : « Et maintenant, soûlons-nous » – et occupaient au total un bon tiers de l'année.

Comme les forêts et les rivières foisonnaient de gibier et de toutes sortes de nourriture, les Tarahumara n'avaient pas besoin, contrairement à beaucoup, de travailler toute la journée pour subvenir à leurs besoins. Ils ne cultivaient que le maïs dont la plus grande partie servait à faire du tesguino, boisson fermentée plus alcoolisée que l'octli des Mexica, mais moins forte que le châpari des Purépecha. Sur les terres moins hautes situées à l'est, les Tarahumara récoltaient un petit cactus, le jîpuri, que l'on mâche et dont je vous dévoilerai tout à l'heure les propriétés. C'est pourquoi, ayant très peu à faire et beaucoup de loisirs, ces gens avaient de bonnes raisons de passer le tiers de leur année à s'enivrer ou à se droguer avec du jipuri en remerciant les dieux de leur bonté.

En chemin, Tes-disora m'avait appris quelques bribes de sa langue, ce qui rendit notre communication plus facile et nous épargna de nombreux gestes. Lorsque nous eûmes apporté notre gibier à

quelques vieilles matrones qui surveillaient les grands feux allumés au bord de la rivière, il me proposa d'aller au bain de vapeur pour nous décrasser, puis m'offrit avec beaucoup de délicatesse de me donner des vêtements propres si je voulais jeter les miens au feu, ce que je fus trop heureux d'accepter.

Après nous être déshabillés tous les deux pour entrer dans l'étuve, j'eus un court instant de surprise en voyant que Tes-disora avait des petites touffes de poils sous les bras et une autre entre les jambes et je lui fis une remarque sur cette chose curieuse. Il haussa les épaules et me dit : « Tarahumara » en se désignant, puis pointant un doigt sur moi : « Chichimeca ». Cela voulait dire qu'il n'était pas une exception ; tous les Tarahumara avaient des poils abondants autour des parties génitales et sous les bras, alors que les Chichimeca n'en avaient pas.

« Je ne suis pas un Chichimeca », lui répétai-je, mais sans grande conviction. Puis, une question me traversa l'esprit :

« Vos femmes ont-elles aussi ces petites touffes ?

— Bien sûr », me répondit-il en riant et il m'expliqua que l'apparition de ce duvet était l'un des signes qui indiquent qu'un enfant est en passe de devenir adulte. Je me demandais quelle impression cela faisait de s'unir à une femme dont le tipili n'était pas nettement visible, ou à peine voilé par un fin duvet, mais au contraire, dissimulé par une épaisse chevelure sombre.

« Vous pourrez le vérifier facilement, me dit Tes-disora comme s'il avait deviné mes pensées. Pendant les jeux du tes-gùinapuri, vous n'aurez qu'à poursuivre une femme et à la renverser pour vous en rendre compte. »

Quand j'étais arrivé dans les villages, les habitants m'avaient lancé des coups d'œil dédaigneux, ce qui était bien compréhensible. Mais une fois propre, peigné, vêtu d'un pagne et d'un manteau de daim à manches, on ne me regarda plus avec mépris. A part quelques petits ricanements lorsque je commettais une erreur flagrante en parlant leur langue, les Tarahumara se montrèrent courtois et amicaux envers moi. Ma haute taille, sinon le reste de ma personne, me valut des regards intéressés ou même admiratifs des jeunes filles et des femmes seules. Il me sembla que plusieurs d'entre elles se laisseraient volontiers poursuivre par moi.

De toute façon, les Tarahumara étaient toujours en train de courir – hommes et femmes, jeunes et vieux. Tous ceux qui avaient dépassé l'âge chancelant des premiers pas et qui n'étaient pas encore entrés dans celui de la décrépitude couraient. A tout moment de la journée, sauf quand ils étaient occupés à quelque tâche immobile, imbibés de tesgûino ou abrutis par le jipuri, ils couraient. A plusieurs ou tout seuls, sur les bords de la rivière ou escaladant les parois abruptes du canon. Les hommes couraient en poussant du pied une balle de bois

sculpté, soigneusement arrondie et grosse comme une tête d'homme. Les femmes, elles, couraient après un petit cerceau de paille tressée ; elles avaient chacune une petite baguette et c'était à celle qui, la première, l'atteindrait et le ferait avancer plus loin. Cette agitation frénétique et perpétuelle me semblait dépourvue d'utilité, mais voici ce que m'expliqua Tes-disora :

« Elle est en partie due aux esprits supérieurs et à notre énergie vitale, mais c'est encore bien autre chose ; c'est une cérémonie permanente à travers laquelle, par l'exercice et la sueur, nous rendons hommage à nos dieux Ta-tevari, Ka-laumari et Ma-tinieri. »

J'avais du mal à imaginer que les dieux pouvaient se nourrir de transpiration plutôt que de sang. Les Tarahumara adoraient les trois dieux que Tes-disora venait de citer : Grand-Père Feu, Mère Eau et Frère Cerf. Ils en avaient peut-être d'autres, mais je n'ai jamais entendu parler que de ces trois-là. Etant donné les besoins réduits de ces habitants des forêts, je suppose que cela leur suffisait.

« Ces courses incessantes, poursuivit Tes-disora, montrent aux dieux créateurs que leurs créatures sont bien vivantes. En plus, elles rendent les hommes plus aptes à l'exercice de la chasse et c'est aussi un entraînement pour les jeux auxquels vous allez assister et participer, je l'espère, au cours de la fête. Et ces jeux ne sont eux-mêmes qu'un entraînement.

— Dites-moi, je vous prie, un entraînement pour quoi ? soupirai-je, me sentant déjà fatigué du seul fait d'en parler.

— Pour la vraie course, bien sûr. Le ra-rajipuri. » Mon expression le fit rire. « Vous verrez, c'est l'apothéose de toutes les fêtes. »

Le tes-gûinapuri débuta le lendemain quand toute la population du village se fut rassemblée au bord de la rivière, devant la maison du si-riame pour attendre que celui-ci fasse son apparition et donne le signal de commencer les festivités. Chacun avait revêtu ses habits les plus beaux et les plus colorés ; les hommes avaient des pagnes et des manteaux en peau de daim et les femmes des jupes et des corsages de la même matière. Certains s'étaient peints la figure de points et de courbes d'un jaune éclatant et beaucoup avaient des plumes dans les cheveux, bien que les oiseaux de ces régions septentrionales n'aient pas un très beau plumage. La plupart des chasseurs vétérans transpiraient déjà car ils portaient leurs trophées sur eux : des peaux de pumas qui leur tombaient jusqu'aux chevilles, de lourdes fourrures d'ours ou l'épais pelage d'un animal à grandes cornes des montagnes.

Le si-riame sortit de sa maison, entièrement vêtu de peaux de jaguar luisantes et tenant dans sa main un bâton terminé par une boule d'argent brut. Je fus si stupéfait que je pris ma topaze pour m'assurer de ce que je voyais. Sachant que le chef était aussi un sage, un juge, un sorcier et un médecin, je m'attendais à voir une telle

sommité sous les traits d’un solennel vieillard. Mais ce n’était ni un homme, ni un vieux, ni une personne solennelle. C’était une femme pas plus âgée que moi, jolie et encore embellie par un chaud sourire.

« Votre si-riame est une femme ! m’exclamai-je tandis qu’elle entonnait les prières traditionnelles.

— Pourquoi pas ? répliqua Tes-disora.

— Je n’ai jamais vu une chose pareille.

— Notre ancien si-riame était un homme. Quand un si-riame meurt, tous les adultes du village, hommes et femmes, se réunissent et tous peuvent être élus. Nous mâchons beaucoup de jipuri pour entrer en transe. Cela nous donne des visions ; certains se mettent à courir furieusement et d’autres sont pris de convulsions. Cette femme a été la seule à être touchée par la lumière divine, ou du moins, elle a été la première à se réveiller et à nous dire qu’elle avait vu le Grand-Père Feu, la Mère Eau et le Frère Cerf et qu’elle leur avait parlé. Elle a été éclairée par la lumière divine et c’est la seule et unique condition pour accéder aux fonctions de si-riame. »

La femme cessa de chanter, sourit à nouveau, éleva ses beaux bras pour bénir la foule et rentra chez elle, tandis que tout le monde poussait une acclamation d’affectueux respect.

« Elle va rester enfermée ? demandai-je à Tes-disora.

— Oui, pendant les fêtes, me répondit-il avec un petit rire. Il arrive que des gens se conduisent mal pendant un tes-guinapuri. Ils se battent, commettent l’adultère ou toutes sortes d’autres méfaits. Le si-riame est une femme sage, ce qu’elle ne voit ni n’entend, elle ne le punit pas. »

J’ignorais si ce que j’avais l’intention de faire était considéré comme un méfait ; à savoir, poursuivre, attraper et m’unir à la plus attirante des femmes tarahumara. Mais les événements en décidèrent autrement et, loin d’être châtié, je fus récompensé.

D’abord, comme tous les habitants du village, je m’empiffrai de gibier et de bouillie de maïs et j’avalai des quantités de tesguino. Ensuite, trop lourd pour me lever et trop ivre pour marcher, je tentai de me joindre à une partie de balle, mais les Tarahumara m’auraient surpassé même si je m’étais trouvé en parfaite condition. Je les laissai pour m’intéresser à un groupe de femmes qui jouaient au cerceau et, en particulier, à une très jeune fille qui m’avait attiré l’œil. J’ai bien dit l’œil, car quand j’ouvrais les deux, je voyais deux filles identiques. Je m’approchai d’elle en vacillant et je lui fis maladroitement signe en insistant lourdement de venir essayer un autre jeu.

Elle acquiesça en souriant, mais se dégagea. « Il faut d’abord m’attraper », me dit-elle en s’enfuyant dans le canon.

Je savais que j’étais incapable de me mesurer à la course avec les hommes de ce pays, mais j’étais sûr de pouvoir rattraper une femme.

Pourtant, je n'y arrivais pas, bien que j'eusse l'impression qu'elle ralentissait pour me faciliter la tâche. Je m'en serais peut-être mieux sorti si je n'avais pas tant mangé et tant bu. De plus, les distances sont difficiles à évaluer d'un seul œil, mais même si la fille était restée sans bouger, je ne l'aurais sans doute pas attrapée. Quand j'ouvrais les deux yeux, je voyais tout en double, les racines et les rochers et quand je voulais passer entre deux obstacles, je me prenais inévitablement les pieds dans l'un d'eux. Après être tombé neuf ou dix fois, je voulus sauter par-dessus un de ces doubles obstacles et je m'étalai sur le ventre si violemment que j'en eus la respiration coupée.

Tout en continuant à fuir, la fille jetait des regards en arrière. Elle s'arrêta, revint vers moi et me déclara avec un accent un peu exaspéré :

« On ne pourra pas jouer à autre chose tant que vous ne m'aurez pas vraiment attrapée, si vous voyez ce que je veux dire. »

Je n'arrivais pas à articuler le moindre mot ; j'étais plié en deux, cherchant mon souffle et bien incapable de jouer à quoi que ce soit. Elle fronça les sourcils, partageant visiblement la lamentable opinion que j'avais de moi-même. Tout à coup, son visage s'éclaira.

« Je n'ai pas pensé à vous le demander. Avez-vous pris du jipuri ? »

Je secouai faiblement la tête.

« C'est pour ça ! Les autres ont cet avantage sur vous, vous ne leur êtes pas inférieur, c'est le jipuri qui leur donne de la vigueur. Venez ! On va vous en donner. »

J'étais toujours roulé en boule, mais je commençais à retrouver ma respiration et son ordre impératif ne souffrait pas de refus. Elle me prit la main pour m'aider à me relever et elle me conduisit vers le centre du village. Je connaissais déjà les effets du jipuri car on l'importait par toutes petites quantités à Tenochtitlán où il était réservé aux prêtres qui rendaient les oracles. C'est un petit cactus qui ne paye pas de mine. Rond et rabougri, poussant au ras du sol, le jipuri devient rarement plus grand que la paume de la main. Il se divise en plusieurs renflements, ce qui le fait ressembler à une minuscule citrouille d'un gris-vert. C'est quand on le mâche tout frais qu'il fait le plus d'effet, mais on peut le faire sécher et le conserver indéfiniment. A Guaguey-bo, des chapelets entiers de ces végétaux desséchés pendaient aux poutres des huttes à provisions. Je levai la main pour en attraper, mais elle m'arrêta :

« Attendez ! Est-ce que vous avez déjà mâché du jipuri ? »

Je secouai à nouveau la tête.

« Alors, vous êtes un ma-tuâne, celui qui cherche la lumière divine pour la première fois. Non, ne grognez pas. Ce ne sera pas long. » Elle jeta un regard circulaire sur les villageois qui tous

mangeaient, buvaient, dansaient ou couraient.

« Ils sont trop occupés. Mais le si-riame n'a rien à faire. Je suis sûre qu'elle voudra bien se charger de votre purification. »

Nous nous dirigeâmes vers la petite maison de bois et elle agita une cordelette suspendue à côté de la porte, où étaient enfilées des coquilles d'escargots. La femme-chef, toujours vêtue de ses peaux de jaguar, releva le rideau de daim et nous dit, « *Kuira-ba* », en nous faisant poliment signe d'entrer.

« Si-riame, commença la jeune fille, voici Mixtli, le Chichimeca qui est en visite chez nous. Comme vous le voyez, il n'est plus tout jeune, mais il ne court vraiment pas vite, même pour quelqu'un de cet âge. Il n'est pas arrivé à me rattraper et j'ai pensé que le jipuri pourrait lui donner un coup de fouet, mais il m'a dit qu'il n'avait encore jamais cherché la lumière divine, aussi…»

Pendant ce discours peu flatteur, la femme-chef n'avait cessé de me regarder avec des yeux amusés.

« Je ne suis pas un Chichimeca », balbutiai-je, mais elle ignora ma remarque et s'adressa à la fille :

« Je comprends bien. Tu voudrais qu'il subisse son initiation le plus tôt possible. Je m'en chargerai volontiers. » Elle m'évalua du regard et son amusement sembla faire place à un autre sentiment.

« Malgré son âge, poursuivit-elle, Mixtli paraît être un individu tout à fait intéressant, surtout si l'on songe à ses origines. Je vais te donner un petit conseil que tu n'entendras jamais de la bouche de nos hommes. Tu as bien raison d'admirer la rapidité d'un homme, mais c'est sa jambe du milieu, si je peux m'exprimer ainsi, qui est le meilleur signe de sa virilité. Ce membre risque de dépérir quand son propriétaire prodigue toutes ses forces à développer ses autres muscles. Ne sois donc pas trop prompte à mépriser un coureur médiocre avant d'avoir examiné ses autres attributs.

— Naturellement, répliqua la jeune fille impatientée. C'est bien ce que je voulais dire.

— Tu pourras le faire après la cérémonie. Maintenant, tu peux t'en aller, ma fille.

— M'en aller ? protesta-t-elle. Il n'y a rien de secret dans l'initiation d'un ma-tuâne. En général, tout le village y assiste.

— Je ne veux pas interrompre le tes-gùinapuri. Et puis, ce Mixtli est étranger à nos coutumes et il pourrait être intimidé par une horde de spectateurs.

— Je ne suis pas une horde ! C'est moi qui l'ai amené pour la purification.

— Je te le rendrai après. Tu pourras alors juger s'il vaut le dérangement. Maintenant, il faut que tu partes. »

La fille s'en alla, non sans nous avoir jeté un regard furibond et le

si-riame me dit : « Asseyez-vous Mixtli, pendant que je prépare une décoction pour vous éclaircir l'esprit. On ne doit pas être ivre pour mâcher le jipuri. »

Je m'assis sur le sol tapissé d'aiguilles de pin. Elle mit la tisane à chauffer dans un coin de l'âtre, puis s'approcha de moi avec une petite cruche.

« C'est le jus de la plante sacrée, l'ura. » Elle m'en versa une tasse, puis avec une petite plume elle me peignit des spirales et des points d'un jaune très vif sur les joues et le front.

« Voilà », déclara-t-elle. Je sentais que le breuvage chassait miraculeusement mon ivresse.

« Je ne sais pas ce que veut dire Mixtli, mais puisque vous êtes un ma-tuâne qui cherche la lumière divine pour la première fois, vous devez choisir un nouveau nom. »

Je faillis me mettre à rire. J'avais depuis longtemps perdu le compte de mes nombreuses dénominations, mais je me contentai de lui expliquer :

« Mixtli signifie cette chose accrochée dans le ciel que vous nommez Kurû.

— C'est un très beau nom, mais il faudrait lui ajouter un qualificatif. Disons, Su-kurû. »

Cette fois, je n'avais plus envie de rire. Su-kurû veut dire Nuage Noir et elle ne pouvait pas savoir que c'était mon nom. Je me souvins alors que les si-riame sont aussi des sorciers et je supposai que la lumière divine leur faisait voir des choses cachées pour les autres.

« Maintenant, Su-kurû, vous devez confesser tous les péchés de votre existence.

— Madame le si-riame, lui répliquai-je, je n'aurais pas assez de toute ma vie pour les énoncer.

— Vraiment ? Il y en a tant ? » Elle me considéra pensivement, puis elle ajouta : « Bon. Etant donné que la lumière divine habite uniquement chez nous, les Tarahumara, nous ne prendrons en considération que les péchés que vous avez commis ici.

— Je n'en ai commis aucun, à ma connaissance.

— Il ne s'agit pas que des actions. L'intention suffit. Par exemple, ressentir de la colère, de la haine ou avoir envie de se venger ; concevoir une pensée indigne. Vous n'avez pu assouvir votre concupiscence sur cette fille, mais vous l'avez poursuivie dans un but bien déterminé.

— C'était moins de la concupiscence que de la curiosité, Madame. »

Elle semblait interdite, aussi je lui parlai du ymaxtli, ces poils que je n'avais jamais vus et du désir que cela avait éveillé en moi. Elle éclata de rire.

« C’est bien d’un sauvage d’être étonné par une chose qui semble évidente aux gens civilisés. Je parie qu’il n’y a pas longtemps que vous autres, les barbares, n’êtes plus intrigués par le feu. »

Quand elle eut fini de rire et de se moquer de moi, elle s’essuya les yeux et me dit plus gentiment :

« Su-kurû, il faut que vous sachiez que les Tarahumara sont supérieurs aux autres peuples, physiquement et intellectuellement, et nos corps reflètent nos sentiments délicats ; nous sommes d’une grande pudeur et ces poils que vous trouvez si étranges sont conformes à notre nature. En effet, même lorsque nous sommes nus, nos parties intimes restent discrètement cachées.

— Je trouve au contraire que ça attire l’attention. C’est plutôt de la provocation que de la pudeur. »

J’étais assis, jambes croisées, et il m’était bien difficile de cacher la protubérance qui soulevait mon pagne. Son visage prit une expression d’incrédulité et elle murmura pour elle-même :

« De simples poils… aussi ordinaires que de l’herbe dans les rochers… ça peut exciter un étranger…» Puis, s’adressant à moi : « Nous acceptons cette curiosité comme un péché avoué. Et maintenant, servez-vous de jipuri. »

Elle poussa devant moi un panier rempli de ces petits cactus frais et verts. J’en choisis un qui avait de nombreux bourrelets.

« Non, prenez celui-ci qui a cinq côtes. Ceux qui en ont davantage sont réservés à la consommation quotidienne pour les coureurs qui doivent accomplir de longues distances ou pour ceux qui veulent se bercer de rêves. Le jipuri à cinq côtes est le plus rare de tous et c’est par lui qu’on approche le plus la lumière divine. » Je mordis un morceau du cactus qu’elle me tendait ; il avait une saveur légèrement amère. Elle en choisit un autre pour elle.

« Ne le mâchez pas trop vite, ma-tuâne Su-kurû. L’effet va être très rapide parce que c’est la première fois que vous en prenez. Il faut que nous soyons à l’unisson. »

En effet, à peine eus-je avalé le premier suc que je sentis les murs de la maison s’évanouir autour de moi et je vis tous les villageois occupés à jouer ou à festoyer. Je ne pouvais croire que je voyais véritablement à travers les murs, car tout était très net sans que je me serve de ma topaze. Cette vision si précise ne pouvait qu’être due au jipuri. L’instant d’après, je n’étais plus sûr de rien ; il me sembla que je me mettais à flotter, que je m’élevais et passais à travers le toit. Les silhouettes devenaient de plus en plus petites à mesure que je montais vers la cime des arbres. *Ayyo* ! m’exclamai-je, mais la voix du si-riame me cria :

« Pas trop vite, il faut que vous m’attendiez ! »

Je viens de vous dire qu’elle avait crié, mais en fait, je ne

l'entendais pas ; ses paroles n'atteignaient pas mon ouïe, mais ma bouche, je les dégustais, en quelque sorte. Elles étaient délicieuses et douces comme du chocolat et c'est leur saveur qui me parvenait. Tous mes sens semblaient avoir interverti leurs fonctions. J'entendais l'arôme des arbres et la fumée des feux de cuisine dérivant tout comme moi, parmi les branches. Au lieu d'avoir une odeur de végétation, le feuillage résonnait de façon métallique et la fumée faisait un bruit sourd comme lorsqu'on frappe doucement sur un tambour. Je ne voyais pas les couleurs, je les sentais ; le vert des arbres était un parfum moite et le rouge des fleurs avait une odeur épicée. Le ciel n'était pas bleu, il était empreint d'une senteur charnelle comme celle des seins d'une femme.

C'est alors que je m'aperçus que ma tête reposait effectivement entre deux seins généreux. Mon toucher n'était pas affecté par la drogue. Le si-riame m'avait rattrapé ; elle avait ouvert son corsage de jaguar, elle me serrait contre elle et nous nous élevâmes ensemble vers les nuages. Je dois dire qu'une partie de mon individu montait plus vite que le reste. Mon tepuli s'allongeait et se raidissait palpitant de désir comme si un tremblement de terre était survenu sans que je m'en aperçoive. Le si-riame poussa un rire joyeux. Je goûtai son rire, rafraîchissant comme des gouttes de pluie et ses mots comme des baisers.

« C'est le plus grand bienfait de la lumière divine, Su-kurû. La chaleur et l'éclat qu'elle donne à l'acte du ma-rakame. Mélangeons nos deux feux divins. »

Elle déroula sa jupe de jaguar et s'allongea dessus, complètement nue ou du moins aussi nue que peut l'être un Tarahumara, car elle avait bien un petit triangle d'ombre en bas du ventre. Je distinguais la forme de ce coussin alléchant et frisé, mais sa couleur sombre s'était transformée en odeur. Je me penchai pour la respirer ; elle était humide, chaude et musquée.

Ce ymaxtli chatouillait mon ventre nu, comme si je m'étais enfoncé dans un épais tapis de fougère, mais il devint bien vite souple et mouillé et, si je n'avais pas su qu'il existait, je n'aurais même pas remarqué sa présence. Cependant, comme je savais que je pénétrais pour la première fois dans un tipili garni d'une épaisse toison, la chose avait une saveur nouvelle pour moi. Illusion ou réalité, l'altitude me faisait tourner la tête, ainsi que cette sensation étrange de percevoir les gémissements de la femme par la bouche et non par les oreilles, et chaque nuance de sa peau comme une odeur particulière. Le jipuri mettait toutes les sensations en valeur et je crois que j'éprouvai aussi une légère impression de danger, or le danger aiguise les sentiments et les émotions. Il est rare que les hommes s'envolent. En général, ils ont plutôt une fâcheuse tendance à tomber. Pourtant, je restais en

suspension avec le si-riame, sans aucun support visible et nous n'étions donc gênés par rien. Nous nous déplacions librement, en état d'apesanteur, comme si nous étions dans l'eau. Cette liberté nous permettait des positions impossibles autrement. Elle haleta quelques paroles qui avaient le même goût que son tipili herbeux :

« Je vous crois maintenant quand vous dites que vous avez commis tant de péchés. »

Le temps me sembla passer trop vite et à nouveau, j'entendis les sons au lieu de les goûter quand elle me dit :

« Ne vous inquiétez pas, si vous n'arrivez jamais à courir très vite. »

Je voyais les couleurs, je ne les sentais plus ; je sentais les odeurs, je ne les entendais plus et je retombai de mon exaltation aussi légèrement qu'une plume.

Je me retrouvai dans la maison du si-riame, allongé contre elle sur nos vêtements froissés. Elle était couchée sur le dos et dormait profondément en souriant. Sa chevelure était tout emmêlée et son ymaxtli était collé, sa couleur sombre éclaircie par mon omicetl.

Je me sentais moi aussi imprégné d'elle et de ma propre sueur. J'avais affreusement soif et l'intérieur de mon gosier semblait lui aussi être garni de poils. J'appris ensuite que c'était une sensation normale quand on a mâché du jipuri. Tout doucement, pour ne pas la réveiller, je me levai et m'habillai pour chercher de l'eau. Avant de partir je pris ma topaze pour jeter un dernier regard sur la belle femme étendue sur les peaux de jaguar. Je pensai que c'était la première fois que j'avais des relations sexuelles avec un dirigeant et je me sentis tout fier de moi.

Pas pour longtemps. Lorsque je quittai la maison, le soleil était encore haut et la fête allait bon train. Après avoir bu tout mon soûl, je rencontrai les yeux accusateurs de la fille que j'avais poursuivie tout à l'heure. Je lui dis en souriant d'un air innocent :

« Voulez-vous qu'on fasse la course ? Je peux maintenant prendre du jipuri autant que je veux. J'ai été initié.

— Inutile de vous en vanter, me répondit-elle d'un ton rageur. Votre initiation a duré une demi-journée, une nuit entière et encore presque toute une autre journée. »

Je n'en revenais pas. Comment était-il possible qu'un temps aussi long semble si court ? Je me sentis rougir sous ses accusations.

« C'est toujours elle qui profite la première du meilleur marakame que procure la lumière divine. Ce n'est pas juste. Tant pis si on me traite de rebelle et d'insolente. Je l'ai dit et je le répète, elle a fait semblant d'avoir reçu la lumière divine du Grand-Père, de la Mère et du Frère. Elle a menti afin de pouvoir profiter la première de tous les ma-tuâne qu'elle initie. »

Ces paroles rabaissèrent tant soit peu l'orgueil que j'avais conçu pour m'être uni à un chef légitime, du fait que ce chef ne valait guère mieux que les femmes qui suivent les mauvais chemins. Je fus également blessé dans mon amour-propre car le si-riame ne réclama jamais plus ma présence auprès d'elle. Elle avait eu le meilleur de moi-même.

Toutefois, j'arrivai à amadouer la colère de l'autre fille après avoir dormi et récupéré mes forces. Elle s'appelait Vi-rikôta, ce qui veut dire Terre Sainte et qui est aussi le nom de la région située à l'est de ces montagnes où l'on récolte le jipuri. La fête continua encore plusieurs jours et je parvins à la persuader de me laisser la poursuivre à nouveau. J'avais pris soin de ne pas trop manger et de ne pas boire de tesguino et, cette fois, je la rattrapai assez facilement.

Après avoir pris quelques morceaux de jipuri, nous partîmes tous deux en direction d'une jolie clairière au milieu des bois. Il me fallut mâcher une bonne quantité de ces cactus moins puissants pour approcher les sensations que j'avais expérimentées avec le si-riame et pour sentir mes sens changer de fonction. Cette fois les couleurs des fleurs et des papillons se mirent à chanter.

Vi-rikôta avait, elle aussi, un médaillon entre les jambes ; comme je n'en avais pas encore épuisé la nouveauté, je fis preuve, cette fois encore, de beaucoup d'initiative. Pourtant, jamais ni elle ni moi n'arrivâmes à l'extase que j'avais connue pendant mon initiation. Je n'avais pas l'impression de monter vers le ciel et j'étais toujours conscient de l'herbe mœlleuse sur laquelle nous étions couchés. Cette union fut beaucoup moins mémorable, pour moi, que la précédente, sans doute parce que Vi-rikôta et moi n'avions pas droit au cactus à cinq côtes qui donne la vraie lumière divine.

Néanmoins, nous nous accordions si bien tous les deux que nous ne cherchâmes pas d'autres partenaires pendant toute la durée des festivités. Nous pratiquâmes le ma-rakame à plusieurs reprises et je la quittai à mon grand regret uniquement parce que mon hôte, Tes-disora, insistait pour que j'assiste à la grande course le ra-rajipuri, entre les meilleurs coureurs du village et ceux de Guacho-chi.

« Où sont-ils ? demandai-je. Je n'ai vu arriver personne.

— Ils arriveront quand nous serons partis. Guacho-chi est loin d'ici, vers le sud-est. »

La distance qu'il m'indiqua représentait quinze longues courses mexica ou quinze lieues espagnoles. Sans compter qu'il s'agissait d'une distance en ligne droite, alors qu'en réalité, dans un pays escarpé, les chemins suivent un parcours tortueux à travers ravins et pentes. Je calculai donc que la longueur réelle du trajet entre les deux villages devait approcher de cinquante lieues. Pourtant, Tes-disora me dit d'un ton très naturel :

« Pour un bon coureur, pour faire l'aller et retour en frappant dans la balle de bois, il faut une journée et une nuit.

— C'est impossible ! m'exclamai-je. C'est comme de courir de Tenochtitlán à Queretaro sans s'arrêter. Sans compter que la moitié du parcours se fait de nuit et, en plus, en poussant une balle. C'est impossible ! »

Comme Tes-disora ignorait tout de Tenochtitlán et de Queretaro et de la distance qui les séparait, il me répliqua avec un haussement d'épaules :

« Puisque vous croyez que c'est impossible, vous n'avez qu'à venir avec nous, pour voir.

— Moi ? En tout cas, je suis absolument certain que c'est impossible pour moi.

— Vous n'aurez qu'à nous accompagner un bout de chemin et ensuite vous attendrez notre retour. Je vais vous prêter une paire de bonnes sandales en peau d'ours. Puisque vous ne faites pas partie de l'équipe du village, ce ne sera pas tricher.

— Tricher ? Vous voulez dire qu'il y a des règles à respecter dans cette course ?

— Pas beaucoup, me répondit-il, très sérieusement. Les participants doivent partir d'ici cet après-midi, au moment précis où Grand-Père Feu touche le haut de la montagne qui est en face. Les gens de Guacho-chi se servent d'un moyen identique pour déterminer l'instant du départ. Alors, nous courons vers Guacho-chi et eux, courent vers Guagùey-bo. On se croise à mi-parcours, on se salue et on s'envoie des insultes amicales. Quand ceux de Guacho-chi arrivent dans notre village, nos femmes leur offrent des rafraîchissements et essayent par tous les moyens de les retenir, comme leurs femmes le font avec nous, mais je puis vous assurer qu'on ne les écoute pas. Nous faisons immédiatement demi-tour pour repartir en courant vers notre village où nous arrivons au moment où Grand-Père Feu touche à nouveau la montagne, soit juste avant, soit juste après. Nous pouvons déterminer ainsi le temps exact de la course ; les concurrents de Guacho-chi font la même chose et nous envoyons des messagers pour échanger nos résultats et savoir qui a gagné la course.

— J'espère que le vainqueur reçoit un prix digne de tant d'efforts.

— Un prix ? Il n'y a pas de prix.

— Quoi ? Pas même un trophée à exhiber ? Pas d'autre motivation que de revenir chez soi, vers sa femme ? Au nom de vos trois dieux, pourquoi alors le faites-vous ?

— Parce que c'est ce que nous faisons le mieux, me répondit-il avec un haussement d'épaules. »

Je n'insistai pas parce que je sais qu'il est inutile de discuter raisonnablement avec des personnes déraisonnables. Pourtant, en y

réfléchissant bien, la réponse de Tes-disora n'était pas si insensée. Moi-même, que répondrais-je si on me demandait pourquoi j'ai pratiqué toute ma vie l'art d'écrire les mots ?

Seuls, six hommes, dont Tes-disora, estimés comme les meilleurs coureurs du village, participaient réellement au ra-rajïpuri. Ils s'étaient bourrés de jipuri avant de partir et emportaient chacun un peu d'eau et de la farine de pinolli qu'ils pouvaient manger sans presque ralentir leur train. Ils avaient également, accrochées à la ceinture de leur pagne, de petites courges sèches contenant un caillou dont le tintement devait les empêcher de s'endormir tout debout. Le reste de la troupe était composé de tous les mâles en bonne santé, des adolescents aux hommes mûrs, qui étaient là pour soutenir le moral des champions. Beaucoup d'entre eux étaient déjà partis depuis le matin ; c'étaient des coureurs rapides sur de courtes distances, mais qui se fatiguaient vite. Ils allaient se poster à intervalles le long du parcours et quand un des champions arrivait à leur hauteur, ils faisaient un sprint avec lui.

D'autres participants devaient porter de petits pots de braises ardentes et des torches de pin pour éclairer les coureurs pendant la nuit. D'autres encore avaient des réserves de jipuri séché, de pinolli et d'eau. Les jeunes et les anciens ne portaient rien ; leur rôle consistait à hurler sans cesse des encouragements à leur équipe. Tout le monde avait le visage, la poitrine et le dos peints de points, de cercles et de spirales jaune vif. Pour moi, je n'en avais que sur la figure car, contrairement aux autres, j'étais autorisé à garder mon manteau.

Au moment où Grand-Père Feu s'apprêtait à toucher la montagne, en fin d'après-midi, le si-riame apparut sur le seuil de sa maison, souriante, vêtue de ses peaux de jaguar, tenant d'une main son bâton à pommeau d'argent et de l'autre, une balle de bois peinte en jaune. Elle observait le soleil, tandis que les coureurs et leurs supporters semblaient impatients de prendre le départ. A l'instant où Tonatiuh se posa sur la montagne, elle lança la balle dans les pieds des six participants. Une clameur s'éleva de la foule ; les coureurs étaient partis et se la renvoyaient. Le reste du peloton suivait à distance respectueuse. Le si-riame souriait toujours et je vis la petite Vi-rikôta sautiller aussi gaiement qu'une flamme qui va s'éteindre.

Je m'attendais à être immédiatement distancé, mais j'aurais dû me douter que les concurrents ne forceraient pas leur vitesse dès le début. Ils prirent une allure modérée que j'arrivais à soutenir. Nous suivîmes d'abord la rive du fleuve et derrière nous, les acclamations des femmes, des enfants et des vieux s'éloignèrent tandis que les participants chargés de crier prenaient le relais. La course se poursuivit dans le bas des gorges jusqu'à ce que la pente devienne suffisamment douce pour qu'on puisse l'escalader facilement et nous

pénétrâmes dans la forêt.

Je suis fier de pouvoir dire que je les ai accompagnés pendant un bon tiers du parcours. Sans doute grâce au jipuri car, jamais de ma vie, je n'ai couru aussi vite que lorsque j'arrivais au niveau des sprinters de service qui nous entraînaient. Nous croisâmes à plusieurs reprises les lièvres de l'équipe adverse qui attendaient le passage de leurs champions. Ils nous traitèrent joyeusement de « traînards », « d'estropiés » et autres gentillesses. J'étais particulièrement visé, étant toujours en queue du peloton.

Cette course à corps perdu parmi des forêts denses et des ravins semés de pierres sur lesquelles je me tordais les chevilles était une expérience nouvelle pour moi, mais je m'en sortis assez honorablement tant qu'il fit jour. Quand le soir commença à tomber, je dus prendre ma topaze, ce qui m'obligea à ralentir considérablement. Je vis ensuite briller devant moi les torches des éclaireurs, mais bien sûr aucun ne m'attendit et je me laissai distancer jusqu'à ce que je n'entendisse plus rien des clameurs du peloton.

Soudain, dans l'obscurité totale, je vis briller une lueur rougeoyante. Ces braves Tarahumara n'avaient pas complètement laissé tomber leur ami Su-kurû. Après avoir allumé sa torche, l'un d'eux avait déposé le petit pot de braises dans un endroit où j'étais sûr de le trouver. Je m'arrêtai pour préparer un feu et m'installai pour passer là le reste de la nuit. Malgré le jipuri, j'étais épuisé et je me serais endormi sur-le-champ si je n'avais pas eu honte en pensant à tous ceux qui étaient en train de courir. De plus, je me serais senti profondément humilié, ainsi que tout le village qui m'avait accueilli, si les coureurs de Guacho-chi avaient découvert un homme de Guagiiey-bo en train de dormir sur le parcours. Je mangeai un peu de pinolli, bus quelques gorgées d'eau, mâchai un peu de jipuri et, réconforté, je passai la nuit près de mon feu, en veillant à ne pas avoir trop chaud pour ne pas m'assoupir.

Je savais que je devais voir passer deux fois les coureurs de Guacho-chi avant que n'arrivent Tes-disora et ses compagnons. Après que les deux équipes se seraient croisées à mi-parcours, les coureurs de Guacho-chi devaient arriver du nord-est et atteindre mon feu de camp exactement au milieu de la nuit. Puis, après avoir touché Guagùey-bo, ils feraient demi-tour et repasseraient devant moi dans la matinée. L'équipe de Tes-disora ne serait donc pas là avant le soleil de midi. Mes premiers calculs étaient bien exacts. Vers le milieu de la nuit, je vis effectivement poindre des torches vacillantes venant du nord-est. Je voulais leur faire croire que j'étais un sprinter de Guagùey-bo, aussi je me levai avant qu'ils n'apparaissent et plein d'entrain, je me mis à crier : « Traînards ! », « estropiés ! ». Les coureurs et les porteurs de torches ne me répondirent même pas, trop

occupés à garder l'œil sur la balle qui avait perdu toute sa peinture et qui était bien entaillée. Mais les accompagnateurs me rendirent mes sarcasmes en me criant : « Alors, tu réchauffes tes vieux os ! » Je réalisai alors que ce feu devait me faire paraître bien ridicule aux yeux des Tarahumara. Cependant, il était trop tard pour l'éteindre ; ils étaient déjà tous passés et je vis les lumières chancelantes s'évanouir vers le sud-ouest.

Le ciel s'éclaircit vers l'est et Grand-Père Feu fit son apparition, puis, tout doucement – comme un grand-père qu'il était – il monta dans le firmament. D'après mes évaluations, les hommes de Guacho-chi auraient dû repasser devant moi. Je me mis face au nord-est et comme il n'y avait plus de torches pour signaler leur venue, j'essayai de percevoir des bruits avant-coureurs. Mais je n'entendis rien et je ne vis rien.

Je refis mes calculs mais je ne trouvai aucune erreur. Toujours rien en vue. Je tâchai alors de me souvenir si Tes-disora ne m'avait pas dit que les coureurs prenaient un chemin différent au retour. Le soleil était presque au zénith quand j'entendis appeler :

« *Kuira-ba !* »

C'était un Tarahumara avec des petites gourdes accrochées à la ceinture de son pagne et le visage peint de motifs jaunes, mais je ne le reconnus pas, aussi je pensai qu'il était l'un des sprinters de Guacho-chi. Quand j'eus répondu à son salut, il s'avança vers moi avec un sourire amical, mais inquiet.

« J'ai vu votre feu cette nuit et j'ai quitté mon poste pour venir vous voir. Dites-moi, l'ami, comment vos concitoyens ont-ils fait pour retenir nos coureurs dans votre village. Est-ce que les femmes les attendaient, toutes nues et prêtes à s'offrir ?

— C'est une charmante idée, lui répondis-je. Mais, à ma connaissance, il n'en est rien. J'étais justement en train de me demander si votre équipe pouvait retourner par un autre chemin. »

Il allait me répondre quand il fut interrompu par un autre « *Kuira-ba !* » et nous vîmes arriver Tes-disora et ses cinq compagnons. Ils titubaient de fatigue en se renvoyant mollement la balle de bois qui était maintenant grosse comme le poing.

« Nous… dit Tes-disora à l'homme de Guacho-chi et en s'arrêtant pour reprendre son souffle. Nous n'avons pas encore croisé vos coureurs. Qu'est-ce que ça veut dire ?

— Nous nous demandions justement ce qui avait bien pu se passer », lui répondit l'autre.

Tes-disora nous regardait, stupéfait et pantelant. Un de ses compagnons haleta avec un accent d'incrédulité :

« Ils ne sont… pas encore… passés ici ? »

Le reste des participants arrivait peu à peu. Tout le monde hochait

la tête et se regardait sans comprendre.

« Notre village », dit une voix basse et angoissée.

« Nos femmes », ajouta une autre, plus forte et encore plus inquiète.

Et l'étranger articula d'un ton tremblant :

« Les meilleurs d'entre nous. »

L'angoisse et la stupeur se lisaient dans tous les regards. Leurs yeux atterrés se tournèrent vers le nord-est et dans le bref instant de silence qu'il y eut avant qu'ils ne me quittent et se mettent à courir plus vite que jamais, j'entendis l'un d'eux prononcer ces mots : « Les Yaki ! »

Je ne les ai pas suivis à Guaguey-bo. Je n'y suis jamais retourné. J'étais un étranger et je n'avais pas ma place dans leur affliction. Je savais ce qu'ils allaient découvrir : les bandits yaki et les coureurs de Guacho-chi avaient dû arriver à peu près en même temps à Guaguey-bo et ces derniers étaient trop épuisés pour opposer une résistance à ces sauvages. Les Yaki avaient certainement scalpé tous les hommes avant de les massacrer et je ne voulais même pas songer au sort qu'avaient dû subir le si-riame, la petite Vi-rikôta et les autres femmes du village avant de mourir. Je suppose qu'ensuite les survivants s'étaient partagés pour repeupler leurs villages, mais je n'en aurai jamais la certitude.

Je n'ai jamais non plus vu de Yaki, pourtant cela m'aurait fort intéressé – à condition qu'eux ne me voient pas – car ces êtres redoutables doivent être étonnants à observer. Dans toute mon existence, je n'ai rencontré qu'un seul homme qui les ait connus, l'Ancien de la Maison des Pochteca. Vous autres, Espagnols, vous ne vous êtes jamais trouvés en leur présence, car vous ne vous êtes pas encore aventurés si loin au nord et à l'ouest. Voyez-vous, je crois que je pourrais même avoir de la pitié pour un Espagnol qui tomberait entre leurs mains.

Je regardai disparaître ces hommes dans la forêt et je leur adressai un adieu silencieux, puis, je m'accroupis pour préparer mon pinolli et je mâchai un peu de jipuri pour rester éveillé pendant le reste de la journée. Ensuite, après avoir dispersé les cendres du feu de camp, je me relevai et partis vers le sud. J'avais été heureux chez les Tarahumara et j'étais très peiné de ce qui s'était passé. Toutefois, j'avais de bons habits de daim, des sandales d'ours et des poches de cuir pour mettre l'eau et la nourriture ; il me restait ma lame de silex, ma topaze et mon cristal à feu. Je n'avais rien laissé derrière moi à Guagùey-bo, à part le temps passé. Mais même cela, j'en garde le souvenir.

IHS
A.I.M.C.

A Son Auguste et Impériale Majesté Catholique, l'Empereur Charles Quint, Notre Roi :

Très Superbe et Auguste Majesté, de la ville de Mexico, capitale de la Nouvelle-Espagne, en ce jour de la Saint-Ambroise de l'année mille cinq cent trente de Notre Seigneur Jésus-Christ, nous vous envoyons nos salutations.

Sire, dans nos dernières lettres, nous nous sommes étendus sur nos activités en tant que Protecteur des Indiens. Examinons maintenant notre fonction première qui est celle d'Evêque de Mexico chargé de propager la Vraie Foi parmi ces Indiens. Comme Votre Majesté le discernera sans aucun doute à travers les pages suivantes de la chronique de l'Aztèque, ces gens ont toujours été ridiculement superstitieux ; ils voient des présages et des signes non seulement là où les voient les nommes raisonnables – dans les éclipses du soleil, par exemple –, mais aussi dans toutes choses, depuis les coïncidences les plus banales, jusqu'aux phénomènes naturels les plus courants. Cette tendance à la superstition et à la crédulité nous a à la fois aidé et gêné dans la lutte incessante que nous menons pour les conduire vers le Christ.

Dans leur première et victorieuse campagne dans ce pays, les Conquistadores espagnols ont fait un travail admirable en jetant bas tous les temples et les idoles de ces divinités païennes et en installant à leur place la Croix du Christ et la statue de la Vierge Marie. Avec notre clergé, nous avons poursuivi cette œuvre en érigeant des édifices chrétiens sur des sites voués jusque-là aux démons et aux démones. Puisque les Indiens continuent avec obstination à préférer se réunir dans leurs anciens lieux de culte, ils trouvent à la place des êtres sanguinaires comme Huitzilopochtli et Tlaloc le Christ en Croix et Sa Bienheureuse Mère.

Pour vous donner un exemple, l'Evêque de Tlaxcala est en train de faire bâtir une Eglise Notre-Dame au sommet de la gigantesque montagne-pyramide de Cho-lula – qui rappelle étrangement l'orgueilleuse Tour de Babel – où était jadis adoré le Serpent à plumes Quetzalcoatl. Ici, dans la capitale de la Nouvelle-Espagne, nous avons

presque achevé la Cathédrale Saint-François, édifiée sur l'emplacement de la Grande Pyramide aztèque, aussi exactement que l'architecte Garcia Bravo a pu le déterminer. Je crois même que les murs de l'église comprennent quelques pierres de ce monument à l'atrocité. Sur la langue de terre appelée Tepeyac, de l'autre côté du lac, là où les Indiens adoraient Tonantzin, sorte de déesse-mère, nous avons construit une chapelle à la Vierge Marie et, à la demande du capitaine général Cortés, nous lui avons donné le nom de Notre-Dame-de-Guadaloupe, qui vient de sa province natale d'Estramadoure.

Certains pourraient trouver inconvenant que nous dressions des tabernacles chrétiens sur les ruines des temples païens encore ruisselants du sang des sacrifices. Mais en réalité, nous ne faisons que suivre l'exemple des premiers Chrétiens qui ont placé leurs autels là où les Romains, les Grecs et les Saxons avaient adoré Jupiter, Pan ou Eostras, afin que ces démons soient chassés par la présence du Christ et que ces lieux voués à l'abomination et à l'idolâtrie se transforment en lieux saints où le peuple se laissera plus facilement persuader par les ministres du Vrai Dieu à tourner son adoration vers Lui.

Pour cela, Sire, nous nous sommes fait complice de la superstition des Indiens. Mais il n'en est pas de même pour tout, car en plus de leur attachement à leurs superstitions, ils sont aussi hypocrites que des Pharisiens. Beaucoup de soi-disant convertis, même ceux qui professent une foi absolue dans notre religion, vivent encore dans la terreur de leurs anciens démons. Ils jugent plus prudents de continuer à manifester un certain respect à Huitzilopochtli et à sa clique et ils expliquent très sérieusement cette attitude par le fait qu'ils pensent ainsi se mettre à l'abri d'une éventuelle vengeance destructrice de ces esprits malins.

Nous avons déjà évoqué notre œuvre accomplie, en une année, à détruire des milliers d'idoles que les conquistadores avaient laissées échapper. Bien qu'apparemment il n'en reste plus une seule et que les Indiens aient juré à nos Inquisiteurs que pas une ne se cachait où que ce soit, nous soupçonnions qu'ils adoraient encore secrètement leurs anciennes divinités. Aussi nous avons donné l'ordre formel et nos prêtres et missionnaires ont fait de même, que plus une seule idole, même la plus petite, même sous forme d'amulette décorative, ne subsiste. Alors, confirmant nos soupçons, les Indiens sont venus nous remettre humblement un grand nombre de figurines de terre cuite et ils les ont brisées en notre présence.

Nous étions très satisfaits jusqu'au moment où nous avons appris que les Indiens n'avaient cherché qu'à nous amadouer ou à se moquer de nous. La différence entre les deux n'est pas bien grande et nous sommes autant offensés par ces deux attitudes. Il semble que nos sermons sévères aient fait naître toute une industrie chez les artisans

indiens qui se sont mis à fabriquer à la hâte des statuettes destinées à nous être présentées et brisées sous nos yeux dans une apparente soumission à nos ordres.

Au même moment, nous avons appris, à notre grande colère, que de vraies idoles – des statues anciennes et non des contrefaçons – avaient été soustraites à la fouille des Frères. Et où croyez-vous donc, Sire, qu'ils les avaient cachées ? Dans les fondations des monuments chrétiens construits par des ouvriers indiens ! Ces fourbes croyaient qu'en dissimulant leurs effigies impies dans des lieux sacrés, elles seraient à l'abri d'une découverte. Pis encore, ils pensaient pouvoir continuer à adorer ces monstruosités cachées en faisant semblant de rendre hommage à la Vierge Marie et aux Saints.

Notre horreur devant ces révélations a été un peu atténuée par la satisfaction de dire à nos congrégations – en éprouvant un certain plaisir à leur voir courber la tête – que le diable et tous les ennemis de la Vraie Foi ne supportaient pas le voisinage de la Croix ou de toutes les autres représentations de la Foi. Après cela, sans qu'on ait eu besoin d'insister, les maçons indiens nous ont révélé les endroits où étaient cachées leurs idoles et jamais nous n'en aurions trouvé autant tout seuls.

Etant donné que nous avons la preuve que si peu d'Indiens se sont réveillés de leur erreur, malgré tous nos efforts, nous croyons qu'il faut les réveiller brutalement, comme Saul à Damas. A moins qu'on ne puisse les amener plus doucement vers une salvatio omnibus par quelque petit miracle, comme celui qui donna un Saint Patron à la principauté de Catalogne de Votre Majesté, il y a bien longtemps : la découverte miraculeuse de la statue noire de la Vierge de Montserrat, à moins de cent lieues de l'endroit où nous sommes nés. Mais nous ne pouvons pas prier la Vierge Marie pour qu'elle fasse un autre miracle ou qu'elle répète celui dans lequel Elle s'est déjà manifestée…

Nous remercions Votre Généreuse Majesté pour le cadeau qui est arrivé par la dernière caravelle. Ces boutures de rosiers provenant de l'Herbier Royal viendront s'ajouter à celles que nous avions apportées avec nous. Elles seront réparties équitablement entre les divers jardins des propriétés de l'Eglise. Votre Majesté sera peut-être intéressée d'apprendre que tous les rosiers que nous avons plantés dans ce pays où ils n'existaient pas, ont une floraison beaucoup plus abondante qu'ailleurs, même dans les jardins de Castille. Le climat ici est un éternel printemps et les roses fleurissent toute l'année, même en ce moment (nous sommes en décembre) qui selon le calendrier est au début de l'hiver. Nous avons aussi la chance d'avoir en notre fidèle Juan Diego un jardinier hors pair.

Malgré son nom, Sire, c'est un Indien, comme tous nos domestiques et comme eux tous, c'est un Chrétien d'une piété et d'une

conviction irréprochable, contrairement à ceux dont nous avons parlé dans les paragraphes précédents. C'est Frère Bartolomé de Olmedo, le chapelain qui avait accompagné les conquistadores, qui lui a donné ce nom de baptême, il y a quelques années. Ce frère avait coutume de baptiser les Indiens en groupe, pour qu'un grand nombre d'entre eux reçoive ce sacrement le plus rapidement possible. Aussi, par commodité, il leur donnait à tous – il y en avait parfois des centaines des deux sexes à être baptisés en même temps – le nom du saint du jour. Vu la multitude des Saint-Jean dans le calendrier de l'Eglise, il semble qu'un Indien sur deux s'appelle soit Juan, soit Juana.

Quoi qu'il en soit, nous aimons beaucoup notre Juan Diego. Il a une main extraordinaire pour les fleurs, un caractère très serviable et une dévotion sincère envers la religion chrétienne et envers notre personne.

Que le Seigneur Notre Dieu répande ses bienfaits sur Votre Royale Majesté, telle est la prière constante que fait de Votre Majesté le respectueux vicaire et légat,

(*ecce signum*) Zumarraga

NONA PARS

J'en viens maintenant à ce moment de l'histoire où le peuple mexica, après avoir pendant tant de faisceaux d'années grimpé vers les cimes de la puissance et les avoir atteintes, commença à redescendre sur l'autre versant.

Sur le chemin du retour, après avoir erré encore pendant quelques mois dans les régions de l'est, je fis halte à Tolôcan, jolie ville de montagne chez les Matlazinca, une des plus petites tribus alliées de la Triple Alliance. Je descendis dans une auberge, puis j'allai sur le marché acheter des habits neufs pour rentrer chez moi et un cadeau pour ma fille. Je vis passer un messager venant de Tenochtitlán, vêtu de deux manteaux. L'un était blanc, couleur du deuil qui désigne l'ouest où partent les morts et, par-dessus, il portait un manteau vert, couleur des bonnes nouvelles. Je ne fus donc pas surpris quand le gouverneur de Tolôcan annonça publiquement que l'Orateur Vénéré Ahuizotl, dont l'esprit était éteint depuis deux ans, venait de mourir et que le seigneur régent, Motecuzoma le Jeune, venait d'être officiellement élevé au rang suprême de Uey tlatoani par le Conseil.

Ces nouvelles me donnaient envie de tourner le dos à Tenochtitlán, pourtant je décidai de rentrer chez moi. J'ai souvent dans ma vie nargué les pouvoirs établis mais je ne me suis jamais conduit comme un lâche ou un traître. J'étais toujours un Mexicatl et un sujet du Uey tlatoani, quel qu'il soit. De plus, j'étais un Chevalier-Aigle qui devait fidélité à l'Orateur Vénéré, même si je n'avais aucun respect pour lui.

Sans l'avoir jamais rencontré, j'éprouvais de la méfiance et de l'aversion envers Motecuzoma à cause de sa tentative pour faire échouer l'alliance d'Ahuizotl avec les Zapoteca, bien des années auparavant, et à cause de sa conduite infamante à l'égard de Béu, la sœur de Zyanya. Lui, par contre, ne me connaissait pas, et il ignorait que je savais tant de choses sur lui ; il n'avait donc aucune raison de m'en vouloir. J'aurais été bien imprudent de lui manifester mes sentiments ou même de me faire remarquer. Si, par exemple, il lui venait l'idée de compter les Chevaliers-Aigle présents à son intronisation, il risquait de se sentir offensé de l'absence de l'un d'eux nommé Nuage Noir.

Je pris donc le chemin de Tenochtitlán. Turquoise, Chanteur Etoile et Cozcatl m'accueillirent avec transports, mais Quequelmiqui se montra plus réservée et me dit, les larmes aux yeux :

« Il va nous falloir maintenant abandonner notre petite Cocôton chérie.

— Elle te sera toujours attachée, lui répondis-je. Tu pourras venir la voir aussi souvent que tu voudras.

— Ce ne sera pas la même chose que de l'avoir.

— Va prévenir la petite que son père est revenu, dis-je à Turquoise, et amène-la-moi. »

Elles arrivèrent toutes les deux, main dans la main. Cocôton avait quatre ans et elle avait encore l'âge de se promener toute nue dans la maison, ce qui me permit de voir tout de suite combien elle s'était transformée. Elle était toujours aussi jolie et sa ressemblance avec Zyanya s'était encore accentuée. Cependant, elle avait perdu sa rondeur de bébé dodu et elle était devenue une personne en miniature et bien proportionnée. J'avais été deux ans absent et, pendant ce temps, elle s'était transformée comme par magie en une charmante petite fille. Je me mis à regretter de ne pas avoir été là pour la voir éclore comme un nénuphar au crépuscule. Je me fis des reproches et jurai de ne plus jamais repartir.

Remplie de fierté, Turquoise fit les présentations :

« Ma petite maîtresse Ce-Malinâli, surnommée Cocôton, voici ton tete Mixtli qui est enfin de retour. Va le saluer comme on te l'a appris. »

A ma grande surprise, Cocôton s'inclina gracieusement pour embrasser la terre et ne se releva pas avant que j'aie prononcé son nom. Alors, elle me sourit de toutes ses fossettes et vint se jeter dans mes bras en m'appliquant un baiser timide et mouillé.

« Tete, comme je suis contente que tu sois revenu !

— Je suis ravi de voir une petite demoiselle si bien élevée. Merci, Quequelmiqui, d'avoir tenu ta promesse. Je vois qu'elle ne m'a pas oublié. »

Cocôton regarda autour d'elle et s'exclama : « Je n'ai pas non plus oublié ma tene. Je veux lui dire bonjour, à elle aussi. » Tous les sourires se figèrent.

« Il faut que tu saches, ma petite fille, que les dieux ont eu besoin de ta mère pour une de leurs entreprises et qu'elle est partie très loin, dans un endroit où je n'ai pas pu l'accompagner et d'où elle ne reviendra jamais. Il va falloir que nous vivions sans elle, mais tu ne dois pas l'oublier.

— Oui, déclara solennellement l'enfant.

— Pour être sûre que tu te souviendras d'elle. Tene t'envoie un cadeau. »

Je sortis le collier que j'avais acheté à Tolôcan, vingt petites pierres brillantes enfilées sur une fine chaîne d'argent et je l'attachai autour de son cou frêle. Je souris en voyant la petite vêtue de ce seul

collier opale, mais les deux femmes se récrièrent d'admiration et Turquoise courut chercher un miroir.

« Cocôton, lui dis-je, chacune de ces pierres a l'éclat de ta mère. A chacun de tes anniversaires, nous en ajouterons une nouvelle et la lumière de toutes ces lucioles te rappellera toujours que tu dois la garder dans ton cœur. »

Je me rendais compte que Cozcatl avait hâte de s'installer dans sa nouvelle maison pour pouvoir s'occuper de plus près de son école de domestiques. Par contre, je voyais bien que Quequelmiqui éprouvait pour ma fille des sentiments de mère et au moment de la séparation, il fallut presque lui arracher l'enfant. Les jours suivants, ils revinrent plusieurs fois, tous les deux, chez moi pour chercher leurs affaires et Quequelmiqui trouvait toujours une excuse pour « rester une dernière fois ensemble ».

Même lorsqu'ils furent complètement installés chez eux, elle trouvait toujours une course à faire dans le coin pour venir la voir. Je ne pouvais pas m'en plaindre, et je voyais que pendant que je tâchais de gagner l'amour de Cocôton, Quequelmiqui essayait d'y renoncer. Je faisais tout mon possible pour que l'enfant accepte comme son père un homme qui était presque pour elle un inconnu total. Aussi, je comprenais combien il devait en coûter à Quequelmiqui de ne plus être une mère, après deux années passées à en jouer le rôle.

L'Orateur Vénéré était mort deux jours avant mon arrivée à Tenochtitlán, mais ses funérailles et le couronnement de Motecuzoma ne pouvaient se dérouler en dehors de la présence des chefs d'état et des grands personnages des nations du Monde Unique – dont beaucoup avaient un long chemin à parcourir. En attendant que tout le monde soit arrivé, le corps d'Ahuizotl fut conservé dans de la neige que des messagers rapides apportaient de la cime du volcan.

Le jour des funérailles arriva enfin ; je me trouvais, revêtu de mon uniforme de Chevalier-Aigle, parmi la foule qui emplissait la grande place pour ululer le cri de la chouette au moment où les porteurs de litière emmenaient le défunt Uey tlatoani vers sa dernière demeure. Il me sembla que l'île tout entière résonnait de ce long cri de lamentation et d'adieu.

Ahuizotl était assis, le corps replié, ses bras enserrant ses genoux remontés sur sa poitrine. Ses femmes avaient lavé son cadavre avec de l'eau de trèfle et l'avait parfumé. Les prêtres l'avaient revêtu de dix-sept manteaux, tous d'un coton si fin qu'ils ne faisaient presque pas d'épaisseur. Par-dessus, un costume et un masque lui donnaient l'aspect de Huitzilopochtli, le plus ancien dieu des Mexica. La couleur de Huitzilopochtli étant le bleu, toute la parure d'Ahuizotl était de cette couleur. Les traits de son masque étaient dessinés par une mosaïque de morceaux de turquoise sertis d'or, avec de l'obsidienne et

de la nacre pour les yeux et des jaspes rouges pour la bouche. Son manteau était brodé de jades qui tendaient vers le bleu.

Le cortège était formé par ordre de préséance. Il fit plusieurs fois le tour du Cœur du Monde Unique, accompagné du battement sourd des tambours qui faisait un contrepoint à notre chant funèbre. Ahuizotl, dans sa litière, ouvrait la marche, au milieu du ululement incessant de la foule. A côté, marchait son successeur, Motecuzoma, traînant tristement les pieds comme l'exigeaient les circonstances. Pieds nus et vêtu de l'habit noir et loqueteux du prêtre qu'il avait jadis été, il avait les cheveux en bataille et s'était mis de la poussière de chaux dans les yeux pour pleurer. Ensuite, venaient tous les souverains étrangers, parmi lesquels je reconnus quelques vieilles connaissances.

Derrière, suivait la famille d'Ahuizotl : toutes ses femmes avec leurs nombreux enfants ainsi que les concubines et leur progéniture. Le fils aîné d'Ahuizotl, Cuauhtemoc, tenait par une chaîne d'or le petit chien qui devait accompagner le défunt dans l'autre monde. Les autres enfants portaient les objets qu'il emmènerait avec lui, ses bannières, ses bâtons, ses coiffures de plumes, tous les insignes de sa fonction, ses uniformes, ses armes et ses boucliers.

Derrière la famille marchaient les membres du Conseil ainsi que les sages et les devins. Puis venaient les nobles les plus éminents de la cour et ceux des délégations étrangères. Ensuite, les guerriers de la garde personnelle d'Ahuizotl et les vieux soldats qui avaient servi avec lui quand il n'était pas encore le Uey tlatoani ; enfin, certains de ses esclaves préférés et, bien sûr, les chevaliers des trois ordres.

Il fallait que le cortège traverse le lac car Ahuizotl devait reposer au pied de la colline de Chapultepec, juste au-dessous de l'endroit où son portrait géant était sculpté dans la roche. Tous les acali, depuis les élégants bateaux de la cour, jusqu'aux rustiques embarcations des transporteurs et des pêcheurs, avaient été réquisitionnés pour emmener le cortège funèbre et très peu de simples citoyens avaient pu le suivre. Cependant, nous trouvâmes sur la terre ferme une foule immense venue de Tlacopan, de Coyoacán et d'autres villes pour offrir un dernier hommage à Ahuizotl. Le cortège se dirigea vers la tombe creusée au pied de la colline et les prêtres se mirent à débiter, au défunt, d'interminables instructions pour qu'il puisse retrouver son chemin dans la zone inhospitalière qui s'étend entre notre monde et l'au-delà.

La seule créature qui accompagna Ahuizotl dans la tombe fut le petit chien que Cuauhtemoc avait amené. Pour accéder à l'au-delà, le premier obstacle qu'Ahuizotl devrait franchir, à ce qu'il paraît, était une rivière noire coulant au milieu d'une campagne sinistre, à l'heure la plus noire de la plus sombre nuit. Il ne pourrait la traverser qu'avec

l'aide d'un chien qui, en reniflant, le guiderait sur la rive opposée. Ce chien ne devait être ni blanc ni noir. S'il était blanc, il pourrait refuser cette tâche en disant : « Maître, si je suis si propre, c'est que je suis resté très longtemps dans l'eau et je n'ai pas envie de prendre un bain. » S'il était noir, il lui rétorquerait : « Maître, vous ne me verrez pas dans le noir et si vous me lâchez, vous serez perdu. » C'est pourquoi Cuauhtemoc avait pris un chien couleur hyacinthe, d'un or cuivré comme la chaîne à laquelle il était attaché.

Après cette noire rivière, bien d'autres obstacles allaient se dresser qu'Ahuizotl devrait surmonter seul. Il lui faudrait passer entre deux gigantesques montagnes qui, par moments, s'inclinaient et venaient s'écraser l'une contre l'autre, sans aucun avertissement. Il devrait aussi escalader une autre montagne entièrement constituée d'éclats d'obsidienne coupants, ensuite, se retrouver dans une forêt de mâts presque impénétrable dont les bannières flottantes lui cacheraient le chemin et lui claqueraient dans la figure pour l'aveugler. Puis il faudrait qu'il franchisse une zone où il pleuvait des flèches. Entre-temps, il aurait à se défendre contre des serpents, des jaguars et des alligators qui chercheraient à lui manger le cœur.

S'il réussissait à surmonter tous ces dangers, il arriverait enfin à Mictlán où l'attendaient le Seigneur et la Dame des lieux. Il retirerait alors de sa bouche le morceau de jade avec lequel on l'avait enterré – s'il avait eu assez de sang-froid pour ne pas crier et le perdre en chemin. Lorsqu'il donnerait cette pierre à Mictlánte-cuhtli et à Mictláncihuatl, ceux-ci l'accueilleraient en souriant dans l'au-delà qu'il avait mérité et où il vivrait pour toujours dans le luxe et la félicité.

Les prêtres ne mirent un terme à leurs prières que vers la fin de l'après-midi. Alors, on assit Ahuizotl dans sa tombe, le petit chien à ses côtés ; on versa sur eux de la terre bien tassée, puis des maçons posèrent une simple pierre sur le tombeau. Il faisait nuit quand les embarcations revinrent s'amarrer à Tenochtitlán où le cortège se reforma pour regagner le Cœur du Monde Unique. La foule des citadins avait quitté la place, mais nous dûmes patienter pendant que les prêtres disaient d'autres prières du haut de la Grande Pyramide éclairée par des torches et qu'on faisait brûler de l'encens. Puis en grande cérémonie, ils escortèrent Motecuzoma, toujours pieds nus et en loques, vers le temple de Tezcatlipoca, Miroir Fumant.

Le choix de ce temple n'avait pas de signification particulière. A Texcoco et dans d'autres villes, Tezcatlipoca était considéré comme le dieu suprême, mais à Tenochtitlán, il était beaucoup moins vénéré. Il se trouvait simplement que ce temple était le seul à posséder une cour fermée. Dès que Motecuzoma en eut franchi le seuil, les prêtres refermèrent les portes sur lui. Le nouvel Orateur Vénéré devrait rester là, isolé, pendant quatre jours et quatre nuits, sans manger et sans

boire, à méditer sous le soleil ardent ou sous la pluie battante, selon le choix des dieux et en dormant à même le sol de pierre. A quelques moments précis, seulement, il pourrait rentrer dans le temple pour prier les dieux qu'ils le guident dans la mission qui serait bientôt la sienne.

Le cortège se dispersa. Chacun rentra chez soi, fatigué, qui dans son palais, qui dans sa maison, qui dans sa caserne, heureux de ne pas avoir à subir une autre longue journée de cérémonie avant que Motecuzoma sorte de sa retraite.

J'arrivai chez moi si fourbu que je ne manifestai aucune surprise en voyant que c'était Quequelmiqui et non Turquoise qui venait m'ouvrir la porte. Une unique lampe éclairait l'entrée.

« Il est tard, lui dis-je. Je pense que Cocôton est au lit depuis longtemps. Comment se fait-il que tu sois encore ici ?

— Cozcatl est parti à Texcoco pour des affaires concernant l'école. Dès qu'il a pu trouver un acali après les funérailles, il est parti là-bas. J'ai saisi cette occasion pour rester un peu avec ma… avec votre fille. Turquoise est en train de préparer votre bain.

— Très bien. Je vais appeler Chanteur Etoile pour qu'il t'éclaire pour rentrer chez toi et moi, je vais vite aller me coucher pour que les domestiques puissent se reposer eux aussi.

— Attendez ! répliqua-t-elle nerveusement. Je ne veux pas partir. » Son visage, habituellement couleur de cuivre pâle, était passé au cuivre foncé, comme si la mèche de la lampe l'éclairait de l'intérieur.

« Cozcatl ne rentrera pas avant demain soir, au plus tôt. Cette nuit, Mixtli, j'aimerais que vous me preniez dans votre lit.

— Comment ? fis-je, en faisant semblant de ne pas avoir compris. Il y a quelque chose qui ne va pas, Quequelmiqui ?

— Oui, et vous savez très bien de quoi il s'agit. Elle rougit encore davantage. J'ai vingt-six ans et je suis mariée depuis plus de cinq ans et je n'ai pas encore connu d'homme !

— Cozcatl est davantage un homme que beaucoup d'autres.

— Je vous en prie, Mixtli, ne faites pas l'idiot. Vous savez bien ce qu'il lui manque.

— Si cela peut te consoler, je peux te dire que j'ai de bonnes raisons de croire que notre nouvel Orateur Vénéré n'est pas mieux loti sur ce plan que ton mari.

— J'ai du mal à vous croire, me répondit-elle. Dès qu'il est devenu régent, Motecuzoma a pris deux femmes.

— Alors, elles sont certainement aussi insatisfaites que toi. »

Quequelmiqui secoua la tête d'impatience.

« En tout cas, il peut au moins faire des enfants à ses femmes. Elles ont chacune un bébé. C'est plus que je ne peux espérer ! Si j'étais

la femme de l'Orateur Vénéré, je pourrais au moins avoir un enfant. Mais je ne suis pas venue ici pour parler des femmes de Motecuzoma, je m'en moque comme d'une guigne !

— Et moi de même, lui répliquai-je d'un ton cassant. Mais je leur sais gré de rester dans le lit conjugal et de ne pas venir assiéger le mien.

— Ne soyez pas cruel, Mixtli. Si vous saviez ce qu'il m'en a coûté. Cinq années, Mixtli ! Cinq années à me résigner et à faire semblant d'être satisfaite. J'ai fait des offrandes à Xochiquetzal pour la supplier de m'aider à me contenter des attentions de mon époux. Ça n'a servi à rien. Je voudrais savoir comment c'est, vraiment, pour un homme et une femme. Et après bien des hésitations, je m'abaisse à vous le demander.

— Et c'est moi que tu as choisi pour trahir mon meilleur ami ? Et pour risquer avec toi de mettre la tête dans la corde.

— C'est à vous que je le demande parce que vous êtes son ami. Vous ne laisserez pas échapper des allusions sournoises comme un autre pourrait le faire et si Cozcatl nous surprenait, il nous aime trop tous les deux pour nous dénoncer. » Elle s'arrêta de parler un moment, puis ajouta : « Si l'ami de Cozcatl refuse ce que je lui demande, il ne lui rendra pas service. Je vais vous parler franchement, si vous me repoussez, j'irai m'humilier auprès de n'importe qui. Je louerai un homme pour une nuit. J'irai aborder un étranger dans une auberge. Pensez au mal que cela fera à Cozcatl. »

Je me souvins alors qu'il m'avait dit un jour que si cette femme ne voulait pas de lui, il mettrait un terme à sa vie, d'une manière ou d'une autre et je pensai qu'il en ferait autant s'il apprenait qu'elle l'avait trahi. Je me tournai vers Quequelmiqui pour lui dire :

« En dehors de toute autre considération, Quequelmiqui, je suis si fatigué pour le moment que je ne pourrai t'être d'aucune utilité. Tu as déjà attendu cinq ans, tu attendras bien que j'ai pris mon bain et que je dorme un peu. Demain il fera jour. Rentre chez toi et réfléchis bien à tout ça. Si tu es toujours décidée…

— Je le serai, Mixtli. Je reviendrai demain. » J'appelai Chanteur Etoile et il partit dans la nuit avec elle après avoir allumé une torche. J'étais dans mon bain quand je l'entendis rentrer. Je crois que je me serais endormi sur place si l'eau n'avait pas été si froide. Je regagnai ma chambre et m'affalai sur mon lit où je m'endormis sans même prendre la peine d'éteindre la lampe.

Cependant, dans mon lourd sommeil, je devais redouter le retour inopiné de l'impatiente Quequelmiqui, car mes yeux s'ouvrirent en même temps que la porte de ma chambre. Les premières lueurs du jour commençaient à poindre et ce que je vis me fit dresser les cheveux sur la tête.

Aucun bruit ne m'avait prévenu de cette incroyable apparition et Turquoise ou Chanteur Etoile auraient poussé un cri s'ils l'avaient vue. Bien qu'elle fût en tenue de voyage, avec un châle sur la tête et une lourde cape de lapin sur les épaules, bien qu'il fît sombre et que ma main tremblât en tenant ma topaze… je reconnus Zyanya.

« Zaa, chuchota-t-elle d'un ton joyeux. » C'était bien la voix de Zyanya. « Tu ne dors pas, Zaa ? »

Je croyais bien rêver pourtant. Je voyais l'impossible, cela ne pouvait être qu'un songe.

« Je ne veux pas te déranger », continua-t-elle, toujours à voix basse, sans doute pour atténuer le choc, pensai-je. J'aurais voulu dire quelque chose moi aussi, mais pas un son ne sortait de mes lèvres.

« Je vais aller dans l'autre chambre », me dit-elle en se mettant à dérouler son châle, très lentement, comme une personne épuisée par un voyage interminable. Je pensais à tous les obstacles – les montagnes qui s'écrasent les unes contre les autres et la rivière noire – qu'elle avait dû franchir et je frémis.

« Tu as reçu mon message ? J'espère que tu n'es pas resté éveillé à m'attendre. »

Ces paroles n'avaient aucun sens pour moi jusqu'au moment où le châle glissa de sa tête, dévoilant une chevelure uniformément noire. Ce fut alors Béu Ribé qui me dit :

« Je serais très flattée que la nouvelle de mon arrivée t'ait empêché de dormir et que tu sois si impatient de me voir. »

Je retrouvai enfin ma voix pour lui dire sur un ton acerbe :

« Je n'ai reçu aucun message. Comment oses-tu t'introduire chez moi en cachette ? Comment oses-tu faire semblant ? » Je retins mes paroles. J'aurais été injuste de l'accuser de faire exprès de ressembler à sa sœur.

Elle semblait sincèrement prise de court et balbutia : « J'ai envoyé un gosse… Je lui ai donné un grain de cacao pour qu'il t'apporte un message. Il n'est pas venu ? Pourtant Chanteur Etoile m'a bien accueillie. Et toi, Zaa, tu ne dormais pas.

— Chanteur Etoile m'a invité un jour à le battre, cette fois, je vais le faire. »

Il y eut un court silence. J'attendais que les battements de mon cœur se calment. Béu semblait extrêmement embarrassée et elle finit par, me dire sur un ton presque contrit :

« Je vais aller dormir à côté. Demain, peut-être… tu seras moins irrité de me voir. » A ces mots, elle partit de ma chambre avant même que j'aie eu le temps de lui répondre.

Le lendemain matin, pendant que mes deux esclaves me servaient mon petit déjeuner, je grognai à leur adresse :

« A l'aube, je n'apprécie pas beaucoup les surprises.

— Quelle surprise, maître ? s'étonna Turquoise.

— L'arrivée à l'improviste de Béu Ribé.

— Comment ? Elle est là, dans la maison ? fit-elle, stupéfaite.

— Oui, intervint Chanteur Etoile. Moi aussi, maître, j'ai été très surpris et j'ai pensé que vous aviez oublié de nous prévenir. »

J'en conclus que le messager de Béu ne s'était jamais présenté. Chanteur Etoile me dit qu'il avait été tiré de son sommeil par des bruits dans la rue. Il s'était levé pour ouvrir la porte à la visiteuse qui lui avait ordonné de ne pas me déranger.

« Elle était accompagnée par de nombreux porteurs, aussi j'ai cru qu'elle était attendue. »

Ceci expliquait pourquoi il n'avait pas cru, comme moi, se trouver face à une apparition de Zyanya.

« Elle m'a dit de ne pas vous réveiller puisqu'elle connaissait la maison. Elle avait beaucoup de bagages avec elle. J'ai mis toutes ses affaires dans la pièce du devant. »

J'étais heureux que mes serviteurs n'aient pas assisté à mon trouble devant la venue inattendue de Béu et qu'elle n'ait pas réveillé et effrayé Cocôton, aussi, je cessai de leur chercher chicane pour profiter tranquillement de mon petit déjeuner. Ce répit fut de courte durée. Chanteur Etoile, visiblement soucieux de ne pas me causer de nouvelles surprises, vint m'annoncer avec beaucoup de formes que j'avais encore une visite et que, cette fois, il ne l'avait pas laissée pénétrer plus loin que la porte d'entrée. Je devinai aussitôt de qui il s'agissait et, terminant mon chocolat en soupirant, je me levai pour aller voir.

« Voilà comment on me reçoit, me dit Quequelmiqui sur un ton espiègle. Nous sommes ici dans un endroit bien plus intime, Mixtli, pour ce que nous…

— Ce que nous devons oublier, coupai-je. La sœur de ma femme vient d'arriver. Tu te souviens de Béu Ribé ? »

Quequelmiqui parut un instant décontenancée, puis elle me dit :

« Dans ce cas, vous n'avez qu'à venir chez moi.

— Voyons, ma chère, je n'ai pas vu Béu Ribé depuis trois ans, ce serait extrêmement grossier de ma part de m'en aller et très difficile de lui expliquer pourquoi…

— Mais Cozcatl rentre ce soir, gémit-elle.

— Alors j'ai bien peur que cette occasion soit perdue pour nous.

— Il faut en trouver une autre, Mixtli. Comment pourrait-on faire et quand ?

— Jamais, sans doute. » Je ne savais pas si je devais être déçu ou soulagé que cette affaire se soit résolue d'elle-même.

« Il y a beaucoup trop d'yeux et d'oreilles autour de nous. Il vaut mieux que tu n'y penses plus.

— Vous étiez au courant de son arrivée, éclata-t-elle. Vous avez fait semblant d'être fatigué pour gagner du temps, sachant qu'ensuite, vous auriez une bonne excuse pour me repousser.

— Crois ce que tu veux, lui répondis-je avec une lassitude qui n'était qu'en partie feinte. Je suis obligé de refuser. »

Elle parut effondrée et, sans me regarder, elle prononça d'une voix très calme :

« Vous étiez mon ami depuis longtemps et depuis plus longtemps encore celui de Cozcatl. Vous ne vous conduisez pas en ami. » Elle se tut et s'en alla à pas lents dans la rue.

Quand je rentrai dans la maison, je trouvai Cocôton en train de prendre son petit déjeuner. J'allai chercher Chanteur Etoile et je l'envoyai avec la petite faire une course tout à fait inutile au marché de Tlatelolco. Une fois qu'ils furent partis, je me préparai à attendre que Béu descende. Ma discussion avec Quequelmiqui n'avait pas été très agréable, mais elle avait eu le mérite d'être courte. Je ne pouvais pas me permettre d'être aussi expéditif avec Béu. Elle dormit très tard et ne descendit pas avant midi, le visage encore tout chiffonné de sommeil. Je m'assis en face d'elle après que Turquoise lui eut apporté à manger et se fut retirée dans la cuisine.

« Excuse-moi de t'avoir reçue aussi désagréablement, Béu. Je n'ai pas l'habitude des visites aussi matinales et je ne suis jamais de bonne humeur à une pareille heure. Tu es bien la dernière personne que j'attendais. Puis-je te demander pourquoi tu es ici ? »

Elle parut saisie.

« Tu me le demandes, Zaa ? Tu sais bien que les liens familiaux sont très forts chez les gens du Peuple Nuage. J'ai pensé que je pourrais apporter une aide et même du réconfort au veuf de ma propre sœur et à son enfant.

— Pour le veuf, il est parti en voyage dès le lendemain de la mort de Zyanya et il a survécu à son chagrin. Quant à Cocôton, elle a été bien choyée pendant ces deux années. Quequelmiqui et Cozcatl lui ont servi de parents affectionnés et pendant ces deux années, ajoutai-je sèchement, tu ne t'es pas beaucoup préoccupée de nous.

— A qui la faute ? Tu aurais pu m'envoyer un messager rapide pour m'avertir du drame qui était survenu. Il y a seulement un an qu'un marchand qui passait m'a remis ta lettre toute froissée et tachée. Ma sœur était morte depuis un an et je l'ignorais. Ensuite, il m'a fallu encore près d'une année entière pour trouver un acheteur pour l'auberge, liquider toutes mes affaires et préparer mon départ définitif pour Tenochtitlán. C'est alors que la nouvelle nous est parvenue de la déchéance d'Ahuizotl et de sa mort prochaine, ce qui voulait dire que le bishôsu Kosi Yuela n'allait pas tarder à se mettre en route pour assister aux cérémonies. J'ai attendu ce moment pour partir avec sa

suite, pour plus de sécurité. Je me suis arrêtée à Coyoacán parce que je ne voulais pas me trouver dans la bousculade des funérailles et c'est de là que j'ai envoyé un gamin t'avertir de mon arrivée imminente. Je n'ai pu trouver de porteurs que ce matin de très bonne heure et je te fais mes excuses pour avoir débarqué chez toi de cette façon, mais…»

Elle s'arrêta pour reprendre son souffle. Je n'étais pas très fier de moi et je lui déclarai sincèrement :

« C'est moi qui dois m'excuser, Béu. Tu es arrivée au bon moment. Les parents provisoires de Cocôton sont repartis chez eux. L'enfant n'a plus que moi et je suis un père bien inexpérimenté. Tu es la bienvenue, ce n'est pas une formule toute faite. Après Zyanya, tu es certainement la meilleure mère possible pour Cocôton.

— Après Zyanya », répéta-t-elle. Le compliment ne parut pas lui faire tellement plaisir.

« Tu pourras lui apprendre à parler le lôochi aussi bien que le nahuatl et faire d'elle une enfant bien élevée comme ceux que j'ai vus chez vous. Grâce à toi elle deviendra une autre Zyanya et tu accompliras ainsi une très bonne action.

— Oui. Une autre Zyanya.

— A partir d'aujourd'hui, cette maison est la tienne ; l'enfant est sous ta garde et les domestiques à tes ordres. Je vais immédiatement faire vider et nettoyer à fond ta chambre pour qu'on la remeuble à ton goût. Si tu as besoin de quelque chose, tu n'auras qu'à le dire. »

Il me sembla qu'elle allait faire une remarque, mais elle se ravisa.

« Et voilà notre petite Cocôton qui rentre du marché. »

La petite entra dans la pièce, toute rayonnante dans son léger manteau jaune d'or. Elle observa longuement Béu et fronça les sourcils comme si elle essayait de se souvenir où elle pouvait l'avoir déjà vue. Se rendait-elle compte que c'était un miroir ?

« Tu ne me dis rien ? lui demanda Béu avec une émotion visible. Il y a si longtemps que j'attends…

— Tene… ? balbutia l'enfant, incrédule.

— Oh, ma chérie ! » s'exclama Béu. Elle avait les larmes aux yeux et s'agenouilla pour lui tendre les bras. La petite courut joyeusement s'y jeter.

« La mort ! » tonna le grand prêtre de Huitzilopochtli, du sommet de la grande pyramide. C'est la mort qui a jeté sur vos épaules le manteau d'Orateur Vénéré, Seigneur Motecuzoma Xocoyotl, et vous mourrez à votre tour. Il vous faudra alors rendre des comptes aux dieux sur la façon dont vous avez porté ce manteau et exercé cette fonction suprême. »

Il continua ainsi sans se lasser, avec ce dédain souverain que manifestent les prêtres à l'égard de leur auditoire. Mes compagnons chevaliers, les nobles mexica et les dignitaires étrangers étouffaient et

transpiraient sous leur casque, leurs plumes, les peaux de bête, les armures et tous ces splendides costumes colorés. Les milliers d'autres Mexica massés au Cœur du Monde Unique ne portaient rien d'autre qu'un manteau de coton et je les enviais.

« Motecuzoma Xocoyotzin, poursuivit le prêtre, à partir de ce jour, votre cœur devra ressembler à celui d'un vieillard : solennel et sévère. Sachez, Seigneur, que le trône du Uey tlatoani n'est pas un mœlleux coussin sur lequel on peut se prélasser à son aise. C'est le siège des soucis, du travail et de l'effort. »

Je ne crois pas que Motecuzoma transpirait comme les autres, bien qu'il portât deux manteaux, un noir et un bleu, brodés tous deux de têtes de mort et de symboles destinés à lui rappeler que même un Orateur Vénéré doit mourir un jour. Je ne pense pas que Motecuzoma ait jamais transpiré ; sa peau m'a toujours semblé froide et sèche. Le prêtre continuait son homélie :

« A partir de ce jour, vous allez faire de votre personne un grand arbre sous lequel les multitudes pourront venir chercher de l'ombre et s'appuyer contre son tronc. Maintenant, Seigneur, vous devrez gouverner vos sujets, les défendre et les traiter avec justice. Vous devrez punir la méchanceté et châtier la désobéissance, vous montrer assidu à entreprendre les guerres nécessaires et veiller tout spécialement aux besoins des dieux, de leurs temples et de leurs prêtres, afin qu'ils ne manquent ni d'offrandes, ni de sacrifices. Ainsi les dieux se plairont à étendre leur protection sur vous et sur le peuple, et la nation mexica prospérera. »

De l'endroit où « je me trouvais, les bannières de plumes légères qui flanquaient l'escalier de la grande pyramide semblaient converger vers le sommet, comme une flèche pointée vers les silhouettes minuscules et lointaines de l'Orateur Vénéré et du vieux prêtre. Lorsque, enfin, le prêtre eut terminé, ce fut au tour de Motecuzoma de prendre la parole.

« Noble et respectable prêtre, vos paroles auraient pu sortir de la bouche même du très puissant Huitzilopochtli. Elles m'ont donné à réfléchir. Je prie les dieux d'être digne des sages conseils que vous venez de me donner. Je vous remercie de votre zèle et j'apprécie l'amour avec lequel vous avez parlé. Si je veux être l'homme que souhaite mon peuple, je devrais me souvenir toujours de vos conseils et de vos avertissements…»

Prêts à déchirer les nuages dans les cieux, à la fin du discours de Motecuzoma, les prêtres levèrent leurs conques, les musiciens saisirent leurs baguettes et leurs flûtes.

« Je suis fier de ramener sur le trône l'illustre nom de mon vénéré grand-père et en l'honneur de la nation que je vais gouverner – une nation plus puissante encore que du temps de mon grand-père – mon

premier décret sera de donner à la charge que j'occupe un nom qui lui conviendra mieux. »

Il se retourna pour faire face à la foule, leva très haut son bâton d'acajou et d'or et hurla : « A partir d'aujourd'hui, vous serez gouvernés, défendus et conduits vers des sommets toujours plus hauts par Motecuzoma Xocoyotzin, Cem Anahuac Uey tlatoani ! »

Si le ronron d'une demi-journée de discours avait tant soit peu endormi l'auditoire, la cacophonie qui éclata alors le réveilla en sursaut et fit trembler l'île tout entière. C'était un mélange de flûtes et de sifflets glapissants, de sonneries de trompettes et du tonnerre incroyable d'une vingtaine de tambours qui déchirent le cœur. Pourtant même si les musiciens eux-mêmes s'étaient endormis et que leurs instruments soient restés silencieux, le choc provoqué par les dernières paroles de Motecuzoma aurait été suffisant pour faire sortir l'assistance de sa torpeur.

J'échangeai des regards en coulisse avec les Chevaliers-Aigle qui étaient à côté de moi et je vis les chefs d'état étrangers se parler entre eux en grommelant. Les gens du peuple, eux-mêmes, devaient être saisis par l'annonce faite par leur nouveau seigneur et personne, certainement, n'appréciait son audace. Jusqu'à présent, les chefs de notre pays s'étaient toujours contentés du nom de Uey tlatoani des Mexica. Motecuzoma venait de faire reculer sa souveraineté jusqu'aux limites de l'horizon.

Il s'était décerné à lui-même le titre d'Orateur Vénéré du Monde Unique.

***

Quand je rentrai chez moi, ce soir-là, pressé de me débarrasser de mon plumage, ma fille ne m'accueillit que par un salut désinvolte, au lieu de se jeter à mon cou comme elle le faisait habituellement. Elle était assise par terre, toute nue, curieusement cambrée en arrière et tenant au-dessus de sa tête un miroir comme si elle essayait d'y apercevoir son dos et elle était bien trop occupée pour faire attention à moi. Je trouvai Béu dans la pièce voisine et je lui demandai ce que faisait Cocôton.

« Elle est à l'âge où l'on se pose des questions.

— Au sujet des miroirs ?

— Au sujet de son corps, me répondit Béu qui ajouta dédaigneusement :

« Quequelmiqui lui a enseigné bon nombre de bêtises. Figure-toi qu'un jour Cocôton lui a demandé pourquoi elle n'avait pas de petit pendentif par-devant comme le petit garçon qui habite au bout de la rue et qui est son ami préféré et sais-tu ce que Quequelmiqui lui a

répondu ? Si Cocôton est bien sage dans ce monde, elle sera récompensée en renaissant garçon dans l'autre.

— Je ne sais pas comment une femme peut trouver que c'est une récompense de naître homme.

— C'est exactement ce que j'ai répondu à Cocôton, répliqua Béu d'un air suffisant. Je lui ai dit aussi que les femmes sont bien supérieures, et bien mieux constituées, par-dessus le marché, parce qu'elle n'ont pas cette chose qui se balance par-devant.

— Est-ce que par hasard elle n'essayerait pas de se faire pousser une queue à la place ? demandai-je en lui montrant l'enfant qui continuait à se tortiller pour voir son dos dans le miroir.

— Non. Elle a remarqué aujourd'hui que tous ses camarades avaient un tlacihuitztli et elle m'a demandé ce que c'était sans avoir réalisé qu'elle l'avait elle aussi. Elle est en train de tenter de l'apercevoir. »

Peut-être, mes révérends, comme la plupart des Espagnols fraîchement arrivés ici, ignorez-vous ce qu'est le tlacihuitztli, car je crois bien que cette marque n'existe pas chez vos enfants et si vos nègres l'ont, on ne doit pas la remarquer. Tous nos enfants naissent avec une tache sombre dans le bas du dos dont la taille varie de la grandeur d'une assiette à celle d'un ongle. Elle diminue et s'estompe progressivement et, aux environs de la dixième année, elle a complètement disparu.

« J'ai dit à Cocôton, poursuivit Béu, que lorsque sa tache serait partie, elle serait une petite demoiselle.

— Une demoiselle de dix ans. Il ne faut pas lui mettre des idées pareilles dans la tête.

— Comme ces idées folles que tu lui apprends ?

— Moi ? J'ai toujours répondu à ses questions le plus honnêtement possible.

— Cocôton m'a raconté que tu l'avais emmenée un jour se promener dans le nouveau parc de Chapultepec et qu'elle t'avait demandé pourquoi l'herbe était verte. Il paraît que tu lui as répondu que c'était afin qu'on ne marche pas par erreur sur le ciel !

— Eh bien, c'est la réponse la plus honnête que j'ai trouvée. En connais-tu une meilleure ?

— L'herbe est verte, répliqua fermement Béu, parce que les dieux ont décidé qu'elle serait verte.

— *Ayya*, je n'y avais pas pensé ! Tu as raison, sans aucun doute. »

Elle me sourit, satisfaite de voir que j'approuvais son bon jugement. « Mais, dis-moi, ajoutai-je perfidement, pourquoi les dieux ont-ils choisi le vert plutôt que le rouge, le jaune ou une autre couleur ? »

Ah, voici Son Excellence qui arrive juste à temps pour m'éclairer.

Cela s'est passé le troisième jour de la Création, n'est-ce pas ? Et vous pouvez même redire les paroles exactes de Dieu. « Que la terre produise de la verdure. » C'est incontestable. Le fait que l'herbe est verte est une évidence même pour les non Chrétiens, mais nous autres, les Chrétiens, nous savons que c'est notre Dieu qui l'a fabriquée ainsi. Pourtant, après toutes ces années, il m'arrive encore parfois de me demander pourquoi il l'a voulue verte plutôt que…

Motecuzoma ? De quoi avait-il l'air ?

Oui, je comprends. Votre Excellence souhaiterait apprendre des choses importantes et elle a raison de s'impatienter quand j'aborde des sujets aussi insignifiants que la couleur de l'herbe ou que je lui parle de ma petite famille. Et pourtant, le grand Seigneur Motecuzoma, quel que soit le lieu où il repose maintenant, n'est plus qu'un amas informe en décomposition qui ne se signale que si l'herbe est d'un vert plus profond à cet endroit. J'ai l'impression que Dieu se préoccupe plus de la verdure de ses plantes que de la fraîcheur du souvenir des hommes illustres.

Oui, oui, Excellence. Je ferme ces parenthèses inutiles et je vais m'employer à satisfaire votre curiosité au sujet de la personnalité de l'homme Motecuzoma Xocoyotzin.

Ce n'était qu'un homme et pas autre chose. Il était plus jeune que moi d'un an environ. C'est-à-dire qu'il avait trente-cinq ans quand il monta sur le trône des Mexica, ou plutôt du Monde Unique tout entier. Il était d'une taille moyenne pour un Mexica, d'une constitution assez frêle avec une tête un peu grosse et cette légère disproportion le faisait paraître plus petit qu'il ne l'était en réalité. Il avait un teint de cuivre clair, des yeux qui brillaient d'un éclat glacé et des traits réguliers, à part un nez un peu épaté.

Au cours de la cérémonie du sacre, quand il ôta les manteaux noir et bleu de l'humilité, il apparut vêtu d'un habit d'une richesse incroyable, très révélateur des goûts qu'il allait déployer à partir de ce moment. Quand il paraissait en public il ne portait jamais le même costume, mais tous étaient plus somptueux les uns que les autres.

Il avait des maxtlatl de cuir rouge ou de coton brodé dont les pans lui retombaient jusqu'aux genoux, devant et derrière. Je le soupçonne d'avoir adopté ces pagnes si amples, afin de ne pas courir le risque de dévoiler par hasard la malformation génitale à laquelle j'ai fait allusion. Il était chaussé de sandales dorées et parfois, quand il n'avait pas à marcher, ses semelles étaient en or massif. Il ruisselait de bijoux : un collier d'or avec un médaillon lui recouvrait presque toute la poitrine ; à la lèvre inférieure, un labret de cristal avec une plume d'oiseau en inclusion ; des boucles d'oreilles en jade et une turquoise à la narine. Sur la tête, il portait un diadème d'or piqué de hautes plumes ou bien une coiffure de plumes de quetzal grandes comme le

bras.

Mais le plus stupéfiant, c'étaient ses manteaux. Ils lui tombaient toujours jusqu'aux chevilles et étaient tissés de plumes éblouissantes et rares. Certains étaient d'une seule couleur, écarlate, jaune, bleu, vert et d'autres multicolores. Je me souviens particulièrement de l'un d'eux fait uniquement de plumes de colibri multicolores, irisées et scintillantes. Quand je vous aurai dit que les plumes du colibri ne sont pas plus grosses qu'un cil, Votre Excellence pourra juger du talent et du travail du plumassier et de la valeur inestimable d'une telle œuvre d'art.

Pendant ses deux années de régence, Motecuzoma avait vécu simplement avec ses deux femmes dans quelques pièces du vieux palais, alors bien délabré, de son grand-père Motecuzoma l'Ancien. Il s'habillait sobrement, ne déployait aucune pompe et se gardait d'exercer tous les pouvoirs dévolus à un régent. Il n'avait promulgué aucune nouvelle loi, ni fondé d'autres colonies de peuplement sur les frontières, ni entrepris de guerre. Il s'était contenté de régler les affaires courantes qui n'exigeaient pas de décision spectaculaire.

Mais, quand il se dépouilla de ses manteaux bleu et noir pour devenir Orateur Vénéré, il rejeta en même temps toute humilité. Je ne pourrai pas mieux vous le faire comprendre qu'en vous racontant ma première entrevue avec lui, quelques mois après son accession, quand il commença à recevoir un par un tous les nobles et tous les chevaliers. Il prétendait vouloir se familiariser avec des subordonnés qu'il ne connaissait que comme des noms sur un registre, mais je crois bien que le but réel de l'opération était de nous impressionner par sa majesté et sa magnificence. Quand il en eut terminé avec les courtisans, les nobles, les prêtres, les devins et les sorciers, vint le tour des Chevaliers-Aigle et je fus convoqué à la cour. Je m'y présentai, resplendissant et mal à l'aise dans ma tenue emplumée et le laquais qui était devant la porte de la salle du trône me dit :

« Le Seigneur Chevalier-Aigle Mixtli veut-il enlever son uniforme ?

— Certainement pas, lui répondis-je. J'ai eu bien trop de mal à y rentrer.

— Seigneur, reprit-il, visiblement embarrassé, c'est un ordre du Uey tlatoani en personne. Otez votre casque, votre bouclier et vos sandales et enfilez ceci sur votre armure.

— Ces guenilles ! m'exclamai-je en le voyant me tendre un vêtement informe de cette fibre de maguey qu'on utilise pour faire des sacs. Je ne viens ni pour supplier, ni pour quémander. Comment oses-tu ?

— Je vous en conjure, Seigneur, supplia-t-il en se tordant les mains, vous n'êtes pas le premier qui s'en offense, mais la règle est

maintenant que tous ceux qui se présentent devant l'Orateur Vénéré soient nu-pieds et vêtus en mendiant. Je ne peux pas vous laisser entrer autrement ; il m'en coûterait la vie.

— Quelle folie ! » murmurai-je. Mais pour épargner le pauvre diable, je déposai mon casque, mon bouclier et mon manteau et m'affublai de la toile de sac.

« Et maintenant, quand vous entrerez…

— Merci, coupai-je sèchement. Je sais comment me comporter devant les Grands.

— Il y a un nouveau protocole, poursuivit le malheureux. Je vous en supplie, Seigneur, n'attirez pas son courroux sur vous et sur moi. Je ne fais que transmettre les ordres.

— C'est bon, marmonnai-je.

— Vous verrez trois marques à la craie sur le sol, entre la porte et le fauteuil de l'Orateur Vénéré. La première se trouve juste après le seuil. Là, vous devrez vous incliner et faire le geste du tlalqualiztli – porter les mains des lèvres au sol – et dire : « Seigneur ». Puis, vous avancerez jusqu'au second trait, vous embrasserez à nouveau la terre en disant : « Très grand Seigneur ». Ne vous relevez pas avant qu'il vous le dise et n'approchez pas plus près que la troisième marque.

— C'est incroyable ! »

Sans me regarder, le valet poursuivit :

« Vous ne devrez lui adresser la parole que lorsqu'il vous posera une question précise. N'élevez jamais la voix ; murmurez seulement. L'entrevue prendra fin quand l'Orateur Vénéré vous le signifiera. Alors, faites le tlalqualiztli à l'endroit où vous vous trouvez et sortez à reculons…

— Il est fou !

— Sortez à reculons, toujours respectueusement tourné vers lui et inclinez-vous pour embrasser la terre à chaque marque de craie, jusqu'à ce que vous ayez franchi la porte. Alors, vous pourrez reprendre votre uniforme et votre rang.

— Et ma dignité, ajoutai-je d'un ton sarcastique.

— *Ayya*, je vous en conjure, Seigneur, me dit le laquais terrorisé, surtout, ne vous risquez pas à ce genre de plaisanterie en sa présence. Ce n'est pas à reculons que vous sortiriez, mais en morceaux. »

J'approchai donc du trône de cette façon humiliante. Motecuzoma me laissa ployé pendant un bon moment avant de condescendre à me dire d'une voix traînante :

« Tu peux te relever, Chevalier-Aigle Chicome-Xochitl Tlilectic-Mixtli. »

Au garde-à-vous derrière son trône, se tenaient les plus anciens membres du Conseil mais je distinguai deux ou trois nouvelles têtes et parmi elles, le Femme-Serpent, Tlacotzin. Ils étaient tous nu-pieds et

au lieu de l'habituel manteau jaune, portaient comme moi une toile de sac, ce qui semblait les rendre fort malheureux. L'Orateur Vénéré était assis sur une modeste chaise basse, mais l'élégance de sa tenue – surtout comparée à la nôtre – chassait toute prétention à la modestie. Il avait sur les genoux une quantité de papiers dépliés qui retombaient jusqu'à terre. Il fit mine de consulter plusieurs documents avant de me déclarer :

« Il paraît que mon oncle Ahuizotl avait dans l'idée de t'élever au Conseil. Ce n'est pas dans mes intentions.

— Merci, Seigneur Orateur, lui répondis-je très sincèrement. Je n'ai jamais aspiré…»

Il m'interrompit d'une voix cinglante :

« Tu parleras quand je te poserai une question.

— Bien, Seigneur.

— Inutile de répondre. Tu n'as pas à exprimer ton obéissance ; elle coule de source. »

Il se replongea dans ses papiers et je restai devant lui à me taire, écumant de rage. Jadis, je trouvais qu'Ahuizotl était ridiculement suffisant en disant toujours « nous » pour parler de lui-même. Il me semblait maintenant qu'il était simple et chaleureux, comparé à son glacial et hautain neveu.

« Tes cartes et tes récits de voyage sont très intéressants, Chevalier Mixtli. Celles de Texcala vont bientôt nous servir, car je projette une nouvelle guerre qui mettra un terme pour toujours aux provocations de ces Texcalteca. J'ai également sous les yeux tes cartes des routes de commerce du sud, jusqu'au pays maya. Elles sont toutes merveilleusement détaillées. C'est du bon travail. » Il se tut et me lança un regard froid. « Tu pourrais dire merci quand l'Orateur Vénéré te fait des compliments.

— Merci, dis-je sur un ton soumis.

— J'ai appris que depuis que tu as remis ces cartes à mon oncle, tu avais fait d'autres voyages. » Il attendit et comme je ne répondais rien, il hurla : « Parle !

— Mon Seigneur ne m'a posé aucune question. » Il sourit calmement et articula :

« Pendant tes derniers voyages, as-tu fait d'autres cartes ?

— Oui, Seigneur Orateur. Sur place ou dès mon retour chez moi, quand mes souvenirs étaient encore tout frais.

— Tu les apporteras au palais. J'en aurai besoin si je décide de faire d'autres guerres. »

Je ne répondis rien puisque mon obéissance était un fait acquis. Il poursuivit :

« On m'a dit aussi que tu parlais très bien plusieurs langues. » Il se tut et je lui dis :

« Merci, Seigneur Orateur.

— Ce n'était pas un compliment, ricana-t-il.

— Vous avez dit que je parlais très bien, Seigneur. »

Les membres du Conseil roulaient des yeux effarés. « Arrête tes insolences ! Quelles langues parles-tu ?

— Je parle à la fois le nahuatl classique et la forme plus courante de Tenochtitlán, de même que le nahuatl plus raffiné de Texcoco et aussi d'autres dialectes de pays étrangers comme Texcala. »

Motecuzoma tambourinait impatiemment sur ses genoux avec ses doigts.

« Je parle couramment le lôochi des Zapoteca, mais pas aussi bien le poré du Michoacán. Je me fais comprendre dans la langue des Mixteca, dans plusieurs idiomes olmeca, en maya et dans les dialectes dérivés. J'ai quelques notions d'otomi et…

— Suffit ! coupa Motecuzoma. Tu auras peut-être l'occasion de pratiquer tes talents le jour où je déclarerai la guerre à l'un de ces pays. Pour l'instant, tes cartes me suffiront. Dépêche-toi de me les apporter. »

Je me taisais. Je voyais que les vieillards me faisaient des signes impératifs, mais je ne comprenais pas pourquoi, quand Motecuzoma me cria presque :

« Retire-toi, Chevalier Mixtli ! »

Je sortis à reculons comme on me l'avait prescrit et tout en enlevant mon habit de suppliant, je dis au valet :

« Cet homme est fou, mais est-il un tlahuele ou un simple xolopitli ? »

Le nahuatl possède deux mots pour désigner un fou : xolopitli indique une personne dérangée, mais inoffensive et tlahuele, un dangereux maniaque. Mes paroles firent sursauter le domestique.

« Je vous en prie, Seigneur, parlez moins haut. Je reconnais qu'il est un peu spécial. Savez-vous, par exemple, qu'il ne prend qu'un seul repas par jour, le soir, mais qu'il donne l'ordre de préparer des vingtaines et même des centaines de mets différents pour pouvoir disposer immédiatement de celui qui lui fait envie.

Souvent il ne mange que d'une seule chose et goûte du bout des lèvres à deux ou trois autres préparations.

— Et on jette le reste ?

— Oh non, il invite ses nobles favoris qui viennent par centaines, abandonnant leur propre table et c'est eux qui mangent ce que l'Orateur Vénéré refuse.

— C'est curieux, murmurai-je. Je ne pensais pas qu'il aimait tant la compagnie.

— En réalité, il ne l'aime pas. Les Seigneurs dînent dans la même salle à manger, mais ils n'ont pas le droit de parler et ils n'aperçoivent

même pas l'Orateur Vénéré. Un grand paravent cache le coin où il est installé, à l'abri des regards. Les invités ne peuvent même pas savoir s'il est réellement là sauf quand, de temps en temps, il leur fait passer un mets qu'il a particulièrement apprécié et auquel tout le monde doit goûter.

— Alors, c'est qu'il n'est pas fou. Souviens-toi que le bruit a couru que le Uey tlatoani Tizoc était mort empoisonné. Tout cela peut paraître extravagant, mais ce n'est peut-être qu'une façon habile de s'assurer qu'il ne finira pas comme lui. »

Bien avant de l'avoir rencontré, j'avais conçu une aversion extrême à l'égard de Motecuzoma. En quittant le palais, ce jour-là, s'y ajoutait un vague sentiment de pitié. Oui, de pitié. La supériorité d'un chef doit s'imposer d'elle-même à ses sujets ; ils doivent baiser la terre devant lui non pas parce qu'il l'exige, mais parce qu'il le mérite. Tout ce protocole et cet appareil dont Motecuzoma s'entourait me semblaient moins impressionnants que prétentieux et même pathétiques. Tout comme la surabondance de sa parure, c'était un simulacre de grandeur imposé par un homme qui doutait de lui-même.

Ce soir-là, quand je rentrai chez moi, je trouvai Cozcatl qui m'attendait pour me donner les dernières nouvelles de son école. Tandis que je passais des vêtements plus commodes, il m'annonça en se frottant les mains de satisfaction :

« L'Orateur Vénéré m'a chargé de prendre en main la formation de tous les serviteurs et les esclaves du palais, depuis les intendants supérieurs, jusqu'aux garçons de cuisine. »

Je dis à Turquoise de nous apporter une cruche d'octli bien frais pour fêter l'événement et Chanteur Etoile accourut pour nous allumer un poquietl.

« Je reviens du palais, dis-je à Cozcatl, et j'ai eu l'impression que les domestiques étaient déjà très bien dressés, de même que les membres du Conseil et toutes les personnes en relation avec la cour.

— Oui, les domestiques font un très bon service, me répondit-il en exhalant un rond de fumée. Mais Motecuzoma les veut aussi stylés que le personnel de la cour de Nezahualpilli.

— Il semblerait que notre Orateur Vénéré ressente de la jalousie pour autre chose que les bonnes manières des serviteurs de la cour de Texcoco. Je pourrais même dire de l'animosité. Motecuzoma vient de m'apprendre qu'il se propose de lancer une attaque contre Texcala et cela ne me surprend pas ; mais ce qu'il ne m'a pas dit, et que j'ai su par ailleurs, c'est qu'il a tenté de contraindre Nezahualpilli à mener l'assaut et à former le gros des troupes avec des Acolhua. Nezahualpilli a fermement décliné cet honneur et j'en suis heureux, après tout, il n'est plus tout jeune. J'ai l'impression que Motecuzoma voudrait faire ce qu'a jadis fait Ahuizotl : décimer les Acolhua et

provoquer, pourquoi pas, la mort de leur chef au combat.

— Et peut-être pour la même raison, me fit remarquer Cozcatl.

— Ai-je bien compris ce que tu veux dire ? » Cozcatl hocha la tête.

« La petite épouse de Nezahualpilli dont on ne prononce plus jamais le nom. C'était la fille d'Ahuizotl et la cousine de Motecuzoma… et peut-être autre chose que sa cousine. En tout cas, c'est tout de suite après son exécution que Motecuzoma a endossé l'habit noir des prêtres.

— C'est une coïncidence qui donne à réfléchir, mais il a quitté la prêtrise depuis longtemps, il a deux femmes légitimes et il en prendra certainement d'autres. Espérons qu'il abandonnera son ressentiment envers Nezahualpilli et espérons surtout qu'il ne saura jamais quel rôle nous avons joué dans la vie de sa cousine.

— Ne vous faites pas de souci, me répondit Cozcatl d'un ton enjoué. Nezahualpilli a toujours fait silence sur notre participation dans cette affaire. Ahuizotl n'a jamais fait le rapprochement et Motecuzoma non plus, sinon il ne m'aurait pas donné sa clientèle.

— Tu as sûrement raison, fis-je, soulagé, et j'ajoutai en riant :

« Tu semblés imperméable au souci comme à la douleur. » Je lui montrai son poquietl. « Ça ne te fait pas mal ? »

Il ne paraissait pas s'être aperçu qu'il avait baissé la main qui tenait le poquietl, si bien que la braise touchait son autre bras. Quand je lui fis remarquer, il releva brusquement le poquietl et regarda d'un air maussade la marque rouge que la brûlure avait laissé sur la peau.

« Quand je suis préoccupé par un problème, marmonna-t-il, je ne fais pas attention à ces petites choses.

— Des petites choses ! m'écriai-je. C'est plus douloureux qu'une piqûre de guêpe ; je vais dire à Turquoise qu'elle t'apporte de la pommade.

— Non, non, ce n'est pas la peine. Je ne sens presque rien », me dit-il en se levant pour prendre congé. Sur le pas de la porte, il croisa Béu qui rentrait d'une course et la salua affectueusement, comme à l'accoutumée, mais le sourire de Béu me parut un peu forcé. Quand il fut parti, elle me dit :

« J'ai rencontré sa femme dans la rue et nous avons bavardé un moment. Je suis certaine qu'elle sait que je suis au courant de la blessure de son mari et de la façon dont leur mariage est arrangé. Pourtant elle rayonnait de bonheur et elle me regardait avec un air de défi, comme si elle voulait que je lui fasse une remarque.

— Une remarque sur quoi ? demandai-je, un peu endormi par l'octli.

— A propos de son état. Il est évident qu'elle est enceinte.

— Tu dois te tromper, tu sais bien que c'est impossible.

— Impossible, impossible, répliqua-t-elle avec un air impatienté,

je suis sûre de ce que j'avance. Même une vieille fille comme moi peut le voir et son mari ne tardera pas à le découvrir. Et alors, que va-t-il se passer ? »

C'était une question sans réponse et Béu partit sans l'attendre, me laissant à mes réflexions. Quand Quequelmiqui était venue me demander ce que son mari était dans l'incapacité de lui donner, j'aurais dû me douter qu'elle souhaitait aussi quelque chose de plus durable. C'était un enfant qu'elle voulait – une Cocôton bien à elle – et quel meilleur père pourrait-elle trouver que celui de sa petite bien-aimée ? J'étais sûr, maintenant, que Quequelmiqui était venue me voir après avoir mangé de la viande de renard, de l'herbe cihuapatli ou une autre substance supposée assurer la fécondité. J'avais bien failli succomber à ses cajoleries. Seule l'arrivée inattendue de Béu m'avait fourni un prétexte pour refuser. Je n'étais pas le père et Cozcatl non plus. Pourtant il en avait bien fallu un. Elle m'avait prévenu de sa résolution. Quand je l'ai renvoyée, pensais-je, elle avait encore toute la journée devant elle…

J'aurais dû m'inquiéter davantage de cette affaire, mais à cette époque, j'étais très occupé par les cartes que le tlatoani m'avait dit de lui remettre. J'avais pris quelques libertés avec les ordres qu'il m'avait donnés et je ne lui confiai pas les originaux. J'en fis des copies que j'apportai au palais au fur et à mesure de leur exécution. J'expliquai ce délai en arguant que beaucoup de mes anciennes cartes étaient déchirées et salies, que certaines étaient dessinées sur du mauvais papier, voire sur des feuilles de vigne et que je voulais que l'Orateur Vénéré ait des documents propres et solides. Cette excuse n'était pas entièrement fausse, mais la vraie raison, c'était que je voulais conserver les originaux qui étaient pour moi des souvenirs de mes errances et du temps où j'étais avec Zyanya.

Je pourrais aussi en avoir besoin pour de nouvelles pérégrinations, peut-être même pour un voyage sans retour, si Tenochtitlán devenait un jour pour moi un séjour inconfortable. Cette éventualité me fit omettre certains détails sur les copies que je remis au Uey tlatoani. Je supprimai, par exemple, le lac noir où j'avais découvert les défenses géantes ; si par hasard, il restait encore des trésors enfouis, ils pourraient me servir un jour.

Quand je ne travaillais pas, je passais mon temps avec ma fille. J'avais pris l'habitude de lui raconter des histoires presque tous les après-midi, des histoires que j'aurais aimé qu'on me raconte quand j'avais son âge, remplies d'aventures et de violence. La plupart étaient en fait le véritable compte rendu de mes propres expéditions, un peu enjolivé ou un peu atténué, selon les cas. J'étais souvent amené à rugir comme un jaguar furieux, à glapir comme un singe-araignée en colère ou à hurler comme un coyote triste. Quand je voyais que tous ces

bruits effrayaient Cocôton, je me flattais de mes talents de conteur. Mais, un jour, elle vint me trouver à un moment inaccoutumé et me déclara très solennellement :

« Tete, est-ce qu'on pourrait parler comme des grandes personnes ? »

Une telle gravité chez une petite fille de six ans me fit sourire, mais je lui répondis le plus sérieusement du monde :

« Bien sûr, ma petite. Qu'est-ce qui te tracasse ?

— Je voudrais te dire que je ne crois pas que les histoires que tu me racontes sont faites pour les petites filles. »

Surpris et même un peu vexé, je lui demandai : « Dis-moi un peu ce qui ne te plaît pas dans mes histoires ?

— C'est sûrement de très bonnes histoires, dit-elle, comme si elle essayait de calmer un enfant trop turbulent. Je suis certaine qu'un garçon les apprécierait beaucoup. Les garçons aiment avoir peur. »

Elle réfléchit un moment, puis me dit d'une voix hésitante :

« Tete, il ne t'est jamais arrivé des aventures tranquilles ? »

Je ne savais pas très bien quoi lui répondre ; je ne voyais pas ce qu'on pouvait appeler des « aventures tranquilles ». Enfin, il me vint une idée.

« Un jour, il m'est arrivé une histoire complètement folle.

— *Ayyo*, j'adore les histoires folles. »

Alors, je me couchai par terre et, repliant les genoux sur la poitrine pour en faire une montagne, je lui dis :

« Ça, c'est un volcan qui s'appelle le Tzeboruko ; ce qui veut dire ronfler de colère, mais je te promets de ne pas ronfler. Assois-toi là, en plein milieu du cratère. »

Elle se percha sur mes genoux et en commençant par le traditionnel « *Oc ye nechca* », je lui racontai comment je m'étais retrouvé bêtement projeté au milieu de l'océan. Je m'abstins d'imiter le bruit de l'éruption, mais au moment le plus crucial de mon récit, je m'écriai soudain « *Uiuioni !* » en secouant les genoux et en rejetant les jambes en l'air, ce qui la délogea de son poste et la fit s'abattre sur mon ventre. Le choc me coupa la respiration et la fit se tortiller de rire et de joie.

Je tenais là un genre d'histoire qui semblait convenir parfaitement à une petite fille et pendant longtemps, l'après-midi, il me fallut jouer au volcan en éruption. Le volcan continua donc à entrer en éruption chaque jour, jusqu'au moment où Béu la jugea trop grande pour ces jeux vulgaires et où Cocôton, elle-même, finit par les trouver « bébés ». J'étais un peu triste de voir que ma fille était en train de sortir de l'enfance, mais d'un autre côté, je commençais à être fatigué qu'on me tombe sur le ventre.

Un jour, je vis arriver Cozcatl dans un état pitoyable. Les yeux

rougis et la voix rauque, il ne cessait d'entremêler ses doigts, comme si ses deux mains se livraient un perpétuel combat.

« Tu as pleuré, mon ami ? lui demandai-je doucement.

— J'aurais bien des raisons pour ça. Enfin… non… je n'en ai pas. La vérité, c'est que depuis un moment, j'ai l'impression que mes yeux et ma langue s'épaississent, comme s'ils se recouvraient d'un voile.

— As-tu vu un médecin ?

— Non. Mais je ne suis pas venu pour parler de ça. Mixtli, est-ce vous ? »

Ne voulant pas jouer les ignorants, je lui répondis : « Je sais ce que tu veux dire. Béu me l'a fait remarquer il y a quelque temps. Non, ce n'est pas moi.

— Je vous crois, mais la chose n'en est que plus dure à supporter. Je ne saurai jamais qui c'est. Même si je la rouais de coups, elle ne me dirait rien, j'en suis sûr. Et de toute manière, je ne pourrai jamais la battre.

— Il faut que je te dise quelque chose, lui avouai-je, après avoir réfléchi un moment. Elle voulait que je sois le père. »

Il hochait la tête comme un vieux paralytique.

« C'est ce que j'avais pensé. Elle aurait souhaité avoir un enfant qui ressemble le plus possible à Cocôton. Si vous en aviez été le père, ça m'aurait fait mal, mais j'aurais pu le supporter…»

Tout en parlant, il passait sa main sur une étrange tache claire presque argentée qu'il avait sur la joue ; je me demandai s'il s'était encore brûlé par inadvertance. Je m'aperçus ensuite que le bout de ses doigts avaient, eux aussi, perdu presque toute couleur. Il poursuivit :

« Ma pauvre Quequelmiqui. Je crois qu'elle aurait pu continuer à supporter ce mariage avec un homme châtré, mais après avoir été la mère de votre petite fille, elle ne se sentait plus capable d'accepter une union stérile. »

Cozcatl regardait par la fenêtre ; Cocôton était en train de jouer dans la rue avec ses camarades. Il avait l'air très malheureux.

« J'espérais… J'ai essayé de trouver une solution de remplacement. J'ai créé une classe spéciale pour les enfants des esclaves qui étaient déjà chez moi, pour les préparer à devenir des domestiques comme leurs parents. En réalité, je pensais qu'elle reporterait son affection sur eux, qu'elle apprendrait à les aimer. Mais ce n'étaient pas ses enfants… et elle ne les connaissait pas depuis leur plus tendre enfance, comme Cocôton.

— Ecoute-moi, Cozcatl. Cet enfant qu'elle porte n'est pas de toi, bien sûr, mais c'est son enfant et elle est ta femme bien-aimée. Suppose que tu aies épousé une veuve déjà mère d'un petit, est-ce que tu te torturerais de la sorte ?

— Elle m'a déjà donné cet argument. Mais dans ce cas, elle ne

m'aurait pas trahi. Après toutes ces années de bonheur… pour moi, du moins. »

Je pensai au temps où Zyanya et moi étions tout l'un pour l'autre et j'essayai de m'imaginer ce que j'aurais ressenti si elle m'avait été infidèle.

« Je te plains sincèrement, Cozcatl, mais c'est le seul salut pour Quequelmiqui. C'est une jolie femme et elle aura sûrement un bel enfant. Je t'assure que tu l'accepteras et que tu t'attacheras très vite à lui. Je connais ta nature et je sais que tu aimeras aussi fort cet enfant sans père que j'aime ma petite fille sans mère.

— Il ne sera pas vraiment sans père, grommela-t-il.

— Ce sera l'enfant de ta femme et c'est toi qui en seras le père. Personne n'est au courant de ce qui t'est arrivé, sauf Béu et moi et tu peux être certain que nous nous tairons toujours. Le pauvre Gourmand de Sang est mort depuis bien longtemps ainsi que le médecin qui t'avait soigné. Je ne vois personne d'autre…

— Moi si ! s'exclama-t-il avec un air farouche. L'homme qui est le père. C'est peut-être un ivrogne qui s'est vanté de sa conquête dans tous les cabarets. Un jour, il viendra chez moi pour réclamer…

— Je suppose que Quequelmîqui a su choisir quelqu'un de discret, lui dis-je, sans en être bien sûr moi-même.

— Et puis, il y a autre chose. Maintenant qu'elle a eu de vrais rapports avec un homme, saura-t-elle se contenter de moi ?

— Tu es en train de te faire souffrir inutilement avec ces suppositions ridicules. Elle voulait un enfant et elle va l'avoir. Les jeunes mères ont bien assez à faire sans les aventures.

— *Yya ouiya*, soupira-t-il. Comme j'aurais aimé que vous soyez le père, Mixtli, vous qui êtes mon plus vieil ami. Oh, bien sûr, ça m'aurait pris du temps, mais j'aurais fini par l'accepter.

— Ne dis pas ça, Cozcatl ! » m'écriai-je. Je me sentais doublement coupable : d'avoir failli coucher avec sa femme, et de ne l'avoir pas fait.

« Il y a d'autres problèmes, mais peu importe, ajouta-t-il d'un air vague. Si c'était votre enfant, je me serais forcé à attendre… J'aurais pu être un père pendant un moment au moins…»

Il me semblait en proie à des réflexions insensées. Je tentai vainement de le ramener à la réalité, mais il éclata soudain en sanglots – les sanglots âpres et rauques des hommes qui n'ont rien à voir avec les pleurs doux, modulés et presque chantants des femmes – et il s'enfuit hors de la maison.

Je ne devais jamais plus le revoir. Ce qui s'est passé ensuite est bien triste et je vais vous le raconter brièvement. Le soir même de ce jour, Cozcatl quitta sa maison, son école et ses élèves pour aller s'engager dans les troupes de la Triple Alliance contre Texcala et il

marcha tout droit sur la pointe d'une lance ennemie.

Son départ inopiné et sa mort si soudaine intriguèrent et peinèrent profondément ses amis et ses associés qui supposèrent qu'il avait voulu faire preuve d'un dévouement exagéré envers l'Orateur Vénéré. Ni Béu, ni Quequelmiqui, ni moi, nous ne vînmes jeter le doute sur cette hypothèse et tout le monde crut que la rondeur qui se dessinait sous les jupes de Quequelmiqui était le fait de Cozcatl.

Quant à moi, je ne fis part à personne, pas même à Béu, d'une idée qui m'était venue. Je m'étais rappelé les bouts de phrases inachevées prononcés par Cozcatl : « Je me serais forcé à attendre… j'aurais pu être un père pendant un moment…» et je revoyais la brûlure qu'il s'était faite sans la sentir, sa voix épaisse, ses yeux rouges et la tache argentée sur sa figure.

On ramena son macquauitl et son bouclier pour le service funèbre. Je présentai à la veuve des condoléances formelles et distantes et après cela, je l'évitai délibérément. J'allais trouver le soldat qui avait apporté ses armes et qui avait assisté à leur enterrement et je lui posai une question à brûle-pourpoint. Après avoir un peu hésité, il me répondit :

« Oui, Seigneur. Quand le médecin du régiment a déchiré sa cuirasse autour de la blessure, il a découvert que sa peau partait en lambeaux sur tout son corps. Vous avez deviné juste, il était atteint par le teococo-liztli. »

Ce mot signifie « Celui qui est mangé par les dieux » et c'est une maladie qui doit sévir aussi dans le monde d'où vous venez, car les premiers Espagnols arrivés ici se sont écriés : « La lèpre ! » en voyant des hommes et des femmes à qui il manquait les doigts, le nez et même dans le stade final, presque toute la figure.

Les dieux mangent ceux qu'ils ont choisis de façon soudaine ou progressive. Mais celui qui est mangé ne se sent guère honoré de ce choix. Au début, il peut y avoir une certaine insensibilité, comme chez Cozcatl qui n'avait pas senti la brûlure sur son bras. Ensuite, il peut se produire un épaississement des tissus à l'intérieur des paupières, du nez et de la gorge, et le malade voit moins bien, parle avec une voix enrouée et a du mal à avaler et à respirer. La peau de son corps se dessèche et tombe en lambeaux ou se couvre d'excroissances innombrables qui se transforment en plaies suppurantes. L'issue est toujours fatale, mais l'évolution est très lente. Les extrémités du corps – doigts, nez, oreilles, tepuli – sont les premières à être grignotées et il ne subsiste à la place que des trous et des moignons.

Mais les dieux continuent leur repas sans se presser et le teococox peut survivre des années dans cet état, cloué au lit, impuissant et puant la pourriture, avant de finir par mourir d'étouffement. Mais beaucoup refusent cette fin effroyable, ou bien ce sont leurs proches

qui ne peuvent plus supporter de les soigner. Quand ils s'aperçoivent qu'ils n'ont plus rien d'humain, la plupart de ces malheureux trouvent un moyen pour se supprimer, comme l'a fait Cozcatl en allant vers la Mort Fleurie.

Il savait ce qui l'attendait, mais il aimait tant Quequelmiqui qu'il aurait supporté sa maladie aussi longtemps qu'il l'aurait pu, ou qu'elle l'aurait pu sans reculer devant sa vue. Même après avoir su que sa femme l'avait trompé, Cozcatl serait peut-être resté pour avoir l'enfant – pour être un père pendant un moment, comme il me l'avait dit – si cet enfant avait été de moi. Mais sa femme l'avait trahi avec un étranger et il n'avait aucune envie, ni aucune raison de retarder l'inévitable. Alors, il était parti et s'était fait embrocher par une lance texcalteca.

J'éprouvais plus que du chagrin d'avoir perdu mon ami Cozcatl. Je m'étais occupé de lui pendant une grande partie de sa vie depuis qu'il était devenu mon petit esclave à Texcoco. Déjà, à cette époque, j'avais failli causer sa perte en le compromettant dans ma vengeance contre Seigneur Joie. Plus tard, il avait perdu sa virilité en essayant de me protéger contre Chimali. C'est parce que j'avais demandé à Quequelmiqui d'être une mère pour Cocôton qu'elle avait si ardemment souhaité la maternité, et seules les circonstances m'avaient empêché de commettre l'adultère et non ma loyauté et mon honnêteté envers Cozcatl. Là encore, je lui avais fait du tort. Si j'avais fécondé sa femme, il aurait peut-être vécu encore un moment et même été heureux en attendant que les dieux finissent de le manger…

En réfléchissant à toutes ces choses, je me suis souvent demandé pourquoi Cozcatl m'appelait son ami.

Pendant quelques mois, la veuve de Cozcatl assura la direction de l'école. Puis, elle arriva à terme et accoucha de son maudit bâtard. Maudit, c'est bien le mot, car elle mit au monde un enfant mort-né. Je ne sais même plus de quel sexe il était. Quand Quequelmiqui put se lever, elle quitta Tenochtitlán, comme Cozcatl, et ne revint jamais. L'école se trouva plongée dans une grande perturbation et les professeurs qui n'étaient plus payés menacèrent de partir. Motecuzoma, irrité par l'idée de voir ses domestiques lui revenir à moitié formés, décréta sa confiscation. Il plaça à sa tête des prêtres-professeurs recrutés dans un calmecac et l'école continua à exister aussi longtemps que la ville de Tenochtitlán.

***

C'est vers cette époque que ma fille atteignit sa septième année et tout le monde cessa de l'appeler Cocôton. Après bien des délibérations et des hésitations, je choisis d'ajouter au nom de son jour de

naissance, Une Herbe, le nom d'adulte Zyanya-Nochipa, Toujours Toujours, deux fois répété dans la langue maternelle de sa mère et en nahuatl.

Pour célébrer ce jour, j'avais préparé avec Béu une grande fête où furent invités tous les camarades de ma fille avec leurs parents. Auparavant, il avait fallu aller faire inscrire son nom sur le registre des habitants de la ville. Comme Zyanya-Nochipa était la fille d'un Chevalier-Aigle, nous nous adressâmes au tonalpouhqui du palais qui gardait le registre des citoyens d'élite et non à celui qui tenait le compte des sujets ordinaires.

Le vieux fonctionnaire grommela :

« C'est mon devoir et mon privilège de consulter le tonalamatl divinatoire et d'utiliser mes dons d'interprétation pour choisir le nom de l'enfant. Où va-t-on si les parents se mettent à me dire comment il faut l'appeler ? Qui plus est, Seigneur Chevalier, vous voulez donner à cette pauvre petite deux noms qui ont la même signification et aucun d'eux ne désigne une chose. Ne pourriez-vous pas au moins l'appeler Toujours Diamantée, par exemple ?

— Non, lui dis-je fermement. Ce sera Toujours Toujours.

— Et pourquoi pas Jamais Jamais ? répliqua-t-il, exaspéré. Comment voulez-vous que je trace sur le registre des symboles de mots abstraits ? Comment puis-je dessiner des sons sans signification ?

— Mais si, ils ont un sens. Voyez-vous, Seigneur Tonalpouhqui, j'ai pensé à cette objection et j'ai quelque chose à vous proposer. J'étais scribe autrefois. »

Je lui montrai le dessin que j'avais fait : une main tenant une flèche sur laquelle était perché un papillon. Il lut à haute voix les mots flèche, main, papillon, noma, chichiquili, papalotl.

« Ah, je vois que vous connaissez cette façon si commode de décrire une chose par les seuls sons. En effet, le premier son de ces trois mots donnent bien no-chi-pa. Toujours. »

Il semblait lui en coûter de me manifester son admiration et je compris que le vieux sage craignait qu'une partie de ses honoraires lui file sous le nez, puisqu'il n'avait plus qu'un travail de copie à faire. Je lui donnai assez de poudre d'or pour payer plusieurs nuits et plusieurs journées de recherches dans ses livres divinatoires et après cela il cessa de grogner et se mit avec ardeur au travail. Il peignit les symboles sur son registre avec bien plus de roseaux et de pinceaux qu'il n'en fallait : le point et la touffe d'herbe, puis les symboles que j'avais trouvés, répétés deux fois.

Désormais, ma fille s'appelait Ce-Malinali Zyanya-Nochipa, et plus familièrement, Nochipa.

Au moment où Motecuzoma monta sur le trône, Tenochtitlán ne s'était que partiellement relevée de ses ruines. Plusieurs milliers de ses

habitants vivaient encore entassés chez des parents qui avaient eu la chance de conserver un toit ou dans des cabanes construites avec des décombres ou avec des feuilles de maguey rapportées de la terre ferme, ou, plus misérablement encore, dans des canoës amarrés aux jetées de la ville. Il fallut encore deux années avant que la reconstruction de la ville soit complètement achevée, sous la gouverne de Motecuzoma.

Il en profita pour se faire bâtir un magnifique palais sur la berge d'un canal, à l'extrémité sud du Cœur du Monde Unique. C'était le palais le plus grand, le plus luxueux et le mieux aménagé qui ait jamais existé dans tout le Monde Unique. Il était plus vaste que le palais de ville et toutes les résidences de campagne de Nezahualpilli réunis. Motecuzoma, décidé à surpasser celui-ci en tout, se fit construire aussi une élégante demeure des champs, aux environs de cette jolie ville de montagne de Cuauhnáhuac dont je vous ai souvent parlé. Si vous êtes allés rendre visite à votre capitaine général Cortés, qui s'est attribué ce palais comme résidence personnelle, vous avez pu voir, Seigneurs Frères, que ces jardins sont les plus étendus, les plus beaux et les plus variés qui soient.

La reconstruction de Tenochtitlán aurait pu être plus rapide, et toutes les possessions des Mexica prospérer davantage, si Motecuzoma n'avait pas entrepris guerre sur guerre, et parfois même deux à la fois, du jour où il était monté sur le trône. Il avait immédiatement lancé une attaque contre ce pays si souvent assiégé, mais si opiniâtre qu'était Texcala ; mais ceci n'avait rien de surprenant. En effet, tout Orateur Vénéré nouvellement installé avait toujours inauguré son règne de la sorte et, par sa proximité et son hostilité permanente, ce pays faisait une cible toute désignée, même si sa conquête ne présentait pas une bien grande utilité.

Cependant, notre Orateur Vénéré ne se consacrait pas uniquement à la politique extérieure. Quand il ne complotait pas une nouvelle guerre, il restait dans son palais à se mettre martel en tête à cause de la grande pyramide. Si cela vous semble extravagant, mes révérends, je puis vous assurer qu'il en était de même pour la plupart de ses sujets. Motecuzoma était obsédé par un « défaut » qu'il avait découvert dans l'édifice. En effet, deux jours par an, au printemps et à l'automne, quand la nuit et le jour ont exactement la même durée, le monument projetait une ombre réduite, mais manifeste, en plein midi. D'après lui, le temple n'aurait dû faire aucune ombre à ces moments de l'année et cela voulait donc dire que la grande pyramide déviait légèrement – d'un doigt ou deux à peine – de l'axe qu'elle aurait dû avoir par rapport à la position de Tonatiuh dans le ciel.

Cela faisait pourtant plus de dix-neuf années, à compter du jour de son achèvement et de sa consécration et plus de cent ans, depuis le

moment où Motecuzoma l'Ancien avait entrepris sa construction, que la grande pyramide était sagement en place. Mais voilà, Motecuzoma était fort marri de constater qu'elle n'était pas tout à fait dans l'axe et souvent, on le voyait considérer l'édifice d'un air morose. Le seul moyen de remédier à l'erreur aurait été de tout démolir et de la reconstruire ensuite, et je crois bien qu'il s'y serait décidé s'il n'avait pas eu d'autres chats à fouetter.

En effet, c'est à cette époque que se produisit une série de présages alarmants dont tout le monde est maintenant persuadé qu'ils annonçaient la chute des Mexica, l'anéantissement de toutes les civilisations qui avaient fleuri sur ces terres, la mort de nos dieux et la fin du Monde Unique.

Un jour, vers la fin de l'année Un Lapin, un page du palais vint me chercher pour que je me présente sans délai devant le Uey tlatoani. Je mentionne le nom de l'année, parce qu'elle a une signification funeste en elle-même, comme je vous l'expliquerai plus tard.

Cette fois, l'Orateur Vénéré était seul, mais je remarquai deux nouveautés. De chaque côté de son trône, pendait une grande roue de métal fixée par des chaînes dans un cadre de bois sculpté. L'une était en or et l'autre en argent et leur diamètre faisait deux ou trois fois celui d'un bouclier. Ces deux disques étaient gravés de scènes de victoire de Motecuzoma et ils avaient une valeur incalculable, ne serait-ce que par le poids du métal précieux et le travail de l'artiste leur en donnait encore davantage. J'appris plus tard qu'ils n'étaient pas uniquement décoratifs. Lorsque l'Orateur Vénéré frappait du poing dessus, ces disques résonnaient dans tout le palais. Ils rendaient chacun un son différent ; celui d'argent suscitait l'apparition instantanée de l'intendant du palais et le grondement de la roue d'or, celle d'une troupe entière de gardes en armes.

Sans m'adresser la moindre parole de bienvenue, mais avec beaucoup moins de froideur que de coutume, Motecuzoma me demanda :

« Chevalier Mixtli, tu connais bien le pays des Maya ?

— Oui, Seigneur Orateur.

— Penses-tu que c'est un peuple particulièrement prompt à s'exciter ?

— Pas du tout, Seigneur. Au contraire, la plupart de ces gens sont aussi mous que des tapirs ou des lamantins.

— Comme beaucoup de prêtres. Mais cela ne les empêche pas d'avoir des visions de mauvais augure. En est-il de même chez les Maya ?

— D'avoir des visions ? Les dieux en accordent parfois aux mortels les plus apathiques. Surtout quand ils se sont drogués avec des

champignons. Mais ces misérables descendants des Maya se rendent à peine compte de ce qui se passe autour d'eux, à moins d'un événement tout à fait extraordinaire. Si mon Seigneur veut bien m'en dire davantage…

— Un messager maya vient de traverser la ville au pas de course – il n'était pas du tout apathique – et il s'est arrêté juste le temps de confier en haletant un message aux gardes du palais. Ensuite, il a pris en toute hâte la direction de Tlacopan, avant que j'aie pu donner l'ordre de le retenir pour le questionner. Il paraît que les Maya dépêchent ainsi des messagers dans tous les pays pour leur annoncer une chose extraordinaire. Tu connais la péninsule d'Uluûmil Kutz qui s'avance dans l'océan du Nord ? Eh bien, les Maya qui y vivent ont vu au large deux apparitions effrayantes. » Il ne put résister au plaisir de me tenir un moment en haleine. « Une sorte de maison gigantesque qui flottait sur la mer et quelque chose qui avançait avec de grandes ailes déployées. » Je ne pus m'empêcher de sourire et il grogna : « Est-ce que tu vas me répondre que les Maya sont des fous visionnaires ?

— Non, Seigneur, fis-je, souriant toujours. Mais je crois savoir de quoi il s'agit. Puis-je vous poser une question ? » Il hocha sèchement la tête. « Y avait-il une ou deux choses ?

— Le messager est parti avant qu'on puisse lui demander des détails, gronda Motecuzoma. Il a dit qu'on avait vu deux choses. Je suppose que l'une était la maison flottante et l'autre l'objet ailé. En tout cas, il paraît qu'ils étaient très loin, aussi on ne peut pas en avoir une description détaillée. Pourquoi souris-tu ainsi ?

— Ces gens n'ont pas eu des visions, Seigneur, mais ils sont trop paresseux pour chercher à savoir ce que c'est. S'ils avaient eu l'idée ou le courage de s'en approcher, ils se seraient rendu compte qu'il ne s'agissait que de créatures marines et ils ne seraient pas allés répandre partout ces nouvelles alarmantes.

— Veux-tu dire que tu en as déjà vu ? me demanda Motecuzoma, impressionné. Des maisons qui flottent ?

— Non, pas une maison, Seigneur, mais un poisson plus gros qu'une maison. Les pêcheurs l'appellent le yeyemichi. » Après lui avoir fait le récit de mon aventure, j'ajoutai : « l'Orateur Vénéré aura peut-être du mal à me croire, mais si un yeyemichi venait mettre sa tête contre la fenêtre qui est là, sa queue irait battre contre les ruines du palais du regretté Orateur Ahuizotl, de l'autre côté de la place.

— Vraiment ! » Motecuzoma regarda par la fenêtre d'un air rêveur. « As-tu rencontré également des créatures marines ailées ?

— Oui Seigneur. Des essaims entiers. J'ai d'abord cru que c'étaient des insectes, mais j'en ai attrapé un et je l'ai mangé ; c'était indiscutablement un poisson qui volait. »

Motecuzoma semblait soulagé. « Ce ne sont que des poissons,

murmura-t-il. Maudits soient ces imbéciles de Maya ! Ils vont semer la panique avec leurs histoires à dormir debout. Je vais tout de suite faire rétablir la vérité. Merci, Chevalier Mixtli, tu nous as rendu un grand service et tu mérites une récompense. Je t'invite avec toute ta famille à faire partie du petit nombre qui m'accompagnera sur le sommet du Huixachtecatl pour la cérémonie du Feu Nouveau, le mois prochain.

— Je suis très honoré, Seigneur », lui répondis-je très sincèrement.

Cette cérémonie n'a lieu qu'une seule fois par génération et le citoyen moyen ne peut jamais la voir de près, car le Huixachtecatl ne pouvait accueillir qu'un nombre restreint de spectateurs, en plus des officiants.

« Des poissons, répéta Motecuzoma. Mais c'est en pleine mer que tu les as rencontrés. S'ils se sont approchés assez près du rivage pour que les Maya puissent les voir, c'est peut-être tout de même un présage…»

Je n'ai rien à ajouter, mes révérends et je rougis de ma présomptueuse incrédulité. Les deux apparitions aperçues par les Maya étaient, vous vous en doutez, vos navires à voiles. Je sais maintenant que c'étaient vos bateaux venus repérer le rivage.

Je m'étais trompé ; il s'agissait bien d'un présage.

Motecuzoma m'avait reçu vers la fin de l'année, à l'approche des jours sans vie et nous étions, je le répète, dans l'année Un Lapin – en l'an mille cinq cent six de votre calendrier.

Vous savez que pendant ces journées, nous vivions dans la hantise d'un désastre quelconque. Mais, cette fois-là, ce fut encore pire car l'année Un Lapin était la dernière des cinquante-deux années qui constituent un faisceau, ce qui nous faisait redouter la catastrophe suprême : la disparition totale de l'humanité. Nous pensions qu'après avoir déjà par quatre fois supprimé la race des hommes, les dieux choisiraient un moment comme celui-là pour nous exterminer à nouveau. Pendant les cinq jours qui séparaient l'année Un Lapin de l'année Un Roseau, tout le monde se replia dans son coin. On avait même éteint le feu qui brûlait sans désemparer depuis cinquante-deux ans sur le sommet du Huixachtecatl.

Dans toutes les familles, pauvres ou riches, on avait brisé les ustensiles de cuisine en terre, on avait enterré ou jeté dans le lac les pierres à broyer le maïs et tous les objets en pierre, en cuivre ou en métal précieux, on avait brûlé les cuillers de bois, les batteurs à chocolat et tous les instruments du même genre. Pendant ces cinq jours, on n'avait presque rien absorbé, on s'était servi de feuilles de maguey en guise d'assiettes et on avait mangé les camotli froids ou de la purée d'atolli préparée à l'avance, avec les doigts. Depuis l'Orateur Vénéré jusqu'au plus humble des esclaves, tout le monde attendait en

essayant de passer inaperçu.

Bien que rien de remarquable ne se soit produit pendant ces cinq journées, la tension et l'appréhension ne cessèrent de croître, pour atteindre leur maximum quand Tonatiuh alla se coucher au soir du cinquième jour. Allait-il se lever le lendemain et annoncer un nouveau jour, une nouvelle année et un nouveau faisceau ? Le peuple ne pouvait rien faire. C'était la tâche des prêtres d'essayer tous les moyens de persuasion qu'ils avaient en leur possession. Peu après le coucher du soleil, quand il fit complètement nuit, un cortège formé par les chefs des prêtres de chaque dieu et de chaque déesse, costumés, masqués et fardés pour ressembler aux divinités, quitta Tenochtitlán pour le Huixachtecatl.

L'Orateur Vénéré et ses invités leur emboîtèrent le pas et je me trouvais parmi eux, tenant Nochipa par la main.

« Tu n'as que neuf ans, lui avais-je dit, et il est bien possible que tu sois encore là au moment du prochain Nouveau Feu, mais tu ne seras peut-être pas invitée à assister à la cérémonie. Tu as beaucoup de chance de voir ça. »

Elle était tout excitée par cette perspective, car c'était la première grande fête religieuse où je l'amenais. Si l'occasion n'avait pas été aussi solennelle, elle aurait bien gambadé auprès de moi, mais, au contraire, elle marchait posément, comme il convenait, le visage dissimulé derrière un masque que je lui avais confectionné dans une feuille de maguey. Tout en suivant le cortège dans les ténèbres, je pensais à ce temps lointain où j'avais accompagné mon père à la cérémonie en l'honneur d'Atlaua, le dieu des oiseleurs, à Xaltocán.

Comme tous les enfants, Nochipa avait la figure cachée par un masque, car on croyait – ou du moins, on espérait – que si les dieux décidaient de débarrasser la terre des hommes, ils ne prendraient pas ces enfants masqués pour des créatures humaines et qu'ils les épargneraient. Ainsi, il resterait au moins quelques survivants pour perpétuer la race. Les adultes n'avaient pas recours à de tels procédés, mais ils ne se laissaient pas pour autant sombrer dans un sommeil résigné. Partout, les gens passaient la nuit sur les terrasses de leurs maisons à se pousser du coude et à se pincer pour rester éveillés, les yeux fixés sur le sommet du Huixachtecatl et priant pour que le rougeoiement du Feu Nouveau vienne leur annoncer que les dieux avaient encore une fois différé le désastre final.

Cette colline forme un promontoire qui sépare les lacs Texcoco et Xochimilco, au sud de la ville d'Ixtapalapan. Son nom lui vient des buissons de huixachi qui, à cette saison, commençaient à peine à donner leurs petites fleurs jaunes au parfum entêtant. C'est la seule éminence qui puisse être vue par tous les habitants de cette région depuis Texcoco, à l'est jusqu'à Xaltocán, au nord. C'est pour cette

raison qu'elle avait été choisie, il y a fort longtemps, pour être le site du Feu Nouveau.

Comme nous suivions le sentier qui grimpe en douceur jusqu'au sommet de la colline, j'entendis Motecuzoma murmurer d'un air préoccupé à l'un de ses conseillers :

« Les chiquacentetl vont se lever cette nuit, n'est-ce pas ? »

Le sage, un astronome d'un certain âge, mais qui possédait encore une vue perçante, lui répondit en haussant les épaules :

« Elles se sont toujours levées, Seigneur et rien dans mes observations ne me permet de penser que ça ne va pas continuer. »

Motecuzoma parlait de la petite constellation des six pâles étoiles dont l'ascension dans le ciel expliquait notre présence ici. L'astronome chargé de calculer et de prédire les mouvements des astres semblait suffisamment sûr de lui pour dissiper toutes les craintes. Cet homme était réputé pour son irréligion notoire et son franc-parler et il déclara froidement :

« Aucun dieu, de tous ceux que nous connaissons, ne s'est jamais montré capable d'interrompre l'harmonieux mouvement des corps célestes.

— Si les dieux les ont placés là, vieux mécréant, répliqua sèchement un devin, ils peuvent aussi les déplacer à leur guise. S'ils ne le font pas, c'est qu'ils n'en ont pas envie. De toute façon, la question n'est pas tant de savoir si les étoiles vont se lever, mais si elles seront à la bonne place au milieu précis de la nuit.

— Chose qui dépend moins des dieux que de la notion du temps du prêtre qui va souffler dans la trompette de minuit et je parie qu'il sera soûl depuis longtemps. »

Motecuzoma riait sous cape et ne semblait plus s'inquiéter de l'issue de la nuit. Ensuite, ils s'éloignèrent et je n'entendis plus leur conversation.

De jeunes prêtres nous avaient précédés au sommet de la colline et ils avaient préparé une pile de torches ainsi qu'une haute pyramide de bûches pour le feu. Ils avaient placé également une pierre et un bâton à feu, des mèches roussies, de fines lamelles d'écorce et des touffes de coton imbibé d'huile. Le xochimiqui, un jeune guerrier texcalteca, était déjà couché sur la pierre du sacrifice. La seule lumière provenait des étoiles et du quartier de lune qui se reflétait dans le lac. Mais les yeux s'étant habitués à l'obscurité, on discernait les plis et les contours du terrain et les villes apparemment mortes et désertes, à nos pieds. Un banc de nuages barrait l'horizon à l'est, aussi on ne vit pas tout de suite apparaître les étoiles tant attendues. Elles se montrèrent enfin, d'abord la pâle constellation et ensuite l'éclatante étoile rouge qui la suit toujours. La foule était haletante, mais rien ne se produisit. Les astres ne disparurent pas, ils ne se dispersèrent pas et ils ne

s'écartèrent pas de leur course habituelle. Un soupir de soulagement collectif monta de la colline quand le prêtre souffla dans sa conque bêlante pour annoncer le milieu de la nuit. On entendit des murmures : « Elles sont arrivées au bon endroit, au bon moment », et le chef de tous les prêtres présents, le grand prêtre de Huitzilopochtli, clama d'une voix puissante : « Allumez le Feu Nouveau ! »

L'un des prêtres plaça la pierre à feu sur la poitrine du xochimiqui et étala soigneusement les mèches par-dessus. De l'autre côté de la pierre du sacrifice, un autre prêtre se pencha en frottant le bâton à feu entre ses mains. Tous les spectateurs attendaient anxieusement. Les dieux pouvaient refuser l'étincelle de vie. Mais une volute de fumée s'éleva de la mèche et l'instant d'après on vit rougeoyer une faible lueur. Le prêtre, maintenant en place, d'une main, la pierre à feu et de l'autre, réchauffant l'étincelle naissante avec des touffes de coton huilé et des écorces sèches finit par obtenir une petite flamme vacillante.

Un prêtre sortit alors son couteau et manœuvra si adroitement que le jeune homme allongé tressaillit à peine. Un autre arracha le cœur palpitant de la poitrine ouverte tandis que son collègue plaçait la pierre à feu sur la plaie béante. Lorsque la flamme qui montait de la poitrine du xochimiqui eut atteint une hauteur convenable, un autre prêtre déposa avec beaucoup de précautions le cœur au milieu du feu. Les flammes momentanément étouffées par le sang, s'élevèrent ensuite avec une vigueur accrue et on entendait même le cœur grésiller.

Une clameur monta de l'assemblée : « Le Feu Nouveau est allumé ! » et la foule jusque-là immobile commença à s'agiter. L'un après l'autre, les prêtres vinrent prendre une torche qu'ils allumèrent au Feu Nouveau et ils les emportèrent en courant. Le premier s'en servit pour mettre le feu à la pyramide de bois pour que tous ceux qui avaient les yeux fixés sur la colline voient le grand embrasement et sachent ainsi que le danger était passé et que tout allait pour le mieux dans le Monde Unique. Je m'imaginais entendre les rires et les acclamations monter des terrasses avoisinant le lac. Les prêtres dévalèrent le sentier de la colline et les torches dansaient derrière eux comme des chevelures de feu. En bas, les attendaient les prêtres des autres communautés qui s'emparèrent des flambeaux et se dispersèrent dans toutes les directions pour apporter le précieux feu dans les temples des villes et des villages.

« Enlève ton masque, Nochipa, dis-je à ma fille. Tu ne risques plus rien maintenant, et tu verras mieux si tu l'ôtes. »

Nous vîmes alors des feux naître de toutes parts, au-dessous de nous. Ixtapalapan, la ville la plus proche, fut la première à rallumer le feu du temple, puis ce fut le tour de Mexicaltzingo. Les habitants attendaient devant chaque sanctuaire pour plonger leur torche dans le feu sacré et couraient ensuite rallumer leur foyer éteint depuis

plusieurs jours et peu à peu, la vaste dépression des lacs renaissait à la lumière et à la vie. C'était un spectacle sublime et saisissant et je voulais l'imprimer en moi comme l'un de mes plus beaux souvenirs, car je savais que je ne le reverrais jamais. Comme si elle avait lu dans mes pensées, ma fille me dit doucement :

« Oh ! père, comme j'espère vivre longtemps. J'aimerais tant voir cette merveille une autre fois. »

Au moment où nous nous apprêtions à quitter la colline, je vis quatre hommes en grand conciliabule à côté du feu. C'était l'Orateur Vénéré, le chef des prêtres de Huitzilopochtli, le devin et l'astronome qui mettaient au point la proclamation que ferait le Uey tlatoani, le lendemain, pour annoncer au peuple ce que promettait le Feu Nouveau pour les années à venir. Le devin, penché sur un croquis qu'il avait tracé sur le sol avec la pointe d'un bâton, venait manifestement de faire une prophétie et l'astronome était en train de répliquer d'un ton railleur :

« Alors, plus de sécheresse, plus de malheurs, un faisceau d'années prospères en perspective ! C'est très rassurant tout ça, l'ami sorcier, mais ne voyez-vous aucun présage dans les cieux ?

— Les cieux sont votre affaire, rétorqua sèchement le devin. C'est vous qui en dressez la carte et je lirai ce que les cartes ont à nous dire.

— Vous trouveriez davantage d'inspiration, ricana l'astronome, si une fois de temps en temps, vous regardiez les astres au lieu de vous enfermer dans les cercles et les angles ridicules que vous dessinez. » Puis, montrant les graffiti sur le sol, il ajouta : « Vous ne voyez donc aucune yqualoca qui s'annonce ? »

Yqualoca veut dire éclipse. Le devin, le prêtre et l'Orateur Vénéré répétèrent d'une voix tremblante : « Eclipse !

— De soleil, précisa l'astronome. Le vieux drôle, lui-même, aurait pu la prévoir s'il s'était penché un peu sur l'histoire du passé au lieu de prétendre connaître l'avenir. »

Le devin resta sans voix. Motecuzoma le foudroya du regard et l'astronome poursuivit :

« Il est écrit, Seigneur Orateur, que les Maya du sud ont vu une yqualoca mordre goulûment Tonatiuh au cours de l'année Dix Maison. Le mois prochain, le jour Sept Lézard, cela fera exactement dix-huit ans et onze jours que s'est produit ce phénomène et d'après les recherches que nous avons faites, mes prédécesseurs et moi, l'éclipse du soleil survient régulièrement toutes les dix-huit années, *quelque part* dans le Monde Unique. Je puis prédire avec certitude que Tonatiuh sera caché par une ombre le jour Sept Lézard. Malheureusement, comme je ne suis pas devin, je ne sais pas quelle importance aura cette yqualoca, ni dans quel pays on pourra l'observer. Néanmoins, ceux qui la verront risquent de la prendre pour un présage particulièrement

funeste, étant si proche du Feu Nouveau et je pense qu'il, serait judicieux, Seigneur, d'avertir tous les peuples afin que leur frayeur soit moins grande.

— Tu as raison, dit Motecuzoma. Je vais envoyer des messagers partout, même chez nos ennemis, afin qu'ils n'interprètent pas ce présage comme un signe d'affaiblissement. Merci, Seigneur Astronome. Quant à toi…» Il se tourna vers le devin tremblant, avec une expression glacée. « Il arrive aux plus sages et aux plus savants de se tromper et c'est une chose pardonnable. Mais un devin complètement incapable est un danger pour le pays. Quand nous serons de retour en ville, tu iras trouver ma garde pour qu'elle t'exécute. »

Le surlendemain matin, jour Deux Roseau de l'année du même nom, le grand marché de Tlatelolco, comme tous les marchés du Monde Unique, regorgeait d'acheteurs venus se réapprovisionner en ustensiles domestiques. Bien qu'ils aient peu dormi depuis la nuit du Feu Nouveau, les gens étaient gais et bruyants, heureux d'avoir remis leurs plus beaux vêtements et leurs bijoux et que les dieux les aient jugés dignes de continuer à vivre.

A midi, du haut de la grande pyramide, le Uey tlatoani Motecuzoma adressa au peuple son message traditionnel. Il reprit les prédictions du devin tout en diluant prudemment ce doux miel avec l'avertissement que les dieux continueraient à prodiguer leurs bienfaits aussi longtemps qu'ils seraient satisfaits des Mexica. Par conséquent, les hommes devraient se montrer durs à la tâche et les femmes économes. Il faudrait mener les guerres avec vaillance et faire des offrandes et des sacrifices pendant les cérémonies. En somme, tout continuait comme par le passé. Il n'y avait rien de neuf dans l'allocution de Motecuzoma, sauf l'annonce, faite aussi naturellement que s'il s'agissait d'une réjouissance populaire, de l'éclipse de soleil.

Tandis qu'il pérorait au sommet de la pyramide, ses messagers avaient déjà quitté Tenochtitlán vers tous les points de l'horizon pour apporter aux dirigeants et aux Anciens de toutes les communautés du Monde Unique la nouvelle de l'imminence de l'éclipse, en insistant sur le fait que les dieux avaient d'abord prévenu nos astronomes de l'événement. Mais c'est une chose d'être averti d'un phénomène terrifiant et c'en est une autre quand il survient en réalité.

Même moi, qui avais été l'un des premiers à être au courant, je ne pus garder une attitude d'indifférence quand elle se produisit. Je prétendais être très calme, car Béu, Nochipa et mes deux esclaves étaient montés avec moi sur la terrasse de la maison, le jour Sept Lézard et je me devais de leur montrer l'exemple.

J'ignore ce qui se passa dans le reste du Monde Unique, mais ici, à Tenochtitlán, Tonatiuh sembla entièrement avalé pour un temps qui

nous parut une éternité. Ce jour-là, le ciel était couvert, ce qui nous permit de regarder le soleil en face. L'ombre lui entama d'abord un coin, puis s'étendit tandis que la clarté s'obscurcissait et que la douceur du printemps faisait place à une froidure hivernale. Les oiseaux voletaient au-dessus des toits et on entendait hurler les chiens. Bientôt, toute la face de Tonatiuh se trouva masquée et il fit aussi noir que la figure d'un Chiapa. Pendant un instant, le soleil devint plus sombre que les nuages qui l'entouraient et il disparut complètement de notre vue.

Les seules lumières réconfortantes provenaient des feux qui brûlaient à l'extérieur des temples et de la lueur rosée qui flottait au-dessus du Popocatepetl. Les oiseaux s'étaient arrêtés de voler et j'en vis un qui s'était mis la tête sous l'aile, comme pour dormir. J'aurais bien voulu en faire autant. Des maisons voisines, montaient des cris, des lamentations et des prières. Cependant, Béu et Nochipa étaient silencieuses et Chanteur Etoile gémissait doucement en compagnie de Turquoise ; ce qui me fit supposer que mon attitude stoïque avait eu un effet rassurant.

Enfin, on vit reparaître dans les cieux un mince croissant de lumière qui s'élargit et s'éclaira. L'ombre de l'éclipse semblait reculer à regret ; le croissant grandit, redevint un disque complet et le monde fut à nouveau inondé de clarté. Sur une branche voisine, un oiseau releva la tête, regarda autour de lui avec une stupéfaction comique et s'envola. Sur les visages, le sourire refleurissait.

« Voilà, c'est fini », annonçai-je d'un ton sans réplique. Et tout le monde alla reprendre ses activités.

A tort ou à raison, le bruit courut que l'Orateur Vénéré avait volontairement menti à ses sujets en leur disant que l'éclipse n'était pas un présage funeste. En effet, quelques jours après, toute la région des lacs fut ébranlée par un tremblement de terre. Ce n'était qu'une faible secousse comparée à celle que j'avais vécue avec Zyanya et bien que ma maison ait tremblé, comme les autres, elle résista aussi bien que pendant la grande inondation. Cependant, la secousse fut l'une des plus fortes que la région ait jamais connue et à Tenochtitlán, à Tlacopan, à Texcoco et dans d'autres villes de moindre importance, de nombreuses maisons s'effondrèrent, écrasant leurs occupants sous leurs décombres. Il y eut environ deux mille morts et la colère des survivants contre Motecuzoma fut telle qu'il ne put l'ignorer. Cela ne veut pas dire qu'il leur offrit des dédommagements, mais il invita le peuple tout entier à venir au Cœur du Monde Unique pour assister à la strangulation de l'astronome qui avait prédit l'éclipse.

Cela ne mit pas pour autant fin aux présages, si toutefois, il s'agissait bien de présages. Je déclare tout net que certains des phénomènes qui se produisirent alors n'en étaient pas. Par exemple,

dans la seule année Deux Roseau, on vit plus d'étoiles tomber du ciel qu'on en avait vu depuis le moment où les astronomes avaient commencé à les enregistrer. Pendant ces dix-huit mois, à chaque fois qu'une étoile tombait, toutes les personnes qui l'avaient vue allaient l'annoncer au palais. Comme il ne voulait pas risquer d'être à nouveau accusé de tromper ses sujets, Motecuzoma annonça publiquement cet apparent déluge d'étoiles dont le total grimpa de façon alarmante.

Pour moi et pour d'autres, la raison de cette pluie d'astres sans précédent était évidente. Depuis l'éclipse, nombreux étaient ceux qui observaient les cieux avec une certaine crainte et chacun s'empressait d'annoncer ce qui lui paraissait étrange. Si les observateurs sont nombreux, le nombre des phénomènes en est multiplié d'autant.

Ce jeu stérile qui consistait à collectionner les étoiles aurait pu durer encore longtemps si l'année suivante, Trois Couteau, la population n'en avait été détournée par un autre présage qui impliquait directement Motecuzoma. Sa sœur Papantzin, Dame Oiseau du Matin, choisit ce moment pour mourir. Cela n'avait rien d'extraordinaire, si ce n'est qu'elle était encore jeune, car elle succomba à une maladie de femme. Mais, plus inquiétant, fut le fait que deux ou trois jours après son enterrement, plusieurs citoyens de Tenochtitlán prétendirent l'avoir rencontrée dans la nuit, se tordant les mains et criant des avertissements. Selon ces dires, la Dame de Papan aurait quitté sa tombe pour apporter un message, car elle aurait vu de l'autre monde de grandes armées arrivant du sud pour conquérir Tenochtitlán.

J'en conclus à part moi que ces racontars avaient été propagés par des personnes qui avaient tout simplement vu le vieux fantôme de la Femme qui pleure, qui erre partout en se lamentant et en se tordant les mains. Volontairement ou non, ils avaient mal interprété ses ennuyeuses jérémiades. Mais Motecuzoma ne pouvait pas aussi facilement désavouer le spectre de sa propre sœur. La seule chose qu'il pouvait faire pour mettre un terme aux commérages, c'était de donner l'ordre d'ouvrir la tombe de Papan, de nuit, pour prouver qu'elle y était bien tranquillement couchée.

Je ne fus pas au nombre de ceux qui accomplirent cette excursion nocturne, mais l'incident tragique qui se produisit à cette occasion se répandit parmi toute la population. Motecuzoma s'y rendit en compagnie de plusieurs prêtres et courtisans qui devaient servir de témoins. Les prêtres enlevèrent la terre et remontèrent le cadavre enveloppé dans un splendide linceul. Ils déroulèrent les linges qui entouraient la tête de la morte afin de l'identifier sans erreur possible. Elle n'était pas trop décomposée et il s'agissait bien de Dame Oiseau du Matin.

Soudain, il paraît que Motecuzoma poussa un cri de terreur et que

même les impassibles prêtres reculèrent d'un pas, quand les paupières de la morte se soulevèrent doucement, tandis qu'une lumière irréelle d'un blanc verdâtre irradiait ses orbites. Cet éclat, dit-on, se fixa sur Motecuzoma qui, sous le coup de l'horreur, lui adressa un long discours incohérent. Certains ont prétendu qu'il s'excusait de l'avoir dérangée, et d'autres qu'il lui confessait ses fautes et ils ajoutèrent par la suite que la maladie de la sœur soi-disant vierge de l'Orateur Vénéré n'était en fait qu'une grossesse avortée.

Ragots mis à part, tous les témoins affirmèrent que le Uey tlatoani s'était enfui à toutes jambes avant de pouvoir remarquer que l'un des yeux phosphorescents du cadavre se mettait à remuer et à glisser le long de la joue décharnée. Ce n'était rien de surnaturel ; seulement un vilain mille-pattes velu qui scintillait dans l'obscurité comme un ver luisant. Deux de ces créatures s'étaient nichées là et mangeaient à leur aise dans le crâne de la dame. Cette nuit, dérangées par tout ce remue-ménage, elles avaient rampé lentement hors des orbites, puis avaient disparu à nouveau en se faufilant entre les lèvres.

Quand, enfin, cette année mouvementée se termina et que commença l'année Quatre Maison, Nezahualpilli arriva à l'improviste de Texcoco. On disait qu'il était venu à Tenochtitlán pour assister à la fête de Quiauitl eua. Mais, en vérité, c'était pour avoir un entretien secret avec Motecuzoma. Les deux dirigeants étaient ensemble depuis quelques heures à peine, lorsqu'ils envoyèrent chercher une troisième personne pour se joindre à leur conversation et à ma grande surprise, ce tiers, c'était moi.

Je me présentai dans la salle du trône, vêtu de la toile de sac traditionnelle, avec encore plus d'humilité que l'exigeait le protocole, puisqu'il y avait deux Orateurs Vénérés ce matin-là. Je fus un peu saisi de voir que Nezahualpilli était presque chauve et que le peu de cheveux qui lui restait était devenu tout gris. Lorsque je me redressai, l'Orateur Vénéré de Texcoco me reconnut soudain et il s'écria presque joyeusement :

« Mais c'est Tête Haute ! Mon scribe la Taupe ! Mon héroïque soldat Nuage Noir !

— Oui, c'est bien Nuage Noir, grommela Motecuzoma en me regardant d'un œil torve. Vous connaissez donc ce misérable, mon ami ?

— *Ayyo,* nous étions très intimes à une époque, repartit Nezahualpilli avec un large sourire. Quand vous m'avez parlé d'un Chevalier-Aigle du nom de Mixtli, je n'ai pas fait le rapprochement. J'aurais pourtant dû me douter qu'il ferait son chemin. Je te félicite, chevalier de l'ordre de l'Aigle. »

J'espère avoir fait une réponse convenable, mais j'étais surtout occupé à me réjouir de porter ce large sac, car mes genoux

s’entrechoquaient légèrement.

« Est-ce qu’il a toujours été aussi menteur ? demanda Motecuzoma.

— Jamais, mon cher ami, je vous assure, Mixtli a toujours dit la vérité comme il la voyait. Le malheur, c’est que sa façon de voir les choses ne concorde pas toujours avec celle des autres.

— Tu as fait croire à tout le monde qu’il n’y avait rien à redouter de…»

Nezahualpilli s’interposa, cherchant à l’apaiser : « Si vous me permettez, mon ami. Mixtli ?

— Oui, Seigneur, dis-je d’une voix rauque, sans trop savoir dans quel guêpier je m’étais fourré.

— Il y a un peu plus de deux ans, les Maya ont envoyé des messagers partout pour signaler des choses étranges – des maisons flottantes, à ce qu’ils disaient – qu’ils avaient aperçues au large de la péninsule d’Uluûmil Kutz. Tu t’en souviens ?

— Parfaitement, Seigneur. J’ai pensé qu’il s’agissait d’un très gros poisson et d’un poisson volant.

— Explication rassurante qui a été répandue par l’Orateur Vénéré Motecuzoma et que tout le monde a adoptée, à son plus grand soulagement.

— Et à mon plus grand embarras », ajouta lugubrement Motecuzoma.

Nezahualpilli lui fit signe de se calmer et me dit :

« Les Maya qui ont vu cette apparition en ont fait des dessins, jeune Mixtli, et l’un d’eux vient de tomber entre mes mains. Me diras-tu encore que c’est un poisson ? »

Il me tendit un petit bout de papier d’écorce tout déchiré que j’examinai avec la plus grande attention. C’était bien un croquis à la manière maya, minuscule et entortillé et ce n’était pas facile de distinguer ce qu’il représentait. Pourtant, je fus obligé de reconnaître qu’il ressemblait plus à une maison qu’à un gros poisson.

« Et le poisson volant ? me demanda Nezahualpilli.

— Non, Seigneur. Les ailes des poissons volants que j’ai vus se déployaient sur le côté. Pour autant qu’on puisse en juger, cette chose semble avoir des ailes qui se dressent vers le haut, au-dessus du toit.

— Et ces rangées de points entre les ailes et le toit, qu’est-ce que tu en fais ?

— C’est bien difficile à deviner sur un si mauvais dessin. Ce sont peut-être des têtes d’hommes. »

Piteusement, je levai les yeux du papier et les posai tour à tour sur les deux Orateurs.

« Mes Seigneurs, je retire ma première interprétation. Ma seule excuse est d’avoir été mal renseigné. Si j’avais pu voir ce dessin avant,

j'aurais reconnu que les Maya avaient eu raison de s'affoler et de nous prévenir tous. Je vous aurais dit qu'il s'agissait d'immenses canoës mus par des ailes et remplis d'hommes. Cependant, je n'aurais pas su dire qui ils étaient, ni d'où ils venaient, sauf que des étrangers capables de construire de pareilles embarcations peuvent aussi venir nous attaquer et que ce sera une guerre bien plus terrible que toutes celles que nous avons connues jusqu'ici.

— Vous voyez ! s'écria Nezahualpilli. Au risque de déplaire à son Orateur Vénéré, Mixtli n'hésite pas à révéler la vérité qu'il voit – quand il la voit. Mes devins ont dit exactement la même chose en voyant ce dessin.

— Si on avait pu déchiffrer ces présages plus tôt, murmura Motecuzoma, j'aurais eu deux années de plus pour fortifier les côtes de la péninsule d'Uluùmil Kutz.

— Et pour quoi faire ? demanda Nezahualpilli. Si ces étrangers choisissent de porter leurs coups à cet endroit, laissons les Maya en faire les frais. Mais s'ils viennent de la mer sans bornes, comme on peut le supposer, ils auront pour aborder des rivages sans limite, à l'est, à l'ouest, au sud et au nord. Nous n'aurons pas assez de tous les guerriers de tous les pays pour défendre nos côtes et vous feriez mieux de concentrer vos troupes dans un rayon plus restreint autour de chez vous.

— Moi ? s'écria Motecuzoma. Et vous alors ?

— Ah, je serai mort, déclara Nezahualpilli en bâillant et en s'étirant voluptueusement. Les devins me l'ont affirmé et j'en suis bien heureux. Je vais pouvoir vivre mes dernières années dans la paix. J'ai décidé de ne plus faire aucune guerre et mon fils Fleur Noire, de même, quand il me succédera. »

J'étais fort gêné. On semblait m'avoir complètement oublié. Motecuzoma regardait Nezahualpilli avec stupéfaction.

« Vous vous retirez de la Triple Alliance ? Je ne voudrais pas prononcer des mots comme trahison et lâcheté…

— Alors, ne les prononcez pas. Il faut que nous conservions toutes nos forces en vue d'une invasion éventuelle. Quand je dis « nous », je parle de nous tous. Il ne faut plus gaspiller notre énergie à nous battre entre nous. Nous devons suspendre toutes nos rancunes et nos rivalités et nous grouper pour repousser les envahisseurs. Voilà mon opinion. Je vais passer le reste de ma vie, et Fleur Noire poursuivra mon œuvre, à prêcher pour la paix entre les nations et pour l'Union contre les étrangers.

— C'est très bien pour vous et pour votre héritier si soumis, s'écria Motecuzoma sur un ton insultant. Mais nous, nous sommes des Mexica. Depuis que nous dominons le Monde Unique, personne n'a mis le pied sur une seule de nos possessions sans notre autorisation. Il

en sera toujours ainsi, quitte à nous battre seuls contre tous si nos alliés nous abandonnent ou se retournent contre nous. »

J'étais un peu déçu de voir que Nezahualpilli ne prenait pas ombrage de ce discours méprisant. Il se contenta de répondre avec une certaine mélancolie :

« Je vais vous raconter une légende, mon ami. Les Mexica l'ont peut-être oubliée, mais elle est inscrite dans les archives de Texcoco. Lorsque vos ancêtres Azteca se sont aventurés pour la première fois en dehors de leur pays d'origine, l'Aztlán, pour des années d'errance qui s'achevèrent ici, ils ignoraient quels obstacles ils rencontreraient sur leur chemin. Ils savaient, du moins, qu'ils risquaient de tomber sur des peuples si hostiles qu'il vaudrait mieux faire machine arrière et rentrer chez eux. Dans cette éventualité, ils prirent leurs dispositions pour pouvoir organiser une retraite rapide et, en plusieurs endroits, entre l'Aztlán et la région des lacs, ils cachèrent d'importants stocks d'armes et de vivres. De cette façon, s'ils étaient contraints à se replier, ils pourraient le faire tranquillement, bien armés et bien nourris. C'est du moins ce que raconte la légende. Malheureusement, on ignore où sont ces cachettes. Je vous conseille respectueusement, mon ami, d'envoyer des hommes vers le nord pour essayer de les découvrir, ou bien alors, installez d'autres réserves. Si vous ne faites pas dès maintenant la paix avec toutes les nations, viendra un moment où tout le monde vous tournera le dos et où vous serez content d'avoir préparé votre repli. Nous autres, les Acolhua, nous préférons nous entourer d'amis. »

Motecuzoma ne répondit rien, arrondissant le dos comme s'il se ramassait à l'approche d'une tempête. Soudain, il se redressa, rejeta les épaules en arrière et déclara :

« Et si ces étrangers ne viennent jamais ? Vous vous serez exposé à être piétiné par le premier de vos amis qui se sentira assez fort pour le faire.

— Ils viendront.

— Vous semblez bien sûr de vous.

— Assez pour faire un pari, s'exclama Nezahualpilli. Je vous lance un défi, mon ami. Disputons une partie de tlachtli. Pas avec des équipes. Seulement vous et moi. Disons une partie en trois manches. Si je perds, je considérerai que c'est un présage qui contredit tous les autres. Je rétracterai tous ces sombres avertissements et je mettrai mes armées sous vos ordres. Si vous perdez…

— Eh bien ?

— Je ne vous demanderai qu'une chose : que vous me dégagiez de toute participation à vos opérations militaires, afin que je puisse consacrer mes dernières années à des occupations plus paisibles et plus agréables.

— Accordé, répliqua aussitôt Motecuzoma, avec un méchant

sourire. En trois manches. »

Motecuzoma n’était pas le seul à penser que Nezahualpilli était fou de l’avoir défié. A part moi qui avait juré le secret, personne ne savait, bien sûr, quel était l’enjeu de la partie. Pour les citoyens de Tenochtitlán, il ne s’agissait que d’un divertissement supplémentaire ou d’un honneur de plus rendu à Tlaloc pour cette fête de « l'Arbre s’élève ». Ce n’était un secret pour personne que Motecuzoma avait vingt ans de moins que Nezahualpilli et qu’il valait mieux être jeune et robuste pour jouer à ce jeu brutal.

Tout autour du terrain de jeu, la foule s’était massée, nobles et gens du peuple, écrasés les uns contre les autres. Un sur cent, à peine, pouvait espérer apercevoir quelque chose, mais lorsqu’ils entendaient les spectateurs plus favorisés placés près du terrain crier « *Ayyo* ! » ou « *Ayya* ! » ou haleter « Hoo-oo-ooo », tous ceux qui se trouvaient sur la plaza reprenaient ces clameurs sans même savoir pourquoi.

De chaque côté du terrain, les gradins de pierre étaient occupés par les nobles les plus éminents de Tenochtitlán et de Texcoco. En échange, sans doute, du secret que je leur avais promis, les deux orateurs m’avaient attribué une place de choix et j’étais le plus humble personnage de cette auguste assemblée, exceptée Nochipa que j’avais perchée sur mes genoux.

« Regarde bien, ma fille, lui avais-je murmuré à l’oreille. C’est quelque chose qu’on n’a encore jamais vu. Les deux nommes les plus puissants de tout le Monde Unique, face à face et en public. Regarde bien pour t’en souvenir toute ta vie. Jamais, tu ne le reverras.

— Mais père, le joueur qui a le casque bleu, c’est un vieux, dit-elle en pointant discrètement son menton en direction de Nezahualpilli.

— Celui qui a le casque vert à mon âge et il n’est pas tout jeune non plus.

— On dirait que tu es pour le vieux.

— J’espère que tu vas l’encourager avec moi. J’ai parié une petite fortune sur lui. »

Nochipa se retourna brusquement et planta ses yeux dans les miens.

« Mais tu es fou, père. Pourquoi avoir fait ça ?

— Je n’en sais rien. Et maintenant, reste tranquille, tu es bien assez lourde quand tu ne bouges pas. »

Ma fille venait d’avoir douze ans. Elle se faisait femme et commençait à prendre des courbes gracieuses, mais heureusement, elle n’avait pas hérité la taille de son père, sinon je n’aurais pas pu la prendre sur mes genoux.

Le prêtre de Tlaloc marmonna des prières et des invocations interminables avant de lancer la balle en l’air pour le premier jeu. Je ne vais pas vous décrire tous les coups, mes révérends, puisque vous

ignorez les règles du tlachtli. Le prêtre détala du terrain comme un cafard, laissant seuls Motecuzoma et Nezahualpilli.

Les deux adversaires avaient la tête protégée par un bandeau de cuir matelassé, de grosses pièces de cuir aux coudes et aux genoux et un pagne rembourré sur lequel ils avaient enfilé une large ceinture de cuir rembourrée. Leurs vêtements étaient de couleur différente, bleu pour Nezahualpilli et vert pour Motecuzoma. Mais, même sans ce signe distinctif et sans ma topaze, j'aurais facilement reconnu les joueurs. Sous le rembourrage, on se rendait compte que le corps de Motecuzoma était ferme, souple et musclé, alors que Nezahualpilli était décharné et osseux. Motecuzoma se déplaçait avec agilité, il rebondissait comme de Poli ; Nezahualpilli était raide et maladroit ; il faisait peine à voir. Je sentis un coup de coude dans mon dos. C'était le Seigneur Çuitlahuac, le plus jeune frère de Motecuzoma, qui commandait toutes les armées des Mexica. Il me lança un sourire de défi. J'avais parié avec lui un joli tas d'or.

Motecuzoma sautait, courait, flottait, volait. Nezahualpilli clopinait, soufflait et son crâne chauve luisait de sueur sous les lanières de son casque. La balle était toujours dans le camp de Motecuzoma ; Nezahualpilli n'était jamais assez rapide pour l'intercepter et l'autre se trouvait toujours où il fallait pour la frapper à nouveau du coude, du genou ou de la hanche. A chaque fois qu'il marquait un point, les spectateurs l'ovationnaient, sauf Nochipa, les courtisans de Nezahualpilli et moi.

Motecuzoma remporta la première manche. Il sortit du terrain en sautant comme un jeune cerf pour se livrer aux mains des masseurs et avaler une gorgée de chocolat. Et déjà, il se relevait, prêt à reprendre la partie, alors que Nezahualpilli, tout en sueur, venait à peine de s'asseoir.

« On va être pauvres, père ? » me demanda Nochipa. Cuitlahuac l'entendit et s'esclaffa tout haut, mais il ne rit plus quand la partie reprit.

Longtemps, les vieux joueurs de tlachtli ont discuté pour essayer d'expliquer ce qui s'était passé. Certains dirent que Nezahualpilli avait mis du temps à s'échauffer ; d'autres, que Motecuzoma avait trop forcé au début et qu'il s'était fatigué. On fit mille autres suppositions et moi j'avais la mienne. Je connaissais Nezahualpilli de longue date et j'avais vu trop souvent ce même pathétique vieillard boitillant, cet homme cacao. Pendant cette partie de tlachtli, j'ai assisté, je crois, à son dernier simulacre de décrépitude, quand il abandonna la manche à Motecuzoma.

Pourtant aucune hypothèse, y compris la mienne, ne peut vraiment expliquer le miracle qui se produisit. Motecuzoma, ayant gagné la première manche, remit la balle en jeu. Il la lança en l'air

avec son genou et ce fut la dernière fois qu'il la toucha.

Naturellement, tous les yeux étaient fixés sur Motecuzoma car on s'attendait à ce qu'il intercepte la balle avant même que son adversaire ait eu le temps de faire un pas. Mais, soudain, Nochipa qui, pour une raison quelconque, regardait Nezahualpilli, poussa un cri de joie qui fit se lever tous les spectateurs. La balle était en train de se faufiler joyeusement dans l'anneau de marbre du mur nord, puis elle retomba de l'autre côté, loin de Nezahualpilli qui l'y avait envoyée.

Des clameurs d'allégresse s'élevèrent des gradins. Motecuzoma se précipita pour féliciter son adversaire ; les gardiens de but et les seigneurs s'agitaient en tous sens ; le prêtre de Tlaloc s'élança en dansant sur le terrain, agitant les bras, en plein délire. Je pense qu'il annonçait que c'était là une marque de faveur de la part de Tlaloc, mais le vacarme couvrait sa voix. Les spectateurs sautaient de joie en braillant « *AYYO !* » et l'acclamation se fit encore plus tonitruante quand la foule sur la place apprit ce qui s'était passé. Vous avez deviné, mes révérends, que Nezahualpilli venait de gagner la seconde manche. Le seul fait de rentrer la balle dans l'anneau de pierre lui aurait valu la victoire, même si Motecuzoma avait déjà marqué plusieurs points.

Mais vous devez savoir aussi qu'un tel coup d'adresse faisait autant battre le cœur des spectateurs que celui du joueur. C'était si rare, si incroyable que je ne sais pas comment vous le faire comprendre. Imaginez que vous ayez une balle très dure, grosse comme une tête d'enfant et un anneau de pierre dont l'ouverture est à peine plus large que le diamètre de la balle, placé verticalement et très haut sur le mur du terrain. Essayez donc d'y faire entrer la balle, sans vous servir de vos mains, mais seulement avec les hanches, les coudes, les genoux et le postérieur. On peut s'entraîner pendant des journées entières sans y parvenir une seule fois et dans la rapidité d'une partie, c'est un exploit qui tient du miracle.

Tandis que la foule continuait à l'acclamer, Nezahualpilli buvait du chocolat en souriant modestement et Motecuzoma souriait lui aussi d'un air approbateur. Il pouvait se permettre de sourire car il ne lui manquait qu'une manche pour gagner la partie et ce coup de maître – bien qu'il fût le fait de son adversaire – assurerait à sa victoire finale un souvenir indélébile.

Ce fut, en effet, une journée mémorable. Quand le brouhaha s'apaisa, les deux joueurs se replacèrent face à face et ce fut à Nezahualpilli de mettre la balle en jeu. Il la frappa du genou et, au même instant, il se précipita à l'endroit où il savait qu'elle allait redescendre. Là, toujours avec son genou et toujours avec la même précision, il la renvoya dans l'anneau de pierre. Tout cela fut si rapide que Motecuzoma n'eut pas le temps d'intervenir. Nezahualpilli, lui-

même, paraissait incrédule. Remettre deux fois de suite la balle dans l'anneau, c'était un prodige, un fait sans exemple dans les annales du jeu, un exploit proprement phénoménal.

Pas un son ne monta des gradins. Rien ne bougeait, pas même les yeux des spectateurs qui étaient rivés sur l'Orateur Vénéré de Texcoco. Enfin, on entendit un murmure retenu. Des nobles marmonnaient que Tlaloc était si content de nous qu'il avait lui-même pris part à la partie. D'autres, que Nezahualpilli avait ensorcelé le jeu avec des pratiques magiques. Les nobles de Texcoco réfutèrent cette accusation, mais sans hausser le ton. Cuitlahuac, même, ne dit pas un mot en me tendant une bourse de cuir remplie de poudre d'or. Nochipa me regardait, médusée, comme si elle me soupçonnait d'être un sorcier.

C'est vrai, grâce à mon intuition, ou à un reste de fidélité ou encore à d'autres motifs indéterminés qui m'avaient fait parier sur mon ancien protecteur, j'ai gagné beaucoup d'or, ce jour-là. Pourtant, je donnerais tout cet or – si je l'avais encore – et même mille et mille fois plus, pour avoir perdu.

Oh, non, je ne dis pas cela parce que la victoire de Nezahualpilli venait confirmer ses prédictions. J'y croyais déjà ; le méchant dessin maya m'avait convaincu. Si je regrette amèrement son triomphe, c'est qu'il fut pour moi, et pour moi seulement, la cause d'une tragédie.

Mes ennuis commencèrent dès l'instant où Motecuzoma quitta le terrain, en proie à une violente colère. Je ne sais comment, le temps que les spectateurs aient évacué leurs places, ils savaient déjà que la partie était plus importante qu'il n'y paraissait et qu'elle avait été une épreuve de force entre les devins des deux Orateurs. Tout le monde comprit que la victoire de Nezahualpilli apportait du crédit à ses prédictions funestes et apprit la nature de ces prophéties. Sans doute, un des courtisans de Texcoco les avait divulguées en voulant étouffer le bruit que son seigneur avait gagné grâce à des moyens magiques. Tout ce dont je suis sûr, c'est que la vérité finit par éclater, mais ce n'était pas par ma faute.

« Si ce n'est pas de ta faute, me dit Motecuzoma sur un ton de fureur glacée, si tu n'as rien fait qui mérite un châtiment, alors, je ne te punis pas. »

Nezahualpilli venait de quitter Tenochtitlán et deux gardes du palais m'avaient presque emmené de force devant l'Orateur Vénéré qui m'avait appris le sort qu'il me réservait.

« Mais mon Seigneur m'ordonne de mener une expédition militaire, protestai-je, au mépris de tout protocole. Si ce n'est pas un châtiment, c'est bien un bannissement et je n'ai rien fait.

— Chevalier Mixtli, coupa-t-il, ce commandement que je te donne est une sorte d'expérience. Tous les présages annoncent que les envahisseurs viendront du sud. Il faut donc renforcer nos défenses de

ce côté. Si ton expédition réussit, j'enverrai d'autres chevaliers avec d'autres convois d'émigrants dans cette région.

— Mais, Seigneur, insistai-je, je n'ai aucune qualité dans ce domaine.

— Je n'en avais pas, moi non plus, jusqu'à ce qu'on me prie de faire exactement la même chose dans le Xoconochco. » Je ne pouvais pas le contredire, en ayant été un peu responsable. Il poursuivit : « Tu emmèneras avec toi une quarantaine de familles, environ deux cents personnes, hommes, femmes et enfants. Ce sont des paysans sans terres. Tu les établiras dans le sud et tu veilleras à ce qu'ils bâtissent un village convenable et bien défendu. Voici l'endroit que j'ai choisi. »

Il me montra une carte que j'avais moi-même tracée, mais la région qu'il indiquait était vide car je n'y avais pas pénétré.

« Seigneur Orateur, c'est sur le territoire des Teohua-cana. Je ne sais pas s'ils apprécieront d'être envahis par des étrangers.

— Ton vieil ami Nezahualpilli nous a conseillé de lier amitié avec nos voisins, n'est-ce pas ? Une de tes tâches consistera à convaincre les Teohua-cana que tu es venu avec de bonnes intentions et en farouche défenseur de leur pays, comme du nôtre.

— Oui, Seigneur, fis-je tristement.

— L'Orateur Vénéré Chimalpopoca de Tlacopan a la bonté de te fournir une escorte armée. Tu auras sous tes ordres un détachement de quarante soldats Tecpanecá.

— Pas même des Mexica ? balbutiai-je. Mais, Seigneur Orateur, jamais des soldats Tecpanecá n'obéiront à un chevalier mexicatl. »

Il le savait aussi bien que moi ; c'était pure perversité de sa part, une façon de me punir d'avoir été l'ami de Nezahualpilli.

« Les soldats te serviront de protection pendant le voyage et ensuite, ils resteront dans la forteresse que tu construiras. Quant à toi, tu demeureras sur place jusqu'à ce que les familles soient complètement installées. Cette colonie s'appellera Yanquitlan, l'Endroit Nouveau.

— Puis-je au moins recruter quelques bons vétérans pour être mes sous-officiers, Seigneur ? » hasardai-je. Je savais qu'il aurait immédiatement refusé si je n'avais ajouté : « Ce sont de vieux soldats qui ont été mis à pied en raison de leur âge. »

Il renifla d'un air méprisant et me dit : « Si tu as besoin de guerriers supplémentaires pour te sentir en sécurité, tu n'auras qu'à les payer de ta poche.

— Bien sûr, Seigneur », m'empressai-je de répondre. Pressé de partir avant qu'il ne change d'idée, je m'inclinai en murmurant : « L'Orateur Vénéré a-t-il d'autres ordres à me donner ?

— Que tu t'en ailles sur-le-champ. Les soldats et les familles sont en ce moment à Ixtapalapan. Je veux qu'ils arrivent à temps à

Yanquitlan pour les semailles de printemps. Fais ce que je te dis.

— Je pars immédiatement », lui dis-je et, traînant les pieds à reculons, je sortis de la salle du trône.

***

Bien que ce fût par pur esprit de vengeance que Motecuzoma m'avait confié cette mission, je n'avais pas trop le droit de m'en plaindre puisque c'était de moi que venait, au départ, cette idée de colonisation. De plus, pour être honnête, je commençais à me lasser de la vie oisive d'homme riche que je menais et je hantais la Maison des Pochteca à l'affût d'une affaire extraordinaire qui m'appellerait au loin. En fait, j'aurais bien accueilli cette expédition si Motecuzoma ne m'avait pas intimé l'ordre de rester sur place jusqu'à ce que les colons soient parfaitement installés. Je risquais d'être bloqué là pour une année, sinon davantage. Quand j'étais plus jeune et que mes chemins et mes jours me semblaient infinis, je ressentais moins le temps perdu, mais j'avais quarante-deux ans et je haïssais l'idée de consacrer une des années qui me restaient à vivre à accomplir une tâche monotone dans un village sinistre alors que, peut-être, des occasions plus enthousiasmantes pourraient se présenter.

Je préparai néanmoins cette expédition avec le plus grand soin et je fis d'abord venir tous les membres de ma maisonnée pour les mettre au courant de ma mission.

« Je suis trop égoïste pour me passer de ma famille pendant si longtemps. Nochipa, mon enfant, tu n'as jamais dépassé les chaussées de Tenochtitlán. Le voyage risque d'être pénible, mais si tu veux venir avec moi, je crois qu'il te sera profitable et que tu apprendras beaucoup de choses sur les pays que nous allons traverser.

— Et tu me le demandes ! s'exclama-t-elle. Mais… et mes études, père, à la Maison de l'Apprentissage des Manières ?

— Tu n'auras qu'à dire à tes professeurs que tu pars en voyage et que ton père leur garantit que tu en apprendras davantage sur les routes qu'entre quatre murs. J'aimerais bien que tu viennes aussi, Béu.

— Oh, oui, me répondit-elle immédiatement, les yeux brillants. Je suis contente que tu ne veuilles plus voyager seul, Zaa. Si je peux être…

— Tu le seras. Une jeune fille de l'âge de Nochipa a besoin d'un chaperon.

— Ah, fit-elle et l'éclat disparut de son regard.

— Une troupe de soldats et de paysans, ce n'est pas une compagnie idéale ; je voudrais que tu ne quittes pas Nochipa et que tu dormes avec elle.

— Que je dorme avec elle, répéta Béu.

— Turquoise et toi, Chanteur Etoile, je vous confie la garde de la maison et de toutes mes affaires. »

Ils me promirent de s'occuper de tout et m'assurèrent que je retrouverais ma maison en parfait état, quelle que soit la durée de mon absence.

« Je n'en doute pas, leur répondis-je. Et maintenant, Chanteur Etoile, j'ai une commission pour toi. »

Je l'envoyai chercher les sept vieux soldats qui m'avaient déjà servi d'escorte. Je fus attristé, mais pas réellement surpris, quand il revint en m'annonçant que trois d'entre eux étaient morts. Les quatre restants n'avaient pas rajeuni, mais ils répondirent sans hésitation à mon appel. Ils se présentèrent bravement devant moi, se redressant du mieux qu'ils le pouvaient pour que je ne voie pas leurs muscles avachis et leurs articulations noueuses. Ils parlaient et riaient très haut pour détourner mon attention des rides et des plis de leur visage. Je ne leur fis pas l'insulte de le leur faire remarquer ; leur empressement à accepter ma proposition était une preuve de leur vaillance et je les aurais engagés même si je les avais vus arriver appuyés sur des bâtons. Je leur expliquai en quoi consisterait notre expédition, puis je m'adressai personnellement au plus âgé, Qualânqui, ce qui veut dire : Furieux contre tous.

« Les soldats Tecpanecá et les deux cents civils nous attendent à Ixtapalapan. Allez vous assurer qu'ils sont prêts à se mettre en route, Qualânqui. J'ai bien peur qu'ils n'aient pas pris toutes les dispositions nécessaires, ils n'ont pas l'habitude de voyager. Vous autres, allez acheter tout l'équipement et les provisions dont nous aurons besoin, vous quatre, ma fille, ma sœur et moi. »

La façon dont les émigrants se comporteraient pendant le voyage me préoccupait davantage que l'accueil que leur réserverait la population du Teohuacan. Ces gens étaient des paysans, comme ceux que je devais escorter. Je comptais même qu'ils seraient heureux de l'arrivée de ces nouveaux colons avec qui ils pourraient se mélanger et se marier.

Teohuacan est l'appellation nahuatl. En réalité, les Teohuacana sont un rameau des Mixteca, ou Tya Nya, comme ils se nomment eux-mêmes. Les Mexica n'ont jamais cherché à les soumettre au tribut, car excepté les produits agricoles, ce pays n'a guère de trésors à offrir. Leur principale richesse leur vient de sources d'eau chaude, difficilement confiscables et de toute manière les Tya Nya n'avaient jamais fait de difficulté pour nous céder des fioles d'eau minérale au goût et à l'odeur atroces, mais très réputée comme fortifiant. Les médecins prescrivaient souvent à leurs malades d'aller dans ce pays pour se baigner dans ces eaux chaudes et puantes et les indigènes avaient construit plusieurs auberges relativement luxueuses à

proximité des sources. En somme, je n'avais pas grand-chose à redouter d'une population de cultivateurs et d'aubergistes.

Le lendemain, je vis revenir Qualânqui qui me dit :

« Vous aviez raison, Chevalier Mixtli. Ces rustres avaient pris leurs meules à grain et les effigies de leurs dieux préférés, au lieu d'emporter des semences et de la farine de pinolli pour le voyage. Ils ont fort rouspété, mais je les ai obligés à abandonner tout ça.

— Et ces gens, pensez-vous qu'ils vont pouvoir former une communauté capable de se suffire à elle-même ?

— Je crois. Ce sont tous des paysans, mais il y en a parmi eux qui sont aussi maçons, plâtriers ou charpentiers. Toutefois, ils se plaignent d'une chose : ils n'ont pas de prêtres parmi eux.

— Je n'ai jamais vu une communauté s'installer quelque part sans qu'aussitôt une multitude de prêtres surgisse d'on ne sait où, exigeant d'être bien nourrie, crainte et respectée. »

Cependant, je prévins le palais et on nous attribua six ou sept tlamacazque novices, si jeunes que leur robe noire n'avait pas eu le temps de s'imprégner de sang et de crasse.

Je franchis la chaussée de Tenochtitlán avec Béu et Nochipa la veille du jour fixé pour le grand départ et nous passâmes la nuit à Ixtapalapan. Je me présentai, donnai l'ordre d'être prêt à partir aux premières lueurs de l'aube et vérifiai que les chargements étaient équitablement répartis entre tous. Mes quatre sous-officiers rassemblèrent les soldats Tecpanecá et je les passai en revue avec ma topaze, ce qui suscita des sarcasmes étouffés dans les rangs. A partir de ce jour, les soldats m'appelèrent entre eux Mixteloxixtli, astucieuse combinaison de mots qui pourrait se traduire grossièrement par Mixtli à l'œil d'urine.

Les civils durent certainement me donner des surnoms encore moins flatteurs, car leurs griefs étaient nombreux, le principal étant qu'ils n'avaient jamais voulu émigrer. Motecuzoma avait omis de me dire que ce n'étaient pas des volontaires mais un « surplus de population » ramassé par ses troupes. Ces gens avaient, à juste titre, l'impression d'avoir été injustement bannis. Les soldats étaient tout aussi mécontents ; ils n'appréciaient pas ce rôle de gardiens qu'on leur faisait jouer et rechignaient à partir si loin de Tlacopan, non pas vers quelque champ de bataille glorieux, mais vers une monotone garnison. Pour toutes ces raisons, j'appréhendais fort que le commandant Mixtli Œil d'urine ne soit en butte à des mutineries et à des désertions.

Moi aussi, j'ai souvent eu envie de déserter. Les soldats, au moins, savaient marcher, mais les civils traînaient, s'égaraient ; ils avaient mal aux pieds, ils boitaient, ils grognaient, ils pleurnichaient. Il y en avait toujours un qui avait envie de se reposer. Les femmes demandaient sans cesse à s'arrêter pour donner le sein à leurs enfants.

Les prêtres devaient faire halte à heure fixe pour adresser des prières à tel ou tel dieu. Quand j'imposais une allure rapide, les paresseux se plaignaient que j'allais les tuer. Quand je ralentissais pour faire plaisir aux traînards, les autres prétendaient qu'ils seraient morts de vieillesse avant d'arriver à destination.

La seule chose qui rendait mon voyage agréable, c'était la présence de Nochipa. Tout comme sa mère à son premier voyage, Nochipa s'extasiait joyeusement devant chaque paysage nouveau. Elle trouvait toujours quelque chose qui lui réjouissait les yeux et le cœur. Nous suivions la principale route de commerce du sud qui traverse des endroits magnifiques, mais trop connus pour Béu, mes sous-officiers et moi. Quant aux émigrants, ils étaient incapables de se passionner pour autre chose que leurs malheurs personnels. Même si nous avions parcouru les étendues désolées de Mictlán, je crois que Nochipa les aurait trouvées merveilleuses.

Parfois, elle se mettait à chanter sans raison apparente, comme un oiseau et, comme ma sœur Tzitzitlini, elle avait récolté à l'école de nombreux lauriers pour ses talents à chanter et à danser. Quand elle chantait, même les plus grincheux cessaient un moment de geindre pour l'écouter. Quand elle n'était pas trop fatiguée par la longue journée de marche, elle éclairait notre sombre nuit en dansant après le repas du soir. Un de mes vieux soldats l'accompagnait à la flûte et ces soirs-là, les gens allaient se coucher sur le sol raboteux en gémissant un peu moins qu'à l'ordinaire.

Pendant cet ennuyeux voyage, je fus frappé par un seul incident. Un soir, je m'étais un peu éloigné du campement pour me soulager contre un arbre et, un moment après, j'aperçus Béu – sans qu'elle me vît – en train d'accomplir une tâche singulière. Elle était agenouillée devant ce même arbre et ramassait la boue formée par mon urine. Je pensai qu'elle voulait préparer un cataplasme pour quelque ampoule ou quelque cheville foulée et je ne lui posai jamais de questions à ce sujet.

Cependant, il faut que je vous dise, mes révérends, que chez nous il y a des femmes, de vieilles femmes en général – vous les appelez des sorcières – qui connaissent des pratiques secrètes. Une de leurs spécialités consiste à fabriquer une effigie grossière d'un homme avec la boue d'un endroit où il a uriné. Ensuite, elle jette des maléfices sur cette poupée et l'homme est alors atteint de douleurs inexplicables, de maladie, de folie, d'amnésie ou bien encore il perd tous ses biens. Comme je n'avais aucune raison de croire que Béu avait été une sorcière toute sa vie sans que je m'en sois aperçu, je pensai que c'était une simple coïncidence et je n'y pensai plus.

Vingt jours après notre départ de Tenochtitlán – il en aurait fallu douze pour un marcheur aguerri et peu chargé – nous arrivâmes au

village de Huajuapan que je connaissais depuis longtemps. Après y avoir passé la nuit, nous obliquâmes vers le nord-est, sur une petite route qui était nouvelle pour tout le monde. Le chemin serpentait à travers d'agréables vallées verdoyantes et de jolies montagnes bleues, peu élevées, en direction de la capitale, Tya Nya ou Teohuacan. Après quatre jours de marche, nous nous trouvâmes dans une vallée très dégagée où un gué traversait un cours d'eau large, mais peu profond. Je pris un peu d'eau dans ma main pour la goûter. Qualânqui s'approcha de moi et me demanda : « Qu'en pensez-vous ?

— Elle n'est ni amère, ni chaude, ni malodorante. C'est de l'eau potable et elle pourrait servir à arroser ces terres qui paraissent riches. Je ne vois aucune habitation, ni aucune culture. Je crois que c'est l'endroit idéal pour fonder notre Yanquitlan. Allez le leur dire. »

Qualânqui se retourna et se mit à hurler : « Posez vos paquets. On est arrivés !

— Qu'ils se reposent aujourd'hui. On se mettra au travail demain.

— Demain, s'écria un prêtre à côté de moi, après-demain et après après-demain seront des journées réservées à la consécration de la terre. Avec votre permission, bien entendu.

— C'est la première colonie que je fonde, jeune seigneur prêtre, je n'ai pas l'habitude de toutes ces formalités. Faites tout ce que demandent les dieux. »

Oui, c'est exactement les paroles que j'ai prononcées, sans penser qu'elles seraient considérées comme une permission à tous les abus de la religion, sans prévoir la manière dont elles pourraient être interprétées et sans me douter le moins du monde que je les regretterais amèrement toute ma vie.

La cérémonie de consécration des terres dura trois jours entiers, avec prières, invocations et fumées d'encens. Certains rites étaient uniquement l'affaire des prêtres, mais d'autres requéraient la participation de tous. Je ne fis aucune objection car soldats et colons se réjouissaient à l'idée de ces journées de repos et de détente. Nochipa et Béu étaient, elles aussi, visiblement ravies d'avoir l'occasion de revêtir des habits plus riches et plus féminins que la tenue de voyage qu'elles avaient sur le dos depuis si longtemps.

La plupart des hommes de la caravane avaient femme et enfants ; cependant, il y avait deux ou trois veufs qui profitèrent de la fête pour faire, l'un après l'autre, la cour à Béu. Certains jeunes garçons firent également des avances maladroites à Nochipa. Je ne pouvais les critiquer car Béu et Nochipa étaient infiniment plus belles, plus fines et plus désirables que les paysannes lourdes et trapues qui les accompagnaient.

Quand elle croyait que je ne la voyais pas, Béu repoussait avec hauteur les hommes qui venaient lui demander de danser avec eux ou

qui trouvaient un prétexte quelconque pour s'approcher d'elle. Mais parfois, quand elle savait que j'étais dans les parages, elle aguichait outrageusement un pauvre rustre avec des yeux et un sourire si doux que le malheureux en transpirait d'émotion. Je voyais bien qu'elle agissait ainsi pour me montrer qu'elle était encore une femme attirante, mais c'était inutile, car Béu était aussi belle que Zyanya l'avait été. Pour moi, contrairement à ces paysans qui l'adulaient, j'étais depuis longtemps accoutumé à ses manigances et à ses ruses. Je me contentais de faire de grands sourires et d'opiner du chef, comme un frère qui donne sa bénédiction. Alors, son regard se glaçait, sa voix se faisait cinglante et le malheureux, si soudainement congédié, n'avait plus qu'à battre piteusement en retraite.

Nochipa, elle, ignorait ces jeux. Elle était aussi pure que les danses qu'elle exécutait. Quand un jeune homme s'approchait d'elle, elle le considérait avec tant d'étonnement et de candeur qu'après avoir balbutié quelques mots, il baissait les yeux, rougissait et s'éclipsait furtivement. Son innocence même la rendait inviolable, une innocence qui faisait honte au galant comme s'il s'était conduit de façon indécente. Je restais à l'écart, doublement fier de ma fille ; fier de la voir si belle et fier de savoir qu'elle saurait attendre l'homme qu'elle aimerait. Combien de fois depuis, ai-je regretté que les dieux ne m'aient pas terrassé à ce même instant en punition de ma vanité. Mais les dieux ont des châtiments bien plus cruels en réserve.

Le soir du troisième jour, quand les prêtres épuisés eurent annoncé que la cérémonie était terminée et qu'on pouvait se mettre au travail pour édifier la nouvelle communauté sur des terres consacrées, je dis à Qualânqui :

« Demain, les femmes vont commencer à couper des branches pour faire les huttes et les hommes vont défricher les bords de la rivière. Motecuzoma a donné l'ordre que les semailles se fassent le plus rapidement possible et les colons n'auront besoin que d'abris rudimentaires pendant ce temps. Plus tard, avant la saison des pluies, nous tracerons les rues et nous ferons les habitations définitives. En attendant, les soldats vont se trouver inactifs, aussi, comme la nouvelle de notre installation a dû déjà parvenir à la capitale, je crois que nous devrions nous hâter d'aller rendre visite au Uey tlatoani des Teohuacana pour lui faire connaître nos intentions. Nous emmènerons les soldats avec nous. Ils sont assez nombreux pour empêcher qu'on nous fasse prisonniers ou qu'on nous expulse, mais pas assez tout de même pour faire que nous venons en agresseurs. »

Je me tournai ensuite vers Béu pour lui dire :

« Un jour, ta sœur m'a prêté son charme pour m'aider à circonvenir un chef étranger, un homme très puissant. Si je me présente à la cour de Teohuacan en compagnie d'une jolie femme, ma

mission paraîtra plus amicale qu'audacieuse. Puis-je te demander, Béu, de…

— De t'accompagner, Zaa, comme ton épouse ?

— Oui, pour les apparences. Inutile de leur révéler que tu n'es que ma belle-sœur. A notre âge, le fait que nous prenions des chambres séparées ne suscitera pas d'étonnement.

— A notre âge ! » explosa-t-elle soudain. Mais elle se calma aussitôt et murmura :

« Bien sûr, on ne dira rien. Ta belle-sœur est à ta disposition. Pourtant, Seigneur mon frère, tu m'avais précédemment donné l'ordre de ne pas quitter Nochipa. Si je viens avec toi, que deviendra-t-elle ?

— C'est vrai, père, que deviendrai-je ? me demanda ma fille en me tirant par le manteau. Est-ce que je viens avec vous, moi aussi, père ?

— Non, tu resteras ici, mon enfant. Je ne pense pas rencontrer des difficultés en chemin, mais on ne sait jamais. Ici, tu es en sécurité. La présence des prêtres est suffisante pour décourager quiconque de vous attaquer. Tu cours moins de danger ici que sur la grand-route, Nochipa, et nous serons bientôt de retour. »

Elle avait l'air si déçu que j'ajoutai :

« Quand je reviendrai, nous aurons tout notre temps et je te promets de te faire visiter le pays. Nous partirons tous les deux, Nochipa, libres et légers comme deux oiseaux.

— Oh, oui, ce sera encore mieux, fit-elle en s'illuminant. Rien que toi et moi. Je veux bien rester ici, père, et le soir, quand les hommes seront fatigués par leur journée de travail, je leur ferai oublier leur lassitude en dansant pour eux. »

Bien que nous fussions débarrassés de la caravane des colons, il nous fallut cinq bonnes journées pour atteindre Teohuacan. Je me souviens que nous fûmes très aimablement accueillis par le chef et son épouse, mais je ne me rappelle pas leur nom, ni combien de jours nous fûmes leurs hôtes dans l'édifice bien délabré qu'ils appelaient palais. J'ai encore en mémoire les paroles que m'adressa le chef : « Ces terres que vous avez occupées, Chevalier-Aigle Mixtli, sont parmi les plus belles et les plus fertiles de notre pays, mais, s'empressa-t-il d'ajouter, nous n'avons personne pour les cultiver. Vos colons sont donc les bienvenus. Une nation profite toujours d'un apport de sang neuf. »

Il poursuivit ainsi longtemps sur le même thème et me remit des cadeaux en échange de ceux que je lui avais apportés de la part de Motecuzoma. On nous traita princièrement et nous dûmes nous forcer à avaler cette horrible eau minérale dont les Teohuacana sont si fiers, en nous léchant les babines pour leur faire croire que nous nous régalions. Je remarquai quelques sourcils qui se relevaient quand je demandai deux chambres pour Béu et moi. Pourtant, j'ai le vague

souvenir qu'elle est venue me voir une nuit. Elle m'a dit quelque chose, elle m'a supplié. Je lui ai répondu très durement ; elle m'a implore. Je crois que je l'ai giflée, mais je ne me rappelle plus…

Non, Seigneur scribe, ne me regardez pas comme ça. Je ne suis pas en train de perdre brusquement la mémoire. Toutes ces choses sont restées obscures pour moi, parce qu'un autre événement est survenu peu après qui a laissé une telle marque dans mon souvenir qu'il a occulté tout ce qui s'était passé juste avant. Je me souviens que nous avons quitté nos hôtes après maintes salutations et que toute la population était venue dans la rue pour nous acclamer. Seule Béu n'avait pas l'air heureuse du succès de notre ambassade. Il me semble qu'il nous a fallu aussi cinq jours pour revenir…

Le jour tombait quand nous arrivâmes au bord de la rivière sur la rive opposée à Yanquitlan. Très peu de huttes paraissaient avoir été construites depuis notre départ, mais il devait y avoir une autre fête en cours, car on voyait plusieurs feux flamber très haut et très fort, bien que la nuit ne fût pas encore tout à fait installée.

Au lieu de passer tout de suite sur l'autre rive, nous nous arrêtâmes un moment pour écouter les cris et les rires qui nous parvenaient et jamais ces manants ne nous avaient semblé aussi joyeux. Soudain, un homme surgit de la rivière. En nous apercevant, il accourut en pataugeant dans l'eau et me salua respectueusement :

« *Mixpantzinco !* En votre auguste présence. Soyez le bienvenu au village, Chevalier-Aigle. Nous avions peur que vous manquiez toute la cérémonie.

— Quelle cérémonie ? fis-je. Je ne connais aucune cérémonie où les participants doivent se mettre à l'eau.

— Oh, c'est une idée à moi, s'esclaffa-t-il. J'ai eu si chaud en dansant et en m'amusant que j'ai eu envie de me rafraîchir un peu. Mais, j'ai déjà été béni par l'os. »

Je me taisais et il dût prendre mon silence pour de l'incompréhension, car il poursuivit :

« Vous avez dit vous-même aux prêtres de faire tout ce que demandaient les dieux. Vous savez sûrement que le mois de Tlacaxipeualiztli était déjà bien entamé quand vous êtes partis et qu'on n'avait pas encore prié les dieux de bénir le défrichage des terres pour pouvoir commencer à planter. »

Je savais tout cela, en effet, mais je voulais repousser une pensée qui me broyait le cœur. Le drôle continua ses explications, comme s'il était fier d'être le premier à me mettre au courant.

« Certains d'entre nous voulaient attendre votre retour, Seigneur Chevalier. Mais les prêtres ont dû hâter les préparatifs et les préliminaires. Vous savez qu'on n'avait pas grand-chose pour régaler l'élue, ni d'instruments pour faire de la bonne musique. Alors, on a

chanté très fort et on a brûlé de l'encens. Comme il n'y avait pas de temple pour les accouplements indispensables, les prêtres ont béni un endroit d'herbe tendre caché par des buissons et je vous assure que les volontaires n'ont pas manqué. Certains y sont même retournés plusieurs fois. On s'est tous mis d'accord pour faire honneur à notre commandant, même en son absence et le choix de l'élue a été unanime. Vous arrivez juste à temps pour voir le dieu représenté dans la personne de…»

Il s'arrêta net, car je venais de lui balancer mon macquauitl au travers de la gorge. Béu poussa un cri et derrière elle, les soldats allongeaient le cou, les yeux écarquillés. L'homme tangua, la tête légèrement penchée, remuant silencieusement la bouche et les lèvres béantes et rouges qui venaient de s'ouvrir sous son menton. Soudain, sa tête partit en arrière, le sang gicla et il s'écroula à mes pieds.

« Pourquoi ? Pourquoi as-tu fait ça ? dit Béu, hébétée.

— Silence, femme ! » hurla Qualânqui. Il me saisit par le bras, sinon je serais tombé et me dit : « Il est peut-être encore temps, Mixtli.

— Non, c'est trop tard, répondis-je en secouant la tête. Vous avez entendu, il a dit qu'il avait été béni par l'os. Tout est accompli, comme les dieux l'ont demandé. »

Un camarade de Qualânqui me prit l'autre bras et me demanda :

« Voulez-vous nous attendre ici, Mixtli, pendant que nous allons voir ce qui se passe de l'autre côté ?

— Non. Je suis toujours le chef. C'est moi qui décide de tout ce qui se fait à Yanquitlan. »

Le vétéran hocha la tête, puis il cria aux soldats qui attendaient sur le sentier :

« Mettez-vous en ligne de chaque côté de la rivière. En vitesse !

— Dites-moi ce qui se passe, implorait Béu, en se tordant les mains. Dites-moi ce que nous allons faire.

— Rien, coassai-je. Tu ne fais rien, Béu. » Je ravalai les sanglots qui montaient dans ma gorge en faisant des efforts surhumains pour ne pas m'effondrer. « Tu n'as rien d'autre à faire qu'à rester ici. Quoi qu'il arrive, ne bouge pas tant que je ne serai pas venu te chercher.

— Il faut que je reste ici toute seule, avec ça ? s'écria-t-elle en montrant le cadavre.

— Tu n'as rien à craindre de lui. Il a eu de la chance. Dans mon premier mouvement de fureur, j'ai été trop rapide. Il s'en est bien tiré, celui-là.

— Soldats ! hurla Qualânqui. Encerclez le village. Personne ne doit s'échapper. Ensuite, vous attendrez les ordres. Venez, Mixtli, puisque vous jugez qu'il le faut.

— Oui. Il le faut », dis-je en entrant le premier dans l'eau.

Nochipa m'avait dit qu'elle danserait pour les habitants de

Yanquitlan et, en effet, elle dansait, mais pas de cette façon pudique et retenue que je lui connaissais. Dans la pénombre empourprée créée par le crépuscule et la lueur des feux, je vis qu'elle était complètement nue, qu'elle se mouvait sans grâce en jetant indécemment les jambes en tous sens, tandis qu'elle agitait deux os blancs au-dessus de sa tête, avec lesquels elle donnait, de temps à autre, un petit coup sur les personnes qui passaient à sa portée. Je ne pus m'empêcher de prendre ma topaze pour mieux voir. Elle ne portait que le collier d'opales que je lui avais offert pour ses quatre ans et auquel j'avais ajouté une pierre à chacun de ses anniversaires. Ses cheveux, habituellement sagement nattés, étaient défaits et se répandaient sur ses épaules. Ses petits seins étaient toujours fermes et ses fesses bien galbées, mais, entre ses cuisses, à l'endroit de son virginal tipili, il y avait une fente dans la peau, par où sortait un tepuli flasque. Les bâtons blancs qu'elle agitait, c'étaient ses propres fémurs, mais les mains qui les tenaient étaient des mains d'homme, tandis que les siennes, à moitié coupées, pendaient mollement à ses poignets.

Au moment où je pénétrai dans le cercle des danseurs, tout le monde m'acclama. L'effigie de Nochipa s'approcha de moi en se trémoussant et en levant l'os luisant comme pour me donner une bénédiction avant que je la serre dans une étreinte paternelle. Cette chose obscène vint près de moi et je vis ses yeux qui n'étaient pas ceux de Nochipa. Alors, les pieds cessèrent de s'agiter, stoppés dans leur trépignement par mon regard de haine et de dégoût. Au même instant, la foule joyeuse s'arrêta de rire et de danser et les gens, mal à l'aise, se rendirent compte qu'ils étaient encerclés par les soldats. J'attendis que le silence se fut complètement établi ; on n'entendait plus que le crépitement du feu. Alors, sans m'adresser à personne en particulier, je dis :

« Saisissez-vous de cette infâme créature, mais faites doucement, car c'est tout ce qu'il reste de ma fille. »

Le prêtre recouvert de la peau de Nochipa était figé de stupeur ; deux soldats s'emparèrent de lui. Les autres prêtres s'avancèrent alors en se frayant un chemin parmi la foule, en protestant avec véhémence contre cette interruption de la cérémonie. Je les ignorai et dis aux hommes qui tenaient le prêtre-dieu :

« Son visage a été séparé de son corps. Enlevez-le avec le plus grand soin. Apportez-le respectueusement près d'un feu et après avoir adressé une prière à celle qui lui a donné la beauté, brûlez-le. Rapportez-moi les opales qu'elle avait autour du cou. »

Je détournai le regard pendant qu'ils exécutaient mes ordres. Les prêtres suffoquaient d'indignation, mais Qualânqui les rudoya si furieusement qu'ils se firent aussi tranquilles et aussi soumis que le reste de l'assistance.

« C'est fait, chevalier Mixtli », me dit l'un de mes hommes en me tendant le collier. Quelques pierres étaient rougies par le sang de Nochipa. Je me tournai vers le prêtre captif. Il n'avait plus les cheveux et les traits de ma fille et son visage était déformé par la terreur.

« Couchez-le sur le dos, là. Faites bien attention de ne pas abîmer la chair de ma fille. Clouez-lui les mains et les pieds au sol. »

Comme tous les prêtres que j'avais emmenés, il était très jeune. Il cria comme un petit garçon quand on lui enfonça le premier pieu dans la main gauche. Il hurla quatre fois en tout. Les autres prêtres et les colons commençaient à s'agiter et à murmurer, inquiets, à juste titre, de leur propre sort. Mais les soldats étaient armés et personne n'osa donner le signal de la fuite. Je regardai la grotesque silhouette allongée par terre, écartelée entre les quatre pieux qui la fixaient au sol. Les jeunes seins de Nochipa pointaient fièrement vers le ciel, mais les parties mâles qui sortaient des jambes écartées pendaient lamentablement.

« Préparez de l'eau de chaux très concentrée et répandez-la sur la peau. Vous continuerez à en verser pendant toute la nuit pour qu'elle soit complètement imprégnée. Ensuite, nous attendrons que le soleil se lève. »

Qualânqui me lança un coup d'œil approbateur. « Et les autres ? Nous attendons vos ordres, chevalier Mixtli. »

Sous le coup de la peur, l'un des prêtres vint se jeter entre nous et, s'agenouillant devant moi en attrapant le bord de mon manteau avec ses mains ensanglantées, me dit :

« Chevalier commandant, c'est avec votre permission que nous avons fait cette cérémonie. Tout le monde ici se serait réjoui qu'on choisisse son fils ou sa fille, mais c'est la vôtre qui répondait le mieux à toutes les exigences. Une fois désignée par la population et acceptée par les prêtres, vous n'auriez pas pu refuser de la livrer. ».

Il baissa les yeux sous mon regard et balbutia : « A Tenochtitlán, en tout cas, vous n'auriez pas pu refuser. » Il tirait sur mon manteau et ajouta d'une voix implorante : « Elle était vierge et suffisamment développée pour tenir son rôle de femme. Vous me l'avez dit vous-même, Seigneur Chevalier : faites tout ce que demandent les dieux. La Mort Fleurie de votre fille a consacré la nouvelle colonie et assuré la fertilité de la terre. Vous n'auriez pas pu refuser cette bénédiction. Croyez-moi, Chevalier commandant, nous avons seulement voulu rendre hommage… à Xipe Totec… à votre fille et… à vous-même ! »

Je lui donnai un coup si violent qu'il vacilla et je dis à Qualânqui :

« Vous savez quel genre d'hommages on rend dans ces circonstances ?

— Oui, mon ami.

— Alors vous savez ce qu'on a fait à cette pauvre innocente.

Faites la même chose à ces ordures. Tout ce que vous voudrez. Vous avez assez de soldats ; ils pourront tout se permettre et qu'ils prennent leur temps ! Ensuite, je veux qu'il ne reste pas un seul survivant à Yanquitlan. »

Ce fut le dernier ordre que je donnai dans ce maudit lieu. Qualânqui se chargea de tout. La foule se mit à hurler comme si elle était déjà à l'agonie, mais les soldats furent prompts à exécuter les instructions. Pendant que quelques-uns d'entre eux rassemblaient les hommes adultes et les tenaient sous bonne garde, les autres posaient leurs armes et retiraient leurs vêtements pour se mettre à l'œuvre. Quand l'un d'entre eux était fatigué, il changeait de place avec un camarade de la garde.

Toute la nuit, j'assistai à ce spectacle, éclairé par les grands feux qui brûlèrent jusqu'au matin. Je ne voyais pas réellement ce qui se déroulait sous mes yeux ; je ne prenais aucun plaisir à ma vengeance. J'entendais et je voyais seulement Nochipa danser gracieusement à la lueur du feu, chantant mélodieusement, accompagnée de la flûte.

Voici exactement comment les choses se passèrent : Les plus jeunes enfants et les bébés en maillot furent mis en morceaux par les soldats, lentement, comme on pèle et on coupe un fruit avant de le manger, sous les yeux de leurs parents. Les autres, garçons et filles, jugés assez grands pour servir sexuellement, furent violés par les Tecpanecá, tandis qu'on obligeait leurs sœurs et leurs frères aînés ainsi que leur père et leur mère à regarder. Quand ces enfants furent dans un tel état qu'on ne pouvait plus les utiliser, les soldats les laissèrent mourir. Ils s'emparèrent ensuite des adolescents, filles et garçons et des jeunes gens et des jeunes femmes. J'ai déjà dit que les prêtres étaient jeunes et ils furent tous pris dans le lot. Le prêtre qui était cloué au sol assistait à tout cela en gémissant, en jetant des yeux terrorisés sur ses propres parties si vulnérablement exposées. Mais, même dans leur fureur lubrique, les Tecpanecá avaient senti qu'ils ne devaient pas toucher à celui-là.

De temps à autre, les hommes parqués dans un coin essayaient de se libérer quand ils voyaient violer leur femme, leur sœur ou leur fille. Mais le cordon de gardes les tenait prisonniers et ne les laissait même pas se détourner du spectacle. Quand ils en eurent terminé avec les jeunes, les soldats, quoique leurs appétits et leurs capacités se fussent considérablement émoussés, réussirent à violer les femmes d'âge mûr et même les deux ou trois grand-mères qui étaient du voyage.

Le soleil était déjà haut quand ils achevèrent leur tâche. Qualânqui leur donna l'ordre de relâcher les hommes. Alors, les pères, les frères et les oncles des victimes allèrent se jeter sur les corps désarticulés, souillés de sang et d'omicetl. Avec leurs couteaux d'obsidienne, les Tecpanecá les mutilèrent et les tuèrent.

Pendant ce temps, le prêtre écartelé était resté bien tranquille, espérant peut-être qu'on l'avait oublié. Mais à mesure que le soleil montait, il comprit que sa mort serait encore plus atroce que les autres car, saturée d'eau de chaux, la peau commençait lentement mais inexorablement à se rétracter en séchant. Les seins de Nochipa s'aplatissaient tandis que la peau resserrait son étreinte sur la poitrine du prêtre. Il suffoquait.

Le cou, les poignets et les chevilles de Nochipa le serraient comme un garrot. La figure, les mains et les pieds du prêtre prirent une vilaine couleur pourpre. De ses lèvres béantes, s'échappait un « euh… euh… euh… » qui devenait de plus en plus inaudible.

Les soldats parcouraient le terrain, examinant chaque cadavre pour s'assurer que, selon mes ordres, pas un seul survivant ne réchapperait.

Plus rien ne nous retenait à Yanquitlan, sauf le spectacle du prêtre en train de mourir.

Avec quatre de mes compagnons, je m'approchai de lui pour le regarder agoniser. La peau le comprimait de plus en plus. Son torse et ses membres étaient de plus en plus minces, tandis que ses extrémités enflaient. Sa tête était une informe courge noire.

Il était encore vaguement en vie, mais notre vengeance était accomplie. Qualânqui donna aux Tecpanecá l'ordre de se préparer à partir et pendant ce temps, je repassai le gué avec les trois autres vétérans pour retourner à l'endroit où attendait Béu. Sans dire un seul mot, je lui montrai les opales ensanglantées. Je ne savais pas au juste ce qu'elle avait vu, entendu et deviné et je ne sais pas non plus de quoi j'avais l'air à cet instant. Elle posa sur moi un regard plein d'horreur, de pitié, de reproche et de tristesse – c'était l'horreur qui dominait – elle se déroba quand je voulus poser ma main sur son bras.

« Allons, viens, Béu, lui dis-je d'un ton froid. Je vais te ramener à la maison. »

I H S
A.I.M.C.

A Son Auguste et Impériale Majesté Catholique, l'Empereur Charles-Quint, Notre Roi :

Très Subtil et Très Judicieux Prince : de la ville de Mexico, capitale de la Nouvelle-Espagne, en ce troisième jour après la fête de la Purification, de l'année mille cinq cent trente de Notre Seigneur, nous vous adressons nos salutations.

Sire, nous ne pouvons qu'exprimer notre admiration devant la profondeur et l'audace des réflexions de notre Souverain dans le domaine des suppositions hagiologiques et notre sincère émerveillement devant la brillante hypothèse contenue dans la dernière lettre de Votre Majesté, à savoir que la divinité favorite des Indiens, Quetzalcoatl, auquel notre Aztèque fait si souvent référence, serait, en réalité, l'apôtre Thomas qui serait venu sur ces terres, il y a quinze siècles, pour faire connaître l'évangile aux païens.

Bien entendu, Sire, même en tant qu'évêque de Mexico, nous ne pouvons donner notre imprimatur à une théorie aussi osée avant de l'avoir soumise aux plus hautes autorités de la hiérarchie de l'Eglise. Cependant, nous pouvons attester qu'il existe tout un corpus de faits qui viennent à l'appui de la supposition si novatrice de Votre Majesté.

Primo : le soi-disant Serpent à plumes a été le seul être surnaturel à être reconnu par toutes les nations et par toutes les religions de l'actuelle Nouvelle-Espagne. Il s'appelle Quetzalcoatl pour ceux qui parlent nahuatl, Kukulkan, chez les Maya, Gukumatz pour les peuples encore plus méridionaux, etc.

Secundo : tous ces peuples s'accordent pour dire que Quetzalcoatl a d'abord été un homme mortel, un roi ou un empereur qui a vécu une vie terrestre avant de se transformer en une divinité immatérielle et immortelle. Etant donné que le calendrier indien est désespérément inutile et qu'il n'existe plus aucun livre, même d'une histoire mythique, il se peut qu'on ne puisse jamais dater le règne terrestre de Quetzalcoatl. Par conséquent, rien ne s'oppose à ce qu'il ait été un contemporain de saint Thomas.

Tertio : tous ces peuples reconnaissent également que Quetzalcoatl était moins un dirigeant – ou un tyran comme l'ont été

presque tous les chefs de ces pays – qu'un professeur, un prêcheur et, ce qui est à noter, un célibataire par conviction religieuse. On lui attribue l'invention et l'introduction de plusieurs choses, coutumes et croyances encore en vigueur jusqu'à ce jour.

Quarto : Quetzalcoatl est l'une des rares divinités de ces pays à n'avoir jamais exigé de sacrifices humains. Les offrandes qu'on lui faisait étaient toujours très anodines : oiseaux, papillons, fleurs, etc.

Quinto : l'Eglise considère comme un fait historique que saint Thomas est allé dans les Indes Orientales, où il a converti de nombreux païens au Christianisme. Par conséquent, comme le suggère Votre Majesté : « N'est-ce pas une supposition raisonnable de penser que l'Apôtre a pu faire la même chose dans les Indes Occidentales ? » Un matérialiste invétéré pourrait faire remarquer que le Bienheureux Thomas disposait d'une route terrestre passant par la Terre Sainte pour gagner les Indes Orientales, alors qu'il aurait pu rencontrer certaines difficultés pour traverser l'océan quinze siècles avant l'apparition de la marine moderne. Mais toute mise en doute des pouvoirs de l'un des douze Apôtres serait aussi mal venue que le doute jadis ressenti par saint Thomas lui-même et que lui reprocha le Christ en personne.

Sexto et mirabile dictu : un simple soldat espagnol nommé Diaz, qui occupe ses moments de loisir à explorer les anciennes ruines de la région, vient de visiter la ville de Tolan, ou Tula. Les Aztèques considèrent cette cité comme la capitale légendaire des Toltèques dont le chef fut ce roi qui devint un dieu, Quetzalcoatl. Dans les racines d'un arbre poussant dans une fente d'un vieux mur de pierre, Diaz a découvert une boîte très ancienne en onyx sculpté, dans laquelle il a trouvé de fines gaufrettes blanches, sans aucun rapport avec un produit fabriqué par les Indiens. Diaz les a aussitôt reconnues et quand il nous les a apportées, nous avons confirmé qu'il s'agissait bien de Saintes Hosties.

Comment ces gaufrettes sacrées se sont-elles trouvées là, depuis combien de siècles et comment se fait-il qu'elles ne se soient pas complètement desséchées et décomposées ? Nul ne peut le dire. Votre Savante Majesté aurait-elle une réponse à nous fournir ? Ces hosties pourraient-elles être un témoignage laissé par saint Thomas ?

Nous allons envoyer dès aujourd'hui un rapport de toutes ces données à la Congregatio de Propaganda Fidei, en donnant la part qu'il convient à la contribution éclairée de Votre Majesté et nous attendrons avec impatience la réponse des théologiens romains dont les connaissances sont bien supérieures aux nôtres.

Que le Seigneur Notre Dieu continue à protéger et à favoriser les entreprises de Votre Impériale Majesté à qui tous ses sujets vouent une admiration sans bornes, tel est le vœu de V.M. le dévoué chapelain et

serviteur,

(*ecce signum*) Zumarraga

DECIMA PARS

Je n'ai conservé qu'un vague souvenir des événements qui suivirent la destruction de Yanquitlan. Nous avions repris la route du nord en direction de Tenochtitlán et je suppose que le voyage s'est déroulé sans incident, car seulement deux brèves conversations me sont restées en mémoire.

La première, avec Béu : elle n'avait pas cessé pratiquement de pleurer depuis que je lui avais appris la mort de Nochipa. Mais, un jour, elle s'était brusquement arrêtée à la fois de pleurer et de marcher et, regardant autour d'elle comme quelqu'un qui vient de se réveiller, elle m'avait dit :

« Je croyais que tu me ramenais à la maison. Mais, c'est vers le nord que nous marchons.

— Bien sûr, lui avais-je répondu.

— Et pourquoi pas vers le sud, vers Tehuantepec ?

— Nous n'avons pas de maison là-bas, pas de famille et sans doute pas d'amis. Cela fait… voyons… huit ans que tu en es partie.

— Et qu'est-ce que j'ai à Tenochtitlán ? » J'aurais pu lui faire remarquer qu'elle y avait au moins un toit pour dormir, mais je savais de quoi elle voulait parler, aussi, je m'étais contenté de lui répondre :

« Tu y retrouveras la même chose que moi, Béu. Des souvenirs.

— De bien tristes souvenirs, Zaa.

— Je le sais bien, fis-je, sans gentillesse. C'est pareil pour moi. Ils nous suivront partout, de toute manière à Tenochtitlán, tu pourras du moins pleurer et te lamenter confortablement. Mais personne ne t'oblige à me suivre. Tu fais ce que tu veux. »

Je me remis alors en marche sans regarder derrière moi, aussi je ne sais pas combien de temps il lui fallut pour se décider ; mais lorsque je suis sorti de ma rêverie, elle était à nouveau à mes côtés.

C'est avec Qualânqui que j'eus la seconde conversation. Depuis le départ, mes hommes avaient respecté ma tristesse et ma solitude, mais, un jour, Qualânqui s'était approché de moi en me disant :

« Excusez-moi de faire intrusion dans votre chagrin, Mixtli, mais nous allons bientôt arriver à Tenochtitlán et il faut penser à certaines choses. Nous avons inventé une petite histoire, tous les quatre et nous avons donné des instructions aux Tecpanecá pour qu'ils disent comme nous. Voilà : alors que nous étions partis – vous, nous et les soldats – pour rendre visite à la cour de Teohuacan, la colonie a été attaquée par des brigands qui l'ont pillée et qui ont massacré tout le monde. A

notre retour, nous nous sommes lancés à la poursuite des malfaiteurs, mais sans aucun résultat. Nous n'avons même pas trouvé une seule flèche dont les plumes auraient pu nous renseigner sur l'origine des pillards. Cette incertitude sur l'identité des criminels empêchera ainsi Motecuzoma de déclarer une guerre immédiate à ces malheureux Teohuacana.

— Très bien, opinai-je. Je dirai la même chose. C'est une très bonne idée, Qualânqui.

— L'ennui, poursuivit Qualânqui en toussotant, c'est que vous ne pouvez pas aller raconter ça vous-même à Motecuzoma. Même s'il vous croit, il vous rendra responsable de l'échec de cette expédition et, soit il vous passera une guirlande de fleurs autour du cou soit, s'il est dans de bonnes dispositions, il vous donnera une seconde chance, c'est-à-dire qu'il vous renverra dans ce lieu maudit avec un autre contingent de colons.

— Je n'y retournerai jamais.

— Je le sais bien. Et, en outre, la vérité finira toujours par transpirer. Il se trouvera bien un soldat Tecpanecá pour aller se vanter de la part qu'il a prise au massacre, pour dire qu'il a violé six enfants et un prêtre, par exemple. Motecuzoma l'apprendra et il vous fera mettre à mort. Je pense que vous devriez nous laisser le soin de lui raconter notre histoire. Nous ne sommes que des mercenaires. Motecuzoma ne s'intéresse pas à nous et nous courons donc moins de danger. Je crois aussi que vous feriez mieux de ne pas rentrer à Tenochtitlán pour le moment, puisque deux éventualités vous y attendent : la mort ou le renvoi à Yanquitlan.

— Vous avez raison. Je n'ai pensé qu'aux jours sombres qui sont derrière moi, sans envisager ceux qui sont devant. Un vieux proverbe dit que nous sommes nés pour souffrir. Qualânqui, je vous remercie de vos conseils et de votre amitié. Je vais réfléchir à tout ça. »

A notre arrivée à Cuauhnáhuac, nous prîmes des chambres dans une auberge où je me fis servir à dîner avec Béu et mes quatre compagnons. A la fin du repas, je pris une bourse de poudre d'or dans ma ceinture et je la posai sur la table.

« Voici pour vos services, mes amis.

— C'est beaucoup trop, me dit Qualânqui.

— Je ne pourrai jamais assez vous payer de ce que vous avez fait pour moi. J'ai une autre bourse avec du cuivre et des grains de cacao qui sera bien suffisante pour ce que je vais faire maintenant.

— Faire maintenant ? fit écho l'un des vétérans.

— Ce soir, je vous remets mon commandement. Voici mes dernières instructions : Demain, vous prendrez la rive occidentale des lacs pour ramener les troupes à Tlacopan. Ensuite vous gagnerez Tenochtitlán et vous escorterez Dame Béu chez elle, avant de vous

rendre au palais de l'Orateur Vénéré à qui vous raconterez votre astucieuse version des faits, en ajoutant que je me suis puni moi-même de mon échec. Dites-lui que je me suis volontairement exilé.

— Nous exécuterons vos ordres, Commandant Mixtli, me dit Qualânqui et les trois autres approuvèrent silencieusement.

— Où vas-tu aller, Zaa ? me demanda Béu.

— A la recherche d'une légende. » Je leur racontai alors l'histoire de Nezahualpilli et je conclus par ces mots : « Je vais refaire la longue marche que nos ancêtres ont accomplie du temps où ils s'appelaient les Azteca. Je vais partir vers le nord en suivant leur route le plus fidèlement possible, jusqu'à leur terre natale d'Aztlan, si elle existe encore et si elle a jamais existé. Si ces errants ont vraiment enterré des armes et des provisions sur leur chemin, je les trouverai et je dresserai une carte de leurs emplacements qui sera d'un grand intérêt stratégique pour Motecuzoma. Insistez beaucoup là-dessus, Qualânqui. » J'ajoutai en souriant tristement : « Peut-être m'accueillera-t-il alors avec des fleurs plutôt qu'avec la guirlande, quand je reviendrai.

— Si tu reviens, répliqua Béu.

— Je crois que mon tonalli m'oblige toujours à revenir, mais un peu plus seul à chaque fois. Un jour, si je rencontre un dieu, je lui dirai : « Pourquoi les dieux ne s'en prennent-ils pas à moi qui ai tant fait pour mériter leur colère, au lieu de frapper toujours les innocents qui m'entourent ? « »

Les vieux soldats paraissaient un peu gênés de cette sortie et ils furent soulagés quand Béu leur dit :

« Mes amis, soyez assez aimables pour vous retirer afin que Zaa et moi puissions échanger quelques mots en privé. »

Ils se levèrent et quand ils furent partis, je lui dis avec brusquerie :

« Si tu as l'intention de me demander de t'emmener avec moi, Béu, tu perds ton temps. »

Elle se tut pendant un long moment, les yeux baissés et les mains nerveusement entrelacées. Enfin, elle se mit à parler et ses premiers mots me semblèrent totalement hors de propos.

« Le jour de mes sept ans, on m'a appelée Lune en Attente. Je me suis longtemps demandé pourquoi, mais je le sais maintenant et je crois que Lune en Attente a assez attendu. » Elle posa ses beaux yeux dans les miens et, pour une fois, j'y vis une prière au lieu de la moquerie habituelle et elle parvint même à rougir pudiquement.

« Marions-nous, Zaa. »

Ainsi, c'était cela, pensai-je, en me souvenant de la boue qu'elle avait ramassée en cachette. Je m'étais vaguement demandé auparavant si elle avait fabriqué une effigie de moi pour me jeter un

mauvais sort et si c'était à cause de cela que j'avais perdu Nochipa. Mais ce n'avait été qu'un soupçon fugitif dont j'avais eu aussitôt honte. Je savais que Béu aimait tendrement Nochipa et ses pleurs avaient laissé voir un chagrin aussi sincère que ma douleur sans larmes. Aussi, avais-je oublié la poupée de boue jusqu'à ce moment où ses paroles l'avaient trahie. Elle n'avait pas fait ça pour briser ma vie, mais pour affaiblir ma volonté afin que je ne rejette pas sa proposition, spontanée en apparence, mais qui, en réalité, était méditée de longue date. Je ne lui répondis pas immédiatement. J'attendis qu'elle m'ait récité tous ses arguments soigneusement étudiés.

« Tu viens de dire il y a un instant, Zaa, que tu étais de plus en plus seul. Moi aussi, vois-tu. Nous sommes seuls tous les deux. Tu n'as plus que moi et je n'ai plus que toi. »

Elle me dit ensuite :

« Je pouvais vivre avec toi tant que j'étais là pour m'occuper de ta fille. Mais, maintenant que Nochipa… maintenant que je n'ai plus ce rôle à jouer, je ne peux décemment pas continuer à partager ton toit. »

Elle dit encore en rougissant de nouveau :

« Je sais bien qu'on ne pourra jamais remplacer notre Nochipa bien-aimée. Mais, peut-être… je ne suis pas encore trop âgée…»

Elle laissa tomber sa voix en simulant parfaitement la pudeur et l'incapacité d'en dire plus long. Je soutins son regard jusqu'au moment où son visage flamboya comme du cuivre chaud.

« C'était inutile de faire toute cette comédie, Béu. J'avais l'intention de te demander la même chose, ce soir même. Puisque tu y consens, nous nous marierons demain matin, aussitôt que j'aurai pu réveiller un prêtre.

— Quoi ? murmura-t-elle.

— Comme tu viens de me le rappeler, je n'ai plus personne et je suis riche. Si je meurs sans héritier, ma fortune ira au trésor public. Comme je n'ai aucune envie qu'elle revienne à Motecuzoma, je dirai au prêtre d'établir un document t'instituant mon unique héritière, en même temps que notre certificat de mariage. »

Béu se leva lentement en balbutiant : « Ce n'était pas ce que… Je n'ai jamais pensé à… Zaa, ce que je voulais te dire…

— Et je viens de tout gâcher ? dis-je en souriant. Tu n'avais pas besoin de te donner tant de mal, tu vois. Enfin, ça te servira peut-être pour plus tard, c'est un bon entraînement pour le jour où tu seras une veuve riche et esseulée.

— Arrête, Zaa, s'écria-t-elle. Tu refuses de m'écouter. C'est difficile pour moi ; ce n'est pas à une femme de dire ces choses.

— Je t'en prie, Béu ; ça suffit. Nous connaissons trop notre mutuelle aversion. Il est trop tard pour nous dire des mots doux ; les

dieux n'en reviendraient pas. Du moins, à partir de demain, notre haine sera officialisée, comme c'est le cas pour la plupart des couples.

— Comme tu es dur ! Tu es insensible à toute tendresse et tu rejettes la main qu'on te tend.

— J'ai trop souvent senti le dur revers de ta tendre main. Est-ce que tu ne vas pas te mettre à rire maintenant en me disant que cette histoire de mariage n'était qu'une autre raillerie de ta part ?

— Non, je parlais sérieusement. Et toi ?

— Moi aussi, lui répondis-je en levant ma coupe d'octli. Que les dieux aient pitié de nous.

— Quel vœu éloquent, Zaa. Je l'accepte tout de même. Je t'épouserai demain. »

Et à ces mots, elle s'enfuit de la pièce.

Je restai là à siroter mélancoliquement mon verre d'octli, en regardant les autres clients de l'auberge, pour la plupart des pochteca qui rentraient à Tenochtitlán et qui fêtaient leur expédition fructueuse en se soûlant copieusement, ce à quoi ils étaient encouragés par les nombreuses femmes de l'établissement. L'aubergiste, sachant que Béu et moi faisions chambre à part, se glissa vers moi pour me demander :

« Le Seigneur Chevalier aimerait-il une douceur pour terminer son repas ? Une de nos charmantes maatitl ?

— Elles n'ont pas l'air bien charmantes, maugréai-je.

— Oh, il ne faut pas se fier aux apparences, Seigneur. Vous devriez le savoir puisque votre belle compagne semble si froide. Le charme peut se trouver ailleurs que dans le visage ou dans la silhouette. Regardez cette femme, là-bas, par exemple. »

Il me montrait une fille qui était sans doute la moins repoussante de tout l'établissement. Sa poitrine s'affaissait comme de l'argile humide et ses cheveux, à force d'être décolorés et recolorés, ressemblaient à du foin séché. Devant ma grimace, l'aubergiste se mit à rire.

« Je sais, je sais ; à voir cette femme, on aurait plutôt envie d'un garçon. A première vue, on croirait que c'est une grand-mère et pourtant, je vous assure qu'elle a tout juste trente ans. Me croirez-vous, Seigneur Chevalier, si je vous dis que tous ceux qui ont essayé Quequelyéhua une fois, la redemandent toujours. Elle a des clients fidèles qui ne veulent pas entendre parler d'une autre maatitl. Sans l'avoir pratiquée moi-même, je sais de source sûre qu'elle connaît des moyens extraordinaires pour faire plaisir aux hommes. »

Je repris ma topaze pour examiner plus attentivement la souillon aux cheveux en bataille et à l'œil larmoyant. C'était la représentation vivante de la maladie nanaua et cet efféminé d'aubergiste prenait un malin plaisir à essayer de me la refiler.

« Dans le noir toutes les femmes se ressemblent. Les garçons aussi,

du reste. Ce n'est donc pas l'apparence qui compte. Quequelyéhua a déjà certainement toute une liste d'attente pour cette nuit ; mais un Chevalier-Aigle peut exiger la préséance sur de simples pochteca. Voulez-vous que je l'appelle, Seigneur ?

— Quequelyéhua, répétai-je. Je me souviens d'une belle fille qui s'appelait Quequelmiqui.

— Chatouilleuse ? gloussa l'aubergiste. D'après son nom, elle devait être une partenaire fort enjouée. Mais, celle-ci est certainement encore bien mieux. Quequelyéhua, Celle qui chatouille. »

Tout cela me donnait la nausée.

« Je vous remercie, je n'en veux pas. » Je repris une rasade d'octli. « Et cette fille toute maigre qui est assise dans son coin, qu'en dites-vous ?

— C'est Pluie Fine, fit l'aubergiste sur un ton indifférent. On l'appelle comme ça parce qu'elle pleure tout le temps pendant qu'elle… euh… pendant qu'elle exerce ses fonctions. C'est une nouvelle, mais il paraît qu'elle est très compétente.

— Envoyez-la dans ma chambre dès que je serai assez ivre pour y aller moi-même.

— A vos ordres, Seigneur Chevalier-Aigle. Je ne me mêle pas des affaires de mes clients, mais je suis un peu curieux. Pourriez-vous me dire pourquoi vous avez choisi Pluie Fine ?

— Tout simplement parce qu'elle ne me rappelle aucune femme que j'aie connue. »

La cérémonie du mariage se déroula dans le calme et la simplicité. Mes quatre compagnons nous servirent de témoins. L'aubergiste avait préparé les tamales pour le repas rituel et nous avions invité les clients matinaux de l'auberge. Cuauhnáhuac étant l'agglomération principale des Tlahuica, j'avais trouvé un prêtre de leur principale divinité, le bon dieu Quetzalcoatl. Ce prêtre, voyant qu'il avait affaire à un couple qui n'était plus dans sa prime jeunesse, nous épargna fort à propos les avertissements coutumiers donnés aux filles supposées innocentes et les exhortations habituelles aux mâles libidineux. Sa harangue fut donc brève.

Pourtant, cette cérémonie rapide souleva une certaine émotion chez Béu, ou du moins, c'est ce qu'elle voulut faire croire. Elle versa quelques larmes virginales au milieu desquelles fleurissaient quelques sourires tremblants. Je dois reconnaître que cette comédie la rendait encore plus belle. Elle était vêtue de façon très aguichante et quand je la regardais sans ma topaze, elle me semblait aussi jeune que ma Zyanya de vingt ans. C'est pour cette raison que j'avais fait un usage répété de la dénommée Pluie Fine pendant toute la nuit précédente. Je voulais m'ôter toutes possibilités de désirer Béu malgré moi.

Pour la dernière fois, le prêtre balança son encensoir de copal

autour de nous. Ensuite, il nous regarda pendant que nous nous faisions mutuellement manger un morceau de tamal fumant ; puis, il noua un coin de mon manteau avec un coin de la jupe de Béu et nous souhaita beaucoup de chance dans notre nouvelle vie.

« Merci, Seigneur Prêtre, dis-je en lui remettant ses honoraires. Merci surtout pour vos bons vœux. » Je défis le nœud qui m'attachait à Béu. « J'aurai sûrement besoin de l'aide des dieux, là où je vais. » Et, chargeant mon sac sur mon épaule, je dis au revoir à Béu.

— Au revoir ? répéta-t-elle avec un petit cri. Mais, Zaa, c'est le jour de notre mariage.

— Je t'avais prévenue que je partirais. Mes hommes vont te conduire à la maison.

— Mais… mais, je pensais… que tu resterais au moins une nuit. Pour la…»

Elle jeta un coup d'œil autour d'elle et vit qu'on la regardait. Elle rougit violemment et haussa le ton : « Zaa, je suis ta femme, maintenant.

— Tu m'as épousé, rectifiai-je. C'est ce que tu voulais. Tu seras ma veuve et mon héritière. C'est Zyanya qui était ma femme.

— Mais Zyanya est morte depuis dix ans !

— Sa mort n'a pas brisé notre lien. Je n'aurai jamais d'autre femme.

— Hypocrite ! Tu n'es pas resté chaste pendant dix ans. Tu as eu d'autres femmes depuis. Pourquoi ne veux-tu pas de celle que tu viens d'épouser ? Pourquoi ne veux-tu pas de moi ? »

A part l'aubergiste qui ricanait d'un air égrillard, la plupart des assistants avait l'air bien embarrassé, tout comme le prêtre qui s'arma de courage et me dit :

« Seigneur, c'est la coutume de sceller ces promesses avec un acte de… afin de mieux se connaître…

— Votre sollicitude vous honore, Seigneur Prêtre, coupai-je. Mais je connais déjà cette femme bien trop intimement.

— Quel mensonge ! s'exclama Béu. Nous n'avons pas une seule fois…

— Et nous ne le ferons jamais, Lune en Attente. Je te connais trop bien, et je sais qu'un homme est le plus vulnérable quand il fait l'amour avec une femme. Je ne te donnerai pas l'occasion de me repousser dédaigneusement, de te moquer de moi ou de me diminuer par un de ces moyens que tu pratiques et que tu perfectionnes depuis si longtemps.

— Et toi, cria-t-elle, qu'est-ce que tu es en train de faire en ce moment ?

— La même chose, mais cette fois, j'ai pris les devants. Bien, le jour s'avance, il faut que je m'en aille. »

Quand je partis, je vis Béu se tamponner les yeux avec le coin chiffonné de sa robe qui avait servi à faire le nœud du mariage.

***

Il était inutile que je reprenne le long chemin de mes ancêtres à partir de son terme, à Tenochtitlán, ni à partir d'aucun des sites qu'ils avaient précédemment occupés dans la région des lacs, car je savais très bien que je n'y trouverais rien. Selon d'anciennes légendes, avant de s'implanter sur le lac, les Azteca s'étaient installés plus au nord, dans un lieu appelé Atlitalâcan. Par conséquent, en quittant Cuauhnáhuac, je pris la direction du nord-ouest, puis du nord et enfin du nord-est, en restant toujours en dehors des frontières de la Triple Alliance et je finis par arriver dans une région peu peuplée, située au-delà d'Oxitipan, la ville de garnison la plus septentrionale occupée par des soldats mexica. Là, je demandai des renseignements au sujet d'Atlitalâcan, mais pour toute réponse, je ne récoltai que des regards interloqués ou des haussements d'épaules. En effet, je me heurtais à deux difficultés.

Premièrement, je n'avais aucune idée de ce que pouvait être Atlitalâcan. Etait-ce une communauté du temps des Azteca et qui avait disparu après leur passage, ou bien un simple campement auquel ils avaient momentanément donné ce nom ? Deuxièmement, je me trouvais dans le sud du pays des Otomi, ou plus précisément, dans une région où les Otomi s'étaient installés à contrecœur quand ils avaient été refoulés de la région des lacs par les vagues successives des Culhua, des Acolhua, des Azteca et d'autres envahisseurs parlant le nahuatl. Dans cette région frontalière indéterminée, j'avais des difficultés pour me faire comprendre. Certains parlaient le nahuatl ou le poré de leurs voisins de l'ouest, mais d'autres ne connaissaient que l'otomite que je maniais fort mal et beaucoup parlaient un infâme pot-pourri de ces trois idiomes, aussi, je ne trouvai aucun indigène capable de m'expliquer où se trouvait l'antique Atlitalâcan.

Il me fallut donc la découvrir tout seul. Son nom était déjà en soi une indication ; il veut dire : « Là où l'eau jaillit » et, un jour, j'arrivai dans un petit village bien tenu qui s'appelait D'ntado Dehé, ce qui en otomite signifie à peu près la même chose. Ce village s'était établi près de la seule source de toute une région extrêmement aride. Il me semblait que les Azteca avaient très bien pu y faire halte, car un ancien chemin traversait le village venant du nord et repartant vers le sud en direction du lac Zumpango.

La maigre population de D'ntado Dehé me vit débarquer avec une méfiance somme toute assez naturelle, mais une vieille femme, trop pauvre pour avoir des scrupules, consentit à me loger dans le grenier

presque vide de sa misérable cabane d'adobe. Je déployai toute ma séduction pour me faire bien voir de ces taciturnes Otomi et pour essayer de les faire parler, mais en vain. Je me mis donc à écumer les alentours du village à la recherche de ce qu'auraient pu laisser mes ancêtres, mais sans me faire beaucoup d'illusions. Si les Azteca avaient caché des armes et des provisions sur leur chemin, ils devaient avoir pris des précautions pour que personne d'autres qu'eux ne puisse les découvrir, en marquant les caches de signes connus d'eux seuls et aucun de leurs descendants, moi compris, n'avait la moindre idée de la nature de ces signes.

Néanmoins, avec un gros pieu, je me mis en devoir de fouiller chaque endroit qui me semblait suspect : petites buttes de terre, buissons touffus ou ruines d'anciennes habitations. Je ne sais pas si ce comportement étrange éveilla chez les villageois de l'amusement, de la pitié ou de la simple curiosité, mais ils m'invitèrent à venir m'expliquer devant leurs deux plus vénérables Anciens. Ceux-ci répondirent à mes questions le plus simplement possible. Non, ils n'avaient jamais entendu parler d'Atlitalâcan, mais puisque ce nom avait le même sens que D'ntado Dehé, c'était sans doute aussi le même endroit. Oui, d'après les aïeux de leurs aïeux, une tribu d'étrangers loqueteux et sauvages s'était jadis installée près de la source pendant quelques années, avant de disparaître vers le sud. Quand je leur demandai s'ils avaient pu laisser quelque chose, ils secouèrent la tête en disant « n'yéhina », c'est-à-dire non et ils me répétèrent plusieurs fois une phrase que j'avais du mal à comprendre :

« Les Azteca sont venus ici, mais ils n'avaient rien apporté avec eux et ils n'ont rien laissé en partant. »

J'arrivai ensuite dans une région où les habitants ne parlaient que l'otomite. Je n'avançais pas en ligne droite, car il m'aurait fallu escalader des falaises impressionnantes et me frayer un passage au travers de cactus inextricables. J'étais sûr que les Azteca n'étaient pas passés par là et je suivais donc les routes, quand elles existaient, ou des sentiers bien tracés. Quoique sinueux, mon itinéraire continuait à me conduire vers le nord.

J'étais toujours sur un haut plateau, mais je descendais insensiblement chaque jour, et les journées étaient de plus en plus chaudes. C'était une chance pour moi car il n'y avait pas d'auberge et les villages où j'aurais pu trouver à me loger étaient souvent éloignés. Cette région étant très peu peuplée, même les animaux les plus craintifs habituellement n'étaient pas farouches. Bien que je n'eusse rien d'autre que mon macquauitl, arme assez bien conçue pour chasser le petit gibier, il me suffisait généralement de le lancer de côté pour me procurer un plat de viande fraîche.

Ce nom d'Otomi est une abréviation d'un mot très long et très

difficile à prononcer qui signifie en gros : « Les hommes dont les flèches abattent les oiseaux », mais il y a fort longtemps que la chasse n'est plus leur activité principale. Les tribus otomi sont très nombreuses et toutes vivent de l'agriculture : maïs, xitomatl et autres légumes. Leurs champs et leurs vergers étaient si prospères qu'ils envoyaient le surplus de leur production au marché de Tlatelolco et dans d'autres villes. Les Mexica appelaient ce pays Atoctli, la Terre Fertile.

Nulle part, je n'ai trouvé aucune cachette, ni aucune trace du passage des Azteca. Parfois, dans un village, un vieux conteur se souvenait que des faisceaux et des faisceaux d'années auparavant, une horde de va-nu-pieds était venue traîner dans le voisinage pendant quelque temps, mais tous ces vieillards me répétaient à chaque fois : « Ils n'avaient rien apporté avec eux et ils n'ont rien laissé en partant. » C'était décourageant, mais, après tout, moi qui étais un descendant direct de ces vagabonds, je n'avais rien apporté non plus. Une fois, pourtant, pendant mon séjour en pays otomi, j'ai peut-être laissé quelque chose.

Chez les Otomi, les hommes sont petits et trapus et comme beaucoup de paysans, ils ont un caractère assez renfrogné. Les femmes sont petites, elles aussi, mais elles sont minces et bien plus vives que leurs lourdauds de maris.

Les Otomi s'embellissent – c'est du moins ce qu'ils croient – en se teignant les dents en bleu et en rouge et en ornant leurs corps de dessins bleus gravés dans la peau avec des épines pour qu'ils soient indélébiles. Certains ont juste une petite décoration sur le front ou sur la joue, mais d'autres en ont le corps entièrement couvert.

A mon avis, les hommes n'étaient ni enlaidis, ni embellis par cette ornementation ; par contre, je trouvais dommage que les femmes dissimulent leur beauté derrière toutes ces spirales et tous ces entrelacs ineffaçables. Cependant, à mesure que je m'y habituai, ces décorations se mirent à me fasciner. Ce voile semblait rendre les femmes intouchables et donc désirables.

Un jour, alors que je me trouvais à l'extrémité nord du territoire otomi, j'arrivai dans un village nommé M'boshte où je rencontrai une jeune femme qui s'appelait R'zoôno M'donwe, ce qui signifie Fleur de Lune. Fleurie, elle l'était en effet. Elle était couverte de pétales et de feuilles bleues et derrière ce jardin artificiel, je découvris un visage et un corps très agréables. Je plus aussi à Fleur de Lune, sans doute pour la même raison qu'elle m'avait plu. On est souvent attiré par l'insolite et ma taille, déjà haute pour un Mexica, faisait de moi un géant comparé aux Otomi. Elle me fit comprendre qu'elle n'avait pas d'attaches pour le moment. Son mari était mort récemment dans la R'donte Sh'mboi, la Rivière Ardoise qui traversait le village.

Je passai donc ma nuit à M'boshte dans le lit de Fleur de Lune. Je ne sais pas ce qu'il en est des autres femmes otomi, mais elle était entièrement décorée, sauf les lèvres, les paupières, le bout des doigts et le bout des seins. Elle avait dû souffrir atrocement quand l'artiste lui avait incisé des fleurs sur les bords mêmes de son tipili. Au cours de cette nuit, j'ai pu admirer toute cette végétation, car elle avait voulu que je commence par examiner, caresser et goûter la moindre fleur de son jardin secret. J'avais l'impression d'être un cerf broutant une généreuse prairie et je me disais que ces animaux avaient bien de la chance.

Le lendemain, pendant que je me préparais à partir, Fleur de Lune me fit comprendre qu'elle espérait bien que je l'avais mise enceinte, ce que son défunt mari n'avait jamais réussi à faire. Je souris, très flatté de ce compliment, mais elle m'expliqua qu'étant donné que j'étais très grand, l'enfant aurait des chances de l'être aussi et avoir ainsi une surface de peau considérable à décorer, ce qui ferait de lui un sujet d'envie pour les autres Otomi. Déçu, je la quittai en soupirant.

Tant que je continuai à longer les rives de la R'donte Sh'mboi, le paysage demeurait verdoyant et fleuri. Mais le but de mon voyage était de retrouver les Azteca et c'est du désert, et d'au-delà, qu'ils venaient. Je tournai alors le dos aux terres habitées pour pénétrer dans des espaces vides, brûlés et hostiles.

Les déserts sont des lieux maudits par les dieux, quand ceux-ci ne les ignorent pas totalement.

Le matin, Tonatiuh bondissait de sa couche sans la cérémonie préalable de l'aube où il choisit d'ordinaire ses lances et ses flèches pour la journée. Chaque soir, il s'effondrait dans son lit, sans même se donner la peine d'endosser son éclatant manteau de plumes, ni d'étaler sa couverture de fleurs colorées. Entre ces deux moments, Tonatiuh n'était qu'une tache d'un jaune un peu plus intense dans un ciel également jaune. Accablant, obstiné, aspirant tout l'air, il se frayait dans le ciel un chemin embrasé, aussi lentement et aussi péniblement que je cheminais sur les sables arides. Quant à Tlaloc, le dieu-pluie, il s'intéressait encore moins au désert, bien que ce fût la saison des pluies.

Il m'est arrivé de voir ou d'entendre un coyote ; c'est un animal qui semble s'acclimater partout. J'ai vu aussi quelques lapins et souvent, un ou deux vautours planaient au-dessus de moi en cercle. A part cela, les habitants du désert faisaient partie de l'espèce rampante : serpents à sonnettes, lézards de toutes sortes et scorpions presque aussi gros qu'une main.

Les dieux des végétaux ne s'occupent pas non plus beaucoup du désert. En fait d'arbres, à part les cactus, on ne voit guère que quelques mizquitl rabougris, ou des yuca aux feuilles en forme de

lance.

La seule bonne déesse qui ose se promener dans ces lieux déshérités, c'est Xochiquetzal, la déesse de l'amour et des fleurs. Chaque printemps, elle vient embellir le moindre buisson et le moindre cactus.

S'il arrive qu'une déesse fréquente impunément le désert, il n'en est pas de même pour les humains. Un homme qui voudrait le traverser sans y être préparé y trouverait un trépas assuré et un trépas lent et douloureux. Pour moi, bien que ce fût la première fois que je m'aventurais dans ces solitudes, je n'étais pas tout à fait inexpérimenté. Pendant mon enfance, le quachic Gourmand de Sang avait inclus dans son enseignement quelques principes pour survivre dans le désert. Grâce à lui, je n'ai jamais manqué d'eau. Comme son nom l'indique, le cactus comitl a une forme de cruche. J'en choisissais toujours un qui eût une bonne taille et, après l'avoir entouré de brindilles auxquelles je mettais le feu, j'attendais que la chaleur se condense à l'intérieur. Ensuite, je n'avais plus qu'à découper le sommet du cactus, puis à presser la pulpe pour en faire couler le jus dans ma gourde de cuir.

J'avais rarement de la viande sauf, de temps en temps, un lézard et une fois un lapin. Mais la viande n'est pas une nourriture indispensable. A longueur d'année, l'arbre mizquitl porte des guirlandes de gousses fraîches et vertes et de gousses desséchées qui restent de l'année précédente. On peut faire cuire les pois verts dans de l'eau et les réduire en purée. Les pois secs, on les écrase entre deux pierres pour en faire de la farine que l'on mélange avec de l'eau, comme le pinolli, quand on n'a pas autre chose à se mettre sous la dent.

Vous voyez, j'ai survécu pendant toute une année dans ce sinistre désert. Je vous dirai simplement, pour que vous ayez une idée de son immensité et de sa désolation, que j'y ai marché pendant plus d'un mois avant de rencontrer un seul être humain.

De loin j'avais cru que c'était un monticule de sable, mais en m'approchant, je me rendis compte que c'était une personne assise. Tout heureux, je la hélai mais elle ne répondit pas. J'appelai encore et je m'aperçus que sa bouche était grande ouverte, comme pour crier.

C'était une femme entièrement nue, assise sur le sable. Elle avait dû effectivement crier, mais maintenant, elle était morte, les yeux et la bouche béants. Elle avait les jambes écartées et les mains posées à plat sur le sol comme si elle avait fait des efforts désespérés pour se relever. Je tâtai son épaule poussiéreuse ; la chair était encore souple et tiède. Elle n'était pas morte depuis bien longtemps. Elle ne présentait aucun signe de maladie, ni aucune blessure et je me demandais de quoi elle avait bien pu mourir.

J'avais pris l'habitude de parler tout seul, par manque de compagnie et je me mis à bougonner :

« Ce désert est vraiment maudit des dieux. J'ai la chance de rencontrer un être humain qui est peut-être le seul dans toute cette solitude et une femme par-dessus le marché. Et voilà qu'elle est morte. Si j'étais arrivé un peu plus tôt, elle aurait sans doute accepté avec plaisir de profiter de ma couverture et de mes petites attentions. Maintenant, la seule attention que je puisse lui témoigner, c'est de l'enterrer avant que les vautours ne rappliquent. »

Je posai mon sac et ma gourde et entrepris de faire un trou dans le sable avec mon macquauitl. Il me sembla voir un reproche dans ses yeux, aussi je pensai que je pourrais l'allonger pendant que je creusais sa tombe. Je la pris par les épaules pour la mettre sur le dos, mais, oh ! « surprise ! elle résista à tout prix. Ses muscles ne s'étaient pourtant pas encore raidis.

Je reculai d'un pas, pour considérer ce cadavre si bizarrement têtu et soudain, je reçus un coup violent entre les omoplates. Je me retournai vivement pour me voir entouré par un demi-cercle de flèches pointées sur moi. Les hommes qui tenaient les arcs me regardaient méchamment. Ils n'avaient pour tout vêtement qu'un pagne de cuir graisseux et déchiré, une couche de crasse sur tout le corps et quelques plumes dans leurs cheveux embroussaillés. Ils étaient neuf. Tout occupé par ma singulière découverte, je ne les avais pas entendus arriver, pourtant j'aurais dû les sentir car ils puaient dix fois plus que la morte.

Les Chichimeca ! pensai-je et peut-être même l'ai-je dit à haute voix.

« Je viens de tomber sur cette malheureuse, leur expliquai-je, et je m'apprêtais à faire quelque chose pour elle. »

J'avais parlé très vite, espérant arrêter leurs flèches, aussi j'avais utilisé ma langue maternelle en accompagnant mes paroles de force gestes destinés à me faire comprendre de ces sauvages. Mais, à mon grand étonnement, l'un d'eux me répondit en un nahuatl très correct :

« C'est ma femme. »

Les flèches des Chichimeca étaient toujours braquées sur moi et je me hâtai de dire :

« Ce n'est pas moi qui l'ai tuée. Je l'ai trouvée comme ça. Je ne lui aurais pas fait de mal, même si elle avait été en vie. »

L'homme eut un sourire féroce.

« Je voulais l'enterrer, poursuivis-je, avant que les vautours ne viennent s'en repaître. »

L'homme regarda le sillon que j'avais commencé à creuser, puis il leva les yeux vers les charognards qui planaient au-dessus de nous. Son visage sévère s'adoucit un peu quand il me déclara en baissant son

arc :

« C'est très aimable à vous, étranger. »

Ses compagnons l'imitèrent et glissèrent leurs flèches dans leur chevelure en bataille. L'un d'eux saisit mon macquauitl et l'examina admirativement. Un autre entreprit de fouiller mon sac. Je pensais qu'ils allaient peut-être me voler le peu que je possédais, mais j'espérais qu'ils ne me tueraient pas. Tâchant de maintenir ce climat de cordialité, je dis au veuf :

« Je compatis à votre douleur. Votre femme était jeune et avenante. De quoi est-elle morte ?

— D'avoir été une mauvaise femme, répliqua-t-il d'un air sombre. Elle a été mordue par un serpent à sonnette. »

Je ne voyais pas très bien le rapport entre les deux mais je me contentai de remarquer : « C'est bizarre, elle ne semble pas avoir été malade.

— Elle a survécu à la morsure, grommela-t-il. Mais elle s'était d'abord confessée à Mangeuse de Saleté et j'étais à côté d'elle. Elle a avoué à Tlazolteotl qu'elle avait couché avec un homme d'une autre tribu et par malheur, elle n'est pas morte après. » Il secoua tristement la tête et continua son récit. « On a attendu qu'elle soit guérie, car on n'exécute pas une femme malade. Quand elle a été tout à fait remise, on l'a amenée ici, ce matin, pour la faire mourir. »

Je regardai le cadavre en me demandant quel genre d'exécution pouvait laisser pour seuls stigmates des yeux fixes et une bouche hurlant silencieusement.

« On est venu pour l'emporter », conclut le veuf. Il me posa une main amicale sur l'épaule. « On va s'en occuper ; ensuite, peut-être voudrez-vous partager notre repas au campement ?

— Avec plaisir », répondis-je.

L'homme s'approcha de sa femme et la déplaça en la tirant vers le haut avec beaucoup de difficulté. J'entendis un effrayant bruit d'arrachement, et l'homme la dégagea du pieu sur lequel elle était empalée.

Les neuf hommes me conduisirent ensuite jusqu'à leur campement et ils me traitèrent très courtoisement. Ils procédèrent à une fouille minutieuse de mes affaires, mais ils ne me prirent rien, pas même mon petit pécule de numéraire de cuivre. Je pense toutefois qu'ils se seraient sans doute comportés différemment s'ils avaient trouvé des objets de valeur. Après tout, c'étaient des Chichimeca.

Les Mexica ont toujours prononcé ce nom avec mépris, dérision ou même avec haine, de la même façon que les Espagnols parlent des « barbares » et des « sauvages ». Ce nom vient de chichime, un mot qui veut dire chien et il regroupe toutes les peuplades de ce Peuple Chien chez lequel je venais d'arriver, toutes ces tribus errantes et sordides

qui habitent dans le désert, au nord du territoire des Otomi. (C'est pourquoi, dix ans auparavant, j'avais été si vexé que les Tarahumara, Pieds Agiles, m'aient pris pour un Chichimeca.) Cependant, je dois dire qu'après avoir parcouru ces déserts pendant près d'une année, je n'ai trouvé aucune tribu supérieure ou inférieure aux autres. Elles étaient toutes aussi ignorantes, sauvages et cruelles, mais je crois que c'est la faute de ce désert inhumain.

Ces gens vivaient dans une saleté qui aurait écœuré un homme civilisé ou un Chrétien. Ils n'avaient ni maison, ni occupation fixe, car ils vagabondaient éternellement à la recherche de la maigre pitance qu'ils arrachaient au désert. Les tribus chichimeca parmi lesquelles j'ai séjourné parlaient toutes le nahuatl ou un dialecte dérivé, mais elles ignoraient l'écriture ou toute autre forme de connaissance et certaines de leurs coutumes étaient franchement abominables. Cependant, il faut dire à leur décharge que les Chichimeca ont su s'adapter admirablement à ce désert, ce que bien peu d'hommes civilisés auraient été capables de faire.

Pendant mon séjour chez les tribus chichimeca, j'ai toujours veillé à ne jamais badiner avec leurs femmes, à ne manquer à aucune de leurs lois et à ne les offenser en aucune façon, aussi m'ont-ils toujours traité comme un des leurs. Jamais, je n'ai été volé ou maltraité et ils m'ont toujours fait partager leur maigre chère et le peu d'agréments qu'ils arrivaient à arracher au désert.

La seule chose que je leur ai jamais demandée, c'était ce qu'ils savaient des Azteca, de leur périple et des éventuelles réserves qu'ils auraient enterrées en chemin. Tous me dirent :

« Oui, une tribu a traversé ce pays autrefois, mais nous ignorons tout d'elle, sauf qu'elle n'avait rien apporté et qu'elle n'a rien laissé derrière elle. »

Un jour, le deuxième été que je passais dans ce désert maudit, ma question reçut une réponse légèrement différente. Je suivais alors la tribu mapimi qui errait dans la région la plus chaude, la plus sèche et la plus sinistre de toutes celles que j'avais traversées jusque-là. Je m'étais avancé si loin au nord des terres habitées que je me demandais comment le désert pouvait encore continuer. Et pourtant, les Mapimi m'avaient affirmé qu'il s'étendait encore sur des espaces infinis. Cette information m'avait profondément déprimé et c'est sur un ton las et désabusé que je posai à l'un d'eux ma sempiternelle question sur les Azteca.

« Oui, me répondit-il. Cette tribu a bien existé et elle a fait ce voyage dont vous parlez. Mais elle n'a rien apporté avec elle et…

— Et, achevai-je d'une voix aigre, elle n'a rien laissé derrière elle.

— Sauf nous », fit-il.

Ces paroles mirent un certain temps à m'atteindre, tant était

grand mon abattement, mais soudain, je me réveillai et je le regardai avec stupéfaction. Il me fit un sourire édenté. Il s'appelait Patzcatl et c'était le chef des Mapimi. Il était très vieux, tout ratatiné et desséché par le soleil.

« Vous avez dit que les Azteca venaient d'un pays inconnu nommé Aztlán et qu'à la fin de leur périple, ils ont fondé une grande ville, loin, très loin, vers le sud. Depuis les faisceaux et les faisceaux d'années que nous vivons ici, nous, les Mapimi et d'autres Chichimeca, nous avons entendu parler de cette cité et de sa splendeur, mais aucun de nous ne l'a jamais vue. Alors, dites-moi, Mixtli, n'avez-vous jamais été frappé par le fait que tout barbares que nous sommes, nous parlions néanmoins le même nahuatl que vous ?

— Oui, chef Patzcatl, lui répondis-je. J'ai été surpris et heureux de pouvoir parler avec tant de tribus différentes, mais je ne me suis jamais posé la question. Avez-vous une théorie à ce sujet ?

— Mieux qu'une théorie, se rengorgea-t-il. Je suis très vieux et je descends d'une lignée d'aïeux qui ont tous atteint un âge très avancé. Mais nous n'avons pas toujours été vieux et dans notre jeunesse, nous étions curieux. Chacun de nous a posé des questions et s'est souvenu des réponses aussi, nous nous sommes transmis les connaissances sur les origines de notre peuple, de génération en génération.

— Je vous serais très reconnaissant si vous pouviez m'en faire part, vénérable chef.

— Voilà, dit-il. La légende raconte que sept différentes tribus – parmi lesquelles vos Azteca – ont quitté Aztlán, il y a très longtemps, à la recherche d'une terre plus hospitalière que la leur. Toutes ces tribus étaient apparentées, elles parlaient le même langage, adoraient les mêmes dieux, respectaient les mêmes traditions et, pendant un certain temps, elles s'entendirent bien. Mais, comme on peut s'y attendre pendant un aussi long voyage, des dissensions et des tiraillements se produisirent. En chemin, certains groupes se séparèrent – des familles, des clans et même des tribus entières. Certains partirent de leur côté, d'autres, fatigués d'avancer, décidèrent de se fixer là où ils étaient. Au cours des ans, ces tribus errantes se sont souvent fragmentées, elles aussi. On sait que les Azteca ont continué leur marche jusqu'à l'endroit où s'élève maintenant Tenochtitlán et peut-être d'autres tribus les ont accompagnés. C'est pourquoi, je vous ai dit ceci : quand vos Azteca ont traversé ce désert, ils n'ont rien laissé derrière eux, excepté nous. »

Je soupirai :

« J'aimerais bien, tout de même, découvrir le pays d'origine des Azteca. »

Le chef hocha la tête. « C'est loin d'ici. Je vous l'ai dit, les sept tribus sont restées longtemps ensemble avant de commencer à se

séparer. »

Je regardai vers le nord, là où l'on m'avait dit que le désert s'étendait sans limites et je grognai : « *Áyya*, alors il faut que je continue à marcher dans ces terres maudites et désolées ?

— Vous êtes déjà allé trop au nord. En restant toujours dans le désert, poursuivit-il en riant, vous vous êtes dirigé vers le nord et vers l'ouest, mais pas suffisamment vers l'ouest. D'après les pères de mes pères, notre Aztlán se situerait quelque part au sud-ouest d'ici, au bord du grand océan. Mes ancêtres et les vôtres ont dû beaucoup vagabonder et tourner en rond avant que leur ultime marche les conduise à ce qui est maintenant votre ville, comme le raconte votre légende. A mon avis, Aztlán devrait se trouver au nord-ouest de votre capitale.

— Alors, il faut que je fasse marche arrière, vers le sud-ouest, murmurai-je en pensant aux marches fastidieuses, à la saleté et aux fatigues endurées pour rien.

— En tout cas, si vous voulez continuer je vous conseille de ne pas aller vers le nord. Aztlán n'est pas là et vous y trouveriez un désert bien plus terrible et bien plus impitoyable que celui où nous sommes, où même nous autres, les Mapimi, ne pourrions survivre. Il n'y a que les Yaki qui osent s'y aventurer parfois, parce qu'ils sont plus cruels encore que le désert lui-même.

— Je sais de quoi ils sont capables, fis-je en évoquant de bien sombres souvenirs. Je vais suivre votre conseil, chef Patzcatl.

— Allez par là. » Il fit un geste en direction du sud-ouest, là où Tonatiuh était en train de disparaître derrière les montagnes grisâtres qui m'avaient accompagné de loin pendant toute ma traversée du désert. « Aztlán est de l'autre côté. »

***

Je partis vers le sud-ouest et je franchis ces montagnes dont j'avais contemplé la pâle silhouette pendant plus d'une année, m'attendant à devoir escalader des murailles de granit. Pourtant, à mesure que je m'en rapprochais, je constatai que c'était la distance qui leur avait donné cet aspect si abrupt. Sur les premières pentes, ne poussaient que quelques buissons rabougris pareils à ceux du désert, mais plus je m'avançais, plus la végétation se faisait dense. Quand je pénétrai dans la haute montagne, je découvris une région aussi verdoyante et aussi hospitalière que le pays des Tarahumara et, du reste, j'y trouvai des villages creusés dans le roc dont les habitants leur ressemblaient beaucoup et parlaient une langue très voisine. Ils m'apprirent d'ailleurs qu'ils leur étaient apparentés.

Lorsqu'enfin je redescendis sur l'autre versant, j'arrivai sur une

plage quelque part au sud de celle où j'avais abordé lors de mon involontaire expédition maritime, dix ans auparavant. J'appris par les tribus de pêcheurs qui peuplaient la côte, que ce pays s'appelait le Sinaloa. Ces gens, les Kaita, ne firent pas preuve d'hostilité à mon égard, mais ils ne se montrèrent pas non plus accueillants ; ils étaient simplement indifférents et leurs femmes sentaient le poisson. Je ne m'attardai donc pas chez eux et poursuivis ma route vers le sud, espérant trouver Aztlán, quelque part « au bord du grand océan », comme l'avait dit le vieux chef mapimi.

En général, je suivais la plage, mais parfois j'étais obligé de m'enfoncer dans l'intérieur des terres pour contourner une lagune, un marécage ou une impénétrable forêt de palétuviers. Parfois aussi, il me fallait attendre au bord d'un fleuve grouillant d'alligators, qu'un pêcheur passe pour qu'il me fasse passer sur l'autre rive avec son bateau, en maugréant, la plupart du temps.

Cependant, dans l'ensemble, tout se passa très bien. La brise fraîche qui venait de la mer tempérait l'ardeur du jour et la nuit, le sable tiède faisait une couche où je dormais confortablement.

Aux plages, succédèrent des fourrés inextricables où la végétation se mêlait aux palétuviers couverts de mousses et aux racines innombrables. A marée basse, le sol était boueux, glissant et parsemé de flaques d'eau stagnante et à marée haute, il était complètement recouvert par l'eau salée. Ces marais étaient torrides, humides, poisseux, puants et infestés de moustiques voraces. J'avais essayé d'obliquer vers l'est pour les contourner, mais ils semblaient s'étendre jusqu'au pied des montagnes. Il me fallut donc les traverser, obligé de patauger dans la boue et la vase nauséabonde, quand je ne pouvais pas sauter d'un endroit sec à un autre.

Je ne sais plus combien de jours j'ai passés dans cette odieuse contrée. Je me nourrissais de pousses de palmes et de cresson mexixin. La nuit, je choisissais un creux dans un arbre où je pourrais dormir hors de portée des alligators et des brumes nocturnes qui rasaient le sol. Je ne m'étonnais pas de ne rencontrer âme qui vive, car personne n'aurait voulu vivre dans un endroit aussi malsain. J'ignorais totalement à quel pays il pouvait appartenir ; je savais seulement que je me trouvais loin au sud du Sinaloa et je pensais être dans les parages du Nayarit, sans en avoir la certitude puisque je n'avais encore vu personne.

Enfin, un jour, au plus profond de ce sordide marécage, je rencontrai un être humain. C'était un jeune homme vêtu d'un pagne, penché au-dessus d'un trou d'eau et qui tenait à la main une rudimentaire fourche à trois pointes. J'étais si surpris et si heureux que je fis une chose impardonnable : je le hélai d'une voix sonore au moment même où il enfonçait sa perche dans l'eau. Il releva la tête,

me foudroya du regard et gronda :

« Vous me l'avez fait rater. »

Je restai interdit, non pas à cause de ses paroles, car en somme, il avait bien raison de m'en vouloir, mais parce que, contrairement à mon attente, il ne s'était pas exprimé en poré.

« Je suis désolé », fis-je, moins haut.

Il dégagea sa fourche de la vase et je m'approchai de lui sans faire de bruit. Il l'enfonça une nouvelle fois d'un coup sec et la ressortit aussitôt. Cette fois, une grenouille frétillait au bout de l'une des pointes.

« Vous parlez nahuatl », constatai-je. Il grogna et jeta la grenouille dans un panier tressé où elle alla rejoindre plusieurs de ses congénères. Pensant que j'étais peut-être tombé sur un descendant des ancêtres du chef mapimi qui étaient restés sur place, je lui demandai :

« Vous êtes un Chichimecatl ? »

J'aurais été bien étonné s'il m'avait répondu affirmativement, mais ce qu'il dit me laissa encore plus stupéfait.

« Je suis un Aztecatl. » Puis, il ajouta en se penchant sur la mare : « Et je suis très occupé.

— Et vous avez une façon bien peu courtoise d'accueillir les étrangers », rétorquai-je. Sa hargne avait fait retomber toute l'excitation que j'aurais dû ressentir en présence d'un descendant direct des Azteca.

« La courtoisie n'est pas de mise envers un étranger assez fou pour venir ici, grommela-t-il, sans même me regarder et en embrochant une autre grenouille. Il faut avoir le cerveau dérangé pour s'aventurer dans ce cloaque.

— Voilà deux ans que je marche à la recherche d'un endroit qui s'appelle Aztlán, fis-je aigrement. Peut-être pourriez-vous me dire…

— Vous l'avez trouvé, coupa-t-il d'une voix morne.

— C'est ici ? m'exclamai-je.

— C'est là-bas, bougonna-t-il, en faisant un signe par-dessus son épaule, toujours sans lever les yeux de sa mare boueuse. Suivez le sentier jusqu'à la lagune et appelez un bateau pour qu'il vous fasse traverser. » Je me retournai et je vis qu'il y avait bien un sentier dans le fouillis de la végétation. Je m'y engageai, n'osant croire…

Mais, soudain, je réalisai que je n'avais même pas remercié le jeune homme et je revins près de lui.

« Merci », lui dis-je et en même temps, je le fis basculer dans l'eau stagnante. Quand il refit surface, la tête coiffée d'algues gluantes, je lançai le panier de grenouilles sur lui et je le laissai à ses imprécations, tandis que je prenais la direction de l'Endroit des Blanches Aigrettes, le légendaire Aztlán.

Que croyais-je découvrir ? Peut-être un petit Tenochtitlán ? Une

cité de pyramides, de temples et de tours ? Je ne sais trop. En tout cas, ce que j'y trouvai était bien misérable.

Je suivis le sentier qui serpentait au sec dans le marais. Peu à peu, les arbres s'espacèrent et le terrain devint de plus en plus boueux et glissant. Les palétuviers aux racines pendantes cédèrent la place à des roseaux qui émergeaient de l'eau. Là, le chemin s'arrêta au bord d'un lac empourpré par le soleil couchant. C'était une grande nappe d'eau saumâtre et peu profonde à en juger par les roseaux et les joncs qui y poussaient et les aigrettes blanches posées un peu partout. Devant moi, j'aperçus une île, environ à deux portées de flèche de la rive. Je pris mon cristal pour la regarder.

Aztlán était donc une île sur un lac, tout comme Tenochtitlán. Mais là, s'arrêtait toute similitude. C'était un petit mamelon de terre ferme, à peine rehaussé par la ville qui était construite dessus, car il n'y avait pas un seul bâtiment de plus d'un étage. Pas une seule pyramide, pas un seul temple assez haut pour se distinguer du reste. L'île, ensanglantée par le crépuscule, était environnée par la fumée bleue des feux du soir. De tous les endroits du lac, des pirogues se préparaient à regagner l'île. Je hélai la plus proche de moi. Le pêcheur fit glisser son canoë entre les roseaux et m'observa d'un air soupçonneux. Puis, après avoir marmonné un juron, il me dit :

« Vous n'êtes pas le… vous êtes étranger. »

Et toi, pensai-je, tu es un autre de ces malappris. Je montai sur le bateau avant qu'il ait eu le temps de s'en aller.

« Si vous êtes venu chercher le chasseur de grenouilles, je peux vous dire qu'il est occupé. Emmenez-moi sur l'île, s'il vous plaît. »

A part un autre juron, il n'émit aucune protestation, ne montra aucune curiosité et ne prononça pas un seul mot, tandis qu'il manœuvrait sa barque. Il me déposa à l'extrémité de l'île, puis il repartit vers ce que je découvris par la suite être des canaux – autre ressemblance avec Tenochtitlán. Je partis dans la ville. Outre une voie assez large qui faisait le tour de l'île, il n'y avait en tout que quatre rues ; deux dans le sens de la longueur et deux dans le sens de la largeur, grossièrement pavées de coquilles d'huîtres et de palourdes. Les maisons et les cabanes qui se pressaient le long des rues et des canaux étaient blanchies avec un enduit fabriqué avec de la poudre de coquillage.

L'île était ovale et très étendue. Elle était aussi grande que Tenochtitlán, sans le quartier de Tlatelolco. Je pense qu'il y avait aussi autant de maisons, mais comme elles n'avaient qu'un seul étage, le nombre de ses habitants était sans comparaison avec la population grouillante de Tenochtitlán. Du centre de l'île, je pouvais voir tout le lac et je m'aperçus que celui-ci était encerclé de toutes parts par le même marécage insalubre. Les Azteca ne vivaient pas sur ce marais

empesté, mais cela ne valait guère mieux. Les eaux du lac n'empêchaient pas les brumes, les miasmes et les moustiques d'envahir l'île. Aztlán était vraiment un endroit affreux et je me réjouissais que mes ancêtres aient eu la bonne idée de l'abandonner.

J'en conclus que les habitants actuels étaient les descendants de ceux qui avaient été trop apathiques pour partir chercher fortune ailleurs et d'après ce que je voyais, ils n'étaient guère devenus plus entreprenants avec le temps. Ils paraissaient tous écrasés par leur sinistre environnement, pleins de ressentiment à son égard, mais résignés à leur sort. Les gens que je croisais dans les rues voyaient bien que j'étais un étranger, ce qui devait être une rareté pour eux, mais personne ne me fit la moindre remarque, ni pour me saluer, ni pour me demander si j'avais faim.

La nuit tomba et les rues commencèrent à se vider. L'obscurité était entrecoupée par les lueurs des foyers et des lampes à huile qui filtraient des maisons. J'arrêtai un passant qui essayait de filer sans être vu et je lui demandai où était le palais de l'Orateur Vénéré.

« Le palais ? répéta-t-il, les yeux ronds. L'Orateur Vénéré ? »

J'aurais dû me douter qu'il ne pouvait y avoir de palais dans ce ramassis de bicoques et j'aurais dû me souvenir que le titre d'Orateur Vénéré avait été adopté longtemps après que les Azteca furent devenus des Mexica. Je corrigeai ma question.

« Je voudrais voir votre chef. Où habite-t-il ?

— Ah, le tecuhtli », fit l'homme. Il me renseigna à la hâte, puis il conclut : « Et maintenant, je vais être en retard. » Et il disparut dans la nuit.

Pour des gens perdus au milieu de nulle part, et qui n'avaient rien de bien urgent à faire, ils paraissaient se complaire à prétendre être occupés et pressés. Les Azteca parlaient nahuatl, mais ils avaient gardé beaucoup de termes tombés en désuétude chez les Mexica depuis très longtemps et ils en avaient emprunté d'autres aux tribus voisines. En revanche, ils ne comprenaient pas certains mots nahuatl que j'employais.

Le « palais » était du moins une maison décente, revêtue d'un enduit d'un blanc éclatant et composée de plusieurs pièces. Une jeune femme vint m'ouvrir et me dit qu'elle était l'épouse du tecuhtli. Elle ne me pria pas d'entrer et me demanda ce que je voulais sur un ton brusque.

« Je voudrais voir le tecuhtli, répondis-je, à bout de patience. Je viens de très loin, spécialement pour le voir.

— Vraiment ? fit-elle. Il a peu de visites et il ne tient pas à en recevoir. De toute manière, il n'est pas encore rentré.

— Puis-je l'attendre ici ? » insistai-je.

Elle réfléchit un moment, puis elle me dit sans conviction :

« Oui, peut-être, mais il aura faim quand il rentrera et il voudra manger d'abord. » J'allais lui faire remarquer que j'étais dans le même cas, mais elle poursuivit : « Il avait envie de manger des cuisses de grenouille, ce soir. Il est parti en chercher sur la terre ferme, parce qu'ici, il n'y en a pas. Le lac est trop salé. Il n'a pas dû en prendre beaucoup ; il est bien long à rentrer. »

Je faillis partir en courant, puis je me demandai si la punition pour avoir envoyé le tecuhtli au bain serait pire que de passer la nuit à essayer de l'éviter en errant dans cette île infestée de moustiques. Je suivis la femme dans une pièce où des vieux et des enfants étaient en train de manger un plat de légumes. Ils me dévisagèrent sans dire un mot et ne m'offrirent pas de partager leur repas.

On me fit entrer dans une pièce vide et je me laissai tomber avec délice sur une chaise.

« Comment doit-on s'adresser au tecuhtli ? demandai-je à la femme.

— Il s'appelle Tlilectic-Mixtli. »

Je faillis tomber à la renverse. Quelle incroyable coïncidence ! Si lui aussi s'appelait Nuage Noir, sous quel nom allais-je me présenter ? Après l'avoir fait tomber dans une mare, cet homme croirait vraiment que je continuais à me moquer de lui si je prétendais avoir le même nom que lui. J'entendis alors qu'il venait d'arriver et la femme courut à la rencontre de son seigneur et maître. Je perçus le murmure de sa voix, puis le mari qui s'écriait :

« Quoi ! Un visiteur ! Qu'il aille au diable ! Je meurs de faim. Femme, va me préparer ces grenouilles. Il a fallu que je les pêche deux fois. »

La femme murmura à nouveau et il éclata :

« Comment ? Un étranger ? »

D'un geste brusque, il écarta le rideau de la pièce où j'étais assis. C'était bien lui ; il avait encore des algues dans les cheveux et il était tout crotté jusqu'à la taille. Le regard fulminant, il hurla : « Vous ! »

Je m'inclinai pour faire le geste de baiser la terre, tout en gardant la main droite sur le manche du couteau que j'avais à la ceinture. Alors, à ma grande stupéfaction, il éclata de rire, s'avança vers moi et m'entoura amicalement de ses bras. Sa femme et les autres membres de sa famille avaient passé la tête dans l'embrasure de la porte, les yeux agrandis par la surprise.

« Bienvenue, étranger ! s'exclama-t-il en riant toujours. Par les jambes écartées de la déesse Coyaulxauh-qui, je suis content de vous retrouver. Regardez un peu dans quel état je suis à cause de vous. Quand j'ai réussi à me sortir de cette fosse, tous les bateaux étaient partis, je suis rentré en traversant le lac à pied.

— Et vous avez trouvé ça drôle ? demandai-je prudemment.

— Par le tipili sec de la déesse Lune, pour ça oui ! C'est la première fois de toute mon existence dans ce trou lugubre qu'il m'arrive quelque chose d'inattendu. Je vous remercie d'avoir interrompu cet abîme de monotonie. Comment vous appelez-vous ?

— Je m'appelle… euh… Tepetzalan, répondis-je, empruntant le nom de mon père pour cette occasion.

— Vallée, fit-il. C'est bien la plus haute vallée que j'aie jamais vue. Eh bien, ne craignez aucune représaille de ma part. Par les tétons flasques de la déesse, quel plaisir de rencontrer un homme qui a des testicules sous son pagne. Si les hommes de ma tribu en ont, ils ne les montrent qu'à leur femme. » Il se retourna alors pour crier à la sienne : « Il y a assez de grenouilles pour mon ami et moi. Prépare-les pendant que je vais à l'étuve. Ami Tepetzalan, peut-être aimeriez-vous vous rafraîchir, vous aussi ? »

Pendant que nous nous déshabillions dans l'étuve qui était derrière la maison, le tecuhtli me dit :

« Vous êtes sûrement un de nos lointains cousins du désert. Aucun de nos voisins ne parle notre langue.

— Oui, je suis bien un de vos cousins, mais je ne viens pas du désert. Avez-vous entendu parler de la nation mexica et de la grande ville de Tenochtitlán ?

— Non, répondit-il, comme s'il n'avait pas honte de son ignorance. Aztlán est la seule ville au milieu de ces villages misérables. » Je me gardai de rire et il poursuivit : « Nous nous flattons de nous suffire à nous-mêmes ici, aussi nous sortons rarement de chez nous pour faire des échanges avec les autres tribus. Nous connaissons seulement nos plus proches voisins, mais nous ne nous mêlons pas à eux. Au nord de ces marécages, vivent les Kaita. Puisque c'est de là que vous venez, vous avez dû vous rendre compte de leur pauvreté. Au sud d'ici, il n'y a qu'un tout petit village, Yakoreke. »

C'était une bonne nouvelle. Si Yakoreke était le village le plus proche, cela voulait dire que j'étais moins loin de chez moi que je l'avais cru. Yakoreke est l'avant-poste d'un territoire assujetti aux Purépecha. De là, le Michoacán n'était pas bien loin et ensuite, c'étaient les pays de la Triple Alliance.

« A l'est, poursuivit le jeune homme, se trouvent de hautes montagnes où vivent les Cora et les Huichol et au-delà de ces montagnes s'étend un très vaste désert où des gens pauvres de chez nous se sont exilés il y a très longtemps. Il arrive très rarement que l'un d'entre eux revienne à la terre de ses ancêtres.

— Je connais ces parents pauvres dont vous parlez, mais je vous le répète, je n'en suis pas et je sais aussi que tous vos parents éloignés ne sont pas tous restés pauvres. Parmi ceux qui sont partis d'ici pour chercher fortune ailleurs, il en est qui l'ont trouvée et une fortune qui

dépasse tout ce que vous pouvez imaginer.

— Je suis bien heureux de l'apprendre, dit-il sur un ton indifférent. Le grand-père de ma femme s'en réjouira encore davantage ; c'est le conteur de « l'histoire d'Aztlán ». »

Cette remarque me fit réaliser que les Azteca ne connaissaient pas l'art des mots que les Mexica n'avaient acquis que beaucoup plus tard. Ils n'avaient donc ni livres d'histoire, ni archives et c'était un vieillard qui en était le dépositaire, maillon d'une longue lignée d'hommes qui s'étaient transmis ce patrimoine de génération en génération.

« Les dieux savent que ce trou n'est pas un endroit bien attrayant. Pourtant nous avons tout ce qu'il nous faut sur place. La marée nous procure de quoi manger sans même que nous ayons à chercher. Les cocotiers nous donnent le sucre, l'huile de nos lampes et une boisson fermentée. Nous tirons d'un palmier les fibres dont nous tissons nos vêtements ; d'un autre, la farine et d'un autre encore des fruits, les coyacapûli. Nous n'avons pas besoin de faire des échanges avec les autres tribus et les marais qui nous entourent nous mettent à l'abri de leurs attaques. »

Il continua ainsi à m'énumérer, sans grand enthousiasme, les avantages naturels d'Aztlán, mais j'avais cessé de l'écouter et je pensais combien j'étais loin de ce « cousin » qui portait le même nom que moi. Peut-être même avions-nous un ancêtre commun, mais nous avions évolué d'une façon totalement différente à cause de l'énorme disparité de notre éducation et de notre environnement. Ce cousin aurait très bien pu vivre dans l'antique Aztlán que ses aïeux avaient refusé de quitter. Ignorants de l'écriture, ils ignoraient également tout ce qui en découle : l'arithmétique, la géographie, l'architecture, le commerce, les conquêtes. Ils en savaient encore moins que les Chichimeca, ces barbares cousins qu'ils méprisaient tant et qui eux, du moins, avaient osé s'aventurer en dehors de l'horizon borné d'Aztlán.

Parce que mes ancêtres avaient abandonné ce cul-de-basse-fosse, j'avais hérité des connaissances et de l'expérience accumulées par les Azteca-Mexica, sans parler des arts et des sciences des civilisations antérieures. Du point de vue culturel et intellectuel, j'étais aussi supérieur à mon cousin Mixtli que les dieux l'étaient par rapport à moi. Cependant, je m'abstins de faire étalage de ma supériorité, car il n'était pas responsable de la condition dans laquelle l'avait plongé l'apathie de ses pères. Je me sentais prêt à faire tout mon possible pour le persuader d'abandonner Aztlán pour un monde de lumière.

Canautli, le vieux conteur, assistait à notre repas et nous regardait déguster les cuisses de grenouilles d'un œil envieux.

Tout affamé que j'étais, je trouvai le moyen de leur raconter brièvement, entre deux bouchées, ce qu'étaient devenus les Azteca après avoir quitté Aztlán. De temps à autre, ils hochaient la tête, en

signe de muette admiration ou peut-être d'incrédulité, tandis que je dressais ce glorieux tableau. J'esquissai une rapide biographie de l'actuel Uey tlatoani Motecuzoma et une description lyrique de Tenochtitlán. Le vieux grand-père ferma les yeux en soupirant, comme s'il voulait imaginer toutes ces merveilles dans sa tête.

« Jamais les Mexica ne seraient montés si haut et si vite sans l'écriture, poursuivis-je. Vous aussi, tecuhtli Mixtli, vous pourriez faire d'Aztlán une grande cité et égaler vos cousins mexica si vous appreniez l'art de consigner les paroles.

— On est très bien comme on est », répliqua-t-il. Pourtant, son intérêt s'éveilla quand je lui montrai comment son nom s'écrivait, en grattant le sol de terre battue avec un os de grenouille.

Il se faisait tard et mon cousin m'offrit une paillasse pour dormir. J'achevai mon allocution en leur expliquant comment j'étais arrivé à Aztlán en remettant mes pas dans ceux de mes ancêtres pour tenter de prouver la véracité de la légende.

« Vous pourrez peut-être me répondre, vénérable conteur, dis-je en me tournant vers le vieux Canautli. Ont-ils emporté des provisions en vue d'un éventuel repli quand ils sont partis d'ici ? »

Je ne reçus pas de réponse ; le vénérable conteur s'était endormi.

« Vos aïeux sont partis avec presque rien », me dit-il le lendemain matin.

Je venais de déjeuner avec toute la famille de poissons minuscules et de champignons grillés. Mon homonyme était parti pour s'occuper des affaires de la cité et m'avait laissé en compagnie du grand-père. Contrairement à la veille, c'est lui qui fit, ce jour-là, tous les frais de la conversation.

« Si nos conteurs ont dit vrai, les émigrants n'ont emporté que quelques affaires et de maigres provisions de route. Ils ont pris l'effigie de leur nouveau dieu, une statue de bois faite à la va-vite, parce qu'ils étaient pressés de partir. Je pense que depuis vous en avez fabriqué d'autres pour la remplacer. A Aztlán, nous avons une autre divinité suprême dont nous ne possédons qu'une seule représentation. Mais nous reconnaissons aussi les autres dieux à qui nous nous adressons quand c'est nécessaire. Par exemple, Tlazolteotl nous débarrasse de nos péchés et Atlaua remplit les filets des oiseleurs. Mais nous avons une divinité qui est au-dessus de toutes les autres. Venez, cousin, je vais vous la montrer. »

Tandis qu'il m'emmenait dans les rues pavées de coquillages, ses petits yeux d'oiseau, noyés dans les rides, me lançaient des regards obliques, des regards perçants et malicieux.

« Tepetzalan, me dit-il, vous avez fait preuve de courtoisie et de discrétion. Vous n'avez pas dit ce que vous pensiez de vos cousins mais je crois l'avoir deviné. Je parie que vous considérez ceux qui sont

restés comme le rebut, alors que les meilleurs sont partis. Vous croyez que nos ancêtres étaient des hommes trop paresseux ou trop timorés pour oser lever les yeux vers la gloire, qu'ils avaient peur des risques et qu'ainsi ils ont laissé passer l'occasion et qu'en revanche, vos aïeux se sont courageusement lancés dans l'aventure, certains qu'ils étaient destinés à dominer le monde. Voici le temple. »

Canautli s'était arrêté devant l'entrée d'une construction basse dont la façade était recouverte de l'habituel enduit de poudre de coquillage et décorée d'incrustations de conques marines.

« C'est notre unique temple ; il n'est pas bien grand. Si vous voulez bien entrer…»

Une fois à l'intérieur, je pris ma topaze pour mieux voir ce qui m'entourait.

« C'est Coyaulxauhqui, dis-je, avec une admiration sincère. Quelle magnifique œuvre d'art !

— Vous l'avez reconnue ? s'étonna-t-il. J'aurais cru que vous l'aviez oubliée depuis longtemps.

— Je dois admettre, vénérable vieillard, qu'elle n'est considérée chez nous que comme une divinité mineure ; mais sa légende est très ancienne et nous nous en souvenons encore. »

Mes révérends, il faut que je vous raconte rapidement cette légende. Coyaulxauhqui, dont le nom signifie Ornée de Grelots, était la sœur de Huitzilopochtli. Elle poussa ses autres frères, les Centzonhuitznahua, à le tuer. Pour se venger, Huitzilopochtli lui trancha la tête. Les Centzonhuitznahua allèrent se confondre avec les autres étoiles, tandis que Coyaulxauhqui devenait la déesse de l'obscurité de la nuit.

« Pour nous, dit le vieux conteur, Coyaulxauhqui a toujours été la déesse-lune et nous l'adorons sous cette forme.

— Pourquoi adorez-vous la lune ? lui demandai-je. Elle ne sert à rien, sauf à nous éclairer la nuit et sa lumière est bien pâle.

— A cause des marées qui nous sont d'une grande utilité. A son extrémité ouest, notre lac n'est séparé de l'océan que par une petite barrière rocheuse. Quand la marée monte, elle déverse du poisson, des crabes et des coquillages dans la lagune et nous les récupérons quand la marée se retire.

— Mais la lune alors ? Vous croyez qu'elle est la cause des marées ?

— La cause ? Je n'en sais rien. Mais c'est elle qui nous en avertit. Quand la lune n'est qu'un fin croissant et qu'ensuite elle est pleine, nous savons qu'un certain temps après, la marée montera à son plus haut niveau et qu'elle déversera ses dons en abondance. C'est donc que la déesse a quelque chose à voir là-dedans.

— C'est possible », répondis-je en considérant l'effigie de

Coyaulxauhqui avec plus de respect.

Ce n'était pas une statue mais un disque de pierre aussi parfaitement rond que la pleine lune et presque aussi grand que la Pierre du Soleil à Tenochtitlán. La déesse y était sculptée en relief, après son exécution par Huitzilopochtli. Son torse occupait le centre de la pierre. Sa tête coiffée de plumes était figurée de profil et sur sa joue était gravé le grelot dont elle tirait son nom. Ses bras et ses jambes, ornés de bracelets, étaient disposés tout autour. Il n'y avait aucune trace d'écriture, évidemment, mais on y voyait encore un peu de peinture, bleu pâle pour le fond et jaune pâle pour la déesse. Je demandai au vieillard à quand remontait cette effigie.

« Seule la déesse le sait. Elle était là bien avant que vos ancêtres s'en aillent. Elle est là depuis des temps immémoriaux.

— Comment lui rendez-vous hommage ? » dis-je en regardant autour de moi. La salle était complètement vide et sentait très fort le poisson. « Je ne vois aucun signe de sacrifices.

— Vous voulez dire que vous ne voyez aucune trace de sang ? Vos pères, eux aussi, recherchaient le sang et c'est pourquoi ils sont partis. Coyaulxauhqui n'a jamais exigé de sacrifices humains. Nous ne lui offrons que des créatures inférieures de la mer ou de la nuit : des chouettes, des hérons de nuit ainsi que de petits poissons si gras qu'ils brûlent comme une chandelle après qu'on les ait fait sécher. Les fidèles viennent les allumer quand ils sentent le besoin d'entrer en communication avec la déesse. »

Tandis que nous ressortions dans la rue, le vieil homme poursuivit :

« Sachez, cousin Tepetzalan, que jadis, les Azteca n'étaient pas confinés ici. Aztlán était la capitale d'un vaste territoire qui s'étendait de la côte jusqu'aux montagnes et où vivaient plusieurs tribus composées de nombreux clans et qui obéissaient toutes à un seul tecuhtli qui n'était pas – contrairement à mon petit-fils – un chef purement nominal. C'était un peuple puissant mais pacifique, qui se satisfaisait de ce qu'il était et qui s'estimait protégé des dieux.

— Jusqu'au moment où certains devinrent plus ambitieux, suggérai-je.

— Jusqu'au moment où certains firent preuve de faiblesse ! rectifia-t-il vivement. Les récits disent qu'un jour des hommes qui chassaient dans les hautes montagnes rencontrèrent quelqu'un venu d'une terre lointaine qui se moqua de la vie simple qu'ils menaient, de leur religion si peu exigeante et qui leur demanda pourquoi, parmi les innombrables divinités, ils avaient choisi d'adorer la plus insignifiante, une déesse qui avait bien mérité d'être humiliée et exécutée, et pourquoi ils ne vénéreraient pas plutôt celui qui l'avait vaincue, le farouche, le puissant, le viril Huitzilopochtli. »

Je me demandais qui pouvait être cet étranger. Un Tolteca de l'ancien temps ? Non, un Tolteca aurait proposé le bienfaisant Quetzalcoatl en remplacement de Coyaulxauhqui.

« Ces hommes furent les premiers de notre peuple à subir cette mauvaise influence, poursuivit le vieux. On leur dit : « Adorez Huitzilopochtli « et ils l'adorèrent. On leur dit : « Il faut du sang pour nourrir Huitzilopochtli. « Ils lui en donnèrent. D'après nos conteurs, c'est à ce moment que se produisirent les premiers sacrifices humains exécutés par des hommes qui n'étaient pas des sauvages. Ils célébraient leurs cérémonies en secret dans sept grandes grottes de la montagne en prenant soin de ne répandre que le sang des orphelins et des vieillards sans défense. Puis on leur dit : « Huitzilopochtli est le dieu de la guerre. Suivez-le et il vous entraînera à la conquête de terres riches. « Les gens qui écoutaient cette voix étaient de plus en plus nombreux et ils offraient de plus en plus de sacrifices. Ils étaient insatisfaits de la vie qu'ils menaient et avides de verser le sang. »

Il se tut un moment. Je regardais autour de moi les hommes et les femmes qui passaient dans la rue, les descendants des. Azteca. S'ils étaient un peu mieux vêtus, pensai-je, ils pourraient être des citoyens de Tenochtitlán.

« Quand le tecuhtli apprit ce qui se passait sur son territoire, il comprit qui seraient les premières victimes du dieu de la guerre. Les Azteca pacifiques qui se contentaient d'adorer Coyaulxauhqui. Y avait-il une conquête plus facile pour les adeptes de Huitzilopochtli ? Le tecuhtli n'avait pas d'armée, mais il avait des gardes courageux et fidèles. Ensemble, ils partirent vers les montagnes, prirent ces mécréants par surprise et en massacrèrent un grand nombre. Ils désarmèrent les survivants et les condamnèrent au bannissement. « Puisque vous avez choisi de suivre ce nouveau dieu, leur dit le tecuhtli, suivez-le, emmenez vos femmes et vos enfants et quittez ce pays. Vous avez jusqu'à demain pour partir ou pour mourir. « Au matin, ils étaient tous partis et on ne sait plus combien ils étaient. Je suis content de savoir qu'ils n'ont pas revendiqué le nom d'Azteca. »

Confondu, je restai un moment sans mot dire, puis je lui demandai :

« Et cet étranger, qu'est-il devenu ?

— Oh, elle a été parmi les premières victimes.

— Elle ?

— Je ne vous avais pas dit que c'était une femme ? Tous nos conteurs ont rapporté que c'était une femme yaki en fuite.

— Mais c'est impossible ! m'exclamai-je. Comment une yaki aurait-elle pu connaître Huitzilopochtli, Coyaulxauhqui et les autres dieux azteca ?

— Avant d'arriver chez nous, elle avait dû traverser beaucoup de

pays et apprendre beaucoup de choses. On est sûr qu'elle parlait notre langue. Certains de nos conteurs ont pensé que c'était une sorcière.

— Même si cela était, insistai-je, pourquoi aurait-elle prêché pour le culte de Huitzilopochtli plutôt que pour celui de l'un des dieux yaki ?

— On ne peut que faire des suppositions, mais on sait que les Yaki vivaient surtout de la chasse au cerf et que leur dieu principal était Mixcoatl, dieu de la chasse. Quand les Yaki voyaient les hordes s'éclaircir, ils s'emparaient des femmes les moins indispensables, les ligotaient, les vidaient et les mangeaient comme ils l'auraient fait pour un cerf. Dans leur foi simple et primitive, ils croyaient que cette cérémonie inciterait le dieu de la chasse à repeupler les troupeaux. Cette femme yaki se serait enfuie pour échapper au sort qui lui était réservé. Je vous le répète, ce n'est qu'une supposition, mais nos conteurs ont toujours pensé que cette femme brûlait d'envie de voir les hommes subir le sort qu'elle aurait dû subir. Elle les haïssait tous sans distinction et c'est ici qu'elle aurait trouvé une occasion d'assouvir sa vengeance. Peut-être, en faisant croire qu'elle admirait Huitzilopochtli, espérait-elle dresser nos hommes les uns contre les autres pour qu'ils s'entre-tuent. »

J'étais si interdit que je ne pus que murmurer : « Une femme ! Ce serait une femme sans nom qui aurait conçu l'idée du sacrifice humain.

— Il est possible que cette hypothèse soit entièrement fausse. Cela s'est passé il y a si longtemps. En tout cas, son idée a eu du succès, puisque partout, depuis, les hommes n'ont pas cessé de massacrer leurs semblables au nom des dieux. »

Je ne savais que dire.

« Vous voyez bien, conclut le vieillard, que les Azteca qui ont quitté Aztlán n'étaient ni les meilleurs, ni les plus courageux. Au contraire, c'étaient des indésirables et ils sont partis parce qu'on les a chassés. Vous avez dit que vous recherchiez des réserves que vos ancêtres auraient cachées sur leur chemin. Abandonnez cette quête, mon cousin. Elle est vaine. Même si on les avait autorisés à emporter leurs biens avec eux, ils ne les auraient pas enterrés en vue d'un retour possible. Ils savaient bien qu'ils ne pourraient jamais revenir. »

Je ne m'attardai pas longtemps à Aztlán, bien que mon cousin me pressât de rester. Il s'était mis en tête d'apprendre l'art des mots et il tenta de me garder pour que je le lui enseigne en m'offrant une cabane particulière et une de ses jeunes sœurs pour me tenir compagnie. Elle était jolie et d'un caractère enjoué, mais je dus dire à son frère que l'art des mots ne s'apprenait pas aussi rapidement que l'art d'embrocher les grenouilles. Je lui montrai comment représenter les choses concrètes avec un dessin simplifié et j'ajoutai :

« Pour enseigner à utiliser ces images pour constituer un langage écrit, il faut un professeur. Les meilleurs sont à Tenochtitlán. Je vous conseille d'y venir.

— Par les membres raides de la déesse, grogna-t-il avec un peu de son ancienne maussaderie. C'est tout simplement que vous avez envie de partir. Mais moi, je ne peux pas abandonner mes administrés avec pour seule excuse l'envie soudaine que j'ai de vouloir m'instruire.

— Je connais une bien meilleure excuse, dis-je. Les Mexica ont étendu très loin leurs possessions, mais ils n'ont aucune colonie sur la côte nord de l'océan Occidental. Notre Uey tlatoani serait ravi d'apprendre qu'il a des cousins. Si vous alliez vous présenter à Motecuzoma avec un cadeau convenable, vous pourriez vous voir promu gouverneur d'une nouvelle province de la Triple Alliance qui prendrait une importance autre que ce qu'elle a en ce moment.

— Et quel cadeau ? ironisa-t-il. Du poisson ? Des grenouilles ? Une de mes sœurs ?

— Et pourquoi pas la Pierre de la Lune », fis-je, comme si je venais seulement d'y penser.

Il tituba sous le choc. « Quoi ! Notre seule et unique image sacrée !

— Motecuzoma fera peut-être fi de la déesse, mais il saura reconnaître une œuvre d'art.

— Donner la Pierre de la Lune, s'exclama-t-il. On me haïrait encore plus que cette maudite sorcière yaki dont parle le grand-père.

— Bien au contraire. Elle a été la cause de la désintégration des Azteca et vous seriez l'artisan de sa réconciliation. Penser que vous vous uniriez à la plus puissante nation du monde connu. »

Et c'est ainsi que lorsque je pris congé de tout le monde, j'entendis mon cousin Mixtli maugréer : « Je ne peux pas la pousser tout seul. Il faudrait convaincre les autres…»

Je n'avais plus aucune raison de poursuivre mon exploration. Il était temps que je rentre chez moi. Je ne vous parlerai pas des montagnes que j'ai traversées, ni des peuples que j'ai rencontrés. Pendant ce voyage de retour, j'eus constamment l'esprit occupé par toutes les choses que j'avais apprises… ou désapprises.

Cette invention d'une lignée incomparable ne tenait pas debout. Nos ancêtres n'ont pas quitté Aztlán à l'appel de la gloire, ils ont simplement été dupés par une femme folle ou vindicative, issue de la tribu la plus inhumaine qui soit. Même si cette légendaire sorcière yaki n'était qu'un mythe, ils s'étaient conduits de façon si odieuse que leurs propres frères les avaient chassés. Mes pères avaient quitté Aztlán sous la menace de l'épée ; ils avaient fui honteusement sous le couvert de la nuit. La plupart de leurs descendants vivaient toujours en marge de la société, dans l'exil perpétuel d'un lugubre désert. Seuls

quelques-uns étaient parvenus jusqu'à la région des lacs et c'était uniquement à cause de cela qu'ils… que nous… que moi et tous les autres Mexica, nous ne menions plus une existence errante et stérile.

Tout en cheminant lentement vers l'est, je me perdais dans ces troublantes réflexions. Les Mexica étaient très fiers de leurs origines et voilà que j'en avais honte. Mais ces deux attitudes étaient également stupides et il ne fallait ni blâmer, ni louer nos ancêtres pour ce que nous étions devenus. Nous avions aspiré à autre chose qu'une vie dans un marécage et nous avions émigré de l'île d'Aztlán vers une autre île dont nous avions fait la plus prestigieuse des cités, la capitale d'un empire incomparable, le centre d'une civilisation qui ne cessait d'étendre son influence dans tout le Monde Unique. Il nous suffisait de dire : « Nous sommes les Mexica ! » pour imposer le respect à toutes les autres nations.

Rasséréné par ces méditations, je relevai la tête et me remis fièrement en marche vers le Cœur du Monde Unique.

***

Malheureusement, je me rendis vite compte que je ne pourrais pas soutenir longtemps cette allure altière et décidée. Plus je m'approchais de mon pays, plus j'avais l'impression de porter sur mon dos tout le poids de ces faisceaux d'années. J'avançais moins rapidement qu'autrefois, je m'essoufflais dans les côtes et quand j'escaladais des pentes trop raides, mon cœur cognait furieusement dans ma poitrine.

Je décidai de faire un crochet ; je voulais voir le premier site occupé dans la région des lacs, le berceau de notre civilisation : Teotihuacân, « Le lieu où les dieux sont créés ».

On ignore le nombre des faisceaux d'années qui se cachent derrière les ruines silencieuses et majestueuses de Teotihuacân. Les dalles de ses larges avenues sont depuis longtemps enfouies sous le sable apporté par le vent et sous l'herbe envahissante. Ses temples ne sont plus que des amoncellements de pierre. Ses pyramides dominent toujours la plaine, mais leurs cimes se sont épointées, leurs angles vifs se sont émoussés, sous l'assaut des ans et des intempéries. Les teintes éblouissantes qui faisaient resplendir la cité se sont fanées – l'éclat du calcaire blanc, le miroitement des ors et le flamboiement des couleurs – et tout a sombré dans un gris triste et uniforme. Selon la tradition mexica, les dieux auraient élevé cette ville pour s'y réunir quand ils élaborèrent les plans de la création du monde. Mais d'après mon ancien professeur d'histoire, cette version ne serait qu'une légende romantique et la ville aurait en réalité été construite par des hommes, les anciens Tolteca, ces prodigieux maîtres-artisans.

Découvrir Teotihuacân comme je l'ai vue, à l'heure où ses

pyramides incendiées par le soleil couchant semblaient gainées d'or rouge et où elles se profilaient sur l'arrière-plan du ciel bleu sombre, était un spectacle si saisissant qu'on pouvait croire, en effet, que c'était l'œuvre des dieux.

Je pénétrai dans la ville par le sud et je m'approchai de la pyramide qui, d'après les sages mexica, était dédiée à la lune, en enjambant les gros blocs éparpillés à la base. Elle avait perdu le tiers de sa hauteur et ses escaliers montaient vers un fouillis de pierres descellées.

Je ne m'y attardai pas et je pris l'avenue centrale qui est longue et large comme une belle vallée, mais beaucoup plus plane. C'est Miccaôtli, la Voie des Morts et bien qu'elle soit envahie par des broussailles grouillantes de serpents et de lapins, il est toujours agréable de s'y promener. Elle s'étale sur plus d'une longue course et des temples en ruine la bordent de chaque côté, jusqu'à mi-parcours, à l'endroit où s'élève la masse gigantesque de l'icpac tlamanacalli que nos sages ont appelé la Pyramide du Soleil.

Quand je vous aurai dit que toute la ville de Teotihuacân est impressionnante, mais que la pyramide du Soleil la fait paraître insignifiante, vous aurez peut-être une idée de sa taille et de sa majesté. Elle est facilement une demi-fois plus grande que la grande pyramide de Tenochtitlán, mais en réalité, personne ne peut dire quelle est sa hauteur exacte parce que sa base est en partie enfouie sous la terre amenée par le vent et la pluie depuis que Teotihuacân a été abandonnée. Cependant, ce qui reste est saisissant. Elle mesure deux cent trente pieds de côté, au niveau du sol et elle s'élève à la hauteur de vingt maisons ordinaires empilées les unes sur les autres. La surface du monument est inégale et déchiquetée parce que les dalles qui l'habillaient se sont toutes détachées et je pense que bien avant qu'elles ne commencent à tomber, elles avaient perdu leur enduit originel de plâtre blanc et leurs vives couleurs. La pyramide est formée de quatre étages superposés et chacun d'eux s'incline vers le haut avec un angle différent. Grâce à cet artifice, le monument paraît encore plus grand qu'il ne l'est en réalité. Trois larges terrasses en font le tour et au sommet il y a une petite plate-forme sur laquelle devait se trouver un temple. Il n'était certainement pas conçu pour les sacrifices humains, car il devait être tout petit. L'escalier qui monte à l'assaut de la pyramide est si ruiné que l'on distingue à peine ses marches.

La pyramide du Soleil est orientée vers le soleil couchant et sa façade était couleur de flamme et d'or quand j'y arrivai. Puis les ombres des temples en ruine la grignotèrent peu à peu et je me hâtai de gravir les degrés éboulés, pour chercher à échapper à l'ombre envahissante.

J'accédai à la dernière plate-forme en même temps que le dernier rayon du soleil et je m'y assis, cherchant à retrouver mon souffle. Un papillon attardé vint se poser près de moi. C'était un gros papillon tout noir qui battait doucement des ailes comme s'il avait eu, lui aussi, du mal à monter jusque-là. Toute la ville était maintenant plongée dans la pénombre, une brume légère montait du sol et la pyramide, toute massive qu'elle fût, semblait flotter dans les airs. La cité virait à l'argent et au bleu sombre. Elle était paisible et ensommeillée. Elle paraissait plus vieille que le temps et si inébranlable qu'elle semblait devoir durer encore après lui.

Je parcourus du regard son étendue et je vis soudain des lueurs lointaines qui grossissaient de plus en plus. La cité morte allait-elle reprendre vie ? Je me rendis alors compte que c'était une double rangée de torches et je me sentis un peu contrarié de ne plus avoir la ville à moi tout seul. Je savais qu'on y faisait de nombreux pèlerinages de Tenochtitlán, de Texcoco et d'ailleurs, pour déposer des offrandes ou pour prier. Un emplacement était même prévu pour accueillir les visiteurs : une grande prairie rectangulaire située à l'extrémité sud de l'avenue principale. Là où on pense que se trouvait l'ancienne place du marché.

Il faisait nuit noire quand la procession arriva sur cette place. Certaines torches s'arrêtèrent et se mirent en cercle, tandis que d'autres se déplaçaient çà et là. Assuré que personne ne s'aventurerait à l'intérieur de la ville avant le lendemain matin, je contournai la plateforme pour me mettre face à l'est et assister au lever de la lune. Elle était pleine, parfaitement ronde et aussi belle que la pierre de Coyaulxauhqui à Aztlán. Ensuite, je me retournai à nouveau pour contempler Teotihuacân à sa lueur. La brise avait chassé la brume et chaque détail des édifices se détachait nettement dans le clair de lune bleuté.

J'avais connu jusque-là une existence mouvementée avec quelques rares moments de tranquillité et j'espérais qu'il en serait de même jusqu'à la fin. Pourtant, je savourais cet instant de sérénité et j'étais si ému que je composai alors le seul poème de ma vie. Il ne parlait pas de faits historiques, il était inspiré par la beauté et le silence de ce lieu inondé par la clarté lunaire. Lorsque j'eus fait le poème dans ma tête, je me dressai au sommet de la pyramide du Soleil pour le déclamer à la face de la cité déserte :

Jadis, quand rien n'existait que la nuit,
Ils s'assemblèrent, en des temps oubliés
Les dieux les plus puissants
Pour décréter l'aube et la lumière.
Ici…

A Teotihuacán.

« Félicitations », fit une voix derrière moi. Je fus si surpris que je faillis dégringoler de la pyramide. La voix répéta le poème, mot pour mot et je la reconnus. Par la suite, j'ai eu l'occasion d'entendre mon œuvrette récitée par d'autres personnes, mais jamais plus par le Seigneur Motecuzoma Xocoyotl Cem-Anahuac Uey tlatoani, Orateur Vénéré du Monde Unique.

« Félicitations, répéta-t-il. D'autant que les Chevaliers-Aigle ne sont pas spécialement réputés pour leur esprit poétique.

— Ni parfois pour leur esprit chevaleresque, dis-je, sachant que lui aussi m'avait reconnu.

— Ne crains rien, Chevalier Mixtli. Tes subordonnés ont pris sur eux tout le blâme de l'échec de Yanquitlan et ils ont été dûment exécutés. Plus aucun doute ne subsiste. Avant d'aller au-devant de la guirlande fleurie, ils m'ont parlé de l'exploration que tu projetais. Quel en a été le résultat ?

— Guère meilleur qu'à Yanquitlan, Seigneur, fis-je, réprimant un soupir en pensant aux amis qui étaient morts à ma place. Je n'ai réussi qu'à prouver que les prétendues réserves des Azteca n'ont jamais existé. »

Après lui avoir fait le résumé de mon voyage, je conclus par ces mots que j'avais entendu prononcer partout en plusieurs langues différentes. Motecuzoma hocha pensivement la tête et les répéta, le regard perdu dans la nuit, comme s'il pouvait voir toute l'étendue de ses possessions et ses paroles résonnèrent alors comme une sinistre épitaphe :

« Les Azteca sont passés ici, mais ils n'avaient rien amené avec eux et ils n'ont rien laissé en partant. »

« Je n'ai eu aucune nouvelle de Tenochtitlán et de la Triple Alliance depuis plus de deux ans, dis-je après un silence embarrassé. Quelle est la situation en ce moment, Seigneur Orateur ?

— Aussi sombre qu'à Aztlán. Nos guerres ne nous ont rien rapporté. Nos possessions ne se sont pas agrandies d'une main et pendant ce temps les présages se sont multipliés qui prévoient une catastrophe terrible et mystérieuse. »

Il me fit alors un court récit des derniers événements. Il n'avait cessé de harceler nos indépendants voisins texcalteca pour qu'ils se soumettent, mais sans succès. Ils étaient toujours aussi indépendants et plus hostiles que jamais envers Tenochtitlán. La seule action récente que Motecuzoma aurait pu considérer comme une victoire n'était en fait qu'une mesure de représailles. Les habitants de la ville de Tlaxiaco, dans le pays mixteca, avaient intercepté et gardé pour eux un tribut destiné à Tenochtitlán, envoyé par des villes du sud.

Motecuzoma avait pris personnellement la tête de son armée et avait plongé Tlaxiaco dans un bain de sang.

« Et pourtant, poursuivit Motecuzoma, tout cela est moins inquiétant que certains phénomènes naturels. Un matin, il y a environ un an et demi, le lac de Texcoco tout entier s'est soudain agité comme une mer en furie. Pendant un jour et une nuit, il a tempêté, écume et inondé toutes les zones basses. Sans aucune raison, car il n'y avait ni orage, ni vent, ni tremblement de terre.

Ensuite, l'année dernière, le temple de Huitzilopochtli a pris feu et a été totalement détruit. Depuis on l'a restauré et le dieu n'a pas semblé offensé. Cet incendie au sommet de la grande pyramide se voyait de partout tout autour du lac et il a semé la terreur dans tous les esprits.

— C'est étrange, en effet. Comment un temple de pierre peut-il prendre feu, même si un fou y jette une torche enflammée ? La pierre ne brûle pas.

— Oui, mais le sang coagulé brûle et l'intérieur du temple en était tapissé d'une couche épaisse. L'odeur a persisté dans la ville pendant plusieurs jours. Après tous ces événements, voilà qu'est apparue cette chose maudite. »

Il me montra le ciel et je pris ma topaze pour regarder. Je poussai un grognement involontaire en découvrant la chose. Je n'en avais jamais vue auparavant et je ne l'aurais certainement pas distinguée si on ne me l'avait pas indiquée. Pourtant je reconnus aussitôt ce que nous appelons une étoile fumante et que vous, Espagnols, nommez étoile chevelue ou comète. Elle était très belle ; on aurait dit une grosse touffe de duvet parmi les autres étoiles.

« Les astronomes de la cour l'ont aperçue pour la première fois il y a un mois, me dit Motecuzoma, quand elle était encore trop petite pour être vue par un œil non exercé. Depuis, elle est là toutes les nuits, au même endroit et elle devient de plus en plus grosse et brillante. Beaucoup de gens n'osent plus sortir la nuit et même les plus téméraires enferment leurs enfants à la maison pour les mettre à l'abri de son éclat maléfique.

— C'est cette étoile fumante qui a poussé le Seigneur Orateur à venir rechercher la compagnie des dieux dans la cité sacrée ?

— Ce n'est pas seulement ça, soupira-t-il. Cette apparition est troublante, mais il y a eu d'autres signes encore plus funestes. Tu sais que le dieu suprême de Teotihuacân est le Serpent à plumes et qu'on croit qu'il reviendra un jour avec ses Tolteca pour reprendre ses territoires.

— Je connais toutes ces vieilles légendes, Seigneur Orateur. Quetzalcoatl aurait construit un radeau magique et aurait dérivé sur l'océan Oriental après avoir juré de revenir un jour.

— Et tu te rappelles, Chevalier Mixtli, ce jour où nous avons parlé avec l'Orateur Vénéré Nezahualpilli d'un dessin venu du pays des Maya ?

— Oui, Seigneur, répondis-je, embarrassé par ce souvenir bien peu agréable. Une grande maison qui flottait sur la mer.

— Sur l'océan Oriental, insista-t-il. Sur le dessin, cette maison flottante semblait contenir des occupants. Nezahualpilli et toi vous les avez appelés des Etrangers.

— Je m'en souviens très bien, Seigneur. Est-ce que ce ne sont pas des Etrangers ? Voulez-vous dire que le dessin représentait Quetzalcoatl revenant chez lui avec les Tolteca qu'il aurait fait sortir du royaume des morts ?

— Je ne sais pas, répondit-il avec une humilité bien inhabituelle. On vient de me prévenir qu'une autre de ces maisons flottantes était apparue une nouvelle fois au large de la côte maya. Elle s'est retournée comme une maison secouée par un tremblement de terre et deux de ses occupants sont venus s'échouer sur le rivage, à moitié morts. S'il y en avait d'autres dans la maison, ils se sont certainement noyés. Les deux survivants se sont remis et ils vivent maintenant dans le village de Tihô dont le chef a envoyé un messager pour me demander ce qu'il fallait en faire car il affirme que ce sont des dieux et il dit qu'il ne sait pas comment procéder avec les dieux.

— Mais Seigneur, ce sont vraiment des dieux ? bredouillai-je sous le coup d'une stupéfaction croissante.

— Je ne sais pas, répéta-t-il. Le message est typique de ces imbéciles de Maya. Il est si incohérent qu'on ne sait même pas s'il s'agit d'hommes, de femmes ou encore d'un couple comme la Dame et le Seigneur. Il paraît qu'ils ont la peau très blanche, le corps et le visage velus et qu'ils parlent un langage incompréhensible même pour les plus sages des sages de l'endroit. Je pense que les dieux sont différents de nous et qu'ils parlent autrement, n'est-ce pas aussi ton avis ?

— Les dieux doivent prendre l'aspect qui leur plaît et parler toutes les langues humaines. Ce qui m'étonne c'est que des dieux aient pu chavirer et se soient presque noyés comme des marins maladroits. Qu'avez-vous conseillé au chef, Seigneur Orateur ?

— D'abord, de se taire tant que nous ne serons pas certains de la nature de ces êtres. Ensuite, de leur donner à boire et à manger tant qu'ils le voudront et de leur fournir une compagnie du sexe opposé s'ils le désirent, afin qu'ils se plaisent à Tihô et enfin, ce qui est le plus important, qu'il les garde là et qu'il les mette à l'abri des regards indiscrets pour qu'on ignore leur existence le plus longtemps possible. Cet événement ne troublerait peut-être pas beaucoup les apathiques Maya, mais si la nouvelle parvenait chez des peuples plus perspicaces,

elle pourrait causer de l'émoi, ce que je ne veux à aucun prix.

— Je connais Tihô, lui dis-je. C'est plus qu'un village, c'est une petite ville. Ses habitants sont des Xiu et ils sont bien supérieurs aux autres Maya. Je pense qu'ils suivront vos ordres, Seigneur Orateur et qu'ils garderont le secret. »

Dans le clair de lune, je vis Motecuzoma se tourner vers moi.

« Tu parles les langues maya, fit-il brusquement.

— Le dialecte xiu, oui, Seigneur. Assez bien.

— Et tu auras vite fait d'apprendre les autres », poursuivit-il avant que j'aie eu le temps d'ajouter autre chose. Il semblait parler pour lui-même. « Je suis venu à Teotihuacân, la cité de Quetzalcoatl, en espérant qu'il m'enverrait un signe, une indication pour me dire comment faire face à la situation. Et qu'est-ce que je trouve à Teotihuacân ? » Il se mit à rire, mais son rire me parut forcé. « Tu pourrais faire oublier tes négligences passées, Chevalier Mixtli, si tu te portais volontaire pour entreprendre une démarche exceptionnelle, si tu voulais être l'émissaire des Mexica et de toute l'humanité auprès des dieux. »

Il avait prononcé ces paroles sur un ton moqueur, comme s'il n'y croyait pas lui-même. Nous savions pourtant tous les deux que ce n'était pas totalement incroyable. Quelle aventure extraordinaire ! Etre le premier homme à entrer en contact avec des êtres qui nous étaient tellement supérieurs. Parler à des… oui, à des dieux !

Mais, pour le moment, je restais sans voix et Motecuzoma rit à nouveau de mon ébahissement. Il se dressa au sommet de la pyramide et, m'attrapant par l'épaule, il me dit sur un ton enjoué :

« Alors, Chevalier Mixtli, on est trop faible pour répondre. Viens, mes serviteurs vont te préparer un bon repas. Tu vas pouvoir nourrir ta résolution. »

Nous redescendîmes prudemment de la pyramide du côté éclairé par la lune et la descente fut presque aussi pénible que la montée. Nous prîmes ensuite la voie des Morts pour gagner la grande esplanade où s'était établi le campement. Des esclaves étaient en train de faire la cuisine et ils avaient installé des paillasses protégées par des moustiquaires pour les prêtres, les chevaliers et les courtisans qui accompagnaient Motecuzoma. Le grand prêtre que j'avais vu officier à la cérémonie du Feu Nouveau, cinq ans auparavant, vint à notre rencontre. Il ne m'accorda qu'un regard fugitif et déclara d'un air gonflé d'importance :

« Seigneur Orateur, pour les requêtes que nous adresserons demain aux anciens dieux, j'ai pensé que…

— Ne te casse pas la tête, coupa Motecuzoma. Plus besoin de requêtes. On rentre à Tenochtitlán dès demain matin.

— Mais, Seigneur, protesta le prêtre, maintenant que tout le

monde est là, votre suite, vos nobles invités…

— Il arrive parfois que les dieux accordent leurs faveurs avant même qu'on les leur ait demandées, lui répondit Motecuzoma en me lançant un coup d'œil complice. L'ennui, c'est qu'on ne sait jamais s'ils sont sérieux ou s'ils veulent se moquer de nous. »

Je m'assis à côté de lui, entouré d'un cercle de gardes du palais et d'autres chevaliers dont beaucoup me reconnurent et me saluèrent. Malgré ma tenue sale et loqueteuse qui détonnait étrangement dans cette assemblée couverte de plumes et de bijoux, le Uey tlatoani m'avait donné la place d'honneur, à sa droite. Il me parla longuement de la mission qu'il m'avait confiée. Il me suggéra des questions à poser aux dieux quand j'aurais appris leur langage et me conseilla la prudence dans les réponses que je leur ferais. Quand enfin il se tut pour manger une caille grillée, je m'enhardis à lui demander :

« Seigneur, puis-je vous adresser une seule requête ? Me permettez-vous de me reposer chez moi un moment avant d'entreprendre ce voyage ? Quand je suis parti, j'étais dans la force de l'âge et j'ai l'impression maintenant de rentrer dans l'âge de jamais.

— Bien sûr. Inutile de t'excuser, c'est le sort commun de tous les hommes. Nous finissons tous pour atteindre le ueyquin ayquiç. »

Je vois, mes révérends que vous ne savez pas ce que veut dire ueyquin ayquic, « l'âge de jamais ». Non, non, Seigneurs, il ne s'agit pas d'un âge déterminé. Il arrive tôt pour certains et plus tard pour d'autres. J'avais alors quarante-cinq ans, j'étais entré dans la maturité et j'avais échappé à ses griffes plus longtemps que la plupart de mes semblables. Le ueyquin ayquic arrive avec le moment où l'on commence à se plaindre : « *Ayya*, jamais les côtes ne m'ont semblé aussi raides », ou bien « *Ayya*, mon dos ne m'avait jamais fait tant souffrir » ou encore : « *Ayya*, jamais je n'avais trouvé un cheveu gris ».

Voilà ce que veut dire l'âge de jamais.

« Repose-toi bien avant de partir, poursuivit Motecuzoma. Mais cette fois, tu n'iras pas à pied. Un émissaire officiel des Mexica doit voyager en grande pompe, surtout qu'il va conférer avec des dieux. Tu auras une litière confortable, une escorte de soldats et tu revêtiras ta plus belle tenue de Chevalier-Aigle. »

Motecuzoma fit alors venir un de ses messagers et lui donna des instructions. L'homme prit aussitôt le pas de course en direction de Tenochtitlán pour avertir les miens de mon arrivée imminente. L'Orateur avait agi dans une bonne intention, pour que ma femme et mes domestiques aient le temps de se préparer à m'accueillir, mais le résultat faillit bien être catastrophique.

Le lendemain, en début d'après-midi, j'arrivai à Tenochtitlán. J'avais un aspect aussi engageant qu'un mendiant lépreux et les gens faisaient un grand détour pour m'éviter ou ramenaient ostensiblement

leur manteau sur eux pour éviter mon contact. Cependant, en arrivant dans mon quartier, je reconnus des voisins qui me saluèrent poliment. En arrivant devant chez moi, j'aperçus la maîtresse de maison en haut des marches de la porte d'entrée. J'ajustai ma topaze et je faillis m'évanouir au beau milieu de la rue. C'était Zyanya qui m'attendait.

Elle se détachait dans la lumière du jour, vêtue seulement d'un corsage et d'une jupe, tête nue, et dans ses cheveux flottants, je voyais une mèche blanche. Le choc me transperça de part en part. Soudain, tout se brouilla autour de moi ; les maisons et les gens se mirent à tournoyer. Ma gorge se serra tant que je ne pouvais plus respirer. Mon cœur bondit de joie, puis il se mit à cogner plus fort qu'il ne l'avait jamais fait quand j'escaladais les pentes. Je chancelai et cherchai à me rattraper à un poteau d'éclairage.

« Zaa ! » s'écria-t-elle, en me retenant. Je ne l'avais pas vu accourir à ma rencontre. « Es-tu blessé ? Es-tu malade ?

— Tu es bien Zyanya ? » parvins-je à articuler dans un souffle. La rue s'était obscurcie mais je voyais toujours luire sa mèche de cheveux.

« Mon cher… mon cher… vieux… Zaa…» Elle me pressa sur son doux sein.

« Mais alors, c'est moi qui suis venu ! » Je riais de bonheur d'être mort. « Tu m'as attendu pendant tout ce temps à la frontière du lointain pays…

— Mais non, tu n'es pas mort, roucoula-t-elle. Tu es seulement très fatigué. J'ai agi sans réfléchir, j'aurais dû te cacher cette surprise.

— Quelle surprise ? » m'exclamai-je. Ma vision s'éclaircissait et je levai les yeux vers son visage. C'était celui de Zyanya et il était plus beau que celui d'aucune femme, mais ce n'était pas ma Zyanya de vingt ans. Ce visage avait le même âge que moi, alors que les morts échappent au temps. Zyanya était toujours jeune, comme Cozcatl, et ma Nochipa aurait éternellement douze ans. Moi seul étais resté sur cette terre à connaître l'âge sombre de jamais.

Béu Ribé avait dû lire une terrible menace dans mon regard, car elle me lâcha et recula prudemment. Le choc était passé, mais je sentais tout mon corps se glacer. Je me redressai et lui dis durement :

« Cette fois tu l'as fait exprès. Tu as voulu me tromper.

— Je pensais… je croyais que ça t'aurait fait plaisir, fit-elle d'une voix tremblante, en continuant de s'éloigner de moi.

— Je m'étais dit que si ta femme était comme celle que tu avais aimée…» Sa voix n'était plus qu'un murmure. « Tu sais bien, Zaa, que la seule différence visible entre nous, c'est cette mèche.

— La seule différence ! grondai-je.

— Hier soir, après que le messager fut venu m'avertir de ton arrivée, j'ai préparé du lait de chaux et je me suis décolorée une

mèche. Je pensais qu'ainsi tu voudrais bien de moi, au moins pour un moment.

— J'ai failli en mourir, grinçai-je. D'ailleurs, j'en aurais été bien content. Je te jure que c'est la dernière fois que tu me joues tes perfides tours. C'en est fini de tes manigances et de tes sorcelleries. »

J'avais pris les lanières de mon sac dans la main droite et avec la gauche, je la saisis par le poignet et la fis rouler à terre.

« Zaa, cria-t-elle, désespérée. Toi aussi tu as du blanc dans tes cheveux maintenant ! »

Des voisins s'étaient assemblés dans la rue. Ils avaient souri en voyant ma femme accourir au-devant d'un mari prodigue, mais leur sourire se figea quand je commençai à la battre. Je crois bien que je l'aurais tuée si j'en avais eu la force. Mais j'étais fatigué, comme elle me l'avait fait remarquer et je n'étais plus jeune, non plus, comme elle l'avait également souligné. Néanmoins, le cuir lacéra ses légers vêtements qui se déchirèrent et découvrirent sa nudité. Son corps, couleur de miel, qui aurait pu être le corps de Zyanya, se couvrit de marbrures rouges, mais les coups que je lui donnais n'étaient pas assez violents pour faire jaillir le sang. Elle s'évanouit sous le coup de la douleur et je l'abandonnai là, exposée à tous les regards. Je montai l'escalier en chancelant pour entrer dans la maison, plus qu'à moitié mort.

La vieille Turquoise – elle était vieille maintenant – s'écarta craintivement sur mon passage. Je n'avais plus de voix et je lui fis comprendre par gestes d'aller s'occuper de sa maîtresse. Je parvins, je ne sais comment, à monter au premier étage. On avait préparé une seule chambre. En jurant, je passai dans l'autre pièce et, avec beaucoup de difficulté, je déroulai les couvertures qu'on avait rangées là puis je m'y laissai tomber, sans forces. Je sombrai dans le sommeil, comme je sombrerai un jour dans les bras de la mort et dans ceux de Zyanya.

Je dormis jusqu'au lendemain midi et Turquoise attendait anxieusement mon réveil devant la porte. L'autre chambre était fermée et aucun son n'en sortait. Je ne lui demandai pas des nouvelles de Béu et lui donnai l'ordre de me préparer un bain, de chauffer les pierres de l'étuve, de me sortir des vêtements propres et de me faire à manger en grande quantité. Quand j'eus bien transpiré et bien trempé, je m'habillai et descendis pour dévorer à moi tout seul la ration de trois hommes.

Tandis que la servante m'apportait le second plat et le troisième pot de chocolat, je lui dis :

« Il va me falloir ma tenue, mon armure et tous mes accessoires de Chevalier-Aigle. Quand tu auras fini de me servir mon repas, tu les sortiras pour les aérer et tu lisseras bien les plumes. Pour l'instant, va

me chercher Chanteur Etoile.

— Maître, j'ai le regret de vous apprendre que Chanteur Etoile est mort d'un coup de froid l'hiver dernier.

— Alors, c'est toi qui iras, Turquoise, répondis-je, fort peiné de cette nouvelle. Avant de t'occuper de mon uniforme, il faut que tu ailles au palais…

— Moi, maître ? Au palais ? Jamais les gardes ne me laisseront approcher.

— Dis-leur que tu viens de ma part et ils te feront entrer, m'impatientai-je. Tu devras délivrer mon message au Uey tlatoani et à lui seul.

— Au Uey… !

— Silence, femme ! Voici ce que tu vas lui dire. Retiens-le bien : « L'émissaire de l'Orateur Vénéré n'est plus fatigué… Nuage Noir est prêt à partir en mission dès que l'escorte sera formée. « »

Et, sans même avoir revu Lune en Attente, je me mis en route pour aller rendre visite aux dieux en attente.

I H S
A.I.M.C.

A Son Auguste et Impériale Majesté Catholique, L'Empereur Charles Quint, Notre Roi :

Très Haute Majesté, Premier de tous les Princes, de la ville de Mexico, capitale de la Nouvelle-Espagne, en cette veille de la fête du Corpus Christi de l'année mille cinq cent trente et un de Notre Seigneur, nous vous adressons nos salutations.

Ce sont la douleur, la colère et la contrition qui nous dictent ces lignes. Dans notre dernière lettre, nous exprimions notre exaltation à propos des sages observations de notre Souverain concernant une possible, que dis-je une irréfutable, similitude entre la divinité indienne Quetzalcoatl et notre saint Thomas. Nous sommes maintenant dans l'obligation d'annoncer avec une grande tristesse et un grand embarras de très mauvaises nouvelles.

Nous nous empressons de signaler qu'aucun doute n'a été jeté sur la brillante théorie, *per se*, de Votre Bienveillante Majesté, mais nous devons vous faire savoir que votre dévoué chapelain a montré trop de hâte en voulant apporter des preuves à cette hypothèse.

Les hosties enfermées dans le coffret découvert dans l'antique cité de Tula nous avaient paru un témoignage certain de la véracité de cette supposition. Et voilà que nous venons d'apprendre – comme Votre Majesté le lira dans les pages ci-jointes – en écoutant le récit de notre Aztèque que nous avons été trompés par un acte de superstition des Indiens accompli il n'y a pas très longtemps. Ils y auraient été encouragés par un prêtre espagnol apostat qui s'était auparavant rendu coupable d'un vol inqualifiable et sacrilège. Par conséquent, nous avons dû, à notre grand regret, écrire à la Congregatio de Propaganda Fidei pour confesser notre crédulité et pour lui demander qu'elle ne tienne pas compte de cette fausse preuve. Etant donné que les autres relations apparentes entre saint Thomas et le mythique Serpent à plumes sont purement accidentelles, il faut s'attendre à ce que la Congregatio rejette la théorie de Votre Majesté, du moins avant d'avoir des preuves plus tangibles.

Nous souffrons d'avoir à faire une réponse aussi décourageante, mais nous soutenons que la faute n'en incombe pas à notre trop grand

empressement à vouloir prouver la perspicacité de Votre Majesté, *elle est uniquement le fait de ce vieux singe d'Aztèque !*

Il savait très bien que nous étions en possession de ce coffret et il était parfaitement conscient de l'excitation qu'il avait suscitée chez nous et chez tous les Chrétiens de ce pays. Ce misérable aurait pu nous dire comment cet objet s'est trouvé là où on l'a découvert. Il aurait pu empêcher toute cette joie prématurée et les nombreux offices célébrés en son honneur, ainsi que le respect dans lequel nous tenions cette relique apparemment divine. Et par-dessus tout, il aurait pu nous épargner de nous ridiculiser en faisant connaître l'affaire jusqu'à Rome.

Mais non, ce gredin a été témoin de notre félicité en dissimulant une méchante gaieté et il n'a pas dit un mot pour ouvrir nos yeux abusés. Ce n'est que lorsqu'il était trop tard que, dans le cours de son récit et avec un air détaché, il a dévoilé la véritable origine de ces hosties et la façon dont elles avaient été cachées à Tula. Nous nous sentons personnellement humiliés, sachant que nos supérieurs de Rome vont se gausser de cette mystification. Mais nous sommes encore plus contrits parce que dans notre empressement à informer la Congregatio, nous avons paru attribuer la même crédulité à Notre Très Respecté Empereur, bien que nous ayons fait tout cela dans le seul but de laisser à Votre Majesté tout le crédit d'une découverte qui aurait réjoui les Chrétiens du monde entier.

Nous savons que vous voudrez bien rejeter tout le blâme de notre confusion sur le vrai coupable, cet Indien fourbe et perfide dont le silence est parfois aussi offensant que les paroles. (Dans ces dernières pages, Sire, vous verrez qu'il utilise la noble langue castillane comme prétexte pour prononcer des mots qui jamais encore n'étaient tombés dans l'oreille d'un évêque.) Notre Souverain reconnaîtra peut-être enfin que quand cette créature se moque effrontément du vicaire de Votre Majesté, elle se moque du même coup de Votre Majesté elle-même et de façon tout à fait consciente. Peut-être, Sire, trouverez-vous qu'il est grand temps de renvoyer ce vieux barbare dépravé dont nous souffrons la présence importune et les grossières révélations depuis plus d'un an et demi.

Nous supplions Votre Majesté d'excuser la brièveté, l'amertume et la brusquerie de cette missive. Notre contrariété est trop forte pour le moment pour que nous puissions écrire plus longuement et sur le ton de la dignité compatible avec notre Saint Office.

Que la bonté et la vertu qui émanent de Votre Radieuse Majesté continuent à éclairer le monde, tel est le vœu du dévoué (et confus) chapelain de Votre Majesté,

(*ecce signum*) Zumarraga

UNDECIMA PARS

Ayyo ! Après une aussi longue absence, voici Votre Excellence revenue parmi nous. Je crois en deviner la raison. C'est parce que je vais parler de ces dieux nouveaux venus et les dieux intéressent toujours un homme d'église. Votre présence nous honore, Seigneur Evêque, aussi, pour ne pas abuser de votre temps précieux, je vais me hâter d'en venir à cette confrontation. Je ferai seulement une petite digression pour vous parler d'une rencontre que je fis en chemin avec un être de moindre importance, car elle se révéla par la suite particulièrement significative.

Je quittai Tenochtitlán un jour seulement après y être arrivé et j'effectuai ce départ en grand style. L'inquiétante étoile fumante ne se voyant pas dans la journée, les rues grouillaient de monde et un public nombreux assista à la parade. Je portais mon casqué au bec féroce et mon armure emplumée de Chevalier-Aigle et je tenais contre moi mon bouclier avec les symboles de mon nom. Cependant, dès que j'eus franchi la chaussée, je confiai tout cela à l'esclave chargé de porter mon étendard et mes autres insignes. J'enfilai des vêtements plus commodes pour voyager et je ne me parais plus de mes beaux atours que lorsque nous arrivions dans une localité importante où je voulais impressionner le chef par mon rang.

Le Uey tlatoani avait mis à ma disposition une litière dorée et ornée de pierreries où je montais quand j'étais fatigué de marcher et une autre litière remplie de présents pour le chef Xiu Ah Tutal ainsi que d'autres cadeaux que je devrais remettre aux dieux, s'ils s'avéraient en être et s'ils ne méprisaient pas nos offrandes. Outre les porteurs de litière et les hommes qui convoyaient les provisions de route, j'étais accompagné d'une escorte recrutée parmi les gardes du palais les plus solides et les plus imposants, tous formidablement armés et somptueusement vêtus.

Inutile de vous dire que pas un seul malfaiteur n'osa s'attaquer à notre convoi. Inutile aussi de décrire la façon dont nous fûmes reçus à chaque halte. Je ne raconterai que notre passage à Coatzacoalcos, ville-marché sur la côte nord de l'étroite bande de terre qui sépare les deux grands océans.

J'y arrivai avec toute mon escorte le soir d'un jour de marché particulièrement animé, aussi je ne cherchai pas à pénétrer dans le centre de la ville pour trouver un logement digne des visiteurs de marque que nous étions. Nous installâmes simplement notre

campement dans un champ à l'extérieur de la cité où d'autres caravanes s'étaient également arrêtées. La plus proche de nous était celle d'un marchand d'esclaves qui venait vendre à ce marché une quantité considérable d'hommes, de femmes et d'enfants. Après le dîner, j'allai faire un tour de leur côté avec le vague espoir d'y trouver un remplaçant pour Chanteur Etoile en pensant que je ferais une bonne affaire si je pouvais l'acheter avant les enchères du lendemain.

Le pochtecatl m'apprit qu'il avait acheté son troupeau humain dans l'intérieur de la région olmeca chez les Coatlicamac et les Cupilco. Les pauvres diables marchaient, dormaient et mangeaient attachés les uns aux autres par une longue corde enfilée dans la cloison nasale de chacun d'eux. On libérait les femmes et les enfants pour qu'ils installent le camp, pour qu'ils fassent le feu et la cuisine et pour qu'ils aillent chercher l'eau et le bois. Tandis que je me promenais en regardant distraitement la marchandise, une jeune fille qui portait une jarre s'approcha timidement de moi et me demanda d'une voix douce :

« Le Seigneur Chevalier aimerait-il boire un peu d'eau fraîche ? Au bout du champ, il y a une rivière qui se jette dans la mer et j'ai puisé cette eau il y a assez longtemps pour que toutes les impuretés aient eu le temps de se déposer. »

Tout en buvant, je l'examinai. C'était sans aucun doute une fille de la campagne, petite, mince, pas très propre, elle était vêtue d'une longue blouse en toile de sac. Cependant, elle était assez fine et elle avait le teint clair. Elle était même plutôt jolie, à la manière d'une adolescente pas encore formée. Contrairement à la gent féminine de la région, elle ne mâchait pas de tzictli et elle ne semblait pas trop ignorante.

« Tu m'as parlé en nahuatl. Comment se fait-il que tu connaisses cette langue ? »

La fille prit un air affligé et murmura :

« On voyage beaucoup à être constamment vendu et racheté. Ça m'a au moins servi d'instruction. Ma langue maternelle est le coatlicamac, Seigneur, mais j'ai appris certains dialectes maya et le nahuatl. »

Elle me dit alors s'appeler Ce-Malinali.

« Une Herbe, dis-je. Ce n'est qu'une date. Ça ne fait que la moitié d'un nom.

— Eh oui, soupira-t-elle tragiquement. Même les enfants d'esclaves ont un nom à sept ans, mais pas moi.

Je suis encore moins qu'une enfant d'esclave. Je suis orpheline de naissance. »

Elle m'expliqua que sa mère était une putain coatlica-matl, mise enceinte par les œuvres d'un de ses clients et qui avait accouché dans

un fossé alors qu'elle travaillait aux champs, aussi indifféremment qu'elle aurait fait ses besoins naturels. Elle avait abandonné le bébé sur place, sans s'en soucier davantage que de ses excréments. Une brave femme qui était peut-être en mal d'enfant, avait découvert l'enfant avant qu'elle ne meure et l'avait emmenée chez elle.

« Je ne me souviens plus d'elle, me dit Ce-Malinali. J'étais encore petite quand elle m'a vendue pour avoir de quoi manger et depuis, j'ai passé de main en main. » Elle prit un air tragique pour ajouter : « Tout ce que je sais, c'est que je suis née le jour Une Herbe de l'année Cinq Maison.

— Ça alors ! m'exclamai-je. Ma fille est née le même jour à Tenochtitlán. Elle s'appelait aussi Ce-Malinali avant de prendre le nom de Zyanya-Nochipa à sept ans. Tu es petite pour ton âge, mais tu as exactement le même…

— Alors, achetez-moi, Seigneur Chevalier. Je serai la servante et la compagne de votre demoiselle.

— *Ayya*, soupirai-je. Elle est morte, il y a presque trois ans déjà.

— Achetez-moi quand même, je m'occuperai de votre maison et je veillerai sur vous comme l'aurait fait votre fille. Emmenez-moi à Tenochtitlán. Je sais tout faire. » Elle baissa pudiquement les yeux et murmura : « Et aussi des choses qu'une fille ne fait pas. »

Je faillis renverser l'eau que j'étais en train de boire, aussi elle s'empressa de me dire :

« Vous pourrez me vendre à Tenochtitlán, Seigneur, si vous avez passé l'âge de ces désirs.

— Petite effrontée, répliquai-je vivement. Les femmes que je désire, je n'ai pas besoin de les acheter. »

Elle ne broncha pas et rétorqua hardiment : « Je ne demande pas à être achetée seulement pour mon corps. J'ai d'autres qualités et j'aimerais bien pouvoir les utiliser. » Elle m'attrapa par le bras pour appuyer sa requête. « Je voudrais aller quelque part où l'on saurait m'apprécier à ma juste valeur. Je veux tenter ma chance dans une grande ville. J'ai de l'ambition, Seigneur ; et j'ai fait des projets. Mais comment les mettre à exécution si je suis condamnée à rester toute ma vie une esclave dans ces sinistres provinces.

— Une esclave est toujours une esclave, même à Tenochtitlán.

— Pas forcément à vie, insista-t-elle. Dans une ville de gens civilisés, on reconnaîtrait peut-être ma valeur, mon intelligence et mes aspirations. Un seigneur pourrait m'élever au rang de concubine et, pourquoi pas, me donner la liberté. Ce sont des choses qui arrivent, n'est-ce pas ?

— Bien sûr, je l'ai fait moi-même.

— Vous voyez », fit-elle, comme si elle venait de m'arracher une concession.

Elle me pressa le bras et me dit d'une voix cajoleuse : « Vous n'avez pas besoin de concubine, Seigneur. Vous êtes assez bel homme pour ne pas avoir à acheter une femme. Mais il en est d'autres – les vieux et les laids – qui sont obligés d'en passer par là. Vous pourriez me revendre avec profit à l'un d'eux quand vous serez de retour à Tenochtitlán. »

Peut-être aurais-je pu me laisser attendrir. Moi aussi, j'avais été jeune et débordant d'ambition et j'avais brûlé de tenter ma chance dans la plus grande de toutes les cités. Mais, il y avait tant de détermination et de dureté dans la manière que Ce-Malinali avait de se faire valoir qu'elle me rebutait.

« On dirait que tu as une très haute opinion de toi-même et que tu estimes bien peu les hommes, ma fille.

— Les hommes utilisent bien les femmes pour leur plaisir. Pourquoi donc les femmes ne se serviraient-elles pas des hommes pour arriver à leurs fins ? Bien que je n'aime pas faire l'amour, je sais faire semblant et bien que je n'aie pas une grande expérience dans ce domaine, je me débrouille assez bien. Si ce talent peut m'aider à me sortir de mon état d'esclave… eh bien… j'ai entendu dire que la concubine d'un grand seigneur avait plus de privilèges et plus de pouvoir que sa première femme légitime. Même l'Orateur Vénéré des Mexica a des concubines, pas vrai ?

— Petite drôlesse ! Je vois que tu as en effet beaucoup d'ambition, lui répondis-je en riant.

— Je sais que j'ai davantage à offrir qu'un simple trou entre mes jambes, persifla-t-elle. Pour ça, il suffit d'acheter une chienne techichi.

— Apprends, ma fille, lui répondis-je en dégageant mon bras, qu'un chien peut être également un compagnon affectueux. Je ne vois aucune disposition à l'affection chez toi. Un techichi peut aussi faire un bon repas et toi, tu n'es ni assez propre, ni assez appétissante pour qu'on te mange. Tu es intelligente pour ton âge, surtout si l'on tient compte de tes origines, mais tu n'es qu'une sale gamine qui n'a rien d'autre à offrir que ses prétentions, sa vanité et sa cupidité. Tu as reconnu que tu ne tirais aucun plaisir à te servir de ce trou dont tu tires tant de fierté et qui est ta seule richesse. Si tu penses valoir plus que tes sœurs esclaves, tu te fais des idées.

— Je vais aller à la rivière pour me laver et me rendre appétissante, ragea-t-elle. Si j'étais bien habillée, je passerais pour une belle dame. Je sais feindre l'affection et faire croire qu'elle est sincère. Quelle est la femme qui a agi autrement avec vous, Seigneur, quand elle voulait être autre chose qu'un réceptacle pour votre tepuli ? »

J'avais fort envie de la punir de son impertinence, mais elle était trop grande pour être fessée comme une enfant et trop jeune pour être fouettée comme une adulte. Je me contentai de la prendre par les

épaules en la serrant suffisamment fort pour lui faire mal.

« C'est vrai, j'ai rencontré des femmes comme toi, vénales et perfides, mais j'en ai connu d'autres qui ne l'étaient pas. Ma fille, qui portait le même nom que toi, par exemple. Pourquoi est-elle morte, alors que toi tu vis ? » éclatai-je, incapable de réprimer ma colère. Je la secouai si violemment qu'elle laissa tomber la cruche d'eau qui se brisa, mais je ne prêtai pas attention à ce signe de mauvais augure. Je criai si fort que tout le monde se tourna vers nous et le marchand d'esclaves vint me supplier de ne pas endommager son bien. Je crois que pour un instant, je reçus un don de double vue qui me fit entrevoir l'avenir, car voici ce que je lui ai dit :

« Tu couvriras ton nom de honte et de boue et tout le monde crachera de dégoût en le prononçant. »

Je note que Votre Excellence s'impatiente au récit de cette rencontre. Ce fut pourtant un incident très révélateur. Qui était cette fille ? Que devint-elle par la suite et quel fut le résultat de ses ambitions précoces ? Toutes ces choses sont de la plus grande importance. Sans elle, Votre Excellence ne serait peut-être pas notre estimé évêque de Mexico.

Quant à moi, j'oubliai bien vite cette fille et je m'endormis ce soir-là sous la funeste étoile fumante accrochée dans le ciel sombre. Le lendemain, je quittai Coatzacoalcos avec mon escorte et en suivant la côte, je traversai les villes de Xicalango et de Kimpéch pour arriver enfin dans ce lieu où m'attendaient les dieux présumés, à Tihô, capitale des Xiu, située à l'extrême nord de la péninsule d'Uluumil Kutz. J'avais revêtu pour la circonstance mon grand uniforme de Chevalier-Aigle et nous fûmes accueillis à l'entrée de la ville par la garde personnelle du chef Xiu Ah Tutal. Nous fûmes conduits en cortège solennel jusqu'au palais, par les rues de la cité toute blanche. En fait, ce n'était pas un palais. Il ne faut pas s'attendre à beaucoup de magnificence de la part des descendants des Maya. C'était une bâtisse d'un seul étage, en briques d'adobe passées à la chaux, recouverte d'un toit de chaume et disposée autour d'une cour intérieure carrée.

Ah Tutal, seigneur d'âge mur affecté d'un magnifique strabisme, fut très impressionné par la somptuosité des cadeaux envoyés par Motecuzoma. On me régala d'un banquet de bienvenue et après avoir échangé quelques banalités qui me permirent d'évaluer ma compréhension du dialecte xiu, nous en vînmes à la raison de ma visite.

« Seigneur Mère, lui dis-je, car c'est ainsi qu'on s'adresse aux chefs dans ces régions. Dites-moi, est-ce que ces étrangers sont vraiment des dieux ?

— Chevalier Ek Muyal, me répondit-il en utilisant la version maya de mon nom. Quand j'ai averti votre Orateur Vénéré, j'en étais

persuadé, mais maintenant…» Il fit une grimace d'incertitude.

« Pensez-vous que l'un d'eux puisse être Quetzalcoatl, ce dieu que vous appelez Kukulkân ?

— Non. En tout cas, ils n'ont ni l'un, ni l'autre l'aspect d'un serpent à plumes. Comment reconnaître un dieu s'il n'a pas une apparence extraordinaire ? soupira-t-il. Ces deux-là ont l'air tout à fait humain, bien qu'ils soient plus poilus et plus grands que la normale.

— Si l'on en croit les légendes, les dieux ont souvent emprunté l'apparence des hommes pour venir rendre visite aux mortels. Il semble normal qu'ils choisissent des corps qui en imposent.

— Ils étaient quatre dans l'étrange canot qui est venu s'échouer au nord d'ici. Mais quand on les a ramenés à Tihô, on s'est aperçu que deux d'entre eux étaient morts. Les dieux peuvent-ils mourir ?

— Morts… murmurai-je. Ou alors, c'est qu'ils n'étaient *pas encore vivants*. C'étaient peut-être des corps de rechange que les deux autres avaient amenés avec eux pour s'y glisser si l'envie leur en prenait.

— Je n'avais pas pensé à ça, fit Ah Tutal, mal à l'aise. Il est certain que leur comportement et leurs goûts sont très particuliers et que leur langage est tout à fait incompréhensible. Ne pensez-vous pas que des dieux qui apparaîtraient aux hommes prendraient la peine d'apprendre leur langue ?

— Il y a beaucoup de langages humains, Seigneur Mère. Peut-être celui qu'ils ont choisi ne se parle-t-il pas dans cette région. Il se pourrait que je le reconnaisse.

— Seigneur Chevalier, me dit le chef avec un peu d'aigreur, vous avez réponse à tout, comme les prêtres. Pourriez-vous m'expliquer pourquoi ces deux créatures ne veulent pas prendre de bain ?

— Vous voulez parler de bain dans l'eau ? »

Il me regarda comme s'il se demandait si Motecuzoma avait choisi un imbécile pour émissaire et il reprit en articulant bien chaque mot :

« Oui, dans l'eau. Dans quoi d'autre pourrait-on se baigner ? »

Je toussai poliment et lui répondis : « Peut-on savoir si les dieux n'ont pas coutume de se baigner dans l'air pur ou même dans la lumière du soleil ?

— Parce qu'ils puent ! s'écria Ah Tutal, triomphant et dégoûté à la fois. Ils ont une odeur de viande avariée, d'haleine fétide et de saleté incrustée. De plus, comme si tout cela ne suffisait pas, ils vont se soulager derrière leur maison, ils laissent s'accumuler ces immondices et ils s'accommodent parfaitement de cette effrayante puanteur. Ils semblent tous les deux aussi peu habitués à la propreté qu'à la liberté et à la bonne nourriture que nous leur donnons.

— Que voulez-vous dire par : peu habitués à la liberté ? »

Ah Tutal me montra une construction basse située de l'autre côté de la cour et que l'on apercevait par les fenêtres bancales de la salle

du trône.

« Ils sont là et ils n'en bougent pas.

— Vous ne gardez tout de même pas des dieux prisonniers ? m'exclamai-je.

— Non, non, c'est de leur plein gré. Je vous dis qu'ils se comportent de façon étrange. Ils ne sont pas sortis une seule fois depuis leur arrivée ici.

— Pardonnez ma question, Seigneur Mère. N'ont-ils pas été maltraités au début ? »

Ah Tutal parut offensé et me répliqua d'un ton glacé : « On les a toujours traités avec cordialité et même avec respect. Comme je vous l'ai déjà dit, deux d'entre eux sont morts – c'est du moins ce qu'ont pensé nos meilleurs médecins. Aussi, conformément aux habitudes des gens civilisés, nous leur avons rendu tous les honneurs funéraires et nous avons cuit et mangé les parties nobles de leur individu. C'est à ce moment que les deux dieux vivants se sont terrés chez eux et qu'ils n'en ont plus bougé.

— Ils étaient peut-être fâchés que vous ayez disposé si rapidement de leurs corps de réserve. »

Ah Tutal fit un geste d'exaspération. « En tout cas, cette réclusion volontaire aurait épuisé le corps qu'ils portent en ce moment si je ne leur avais pas envoyé régulièrement à boire et à manger. Ils se nourrissent très peu, ils prennent les fruits, les légumes et les graines mais ils laissent des mets aussi raffinés que le tapir ou le lamantin. Seigneur Ek Muyal, je vous assure que j'ai essayé par tous les moyens de découvrir ce qui leur ferait plaisir. Tenez, en ce qui concerne les femmes…

— Ils agissent avec les femmes de la même façon que les mortels ?

— Oui, oui, s'impatienta Ah Tutal. D'après les femmes, ce sont des hommes à tous les points de vue, si ce n'est leur excessive pilosité et j'imagine qu'un dieu qui est équipé comme un homme se comporte aussi de la même façon. Tout bien considéré, Seigneur Chevalier, il n'y a pas trente-six manières de se servir de ça, même pour un dieu.

— Vous avez raison, Seigneur Mère, mais poursuivez, je vous prie.

— Je n'ai cessé de leur envoyer des femmes, toujours deux par deux. Mais ils ne les ont jamais gardées plus de trois nuits consécutives. Nos femmes ne semblent pas, non plus, les trouver très à leur goût. Ils souhaitent peut-être un type de femme particulier, mais comment le savoir ? Un soir, je leur ai envoyé deux jolis garçons, mais ils ont fait un tapage épouvantable, ils les ont battus et les ont jetés dehors. Il ne reste plus beaucoup de femmes disponibles à Tihô ou dans les environs. Ils ont eu les femmes et les filles de tous les Xiu excepté moi et quelques autres nobles. Ce qui m'ennuie, c'est que je risque de me heurter à une rébellion de nos femmes, car je suis obligé

d'employer la force pour envoyer la plus indigne des esclaves dans leur antre fétide. Elles disent que leurs parties intimes sont elles aussi recouvertes de poils et qu'ils sentent encore plus mauvais à cet endroit que partout ailleurs. Je sais que votre Orateur Vénéré pense que c'est un grand honneur pour moi d'être l'hôte de ces dieux, ou prétendus tels, mais j'aimerais bien que Motecuzoma vienne ici pour voir un peu ce qu'il ferait avec ces deux pestiférés. Je vous le dis, Seigneur Chevalier, je commence à trouver que cet honneur est plutôt une épreuve et un tourment. Combien de temps cela va-t-il durer ? Je voudrais bien le savoir. Je remercie les autres dieux d'avoir choisi de les loger à l'autre bout de la cour mais, selon les caprices du dieu-vent, il m'arrive parfois des effluves nauséabonds de ces créatures qui manquent à tout coup de me terrasser. Dans un jour ou deux, cette puanteur n'aura plus besoin du vent pour gagner. Déjà, certains de mes courtisans sont atteints d'une étrange maladie que les médecins ne connaissent pas. Je pense, pour ma part, qu'ils ont été empoisonnés par l'odeur de ces étrangers malpropres. Je crois deviner la raison pour laquelle Motecuzoma m'a envoyé de si riches présents. Il espère me soudoyer pour que je les garde loin de sa ville immaculée. Je dirai même plus…

— Je vois que vous avez été très éprouvé, Seigneur Mère, m'empressai-je de lui dire pour arrêter ce torrent de doléances. La façon dont vous avez si longtemps fait face à cette situation est tout à votre honneur. Mais, maintenant, je suis là et je vais pouvoir vous venir en aide. Mais, avant d'être officiellement présenté à ces êtres, j'aimerais bien les entendre parler sans qu'ils sachent que je suis là.

— C'est facile, grommela Ah Tutal. Vous n'avez qu'à traverser la cour et vous placer à côté de leur fenêtre de façon à ce qu'ils ne vous voient pas. Ils n'arrêtent pas de jacasser à longueur de journée, comme des singes. Seulement, un conseil : bouchez-vous le nez ! »

J'esquissai un petit sourire, pensant que le Seigneur Mère exagérait dans ce domaine comme dans ses autres jugements sur ces étrangers. J'avais tort. Quand j'arrivai près de chez eux, la puanteur était telle que je faillis rejeter le repas que je venais de manger. J'éternuai pour bien me dégager le nez, puis je le serrai bien fort entre mes doigts en m'aplatissant contre le mur de la maison. J'entendis un murmure de voix et je me rapprochai de la porte pour tenter de distinguer des mots intelligibles. Vous pensez bien qu'en ce temps-là, les sons de la langue espagnole n'avaient aucun sens pour moi ; néanmoins, j'avais conscience que c'était un moment historique et je fus saisi d'une sorte d'éblouissement en entendant telles que je me les rappelle encore aujourd'hui, les paroles emphatiques prononcées par cette étrange créature qui était peut-être un dieu :

« Par Santiago, je te jure que j'en ai marre de baiser ces cons

chauves ! »

Et l'autre voix répondit…

Ayya !

Vous m'avez fait peur, Excellence. Quelle agilité pour un homme qui est entré depuis longtemps dans l'âge de jamais. Franchement, j'envie votre…

Sauf votre respect, Excellence, je regrette de ne pouvoir retirer ces paroles puisqu'elles ne sont pas de mon cru. Je les ai retenues comme un perroquet, en les répétant. Il pourrait se faire qu'un perroquet se mette à caqueter de la sorte au beau milieu de votre cathédrale, Excellence, sans savoir ce qu'il dit. Même le perroquet le plus intelligent serait incapable de comprendre le sens de ces mots, puisque sa femelle ne possède pas ce qu'on appelle un…

Bien, bien, Excellence, je n'évoquerai plus ce sujet et je ne vous répéterai pas les sons émis par l'autre étranger. En d'autres termes, il avait dit que lui aussi regrettait les services d'une bonne putain de Castille, abondamment poilue sur ses parties intimes. Je n'ai pas pu en entendre davantage car je dus me sauver à toutes jambes avant que l'odeur ne me rende malade. Je me hâtai de retourner dans la salle du trône et je dis à Ah Tutal :

« En effet, Seigneur Mère, vous n'aviez pas surestimé leur puanteur. Comme il faut que je les voie et que je tente de leur parler, je préférerais que notre entrevue se déroule à l'extérieur.

— Je peux faire mettre une drogue dans leur repas pour qu'on puisse les tirer de leur antre pendant qu'ils seront endormis.

— Ce n'est pas nécessaire. Mes gardes vont les sortir de là tout de suite.

— Quoi ! Vous porteriez la main sur des dieux !

— S'ils déclenchent des éclairs et que nous tombons tous raides morts, au moins nous serons assurés de leur divinité. »

Rien de tel ne se produisit. Leur apparition ne donna lieu à aucun fracas terrifiant, ni à aucun phénomène surnaturel. Ils tombèrent à genoux devant moi en bafouillant pitoyablement. Ils faisaient des gestes bizarres avec leurs mains. Je sais maintenant qu'ils récitaient des prières en latin et qu'ils se signaient désespérément.

Je ne fus pas long à comprendre que s'ils étaient restés tapis dans la maison, c'est parce qu'ils avaient été épouvantés par la façon dont les Xiu avaient disposé de leurs compagnons morts. Par conséquent, si ces créatures avaient pu être terrorisées par les Xiu qui sont des gens à l'aspect débonnaire, il semblait assez logique qu'ils fussent morts de peur en se trouvant confrontés à mes guerriers mexica en tenue de combat, casqués, emplumés et armés d'épées d'obsidienne.

Je me contentai d'abord de les examiner à travers mon cristal, ce qui fit redoubler leurs piaillements. Je suis depuis longtemps habitué à

l'aspect déplaisant des Blancs, mais à cet instant, je fus à la fois intrigué et rebuté par leur visage blafard ; en effet, chez nous le blanc est la couleur de la mort et du deuil. Jamais, je n'avais vu un être humain de cette couleur, à part les monstres de la ménagerie. Cependant, ces deux-là avaient des yeux sombres, des cheveux bruns anormalement bouclés et des poils qui leur recouvraient la figure. Le reste de leur personne était dissimulé sous une accumulation de vêtements qui me parut bien curieuse. Je connais maintenant toutes ces chemises, ces pourpoints, ces chausses, ces gantelets, ces bottes et autres, que je trouve bien mal commodes comparés à nos pagnes et à nos manteaux.

« Déshabillez-les », ordonnai-je aux gardes qui me lancèrent des regards furibonds avant de s'exécuter. Les deux étrangers se débattirent et hurlèrent de plus belle, comme si c'était leur peau qu'on leur retirait et non leurs vêtements. C'est pourtant nous qui aurions dû nous plaindre, étant donné qu'à chaque fois qu'on leur ôtait une pièce de leur accoutrement, des exhalaisons nouvelles s'en dégageaient. Quand on en vint aux bottes… *Yya Ayya* ! Tout le monde battit en retraite et le plus loin possible.

J'ai déjà évoqué la saleté des Chichimeca du désert en remarquant qu'elle s'expliquait par leurs conditions de vie. Mais les Chichimeca sont des fleurs délicates comparés à ces hommes blancs qui semblaient considérer la propreté comme une marque de faiblesse et un manque de virilité. Bien sûr, Excellence, je parle des soldats qui, de l'homme de troupe jusqu'au commandant Cortés, partageaient tous cette singularité. Je connais mal les habitudes des nouveaux venus mieux éduqués comme Votre Excellence, mais je me suis très vite rendu compte que tous ces gentilshommes usent généreusement de parfums et de pommades pour donner l'illusion qu'ils prennent des bains fréquents.

Les deux étrangers n'étaient pas des géants, contrairement à ce que la description d'Ah Tutal m'avait laissé supposer. L'un d'eux était un peu plus grand que moi et l'autre avait à peu près ma taille. Mais étant donné qu'ils étaient tout ployés et tremblants, comme s'ils s'attendaient à être fouettés et qu'ils cachaient leurs parties génitales avec leurs mains comme l'auraient fait deux jeunes vierges craignant d'être violées, leur carrure semblait beaucoup moins impressionnante. La blancheur de leur corps, plus pâle encore que leur figure renforçait cette apparence de pathétique faiblesse.

« Jamais je ne pourrai les approcher d'assez près pour les interroger, Seigneur Mère, dis-je à Ah Tutal. S'ils refusent de se laver eux-mêmes, il faudra les nettoyer de force.

— A aucun prix je ne prêterai mes baignoires et mes étuves, me répondit-il. Il faudrait ensuite les démolir et les reconstruire.

— Je vous comprends très bien. Dites à vos esclaves d'apporter de l'eau et du savon. On va les décrasser ici même. »

Bien que les esclaves eussent pris de l'eau tiède, du savon de cendres doux et des éponges mœlleuses, les objets de leurs soins se mirent à glapir et à se débattre comme si on les avait enduits de graisse pour les faire cuire à la broche. Pendant qu'ils continuaient leur chahut, j'allai m'entretenir avec les femmes qui avaient passé une ou plusieurs nuits avec eux. Elles me rapportèrent les quelques mots de leur langage qu'elles avaient appris, mais ils touchaient uniquement au sexe et ne pouvaient me servir pour les interroger. Ces femmes me confièrent également que le membre de ces étrangers était proportionné à leur grand corps. Elles se seraient toutes réjouies d'avoir un tepuli aussi conséquent à leur disposition s'il n'avait pas été coiffé d'une couche de crasse à soulever le cœur. « Il n'y aurait qu'une femelle de vautour pour prendre plaisir à s'accoupler avec ces créatures », me dit une jeune fille.

Cependant, les femmes affirmaient avoir fait de leur mieux pour remplir les devoirs de l'hospitalité et elles prétendaient avoir été interloquées que ces étrangers repoussent d'un air compassé et réprobateur certaines de leurs propositions. Apparemment, ils ne connaissaient qu'une seule position pour prendre et pour donner du plaisir et ils avaient refusé avec une obstination puérile d'essayer la moindre variation.

Même si le contexte général avait pu laisser penser que ces créatures étaient bien des dieux, le témoignage des femmes xiu m'en aurait fait douter. D'après ce que je savais des dieux, ils n'avaient jamais manifesté de grande pruderie dans leur comportement. C'est pourquoi je fus très vite persuadé qu'ils n'étaient pas de nature divine mais ce n'est que bien plus tard que j'appris qu'ils étaient simplement de bons chrétiens. Leur ignorance et leur inexpérience des fantaisies sexuelles n'étaient que le reflet de leur appartenance à la morale chrétienne. Je n'ai jamais vu un Espagnol s'écarter de ces règles strictes, même quand il était en train d'accomplir un viol brutal.

Même lorsqu'on les eut déclarés aussi propres qu'ils pouvaient l'être à moins de les faire bouillir pendant deux ou trois jours, le voisinage des deux étrangers restait assez désagréable. Les esclaves n'avaient pas pu faire grand-chose pour améliorer leurs dents moussues et leur haleine fétide. Après avoir jeté au feu leurs vêtements infestés de vermine, on leur donna des manteaux propres et les gardes les emmenèrent dans le coin de la cour où Ah Tutal et moi étions assis sur des chaises basses, en les faisant s'asseoir par terre devant nous. Ah Tutal avait eu la bonne idée de faire préparer un de ces pots à fumer perforés rempli du meilleur picietl et d'herbes aromatiques. Il enflamma le mélange et, plongeant nos roseaux dans

les trous, nous exhalâmes des nuages de fumée qui faisaient un écran olfactif entre nos hôtes et nous. Comme je les voyais trembler, je pensais qu'ils n'étaient pas encore secs ou qu'ils ne s'étaient pas encore remis d'être devenus propres. J'appris par la suite qu'ils avaient été terrifiés de voir pour la première fois « des hommes qui respiraient du feu ».

Quoi qu'il en soit, si nous ne leur plaisions pas, ils ne nous plaisaient pas non plus. Ils étaient encore plus pâles d'avoir perdu les nombreuses couches de saleté accumulée depuis si longtemps, et la peau qu'on entrevoyait sous leur barbe n'était pas lisse comme la nôtre. L'un d'eux avait la figure toute trouée comme un morceau de pierre volcanique et l'autre était couvert de boutons et de pustules infectées. Lorsque je sus manier assez bien leur langue pour leur poser délicatement une question à ce sujet, ils haussèrent les épaules en me disant que chez eux, presque tout le monde, hommes et femmes, était touché, un jour ou l'autre, par la « petite vérole ». Quelques-uns en mouraient, mais la plupart n'en gardaient qu'un visage défiguré et comme c'était le lot commun de la majorité, personne ne pensait que la beauté pût en souffrir. C'est bien possible, mais moi, je trouvais que c'était une horrible mutilation. C'était du moins mon sentiment à l'époque. Maintenant que tant de mes compatriotes ont aussi la figure trouée comme de la pierre volcanique, j'essaye de ne pas faire la grimace en les regardant.

Je commençai à apprendre la langue de ces étrangers en leur montrant les objets qui nous entouraient pour qu'ils me disent le nom qu'ils leur donnaient. Notre premier entretien se poursuivit fort tard dans la nuit jusqu'au moment où ils commencèrent à somnoler. Je pensai que le bain, le premier de leur vie, peut-être, les avait fatigués et je les laissai regagner leur chambre. Le lendemain, j'allai les tirer du lit de bonne heure et après les avoir renifles, je leur donnai à choisir entre se laver eux-mêmes ou être étrillés de force. Bien qu'ils parussent stupéfaits et choqués de devoir subir une pareille épreuve deux fois de suite, ils se résignèrent à le faire. Par la suite, ils se lavèrent tous les matins assez correctement pour que je puisse passer la journée en leur compagnie sans trop souffrir. Nos séances duraient du matin au soir et, même pendant les repas, nous échangions les mots concernant les plats que nous apportaient les domestiques du palais. A ce propos, je dois signaler qu'ils se mirent à manger de la viande lorsque je fus à même de pouvoir leur expliquer de quel animal elle provenait.

De temps à autre, pour remercier mes instructeurs de leur coopération, ou pour les soutenir quand ils étaient fatigués ou chagrins, je les régalais d'un peu d'octli. Parmi les « présents pour les dieux » dont m'avait chargé Motecuzoma figuraient plusieurs jarres du

meilleur octli et c'est bien le seul cadeau que je leur aie jamais remis. La première fois qu'ils y goûtèrent, ils firent la grimace en disant : « Bière amère. » Cependant ils eurent tôt fait de s'y habituer et un soir que je leur en avais laissé boire à leur aise pour faire une expérience, je fus heureux de constater qu'ils étaient capables de se soûler tout aussi bien que nous.

A mesure que les jours passaient, mon vocabulaire s'enrichissait et j'appris beaucoup de choses dont la plus importante fut qu'ils étaient des hommes et non des dieux, des hommes tout à fait ordinaires en dépit de leur aspect inusité. Ils ne prétendaient être ni des dieux, ni des êtres surnaturels venus préparer la venue de maîtres divins. Ils furent sincèrement interloqués et un tantinet choqués quand je leur appris que les gens de notre peuple s'attendaient à ce que les dieux reviennent un jour dans le Monde Unique. Ils m'affirmèrent alors avec beaucoup d'autorité qu'aucun dieu n'avait mis les pieds sur la terre depuis plus de mille cinq cents ans et d'après eux, il s'agissait d'un dieu unique. Eux-mêmes n'étaient que de simples mortels, adeptes dévoués de ce dieu dans ce monde et dans l'autre. Sur terre, ils étaient les sujets fidèles d'un roi qui était un homme bien sûr, mais un homme hors du commun, l'équivalent, pensai-je, de notre Orateur Vénéré.

Cependant, comme je vous l'expliquerai plus tard, Excellence, tout le monde chez nous n'était pas disposé à croire que ces étrangers n'étaient que des hommes comme ils le prétendaient. Pour ma part, dès le début, je n'en ai jamais douté et il s'avéra que j'avais raison. C'est pourquoi, Excellence, je ne vais plus désormais les qualifier d'étrangers ou de créatures mystérieuses, mais tout simplement d'hommes.

Celui qui était couvert de boutons et de pustules s'appelait Gonzalo Guerrero et il était charpentier de son état. Son compagnon à la figure trouée se nommait Jerônimo de Aguilar et c'était un scribe professionnel, comme vous, mes révérends. Il est possible que l'un de vous l'ait connu jadis, car son ambition première avait été de devenir prêtre de son dieu et il avait fréquenté pendant quelque temps un calmecac ou ce qui est chez vous une école de prêtres.

Ils me dirent qu'ils venaient d'un pays situé à l'est, très loin sur l'océan. Je m'en étais bien douté et je ne fus pas très avancé quand ils m'eurent appris que ce pays s'appelait Cuba et que c'était une des nombreuses colonies d'une nation beaucoup plus grande, loin, très loin à l'est, qu'ils nommaient Espagne ou Castille. C'est de là, ajoutèrent-ils, que leur roi gouvernait toutes ses possessions. Ils me dirent aussi qu'en Espagne ou Castille, tout le monde avait la peau blanche, sauf quelques inférieurs, les Maures, qui étaient complètement noirs. A première vue, cette déclaration me sembla si incroyable que je me mis à douter de tout ce qu'ils m'avaient raconté

jusque-là, mais je pensai ensuite que puisque chez nous les monstres étaient blancs, ils pouvaient bien être noirs dans un pays de blancs.

Aguilar et Guerrero m'expliquèrent qu'ils avaient échoué sur nos côtes tout à fait par hasard. Ils avaient quitté Cuba en compagnie de plusieurs centaines d'hommes et de femmes sur douze grandes maisons flottantes qu'ils appelèrent navires, commandés par un certain capitaine Diego de Nicuesa qui avait été nommé gouverneur d'un endroit nommé Castilla de Oro, très loin à l'est de chez nous. Mais la malchance avait accablé cette expédition et ils en rendaient responsable la funeste « étoile chevelue ».

Une terrible tempête avait dispersé les bâtiments et leur navire avait sombré après s'être fracassé sur des rochers. Seuls Aguilar, Guerrero et deux autres avaient pu fuir le vaisseau naufragé dans un canot placé sur le pont en prévision de ce genre d'accident et ils avaient été fort surpris de se voir rejetés sur une plage très peu de temps après. Leurs deux compagnons s'étaient noyés dans les puissantes vagues déferlantes et ils seraient certainement morts eux aussi si des « hommes rouges » n'étaient pas venus leur porter secours.

Aguilar et Guerrero m'exprimèrent leur gratitude d'avoir été sauvés, accueillis et nourris avec tant d'hospitalité. Mais ils seraient encore plus reconnaissants, me dirent-ils, si les hommes rouges voulaient bien les ramener à leur canot. Guerrero, qui était charpentier, était certain d'être capable de le réparer et de fabriquer des rames pour le faire avancer et ni l'un ni l'autre ne doutait de pouvoir retrouver Cuba en prenant la direction de l'est, si leur dieu leur accordait un temps favorable.

« Dois-je les laisser partir ? me demanda Ah Tutal à qui je rendais compte de nos entrevues quotidiennement.

— S'ils peuvent retourner à Cuba en partant d'ici, ils n'auront aucune difficulté à revenir ensuite à Uluùmil Kutz et je vous l'ai dit, ce Cuba me semble grouiller d'hommes blancs avides de nouvelles colonies. Est-ce que vous avez envie de les voir envahir votre pays, Seigneur Mère ?

— Non, bien sûr, fit-il, visiblement inquiet. Cependant, ils pourraient ramener un médecin capable de soigner cette étrange maladie qui se propage parmi nous. Les nôtres ont essayé tous les remèdes qu'ils ont en leur possession, mais il y a chaque jour de nouveaux malades et déjà trois personnes sont mortes.

— Ces deux hommes savent peut-être quoi faire, suggérai-je. Emmenons-les voir les malades. »

Ah Tutal me conduisit avec Aguilar dans une hutte où nous trouvâmes un médecin en train de marmonner en se caressant le menton et en fronçant les sourcils au chevet d'une jeune fille tremblante de fièvre. Elle avait le visage luisant de sueur et les yeux

brillants et perdus dans le vague. La peau blanche d'Aguilar rosit légèrement quand il s'aperçut que c'était l'une des femmes qui étaient venues lui rendre visite.

« Je regrette de vous apprendre qu'elle a la petite vérole, me dit-il en parlant lentement pour que je le comprenne. Vous voyez, l'éruption commence à envahir son front. »

Je traduisis ses paroles au médecin qui me regarda d'un air incrédule mais qui me dit néanmoins :

« Demandez-lui comment on soigne cette maladie dans son pays. »

Aguilar haussa les épaules et répondit : « On prie.

— Ce sont vraiment des gens arriérés », grommela le médecin, puis il ajouta : « Demandez-lui quel dieu ils prient.

— Comment ! s'exclama Aguilar, mais le Seigneur Dieu, évidemment. »

Nous n'étions guère avancés, mais soudain l'idée me vint de lui demander :

« Nous serait-il possible d'imiter la façon dont vous priez ce dieu ? »

Il se lança dans des explications beaucoup trop compliquées pour la connaissance que j'avais de sa langue et il jugea qu'il serait préférable qu'il nous fasse une démonstration. Nous lui emboitâmes le pas jusqu'au palais et il se précipita dans sa chambre d'où il ressortit un instant après avec un objet dans chaque main. Le premier était une petite boîte bien fermée qu'Aguilar ouvrit pour nous en faire voir le contenu : un nombre incalculable de petits disques qui semblaient avoir été découpés dans du papier blanc et épais. D'après ce qu'il me dit, je crus comprendre qu'il avait gardé illicitement ou volé cette boîte en souvenir du temps où il était à l'école des prêtres. Je sus ensuite que ces disques étaient faits dans un pain spécial qui était une nourriture sacrée et très puissante, car celui qui en mangeait participait de la force du Dieu Tout-Puissant.

Le second objet était une chaîne de petites perles assemblées à intervalles irréguliers avec des perles plus grosses. Elles étaient toutes d'une même matière bleue que je ne connaissais pas. Bleue et dure comme la turquoise, mais aussi transparente que de l'eau. Je déduisis du commentaire d'Aguilar que chaque perle représentait une prière. Cela me rappela notre coutume de mettre un éclat de jade dans la bouche des morts et je pensai que ces perles-prières s'utilisaient peut-être pour ceux qui n'ont pas encore trépassé, aussi, j'interrompis brusquement Aguilar pour lui demander :

« Est-ce que vous mettez ces pierres dans la bouche ?

— Mais non, on les tient dans la main. » Il poussa un cri car je venais de lui arracher la boîte et les perles.

« Tenez, dis-je au médecin, en lui donnant deux perles que j'avais

retirées de la chaîne et en lui traduisant ce que j'avais compris des instructions d'Aguilar. Allez mettre une perle dans chaque main de la fille.

— Mais non, ce n'est pas ça du tout, gémit Aguilar. Prier est bien autre chose.

— Taisez-vous, lui ordonnai-je dans sa langue. Le temps presse. »

Je farfouillai ensuite dans la boîte et j'en sortis un petit morceau de pain pour le mettre dans ma bouche. Il avait goût de papier et fondit sur ma langue sans que j'aie besoin de le mâcher. Je n'en ressentis aucune vigueur nouvelle, mais je pensai que ce pain aurait au moins le mérite d'être facilement ingéré par la malade à demi inconsciente.

« Non, non, se remit à hurler Aguilar quand il me vit manger le pain. C'est inadmissible ! Vous ne pouvez pas recevoir le Sacrement ! »

Il me regardait avec la même expression d'horreur que je vois en ce moment sur le visage de Votre Excellence. Je regrette vivement de m'être conduit de façon aussi brutale et choquante, mais vous devez vous souvenir qu'à l'époque je n'étais qu'un pauvre païen ignare et que mon seul souci était de sauver cette fille. Je fourrai plusieurs petits disques dans les mains du médecin en lui disant :

« C'est une nourriture divine, une nourriture magique. Elle s'avale facilement ; vous pouvez la lui mettre de force dans la bouche sans qu'elle risque de s'étouffer. »

Et le médecin partit en courant aussi vite que sa dignité le lui permettait…

Exactement comme vient de le faire Son Excellence.

« Excusez-moi d'avoir pris les choses en main, dis-je à Aguilar en lui tapant amicalement sur l'épaule. Si la fille guérit, tout le mérite vous en reviendra et vous en tirerez une grande considération. Et maintenant, allons chercher Guerrero et parlons un peu de votre pays. »

J'avais encore de nombreuses choses à demander à Jerônimo de Aguilar et à Gonzalo Guerrero et maintenant que nous arrivions à nous comprendre assez bien, ils étaient curieux, eux aussi, de savoir ce qui se passait chez nous. Ils me posaient parfois des questions que je faisais semblant de ne pas comprendre : « Qui est votre roi ? », « A-t-il une armée puissante ? », « Possède-t-il beaucoup d'or ? » Il arrivait aussi que je ne les comprenne réellement pas, par exemple, quand ils me disaient : « Qui sont vos ducs, vos comtes, vos marquis ? Qui est le pape de votre Eglise ? » Quant à certaines de leurs questions, personne, je crois, n'aurait pu y répondre : « Pourquoi vos femmes n'ont-elles pas de poils ? » Je les éludais alors en leur en posant d'autres et ils y répondaient sans hésitation et sans fourberie apparente.

Je serais bien resté avec eux pendant une bonne année pour améliorer ma connaissance de leur langue et pour leur poser des questions toujours nouvelles, mais je pris la décision de les quitter rapidement quand, deux ou trois jours après notre visite à la jeune malade, le médecin vint me chercher et me fit signe silencieusement de le suivre. En arrivant dans la hutte, je vis que la jeune fille était morte ; elle était complètement défigurée et son visage avait pris une horrible teinte pourpre.

« Les vaisseaux ont éclaté et les tissus se sont gonflés, me dit le médecin. Y compris dans le nez et la bouche. Elle a agonisé en cherchant à respirer. Cette nourriture divine que vous m'avez donnée n'est pas magique du tout, ajouta-t-il sur un ton méprisant.

— Combien avez-vous guéri de malades sans avoir recours à cette magie ?

— Aucun, soupira-t-il en perdant de sa superbe. Ni moi ni mes collègues. Certains malades sont morts d'étouffement, comme cette fille. D'autres ont rejeté un flot de sang par le nez et par la bouche et d'autres ont été la proie d'un délire frénétique. Je crains qu'ils ne meurent tous, et d'une mort bien atroce.

— Cette fille m'avait dit que seule une femelle de vautour pourrait prendre du plaisir avec ces hommes blancs, fis-je en contemplant cette chose qui avait été une belle enfant. Elle avait dû avoir un pressentiment. Maintenant, les vautours seraient ravis de se repaître de son cadavre et sa mort est, en quelque sorte, la faute de ces Blancs. »

Je retournai ensuite au palais pour rendre compte des événements à Ah Tutal et il me dit d'un air résolu :

« Je ne veux plus de ces étrangers malpropres ici ! » Je ne saurais dire si ses yeux louches me regardaient ou non, mais il était indéniable qu'ils étaient pleins de colère. « Est-ce que je les laisse repartir dans leur canot ou bien est-ce que vous les emmenez à Tenochtitlán ?

— Ni l'un ni l'autre. Et ne les tuez pas non plus, Seigneur Mère, à moins que Motecuzoma ne vous en donne la permission. J'ai une idée. Je vous conseille de vous en débarrasser en les offrant comme esclaves. Donnez-les à des chefs de tribus éloignées ; ils seront très flattés de recevoir un tel cadeau. L'Orateur Vénéré des Mexica, lui-même, ne possède pas d'esclaves blancs.

— Heu… oui, fit Ah Tutal d'un air pensif. Il y a en effet deux chefs dont je me méfie et que je n'aime pas du tout. Je ne serais pas fâché que ces Blancs leur causent des ennuis. » Il me considéra avec plus de bienveillance. « Mais voyons, Seigneur Ek Muyal, Motecuzoma vous a envoyé jusqu'ici pour ces étrangers, que va-t-il dire si vous revenez les mains vides ?

— Elles ne sont pas vraiment vides. Je lui ramène la boîte de nourriture divine, les petites prières bleues et j'ai beaucoup de chose à lui raconter. » Je fus frappé d'une idée subite. « Mais oui, Seigneur Mère, il y aura peut-être aussi quelque chose d'autre à lui montrer. Si l'une des femmes qui ont couché avec ces blancs était enceinte et qu'elle n'ait pas attrapé la petite vérole ! S'il naît des enfants, envoyez-les à Tenochtitlán. L'Orateur Vénéré pourra les exhiber dans sa ménagerie. Ils feront des monstres uniques parmi les autres monstres. »

La nouvelle de mon retour à Tenochtitlán m'avait précédé de plusieurs jours et je pensais que Motecuzoma devait bouillir d'impatience de connaître les nouvelles – ou les hôtes – que j'allais lui ramener. Pourtant, il était toujours ce vieux Motecuzoma et il ne me fit pas tout de suite admettre en sa présence. Je dus d'abord échanger mon uniforme de Chevalier-Aigle contre la toile de sac des suppliants et accomplir tout le rituel imposé avant d'arriver devant lui. Malgré cette réception froide et peu empressée, je voyais bien qu'il voulait être le premier – sinon le seul – à entendre mon rapport, car aucun des membres du Conseil n'était présent. Il m'autorisa à parler sans qu'il m'ait posé de question préalable et je lui racontai tout ce que je viens de vous dire, mes révérends, plus quelques détails que j'avais appris de vos deux compatriotes.

« Si mes calculs sont exacts, Seigneur Orateur, cela doit faire une vingtaine d'années que les premières maisons flottantes que l'on nomme navires, ont quitté la lointaine terre d'Espagne pour explorer l'océan. Ces navires n'ont pas atteint nos côtes parce qu'il semble y avoir de nombreuses îles, grandes et petites, entre l'Espagne et nous. Il y avait déjà des habitants sur ces îles et je pense qu'ils doivent ressembler aux barbares Chichimeca du désert du nord. Certains de ces indigènes ont essayé de repousser les hommes blancs et d'autres les ont laissé faire, mais tous sont maintenant devenus des sujets de ces Espagnols et de leur roi. Pendant vingt ans, les Blancs se sont installés sur ces îles, ils ont pillé leurs ressources et fait du commerce avec leur terre natale. Seuls quelques rares navires allant d'une île à l'autre, ont pu à l'occasion apercevoir nos côtes. Espérons que ces Blancs auront de quoi s'occuper pendant de nombreuses années, mais je me permets d'en douter. Une île, si grande soit-elle, n'est jamais qu'une île, par conséquent ses richesses et ses terres sont limitées. Ces Espagnols semblent être d'une curiosité et d'une rapacité incroyables. Ils cherchent déjà à trouver d'autres territoires et d'autres occasions. Tôt ou tard, leur exploration les amènera par ici et il se produira ce que l'Orateur Vénéré Nezahualpilli avait prédit : une invasion contre laquelle nous ferions bien de nous préparer.

— Nous préparer ! éclata Motecuzoma, sans doute piqué au vif

par le souvenir de la partie de tlachtli. Ce vieillard stupide se prépare en se croisant les bras. Il n'a même pas voulu m'aider dans ma lutte contre les Texcalteca. »

Je n'osais lui rappeler que Nezahualpilli avait dit également que nous devrions tous mettre fin à nos querelles et nous unir contre une éventuelle invasion.

« Tu as parlé d'invasion, poursuivit Motecuzoma et tu m'as dit aussi que ces deux étrangers n'étaient pas armés et qu'ils étaient tout à fait inoffensifs. Ce serait donc une invasion pacifique.

— S'ils avaient des armes, elles ont disparu dans le naufrage de leur navire et ils ne m'en ont pas parlé. D'ailleurs, ils n'ont pas besoin d'armes s'ils sont capables d'infliger des maladies mortelles auxquelles ils résistent personnellement.

— Oui, ce serait une arme terrible en effet, une arme qui était jusqu'à présent réservée aux dieux. Et cependant, tu affirmes qu'ils n'en sont pas. »

Il examina pensivement la petite boîte et son contenu. « Ils ont avec eux une nourriture divine. » Il tâta les perles bleues. « Ils possèdent des prières tangibles faites dans une pierre mystérieuse et cependant tu affirmes que ce ne sont pas des dieux.

— Oui, Seigneur. Ils se soûlent comme nous, ils couchent avec des femmes comme nous, ils…

— *Ayyo.*' s'exclama-t-il triomphalement. C'est précisément pour cette raison que Quetzalcoatl est parti. Selon les légendes, il se serait enivré et aurait commis une faute charnelle, ensuite, honteux de ce qu'il avait fait, il aurait abdiqué son rôle de chef des Tolteca.

— Et toujours selon les légendes, fis-je sèchement, au temps de Quetzalcoatl ; ce pays embaumait les fleurs et le vent soufflait partout de doux parfums. L'odeur de ces deux hommes aurait asphyxié le dieu-vent lui-même. Ces Espagnols ne sont que des hommes, répétai-je patiemment. Ils diffèrent de nous par leur peau blanche, leurs poils et le fait qu'ils sont peut-être un peu plus grands que nous en moyenne.

— Les statues des Tolteca à Tolan sont bien plus grandes que nous, s'obstina Motecuzoma et on ne voit plus leur couleur. Il paraît que les Tolteca avaient la peau blanche. » Un profond soupir d'exaspération m'échappa, mais il ne le remarqua pas. « Je vais mettre les historiens à l'étude minutieuse des vieilles archives et nous saurons à quoi ressemblaient les Tolteca. En attendant, je vais dire aux grands prêtres de placer cette nourriture divine dans un coffret précieux pour qu'ils l'apportent à Tolan et la déposent près des statues des Tolteca…

— Seigneur Orateur, dans mes conversations avec les hommes blancs, j'ai souvent mentionné le nom des Tolteca. C'est un nom qui ne leur dit absolument rien.

— Mais bien sûr, s'écria-t-il avec un sourire victorieux. Comment

ce nom pourrait-il évoquer quelque chose à de vrais Tolteca ? Nous les avons appelés les Maîtres-Artisans parce que nous ne savions pas quel nom ils s'étaient eux-mêmes donné. »

Il avait parfaitement raison et j'étais fort embarrassé. Je bredouillai : « Je ne sais même pas si ce sont vraiment des Espagnols. Ce mot ainsi que leur langage tout entier n'ont aucune parenté avec aucun de ceux que je connais.

— Chevalier-Aigle Mixtli, il est possible que ces hommes blancs soient, comme tu le prétends, de simples hommes et en même temps, des Tolteca, descendants de ceux qui ont disparu depuis si longtemps. Ce roi dont ils parlent pourrait bien être le dieu Quetzalcoatl, cet exilé volontaire, prêt à revenir comme il l'a promis et qui attend au-delà des mers que ses Tolteca lui disent que nous sommes disposés à l'accueillir.

— Y sommes-nous vraiment disposés Seigneur ? demandai-je avec une certaine impudence. Y êtes-vous personnellement disposé ? Le retour de Quetzalcoatl détrônerait tous les dirigeants, depuis les Orateurs Vénérés jusqu'au moindre chef de tribu. C'est lui qui deviendrait alors le maître suprême. »

Motecuzoma afficha une expression d'humble piété et me dit :

« Je pense qu'il serait reconnaissant envers ceux qui ont conservé et même agrandi son domaine. S'il m'accordait seulement de faire partie de son Conseil, je m'estimerais le plus honoré de tous les mortels.

— Seigneur Orateur, je me suis déjà trompé et il est possible que je me trompe encore en pensant que ces blancs ne sont ni des dieux, ni leurs envoyés, mais ne croyez-vous pas que vous risquez de commettre une erreur plus grande encore en supposant qu'ils le sont ?

— Supposer ? Je ne suppose rien du tout, gronda-t-il. Je ne suis pas sûr de tout, comme toi. »

Il se leva et se mit presque à crier : « Je suis l'Orateur Vénéré du Monde Unique et je ne dis pas oui ou non, dieux ou hommes, avant d'avoir cherché, vu et attendu des preuves ».

Pensant que Motecuzoma venait ainsi de me donner congé, je sortis à reculons en baisant plusieurs fois le sol et, après m'être débarrassé de ma grossière défroque, je rentrai chez moi.

Motecuzoma m'avait dit qu'il attendrait d'avoir la certitude que ces êtres étaient des dieux ou des hommes et c'est ce qu'il fit. Il attendit, il attendit trop longtemps et jamais ne fut réellement persuadé. Pour s'être cantonné dans cette indétermination, il mourut tragiquement et l'ordre ultime qu'il tenta de donner à son peuple commençait par ce mot « Mixchia ! » Je le sais, j'étais présent ; la dernière parole qu'ait jamais prononcée Motecuzoma était « Attendez ! »

***

Cette fois, Béu Ribé ne fit rien pour gâcher mon retour à la maison. Sa chevelure était maintenant naturellement parsemée de gris, mais elle avait teint ou coupé ce qui aurait pu subsister de sa mèche décolorée. Elle n'essayait plus d'être le double de sa sœur défunte et cependant elle était devenue totalement différente de celle que je connaissais depuis près d'un demi-faisceau d'années, depuis le jour où je l'avais vue pour la première fois à Tehuantepec. Il m'avait semblé que depuis ce temps, nous n'avions cessé de nous quereller et de nous battre, ou au mieux, de maintenir une sorte de trêve embarrassée. Cette fois, j'avais l'impression qu'elle avait décidé qu'il fallait que nous nous comportions comme un vieux couple paisible. Je n'ai jamais su au juste si son attitude était due à la correction que je lui avais infligée précédemment ou au désir de se faire bien voir des voisins, ou encore si elle s'était résignée à entrer dans l'âge de jamais en se disant : « Jamais plus de querelles entre nous. »

Quoi qu'il en soit, cela me facilita grandement ma réadaptation à la vie sédentaire. Autrefois, même au temps où Zyanya et Nochipa étaient encore de ce monde, quand je rentrais chez moi, j'avais toujours la perspective de repartir vers de nouvelles aventures, mais cette fois, mon retour me semblait définitif. Si j'avais été plus jeune, je me serais rebellé contre cette idée et j'aurais trouvé rapidement des raisons de m'en aller. Si j'avais été pauvre, j'aurais été obligé de me remuer pour gagner ma vie et si Béu avait continué à se comporter en mégère, j'aurais saisi n'importe quel prétexte pour prendre le large. Je parvins même à me persuader que j'avais mérité le repos et la vie facile que m'offraient ma fortune et ma femme. Aussi, peu à peu, je me laissai aller dans une routine qui, pour n'être ni gratifiante ni exigeante, me tenait cependant occupé, chose qui aurait été impossible si Béu n'avait pas changé. Quand je dis qu'elle avait changé, c'est simplement qu'elle avait réussi à dissimuler l'aversion et le mépris qu'elle ressentait à mon endroit car elle ne m'a jamais donné de raisons de croire que ces sentiments s'étaient éteints. Elle cessa seulement de les laisser paraître et cette petite comédie suffit à assurer ma tranquillité. Elle devint douce et soumise comme la plupart des épouses et d'un certain côté, je regrettais la femme fière et emportée que j'avais connue tout en étant soulagé de ne pas avoir à affronter son difficile caractère. Quand elle eut étouffé sa forte personnalité pour se transformer en une femme toute de déférence et de sollicitude, je pus, à mon tour, la traiter avec une égale courtoisie. Elle ne tenta plus une seule fois de me provoquer par sa féminité et jamais elle ne se plaignit que nous fassions chambre à part, ce dont je me félicite. En

effet, mon refus aurait perturbé cet équilibre que nous avions fini par établir entre nous, car jamais je n'aurais pu me résoudre à en faire vraiment ma femme. C'est bien triste à dire, mais Béu était aussi vieille que moi et elle paraissait son âge. De cette beauté qu'elle avait eue, peu de choses subsistaient, à part ses yeux magnifiques que je voyais d'ailleurs rarement car dans son nouveau rôle d'épouse soumise, elle les gardait modestement baissés.

Jadis, ses yeux me transperçaient et son ton était souvent moqueur et plein de défi. Maintenant, elle parlait peu et toujours d'une voix douce. Quand je partais, le matin, elle me demandait : « Faut-il te garder ton repas, mon ami ? Qu'aimerais-tu manger ? » Si je sortais le soir, elle me disait : « Il fait frais en ce moment, tu devrais mettre un manteau plus chaud, sinon tu vas prendre froid. »

J'ai évoqué tout à l'heure la routine de ma vie. La voici : je quittais la maison le matin et le soir pour passer le temps des deux seules manières que j'avais pu trouver. Chaque matin, j'allais à la Maison des Pochteca et j'y passais la plus grande partie de la journée à discuter et à boire du chocolat. Les trois Anciens que j'avais connus autrefois étaient morts et enterrés depuis longtemps, mais d'autres les avaient remplacés qui étaient exactement à leur image : vieux, gras, chauves, contents d'eux et sûrs de leur importance. Hormis le fait que je n'étais ni gras, ni chauve, je pouvais certainement passer pour l'un d'eux, moi qui ne faisais plus rien d'autre que de me bercer de mes aventures passées et de ma richesse présente.

De temps à autre, l'arrivée d'une caravane de pochteca me donnait l'occasion d'acheter des marchandises et avant même que la journée fût terminée, je les avais déjà revendues à profit à quelqu'un d'autre. Je pouvais effectuer ces transactions sans même avoir à poser ma tasse de chocolat et sans aller jeter un seul coup d'œil à ce que j'avais acheté, puis vendu. Parfois, je rencontrais un jeune marchand qui se préparait à entreprendre sa toute première expédition et je le retenais pour le faire bénéficier de ma connaissance particulière de l'itinéraire qu'il avait choisi, aussi longtemps qu'il pouvait m'écouter sans commencer à s'agiter et à prétexter des courses urgentes.

La plupart du temps, je me retrouvais avec quelques pochteca retirés qui se plaisaient mieux là qu'ailleurs et nous échangions alors nos histoires en lieu et place de marchandises. Je les écoutais parler du temps où ils avaient moins d'années et de richesses mais, en revanche, des ambitions illimitées, du temps où ils voyaient et où ils osaient affronter tous les périls. Leurs histoires n'auraient pas eu besoin d'être enjolivées pour être intéressantes, mais chacun voulait surpasser les autres dans le récit de ses aventures, des dangers auxquels il avait fait face et des affaires qu'il avait su si judicieusement traiter, aussi je remarquais que beaucoup se mettaient

à broder considérablement au bout d'un certain temps.

Le soir, je quittais la maison à la recherche, non plus de la compagnie, mais d'une solitude dans laquelle je me complaisais à évoquer des souvenirs nostalgiques. Je n'aurais cependant pas protesté si cette solitude avait été rompue par une rencontre tant désirée, mais je vous ai déjà dit qu'elle ne s'était jamais produite. C'est donc avec un espoir bien vague que je parcourais la nuit les rues désertes de Tenochtitlán, en me remémorant les événements qui étaient advenus ici et là.

Au nord, c'était la chaussée de Tepeyac que j'avais traversée en emportant ma petite fille dans mes bras pour fuir la ville inondée.

Au sud, c'était la jetée de Coyoacán que j'avais franchie avec Cozcatl et Gourmand de Sang au début de ma toute première expédition. Dans la splendeur de l'aube naissante, le Popocatepetl majestueux nous avait regardés partir en semblant nous dire : « Vous partez, braves gens, mais moi je reste…»

Entre les deux, se trouvaient les deux grandes places de l'île. Du côté sud, au Cœur du Monde Unique, la grande pyramide, si imposante, si solide et si éternelle d'aspect qu'on aurait pu croire qu'elle avait toujours été là. J'avais du mal à réaliser que j'étais plus vieux que le monument terminé qui n'en était qu'aux fondations la première fois que je l'avais vu.

Plus au nord, s'étendait la grande place du marché de Tlatelolco que j'avais jadis traversée en serrant bien fort la main de mon père. C'est là qu'il avait déboursé une somme extravagante pour m'offrir de la neige parfumée en disant au marchand : « Je me souviens des Temps Difficiles. » C'est là aussi que j'avais fait ma première rencontre avec le vieil homme cacao qui m'avait prédit si justement mon avenir.

Ce souvenir me troublait un peu, car il me rappelait que cet avenir qu'il m'avait annoncé était devenu mon passé. J'approchais du faisceau d'années, et rares étaient les hommes qui vivaient au-delà de cinquante-deux ans. En me disant que j'avais bien gagné cette vie paisible, peut-être refusais-je simplement de m'avouer que je ne servais plus à rien, que j'avais survécu à tous ceux que j'avais aimés et qui m'avaient aimé et que j'attendais tout simplement le moment d'être convoqué dans un autre monde.

Non ! Je refusais de me rendre à cette idée et j'en cherchais la confirmation la nuit dans le ciel. On y voyait encore une étoile fumante, comme au temps de mes rencontres avec Motecuzoma à Teotihuacân, avec la jeune Ce-Malinali et enfin avec les deux visiteurs venus d'Espagne. Nos astronomes ne parvenaient pas à se mettre d'accord. S'agissait-il de la même comète qui revenait sous une autre forme dans un endroit différent du ciel, ou bien en était-ce à chaque fois une nouvelle ? Les astronomes, même les plus incrédules, n'ayant

pu trouver aucune explication, avaient dû reconnaître que ces trois comètes en trois ans ne pouvaient être qu'un présage. Bon ou mauvais, cela valait la peine d'attendre. Je n'aurais peut-être aucun rôle à jouer, mais je ne pouvais pas renoncer au monde en un pareil moment.

Au cours des années suivantes, plusieurs événements se produisirent et, à chaque fois, je me demandais si c'était celui qu'avait annoncé la comète. Tous furent remarquables, d'une façon ou d'une autre. Certains furent même particulièrement attristants, mais aucun ne m'avait paru assez extraordinaire pour justifier un avertissement des dieux.

Par exemple, quelques mois après ma rencontre avec les Espagnols, la nouvelle arriva d'Uluùmil Kutz qu'une mystérieuse épidémie de petite vérole avait balayé toute la péninsule comme une lame de fond. Chez les Xiu, les Tzotzil, les Quiché et toutes les autres tribus maya, trois personnes sur dix étaient mortes, et quant aux survivants, ils étaient presque tous défigurés à jamais par la maladie.

Bien que Motecuzoma fût incertain de la nature et des intentions de ces deux visiteurs, il n'avait pas du tout envie de s'exposer à cette maladie divine. Pour une fois, il agit avec détermination et promptitude et il interdit tout échange avec les pays maya. Pendant plusieurs mois, le reste du Monde Unique attendit dans l'anxiété, mais on parvint à contenir la maladie dans les limites des malheureuses tribus maya et les autres pays furent épargnés.

D'autres mois passèrent et un jour, un messager vint me chercher de la part de Motecuzoma. La prophétie des étoiles fumantes s'était-elle accomplie ? me demandai-je. Cependant, lorsque je fis mon entrée dans la salle du trône, toujours vêtu en suppliant, je m'aperçus que l'Orateur Vénéré avait l'air simplement contrarié mais qu'il ne semblait pas en proie à une forte émotion et que les conseillers qui l'entouraient paraissaient plutôt amusés.

« Ce fou prétend qu'il s'appelle Tlilectic-Mixtli. »

Je mis un moment pour réaliser que Motecuzoma ne parlait pas de moi, mais à moi, en me montrant un homme au visage maussade que deux gardes maintenaient fermement. J'ajustai mon cristal et je le reconnus aussitôt. Je lui souris en disant à Motecuzoma :

« C'est bien ainsi qu'il se nomme, Seigneur. Nuage Noir est un nom très courant chez…

— Alors, tu le connais, coupa Motecuzoma. Un parent à toi, sans doute ?

— Et à vous aussi, Seigneur Orateur. Il est peut-être d'une égale noblesse.

— Tu oses me comparer à ce mendiant stupide et déguenillé, tonna-t-il. Quand mes gardes se sont emparés de lui, il a exigé une audience sous prétexte qu'il était une personnalité en visite. Mais

regarde-moi ça ! C'est un fou !

— Non, Seigneur. Chez lui il a le même rang que vous-même, si ce n'est qu'à Aztlán, le titre d'Orateur Vénéré n'existe pas.

— Que dis-tu là ? s'exclama Motecuzoma stupéfait.

— Voici le tecuhtli Tlilectic-Mixtli d'Aztlán.

— D'où ça ? » s'écria Motecuzoma de plus en plus interdit.

Je me tournai en souriant vers mon homonyme.

« Avez-vous apporté la Pierre de la Lune ? » Il me fit un signe de tête courroucé et me dit : « Je le regrette bien. La Pierre de Coyaulxauhqui est sur la place sous la garde de ceux qui ont survécu à son transport.

— Cette maudite pierre a défoncé la moitié du pavage de la ville entre le palais et la chaussée de Tepèyac, grommela très audiblement un garde.

— Mes hommes et moi, nous sommes morts de fatigue et de faim, reprit le tecuhtli. Nous espérions être les bienvenus, mais nous nous serions contentés d'une hospitalité ordinaire et voilà qu'on me traite de menteur uniquement parce que j'ai donné mon nom. »

Je me tournai vers Motecuzoma qui semblait toujours incrédule.

« Vous voyez bien, Seigneur, le Seigneur d'Aztlán parle comme nous. Vous trouverez sans doute que son nahuatl est un peu désuet, mais on le comprend très bien. »

Motecuzoma se hâta d'exprimer ses excuses. « Nous nous entretiendrons à loisir, Seigneur d'Aztlán, quand vous vous serez restauré et reposé. »

Il donna l'ordre aux gardes et aux conseillers de s'occuper de lui comme il convenait et il me fit signe de rester.

« C'est à peine croyable, me dit-il. Je suis presque aussi dérouté que si je rencontrais mon légendaire grand-père Motecuzoma ou que je voyais une figure de pierre descendre de la frise d'un temple. Tu imagines ! Un véritable Azteca en chair et en os. »

Cependant, sa suspicion naturelle reprenant le dessus, il me demanda :

« Qu'est-ce qu'il est venu faire ici ?

— Il vous apporte un présent, Seigneur, comme je le lui avais conseillé quand j'ai redécouvert Aztlán. Si vous voulez bien descendre sur la place pour le voir, je pense que vous trouverez qu'il vaut bien quelques pavés cassés.

— Je vais y aller, mais, ajouta-t-il, soupçonneux, il va sûrement me demander quelque chose en échange.

— Je pense que la Pierre de la Lune vaut bien aussi quelques titres ronflants à son donateur, quelques manteaux de plumes et des parures de bijoux pour qu'il puisse se vêtir selon son nouveau rang. Et peut-être même aussi quelques guerriers.

— Des guerriers ? »

Je fis alors part à Motecuzoma de l'idée que j'avais déjà exposée au chef d'Aztlán, à savoir qu'un lien de parenté renouvelé entre les Mexica et les Azteca permettrait à la Triple Alliance d'avoir une forte garnison sur la côte du nord-ouest.

« Avec tous ces présages, je ne sais pas si c'est bien le moment de disperser nos forces, mais je vais y réfléchir. Une chose est certaine : même s'il est plus jeune que toi et moi, notre ancêtre mérite mieux que le titre de tecuhtli. Je vais faire ajouter un « tzin « à son nom. »

Ce jour-là, je quittai le palais heureux qu'un Mixtli, même si ce n'était pas moi, fût admis au sein de la noblesse. En définitive, Motecuzoma se rangea à ma proposition et notre visiteur quitta Tenochtitlán avec le titre pompeux d'Azteca tlatoani. Il emmena aussi un fort contingent de soldats et plusieurs familles de colons spécialisés dans la construction et les fortifications.

Je n'eus qu'une seule fois l'occasion de bavarder avec mon homonyme. Après m'avoir vivement remercié pour le rôle que j'avais joué dans cette affaire, il me dit :

« Ce « tzin « ajouté à mon nom s'étend à toute ma famille et à mes descendants, même s'ils ne sont pas en ligne directe. Il faut que vous reveniez à Aztlán, frère, une petite surprise vous y attend. Vous y trouverez autre chose qu'une ville nouvelle et améliorée. »

A l'époque, je crus qu'il voulait simplement organiser une fête en mon honneur, mais je ne suis jamais retourné chez les Azteca et j'ignore ce qui s'y passa après le retour de Mixtzin. Quant à la merveilleuse Pierre de la Lune, Motecuzoma tergiversa, suivant son habitude, incapable de décider où il allait la mettre. La dernière fois que je l'ai vue, elle gisait sur la plaza et elle a maintenant disparu comme la Pierre du Soleil.

Il faut dire qu'une autre chose fit rapidement oublier à tout le monde la visite de l'Azteca, la Pierre de la Lune et tous les plans échafaudés pour faire d'Aztlán une grande cité maritime.

Un jour, on vit arriver de Texcoco un messager vêtu du blanc manteau du deuil. Cette nouvelle n'était pas surprenante, étant donné que l'Orateur Vénéré Nezahualpilli était un très vieil homme, mais je fus profondément attristé de savoir que mon ancien protecteur était mort.

J'aurais pu aller à Texcoco en compagnie des Chevaliers-Aigle, des nobles et des courtisans qui traversèrent le lac pour assister aux funérailles et qui attendraient certainement le couronnement du prince Ixtlilxochitl comme Orateur Vénéré des Acolhua. Je choisis, au contraire, d'y aller sans cérémonie, en habit de deuil, comme un ami de la famille. Je fus accueilli par mon ancien camarade de classe, le prince Huexotl, aussi cordialement qu'il l'avait fait trente-trois ans

auparavant.

« Bienvenue, Tête Haute ! » me dit-il et je ne pus m'empêcher de remarquer que mon vieil ami Saule était vieux. Je tâchai de lui cacher ce que je ressentais devant ses cheveux grisonnants et sa figure ridée. J'avais gardé le souvenir d'un jeune prince svelte se promenant en compagnie d'un daim dans des jardins exubérants. Et pourtant, pensai-je, il n'est pas plus vieux que moi.

Le Uey tlatoani Nezahualpilli fut enterré dans l'enceinte de son palais de la ville et non dans sa fastueuse et immense demeure d'été de la colline de Texcotzinco. Les jardins étaient trop petits pour contenir la foule venue dire adieu à cet homme aimé et respecté. Etaient présents, les dirigeants et la noblesse des pays de la Triple Alliance et des nations, amies ou non. L'absent le plus remarqué, celui qui aurait dû, plus que tout autre, être là, fut Motecuzoma qui avait envoyé à sa place son Femme-serpent Tlacotzin et son frère Cuitlahuac, commandant en chef des armées mexica.

J'avais pris place devant la tombe à côté du prince Saule, non loin de son demi-frère Ixtlilxochitl, l'héritier du trône. Son nom de Fleur Noire lui allait encore, car ses sourcils sombres et embroussaillés lui donnaient toujours l'air aussi renfrogné. Par contre, il avait perdu presque tous ses cheveux et il avait alors une dizaine d'années de plus que son père quand je l'avais vu pour la première fois à Texcoco. Après l'enterrement, la foule regagna le palais pour festoyer, chanter, pleurer et évoquer les mérites et les hauts faits de Nezahualpilli. Après avoir pris quelques cruches d'octli, Saule m'emmena dans ses appartements et nous nous enivrâmes en parlant du bon vieux temps et en imaginant les jours à venir.

« On a beaucoup murmuré aujourd'hui à propos de l'absence de Motecuzoma, dis-je au prince. Il n'a jamais pardonné à votre père son attitude distante de ces dernières années, en particulier son refus de l'aider dans ses guerres de pacotille.

— Sa grossièreté ne lui vaudra aucune concession de la part de mon demi-frère, remarqua Saule en haussant les épaules. Fleur Noire est bien le fils de son père et il est persuadé, lui aussi, que le Monde Unique sera envahi un jour par des étrangers et que notre seul salut consiste à nous unir. Il va poursuivre la même politique pour que les Acolhua réservent toutes leurs forces en vue d'une guerre qui ne sera pas, celle-là, une guerre de pacotille.

— Il aura sans doute raison, mais Motecuzoma ne va pas éprouver plus de sympathie pour votre frère qu'il n'en a eue pour votre père. »

Je me souviens avoir regardé par la fenêtre et m'être exclamé :

« Comme le temps passe vite ! La nuit est tombée depuis longtemps et je me suis honteusement enivré.

— Installez-vous dans la chambre d'hôte, me dit le prince.

Demain, il va falloir écouter tous les poètes de la cour.

— Si je dors maintenant, je serai demain dans un état épouvantable. Avec votre permission, je vais aller faire un tour pour que Vent de la Nuit chasse les brumes de mon cerveau. »

Je faisais sans nul doute un spectacle bien comique, mais il n'y avait personne pour me voir. Les rues étaient encore plus désertes qu'à l'accoutumée, car tous les habitants de Texcoco gardaient le deuil chez eux. Les prêtres avaient dû vaporiser de la poussière de cuivre sur les torches qui éclairaient les coins de rues car elles brûlaient avec une flamme bleue en projetant une lueur sinistre. Bien que mon esprit ne fût pas très clair, j'avais la vague impression de refaire un chemin que j'avais suivi en des temps très lointains. Cette impression se renforça quand j'arrivai devant un banc de pierre placé sous un tapachini couvert de fleurs rouges. Je m'écroulai dessus avec bonheur en me laissant inonder par l'averse de pétales rouges soufflés par le vent. Soudain, je me rendis compte que je n'étais pas seul. A ma gauche, j'aperçus ce vieil homme cacao, loqueteux et ratatiné que j'avais si souvent rencontré au cours de ma vie. Je me tournai ensuite vers la droite et je vis l'autre personnage, mieux vêtu, mais las et poussiéreux qui m'était apparu moins souvent. Je me contentai de pousser un ricanement d'ivrogne, sachant bien qu'ils étaient, tous les deux, des illusions suscitées par tout l'octli que j'avais bu.

« Vénérables Seigneurs, leur déclarai-je d'une voix pâteuse, vous n'êtes donc pas partis sous terre, vous aussi ? »

L'homme cacao sourit en dévoilant les quelques dents qui lui restaient.

« Dans le temps, tu croyais que nous étions des dieux. Tu pensais que j'étais Huehueteotl, le Plus Vieux des Vieux Dieux, vénéré dans ce pays bien avant tous les autres.

— Et tu croyais que j'étais Ehecatl Yohualli, me dit l'homme poussiéreux. Vent de la Nuit, celui qui enlève ou récompense les promeneurs imprudents de la nuit, selon son humeur.

— C'est vrai, mes Seigneurs, approuvai-je, bien décidé à leur faire plaisir même s'ils n'étaient que des hallucinations. J'étais jeune et crédule et puis, j'ai appris qu'une des distractions favorites de Nezahualpilli était de parcourir le monde sous des déguisements.

— Et alors, tu as cessé de croire aux dieux ? me demanda l'homme cacao.

— Tout ce que je peux vous dire, hoquetai-je, c'est que je n'en ai jamais rencontré d'autres que vous deux.

— C'est peut-être parce que les vrais dieux n'apparaissent que lorsqu'ils sont sur le point de disparaître, murmura l'autre.

— Vous feriez bien de disparaître, vous aussi. Nezahualpilli ne doit pas être content de faire seul le lugubre chemin qui mène à

Mictlán, alors que deux de ses incarnations sont encore ici-bas.

— Sans doute, ne pouvons-nous pas nous résigner à t'abandonner, mon ami, répliqua l'homme cacao en riant. Il y a si longtemps que nous te suivons sous tes diverses personnalités, Mixtli, la Taupe, Tête Haute, Rapporte ! Zâa Nayàzû, Ek Muyal, Su-Kurû…

— Vous connaissez mieux tous mes noms que moi-même, coupai-je.

— Alors, souviens-toi des nôtres, rétorqua-t-il vivement. Moi, je suis Huehueteotl et lui c'est Ehecatl Yohualli.

— Pour des apparitions, vous êtes bien insistants, grommelai-je. Il y a longtemps que je n'avais pas été aussi soûl. Ça doit faire sept ou huit ans. Ah, c'est vrai ! J'avais dit alors que si je rencontrais un dieu, je lui demanderais pourquoi lui et ses pareils m'avaient laissé vivre si longtemps alors qu'ils ont frappé tout le monde autour de moi.

— La réponse est facile, fit Vent de la Nuit. Toutes ces personnes ont été, pour ainsi dire, les marteaux et les ciseaux qui ont servi à te sculpter et ensuite ils se sont brisés. Toi, tu as tenu le coup. Tu as résisté au burin, à la gouge et au grattoir. »

Je hochai solennellement la tête et déclarai : « Voilà bien une réponse d'ivrogne !

— Tu es bien placé, Mixtli, pour savoir qu'une statue ou un monument ne sort pas tout fait de la carrière. Il faut scier le bloc, le poncer et l'exposer aux éléments pour qu'il durcisse et ensuite, il ne peut servir que lorsqu'on l'a sculpté et poli.

— Servir ? fis-je amèrement, à quoi pourrais-je donc servir ?

— J'ai parlé d'un monument, dit Vent de la Nuit. La seule chose qu'il puisse faire, c'est de tenir debout et ce n'est pas toujours facile.

— Et ça le sera de moins en moins, remarqua le Plus Vieux des Vieux Dieux.

— Cette nuit même, ton Orateur Vénéré Motecuzoma va commettre une erreur irréparable et il en fera bien d'autres. Une tempête de feu et de sang va s'abattre, Mixtli. Tu as été taillé et durci dans le seul but de lui survivre.

— Pourquoi moi ? hoquetai-je à nouveau.

— Un jour, il y a très longtemps, tu étais sur une colline non loin d'ici, à te demander si tu allais monter. Je t'avais alors dit que les hommes ont la vie qu'ils se choisissent. Tu as choisi de monter et les dieux ont choisi de t'y aider. »

Je me mis à ricaner amèrement.

« Il est possible que tu n'apprécies pas leurs intentions, reconnut Huehueteotl, pas plus que la pierre n'est reconnaissante au marteau et au ciseau. Pourtant, ils t'ont aidé et tu dois maintenant les payer de tout le mal qu'ils se sont donné pour toi.

— Tu vas survivre à la tempête, dit Vent de la Nuit.

— Les dieux t'ont aidé à connaître l'art des mots, poursuivit Huehueteotl. Ils t'ont aidé dans tes voyages pour que tu puisses voir et apprendre beaucoup de choses. Grâce à cela, tu sais mieux que personne ce qu'a été le Monde Unique.

— A été ? » répétai-je.

Huehueteotl fit un large geste de son bras décharné. « Tout cela va disparaître à jamais. Ce monde n'existera plus que dans le souvenir et c'est toi qui auras la charge de conter son histoire.

— Tu résisteras », dit encore Vent de la Nuit. L'autre m'agrippa par l'épaule et me dit avec une tristesse infinie :

« Un jour, quand tout aura disparu, pour toujours, des hommes viendront remuer les cendres et se poseront des questions. Tu possèdes les souvenirs et les mots pour parler de la splendeur du Monde Unique, pour qu'elle ne tombe pas dans l'oubli. Toi, Mixtli, quand tous les monuments se seront écroulés, quand la grande pyramide, elle-même, se sera effondrée, tu seras encore…

— Tu resteras debout », dit Vent de la Nuit.

Je m'esclaffai devant une telle absurdité. Comment cette monumentale pyramide pourrait-elle s'effondrer ? Je tentai de dérider mes deux sinistres fantômes en leur disant :

« Mes Seigneurs, je ne suis pas de pierre, je ne suis qu'un homme, le plus fragile des monuments. »

Je ne les entendis pas répondre. Ils avaient disparu aussi subrepticement qu'ils étaient arrivés. Derrière le banc, des flammes bleues vacillaient et dans cette lumière lugubre, les fleurs de tapachini qui tombaient sur moi, prenaient une teinte sombre et cramoisie, comme des gouttes de sang. Je frissonnais. Autour de moi, tout n'était que ténèbres, désolation et le vent nocturne semblait gémir : « Souviens-toi…»

***

Je fus réveillé par le préposé à l'éclairage qui faisait sa tournée matinale et je me mis à rire de mes ridicules songeries de la veille. Je retournai au palais, tout raide d'avoir dormi sur un froid banc de pierre, pensant trouver toute la cour endormie. Pourtant, il y régnait une grande excitation. Les gens allaient et venaient en tous sens et des soldats mexica en armes étaient postés devant toutes les portes du palais. Je trouvai enfin le prince Saule qui me mit au courant de la situation et je me demandai si j'avais vraiment rêvé, car il m'apprit que Motecuzoma s'était rendu coupable d'un acte sans précédent.

Une tradition inviolable voulait que les funérailles d'un chef d'état ne soient jamais souillées par des assassinats ou par d'autres félonies. Comme vous le savez, Nezahualpilli avait licencié l'armée acolhua et

les troupes de pure forme qui subsistaient n'étaient pas préparées à repousser une attaque. J'ai dit que Motecuzoma avait délégué son Femme-Serpent et son frère Cuitlahuac, chef de l'armée, mais j'ignorais que ce dernier s'était fait suivre d'un acali de guerre chargé de soixante guerriers mexica triés sur le volet, qui avaient débarqué secrètement aux environs de Texcoco.

Pendant la nuit, tandis que je conversais avec des ombres, Cuitlahuac et ses hommes avaient chassé les gardes du palais et investi les bâtiments pendant que le Femme-Serpent avait convoqué tout le monde pour entendre une proclamation. Le prince héritier Fleur Noire ne prendrait pas la succession de son père. Motecuzoma, en tant que chef de la Triple Alliance, avait décrété que la couronne irait au prince Cacama, Epi de Maïs, fils de l'une des concubines de Nezahualpilli, qui se trouvait être, comme par hasard, la plus jeune sœur de Motecuzoma.

Jamais un tel coup de force ne s'était produit. Toute admirable qu'ait été, dans son principe, la politique de paix de Nezahualpilli, elle avait laissé le pays dans l'incapacité de résister à cette ingérence des Mexica. Le prince Fleur Noire entra dans une noire fureur, mais il ne put rien faire d'autre. Cuitlahuac n'était pas un mauvais bougre, bien qu'il fût le neveu de Motecuzoma et qu'il dût suivre ses ordres. Il exprima ses regrets au prince déposé et lui conseilla de se mettre discrètement à l'abri avant que Motecuzoma ne conçoive l'idée de le faire prisonnier ou de l'éliminer.

Fleur Noire quitta donc Texcoco le jour même, accompagné de ses courtisans, de ses domestiques et de sa garde personnelle, ainsi que de beaucoup de nobles indignés qui jurèrent hautement de se venger de la trahison de leur allié de toujours. Le reste de la population de Texcoco ne put que bouillir d'une rage impuissante en attendant le couronnement du neveu de Motecuzoma comme Orateur Vénéré des Acolhua.

Je ne restai pas pour assister à la cérémonie. J'étais un Mexicatl et les Mexica n'étaient plus très bien vus à Texcoco. Du reste, je ne me sentais pas particulièrement fier d'en être un. Mon vieux camarade Saule, lui-même, me regardait d'un drôle d'air, se demandant, sans doute, si j'avais proféré une sorte de menace le soir où je lui avais dit : « Motecuzoma ne va pas éprouver plus de sympathie pour votre frère qu'il n'en a eue pour votre père. »

Je rentrai donc à Tenochtitlán où les prêtres célébraient dans la liesse un rituel spécial en l'honneur de « l'habile stratagème de notre Orateur Vénéré ». Les fesses de Cacamatzin s'étaient à peine posées sur le trône de Texcoco qu'il avait déjà annoncé un renversement dans la politique de son père. Il allait lever une armée acolhua pour aider son oncle Motecuzoma à lancer une nouvelle attaque contre Texcala,

l'éternelle insoumise.

Cette campagne fut de nouveau un échec. Le jeune et belliqueux allié que Motecuzoma s'était lui-même choisi ne lui fut pas d'un grand secours. Cacama n'était ni aimé, ni craint et son appel aux volontaires ne reçut aucun écho. Même lorsqu'il donna l'ordre de procéder à une conscription, peu de citoyens s'y rendirent ou ils le firent de si mauvais gré qu'ils se battirent avec bien peu de conviction. Certains Acolhua, qui, dans d'autres circonstances, auraient volontiers pris les armes, arguèrent qu'ils étaient trop vieux, ou trop malades, ou qu'ils ne pouvaient abandonner leur famille. En réalité, c'est parce qu'ils étaient restés fidèles au prince héritier qui aurait dû être leur Orateur Vénéré.

Fleur Noire s'était retiré dans une résidence de campagne de la famille royale, quelque part au nord-est, dans les montagnes et il avait entrepris l'installation d'une garnison fortifiée. Outre les nobles et leurs familles qui s'étaient exilés avec lui, nombreux furent ceux qui allèrent le rejoindre, parmi les chevaliers et les soldats qui avaient servi sous son père. D'autres encore, qui ne pouvaient pas quitter leur demeure ou leur emploi sur les terres de Cacama, venaient clandestinement s'entraîner avec les troupes, de temps à autre, dans le repaire montagneux de Fleur Noire. A l'époque, j'ignorais tout cela, comme la plupart des gens. Le fait que Fleur Noire se préparait tranquillement, mais soigneusement, à reprendre son trône à l'usurpateur resta un secret bien gardé.

Pendant ce temps, le caractère de Motecuzoma ne s'améliorait pas. Il se doutait bien qu'il avait perdu l'estime des autres dirigeants par son intervention intempestive dans les affaires de Texcoco. Il se sentait humilié par son dernier échec contre Texcala. Il n'était pas satisfait de son neveu Cacama et, comme si tout cela n'était pas suffisant, des événements encore plus contrariants commencèrent à se produire.

On aurait dit que la mort de Nezahualpilli avait été le signal pour que ses prédictions les plus sombres se réalisent. Peu après ses funérailles, un messager arriva du pays maya avec l'inquiétante nouvelle que les étranges hommes blancs étaient revenus à Uluùmil Kutz. Cette fois, ils n'étaient pas deux, mais cent. Ils avaient ancré leurs trois navires au large du port de Kimpéch, sur la côte ouest de la péninsule, puis ils avaient gagné le rivage à la rame, sur de gros canots. Les habitants de Kimpéch, du moins ceux qui avaient survécu à l'épidémie de petite vérole, les avaient laissés accoster sans leur opposer de résistance. Mais les Blancs avaient alors pénétré dans un temple et, sans demander la moindre permission, ils en avaient arraché tout le décor d'or. Devant cela, la population s'était rebellée.

Ou du moins, elle avait essayé. En effet, les armes des Kimpéch

avaient volé en éclats contre les corps de métal des hommes blancs qui, en lançant leur cri de guerre : « Santiago ! » avaient contre-attaque avec leurs bâtons. Ces bâtons crachaient du tonnerre et des éclairs comme le dieu Chac au plus fort de sa colère et beaucoup de Maya succombèrent sous leurs coups alors qu'ils en étaient très loin. Nous savons tous maintenant que le messager avait tenté de décrire ainsi les armures de fer et les arquebuses de vos soldats, mais à cette époque son récit nous avait paru incompréhensible.

Toutefois, il avait apporté deux témoignages pour appuyer ses dires. Le premier était la liste des morts inscrite sur du papier d'écorce : plus de deux cents Kimpéch et quarante-deux étrangers avaient péri dans la bataille. Les envahisseurs avaient été repoussés et ils avaient regagné leurs canots, puis leurs navires qui, après avoir déployé leurs ailes, avaient disparu à l'horizon. L'autre témoignage était une figure d'homme blanc écorchée, avec ses cheveux et sa barbe, tendue sur un cercle de bois. Le jour où je pus la voir, je me rendis compte qu'elle ressemblait beaucoup à celle des deux Blancs que j'avais connus, mais je m'étonnai fort de constater que les cheveux et la barbe étaient jaunes comme de l'or.

Motecuzoma récompensa le messager pour lui avoir apporté ce trophée, mais après son départ, il paraît qu'il tempêta après les Maya. « Pensez, attaquer des visiteurs qui sont peut-être des dieux ! » Puis, en proie à une violente agitation il s'enferma avec son Conseil, ses sages et ses devins. Comme on ne me pria pas de me joindre à la réunion, j'ignore quel en fut le résultat, si toutefois, il y en eut un.

Un peu plus d'un an après, pendant l'année Treize Lapin, où j'atteignis ma cinquante-deuxième année, des hommes blancs surgirent à nouveau à l'horizon et Motecuzoma me fit appeler en audience privée.

« Cette fois, j'ai là un rapport qui ne m'a pas été fait par un Maya simple d'esprit, mais par des pochteca qui se trouvaient sur la côte de l'océan Oriental. Ils étaient à Xicalango quand six navires sont arrivés et ils ont eu assez de sang-froid pour ne pas s'affoler et pour empêcher la population de se paniquer. »

Je me souvenais très bien de Xicalango, cette ville si bien située entre le bleu de l'océan et le vert du lagon, dans le pays olmeca.

« Il n'y a pas eu de combat, poursuivit Motecuzoma. Il y avait deux cent quarante Blancs et les indigènes étaient épouvantés, mais nos pochteca ont pris la situation en main ; ils ont réussi à rétablir le calme et à persuader le tabascoób d'accueillir les arrivants. Aussi, les Blancs ne se sont livrés à aucune exaction et ils sont repartis après avoir admiré la ville et goûté à la cuisine du pays. Personne n'a pu leur parler, bien sûr, mais nos marchands ont pu leur demander par gestes s'ils voulaient faire des échanges. Les hommes blancs n'avaient

pas grand-chose avec eux, mais en échange de quelques pennes de poudre d'or, ils leur ont donné ceci ! »

Et, avec le geste d'un sorcier des rues qui exhibe, par magie, un monceau de friandises devant une foule d'enfants, Motecuzoma sortit de dessous son manteau plusieurs chapelets de perles. Ils étaient de couleur différente, mais ils avaient tous le même nombre de perles, grosses et petites, comme la chaîne de prières que j'avais prise à Aguilar sept ans auparavant.

Motecuzoma eut un sourire triomphant comme s'il s'attendait à ce que je reconnaisse : « Vous aviez raison, Seigneur, ce sont bien des dieux. » Au lieu de cela, je lui dis :

« Ces hommes blancs ont évidemment le même culte, Seigneur. Ce qui veut dire qu'ils viennent du même endroit. Nous nous en doutions et tout cela ne nous apprend rien de nouveau.

— Et que dis-tu de ça ? » A ces mots, il tira de derrière son trône ce qui me parut être un pot en argent terni.

« L'un des étrangers l'a enlevé de sa tête et l'a échangé contre de l'or. »

J'examinai la pièce. Ce n'était pas un pot, car sa forme arrondie l'aurait empêché de tenir debout. C'était du métal, plus gris que l'argent et beaucoup moins brillant – c'était du fer, bien sûr. Sur le côté ouvert, étaient fixées des lanières de cuir qui devaient sans aucun doute s'attacher sous le menton.

« C'est un casque, dis-je et je suis sûr que l'Orateur Vénéré l'avait deviné. Un casque très efficace. Impossible de trancher la tête d'un guerrier qui le porterait. Ce serait une bonne chose que nos soldats soient équipés de…

— Tu n'as pas remarqué le plus important, coupa-t-il, impatienté. Il a exactement la même forme que ce que le dieu Quetzalcoatl porte habituellement sur la tête.

— Comment peut-on le savoir, Seigneur ? » objectai-je, incrédule mais respectueux.

D'un autre mouvement ample, il déploya sa dernière surprise.

« Regarde ça, vieil entêté. C'est mon Tieveu Cacama qui l'a trouvé dans les archives de Texcoco. »

C'était le récit écrit sur une peau de daim de l'abdication et du départ du chef des Tolteca, le Serpent à plumes. D'un doigt un peu tremblant, Motecuzoma me désigna l'un des dessins qui figurait Quetzalcoatl faisant ses adieux à ses sujets, debout sur son radeau.

« Il est vêtu comme nous, remarqua Motecuzoma d'une voix qui elle aussi tremblait un peu. Mais il porte sur la tête quelque chose qui devait être la couronne des Tolteca. Compare-la avec ce que tu tiens dans la main.

— La ressemblance est incontestable, répondis-je. Mais,

poursuivis-je prudemment, il ne faut pas oublier que les Tolteca ont disparu bien avant que les Acolhua apprennent à écrire et que par conséquent l'artiste n'a jamais pu voir de Tolteca et encore moins Quetzalcoatl. Je vous accorde que cette coiffure ressemble étrangement au casque de l'homme blanc, mais je connais l'imagination des scribes et je rappelle à l'Orateur Vénéré qu'il se produit parfois de curieuses coïncidences.

— *Yya* ! » L'exclamation de Motecuzoma sonna comme un haut-le-cœur. « Rien ne peux donc te convaincre ? Ecoute-moi. J'ai une autre preuve. J'ai mobilisé tous les historiens de la Triple Alliance pour faire des recherches sur les Tolteca. A leur grande surprise – ils l'ont eux-mêmes reconnu – ils ont exhumé une foule de vieilles légendes oubliées. Eh bien, d'après ces récits, les Tolteca étaient un peuple au teint clair, et la barbe était considérée, chez les hommes, comme un signe de virilité. » Il se pencha vers moi et plongea ses yeux dans les miens. « En d'autres termes, Chevalier Mixtli, les Tolteca étaient blancs et barbus, exactement comme ces étrangers qui nous rendent des visites de plus en plus fréquentes. Qu'as-tu à répondre à cela ? »

J'aurais pu lui objecter que nous avions une telle profusion de contes et de légendes que n'importe qui pourrait toujours y trouver des indices pour appuyer les théories les plus aberrantes. J'aurais pu lui dire aussi que l'historien le plus sérieux n'aurait pas voulu décevoir un Orateur Vénéré si infatué de son idée. Mais, prudemment, je lui répondis :

« Quelle que soit la nature de ces étrangers, Seigneur, vous venez de remarquer vous-même que leurs visites deviennent de plus en plus fréquentes. En outre, ils sont plus nombreux à chaque fois et ils abordent toujours plus à l'ouest – Tihô, puis Kimpéch et maintenant Xicalango – donc ils se rapprochent d'ici. Que pense l'Orateur Vénéré de tout cela ? »

Il s'agita sur son trône, comme s'il pressentait inconsciemment qu'il y était installé dans une situation précaire et, après quelques instants de réflexion, il me dit :

« Quand on ne leur oppose pas de résistance, ils ne se livrent à aucun acte de violence. Ils semblent vouloir rester à proximité de leurs bateaux et ne pas avoir l'intention de s'aventurer à l'intérieur des terres pour retourner vers le territoire qui leur appartenait jadis. S'ils souhaitent regagner le Monde Unique en ne s'établissant que sur les côtes… eh bien… pourquoi ne pas vivre ensemble en bons voisins ? » Il se tut et comme je restais silencieux, il me demanda d'un ton aigre : « Alors, tu n'es pas d'accord ?

— Si j'en juge par mon expérience personnelle, Seigneur Orateur, on ne peut jamais savoir si un futur voisin s'avérera un bienfait ou une

épreuve, avant qu'il ne se soit vraiment installé et alors, il est trop tard pour avoir des regrets. C'est un peu comme un mariage irréfléchi. On ne peut qu'espérer qu'il tournera bien. »

Moins d'un an après, les voisins commencèrent à s'installer. Nous étions au printemps de l'année Un Roseau quand un messager arriva du pays olmeca porteur d'une nouvelle très alarmante. Motecuzoma m'envoya chercher en même temps qu'il convoquait son Conseil pour le mettre au courant. Le messager nous commenta l'affaire en des termes haletants et angoissés. Le jour Six Fleur, des navires aux ailes déployées étaient apparus à nouveau. Ils étaient onze et formaient une flotte impressionnante. C'était le 25 mars mille cinq cent quinze de votre calendrier, mes révérends.

Les onze vaisseaux avaient mouillé devant l'embouchure du fleuve du Tabascoób, ils avaient vomi sur la plage des centaines et des centaines d'hommes blancs. Armés et gainés de métal, ils s'étaient répandus sur le rivage en criant : « Santiago ! » – sans doute le nom de leur dieu de la guerre – et ils ne semblaient pas venus pour admirer le paysage ou goûter à la cuisine locale. Les indigènes avaient immédiatement regroupé tous leurs guerriers – cinq mille hommes en tout. De nombreux combats s'étaient déroulés en l'espace de dix jours et les nôtres avaient lutté vaillamment, mais les Blancs avaient des armes invincibles.

Nos armes d'obsidienne s'étaient brisées instantanément sur leurs épées, leurs boucliers et leurs armures de métal. Ils avaient des arcs ridiculement petits, qu'ils tenaient maladroitement de travers et qui, cependant, lançaient de petites flèches avec une stupéfiante précision. Ils avaient des bâtons qui crachaient des éclairs et du tonnerre et qui faisaient des trous minuscules mais mortels. Ils avaient des tubes de métal posés sur de grandes roues qui vomissaient des éclairs encore plus fulgurants et un tonnerre encore plus fracassant, ainsi que des petits morceaux de métal qui fauchaient plusieurs hommes à la fois, comme des plants de maïs couchés par un orage de grêle.

Mais la chose la plus incroyable et la plus terrifiante, nous avait dit le messager, c'était que parmi eux, il y avait des hommes-bêtes dont le corps ressemblait à celui d'un cerf géant, sans bois, qui galopaient sur leurs quatre pattes, tandis que de leurs deux bras humains, ils brandissaient une épée ou une lance et leur seule vue avait fait fuir les plus braves.

Vous souriez, mes révérends. Et pourtant, ni les paroles incohérentes du messager ni les grossiers dessins des Cupilco, ne pouvaient nous laisser supposer qu'il s'agissait de soldats montés sur des animaux plus gros que tous ceux que nous connaissions. Nous ne pouvions pas davantage deviner la nature de ce que le messager avait appelé « des chiens-lions », qui couraient après les hommes en fuite,

les repéraient et les mettaient en pièce comme l'aurait fait une épée ou un jaguar.

Lorsque les troupes olmeca eurent dénombré dans leurs rangs huit cents morts et autant de blessés, alors qu'ils n'avaient tué que quarante envahisseurs, le tabascoób ordonna la retraite. Il envoya des émissaires portant les étendards à mailles d'or de la paix qui se dirigèrent vers les maisons de toile que les Blancs avaient installées sur la plage. Ces envoyés furent très surpris de pouvoir communiquer avec eux autrement que par gestes, car l'un des Blancs parlait un dialecte maya. Ils demandèrent aux envahisseurs quelles conditions ils exigeaient pour faire la paix. Je ne peux vous certifier l'exactitude de ces propos, je ne fais que vous répéter ce que nous a dit le messager qui n'était pas lui-même un témoin direct. Voici ce que les Blancs avaient déclaré :

« Dites à votre peuple que nous ne sommes pas venus pour faire la guerre, mais pour chercher un remède à une maladie. Les hommes blancs souffrent d'une affection du cœur que l'or seul peut guérir. »

A ces mots, Tlacotzin, le Femme-Serpent, avait regardé Motecuzoma et dit sur un ton qui se voulait encourageant :

« Voilà une nouvelle intéressante, Seigneur Orateur. Ces étrangers ne sont donc pas invulnérables, puisqu'ils sont touchés par une curieuse maladie dont personne, chez nous, n'a jamais été atteint. »

Motecuzoma branla du chef avec une moue d'incertitude et tous les vieux conseillers l'imitèrent. Un seul fut assez mal embouché pour donner son opinion et naturellement, ce fut moi.

« Je vous demande pardon, Seigneur Femme-Serpent. J'ai connu beaucoup de gens qui présentaient les symptômes de ce mal. Il s'appelle l'avidité. »

Motecuzoma et Tlacotzin me lancèrent des regards furibonds et le messager fut prié de poursuivre son récit.

Le tabascoób avait donc acheté la paix en entassant sur la plage tout l'or disponible : coupes, chaînes, effigies des dieux, bijoux et même de la poudre, des pépites et des morceaux de métal brut. L'homme blanc qui était manifestement le chef avait demandé où l'on trouvait cet or qui guérit le cœur et le tabascoób lui avait répondu qu'il y en avait partout dans le Monde Unique, mais que la plus grande partie était réservée à Motecuzoma, Orateur Vénéré des Mexica, et déposée dans sa capitale. Les hommes blancs avaient paru très intéressés par cette remarque et ils avaient voulu savoir où était cette ville. Le tabascoób leur avait dit qu'ils pourraient s'en rapprocher avec leurs navires en longeant la côte vers l'ouest, puis vers le nord-ouest.

« Nous avons déjà des voisins fort obligeants », grogna Motecuzoma.

Le tabascoób avait également offert au chef blanc vingt belles jeunes femmes pour qu'il les partage avec ses subordonnés. Le tabascoób en avait choisi lui-même dix-neuf et une vingtième s'était portée volontaire pour arriver au chiffre rituel, ce qui inciterait peut-être les dieux à épargner aux Olmeca de nouvelles visites. Les Blancs avaient donc chargé sur leurs vaisseaux leur butin d'or et de femmes et après avoir déployé leurs grandes ailes, ils étaient repartis vers l'ouest, le jour Treize Fleur, sans s'éloigner de la côte.

Motecuzoma poussa un autre grognement tandis que les anciens du Conseil se mettaient à marmonner entre eux.

« Seigneur Orateur, dit timidement l'un des conseillers, nous sommes dans l'année Un Roseau.

— Merci, répondit aigrement Motecuzoma, je le savais déjà.

— Mais le sens caché de ce fait a peut-être échappé à l'Orateur Vénéré, reprit un autre vieillard. Selon une légende, Un Roseau est l'année où Quetzalcoatl naquit sous sa forme humaine pour devenir le Uey tlatoani des Tolteca.

— Par conséquent, poursuivit un autre, Un Roseau est aussi l'année où il atteignit son faisceau de cinquante-deux années et, toujours d'après la légende, c'est au cours de cette année Un Roseau que son ennemi le dieu Tezcatlipoca parvint à l'enivrer afin qu'il commette, contre sa volonté, un péché abominable.

— Il s'accoupla avec sa propre fille et quand il se réveilla à côté d'elle, le lendemain matin, le remords le fit abdiquer et il partit sur un radeau sur la mer orientale.

— Mais il a juré de revenir. Voyez-vous, Seigneur, le Serpent à plumes est né une année Un-Roseau et il a disparu l'année Un-Roseau suivante. Puisque nous sommes à nouveau dans une année Un Roseau, ne pourrait-on pas se demander…»

La question se perdit dans le silence, car Motecuzoma était devenu aussi pâle qu'un homme blanc. Le choc l'avait rendu muet. Peut-être parce que le rappel de ces dates avait immédiatement suivi le récit du messager disant que les hommes venus de la mer étaient en route pour sa capitale ; ou alors, il avait pâli à cause de la similitude entre lui-même et Quetzalcoatl, détrôné par la honte de sa propre faute. Motecuzoma avait de nombreux enfants, de tout âge et des rumeurs avaient couru au sujet de ses relations avec deux ou trois de ses filles. L'Orateur Vénéré avait déjà bien des préoccupations, mais il n'était pas au bout de ses peines, car à cet instant l'intendant du palais annonça l'arrivée d'autres messagers.

C'était une délégation de quatre Totonaca, de ce pays situé sur la côte orientale, qui venaient avertir Motecuzoma de l'arrivée chez eux de ces onze bateaux remplis d'hommes blancs. L'entrée de ces messagers, si tôt après celle de l'envoyé des Cupilco, était aussi une

coïncidence troublante, mais elle n'était pas inexplicable. Une vingtaine de jours s'étaient écoulés entre le départ des navires de la côte olmeca et leur arrivée sur le rivage totonacatl, mais ce dernier pays était exactement à l'est de Tenochtitlán et de bonnes routes l'y reliaient. Par contre, l'Olmecatl avait dû emprunter des chemins beaucoup plus longs et plus difficiles. Ces arrivées simultanées n'étaient donc pas extraordinaires, mais nous n'étions pas plus rassurés pour autant.

Les Totonaca ignoraient l'art des mots, aussi ils n'avaient envoyé aucun rapport écrit. Les quatre messagers étaient des « conteurs » qui récitèrent de mémoire et mot pour mot, ce que leur chef, le Seigneur Patzinca, leur avait dit, mais ils furent incapables d'ajouter le moindre éclaircissement, ni de donner la moindre opinion personnelle, tant ils étaient bornés.

« Le jour Huit Alligator, Seigneur Orateur. » Le Totonacatl commença à débiter son message. « Donc, le jour Huit Alligator, les onze navires ont soudain apparu sur l'océan et ils sont venus s'ancrer devant la baie de Chalchihuacuecan. »

Je connaissais cet endroit, mais je m'abstins de tout commentaire, sachant qu'il ne faut jamais interrompre un répétiteur.

L'homme poursuivit en disant que le jour suivant, Neuf Vent, des étrangers blancs et barbus étaient descendus sur le rivage où ils avaient construit des petites maisons de toile et planté de grandes croix de bois dans le sable, ainsi que de grandes bannières, pour accomplir ce qui avait semblé être une cérémonie. Ils chantaient et gesticulaient ; ils s'agenouillaient et se relevaient et il y avait parmi eux plusieurs prêtres. Ce ne pouvait être que des prêtres, car ils étaient tout en noir, comme les nôtres. Tous ces événements s'étaient déroulés le jour Neuf Vent. Le lendemain…

— Neuf Vent, remarqua pensivement un conseiller. D'après une légende, le nom complet de Quetzalcoatl serait Neuf Vent Serpent à plumes, ce qui voudrait dire qu'il est né un jour Neuf Vent. »

Motecuzoma tressaillit légèrement, peut-être parce que cette remarque lui avait paru de mauvais augure. En tout cas, le conseiller aurait dû savoir que c'était une grave erreur d'interrompre un « conteur », incapable de reprendre son récit là où il l'avait laissé et donc obligé de tout raconter du début.

« Le jour Huit Alligator…»

Lorsqu'il fut enfin arrivé au point où il en était resté, le messager poursuivit en disant qu'il n'y avait eu aucun combat. En effet, outre qu'ils étaient ignorants, les Totonaca étaient serviles et geignards. Ils étaient asservis depuis de longues années à la Triple Alliance et, tout en se plaignant continuellement, ils avaient toujours envoyé régulièrement leur tribut annuel de fruits, de bois précieux, de vanille,

de cacao, de picietl et autres produits des Terres Chaudes.

Les habitants n'avaient opposé aucune résistance aux étrangers et ils avaient averti le Seigneur Patzinca qui résidait dans la capitale de Zempoala. A son tour, Patzinca avait envoyé des nobles porteurs de nombreux cadeaux pour les Blancs en même temps qu'une invitation à se rendre à sa cour. Cinq d'entre eux étaient donc partis en compagnie d'une femme qui était avec eux. Elle n'était ni blanche, ni barbue ; c'était une femme du pays olmeca. Arrivés à Zempoala, les visiteurs offrirent des présents à Patzinca : une chaise bizarrement construite, des perles de couleur et un chapeau confectionné dans un épais tissu rouge. Ils disaient qu'ils étaient les envoyés d'un chef nommé Roicharles et d'un dieu et d'une déesse qui s'appelaient Notre-Seigneur et Notre-Dame.

Je sais, mes révérends, je sais. Je ne fais que vous répéter les paroles de ce Totonacatl ignorant.

Les visiteurs avaient ensuite pressé Patzinca de questions au sujet de ce pays. Quel dieu honorait-on ? Y avait-il beaucoup d'or ? Etait-il lui-même un roi, un empereur ou seulement un vice-roi ? Bien qu'il fût considérablement dérouté par tous les termes inconnus employés par les étrangers, Patzinca avait répondu de son mieux. Parmi la multitude des dieux, lui et son peuple reconnaissaient Tezcatlipoca comme le plus grand. Il était le chef de tous les Totonaca, mais il était soumis à trois grandes puissances de l'intérieur, dont la plus importante était la nation mexica dirigée par l'Orateur Vénéré Motecuzoma. Patzinca leur avait alors confié que cinq greffiers du Trésor mexica se trouvaient justement à Zempoala pour établir la liste des marchandises que les Totonaca devraient envoyer comme tribut annuel…

« J'aimerais bien savoir comment cet entretien s'est déroulé ? déclara soudain un conseiller. On nous a dit que l'un des Blancs parlait le maya, mais les Totonaca ne connaissent pas cette langue, ils parlent seulement leur propre dialecte et le nahuatl. »

Le répétiteur parut visiblement affolé. Il toussota et reprit :

« Le jour Huit Alligator, Seigneur Orateur…»

Motecuzoma foudroya du regard l'infortuné conseiller et grommela :

« Puisses-tu mourir de vieillesse avant que cet enfoiré arrive à terminer son histoire !

— Le jour Huit Alligator, répéta le Totonacatl…»

Une certaine nervosité régna dans l'assemblée jusqu'au moment où il arriva enfin à l'endroit où il avait laissé son récit. Mais ce qu'il nous apprit ensuite valait bien la peine d'avoir attendu.

Patzinca avait dit aux hommes blancs que les cinq greffiers mexica étaient furieux contre lui parce qu'il les avait accueillis sans demander la permission de l'Orateur Vénéré Motecuzoma. En

conséquence, ils avaient ajouté au tribut dix adolescents mâles et dix jeunes vierges qui devraient être envoyés à Tenochtitlán en même temps que la vanille et le cacao, pour y être sacrifiés aux dieux mexica.

En apprenant cela, le chef des Blancs avait poussé des cris horrifiés en disant à Patzinca qu'il ne fallait pas qu'il obéisse et qu'au contraire, il devrait s'emparer des cinq Mexica. Le Seigneur Patzinca avait alors exprimé sa répugnance à porter la main sur des fonctionnaires de Motecuzoma, mais le chef des Blancs lui avait promis que ses soldats défendraient les Totonaca contre toute mesure de représailles. Patzinco, tremblant de peur, avait donné l'ordre de les arrêter et de les enfermer tous les cinq dans une petite cage de bois, pressés les uns contre les autres comme des volailles qu'on emmène au marché, les plumes de leurs manteaux toutes hérissées et l'humeur massacrante.

« Quel outrage ! s'écria Motecuzoma, hors de lui. Les étrangers ont l'excuse d'ignorer nos lois tributaires. Mais cet abruti de Patzinca… ! »

Il se leva en agitant un poing menaçant à l'adresse du messager. « Traiter de la sorte cinq de mes fonctionnaires et oser venir me le dire ! Par tous les dieux, je vais te faire jeter aux félins de la ménagerie si tu ne trouves pas quelque chose pour expliquer la trahison de ton maître. »

L'homme roula des yeux effrayés et dit : « Le jour Huit Alligator…

— *Ayya ouiya.* Arrête ! » hurla Motecuzoma. Il s'écroula sur son trône et se prit la tête dans les mains. « Je retire ma menace. Un félin est bien trop fier pour se repaître d'un pareil déchet. »

L'un des Anciens du Conseil créa une diversion diplomatique en faisant signe à un autre messager de prendre la parole. Il se mit à baragouiner dans un méli-mélo de langues. Il était évident qu'il avait assisté au moins à l'un des entretiens entre son maître et les visiteurs et qu'il répétait chaque mot qu'ils avaient échangé. Il en ressortait que le chef des Blancs parlait en espagnol et qu'un autre blanc traduisait en maya ; après quoi, quelqu'un d'autre traduisait en nahuatl pour Patzinca. Ensuite, la réponse de Patzinca revenait au chef blanc en suivant à rebours la même filière.

« Ça tombe bien que tu sois là, Mixtli, me dit Motecuzoma. Il parle un bien mauvais nahuatl, mais à force de le faire répéter, on finira bien par le comprendre. Pourras-tu nous traduire ce qu'il dit dans les autres langues ? »

J'aurais bien aimé briller en faisant une traduction instantanée, mais, en vérité, je n'avais pas compris grand-chose dans ce déluge de paroles. L'accent totonacatl du messager y était pour quelque chose mais, de plus, son chef ne parlait pas très bien le nahuatl. Le dialecte

maya utilisé comme intermédiaire était celui des Xiu que je connaissais bien, ce qui n'était pas le cas de l'interprète blanc. En outre, à l'époque, je ne parlais pas couramment l'espagnol et il y avait beaucoup de mots comme « emperador » et « virrey » qui, n'ayant pas de correspondant dans notre langue, avaient été simplement répétés sans être traduits, en Xiu, puis en nahuatl et déformés au passage.

Un peu dépité, je dus avouer à Motecuzoma que si le messager voulait bien répéter plusieurs fois, j'arriverais peut-être à comprendre quelque chose, mais que, pour le moment, je ne pouvais que lui dire que le mot qui revenait le plus souvent dans le discours des Blancs était « cortés ».

« Un seul mot, dit Motecuzoma d'un air sombre.

— Cela veut dire courtois, Seigneur Orateur, aimable, bien élevé.

— Ce n'est donc pas trop mauvais signe si les étrangers parlent de courtoisie et d'amabilité », remarqua Motecuzoma en s'éclairant un peu.

Je me gardai de lui rappeler qu'ils ne s'étaient pas conduits très courtoisement envers les Olmeca.

Après un silence maussade, Motecuzoma nous chargea, son frère Cuitlahuac et moi, d'emmener les messagers et de leur faire répéter leur discours autant de fois qu'il le faudrait pour arriver à en tirer quelque chose de cohérent. Nous partîmes tous chez moi et nous passâmes plusieurs jours entiers à les écouter. Le premier messager nous rabâcha cent fois ce que lui avait confié le Seigneur Patzinca et les trois autres répétèrent à l'infini le gargouillis de mots qu'ils avaient retenu de l'entretien entre Patzinca et ses visiteurs. De ce flot de paroles, il ressortit néanmoins une sorte de trame que je transcrivis.

Voici ce que Cuitlahuac et moi avions fini par comprendre :

Les Blancs s'étaient déclarés scandalisés que les Totonaca ou tout autre peuple puissent être soumis à la domination de ce chef « étranger » nommé Motecuzoma. Ils avaient offert leurs armes uniques et leurs invincibles guerriers blancs pour « libérer » les Totonaca et tous ceux qui souhaitaient se soustraire au despotisme de Motecuzoma, à la condition que ces pays fassent allégeance, à la place, à ce roi d'Espagne.

Nous gavions que plusieurs nations pourraient se joindre de grand cœur au renversement de Motecuzoma, car elles ne versaient le tribut à la Triple Alliance que contraintes et forcées et, de plus, Motecuzoma s'était rendu dernièrement particulièrement impopulaire dans tout le Monde Unique. Mais les Blancs avaient mis une autre condition à leur aide.

Notre-Seigneur et Notre-Dame, avaient dit les Blancs, étaient très jaloux des autres divinités et révoltés par la pratique des sacrifices humains. Tous ceux qui souhaitaient secouer le joug de Motecuzoma

devraient également devenir les fidèles de ce dieu et de cette déesse, proscrire ces offrandes sanglantes, renverser les statues et les temples de leurs anciennes divinités et installer à leur place des croix représentant Notre Seigneur et des effigies de Notre-Dame, que les Blancs se feraient un plaisir de leur fournir.

Je m'accordais avec Cuitlahuac pour reconnaître que les Totonaca et les autres peuples soumis pouvaient penser qu'ils avaient intérêt à se débarrasser de Motecuzoma et de ses envahissants Mexica, en faveur d'un roi lointain et invisible. Par contre, nous avions tous les deux la certitude que personne n'était disposé à désavouer nos dieux, bien plus redoutables qu'aucun des chefs terrestres, au risque de voir le Monde Unique tout entier disparaître dans une effrayante catastrophe et nous comprîmes, d'après ce que nous avions pu tirer des messagers, que même le très influençable Patzinca avait été horrifié par cette idée.

Je retournai alors au palais avec Cuitlahuac pour y apporter nos conclusions. Motecuzoma prit mon cahier et commença à le lire en le dépliant au fur et à mesure d'un air sombre, tandis que je faisais part à haute voix de son contenu au Conseil réuni dans la salle du trône. Mais cette réunion, comme la précédente, fut interrompue par de nouveaux arrivants qui suppliaient qu'on les reçoive immédiatement.

C'étaient les cinq greffiers qui s'étaient trouvés à Zempoala en même temps que les Blancs. Comme tout fonctionnaire en mission dans les pays tributaires, ils portaient de riches manteaux, des coiffures de plumes et les insignes de leur charge mais, en fait, ils ressemblaient tout à fait à des oiseaux que la tempête aurait jetés dans un buisson d'épines. Ils étaient sales, ébouriffés, hagards et haletants, en partie, nous dirent-ils, parce qu'ils avaient fait tout le chemin depuis Zempoala au pas de course et surtout parce qu'ils avaient passé plusieurs nuits et plusieurs jours entassés dans la maudite cage de Patzinca où il n'y avait pas de place pour s'allonger et aucune installation sanitaire.

« Quel vent de folie souffle là-bas ? leur demanda Motecuzoma.

— *Ayya*, Seigneur, soupira l'un d'eux, c'est inexplicable.

— Allons, allons ! rétorqua Motecuzoma d'un ton cassant. Rien n'est inexplicable. Comment avez-vous pu vous évader ?

— C'est le chef des étrangers blancs qui nous a ouvert en secret la porte de la cage. »

Tout le monde était stupéfait et Motecuzoma s'écria : « *En secret ?*

— Oui, Seigneur. C'est un Blanc qui s'appelle Cortés.

— Cortés ! » Motecuzoma fit suivre son exclamation d'un regard perçant dans ma direction et je ne pus que prendre un air impuissant car j'étais aussi surpris que lui. Rien dans les paroles des messagers n'avait pu me laisser supposer qu'il s'agissait d'un nom propre.

« Ce Cortés est venu nous voir secrètement, la nuit, poursuivit le fonctionnaire d'un ton las, mais patient. Il n'était accompagné que de deux interprètes et il nous a ouvert la cage de ses propres mains. Après nous avoir appris qu'il s'appelait Cortés, il nous a dit de fuir au plus vite en nous demandant de présenter ses respects à notre Orateur Vénéré. Il veut que vous sachiez, Seigneur, que les Totonaca ont l'intention de se révolter et que Patzinca nous a emprisonnés malgré le conseil pressant de Cortés de ne pas traiter de la sorte des envoyés du puissant Motecuzoma et il nous a dit aussi qu'il avait pris sciemment le risque d'encourir la colère du traître Patzinca en nous libérant, comme témoignage de son respect envers vous. Il souhaite également que vous sachiez qu'il usera de toute sa persuasion pour empêcher les Totonaca de se rebeller contre vous. En échange de tout cela, Seigneur Orateur, Cortés demande seulement que vous l'invitiez à Tenochtitlán, afin qu'il puisse rendre personnellement hommage au plus puissant de tous les dirigeants de ces pays.

— Eh bien, dit Motecuzoma en souriant et en se redressant sur son trône sous l'effet de ces flatteries. Cet étranger porte bien son nom. »

Cependant, le Femme-Serpent demandait à celui qui venait de parler :

« Croyez-vous ce que vous a dit cet homme ?

— Seigneur Femme-Serpent, je ne peux que vous rapporter ce que j'ai vu. Nous avons été faits prisonniers par les Totonaca et libérés par ce Cortés.

— Les messagers nous ont rapporté que Patzinca s'était emparé de ces fonctionnaires après que le chef des blancs lui eut donné l'ordre de le faire, dit Tlacotzin à Motecuzoma.

— Patzinca a pu mentir pour une raison que nous ignorons, répondit Motecuzoma sans grande conviction.

— Je connais bien les Totonaca, répliqua Tlacotzin sur un ton méprisant. Pas un d'entre eux, Patzinca compris, n'aurait le courage, ni même l'idée de se révolter de lui-même.

— Puis-je parler, Seigneur mon frère, dit Cuitlahuac. Vous n'avez pas fini de lire le rapport préparé par le Chevalier Mixtli et moi-même qui reprend les termes exacts échangés entre Patzinca et Cortés. Il est en contradiction formelle avec ce message que Cortés vient de nous faire parvenir. Il est certain qu'il a habilement poussé Patzinca à nous trahir et qu'il a menti honteusement à nos fonctionnaires.

— Tout cela n'a aucun sens, objecta Motecuzoma. Pourquoi aurait-il incité Patzinca à emprisonner ces hommes pour les mettre lui-même ensuite en liberté ?

— Il espère ainsi que nous allons accuser les Totonaca de trahison, poursuivit le Femme-Serpent. Maintenant que les

fonctionnaires sont rentrés, Patzinca, pris de panique, va lever une armée dans l'attente de représailles de notre part. Quand ses troupes seront prêtes pour se défendre, Cortés pourra très facilement persuader Patzinca d'attaquer.

— Cette hypothèse concorde parfaitement avec nos conclusions, n'est-ce pas Mixtli ? ajouta Cuitlahuac.

— Oui, Seigneurs, dis-je en m'adressant à l'assemblée tout entière. Il est évident que ce chef blanc veut quelque chose de nous, les Mexica, et qu'il emploiera la force, si c'est nécessaire. Il y a une menace implicite dans le message que viennent de nous apporter les fonctionnaires qu'il a si astucieusement délivrés. Pour sa peine, il nous demande que nous l'invitions ici et, si nous refusons de le recevoir, il se servira des Totonaca et peut-être aussi d'autres peuples, pour l'aider à se frayer par la force un chemin jusqu'à nous.

— Dans ce cas, il est facile d'éviter cela en acceptant sa requête. Après tout, il dit qu'il souhaite simplement présenter ses respects. S'il vient sans son armée, avec une simple escorte, il ne peut nous faire aucun mal. A mon avis, il veut nous demander la permission d'installer une colonie sur la côte. Nous savons déjà que ces étrangers sont, par nature, des insulaires et des marins. S'ils ne demandent pas autre chose qu'un morceau de terre sur la mer…

— J'hésite à contredire mon Orateur Vénéré, fit une voix enrouée. Mais les hommes blancs veulent plus qu'un morceau de plage. » C'était l'un des fonctionnaires qui venait de prendre la parole. « Avant de nous enfuir de Zempoala, nous avons vu de grands feux rougeoyer du côté de l'océan et un messager est arrivé en courant de la baie où les Blancs avaient ancré leurs bateaux. Nous avons fini par comprendre ce qu'il s'était passé. Sur les ordres de Cortés, les soldats ont enlevé de dix des navires tout ce qui pouvait servir, puis ils y ont mis le feu. Il n'en reste plus qu'un seul, sans doute pour servir de liaison avec le pays d'où ils viennent.

— Voilà qui est encore plus incompréhensible, répliqua Motecuzoma, irrité. Pourquoi détruiraient-ils volontairement leurs seuls moyens de transports ? Est-ce que tu prétends que ces étrangers sont fous ?

— Je l'ignore, Seigneur Orateur, reprit l'homme à la voix enrouée. Tout ce que je sais, c'est qu'il y a maintenant des centaines de guerriers sur la côte qui n'ont plus aucune possibilité de retourner dans le pays d'où ils sont venus. On ne pourra ni persuader ni forcer leur chef à s'en aller puisqu'ils ne le peuvent plus. Il a tourné le dos à l'océan et je ne crois pas qu'il en restera là. La seule solution qui lui reste maintenant, c'est de partir en avant, vers l'intérieur du pays. Je pense que le Chevalier-Aigle Mixtli a vu juste : il va venir ici, à Tenochtitlán. »

Tout aussi indécis et aussi troublé que le malheureux Patzinca de Zempoala, notre Orateur Vénéré avait refusé de prendre une décision immédiate. Il donna l'ordre à tout le monde de quitter la salle du trône pour qu'il puisse être seul. « Il faut que je réfléchisse, avait-il déclaré, et que j'examine le rapport de mon frère et du chevalier Mixtli. Je vais entrer en communication avec les dieux et quand j'aurai pris une décision, je vous en ferai part. Pour le moment, j'ai besoin de solitude. »

Les cinq fonctionnaires crottés allèrent faire toilette, le Conseil se dispersa et je rentrai chez moi. D'ordinaire, Béu et moi n'échangions que de brèves paroles, concernant uniquement des problèmes domestiques, mais ce jour-là, je sentais le besoin de parler avec quelqu'un. Je lui fis donc le récit des derniers événements et des inquiétudes qu'ils avaient soulevées.

« Motecuzoma craint que ce ne soit la fin de notre monde, dit Béu d'une voix douce. Et toi, Zaa, qu'en penses-tu ?

— Je ne suis pas devin, bien au contraire. On a souvent prédit la fin du Monde Unique, de même que le retour de Quetzalcoatl avec ou sans ses Tolteca. Si Cortés n'est qu'une nouvelle espèce de pillard, nous pouvons le combattre et sans doute le vaincre. Mais, si sa venue est la réalisation de toutes ces vieilles prophéties… ce sera comme la grande inondation d'il y a vingt ans, à laquelle personne n'a pu résister, ni moi qui étais alors dans la force de l'âge, ni le terrible Ahuizotl. Maintenant, je suis vieux et je ne fais guère confiance à Motecuzoma.

— Ne crois-tu pas que nous devrions prendre nos affaires et fuir dans un abri plus sûr ? me demande-t-elle pensivement. S'il se produit une catastrophe dans le nord, ma ville natale de Tehuantepec sera peut-être épargnée.

— J'y ai pensé, mais il y a si longtemps que je suis mêlé au destin des Mexica que je me ferais l'effet d'être un déserteur si je fuyais en un pareil moment. Je suis peut-être fou, mais si c'est vraiment la fin qui se prépare, j'aimerais pouvoir dire, en arrivant à Mictlán, que j'étais là pour y assister. »

Motecuzoma aurait sans doute encore tergiversé pendant longtemps, si un incident ne s'était produit cette nuit-là. C'était un nouveau présage et il était suffisamment alarmant pour qu'il me fasse chercher. Un page se présenta chez moi, lui-même très agité et vint me tirer de mon lit pour que je le suive au palais.

Tandis que je m'habillais, j'entendis une rumeur confuse qui montait de la rue.

« Que se passe-t-il ? grommelai-je.

— Je vous le dirai quand nous serons dehors, Chevalier Mixtli », me répondit le page.

Il me montra le ciel en murmurant d'une voix étouffée : « Regardez. »

Bien qu'il fût très tard, nous n'étions pas les seuls à observer l'apparition. La rue était pleine de gens habillés à la hâte, qui regardaient en l'air en chuchotant. Je pris mon cristal et j'en conçus d'abord autant de stupeur que tout le monde. Puis, un souvenir me revint en mémoire, qui atténua, pour moi du moins, le désarroi provoqué par cette vision. Le page me jetait des coups d'œil en biais, s'attendant sans doute à ce que je pousse des exclamations catastrophées, mais je soupirai simplement :

« Il ne manquait plus que cela. »

Quand j'arrivai au palais, un esclave à moitié habillé me fit monter jusqu'à la terrasse du grand édifice. Motecuzoma était assis sur un banc et je crois bien qu'il tremblait, bien que cette nuit de printemps fût douce et qu'il fût drapé dans plusieurs manteaux. Sans quitter le ciel du regard, il me dit :

« Après les cérémonies du Feu Nouveau, il y a eu une éclipse du soleil, puis des étoiles qui tombaient et enfin des étoiles fumantes. Tous ces phénomènes étaient de mauvais augure, mais du moins on les connaissait. Voici maintenant une apparition totalement inconnue.

— Puis-je me permettre une réflexion qui soulagera un peu votre inquiétude, Seigneur Orateur ? Si vous réveilliez vos historiens pour qu'ils consultent les archives, ils vous confirmeraient que ce phénomène s'est déjà produit au cours de l'année Un Lapin du dernier faisceau d'années, sous le règne de votre grand-père. »

Il me dévisagea comme si je venais de lui avouer que j'étais un sorcier.

« Il y a soixante-six ans ? Bien avant ta naissance. Comment peux-tu le savoir ?

— Mon père m'en avait parlé, Seigneur. Il disait que les dieux avaient parcouru le ciel, mais qu'on ne voyait que leurs manteaux, tous teints dans ces mêmes couleurs froides. »

En effet, c'est bien ce à quoi ressemblaient ces lumières, à des étoffes légères suspendues très haut dans le ciel et qui retombaient très loin à l'horizon en se balançant comme sous l'effet d'une légère brise. Mais, il n'y avait pas un souffle d'air et les longs rideaux de lumière ne faisaient aucun bruit. Ils brillaient d'un éclat froid, blanc, vert pâle et bleu pâle. C'était un spectacle magnifique, mais qui faisait dresser les cheveux sur la tête.

Des années après, j'en ai parlé par hasard à un matelot espagnol en lui disant que les Mexica l'avaient interprété comme un sinistre avertissement. Il s'était mis à rire, en me traitant de sauvage superstitieux.

« Nous aussi, nous l'avons vu et nous avons été surpris que ce

phénomène se produise si loin au sud. Mais il n'a aucune signification et je l'ai observé à plusieurs reprises sur les océans froids du nord. C'est une chose courante sur les mers glacées par Boréas, le vent du nord et c'est pour cela qu'on l'appelle l'aurore boréale. »

Mais, à l'époque, je savais seulement que ces merveilleuses et terrifiantes lumières apparaissaient dans le ciel du Monde Unique pour la première fois depuis soixante-six ans et je dis à Motecuzoma :

« Mon père disait que c'était l'annonce du retour des Temps Difficiles.

— Ah oui, ces années de famine. Mais je crains que les Temps Difficiles de jadis ne soient rien comparés à ce que l'avenir nous réserve. » Il se tut pendant un long moment, puis, soudain, il me dit : « Chevalier Mixtli, tu vas entreprendre un nouveau voyage.

— Seigneur, je suis vieux, protestai-je du plus poliment que je pus.

— Tu auras des porteurs et une escorte et la route est bonne jusqu'à la côte totonaca. »

Je protestai alors plus énergiquement : « La première entrevue entre Mexica et Espagnols ne peut être confiée qu'à des nobles du Conseil, Seigneur.

— Ils sont tous, pour la plupart, encore plus vieux que toi. En outre, aucun d'eux n'est aussi compétent pour rédiger des rapports et n'a ta connaissance de leur langue. Qui plus est, Mixtli, tu possèdes un don pour dessiner les gens et nous n'avons pas eu un seul bon portrait de ces étrangers depuis qu'ils ont accosté en pays maya.

— Dans ce cas, je peux vous dessiner de mémoire les deux Espagnols que j'ai vus à Tihô et en faire un portrait assez ressemblant.

— Non. Tu m'as dit toi-même qu'ils n'étaient que de simples artisans. Je veux voir le portrait de leur chef, cet homme qui s'appelle Cortés.

— Mon Seigneur a donc fini par conclure que c'était un homme, hasardai-je.

— Je sais, tu n'as jamais cru que c'étaient des dieux, pourtant, il y a eu tant de présages et de coïncidences. Mais, ce n'est pas ton affaire, ajouta-t-il brusquement. Je te demande uniquement de me rapporter un portrait de Cortés et une description de ses troupes, de leurs armes mystérieuses, de la manière dont ils se battent et de tout ce qui pourra nous aider à les connaître mieux.

— Ce Cortés n'est certainement pas un imbécile et il ne laissera jamais un scribe venir espionner dans son camp pour compter ses guerriers et ses armes, répliquai-je en essayant une dernière fois de me dérober.

— Tu ne seras pas seul. Plusieurs nobles t'accompagneront et vous vous adresserez à Cortés comme à un personnage du même rang. Il en

sera flatté. Vous lui apporterez aussi de très riches présents et tout cela endormira ses soupçons. Vous serez les émissaires de l'Orateur Vénéré des Mexica et du Monde Unique, venus accueillir les envoyés de ce roi Charles d'Espagne. » Il se tut un instant, puis ajouta en me regardant fixement : « Il faudra que vous soyez tous des nobles mexica à part entière. »

En rentrant chez moi, je trouvai Béu en train de préparer du chocolat pour mon retour. Je la saluai avec plus de chaleur qu'à l'accoutumée.

« Quelle nuit, Dame Béu ! »

Elle avait dû prendre cette appellation pour un mot tendre et parut à la fois surprise et ravie.

« Oh, Zaa, fit-elle, en rougissant de plaisir. Si tu avais dit seulement « femme », cela m'aurait réjoui le cœur, mais-… pourquoi cette affection soudaine ?

— Non, non, coupai-je, pour l'empêcher de se laisser aller à trop de sentimentalité. Je t'ai parlé comme il convient. Dame sera désormais ton titre. Cette nuit, l'Orateur Vénéré a ajouté un « tzin » à mon nom et par conséquent, au tien.

— Ah, dit-elle en retrouvant sa froideur habituelle. Tu dois être heureux, Zaa.

— Dans ma jeunesse, je rêvais de faire de grandes choses et de devenir riche et noble et ce n'est qu'aujourd'hui, alors que j'ai plus d'un faisceau d'années que me voilà enfin Mixtzin, Seigneur Mixtli des Mexica. Mais pour combien de temps ? Peut-être tant qu'il y aura des Seigneurs et des Mexica. »

Quatre nobles de naissance m'accompagnaient et ils n'étaient pas enchantés que Motecuzoma ait mis un parvenu de mon espèce à la tête de la mission.

« Vous devrez prodiguer tout votre respect, vos attentions et vos flatteries à Cortés, nous avait déclaré Motecuzoma avant notre départ. De même qu'à toutes les personnes de son entourage qui vous sembleront être d'un rang élevé. Remettez-leur les cadeaux en grande cérémonie en disant que Motecuzoma les leur offre en témoignage de paix et d'amitié. En plus de tout le reste, je pense qu'il y a suffisamment d'or pour calmer leurs maladies de cœur. »

En effet, outre les médaillons, les diadèmes et les parures en or massif, tous admirablement travaillés, Motecuzoma avait envoyé les deux disques d'or et d'argent qui flanquaient son trône. Il y avait aussi de splendides manteaux de plumes, des émeraudes, des ambres, des turquoises merveilleusement ouvragées et d'autres pierres, y compris une quantité fabuleuse de jade sacré.

« Mais, surtout, avait ajouté Motecuzoma, il faut absolument décourager ces Blancs de venir chez nous. S'ils ne cherchent qu'à

s'enrichir, nos cadeaux les inciteront peut-être à aller rendre visite à d'autres pays pour en obtenir d'autres. Si cela ne suffit pas, dites-leur que la route qui mène à Tenochtitlán est pénible, dangereuse et qu'ils ne s'en sortiront pas vivants. Si cet argument ne les convainc pas, prétendez que votre Orateur Vénéré est trop occupé, trop âgé ou trop malade pour les recevoir, ou encore qu'il ne mérite pas la visite de personnages aussi distingués ; enfin, tout ce qui vous passera par la tête pour qu'ils se désintéressent de Tenochtitlán. »

Nous partîmes donc à la tête d'une somptueuse caravane. En arrivant aux abords des Terres Chaudes, mes compagnons revêtirent leurs splendides costumes et tous les insignes de leur rang. Quant à moi, j'en avais jugé autrement et décidé d'ajouter quelques raffinements aux instructions de Motecuzoma. D'une part, en effet, plus de huit années avaient passé depuis que j'avais appris le peu d'espagnol que je connaissais et je ne l'avais jamais plus parlé depuis. Aussi, je voulais me mêler aux Blancs afin de les écouter parler et d'acquérir un peu plus d'aisance dans leur langue avant les rencontres officielles. D'autre part, j'avais un petit travail d'espionnage à exécuter que je pensais pouvoir mieux faire en passant inaperçu. C'est pour toutes ces raisons que j'avais dit à mes compagnons :

« A partir d'ici, je vais continuer pieds nus et vêtu seulement d'un pagne. C'est vous qui conduirez le convoi et irez souhaiter la bienvenue aux étrangers. Quand vous aurez installé le campement, vous laisserez les porteurs aller où ils le voudront car je serais parmi eux et il faut que j'aie toute liberté de mouvement. Vous mènerez les entretiens avec les Blancs et de temps en temps, je viendrai conférer avec vous, la nuit et en secret. Lorsque nous aurons réuni tous les renseignements que souhaite avoir l'Orateur Vénéré, nous prendrons tous congé des Espagnols. »

***

Je suis heureux que vous soyez revenu, Seigneur Evêque, car je suis certain que vous allez être intéressé par le compte rendu de la première véritable confrontation entre votre civilisation et la nôtre. Votre Excellence comprendra aisément que j'aie été, sur le moment, déconcerté par tant de choses nouvelles pour moi. Mais je n'allongerai pas mon récit en vous faisant part de mes premières impressions naïves et souvent erronées.

Comme on nous l'avait dit, il n'y avait effectivement plus qu'un seul navire dans la baie. Il mouillait assez loin du rivage, néanmoins, on se rendait compte qu'il était aussi important qu'une maison. Ses ailes semblaient repliées et on ne voyait dépasser que de grandes perches avec un enchevêtrement de cordes. Çà et là, des pieux

semblables sortaient de l'eau, aux endroits où les autres bateaux avaient été incendiés. Sur la plage, pour signaler l'endroit où ils avaient débarqué pour la première fois, les Blancs avaient planté une grande croix taillée dans la charpente d'un navire détruit, un mât très haut où flottait un immense drapeau sang et or – les couleurs de l'Espagne – et enfin, une hampe plus petite où était accrochée une bannière plus modeste, l'enseigne personnelle de Cortés, bleu et blanc avec une croix rouge au milieu.

A cet endroit que les Espagnols avaient baptisé Villa Rica de la Vera Cruz, avait surgi un véritable village. Outre des maisons de toile soutenues par des piquets, il y avait aussi des huttes de jonc au toit de palme que les Totonaca soumis avaient construites pour leurs visiteurs. Cependant, ce jour-là, le camp était pratiquement désert car la plupart de ses occupants étaient partis travailler plus au nord, sur un site où Cortés avait décidé de construire une ville définitive, avec des maisons de bois, de pierres et d'adobe.

Naturellement, notre arrivée avait été signalée par des sentinelles espagnoles et une petite délégation nous attendait. La caravane s'arrêta à distance respectueuse et, comme je le leur avais recommandé, les quatre nobles firent allumer des encensoirs de copali qu'ils se mirent à balancer en tous sens, créant des volutes de fumée tout autour d'eux. Les Blancs en déduisirent, et ils le crurent longtemps, que c'était notre façon d'accueillir les visiteurs de marque. En réalité, cette manœuvre avait pour unique but d'élever un voile défensif entre nous et l'odeur insupportable de ces étrangers qui ne se lavaient jamais.

Deux d'entre eux s'avancèrent à la rencontre de nos envoyés. Ils paraissaient, tous deux, avoir environ trente-cinq ans. Ils portaient des manteaux et des chapeaux de velours, des pourpoints à manches longues, des culottes bouffantes en mérinos et des bottes de cuir qui leur montaient jusqu'aux cuisses. L'un d'eux était plus grand que moi ; il était musclé, bien bâti et avait fort belle allure, avec une abondante chevelure dorée et une barbe qui flamboyait dans le soleil. Ses yeux bleus étincelaient et malgré son teint pâle, il avait un visage très énergique. Les Totonaca lui avaient déjà donné le nom de Tezcatlipoca, leur dieu du soleil, à cause de cet aspect lumineux. Tout le monde, parmi nous, pensa d'abord qu'il était le chef, mais nous apprîmes rapidement qu'il n'était que le commandant en second et qu'il s'appelait Pedro de Alvarado.

L'autre Espagnol était beaucoup plus petit et bien moins engageant. Il avait des jambes arquées et la poitrine étroite comme une proue de canoë. Sa peau était encore plus blanche que celle de son compagnon, mais avec des cheveux et une barbe noirs. Son regard était froid, lointain et incolore comme un sombre jour d'hiver. Ce

personnage qui ne payait pas de mine déclara pompeusement qu'il était le capitaine Don Hernán de Cortés de Medellin en Estramadure et plus récemment de Santiago de Cuba et qu'il représentait Sa Majesté Don Carlos, Empereur du Saint Empire romain et roi d'Espagne.

A cette époque, je n'avais pas compris grand-chose de ce titre à rallonge, bien qu'il nous fût répété en xiu et en nahuatl par les deux interprètes qui se tenaient à quelques pas derrière Cortés et Alvarado. Le premier était un Blanc marqué par la petite vérole et l'autre une jeune femme de chez nous vêtue d'un corsage et d'une jupe d'un jaune virginal, mais dont les cheveux roux foncé flamboyaient presque autant que ceux d'Alvarado. De toutes les indigènes offertes aux étrangers par le tabascoób de Cupilco, puis par Patzinco, elle était la plus admirée par les soldats espagnols parce que ses cheveux roux « étaient pareils, disaient-ils, à ceux des putains de Santiago de Cuba ».

Mais je savais reconnaître des cheveux artificiellement décolorés par une décoction de graines d'achiyotl, de même que j'avais aussitôt reconnu cet homme et cette fille. Lui, c'était Jeronimo de Aguilar qui avait été l'hôte des Xiu huit ans auparavant. Avant d'aborder sur les côtes olmeca, Cortés s'était arrêté à Tihô où il l'avait récupéré. Guerrero, son compagnon, après avoir contaminé tout le pays maya, était mort lui aussi de la petite vérole. Quant à la fille aux cheveux roux, bien qu'elle eût alors vingt-trois ans, elle était toujours petite, toujours jolie et toujours la même Ce-Malinali que j'avais rencontrée à Coatzacoalcos quand je m'étais rendu à Tihô.

Quand Cortés parlait, Aguilar traduisait ses propos dans le mauvais xiu qu'il avait appris pendant sa captivité et ensuite, Ce-Malinali les répétait en nahuatl.

Je ne fus pas long à m'apercevoir que les dialogues étaient très imparfaitement rendus, mais je me gardais bien de dire quoi que ce soit et les deux interprètes ne remarquèrent pas ma présence parmi les porteurs.

Pendant que les nobles déposaient les cadeaux envoyés par Motecuzoma, je vis une lueur de cupidité briller dans les yeux inexpressifs de Cortés. L'un après l'autre, les porteurs déballèrent leur charge : les deux grands gongs d'or et d'argent, les vêtements de plume, les pierres et les bijoux.

« Allez chercher le joaillier flamand », dit Cortés à Alvarado. Un autre Blanc se présenta alors qui, de toute évidence, était là uniquement pour estimer les trésors que pouvait receler ce pays. Je ne sais pas ce qu'est un Flamand, mais celui-ci parlait espagnol et bien que ses paroles ne fussent pas traduites, j'en compris le sens général.

Il déclara que les objets en or et en argent étaient d'un grand prix, de même que les topazes, les perles et les turquoises et, davantage encore, les émeraudes – encore qu'il regrettât qu'elles soient taillées

en forme de fleur ou d'animal plutôt qu'avec des facettes. Il pensait que les manteaux et les coiffures de plumes pouvaient avoir une certaine valeur en tant que curiosités et pièces de musée. Par contre, il écarta dédaigneusement les jades bien que Ce-Malinali ait tenté de lui expliquer que leur aspect religieux en faisait des cadeaux très estimables.

Le joaillier ne tint pas compte de sa remarque et dit à Cortés :

« Ce n'est pas du jade de Cathay, ni même du faux jade d'une qualité passable. Ce ne sont que des cailloux de serpentine verte, Capitaine, qui n'ont guère plus de valeur que nos billes de verre. »

Je ne savais pas alors ce qu'était le verre et j'ignore toujours ce qu'est Cathay. Par contre, je savais parfaitement que ces jades n'avaient qu'une valeur rituelle. Maintenant ils ne sont plus que des jouets pour les enfants, mais en ce temps-là, ils signifiaient quelque chose pour nous et j'étais furieux de voir de quelle façon les Blancs recevaient nos présents, en donnant un prix à tout, comme si nous avions été des marchands essayant de leur refiler une marchandise douteuse.

Ce qui me désolait encore davantage, c'était de constater que les Espagnols n'appréciaient aucunement ces cadeaux en tant qu'œuvre d'art, mais uniquement d'après le poids du métal. Ils ôtèrent les pierres de leur monture d'or ou d'argent et les mirent dans des sacs. Ensuite, ils écrasèrent le métal finement ouvragé dans de grandes coupes de pierre et allumèrent un feu dessous pour le faire fondre. Par conséquent, de tous les trésors que nous avions apportés, il ne subsista que des lingots d'or et d'argent aussi disgracieux que des briques d'adobe.

Laissant mes pairs jouer leur rôle de grands seigneurs, je passai les jours suivants à me promener çà et là parmi les simples soldats. Je les comptai, eux, leurs armes, leurs chevaux, leurs chiens et toutes les choses auxquelles je ne pouvais encore attribuer aucune utilité, comme ces tas de lourdes boules de métal et ces chaises basses en cuir curieusement incurvées. Je prenais grand soin de ne pas attirer l'attention et comme les Totonaca que les Espagnols avaient mis au travail forcé, je me déplaçais toujours avec une planche ou une jarre d'eau pour faire croire que j'étais employé à quelque tâche. Cela ne m'empêchait pas de me servir de ma topaze et de prendre des notes sur tout ce que je voyais. Parfois, j'aurais préféré porter un encensoir au lieu d'une planche, mais je dois reconnaître que ces Espagnols sentaient moins mauvais que ceux dont j'avais gardé le souvenir. Ils ne se lavaient toujours pas, mais après leur rude journée de travail, ils se déshabillaient en conservant malgré tout leurs immondes sous-vêtements et ils allaient faire trempette dans la mer. Aucun d'eux ne savait nager, mais ils s'ébrouaient suffisamment pour débarrasser leur

corps de la sueur du jour. Je n'irai pas jusqu'à dire qu'ils sentaient la fleur, d'autant qu'ils enfilaient aussitôt après leurs habits raidis de crasse, mais grâce à ce rinçage, ils sentaient un peu moins mauvais.

Je passais les nuits, soit au camp, soit dans la ville de Vera Cruz, en ouvrant toujours bien grand mes yeux et mes oreilles. Je n'y appris aucune nouvelle sensationnelle, car les conversations des soldats avaient pour thème principal les mérites comparés des Indiennes et des femmes de leur pays, mais j'améliorai ainsi ma compréhension de l'espagnol. Je faisais toujours très attention à ne pas être entendu quand je me répétais leurs phrases et leurs mots pour m'entraîner.

Toujours pour ne pas risquer d'être pris pour un imposteur, j'évitais de parler avec les Totonaca et je ne pus demander à personne de m'expliquer une chose qui m'intriguait considérablement.

Tout le long de cette côte et surtout à Zempoala, se dressent de nombreuses pyramides dédiées à Tezcatlipoca ou à d'autres divinités. Elles ont toutes un temple au sommet mais ces temples avaient incroyablement changé. Plus un seul n'abritait la statue de Tezcatlipoca, d'Ehecatl ou d'un autre dieu. On les avait grattés et débarrassés de l'accumulation de sang coagulé, puis on avait blanchi l'intérieur par une couche de lait de chaux. Dans ces temples, il y avait maintenant une croix de bois rudimentaire et une petite effigie grossièrement sculptée, elle aussi en bois. Elle représentait une jeune femme, la main levée dans un vague geste d'avertissement, les cheveux peints d'un noir uniforme, la robe et les yeux d'un bleu sans nuances et la peau d'un blanc rosé comme celle des Espagnols. Plus étrange encore, cette femme portait une couronne dorée, bien trop large pour sa tête, qui était fixée sur sa nuque.

Je compris alors que bien que les Espagnols n'aient livré aucune bataille aux Totonaca, ils avaient dû tant les menacer et les effrayer qu'ils avaient remplacé leurs anciens dieux pleins de vigueur par cette femme pâle et impassible. Je supposais qu'il s'agissait de cette déesse appelée Notre-Dame, mais je ne voyais pas en quoi les Totonaca l'avaient jugée supérieure à leurs divinités, ni pourquoi les Espagnols vénéraient cette déesse à l'aspect si insipide.

Un jour, cependant, mes flâneries m'amenèrent dans une clairière herbeuse remplie de Totonaca qui écoutaient avec un air d'attention stupide les harangues d'un prêtre espagnol. Il faisait son prêche avec l'aide des deux interprètes, Aguilar et Ce-Malinali, qu'il devait emprunter à Cortés toutes les fois que celui-ci n'en avait pas besoin. Les Totonaca paraissaient très intéressés par son sermon, mais je savais bien qu'ils ne pouvaient pas comprendre deux mots sur dix dans la traduction nahuatl de Ce-Malinali.

Entre autres choses, le prêtre expliquait que Notre-Dame n'était pas véritablement une déesse. C'était une femme appelée la Vierge

Marie qui était restée vierge tout en s'unissant avec le Saint Esprit du Seigneur Dieu et qui avait donné le jour au Seigneur Jésus-Christ, fils de Dieu, mais également descendu sur la terre sous une forme humaine. Tout cela n'était guère difficile à comprendre. Dans notre religion aussi, les dieux s'unissaient souvent à des mortelles et les déesses à des hommes et il en résultait une prolifération d'enfants divins, sans que leur réputation de vierges en soit ternie le moins du monde.

Comprenez-moi, Excellence. Je vous rapporte seulement mes impressions d'un temps où je n'étais pas encore un esprit averti.

Le prêtre donna ensuite des éclaircissements sur le baptême que toute l'assemblée pourrait recevoir ce jour même si elle le désirait. Il ne rentra évidemment pas dans les détails de la foi chrétienne et, même moi, qui dans toute l'assistance étais certainement celui qui comprenait le mieux ce qu'il disait, j'interprétai faussement beaucoup de ses propos. Par exemple, comme le prêtre semblait parler familièrement de cette Vierge Marie dont j'avais déjà vu des statues, je crus que Notre-Dame était une Espagnole qui traverserait peut être un jour les mers pour venir nous rendre visite avec son enfant Jésus.

Ensuite, le prêtre et ses interprètes enjoignirent à ceux qui voulaient embrasser la foi chrétienne de s'agenouiller et la quasi-totalité des Totonaca s'exécuta, bien que ces êtres simples n'eussent certainement pas la moindre idée de ce qui allait se passer ; il était même fort possible que certains aient pensé qu'on allait procéder à un massacre rituel.

La mer n'était pas bien loin, mais le prêtre n'y entraîna pas les participants. Il parcourut les rangs des Totonaca agenouillés en les aspergeant d'eau, d'une main et en leur faisant goûter quelque chose de l'autre. Lorsque je vis qu'aucun des nouveaux baptisés ne tombait raide mort, je me décidai à faire moi-même l'expérience. Je ne risquais rien et, en revanche, je pourrais peut-être en tirer un avantage quelconque dans mes relations futures avec les Blancs. Je m'avançai donc pour recevoir quelques gouttes d'eau sur la tête et quelques grains de sel sur la langue – car ce n'était rien d'autre que du sel ordinaire – accompagnés de marmonnements dans une langue que je sais maintenant être du latin.

Pour terminer, le prêtre se mit à psalmodier une courte allocution en latin dans laquelle il disait que désormais tous les hommes s'appelleraient Juan Damasceno – c'était le saint du jour – et les femmes Juana Damascena.

Voici donc quelle est ma dernière dénomination et je pense que c'est celle qui me restera puisque c'est sous ce nom que je figure sur les registres officiels de la Nouvelle-Espagne. L'ultime inscription sera sans aucun doute : Juan Damasceno, décédé.

Au cours de l'un de mes conciliabules nocturnes et secrets avec les gentilshommes mexica, dans la maison de toile qu'on avait dressée pour eux, ils me dirent : « Motecuzoma s'est longtemps demandé si ces Blancs étaient des dieux ou des Tolteca, aussi nous avons voulu faire une expérience et nous avons offert à Cortés de lui sacrifier un xochimiqui. Il a été profondément scandalisé et il nous a déclaré : « Vous savez très bien que le bienfaisant Quetzalcoatl lui-même n'a jamais demandé, ni même permis qu'on lui sacrifie des êtres humains. Alors, pourquoi moi ? « Maintenant, nous ne savons plus que penser. Comment cet étranger peut-il en savoir si long sur le Serpent à plumes, à moins que…

— Cette Ce-Malinali lui a sans doute parlé de la légende de Quetzalcoatl, rétorquai-je. Après tout, elle est née sur la côte d'où il s'est embarqué.

— Je vous en supplie, Mixtli, ne lui donnez pas ce nom, me dit l'un des nobles. Elle tient beaucoup à ce qu'on l'appelle Malintzin.

— Eh bien, elle en a fait du chemin depuis le jour où je l'ai rencontrée sur un marché d'esclaves, ricanai-je.

— Mais pas du tout, objecta-t-il. En réalité, elle était noble avant de tomber en servitude. C'est la fille d'un seigneur et d'une dame de Coatlicamac. Quand son père mourut, sa mère se remaria et son nouvel époux la vendit traîtreusement comme esclave.

— Vraiment ? répliquai-je ironiquement. Son imagination a, elle aussi, fait de grands progrès. Il est vrai qu'elle m'avait avoué alors qu'elle ferait n'importe quoi pour réaliser ses ambitions. Je vous conseille à tous de faire très attention à ce que vous pourrez dire en présence de cette Dame Malinali. »

Le jour suivant, Cortés avait organisé pour les nobles une démonstration de ses armes prodigieuses et des prouesses militaires de ses hommes. J'y assistai également, perdu au milieu de la foule des porteurs et des Totonaca. Ces gens simples en furent frappés de stupeur. Par contre, les envoyés mexica restèrent imperturbables, comme s'ils n'étaient pas du tout impressionnés, mais, à plusieurs reprises, des grondements soudains les firent sursauter.

Cortés avait fait bâtir par ses hommes une petite maison de bois, si loin sur la plage qu'on la distinguait à peine de l'endroit où nous nous trouvions. Devant nous, il avait fait installer l'un de ces lourds tubes de métal jaune monté sur de grandes roues…

Non, j'emploierai maintenant les termes exacts. Ce tube était un canon de cuivre dont la gueule était pointée vers la maison de bois. Une douzaine de soldats firent aligner des chevaux sur le sable dur entre le canon et le bord de l'eau. Les chevaux avaient sur le dos cet équipement qui m'avait tant intrigué : les chaises de cuir étaient en fait des selles de cavalier. Derrière les chevaux, venaient d'autres

soldats avec de grands chiens de chasse qui essayaient de se soustraire à la laisse qui les retenait.

Tous ces guerriers avaient revêtu leur tenue de combat. Ils avaient fière allure avec leur casque de fer étincelant et le corselet de métal qui recouvrait leur pourpoint de velours. Ils portaient une épée au côté, mais quand ils furent montés en selle, on leur tendit une longue lance dont la pointe de métal était munie, des deux côtés, de plusieurs barbelures.

Tandis que ses hommes se mettaient en position, Cortés arborait un sourire de propriétaire. Il était flanqué de ses deux interprètes et Ce-Malinali souriait, elle aussi, avec l'air un peu blasé de quelqu'un qui en a vu d'autres.

« Je sais que vous appréciez beaucoup les tambours, dit Cortés aux nobles mexica. J'ai déjà eu l'occasion de les entendre. Voulez-vous que nous commencions par cela ? »

Et, sans attendre de réponse, il cria : « Par Santiago, allez-y ! »

Les trois soldats préposés au canon allumèrent alors une petite flamme à l'arrière de l'engin et un roulement de tambour éclata avec un fracas bien plus assourdissant que n'en ont jamais fait nos tambours qui déchirent le cœur. Le canon sauta – et moi aussi – tandis que de sa gueule sortaient des nuages de fumée, des coups de tonnerre dignes de Tlaloc et des éclairs plus fulgurants que tous les bâtons fourchus des Tlaloque. Puis, je vis une petite chose qui traversait les airs – c'était un boulet, évidemment – et qui alla frapper la lointaine maison qui vola en éclats. Le coup de canon se prolongea par un grondement plus étouffé. C'était le martèlement des sabots ferrés des chevaux, car les cavaliers avaient lancé leurs montures au galop au moment précis où le canon avait craché son boulet. Ils s'élancèrent sur la plage à une allure folle et les grands chiens qu'on avait lâchés n'avaient aucun mal à se maintenir à leur niveau. Les cavaliers encerclèrent la maison et on voyait luire leurs lances tandis qu'ils faisaient le simulacre de tailler en pièces de prétendus survivants. Ensuite, ils firent demi-tour pour revenir près de nous. Cependant, les chiens n'étaient pas avec eux et on entendait vaguement leurs aboiements hystériques parmi lesquels je crus distinguer des cris humains. Quand les chiens revinrent, leurs terribles mâchoires étaient maculées de sang. Je ne sais si des Totonaca s'étaient cachés près de la maison pour mieux suivre le déroulement des opérations ou si Cortés s'était perfidement arrangé pour qu'ils se trouvent là.

Quand les cavaliers eurent achevé leur démonstration, les fantassins se déployèrent à leur tour sur la plage. Certains étaient armés de longues arquebuses et d'autres d'arcs courts. Auparavant, des Totocana avaient déposé des briques d'adobe à une bonne portée de flèches des soldats. Les soldats s'agenouillèrent et déchargèrent tour à

tour leurs arquebuses et leurs arcs. Leur tir était d'une précision admirable, mais par contre, ils n'étaient pas très rapides car après avoir lancé une flèche, il fallait qu'ils retendent leur arc en tournant un petit dispositif.

Les arquebuses me parurent des engins beaucoup plus extraordinaires. Les tourbillons de fumée et les éclairs de feu qu'elles crachaient auraient suffi à mettre en déroute un ennemi qui leur aurait fait face pour la première fois. Mais elles engendraient bien plus que de l'épouvante, elles projetaient aussi des petites boules de métal qui volaient si vite qu'on n'avait même pas le temps de les voir. Alors que les flèches s'étaient seulement plantées dans les briques, le tir des arquebuses les avait fait éclater en morceaux. Néanmoins, je remarquai que ces boules n'allaient pas plus loin que nos flèches et l'arquebusier était si long à préparer son tir que nos archers auraient eu le temps de lui décocher entre-temps six ou sept flèches.

J'avais maintenant une belle collection de dessins à montrer à Motecuzoma et aussi beaucoup de choses à lui apprendre. Il ne me manquait plus que le portrait de Cortés. Jadis, à Texcoco, j'avais juré de ne plus jamais en faire car il m'avait semblé que j'attirais le malheur sur les personnes que je dessinais. Dans le cas présent, je n'avais pas le même genre de scrupules. Le lendemain soir, lorsque les Mexica arrivèrent pour le dernier entretien avec Cortés, ses adjoints et ses prêtres, ils n'étaient plus quatre, mais cinq. Pas un seul Espagnol ne parut remarquer qu'il y en avait un de plus et ni Aguilar, ni Ce-Malinali ne me reconnurent dans mes vêtements princiers, pas plus qu'ils ne m'avaient identifié dans mon rôle de porteur.

Tout le monde s'assit pour dîner et je vous épargnerai mes commentaires sur la façon de manger de ces Blancs. Nous nous étions chargés de la nourriture qui était de la meilleure qualité et les Espagnols avaient payé leur écot en apportant un breuvage appelé vin. J'en bus avec ménagement car il était aussi enivrant que l'octli. Tandis que mes quatre pairs se chargeaient de soutenir la conversation, je me mis à faire, le plus discrètement possible, le portrait de Cortés. C'était la première fois que je le voyais de si près et je me rendis compte que sa barbe, beaucoup moins fournie que celle de ses compagnons, dissimulait mal une vilaine cicatrice sous sa lèvre inférieure et qu'il avait le menton presque aussi fuyant que les Maya. Soudain, je réalisai qu'un grand silence s'était établi autour de moi et que les yeux gris de Cortés étaient fixés sur ma personne.

« On est en train de fixer mon image pour la postérité, à ce que je vois. Montrez-moi ça », me dit-il. Il avait parlé en espagnol, mais sa main tendue était tout aussi éloquente et je lui donnai le dessin.

« On ne peut pas dire que ce soit un portrait flatteur, mais il est ressemblant. »

Il le montra à Alvarado et à d'autres Espagnols qui poussèrent de petits rires en hochant la tête.

« Quant à l'artiste, poursuivit Cortés, les yeux toujours fixés sur moi, regardez-le bien, mes amis. Si on lui ôtait toutes ses plumes et si on lui poudrait un peu la figure, il pourrait passer pour un hidalgo et même pour un Grand d'Espagne et si vous le rencontriez à la cour de Castille, vous le salueriez d'un grand coup de chapeau. » Il me rendit le dessin et les interprètes me traduisirent les paroles suivantes : « Pourquoi faites-vous mon portrait ? »

Un des nobles mexica qui avait réfléchi rapidement répondit :

« Etant donné que notre Orateur Vénéré ne pourra malheureusement pas vous recevoir, Seigneur Capitaine, il nous a demandé de lui rapporter votre portrait en souvenir de votre court séjour dans notre pays. »

Cortés sourit mais ses yeux restèrent froids et il répliqua :

« Mais je verrai votre empereur. J'y tiens absolument. Nous avons tous été si éblouis par les présents qu'il nous a envoyés que nous sommes impatients de voir les merveilles que doit receler sa capitale. Je ne voudrais pas partir sans avoir pu admirer ce qu'on m'a dit être la ville la plus splendide de ce continent.

Un de mes compagnons prit alors un air catastrophé pour dire :

« *Ayya*, le Seigneur blanc entreprendrait un voyage bien long et bien hasardeux pour aller au-devant d'une grande déception. Nous ne vous l'avions pas dit, mais l'Orateur Vénéré a dû dépouiller sa ville pour vous envoyer ces cadeaux. On lui a dit que les visiteurs blancs appréciaient beaucoup l'or, aussi il leur a donné tout l'or qu'il possédait. Maintenant, la ville est devenue sinistre et n'offre plus aucun intérêt aux visiteurs. »

Voici comment Ce-Malinali traduisit pour Aguilar, ces paroles en xiu :

« L'Orateur Vénéré a envoyé ces babioles dans l'espoir que le capitaine Cortés s'en satisferait et s'en irait immédiatement. En réalité, elles ne représentent qu'une infime parcelle des trésors inestimables de Tenochtitlán. Motecuzoma espère décourager le capitaine de venir se rendre compte par lui-même des véritables richesses de sa capitale. »

Tandis qu'Aguilar traduisait en espagnol pour Cortés, je pris la parole pour la première fois et m'adressai à Ce-Malinali sans hausser le ton, dans sa langue maternelle que nous étions seuls à comprendre.

« Ta tâche consiste à répéter ce qu'on dit et non à inventer des mensonges.

— Mais c'est lui qui ment, balbutia-t-elle, en montrant le noble mexica et elle se mit à rougir d'avoir été prise en flagrant délit de fourberie.

— Je connais ses raisons de mentir et j'aimerais bien que tu me dises quelles sont les tiennes. »

Elle me regardait fixement et, soudain, ses yeux s'agrandirent de surprise.

« Vous ! » haleta-t-elle, avec un mélange de frayeur, de haine et de consternation.

Notre bref dialogue était passé inaperçu et Aguilar ne m'avait toujours pas reconnu. Quand Ce Malinali traduisit à nouveau ce que Cortés venait de dire, sa voix tremblait légèrement.

« Nous serions honorés que votre empereur nous prie de venir visiter sa capitale. Mais dites-lui bien, Seigneurs ambassadeurs, que nous nous passerons d'une invitation officielle. Vous pouvez l'assurer que nous viendrons, avec ou sans invitation. »

Mes quatre pairs se mirent tous à parler en même temps, mais Cortés coupa court à leurs protestations.

« Nous vous avons expliqué précisément la nature de la mission que nous a confiée l'empereur Carlos. Il tient absolument à ce que nous allions présenter personnellement nos respects à votre chef et que nous lui demandions la permission d'introduire la Sainte Foi Chrétienne dans ce pays. Nous vous avons également expliqué la nature de cette foi, du Seigneur notre Dieu, de Jésus-Christ et de la Vierge Marie. Nous avons aussi pris la peine de vous faire une démonstration de la supériorité de notre armement et je crois que nous n'avons rien négligé pour que tout soit bien clair dans votre esprit. Si toutefois avant de partir, vous avez des questions à nous poser, faites-le. »

Les quatre Mexica avaient l'air indigné, mais ils ne dirent rien et ce fut moi qui m'adressai directement à Cortés dans sa propre langue.

« J'ai une question à poser, Seigneur. »

Les Blancs semblèrent stupéfaits et Ce-Malinali se raidit, craignant sans doute que je la dénonce ou, qui sait, que je lui prenne sa place d'interprète.

« J'aimerais savoir, commençai-je, avec une humilité et une hésitation feintes. Pourriez-vous me dire…

— Oui ? s'impatienta Cortés.

— J'ai entendu vos hommes dire que nos femmes manquaient d'une certaine chose…».

Il y eut des cliquetis de métal et des froissements de cuir tandis que les Espagnols se rapprochaient pour entendre mieux. Je posai alors ma question comme si j'avais vraiment voulu avoir une réponse, poliment, solennellement, sans le moindre soupçon de raillerie.

« Est-ce que vos femmes… est-ce que la Vierge Marie a des poils sur ses parties intimes ? »

Ils me considérèrent tous avec stupeur – comme le fait Son

Excellence en ce moment – et ils murmurèrent, scandalisés : « Locura ! Blasfemia ! Ultraje ! »

Un seul, le grand Alvarado à la barbe de feu, partit d'un grand rire. Il se tourna vers les prêtres et, leur posant ses grosses mains sur les épaules, il leur demanda entre deux accès d'hilarité :

« Padre Bartolomé, Padre Merced, vous a-t-on déjà posé cette question ? Vous a-t-on enseigné au séminaire une réponse convenable ? Y avez-vous même jamais songé ? »

Les prêtres ne répondirent pas, mais ils me lancèrent des regards foudroyants et firent le signe de croix pour chasser le diable. Pendant ce temps, Cortés ne m'avait pas lâché des yeux et il déclara :

« Non, vous ne pourriez être ni un hidalgo, ni un Grand d'Espagne, mais je me souviendrai de vous. »

Le lendemain matin, comme nous nous préparions à partir, Ce-Malinali arriva et me fit impérieusement signe qu'elle voulait me parler. Je pris tout mon temps pour aller la rejoindre, puis je lui dis :

« Parle, Ce-Malinali. Ce que tu as à me dire est certainement très intéressant.

— Je vous prie de ne plus me donner ce nom d'esclave. Appelez-moi Malintzin ou Dona Marina. C'est ainsi que j'ai été baptisée. Cela ne veut rien dire pour moi, mais je vous conseille de me témoigner du respect, car le capitaine Cortés a beaucoup d'estime pour moi et il est prompt à punir les insolents.

— Dans ce cas, je te conseille, moi, de dormir toujours près de ton capitaine car sur un seul mot de moi, n'importe lequel de ces Totonaca irait volontiers te planter un couteau entre les côtes, à la moindre occasion. Tu t'es montrée insolente vis-à-vis du Seigneur Mixtli, esclave. Tu as réussi à duper les Blancs avec ta prétendue noblesse. Tu t'es fait apprécier d'eux en te teignant les cheveux comme une maatitl, mais tes compatriotes savent bien ce que tu es en réalité : une putain rousse qui a vendu plus que son corps à l'envahisseur Cortés.

— Je ne couche pas avec Cortés, se défendit-elle. Je ne suis que son interprète. Quand le tabascoób nous a offertes aux Blancs, on m'a donnée à cet homme. (Elle m'indiqua un Espagnol qui avait dîné avec nous la veille.) Il s'appelle Alonso.

— Et il te plaît ? ironisai-je. Je crois me souvenir que tu hais les hommes et la façon dont ils traitent les femmes.

— Je sais faire semblant, si cela sert mes ambitions.

— Quelles sont tes ambitions ? Je pense que la fausse traduction que j'ai entendue hier soir n'était pas ton premier essai. Pourquoi pousses-tu Cortés à aller à Tenochtitlán ?

— Parce que je veux y aller, moi aussi. Quand je serai à Tenochtitlán, peu m'importera ce qu'il adviendra de ces Blancs. Peut-être me récompensera-t-on de les avoir attirés dans un endroit où

Motecuzoma pourra les coincer comme des souris. De toute façon, on me remarquera et je ne mettrai pas longtemps à devenir noble de fait et de nom.

— Et, si par malchance les Blancs ne tombaient pas dans le piège, tu serais récompensée encore davantage. »

Elle fit un geste d'indifférence. « Je vous demande seulement, je vous prie, Seigneur Mixtli, de ne pas vous mettre en travers de ma route. Donnez-moi du temps pour prouver à Cortés que je suis indispensable. Laissez-moi aller à Tenochtitlán. Pour vous et pour votre Orateur Vénéré, ça ne doit pas avoir une bien grande importance, mais pour moi, c'est capital.

— Je ne m'opposerai pas à tes ambitions, esclave, sauf si elles se trouvent en contradiction avec les intérêts que je sers. »

Pendant que Motecuzoma examinait le portrait de Cortés et les autres croquis que je lui avais apportés, je lui énumérais les personnes et les choses que j'avais comptées.

« Ils sont cinq cent huit combattants, y compris le chef et les officiers. Ils ont tous des épées et des lances de métal, mais treize d'entre eux ont aussi des arquebuses et trente-deux ont des arbalètes. De plus, il y a une centaine d'hommes qui étaient les matelots des navires brûlés. »

Motecuzoma passa par-dessus son épaule les dessins aux Anciens du Conseil alignés derrière lui.

« Il y a quatre prêtres, poursuivis-je, et de nombreuses femmes offertes aux Blancs par le tabascoób de Cupilco. Ils ont seize chevaux et douze grands chiens de chasse et aussi dix gros canons et quatre autres plus petits. Comme on nous l'avait dit, il ne leur reste plus qu'un seul bateau avec des hommes à son bord, mais je n'ai pas eu la possibilité de les compter. »

Deux médecins, membres du Conseil, examinaient solennellement mes dessins de Cortés et marmonnaient doctement entre eux.

« Outre les personnes dont je viens de parler, la quasi-totalité de la population totonaca semble être aux ordres de Cortés et travaille comme porteurs, charpentiers, maçons… quand les prêtres blancs ne leur disent pas d'aller adorer la croix et l'image de la Vierge.

— Seigneur Orateur, dit l'un des médecins, puis-je faire une remarque ? Mes collègues et moi avons regardé attentivement le portrait de Cortés.

— Et je suppose qu'en tant que médecins, vous déclarez officiellement que c'est un homme, répliqua Motecuzoma impatienté.

— Pas seulement cela, Seigneur. Nous ne saurions l'affirmer avec certitude sans l'avoir vu personnellement, mais d'après ses traits fuyants, ses cheveux rares et son corps disproportionné, il semblerait qu'il soit né d'une mère affectée de la maladie nanaua. Nous avons

souvent constaté les mêmes signes dans la progéniture des maatitl de la pire espèce.

— Vraiment ? fit Motecuzoma, visiblement ravi. S'il est vrai que la nanaua s'est attaquée à son cerveau, cela expliquerait certains de ses actes. Il faut être fou pour brûler des navires et se priver ainsi de tout moyen de repli. Si c'est un homme atteint de nanaua qui est le chef de ces étrangers, que dire des autres ? Et maintenant, Mixtzin, dis-nous que leurs armes ne sont pas aussi terribles que certains l'ont pensé. Je commence à croire que nous avons beaucoup exagéré le danger que représentent ces Blancs. »

Il y avait longtemps que je n'avais pas vu Motecuzoma aussi euphorique, mais je n'étais pas tenté de partager son enthousiasme. Jusque-là, il avait considéré les étrangers comme des dieux ou comme leurs envoyés et pensé qu'il fallait les respecter et même leur obéir. En entendant mon rapport et l'avis des médecins, il était prêt à déclarer, avec la même promptitude, qu'ils ne méritaient pas qu'on s'inquiète à cause d'eux. Ces deux attitudes extrêmes me semblaient tout aussi dangereuses l'une que l'autre. Comme je ne pouvais pas lui dire le fond de ma pensée, je lui objectai seulement :

« Il est possible que la maladie ait rendu Cortés fou, Seigneur Orateur, mais un fou est souvent plus à craindre qu'un homme sain d'esprit. Il n'y a pas très longtemps que cette vermine a vaincu très facilement cinq mille guerriers olmeca.

— Oui, mais les Olmeca ignoraient ce que nous savons. » Ce n'était pas Motecuzoma qui avait parlé, mais son frère Cuitlahuac. « Ils ont affronté les Blancs avec leur tactique ancestrale du corps à corps. Grâce à vous, Seigneur Mixtli, nous connaissons maintenant la force de l'ennemi. Je vais équiper mes troupes avec des arcs et des flèches et nous nous tiendrons hors de portée de leurs armes de métal. Nous pourrons esquiver le tir de leurs lourdes armes à feu et les arroser de flèches plus rapidement qu'ils ne pourront envoyer leurs projectiles sur nous.

— Il est normal qu'un chef militaire pense à la guerre, remarqua Motecuzoma d'un air indulgent. Mais je ne vois pas la nécessité de se battre. Nous n'aurons qu'à donner l'ordre au Seigneur Patzinca de supprimer toute aide aux Blancs, de ne plus leur fournir ni vivres, ni femmes et vous verrez qu'ils seront vite fatigués de ne manger que du poisson, de ne boire que du jus de noix de coco et d'endurer la canicule de l'été des Terres Chaudes.

— Patzinca semble ne rien vouloir refuser aux Blancs, Seigneur Orateur, intervint le Femme-Serpent. Les Totonaca ont toujours été nos tributaires à contrecœur. Peut-être pensent-ils gagner au change.

— En outre, ces étrangers ont parlé d'un nombre incalculable d'autres Blancs qui vivent dans le pays d'où ils viennent, ajouta l'un

des nobles qui m'avaient accompagné. Si nous parvenons à vaincre ceux-ci, comment être sûr que d'autres ne viendront pas ensuite, avec un armement encore plus redoutable ? »

L'optimisme de Motecuzoma commençait à retomber. Il jetait partout des regards inquiets, comme s'il cherchait à échapper à quelque chose, aux Blancs ou à l'obligation de prendre une décision, je ne sais. Son regard finit par se poser sur moi.

« Tu semblés impatient de prendre la parole, Mixtli. Quelle est ton opinion ?

— Il faut brûler leur dernier vaisseau », répondis-je sans hésitation.

Dans la salle du trône, s'élevèrent des « Quoi ? » « Quelle honte ! » « Attaquer les visiteurs sans provocation ! » « Entreprendre une guerre sans l'avoir déclarée ! »

D'un geste impérieux, Motecuzoma fit taire tout le monde et il se tourna vers moi : « Pourquoi ?

— Avant que nous ne partions, Seigneur Orateur, ils ont chargé l'or fondu et tous vos présents sur leur navire. Ils vont bientôt mettre les voiles pour Cuba ou pour l'Espagne avec sans cloute un message pour leur roi Carlos. Les Blancs sont avides d'or ; vos cadeaux ne les ont pas rassasiés, ils les ont seulement mis en appétit. Si on laisse partir ce bateau avec la preuve qu'il y a de l'or chez nous, rien ne pourra plus nous sauver de l'invasion toujours plus nombreuse de ces hommes assoiffées d'or. Ce navire est en bois. Envoyez quelques vaillants guerriers, de nuit, avec des canoës. Ils feront semblant de pêcher avec des torches et pourront s'approcher d'assez près pour mettre le feu au bateau.

— Et alors ? Cortés et son armée seront totalement coupés de leur pays et ils viendront ici avec des intentions peu amicales après un tel acte de notre part.

— Orateur Vénéré, repris-je d'un ton las, de toute manière ils viendront, quoi que nous fassions. Ils viendront avec les Totocana pour les guider et porter les provisions de route. Toutefois, nous pouvons les en empêcher. J'ai fait un relevé très précis du terrain. Les chemins qui mènent de la côte vers les hautes terres empruntent tous des défilés étroits et profonds ; dans des endroits pareils les chevaux, les arquebuses et les canons des Blancs ne leur seront d'aucune utilité, pas plus que leurs armures de métal. Il suffira de quelques guerriers postés là où il le faut, sans autres armes que des blocs de pierre, pour les broyer tous. »

Ma suggestion souleva un nouveau concert d'exclamations indignées. Comment, des Mexica attaquer en traître, comme des sauvages ! Mais je poursuivis : « Il faut arrêter cette invasion par n'importe quel moyen. A cause de sa folie, peut-être, Cortés nous a

rendu la tâche plus facile. Il a brûlé lui-même dix de ses vaisseaux et il n'en reste qu'un seul à détruire. Si celui-ci ne revient jamais porter de message au roi Carlos, si pas un seul Blanc ne sort vivant de cette aventure pour aller lui en rendre compte, il ne saura jamais ce qu'il est advenu de cette expédition. Il pensera que ses soldats ont disparu dans un océan secoué par une perpétuelle tempête, ou qu'ils ont été massacrés par une nation extraordinairement puissante. Alors, nous pourrons espérer qu'il ne se risquera plus à envoyer d'autre expédition. »

Le silence s'établit. Personne ne voulait être le premier à commenter mon intervention. Finalement, ce fut Cuitlahuac qui déclara :

« C'est une proposition astucieuse, Seigneur mon frère.

— Elle me semble monstrueuse, grommela Motecuzoma. Détruire le vaisseau des étrangers pour les inciter à s'aventurer dans les terres et ensuite les attaquer par surprise. Cette décision demande qu'on y réfléchisse et qu'on s'entretienne longuement avec les dieux.

— Seigneur Orateur, le pressai-je désespérément, ce navire va partir d'un moment à l'autre !

— Cela voudra dire alors que c'est la volonté des dieux. N'agite pas tes mains comme ça. »

En effet, mes mains auraient bien eu envie de l'étrangler, mais je les contraignis à faire un geste de soumission résignée.

« Si le roi Carlos n'a plus de nouvelles de ses troupes et qu'il en conclut qu'elles sont en danger, il n'hésitera pas à envoyer des renforts à leur rescousse. Si l'on en juge par la désinvolture avec laquelle Cortés a brûlé dix navires, il est certain que le roi Carlos en a bien d'autres en réserve. Cortés n'est peut-être qu'un simple pion dans une offensive généralisée et il serait plus sage de s'entendre à l'amiable avec lui tant que nous ignorons ce qui se cache derrière tout ça. »

Motecuzoma se leva pour nous signifier que l'entretien était terminé.

« Je vais réfléchir à ce que vous m'avez dit, conclut-il.

En attendant, je vais envoyer des quimichi chez les Totonaca et dans tous les pays de la côte pour me tenir informé de ce que font les Blancs. »

Quimichi veut dire souris et aussi espion. Parmi les esclaves de Motecuzoma il y avait des ressortissants de tous les pays du Monde Unique et il employait les plus dignes de confiance à espionner pour lui dans leur pays d'origine, car ils pouvaient s'infiltrer parmi leurs concitoyens dans un total anonymat. J'avais moi-même joué les espions chez les Totonaca et dans d'autres circonstances, mais je n'étais qu'un homme seul. Les armées de souris de Motecuzoma étaient capables de rapporter bien davantage d'informations.

Quand le premier espion revint, Motecuzoma convoqua le conseil et moi-même pour nous dire que la grande maison flottante des Blancs avait déployé ses ailes et disparu vers l'est. Malgré la déception que me procurait cette nouvelle, j'écoutai la suite du rapport de la souris car elle avait fait du beau travail en regardant, en écoutant et même en surprenant plusieurs conversations traduites.

Le navire avait levé l'ancre avec son équipage plus un homme détaché par Cortés, chargé sans doute de remettre l'or, les présents et le rapport du capitaine au roi Charles. Cet homme était Alonso, cet officier à qui on avait donné Ce-Malinali. Cette estimable fille n'était évidemment pas partie avec lui et elle était immédiatement devenue la concubine de Cortés en même temps que son interprète.

Cortés s'était adressé par son entremise aux Totonaca. Il leur avait dit que le navire reviendrait avec une nomination à un grade supérieur pour lui et il avait anticipé cette promotion en prenant dès à présent le titre de Capitaine général. Toujours dans le but de devancer les ordres de son roi, il avait décidé de changer le nom de Cem-Anahuac, le Monde Unique. La région côtière qu'il avait déjà soumise et toutes les terres qu'il découvrirait par la suite s'appelleraient désormais la Nouvelle-Espagne. Il était clair que Cortés, qu'il soit fou ou incroyablement audacieux ou encore, comme je le supposais, qu'il agisse sur les injonctions de son ambitieux prince, était en train de s'approprier des terres et des peuples qu'il n'avait encore jamais vus et que ces terres dont il réclamait la souveraineté comprenaient aussi la nôtre.

« Si ce n'est pas une déclaration de guerre, Frère Vénéré, dites-moi ce que c'est, s'exclama Cuitlahuac, bouillant de fureur.

— Il n'a pas envoyé de présents de guerre, ni aucun témoignage d'une pareille intention, répondit Motecuzoma sur un ton hésitant.

— Attendrez-vous qu'il vous décharge ses canons dans les oreilles ? répliqua effrontément Cuitlahuac. Vous voyez bien qu'il ignore notre coutume de donner un avertissement. Apprenons-lui les bonnes manières. Envoyons-lui des présents de guerre, puis descendons vers la côte et rejetons cet insupportable fanfaron dans la mer.

— Calme-toi, mon frère, dit Motecuzoma. Pour l'instant, il n'a ennuyé personne en dehors de ces misérables Totonaca. En ce qui me concerne il peut rester sur cette plage toute sa vie, à se pavaner et à se lisser les plumes. Tant qu'il n'entreprendra rien de précis, nous attendrons. »

I H S
A.I.M.C.

A Son Auguste et Impériale Majesté Catholique, l'Empereur Charles Quint, Notre Roi :

Estimée Majesté, Notre Royal Protecteur, de la ville de Mexico, capitale de la Nouvelle-Espagne, en cette veille de la fête de la Transfiguration de l'année mille cinq cent trente et un de Notre Seigneur, nous vous adressons nos salutations.

Attendu que nous n'avons reçu de Votre Suprême Majesté aucun ordre concernant la poursuite de cette chronique qui nous semble terminée avec les feuillets suivants et attendu que l'Aztèque lui-même nous a déclaré qu'il n'avait plus rien à ajouter, nous joignons à la présente la conclusion de ce récit.

Beaucoup de choses dans la relation de l'Indien à propos de la conquête et de ses suites sont déjà connues de Votre Très Savante Majesté grâce aux rapports envoyés par le Capitaine Général Cortés et par d'autres officiers. Toutefois, s'il n'a pas d'autre intérêt, ce compte rendu a au moins le mérite de démentir les prétentieuses et lassantes déclarations du Capitaine Général d'avoir « avec une poignée de rudes soldats castillans » conquis un continent à lui tout seul.

Maintenant que vous et nous, Sire, sommes à même d'envisager ce récit dans sa totalité, il ne fait aucun doute qu'il ne correspond pas du tout à ce que Votre Majesté avait demandé au commencement et nous n'avons guère besoin de revenir sur notre mécontentement. Néanmoins s'il a pu, si peu que ce soit, informer et édifier Votre Majesté par sa pléthore de détails curieux, nous tenterons de nous convaincre que notre patience, notre tolérance et l'assommante tâche à laquelle ont été astreints nos frères scribes, n'auront pas été entièrement perdues.

Nous prions Votre Majesté de bien vouloir imiter notre bienveillant Roi du Ciel et de ne pas prendre en considération le peu de valeur que constitue cette accumulation d'écrits, mais la sincérité avec laquelle nous avons entrepris ce travail et l'esprit dans lequel nous l'avons accompli afin que vous jetiez sur lui un regard plus indulgent.

Avant d'en terminer avec l'Aztèque, nous voudrions aussi demander à Votre Majesté si elle désire de lui des informations supplémentaires. Dans ce cas, nous veillerons à ce qu'il reste à notre disposition. Mais si vous n'avez plus besoin de lui, Sire, pourriez-vous avoir la bonté de nous dire ce que nous devons faire de sa personne, à moins que Votre Majesté préfère que nous remettions son sort entre les mains de Dieu.

En attendant, que la Sainte Grâce de Dieu continue à régner dans le cœur de Votre Estimable Majesté, telle est notre prière constante. De V.M. le dévoué serviteur,

(*ecce signum*) Zumarraga

ULTIMA PARS

Comme vous le savez, mes révérends, le nom de notre onzième mois, Ochpaniztli, signifie « Balayage ». Cette année-là, ce nom prit un sens particulièrement sinistre car c'est vers la fin de ce mois, quand les pluies commencèrent à se calmer, que Cortés entreprit sa marche menaçante vers l'intérieur du pays. Laissant ses marins et quelques-uns des soldats en garnison à Villa Rica de la Vera Cruz, il prit la direction de l'ouest avec environ quatre cent cinquante de ses hommes et mille trois cents Totonaca en armes. Un millier d'autres servaient de porteurs pour les armes de réserve, les canons démontés et leurs lourds projectiles et les provisions de route. Parmi ces porteurs, s'étaient glissées des souris de Motecuzoma qui communiquaient avec d'autres quimichi postées le long du parcours et qui tenaient l'Orateur Vénéré informé de l'avance des troupes.

Cortés ouvrait la marche, revêtu de son étincelante armure de métal et monté sur un cheval qu'il appelait par dérision, mais avec tendresse, la Mule. Son autre possession du genre féminin, Malintzin, portait son étendard et marchait fièrement à ses côtés. Seuls, quelques officiers avaient emmené une femme, car beaucoup espéraient en trouver d'autres en chemin. Sur les hauteurs, la saison des pluies se prolongeait, avec du vent et des bourrasques de neige. Les voyageurs étaient trempés, frigorifiés et ils ne jouissaient guère de la promenade.

« *Ayyo* ! s'était écrié Motecuzoma en entendant le rapport de ses souris. Ils doivent trouver que l'intérieur du pays est moins hospitalier que les Terres Chaudes. Je vais leur envoyer mes sorciers pour leur faciliter l'existence.

— Il vaudrait mieux leur envoyer des guerriers pour leur rendre la vie impossible, avait ironisé Cuitlahuac.

— Je préfère préserver cette façade amicale aussi longtemps qu'elle jouera en notre faveur. Les sorciers vont si bien les accabler de sortilèges qu'ils finiront par décider d'eux-mêmes de faire demi-tour, sans savoir que nous sommes les responsables de leurs malheurs. Il faut qu'ils rapportent à leur roi que le pays est insalubre et impénétrable, mais qu'ils ne conçoivent aucun soupçon à notre sujet. »

Les sorciers partirent donc en toute hâte vers l'est, déguisés en paisibles voyageurs. Il est possible que les magiciens soient capables d'accomplir des prodiges, mais les obstacles que ceux-ci mirent sur la route de Cortés se révélèrent pitoyablement inefficaces. D'abord, ils tendirent entre les arbres des fils très fins où étaient accrochés des

papiers bleus couverts de signes cabalistiques. Bien que cette barrière fût supposée infranchissable, le cheval de Cortés qui conduisait la marche la rompit sans même sans apercevoir. Les magiciens firent alors savoir à Motecuzoma, non pas qu'ils avaient échoué, mais que les chevaux possédaient le pouvoir d'échapper à ce sortilège. Ensuite, ils s'entendirent secrètement avec les espions qui s'étaient introduits dans l'armée pour qu'ils glissent de la sève de ceiba et des figues de Barbarie dans la nourriture des soldats. La sève de l'arbre ceiba rend les personnes qui l'ingèrent si affamées qu'elles dévorent goulûment tout ce qui leur tombe sous la dent et qu'au bout de quelques jours elles ont tellement engraissé qu'elles ne peuvent plus bouger. C'est du moins ce que prétendent les magiciens, car je n'ai jamais constaté personnellement ce phénomène. En revanche, la tuna a réellement un effet pernicieux, quoique moins spectaculaire. La tuna est ce que vous appelez la figue de barbarie, le fruit du cactus nopalli, et les premiers Espagnols ne savaient pas qu'il fallait le peler soigneusement avant de le manger. Les sorciers s'attendaient donc à ce que les Blancs endurent d'atroces souffrances quand les épines minuscules, mais très acérées de ce fruit leur pénétreraient dans les doigts et dans la langue. En outre, celui qui a mangé la chair rouge de ce fruit a une urine d'un rouge encore plus vif qui peut lui faire croire, s'il n'est pas averti, qu'il est atteint d'une affection mortelle.

Si la sève du ceiba fit grossir les Blancs, ce ne fut pas au point de les immobiliser et s'ils maudirent les épines de tuna, et furent épouvantés d'uriner du sang, cela ne les empêcha pas de continuer à avancer. Il est fort probable que Malintzin leur ait montré la façon de les manger et les ait mis au courant des conséquences et les Espagnols poursuivirent inexorablement leur marche vers l'ouest.

En même temps qu'elles lui avaient appris l'échec des sorciers, les souris avaient apporté à Motecuzoma une nouvelle encore plus inquiétante. L'armée de Cortés était en train de traverser le territoire de tribus de moindre importance, comme les Tepeyahuaca et les Xica, qui s'étaient toujours fait tirer l'oreille pour verser un tribut à la Triple Alliance. Dans chaque village, les recrues totonaca clamaient à la population : « Venez vous joindre à nous ! Ralliez-vous à Cortés ! Il veut nous libérer du joug détesté des Mexica. » Ces tribus avaient fourni de nombreux guerriers et l'armée de Cortés devenait de plus en plus importante.

« Vous avez entendu, Frère Vénéré ! avait éclaté Cuitlahuac. Ces créatures osent se vanter d'être venues pour s'opposer personnellement à vous. Vous avez maintenant toutes les excuses pour fondre sur eux. C'est le moment. Comme l'a dit le Seigneur Mixtli, ils sont incapables de se défendre dans les montagnes. Vous ne pouvez plus dire : Attendons !

— J’ai dit attendons ! répliqua Motecuzoma imperturbable. Nous épargnerons ainsi beaucoup de vies humaines.

— Dites-moi, ricana Cuitlahuac, quand donc dans toute cette histoire a-t-on épargné une seule vie ?

— Je voulais dire qu’il est inutile de sacrifier même un seul soldat, répondit Motecuzoma, visiblement ennuyé. Apprends, mon frère, que les étrangers approchent de la frontière orientale de Texcala. Laissons ce pays combattre les envahisseurs et nous en tirerons deux avantages. D’abord, les Blancs seront certainement vaincus et ensuite les Texcalteca seront tellement affaiblis que je pourrai ensuite les attaquer et leur infliger une sévère défaite. De plus, si au cours des opérations nous trouvons des Espagnols survivants, nous leur porterons secours, si bien qu’ils penseront que nous sommes entrés en guerre uniquement pour les défendre et que nous aurons gagné ainsi la reconnaissance de leur roi dont nous pourrons peut-être tirer profit. Pour toutes ces raisons, nous allons continuer à attendre. »

Si Motecuzoma avait fait profiter Xicotenca, le chef de Texcala, de ce qu’il savait des forces et des faiblesses des Blancs, il aurait fait poster ses troupes aux endroits stratégiques des montagnes escarpées du pays. Malheureusement, Xicotenca le Jeune, le chef des armées, avait choisi de déployer ses hommes sur l’une des rares plaines de Texcala et il s’était préparé à un combat traditionnel, où l’on échange les formalités d’usage avant de se ruer à l’assaut. Xicotenca avait sans doute entendu parler de la puissance plus qu’humaine de ce nouvel ennemi, mais il ignorait certainement qu’il ferait fi de nos conventions et de nos règles de guerre.

Un jour, donc, Cortés sortit d’une forêt en bordure de ladite plaine, à la tête de ses quatre cent cinquante soldats et de ses trois mille guerriers indigènes, pour se trouver face à un mur impénétrable de dix mille Texcalteca – trente mille ont prétendu certains. Cortés se rendait compte de la formidable importance de ses opposants, revêtus de leur armure jaune et blanc et brandissant leurs longues bannières de plumes, mais il garda assez de sang-froid pour dissimuler son arme la plus redoutable. Les Texcalteca ne virent que des fantassins ; tous les chevaux étaient restés cachés dans les bois, hors de la vue de l’ennemi.

Comme l’exigeait la tradition, plusieurs nobles texcalteca sortirent des rangs et traversèrent la prairie verdoyante qui séparait les deux armées pour venir offrir cérémonieusement les armes symboliques, les manteaux de plumes et les boucliers et pour déclarer l’ouverture des hostilités. Cortés prolongea à dessein cette cérémonie en demandant qu’on lui en explique la signification. Aguilar servait de moins en moins d’interprète car Malintzin avait fait de rapides progrès en espagnol ; après tout, le lit est la meilleure école pour apprendre les

langues. Aussi, après avoir écouté la déclaration des Texcalteca, Cortés en fit une à son tour et Malintzin la traduisit aux nobles. Je peux vous la répéter de mémoire, car il a fait ensuite la même proclamation dans tous les villages, dans toutes les villes et dans toutes les nations qui se fermaient à son approche. Après avoir demandé qu'on le laisse entrer sans résistance, il déclarait :

« Si vous refusez, avec l'aide de Dieu, je pénétrerai de force et je vous livrerai un combat acharné. Je vous soumettrai à notre Sainte Eglise et à notre roi Carlos. Je prendrai vos femmes et vos enfants comme esclaves ou bien je les vendrai selon le bon plaisir de Sa Majesté. Je m'emparerai de tous vos biens et je vous traiterai comme des sujets rebelles refusant d'obéir à leur souverain légitime. Par conséquent, tous les massacres et les malheurs qui surviendront par la suite vous seront imputables et non à Sa Majesté, à moi ou aux officiers qui sont à mes ordres. »

Il est facile d'imaginer que les nobles texcalteca n'avaient pas été très heureux qu'on les qualifie de sujets d'un prince étranger, ni qu'on leur dise qu'ils étaient des rebelles en défendant leurs frontières. Ces propos dédaigneux ne firent qu'accroître leur désir de se battre ; ils ne firent aucune réponse et regagnèrent leurs rangs, la tête haute, au milieu des cris de guerre, des tambours et des flûtes.

Cependant, ces échanges de politesse avaient donné aux hommes de Cortés le temps de monter et d'installer leurs dix gros canons et les quatre petits. Ils les avaient chargés non pas avec des boulets, mais avec des morceaux de métal, du verre brisé et des cailloux tranchants. Les arquebuses et les arbalètes étaient prêtes à tirer. Cortés donna alors rapidement ses ordres que Malintzin traduisit aux guerriers indigènes avant de courir se mettre à l'abri à l'arrière. Ensuite, toute l'armée attendit que le grand mur jaune et blanc s'élance en faisant pleuvoir un déluge de flèches, puis que ce mur se transforme en une ruée de guerriers frappant sur leurs boucliers, hurlant comme des jaguars et criant comme des aigles.

Ni Cortés, ni aucun de ses hommes ne bougea pour aller à leur rencontre comme c'était la tradition. Il cria seulement : « Par Santiago ! » et le grondement des canons éclata. Les combattants du premier rang éclatèrent en lambeaux de chair et en jets de sang. La ligne suivante s'effondra, foudroyée mais sans raison apparente, puisque les balles des arquebuses et les flèches des arbalètes avaient disparu dans leur épaisse armure matelassée. Puis, les cavaliers sortaient du bois au galop, les chiens à leurs trousses. Ils avaient levé leur lance et ils embrochaient leurs proies comme des piments sur une ficelle. Quand leur lance ne pouvait plus contenir de victime, les cavaliers les laissaient tomber et dégainaient leur épée d'acier avec laquelle ils tranchaient bras, jambes et têtes. Choqués, effondrés,

terrorisés, les Texcalteca furent saisis de stupeur et perdirent toute leur rage de vaincre. Les chevaliers et les quachic tentèrent à plusieurs reprises de les rassembler pour redonner l'assaut. Mais, à chaque fois, les canons, les arbalètes et les arquebuses envoyaient leurs projectiles meurtriers, semant la mort dans les rangs texcalteca.

Inutile de relater cette bataille dans tous ses détails. Ce qui s'est passé ce jour-là est bien connu. Les Texcalteca prirent la fuite poursuivis par Cortés et les guerriers totonaca trop heureux d'avoir l'occasion de participer à un combat où leur rôle consistait uniquement à harceler des fugitifs. Les Texcalteca avaient laissé environ le tiers de leurs troupes sur le terrain alors qu'ils n'avaient infligé à l'ennemi que des pertes insignifiantes.

Cortés et ses hommes installèrent leur campement sur le champ de bataille même, pour panser les quelques blessés et célébrer la victoire.

Si l'on songe aux terribles pertes qu'ils avaient subies, on doit admirer les Texcalteca de ne pas s'être aussitôt rendus à Cortés. C'était un peuple fier, courageux et intraitable, malheureusement il avait une foi indestructible dans ses devins. C'est donc vers les sages que Xicotenca se tourna le soir même de la défaite, pour leur demander :

« Ces étrangers seraient-ils vraiment des dieux ? Sont-ils réellement invincibles ? N'y a-t-il aucun moyen de vaincre leurs engins qui crachent le feu ? Dois-je continuer à sacrifier mes braves et poursuivre la lutte ? »

Après avoir délibéré, les devins lui répondirent :

« Non, ce ne sont pas des dieux. Ce sont des hommes qui ont sans doute appris à se servir de la puissance du soleil. Tant que le soleil brille, ils ont la supériorité de leurs armes qui crachent le feu, mais leur force disparaît en même temps que le soleil. La nuit, ils ne sont que des hommes comme les autres, avec des armes comme les autres. Attaquez-les de nuit. Cette nuit même. Sinon, au lever du soleil ils se lèveront aussi et balayeront votre armée comme de l'herbe qu'on fauche.

— Attaquer de nuit ? murmura Xicotenca. C'est contraire à toutes les traditions du combat loyal. Sauf pendant les sièges, on n'a jamais vu des armées se battre la nuit.

— Justement. Ces étrangers seront sans méfiance, ils ne s'attendront pas à être attaqués. Profitez-en. »

Les devins texcalteca avaient le don de se fourvoyer tout autant que les autres, en effet, il semblerait que les Blancs aient l'habitude de se battre la nuit et qu'ils prennent toutes leurs précautions.

Cortés avait posté des sentinelles tout autour du camp qui veillaient tandis que leurs compagnons dormaient en tenue de combat avec leurs armes chargées à portée de la main. Malgré l'obscurité, les

guetteurs distinguèrent facilement les éclaireurs texcalteca qui rampaient en terrain découvert. Ils ne jetèrent aucun cri d'alarme et se glissèrent vers leur camp pour réveiller, sans bruit, Cortés et son armée. Personne ne se leva. Personne ne bougea et les éclaireurs revinrent dire à Xicotenca que tout le camp espagnol était endormi.

Ce qui subsistait de l'armée texcalteca s'avança à quatre pattes jusqu'au pourtour du camp. Là, les guerriers se redressèrent et bondirent sur l'ennemi endormi, mais ils n'eurent pas le temps de pousser un seul cri de guerre. Dès qu'ils furent debout, les éclairs, le tonnerre et le sifflement des projectiles déchirèrent la nuit… et l'armée de Xicotenca fut balayée comme de l'herbe à faucher.

Le lendemain, pleurant de ses vieux yeux aveugles, Xicotenca l'Ancien envoya à Cortés une délégation des nobles les plus éminents, avec le drapeau à mailles d'or de la trêve, pour négocier les conditions de la reddition.

A la grande surprise des envoyés, Cortés ne se conduisit pas en conquérant et il les accueillit avec chaleur et amitié. Par l'intermédiaire de Malintzin, il fit l'éloge des combattants texcalteca et leur dit qu'il regrettait que, s'étant mépris sur ses intentions, ils aient cru bon de se défendre, parce que, prétendait-il, il ne voulait pas de la reddition des Texcalteca. Il était venu dans ce pays dans le seul but de lui apporter aide et amitié. Sans doute renseigné par Malintzin, il leur avait ensuite déclaré :

« Je sais que vous souffrez depuis des années de la tyrannie de Motecuzoma. J'ai déjà libéré les Totonaca et d'autres tribus de sa tutelle et je ferai la même chose pour vous si vous voulez bien vous joindre à moi dans cette sainte croisade.

— Mais, avaient répondu les nobles éberlués, nous avons entendu dire que vous exigiez des peuples qu'ils se soumettent à votre chef et à votre religion. »

Cortés balaya d'un geste toutes ces considérations. La résistance des Texcalteca lui avait enseigné à les traiter avec circonspection.

« Je vous demande votre alliance et non votre soumission. Quand nous aurons purgé ces territoires de la funeste domination des Mexica, nous vous montrerons les avantages du christianisme et d'une entente avec notre roi Carlos. Alors vous jugerez vous-mêmes si vous souhaitez partager ces bienfaits. Mais, chaque chose en son temps. Allez demander à votre estimable chef s'il veut bien nous tendre une main amicale et faire cause commune avec nous. »

A peine Xicotenca avait-il reçu ce message de la bouche de ses émissaires que les souris l'avaient déjà fait parvenir à Tenochtitlán. Motecuzoma fut bouleversé, consterné et courroucé de voir que ses prévisions étaient fausses et il fut presque pris de panique en réalisant que son erreur risquait d'avoir des conséquences fatales. Les

Texcalteca n'avaient pas arrêté les envahisseurs et il ne les tenait pas à sa merci. Pis encore, les étrangers n'étaient ni découragés ni affaiblis et ils continuaient à avancer en proférant des menaces à notre égard et, pour mettre un comble à tout cela, les Blancs se trouvaient confortés par la puissance et la haine de notre ennemi le plus ancien, le plus acharné et le plus implacable.

Motecuzoma se ressaisit néanmoins et prit une décision un peu plus énergique que son « attendons ». Il fit venir le plus intelligent de ses messagers et l'envoya à Cortés avec une déclaration interminable et élogieuse dont voici l'essentiel.

« Estimé Capitaine Général Cortés, ne vous fiez pas aux traîtres texcalteca. Ils sont prêts à vous raconter n'importe quelle fable pour gagner votre confiance et ensuite ils vous trahiront perfidement. Comme vous pourrez le vérifier aisément, cette nation est un îlot cerné de toutes parts par des voisins dont elle s'est fait des ennemis. Si vous pactisez avec les Texcalteca, vous serez, comme eux, méprisé et rejeté par tous les autres pays. Suivez notre conseil. Abandonnez ce peuple indigne et faites alliance avec la puissante coalition des Mexica, des Acolhua et des Tecpanecá. Nous vous invitons à venir rendre visite à notre alliée, la ville de Cholula, qui se trouve au sud de l'endroit où vous êtes. Vous y recevrez un accueil digne du personnage de marque que vous êtes. Une fois que vous vous y serez bien reposé, on vous escortera jusqu'à Tenochtitlán, selon votre désir, où le Uey tlatoani Motecuzoma Xocoyotzin attend avec impatience de vous serrer dans ses bras et de vous rendre tous les honneurs. »

Motecuzoma était-il sincère ? Etait-il vraiment disposé à accorder une audience aux Blancs en attendant de décider de ce qu'il allait faire ensuite ? Je n'en sais rien ; il n'avait fait part à personne de ses intentions. Ce que je sais, par contre, c'est que si j'avais été à la place de Cortés, cette invitation m'aurait fort diverti, d'autant que Malintzin avait dû la lui traduire sournoisement ainsi :

« Ennemi détesté : renvoyez vos nouveaux alliés ; débarrassez-vous des troupes que vous venez d'acquérir et faites plaisir à Motecuzoma en allant vous jeter tête baissée dans le piège qu'il vous tend. »

Pourtant, à ma grande surprise, ne sachant pas à l'époque à quel point l'homme était audacieux, Cortés accepta l'invitation et il se mit en route pour Cholula où il fut reçu comme un hôte de marque. Cependant, Cortés n'avait pas suivi toutes les injonctions de Motecuzoma et il n'avait pas renvoyé ses alliés. Entre-temps, le vieux Xicotenca avait accepté de faire cause commune avec lui et il avait mis sous ses ordres dix mille guerriers texcalteca. Cortés arriva donc devant Cholula à la tête de cette armée, plus les trois mille recrues Totonaca et plus, naturellement, ses trois cents soldats blancs, ses

chevaux, ses chiens, sa Malintzin et les femmes qui accompagnaient les troupes.

Après avoir salué Cortés comme il convenait, les deux Seigneurs de Cholula – le Seigneur de ce qui est dessus et le Seigneur de ce qui est dessous – jetèrent des regards effrayés sur cette multitude et dirent à Cortés :

« Sur l'ordre de l'Orateur Vénéré Motecuzoma, notre ville est sans armes. Nous avons fait le nécessaire pour recevoir votre seigneurie et ses troupes personnelles, mais nous n'avons pas de place pour ses nombreux alliés. En outre, comme vous le savez, les Texcalteca sont nos ennemis jurés et nous serions très inquiets de les voir pénétrer chez nous. »

Cortés donna obligeamment des ordres pour que les guerriers indigènes restent autour de Cholula et ils établirent leur campement en encerclant totalement la ville. Ensuite, il entra seul avec ses soldats blancs, tandis que le peuple l'acclamait et jetait des fleurs sur son passage.

Comme promis, les Espagnols furent logés luxueusement – le dernier des soldats fut traité comme un chevalier – et on leur procura à tous des serviteurs et des femmes. Pendant quatorze jours, les Blancs connurent une existence que seuls les plus héroïques guerriers peuvent rêver de vivre dans l'au-delà. On les régala, on les abreuva d'octli, on les laissa se conduire à leur guise et profiter des femmes qu'on leur avait fournies, on les réjouit de musique et de danses et au bout de ces quatorze jours, les Blancs se dressèrent et massacrèrent tous les hommes, toutes les femmes et tous les enfants de Cholula.

Les souris firent parvenir la nouvelle à Tenochtitlán avant même que la fumée des arquebuses ait eu le temps de se dissiper. D'après les quimichi, cette tuerie s'était effectuée à l'instigation de la Malintzin. Une nuit, elle était entrée dans la chambre de son maître, alors qu'il était en train de se soûler et de se distraire avec des femmes. Elle les chassa et avertit Cortés qu'un complot se tramait contre lui, en prétendant qu'elle l'avait appris en se mêlant aux conversations des femmes du marché qui avaient cru naïvement qu'elle était une prisonnière de guerre désireuse de se soustraire à ses ravisseurs blancs. Si on avait traité les hôtes aussi princièrement, c'était uniquement dans le but de les endormir, pendant que Motecuzoma envoyait vingt mille Mexica pour encercler Cholula. Au signal donné, ces troupes tomberaient sur les alliés indigènes qui campaient autour de la ville, tandis que les habitants de Cholula prendraient les armes pour s'attaquer aux Blancs sans méfiance. Elle avait même ajouté qu'elle avait vu la foule se rassembler sur la place principale autour des étendards. Cortés bondit hors du palais avec ses sous-officiers et il rameuta ses troupes au cri de « Santiago ! ». Comme Malintzin le lui

avait dit, il trouva la place grouillante de gens portant des bannières de plumes et vêtus d'habits de cérémonie qui pouvaient passer pour des tenues de combat. Il ne leur donna pas le temps de pousser le moindre cri de guerre, ni même d'expliquer pourquoi ils étaient rassemblés là. Les soldats déchargèrent instantanément leurs armes sur la foule qui était si compacte que la première volée de plombs et de flèches la faucha comme de l'herbe.

Quand la fumée s'éclaircit un peu, les Blancs se rendirent peut-être compte qu'il y avait aussi des femmes et des enfants et ils durent se demander si leur précipitation était bien justifiée. Le bruit amena les Totonaca et les autres alliés dans la ville et ceux-ci la dévastèrent et massacrèrent sans pitié toute la population, y compris les deux seigneurs, encore plus cruellement que les Blancs. Quelques hommes parvinrent à se saisir de leurs armes pour se défendre mais ce ne fut qu'un acte désespéré. Ils se retranchèrent sur la montagne-pyramide de Cholula et à la fin ils s'enfermèrent dans le grand temple de Quetzalcoatl qui était au sommet. Les assiégeants n'eurent plus qu'à empiler du bois et à y mettre le feu.

Voilà douze ans que ce temple a été incendié et qu'on a déblayé tous ses décombres. On n'y voit plus que des arbres et des buissons et c'est pourquoi tant de vos compatriotes n'arrivent pas à croire que cette montagne n'est pas une montagne, mais une pyramide élevée par les hommes. Maintenant, son sommet, où l'on adorait jadis Quetzalcoatl, est couronné par une église chrétienne.

Quand Cortés était arrivé à Cholula, il y avait environ huit mille habitants. Quand il en repartit, c'était le désert. Je vous répète que Motecuzoma ne m'avait pas fait part de ses plans, mais on a dit qu'il avait bien envoyé des troupes vers Cholula et qu'il avait réellement donné des ordres à la population pour qu'elle se soulève. Permettez-moi d'en douter. Ce massacre avait eu lieu le premier jour de notre quatorzième mois, Panquetzaliztli, c'est-à-dire l'Elévation des bannières de plumes, au cours duquel on célébrait partout des cérémonies et c'était justement ce qu'était en train de faire la population de Cholula.

Il est possible que la Malintzin n'ait jamais assisté à cette fête auparavant et qu'elle ait cru de bonne foi que les habitants s'étaient rassemblés avec des étendards de bataille, ou alors elle avait tout simplement inventé ce complot par jalousie envers les femmes de la ville. Quoi qu'il en soit, elle avait effectivement incité Cortés à accomplir ce massacre et s'il le regretta, ce ne fut pas long, parce qu'en définitive ce forfait lui servit encore davantage que la défaite de Texcala. Quand la nouvelle de la tuerie se répandit dans le Monde Unique, les divers gouvernements commencèrent à envisager la situation à peu près en ces termes :

Les Blancs ont d'abord monté les Totonaca contre les Mexica. Ensuite, ils ont vaincu Texcala, ce que ni Motecuzoma, ni aucun de ses prédécesseurs n'avaient jamais réussi à faire. Puis, ils ont massacré des alliés de Motecuzoma à Cholula sans se soucier le moins du monde de la colère ou de la vengeance de l'Orateur Vénéré. Il semblerait que ces Blancs soient encore plus puissants que les puissants Mexica et il serait peut-être plus sage de se rallier à eux tant que nous pouvons encore le faire de notre plein gré.

C'est ce que fit sans hésitation le prince Ixtlilxochitl, chef légitime des Acolhua. Motecuzoma dut regretter amèrement de l'avoir chassé de son trône trois ans auparavant, quand il s'aperçut que Fleur Noire n'avait pas passé tout ce temps à se lamenter dans ses montagnes, mais qu'il avait rassemblé des troupes en prévision de la reconquête du pouvoir. Pour Fleur Noire, Cortés avait dû faire figure d'envoyé des dieux. Il descendit de son repaire pour aller jusqu'à la cité martyre de Cholula où Cortés était en train de regrouper ses troupes avant de poursuivre sa marche vers l'ouest. Le prince parla certainement à Cortés des avanies que lui avait fait subir Motecuzoma et le Capitaine Général dût promettre de lui venir en aide. En effet, on apprit bien vite à Tenochtitlán que l'armée de Cortés venait de s'augmenter des milliers de combattants merveilleusement entraînés du prince Fleur Noire.

En définitive, la tuerie soudaine et sans doute injustifiée de Cholula se révéla un coup de maître et Cortés put dire merci à Malintzin quelles qu'aient été les raisons qui l'avaient poussée à agir. Elle lui avait prouvé qu'elle était tout entière vouée à sa cause et qu'elle l'aiderait à accomplir son destin même s'il fallait pour cela piétiner les cadavres des hommes, des femmes et des enfants de sa race. A partir de ce moment, Cortés la considéra comme son premier conseiller stratégique, son officier le plus fidèle et son allié le plus sûr. Peut-être même l'a-t-il aimée. Malintzin avait atteint ses deux objectifs : elle s'était rendue indispensable à son maître et elle allait bientôt entrer dans Tenochtitlán, son rêve de toujours, avec le titre et les honneurs dus à une grande dame.

J'avais rencontré Malintzin deux fois avant qu'elle ne devienne l'arme la plus redoutable de Cortés et les deux fois, j'aurais pu m'y opposer. Le jour où je l'avais connue au marché d'esclaves, j'aurais pu l'acheter et elle se serait contentée de faire partie de la maison d'un Chevalier-Aigle à Tenochtitlán. Quand je l'avais revue au pays totonaca, elle n'était encore qu'une esclave appartenant à un officier subalterne et sa disparition n'aurait pas provoqué un bien grand émoi. J'avais donc eu par deux fois l'occasion de changer le cours de sa vie – et peut-être le cours de l'histoire – et je ne l'avais pas fait. Son rôle dans le massacre de Cholula m'avait fait comprendre quelle menace

elle représentait. Je savais que je la reverrais et je me jurai de faire quelque chose pour mettre un terme à son existence.

Dès qu'il eut connaissance du drame, Motecuzoma envoya à Cortés une délégation de nobles conduite par Tlacotzin, son Femme-Serpent. Ces émissaires emmenaient avec eux un convoi de porteurs chargés d'or et d'autres cadeaux de prix, non pour venir en aide à la malheureuse cité, mais pour amadouer Cortés.

Motecuzoma montra dans cette affaire toute la duplicité dont il était capable. La population de Cholula était sans doute entièrement innocente et, si elle avait vraiment voulu se soulever, elle l'avait fait sur les instructions secrètes de Motecuzoma. Pourtant, dans son message à Cortés, l'Orateur Vénéré blâmait ses alliés de Cholula d'avoir organisé un complot. Il affirmait qu'il n'en avait pas eu connaissance et qualifiait les prétendus insurgés de « traîtres envers nous deux ». Il félicitait Cortés de sa rapide intervention et il espérait que cet incident ne mettrait pas en péril l'amitié future des hommes blancs et de la Triple Alliance.

Il semblait particulièrement indiqué que ce message fût confié au Femme-Serpent car c'était un chef-d'œuvre de sinuosité.

« Cependant, avait poursuivi Tlacotzin, si la perfidie de Cholula a découragé le Capitaine Général de s'aventurer plus loin dans ces terres peu sûres, nous comprendrons sa décision de rentrer chez lui, tout en regrettant vivement de ne pas avoir pu rencontrer face à face le vaillant Capitaine Général Cortés. Par conséquent, puisque vous ne venez pas dans leur capitale, les Mexica vous prient d'accepter ces cadeaux que vous partagerez avec votre roi Carlos quand vous serez de retour en Espagne. »

On m'a dit par la suite que Cortés avait eu du mal à contenir son amusement quand ce message équivoque lui fut traduit par Malintzin et qu'il avait murmuré : « J'ai hâte de me trouver face à cet homme au double visage. »

Mais voici ce qu'il répondit à Tlacotzin :

« Je remercie votre maître de ses attentions et de ses présents que j'accepte avec gratitude de la part de Sa Majesté le roi Carlos. Cependant (et là, il bâilla) les ennuis que nous avons eus à Cholula ne portent pas à conséquence. (Là, il se mit à rire) Votre Seigneur ne doit pas craindre que notre détermination de poursuivre notre exploration en soit amoindrie. Nous allons continuer vers l'ouest en faisant, de temps à autre, un détour pour rendre visite à des pays qui souhaiteraient se joindre à nous. Mais soyez sûr que notre périple nous amènera à Tenochtitlán. Vous pouvez transmettre à votre chef ma solennelle assurance que nous nous rencontrerons face à face.

Motecuzoma avait prévu que les envahisseurs ne se laisseraient pas si facilement dissuader, aussi il avait indiqué à son Femme-Serpent

cette réponse hypocrite :

« Dans ce cas, notre Orateur Vénéré souhaite que le Capitaine Général ne diffère pas plus longtemps sa venue. (Cela voulait dire que Motecuzoma ne voulait pas qu'il continue à se promener parmi ses tributaires mécontents en les enrôlant au passage.) L'Orateur Vénéré craint que ces provinces arriérées ne vous fasse croire à tort que nous sommes un peuple barbare. Il désire que vous voyiez sa magnifique capitale pour que vous puissiez juger de ce qu'il est capable de faire et il vous presse de venir directement à Tenochtitlán. Je vous y conduirai, Seigneur, et, puisque je suis le second personnage de la nation mexica, ma présence sera pour vous une garantie contre des perfidies et des traquenards éventuels. »

Cortés fit un geste qui englobait la multitude des troupes stationnées autour de Cholula.

« Je ne m'inquiète pas outre mesure des perfidies et des traquenards, ami Tlacotzin, mais j'accepte l'invitation de votre chef et votre offre de me servir de guide. Nous serons prêts à partir quand vous le voudrez. »

Il est fort possible que Motecuzoma ait caressé l'idée de promener indéfiniment l'armée de Cortés jusqu'au moment où les envahisseurs se seraient fatigués et perdus. Mais, parmi les troupes indigènes, beaucoup auraient découvert la supercherie. Malgré tout, Motecuzoma avait dû donner l'ordre à Tlacotzin de ne pas leur faciliter le voyage, espérant peut-être que Cortés finirait par se décourager. Au lieu de leur faire prendre les routes de commerce des basses vallées, le Femme-Serpent les avait conduits par le grand col qui sépare les volcans Ixtaccihuatl et Popocatepetl.

Même pendant les plus chaudes journées d'été, il y a de la neige sur ces sommets et lorsque l'armée de Cortés les franchit, l'hiver commençait. Rien n'était plus propre à désespérer les Blancs que le froid mordant, les vents furieux et les bourrasques de neige qu'ils durent affronter. Je ne sais pas quel est le climat de votre Espagne, mais les soldats de Cortés avaient passé plusieurs années à Cuba qui est, je crois, une île aussi torride et aussi humide que nos Terres Chaudes. Les Blancs, comme leurs alliés totonaca, n'étaient ni préparés, ni vêtus pour faire face à ces intempéries et Tlacotzin raconta ensuite qu'ils avaient terriblement souffert.

Ils souffrirent, il gémirent, quatre d'entre eux moururent, ainsi que deux de leurs chevaux, plusieurs chiens et une centaine de Totonaca, mais ils continuèrent.

Tlacotzin nous rapporta également les exclamations de joie et de stupéfaction des Espagnols quand ils arrivèrent enfin sur les pentes qui dominent l'immense bassin des lacs. Au-dessous d'eux s'étalaient les lacs communicants aux couleurs infinies, entourés d'une luxuriante

végétation, avec des villes bien ordonnées et des routes toutes droites. Après les terribles montagnes qu'ils venaient de franchir, cette terre leur parut un paradis. Ils étaient encore à vingt longues courses de Tenochtitlán, mais la cité argentée brillait comme un astre. Ils avaient marché pendant des mois à travers plages, montagnes, ravins et vallées en ne traversant que des villes et des villages sans intérêt, pour finir par ce sinistre col entre les deux volcans. Et soudain, ils découvraient – ce sont eux-mêmes qui le dirent – « une vision qui ressemblait à un rêve… à un enchantement sorti des vieux contes de fées…»

Après avoir descendu les pentes des volcans, Cortés pénétra sur le territoire de la Triple Alliance par le pays des Acolhua où il fut accueilli par l'Orateur Vénéré Cacama qui était venu à sa rencontre avec une suite impressionnante de nobles, de courtisans et de gardes. Sur les conseils de son oncle, Cacama adressa une chaleureuse allocution de bienvenue aux arrivants, mais je suppose qu'il ne se sentait pas très à l'aise sous le regard étincelant de son demi-frère, le prince détrôné Fleur Noire planté devant lui avec les guerriers acolhua qu'il avait débauchés. Cette confrontation aurait pu se terminer par une bataille si Motecuzoma et Cortés n'avaient pas formellement interdit qu'une querelle vint ternir cette rencontre mémorable. Aussi, tout se passa bien et Cacama conduisit tout le monde à Texcoco pour s'y reposer avant de continuer sur Tenochtitlán.

Il ne fait pas de doute que Cacama ait été fort irrité de voir ses propres sujets acclamer le prince Fleur Noire dans les rues de Texcoco. Ce fut pour lui une insulte de taille à laquelle vint s'ajouter la désertion en masse de ses troupes. Au cours des deux journées que Cortés passa dans cette ville, deux mille citoyens environ vinrent se joindre aux volontaires de Fleur Noire. A partir de ce moment la nation acolhua se trouva tragiquement divisée. La moitié de la population resta fidèle à Cacama et l'autre se rallia à Fleur Noire qui aurait dû en être l'Orateur Vénéré, même si ces gens regrettaient de le voir lier son sort à celui des Blancs.

En quittant Texcoco, Tlacotzin conduisit l'armée de Cortés le long de la rive sud du lac. Les Blancs s'extasièrent devant cette « grande mer intérieure » et davantage encore devant la splendeur de Tenochtitlán que l'on apercevait de la route et qui croissait en taille et en magnificence à mesure qu'ils en approchaient. Tlacotzin conduisit les Espagnols dans son palais d'Ixtapa-lapan et là, ils astiquèrent leurs épées, leurs armures et leurs canons, ils étrillèrent leurs chevaux et rapetassèrent leurs uniformes défraîchis du mieux qu'ils purent, afin de faire bonne figure pour entrer dans la capitale.

Tlacotzin avait prévenu Cortés que la cité était une île déjà surpeuplée et qu'il n'y avait pas de place pour loger ses alliés. Il lui fit

aussi comprendre que ce serait un manque de tact de faire entrer dans la ville un personnage aussi indésirable que Fleur Noire et des troupes provenant de pays ennemis. Cortés ne pouvait contester le manque de place, puisqu'il avait vu la ville de loin et il était désireux de montrer sa bonne volonté dans le choix de ceux qui l'accompagneraient. Cependant, il posa certaines conditions. Il voulait que Tlacotzin s'arrange pour installer ses troupes sur la terre ferme dans un rayon allant de la chaussée méridionale à la chaussée la plus septentrionale, c'est-à-dire qu'en fait elles contrôleraient ainsi tous les accès de la ville. Outre ses Espagnols, Cortés souhaitait avoir avec lui un nombre symbolique de guerriers acolhua, totonaca et texcalteca pour lui servir d'agents de liaison avec les troupes demeurées sur la terre ferme. Tlacotzin consentit à tout et Cortés choisit les guerriers qu'il garderait près de lui, puis renvoya les autres s'installer aux endroits choisis sous le commandement d'officiers blancs. Quand les messagers revinrent annoncer que tous les détachements étaient en train de monter leur camp, Tlacotzin envoya un émissaire à Motecuzoma pour lui annoncer que les envoyés du roi Carlos et du Seigneur Dieu arriveraient à Tenochtitlán le lendemain.

***

Cela se passait le jour Deux Maison de l'année Un Roseau, ou si vous préférez au début du mois de novembre de l'année mille cinq cent dix-neuf.

La chaussée du sud avait vu passer bien des processions, mais aucune n'avait fait un fracas aussi inhabituel. Les Espagnols n'avaient pas d'instruments de musique et ils ne chantaient pas en marchant, mais on entendait le tintement et le cliquetis de leurs armes de métal et du harnachement de leurs chevaux dont les sabots résonnaient lourdement sur les pavés ainsi que les grandes roues des canons. La jetée tout entière en vibrait et la surface du lac, comme une peau de tambour, amplifiait ce tumulte dont les lointaines montagnes renvoyaient l'écho.

Cortés venait en tête sur sa Mule, tenant dans sa main l'étendard sang et or de l'Espagne et Malintzin marchait fièrement à côté du cheval avec la bannière personnelle de son maître. Derrière suivaient les cavaliers espagnols qui avaient accroché des oriflammes à la pointe de leur lance. Ensuite, une cinquantaine de guerriers indigènes, puis les fantassins espagnols avec leurs arbalètes et leurs arquebuses en position de parade, l'épée au fourreau et la lance appuyée sur l'épaule. Derrière ces rangs bien ordonnés venait la foule remuante des gens d'Ixtapala-pan et des villes voisines, curieuse de voir le spectacle inusité de ces étrangers en armes entrer sans résistance dans

l'inattaquable cité de Tenochtitlán.

A mi-chemin de la chaussée, au fort d'Acachinango, les premiers officiels vinrent à la rencontre du cortège : l'Orateur Vénéré Cacama avec des nobles acolhua venus par bateau sur le lac, ainsi que des Tecpanecá de Tlacopan, la troisième ville de la Triple Alliance. Ces seigneurs somptueusement vêtus se mirent à balayer la chaussée devant les étrangers, aussi humblement que des esclaves, en la jonchant de pétales de fleurs, jusqu'à l'endroit où elle rejoignait l'île. Pendant ce temps, Motecuzoma était arrivé dans une magnifique litière accompagné des chevaliers des trois ordres et des seigneurs et des dames de la cour, dont le Seigneur Mixtli et Dame Béu.

Tout avait été calculé pour que les deux cortèges se rencontrent à l'entrée de la ville. Les deux processions s'arrêtèrent à une vingtaine de pas l'une de l'autre et Cortés sauta de son cheval. Au même moment, les porteurs déposèrent la litière et Motecuzoma en descendit. Nous fûmes tous surpris par sa tenue. Il avait, bien sûr, son plus somptueux manteau de colibri, une couronne de plumes de quetzal en éventail et une quantité de bijoux de prix. Mais, il n'avait pas mis ses sandales dorées ; il était pieds nus et aucun de nous ne fut content de voir l'Orateur Vénéré du Monde Unique manifester une si grande humilité.

Cortés et lui s'avancèrent l'un vers l'autre à pas lents ; Motecuzoma s'inclina très bas pour baiser la terre et Cortés lui répondit en faisant le salut militaire espagnol. Comme c'est l'usage, Cortés offrit le premier cadeau. Il se pencha pour attacher autour du cou de l'Orateur Vénéré un rang parfumé de ce qui semblait être un mélange de perles et de scintillantes pierres précieuses, mais qui se révéla par la suite n'être qu'une babiole de nacre et de verre. A son tour, Motecuzoma passa au cou de Cortés un collier à double rang de coquillages rares agrémenté de pendeloques en or massif représentant des animaux. Ensuite, l'Orateur Vénéré se lança dans un discours de bienvenue long et fleuri. Malintzin s'avança hardiment près de son maître pour traduire les paroles de Motecuzoma, puis la réponse de Cortés.

Le Uey tlatoani regagna sa chaise, le Capitaine Général remonta sur son cheval et les deux cortèges pénétrèrent dans la ville. Arrivés au Cœur du Monde Unique, les chevaux eurent du mal à garder le pas sur le marbre glissant de la place et les cavaliers durent descendre pour les mener par la bride. Dans l'ancien palais d'Axayacatl, un banquet somptueux avait été préparé pour les visiteurs et leurs hôtes. Tandis que tout le monde prenait place, Motecuzoma conduisit Cortés vers l'estrade qu'on avait installée pour eux en lui disant :

« C'est le palais de mon père. On l'a meublé et décoré pour qu'il soit digne de nos hôtes distingués. Vous y trouverez des appartements

pour vous-même, pour votre dame – il prononça ce mot avec une certaine répugnance – et pour vos principaux officiers. Un personnel complet d'esclaves est là pour vous servir. Ce palais sera votre résidence aussi longtemps que vous choisirez de rester ici. »

Je pense que tout autre que Cortés, dans une situation aussi équivoque, aurait décliné cette offre car il était conscient d'être un visiteur indésirable et il n'ignorait pas qu'on le considérait comme un agresseur. En restant dans ce palais, même avec trois cents de ses hommes, le Capitaine Général se mettait dans une position bien plus critique qu'à Cholula. Il serait constamment sous l'œil de Motecuzoma et à sa merci. Tant que Cortés serait dans la ville, il lui serait difficile d'entrer en contact avec ses alliés et même s'il y parvenait, les renforts auraient du mal à venir jusqu'à lui. En passant sur la chaussée du Sud, Cortés avait certainement remarqué que les ponts qui franchissaient les canaux pouvaient facilement être retirés et il devait se douter qu'il en était de même partout dans la ville.

Le Capitaine Général aurait très bien pu répondre à Motecuzoma qu'il préférait s'installer sur la terre ferme et venir en ville pour leurs entretiens. Mais au contraire, il le remercia de son hospitalité et l'accepta comme si le palais lui revenait de droit et comme s'il méprisait jusqu'à la pensée de craindre quelque chose en l'occupant. Bien que je n'aie jamais eu aucune amitié pour Cortés, ni aucune admiration pour sa ruse et pour son habileté, je suis obligé de reconnaître qu'il n'a jamais hésité à faire face au danger, avec une audace qui défie le sens commun. Je sentais peut-être qu'il y avait une similitude dans nos caractères, parce que moi aussi, j'ai toujours pris des risques que les personnes « sensées » qualifiaient de folies.

Cependant, Cortés ne s'en était pas entièrement remis à la chance. Il avait aussitôt donné l'ordre à ses hommes de hisser avec de grosses cordes quatre canons sur la terrasse du palais – sans souci des fleurs qu'on venait d'y planter pour lui – et de les mettre en position de tir. Toutes les nuits, des soldats armés d'arquebuses chargées faisaient des rondes sur le toit et autour du bâtiment.

Les jours suivants, Motecuzoma fit personnellement visiter la ville à ses hôtes en compagnie d'une suite nombreuse dont je faisais partie sur les instances de l'Orateur Vénéré que j'avais prévenu de la curieuse façon dont Malintzin avait coutume de traduire les discours.

Comme il me l'avait promis, Cortés se souvenait de moi, mais il ne semblait pas m'en vouloir. Il eut un petit sourire oblique quand je lui fus présenté par mon nom et il parla par mon intermédiaire aussi souvent que par celui de Malintzin. Elle aussi m'avait reconnu, mais sa haine était évidente et elle ne m'adressait jamais la parole. Quand son maître me choisissait comme interprète, elle me regardait comme si elle attendait le moment propice pour me tuer. Juste retour des

choses, pensais-je, puisque j'avais les mêmes intentions à son égard.

Les Espagnols furent unanimes à reconnaître l'importance, la splendeur et la propreté de Tenochtitlán qu'ils comparaient à d'autres villes qu'ils avaient vues. Tous ces noms ne me disaient rien, mais vous, mes révérends, vous les connaissez sans doute. Ils disaient qu'elle était plus étendue que Valladolid, plus peuplée que Séville, que ses édifices étaient presque aussi somptueux que ceux de la Sainte Rome, que ses canaux la faisaient ressembler à Venise et à Amsterdam et que ses rues et ses eaux étaient les plus propres au monde. Nous avions garde de ne pas leur faire remarquer que leurs effluves mettaient notablement en péril la pureté de l'air.

C'est vrai, les visiteurs avaient été très impressionnés par l'architecture, la décoration et l'ordonnance de notre cité, mais savez-vous ce qui les émerveilla le plus et leur fit pousser des cris de surprise et d'admiration ?

Nos cabinets d'aisance.

Beaucoup de ces hommes avaient parcouru votre Ancien Monde en long et en large et il était clair que nulle part ils n'avaient vu des installations sanitaires à l'intérieur des maisons.

Cependant il est certaines choses à Tenochtitlán qui déplurent aux Espagnols et qu'ils déplorèrent. Par exemple, ils reculèrent horrifiés en voyant l'autel des crânes au Cœur du Monde Unique. Ils étaient choqués que nous gardions les reliques de ceux qui étaient allés à la Mort Fleurie, pourtant, j'ai entendu des conteurs espagnols parler d'un héros de chez vous, nommé El Cid, dont on avait caché la mort à l'ennemi et dont on avait monté le cadavre sur un cheval pour qu'il remporte une dernière victoire et je ne vois pas en quoi Cortés et ses hommes trouvaient que cet étalage de crânes de personnages de haut rang était plus macabre que le cadavre du Cid qui continuait à guerroyer après sa mort.

Mais ce qui dégoûta le plus les Espagnols, ce fut les temples empreints de la marque de tant de sacrifices présents et passés. Pour qu'ils aient une vue d'ensemble de la ville, Motecuzoma les fit monter au sommet de la grande pyramide. Sauf pendant les cérémonies, l'extérieur du monument était toujours impeccable. Ils gravirent l'escalier flanqué de bannières en admirant l'élégance et l'ampleur de l'édifice, ses peintures et l'éclat de sa décoration d'or martelé et ils contemplèrent le panorama de la ville et du lac tout autour d'eux. Les deux temples du sommet étaient, eux aussi, très bien entretenus à l'extérieur, mais l'intérieur n'était jamais nettoyé, car l'accumulation de sang signifiait l'importance de la vénération. Aussi, les statues, les murs, le sol et le plafond étaient-ils capitonnés d'une épaisse couche de sang coagulé.

Les Espagnols pénétrèrent dans le temple de Tlaloc et en

ressortirent instantanément en poussant des exclamations de dégoût et en faisant d'épouvantables grimaces. C'était la première fois que je voyais des Blancs incommodés par des odeurs, mais il faut dire que la puanteur de ce lieu était bien pire encore que la leur. Quand leur nausée se fut calmée, Cortés, Alvarado et le père Bartolomé entrèrent à nouveau dans le temple et ils furent saisis d'une rage folle en découvrant que la statue de Tlaloc était remplie à ras bord de cœurs humains en décomposition. Cortés fut si ulcéré qu'il dégaina son épée et en donna un grand coup à la statue. Cela ne fit qu'écailler légèrement la croûte de sang séché sur la figure de Tlaloc, mais c'était une insulte qui cloua d'épouvante Motecuzoma et ses prêtres. Cependant, Tlaloc ne répondit pas à cet outrage par des éclairs dévastateurs et Cortés retrouva peu à peu son calme. Il dit à Motecuzoma :

« Cette idole n'est pas un dieu. C'est un objet pernicieux que nous appelons le diable. Il faut la briser et la faire disparaître dans les ténèbres éternelles. Laissez-moi installer à sa place la croix de Notre Seigneur et l'effigie de Notre-Dame. Vous verrez que ce démon ne réagira pas et vous vous rendrez compte qu'il leur est inférieur, qu'il redoute la Vraie Foi et que vous avez été bien inspirés de renoncer à cet être malfaisant pour vous tourner vers notre dieu. »

Motecuzoma lui répondit d'un ton cassant que c'était une chose impensable, mais les Espagnols furent à nouveau saisis de convulsions en pénétrant dans le temple voisin de Huitzilopochtli, puis quand ils visitèrent les temples de la pyramide de Tlatelolco. A chaque fois, Cortés exprima sa répulsion en des termes encore plus violents.

« Les Totonaca ont balayé leurs infectes idoles pour faire allégeance à Notre Seigneur et à sa Vierge Mère, leur dit Cortés. Le monstrueux temple qui était au sommet de la pyramide de Cholula a été rasé. En ce moment même, des religieux sont en train d'instruire le roi Xicotenca et sa cour des bienfaits du christianisme. Nulle part, aucune de ces divinités n'a émis la moindre protestation et je vous jure solennellement qu'elles ne se manifesteront pas davantage quand vous les renverserez. »

Je traduisis à Cortés la réponse de Motecuzoma en faisant de mon mieux pour rendre son ton glacé.

« Capitaine Général, vous êtes ici mon hôte, et un hôte bien éduqué ne doit pas se moquer des croyances de ceux qui le reçoivent. En outre, bien que vous soyez mon invité, la majorité de mes sujets souffrent de devoir se montrer accueillants envers vous. Si vous vous attaquez à nos dieux, les prêtres vont s'indigner et, en matière de religion, ils ont le pas sur moi. Le peuple écoutera les prêtres et vous aurez de la chance s'il vous laisse sortir vivants de Tenochtitlán. »

Malgré sa témérité, Cortés comprit qu'on venait de lui rappeler

durement sa délicate position. Il n'insista pas et marmonna quelques paroles d'excuse. A son tour, Motecuzoma s'adoucit un peu et il lui dit :

« Je tâcherai néanmoins d'être un homme et un hôte compréhensif. Je sais que vous n'avez ici aucun endroit pour adorer vos propres dieux et je vais donner l'ordre qu'on débarrasse le petit temple de l'Aigle qui est sur la grande plaza, de ses statues et de son autel. Vos prêtres pourront l'installer à leur guise et il sera votre temple aussi longtemps que vous le voudrez. »

Bien entendu, les prêtres mexica furent mécontents de cette petite concession accordée aux étrangers, mais ils se contentèrent de grogner quand les Blancs prirent possession du petit temple. Les Chrétiens ne cessaient de dire des messes du matin au soir – même lorsque les soldats blancs n'y assistaient pas – car un grand nombre de personnes de notre race, poussées par la curiosité, venaient à ces offices. C'étaient surtout les compagnes des Espagnols et leurs alliés des autres nations. Les prêtres faisaient traduire leurs sermons par Malintzin et ils étaient aux anges quand les païens, toujours attirés par la nouveauté de la chose, consentaient à recevoir le sel et l'eau du baptême en même temps qu'un nouveau nom.

Quoi qu'il en soit, cette concession retarda momentanément Cortés de s'attaquer à nos dieux, comme il l'avait fait ailleurs.

Il y avait un peu plus d'un mois que les Espagnols étaient installés à Tenochtitlán quand survint un événement qui aurait pu les chasser de la ville et probablement du Monde Unique tout entier. Un messager du Seigneur Patzinca arriva chez nous et s'il était allé trouver Motecuzoma, comme il l'avait toujours fait dans le passé, le séjour des Blancs dans notre pays aurait tourné court. Mais cet émissaire alla présenter son rapport à l'armée totonaca stationnée sur la terre ferme et on l'amena ensuite en ville pour qu'il aille le répéter personnellement à Cortés.

Voici ce qui s'était passé.

Un collecteur de tribut du nom de Cuauhpopoca, escorté d'une troupe de soldats, était parti recueillir l'impôt annuel chez les Huaxteca qui peuplent la côte au nord du pays des Totonaca. Ensuite, à la tête d'un convoi de porteurs, il avait pris la route du sud par le pays totonacatl comme il le faisait depuis des années. Mais en arrivant à Zempoala, la capitale, il fut surpris et indigné de voir que les Totonaca n'avaient pris aucune disposition pour sa venue. Les marchandises n'étaient pas prêtes, aucun porteur n'avait été prévu et Patzinca n'avait même pas fait établir la liste habituelle du tribut.

Cuauhpopoca qui arrivait de l'intérieur du pays n'avait rien su de la mésaventure des fonctionnaires mexica qui l'avaient précédé et il ignorait tout des derniers événements. Motecuzoma aurait pu

facilement le faire avertir et je ne sais pas s'il avait simplement oublié ou s'il avait volontairement laissé le collecteur accomplir sa besogne coutumière simplement pour voir ce qui arriverait. Cuauhpopoca avait tenu à exécuter sa mission et il avait exigé que Patzinca lui remette le tribut, mais celui-ci avait refusé sous prétexte qu'il n'était plus soumis à la Triple Alliance. Il avait de nouveaux maîtres, des Blancs, qui habitaient un village fortifié sur la plage. Patzinca conseilla en pleurnichant à Cuauhpopoca de s'adresser à l'officier qui commandait le camp, un certain Juan de Escalante.

Furieux, perplexe, mais déterminé, le collecteur se rendit à Vera Cruz avec ses hommes. Il fut reçu par des huées incompréhensibles mais manifestement insultantes. C'est alors qu'un simple fonctionnaire fit ce qu'aurait dû faire le puissant Motecuzoma. Il refusa d'être traité aussi dédaigneusement et réagit de la façon la plus violente et la plus énergique qui soit. Il est possible que Cuauhpopoca ait eu tort, mais il se conduisit noblement, comme doit le faire un Mexica. Patzinca et Escalante commirent une erreur encore plus grave en le provoquant, car ils auraient dû être conscients de leur faiblesse. La quasi-totalité de l'armée totonacatl était partie avec Cortés et il restait très peu d'hommes pour défendre Zempoala. La garnison de Vera Cruz n'était guère mieux pourvue et elle était constituée en grande partie des marins qui n'avaient plus rien à faire maintenant qu'on avait détruit leurs navires.

Je vous répète que Cuauhpopoca n'était qu'un fonctionnaire subalterne et je suis peut-être le seul à me souvenir de son nom, bien que nombreux soient ceux qui se rappellent cet événement. Cet homme avait l'habitude de collecter le tribut et c'était la première fois, dans toute sa carrière, qu'il se heurtait à un refus, de plus, il avait sans doute le sang chaud, ainsi que son nom – Aigle Fumant – l'indiquait et il refusa qu'on l'empêche d'accomplir son travail. Il lança un ordre à ses soldats mexica qui se ruèrent aussitôt à l'attaque, heureux de cette occasion de se battre après un long voyage sans incident. Les arquebuses et les arbalètes que les Espagnols déchargèrent sur eux ne les retinrent pas longtemps. Ils tuèrent Escalante ainsi que les quelques soldats que Cortés lui avait laissés et les marins se rendirent immédiatement. Après avoir posté des gardes à Vera Cruz et à Zempoala, Cuauhpopoca donna l'ordre au reste de ses troupes de dévaliser tout le pays. Il déclara que cette année, le tribut ne serait pas constitué par une partie de la production, mais par sa totalité. Le messager avait accompli une sorte d'exploit en réussissant à s'enfuir du palais de Patzinca cerné par les Mexica, pour apporter la mauvaise nouvelle à Cortés.

Le Capitaine Général dut certainement réaliser que sa position était devenue dangereuse et que son avenir était bien incertain, mais il

ne perdit pas de temps à se lamenter. Il se rendit sur-le-champ au palais de Motecuzoma en compagnie du géant roux Alvarado, de Malintzin et de plusieurs soldats en armes. Il bouscula les intendants et pénétra sans cérémonie dans la salle du trône. Avec une indignation feinte ou sincère, Cortés lui fit le récit de l'incident en le modifiant quelque peu. Il lui dit que des bandits mexica déchaînés avait attaqué, sans aucune provocation, ses hommes qui vivaient paisiblement sur la plage et qu'ils les avaient massacrés, ce qui constituait un manquement grave à l'amitié que Motecuzoma lui avait promise. Il voulait savoir quelles étaient les intentions de l'Orateur Vénéré.

Motecuzoma était au courant de la présence de son collecteur dans la région, aussi dut-il supposer qu'il s'était livré à une escarmouche contre les Blancs. Cependant rien ne l'obligeait à tant se hâter pour apaiser Cortés ; il aurait pu temporiser assez longtemps pour que la situation se décante et la vérité c'était que la seule et unique colonie des Blancs s'était rendue à Cuauhpopoca et que leur allié le plus fidèle, le Seigneur Patzinca, se terrait dans son palais, prisonnier des Mexica. Pendant ce temps, les Espagnols rassemblés dans l'île de Tenochtitlán faisaient une proie facile pour Motecuzoma ; quant aux troupes indigènes stationnées à l'extérieur, les armées de la Triple Alliance pouvaient facilement les empêcher d'intervenir. Grâce à Cuauhpopoca, l'Orateur Vénéré tenait les Espagnols et leurs alliés à sa merci. Il n'avait qu'à refermer son poing et le serrer jusqu'à ce que le sang coule entre ses doigts.

Ce n'est pas ce qu'il fit. Il exprima à Cortés ses regrets et ses condoléances. Il envoya un détachement de sa garde personnelle pour présenter ses excuses à Zempoala et à Vera Cruz pour relever Cuauhpopoca de ses fonctions avec l'ordre de le ramener prisonnier à Tenochtitlán avec les officiers. Qui plus est, quand le vaillant collecteur et les quatre braves quachic de l'armée mexica vinrent s'agenouiller devant lui, il s'enfonça mollement dans son trône, flanqué de Cortés et Alvarado qui arboraient une expression sévère et il leur dit :

« Vous avez outrepassé vos droits. Vous avez mis votre Orateur Vénéré dans une situation très embarrassante et compromis l'honneur de la nation mexica. Vous avez rompu la promesse de paix que j'avais faite à nos honorables visiteurs. Avez-vous quelque chose à déclarer pour votre défense ? »

Cuauhpopoca accomplit son devoir jusqu'au bout et montra qu'il était supérieur comme homme et comme Mexica a l'être assis sur le trône auquel il répondit respectueusement :

« Tout est de ma faute, Seigneur Orateur. J'ai agi selon ma conscience. Personne ne peut faire plus.

— Tu m'as fait beaucoup de tort, reprit Motecuzoma d'une voix

traînante. Mais tu as blessé nos hôtes bien davantage. Par conséquent…» Et, l'Orateur Vénéré du Monde Unique dit cette chose incroyable : « Par conséquent, je te remets entre les mains du Capitaine Général Cortés. C'est lui qui décidera de ton châtiment. »

Il est certain que Cortés avait déjà réfléchi à la question car il leur infligea une peine de nature à décourager quiconque voudrait s'opposer à lui dans l'avenir et qui allait en même temps à rencontre de toutes nos traditions et de toutes nos croyances. Il les condamna à mort tous les cinq, mais pas à la Mort Fleurie. Ni leur cœur, ni leur sang ne seraient sacrifiés aux dieux.

Cortés fit apporter une chaîne par ses hommes. C'était la plus grosse que j'avais jamais vue et j'appris par la suite que c'était un morceau de chaîne d'ancrage. A grand-peine et sans doute à la grande douleur de Cuauhpopoca et des quatre officiers, les soldats leur passèrent les anneaux géants autour du cou. On les amena au Cœur du Monde Unique où un grand poteau avait été dressé… là, juste devant l'endroit où est maintenant la cathédrale et où Monseigneur l'Evêque a fait installer le pilori pour exposer les pécheurs à la honte publique. On attacha la chaîne autour du sommet du gros poteau, si bien que les cinq hommes formaient un cercle, dos au pieu et retenus par le cou. Ensuite on entassa autour de leurs pieds du bois imprégné de chapopotli et on y mit le feu.

Un mode de châtiment si insolite, une exécution sans effusion de sang, était pour nous une chose nouvelle, aussi, presque tout le monde vint y assister. J'étais là, moi aussi, derrière le père Bartolomé qui m'apprit que le supplice du bûcher était une pratique courante en Espagne, surtout pour les ennemis de la Sainte Eglise, car elle a toujours interdit à son clergé de verser le sang, même celui des grands pécheurs. Et c'est bien dommage, mes révérends, car votre église pourrait employer des modes d'exécution plus humains. J'ai vu bien des gens mourir dans ma vie, mais jamais d'une façon aussi atroce que Cuauhpopoca et ses officiers.

Au début, ils se comportèrent courageusement. Mais lorsque les flammes atteignirent leur ventre, qu'elles eurent brûlé leur pagne et qu'elles commencèrent à entamer ce qui était dessous, leur visage se tordit de douleur. Ensuite, les flammes montèrent si haut, qu'on les distinguait à peine, mais on vit un flamboiement plus vif quand leurs cheveux s'enflammèrent et ils se mirent à hurler.

Au bout d'un moment, leurs cris devinrent à peine audibles dans le crépitement du feu qui leur mangeait la peau et la chair et qui leur grignotait les muscles si bien que leur corps commença à se contorsionner. Ils rétrécirent tant qu'ils ne ressemblaient plus à des hommes. On aurait dit des enfants de cinq ans, tout noircis et repliés dans la position du sommeil. Pourtant, aussi incroyable que cela

paraisse, la vie était toujours présente dans ces pitoyables objets et leurs cris continuèrent à se faire entendre jusqu'au moment où leur tête explosa.

Il y a onze ans de cela, mais l'année dernière, quand Cortés est revenu d'Espagne où votre roi Carlos lui a donné le titre de marqués del Valle, il s'est dessiné lui-même son emblème de noblesse. On voit maintenant partout ce que vous appelez ses armes : un bouclier frappé de plusieurs symboles, entouré d'une chaîne dans les maillons de laquelle cinq têtes sont passées. Cortés aurait pu choisir de rappeler une autre de ses victoires, mais il savait bien que la fin du brave Cuauhpopoca marquait le début de la conquête du Monde Unique.

Cette exécution décrétée par des étrangers blancs qui n'auraient jamais dû jouir d'un tel pouvoir, provoqua une grande agitation dans le peuple. Mais l'épisode suivant fut encore plus inhabituel et plus incroyable :

Motecuzoma annonça publiquement qu'il quittait provisoirement son palais pour aller s'installer chez les Blancs.

Les citoyens de Tenochtitlán massés au Cœur du Monde Unique regardèrent avec des visages figés leur Orateur Vénéré traverser tranquillement la place au bras de Cortés et pénétrer dans le palais de son père Axayacatl. Les jours suivants, il y eut un va-et-vient continuel d'un palais à l'autre, tandis que les soldats espagnols aidaient les esclaves de Motecuzoma à déménager toute la cour. Les femmes, les enfants, les domestiques de l'Orateur Vénéré avec leur garde-robe, leur mobilier, tout le contenu de la salle du trône, les livres et tous les objets nécessaires aux affaires de la cour.

Personne ne comprenait pourquoi notre Orateur Vénéré devenait l'hôte de ses hôtes, ou plutôt le prisonnier de ses prisonniers. Mais moi, je crois en connaître la raison.

Des années auparavant, Ahuizotl avait traité Motecuzoma de « tambour creux » et j'avais souvent eu l'occasion d'entendre son bruit. S'il restait un espoir de le voir un jour manier lui-même les baguettes, il avait disparu quand Motecuzoma avait abandonné à Cortés la décision dans l'affaire Cuauhpopoca.

Cuitlahuac, le chef des armées, nous affirma que Cuauhpopoca avait entrepris une action qui avait failli mettre les Espagnols et leurs alliés à notre merci et il ne se gêna pas pour dire à Motecuzoma qu'il avait lâchement rejeté la dernière chance de sauver le Monde Unique. Cette révélation vida l'Orateur Vénéré de toute la volonté et de tout l'honneur qui lui restaient encore. Il devint réellement un tambour creux, si flasque qu'il ne résonnait même plus quand on frappait dessus. Pendant que Motecuzoma s'étiolait, Cortés s'enhardissait. Il venait de prouver qu'il avait pouvoir de vie et de mort à l'intérieur même de la citadelle mexica. Il avait sauvé in extremis sa colonie de

Vera Cruz et son allié Patzinca, sans parler de lui-même et de tous ses hommes, aussi il n'avait pas hésité à faire à Motecuzoma l'insulte de lui demander de se prêter de son plein gré à son propre enlèvement.

« Je ne suis pas prisonnier, vous le voyez bien, nous dit Motecuzoma la première fois qu'il réunit son conseil dans sa nouvelle salle du trône. J'ai toute la place qu'il me faut ici et je peux y conduire les affaires de la nation – dans lesquelles les étrangers n'ont aucune voix, je vous l'assure. Votre présence ici est la preuve que mes conseillers, mes prêtres et mes messagers peuvent venir me voir librement. Ils n'interviendront pas dans nos cérémonies religieuses, même celles qui exigent des sacrifices humains. En somme, tout continue comme par le passé. J'ai demandé des garanties à Cortés avant d'accepter de changer de résidence.

— Mais pourquoi y avez-vous consenti ? demanda le Femme-Serpent d'une voix angoissée. Ce n'était pas nécessaire.

— Nécessaire, peut-être pas, mais en tout cas, c'est plus sage. Depuis que les Blancs sont sur nos territoires, mes sujets ou mes alliés ont attenté par deux fois à leurs vies. A Cholula et, plus récemment, sur la côte. Cortés ne m'en tient pas rigueur, car il sait que je n'y suis pour rien, mais de tels événements pourraient se reproduire. J'ai moi-même prévenu Cortés que beaucoup de nos concitoyens souffraient de sa présence. N'importe quel incident pourrait faire oublier au peuple qu'il doit m'obéir et cela provoquerait de nouveaux troubles.

— Si Cortés se préoccupe tant du ressentiment du peuple, qu'attend-il pour s'en aller ? dit un Ancien.

— C'est exactement ce que je lui ai dit, reprit Motecuzoma. Mais c'est impossible. Il ne pourra repartir tant que son roi ne lui aura pas renvoyé des bateaux. En attendant, nous résidons dans le même palais pour montrer que, d'une part, je suis sûr que Cortés ne me fera aucun mal et, d'autre part, que je fais confiance au peuple pour qu'il ne le provoque pas. C'est pour cette raison que Cortés m'a demandé d'être son hôte.

— Son prisonnier, persifla Cuitlahuac.

— Je ne suis pas son prisonnier, répéta Motecuzoma. Je suis toujours votre Uey tlatoani, le chef de ce pays et le membre principal de la Triple Alliance. J'ai fait cette petite concession pour assurer le maintien de la paix jusqu'à leur départ.

— Excusez-moi, Seigneur Orateur, dis-je. Vous paraissez certain qu'ils s'en iront. Comment le savez-vous ? Quand partiront-ils ?

— Ils s'en iront quand ils auront des navires. J'en suis sûr parce que je leur ai promis qu'ils pourront emporter ce qu'ils sont venus chercher. »

Il y eut un bref silence, puis une voix dit : « L'or.

— Oui, beaucoup d'or. Quand les Blancs m'ont aidé à déménager,

ils ont fouillé mon palais de fond en comble. Ils ont découvert les chambres des trésors, même celles qui étaient cachées par de fausses cloisons et… »

Il fut interrompu par les lamentations de l'assistance et Cuitlahuac lui demanda :

« Vous allez leur donner les trésors de la nation ?

— Seulement l'or et les pierres précieuses, répondit Motecuzoma. C'est tout ce qui les intéresse. Nous garderons les plumes, les teintures, les jades, les graines de fleurs rares et toutes les choses qui nous serviront à soutenir le pays pendant que nous travaillerons et que nous nous battrons pour accroître nos tributs, afin de récupérer nos pertes.

— Mais pourquoi donner tout ça ? gémit quelqu'un.

— Vous devez savoir que les Blancs peuvent l'exiger ainsi que tous les biens des nobles par-dessus le marché. Ils peuvent en faire un prétexte de guerre et appeler leurs alliés pour les aider à nous le prendre. C'est pour éviter de pareilles horreurs que je leur ai offert l'or, et les pierres précieuses.

— Le grand Trésorier que je suis est lui-même obligé de reconnaître que ce ne serait pas trop cher payer pour qu'ils s'en aillent, remarqua le Femme-Serpent. Mais je dois vous rappeler qu'à chaque fois qu'on leur a donné de l'or, cela n'a fait qu'accroître leur appétit.

— Je n'en ai plus et je crois les en avoir convaincus. J'ai mis une autre condition à ce cadeau. Ils ne l'auront pas avant de partir d'ici et ils devront l'apporter directement à leur roi Carlos comme un présent personnel de ma part – le présent de tout ce que je possède. Cortés est satisfait, moi aussi et son roi le sera également. Quand les Blancs partiront, ils ne remettront plus jamais les pieds ici. »

Personne ne répliqua. Motecuzoma nous donna congé et quand nous nous retrouvâmes sur la place, l'un d'entre nous dit :

« C'est intolérable. Penser que le Uey tlatoani est prisonnier de ces barbares puants.

— Non. Il a raison. Il n'est pas prisonnier. C'est nous tous qui le sommes. Tant qu'il sera leur otage, pas un seul Mexicatl n'osera cracher sur un Blanc.

— Non, répliqua un autre. Motecuzoma s'est rendu, en même temps que la fière indépendance des Mexica et tous leurs trésors. Si les bateaux des Blancs sont longs à venir, qui sait ce qu'il donnera encore ? »

Puis quelqu'un dit ce que tout le monde pensait tout bas.

« Dans toute l'histoire des Mexica, jamais un Uey tlatoani n'a été déposé alors qu'il était encore en vie. Même pas Ahuizotl qui était totalement incapable de gouverner.

— Oui, et on a nommé un régent et tout s'est très bien passé.

— Cortés peut se mettre en tête n'importe quand de tuer Motecuzoma. Qui peut prévoir les caprices de ce Blanc ? Ou encore, Motecuzoma risque de mourir par simple dégoût de lui-même. Il en donne bien l'impression.

— C'est vrai et le trône se trouvera vacant. Il faut prévoir cette éventualité et nous aurons du même coup un chef tout prêt… dans le cas où Motecuzoma se conduirait de telle façon que nous serions obligés de le déposer sur ordre du conseil.

— Il faut agir en secret. Epargnons-lui cette humiliation à moins que nous ne puissions faire autrement. Il ne faut pas non plus que Cortés puisse soupçonner que son otage ne lui sert plus à rien. »

Le Femme-Serpent se tourna alors vers Cuitlahuac qui n'avait encore rien dit et il lui demanda :

« Cuitlahuatzin, en tant que frère de l'Orateur Vénéré votre candidature serait la première à être prise en considération si Motecuzoma venait à décéder. Accepteriez-vous le titre et les responsabilités de régent si un conclave décidait légalement de créer cette charge ? »

Cuitlahuac réfléchit un moment, puis il répondit : « Je serais profondément attristé d'usurper le pouvoir de mon frère alors qu'il serait encore vivant. Mais en vérité, Seigneurs, je crains qu'il ne le soit qu'à moitié et qu'il n'ait déjà abdiqué une grande partie de ses pouvoirs. Par conséquent, si le conseil décide que la survie de notre pays en dépend, j'accepterai les responsabilités qu'on me donnera. »

En définitive, l'obligation de déposer Motecuzoma ne s'imposa pas tout de suite et, pendant longtemps, il sembla qu'il avait eu raison de conseiller la patience. Les Espagnols restèrent à Tenochtitlán pendant tout l'hiver et s'ils n'avaient pas été aussi outrageusement blancs, on se serait à peine aperçu de leur présence. Ils eurent une attitude irréprochable pendant nos cérémonies religieuses et assistèrent avec intérêt et parfois avec amusement aux fêtes où il n'y avait que de la musique, des chants et des danses. Lorsque le rituel exigeait des sacrifices humains, ils restaient discrètement dans leur palais. Les citadins les toléraient en les traitant avec une politesse distante et il n'y eut aucun incident au cours de l'hiver.

Motecuzoma, ses courtisans et ses conseillers semblaient bien s'adapter à leur changement de résidence et la conduite des affaires de l'Etat ne paraissait pas en être affectée. L'Orateur Vénéré recevait souvent la visite de son neveu Cacama inquiet à juste raison de l'instabilité de son trône. Mais il est possible que Cortés ait, lui aussi, prié ses alliés « d'être calmes et d'attendre », car aucun d'eux, pas même le prince Fleur Noire, impatient pourtant de reprendre le pouvoir à Texcoco, ne fit la moindre action précipitée ou illégitime. Tout au long de l'hiver, la vie sembla continuer comme par le passé,

comme Motecuzoma nous l'avait promis.

J'ai dit « sembla », parce que personnellement, j'étais de moins en moins impliqué dans les affaires de l'Etat et Motecuzoma me faisait rarement appeler. Je finis même par ne plus jamais servir d'interprète car l'Orateur Vénéré ayant décidé de faire confiance à Cortés, il n'y avait pas de raison pour qu'il ne se fie pas également à sa Malintzin. On les voyait souvent tous les trois ensemble. C'était inévitable, aussi grand que fût le palais, puisqu'ils vivaient sous le même toit, mais, en fait, Cortés et Motecuzoma en étaient venus à s'apprécier beaucoup. Ils parlaient de leurs pays, de leurs religions et de leurs coutumes respectives. Motecuzoma apprit à Cortés à jouer au patolli et j'espérais qu'il pariait gros jeu de façon à pouvoir lui reprendre une partie du trésor qu'il avait promis aux Blancs. Cortés, à son tour, lui fit connaître une autre distraction. Il envoya chercher des marins à Vera Cruz pour qu'ils ramènent avec eux tous les outils nécessaires. Ils firent abattre des arbres bien droits qu'ils transformèrent magiquement en planches, poutres et mâts. Avec une rapidité incroyable, ils construisirent une réplique diminuée de moitié de leurs grands vaisseaux et la lancèrent sur le lac Texcoco. Ce fut le premier bateau à voiles qu'on vit ici et Cortés emmenait souvent Motecuzoma en promenade sur les cinq lacs communicants.

Je ne regrettais pas du tout d'être écarté de la cour. J'étais heureux d'avoir retrouvé ma vie tranquille et je passais à nouveau beaucoup de temps à la Maison des Pochteca. Ma femme ne me demandait jamais rien, mais je sentais que j'aurais dû lui tenir compagnie un peu plus souvent car elle paraissait fatiguée. Elle avait toujours occupé ses loisirs avec des petits travaux comme la broderie et j'avais remarqué qu'elle tenait son ouvrage de plus en plus près de ses yeux.

« Je vieillis, Zaa, me répondait-elle simplement quand je m'en inquiétais.

— Nous avons le même âge », lui rappelais-je invariablement.

Cette remarque avait le don de l'agacer et elle me répliquait assez vivement :

« C'est encore une des malédictions qui pèsent sur les femmes. A tout âge, elles sont plus vieilles que les hommes. » Puis, elle se radoucissait et ajoutait en manière de plaisanterie : « Voilà pourquoi les femmes traitent leurs hommes comme des enfants, parce qu'ils semblent ne jamais vieillir… et même ne jamais grandir. »

Je fus long à réaliser qu'elle était atteinte par les premiers symptômes du mal qui allait peu à peu la clouer au lit. Béu ne se plaignait jamais. Quand Turquoise, notre vieille servante, mourut, j'achetai deux jeunes femmes – une pour tenir la maison et l'autre pour s'occuper uniquement de Béu. J'étais depuis si longtemps habitué

à appeler Turquoise quand je voulais quelque chose que je leur donnai ce même nom à toutes les deux et je ne sais même plus comment elles se nommaient en réalité.

Le mépris des Espagnols pour les noms exacts avait peut-être fini par déteindre sur moi. En effet, pendant tout le temps qu'ils passèrent à Tenochtitlán, pas un seul ne fit l'effort d'apprendre notre langue. La personne de notre race qu'ils connaissaient le mieux, c'était Malintzin et Cortés lui-même déformait invariablement son nom en Malinche, et tout le monde dans la ville finit par faire comme lui, soit pour imiter poliment les occupants, soit par mépris pour cette femme, car cette prononciation faisait sauter le « tzin » et la mettait en rage. Cependant, elle ne pouvait pas se plaindre qu'on lui manquait de respect sans paraître du même coup critiquer la façon de parler de son maître.

En fait, Cortés et ses hommes déformaient tous les mots. Comme le son doux « ch » n'existe pas en espagnol, ils nous appelèrent longtemps Mes-sica ou Mec-sica et récemment vous avez choisi de nous rendre notre ancien nom en jugeant qu'il était plus commode de dire Aztèque. Comme les Blancs trouvaient que le nom de Motecuzoma était difficile à prononcer, ils en firent Montezuma et je crois qu'ils pensaient honnêtement ne pas lui faire un affront puisque dans cette nouvelle appellation il y a votre mot pour « montagne ». Notre dieu de la guerre, Huitzilopochtli, leur donnait lui aussi bien du fil à retordre et, comme ils le détestaient, ils transformèrent son nom en Huichilobos, où l'on retrouve le mot « loup ».

***

L'hiver passa, le printemps lui succéda et avec lui arrivèrent d'autres Blancs. Motecuzoma apprit par hasard la nouvelle avant Cortés. Lasse de s'ennuyer au pays des Totonaca, une de ses souris était allée faire un petit tour dans le sud et c'est là qu'elle avait aperçu, non loin du rivage, une flotte entière de vaisseaux aux voiles déployées qui se dirigeait lentement vers le nord en s'arrêtant dans les baies et devant les embouchures des fleuves « comme s'ils cherchaient leurs camarades », avait déclaré l'espion qui s'était précipité aussitôt à Tenochtitlán avec un croquis qu'il avait fait de cette flotte.

J'étais dans la salle du trône avec les membres du Conseil quand Motecuzoma envoya un page avertir Cortés. Saisissant cette occasion pour faire croire qu'il savait tout, voici comment l'Orateur Vénéré lui apprit la nouvelle par ma bouche :

« Capitaine Général, votre roi Carlos a bien reçu votre message avec votre premier rapport sur ce pays et les présents que vous lui avez fait parvenir. Il est très content de vous. »

Cortés eut l'air fortement étonné et impressionné.

« Comment Don Señor Montezuma peut-il le savoir ? demanda-t-il.

— Parce que votre roi a envoyé une flotte deux fois plus importante que la vôtre, vingt navires pour vous ramener chez vous.

— Ah bon, fit Cortés, ne voulant pas laisser paraître son incrédulité. Où sont-ils ?

— Ils approchent, répondit Motecuzoma avec un air mystérieux. Vous ne savez peut-être pas que nos devins voient à la fois dans l'avenir et au-delà de l'horizon. Voilà le dessin qu'ils ont fait alors que les vaisseaux étaient encore en pleine mer. Je vous le montre maintenant parce qu'ils ne vont pas tarder à apparaître au large de votre garnison.

— Stupéfiant ! s'exclama Cortés en examinant le croquis. Oui… des galions… des navires de ravitaillement… si ce mauvais dessin dit vrai… mais pourquoi y en a-t-il vingt ? ajouta-t-il en fronçant les sourcils.

— Bien que nous soyons très honorés de votre visite et que j'aie personnellement fort apprécié votre compagnie, je suis heureux que vos compatriotes arrivent et que vous ne soyez plus isolés sur une terre étrangère. Ils viennent pour vous ramener chez vous, n'est-ce pas ? demanda l'Orateur Vénéré avec une certaine insistance.

— C'est ce qu'il semble, répondit Cortés avec une expression quelque peu perplexe.

— Je vais donner ordre qu'on ouvre les chambres des trésors », dit Motecuzoma qui paraissait heureux de l'imminence de l'appauvrissement de son pays. Mais, au même moment, l'intendant du palais entra dans la salle du trône en compagnie de deux hommes. C'étaient deux messagers envoyés par Patzinca et qui avaient été dépêchés au palais par les chevaliers totonaca restés sur la terre ferme. Cortés jeta des regards embarrassés autour de lui et je voyais bien qu'il aurait préféré les interroger en privé. Cependant, il me demanda si je voulais bien traduire pour tout le monde ce qu'ils avaient à dire. Le premier apportait un message dicté par Patzinca :

Vingt navires, les plus gros qu'on ait jamais vus, viennent d'arriver dans la baie de Villa Rica de la Vera Cruz. Mille trois cents soldats blancs en sont descendus. Huit cents ont des arquebuses, cent vingt des arbalètes, en plus de leurs épées et de leurs lances. Il y a aussi quatre-vingt-seize chevaux et vingt canons.

« C'est une véritable armée qui va vous raccompagner chez vous, mon ami, dit Motecuzoma d'un air soupçonneux.

— En effet, répondit Cortés qui ne paraissait pas spécialement enchanté de la nouvelle. Ont-ils autre chose à dire ? » poursuivit-il en s'adressant à moi.

Le second messager prit alors la parole. C'était un de ces horripilants conteurs et il débita tout ce qu'il avait entendu depuis la première rencontre de Patzinca avec les Blancs dans un charabia d'espagnol et de totonaca pratiquement incompréhensible.

« Capitaine Général, dis-je, en haussant les épaules, je n'ai saisi que deux noms qu'il a répétés plusieurs fois : le vôtre et un autre qui ressemble à Narvaez.

— Narvaez ici ! éclata-t-il en poussant un affreux juron.

— Je ferai apporter l'or et les pierreries dès que votre caravane de porteurs…

— Excusez-moi, interrompit Cortés qui se remettait peu à peu de sa surprise. Il vaudrait mieux que vous gardiez ce trésor tant que je ne me serai pas assuré des intentions de ces nouveaux venus.

— Mais ce sont vos compatriotes, objecta Motecuzoma.

— Bien sûr, Don Montezuma, mais vous m'avez dit vous-même qu'il y avait chez vous des malfaiteurs. Il en est de même chez nous. Vous m'avez chargé de porter au roi Carlos le présent le plus fabuleux jamais envoyé par un monarque étranger. Je ne veux pas courir le risque de le laisser tomber entre les mains de ce que nous appelons des pirates. Avec votre permission, je vais partir tout de suite pour voir qui sont ces hommes.

— Comme vous voudrez, répartit l'Orateur Vénéré que rien ne réjouissait tant que la perspective de voir des hommes blancs décidés à s'entre-tuer.

— Il faut que je me dépêche ; nous ferons des marches forcées, poursuivit Cortés qui pensait tout haut. Je n'emmènerai que mes Espagnols et la crème de nos alliés. Les troupes du prince Fleur Noire sont les meilleures…

— Oui, approuva Motecuzoma, ce sont de très bonnes troupes. » Mais son sourire s'évanouit quand il entendit le Capitaine Général dire :

« Je laisserai Pedro de Alvarado, celui que votre peuple appelle Tonatiuh, pour veiller à mes intérêts ici. Il se reprit vivement.

— Je veux dire pour vous aider à défendre la ville au cas où les pirates seraient plus forts que moi et parviendraient jusqu'ici. Comme je ne peux pas laisser à Pedro beaucoup de mes hommes, une partie des troupes de mes alliés indigènes restés sur la terre ferme viendra ici pour prendre leur place. »

Et c'est ainsi que Cortés partit avec son armée et les Acolhua de Fleur Noire et qu'Alvarado se trouva à la tête de quatre-vingts Blancs et de quatre cents Texcalteca installés tous ensemble dans le palais. C'était l'ultime outrage. Motecuzoma se trouvait placé dans la dégradante position de vivre non seulement avec des Blancs, mais aussi avec une horde de guerriers hargneux et mal embouchés qui

étaient de véritables envahisseurs. Pendant un bref instant, l'Orateur Vénéré s'était éclairé à la pensée qu'il allait être débarrassé des Espagnols, mais il sombra à nouveau dans un désespoir impuissant quand il devint l'hôte et le captif de ses ennemis les plus abhorrés. Motecuzoma ne pouvait y trouver qu'une seule compensation, mais je ne crois pas qu'il y ait puisé un grand réconfort : les Texcalteca étaient beaucoup plus propres et ils sentaient bien moins mauvais que les Blancs.

« C'est intolérable ! » s'écria le Femme-Serpent. Ces mots, je les entendais de plus en plus souvent prononcés par les sujets mécontents de Motecuzoma. Le Conseil s'était réuni secrètement avec des chevaliers, des nobles, des prêtres et des sages. Mais Motecuzoma n'était pas là et il n'était au courant de rien.

« Les Mexica n'ont presque jamais franchi les frontières de Texcala, gronda Cuitlahuac, le chef des armées. Et pas une seule fois, nous ne sommes arrivés jusqu'à leur capitale. Et voilà que ces Texcalteca détestés sont ici, dans l'imprenable cité de Tenochtitlán, Cœur du Monde Unique, dans le palais même du grand guerrier Axayacatl qui doit essayer de revenir de l'au-delà pour venger cet affront. Les Texcalteca ne nous ont pas envahis par la force. Ils sont invités, mais pas par nous et ils vivent d'égal à égal avec notre Orateur Vénéré.

— Orateur Vénéré de nom seulement, grommela le chef des prêtres de Huitzilopochtli. Je puis vous assurer que le dieu de la guerre le désavoue.

— Il est grand temps que tout le monde le désavoue, dit le Seigneur Cuauhtemoc, le fils d'Ahuizotl. Si nous n'agissons pas tout de suite, nous n'en aurons peut-être plus jamais la possibilité. Cet Alvarado flamboie comme Tonatiuh, mais il est bien moins brillant comme suppléant de Cortés. Il faut faire quelque chose avant que l'homme à la poigne de fer ne revienne.

— Vous êtes donc sûrs qu'il reviendra ? demandai-je, car je n'avais assisté à aucun Conseil, officiel ou secret, depuis le départ du Capitaine Général, dix jours auparavant et je n'étais pas au courant des dernières nouvelles.

— Nos espions nous ont appris des choses bien étranges, me répondit Cuauhtemoc. Cortés n'a pas accueilli ses frères à bras ouverts. Il s'est attaqué à eux, la nuit, par surprise et bien qu'ils fussent à un contre trois, ses hommes ont gagné. Il y eut très peu de victimes de part et d'autre car Cortés avait donné l'ordre de tuer le moins possible et de faire des prisonniers, comme à la Guerre fleurie. Depuis, il est en pourparlers avec le chef des autres Blancs. Nous ne pouvons pas savoir ce qu'ils se disent, mais nous supposons que Cortés voudrait que l'autre se rallie à lui pour l'amener ici. »

Vous comprenez bien, mes révérends, pourquoi ces rapides retournements de situation nous rendaient perplexes. Nous avions cru que les navires étaient envoyés par le roi Carlos à la demande de Cortés lui-même. Par conséquent, cette attaque en traître était pour nous un insondable mystère. Ce n'est que beaucoup plus tard, après avoir mis bout à bout les informations que j'avais glanées à droite et à gauche, que je me suis rendu compte de l'énormité de la tromperie de Cortés, vis-à-vis de vous comme de nous.

Lorsqu'il avait débarqué dans ce pays, Cortés s'était présenté comme l'envoyé de votre roi Carlos et je sais maintenant que ce n'était pas vrai. Le roi ne l'avait jamais envoyé ici, ni au nom de la grandeur de l'Espagne, ni pour propager la Foi chrétienne, ni pour aucune autre raison. Quand Hernán Cortés mit le pied pour la première fois dans le Monde Unique, le roi Carlos n'avait jamais entendu parler de lui !

D'après des réflexions de l'évêque Zumarraga et d'autres personnes, j'ai compris que Cortés n'avait pas été mandaté par le roi ou par l'Eglise, mais par une autorité bien moindre, le gouverneur de l'île du Cuba, qui lui avait simplement enjoint d'explorer nos côtes, d'en dresser la carte et de faire à l'occasion quelques bonnes affaires en échangeant des perles de verres et autre pacotille. Mais, après avoir si facilement vaincu les Olmeca et soumis les Totonaca sans même avoir combattu, Cortés comprit qu'il pourrait faire bien davantage. C'est peut-être à ce moment qu'il prit la résolution de devenir le conquérant du Monde Unique. Il paraît que certains de ses officiers redoutant la colère du gouverneur auraient voulu faire obstacle à ses projets grandioses et c'est pour cela qu'il donna l'ordre de brûler les vaisseaux. Echoués sur le rivage, ses opposants n'avaient pas d'autre ressource que de le suivre. Pourtant, son aventure avait bien failli tourner court. Il avait envoyé le seul bateau qui lui restait sous le commandement d'Alvarado pour rapporter le premier chargement de trésors qu'il nous avait extorqués. Alvarado devait se faufiler au large de Cuba, mettre directement la voile sur l'Espagne et éblouir le roi avec ses riches présents pour que celui-ci donne sa royale bénédiction à l'entreprise de Cortés en même temps qu'il relèverait à un grade supérieur pour légitimer son aventure. Mais il arriva, je ne sais comment, que le gouverneur eut vent du passage du navire près de son île et qu'il devina que Cortés avait enfreint ses instructions. Il rassembla alors vingt bateaux et des centaines d'hommes qu'il mit sous le commandement de Pamfilo de Narvaez, pour aller capturer le hors-la-loi Cortés, lui ôter toute autorité, faire la paix avec les peuples qu'il aurait trompés ou offensés et le ramener à Cuba dans les chaînes.

Cependant, d'après nos espions, le hors-la-loi avait vaincu le redresseur de torts et tandis qu'Alvarado était sans doute en train de déposer aux pieds de son souverain de l'or et des projets dorés, Cortés,

à Vera Cruz, montrait à Narvaez des échantillons des richesses de notre pays et le persuadait de se joindre à lui pour achever la conquête et lui assurant qu'il n'avait rien à craindre de la fureur d'un petit gouverneur colonial, puisqu'ils allaient bientôt livrer au roi Carlos une colonie plus riche et plus vaste que leur mère patrie et toutes ses colonies réunies.

Même si nous avions su tout cela, je ne crois pas que nous aurions pu faire plus que ce que nous avons fait, c'est-à-dire de déclarer par un vote légal que Motecuzoma était « provisoirement mis en incapacité », de nommer son frère Cuitlahuac pour gouverner à sa place et d'approuver sa décision « d'éliminer rapidement tous les étrangers qui infestaient Tenochtitlán ».

« Dans deux jours, nous avait-il déclaré, se déroulera la cérémonie en l'honneur d'Uixtocihuatl, la sœur du dieu-pluie. Etant donné qu'elle n'est que la déesse du sel, ce n'est en général qu'une fête mineure, mais les Blancs l'ignorent et les Totonaca aussi. Dans un sens nous pouvons nous réjouir que Cortés les ait laissés ici plutôt que les Acolhua qui connaissent bien toutes nos traditions. Je vais aller de ce pas au palais pour dire à mon frère de ne pas manifester de surprise et je raconterai un beau mensonge à Alvarado ; j'exagérerai l'importance de cette cérémonie et je lui demanderai que le peuple ait la permission de se rassembler sur la place ce jour-là pour le culte et les réjouissances.

— Mais oui ! s'écria le Femme-Serpent, et pendant ce temps, nous irons alerter tous les guerriers jusqu'au moindre yaoquizque. Quand les étrangers verront la foule brandir pacifiquement les armes dans ce qu'ils croiront être simplement une danse rituelle, avec de la musique, des chants et des danses, ils regarderont le spectacle avec un intérêt amusé, comme d'habitude, mais au signal…

— Attendez, dit Cuauhtemoc. Mon cousin Motecuzoma ne dira rien parce qu'il aura deviné ce que nous voulons faire. Mais vous oubliez cette maudite Malintzin. Cortés l'a laissée ici – pour qu'elle serve d'interprète à Tonatiuh et elle s'est fait un devoir de se mettre au courant de nos coutumes. Quand elle verra la place noire de monde, elle comprendra que ce n'est pas normal et elle alertera ses maîtres blancs.

— Je m'en occupe, dis-je.

— C'était l'occasion que j'attendais.

— Je regrette d'être trop vieux pour aller me battre sur-la place, mais je peux éliminer un de nos plus dangereux ennemis. Mettez votre plan en œuvre, Seigneur Régent, Malintzin ne verra pas la cérémonie, elle ne soupçonnera rien, elle sera morte. »

Voici ce que voulait faire Cuitlahuac : la nuit de la fête d'Uixtocihuatl devait être précédée d'une journée entière de danses et

de combats simulés exécutés au Cœur du Monde Unique par les femmes et les enfants de la ville. Ce n'est qu'au crépuscule que les hommes viendraient par groupes de deux ou trois, pour prendre leur place. Il ferait nuit noire et la place serait éclairée par les flambeaux. La plupart des étrangers se seraient sans doute lassés du spectacle et seraient rentrés dans le palais et, de toute façon à la pâle lueur des torches, ils ne se rendraient pas compte de la substitution. Tout en chantant et en gesticulant, les danseurs formeraient peu à peu des colonnes qui se dirigeraient en sinuant vers l'entrée du palais d'Axayacatl.

La plus grande menace était la présence des canons sur le toit du bâtiment. Ils pouvaient faire pleuvoir sur la plaza une terrible mitraille, mais il n'était pas facile de les diriger carrément vers le bas. Aussi, Cuitlahuac avait l'intention de masser ses hommes contre les murs du palais avant que les Blancs ne réalisent qu'ils allaient être attaqués. Alors, à son signal, les Mexica forceraient l'entrée de l'édifice et se répandraient dans toutes les pièces où la multitude de leurs épées d'obsidienne l'emporterait sur les épées de fer, plus solides mais moins nombreuses et les lourdes arquebuses de leurs adversaires. Pendant ce temps, d'autres Mexica retireraient les ponts de bois enjambant les passages pratiqués dans les trois digues et avec leurs arcs et leurs flèches, ils repousseraient toute tentative des troupes restées sur la terre ferme pour franchir ces passages d'une quelconque façon.

Moi aussi, j'avais soigneusement préparé mon plan. J'étais allé trouver un médecin que je connaissais depuis longtemps et, sans sourciller, il m'avait donné la potion que je lui demandais. J'étais bien connu de tous les serviteurs du palais et comme ils étaient très mécontents de la situation, je n'eus aucun mal à les persuader de suivre mes directives. Ensuite, j'avais dit à Béu que je voulais qu'elle quitte la ville pour la fête d'Uixtocihuatl, sans lui en donner la raison. Je craignais en effet que les combats ne gagnent toute la cité et que les Blancs, apprenant le rôle que j'avais joué dans cette affaire, ne viennent se venger sur moi et sur les miens.

Béu se doutant que quelque chose se tramait, accepta sans protester. Dans l'après-midi, je la fis partir dans une chaise à porteurs avec les deux Turquoise à ses côtés.

Je restai seul dans la maison. J'étais trop loin du Cœur du Monde Unique pour entendre la musique ou les échos du simulacre guerrier, mais je m'imaginais le déroulement des événements. Je n'étais pas spécialement fier de mon rôle personnel, puisque je devais tuer quelqu'un en traître pour la première fois de ma vie. J'allai prendre une cruche d'octli dans la cuisine en espérant que ce breuvage endormirait les sursauts de ma conscience. Puis je m'assis dans la pénombre grandissante à attendre ce qui allait se passer.

Soudain, j'entendis des bruits de pas dans la rue et de grands coups frappés à ma porte. J'allai ouvrir et je me trouvai face à quatre gardes du palais qui tenaient les coins d'une natte de roseau sur laquelle était allongé un corps gracile recouvert par un fin drap de coton.

« Excusez notre intrusion, Seigneur Mixtli, dit l'un des gardes d'un ton désinvolte. On nous a donné l'ordre de venir vous demander de regarder le visage de cette morte.

— Pas la peine, répondis-je, surpris qu'Alvarado et Motecuzoma aient deviné si rapidement qui était l'auteur de ce crime. Je suis capable d'identifier cette femelle coyote sans la voir.

— Il faut que vous la regardiez », insista durement le garde.

Je soulevai le drap en ajustant ma topaze et une exclamation involontaire m'échappa. C'était une jeune fille que je ne connaissais pas.

« Elle s'appelle Laurier, me dit Malintzin. Ou plutôt, elle s'appelait Laurier. »

Je n'avais pas remarqué qu'une chaise à porteurs s'était arrêtée au pied des escaliers. Malintzin en descendit et les gardes s'écartèrent pour la laisser passer.

« Entrons », me dit-elle. Puis, s'adressant aux gardes : « Attendez-moi ici. Si je vous appelle, accourez aussitôt. »

Je lui ouvris la porte et la refermai au nez des gardes. Je cherchai en tâtonnant une lampe dans l'entrée, mais elle m'arrêta :

« N'allumez pas. Autant ne pas nous voir, n'est-ce pas ? »

Je la conduisis dans la salle du devant et nous nous assîmes en face l'un de l'autre. Elle n'était qu'une frêle silhouette ramassée dans la pénombre, mais quel danger elle représentait !

« Laurier était une Texcalteca qu'on m'avait donnée comme servante. Aujourd'hui, c'était son jour de goûter à mon repas. C'est une petite précaution que je prends depuis quelque temps, mais les domestiques du palais ne le savent pas. Ne vous reprochez donc pas trop votre échec, Seigneur Mixtli, à moins que vous n'ayez quelques remords au sujet de cette pauvre innocente.

— C'est une chose que je n'ai cessé de déplorer, fis-je avec une gravité d'ivrogne. C'est toujours les bons et les innocents qui meurent et jamais les méchants. »

J'aurai aussi bien pu récriminer parce que les orages de grêle de Tlaloc détruisaient le bienfaisant maïs et non les buissons d'épines. Cependant, dans un recoin encore sobre de mon esprit, je m'efforçais désespérément de penser. Cette tentative de meurtre avait sans doute empêcher Malintzin de remarquer ce qui se passait au Cœur du Monde Unique. Mais si elle me tuait et qu'elle repartait aussitôt, elle s'en apercevrait et alerterait à temps ses maîtres blancs. Outre que je

n'avais pas une envie folle de mourir pour rien, j'avais juré de mettre Malintzin hors d'état de nuire. Il fallait à tout prix la retenir ici jusqu'à ce qu'on entende la rumeur monter de la place. A ce moment, ses gardes se précipiteraient aux nouvelles et ils ne tiendraient plus aucun compte de ses ordres. Je devais absolument l'occuper pendant un certain temps.

« Les orages de Tlaloc détruisent aussi les papillons, balbutiai-je, mais jamais la moindre sale mouche.

— Arrêtez de dire des bêtises, comme si vous parliez à un enfant, coupa-t-elle sèchement. Je suis la femme que vous avez tenté d'empoisonner et je suis venue…»

Pour l'empêcher de poursuivre sa phrase, j'aurais dit n'importe quoi.

« C'est sans doute parce que je te vois toujours comme une enfant… comme ma petite Nochipa.

— Pourtant, je suis assez âgée pour qu'on veuille me supprimer, Seigneur Mixtli. Si ma puissance est telle que vous me jugez dangereuse, pourquoi n'essayez-vous pas plutôt de vous en servir ? Pourquoi y mettre un terme alors que vous pouvez l'utiliser à votre avantage ? »

Je fronçai les sourcils, mais sans l'interrompre pour lui demander ce qu'elle voulait dire. Il fallait qu'elle continue à parler le plus longtemps possible.

« Vous êtes dans la même position vis-à-vis des Mexica que moi vis-à-vis des Blancs. Nous ne sommes pas des membres officiels de leurs conseils et pourtant ils nous écoutent. Nous n'aurons jamais d'amitié l'un pour l'autre, mais nous pouvons nous rendre service. Nous savons tous deux que rien ne sera plus jamais pareil dans le Monde Unique, mais personne ne peut prédire qui l'emportera. Si les gens de ce pays gagnent, vous pourrez être mon allié le plus sûr et si ce sont les Blancs, je serai le vôtre.

— Tu proposes que nous nous mettions d'accord pour trahir les camps opposés que nous avons choisis ? Pourquoi ne pas simplement changer de côté ? ironisais-je en hoquetant.

— Sachez que je n'ai qu'à appeler mes gardes pour que vous soyez un homme mort. Mais vous n'êtes pas n'importe qui, comme cette pauvre Laurier et votre meurtre pourrait mettre en péril la paix que nos maîtres s'efforcent de préserver. Hernán pourrait même se croire obligé de me livrer, comme Motecuzoma a livré Cuauhpopoca. Dans le meilleur des cas, je perdrais toute mon influence. Cependant, si je ne vous élimine pas, je devrai rester sur mes gardes toute ma vie et je ne pourrai pas me concentrer sur mes intérêts personnels.

— Tu as le sang froid de l'iguane », m'exclamai-je, sincèrement admiratif et cette pensée me parut si drôle que je me tordis

littéralement de rire.

Elle attendit que je me sois calmé, puis elle poursuivit comme si elle ne s'était pas interrompue :

« Faisons un pacte, sinon d'alliance, du moins de neutralité et scellons-le de façon à ce que nous ne puissions le rompre ni l'un, ni l'autre.

— Et comment ça, Malintzin ? Nous sommes tous deux perfides et sans scrupules.

— Nous allons coucher ensemble », dit-elle.

Sa déclaration fit repartir mon hilarité à tel point que je glissai de ma chaise. Elle attendait que je me relève et voyant que je restais stupidement assis par terre, elle me demanda :

« Vous êtes ivre, Mixtzin ?

— Ça se pourrait bien, puisque j'entends des choses incroyables. Il me semble que tu m'as proposé…

— Oui. Je vous propose de coucher avec moi cette nuit. Les Blancs sont plus jaloux de leurs femmes que les hommes de notre race. S'il l'apprenait, Hernán nous tuerait tous les deux ; vous pour l'avoir fait et moi pour l'avoir accepté. Les quatre gardes seront prêts à témoigner que je suis restée longtemps chez vous dans l'obscurité et que j'en suis partie satisfaite. N'est-ce pas merveilleusement simple ? Un lien indestructible ! Ni vous, ni moi, n'oserons nous nuire réciproquement, sachant qu'un seul mot de l'autre nous condamnerait irrémédiablement tous les deux. »

Au risque de la mettre en colère et de la laisser repartir trop tôt, je lui rétorquai :

« J'ai cinquante-quatre ans, et sans être complètement sénile, je ne saute plus sur la première femme qui se présente. Je choisis. » J'avais voulu prononcer ces mots avec hauteur, mais le fait que je fus assis par terre entamait quelque peu ma dignité. « Tu as dit tout à l'heure que nous n'avions pas d'amitié l'un pour l'autre, la répulsion qualifierait mieux nos sentiments réciproques.

— Je ne cherche pas à modifier vos sentiments. Ce n'est qu'une mesure pratique. Quant à votre sensibilité, il fait presque noir ici ; vous n'aurez qu'à prétendre que je suis une femme que vous désirez. »

Faut-il vraiment en venir là pour l'éloigner de la place ? me demandais-je. Puis je protestai à voix haute : « J'ai l'âge d'être ton père.

— Imaginez-vous que vous l'êtes vraiment, alors, si c'est l'inceste qui vous plaît. En ce qui me concerne, ça ne me dérange pas, répliqua-t-elle sur un ton détaché.

— Alors, faisons semblant que nous avons eu des relations illicites et contentons-nous de bavarder assez longtemps pour que les gardes puissent témoigner que nous sommes restés ensemble. Veux-tu de

l'octli ? »

Je me dirigeai en titubant vers la cuisine et après avoir cassé plusieurs ustensiles, je revins avec une autre tasse. Tandis que je lui versais à boire, Malintzin murmura :

« Vous m'avez dit que votre fille avait le même âge que moi. » Elle avala une gorgée d'octli et me demanda en penchant la tête sur le côté :

« Votre fille et vous, est-ce que vous jouiez parfois ensemble ?

— Oui, lui répondis-je d'une voix pâteuse, mais pas à ce que tu crois.

— Je ne pensais à rien de particulier, fit-elle avec un air innocent. C'était simplement pour parler de quelque chose. A quels jeux jouiez-vous ?

— Il y en avait un qui s'appelait le volcan qui hoquette, non, je voulais dire le volcan qui entre en éruption.

— Je n'ai jamais entendu parler de ce jeu.

— Oh, ce n'est qu'un jeu stupide que nous avions inventé. Je me couchais par terre, comme ça et puis, je repliais les genoux, comme ça, tu vois, pour faire le sommet du volcan et Nochipa se perchait dessus.

— Comme ça ? » dit-elle en joignant le geste à la parole. Elle était très légère et dans l'obscurité, elle aurait pu être quelqu'un d'autre.

« Oui. Et alors, j'agitais mes genoux, c'était le volcan qui entrait en activité, tu comprends et ensuite, je la lançais en l'air. »

Elle poussa un petit cri de surprise et vint s'écraser sur mon ventre et en même temps, sa jupe se retroussa. Quand j'avançai la main pour l'aider à se redresser, je me rendis compte qu'elle n'avait rien dessous.

« Et c'est alors que le volcan entrait en éruption », chuchota-t-elle.

Il y avait longtemps que je n'avais pas fait l'amour avec une femme. C'était bien agréable et mon ivresse n'affectait pas mes facultés. La houle du plaisir me saisit si violemment que je crois bien que ma raison s'en alla en même temps que mon omicetl. Quant à elle, si elle éprouva quelque chose, elle n'en dit rien, mais la deuxième fois, elle soupira : « C'est différent… presque agréable. Vous êtes si propre, vous sentez si bon. » La troisième fois, elle haleta : « Si vous n'avouiez pas votre âge, jamais on ne le devinerait. » A la fin, nous étions tous deux complètement épuisés. Ce n'est que peu à peu que je réalisai que la chambre s'éclairait et je ressentis un choc, une sorte d'incrédulité en découvrant le visage de Malintzin à côté du mien.

Notre union avait été plus que satisfaisante, mais j'avais tout à coup l'impression d'avoir perdu la raison. Qu'est-ce que je fais à côté d'elle ? me demandai-je. C'est la femme que je hais le plus au monde et à cause de qui j'ai assassiné une créature innocente…

Cependant, je ne comprenais pas pourquoi il faisait si clair. La

nuit n'avait pas pu passer si vite. Je tournai les yeux vers la source de lumière et je vis Béu sur le seuil de la chambre, une lampe à la main. D'une voix pleine de tristesse, mais sans colère, elle dit :

« Comment peux-tu faire ça… alors que tes amis se font massacrer ? »

Malintzin tourna dolemment la tête pour regarder Béu. Je n'étais pas étonné qu'une femme de son espèce ne soit pas gênée d'être surprise dans de telles circonstances, mais je pensais qu'elle aurait manifesté une certaine consternation en apprenant que ses amis se faisaient massacrer. Au contraire, elle s'exclama en souriant :

« *Ayyo.*' Nous avons un témoin bien meilleur que les gardes, Mixtzin. Notre pacte sera encore plus solide que je ne l'espérais. »

Elle se leva, sans même prendre la peine de couvrir son corps moite. Malgré ma confusion et un léger reste d'ivresse, j'eus assez de présence d'esprit pour lui dire :

« Je crains que tu n'aies perdu ton temps et ta peine, Malintzin. Il n'y a plus de pacte qui tienne maintenant.

— Et moi, je crains que vous ne vous trompiez, Mixtzin, répliqua-t-elle, sans cesser de sourire. Demandez à la vieille. C'est de vos amis qu'elle parle. »

Je me relevai d'un bond en m'écriant : « Béu ?

— Oui, soupira-t-elle. J'ai été refoulée par les nôtres sur la digue. Ils m'ont dit qu'ils ne pouvaient pas prendre le risque de laisser quelqu'un communiquer avec les étrangers restés à l'extérieur. Alors, je suis revenue en passant par la place pour voir les danses… c'était affreux…»

Elle s'appuya sur le chambranle de la porte en fermant les yeux et elle poursuivit avec une expression hébétée :

« Des éclairs et du tonnerre ont éclaté du toit du palais et les danseurs ont volé en lambeaux, comme par une horrible magie. Alors, les Blancs et leurs alliés ont envahi la place. Avec leurs épées, ils arrivent à couper une femme en deux par la taille. La tête d'un enfant a roulé à mes pieds comme une balle de tlachtli, tu te rends compte, Zaa ? Quelque chose m'a heurté la main et je me suis enfuie. »

Je vis alors qu'il y avait du sang sur son corsage. Il coulait le long de sa main qui tenait la lampe. Je me précipitai vers elle et au même moment, elle tomba évanouie. Je saisis la lampe avant qu'elle ne mette le feu au tapis et je pris Béu dans mes bras pour la porter dans son lit. Malintzin qui ramassait tranquillement ses vêtements me dit :

« Vous ne me remerciez pas, Mixtzin ? Mes gardes et moi pourrons témoigner que vous étiez chez vous et que vous n'avez pas pris part au soulèvement.

— Tu étais au courant, lui répondis-je d'un ton glacé.

— Pedro m'a ordonné de me mettre à l'abri et j'ai choisi de venir

ici. Vous avez essayé de m'empêcher d'assister à vos préparatifs et moi, je voulais vous empêcher de voir que nous avions déplacé les canons sur le toit. Mais reconnaissez, Mixtzin, que nous ne nous sommes pas ennuyés et nous avons conclu un pacte, n'est-ce pas ? » Elle riait de bon cœur. « Vous ne pourrez plus vous attaquer à moi maintenant. »

Je ne compris rien à ces paroles avant que Béu ne m'ait tout raconté. Le médecin vint soigner sa main blessée par un éclat de mitraille et quand il fut parti, je restai assis près d'elle sur le lit. Elle ne me regardait pas. Son visage était pâle et défait et une larme coulait le long de sa joue. Après un long silence, je parvins à lui murmurer que j'étais désolé et elle me répondit, toujours sans me regarder :

« Tu n'as jamais été un mari pour moi, Zaa, aussi ne parlons pas de loyauté à mon égard. Mais je croyais que tu étais fidèle à certains principes personnels. Si tu n'avais fait que coucher avec une femme vendue aux Blancs, ce ne serait rien, mais ce n'est même pas ça que tu as fait. J'étais là, j'ai tout vu… ce que tu as fait, il n'y a pas de nom pour le qualifier. Pendant que tu étais en elle… tu la caressais et tu murmurais : « Zyanya, mon amour « et puis tu as dit aussi : « Nochipa, ma bien-aimée « et encore « Zyanya, ma chérie ». » Elle eut un haut-le-cœur.

« Comme ces deux noms signifient la même chose, je ne sais pas si tu as fait l'amour avec ta femme ou avec ta fille, ou encore avec les deux, mais tout ce que je sais, c'est qu'elles sont mortes toutes les deux. Tu as fait l'amour avec des mortes, Zaa. »

Je suis peiné de vous voir détourner la tête, mes révérends, comme l'avait fait alors Béu. Je voulais simplement vous expliquer pourquoi Malintzin est encore en vie aujourd'hui, bien qu'après ce soir-là, je l'aie haïe plus que jamais. Cette haine fut attisée par la répulsion que j'avais lue dans les yeux de Béu et par le dégoût que j'avais de moi-même. Néanmoins, je n'ai jamais plus essayé d'attenter à la vie de cette femme bien que j'en aie eu plusieurs fois l'occasion. Elle, de son côté, n'a jamais cherché à me nuire et, s'étant élevée très haut dans la noblesse de la Nouvelle-Espagne, elle m'a complètement oublié. J'ai dit qu'il était possible que Cortés ait aimé Malintzin, car il l'a gardée près de lui pendant des années et il n'essaya pas de la cacher quand Dona Catarina, son épouse depuis longtemps délaissée, arriva de Cuba à l'improviste. Elle mourut en quelques mois, de chagrin, ont dit certains et pour une cause bien moins romantique, ont prétendu les autres. Cependant, Cortés fit procéder à une enquête minutieuse qui le lava entièrement de tout soupçon.

Peu de temps après, Malintzin donna naissance à Martin, le fils de Cortés. Il a maintenant huit ans et il paraît qu'il va bientôt partir en

Espagne pour y faire ses études. Cortés ne se sépara de Malintzin qu'après son séjour à la cour du roi Carlos, quand il fut promu marqués del Valle et qu'il revint avec une nouvelle marquesa Juana à son bras. Il veilla à ce que son ancienne maîtresse fût bien pourvue, il lui fit don d'une propriété importante et la maria très chrétiennement à un capitaine de vaisseau, un certain Juan Jaramillo qui disparut en mer peu de temps après. Aussi, maintenant, tout le monde, Son Excellence compris, la traite avec beaucoup de respect et l'appelle Dona Señora Marina, Viuda de Jaramillo, propriétaire de la grande île de Tacamichapa, près de la ville d'Espiritu Santo, qui se nommait autrefois Coatzacoalcos.

Tout cela pour vous dire que si Dona Marina vit toujours, c'est parce que je l'ai laissée vivre, parce qu'une seule courte nuit, je l'ai aimée.

Il ne faisait pas encore tout à fait noir quand les Espagnols pointèrent leurs canons sur la foule massée sur la place, puis la chargèrent à l'épée, à la lance et à l'arquebuse. Ils tuèrent ou blessèrent grièvement un millier de femmes et d'enfants. A ce moment, très peu d'hommes s'étaient encore infiltrés et moins de vingt succombèrent, parmi lesquels il n'y avait aucun des chevaliers et des nobles qui avaient fomenté la révolte.

Mais les Espagnols ne cherchèrent pas à découvrir les conspirateurs. Après la tuerie, ils rentrèrent dans le palais et n'osèrent plus s'aventurer dans la ville avide de vengeance.

Je n'allai pas trouver Cuitlahuac pour m'excuser de mon échec, car je pensais qu'il était en proie à la fureur et au désespoir. Je me rendis chez le Seigneur Cuauhtemoc, espérant qu'il partagerait davantage mon abattement. Je le connaissais depuis le temps où, petit garçon, il venait nous rendre visite avec sa mère, la Première Dame, quand Ahuizotl et Zyanya vivaient encore. Seule la malchance l'avait empêché de monter sur le trône des Mexica et comme il était accoutumé aux désillusions, je pensais qu'il serait plus indulgent à mon égard.

« Personne ne vous blâme, me dit-il quand je lui eus raconté comment Malintzin avait échappé au poison. Vous auriez débarrassé le Monde Unique d'une ordure, mais vous n'auriez rien empêché.

— Comment cela ? fis-je, interloqué.

— Ce n'est pas elle qui nous a trahis, grimaça-t-il. Elle n'en a pas eu besoin. Mon digne cousin, notre Orateur Vénéré, s'en est chargé.

— Quoi ! m'exclamai-je.

— Dès que Cuitlahuac eut quitté le palais après avoir demandé à Alvarado la permission de célébrer la fête d'Uixtocihuatl, Motecuzoma est allé dire à l'Espagnol de se méfier d'une supercherie.

— Mais pourquoi ?

— Par orgueil blessé, par dépit, qui sait ? répondit Cuauhtemoc en haussant les épaules. Il a dû être vexé que ce soulèvement ait été organisé en dehors de lui. Maintenant, il prétend qu'il a agi ainsi pour ne pas rompre la paix instaurée avec Cortés.

— Quand je pense que pour ça il a provoqué le massacre d'un millier de femmes et d'enfants, grondai-je avec un mot ordurier qui ne s'applique généralement pas à un Orateur Vénéré.

— Soyons charitables et supposons qu'il a cru qu'Alvarado se contenterait d'annuler la cérémonie sans disperser les participants aussi brutalement.

— Disperser brutalement, voilà une façon élégante de dire les choses. Ma femme, simple spectatrice, a été blessée et une de ses servantes tuée.

— Au moins, cet incident aura soudé notre peuple dans la même colère. Avant, la population ne faisait que récriminer. Une partie se méfiait de Motecuzoma et l'autre le soutenait. Maintenant, tout le monde est prêt à le mettre en pièces avec tous les occupants du palais.

— C'est ce qu'il faut faire. Il nous reste la plupart de nos guerriers. Il faut enrôler tous les hommes, même les vieux comme moi et ravager le palais.

— Ce serait un suicide. Les étrangers se sont retranchés derrière leurs canons, leurs arquebuses et leurs arbalètes en position de tir derrière chaque fenêtre. Il est impossible d'approcher du bâtiment. Il faut attendre une autre occasion de combattre au corps à corps.

— Attendre ! m'exclamai-je avec un autre juron.

— Oui, attendre. Et pendant ce temps, Cuitlahuac truffe la ville de guerriers. Peut-être avez-vous remarqué un accroissement dans le trafic des canoës et des péniches de transport. Des hommes et des armes sont dissimulés sous les fleurs et les légumes, des Acolhua de Cacama et des Tecpanecá. Pendant que nous nous renforçons, l'ennemi s'affaiblit. Le soir du massacre, tous les serviteurs ont abandonné le palais et pas un seul Mexicatl n'ira leur apporter des vivres ou quoi que ce soit. Nous allons laisser les Blancs et leurs amis – Motecuzoma, Malintzin et les autres – souffrir un peu dans leur forteresse.

— Cuitlahuac espère les affamer ?

— Non. Ils devront simplement se restreindre. Ils ont assez de provisions pour tenir jusqu'au retour de Cortés. Alors, il ne faudra pas nous montrer ouvertement hostiles en assiégeant le palais, car il assiégerait de même l'île tout entière et nous affamerait à notre tour.

— Et pourquoi le laisser arriver jusqu'ici ? Allons à sa rencontre et attaquons-le en rase campagne.

— Avez-vous déjà oublié avec quelle facilité il a vaincu Texcala ? Aujourd'hui, il a encore davantage d'hommes, de chevaux et d'armes. Non, c'est impossible. Le plan de Cuitlahuac est de laisser Cortés pénétrer sans résistance dans la ville où il trouvera ses hommes indemnes et la paix apparemment restaurée. Il ne saura rien des combattants que nous avons cachés et quand tous les Blancs seront dans Tenochtitlán, alors seulement, nous attaquerons – en nous sacrifiant, si c'est nécessaire – pour débarrasser notre île et toute la région des lacs de cette engeance.

***

Sans doute les dieux avaient-ils décidé de favoriser pour un temps le tonalli de la cité car ce plan réussit avec néanmoins quelques complications imprévues.

Lorsqu'on sut que Cortés et sa puissante armée approchaient de la ville, tout le monde se comporta comme si rien ne s'était passé, même les parents des innocentes victimes. Les ponts qui enjambaient les passages des trois chaussées étaient en parfait état. Les pirogues et les péniches sillonnaient les canaux en transportant d'innocentes cargaisons, et les milliers de guerriers Tecpanecá et acolhua qui étaient entrés au nez et à la barbe des alliés de Cortés restés sur la terre ferme restaient bien cachés. J'en avais huit chez moi qui commençaient à s'ennuyer et qui étaient impatients d'entrer en action. Les rues de Tenochtitlán étaient aussi grouillantes et le marché de Tlatelolco aussi animé, coloré et bruyant qu'à l'accoutumée. Seul, le Cœur du Monde Unique était pratiquement désert. Son sol de marbre, toujours taché de sang, n'était foulé que par quelques prêtres qui y accomplissaient les offices quotidiens.

Cortés était sur ses gardes. Il avait eu connaissance de la tuerie et il ne voulait pas s'exposer à une embuscade. Après avoir contourné Texcoco à distance respectueuse, il longea la rive sud du lac, mais il n'emprunta pas la chaussée méridionale pour entrer dans la ville ; ses hommes auraient pu être attaqués par des guerriers en canots, pendant qu'ils étaient à découvert sur la plus longue des trois digues. Il continua à faire le tour du lac jusqu'à la rive occidentale, en postant à intervalles réguliers des guerriers de Fleur Noire et des canons pointés vers la ville. Ensuite, il alla jusqu'à Tlacopan parce que cette

chaussée est la plus courte des trois. Avec une centaine de cavaliers, il la franchit au galop, comme s'il s'attendait à ce qu'elle s'effondre sous lui et les fantassins se ruèrent à sa suite.

Une fois dans l'île, Cortés dut pousser un soupir de soulagement. La population ne l'acclama pas, mais elle ne le conspua pas non plus. De plus, la compagnie de mille cinq cents de ses compatriotes, sans parler de ses alliés qui bivouaquaient sur la terre ferme, devait lui donner un sentiment de puissance. Peut-être même, pensa-t-il que les Mexica s'étaient enfin résignés à reconnaître sa supériorité car ses troupes traversèrent la ville en véritables conquérants.

Le gros de son armée s'installa sur la grande place. Les Texcalteca évacuèrent le palais d'Axayacatl, à l'exception des principaux chevaliers et allèrent camper eux aussi sur la place. Motecuzoma et un groupe de courtisans restés fidèles qui sortaient pour la première fois depuis la fameuse nuit, vinrent à la rencontre de Cortés, mais celui-ci les ignora dédaigneusement et pénétra dans le palais avec Alvarado et Narvaez.

J'imagine que leur premier souci fut de réclamer à boire et à manger et j'aurais voulu voir la tête de Cortés quand les soldats d'Alvarado lui apportèrent de vieux haricots racornis et de la bouillie d'atolli. J'aurais aussi bien aimé entendre l'officier blond lui raconter comment il avait héroïquement maté un soulèvement de femmes et d'enfants sans avoir éliminé plus d'une poignée de guerriers mexica. Cortés était arrivé pendant l'après-midi et il resta en conférence avec Narvaez et Alvarado jusqu'à la tombée de la nuit. Personne ne sait ce qu'ils se sont dits mais je sais cependant que Cortés envoya un détachement de soldats dans le palais de Motecuzoma et qu'avec des lances, des poutres et des leviers, ils enfoncèrent les murs derrière lesquels étaient les chambres des trésors. Comme des fourmis faisant la navette entre leur fourmilière et un pot de miel, les soldats transportèrent tout le stock d'or et de pierreries dans la salle à manger de Cortés. Il leur fallut presque toute la nuit pour effectuer le déménagement car le butin était de taille et les pièces pas toujours faciles à transporter.

Toute la nuit, la ville resta calme et personne ne prêta attention à ces allées et venues. Cortés monta se coucher un peu avant l'aube avec Malintzin, après avoir fait dire de la façon la plus méprisante à Motecuzoma que lui-même et ses conseillers devraient se tenir prêts à venir le voir dès son réveil. Avec une pathétique soumission, Motecuzoma envoya des messages pour prévenir son Conseil et d'autres personnes comme moi. Comme il n'y avait plus un seul page dans le palais, ce fut un de ses jeunes fils qui vint m'avertir. Nous nous attendions tous à recevoir cette convocation, aussi nous nous étions réunis chez Cuitlahuac à qui l'un des Anciens avait demandé :

« Faut-il obéir à cet ordre ou l'ignorer ?

— Obéir, répondit Cuitlahuac. Cortés croit toujours qu'il nous tient à sa merci parce qu'il tient notre chef complaisant. Ne le détrompons pas.

— Et pourquoi ? demanda le grand prêtre de Huitzilopochtli. Nous sommes prêts à attaquer. Cortés ne peut pas entasser toute son armée dans le palais d'Axayacatl et s'y barricader comme l'a fait Alvarado.

— Il n'en a pas besoin, répliqua Cuitlahuac. Si nous donnons l'alarme, il peut faire du Cœur du Monde Unique une citadelle aussi inexpugnable que le palais lui-même. Il faut l'endormir encore un moment. Allons au palais comme on nous le demande et comme si les Mexica étaient toujours les jouets dociles de Motecuzoma.

— Cortés pourrait fermer les portes du palais une fois que nous serons dedans et nous garder en otage, fit remarquer le Femme-Serpent.

— J'y ai pensé. Mais tous mes chevaliers et mes quachic ont déjà reçu mes ordres ; ils n'ont plus besoin de moi. Ils doivent les exécuter sans se soucier de savoir si nous sommes à l'intérieur du palais. Ceux qui ne veulent pas prendre ce risque peuvent rentrer chez eux. »

Evidemment, personne n'abandonna et nous accompagnâmes tous Cuitlahuac au Cœur du Monde Unique en nous frayant à grand-peine un chemin parmi les hommes, les chevaux, les feux de cuisine et les armes entassées. Je fus très étonné de voir, groupés à l'écart des Blancs comme s'ils étaient des inférieurs, un contingent d'hommes noirs. J'en avais entendu parler, mais je n'en avais encore jamais vu. Poussé par la curiosité, je m'écartai un moment de mes compagnons pour aller les examiner de près. Ils portaient les mêmes uniformes que les Espagnols, mais ne leur ressemblaient pas du tout. Ils avaient un nez épaté et des lèvres très épaisses. Quand je fus assez près d'eux, je remarquai que l'un de ces Maures avait la figure couverte de vilains boutons et de pustules suppurantes, comme je l'avais constaté très longtemps auparavant sur le visage de Guerrero et je me hâtai de rejoindre les autres.

Les sentinelles postées à l'entrée du palais d'Axayacatl nous palpèrent pour s'assurer que nous n'avions pas d'armes sur nous. Nous traversâmes la salle à manger où était amoncelée une montagne de bijoux, d'or et de pierreries qui brillaient d'un riche éclat malgré la pénombre. Des soldats, probablement censés surveiller le trésor, tripotaient les pièces en souriant avec convoitise. Nous montâmes dans la salle du trône. Cortés, Alvarado et plusieurs autres Espagnols, dont un borgne qui était Narvaez, nous attendaient. Etant le seul de sa race, en dehors de Malintzin, Motecuzoma avait l'air d'un animal aux abois. Nous nous inclinâmes tous devant lui et il nous rendit un petit

salut distant tout en continuant à converser avec les Espagnols.

« J'ignore quelles étaient leurs intentions. Je sais seulement qu'ils avaient organisé une cérémonie. Alors j'ai dit à Alvarado que je pensais qu'il serait plus sage de ne pas autoriser un rassemblement si près d'ici et qu'il vaudrait mieux faire évacuer la place. Vous avez vu de quelle malheureuse façon il l'a fait évacuer, ajouta Motecuzoma avec un soupir tragique.

— Oui », grommela Cortés. Ses yeux ternes se posèrent froidement sur Alvarado qui se tortillait les mains et semblait avoir passé une fort mauvaise nuit.

« Cette action aurait pu ruiner tous mes…» Il toussota et se reprit. « Vous auriez pu monter le peuple entier contre nous. Ce qui me surprend, Don Moritezuma, c'est que cela ne se soit pas produit. C'est étrange. Personne dans cette ville ne semble manifester le moindre ressentiment et je trouve que ce n'est pas normal. Il y a un dicton qui dit : Méfiez-vous de l'eau qui dort.

— C'est parce qu'ils m'en rendent tous responsable, gémit Motecuzoma. Ils croient que j'ai donné l'ordre qu'on massacre mes propres sujets – des femmes et des enfants – et que je me suis servi de vos hommes dans ce but. » Il avait les larmes aux yeux. « Tous mes domestiques m'ont abandonné et pas un seul vendeur de vers de maguey frits ne s'est approché du palais depuis ce jour.

— C'est une situation bien pénible, dit Cortés. Il faut y remédier. »

Il se tourna vers Cuitlahuac et me fit signe de traduire ses paroles.

« Vous êtes le chef des armées. Je ne veux pas faire de suppositions sur les intentions cachées de cette soi-disant cérémonie. J'irai même jusqu'à vous faire des excuses pour la précipitation de mon lieutenant. Cependant, je vous rappelle qu'une trêve a été conclue et que c'est le devoir d'un chef de guerre de veiller à ce que nos hommes ne vivent pas isolés, privés de nourriture et du contact avec leurs hôtes.

— Je ne commande qu'aux seuls combattants, Seigneur Capitaine Général, répondit Cuitlahuac. Si la population préfère éviter ce lieu, je ne peux pas la contraindre à y venir. C'est l'Orateur Vénéré qui a le pouvoir. Ce sont vos hommes qui se sont enfermés ici et l'Orateur Vénéré avec eux.

— Alors, Don Montezuma, c'est à vous de persuader votre peuple de revenir nous approvisionner et nous servir.

— Comment le pourrais-je ? Ils ne s'approchent même plus de moi, sanglota Motecuzoma. Et si c'est moi qui vais avec eux, j'y trouverai sans doute mon trépas.

— Nous vous donnerons une escorte », commença à dire Cortés, mais il fut interrompu par un soldat qui arrivant en courant et qui s'écria :

« Mon Capitaine, les indigènes sont en train de se rassembler sur la place. Ils ne sont pas armés, mais ils paraissent hostiles. Est-ce qu'il faut les chasser ?

— Non. Laissez-les venir », répondit Cortés. Puis, se tournant vers Narvaez, il lui dit : « Prenez le commandement. La consigne est de ne pas tirer. Pas un soldat ne doit bouger sans mon ordre. Je vais monter sur le toit pour suivre les événements. Venez Pedro. Venez Don Montezuma. » Il prit l'Orateur Vénéré par la main pour l'arracher de son trône.

Tout le monde se précipita à leur suite dans les escaliers et j'entendis Malintzin haletante traduire à Motecuzoma les instructions de Cortés.

« Le peuple est en train de se rassembler sur la plaza. Il faut que vous lui parliez. Faites la paix avec lui. Rejetez toute la faute sur les Espagnols si vous voulez. Dites-leur n'importe quoi pour les calmer. »

Nous nous penchâmes tous par-dessus la balustrade qui dominait le Cœur du Monde Unique. Les quelque mille Espagnols indécis au milieu des Mexica deux fois plus nombreux qu'eux, étaient facilement reconnaissables au miroitement de leurs cuirasses. Comme l'avait annoncé le messager, il y avait des hommes et des femmes dans leurs vêtements de tous les jours et ils ne semblaient pas se préoccuper des soldats, ni du fait sans précédent de ce camp installé sur ce lieu sacré. Ils avançaient au milieu de toute cette pagaille, sans hâte, mais sans hésitation et vinrent se masser juste sous la terrasse du palais.

« Le caporal a dit vrai, remarqua Alvarado. Ils ne sont pas armés.

— C'est le genre d'opposants que vous préférez, hein Pedro ? répliqua Cortés d'une voix mordante et la figure d'Alvarado devint presque aussi rouge que sa barbe…

« Reculons-nous, ordonna Cortés à ses hommes. Il faut que le peuple ne voie que ses propres dirigeants. »

Les Espagnols se retirèrent vers le milieu de la terrasse. Motecuzoma toussa pour s'éclaircir la voix et il dut crier par trois fois avant de pouvoir couvrir le murmure de la foule et le vacarme que faisaient les soldats. Quand toutes les têtes se furent levées vers lui, l'Orateur Vénéré commença à parler d'une voix altérée :

« Mon peuple…» Il répéta plus fort et plus nettement : « Mon peuple…

— Ton peuple ! » Une rumeur hostile s'éleva de la foule, puis des clameurs indignées. « Le peuple que tu as trahi ! Ton peuple, ce sont les Blancs ! Tu n'es plus notre Orateur ! Nous ne te vénérons plus ! »

J'avais beau m'y attendre et savoir que toute cette manifestation avait été organisée par Cuitlahuac et que les hommes qui étaient dans la foule étaient nos guerriers, momentanément sans armes, pour faire croire à une explosion de colère spontanée, je fus saisi par la violence

de la réaction populaire. Du reste, je devrais dire qu'ils n'étaient pas armés au sens habituel du terme, car à ce moment même, les hommes sortirent de leurs manteaux et les femmes de leurs jupes, des pierres et des projectiles et, tout en continuant à vociférer des imprécations, se mirent à les lancer vers la terrasse du palais. Tout le monde se jeta de côté pour les esquiver. Le prêtre de Huitzilopochtli perdit sa dignité sacerdotale quand une pierre le toucha à l'épaule. Derrière nous, plusieurs Espagnols reçurent des cailloux. Seul Motecuzoma resta sur place sans bouger, levant simplement les bras dans un geste d'apaisement et il hurla, essayant de couvrir le brouhaha : « Mixchia ! Attendez ! »

C'est alors qu'une pierre l'atteignit en plein front. Il chancela et perdit connaissance. Cortés prit immédiatement la situation en main.

« Occupez-vous de lui, me lança-t-il. Mettez-le au calme. » Puis, il saisit Cuitlahuac par le manteau et lui dit : « Faites quelque chose. Dites-leur quelque chose. Il faut à tout prix les calmer. »

Cuitlahuac se précipita au bord de la balustrade pendant que je descendais le corps inanimé de Motecuzoma aidé par deux officiers espagnols, dans la salle du trône. Nous retendîmes sur un banc et les deux officiers disparurent aussitôt en courant, sans doute pour aller chercher un médecin de l'armée.

Je contemplai le visage de Motecuzoma, détendu et paisible malgré la bosse qui enflait son front. Bien des souvenirs se mirent alors à refluer en moi : sa déloyauté envers Ahuizotl, son Orateur Vénéré, pendant la campagne d'Uaxyacac et son ignoble et pitoyable tentative de viol sur la sœur de ma femme, les menaces qu'il avait proférées à mon égard et comment il s'était bassement vengé en m'envoyant à Yanquitlan où Nochipa avait trouvé la mort, l'irrésolution dont il avait fait preuve depuis que les Espagnols étaient apparus sur nos côtes et sa trahison quand des hommes plus courageux que lui avaient tenté de débarrasser notre cité des envahisseurs. J'avais bien des raisons de faire ce que je fis alors, dont certaines particulièrement pressantes, mais je crois que si je l'ai tué, c'est surtout pour venger l'outrage qu'il avait infligé jadis à Béu Ribé, la sœur de Zyanya, qui était maintenant ma femme.

Toutes ces pensées m'avaient assailli en un instant. Il me fallait une arme. Deux gardes texcalteca étaient postés dans la salle du trône. J'en appelai un et lui demandai son poignard. Il me regarda d'un air soupçonneux, ne sachant ni qui j'étais, ni quelles étaient mes intentions. Je lui répétai mon ordre sur un ton sans réplique et il me tendit sa lame d'obsidienne. Je plaçai la pointe au bon endroit, car j'avais assisté dans ma vie à suffisamment de sacrifices humains pour connaître l'emplacement exact du cœur et j'enfonçai le couteau jusqu'à la garde. Le mouvement régulier de sa respiration cessa. Je

laissai le poignard dans la plaie, si bien qu'il y eut un très faible épanchement de sang. Les gardes texcalteca me considérèrent avec une surprise horrifiée et s'enfuirent à toutes jambes.

Tout s'était déroulé très vite. Sur la place, le tumulte s'était un peu apaisé et avait fait place à une rumeur toujours irritée, mais moins violente. Puis, j'entendis ceux qui étaient sur la terrasse dévaler les escaliers et pénétrer dans la salle du trône. Ils discutaient sur un ton animé et anxieux, chacun dans sa propre langue, mais le silence se fit brusquement quand ils se rendirent compte de l'énormité de mon acte. Espagnols et Mexica, tous s'avancèrent lentement fixant d'un regard empreint de stupeur le corps de Motecuzoma et le poignard enfoncé dans sa poitrine, puis leurs yeux se tournèrent vers moi qui me tenais debout, immobile près du cadavre.

« Qu'est-ce que… vous… avez fait ? me demanda Cortés avec un calme menaçant.

— J'ai suivi vos ordres. Seigneur Capitaine Général. Je l'ai mis au calme.

— Insolent fils de pute, fit-il sur un ton de fureur contenue. Ce n'est pas la première fois que j'entends vos sarcasmes.

— Puisque Motecuzoma est bien au calme maintenant, nous allons peut-être, nous aussi, être plus tranquilles, y compris vous, Capitaine Général.

— Une émeute se prépare en bas, me dit-il en pointant un doigt vers la place. Qui va contrôler cette racaille ?

— Pas Motecuzoma, en tout cas, qu'il soit mort ou vivant. Mais voici son successeur, son frère Cuitlahuac, un homme énergique et respecté par la racaille. »

Cortés regarda le chef des armées avec suspicion et je savais bien ce qu'il pensait. Si Cuitlahuac était capable d'imposer sa volonté aux Mexica, lui, Cortés, ne pouvait pas imposer la sienne à Cuitlahuac. Comme si elle avait, elle aussi, deviné son raisonnement, Malintzin lui dit :

« On pourrait faire un essai, Señor Hernán. Remontons sur la terrasse pour montrer à la foule le corps de Motecuzoma. Que Cuitlahuac se proclame lui-même son successeur, et voyons si le peuple obéit à son premier ordre : l'approvisionnement du palais et le retour des serviteurs.

— C'est une idée fort astucieuse, Malinche. Dis-lui aussi qu'il faut qu'il assure le peuple que Motecuzoma est bien mort. » Il retira le couteau de la blessure et ajouta en me jetant un regard cinglant : « Qu'il est bien mort de la main de son peuple. »

Quand tout le monde fut remonté sur la terrasse, Cuitlahuac prit le corps de son frère dans ses bras et s'avança vers la balustrade. Tandis qu'il annonçait la nouvelle à la foule, un murmure

d’approbation s’éleva et au même moment, il se mit à pleuvoir doucement comme si Tlaloc, et Tlaloc seul, pleurait la fin des chemins, des jours et du règne de Motecuzoma. Cuitlahuac parlait assez fort pour que la masse assemblée au pied du palais l’entendît, mais sur un ton calme et persuasif. Malintzin traduisit son allocution à Cortés en l’assurant :

« Le nouveau chef a parlé comme il fallait. »

Quand il eut terminé, Cuitlahuac se tourna vers nous et, de la tête, il nous fit signe de s’approcher de lui, tandis que deux prêtres le déchargeaient de son fardeau. La foule commençait à se disperser. Certains soldats espagnols semblaient toujours indécis et tripotaient nerveusement leurs armes, aussi Cortés leur cria :

« Laissez-les aller et venir à leur guise, mes enfants. Ils vont nous apporter des vivres frais ! »

Quand tout le monde fut de retour dans la salle du trône, Cuitlahuac dit à Cortés :

« Nous avons à parler.

— Oui, nous avons à parler, répéta Cortés qui appela Malintzin comme s’il ne me faisait pas confiance.

— Il ne suffit pas que j’aie annoncé au peuple que je suis devenu son Orateur Vénéré, dit Cuitlahuac. Certaines formalités doivent être accomplies en public. Nous commencerons les cérémonies de la succession dès cet après-midi, pendant qu’il fait encore jour. Puisque vos hommes occupent le Cœur du Monde Unique, j’irai avec les prêtres et le Conseil dans la pyramide de Tlatelolco.

— Certainement pas maintenant, répondit Cortés. Il pleut à verse. Attendez un jour plus clément, Seigneur. J’invite le nouvel Orateur Vénéré à être mon hôte dans ce palais, comme l’était Motecuzoma.

— Si je reste ici, répliqua Cuitlahuac d’un ton ferme, je ne pourrais pas devenir Orateur Vénéré et par conséquent, je serai pour vous un hôte inutile. Que choisissez-vous ? »

Cortés fronça les sourcils. Il n’avait pas l’habitude d’entendre un Orateur Vénéré tenir le langage d’un Orateur Vénéré. Cuitlahuac poursuivit :

« Même lorsque je serai confirmé dans mes fonctions par les prêtres et le Conseil il me faudra gagner la confiance du peuple, et ma tâche serait grandement facilitée si je pouvais lui dire quand exactement le Capitaine Général et ses troupes ont l’intention de quitter les lieux.

— Eh bien… dit Cortés, en traînant sur les syllabes pour bien montrer qu’il n’y avait pas encore songé et qu’il n’était pas du tout pressé. J’avais promis à votre frère que je partirais quand je serais à même d’emporter tous les présents qu’il m’a offerts. Je les ai maintenant, mais il me faut un certain temps pour les faire fondre afin

que nous puissions les transporter jusqu'à la côte.

— Ça peut demander des années. Nos orfèvres ont l'habitude de ne travailler que sur de très petites quantités d'or à la fois, vous aurez des difficultés pour désacraliser… pour fondre ces innombrables œuvres d'art.

— Et il ne faut pas que j'abuse de votre hospitalité, ajouta Cortés. Je vais donc faire transporter l'or sur la terre ferme pour que mes fondeurs s'en occupent. »

Il tourna ensuite grossièrement le dos à Cuitlahuac et dit en espagnol à Alvarado :

« Pedro, faites venir des charpentiers. Voyons… ils pourraient démonter ces lourdes portes et toutes les autres portes du palais. Dites-leur de construire une paire de solides traîneaux pour emmener l'or et dites aussi aux bourreliers de fabriquer des harnais pour les chevaux qui les tireront. En attendant, Seigneur Orateur, fit-il en s'adressant à nouveau à Cuitlahuac, je vous demanderai la permission de rester ici encore un petit moment. Comme vous le savez, beaucoup de ceux qui sont avec moi ne connaissent pas votre grande ville et ils seraient heureux de pouvoir la visiter.

— Un petit moment, je veux bien, répondit Cuitlahuac en hochant la tête. Je vais avertir la population et lui demander d'être tolérante et même aimable si elle le peut. Et maintenant, nous devons vous quitter pour organiser les préparatifs de l'enterrement de mon frère et mon accession au trône. Plus tôt ces formalités seront accomplies, plus tôt je serai véritablement votre hôte. »

Quand nous eûmes quitté le palais, des soldats-charpentiers vinrent examiner le trésor entassé dans la salle à manger pour évaluer son poids et sa masse.

Nous nous arrêtâmes un moment sur la place. Les Espagnols vaquaient à leurs occupations mais ils paraissaient fort incommodés par la pluie qui les transperçait de part en part. Des Mexica passaient au milieu d'eux, affairés ou faisant semblant de l'être et comme ils n'avaient gardé que leur pagne, la pluie ne les gênait pas. Jusqu'ici, le plan de Cuitlahuac s'était déroulé comme prévu, mis à part le trépas inopiné de Motecuzoma.

En effet, tout ce que je viens de vous raconter, mes révérends, avait été organisé dans ses moindres détails par Cuitlahuac, bien avant que nous soyons allés voir Cortés. C'est sur son ordre que la foule s'était rassemblée en criant devant le palais. C'est sur son ordre qu'elle s'était dispersée pour aller chercher des vivres pour les Blancs. Mais, dans la confusion générale, ceux-ci n'avaient pas remarqué que seules les femmes avaient quitté la place. Quand elles revinrent, elles ne pénétrèrent pas dans le camp et passèrent les paniers et les jarres aux hommes restés sur place. Il n'y avait donc plus une seule femme dans

la zone dangereuse, en dehors de Malintzin et de ses servantes texcalteca pour lesquelles nous ne nous faisions guère de souci. Nos hommes continuèrent à aller et à venir, à entrer et à sortir du palais, distribuant de la viande et du maïs, apportant du bois sec aux soldats préparant les repas dans les cuisines du palais et accomplissant toutes sortes de besognes qui les retiendraient là jusqu'à ce que les conques du temple sonnent minuit.

« Nous frapperons à minuit, nous avait rappelé Cuitlahuac. A ce moment précis, Cortés et les siens ne feront plus attention au va-et-vient constant de nos hommes apparemment soumis, quasiment nus et manifestement désarmés. Laissons Cortés entendre la musique et sentir l'encens de ce qu'il prendra pour les préliminaires de mon intronisation. Rassemblez tous les prêtres. Ils savent qu'ils doivent suivre nos instructions mais il faudra peut-être les forcer un peu car, comme les Blancs, ils rechignent devant la pluie. Massez-les devant la pyramide de Tlatelolco et dites-leur d'allumer le plus grand feu qu'ils aient jamais fait. Amenez aussi les femmes et les enfants et tous les hommes qui sont dispensés de se battre. Ils formeront une foule crédible de participants et ils seront en sécurité.

— Seigneur Régent… je voulais dire Seigneur Orateur, dit l'un des Anciens du Conseil, si les étrangers doivent tous périr cette nuit, pourquoi avez-vous pressé Cortés de vous donner la date de son départ ? »

Au regard que lui lança Cuitlahuac, je compris que cet homme ne serait plus très longtemps membre du Conseil.

« Parce que Cortés est moins sot que vous. Il sait bien que je souhaite me débarrasser de sa présence. Si je n'avais pas été aussi insistant, il aurait eu des raisons de se douter d'un coup de force. Maintenant, je peux espérer que mon attitude l'a rassuré, au moins jusqu'à minuit. »

Cuitlahuac avait vu juste. Cependant alors que Cortés ne manifestait aucune inquiétude au sujet de sa sécurité et de celle de ses compagnons, il semblait au contraire se faire beaucoup de souci pour mettre son butin hors de portée de ses légitimes propriétaires, ou alors, il avait pensé que la pluie aiderait les traîneaux à mieux glisser sur les rues mouillées. Quoi qu'il en soit, bien qu'ils aient dû travailler sous des trombes d'eau, les charpentiers terminèrent leur travail avant la nuit. Ensuite, des soldats aidés par certains des nôtres qui cherchaient à se rendre utiles, sortirent les trésors du palais et les répartirent sur les deux traîneaux. Pendant ce temps, d'autres Espagnols attelaient quatre chevaux à chaque charge avec un système de lanières compliqué. Peu avant minuit, Cortés donna l'ordre du départ, les chevaux inclinèrent le cou comme des porteurs sous la sangle frontale et les traîneaux se mirent à glisser doucement sur le

marbre mouillé du Cœur du Monde Unique.

Le gros de l'armée demeura sur la place, mais une escorte considérable de soldats en armes partit accompagner le convoi avec à sa tête Cortés, Narvaez et Alvarado. Déplacer cet énorme trésor était une tâche difficile, je vous l'accorde, mais elle ne nécessitait pas la présence des trois chefs. A mon avis, ils y étaient allés tous les trois parce qu'aucun d'eux ne faisait confiance aux autres. Malintzin les accompagna également, pour profiter, sans doute, d'une promenade après avoir été si longtemps confinée dans le palais. Les traîneaux traversèrent la plaza et prirent l'avenue de Tlacopan. Aucun des Espagnols ne s'étonna de trouver la ville déserte, car on entendait l'écho des tambours et de la musique monter du nord de l'île et on voyait des nuages de fumée rougis par l'éclat des torches.

Ce déménagement soudain fut une circonstance inattendue qui obligea Cuitlahuac à attaquer plus tôt que prévu. Comme la disparition de Motecuzoma, le départ précipité de Cortés joua en faveur de Cuitlahuac. Puisque les traîneaux avaient emprunté l'avenue de Tlacopan, il était évident qu'ils passeraient par la plus courte des trois digues aussi le nouvel Orateur Vénéré put rappeler les combattants qu'il avait postés sur les deux autres chaussées pour les joindre à ses attaquants. Ensuite, il fit passer cette consigne à ses troupes : N'attendez pas les trompettes de minuit, attaquez tout de suite.

Il faut que je vous dise que j'étais chez moi avec Béu pendant que se déroulaient ces événements, car je faisais partie de ceux que Cuitlahuac avait charitablement qualifiés de « dispensés de se battre ». Je n'ai donc pas été personnellement témoin de ce qui s'est passé sur l'île et sur la terre ferme, par contre, j'étais présent au rapport des différents commandants, aussi je peux vous relater avec plus ou moins d'exactitude ce que Cortés devait appeler par la suite la Triste Nuit.

La première action fut lancée par ceux qui étaient restés dans le Cœur du Monde Unique depuis le moment où Motecuzoma avait été frappé au front. Ils étaient chargés de lâcher les chevaux. Il en restait environ quatre-vingts parqués dans un coin. Nos hommes détachèrent les animaux, puis ils s'élancèrent au milieu d'eux avec des brandons enflammés. Les chevaux, pris de panique, partirent au galop dans toutes les directions, renversant les arquebuses, piétinant des soldats et semant la plus grande confusion parmi les Blancs.

Alors, une foule de guerriers se déversa sur la place, armé chacun de deux épées pour en donner une à ceux qui s'y trouvaient déjà. Ils n'avaient que leur pagne car les armures matelassées ne leur auraient servi à rien dans un corps à corps et de plus, elles auraient été imbibées par la pluie ; la place était très peu éclairée car les soldats avaient dû protéger leurs feux de camp de la pluie avec des boucliers.

La cavalcade des chevaux en avait éteint une grande partie et tellement désorienté les soldats qu'ils furent entièrement pris par surprise quand nos guerriers presque nus bondirent de l'ombre en donnant de grands coups d'épée, tandis que d'autres pénétraient de force dans le palais que Cortés venait de quitter.

Les Espagnols préposés aux canons sur le toit du palais entendirent bien du bruit, mais ils ne virent pas grand-chose et de toute façon, ils ne pouvaient pas tirer sans tuer aussi leurs camarades. De plus, les rares Blancs qui avaient eu le temps de se saisir de leurs arquebuses se rendirent vite compte qu'elles étaient trop mouillées pour cracher le tonnerre et la mort, et ceux qui étaient à l'intérieur du palais ne purent s'en servir qu'une seule fois car la ruée de nos guerriers les empêcha de les recharger. Les Blancs et les Texcalteca qui se trouvaient dans le bâtiment furent tous tués ou faits prisonniers. Mais les guerriers qui combattaient à l'extérieur n'eurent pas une victoire si facile. Après tout, les Espagnols et les Texcalteca étaient des soldats chevronnés et courageux. Leur première surprise passée, ils contre-attaquèrent vigoureusement. A un certain moment, un groupe d'Espagnols se retrancha dans un coin de la place tandis qu'une rangée de leurs camarades brandissaient leurs épées pour empêcher les nôtres de les poursuivre. Cette retraite apparente était une ruse habile. Ceux qui avaient fui avaient emporté des arquebuses et, pendant ce bref répit, ils avaient mis de la poudre sèche dans leurs armes. Les arquebusiers s'avancèrent alors et tirèrent tous ensemble sur nos guerriers qui les pourchassaient. Beaucoup des nôtres furent tués ou blessés dans cette seule action. Mais les Espagnols n'eurent pas la possibilité de recharger leurs armes et le combat se poursuivit entre épées de pierre et épées de métal.

J'ignore ce qui alerta Cortés. Peut-être un cheval lâché galopant vers lui dans les rues, ou un soldat échappé de la bataille, ou encore le grondement des arquebuses. Le convoi avait déjà atteint la chaussée de Tlacopan avant que Cortés se rende compte qu'il se passait quelque chose d'anormal. Il ne lui fallut qu'un instant pour décider de ne pas laisser le trésor sur place et d'aller d'abord le mettre à l'abri avant de retourner dans la ville. Pendant ce temps, le fracas des arquebuses était également parvenu jusqu'aux rives proches du lac, aussi bien dans le camp des troupes de Cortés qu'à l'endroit où attendaient nos alliés. Cuitlahuac avait donné l'ordre à toutes les forces de la Triple Alliance d'attendre la conque de minuit, mais elles eurent l'intelligence d'entrer en action dès qu'elles entendirent les bruits de la bataille. Par contre, les régiments de Cortés n'avaient reçu aucune directive et ils ne savaient que faire. Les soldats avaient chargé les canons, mais ils ne pouvaient pas tirer en direction de la ville où se trouvaient aussi Cortés et leurs camarades. Aussi, je suppose que ces

troupes étaient plongées dans la plus grande indécision, écarquillant les yeux pour essayer d'apercevoir quelque chose à travers le rideau de pluie, quand elles furent attaquées par-derrière.

Venant de toute la rive ouest du lac, les armées de la Triple Alliance apparurent. On avait réservé les meilleurs combattants pour la bataille de Tenochtitlán, mais il y avait encore des multitudes de valeureux guerriers sur la terre ferme qui s'étaient rassemblés secrètement et qui tombèrent sur les hommes de Fleur Noire stationnés autour de Coyoacán. De l'autre côté du détroit, les Culhua attaquèrent les Totonaca installés sur le promontoire autour d'Ixtapalapan et les Tecpanecá donnèrent l'assaut aux Texcalteca qui campaient près de Tlacopan.

A peu près au même moment, les Espagnols assiégés dans le Cœur du Monde Unique prirent la sage résolution de fuir. Un de leurs officiers ayant réussi à maîtriser un cheval avait sauté dessus et s'était mis à hurler des ordres : « Formez les rangs et suivez le chemin qu'a pris Cortés ». Les survivants éparpillés aux quatre coins de la place parvinrent à se regrouper en formant une masse dense et hérissée de fer. Comme un porc-épic qui se roule en une boule de piquants et défie même les coyotes, les Espagnols purent ainsi se soustraire aux assauts répétés des nôtres. Guidés par le cavalier, les Blancs se dirigèrent vers l'ouverture occidentale de la Muraille du Serpent. Pendant cette lente retraite, plusieurs d'entre eux réussirent à s'emparer d'un cheval et, quand ils furent sur l'avenue de Tlacopan, ces cavaliers se formèrent en arrière-garde pour protéger les hommes qui fuyaient à pied.

Cortés dut les rencontrer tandis qu'il retournait vers le centre de la ville, car il n'avait pas pu aller plus loin que le premier passage de la digue duquel on avait retiré la passerelle. Il se trouva alors nez à nez avec les débris débandés de son armée, dégoulinant de sang et de pluie, jurant, gémissant et fuyant tandis que derrière eux éclataient les cris de guerre de leurs poursuivants qui essayaient de franchir la barrière des cavaliers.

Je connais assez Cortés pour être sûr qu'il ne perdit pas de temps à demander des explications détaillées. Il dut donner l'ordre à ses hommes de rester à l'endroit où la chaussée rejoignait l'île pour retenir l'ennemi le plus longtemps possible et il repartit lui-même au grand galop sur la digue pour aller prévenir Narvaez et Alvarado. Il leur cria de jeter tous les trésors dans le lac et de lancer les traîneaux par-dessus la brèche pour former un pont. J'imagine la tempête de protestations que dut soulever cet ordre, mais j'imagine aussi que Cortés imposa le silence en disant : « Il faut le faire, sinon nous serons tous massacrés. »

Ils obéirent donc, non sans avoir bourré leurs poches et leurs sacs

de tous les objets qu'ils avaient pu prendre et le gros du trésor disparut dans les eaux. Ensuite, les soldats posèrent les traîneaux déchargés sur la brèche de la chaussée. Pendant ce temps, le reste de l'armée arrivait de la ville, poursuivie par nos guerriers ; quand tous les Espagnols eurent franchi ce pont de fortune, ils retirèrent aussitôt les planches, mais nos combattants étaient de bons nageurs et ils étaient presque nus. Ils sautèrent à l'eau pour franchir le passage et grimpèrent de l'autre côté, à l'endroit où étaient les Espagnols. Au même moment, une pluie de flèches s'abattit sur eux des deux côtés. Cuitlahuac avait pensé à tout. Des canots remplis d'archers convergeaient de toutes parts vers la digue et Cortés n'avait pas d'autre possibilité que de faire retraite en combattant. Etant donné que les chevaux constituaient les cibles les plus importantes et les plus vulnérables, il ordonna à certains de ses cavaliers de les forcer à sauter à l'eau et de s'accrocher à eux pour arriver jusqu'à la terre ferme. Malintzin sauta avec les autres et se fit ainsi tirer jusqu'à la rive par un cheval.

Ensuite, les Espagnols firent de leur mieux pour effectuer une retraite dans l'ordre. Leurs archers tiraient au hasard dans la nuit de chaque côté de la digue, dans l'espoir d'atteindre les attaquants sur les canots. D'autres Espagnols tiraient le traîneau qui leur restait en reculant devant nos guerriers de plus en plus nombreux qui avaient réussi à franchir la brèche. Il restait aux Espagnols encore deux passages à traverser avant d'arriver sur la terre ferme à Tlacopan. Le second traîneau leur servit à enjamber le premier, mais ils durent ensuite l'abandonner sur place car leurs poursuivants avaient également réussi à passer dessus. Quand ils atteignirent la brèche suivante, les Blancs reculèrent en combattant jusqu'au moment où ils basculèrent dans le lac. Cependant, si près du rivage, les eaux étaient si peu profondes que même des hommes ne sachant pas nager pouvaient parvenir à la terre en faisant une série de bonds pour garder la tête hors de l'eau. Mais les Espagnols avaient de lourdes armures et beaucoup d'entre eux étaient chargés par les objets en or qu'ils avaient pris, aussi ils eurent beaucoup de mal à se maintenir à la surface. Cortés et plusieurs de ses compagnons n'hésitèrent pas à marcher sur eux pour tenter de franchir le dernier passage. Par conséquent, nombreux furent ceux qui s'enfoncèrent dans la vase profonde du lac après avoir servi de pont humain à leurs camarades.

Un seul d'entre eux avait effectué la traversée sans s'affoler, avec un tel brio que nos guerriers parlent encore aujourd'hui du « saut de Tonatiuh ». Quand Pedro de Alvarado arriva au bord du trou, il tourna le dos aux poursuivants et plongeant son épée dans la masse des hommes qui étaient en train de se noyer, il accomplit un bond prodigieux. Malgré sa lourde armure, ses blessures et sa fatigue, il

exécuta un véritable saut à la perche qui le propulsa de l'autre côté de la brèche et lui sauva la vie.

Les poursuivants s'arrêtèrent là. Ils avaient chassé tous les étrangers de Tenochtitlán et ils pensaient que les survivants seraient tués ou capturés sur le territoire de Tlacopan. Ils retournèrent sur la chaussée où les bateliers étaient déjà en train de réinstaller les passerelles et ils accomplirent en chemin la besogne des Ligoteurs et des Engloutisseurs. Ils relevèrent leurs blessés et aussi les Espagnols qui serviraient pour les sacrifices et achevèrent ceux qui étaient près de mourir.

Cortés et les siens purent se reposer à Tlacopan. Les Tecpanecá n'étaient pas d'aussi valeureux combattants que les Texcalteca, mais ils avaient eu l'avantage de la surprise. Aussi, quand Cortés arriva dans leur ville, les Tecpanecá en avaient chassé ses alliés texcalteca vers le nord d'Azcapotzalco et ils étaient toujours à leurs trousses. Les Espagnols bénéficièrent donc d'un moment de répit pour panser leurs blessés, se ressaisir et décider de ce qu'ils allaient faire.

Les principaux officiers de Cortés, Alvarado, Narvaez et d'autres – ainsi que sa Malintzin – étaient toujours en vie, mais son armée n'était plus digne de ce nom. Il était entré triomphalement dans Tenochtitlán à la tête de mille cinq cents Espagnols et il en ressortait avec moins de quatre cents hommes et une trentaine de chevaux. Il n'avait aucune idée du sort qui avait été réservé à ses alliés indigènes. En fait, ceux-ci avaient été également mis en déroute par les armées de la Triple Alliance. Il paraît que Cortés s'assit alors contre un ahuehuetl et qu'il pleura. Je ne sais pas s'il pleura davantage sa cuisante défaite ou la perte du trésor, mais on vient récemment d'installer une grille autour de cet arbre pour commémorer à jamais cette Triste Nuit. Si les Mexica avaient continué à écrire le récit de leur histoire, ils auraient pu l'appeler la Nuit de la dernière victoire, mais ce sont les Espagnols qui écrivent l'histoire maintenant, aussi je pense que cette nuit pluvieuse et sanglante du trente juin mille cinq cent vingt portera toujours le nom de Noche Triste.

***

En un sens, pour le Monde Unique, cette nuit n'avait pas été faste non plus. Le malheur voulut que nos armées ne continuèrent pas à pourchasser Cortés et ses hommes jusqu'à ce qu'ils soient tous exterminés jusqu'au dernier. En effet, les guerriers de Tenochtitlán croyant que leurs alliés de la Triple Alliance s'en chargeraient, abandonnèrent la poursuite et rentrèrent en ville pour fêter ce qu'ils pensaient être une victoire totale. Les prêtres et la plus grande partie de la population étaient toujours en train de célébrer leur simulacre de

cérémonie devant la pyramide de Tlatelolco et c'est dans la plus grande allégresse que tout le monde se rendit au Cœur du Monde Unique pour une véritable action de grâces à la grande pyramide. Béu et moi, entendant les cris de joie des guerriers, nous quittâmes aussi la maison pour y assister et même Tlaloc leva son rideau de pluie, comme pour mieux voir son peuple se réjouir.

En temps normal, nous n'aurions jamais organisé un rituel quelconque sur la grand-place sans que chaque statue, chaque pierre soit débarrassée du moindre grain de poussière, sans que le Cœur du Monde Unique brille de son plus vif éclat pour le plaisir des dieux. Cette nuit, pourtant, à la lumière des torches, on découvrit que la place était devenue un immense dépôt d'ordures. Des corps gisaient partout, blancs et cuivrés, ainsi que des membres, des entrailles. Le sol était jonché d'armes brisées, d'excréments de chevaux et d'hommes et de tout ce que les Espagnols avaient abandonné en fuyant. Cependant, les prêtres n'élevèrent pas la moindre protestation et la foule se rassembla sans manifester trop de dégoût. Nous espérions tous que les dieux ne s'offenseraient pas, pour une fois, de l'état déplorable des lieux.

Je sais, mes révérends, que vous avez toujours montré beaucoup de répugnance en m'entendant évoquer des sacrifices humains, aussi je ne m'attarderai pas sur l'immolation de vos propres compatriotes qui débuta dès que Tonatiuh se leva. Notez seulement qu'une quarantaine de chevaux furent également sacrifiés. Je vous dirai toutefois que les chevaux allèrent au trépas bien plus dignement que les hommes qui juraient, se débattaient et criaient tandis qu'on les tirait vers l'autel du sacrifice. Nos guerriers en reconnurent certains qui s'étaient bravement battus contre eux et on découpa leurs cuisses pour les faire cuire et…

Peut-être serez-vous moins horrifiés, mes frères, si je vous donne l'assurance que la plupart des cadavres furent jetés sans cérémonie aux animaux de la ménagerie…

Bon, bon, mes seigneurs. Je vais revenir à des événements moins réjouissants.

Alors que nous remerciions les dieux de nous avoir débarrassés des étrangers, nous ignorions que les armées de la Triple Alliance ne les avaient pas anéantis. Cortés était encore en train de ressasser tristement quand il fut tiré de sa mélancolie par l'approche bruyante de ses autres troupes en fuite, les Acolhua et les Totonaca, ou du moins ce qu'il en restait, poursuivis par les Xochimilca et les Chalca. Cortés et ses officiers parvinrent à stopper leurs alliés en déroute et à mettre un semblant d'ordre dans leurs rangs, puis ils les conduisirent plus avant vers le nord, avant que leurs poursuivants ne les rattrapent. Ces derniers, croyant sans doute que les fugitifs seraient pris en chasse

par d’autres troupes de la Triple Alliance, ou peut-être impatients de célébrer leur propre victoire, les laissèrent s’échapper.

Au lever du jour, alors qu’il se trouvait à l’extrémité nord du lac Zumpango, Cortés se rendit compte qu’il suivait de près nos alliés Tecpanecá, eux-mêmes sur la piste de ses alliés texcalteca. Ceux-ci eurent donc la mauvaise surprise de se trouver coincés entre deux armées ennemies. Pensant que quelque chose avait entravé le déroulement du plan d’ensemble de l’attaque, les Tecpanecá abandonnèrent la poursuite et regagnèrent Tlacopan. Cortés finit par rattraper ses Texcalteca et il put reconstituer son armée passablement amoindrie et très déprimée. Cependant, il fut certainement soulagé de constater que ses meilleurs combattants indigènes, les Texcalteca, avaient subi un minimum de pertes et j’imagine que cette idée lui vint alors à l’esprit : « Si je vais à Texcala, le vieux roi Xicotenca verra que je lui ai conservé la majorité des combattants qu’il m’a prêtés. Il ne devrait donc pas trop m’en vouloir, ni m’accuser d’un échec total et j’arriverai peut-être à le persuader de me donner asile dans son pays. » Qu’il se soit ou non tenu ce raisonnement, Cortés conduisit sa lamentable armée par le nord de la région des lacs en direction de Texcala. Beaucoup de soldats moururent en chemin de leurs blessures et tous souffrirent beaucoup car ils évitèrent prudemment les endroits peuplés et ne purent donc pas se procurer des vivres. Ils furent obligés de se nourrir des bêtes sauvages et des plantes qu’ils purent trouver et ils durent même, au moins une fois, abattre des chevaux et des chiens pour les manger.

Une fois seulement, ils furent attaqués au pied des montagnes par des guerriers acolhua fidèles à la Triple Alliance, mais ceux-ci manquaient à la fois de chef et de motif pour se battre et le combat se déroula presque comme une Guerre Fleurie. Quand les Acolhua eurent fait suffisamment de prisonniers, ils quittèrent le champ de bataille et rentrèrent à Texcoco pour célébrer leur « victoire ». L’armée de Cortés arriva à Texcala douze jours plus tard sans avoir essuyé beaucoup de pertes depuis la Triste Nuit. Xicotenca, le vieux chef aveugle de Texcala, nouvellement converti au christianisme, fit bon accueil à Cortés et lui permit d’installer ses troupes chez lui pour tout le temps qu’il le désirerait.

Tous ces événements qui travaillaient à notre détriment étaient totalement ignorés à Tenochtitlán quand, dans l’aube radieuse qui suivit la triste nuit, on envoya les premiers xochimiqui vers l’autel du sacrifice au sommet de la grande pyramide.

D’autres ennuis survinrent également au cours de cette nuit. L’Orateur Vénéré de Tlacopan, Totoqui-huaztli, mourut dans sa ville pendant les combats et on retrouva le corps de Cacama de Texcoco parmi les cadavres qui jonchaient le Cœur du Monde Unique. La

population de Tlacopan désigna comme successeur à son Uey tlatoani son frère Tetlapanquetzal, mais le choix d'un Orateur Vénéré pour Texcoco souleva plus de difficultés. Le prince Fleur Noire était le prétendant légitime et la majorité des Acolhua l'aurait volontiers mis sur le trône s'il ne s'était pas allié aux Blancs détestés. Le Conseil de Texcoco en accord avec les Orateurs Vénérés de Tenochtitlán et de Tlacopan décida de nommer un homme assez insignifiant pour être accepté par tous les partis et qui pourrait ensuite être remplacé par le chef de la faction qui finirait par l'emporter. Il s'appelait Cohuanacoch et je crois que c'était un neveu de Nezahualpilli. C'est à cause de la division de ce pays et de la fragilité du pouvoir que les guerriers acolhua avaient attaqué si mollement l'armée de Cortés en déroute, alors qu'ils auraient pu l'anéantir complètement. Les Acolhua ne manifestèrent jamais plus depuis lors l'ardeur guerrière que j'avais tant admirée quand Nezahualpilli les avaient menés au combat contre les Texcalteca tant d'années auparavant.

Pendant cette même nuit, le corps de Motecuzoma disparut de la salle du trône et on ne le revit plus jamais. On a fait bien des suppositions à ce sujet : qu'il avait été coupé en menus morceaux par nos guerriers quand ils avaient envahi le palais ; que ses femmes et ses enfants avaient enlevé le corps pour le mettre à l'abri ; que les prêtres fidèles l'avaient embaumé et caché pour l'exhiber miraculeusement le jour où tous les Espagnols seraient partis et où les Mexica seraient à nouveau les maîtres du pays. Pour ma part, je crois que le corps de Motecuzoma a été mêlé à ceux des guerriers texcalteca qui furent tués dans le palais et qu'il suivit le même chemin, c'est-à-dire celui de la ménagerie. Ce qui est certain, c'est que Motecuzoma a quitté ce monde d'une façon aussi vague et aussi indécise qu'il y avait vécu et que personne ne sait où il repose, tout comme on ignore l'endroit où se trouve le trésor qui disparut la même nuit que lui.

Ah, oui, le trésor. Ce qu'on appelle maintenant « le trésor perdu des Aztèques ». Je me demandais quand vous alliez m'en parler. Par la suite, Cortés fit souvent appel à mes services pour aider Malintzin dans son travail d'interprète quand il procédait à ses interrogatoires et il m'a demandé ce que je savais de ce trésor. Beaucoup d'autres Espagnols m'ont posé des questions à ce sujet et même encore aujourd'hui.

Je vous ai déjà dit, mes révérends, en quoi consistait ce trésor. Quant à sa valeur, je ne sais comment vous estimeriez ces innombrables œuvres d'art. Même en ne tenant compte que du poids de l'or et des pierres précieuses, je ne saurais pas l'évaluer en maravedis et en reaies. Mais si j'en juge par ce que j'ai entendu dire des richesses de votre roi Carlos ou de votre pape Clément, je crois pouvoir affirmer que l'homme qui le posséderait serait de loin le plus

riche de votre ancien monde.

Où se trouve-t-il ? L'ancienne chaussée qui va à Tlacopan ou à Tacuba, si vous préférez, existe toujours, ainsi que la brèche où se noyèrent tant de soldats espagnols alourdis par le poids de l'or qu'ils avaient dans leurs poches, dans leurs sacs et dans leurs bottes. Ils ont dû s'enfoncer très profondément dans la vase pendant ces onze dernières années, mais un homme assez cupide et assez décidé pour plonger et fouiller le fond devrait trouver des os blanchis et parmi eux des diadèmes d'or, des médaillons, des statuettes, etc. Pas assez peut-être pour le mettre sur le même rang que les rois et les papes, mais assez cependant pour calmer sa cupidité.

Malheureusement, la plus grosse partie du butin fut jetée dans le lac au premier passage, celui qui était le plus proche de la ville. L'Orateur Vénéré Cuitlahuac aurait pu envoyer des plongeurs pour essayer de le récupérer ensuite et peut-être l'a-t-il fait, mais j'en doute.

À mon avis, le trésor est toujours là où Cortés l'a jeté pendant cette Triste Nuit. Mais, par la suite, quand Tenochtitlán fut entièrement rasée puis reconstruite dans le style espagnol, les gravats inutilisés des anciennes maisons furent simplement entassés sur les bords de l'île afin d'en agrandir la superficie. La chaussée de Tlacopan se trouva donc raccourcie d'autant et ce passage est maintenant enfoui sous la terre.

Si je ne me trompe pas, le trésor doit être enterré sous les fondations des élégantes demeures qui bordent votre avenue Tacuba.

Mais je n'ai pas encore évoqué une circonstance qui, à elle seule, détermina l'avenir du Monde Unique. Ce fut la mort d'un homme. Il n'était rien et s'il avait un nom, je ne l'ai jamais su. Il n'a peut-être rien fait de notable dans sa vie que de venir terminer ses jours chez nous. Quand on nettoya le Cœur du Monde Unique, le lendemain, on trouva son corps tranché par un macquauitl, et les esclaves poussèrent des clameurs quand ils le découvrirent car ils n'avaient jamais vu un homme de cette espèce. C'était un des noirs venus de Cuba avec Narvaez et précisément celui dont la figure ravagée m'avait fait reculer d'horreur.

Je souris maintenant – bien tristement, mais je souris – en entendant les vantardises d'Hernán Cortés, de Pedro de Alvarado, de Beltran de Guzman et d'autres Espagnols qui se sont donnés le nom pompeux de « Conquistadores ». Oh, ils ont accompli des actions audacieuses, je ne le nie pas et il y a eu bien des facteurs qui ont contribué à la chute du, Monde Unique, notamment sa tragique division, mais s'il y a un être humain qui puisse se targuer de mériter le titre de conquistador, c'est ce nègre anonyme qui a apporté la petite vérole à Tenochtitlán.

Il aurait pu contaminer les soldats de Narvaez sur le bateau qui

les amenait de Cuba et ensuite les troupes de Cortés. Mais non, il vécut assez longtemps pour arriver jusqu'à Tenochtitlán et infester la ville. Il aurait pu ensuite continuer à vivre encore un moment, s'échapper avec ses compagnons et leur communiquer son mal, tôt ou tard, mais non, Tenochtitlán fut ravagée, la maladie se propagea dans toute la région des lacs, dans chacune des communautés de la Triple Alliance, mais elle n'atteignit jamais Texcala où se trouvaient nos ennemis.

Les premières atteintes se firent sentir avant même que l'on sût que Cortés avait trouvé refuge à Texcala. Vous connaissez bien les symptômes et la progression de ce mal, mes révérends, aussi je n'ai pas besoin de vous raconter comment les gens mouraient, étouffés par le gonflement des tissus à l'intérieur du nez et de la gorge, ou pris d'un violent délire, ou encore en vomissant tout leur sang. J'avais très vite reconnu la maladie et dit aux médecins :

« C'est une affection courante chez les Blancs, mais ils en meurent rarement. Ils l'appellent la petite vérole.

— Si c'est leur petite vérole, répartit le médecin sans plaisanter, j'espère qu'ils ne nous amèneront jamais la grande. Qu'est-ce qu'ils font pour en réchapper ?

— Ils m'ont dit qu'il n'y avait pas d'autre remède que de prier. »

Les temples se remplirent alors de prêtres et de fidèles venus apporter leurs offrandes au dieu de la médecine et à toutes les autres divinités. Le temple que Motecuzoma avait mis à la disposition des Espagnols connut lui aussi une grande affluence, car ceux qui avaient reçu le baptême espéraient que le dieu des Chrétiens les assimilerait aux Blancs et les épargnerait. Ils allumaient des cierges, se signaient et marmonnaient ce qu'ils pouvaient se rappeler du rituel.

Cependant, rien ne put arrêter l'épidémie. Nos prières furent inutiles et nos médecins aussi impuissants que les Maya. Très vite, nous fûmes également menacés par la famine, car la population de la terre ferme, redoutant de nous approcher, ne vint plus nous approvisionner. Mais lorsque le mal gagna les autres communautés de la Triple Alliance, les bateliers qui n'étaient pas atteints reprirent leurs livraisons. La maladie semblait choisir ses victimes. Je ne fus pas touché, ni Béu, ni les autres personnes de ma génération. Elle paraissait ignorer les vieux et tous ceux qui avaient une faible constitution, pour ne s'attaquer qu'aux êtres jeunes et vigoureux, sans perdre son temps avec ceux qui avaient déjà des chances de ne pas vivre très longtemps.

Cette épidémie fut une des raisons qui me firent douter que Cuitlahuac ait jamais essayé de récupérer le trésor enfoui dans les eaux. Elle s'abattit sur nous si rapidement après le départ des Espagnols, avant même que nous ayons pu reprendre notre vie

normale, que je suis sûr que l'Orateur Vénéré n'eut pas le temps d'y penser et, plus tard, quand la maladie eut tout dévasté, il eut d'autres raisons de négliger de le faire. En effet, les pays de la Triple Alliance furent pendant longtemps coupés de tout. Les marchands et les messagers des autres nations refusaient de pénétrer dans la zone infestée et Cuitlahuac interdit à nos pochteca d'en sortir pour ne pas risquer de propager la maladie. Ce n'est que quatre mois après la Triste Nuit que l'une des souris en poste à Texcala prit son courage à deux mains pour venir nous informer des événements survenus depuis.

« Sachez, Seigneur Orateur, avait-il déclaré, que Cortés et son armée ont passé un bon moment à se reposer, à manger comme des ogres et à soigner leurs blessés, non pas en vue de reprendre le chemin de la côte, mais afin de regagner des forces pour retourner à l'attaque de Tenochtitlán. Ils sont prêts maintenant et avec les Texcalteca, ils sillonnent tout le pays à l'est pour recruter des guerriers dans les tribus qui en veulent aux Mexica. »

Le Femme-Serpent interrompit le messager pour dire à Cuitlahuac :

« Nous avions cru qu'ils se seraient découragés à jamais. Puisque ce n'est pas le cas, il faut immédiatement rassembler nos forces, marcher sur eux et tuer tous les Blancs jusqu'au dernier avec ceux qui les ont aidés. Il faut les attaquer avant qu'ils ne soient assez forts pour nous faire subir un sort semblable.

— Et quelles forces allons-nous rassembler, Tlacotzin ? demanda Cuitlahuac. Combien reste-t-il de guerriers encore capables de tenir une épée ?

— Excusez-moi, Seigneur Orateur, il y a autre chose, poursuivit l'espion. Cortés a envoyé des hommes sur la côte qui ont démonté plusieurs navires. Au prix d'un labeur incroyable, ils ont ramené de lourdes pièces de bois et de métal jusqu'à Texcala et en ce moment, les marins de Cortés sont en train de les assembler pour faire des bateaux plus petits, comme celui qu'ils avaient construit, vous vous en souvenez, pour distraire Motecuzoma.

— Sur la terre ? s'exclama Cuitlahuac incrédule. Il n'y a pas une seule étendue d'eau dans tout Texcala assez profonde pour porter autre chose qu'un acali de pêche. C'est insensé !

— Il est possible que l'humiliation que Cortés vient de subir lui ait dérangé l'esprit, répliqua poliment la souris. Mais je vous assure, Seigneur Orateur, que je dis la vérité et que j'ai toute ma raison. Du moins, je l'avais quand je me suis décidé à risquer ma vie pour venir vous apporter ces nouvelles.

— En tout cas, tu as agi comme un Mexica brave et loyal, répondit Cuitlahuac en souriant. Je t'en suis reconnaissant. Tu seras récompensé et je te donne la permission de quitter cette ville infestée

aussi vite que tu le pourras. »

Voilà comment nous eûmes connaissance des intentions de Cortés. J'ai entendu beaucoup de gens critiquer notre apparente apathie parce que nous n'avons rien fait pour empêcher Cortés de recruter ses troupes. Nous n'avons rien fait parce que nous ne pouvions rien faire. Depuis Zumpango au nord, jusqu'à Xochimilco au sud, de Tlacopan à l'ouest, jusqu'à Texcoco à l'est, tous ceux qui n'étaient pas eux-mêmes malades étaient occupés à soigner les mourants. Nous ne pouvions qu'attendre en espérant que nous serions remis avant l'arrivée de Cortés. Nous ne nous faisions aucune illusion à ce sujet ; nous savions qu'il reviendrait. C'est au cours de ce sombre été d'attente que Cuitlahuac fit cette réflexion devant son cousin Cuauhtemoc et moi :

« Je préfère que le trésor reste à jamais au fond du lac, ou même qu'il sombre dans les profondeurs de Mictlán, plutôt qu'il tombe dans les mains des Blancs. »

Je doute qu'il ait changé d'avis ensuite, car il n'en eut guère le temps. Avant la fin de la saison des pluies, il attrapa la petite vérole, vomit tout son sang et mourut. Pauvre Cuitlahuac, il était devenu notre Orateur Vénéré sans les cérémonies d'usage et il mourut peu après sans qu'on lui fît des funérailles dignes de sa position. Il n'eut pas droit aux tambours, au cortège de deuil et au décor habituel ; il ne connut même pas le luxe d'être inhumé. Il y avait trop de morts. On ne trouvait plus de place pour les enterrer, ni de bras pour creuser les tombes. Chaque communauté avait réservé un terrain inutilisé pour empiler et brûler les cadavres. A Tenochtitlán, on avait choisi un endroit inhabité sur la terre ferme, derrière la colline de Chapultepec. Les barques, propulsées par de vieux rameurs indifférents au mal, allaient et venaient à longueur de journée et le corps de Cuitlahuac fut tout simplement déposé dans l'une d'elles parmi les centaines de morts de la journée.

C'est la petite vérole qui a vaincu les Mexica.

Vous savez tout cela, mes révérends, mais y avez-vous jamais songé ? Ces affections que nous ont apportées vos compatriotes ont avancé plus vite que les troupes elles-mêmes. Certains peuples que les Espagnols avaient projeté de conquérir furent anéantis avant même de savoir qu'ils étaient un objet de conquête. Ils moururent avant d'avoir combattu, avant même d'avoir vu les hommes qui avaient causé leur trépas. Il est possible que certaines tribus très reculées, comme les Tarahumara et les Zyú, par exemple, ne sachent même pas que les Blancs existent et pourtant, elles sont peut-être en train de succomber à la petite vérole ou à la peste en ignorant qu'on les a tuées et sans savoir ni pourquoi, ni comment.

Vous nous avez apporté la religion chrétienne en nous assurant que Dieu nous accorderait le paradis quand nous mourrons, mais que

si nous ne l'acceptons pas, nous serons damnés en enfer. Si seulement, mes révérends, vous pouviez nous expliquer pourquoi Dieu a envoyé à la suite de sa nouvelle religion ces nouvelles maladies si meurtrières, ceux qui en ont réchappé pourraient se joindre à vous pour chanter les louanges de sa sagesse, de sa bonté, de sa pitié et de l'amour paternel qu'il éprouve pour tous ses enfants.

Par un vote unanime, le Conseil désigna le Seigneur Cuauhtemoc pour être le nouveau Uey tlatoani des Mexica. Il serait intéressant d'imaginer ce qu'aurait été notre destin si Cuauhtemoc était monté sur le trône à la mort de son père dix-huit ans auparavant.

Quand la chaleur et les pluies de l'été commencèrent à régresser, le tribut macabre de la petite vérole diminua aussi et la maladie lâcha complètement prise aux premiers frimas. Mais elle laissait la Triple Alliance affaiblie à tous points de vue. Tout le monde était découragé. Nous pleurions les nombreux morts, nous plaignions ceux qui avaient survécu mais qui étaient affreusement défigurés pour le restant de leurs jours ; nous étions épuisés par cette longue visite du malheur. La population avait été réduite de moitié et il ne restait pratiquement plus que des vieillards et des infirmes. Aucun chef sensé n'aurait pu ordonner aux guerriers qui restaient de lancer une attaque contre les étrangers et même une simple défense paraissait aléatoire.

C'est au moment où la Triple Alliance était la plus faible que Cortés engagea son offensive. Il ne pouvait plus se targuer de la supériorité de son armement car il lui restait moins de quatre cents soldats espagnols qui se répartissaient les arquebuses et les arbalètes. Il avait perdu ses canons pendant la Triste Nuit. Quatre étaient restés sur le toit du palais d'Axayacatl et la trentaine d'autres qu'il avait postée sur la terre ferme avait été jetée dans le lac par les nôtres. Mais il avait encore plus de vingt chevaux, des chiens et ses combattants indigènes. En tout, il était à la tête de cent mille hommes, alors que la Triple Alliance ne disposait que du tiers.

Aussi, quand les longues colonnes de Cortés quittèrent Texcala pour la capitale la plus proche de la Triple Alliance, Texcoco, elles s'en emparèrent sans coup férir. Je pourrais vous décrire en détail la résistance désespérée de cette cité, mais à quoi bon ? La seule chose qui compte, c'est que les pillards l'emportèrent et parmi eux il y avait les Acolhua du prince Fleur Noire qui se battirent contre leurs compatriotes restés fidèles à l'Orateur Vénéré Cohuanacoch – ou plutôt, à leur ville de Texcoco. Au cours de cette bataille, beaucoup d'Acolhua tirèrent l'épée contre leurs propres frères.

Cependant, tous les combattants acolhua ne furent pas tués. Deux milliers environ parvinrent à s'échapper. Les troupes de Cortés avaient attaqué la ville par la terre, aussi quand les défenseurs ne purent plus tenir, ils se retirèrent lentement vers le bord du lac et s'emparèrent de

toutes les embarcations qui se trouvaient sur place pour s'enfuir. L'ennemi, n'ayant pas de bateaux, dut se contenter de leur envoyer une pluie de flèches qui ne leur fit pas grand mal. Les Acolhua traversèrent le lac et vinrent alors se joindre à nos troupes.

D'après les conversations qu'il avait eues avec Motecuzoma, Cortés savait très certainement que Texcoco était le plus solide bastion de la Triple Alliance après Tenochtitlán, aussi, ayant si facilement vaincu cette ville, il pensait que les autres petites cités du lac ne lui opposeraient pas beaucoup de résistance et il n'envoya pas toute son armée pour les réduire. A la grande perplexité des souris, il fit repartir la moitié de ses troupes à Texcala et divisa le restant en plusieurs détachements placés sous le commandement de ses officiers : Alvarado, Narvaez, Guzman et Montejo. Ceux-ci commencèrent à encercler le lac en attaquant en chemin les petites communautés qui durent toutes se rendre. Cortés dirigeait certainement la stratégie d'ensemble grâce à des messagers, mais il s'était installé dans le luxueux palais de Texcoco, où j'avais jadis vécu, en y gardant comme hôte, comme invité, ou comme prisonnier, le malheureux « Cohuanacoch. Je vous signale à ce propos que le prince Fleur Noire qui attendait depuis si longtemps de devenir le Uey tlatoani des Acolhua, n'accéda jamais à cette charge. Après la prise de Texcoco, où Fleur Noire n'avait pas joué un grand rôle, Cortés décida que le personnage falot qu'était Cohuanacoch resterait sur le trône. Tous les Acolhua, à l'exception des guerriers qui le suivaient depuis si longtemps, avait fini par détester ce prince autrefois respecté qu'ils considéraient comme un traître à sa patrie et comme l'instrument des Blancs. Cortés ne voulait pas risquer de provoquer un soulèvement en installant sur le trône un homme qui s'était rendu coupable de félonie pour le récupérer. Fleur Noire s'abaissa jusqu'à recevoir le baptême et il reçut le nom de Fernando Cortés Ixtlilxochitl. Cependant, son parrain, Cortés, ne lui accorda que le gouvernement de trois insignifiantes provinces du territoire acolhua.

Cependant, il n'eut pas beaucoup de temps pour ruminer sa colère et son humiliation. Il quitta Texcoco plein de rage, pour l'une de ces provinces où il arriva en même temps que la petite vérole et moins d'un mois après, il était mort.

Nous apprîmes rapidement que l'armée du Capitaine Général n'était pas restée à Texcoco uniquement pour se prélasser. Nos souris vinrent nous annoncer que la moitié de l'armée qui était partie, était en train de revenir à Texcoco en tirant sur des troncs de bois les coques et les mâts des trente vaisseaux qui avaient été construits à Texcala. Cortés les attendait à Texcoco pour surveiller leur assemblage et leur lancement sur le lac.

Ce n'étaient pas ces formidables bâtiments qu'on avait vus sur

l'océan. Ils ressemblaient davantage à nos barques de transport à fond plat, mais ils avaient de très hauts bords et des voiles qui les rendaient bien plus rapides que nos plus gros canots de guerre à rames et bien plus maniables que nos plus petits acali. En plus des marins qui effectuaient la manœuvre, ils transportaient chacun vingt soldats debouts ce qui leur permit de décharger facilement leurs armes sur nos chaussées. Le jour où eut lieu le premier voyage d'essai, Cortés monta sur le bâtiment de tête qu'il avait appelé *La Capitana*. Un grand nombre de nos plus gros canoës quitta alors Tenochtitlán et dépassa la grande digue pour s'engager dans la partie la plus large du lac. Chaque canoë transportait soixante guerriers armés d'arcs et de flèches et aussi d'atlatl et de javelots, mais sur les eaux remuantes, les embarcations plus lourdes des Espagnols faisaient des plates-formes de tir bien plus stables et les arquebuses et les arbalètes firent bien plus de ravages que nos armes. En outre, les soldats espagnols n'avaient que la tête, les bras et les armes qui dépassaient de leurs bateaux, tandis que nos hommes dans leurs canots bas étaient entièrement exposés et beaucoup furent tués ou blessés. Ils ne furent pas longs à rentrer piteusement et la flotte ennemie ne daigna même pas les poursuivre.

Pendant ce temps, les officiers de Cortés avaient envahi toute la région des lacs, occupant et dévastant tout sur leur passage. Ils rassemblèrent ensuite leurs troupes en deux armées importantes qui prirent position sur les deux langues de terre au nord et au sud de Tenochtitlán. Il ne leur restait donc plus qu'à détruire ou à soumettre les villes plus grandes et plus nombreuses situées sur la rive ouest du lac pour encercler complètement Tenochtitlán.

Ils ne se pressèrent pas. Tandis que l'autre moitié de l'armée de Cortés se reposait à Texcoco, les bateaux sillonnaient les lacs à l'est de la grande digue en éliminant toutes les embarcations. Ils les coulaient ou s'en emparaient, tuaient leurs occupants même s'il s'agissait de simples acali de pêche ou de barques transportant paisiblement les marchandises d'un endroit à l'autre. Très vite, les Espagnols se rendirent entièrement maîtres de toute cette portion du lac. Du côté de Tenochtitlán, derrière la grande digue, la circulation des bateaux continuait normalement, mais pas pour longtemps.

A la fin, Cortés fit sortir le reste de son armée de Texcoco et la divisa en deux parties égales qui allèrent chacune rejoindre les forces stationnées au nord et au sud de Tenochtitlán. Pendant ce temps, leurs bateaux vinrent faire une brèche dans la grande digue. Les soldats n'eurent qu'à la balayer sur toute sa longueur avec leurs arquebuses. Alors, les bateaux se glissèrent par les brèches et se trouvèrent dans les eaux mexica. Cuauhtemoc envoya aussitôt des guerriers en renfort sur les jetées sud et nord, mais ils ne purent pas repousser les assaillants

qui filèrent directement vers les passages pratiqués dans les chaussées pour le passage des canots.

Tandis que certains Espagnols couvraient nos défenseurs d'une pluie de traits de métal, d'autres se hissaient au-dessus des flancs des bateaux pour détacher et faire basculer dans l'eau les ponts de bois qui enjambaient les passages. Une fois à l'intérieur, ils firent ce qu'ils avaient fait ailleurs : ils détruisirent les canots de guerre, les barques, toutes les embarcations.

« Les Blancs tiennent les digues et les passages, dit le Femme-Serpent. Quand ils attaqueront les autres villes de la terre ferme, nous ne pourrons pas leur envoyer de renforts et, ce qui est plus grave, nous ne pouvons plus rien recevoir de l'extérieur ; ni troupes, ni armes, ni vivres.

— Il y a assez de provisions dans les entrepôts de l'île pour nous faire vivre un moment, dit Cuauhtemoc qui ajouta sur un ton amer : Remercions la petite vérole qu'il y ait moins de bouches à nourrir. Et puis, nous avons aussi les chinampa.

— Les entrepôts ne contiennent que du maïs séché et les chinampa ne sont plantées que de denrées de luxe : tomates, chilis, coriandre et autres. Cela va faire un curieux régime, des tortillas et des purées de pauvres accompagnées de condiments de riches, rétorqua le Femme-Serpent.

— Un régime dont vous vous souviendrez avec émotion quand vous aurez à la place une épée espagnole dans le ventre », lui répondit Cuauhtemoc.

Une fois que les bateaux eurent refoulé nos guerriers à l'intérieur de l'île, les troupes de Cortés reprirent leur marche et forcèrent les villes à se rendre les unes après les autres. La première fut Tepeyaca, notre plus proche voisine au nord ; puis ce fut le tour d'Ixtapalapa et de Mexicaltzingo au sud, puis de Tenayuca et d'Azcapotzalco au nord-ouest et enfin de Coyoaçán au sud-est. L'étau se refermait et nous n'avions plus besoin de nos souris pour savoir ce qu'il se passait. A mesure que nos alliés se rendaient, les guerriers qui arrivaient à fuir venaient se réfugier chez nous, sous le couvert de la nuit, sur des acali ou en se faufilant par les jetées ou encore plus simplement, à la nage.

Certains jours, Cortés dirigeait les opérations de son cheval et d'autres fois du bord de La Capitana. Pour protéger notre ville de cette flotte dévastatrice, nous, n'avions qu'un seul moyen. Tous les morceaux de bois qu'on avait pu trouver furent taillés en pointe et des plongeurs les enfoncèrent solidement dans l'eau en les inclinant vers l'extérieur, juste sous la surface, tout autour de l'île. Si nous n'avions pas pris cette mesure, les bateaux de Cortés seraient arrivés tout droit au cœur de la ville par les canaux. Cette défense se révéla efficace car, un jour, un bateau espagnol vint s'empaler sur ces piquets. Nos

guerriers lancèrent immédiatement sur lui d'innombrables volées de flèches et tuèrent sans doute plusieurs soldats avant que l'ennemi ait pu se dégager et faire retraite sur le rivage pour réparer les dégâts. Après cela, comme les Espagnols ne pouvaient pas savoir jusqu'où nous avions planté ces pieux, ils restèrent à distance respectueuse.

Malheureusement, les hommes de Cortés découvrirent les canons que nous avions fait basculer dans le lac et ils purent les récupérer. Contrairement à ce que nous avions espéré, l'immersion n'avait pas endommagé ces maudits engins. Les soldats n'eurent qu'à les nettoyer, les sécher et les recharger pour les rendre à nouveau opérationnels. Cortés en fit monter treize sur des bateaux qui prirent position devant les villes où ses troupes combattaient pour qu'ils y déchargent leurs éclairs et leurs projectiles de mort. Incapables de résister plus longtemps, attaquées de tous côtés, ces villes durent se rendre et lorsque la dernière, Tlacopan, capitale des Tecpanecá, troisième bastion de la Triple Alliance, capitula, les deux bras de l'armée de Cortés se rejoignirent.

Le Capitaine Général n'avait plus besoin de ses bateaux pour soutenir l'attaque de ses troupes et le lendemain, ils repartirent sur le lac en tirant des coups de canon. Les lourds projectiles bombardèrent d'abord l'ancien aqueduc de Chapultepec, puis celui qu'avait fait construire Ahuizotl et ils s'écroulèrent tous les deux.

« Ces aqueducs étaient nos derniers liens avec la terre ferme, dit le Femme-Serpent. Maintenant, nous voilà complètement à la dérive, comme un bateau sans rames sur un océan démonté. Nous sommes assiégés et sans aucune protection. Tous les peuples qui ne se sont pas joints de leur plein gré aux Espagnols sont vaincus et à leurs ordres. Désormais, les Mexica sont seuls contre le Monde Unique tout entier.

— C'est parfait, dit Cuauhtemoc d'un ton calme. Si c'est notre tonalli d'être finalement vaincus, le Monde Unique n'oubliera jamais que les Mexica auront été les derniers à se rendre.

— Mais, Seigneur Orateur, plaida Tlacotzin, ces aqueducs étaient aussi nos derniers liens avec la vie. Nous aurions pu tenir sans ravitaillement frais, mais comment faire pour nous battre sans eau potable ?

— Tlacotzin, expliqua Cuauhtemoc avec autant de patience qu'un professeur qui s'adresse à un élève borné, il y a très longtemps, les Mexica se sont déjà trouvés isolés ici même, repoussés et détestés par tous les autres peuples. Ils n'avaient que de l'herbe à manger et uniquement l'eau saumâtre du lac à boire. Dans de telles circonstances, ils auraient pu baisser la tête devant leurs ennemis et ils auraient été dispersés, assimilés et oubliés par l'Histoire. Mais ils ont tenu bon et ont édifié tout ceci – il fit un large geste qui englobait toute la magnifique cité. – Quelle que soit leur fin, l'Histoire ne pourra

pas les ignorer. Les Mexica ont tenu. Les Mexica tiendront. Jusqu'au bout. »

Après les aqueducs, ce fut la ville qui devint la cible des canons. Les boulets qui venaient de Chapultepec étaient les plus destructeurs, car les Espagnols avaient hissé plusieurs canons au sommet de la colline et de là, ils nous mitraillaient directement, faisant pleuvoir les énormes gouttes de métal sur Tenochtitlán. Une des premières canonnades détruisit le temple de Huitzilopochtli en haut de la grande pyramide. Aussitôt, les prêtres s'écrièrent : « Malheur ! Mauvais présage ! » et organisèrent des cérémonies qui mêlaient les demandes de pardon et les prières d'intercession au dieu de la guerre.

Les canons poursuivirent leur offensive pendant quelques jours, mais d'une façon irrégulière et décousue comparée à ce qu'ils pouvaient faire en réalité. Je pense que Cortés espérait ainsi nous obliger à reconnaître que nous étions perdus pour que nous nous rendions sans combattre, comme l'aurait fait tout peuple sensé. Non pas qu'il ait voulu nous épargner, mais parce qu'il souhaitait préserver la ville pour pouvoir offrir à son roi une nouvelle colonie avec une capitale plus belle qu'aucune ville d'Espagne.

Mais Cortés est et a toujours été d'un caractère impatient et il ne perdit pas beaucoup de temps à attendre. Il fit construire par ses charpentiers des ponts de bois légers et mobiles pour enjamber les brèches des chaussées et il nous livra une offensive soudaine des trois côtés à la fois. Cependant, nos guerriers n'étaient pas encore affaiblis par la famine et les trois colonnes des Espagnols et de leurs alliés furent arrêtées comme si elles s'étaient heurtées à un mur de pierre. Beaucoup moururent et le reste fit retraite en emportant les blessés.

Cortés attendit quelques jours et il refit une autre tentative qui échoua encore plus lamentablement. Cette fois, quand l'ennemi voulut envahir la ville, nos acali de guerre s'élancèrent et nos guerriers grimpèrent sur les chaussées derrière les premières vagues d'attaquants. Ils basculèrent les ponts mobiles et une bonne partie des assaillants se trouva isolée avec nous dans la ville. Les Espagnols pris au piège essayaient de défendre leur vie, mais leurs alliés indigènes, sachant le sort qui leur serait réservé, préféraient être tués plutôt que capturés. Cette nuit-là, toute notre île fut illuminée par des torches et des feux, en particulier la grande pyramide et s'il s'est approché d'assez près, Cortés a pu voir ce qu'il advint de la quarantaine des siens que nous avions pris vivants.

En tout cas, il en vit suffisamment pour devenir la proie d'une fureur vengeresse et il décida de nous exterminer tous même s'il devait pour cela anéantir une grande partie de cette ville qu'il aurait voulu préserver. Il arrêta ses tentatives d'invasion et soumit la cité à une canonnade incessante. Les boulets piquaient sur nous en sifflant.

La ville commença à s'effondrer et beaucoup d'habitants périrent. La grande pyramide, jadis si lisse, finit par ressembler à une miche de pain grignotée par des rats géants.

Cette pluie d'acier se poursuivit encore pendant deux bons mois, ne se calmant un peu que la nuit. Au bout d'un moment, les Espagnols finirent par épuiser leurs boulets et ils durent se servir de pierres rondes. Elles faisaient un peu moins de dégâts, mais elles éclataient fréquemment sous le choc, et leurs éclats volaient dans toutes les directions tuant ou blessant la population.

Du moins, ceux qui mouraient ainsi mouraient rapidement. Les autres semblaient destinés à une lente agonie. Comme il fallait faire durer les vivres le plus longtemps possible, ils n'étaient distribués qu'avec la plus grande parcimonie. Au début, nous avions les chiens et les volailles de l'île et nous nous partagions le poisson que les pêcheurs arrivaient à prendre, la nuit, en cachette. Puis, il n'y eut plus ni chiens, ni volailles et même le poisson semblait éviter les abords de la ville. Nous en vînmes à manger les pensionnaires de la ménagerie, sauf ceux qui n'étaient vraiment pas comestibles et les spécimens particulièrement rares que les gardiens refusaient de livrer ; ces animaux étaient d'ailleurs mieux nourris que leurs maîtres car on leur donnait à manger les esclaves morts de faim.

Ce n'était pas par crainte d'être pris que les poissons avaient déserté les parages, mais parce que les eaux étaient devenues très sales. Bien que l'on fût à la saison des pluies, il ne tombait qu'une légère bruine l'après-midi. On sortait alors tous les récipients disponibles, mais on recueillait tout juste assez d'eau pour humecter nos gosiers desséchés. Aussi, surmontant notre répugnance, nous prîmes l'habitude de boire l'eau saumâtre de la lagune. Cependant, comme on ne pouvait plus évacuer les ordures de l'île, ni les excréments humains, tout se déversait dans les canaux, puis dans le lac. En outre, comme on ne donnait que les esclaves à manger aux animaux de la ménagerie, nous ne pouvions pas faire autrement que de jeter aussi les cadavres dans l'eau. Cuauhtemoc donna l'ordre qu'on dépose uniquement les corps du côté ouest, parce que le côté est était plus profond et plus ou moins constamment rafraîchi par le vent d'est. Il espérait ainsi que l'eau serait moins polluée de ce côté. Mais les cadavres en décomposition et les détritus souillèrent inévitablement les eaux tout autour de l'île. Pourtant, il fallut bien boire quand la soif nous y contraignit. Nous la passions d'abord dans un linge, puis nous la faisions bouillir, ce qui ne nous empêchait pas d'avoir la colique et des maux de ventre. Beaucoup d'enfants et de vieillards succombèrent d'avoir bu cette eau infectée.

Une nuit, alors qu'il n'en pouvait plus de voir son peuple souffrir autant, Cuauhtemoc appela toute la population à se rassembler au

Cœur du Monde Unique pendant l'accalmie de la canonnade, et je crois que tous ceux qui pouvaient marcher vinrent. L'Orateur Vénéré s'adressa au peuple, perché sur l'escalier en ruines de ce qui restait de la grande pyramide.

« Si Tenochtitlán est destinée à vivre encore un peu, elle ne doit plus être une ville, mais une place forte défendue par tous ceux qui peuvent se battre. Je suis fier de votre fidélité et de votre courage, mais le temps est venu où je vais être obligé de vous demander à grand regret de ne plus être fidèles. Il reste encore une réserve de vivres, mais une seulement. »

La foule se contenta d'émettre un murmure qui ressemblait à celui d'un immense ventre affamé.

« Je peux répartir équitablement le maïs entre chacun d'entre vous, poursuivit Cuauhtemoc et vous en tirerez peut-être un dernier et frugal repas, ou bien alors, nourrir un peu mieux nos guerriers et leur donner des forces pour se battre jusqu'au bout. Je ne vous donne pas d'ordre. Je vous demande seulement de choisir et de prendre une décision. »

Pas un son ne lui répondit.

« Je viens de faire remettre des ponts sur la chaussée du nord. L'ennemi attend prudemment à l'autre bout, en se demandant quelles sont nos intentions. J'ai pris cette mesure afin que tous ceux qui voudront partir puissent le faire. J'ignore ce que vous trouverez à Tepeyac – un soulagement ou la Mort Fleurie – mais je supplie ceux qui ne peuvent pas combattre de saisir cette occasion de quitter Tenochtitlán. Ce ne sera ni une désertion, ni un aveu de défaite et vous n'aurez pas à avoir honte. Au contraire, vous permettrez à notre ville de résister le plus longtemps possible. Je n'ai rien d'autre à vous dire. »

Personne ne partit en hâte ou le cœur léger. Tout le monde pleurait et se lamentait tout en reconnaissant que Cuauhtemoc avait raison. Cette nuit-là, la ville se vida des plus vieux, des trop jeunes, des infirmes, des prêtres, de tous ceux qui ne pouvaient pas se battre. Portant des ballots où ils avaient mis leurs biens les plus précieux, les habitants des quatre quartiers de Tenochtitlán convergèrent vers le marché de Tlatelolco et franchirent la chaussée.

A l'autre bout, ils ne furent pas accueillis par des coups de tonnerre. J'ai appris par la suite que les Blancs étaient restés indifférents devant leur arrivée et que la population de Tepeyac, bien qu'elle fût elle-même prisonnière, leur donna à manger, à boire et les abrita.

Dans Tenochtitlán ne restèrent que Cuauhtemoc, les seigneurs de sa cour et de son Conseil, la famille de l'Orateur Vénéré, quelques médecins et quelques chirurgiens, tous les chevaliers et les guerriers

en état de se battre et quelques vieux entêtés comme moi qui n'avaient pas été trop affaiblis par le siège et qui pourraient toujours tirer l'épée le cas échéant. Il resta également des jeunes femmes en bonne santé et une vieille femme qui, malgré mon insistance, refusa de quitter le lit de souffrance où elle était clouée depuis quelque temps.

« Il vaut mieux que je reste ici, m'avait dit Béu, plutôt que d'obliger des gens qui peuvent tout juste marcher à me porter. De plus, je n'ai pas besoin de manger beaucoup ; je pourrais aussi bien ne plus manger du tout et ma maladie durera peut-être moins longtemps. Toi aussi, Zaa, tu as un jour refusé de t'en aller. Tu avais dit que tu souhaitais assister aux événements jusqu'au bout, et elle ajouta avec un pauvre sourire : Après toutes les folies que tu m'as fait endurer, tu ne peux me refuser de me laisser partager celle qui sera probablement la dernière. »

Devant la soudaine évacuation de Tenochtitlán et l'apparence squelettique de ceux qui en étaient sortis, Cortés conclut très justement que ceux qui étaient restés devaient être considérablement affaiblis. Aussi, dès le lendemain, il passa de nouveau à l'attaque. Cela commença par la plus violente pluie de projectiles que nous ayons jamais reçue. Il espérait sans doute que nous continuerions à nous terrer longtemps après que l'averse ait cessé. Lorsque les canons du rivage se turent, les bateaux qui patrouillaient du côté nord de l'île se mirent à mitrailler cette partie pendant que des fantassins envahissaient la jetée sud.

Cependant, ce qu'ils découvrirent fit s'arrêter net les premiers rangs. En effet, nous avions posté partout où l'ennemi risquait de débarquer les plus gros d'entre nous, les plus replets du moins, comparés aux autres. Les assaillants les virent déambuler tranquillement en mordant dans une cuisse de chien ou de lapin et en rotant de satisfaction. Si les soldats s'étaient ; approchés, ils auraient vu que cette viande avait une épouvantable couleur verte. Ensuite, une meute d'individus bien plus décharnés surgit des ruines des maisons en lançant des javelots. Bien des envahisseurs succombèrent et les autres furent attaqués par des macquauitl et par des flèches. Ceux qui en réchappèrent se replièrent jusqu'à la terre ferme et rapportèrent certainement à Cortés que l'état de décombres où se trouvait la ville permettait aux habitants de mieux se défendre que si elle avait été intacte.

« Très bien, aurait alors dit le Capitaine Général. J'aurais aimé en préserver une partie, au moins pour l'émerveillement de nos futurs colons, mais puisqu'il en est ainsi, nous la raserons. Nous raserons chaque pierre, chaque poutre, au point que même un scorpion ne pourra plus s'y cacher. »

C'est exactement ce qu'il fit.

Pendant que les bateaux continuaient à bombarder le nord de l'île, Cortés fit monter ses canons sur roues et les amena sur les chaussées sud et ouest. Derrière eux venaient des soldats à pied ou à cheval, avec des chiens, puis d'autres armés de maillets, de haches, de leviers et de béliers. Les canons entrèrent en action les premiers pour déblayer le plus possible devant eux et tuer les guerriers qui se cachaient. Puis, les soldats avancèrent dans la zone dévastée et quand les nôtres se dressèrent pour les repousser, ils furent renversés par les cavaliers et piétines par les fantassins. Nos hommes se battirent courageusement, mais ils étaient très faibles et complètement abasourdis par la canonnade ; soit ils succombèrent sur place, soit ils durent se replier dans la ville. Certains tentèrent de s'embusquer pour pouvoir attaquer l'ennemi quand il ne serait plus sur ses gardes, mais ils furent aussitôt découverts. Les soldats avaient amené des chiens qui les repéraient et les signalaient quand ils ne les mettaient pas eux-mêmes en pièces.

Ensuite, quand il n'y eut plus de défenseurs, ni de danger, les autres arrivèrent avec leurs outils de démolition. Ils déblayèrent tout ce qui restait, ils détruisirent maisons, tours, temples et monuments et ils mirent le feu à tout ce qui pouvait brûler. A la fin, il ne restait plus qu'un bout de terrain plat et informe.

Ce fut le travail de la première journée. Le lendemain, les canons purent avancer facilement dans la zone dégagée et ils tirèrent sur un autre endroit, suivis par les soldats, les chiens et les démolisseurs. Et ainsi, jour après jour, la cité se rétrécit comme si elle était mangée par les dieux. Retranchés dans les parties encore intactes, nous suivions des toits la progression de la destruction.

Je me souviens du jour où les vandales parvinrent au Cœur du Monde Unique. Ils s'amusèrent un moment à lancer leurs flèches de feu sur les immenses bannières de plumes qui, bien qu'elles fussent en triste état, flottaient encore majestueusement et elles s'embrasèrent l'une après l'autre. Il leur fallut plusieurs jours pour venir à bout de cette cité dans la cité : les temples, le terrain de tlachtli, l'autel des crânes et les palais. La pyramide n'était déjà plus qu'une ruine et elle ne pouvait servir de camp retranché ou de cachette, mais Cortés décida tout de même de la démolir sans doute parce que c'était le plus magnifique symbole de Tenochtitlán. Elle ne se rendit pas facilement, mais, envahie par des hordes munies de lourds outils de fer, elle finit par céder, couche après couche, révélant les pyramides antérieures qui étaient à l'intérieur. Les hommes de Cortés procédèrent avec moins de brutalité quand ils commencèrent à démanteler le palais de Motecuzoma. Ils s'attendaient manifestement à y trouver le trésor de la nation réinstallé à son ancienne place dans les chambres secrètes. Quand Cortés se rendit compte qu'il n'y était pas, il laissa les

démolisseurs accomplir sa vengeance.

Cuauhtemoc qui connaissait l'état de faiblesse de ses guerriers avait prévu qu'ils n'effectueraient qu'une retraite défensive en tentant de retarder l'avance de l'ennemi et en tuant le plus possible d'envahisseurs. Mais les combattants eux-mêmes, ulcérés de la profanation du Cœur du Monde Unique, outrepassèrent ses ordres. La colère leur donna des forces supplémentaires et ils prirent plusieurs fois l'offensive. Les femmes aussi étaient hors d'elles et elles se joignirent à l'attaque en jetant sur les destructeurs des nids de guêpes, des pierres et d'autres choses que je ne nommerai pas.

Nos guerriers abattirent bon nombre d'ennemis et ils ralentirent peut-être le saccage, mais, ce faisant, beaucoup périrent et ils furent à chaque fois repoussés. Pour les décourager, Cortés fit donner ses canons sur le nord de la ville, puis les soldats, les chiens et les démolisseurs suivirent pour achever la besogne. Ils négligèrent de jeter bas la Maison du Chant où nous sommes en ce moment ainsi que quelques constructions sans intérêt particulier de la partie sud de l'île.

Cependant, bien peu d'édifices subsistèrent. Ils surgissaient du carnage comme des chicots dans la bouche d'un vieillard. Je dois sans doute me féliciter de ne pas avoir été chez moi quand ma maison s'écroula. La population de la ville avait trouvé refuge au milieu du quartier de Tlatelolco, afin d'être le plus loin possible du tir incessant des canons et des flèches de feu provenant des bateaux. Les combattants et les habitants les plus résistants campaient sur la place du marché et les autres s'entassèrent dans des maisons déjà surpeuplées. Cuauhtemoc et sa cour s'étaient installés dans l'ancien palais de Moquihuix, dernier chef indépendant de Tlatelolco. En tant que noble, j'eus droit à une petite chambre que je partageai avec Béu.

Avec Cuauhtemoc et bien d'autres, j'assistai à la progression de Cortés du sommet de la pyramide de Tlatelolco, le jour où les destructeurs s'attaquèrent au quartier d'Ixacualco où j'avais vécu. Le nuage de fumée et de poussière m'empêcha de voir à quel moment exact ma maison fut réduite à néant, mais quand l'ennemi quitta le quartier en fin de journée, il ne laissa derrière lui qu'un désert comme dans presque toute la moitié sud de la ville.

J'ignore si Cortés apprit par la suite que dans les maisons de tous les riches marchands étaient dissimulés des trésors. Il ne le savait manifestement pas à ce moment car ses démolisseurs disloquèrent toutes les constructions aveuglément et aucun d'eux ne vit, dans la poussière, les paquets d'or et de pierres précieuses, les plumes et les teintures qui se trouvèrent ensevelis dans les décombres. Ce jour-là, je contemplai leur œuvre avec une satisfaction amère, tout en sachant qu'à la fin de la journée, je me trouverais plus pauvre que la première fois où, enfant, j'étais venu à Tenochtitlán.

Après tout, c'était le lot de tous les Mexica encore vivants, y compris notre Orateur Vénéré. Ensuite, tout alla très vite. Depuis des jours et des jours, nous étions privés de tout. Pareils à ces fourmis qui anéantissent inexorablement des forêts entières, l'armée de Cortés arriva au marché de Tlatelolco et commença par s'attaquer à la pyramide. Il restait si peu d'espace aux réfugiés qu'ils pouvaient à peine trouver un endroit pour s'asseoir. Pourtant, Cuauhtemoc aurait voulu continuer à résister, même s'il lui avait fallu se tenir sur un pied. Cependant, après nous être réunis avec le Femme-Serpent et les conseillers, nous allâmes tous le trouver pour lui déclarer :

« Seigneur Orateur, si les étrangers vous font prisonnier, il n'y aura plus de nation mexica. Si vous fuyez, le gouvernement sera là où vous serez et même si Cortés nous capture tous, il n'aura pas dompté les Mexica.

— Fuir ? répondit-il tristement. Mais où et pour quoi faire ?

— Pour aller en exil avec votre famille et quelques nobles. C'est vrai que nous n'avons plus d'alliés sûrs autour de nous, mais vous pourrez recruter des troupes dans des nations lointaines. Il faudra sans doute beaucoup de temps avant que nous puissions espérer revenir en force et en triomphe, mais au moins, les Mexica seront invaincus.

— De quel pays lointain voulez-vous parler ? » demanda-t-il sans grand enthousiasme.

Tous les autres se tournèrent vers moi.

« Aztlán, Seigneur Orateur, dis-je. Il faut retourner au pays d'où nous venons. »

Il me regarda comme si j'étais devenu fou, mais je lui rappelai que nous avions renoué des liens avec nos cousins et je lui fis voir une carte pour lui montrer le chemin. « Vous pouvez être sûr que vous serez accueilli chaleureusement, ajoutai-je. Quand leur Orateur Tlilectic-Mixtli nous a quittés, Motecuzoma a envoyé avec lui une troupe de guerriers et des familles mexica spécialisées dans la construction. Peut-être y trouverez-vous une Tenochtitlán en miniature ; peut-être les Azteca pourront-ils être, une fois encore, les graines à partir desquelles naîtra une nouvelle et puissante nation. »

Il nous fallut déployer beaucoup de persuasion pour que Cuauhtemoc accepte notre idée mais, en définitive, cela ne servit à rien. Pourtant, ce plan aurait pu réussir car il était bien conçu, mais les dieux en avaient décidé autrement. Au crépuscule, quand les bateaux cessèrent de nous bombarder pour retourner vers la terre ferme, nous accompagnâmes Cuauhtemoc et sa suite jusqu'au bout de l'île. Ils montèrent sur des canoës qui partirent tous en même temps sur le lac, mais dans plusieurs directions, comme pour un exode en masse. L'acali de Cuauhtemoc se dirigea vers une petite baie située entre Tenayuca et Azcapotzalco. Etant donné que cet endroit était peu

peuplé, nous avions pensé qu'il n'y aurait pas de sentinelles et que Cuauhtemoc pourrait ainsi facilement se glisser sur la terre ferme et de là, gagner Aztlán.

Mais les bateaux de guerre, s'étant aperçus de la soudaine irruption des acali sur le lac, firent demi-tour et, par malchance, un des capitaines fut assez avisé pour remarquer que l'un des fuyards était beaucoup trop richement vêtu pour être un simple citoyen. Il aborda cet acali, fit monter l'Orateur Vénéré à son bord et l'amena directement au Capitaine Général Cortés.

Je n'étais pas présent à l'entretien, mais j'ai su par la suite que Cuauhtemoc avait déclaré à Cortés :

« Je ne me rends pas. C'est pour mon peuple que j'ai tenté de fuir. Mais vous m'avez capturé loyalement. » Il montra alors le poignard que Cortés portait à la ceinture et ajouta : « Puisque je suis un prisonnier de guerre, j'ai droit à la mort des guerriers. Je vous demande de me tuer maintenant et ici même. »

Magnanime ou du moins diplomate, Cortés lui répliqua :

« Non, vous ne vous êtes pas rendu et vous n'avez pas abdiqué. Je refuse de vous tuer et j'insiste pour que vous conserviez le gouvernement de votre pays car nous avons bien du travail à faire et je vous demande de m'aider. Construisons ensemble la grandeur nouvelle de votre cité, estimé Seigneur Cuauhtemoc. »

A partir de ce jour – Un Serpent de l'année Trois Maison, ou sur votre calendrier, le treize août mille cinq cent vingt et un – le nom de notre dernier Orateur Vénéré fût à jamais traduit en espagnol par Aigle qui tombe.

***

Après la chute de Tenochtitlán, la vie ne changea pas beaucoup dans le Monde Unique. A part les nations de la Triple Alliance, les autres pays avaient assez peu souffert et beaucoup de peuples ignoraient sans doute qu'ils ne faisaient plus partie du Monde Unique, mais de la Nouvelle-Espagne. Bien qu'ils fussent cruellement ravagés par de mystérieuses maladies, ils avaient rarement l'occasion de rencontrer un Espagnol ou un Chrétien. On ne leur imposa pas de nouveaux dieux, ni de nouvelles lois et ils continuèrent à vivre comme avant, moissonnant, péchant, chassant, comme ils le faisaient depuis des faisceaux d'années.

Dans la région des lacs en revanche, la vie avait été complètement bouleversée. Elle était devenue très difficile et je doute qu'elle s'améliore jamais. A partir du jour où Cuauhtemoc fut capturé, Cortés consacra toute son attention et toute son énergie à reconstruire Tenochtitlán. Je devrais dire plutôt notre énergie, car il avait décrété

que, puisque la ville avait été détruite uniquement par la faute des Mexica rebelles, sa restauration serait entièrement à notre charge. Ses architectes dessinèrent les plans, ses artisans supervisèrent les travaux, ses soldats les plus brutaux manièrent le fouet pour nous faire obéir, mais ce sont les Mexica qui exécutèrent la besogne, qui procurèrent les matériaux et s'ils voulaient manger le soir, ils devaient trouver eux-mêmes leur nourriture.

Les carriers de Xaltocán travaillèrent plus qu'ils ne l'avaient jamais fait ; les bûcherons déboisèrent entièrement les collines environnantes pour tailler des planches et des poutres ; les ex-guerriers et les pochteca se transformèrent en pourvoyeurs de vivres qu'ils extorquaient de gré ou de force aux localités des alentours et les femmes – quand elles n'étaient pas ouvertement molestées par les soldats blancs et même violées sous les yeux de tous ceux qui voulaient bien regarder – servirent de porteurs et de messagers. On employa même les jeunes enfants pour mélanger le mortier.

On s'occupa d'abord des choses les plus urgentes. On répara les aqueducs, puis on creusa les fondations de ce qui est maintenant votre cathédrale et, devant, on érigea le pilori et la potence. Ces deux installations furent les premières à fonctionner dans la nouvelle Ville de Mexico, afin de nous inciter à travailler consciencieusement et sans relâche. Ceux qui paressaient un peu étaient fouettés à mort par les surveillants, ou marqués au fer à la joue, puis exposés au pilori, afin que les Espagnols viennent leur jeter des pierres ou du crottin de cheval, ou encore, conduits à la potence. Du reste, ceux qui ne renâclaient pas à la besogne mouraient presque autant, parce qu'on les obligeait à soulever des charges si lourdes qu'ils se déchiraient les entrailles.

J'eus plus de chance que les autres parce que Cortés m'employa comme interprète. Il y avait trop à faire pour la seule Malintzin et Aguilar avait trouvé la mort. Il m'engagea donc à son service et me donna même un petit salaire en monnaie espagnole en plus d'un logement pour Béru et pour moi dans la somptueuse demeure qu'il s'était attribuée près de Cuauhnahuac et qui avait été la résidence d'été de Motecuzoma. Malintzin, les officiers principaux et leurs concubines y habitaient aussi, de même que Cuauhtemoc, sa famille et ses courtisans qu'il voulait garder à l'œil.

Je devrais peut-être faire des excuses – bien que je ne sache pas trop à qui – pour avoir accepté cet emploi chez les Blancs, plutôt que d'être mort en les défiant. Mais, puisque les combats étaient terminés et que j'en avais réchappé, il me semblait que mon tonalli m'ordonnait de lutter encore pour survivre. On m'avait dit un jour : « Tiens bon ! Supporte ! Souviens-toi ! » et c'était ce que j'avais décidé de faire.

Au début, mon travail d'interprète consista principalement à

traduire les questions incessantes et insistantes de Cortés au sujet du fameux trésor disparu. Si j'avais pu faire autre chose pour gagner ma vie, j'aurais abandonné sur-le-champ cette dégradante besogne. J'étais obligé de rester près de Cortés et de ses officiers pendant qu'ils malmenaient et qu'ils insultaient mes frères.

J'eus particulièrement honte en participant aux interrogatoires répétés de Cuauhtemoc auquel Cortés ne manifestait plus aucun égard. L'ancien Uey tlatoani répondait inlassablement :

« La seule chose que je sache, Capitaine Général, c'est que mon prédécesseur Cuitlahuac a laissé le trésor dans le lac où vous l'avez jeté. »

A cela Cortés répliquait : « J'y ai envoyé mes meilleurs plongeurs ; ils n'ont trouvé que de la boue. »

Alors, Cuauhtemoc lui rétorquait : « La boue est molle. Vos canons ont fait trembler tout le lac ; le trésor se sera enfoncé profondément dans la vase. »

Quelle honte aussi, le jour où je dus assister à la séance de « persuasion » de Cuauhtemoc et de deux Anciens du Conseil ! Comme ceux-ci lui répondaient invariablement la même chose, Cortés entra dans une violente fureur. Il donna l'ordre à ses soldats d'aller chercher trois grands récipients pleins de braises et il obligea les trois seigneurs mexica à y mettre leurs pieds nus tandis qu'il continuait à leur poser la même question mais eux, serrant les dents, lui firent obstinément la même réponse. A la fin, Cortés renonça et quitta la pièce. Les trois seigneurs sortirent prudemment leurs pieds des braises et, claudiquant sur leurs membres meurtris, et se soutenant mutuellement, ils regagnèrent lentement leurs appartements. J'entendis alors l'un des vieillards dire :

« *Ayya*, Seigneur Orateur, pourquoi ne lui avez-vous pas raconté une histoire ? N'importe quoi. Je souffre atrocement.

— Taisez-vous, coupa Cuauhtemoc. Croyez-vous que je marche dans un jardin de délices ? »

Tout en haïssant Cortés, je me gardais bien de faire un acte ou une remarque qui aurait pu lui déplaire et compromettre ma délicate position. En effet, dans un an ou deux, beaucoup de mes compatriotes prendraient volontiers ma place comme collaborateur de Cortés et ils en seraient parfaitement capables. De plus en plus de Mexica se dépêchaient d'apprendre l'espagnol et de se faire baptiser. Ils le faisaient moins par servilité que par ambition ou même par nécessité. Cortés avait promulgué une loi disant qu'aucun « Indien » ne pourrait occuper une position supérieure à celle de simple travailleur s'il n'était pas chrétien et capable de parler la langue des conquérants.

Quelques nobles succombèrent à la tentation. L'ancien Femme-Serpent, par exemple, prit le nom de Don Juan Tlácotl Velásquez, mais

la plupart des nobles de jadis dédaignèrent la religion et le langage des Blancs.

Tout admirable que fût leur attitude, je pense qu'ils eurent tort, car il ne leur resta rien d'autre que leur fierté. Les gens des classes inférieures et même les esclaves, assiégèrent les chapelains et les missionnaires pour être baptisés. Ils donnèrent leurs filles et leurs sœurs aux soldats espagnols pour qu'ils leur apprennent leur langue. Ainsi, les médiocres et les rebuts de la société se libérèrent des corvées et se virent confier la surveillance de ceux qui, autrefois, avaient été leurs supérieurs, voire leurs maîtres. Ces « faux Blancs » comme on les appelait, accédèrent à des postes dans l'administration de la cité et même, on les mit parfois à la tête de petites villes ou de provinces insignifiantes.

Ces hommes devinrent des tyrans. Alors que ce renversement total de notre société ne m'affectait pas physiquement, j'étais troublé par la pensée que ces « faux Blancs » allaient devenir ceux qui écriraient notre Histoire.

Pour me justifier un peu de m'être fait une place dans la société de la Nouvelle-Espagne, je pourrais dire qu'il m'arrivait parfois de me servir de ma fonction pour aider mes semblables. Quand Malintzin ou un autre des nouveaux interprètes n'était pas là, je formulais ma traduction de façon à donner plus de poids à une supplique, ou à adoucir un châtiment. Pendant ce temps, comme je bénéficiais du gîte et du couvert gratuitement, je mettais mes émoluments de côté en prévision du jour où je perdrais mon emploi. En fait, c'est de mon plein gré que je quittai ma fonction.

Trois ans après la Conquête, Cortés commença à s'impatienter de la routine de sa besogne d'administrateur. La ville de Mexico était pratiquement reconstruite et un millier d'Espagnols environ, souvent accompagnés de leur femme, venaient chaque année s'installer dans la région des lacs, recréant leur petite Espagne sur nos meilleures terres et s'appropriant les plus robustes d'entre nous, comme « prisonniers de guerre » pour les exploiter. Tous ces nouveaux venus eurent si vite fait de s'imposer comme propriétaires qu'un soulèvement fut impensable. La transformation paraissait irréversible et la Nouvelle-Espagne fonctionnait aussi bien, je suppose, que Cuba et toutes les autres colonies espagnoles ; Cortés semblait certain que ses officiers et les « faux Blancs » étaient en mesure de veiller à sa bonne marche.

Cortés avait envie de conquérir de nouveaux territoires ou, plus exactement, de voir les pays qu'il considérait comme lui appartenant déjà.

« Capitaine Général, lui dis-je, vous connaissez déjà la région qui va d'ici à la côte orientale. Le pays qui nous sépare de la côte occidentale n'est guère différent et au nord, il n'y a pratiquement que

des déserts sans intérêt. Mais, au sud, *Ayyo*, au sud, vous trouverez des chaînes de montagnes impressionnantes, des plaines verdoyantes, d'immenses forêts et, tout au bout, la jungle terrifiante, dangereuse, mais si grouillante de merveilles qu'il faut l'avoir vue avant de mourir.

— Va pour le sud ! » s'écria Cortés, comme s'il donnait le signal immédiat du départ. « Vous connaissez le pays, vous parlez la langue, alors vous allez nous servir de guide.

— Capitaine Général, lui objectai-je, j'ai cinquante-huit ans. Pour faire ce voyage, il faut être jeune et plein de vigueur.

— Vous aurez une chaise à porteurs et des compagnons intéressants », ajouta-t-il en me quittant brusquement pour aller choisir les soldats qu'il emmènerait en expédition.

Cette perspective ne me déplaisait pas. Faire un dernier voyage dans ce bas monde avant de partir à jamais dans l'autre me tentait. Bien sûr, Béu allait se retrouver seule, mais elle était entre de bonnes mains. Les serviteurs du palais savaient qui elle était et j'étais certain qu'ils s'occuperaient tendrement et discrètement d'elle. Elle n'aurait qu'à veiller à ne pas attirer l'attention des Espagnols. Quant à moi, bien que je fusse vieux, je ne me sentais pas encore trop décrépit. J'avais réchappé au siège de Tenochtitlán, je survivrais bien à cette expédition et qui sait, avec un peu de chance, j'arriverais peut-être à semer Cortés ou à le conduire parmi des tribus qui ne supporteraient pas la vue de ces Blancs et qui nous massacreraient tous. Au moins, je serais mort pour une bonne cause.

Les « compagnons intéressants » dont avait parlé Cortés me laissaient un peu perplexe et je fus carrément frappé de stupeur, quand je les vis, le jour du départ. C'étaient les trois Orateurs Vénérés de la Triple Alliance. Je me demandai si Cortés avait voulu les emmener parce qu'il craignait qu'ils complotent en son absence, ou parce qu'il souhaitait impressionner les populations par la présence de ces augustes personnages suivant humblement son escorte.

Le spectacle valait la peine d'être vu. Etant donné que leurs somptueuses litières étaient fort mal adaptées au parcours difficile, ils devaient souvent en descendre pour marcher. La méthode de « persuasion » de Cortés avait rendu Cuauhtemoc infirme et, dans de nombreuses localités, tout au long du chemin,-les habitants eurent droit au spectacle inusité de l'Orateur Vénéré des Mexica boitillant, appuyé sur les épaules des Uey tlatoani de Texcoco et de Tlacopan.

Cependant, ils ne se plaignirent pas une seule fois, bien qu'ils aient dû se rendre compte au bout d'un moment que je conduisais délibérément Cortés sur des pistes difficiles, dans un pays que je connaissais mal. J'agissais ainsi afin que cette expédition ne soit pas pour les Espagnols une partie de plaisir et dans l'espoir qu'ils n'en reviendraient pas, mais aussi parce que je savais que c'était mon

dernier voyage et je voulais en profiter pour découvrir de nouveaux horizons. Après leur avoir fait traverser les montagnes abruptes d'Huaxyacac, puis les plaines désolées qui séparent les océans méridional et septentrional, je les conduisis dans l'endroit le plus marécageux du pays cupilco et c'est là qu'enfin, écœuré par les Blancs et par mon rôle auprès d'eux, je les abandonnai.

Je dois vous signaler que Cortés avait emmené un autre interprète. Ce n'était pas Malintzin qui, à l'époque, allaitait son enfant, Martin Cortés, mais je la regrettais presque, parce qu'elle, au moins, était agréable à regarder. Sa remplaçante était également une femme, mais gratifiée de la figure de la constitution d'un moustique. Elle faisait partie de ces « faux Blancs » de basse extraction qui avaient appris l'espagnol et elle s'était fait baptiser sous le nom de Florencia. Cependant, comme elle ne parlait que le nahuatl, elle n'était d'aucune utilité dans ces lointaines contrées, sauf la nuit, quand elle rendait service aux soldats espagnols qui n'avaient pas su attirer dans leur couche des putains locales plus jeunes et plus désirables.

Un soir, au début du printemps, après avoir passé la journée à patauger dans un marécage particulièrement insalubre, nous avions installé notre campement sur un terrain sec, dans un bosquet de ceiba et d'amatl. Après avoir dîné, nous nous reposions autour des feux de camp quand Cortés vint vers moi et, s'accroupissant, il posa un bras amical autour de mes épaules en me disant :

« Regardez là-bas, Juan Damasceno. Vous verrez quelque chose d'étonnant. »

J'ajustai ma topaze et j'aperçus les trois Orateurs Vénérés assis ensemble à l'écart des autres. Je les avais souvent vus ainsi, au cours du voyage, devisant sans doute de problèmes susceptibles de préoccuper des dirigeants privés de leur pouvoir.

« Dans l'Ancien Monde, c'est un spectacle peu fréquent, croyez-moi, que de voir trois rois discutant paisiblement entre eux. C'est peut-être une occasion unique, et j'aimerais bien en voir un souvenir. Dessinez-moi cette scène, Juan Damasceno, exactement comme ils sont, penchés les uns vers les autres, en grande conversation. »

Cette requête me parut bien innocente, bien que de la part de Cortés ce souci de fixer un moment mémorable pût sembler suspect. Cependant, je m'exécutai volontiers et, après avoir arraché un morceau d'écorce du tronc d'un amatl, je me mis à tracer avec un bout de bois pointu noirci au feu, le meilleur dessin que je pouvais faire avec un matériel aussi rudimentaire. Ce n'est que le lendemain que je compris, et je me repentis amèrement de ne pas avoir respecté le vœu que j'avais fait de ne jamais plus dessiner de portraits.

« Aujourd'hui, mes enfants, on reste ici, avait dit Cortés à son réveil. Car il nous faut malheureusement tenir une cour martiale. »

Les soldats le regardèrent avec autant de stupéfaction que les Orateurs Vénérés et moi-même.

« Dona Florencia a surpris les conversations de nos trois hôtes distingués avec les chefs des villages que nous avons traversés. Elle pourra témoigner que ces trois rois se sont mis d'accord avec eux pour organiser un soulèvement en masse contre nous. J'ai aussi, grâce à Juan Damasceno – il agita le morceau d'écorce – un dessin qui les montre de façon incontestable en train de conspirer. »

Les trois Orateurs Vénérés avaient considéré Florencia avec mépris et dégoût, mais je vis leurs yeux se poser sur moi, remplis de tristesse et de déception. Je bondis en criant : « Ce n'est pas vrai ! » Cortés dégaina immédiatement son épée et la pointa contre ma gorge.

« Je crains que votre témoignage et votre traduction risquent de ne pas être impartials. Dona Florencia servira d'interprète et vous, vous allez vous taire. »

Six officiers formèrent le tribunal ; Cortés joua le rôle d'accusateur et le témoin Florencia apporta ses preuves falsifiées. Il est possible que Cortés lui ait fait la leçon à l'avance, mais je ne pense pas qu'il en ait eu besoin. Les personnes de son espèce, aigries parce qu'on ne se soucie pas d'elles – saisissent généralement toutes les occasions de se faire remarquer, même par leur méchanceté. Elle humilia ses supérieurs, en toute impunité, devant un auditoire qui feignait de la croire et de s'intéresser à ses propos. Sous le coup de sa rancœur et de sa propre nullité, elle se mit à vomir un torrent de mensonges et d'accusations fabriquées de toutes pièces pour ravaler les trois nobles à un rang encore plus méprisable que le sien.

Je ne pouvais rien dire et les trois Orateurs Vénérés ne voulaient rien dire. Dans leur dédain pour ce moustique qui se prenait pour un vautour, ils ne tentèrent même pas de se défendre et ils ne montrèrent pas ce qu'ils pensaient de ce procès truqué. Florencia aurait pu continuer à débiter ses calomnies pendant des journées entières, mais le tribunal, las de ses vociférations, finit par lui signifier sommairement de se retirer puis, tout aussi sommairement, il déclara les trois Orateurs Vénérés coupables d'avoir conspiré contre la Nouvelle-Espagne.

Sans un cri, sans une protestation, après s'être dit tristement adieu, ils se laissèrent conduire au pied d'un gros ceiba. Les Espagnols accrochèrent des cordes à une branche et les y pendirent tous les trois.

Avec la mort des trois Orateurs Vénérés Cuauhtemoc, Tetlapanquetzal et Cohuanacoch, s'effaça la dernière trace de la Triple Alliance. Je n'en connais pas la date exacte, parce que je n'ai pas tenu de journal de voyage. Vous pourrez peut-être la déterminer, mes révérends, car quand l'exécution fut accomplie, Cortés s'écria joyeusement :

« Et maintenant, partons chasser, mes enfants, et ramenons du gibier pour festoyer. C’est aujourd’hui Mardi Gras, le dernier jour du Carnaval ! »

Les réjouissances se prolongèrent toute la nuit et je n’eus aucune peine à me faufiler hors du camp. Je retournai rapidement à Cuauhnáhuac au palais de Cortés. Les gardes me connaissaient et ne s’étonnèrent pas quand je leur racontai que je précédais le reste de l’expédition qui allait bientôt rentrer. J’allai trouver Béu dans sa chambre et je lui expliquai ce qui s’était passé.

« Je suis un hors-la-loi, maintenant, mais je pense que Cortés ne sait même pas que j’ai une femme. De toute façon, s’il le découvrait, je ne crois pas qu’il se vengerait sur toi. Je dois fuir et nulle part je ne serai mieux caché qu’à Tenochtitlán. Je trouverai bien une hutte dans les quartiers pauvres, mais je ne voudrais pas que tu vives dans des conditions aussi sordides, Béu, alors que tu peux rester ici…

— Nous sommes des hors-la-loi, m’interrompit-elle, d’une voix sourde mais décidée. J’arriverai même à marcher jusqu’en ville, Zaa, si tu me soutiens. »

Rien ne put la dissuader. Je fis donc un paquet de nos affaires qui n’étaient pas bien nombreuses et je louai deux esclaves pour porter la litière de Béu. Voilà comment nous sommes revenus à Tenochtitlán et nous ne l’avons jamais quittée depuis.

***

Je suis heureux de vous voir, Excellence, après une si longue absence. Est-ce que vous êtes venu pour entendre la conclusion de mon récit ? Eh bien, j’ai tout dit, ou presque.

Cortés revint un an environ après que je l’eus quitté, et son premier souci fut de répandre la fable de la prétendue insurrection fomentée par les trois Orateurs Vénérés et il montra mon dessin comme « preuve » de leur entente et de leur trahison. Toute la population de ce qui avait été la Triple Alliance en fut profondément ébranlée, car je n’avais pas divulgué la nouvelle. Tout le monde les pleura et on célébra des services funèbres en leur honneur. Bien sûr, les gens murmuraient entre eux, mais ils étaient obligés de faire semblant de croire à cette version des faits. Cortés n’avait pas ramené la perfide Florencia. Il n’avait sans doute pas voulu risquer qu’elle tente de se faire à nouveau remarquer en se parjurant publiquement. Ce qu’il a fait de cette créature, personne ne l’a jamais su et ne s’en est jamais soucié.

Cortés avait été certainement ulcéré par ma désertion, mais sa colère avait dû se tasser pendant l’année écoulée car il ne me fit jamais rechercher, et Béu et moi avons continué à vivre comme nous

l'avons pu.

Le marché de Tlatelolco avait été restauré et j'y allai un jour pour observer les transactions. Sur la place, la foule était aussi dense qu'autrefois, mais une bonne moitié était composée de Blancs. J'avais remarqué que, tandis que les gens de ma race faisaient surtout du troc : « Je te donne cette volaille et tu me donnes ce pot de terre », les Espagnols payaient en monnaie : ducados, reaies et maravedis. En même temps qu'ils achetaient des produits alimentaires et utilitaires, ils faisaient aussi l'acquisition d'objets décoratifs. Après les avoir écoutés parler entre eux, j'en avais conclu qu'ils recherchaient « ces pittoresques pièces d'artisanat indigène » pour leur « valeur de curiosité » ou pour les envoyer à des parents comme « souvenirs de la Nouvelle-Espagne ».

Comme vous le savez, Excellence, bien des drapeaux ont flotté sur la ville de Mexico depuis sa reconstruction. Ce fut d'abord l'emblème personnel de Cortés : bleu et blanc avec une croix rouge ; puis le drapeau sang et or de l'Espagne ; ensuite, la bannière frappée de l'effigie de la Vierge Marie et aussi de l'Aigle à deux têtes de l'Empire. Ce jour-là, sur le marché, des artisans vendaient des répliques en miniature de ces divers étendards, mais elles ne suscitaient pas grand enthousiasme parmi les Espagnols. Pas un seul marchand ne proposait en revanche le fier symbole de la nation mexica. Peut-être craignaient-ils d'être accusés de nourrir des pensées subversives. Mais moi, je n'avais pas de telles craintes. J'en avais fait bien d'autres. Je rentrai dans ma misérable cabane et je fis un dessin. Puis, je m'agenouillai près de la paillasse de Béu pour le lui faire voir de près et je lui dis :

« Béu, est-ce que tu arrives à voir ce dessin assez bien pour pouvoir le copier ? Regarde. C'est un aigle aux ailes déployées. Il est perché sur un cactus nopalli et il tient dans son bec un serpent.

— Oui, me répondit-elle. Je distingue tous ces détails maintenant que tu me les as montrés. Mais pourquoi les copier, Zaa ? Que veux-tu dire ?

— Si je t'achète tout ce qu'il faut, seras-tu capable de broder ce motif sur une petite pièce de tissu ?

— Oui, je crois, mais pour quoi faire ?

— Si tu en fais une assez grande quantité, j'irai au marché pour les vendre aux Blancs. J'ai l'impression qu'ils recherchent ce genre d'articles et ils payent en monnaie. »

On m'accorda un petit emplacement sur la place du marché et j'y étalai les emblèmes des Mexica. Les autorités ne me firent pas d'ennuis et j'eus même un grand nombre d'acheteurs.

J'avais fait bien des choses dans ma vie, j'avais même été pendant un temps le Seigneur Mixtli, riche et respecté et j'aurais bien ri si on m'avait dit alors : « Tu termineras tes chemins et tes jours en vendant

des petits emblèmes mexica à des étrangers dédaigneux. » Et d'ailleurs, je riais vraiment derrière mon étal et ceux qui s'arrêtaient pour regarder mes fanions brodés pensaient que j'étais un petit vieux plein de gaieté.

Mais, vint le moment où Béu perdit complètement la vue ainsi que l'usage de ses mains et elle devint incapable de broder. J'ai donc dû cesser mon petit commerce. Depuis, nous avons vécu sur nos économies, mais Béu a souvent exprimé le souhait que la mort vienne la délivrer de sa noire prison d'ennui et d'immobilité. J'en serais sans doute venu là, moi aussi, si les clercs de Votre Excellence n'étaient venus me chercher pour que je raconte mon histoire, ce qui a été pour moi une diversion suffisante pour que je continue à trouver de l'intérêt à l'existence. Par contre, maintenant, Béu est encore plus solitaire et elle supporte ce sinistre emprisonnement uniquement pour que je trouve quelqu'un les nuits où je reviens dormir dans ma cabane. Quand mon engagement ici sera terminé, je ferai peut-être en sorte que notre séjour sur cette terre ne se prolonge pas trop. Nous n'avons plus rien à faire, ni aucune excuse pour rester dans le monde des vivants. La dernière contribution que nous avons apportée au Monde Unique ne m'amuse plus maintenant. Allez au marché de Tlatelolco et vous constaterez que l'on y vend toujours des emblèmes mexica.

Eh bien, Excellence, l'histoire que je vous ai racontée est celle que j'ai vécue et à laquelle j'ai participé. Tout ce que j'ai dit est vrai et je baise la terre ; ce qui veut dire : je le jure.

Il se peut qu'il y ait çà et là des trous dans mon récit et Votre Excellence aura peut-être des questions à me poser sur des points de détails. Cependant, je la supplie d'attendre un peu et de me libérer un moment de mon emploi. Je demande à Votre Excellence la permission de prendre congé d'elle et de ses révérends scribes ; non que je sois fatigué de parler ou que je n'aie plus rien à dire, mais parce que la nuit dernière, quand je suis rentré chez moi, il s'est produit une chose incroyable. Béu m'a dit qu'elle m'aimait. Elle m'a dit qu'elle m'aimait et qu'elle m'avait toujours aimé. Jamais, elle ne m'avait fait un tel aveu, aussi je pense que sa longue agonie va bientôt prendre fin et je dois être à ses côtés quand son heure viendra. Nous n'avons plus personne, elle et moi. Hier soir, Béu m'a dit qu'elle m'avait aimé depuis notre première rencontre à Tehuantepec, mais qu'elle m'avait perdu pour toujours quand j'avais décidé de partir à la recherche de la teinture et que le sort avait désigné Zyanya pour m'accompagner. Elle m'avait perdu, mais elle n'avait jamais cessé de m'aimer. Quand elle m'a fait cette surprenante révélation, il m'est venu une pensée indigne : et si le destin avait choisi Béu, ce jour-là, Zyanya serait peut-être encore avec moi. Mais, une autre pensée l'a aussitôt chassée : aurais-je voulu que Zyanya souffre comme a souffert Béu ? Combien

alors j'ai plaint la pauvre loque qui m'avouait son amour. Elle paraissait si triste que j'ai tenté de prendre la chose à la légère. Je lui ai fait remarquer qu'elle avait eu une curieuse façon de me montrer son amour. Je lui ai dit que je l'avais surprise à accomplir des pratiques magiques et elle m'a alors révélé qu'elle n'avait pas eu l'intention de me nuire, qu'elle espérait que je viendrais partager sa couche et qu'elle avait confectionné cette effigie de moi dans le but de m'ensorceler. Je suis resté un moment sans mot dire, à réfléchir à tout ça et j'ai réalisé combien j'avais été aveugle et insensible pendant toutes ces années. Ce n'est pas le rôle d'une femme de déclarer son amour et Béu avait respecté cette tradition ; elle ne m'avait jamais rien dit et elle avait dissimulé ses sentiments sous une désinvolture que j'avais prise pour un mépris railleur. Elle ne s'était départie de sa retenue que dans de rares occasions et même là, j'avais refusé de comprendre, alors que je n'avais qu'à lui ouvrir les bras. C'est vrai, j'ai aimé Zyanya et je l'aimerai toujours, mais cela ne m'aurait pas empêcher d'aimer également Béu. *Ayya*, quand je pense à ces années perdues par mon unique faute ! Ce qui me fait encore plus mal, c'est d'en avoir privé Béu qui a attendu si longtemps, jusqu'à ce qu'il soit trop tard pour sauver même un dernier moment de tout ce temps gâché. J'aurais bien voulu la prendre avec moi la nuit dernière et peut-être lui faire l'amour, mais ce n'est plus possible. Aussi, je n'ai pu que lui dire : « Béu, ma chère femme, je t'aime. » Elle ne m'a pas répondu, car les larmes sont venues étouffer le peu de voix qui lui reste, mais elle a mis sa main dans la mienne et je l'ai serrée tendrement. J'aurais bien voulu entrelacer nos doigts, mais cela non plus n'est plus possible, car elle n'a plus de doigts. Vous l'avez sans doute deviné, mes seigneurs, l'explication de sa lente agonie c'est qu'elle est mangée par les dieux. J'ai déjà décrit cette maladie et je préfère ne pas vous dire ce que les dieux ont laissé de cette femme qui fut aussi belle que Zyanya. Alors, je me suis contenté de rester près d'elle, en silence. Je ne sais pas à quoi elle pensait, mais moi, je me suis souvenu de ces années que nous avons vécues ensemble et de ce gâchis que j'ai fait de nous-mêmes et de l'amour, ce qui est la chose la plus impardonnable qui soit. L'amour et le temps ne s'achètent pas, on ne peut que les dépenser. La nuit dernière, Béu et moi, nous nous sommes avoué notre amour, mais c'est trop tard. Il est dépensé, on ne peut plus le racheter. Alors, j'ai évoqué ce temps perdu et je suis remonté encore plus loin. Je me suis rappelé cette nuit où mon père m'avait porté sur ses épaules pour traverser l'île de Xaltocán sous les « plus vieux des vieux » cyprès et comment je passais de l'ombre au clair de lune. Je ne pouvais pas le savoir alors, mais c'était le résumé de ce que serait ma vie : tour à tour ombre et lumière, jours et nuits pommelés, bons et mauvais moments. Depuis, j'ai eu ma part de

chagrins et de coups durs et peut-être plus que ma part, mais mon attitude à l'égard de Béu Ribé est la preuve que j'ai aussi fait du mal aux autres. Mais il est vain de se plaindre de son tonalli et, dans l'ensemble, la vie a été bonne pour moi. La fortune m'a souri plus d'une fois et j'ai eu bien des occasions de faire des choses intéressantes. Mon seul regret, c'est que les dieux n'aient pas jugé bon de mettre un terme à mes chemins et à mes jours il y a longtemps, à partir du moment où je n'ai plus servi à rien. Pourtant, je vis encore et les dieux ont sans doute leurs raisons. Je crois même que deux d'entre eux me les ont dévoilées une nuit que j'étais ivre. Ils m'avaient dit que mon tonalli n'était pas d'être heureux ou malheureux, riche ou pauvre, intelligent ou stupide, bien que j'aie été tout cela, tour à tour, mais simplement que j'oserais relever tous les défis et saisir toutes les occasions de vivre pleinement ma vie. Ce faisant, j'ai participé à bien des événements, importants ou pas, historiques ou non. Mais ces dieux m'avaient dit également que mon véritable rôle serait seulement de me les rappeler et de les transmettre aux générations futures afin qu'on ne les oublie pas. C'est ce que j'ai fait. A part quelques menus détails que Votre Excellence souhaite peut-être que j'ajoute, je ne vois plus rien à dire. Si nous avons un avenir quelconque, je suis incapable de le prédire. Je me rappelle ces mots que j'ai entendus si souvent prononcer quand je suis parti à la recherche d'Aztlán, ces mots répétés par Motecuzoma au sommet de la pyramide de Teotihuacân, comme s'il avait prononcé une épitaphe : « Les Azteca sont venus ici, mais ils n'avaient rien avec eux et ils n'ont rien laissé en partant. » Les Azteca – ou les Mexica – quel que soit le nom que vous avez choisi de leur donner, sont en train de disparaître, de se disperser, de se fondre dans la masse. Bientôt, il n'y en aura plus un seul et personne ne se souviendra d'eux. Les autres nations auxquelles vos soldats imposent de nouvelles lois, que vos seigneurs propriétaires soumettent à un travail forcé et auxquelles vos missionnaires apportent la bonne parole, ces nations vont, elles aussi, disparaître, se transformer complètement ou tomber en décrépitude. En ce moment, Cortés implante ses colons sur les territoires qui bordent l'océan méridional. Alvarado livre des combats pour vaincre les tribus de la jungle du Quautemâlan. Montejo essaye de réduire les Maya les plus civilisés d'Uluùmil Kutz. Guzman est en train d'écraser les orgueilleux Purépecha du Michoacán. Au moins, tous ces peuples auront eu la satisfaction de se battre jusqu'au bout et je plains davantage les nations comme Texcala qui regrettent amèrement maintenant de vous avoir aidés à conquérir le Monde Unique. J'ai dit que je ne pouvais prévoir l'avenir, mais en fait, je crois le deviner. J'ai vu Martin, le fils de Malintzin et un nombre croissant d'enfants couleur de chocolat léger. Ils représentent sans doute l'avenir. Les peuples du Monde

Unique ne disparaîtront pas ; ils se dilueront dans une uniformité et une médiocrité insipides. Je voudrais bien me tromper, mais je ne le pense pas. Peut-être se trouvera-t-il des populations si écartées et si insoumises qu'on les laissera en paix. Elles se multiplieront et… aquin ixnéntla ? *Ayyo*, j'aurais presque envie de continuer à vivre pour voir ça ! Mes ancêtres n'eurent pas honte de s'appeler les Mangeurs d'Herbe, car même quand elles sont laides et indésirables, les herbes sont solides et parfois impossibles à déraciner. Ce n'est qu'après sa floraison que la civilisation des Mangeurs d'Herbe a été anéantie. Les fleurs sont belles et parfumées, mais elles ne durent qu'un temps. Peut-être quelque part, dans le Monde Unique, existe, ou existera, un autre peuple dont le tonalli sera de fleurir et peut-être les Blancs ne pourront-ils pas le faucher. Il se pourrait même que j'y aie un descendant. Je ne parle pas de ceux que j'ai pu semer dans les lointaines terres du sud – les habitants y sont si dégénérés qu'ils ne se relèveront jamais même avec un apport de sang mexica. Mais au nord, Aztlán existe encore. J'ai fini par comprendre la signification de l'invitation du tecuhtli Tlilectic-Mixtli : « Il faut que vous veniez à Aztlán. Une surprise vous y attend », m'avait-il dit, mais ce n'est que bien plus tard que je me suis souvenu que j'avais passé plusieurs nuits avec sa sœur. Je me suis souvent demandé si c'était un garçon ou une fille. En tout cas, ce dont je suis certain, c'est que si un jour une autre migration quitte Aztlán, il ou elle ne restera pas peureusement à la traîne…

Mais voilà que je recommence à divaguer et que j'agace Votre Excellence. Si vous me le permettez, Seigneur Evêque, je vais prendre congé. Je vais aller retrouver Béu pour lui répéter que je l'aime, car je veux que ce soit les dernières paroles qu'elle entende chaque soir avant de s'endormir et avant qu'elle ne s'endorme pour la dernière fois. Ensuite, quand elle sera assoupie, je sortirai dans la nuit pour marcher dans les rues désertes.

EXPLICIT

Chronique racontée par un vieil Indien de la tribu dite des Aztèques, transcrite Verbatim ab origine par :

Fr. Gaspar de Gayana J.

Fr. Toribio Vega de Aranjuez

Fr. Jeronimo Munoz G.

Fr. Domingo Villegas e Ybarra

Alonso de Molina, interprète. En ce jour de la fête de Saint Jacques, Apôtre, le 25 juillet 1531.

I H S
A.I.M.C.

A Son Auguste et Impériale Majesté Catholique, l'Empereur Charles Quint, Notre Roi :

Très respectée Majesté : de la Ville de Mexico, capitale de la Nouvelle-Espagne, en ce jour des Saints-Innocents de l'année mille cinq cent trente et un de Notre Seigneur, nous vous envoyons nos salutations.

Sire, je vous prie d'excuser ce long silence depuis notre dernière missive. Comme vous le confirmera le capitaine Sânchez Santovena, sa caravelle est arrivée ici avec beaucoup de retard, à cause des vents contraires qui soufflaient sur les Açores et un long calme plat dans la mer des Sargasses. Pour ces raisons, nous venons seulement de recevoir la lettre de Votre Magnanime Majesté ordonnant qu'on donne à notre chroniqueur aztèque « en récompense des services rendus à la Couronne, pour lui et pour sa femme, une maison confortable, un petit lopin de terre et une pension qui lui permettra de vivre jusqu'à la fin de ses jours. »

Sire, nous avons le regret de vous dire que c'est impossible. L'Indien est mort et, si sa femme invalide vit encore, nous ignorons où elle se trouve.

Attendu que nous avions déjà demandé à Votre Majesté ce qu'elle comptait faire quand nous en aurions fini avec lui et attendu que la seule réponse a été un long silence, nous serons peut-être excusé d'avoir supposé que Votre Dévote Majesté partageait l'opinion que nous avons souvent exprimée pendant notre campagne contre les sorcières de Navarre que « négliger l'hérésie, c'est l'encourager ».

Après avoir attendu le temps qu'il fallait les ordres de Sa Majesté au sujet des dispositions à prendre en cette matière, nous avons arrêté une décision que nous pensions entièrement justifiée. Nous avons intenté contre l'Aztèque un procès pour hérésie en bonne et due forme et nous l'avons condamné. Evidemment, si la lettre de Votre Clémente Majesté était arrivée plus tôt, elle aurait constitué un pardon tacite des crimes de cet homme et nous aurions renoncé à notre inculpation. Pourtant, Votre Majesté pourrait se demander si les vents contraires qui ont retardé le navire ne sont pas le signe de la volonté divine.

En tout cas, nous nous rappelons bien que Votre Majesté avait un jour juré en notre présence qu'elle était prête à « livrer ses possessions, sa famille, son sang, sa vie et son âme pour l'extinction de l'hérésie ». C'est pourquoi nous sommes certains que Votre Apostolique Majesté nous approuvera d'avoir aidé le Seigneur à débarrasser le monde de l'un des suppôts du Démon.

Le Tribunal de l'Inquisition s'est réuni dans notre chancellerie le jour de la Saint-Martin. Le protocole et toutes les formalités ont été scrupuleusement respectés. Etaient présents, en dehors de nous-même, Inquisiteur Apostolique de Votre Majesté, notre vicaire général qui tenait le rôle de Président du Tribunal, notre grand connétable, notre notaire apostolique et, bien sûr, l'accusé. Les débats n'ont duré qu'une demi-journée, puisque nous étions à la fois procureur et plaignant, que l'accusé était le seul témoin et que les seules pièces à conviction présentées étaient un choix de citations tirées de la chronique relatée par l'accusé et transcrite par nos frères.

L'Aztèque a avoué de lui-même qu'il avait embrassé la foi chrétienne tout à fait par hasard un jour qu'il assistait à un baptême en masse donné par Père Bartolomé de Olmedo, il y a de nombreuses années et qu'il s'y était soumis avec autant de facilité qu'il avait cédé toute sa vie aux occasions de pécher. Même si sa conduite a été frivole et inconséquente, elle ne peut en aucune façon annuler le sacrement du baptême. L'Indien Mixtli est mort au moment précis où le Père Bartolomé l'a aspergé, pour renaître sans taches sous le *character indelebilis* de Juan Damasceno.

Cependant, après sa conversion, Juan Damasceno s'est rendu coupable de nombreuses iniquités, notamment en faisant des remarques ironiques qui portent atteinte à la Sainte Eglise. Juan Damasceno a donc été accusé d'être un hérétique de la troisième catégorie, c'est-à-dire, qu'ayant embrassé la Foi et ayant abjuré ses fautes passées, il est retombé dans ses odieux errements.

Pour des raisons politiques, nous avons retiré de l'inculpation de Juan Damasceno certains péchés de chair qu'il a avoués sans aucun remords. Par exemple, si l'on admet qu'il était « marié » selon les lois du pays à l'époque où il a forniqué avec une femme qui s'appelait alors Malinche, il s'est rendu coupable du péché mortel d'adultère. Cependant, nous avons jugé qu'il serait imprudent d'appeler la respectable et estimée Dona Sra. Marina Vda. de Jaramillo à venir témoigner à ce sujet. En outre, le propos de l'Inquisition n'est pas tant de se pencher sur les fautes particulières des accusés que de s'assurer de leur incorrigible tendance à des fomes peccati, ces « étincelles du péché ». Par conséquent, nous n'avons pas inculpé Juan Damasceno pour son immoralité charnelle, mais uniquement pour ses *lapsus fidei* qui sont déjà suffisamment nombreux.

Les témoignages ont été présentés sous forme de lecture que le notaire apostolique avait tirée des propres déclarations de l'accusé et à laquelle le Procureur a répondu par une inculpation de « profanation du caractère sacré de notre Sainte Eglise ». Le notaire a fait ensuite une autre citation et le procureur : « Mépris et irrespect envers le clergé. » Le notaire a poursuivi et le procureur a répondu : « Divulgation de doctrines contraires au droit canon de notre Sainte Eglise. »

Une liste entière d'accusations a suivi : que l'inculpé était l'auteur d'un livre obscène, pernicieux et blasphématoire ; qu'il s'était déchaîné contre la Foi Chrétienne ; qu'il avait encouragé l'apostasie ; qu'il s'était rendu coupable de sédition et de lèse-majesté ; qu'il avait ridiculisé l'état monacal ; qu'il avait prononcé des mots qu'un bon Chrétien et un loyal sujet de la Couronne ne sauraient prononcer, ni même entendre.

Comme tout ceci constituait de graves manquements à la Foi, l'accusé a eu tout loisir d'abjurer ses crimes, bien que la Cour ne pût en accepter le désaveu, puisque tous ces propos hérétiques avaient été consignés par écrit. De toute façon, quand le notaire lui a relu l'un après l'autre les passages tirés de son propre récit, par exemple, ce commentaire idolâtre dans lequel il avait déclaré : « Un jour, ma chronique fera peut-être office de confession à la bonne déesse Mangeuse d'Ordures », on lui a demandé : « Don Juan Damasceno, sont-ce bien vos paroles ? » et il a aussitôt acquiescé. Il n'a rien voulu dire pour essayer d'atténuer ses fautes et quand le président du Tribunal l'a solennellement averti du terrible châtiment qu'il devrait subir s'il était reconnu coupable, il a simplement répliqué : « Cela veut donc dire que je n'irai pas au Paradis des Chrétiens ? » Nous lui avons fait remarquer que ce serait en effet la pire des punitions et qu'il n'irait certainement pas au Paradis. A ces mots, il a eu un sourire qui a glacé d'effroi les âmes de tous les membres du Tribunal.

Ensuite, en tant qu'Inquisiteur Apostolique, nous avons été dans l'obligation de lui faire savoir quels étaient ses droits : bien qu'une abjuration de ses péchés ne puisse être prise en considération, il pouvait encore se confesser, se repentir et par conséquent être considéré comme pénitent, se réconcilier avec l'Eglise et se voir infliger une peine moins lourde prévue par le droit canon et par la loi civile, c'est-à-dire, être condamné à passer le restant de ses jours sur les galères de Votre Majesté.

Cependant, Juan Damasceno est resté inflexible sur ses positions. Il s'est contenté de sourire légèrement et de murmurer quelque chose à propos de son « tonalli », païen, ce qui est déjà en soi une hérésie notoire. Sur ce, on l'a ramené dans sa cellule pendant que la Cour délibérait, et elle a déclaré Juan Damasceno coupable d'hérésie

opiniâtre.

Selon les règles du droit canon, la sentence a été annoncée publiquement le dimanche suivant. On a fait sortir Juan Damasceno de sa prison et on l'a conduit au milieu de la grand-place, où tous les habitants de la ville avaient reçu l'ordre de se rassembler. Il y avait donc une foule nombreuse qui comprenait des Espagnols, des Indiens, les auditeurs du Tribunal, les fonctionnaires laïques de la Justicia Ordinaria et le responsable de l'autodafé. Juan Damasceno est arrivé vêtu de la tunique des condamnés et la tête coiffée de la couronne de paille de l'infamie. Il était accompagné par Fray Gaspar de Gayana qui portait une grande croix.

Une estrade avait été spécialement dressée pour cette occasion sur la place pour les membres de l'Inquisition et le secrétaire du Saint-Office a lu à la foule le compte rendu officiel des crimes de l'accusé et le verdict rendu par la Cour. Puis cette lecture a été traduite en langue nahuatl par notre interprète Molina afin que tous les Indiens présents puissent la comprendre. Ensuite, nous, Inquisiteur Apostolique, avons prononcé le sermo generalis de la sentence et remis le condamné au bras séculier pour le châtiment débita animadvertione, en lui adressant la recommandation d'indulgence coutumière :

« Nous sommes dans l'obligation de déclarer que Juan Damasceno est un hérétique opiniâtre. Nous sommes dans l'obligation de le remettre au bras séculier de la Justicia Ordinaria de cette ville et nous la prions d'en user humainement à son égard. »

Ensuite, nous nous sommes directement adressé à Juan Damasceno pour lui demander, pour, la dernière fois, de renoncer à son erreur, de confesser et d'abjurer son hérésie, ce qui lui vaudrait au moins d'être étranglé avant d'être livré au bûcher. Mais il a persévéré dans son obstination. Il a souri et il a dit : « Excellence, quand je n'étais encore qu'un enfant, je m'étais juré que si j'étais choisi un jour par la Mort Fleurie, même sur un autel étranger, je me conduirais avec dignité. »

Telles ont été ses dernières paroles et je dois dire à sa décharge qu'il ne s'est pas débattu et qu'il n'a pas crié quand les officiers de police l'ont lié au poteau avec une vieille chaîne d'ancrage, ni quand ils ont empilé les fagots autour de lui et y ont mis le feu. Dieu l'ayant permis et cet homme l'ayant mérité, les flammes ont consumé son corps et Dieu a voulu que l'Aztèque meure.

Nous nous déclarons le fidèle défenseur de la Foi de Votre Gracieuse Majesté et nous mettons toute notre constance au service de Dieu pour le salut des âmes et des nations,

Evêque de Mexico
Inquisiteur Apostolique
Protecteur des Indiens.

IN OTIN IHUAN
IN TONALTIN NICAN TZONQUICA
C'EST ICI QUE PRENNENT FIN LES CHEMINS ET LES JOURS

INDEX

Acali : barque, canoë utilisé sur les lacs du plateau central.

Ahuizotl : huitième Uey tlatoani de Mexico. Il régna sans doute de 1486 à 1502. C'est aussi le nom d'un animal lacustre fantastique.

Atlatl : sorte de manche en bois, permettant de projeter des dards avec plus de force, utilisé à l'époque de la Conquête.

Atlaua : dieu primitif des Mexicains, dieu des oiseleurs.

Atolli : bouillie de maïs.

Auinimi : courtisanes, servant de compagnes aux soldats célibataires.

Axayacatl : sixième Uey tlatoani de Mexico (1469-1481).

Aztlán : ville semi-légendaire d'où seraient partis les Aztèques.

Calli : maison.

Calmecac : collège où l'on préparait les enfants soit à la prêtrise, soit aux hautes fonctions de l'Etat.

Calpixqui : fonctionnaire chargé de percevoir les impôts pour le Uey tlatoani.

Centeotl : dieu du maïs.

Centzon Totochtin : les « 400 Lapins ». Dieux de l'abondance et de l'ivresse. Ils sont innombrables, comme les formes que peut prendre l'ivresse.

Chac : nom de Tlaloc, dieu de la pluie, chez les Maya.

Chalchihuitlicue : compagne de Tlaloc, déesse des rivières, des mers, des lacs.

Chinampas : « Jardins flottants » formés de clayonnages en roseau remplis de terre et fixés par des pieux, entre lesquels on circule sur des canaux.

Cihuacoatl (de cihuatl, femme et coati, serpent) : déesse de la terre. Son nom servait de titre au deuxième magistrat de l'Etat, après le Uejf tlatoani : le Femme-Serpent.

Coatepantli : « Muraille de Serpents ». Enceinte crénelée représentant des têtes de serpents entourant le centre cérémoniel de Mexico-Tenochtitlán.

Coatlicue (de coati, serpent, et cueitl, jupe) : déesse de la terre.

Coyaulxauhqui (de coyaulli, grelots, et xauhqui, orné) : déesse de la nuit.

Cuauhtemoc : « L'Aigle qui tombe. » Né sans doute en 1502, mort en 1524. Dernier Uey tlatoani de Mexico, fils d'Ahuizotl et gendre de Motecuzoma II, il tentera désespérément de résister à la Conquête espagnole.

Cuitlahuac : fils d'Axayacatl et frère de Motecuzoma II, il prit le pouvoir à la mort de celui-ci après avoir tenté de le pousser à la résistance. Mais il ne régnera que quatre-vingts jours avant de mourir de la variole.

Ehecatl : dieu du vent. Sous le nom de Ehecatl Yohualli, Vent de la Nuit, il représente la divinité sous sa forme invisible.

Faisceau d'années : ou « ligature d'années » (xiuhmolpillf). C'était l'équivalent du siècle pour les Aztèques. Il durait cinquante-deux ans.

Huehueteotl (de huehue, vieux, et teotl, dieu) : Vieux Dieu du feu.

Huitzilopochtli (de huitzilin, colibri, et opochtli, de gauche) : Dieu tribal des Aztèques, qui les aurait guidés dans leurs migrations. Il représente le Soleil triomphant.

Huixachtecatl : sommet sur lequel se célébrait la cérémonie du Feu Nouveau, au cours de laquelle tous les cinquante-deux ans, on rallumait tous les feux.

Ixtlilxochitl II : Fleur Noire. Souverain de Texcoco au moment de la Conquête espagnole.

Iyac : titre d'un jeune guerrier ayant fait un premier prisonnier.

Kukulkan : nom du dieu Quetzalcoatl en langue maya.

Macehualli : paysan, homme du peuple.

Macquauitl : glaive en bois à tranchant d'obsidienne.

Mictlán : royaume des morts, pays des ténèbres et du froid où règne Mictlantecuhtli.

Motecuzoma Ier Ilhuicamina : cinquième Uey tlatoani de Mexico qui régna de 1440 à 1468. Il fonda la Triple Alliance.

Motecuzoma II Xocoyotzin : neuvième Uey tlatoani de Mexico. Fils d'Axayacatl, il régna de 1502 à 1520.

Nahuatl : langue parlée par les Aztèques.

Nemontemi : cinq jours néfastes, suivant les dix-huit mois de l'année mexicaine, pendant lesquels on s'abstenait de toute activité.

Nezahualcoyotl : né en 1402, poète et philosophe, souverain de Texcoco, il en fera la « capitale intellectuelle » du monde nahuatl.

Nezahualpilli : né sans doute en 1460. Fils de Nezahualcoyotl auquel il succéda en 1472 comme souverain de Texcoco.

Nopalli : figuier de barbarie en nahuatl.

Octli : jus fermenté de l'agave. Aujourd'hui appelé pulque.

Oli : caoutchouc, d'où est tiré le nom des Olmèques.

Ometecuhtli et Omecihuatl : le Seigneur et la Dame de la dualité, couple primordial qui, selon la plupart des sources, aurait donné naissance aux dieux et aux hommes.

Omexochitl : l'Etoile du soir.

Peyotl : petit cactus hallucinogène utilisé en particulier par les indiens

tarahumara et huicholes dans des cérémonies religieuses.

Pilli : Noble.

Quachic : titre d'un guerrier ayant fait au moins quatre prisonniers.

Quetzalcoatl : le Serpent à plumes. A l'origine, dieu de la végétation. A la fin de l'époque aztèque, devient le dieu des prêtres et de la pensée religieuse. Peu à peu, son personnage divin s'est confondu avec celui d'un héros historique qui serait parti vers l'est sur un radeau, en promettant de revenir un jour. Lors de l'arrivée des premiers Espagnols, les Aztèques ont cru un moment qu'il s'agissait de lui et de ses guerriers.

Tecuhtli : Seigneur, dignitaire, en général. Seigneur local, à la tête d'un village, d'une ville ou d'un quartier.

Telpochcalli : « Maison des jeunes gens. » Ecole où l'on formait principalement de futurs guerriers, par opposition au calmecac.

Temazcalli : bain de vapeur.

Teocalli : temple.

Teteoinnan : mère des dieux, déesse de la terre. Tezcatlipoca : « Miroir fumant ». Dieu de la guerre et de la nuit.

Tizoc : septième Uey tlatoani de Mexico. Régna de 1481 à 1486.

Tlachtli : jeu de balle pratiqué avant la Conquête.

Tlacotli : esclave, en nahuatl.

Tlaloc : dieu de la pluie et de la végétation, aidé par les Tlaloque. Il règne aussi au Tlalocan, domaine de ceux qui sont morts frappés par la foudre, morts noyés ou d'hydropisie.

Tlazolteotl : « Mangeuse d'Ordures ». Déesse de la lune et de l'amour charnel. Les Aztèques lui confessaient leurs fautes avant de mourir.

Tonalli : l'âme, le destin. A la naissance d'un enfant, le tonalpouhqui (devin) consultait son tonalamatl (calendrier divinatoire) pour y trouver le signe du jour de sa naissance.

Tonatiuh : dieu solaire.

Triple Alliance : ligue tricéphale groupant les cités-Etats de Mexico, Texcoco et Tlacopan mais dont, peu à peu, Mexico devint la capitale.

Uey tlatoani : « Celui qui possède la parole ». Roi, empereur, en nahuatl.

Uixtocihuatl (de izfa'l, sel, et cihuatl, femme) : déesse du sel.

Xipe Totec : « Notre Seigneur l'Ecorché ». A l'origine, dieu de la végétation et du renouveau. Pour son culte, un prêtre revêtait la peau d'un sacrifié. Chez les Mixtèques, il devint ensuite dieu des orfèvres.

Xiuhtecuhtli : autre nom de Huehueteotl. Dieu du feu, des volcans, du tonnerre.

Xochimiqui : sacrifié, en nahuatl.

Xochipilli : dieu de la beauté, des fleurs, du jeu et de l'amour.
Xochiquetzal : déesse de l'amour et des fleurs.
Yacatecuhtli : dieu du commerce et des marchands.

N.d.E. : Pour des raisons de simplification, les mots nahuatl ont tous été utilisés au singulier.